

Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot

Nouvelle édition

Aubier

Méditations sur 22 arcanes majeurs

Les vingt-deux cartes — ou lames — du tarot des imagiers du Moyen Age sont des représentations symboliques dont l'ensemble constitue un véritable enseignement secret. C'est ce symbolisme que l'auteur se propose d'expliquer, en s'appuyant sur la tradition de l'hermétisme chrétien dans sa triple dimension — la mystique, la gnose et la magie —, mais aussi sur la Kabbale juive et sur les traditions astrologiques de Chaldée et d'Inde : pour lui, les lames sont essentiellement des illustrations des grands principes qui régissent le cosmos.

Un tel livre nous emmène bien loin des simplifications habituelles : le tarot, ici, ne sert plus à tirer les cartes, ni l'astrologie à établir des horoscopes : il s'agit de confronter les préoccupations actuelles aux grandes traditions des maîtres anciens, Pic de la Mirandole, Jacob Böhme...

Et le texte déroule ses images en une grande fresque où le lecteur s'initie au mystère du monde et des hommes. Sans doute la magie, dans le sens d'un pouvoir de domination, est souvent évoquée; mais elle est toujours dépassée dans une vision du mystère de la grâce, au sens chrétien du terme : en définitive, l'ouvrage devient une sorte d'étrange traité de théologie mystique, fascinant et singulier. L'auteur a voulu garder l'anonymat : seule, en effet, compte à ses yeux la grande chaîne des hermétismes et des kabbalistes dont il est le dernier maillon.

méditations
sur les
22 Arcanes Majeurs
du
Tarot

*par un Auteur qui a voulu
conserver l'anonymat.*

*Avant-propos de
Hans Urs von Balthasar*

*Préface de
Robert Spaemann*

Nouvelle édition

Aubier

Si vous souhaitez
être tenu au courant
de nos publications,
il vous suffit
d'envoyer
vos nom et adresse
aux

Editions Aubier Montaigne
13, quai de Conti
75006 PARIS.

ISBN : 2-7007-0369-3

© Editions Aubier Montaigne Paris, 1980, 1984

PRÉFACE DE ROBERT SPAEMANN

Ce livre semble être arrivé à son heure. On ne sait ce dont il faut le plus s'étonner : des chemins tortueux que ces 22 lettres « d'au-delà du tombeau » ont dû suivre jusqu'à leur parution, ou de l'assurance somnambulique avec laquelle, depuis tant d'années et sans aucune publicité, elles ont rejoint leurs destinataires — ces « amis inconnus », auxquels elles étaient adressées, hommes de tant de pays et de tant de continents, âgés et jeunes, professant le dogme catholique ou adhérant à une « vie spirituelle libre » théosophique ou anthroposophique —, les uns et les autres à la recherche de ce que signifie le terme antique de « Sagesse ». Pour comprendre l'attrait à la fois serein et contraignant de ces méditations, il faut se mettre pendant un certain temps à l'école de ce maître. Dans ces « exercices » il ne s'agit ni de science ni de foi. On n'y argumente pas plus méthodiquement qu'on n'y annonce avec autorité ; on n'y prétend pas à une objectivité valant universellement et qui peut être contrôlée sans rien présupposer, on n'y présente pas non plus une expérience vitale subjective qui ne prétend pas à la vérité. On y pratique un genre spécial du *voir* et on y introduit dans une tradition déterminée du voir, d'un voir qui dans notre culture est souvent atrophié de façon effrayante. Il s'agit d'un voir ayant pour objet des phénomènes primitifs et des *similitudes* essentielles. Ce voir ne peut pas et ne doit pas remplacer la science ni la foi chrétienne. Bien plutôt en est-il la racine commune. S'il se rabougrit, l'une et l'autre dégénèrent nécessairement : l'une devient destructrice, l'autre exangue. Voir des ressemblances est antérieur à

toute science. L'usage de concepts n'est possible que lorsque nous sommes capables de voir des similitudes entre les choses et les événements. N'importe qui perçoit de telles similitudes. L'important est d'apprendre à voir les similitudes *essentiels*. Voir les similitudes essentielles signifie : voir les phénomènes primitifs. Lorsque, par exemple, le phénomène du vivant, de la plante, de l'animal ou la beauté d'une œuvre d'art ne sont pas vus, l'explication scientifique ne fera finalement que réduire à rien les phénomènes ou les écarter comme des « points de vue » purement subjectifs, insignifiants. Cette perte du voir, et une tendance destructrice qui y répond, est aujourd'hui caractéristique de la pensée scientifique. Or l'anémie présente de la foi est liée à cette perte. Aujourd'hui la foi a largement renoncé à prétendre être une connaissance, une interprétation du monde, de la vie et de l'histoire aussi vraie que substantielle. Souvent, elle se fait interpréter le contenu des événements du salut par une science qui n'est radicalement pas à la mesure d'un événement unique et elle se réduit elle-même à une « attitude » déterminée, à une certaine forme de motivation morale. La connaissance de foi, la gnose, vit précisément, comme toute connaissance, d'un voir originel. « Venez et voyez » répond le Christ lorsque les premiers disciples lui demandent : « Maître, où habites-tu ? » (Jo I, 36). « Nous avons vu sa majesté », c'est ainsi que l'Évangile de Jean rend crédible son message. La connaissance scientifique consiste à voir des ressemblances *horizontales* ; la foi présuppose que l'on voie des analogies *verticales* : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas » — les 22 lettres ne font toutes qu'expliquer cette formule de la Table d'Émeraude. C'est seulement quand cette formule est vraie que le discours sur Dieu ne reste pas un discours vide, incompréhensible et sans suite. « Car personne n'a jamais vu Dieu lui-même » (Jo I, 18). Une pareille pensée douée de vision ne se limite pas à reconnaître que Dieu est le point transcendant posé sur l'i du monde ni par ailleurs à réduire le monde spirituel des choses invisibles à un reste ratatiné que l'on peut dériver d'un fonctionnalisme anthropocentrique. La réalité du « ciel, des puissances célestes et des bienheureux séraphins » ne se révèle pas à celui qui, brandissant le rasoir d'Occam, commence par demander : « Ne pouvons-nous pas peut-être nous tirer d'affaire sans admettre leur existence ? ». Cette attitude qui consiste à réduire la richesse du réel à ce « sans quoi nous ne pouvons pas nous tirer d'affaire » fait que nous sommes aussi responsables de la disparition des buffles et des éléphants et, jusqu'à l'an 2000, de quelques autres dizaines de milliers d'espèces naturelles.

Nous sommes privés de la chance de saisir la richesse du monde du spirituel vers lequel l'auteur de ces méditations dirige nos regards. Mais, peut-être, ne nous réduisons-nous pas nous-mêmes par un réductionnisme théologique du même genre ?

Que la philosophie, si elle est privée de la vision de la transparence et de l'analogie des phénomènes, se réduise à une pure science formelle, c'est ce que savaient les grands penseurs de l'idéalisme allemand lorsque, comme Schelling, Franz von Baader, Hegel, ils reprenaient plus ou moins expressément ces traditions-là où était transmise cette « autre pensée » : les traditions hermétiques, gnostiques, théosophiques. C'est ainsi qu'ils ont pu combiner les contenus de la foi chrétienne avec ce que nous savons par ailleurs du monde. L'auteur des 22 lettres se situe dans cette tradition européenne de la Sagesse.

Il y a une communauté surprenante de toutes les expériences spirituelles authentiques en tous les temps et en toutes les cultures ; cette tradition intègre aussi l'héritage de l'Extrême-Orient, alors que les importations asiatiques qui sont aujourd'hui à la mode ignorent complètement, le plus souvent, l'histoire occidentale du voir méditatif, et, précisément à cause de cela, ne conduisent pas à comprendre plus profondément ces importations. Mais cette ignorance n'est pas fortuite. Elle dépend de ce déficit, de cette perte du voir dont je parlais au début. On éprouve de plus en plus le sentiment que, en culture et en religion, nous sommes au point mort, ce qui ronge les âmes. Contre cela réagissent les 22 lettres, ainsi que tout autre pensée à laquelle nous appliquons le mot de « Sagesse ».

Ce qui est propre à l'auteur de ces exercices, c'est le rôle qu'il attribue, dans l'ensemble de notre vie spirituelle, à la tradition hermétique de la Sagesse. Il la dégage du rôle hérétique traditionnel, s'élève à la fois au-dessus de la science et au-dessus de l'Église. Pour lui l'hermétisme ne fonde ni une nouvelle science ni une nouvelle Église, mais il est au service de la science et de la foi, il est un pont entre les deux. Il se comprend comme le ferment de notre culture spirituelle. Ainsi, par exemple, son explication platonicienne surprenante de la théorie de l'évolution ne fait pas concurrence à ce paradigme scientifique, mais bien plutôt elle permet d'accorder la théorie de l'évolution avec la vérité fondamentale et évidente selon laquelle le plus parfait ne peut pas être déduit du moins parfait. Ce que l'auteur a le plus à cœur, c'est de faire voir à tous ceux qui recherchent la Sagesse, aux hermétiques, aux théosophes, aux anthroposophes, que l'*unique* Église, l'Église des Apôtres, l'Église du Dieu fait homme, est leur véritable lieu spirituel, leur patrie spiri-

tuelle propre, dont ils vivent chaque jour — qu'ils le veuillent ou non — et que, sans ses prières et ses sacrements, les réalités auxquelles ils tiennent devraient disparaître complètement de notre monde. Sa reconnaissance pour cet espace donné par Dieu est émouvante de chaleur et de profondeur. Il attend de l'Église catholique non pas une gratitude réciproque en faveur du chercheur hermétique de Sagesse et de l'initié, mais seulement qu'elle lui accorde une place modeste, la dernière, à lui qui, en vertu d'une vocation particulière, ne peut s'empêcher de rechercher, sur le chemin des analogies et des similitudes, le grand et simple secret de la réalité et de faire ainsi des découvertes étonnantes. Que réciproquement, de cette dernière place, qui selon la parole du Christ est en vérité la place privilégiée, doive aussi réciproquement sortir pour l'Église une nouvelle impulsion, une impulsion qui l'obligera à la reconnaissance, cela ne dépend pas des hommes. Mais il semble de plus en plus qu'il en sera ainsi. Les chrétiens de l'avenir devront être ces « chrétiens gnostiques, mûris, éclairés » que, selon une parole de l'archevêque de Milan, le cardinal Martini, « vise toute l'annonce du Nouveau Testament ». Et lorsque le Pape Jean-Paul II, à Paris, demande à la nation française : « France, es-tu encore fidèle à la Sagesse Éternelle ? », ce n'est pas par hasard qu'il a employé ce terme et n'en a pas choisi un autre tel que « foi ». La foi, d'après l'enseignement chrétien, est un don que personne ne doit à lui-même. Mais la sagesse humaine, participation de la Sagesse éternelle, est une disposition de l'esprit qui peut être apprise par des exercices tels que ceux dont nous parlent ces 22 lettres. Dans l'Église Orientale, le diacre, avant de lire l'Évangile, s'écrie : « Sagesse ! Debout ! » et, avant le commencement de la célébration du Mystère proprement dit : « Tenons-nous debout dans la beauté ! ». Ces deux appels supposent que l'on sait bien que des dispositions déterminées de l'esprit et du corps sont des conditions requises pour écouter le Logos divin et pour qu'il nous devienne présent. Ce sont les mêmes conditions qui sauvent une civilisation de la ruine.

Robert SPAEMANN

AVANT - PROPOS

On a bien voulu me solliciter pour donner un avant-propos à ce livre si enrichissant, certes, mais dont l'intérêt doit paraître bien lointain à la plupart des lecteurs. Cependant, je me hâte d'avouer mon incompétence dans le domaine qu'il explore : je ne me sens pas en mesure de suivre ni d'approuver l'auteur dans chacune des démarches de sa pensée, et, bien moins encore, pourrais-je soumettre tous les arguments proposés à un examen critique. Leur abondance est pourtant si grande et si digne de notre considération qu'elle mérite mieux que l'indifférence.

Un penseur et orant chrétien dont la pureté force l'admiration étale devant nous, tout en s'inspirant des sciences cabalistiques et de certains éléments d'alchimie et d'astrologie, les symboles de l'hermétisme chrétien à ses différents niveaux — mystique, gnose et magie —, symboles réunis dans ce que l'on appelle les vingt-deux « grands arcanes » du jeu de tarots et que, par ses médiations, il cherche à ramener à la sagesse plus profonde, parce qu'universelle du mystère catholique.

Rappelons tout d'abord qu'une telle tentative ne se trouve nullement isolée dans l'histoire de la pensée catholique, théologique et philosophique. D'une manière générale, les Pères de l'Église interprétaient les mythes nés de la pensée et de l'imagination païennes comme de vagues pressentiments du logos pleinement dévoilé en Jésus-Christ (démonstration reprise de façon monumentale par Schelling dans sa dernière philosophie). Origène en particulier, allant

jusqu'au bout de ce parcours, a entrepris, par son action de chrétien, d'amener à la clarté de la révélation biblique non seulement la sagesse philosophique des païens, mais aussi la « sagesse des chefs de ce siècle » (I Cor. 2, 6), par quoi il entendait « quelque chose comme la prétendue philosophie secrète des Égyptiens » (faisant allusion aux écrits hermétiques attribués à « Hermès Trismégiste » = Thot, divinité égyptienne), « l'astrologie des Chaldéens et des Hindous, ... qui promettent d'enseigner la science des choses supraterrrestres » et non pas moins « les multiples doctrines des Grecs sur la nature du divin ». Et il croit possible que les puissances du monde n'apprennent pas leur sagesse « aux hommes ... pour les léser, mais parce qu'elles croient elles-mêmes à la vérité de ces choses ». On retrouve des idées semblables chez Eusèbe de Césarée dans la *Praeparatio evangelica*.

On sait les nombreuses influences, en partie arabes, qu'ont exercées au moyen âge les idées de puissances du monde ou d'« intelligences » (conçues par les uns comme des pensées de Dieu, par les autres comme des anges) sur la philosophie chrétienne de la nature; mais on sait surtout la préoccupation qui, ce genre de spéculation continuant, fut celle des meilleurs esprits de la Renaissance de retransposer dans le domaine chrétien la cabale magique et mystique des Juifs. A cette époque, on s'aperçoit que bon nombre de Pères de l'Église avaient ménagé au mystérieux Hermès Trismégiste une place d'honneur parmi les prophètes et les sages païens, et que des livres hermétiques avaient circulé dès le début du moyen âge et jusqu'au bas moyen âge. A son tour, la Renaissance célèbre en Hermès Trismégiste le grand contemporain de Moïse et l'ancêtre de la sagesse grecque (on se souvient de sa vénérable image incrustée dans le sol de la cathédrale de Sienne). Si les poètes, les artistes et les théologiens ramènent par lui et par d'autres penseurs païens, avec un enthousiasme respectueux, les rayons épars de la lumière divine vers leur foyer chrétien, l'autre rapatriement a encore bien plus de poids : celui de la cabale, dont on fait également remonter la tradition secrète orale jusqu'aux temps de Moïse. On attribue les premières discussions pour la défense ou pour la contestation des doctrines ésotériques de la cabale aux juifs espagnols, convertis ou non, du XII^{ème} siècle; trois siècles plus tard, l'approche en est tentée, en Allemagne, par Reuchlin, en Italie par Ficin et surtout Pic de la Mirandole, et l'étonnant cardinal Aegidius de Viterbe (1469-1555) cherche de son côté, à se servir de la cabale pour l'exégèse des Saintes Écritures « non peregrina sed domestica methodo », — « en appliquant une méthode qui ne leur est pas étrangère, mais conforme à leur esprit ». C'est sur l'ordre de Clément

VII que ce prince de l'Église rédige son turbulent traité de la « Schechina » dédié à Charles Quint. Il serait facile de citer, en plus de ces quelques noms célèbres, une foule de précurseurs et d'imitateurs de moindre envergure; ce qui compte ici, c'est le fait que cette pénétration de l'ésotérisme païen et juif correspondait, certes, à l'esprit de l'humanisme qui espérait insuffler une vie nouvelle à la théologie chrétienne figée, en assemblant ainsi des rayons épars de la révélation, sans qu'il doute un seul instant de la possibilité de réunir tous ces éléments disparates dans la foi chrétienne authentique. Pic, en particulier, a lui-même clairement déclaré qu'il ne cherche pas de syncrétisme : « Sur mon front je porte le nom de Jésus-Christ, et je mourrai avec joie pour la foi que j'ai en lui. Je ne suis ni magicien, ni juif, ni ismailien, ni hérétique; c'est à Jésus que va mon culte, c'est sa croix que je porte sur mon corps. » Notre auteur aurait, lui aussi, souscrit à cette affirmation.

De façon analogue, il y a eu d'autres « rapatriements » remarquables de sagesse hermétique et cabalistique vers la pensée biblique et chrétienne, telles, surtout, les transpositions, par Martin Buber, du chassidisme, qui était profondément marqué par la cabale, au niveau de perception moderne; d'autre part, la refonte, d'une vigueur tout aussi créatrice, opérée par le philosophe Franz von Baader en incorporant la christosophie de Jakob Boehme à la conception du monde catholique. Nous mentionnerons aussi brièvement une troisième transposition, moins nette cependant, celle de l'alchimie et de la magie anciennes dans les sphères de la psychologie des profondeurs qu'a faite C. G. Jung. Quant à ces méditations, elles vont dans le même sens que les grandes contributions fournies par Pic de la Mirandole et Baader, encore qu'elles n'en découlent pas directement. Les affluents mystiques, magiques et occultes qui alimentent la rivière de ses réflexions sont bien plus variés, ce qui n'empêche pas ces eaux d'aboutir, en se mêlant, à une contemplation chrétienne multiforme, mais unie en son fond.

II

Étrangement, les « Méditations » choisissent pour point de départ les vieilles images symboliques du jeu de tarots. Bien entendu l'auteur n'ignore pas l'usage magique et divinatoire qui est fait de ces cartes.

Mais n'éprouvant aucun scrupule pour l'emploi du terme « magie », pourtant si complexe, il ne s'intéresse pas pour autant, dans ses « Méditations », à la pratique de la cartomancie. Ce qui lui importe, ce sont uniquement les symboles ou quintessences représentées sur les cartes et considérés séparément ou dans leur interdépendance; comme il cite à plusieurs reprises C. G. Jung, nous pouvons les appeler (sous réserve) des archétypes. Mais gardons-nous de les interpréter comme de simples données de l'inconscient collectif relevant de la psychologie interne — chose que Jung ne fait pas non plus de façon absolue —, ils peuvent être tout aussi bien compris comme les principes du cosmos objectif, touchant alors à la sphère de ce que la Bible appelle les « dominations et les autorités ».

Les origines du jeu de tarots et les relations de ses symboles avec l'histoire de l'esprit humain (au cours des temps, leur représentation a d'ailleurs varié beaucoup) sont obscures. Il semble fantaisiste de les faire dériver de la sagesse égyptienne ou chaldéenne; on peut, par contre, admettre que les bohémiens ont employé et diffusé les cartes. Parmi celles qui ont été conservées, les plus anciennes datent de la fin du XIV^{ème} siècle. Seulement vers la fin du XVIII^{ème} siècle, on établit les rapports existant entre les symboles du jeu de tarots et la cabale (l'archéologue Court de Gébelin, 1728-1784, fut le premier à les supposer) ainsi qu'entre l'alphabet hébraïque et l'astrologie. A plusieurs reprises on a tenté d'assimiler la science cabalistique et le tarot à la doctrine catholique, l'entreprise la plus vaste de cet ordre étant celle d'Éliphas Lévi (pseudonyme de l'abbé Alphonse Louis Constant) dont le premier ouvrage, intitulé *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, parut en 1854; notre auteur le connaît bien et substitue à ses développements souvent naïfs un exposé bien plus profond. Il y eut des contre-courants, par exemple la publication, en 1910, de *The Pictorial Key to the Tarot* par Arthur Edward Waite, de l'« Hermetic Order of the Golden Dawn » — qui, en partie, se proposèrent d'empêcher l'utilisation des symboles par le christianisme. Mentionnons encore parmi les nombreuses tentatives d'interprétation celle du théosophe russe F. D. Ouspensky qui — comme notre auteur émigré et enseignant influent et cité par lui dans un esprit critique, dans son ouvrage *Un nouveau modèle de l'univers* —, commentait, fidèle à la ligne générale de sa conception du monde, les symboles du jeu de tarots, pour une part, dans le cadre des religions orientales et, pour une autre, dans celui d'une psychologie des profondeurs fortement imprégnée d'éléments érotiques. Mais à quoi bon continuer de caractériser les nombreux écrivains occultes, théosophiques et

anthroposophiques que notre auteur soumet à son analyse, les récitant comme insuffisants ou, au contraire, leur empruntant une pensée lui paraissant assez précieuse pour être incorporée à sa méditation. Mais quelles que soient ses appropriations — qu'il s'agisse d'une interprétation de la Sephirot cabalistique ou de pensées de Boehme, de Rudolf Steiner, de Jung, de Péladan, d'Encausse (Papus), de Philippe de Lyon ou de qui que ce soit —, ne manquons pas d'observer cet air finement humoristique avec lequel il cueille sur les bords de sa route toute sorte de fleurette pour les nouer dans son bouquet riche d'imagination. Bien souvent, ce sont de grands philosophes et théologiens qu'il cite, tels Thomas et Bonaventure, Leibniz, Kant, Kierkegaard, Nietzsche, Bergson, Soloviev, Teilhard de Chardin, ou des poètes tels que Shakespeare et Goethe, De Coster, Cervantes, Baudelaire et bien d'autres encore; il joue avec aisance de tous les registres de la littérature mondiale.

La lecture spirituelle fondamentale d'un auteur se révèle entre autres dans les traditions qui lui sont proches et dans les personnages qu'il nomme avec une certaine fréquence et avec une vénération affectueuse. Reviennent ainsi sans cesse les noms de saint Antoine, de saint Albert le Grand et de saint François, ainsi que les citations abondantes choisies de préférence dans les œuvres de Jean de la Croix et Thérèse d'Avila.

Avec une tendre gravité notre auteur s'abîme dans la contemplation des symboles placés devant son regard; il en tire son inspiration, il se laisse librement porter par sa faculté imaginative qui sonde les profondeurs du monde et de l'âme. Si, tout naturellement, lui revient alors le souvenir de lumières et de lectures anciennes dont il ne cherche pas à voiler le hasard relatif, il n'empêche que le pouvoir majeur de sa vision réside bien moins dans les détails — bien souvent, les voies de sa pensée s'entrecroisent — que, nous l'avons dit, dans la certitude inébranlable qu'au plus profond toutes choses se rejoignent et se renvoient avec une analogie réciproque et que le magnétisme d'une force unifiante supérieure maîtrise et se soumet les perceptions particulières les plus isolées. Pour lui, cette emprise ne correspond justement pas au despotisme humain, vulgaire et magique, avide de dominer le savoir et le sort par le moyen des forces du monde, mais à quelque chose de très différent que l'on est bien obligé d'appeler « la magie de la grâce » et qui jaillit avec son enchantement du cœur même des mystères de la foi catholique. Et comme cette foi n'est pas et ne veut pas être magique, l'enchantement renvoie à son contenu : la soumission de toutes les « dominations et auto-

rités » cosmiques au règne du Christ. Le Nouveau Testament décrit cette soumission des puissances au Christ comme un processus achevé en principe, tout en se poursuivant jusqu'à la fin du monde. Affleure alors une contingence dangereuse : la tentative de s'adonner prématurément, par curiosité ou par volonté de puissance, aux puissances cosmiques, au lieu de les aborder à partir du triomphe que le Christ a remporté sur elles, attitude dont ne peut se croire capable, à la rigueur, que le sage vraiment chrétien.

Il est d'une importance capitale de bien comprendre ces choses si l'on veut rendre justice au présent ouvrage, qui troublera certainement plus d'un lecteur. Si l'auteur a pu, d'une façon aussi souveraine, entrer de façon détaillée dans toutes les nuances des sciences occultes, c'est que, pour lui, ce ne sont là que des réalités pénultièmes, vraiment accessibles seulement lorsqu'il est possible de les rapporter au mystère absolu de l'amour divin manifesté dans le Christ. Il ne conçoit nullement la révélation chrétienne comme une empreinte, possible ou réelle parmi d'autres, des archétypes subjectifs et objectifs; ceux-ci ne constituant que le matériau cosmique dans lequel s'incarne finalement l'unique révélation chrétienne ou encore — puisque l'incarnation de l'amour divin est le but final de tous les éléments cosmiques — la ronde des allégories et des schématismes qui annoncent cet événement en usant du « miroir et de l'énigme ».

Pour mieux comprendre ces problèmes, on peut consulter un ouvrage similaire dont la spiritualité est cependant d'un ton différent. Il est dû à un autre chrétien dont la pensée profonde a également cherché à analyser la magie du tarot et son dépassement religieux. Il porte le titre *The Greater Trumps* (c'est-à-dire les Grands Arcanes du Tarot) et a pour auteur Charles Williams (1886-1945), le mystérieux ami érudit de T. S. Eliot, C. S. Lewis, Tolkien et Dorothy Sayers. Lorsque cet écrivain, dans un roman antérieur portant le titre *The Place of the Lion* (1933) fait brusquement entrer des idées platoniciennes comme puissances dans le monde des phénomènes, tout dépend de la façon de laquelle les êtres réagiront : si un tel est pris d'une angoisse folle, tel autre s'abîme dans une adoration extatique, tel autre encore est gagné par une rapacité forcenée visant à dominer le monde à partir de l'idée, un dernier enfin adoptant la seule attitude convenable et qui est de s'abandonner librement — quelle que soit l'hégémonie cosmique des puissances — à leur grâce intrinsèque. Le livre *The Greater Trumps* (1950) décrit les principes cosmiques du tarot qui, pour peu que la seule magie veuille s'en servir, disposent dans leur déchaînement d'effroyables pouvoirs destruc-

teurs du monde, mais qui, finalement, lorsqu'un amour totalement désintéressé leur fait face, sont conjurés et soumis à leur maître suprême.

Chez Williams, comme chez notre Auteur, nous retrouvons sous une forme nouvelle la vieille sagesse chrétienne qui, luttant farouchement, dès les premiers siècles, contre toute forme de fatalisme et, notamment, contre l'astrologie, au nom de la souveraineté et de la liberté de Dieu face à toutes les puissances cosmiques, n'a cependant pas nié l'existence de principes terrestres secondaires que la providence met à son service pour diriger le cours des choses. Rappelons une fois de plus la doctrine paulinienne, selon laquelle les « éléments du monde » (vénérés par beaucoup comme des puissances angéliques), les « dominations », les « autorités » et les « princes de ce monde » sont reconnus dans leur réalité et dans leur compétence, mais n'en doivent pas moins, tenus sous le joug du Christ, précéder son char triomphal. (Col. 2, 15). Williams démontre avec beaucoup d'évidence le mal qu'aura le chrétien — désireux d'explorer le domaine d'action de ces principes secondaires constituant une partie de la réalité terrestre — de laisser s'épanouir cette sorte de science toujours rigoureusement à l'intérieur de la circonférence théologique. De toute manière, ce sera infiniment plus compliqué que lorsqu'il s'agit de transpositions purement conceptuelles à partir du domaine de la philosophie non-chrétienne dans celui de la théologie. L'histoire de l'astrologie à Byzance et en Occident, à travers tous les siècles, le prouve amplement. Nombreux sont ceux qui jouent ici à l'apprenti sorcier et que leurs pratiques de dilettantes prennent dans les filets d'une texture existentielle qui les prive de la liberté du chrétien devant Dieu, essentielle, avant toute chose, aux yeux des Pères de l'Eglise. Le trafic florissant que font la presse à sensation et la littérature de bas étage avec des horoscopes parfaitement inadaptés au cas d'un particulier achèvent de substituer à la foi authentique une superstition hallucinatoire, alors que, dans ce domaine, il faudrait absolument, en plus d'une formation spécialisée et d'une sérieuse responsabilité morale, comme un sixième sens et un flair sûr pour les limites du communicable, ainsi qu'une réserve respectueuse devant la voie religieuse choisie par l'individu.

Le présent ouvrage s'élève bien au-dessus du niveau de ces nombreuses impostures. Considéré dans son ensemble, il n'est que « Méditation » et s'abstient de la moindre indication concrète permettant de pratiquer les sciences « occultes » sous l'égide de la sagesse chrétienne. Probablement, l'auteur aurait été totalement incapable de

fournir de telles indications générales à la portée de toutes les intelligences. Pour lui, l'important était de réaliser une œuvre semblable à celle de Bonaventure qui, par son traité *De reductione artium ad theologiam*, avait démontré, en passant en revue toutes les étapes de la connaissance profane théorique et pratique, que, toutes, elles convergent vers l'incarnation du logos divin et de l'archétype divin pour y rester suspendues comme à une chaîne. On pourrait songer également à la grandiose vue du monde de sainte Hildegarde qui introduit, comme cela n'a peut-être été fait nulle part ailleurs, les puissances cosmiques aussi (avec l'optique d'alors, bien sûr) dans le vaste drame christocentrique qui se joue entre création et rédemption, entre ciel et terre, — une vue du monde, vraiment, « où, ô Horatio, ont leur place des choses qui dépassent votre entendement scolaire ».

Le problème de savoir dans quelle mesure la synthèse christologique serait possible ou communicable également pour les domaines intermédiaires dont notre auteur s'occupe, et le diagnostic détaillé de cette possibilité dépasseraient de beaucoup aussi bien l'espace réservé à cet avant-propos que notre compétence.

Il est certain que, toujours et avec une grande conscience religieuse, l'auteur cherche à suivre l'allée centrale de la sagesse chrétienne. Il lui arrive, peut-être, de s'écarter du milieu en faisant un pas de trop vers la gauche, ou encore un pas de trop vers la droite. Cependant, l'abondance presque écrasante des lumières authentiques et fécondes qu'il ramène de ses randonnées dans des régions normalement inaccessibles justifie certainement l'intention de ne pas priver un public plus large de la lecture de ces « Méditations ».

L'auteur tenait à garder l'anonymat afin de permettre à son œuvre de parler pleinement par elle-même et d'éviter toute intervention d'éléments personnels. Ce sont des raisons que nous avons à respecter.

HANS URS VON BALTHASAR

Ces méditations sur les arcanes majeurs du tarot se présentent sous forme de lettres adressées à l'ami inconnu. Cet ami inconnu est chacun de ceux qui les lira, et saura de science certaine, après les avoir méditées, ce qu'est l'hermétisme chrétien. Il verra qu'à travers ces lettres l'auteur en dit plus sur lui-même qu'il n'eût pu le faire d'aucune manière, et il le connaîtra mieux grâce à elles que de n'importe quelle autre source.

Ces lettres ont été écrites en français — qui n'est pas la langue maternelle de l'auteur — parce que c'est en France, et en France seulement, que se perpétue, depuis le XVIII^e siècle, une littérature vivante sur le tarot. De plus, il y existe également une tradition continue de l'hermétisme, qui unit l'esprit de libre recherche au respect de la Tradition. Ces lettres, de par leur contenu, pourront donc devenir partie intégrante de la Tradition tout en venant l'enrichir.

En tant que soutien et apport à la tradition hermétique — dont l'origine se perd dans une nuit des temps devenue légendaire, l'époque d'Hermès Trismégiste —, ces lettres sont la manifestation concrète d'un courant millénaire de pensée, d'effort et de révélation. Leur but est de faire revivre la Tradition au XX^e siècle, mais aussi — et surtout — de permettre au lecteur, l'ami inconnu, de se plonger dans ce courant, de façon définitive peut-être. C'est pourquoi les nombreuses citations d'auteurs, anciens et modernes, que vous trouverez dans ces textes ne sont dues ni à des considérations littéraires, ni à un souci d'érudition. Elles ne veulent qu'évoquer les maîtres de la Tradition, afin qu'ils soient présents, avec leurs aspirations et la lumière de leur pensée, dans le courant de méditation qu'illustrent ces lettres — ces

vingt-deux exercices spirituels qui vous permettront à vous, cher ami inconnu, de vous plonger dans le courant de la Tradition vivante, et de pénétrer au sein de la communauté des esprits qui l'ont servie et qui la servent. Les citations ne sont là que pour mettre en relief cette communauté. Car les maillons de la chaîne de la Tradition ne sont pas uniquement faits de pensées et d'efforts, mais surtout d'êtres vivants qui sont à l'origine de ces pensées ou de ces efforts. L'essence de la Tradition n'est pas une doctrine, mais une communauté d'esprits qui perdure d'âge en âge.

D'outre-tombe votre ami vous salue, cher ami inconnu.

I

LE BATELEUR



LE BATELEUR

*Le vent souffle où il veut, tu entends sa
voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où
il va — ainsi en est-il de quiconque est né
de l'esprit. — (Jean II, 8).¹*

*« Dans cette heureuse nuit,
Je me tenais dans le secret, personne ne me voyait
Et je n'apercevais rien
Pour me guider que la lumière
Qui brûlait dans mon cœur ».*
(St Jean de la Croix, Cantique de l'Âme, strophe III).

Cher Ami Inconnu,

Les paroles du Maître citées ci-dessus m'avaient servi de clef pour la compréhension du premier Arcane Majeur du Tarot : « Le Bateleur », qui est, à son tour, la clef de tous les autres Arcanes Majeurs. C'est pourquoi je les ai mises en épigramme à cette lettre. Ensuite j'ai cité une strophe des « Cantiques de l'Âme » de St Jean de la Croix, parce qu'elle a la vertu d'éveiller les couches profondes de l'âme, auxquelles on est tenu de faire appel, lorsqu'il s'agit du premier Arcane du Tarot et conséquemment de tous les Arcanes Majeurs. Car les Arcanes Majeurs sont des symboles authentiques, c'est-à-dire qu'ils sont des

« opérations magiques, mentales, psychiques et morales » éveillant des notions, idées, aspirations et sentiments nouveaux, ce qui veut dire qu'ils exigent une activité plus profonde que celle de l'étude et de l'explication intellectuelles. C'est donc dans l'état d'un recueillement profond — et toujours renouvelé — qu'il faut s'approcher d'eux. Ce sont les couches profondes et intimes de l'âme qui deviennent actives et portent leurs fruits, lorsqu'on médite sur les Arcanes du Tarot. Il faut donc cette « nuit », dont parle St Jean de la Croix, où on « se tient en secret » et dans laquelle il faut se plonger chaque fois que l'on médite sur les Arcanes du Tarot. C'est un travail à accomplir en solitude et qui convient aux solitaires.

Les Arcanes Majeurs du Tarot ne sont ni des allégories ni des secrets : les allégories ne sont, en effet, que la représentation figurative d'une notion abstraite ; quant aux secrets, ce ne sont que des faits, des procédés, des pratiques, des doctrines quelconques que l'on garde pour soi bien qu'ils puissent être compris et mis en pratique par d'autres auxquels on ne veut pas les révéler. Les Arcanes Majeurs du Tarot sont des symboles authentiques. Ils cachent et révèlent à la fois leur sens au fur et à mesure de la profondeur du recueillement de celui qui les médite. Ce qu'ils révèlent, ce ne sont pas des secrets, c'est-à-dire des choses cachées par la volonté humaine, mais des *arcanes*. Un arcane, c'est ce qu'il faut « SAVOIR » pour être fécond dans un domaine donné de la vie spirituelle. C'est ce qui doit être activement présent dans notre conscience — ou même notre subconscient — pour nous rendre capable d'effectuer des découvertes, d'engendrer des idées nouvelles, de concevoir des sujets artistiques nouveaux, en un mot de nous rendre féconds dans nos poursuites créatrices, et cela dans un domaine quelconque de la vie spirituelle. Un Arcane est un « ferment » ou un « enzyme » dont la présence stimule la vie spirituelle et animique de l'homme. Et ce sont les symboles qui sont les porteurs de ces « ferments » ou « enzymes » et qui les communiquent — si le récipiendaire en est capable, c'est-à-dire s'il se sent « pauvre d'esprit » et ne souffre pas de la maladie spirituelle la plus grave : la suffisance.

De même que l'arcane est supérieur au secret, de même le mystère est supérieur à l'arcane. Le mystère est plus qu'un « ferment » stimulant. Il est un événement spirituel comparable à la naissance ou à la mort physique. Il est le changement de la motivation entière spirituelle et psychique ou le changement complet du plan de la conscience. Les sept sacrements de l'Eglise sont les couleurs prismatiques de la lumière blanche d'un seul Mystère ou Sacrement, à savoir celui de la

deuxième naissance, que le Maître enseignait à Nicodème dans l'entretien initiatique nocturne qu'il eut avec lui. C'est ce que l'Hermétisme chrétien entend par *la Grande Initiation* ».

Il va sans dire que personne n'initie personne, si nous entendons par « initiation » le Mystère de la deuxième naissance ou le Grand Sacrement. L'Initiation s'opère d'en haut et elle a la valeur et la durée de l'éternité. L'Initiateur est en haut, ici-bas on ne rencontre que des condisciples et ceux-ci se reconnaissent à ce qu'ils s'aiment les uns les autres. Il n'y a pas non plus de Maîtres, parce qu'il n'y a qu'un seul MAÎTRE, qui est l'Initiateur en haut. Certes, il y a toujours eu des maîtres qui enseignent leurs doctrines et aussi des initiateurs qui communiquent quelques-uns des secrets qu'ils possèdent à d'autres qui deviennent ainsi à leur tour des « initiés » mais tout cela n'a rien à voir avec le Mystère de la Grande Initiation.

C'est pourquoi l'Hermétisme chrétien, en tant qu'affaire humaine, n'initie personne. Parmi les hermétistes chrétiens, personne ne s'arrogera le titre et les fonctions d'Initiateur ou de Maître. Car tous sont des condisciples, et chacun est maître de chacun, sous quelque rapport — de même que chacun est disciple de chacun sous quelqu'autre rapport. Nous ne pouvons faire mieux que de suivre l'exemple de St Antoine le Grand, qui « se soumettait volontiers aux zélés (ascètes) qu'il allait voir, et qui s'instruisait auprès d'eux de la vertu et de l'ascèse propre à chacun. Il contemplait dans l'un l'amabilité, dans l'autre l'assiduité à la prière ; chez celui-ci il voyait la patience, chez celui-là la charité envers le prochain ; de l'un il remarquait les veilles, de l'autre l'assiduité à la lecture ; il admirait l'un pour sa constance, l'autre pour ses jeûnes et son sommeil sur la terre nue. Il observait la douceur de l'un et la grandeur d'âme de l'autre ; chez tous, il remarquait à la fois la dévotion au Christ et l'amour mutuel. Ainsi comblé, il revenait à son propre ermitage, condensant et s'efforçant d'exprimer en lui-même les vertus de tous... » — (Vie de St Antoine par Saint Athanase, chap. 4).

C'est la même conduite qui doit être appliquée par l'Hermétiste chrétien en ce qui concerne les connaissances et les sciences — naturelles, historiques, philologiques, philosophiques, théologiques, symboliques et traditionnelles — ce qui revient à apprendre l'art D'APPRENDRE.

Or ce sont les Arcanes qui nous stimulent et dirigent à la fois dans l'art d'apprendre. Les Arcanes Majeurs du Tarot sont, dans ce sens, une école complète inestimable de méditation, d'études et d'efforts spirituels — une magistrale introduction à l'ART d'APPRENDRE.

Cher Ami Inconnu, l'Hermétisme chrétien n'a donc la prétention de rivaliser ni avec la religion, ni avec les sciences officielles. Celui qui y chercherait « la vraie religion », « la vraie philosophie », « la vraie science », se tromperait d'adresse. Les Hermétistes chrétiens ne sont pas des maîtres, mais des serviteurs. Ils n'ont pas la prétention — quelque peu puérile — de s'élever au-dessus de la foi sainte des fidèles ou au-dessus des fruits obtenus par les efforts admirables des travailleurs de la science, ni au-dessus des créations du génie artistique. Les hermétistes ne possèdent pas le secret des découvertes futures des sciences. Ils ignorent par exemple, comme tout le monde le remède efficace contre le cancer.

Ils reconnaissent de même sans réserve la supériorité d'un François d'Assise qui était un homme de la foi dite « exotérique ». Ils savent aussi que chaque croyant sincère est un François d'Assise en puissance... Les gens de la foi, de la science et de l'art leur sont supérieurs en plusieurs points essentiels. Les hermétistes le savent bien et ils ne se flattent pas d'être mieux, de croire mieux, de savoir mieux ou de pouvoir mieux. Ils ne gardent pas en secret une religion qui leur soit propre, pour remplacer les religions existantes, ou une science à eux pour remplacer des sciences actuelles, ou des arts à eux pour remplacer les beaux-arts d'aujourd'hui ou de demain. Ce qu'ils possèdent ne comporte point d'avantages tangibles ou une supériorité objective à l'égard de la religion, de la science et de l'art, ce qu'ils possèdent n'est que *l'âme commune de la religion, de la science et de l'art*. Qu'est cette mission de conserver l'âme commune de la religion, de la science et de l'art ? Je vais y répondre par un exemple.

Vous savez sans doute, cher Ami Inconnu, que beaucoup, en Allemagne, en France et ailleurs, prônent la doctrine dite des « deux églises » : l'église de Pierre et l'église de Jean, ou de « deux époques » : l'époque de Pierre et l'époque de Jean. Vous savez aussi que cette doctrine enseigne la fin — plus ou moins proche — de l'église de Pierre, ou de la Papauté qui en est le symbole visible, et que l'esprit de Jean, du disciple aimé du Maître, celui qui, penché sur sa poitrine écoutait les battements de son cœur, la remplacera. Ainsi l'église « exotérique » de Pierre ferait place à l'église « ésotérique de Jean », qui serait celle de la liberté parfaite.

Or Jean, qui s'était soumis volontairement à Pierre comme chef ou prince des apôtres, ne fut pas son successeur après sa mort, bien qu'il eut survécu de beaucoup d'années à Pierre. Le disciple bien-aimé, qui avait entendu les battements du cœur du Maître est et sera toujours le

représentant et gardien de ce cœur — et comme tel il n'était, n'est et ne sera jamais le *chef* ou la *tête* de l'église. Car, de même que le cœur n'est pas appelé à remplacer la tête, de même Jean n'est pas appelé à succéder à Pierre. Le cœur garde bien la vie et l'âme, mais c'est la tête qui prend les décisions, dirige et choisit les moyens pour l'accomplissement des tâches de l'organisme entier — tête, cœur et membres.

La mission de Jean est de garder *la vie et l'âme* de l'église — de *vivre* jusqu'à la seconde venue du Seigneur. C'est pourquoi Jean n'a jamais prétendu et ne prétendra jamais à la fonction directrice du corps de l'église. Il *vivifie* ce corps, mais il ne dirige pas ses actions.

Or, l'Hermétisme, la tradition vivante hermétique, garde l'âme commune de toute vraie culture. Je tiens à ajouter : — *les hermétistes écoutent* — et entendent parfois — *le battement du cœur de la vie spirituelle de l'humanité*. Ils ne peuvent vivre autrement qu'en gardiens de la vie et de l'âme commune de la religion, de la science et de l'art. Ils n'ont aucun privilège dans chacun de ces domaines ; les saints, les vrais savants et les artistes de génie leur sont supérieurs. Mais ils vivent pour le mystère du cœur commun qui bat au fond de toutes les religions, toutes les philosophies, tous les arts et toutes les sciences passées, présentes et futures. Et s'inspirant de l'exemple de Jean, le disciple bien-aimé, ils ne prétendent point et ne prétendront jamais jouer un rôle directeur dans la religion, dans la science, dans l'art, dans la vie sociale ou politique ; mais ils veillent constamment à ne manquer aucune occasion de *servir* la religion, la philosophie, la science, l'art, la vie sociale et politique de l'humanité et à ce que leur soit infusé le souffle de la vie de leur âme commune — en analogie avec l'administration du Sacrement de la Sainte Communion. L'Hermétisme est, — et n'est que —, un stimulant, un « ferment » ou « une enzyme », dans l'organisme de la vie spirituelle de l'humanité. En ce sens, il est en lui-même un *Arcane*, c'est-à-dire l'antécédent du Mystère de la deuxième naissance ou de la Grande Initiation.

Voilà quel est l'esprit de l'hermétisme. Et c'est dans cet esprit que nous retournons maintenant au premier Arcane Majeur du Tarot.

En quoi consiste cette première lame ?

Un jeune homme, coiffé du grand chapeau en forme de lemniscat, se tient debout derrière une petite table, sur laquelle sont disposés un vase peint en jaune, trois petits disques jaunes, quatre autres disques rouges qu'un trait divise en deux ; un gobelet rouge avec deux dés ; un couteau hors de sa gaine, et enfin un sac jaune pour contenir divers objets. Le jeune homme, — qui est le BATELEUR, — tient une baguette de sa main droite (par rapport à l'observateur) et une boule ou pièce

jaune de sa main gauche. Il tient ces deux objets avec une aisance parfaite, sans les serrer ni montrer quelqu'autre signe de tension, d'embarras, de hâte ou d'effort.

Il agit avec une spontanéité parfaite — c'est un jeu facile et non un travail. Il ne suit même pas le mouvement de ses mains ; son regard est ailleurs.

Telle est la Lame.

Que la série des symboles, c'est-à-dire des révélateurs, des *arcanes*, qu'est le jeu du Tarot, s'ouvre par une image représentant un faiseur de tours — un jongleur qui joue, cela est vraiment étonnant ! Comment l'expliquer ?

Le premier Arcane, — *principe* sous-jacent des autres 21 Arcanes Majeurs du Tarot — est celui du rapport de l'effort personnel et de la réalité spirituelle. Il occupe la première place dans la série parce que si on ne l'a pas compris (c'est-à-dire : saisi dans la pratique cognitive et réalisatrice), on ne saura que faire avec tous les autres arcanes. Car c'est le « BATELEUR » qui est appelé à révéler la *méthode* pratique se rapportant à tous les arcanes.

Il est « l'Arcane des Arcanes », en ce sens qu'il révèle ce qu'il faut savoir et pouvoir pour entrer à l'école des exercices spirituels que constitue l'ensemble du jeu du Tarot, afin d'en tirer quelque profit.

En effet, le principe premier et fondamental de l'ésotérisme (c'est-à-dire de la voie de l'expérience de la réalité de l'Esprit) peut être rendu par la formule :

Apprenez d'abord la concentration sans effort ; transformez le travail en jeu ; faites que tout joug que vous avez accepté soit doux et que tout fardeau que vous portez soit léger !

Ce conseil, ou commandement, ou avertissement, comme vous voudrez, est fort grave ; il est attesté par sa source originelle, à savoir par les paroles du Maître lui-même : — Mon joug est doux, et mon fardeau léger. (Matthieu XI, 30).

Examinons successivement les trois parties de cette formule, afin de pénétrer l'Arcane de la « détente active » ou de « l'effort sans effort ».

« Apprenez d'abord la concentration sans effort ». Quel est le sens pratique et théorique de cette formule ?

La *concentration*, comme faculté de fixer le maximum d'attention sur un minimum d'espace (Goethe dit que celui qui veut mener à terme quelque chose de solide et d'habile, doit concentrer sur le plus petit point la plus grande force), est la clef pratique de toute réussite en tout

domaine. La pédagogie et la psychothérapie modernes, les écoles de l'oraison et des exercices spirituels Franciscaine, Carmélitaine, Dominicaine et Jésuite, les écoles occultistes de tout genre et enfin, le Yoga hindou ancien, toutes les méthodes sont d'accord sur cela. Patanjali, dans son œuvre classique du Yoga, formule dans sa première phrase l'essence pratique et théorique du Yoga — « le premier arcane » ou la clef du Yoga — comme suit : — « *Yoga citta vritti nirodha* » — « Le Yoga est la suppression des vacillations de la substance mentale » — ou encore, en d'autres termes, *l'art de la concentration*. Car les vacillations (*vritti*) de la « substance mentale » (*citta*) ont lieu automatiquement. Cet automatisme dans les mouvements de pensée et de l'imagination est le contraire de la concentration. Or la concentration n'est possible qu'au prix et à la condition du *calme* et du *silence* de l'automatisme de l'intellect et de l'imagination.

Le « SE TAIRE » précède donc le « SAVOIR », le « POUVOIR » et le « OSER ». C'est pourquoi l'école pythagoricienne prescrivait un silence de cinq ans aux débutants ou aux « auditeurs ». On n'osait parler que lorsqu'on SAVAIT et POUVAIT, après avoir maîtrisé l'art de se taire, c'est-à-dire l'art de la concentration. La prérogative du « parler » appartenait à ceux qui ne parlaient plus automatiquement, mûs par le jeu de l'intellect et de l'imagination, mais *pouvaient* le supprimer grâce à la pratique du silence intérieur et extérieur, et qui *savaient* ce qu'ils disaient, — toujours grâce à la même pratique. Le « SILENTIUM » pratiqué par les moines de la Trappe et prescrit durant le temps de « retraite » en général à tous ceux qui y prennent part n'est que l'application de la même règle-vérité : « Le Yoga est la suppression des vacillations de la substance mentale » ou encore « la concentration est le silence voulu de l'automatisme intellectuel et imaginaire ». —

Il faut distinguer deux sortes de concentration essentiellement différentes. L'une est la *concentration désintéressée* et l'autre la *concentration intéressée*. La première est due à la volonté, libérée des passions, des obsessions et des attachements *asservissants*, tandis que l'autre est le résultat d'une passion, d'une obsession ou d'un attachement *dominants*. Un moine dans le recueillement de l'oraison et un taureau enragé, sont, l'un et l'autre, concentrés. Mais l'un l'est dans la paix du recueillement tandis que l'autre est emporté par la rage. Les passions fortes réalisent donc, elles aussi, un haut degré de concentration. Ainsi les avides, les avares, les orgueilleux et les maniaques manifestent parfois une concentration remarquable. A vrai dire, il s'agit chez eux, non point de *concentration*, mais d'*obsession*.

La vraie concentration est un acte libre dans la lumière et dans la paix. Elle présuppose une volonté désintéressée et détachée. Car c'est l'état de la volonté qui est le facteur déterminant et décisif dans la concentration. C'est pourquoi le Yoga, par exemple, exige la pratique du Yama et du Niyama (yama — les cinq règles de l'attitude morale, niyama — les cinq règles de la mortification) avant la préparation du corps à la concentration (respiration et postures) et la pratique des trois degrés de la concentration elle-même (dhāranā, dyāna, samādhi — concentration, méditation et contemplation).

St Jean de la Croix et Sainte Thérèse d'Avila ne se lassent pas de répéter que la concentration nécessaire à l'oraison spirituelle est le fruit de la purification morale de la volonté.

Il est donc inutile de s'efforcer de se concentrer si la volonté est éprise d'une autre chose. Les « oscillations de la substance mentale » ne pourront jamais être réduites au silence si la volonté elle-même ne leur infuse son silence. Seule la *volonté silencieuse* rend effectif le silence de l'intellect et de l'imagination dans la concentration. C'est pourquoi les grands ascètes sont aussi les grands maîtres de la concentration.

Tout cela est évident et va de soi. Toutefois, ce qui nous occupe ici, ce n'est pas seulement la concentration en général, mais surtout et spécialement la *concentration sans effort*. Qu'est-elle ?

Regardez le danseur de corde. Il est évidemment complètement concentré, parce que, s'il ne l'était pas, il tomberait à terre. Sa vie est en jeu, et il n'y a que la concentration parfaite qui puisse la préserver.

Cependant, croyez-vous que son intellect et son imagination se préoccupent de ce qu'il fait ? Croyez-vous qu'il *réfléchit*, qu'il *imagine*, qu'il *calcule*, et qu'il *fait des projets* à l'égard de chaque pas sur la corde ?

S'il le faisait, il tomberait. Il lui faut éliminer toute activité de l'intellect et de l'imagination pour éviter la chute. Il doit avoir « supprimé les oscillations de la substance mentale » pour pouvoir exercer son métier. C'est l'intelligence de son système rythmique — respiratoire et circulatoire — qui remplace celle de son cerveau pendant ses exercices acrobatiques. Il s'agit en dernière analyse, d'un miracle — au point de vue de l'intellect et de l'imagination — analogue à celui de St Denis, apôtre des Gaules et premier évêque de Paris, que la tradition identifie avec St Denis l'Aréopagite, disciple de Saint Paul. Il eut notamment « la tête tranchée à coups de hache, devant l'idole du Dieu Mercure, mais aussitôt le saint se releva, prit dans ses mains sa tête, et, sous la conduite d'un ange, marcha sur une longue distance,

depuis la colline de Montmartre jusqu'au lieu où reposent aujourd'hui ses ossements du fait de son propre choix et de la providence divine. » — (Jacques de Voragine « La Légende Dorée »).

Or, le danseur de corde a, lui aussi, la « tête » — c'est-à-dire l'intellect et l'imagination — tranchée le temps de l'exercice de son métier, et lui aussi marche d'un point à l'autre, en portant sa tête dans ses mains, sous la conduite d'une autre intelligence que celle de la tête et qui agit par le système rythmique du corps.

Pour le danseur de corde, le jongleur, le *bateleur*, l'art et l'habileté sont, au fond, analogues au miracle de St Denis, parce qu'il s'agit chez eux, comme pour St Denis, de la transposition du centre de la conscience directrice de la tête à la poitrine — du système cérébral au système rythmique.

Or la concentration sans effort est la transposition du centre directeur du cerveau au système rythmique, — du domaine mental et de l'imagination à celui de la moralité et de la volonté. Le grand chapeau en forme de lemniscat dont le Bateleur est coiffé, de même que son attitude d'aisance parfaite, indique cette transposition. Car le lemniscat (le huit horizontal : ) est non seulement le symbole de l'infini, mais encore celui du *rythme*, de la respiration et de la circulation — il est le symbole du *rythme éternel* ou de l'*éternité du rythme*.

Le Bateleur représente donc l'état de concentration sans effort, c'est-à-dire l'état de conscience où le centre directeur de la volonté est « descendu » (s'est « élevé », en réalité) du cerveau au système rythmique et dans lequel les « oscillations de la substance mentale », étant réduites au silence et au repos, n'entravent plus la concentration.

La concentration *sans effort*, — c'est-à-dire où il n'y a rien à supprimer et où le recueillement devient aussi naturel que la respiration et le battement du cœur, — est l'état de conscience, — de l'intellect, de l'imagination, du sentiment et de la volonté, — en état de calme parfait, accompagné de la détente complète des nerfs et des muscles du corps. C'est le silence profond des désirs, des préoccupations, de l'imagination, de la mémoire et du penser discursif. On dirait que l'être entier est devenu comme la surface des eaux calmes reflétant la présence immense du ciel étoilé et de son indicible harmonie. Et les eaux sont profondes, qu'elles sont profondes ! — Et le silence s'accroît, s'accroît toujours, quel SILENCE ! Son accroissement s'opère par ondes régulières qui passent, l'une après l'autre, au travers de votre être : une onde du silence, suivie par une autre onde du silence plus profond, puis encore une onde du silence plus profond encore... Avez-vous *bu le silence* quelquefois ? Dans l'affirmative, vous

savez ce qu'est la concentration sans effort.

Au commencement ce sont des instants, ensuite des minutes, puis des quarts d'heure que dure le silence complet ou la « concentration sans effort ». Avec le temps, le silence ou la concentration sans effort devient l'élément foncier *toujours présent* dans la vie de l'âme. C'est comme l'office perpétuel à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre qui a lieu tandis que dans Paris on travaille, on circule, on s'amuse, on dort, on meurt... C'est ainsi qu'un « office perpétuel » du silence s'établit dans l'âme, et il se poursuit même quand on est actif, quand on travaille, ou quand on converse.

Cette « zone de silence » une fois établie, vous pouvez y puiser pour le repos comme pour le travail. Alors vous aurez non seulement la concentration sans effort, mais encore *l'activité sans effort*.

Et c'est précisément ce que veut dire la deuxième partie de notre formule :

transformez le travail en jeu

Le changement du travail, qui de corvée devient jeu, s'effectue par suite de la présence de la « zone du silence perpétuel », où l'on puise par une sorte de respiration intime et secrète — cette suavité et cette fraîcheur qui donnent l'onction au travail et le transforment en JEU.

Car la « zone du silence » ne signifie pas seulement que l'âme est, au fond, dans son assiette, mais encore et plutôt qu'elle est en contact avec le ciel ou avec le monde spirituel, *qui travaille avec elle*. Celui qui trouve le silence dans la solitude de la concentration sans effort *n'est jamais seul*. Il ne porte jamais seul les poids qu'il a à porter : les forces du ciel, les forces d'en haut y prennent part désormais.

Ainsi la vérité, énoncée par la troisième partie de la formule :

*faites que tout joug que vous avez accepté soit doux
et que tout fardeau que vous portez soit léger,*

— devient-elle EXPERIENCE. Car le silence est le signe du contact réel avec le monde spirituel et ce contact, à son tour, engendre toujours l'afflux des forces. Ceci est le *fondement* de toute mystique, de toute gnose, de toute magie et de tout ésotérisme pratique en général.

Tout ésotérisme est fondé sur la règle que voici : —

Il faut être *un* en soi-même, (concentration sans effort) et *uni* au monde spirituel (avoir la zone du silence dans l'âme), pour qu'une expérience spirituelle révélatrice ou réalisatrice puisse avoir lieu.

En d'autres termes —, si l'on veut pratiquer une formule quelconque de l'ésotérisme authentique — soit la mystique, soit la gnose, soit

la magie, — il faut être « *Bateleur* », concentré sans effort, opérant avec aisance comme si l'on jouait, et agissant avec un calme parfait.

Voilà *l'enseignement pratique* du Premier Arcane du Tarot. C'est le *premier conseil*, commandement et avertissement concernant toute pratique spirituelle ; c'est l'ALEPH de « l'alphabet » des règles pratiques de l'ésotérisme. Et de même que tous les nombres ne sont que les fractions de l'unité, de même toutes les autres règles pratiques, enseignées par les autres Arcanes du Tarot, ne sont que les aspects et les modalités de cette règle de base.

Tel est l'enseignement *pratique* du « *Bateleur* ».

Quel en est l'enseignement *théorique* ?

Il correspond en tous points à l'enseignement pratique, le travail théorique n'étant que l'aspect mental de la pratique. De même que ce dernier procède de la concentration sans effort, c'est-à-dire met *l'unité* en pratique, de même son pendant théorique consiste en *l'unité* foncière du monde naturel, du monde humain et du monde divin. Le dogme de l'unité foncière du monde joue le même rôle fondamental pour toute théorie que la concentration pour toute pratique. Comme la concentration est la base de toute réussite pratique, le dogme de l'unité foncière du monde l'est de même à l'égard de toute connaissance — sans lui, aucune connaissance n'est concevable.

Le dogme de l'unité de l'essence de tout ce qui existe précède tout acte de connaissance, et tout acte de connaissance présuppose le dogme de l'unité du monde. L'idéal — ou fin ultime — de toute philosophie et de toute science est la VÉRITÉ. Mais la « vérité » n'a d'autre sens que celui de la réduction de la pluralité phénoménale à l'unité essentielle — des faits aux lois, des lois aux principes, des principes à l'essence ou à l'être. Toute recherche de la vérité — mystique, gnostique, philosophique et scientifique — *POSTULE* son existence, c'est-à-dire l'unité foncière de la multiplicité phénoménale du monde. Sans cette unité, rien ne serait connaissable. Comment pourrait-on procéder du connu à l'inconnu — et c'est bien là la méthode du progrès en connaissance —, si l'inconnu n'avait rien à voir avec le connu, si l'inconnu n'avait aucune parenté avec le connu et lui était absolument et essentiellement étranger ? Quand nous disons que le monde est connaissable — c'est-à-dire que la connaissance comme telle existe — nous déclarons, par ce fait même, le dogme de l'unité essentielle du monde. Nous déclarons que le monde n'est pas une mosaïque où une pluralité de mondes essentiellement étrangers les uns aux autres sont incrustés, mais qu'il s'agit d'un *organisme* dont toutes

les parties sont gouvernées par le même principe, le révélant et se laissant réduire à lui. La parenté de toutes les choses et de tous les êtres est la condition « sine qua non » de leur possibilité d'être connues.

Or, la parenté de toutes les choses et de tous les êtres reconnue franchement a engendré une méthode de connaissance qui lui correspond strictement. C'est la méthode généralement connue sous le nom de « MÉTHODE de L'ANALOGIE » ; son rôle et sa portée pour la science dite « occulte » ont été mis en lumière d'une manière admirable par Papus dans son *Traité élémentaire de Science Occulte*. L'analogie n'est pas un dogme ou un postulat — l'unité essentielle du monde l'est —, mais elle est la méthode première et principale (l'aleph de l'alphabet des méthodes) dont l'usage permet de faire avancer la connaissance. Elle est la conclusion première tirée du dogme de l'unité universelle : puisqu'au fond de la diversité des phénomènes se trouve leur unité, de sorte qu'ils sont à la fois divers et un, ils ne sont ni identiques ni hétérogènes, mais *analogues* en tant qu'ils manifestent leur parenté essentielle.

La formule traditionnelle énonçant la méthode de l'analogie est bien connue. C'est le premier verset de la TABLE D'ÉMERAUDE (Tabula Smaragdina) d'Hermès Trismégiste :

« *Quod superius est sicut quod inferius et quod inferius est sicut quod est superius ad perpetranda miracula Rei Unius* » :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour accomplir le miracle de l'Unité ». 2

C'est la forme classique de l'analogie, pour tout ce qui existe dans l'espace en haut et en bas ; la formule de l'analogie, appliquée au temps serait :

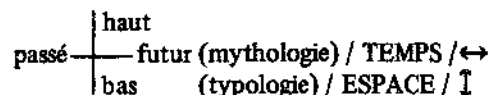
« *Quod fuit est sicut quod erit, et quod erit est sicut quod fuit, ad perpetranda miracula aeternitatis*. » :

« Ce qui a été est comme ce qui sera, et ce qui sera est comme ce qui a été, pour accomplir les miracles de l'éternité. »

La formule de l'analogie, appliquée à l'espace, est la base du symbolisme *typologique*, c'est-à-dire des symboles exprimant les correspondances entre les *prototypes* en haut et leurs manifestations en bas ; la formule de l'analogie appliquée au temps, est la base du symbolisme *mythologique*, c'est-à-dire des symboles exprimant les correspondances entre les *archétypes* dans le passé et leur manifestation dans le présent. Ainsi, le *Bateleur* est un symbole typologique ; il nous révèle le *prototype* de l'HOMME-ESPRIT. Adam et Eve, Caïn et Abel et, si l'on veut, le « Schisme d'Irschou » de Saint-

Yves d'Alveydre sont, par contre, des *mythes* ; ils révèlent les *archétypes* qui se manifestent sans cesse dans l'histoire et dans chaque biographie individuelle — ils sont des symboles mythologiques, appartenant au domaine du temps.

Ces deux catégories du symbolisme, basées sur l'analogie, constituent par leur rapport mutuel une croix :



Voici ce qu'écrit du mythe (c'est-à-dire du symbolisme du temps, ou symbolisme historique, selon notre définition) Hans Leisegang, l'auteur du livre classique sur la GNOSE : « Le mythe exprime, sous la forme du récit d'un cas particulier, une idée éternelle, intuitivement reconnue par celui qui la revit dans l'action » — (*La Gnose*, p. 42, Paris, Payot, 1951).

Et voici ce que dit des symboles typologiques Marc Haven dans le chapitre sur le symbolisme de son livre posthume *Le Tarot* (1937) : « Nos sensations, symboles de mouvements extérieurs, ne leur (c'est-à-dire aux phénomènes) ressemblent pas plus que les ondulations du sable, dans le désert, ne ressemblent au vent qui soulève les monticules ; pas plus que le flux et le reflux de la mer ne ressemblent aux mouvements combinés du soleil et de la lune. Ils en sont les symboles... L'opinion de Kant, d'Hamilton, de Spencer, qui réduit les mouvements du dedans à de simples symboles d'une réalité cachée, est plus rationnelle et plus vraie (que le réalisme naïf — note de l'auteur). La science elle-même doit se résigner à n'être qu'un symbolisme conscient de soi... Mais la symbolique a une bien autre portée. Science des sciences comme l'appelaient les anciens (Decourcelle, *Traité des symboles*, Paris, 1806) et langue universelle et divine, elle proclame et prouve la hiérarchie des formes depuis le monde archétype jusqu'au monde matériel, les rapports qui les unissent ; elle est, en un mot, la preuve tangible de la solidarité des êtres. » (pp. 19, 20, 24).

Voilà donc deux définitions des symboles du temps ou des mythes et de ceux de l'espace ou de la correspondance des mondes « depuis le monde archétype jusqu'au monde matériel », formulées — l'une par un savant allemand à Leipzig en 1924 et l'autre par un hermétiste français à Lyon en 1906, qui expriment exactement les idées des deux genres de la symbolique — mythologique et typologique — que nous venons d'avancer.

La « Table d'Émeraude » ne vise que le symbolisme typologique ou de l'espace — l'analogie entre ce qui est « en haut » et ce qui est « en bas ». C'est pourquoi il faut lui ajouter, par extension, la formule correspondante visant le symbolisme mythologique ou symbolisme du temps, que nous trouvons par exemple dans le livre de la *Genèse*.

La distinction entre ces deux formes de la symbolique n'est pas entièrement dépourvue d'une portée pratique; c'est à leur confusion qu'il faut attribuer plusieurs erreurs d'interprétation des sources anciennes, y compris la Bible. Ainsi par exemple, certains auteurs prennent le récit biblique de Caïn et d'Abel pour un récit typologique. Ils veulent y voir les symboles des « forces centrifuge et centripète » etc. Cependant l'histoire de Caïn et d'Abel est un *mythe*, c'est-à-dire qu'elle exprime, sous la forme de récit d'un cas particulier, une idée « éternelle » se rapportant, par conséquent, au *temps* et à l'*histoire*, et non pas à l'*espace* et à sa structure. Elle nous montre comment des frères peuvent devenir de mortels ennemis par le fait même qu'ils adorent le même Dieu de la même manière. La source des guerres de religion y est révélée; et ce n'est pas la différence du dogme ni celle du culte ou rituel qui en est la cause, mais uniquement la *prétention à l'égalité* ou, si l'on préfère, à la *négation de la hiérarchie*. C'est aussi la première révolution du monde — l'archétype (« l'Urphänomen » de Gœthe) de toutes les révolutions qui ont eu lieu et qui auront lieu dans l'avenir de l'humanité. Car la cause de toutes les guerres et de toutes les révolutions — en un mot, de toute violence — est toujours la même : la négation de la hiérarchie. Cette cause se trouve déjà en germe à un niveau aussi haut que l'acte commun de l'adoration du même Dieu par deux frères et c'est là la révélation bouleversante de l'histoire de Caïn et Abel. Et, comme les meurtres, les guerres et les révolutions continuent, l'histoire de Caïn et d'Abel reste toujours valable et actuelle. Elle est un *mythe* et, en outre, un *mythe* de premier ordre.

Il en va de même avec les récits de la chute d'Adam et Ève, du déluge et de l'arche de Noé, de la Tour de Babel, etc. Ce sont des *mythes*, c'est-à-dire en premier lieu des symboles *historiques* se rapportant au temps, et non pas des symboles exprimant l'unité des mondes dans l'*espace* physique, métaphysique et moral. La chute d'Adam et Ève ne révèle pas une chute correspondante dans le monde divin, au sein de la Sainte Trinité. Elle n'exprime pas non plus directement la structure métaphysique du monde archétype. Elle est un événement particulier de l'histoire de l'humanité terrestre dont la portée ne cessera qu'avec la fin de l'histoire humaine; en un mot, elle est un vrai *mythe*.

D'un autre côté, il serait erroné d'interpréter par exemple la vision

d'Ézéchiél, le Merkabah, comme un *mythe*. La vision du Char céleste est une révélation symbolique du monde archétype. C'est de la symbolique typologique — c'est ce que d'ailleurs l'auteur du ZOHAR avait si bien compris, et ce pourquoi il avait pris la vision d'Ézéchiél comme symbole central de la connaissance cosmique — selon la règle d'analogie d'après laquelle ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

Car le Zohar connaît bien cette règle. Non seulement il en fait un usage implicite, mais encore il lui donne une expression explicite. C'est ainsi que nous lisons dans le Zohar (WAFER, 25-a) : — « Ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas : comme les « jours » d'en haut sont remplis de la bénédiction de l'Homme (céleste), ainsi les jours d'ici-bas sont remplis de la bénédiction par l'intermédiaire de l'Homme (du Juste). »

L'Inde a aussi sa version de la maxime hermétique. Ainsi la VISHVA-SÂRA TANTRA énonce la formule : — « Ce qui est ici est là. Ce qui n'est pas ici n'est nulle part. » — (Arthur Avalon : *La Puissance du Serpent*, p. 56).

L'usage de l'analogie ne se limite pas pourtant aux « sciences maudites » — la magie, l'astrologie et l'alchimie — et à la mystique spéculative. Il est à vrai dire universel. Car ni la philosophie, ni la théologie, ni même la science ne peuvent s'en passer.

Voici le rôle que l'analogie joue dans la logique qui est la base de la philosophie et des sciences :

1) Le procédé de la *classification* des objets sur la base de leur ressemblance est le premier pas sur la voie de la recherche par la méthode inductive. Il présuppose l'*analogie* des objets à classer.

2) L'analogie (l'argument par analogie) peut constituer la base des *hypothèses*. Ainsi la fameuse Hypothèse Nébulaire de Laplace était due à l'analogie qu'il observait dans la direction du mouvement circulaire des planètes autour du soleil, du mouvement des satellites autour des planètes, de la rotation des planètes autour de leurs axes. Il conclut donc de l'analogie se manifestant dans ces mouvements à leur *origine* commune.

3) Comme J. Maynard KEYNES le dit dans son *A Treatise on Probability* (Traité sur la Probabilité) : — « La méthode scientifique n'a en réalité d'autre but que de découvrir les moyens d'élever la portée de l'analogie connue jusqu'à pouvoir, autant que possible, se passer des méthodes de l'induction pure. » — (p. 24). Or, « l'induction pure » est fondée sur la simple énumération; c'est essentiellement une conclusion établie sur la base des données statistiques de l'expérience. Ainsi, on dirait : comme Jean est homme et est mort, Pierre est homme et est

mort, Michel est homme et est mort etc. La force de cet argument dépend du nombre ou de la *quantité* des faits connus par l'expérience ; l'analogie, par contre, y ajoute l'élément *qualitatif* des quantités de portée intrinsèque. Voici un exemple d'argument par analogie : — André est formé de matière, d'énergie et de conscience. Comme la matière ne disparaît pas avec sa mort, mais change seulement de forme, comme l'énergie ne disparaît pas, mais se modifie seulement, le mode de son activité, la conscience d'André, elle aussi, ne peut pas simplement disparaître, mais elle doit changer seulement sa forme et son mode (ou plan) d'activité. Donc André est *immortel*.

Cet argument est fondé sur la formule d'Hermès Trismégiste : *Ce qui est en bas (matière, énergie) est comme ce qui est en haut (conscience)*. Or, s'il existe une loi de la conservation de la matière et de l'énergie (bien que la matière se transforme en énergie et vice-versa), il doit nécessairement exister aussi une loi de la conservation de la conscience, ou de l'immortalité.

L'idéal de la science, selon Keynes, est de trouver des moyens pour pouvoir pousser la portée de l'analogie *connue* jusqu'à être à même de se passer de la méthode hypothétique de l'induction pure, c'est-à-dire de transformer la méthode scientifique en *analogie pure*, basée sur l'expérience pure, sans éléments hypothétiques immanents dans l'induction pure.

Or, c'est grâce à la méthode de l'analogie que la science fait des découvertes (en passant du connu à l'inconnu), formule des hypothèses fécondes et poursuit un but méthodique directeur. L'analogie est son commencement et sa fin, son alpha et son oméga.

En ce qui concerne la philosophie spéculative ou la métaphysique, le même rôle y est réservé à l'analogie. Toutes les conclusions de portée métaphysique ne sont basées que sur l'analogie de l'homme, de la nature, et du monde intelligible ou métaphysique. Ainsi les deux autorités principales de la philosophie la plus méthodique et la plus disciplinée — la philosophie scolastique médiévale — St Thomas d'Aquin et St Bonaventure (dont l'un représente l'aristotélisme et l'autre le platonisme dans la philosophie chrétienne) se servent non seulement de l'analogie mais lui assignent aussi un rôle théorique très important dans leurs doctrines mêmes. St Thomas avance la doctrine de l'*« analogia entis »*, l'analogie de l'être qui est la clef principale de sa philosophie. St Bonaventure, dans sa doctrine de *« Signatura rerum »*, interprète le monde visible entier comme le symbole du monde invisible. Pour lui, le monde visible n'est qu'une autre Écriture Sainte, une autre révélation à côté de celle qui est contenue dans l'Écriture Sainte proprement dite.

« Et sic patet quod totus mundus est sicut unum speculum plenum luminibus praesentantibus divinam sapientiam, et sicut carbo effundens lucem » (In Hexaëm, II, 27) — « et il paraît ainsi que le monde entier est comme un seul miroir plein de lumières présentant la sagesse divine, ou comme un charbon émettant la lumière ».

Or, St Thomas et St Bonaventure ont été proclamés (par Sixte V en 1588 et, de nouveau, en 1879 par Léon XIII) *« duae olivae et duo candelabra in domo Dei lucentia »* — « deux oliviers et deux chandeliers resplendissants dans la maison de Dieu ».

Vous voyez donc, cher Ami Inconnu, que nous pouvons, vous et moi, déclarer hautement notre foi en l'analogie et proclamer à haute voix la formule de la *« Table d'Emeraude »*, consacrée par la tradition, sans paraître être ainsi infidèles à la philosophie, à la science et aux doctrines officielles de l'Église. Nous pouvons le faire en bonne conscience comme philosophes, comme savants et comme catholiques.

Mais la sanction accordée à l'analogie ne s'arrête pas là : le Maître lui-même l'a sanctionnée par l'usage qu'il en a fait. Aussi bien les paraboles que l'argument *« a fortiori »* dont il se servait dans son témoignage, le démontrent. Les paraboles, qui sont des symboles *« ad hoc »*, seraient dépourvues de sens et d'utilité, si elles ne constituaient pas les énoncés de vérités analogiques faites dans le langage de l'analogie et faisant appel au sens de l'analogie.

Quant à l'argument *« a fortiori »*, sa vigueur entière réside dans l'analogie qui en est le fondement. Voici un exemple de l'argument *« a fortiori »* employé par le Maître :

« Lequel de vous donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent » (Matthieu, VII, 9-11).

Ici, nous avons l'analogie de la parenté terrestre humaine et de la parenté céleste divine, sur laquelle est fondée la force de l'argument *« a fortiori »* ou *« à plus forte raison »* de la conclusion de la manifestation imparfaite à son prototype idéal. L'analogie du père et du Père en

est l'essence.

A ce point, le sentiment de malaise peut surgir chez le lecteur consciencieux : « Voilà beaucoup d'arguments et d'autorités cités à l'appui de la méthode d'analogie présentée, mais qu'en est-il des arguments *contre* cette méthode, ainsi que de ses faiblesses et ses dangers ? »

Il faut avouer sans détours et en toute franchise que la méthode d'analogie présente bien des aspects négatifs et bien des dangers, des erreurs et des illusions graves. C'est parce qu'elle est entièrement fondée sur l'expérience et que toute expérience superficielle, incomplète ou fausse est de nature à donner lieu à des conclusions par analogie parallèlement superficielles incomplètes et fausses, comme l'expérience dont elles sont issues. Ainsi en se servant de télescopes insuffisamment puissants, on a vu sur Mars des « canaux », des lignes droites continues, d'où l'on a inféré par analogie, que ces « canaux » doivent être artificiels et que par conséquent la planète était habitée par des êtres civilisés. Or, le perfectionnement ultérieur des télescopes et l'observation exacte a démontré que les « canaux » ne sont point continus, mais qu'ils présentent des interruptions et qu'ils ne sont pas rectilignes, comme ils l'avaient d'abord paru. Dans ce cas, l'argument par analogie perd donc sa valeur du fait de l'erreur d'expérience qui le sous-tend.

Quant aux sciences occultes, Gérard van Rijnberk a publié (page 203 de son livre *Le Tarot*) un tableau des « correspondances astrologiques du Tarot selon différents auteurs ». Là, la lame VII « Le Chariot » par exemple, correspond au signe des Gémeaux (selon Erreila), du Sagittaire (selon Fomalhaut), des Gémeaux (selon Shoral), du Sagittaire (selon un auteur anonyme) à la planète Mars (selon Basilide), à la planète Vénus, (selon Volguine), au Soleil (selon Ely Star), au signe de la Balance (selon Snijders), à la planète Vénus (selon Muchery), au signe du Cancer (selon Crowley), et au signe des Gémeaux (selon Kurtzahn).

Ici, la relativité des correspondances obtenues par la méthode analogique saute aux yeux.

La concordance des correspondances entre les métaux et les planètes, obtenue par la même méthode, s'est par contre maintenue chez les auteurs antiques, médiévaux et modernes. Les astrologues Grecs du 4^{ème} siècle avant J. C., continuant la tradition babylonienne où l'or correspondait au Soleil et au dieu Enlil et l'argent à la Lune et au dieu Anu, acceptaient les correspondances suivantes : Or - Soleil,

Argent - Lune, Plomb - Saturne, Étain - Jupiter, Fer - Mars, Cuivre - Vénus et Mercure - Mercure. (E. J. HOLMYARD *Alchemy*, p. 18, Pelican, Londres, 1957); les mêmes correspondances qui étaient acceptées par les astrologues et alchimistes du moyen-âge, le sont encore aujourd'hui par tous les auteurs des sciences occultes et de l'Hermétisme (y compris Rudolf Steiner et les autres auteurs anthroposophes), donc aussi dans le *Traité Élémentaire de Science occulte* de PAPUS (Dangles, Paris, reproduction intégrale de la 7^{ème} édition, p. 145).

Quarante quatre années d'études dans ce domaine ne m'ont pas amené à modifier en quoi que ce soit le tableau des dites correspondances, bien au contraire.

La méthode d'analogie n'est pas infaillible, mais elle peut mener à la découverte de vérités essentielles. Son efficacité dépend de l'ampleur et de l'exactitude de l'expérience sur laquelle elle est fondée.

Revenons maintenant à l'arcane « LE BATELEUR ».

La concentration sans effort trouve son expression aussi bien dans l'ensemble de la lame que dans ses détails; elle en constitue l'arcane pratique. On y trouve aussi exprimée la méthode d'analogie dont elle est encore l'arcane théorique. Car, vue sur le plan intellectuel, la pratique de la méthode d'analogie correspond en tout à la pratique de la concentration sans effort. Et cette pratique apparaît non pas comme « travail », mais plutôt comme « jeu ».

La pratique de l'analogie au plan intellectuel n'exige, en effet, aucun effort; ou bien on perçoit, on « voit », les correspondances analogiques ou bien on ne les perçoit, ni ne les « voit ».

De même que le bateleur ou jongleur a dû s'exercer et travailler longtemps avant d'avoir atteint l'habileté de concentration sans effort, ainsi celui qui se sert de la méthode d'analogie sur le plan intellectuel doit avoir acquis une longue expérience et accumulé les leçons qu'elle comporte avant d'atteindre la faculté de la perception immédiate des correspondances analogiques —, avant de devenir un « bateleur » un « jongleur » qui se sert de l'analogie des êtres et des choses sans effort comme par jeu. Cette faculté constitue une partie essentielle de la réalisation de la tâche que le Maître a enjointe à ses disciples : « Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas » (Marc, X, 15).

Le petit enfant ne « travaille » pas, il joue. Mais comme il est sérieux, c'est-à-dire concentré, quand il joue ! Son attention est *encore* entière, indivise, tandis que chez celui qui s'approche du royaume de Dieu, elle devient *déjà* entière et indivise. Là est l'arcane de la genialité intellectuelle : — la vision de l'unité des êtres et des choses, par la

perception immédiate de leur correspondances, par la conscience concentrée sans effort.

Le Maître n'a pas voulu que nous devenions puérils; ce qu'il a voulu c'est que nous atteignions la génialité de l'intelligence et du cœur qui est *analogue* — non pas identique — à l'attitude de l'enfant, qui ne porte que des fardeaux doux et qui rend légers tous les jougs.

La Bateleur représente l'homme qui a atteint l'harmonie et l'équilibre entre la spontanéité de l'Inconscient (dans le sens qui lui donne C. G. JUNG) et l'action voulue du Conscient (dans le sens du « moi » conscient).

Son état de conscience est la *synthèse*, du Conscient et de l'Inconscient, de la spontanéité créatrice et de l'activité voulue exécutive. C'est l'état de conscience que l'école psychologique de C. G. JUNG appelle « individualisation » ou « synthèse du Conscient et de l'inconscient », (des deux éléments de la personnalité), ou ... « *synthèse du soi* » (C. G. JUNG et Ch. KERENYI : *Introduction à l'essence de la mythologie*, p. 107).

Cette synthèse rend possible la concentration sans effort et la vision intellectuelle sans effort, qui sont les aspects pratiques et théoriques de toute fécondité dans les domaines aussi bien pratiques qu'intellectuels.

Friedrich SCHILLER semble avoir eu conscience de cet arcane quand il a avancé sa doctrine de la synthèse entre la conscience intellectuelle, imposant de lourds fardeaux — devoirs et règles — et... la nature instinctive de l'homme dans le « *Spieltrieb* » (l'impulsion au jeu). Le « vrai » et le « désiré » doivent, selon lui, trouver leur synthèse dans le « beau », car ce n'est que dans le beau que le « *Spieltrieb* » rend le fardeau du « vrai » ou « juste » léger et élève en même temps les ténèbres des forces instinctives au niveau de la lumière de conscience (Schiller : *Lettres sur l'éducation esthétique*). En d'autres termes, celui qui voit la beauté de ce qu'il a reconnu comme vrai ne manquera pas de l'aimer — et, par l'amour, l'élément de la contrainte disparaîtra dans le devoir prescrit par le vrai : le *devoir* deviendra *penchant*. C'est ainsi que le « travail » se transforme en « jeu » et que la concentration sans effort devient possible.

Mais le *premier* arcane, l'arcane de la *fécondité* pratique et théorique, tout en proclamant l'efficacité du jeu sérieux (tout le Tarot est jeu sérieux) contient en même temps un avertissement grave : — il y a Jeu et jeu, il y a Bateleur et bateleur; c'est pourquoi quiconque confond le manque de concentration sans effort et les courants de simples

associations mentales avec la vision sans effort des correspondances de l'analogie, deviendra nécessairement *charlatan*.

L'arcane du Bateleur est double; il a deux aspects : Il nous met sur le sentier qui conduit à la *génialité*. Et il nous met en garde contre le danger du sentier qui conduit au charlatanisme.

Souvent hélas les professeurs d'occultisme suivent les deux sentiers à la fois et ce qu'ils enseignent contient des éléments de génie mêlés avec des éléments de charlatanisme. Que le premier arcane du Tarot nous soit toujours présent comme une espèce de « gardien du seuil », qu'il nous invite à passer le seuil du travail et de l'effort pour entrer dans l'action sans effort et la connaissance sans effort, mais qu'il nous avertisse en même temps que plus nous irons au-delà du seuil, plus le travail, l'effort et l'expérience en-deça de ce seuil seront indispensables pour atteindre à la vérité réelle. Que le Bateleur nous le dise et qu'il le répète chaque jour :

« Percevoir et savoir, essayer et pouvoir, sont des choses différentes. Il y a des mirages en haut, comme il y a des mirages en bas; tu ne sais que ce qui est vérifié par la concordance de toutes les formes de l'expérience en sa totalité — expérience des sens, expérience morale, expérience psychique, expérience collective d'autres chercheurs de la vérité, expérience enfin de ceux dont le savoir a mérité le titre de sagesse et dont le vouloir a été couronné par le titre de sainteté. L'Académie et l'Eglise stipulent des conditions méthodiques et morales pour celui qui désire avancer. Remplis-les strictement, avant et après chaque envolée dans la région au-delà du domaine du travail et de l'effort. Si tu le fais, tu seras un sage et un mage. Si tu ne le fais — tu ne seras qu'un charlatan ! »...

1 —

Spiritus, ubi vult, spirat : et vocem
ejus audis, sed nescis unde veniat,
aut quo vadat : sic est omnis,
qui natus est ex spiritu.

(Jean. III, 8)

2 —. Pour le problème de l'authenticité de la Table d'Emeraude, voir Supplément à cette lettre.

Appendices à la première Lettre :

Note historique concernant la « Table d'Émeraude »
Voici le texte latin connu depuis Saint Albert le Grand :

Versio Tabulae Smaragdinae Hermetis

Qualis es vulgo Latino Idiomate, e Phoenicio expressa circumfertur

Verba secretorum Hermetis Trismegisti

1. Verum, sine mendacio, certum et verissimum.
2. Quod est inferius, est sicut (id) quod est superius, et quod est superius, est sicut (id) quod est inferius, ad perpetranda ¹ miracula rei unius.
3. Et sicut omnes res fuerunt ab uno, meditatione ² unius : sic omnes res natae fuerunt ab hac una re, adaptatione ³.
4. Pater ejus est Sol, mater ejus Luna; portavit illud ventus in ventre suo; nutrix ejus terra est.
5. Pater omnis thesmi totius mundi est hic.
6. Vis (virtus) ejus integra est, si versa fuerit in terram.
7. Separabis terram ab igne, subtile a spisso, suaviter cum magno ingenio.
8. Ascendit a terra in coelum, iterumque descendit in terram, et recipit vim superiorum et inferiorum. Sic habebis gloriam totius mundi. Ideo fugiat (fugiet) a te omnis obscuritas.
9. Hic (Haec) est totius fortitudinis fortitudo fortis : quia vincet omnem rem subtilem, omnemque solidam ⁴ penetrabit.
10. Sic mundus creatus est.
11. Hinc adaptationes erunt mirabiles, quarum modus est hic.
12. Itaque vocatus sum **Hermes Trismegistus**, habens tres partes Philosophiae totius mundi.
13. Completum est quod dixi de operatione Solis.

NOTES :

1 -- Selon K. Chr. Schmieder «Geschichte der Alchemie» on rencontre aussi les variantes « penetranda » et « praeparanda ».

2 -- Selon un manuscrit arabe, découvert ultérieurement, il faudrait lire « mediatione ».

3 -- Une autre variante inexacte est « adoptione ».

4 -- Autre variante : « et omne solidum ».

Comme le texte ci-dessus n'a été connu en Occident que depuis Albert le Grand (1193/1206-1280) et comme aucun autre texte ou manuscrit d'une date antérieure n'avait pu être trouvé, les historiens du début de ce siècle étaient d'avis qu'Albert le Grand était l'auteur de la Table d'Émeraude. On l'avait considéré comme un apocryphe non seulement au point de vue de son authenticité en tant qu'œuvre d'Hermès Trismégiste, mais encore au point de vue de son authenticité intrinsèque comme une œuvre digne d'être incluse dans le *Corpus Hermeticum* ou collection des textes apocryphes des premiers siècles de notre ère attribués à un auteur connu sous le nom (ou le pseudonyme) d'Hermès Trismégiste. Or le texte de la Table d'Émeraude n'est pas contenue dans l'édition considérée comme la plus complète du *Corpus Hermeticum* — celle de Walter Scott *Hermetica* en 4 volumes (Oxford, 1924). La même remarque s'applique aussi au *Corpus Hermeticum* établi et traduit par Nock et Festugière (Paris, Belles Lettres, 1960)... Scott écrit ce qui suit : — « the masses of rubbish which fall under the ... head ... of writings concerning astrology, magic, alchemy and kindred forms of pseudo-science » (les masses de rebut tombant sous la catégorie des écrits concernant l'astrologie la magie, l'alchimie et autres formes de pseudo-science, Scott, *Hermetica*, Vol. I Introduction, p. 1), lequel « rebut », cependant, est aussi attribué à Hermès Trismégiste (« the contents of which are also ascribed to Hermes Trismegistus », id.). Le critère dont Scott se sert pour établir si un écrit attribué à Hermès Trismégiste est à inclure dans le *Corpus Hermeticum* ou à rejeter, est qu'il doit traiter de problèmes religieux et philosophiques ou de la nature (D'une manière « pseudoscientifique »). Autrement dit les écrits traitant de problèmes de religion et de philosophie appartiennent au *Corpus Hermeticum*, tandis que les autres ne sont pas dignes d'y être incorporés.

Pourtant Hermès lui-même dit (Prologue d'« Asclepius », Scott, Vol. I, page 287) : ... « J'ai bien en vue que plusieurs de mes écrits ont été adressés à lui (Ammon) et aussi que plusieurs de mes traités sur la nature... ont été adressés à Tat. ». — Comment peut-on se

permettre de rejeter tous les écrits sur la nature et de ne considérer que la seule catégorie (« adressée à Ammon ») comme authentique, alors que l'on a connaissance du fait que l'auteur d'un écrit (« Asclépius »), reconnu comme authentique dans le « Corpus Hermeticum », a proclamé d'une manière explicite qu'il est l'auteur d'une autre catégorie d'écrits, à savoir ceux qui traitent de la nature ?

Quant à la Table d'Émeraude, sa parenté d'idées avec le même « Asclépius » (Scott, Vol. I, p. 289) saute aux yeux. Ainsi, par exemple, Hermès dit :

« L'air entre dans la terre et dans l'eau, et le feu entre dans l'air. Seulement ce qui tend vers en-haut donne la vie, et ce qui tend en bas est subordonné à lui. Outre cela, tout ce qui descend d'en-haut est susceptible de générer; et ce qui monte, avant son origine en-bas, est nutritif. La terre qui seule garde sa propre place d'une manière stable reçoit tout ce qui génère et rend tout ce qu'elle a reçu. »

Pourquoi ces idées seraient-elles considérées comme plus « religieuses et philosophiques » que celles de la Table d'Émeraude ? Celle-ci parle aussi du mouvement d'en-bas et d'en-haut et de la génération par le Père Soleil et la Mère Lune, ainsi que de la fonction nutritive de la terre.

Serait-ce parce qu'aucun texte de la Table d'Émeraude n'a été trouvé antérieurement au XIII^e siècle ?

Or, les *Heidelberger Akten der Von-Portheim-Stiftung*, IV, publié en ouvrage par Julius RUSKA : « Tabula Smaragdina. Ein Beitrag zur Geschichte der hermetischen Literatur » (Un exemplaire de ce livre, publié aux environs de 1932, se trouve à la bibliothèque documentaire du journal néerlandais *Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde* — Journal Néerlandais pour la Médecine à Amsterdam). Ce livre contient la description du « manuscrit de G. BERGSTRÄSSER en langue arabe. Ce manuscrit comprend 97 feuilles. 25 contiennent l'histoire de Joseph. 40 un traité chimique qui comporte à titre de résumé, le texte de la Table d'Émeraude (en arabe, comme l'ensemble du manuscrit), suivi de 32 feuilles consacrées à d'autres sujets, notamment des renseignements sur le calendrier du Prophète Daniel. Le traité chimique serait écrit par un prêtre du nom de SĀGĪJUS de NĀBULUS, son contenu proviendrait de Maître BALINAS le SAGE (qui est le nom arabe d'APOLLONIUS de TYANE) qui lui-même l'aurait découvert dans un appartement souterrain. Voici la

traduction du texte arabe de la Table d'Émeraude tel qu'il se trouve dans le manuscrit de BERGSTRÄSSER (Ruska, page 113/114) :

« Voici ce que le prêtre Sāgijūs de Nābulus avait dicté sur l'entrée de Balinas dans la chambre obscure :

« Après mon entrée dans la chambre où se trouvait le Talisman, j'arrivai auprès d'un vieillard assis sur un trône d'or, qui tenait dans une main une table d'émeraude. Et sur cette table on lisait, écrit en Syrien, la langue primordiale :

1 —. Ici (est) l'explication vraie de laquelle on ne peut pas douter.

2 —. Elle dit : Ce qui est le supérieur (provient) de ce qui est l'inférieur, et ce qui est l'inférieur (provient) de ce qui est supérieur, l'œuvre des merveilles de l'Unité.

3 —. Et c'est par un seul procédé que les choses se sont formées de ce principe premier. Que son œuvre est merveilleuse ! Il est le chef (le Principe) du monde et son conservateur.

4 —. Son père est le Soleil et sa mère, la Lune; le vent l'a porté dans son ventre, et la terre l'a nourri.

5 —. Il est le père des Talismans et le Préserveur des miracles.

6 —. Dont les vertus sont parfaites et dont les lumières (sont vérifiées ?).

7 —. Un feu qui devient terre. Tu sépareras la terre du feu, alors le subtil sera plus inhérent que l'épais, avec douceur et sagesse.

8 —. Il monte de la terre au ciel, afin de s'approprier les lumières d'en-haut et (directement) il descend en terre tout en réunissant en soi la vertu du supérieur et de l'inférieur, parce que la lumière des lumières (est) en lui, de sorte que l'obscurité s'éloigne de lui.

9 —. (Il est) la force de toute force qui vainc toute chose subtile et pénètre toute chose solide.

10 —. La structure du petit monde (microcosme) correspond à la structure du grand monde (macrocosme).

11 —. Telle est la façon dont procèdent les savants.

12 —. Et c'est aussi ce à quoi Hermès se livra, lui qui posséda le triple don de Sagesse.

13 —. Et ceci est son dernier livre qu'il cacha dans la chambre. »

Mais Julius RUSKA n'est pas le seul à avoir le texte arabe de la Table d'Émeraude. L'auteur de *Alchemy* E. J. HOLMYARD (Pélican, Londres, 1957), signale qu'il a trouvé un texte écourté de la Table d'Émeraude en Arabe. Ce texte fait partie du *Second Livre de l'Élément du Fondement* de JABIR ou GEBER (722-815). Avant cette découverte faite en 1923, on ne connaissait que le texte en latin médiéval. Ultérieurement, une autre variante en arabe fut découverte par Ruska dans un livre intitulé : *Le secret de la Création*, attribué à Apollonius. Jabir (ou Geber) lui-même, en donnant le texte de la Table, déclare qu'il cite Apollonius. Or, KRAUS a démontré que *Le Secret de la Création* fut écrit, au moins dans sa rédaction finale, pendant le califat d'Al-Ma'mun (813-833) et qu'il comporte des parallèles avec un livre écrit à la même époque par JOB de EDES-SA; celui-ci était un érudit dont les traductions du Syriaque en Arabe avaient mérité la louange d'un critique aussi sévère que HUNAIN IBN ISHAQ. Il est donc vraisemblable que, même si Job n'avait pas écrit *Le Secret de la Création*, aussi bien lui que l'auteur du dit traité avaient puisé à des sources plus anciennes et identiques. KRAUS a démontré que l'une de ces sources étaient les écrits de NEMESIUS, évêque d'Emese (Homs) en Syrie, au cours de la 2e moitié du 4e siècle. Nemesius écrivait en Grec, mais son livre *Sur la nature de l'homme* ne contient pas la Table. En résumé on peut conclure que la forme la plus ancienne de la Table connue, en Arabe, fut probablement une traduction du Syriaque, mais qu'elle peut bien aussi avoir pour base un original Grec. Cet original remonte-t-il au temps d'Apollonius ? C'est là un problème insoluble (Op. cit., p. 78, 79 et p. 96, 97).

L'état présent des études historiques sur la Table d'Émeraude est donc le suivant : — elle était connue en arabe comme traduction du Syriaque au commencement du IXe siècle ; deux variantes arabes en existent ; rien ne s'oppose à la tradition arabe selon laquelle elle fut traduite du Syriaque, pas plus qu'à la tradition qui la fait provenir d'Apollonius.

On peut ajouter que rien ne s'oppose non plus à la tradition selon laquelle Apollonius l'aurait trouvée à son tour de la manière décrite par le prêtre SAGGIUS de NABULUS.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la Table est d'origine plus ancienne qu'on ne l'avait cru jusqu'en 1923, et il y a lieu de reconsidérer l'opinion selon laquelle elle serait indigne d'être incluse dans le « *Corpus Hermeticum* ».

Quant à nous, nous avons toutes les raisons — aussi bien subjectives qu'objectives — « *in foro interno* », d'être sûr que la Table d'Éme-

raude est sans doute la seule pièce absolument authentique de tout le *Corpus Hermeticum*, et cela en ce sens que son auteur n'est ni le « troisième » Hermès ni le « deuxième », mais bien le **premier** — c'est-à-dire le fondateur de la tradition hermétique en tant que telle — tradition dont les chaînons principaux (selon FICINUS, en 1471) sont Hermès Trismégiste — Orphée — Pythagore — Philolaüs (« *Divi Platonis nostri praeceptor* ») — Platon — les Néopythagoriciens (Apollonius) — les Néoplatoniciens (Plotin).

II

LA PAPESSE

LA · PAPERESSE

« LA PAPESSE »

*La sagesse a bâti sa maison
Elle a dressé ses sept colonnes*

(Proverbes, 9, 1)

Cher Ami Inconnu,

Comme il est exposé dans la lettre précédente, le Bateleur est l'arcane de la génialité intellectuelle et cordiale, l'arcane de la *vraie spontanéité*. La concentration sans effort et la perception des correspondances en accord avec la loi d'analogie sont les implications principales de cet arcane de la fécondité spirituelle. C'est l'arcane de l'acte pur d'intelligence.

Mais l'acte pur est comme le feu ou le vent : il paraît et disparaît, et, s'étant épuisé, il fait place à un autre acte.

*« Le vent souffle où il veut, et tu entends le bruit;
mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi
de tout homme qui est né de l'Esprit » (Jean III, 8).*

L'acte pur est en lui-même insaisissable, seule sa *réflexion* le rend perceptible, comparable et compréhensible; en d'autres termes, c'est grâce à la réflexion que nous en prenons conscience. La réflexion de l'acte pur produit sa représentation intérieure, celle-ci

sera retenue par la mémoire, la mémoire sera la source du communicable par le moyen de la parole, et la parole communicable sera fixée par le moyen de l'écriture, ce qui produit « le livre ».

Le deuxième Arcane « La Papesse » est celui de la réflexion de l'acte pur du premier Arcane jusqu'à ce qu'il devienne « Livre ». Il nous enseigne comment le Feu et le Vent deviennent Science et Livre. En d'autres termes, comment « la Sagesse bâtit sa maison ».

Comme nous venons de le montrer, on ne prend conscience de l'acte pur d'intelligence que par le moyen de sa réflexion. Il nous faut un « miroir » intérieur afin d'être conscient de l'acte pur ou afin de savoir « d'où il vient et où il va ». Le souffle de l'Esprit — ou acte pur d'intelligence — est bien un événement, mais il ne suffit pas, à lui seul, pour que nous en prenions conscience. La « conscience » est la résultante de deux principes — du principe actif agissant et du principe passif reflétant. Pour « savoir » d'où le Souffle vient et où il va, il faut l'Eau qui le reflète. C'est pourquoi l'entretien du Maître avec Nicodème, auquel nous nous sommes référés, énonce la condition absolue de l'expérience *consciente* du Souffle Divin, — ou Royaume de Dieu — :

« En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de l'Eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jean III, 5).

« En vérité, en vérité » — le Maître répète le mot « vérité » en une formule mantrique (c'est-à-dire magique) de la réalité de la conscience. Il énonce par ces mots que la pleine conscience de la vérité résulte de la vérité insufflée et de la vérité reflétée. La conscience réintégrée, qui est le Royaume de Dieu, présuppose deux renouvellements d'une portée comparable à la naissance dans les deux éléments constitutifs de la conscience — l'Esprit actif et l'Eau reflétante. L'Esprit doit devenir Souffle divin au lieu de l'activité arbitraire personnelle, et l'Eau doit devenir un miroir parfait du Souffle divin au lieu d'être agitée par le trouble de l'imagination, des passions et des désirs personnels. La conscience réintégrée doit naître de l'Eau et de l'Esprit, après que l'Eau sera redevenue Vierge et que l'Esprit sera devenu le Souffle divin ou Saint-Esprit. La conscience réintégrée naîtra donc à l'intérieur de l'âme humaine d'une manière *analogue* à la naissance ou à l'incarnation historique du VERBE :

Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine

La re-naissance de l'Eau et de l'Esprit que le Maître enseigne à Nico-

dème, est le rétablissement de l'état de conscience non déchue où l'Esprit fut le Souffle divin et où ce Souffle fut reflété par la Nature Virginale. Voilà le « YOGA » chrétien. Son but n'est pas la délivrance radicale (« Mukti ») c'est-à-dire l'état de conscience sans souffle et sans réflexion, mais bien celui de la réaction complète et parfaite à l'action divine — le baptême de l'Eau et de l'Esprit. Ces deux espèces de baptême opèrent la réintégration des deux éléments constitutifs de la conscience comme telle — de l'élément actif et de l'élément passif. Il n'y a pas de conscience sans ces deux éléments et la suppression de cette dualité au moyen d'une méthode pratique quelconque inspirée par l'idéal de l'unité (« Advaita » — non-dualité) doit nécessairement aboutir à l'extinction non pas de l'être mais bien de la conscience. Alors ce ne serait pas une « nouvelle naissance » de la conscience, mais son *retour* à l'état pré-natal embryonnaire cosmique.

Par contre voici ce que dit Plotin sur la dualité sous-jacente à toute forme et à tout degré de conscience, c'est-à-dire sur le principe actif et son miroir :

« Mais si le miroir est absent ou n'est pas comme il faut, l'image ne se produit pas, quoique l'action existe : ainsi lorsque l'âme est dans le calme, elle reflète les images de la pensée et de l'intellect; mais lorsqu'elle est agitée par le trouble produit dans l'harmonie du corps, la pensée et l'intellect pensent sans image et l'acte d'intelligence a lieu sans se refléter » (PLOTIN, I, Livre IV, chap. X).

C'est ici la conception platonicienne de la conscience; elle peut, si on l'approfondit, servir d'introduction à l'entretien nocturne du Maître avec Nicodème sur la réintégration de la conscience ou sur le but du « yoga » chrétien.

Le « Yoga » chrétien n'aspire pas à l'unité d'emblée, mais bien à l'unité de deux. Il est très important de se rendre compte de l'attitude que l'on a prise envers le problème infiniment grave de l'unité et de la dualité. Car ce problème peut ouvrir la porte des mystères vraiment divins et c'est lui aussi qui peut nous la fermer... à jamais peut-être ? Tout dépend de sa compréhension. Nous pouvons nous décider pour le monisme et nous dire qu'il n'y a — ni ne peut y avoir — qu'une seule substance, un seul être. Nous pouvons aussi nous décider — nous appuyant sur une considérable expérience historique et personnelle — pour le dualisme et nous dire qu'il y a deux principes dans le monde — le bien et le mal, l'esprit et la matière — et que, tout incompréhensible

que soit au fond cette dualité, il faut l'admettre comme un fait incontestable. Nous pouvons encore nous décider en faveur d'un troisième point de vue, à savoir celui de l'amour comme principe cosmique qui présuppose la dualité et postule son unité *non substantielle, mais essentielle*.

Ces trois points de vue se trouvent à la base du Vedanta (« Advaita ») et du Spinozisme (Monisme), du Manichéisme et de certaines écoles gnostiques (dualisme), et du courant judéo-chrétien (**Amour**).

Pour donner plus de clarté et de précision à ce problème ainsi que pour l'atteindre plus profondément — nous prendrons pour point de départ ce que dit du nombre *deux* Louis-Claude de SAINT-MARTIN dans son livre *Des nombres* :

« Or, pour montrer comment ils (les nombres) sont liés à leur base d'activité, commençons par observer la marche de l'unité et du nombre deux.

Lorsque nous contemplons une vérité importante, telle que l'universelle puissance du Créateur, sa majesté, son amour, ses profondes lumières ou tel autre de ses attributs, nous nous portons tout entiers vers ce suprême modèle de toutes choses; toutes nos facultés se suspendent pour nous remplir de lui, et nous ne faisons réellement qu'un avec lui. Voilà l'image active de l'unité, et le nombre un est dans nos langues l'expression de cette unité ou de l'union indivisible qui, existant intimement entre tous les attributs de cette unité, devrait également exister entre elle et toutes ses créatures de production. Mais si, après avoir porté toutes nos facultés de contemplation vers cette source universelle, nous reportons nos yeux sur nous-mêmes et que nous nous remplissons de notre propre contemplation, de façon que nous nous regardions comme le principe de quelques-unes des clartés ou des satisfactions intérieures que cette source nous a procurées, dès l'instant nous établissons deux centres de contemplation, deux principes séparés et rivaux, deux bases qui ne sont pas liées; enfin, nous établissons deux unités avec cette différence que l'une est réelle et l'autre apparente » (Page 2) — Puis il ajoute : — « Mais diviser l'être par le milieu, c'est le diviser en deux parties, c'est faire passer l'entier à la qualité de moitié ou de demi, et c'est là la vraie origine de l'illégitime

binaire... » (p. 3) ... « Cet exemple est suffisant pour nous montrer la naissance du nombre deux, pour nous montrer l'origine du mal... » (p. 3).

La dualité signifie donc l'établissement de deux centres de contemplation, de deux principes séparés et rivaux, l'un réel et l'autre apparent, et là est l'origine du mal, qui n'est que l'**illégitime binaire**.

Est-ce là la *seule* interprétation possible de la dualité, du binaire, du nombre *deux* ? N'existe-t-il pas un *binaire légitime* ? Un binaire qui ne signifie pas la *diminution* de l'unité, mais bien son enrichissement qualitatif ?

Si nous revenons à la conception de Saint Martin de « deux centres de contemplation » qui sont « deux principes séparés et rivaux », nous pouvons nous demander s'ils doivent *nécessairement* être séparés et rivaux. L'expression-même « con-templation » choisie par Saint-Martin, ne suggère-t-elle pas l'idée de deux centres qui contemplent simultanément comme le feraient deux yeux qui seraient placés verticalement l'un au-dessus de l'autre, les *deux* aspects de la réalité, l'aspect phénoménal et l'aspect nouménal ? Et que c'est, grâce à ces deux centres ou « yeux », que nous sommes — ou pouvons être — conscients « de ce qui est en haut et de ce qui est en bas » ? Pourrait-on, par exemple, énoncer la formule principale de la Table d'Emeraude si on n'avait qu'un « oeil » ou centre de contemplation au lieu de *deux* ?

Or, le Sepher Jetzirah dit :

« Deux, c'est le souffle de l'Esprit : en lui sont gravées et sculptées les vingt-deux lettres qui ne forment cependant qu'un souffle unique. »

En d'autres termes, *deux*, c'est le Souffle et sa Réflexion, c'est l'origine du « Livre de la Révélation » qui est le monde aussi bien que l'Ecriture Sainte. *Deux* c'est le nombre de la conscience du souffle et de ses lettres « gravées et sculptées ». C'est le nombre de la réintégration de la conscience, enseignée par le Maître à Nicodème, par l'Eau virginal et par le Souffle de l'Esprit Saint.

Deux est tout cela, et il est plus encore. Non seulement le nombre *deux* n'est pas nécessairement « l'illégitime binaire » décrit par Saint-Martin, mais encore il est le *nombre* de l'amour ou la condition fondamentale de l'amour qu'il présuppose et postule nécessairement. Car l'amour est inconcevable sans l'Aimant et sans l'Aimé, sans MOI et TOI, sans l'Un et l'Autre.

Si Dieu n'était qu'Un et s'il n'avait pas créé le Monde, il ne serait

pas le Dieu révélé par le Maître, le Dieu dont Saint Jean dit :

« Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (1 Jean IV, 16).

Il ne le serait pas, parce qu'il n'aimerait personne sauf soi-même. Comme c'est impossible au point de vue du Dieu d'Amour, Il est révélé à la conscience humaine comme la Trinité éternelle de l'Aimant qui aime, de l'Aimé qui aime et de leur Amour qui les aime : Père, Fils et Saint-Esprit.

N'éprouvez-vous pas aussi, cher Ami Inconnu, un sentiment de malaise chaque fois que vous rencontrez une des formules énonçant les attributs supérieurs des Personnes de la Sainte Trinité, telle que : « Pouvoir, Sagesse, Amour » ou « Etre, Conscience, Béatitude » (Sat-Chit-Ananda) ? Pour moi, j'éprouvais toujours ce malaise, et ce n'est que plus tard, beaucoup d'années plus tard, que j'en ai compris la cause. C'est parce que Dieu est *amour*, qu'Il n'admet aucune comparaison, qu'Il surpasse tout — et le pouvoir, et la sagesse et même l'être. On peut, si l'on veut, parler du « pouvoir de l'amour » de « la sagesse de l'amour » et de la « vie de l'amour » pour faire une distinction entre les trois Personnes de la Sainte Trinité, mais on ne peut pas mettre sur le même plan l'amour d'un côté et de l'autre, sagesse, pouvoir, être. Car Dieu est amour et c'est l'amour, ce n'est que l'amour, qui attribue par sa présence la valeur au pouvoir, à la sagesse et à l'être même. Car l'être sans amour est dépourvu de toute valeur. Etre sans amour ce serait la peine la plus épouvantable — c'est l'enfer même !

L'amour surpasse donc l'être ? Comment en douter après la révélation, il y a 19 siècles, de cette vérité par le Mystère du Calvaire ? « Ce qui est en-bas est comme ce qui est en-haut » — et le sacrifice accompli par amour du Dieu Incarné de sa vie, de son être terrestre, n'est-ce pas la démonstration de la supériorité de l'amour sur l'être ? Et la Résurrection, n'est-elle pas la démonstration de l'autre aspect du primat de l'amour sur l'être, c'est-à-dire que l'amour est non seulement supérieur à l'être mais encore qu'il le génère et le rétablit ?

Le problème du primat de l'être ou de l'amour remonte à l'antiquité.

PLATON l'avait évoqué lorsqu'il disait :

« Tu avoueras, je pense, que le soleil donne aux choses visibles non seulement le pouvoir d'être vues, mais encore la génération, l'accroissement et la nourriture,

sans être lui-même génération... Avoue aussi que les choses intelligibles ne tiennent pas seulement du bien leur intelligibilité, mais tiennent encore de lui leur être et leur essence, quoique le bien ne soit point l'essence, mais fort au-dessus de cette dernière en dignité et en puissance ». (La République, 509 B).

Et sept siècles plus tard, SALLUSTE, l'ami de l'Empereur Julien, dira :

« Si la Cause première était âme, tout serait animé; si elle était intelligence, tout serait intelligent; si elle était être, tout devrait participer de l'être. Or, comme certains se sont aperçus que toute chose participait de l'être, ils ont pensé que l'être était la cause première. Si donc les êtres n'étaient seulement que des êtres et qu'ils ne fussent pas bons, leur assertion pourrait être vraie. Mais si les êtres n'existent qu'à cause de la bonté et s'ils participent du bien, il devient nécessaire que le premier principe soit supérieur à l'être et qu'il soit bon par lui-même. En voici la plus grande des preuves. Les âmes généreuses, en effet, méprisent en vue du bien de persister dans l'être, lorsqu'elles choisissent pour leur patrie, leurs amis et la vertu de s'exposer au danger » (Des Dieux et du Monde chap. V.).

Le primat du Bien (le « Bien » étant la notion philosophique abstraite de la réalité de l'amour) par rapport à l'être a été aussi traité par PLOTIN (*Ennéades*, VI, 7, 23, 24) par PROCLUS (*Théologie de Platon*, II, 4) et par DENYS L'AREOPAGITE (*Noms divins*, 4). Saint BONAVENTURE (*In Hexaemeron*, X, 10) a essayé de concilier ce primat platonicien du Bien avec le primat mosaïque de l'Etre : « *Ego sum qui sum* » — (Exod. III, 14), affirmé d'abord par Jean DAMASCENE, puis par St THOMAS d'AQUIN. Ce dernier déclare qu'entre tous les noms divins, il en est un qui est éminemment propre à Dieu, et c'est *Qui est*, justement parce qu'il ne signifie rien d'autre que l'être même. Étienne GILSON, en accord avec St Thomas, Jean Damascène et Moïse, écrit que l'être est « le principe d'une fécondité métaphysique inépuisable... Il n'y a qu'un Dieu et ce Dieu est l'être, telle est la pierre d'angle de toute philosophie chrétienne, et ce n'est pas PLATON, ce n'est même pas ARISTOTE, c'est MOÏSE qui l'a posée. » — (*L'esprit de la philosophie médiévale*, chap. III, p. 51, Paris, Vrin, 1948).

Quelle est donc la portée de l'adoption, soit du primat de l'être, soit de celui du bien, ou selon St JEAN, de l'amour ?

La notion d'être est neutre au point de vue de la vie morale. Il n'est pas besoin d'avoir l'expérience du Bien et du Beau pour y parvenir. L'expérience seule du règne minéral suffirait déjà pour arriver à la notion moralement neutre de l'être. Car le minéral est. C'est pourquoi la notion d'être est *objective*, c'est-à-dire qu'elle postule, en dernière analyse, la chose sous-jacente à toutes les choses, la substance permanente derrière tous les phénomènes.

Je vous invite, Cher Ami Inconnu, à fermer les yeux et à vous rendre compte exactement de l'image qui accompagne cette notion dans votre imagination intellectuelle. N'y trouverez-vous pas l'image vague d'une substance sans couleur ni forme et très semblable à l'eau de la mer ?

Mais quelle que soit votre représentation subjective de l'être comme tel, la notion d'être est moralement indifférente et est, par conséquent, essentiellement *naturaliste*. C'est quelque chose de *passif* qu'elle implique — une *donnée* ou un *fait* immuable. Par contre, lorsque vous pensez à l'amour dans le sens johannite ou à l'idée platonicienne du bien, vous vous trouvez en face d'*activité* essentielle, qui n'est point neutre au point de vue de la vie morale, mais qui en est le cœur même. Et l'image qui accompagne cette notion de pure actualité sera, soit celle du feu soit celle du soleil (PLATON compare l'idée du Bien au Soleil, et sa lumière à la vérité), au lieu de l'image d'un liquide indéterminé.

THALES et HERACLITE ont eu ces deux conceptions différentes. L'un voyait dans l'eau l'essence des choses et l'autre la voyait dans le feu. Mais ici, en premier lieu, c'est que l'idée du BIEN et son sommet — l'AMOUR — est due à la conception du monde comme d'un processus moral, tandis que l'idée de l'Être et son sommet — le Dieu qui est — est due à la conception du monde comme celle d'un fait naturel. L'idée du Bien (et de l'Amour) est essentiellement *subjective*. Il faut absolument avoir eu l'expérience de la vie psychique et spirituelle pour être à même de la concevoir, tandis que — comme nous l'avons déjà signalé — l'idée de l'être, étant essentiellement *objective*, ne présuppose qu'un certain degré de l'expérience extérieure du règne minéral, par exemple.

La conséquence du choix entre ces deux — je ne dirais pas, points de vue, mais plutôt attitudes d'âme — consiste surtout en ce que le caractère même de l'expérience de la mystique pratique qui en résulte dérive de ce choix. Celui qui choisira l'Être aspirera à l'être véritable, et

celui qui choisira l'Amour aspirera à l'Amour. Or, on ne trouve que ce que l'on cherche. Le chercheur de l'être véritable arrivera à l'expérience du repos dans l'être et, comme il ne peut pas exister deux êtres vrais (« le binaire illégitime » de St Martin) ou deux substances co-éternelles séparées mais seulement un être et une substance, on supprimera le centre de l'« être faux », l'Ahamkâra ou l'illusion de l'existence séparée de la substance séparée du « moi ». La caractéristique de cette voie mystique est que l'on perd la capacité de pleurer. Un disciple avancé du Yoga et du Vedanta a des yeux secs à jamais, tandis que les Maîtres de la Kabbale, selon le Zohar, pleurent beaucoup et souvent. La mystique chrétienne parle elle aussi du « don des larmes » — comme d'un don précieux de la Grâce divine. Le Maître pleura devant le tombeau de Lazare. Ainsi la caractéristique extérieure de ceux qui choisissent l'autre voie mystique, celle du Dieu d'Amour, est qu'ils ont le « don des larmes ». Cela tient à l'essence même de leur expérience mystique. Leur union avec le Divin n'est pas l'absorption de leur être par l'Être Divin, mais bien l'expérience du Souffle de l'Amour Divin, de l'Illumination par l'Amour Divin et de la Chaleur de l'Amour Divin et l'âme du récipiendaire en éprouve une expérience tellement miraculeuse qu'elle... pleure. Dans cette expérience mystique le feu se rencontre avec le feu. Rien alors ne s'éteint dans la personnalité humaine, mais, au contraire, tout en elle s'embrase. C'est l'expérience du « binaire légitime » ou de l'union de deux substances séparées dans l'essence unique. Les substances restent séparées pour qu'elles ne soient pas privées de ce qui est le plus précieux dans toute existence : l'alliance libre dans l'amour.

Je viens de dire « deux substances » et « une essence ». Il faut bien saisir la portée de ces deux termes — substance (substantia) et essence (essentia) dont la distinction exacte s'est presque effacée aujourd'hui. Pourtant jadis, ces deux termes dénotaient deux ordres distincts non seulement d'idées, mais encore d'existence et de conscience même.

PLATON établit la distinction entre l'eînai (eînai - être) et ousia (ousia - l'essence). « Être » signifie chez lui le fait de l'existence en tant que telle tandis que « essence » désigne l'existence due aux idées.

« Tout ce qui a existence a essence par sa participation aux Idées, qui sont les essences mêmes. Le terme d'essence ne désignera donc pas pour nous l'existence abstraite, mais la réalité de l'Idée. » (A. FOUILLEE, La Phi-

Essence (essentia, ousia) signifie l'acte positif même par lequel l'Être est (en Kabbale on dirait : l'acte d'émanation de la première sephirah Kether le nom Divin correspondant à laquelle est AHHH (eyeh) « je suis » – de l'ENSOPH, l'illimité).

« Comme si esse pouvait engendrer le participe présent actif essens, d'où l'on dériverait l'essentia » (Étienne GILSON. *L'Esprit de la Phil. Médiévale*, p. 54).

Ainsi le terme d'essentia n'appartient en propre qu'à Dieu seul, tout le reste entrant dans la catégorie des *substantiae*. C'est ce que dit le Père de l'Église, platonicien, Saint AUGUSTIN :

«... manifestum est Deum abusive substantiam vocari, ut nomine usitatore intelligetur essentia, quod vere ac proprie dicitur; ita ut fortasse solum Deum dici oporteat essentiam » – « Dieu seul peut proprement être désigné comme essence » (« *De Trinitate* », VII, 5, 10).

La distinction entre substance et essence, entre Réalité et Idé-
lité, entre être et amour (ou Idée du Bien), ou entre Celui qui est et En-Soph est aussi la clé de l'Évangile selon Jean :

« Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils Unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître » (Jean, I, 18).

« Personne n'a jamais vu Dieu » c'est-à-dire personne n'a jamais contemplé Dieu face à face, tout en conservant sa personnalité. Car « voir » signifie « percevoir en se trouvant en face de ce que l'on perçoit ». Il y eut, sans doute, avant Jésus Christ de nombreux exemples de l'expérience de Dieu soit en étant « saisi » par Dieu (expérience des Prophètes), soit en étant « plongé en Dieu » (expérience des Yoguis et des Mystiques anciens), soit encore en voyant sa révélation dans Son œuvre – le monde (expériences des Sages et des Philosophes anciens), mais personne n'a jamais vu Dieu, car ni l'inspiration des Prophètes ni l'immersion en Dieu des Mystiques, ni la contemplation de Dieu dans le miroir de la création par les Sages, n'équivalent à l'expérience nouvelle de la « vision » de Dieu – de la « vision béatifique » de la théologie chrétienne. Car cette « vision » s'opère dans le domaine de l'essence transcendant toute substance; ce n'est pas une fusion, mais une rencontre dans le domaine de l'essence, dans laquelle la

personnalité humaine (la conscience du moi) reste non seulement indemne et sans entrave, mais encore « devient ce qu'elle est », c'est-à-dire devient véritablement elle-même – telle que la Pensée de Dieu l'a conçue de toute éternité. La parole de St Jean, conçue de cette manière, rend compréhensible celle du Maître dans le même Évangile :

« Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands » (J. X, 8)

Il y a un mystère profond dans cette parole. Comment, en effet la comprendre à côté d'autres nombreuses paroles du Maître se référant à MOÏSE, à DAVID et aux Prophètes, qui tous avaient été avant lui ?

Or, il s'agit ici non de vol et de brigandage, mais du principe d'initiation avant et après Jésus Christ. Les maîtres antérieurs à l'Avent enseignaient l'expérience de Dieu aux dépens de la personnalité, qui devait être réduite lorsqu'elle était « saisie » par Dieu. En ce sens – dans le sens de la diminution ou de l'augmentation du « talent d'or » confié à l'humanité, – de la personnalité, – qui est « l'image et la similitude de Dieu » (Goethe : « Das höchste Gut der Erdenkinder – ist doch die Persönlichkeit » – « Le trésor suprême des enfants de la terre est bien la personnalité ») – les maîtres antérieurs au Christ étaient « des voleurs et des brigands ». Ils rendaient bien témoignage de Dieu, mais la voie pratique qui les rendait témoins (« martyrs ») de Dieu et qu'ils enseignaient, était celle de la dépersonnalisation. La grandeur du Bhāgavan, du Boud-dha fut le haut degré de dépersonnalisation qu'il avait atteint. Les maîtres du Yoga sont des maîtres de la dépersonnalisation. Les philosophes anciens, qui vivaient « en philosophes », pratiquaient la dépersonnalisation. C'est le cas surtout des stoïciens.

Et c'est pourquoi tous ceux qui ont choisi la voie de la dépersonnalisation ne peuvent pas pleurer et ont les yeux secs à jamais. Car c'est la personnalité qui pleure et qui est seule capable du « don des larmes ». « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » (Matth. V, 4).

Voici donc un aspect (il en est un autre plus profond dont je ne sais s'il pourra être question dans les lettres suivantes) selon lequel la parole mystérieuse relative « aux voleurs et aux brigands » peut devenir une source de lumière éclatante.

L'Évangile dit : ceux qui sont venus *avant* J. C. (ce n'est pas le temps seul que le mot « avant » désigne, mais aussi le *grade* initiatique) sont des voleurs et des brigands envers la personnalité, puisqu'ils ont enseigné la dépersonnalisation de l'être humain. Par contre le Maître dit aussi : « Moi je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance » ; en d'autres termes le Maître est venu afin de rendre *plus vivant* ce qui lui est chère et qui est menacée de dangers, c'est-à-dire la brebis comme image de la personnalité ! Cela paraît inconcevable en présence de l'idéal de la personnalité selon NIETZSCHE et son « surhomme » ou des « grandes personnalités » historiques telles que Alexandre le Grand, Jules César, Napoléon et ... les autres « grandes personnalités » modernes !

Non, Cher Ami Inconnu, la possession par la volonté-de-pouvoir ou la volonté-de-gloire ne fait ni la personnalité ni sa grandeur. « La brebis » dans le langage d'amour du Maître ne signifie ni « grande personnalité », ni « petite personnalité », mais simplement l'âme individuelle qu'Il veut voir vivre sans danger d'une vie aussi intense que celle que Dieu lui a destinée. « La brebis » c'est l'entité vivante entourée de dangers qui est l'objet du Souci Divin. N'est-ce pas suffisant ? Y a-t-il là trop peu d'éclat et de gloire ? Est-ce là une image trop chétive pour en faire dériver, par exemple, un magicien évoquant les esprits bons et mauvais ?

Une seule chose est à signaler ici : le langage du Maître est celui de l'amour et non pas de la psychologie, de la philosophie ou de la science. Le magicien puissant, l'artiste génial, le penseur profond, le mystique rayonnant — tous méritent bien tous ces qualificatifs et peut-être de plus grands encore, mais ils n'éblouissent pas Dieu. Aux yeux de Dieu ils ne sont que des brebis qui lui sont chères ; Il désire qu'elles ne s'égarent jamais et qu'elles aient une vie qui s'accroît sans cesse.

*
* *

Avant de mettre un point final aux réflexions sur le *problème du nombre deux*, le problème du binaire légitime et du binaire illégitime, je dois rendre hommage à Saint YVES d'ALVEYDRE, qui a bien posé ce problème avec son intellectualité passionnée. Dans son ouvrage *Mission des Juifs* (Paris, Niclaus, 1956) il a mis l'accent sur la comparaison entre le nom divin complet IOD - HÉ - VAV - HÉ et le nom incomplet — HÉ - VAV - HÉ. Dans le premier cas, on considère le JOD, l'essence,

comme principe de la Hiérarchie ; dans le second cas, c'est à HÉ, la *substance*, qu'on attribue la primauté. C'est ainsi que prennent origine le Spiritualisme et le Naturalisme — avec toutes les conséquences qu'ils comportent dans les domaines religieux, philosophiques, scientifiques et sociaux. Le problème — comme *formule* — est donc posé avec une justesse et une précision admirable, et c'est ce que je tiens à signaler. Mais je suis en même temps dans l'obligation de déclarer que le contenu matériel que lui donne Saint-Yves laisse beaucoup à désirer. Il déclare notamment que le principe de l'Intelligence pure est JOD, et il attribue à HÉ-VAV-HÉ, comme contenu matériel, le principe d'Amour et d'Ame ou « principe passionné », en attribuant ainsi la primauté à l'Intelligence comme principe spirituel masculin et en lui subordonnant l'Amour comme principe animique féminin. Or, le Maître enseignait le Père, qui est Amour. L'Intelligence étant la réflexion — ou lumière — du principe igné d'Amour, ne peut être que le principe féminin, la Sophia ou Sagesse qui *aidait* le Créateur dans l'œuvre de la création, selon l'Ancien Testament. La tradition gnostique, elle aussi, considère la Sophia comme principe féminin. L'Intelligence pure c'est l'Amour qui reflète, l'Amour qui agit.

Le fait que l'homme est, habituellement, plus intellectuel que la femme ne signifie pas que l'intellect soit un principe masculin. Bien au contraire : l'homme, étant masculin physiquement, est féminin, au point de vue animique, tandis que la femme, étant féminine physiquement, est masculine (active) dans son âme. Or, l'intellect est le côté féminin de l'âme, tandis que l'imagination fécondatrice en est le principe masculin. L'intellect, non fécondé par l'imagination guidée par le cœur, est stérile. Il dépend des impulsions qu'il reçoit de la part du cœur par le moyen de l'imagination.

Quant au troisième principe, l'Esprit, il n'est ni intellect, ni imagination, mais Amour-Sagesse. En *principe*, il devrait être androgyne, bien qu'en pratique il ne le soit pas toujours.

Voilà donc tout ce qu'il me semblait nécessaire de dire au sujet du problème du binaire et de sa portée, la solution de ce problème étant la clé du deuxième Arcane — « La Papesse ». Car c'est l'arcane du binaire sous-jacent à la conscience — de l'activité spontanée et de sa réflexion ; c'est l'arcane de la transformation de l'acte pur en présentation, de la présentation en image de la mémoire, de l'image de la mémoire en parole, de la parole en caractères écrits ou Livre (paragraphe).

« La Papesse » porte une tiare à trois étages et tient un livre ouvert. La tiare est chargée de pierres précieuses, ce qui suggère l'idée que

c'est en trois étapes que la cristallisation de l'acte pur descend à travers les trois plans supérieurs et invisibles, avant que d'aboutir à la quatrième étape — le livre. Or, les problèmes que le symbole implique sont : *réflexion, mémoire, parole et écriture* ou, en d'autres termes — *révélation et tradition* orale et écrite — ou, pour le dire en un seul mot — la **GNOSE** (C'est aussi le titre mis par ELIPHAS LEVI en tête du deuxième chapitre de son « Dogme », traitant du deuxième Arcane).

Il s'agit de la Gnose et nullement de la Science, puisque la Gnose est exactement ce que la Lame de la Papesse exprime aussi bien par tout son ensemble que par ses détails, à savoir la *descente* de la révélation (l'acte pur ou essence reflétée par la substance) jusqu'à l'étape finale ou « livre ». La science, au contraire, commence par les faits (les « caractères » du livre de la Nature) et monte des faits aux lois et des lois aux principes. La Gnose est la réflexion de ce qui est en haut; la Science par contre est l'interprétation de ce qui est en bas. La dernière étape de la Gnose est le monde des faits où elle devient *fait* elle-même, c'est-à-dire qu'elle devient livre; la première étape de la Science est le monde des faits qu'elle « lit », afin de parvenir aux lois et aux principes.

Comme c'est la Gnose, ou Mystique devenue consciente d'elle-même, que la lame symbolise, elle ne présente pas l'image d'un savant ou d'un docteur, mais bien celle d'une grande prêtresse ou « Papesse » — la Gardienne sacrée du Livre de la Révélation. Comme « la Papesse » représente les étapes de la descente, de la révélation, depuis le petit cercle supérieur de sa tiare, jusqu'au livre ouvert sur ses genoux, sa position est en accord avec son rôle — elle est *assise*. Or, être assis signifie un rapport entre la verticale et l'horizontale qui correspond à la tâche de la projection en dehors (horizontale - livre) de la révélation descendante (verticale - tiare). Cette position indique la *méthode pratique de la Gnose*, tout comme le « Bateleur » debout indique la méthode pratique de la Mystique. Le « Bateleur » ose — c'est pourquoi il est debout. La « Papesse » sait — voilà pourquoi elle est assise. La transformation d'oser en savoir comporte le changement de la position du « Bateleur » en celle de la « Papesse ».

L'essence de la Mystique pure est l'activité créatrice. On devient mystique lorsqu'on ose pour s'élever — c'est-à-dire « se tenir droit », puis *plus* droit encore et toujours plus droit — par delà toute créature jusqu'à l'Essence de l'Être, le Feu créateur divin. La « concentration sans effort » est l'embrasement sans fumée, ni crépitement. Sa part humaine est l'acte d'oser aspirer à la suprême réalité et cet acte

n'est réel et efficace que lorsque l'âme est sereine et le corps complètement détendu — sans fumée ni crépitement.

L'essence de la Gnose pure est la Mystique reflétée. En elle ce qui se passe en Mystique devient *savoir*. La Gnose est la Mystique devenue consciente d'elle-même. Elle est l'*expérience* mystique transformée en *Savoir*.

Or, cette transformation de l'expérience mystique en savoir a lieu par degrés. Le premier en est la réflexion pure ou une espèce de répétition imaginative de l'expérience. Le deuxième degré est son entrée dans la mémoire. Le troisième degré est son assimilation par la pensée et le sentiment, de sorte qu'elle devienne un « message » ou *parole* intérieure. Le quatrième degré, enfin, est atteint lorsqu'elle devient symbole communicable ou « écriture », ou « livre » — c'est-à-dire lorsqu'elle est *formulée*.

La réflexion pure de l'expérience mystique est sans image et sans parole. Elle n'est que *mouvement* pur. La conscience y est mue par le contact immédiat avec ce qui la transcende, avec le transsubjectif. Cette expérience est aussi certaine que l'expérience que procure le sens du *toucher* dans le monde physique et est, en même temps, aussi dépourvue de forme, de couleur et de son que lui. C'est pourquoi on peut la comparer avec le sens du toucher et la désigner comme « toucher spirituel » ou « intuition » (comparer le concept « Einfühlung » introduit par Edith STEIN dans sa dissertation « Das Problem der Einfühlung » — 1917).

Cette désignation n'est par tout-à-fait adéquate, mais elle a, au moins le mérite d'exprimer le caractère du *contact immédiat* qui est propre au premier degré de réflexion de l'acte mystique. Ici, l'expérience mystique et la Gnose sont encore inséparables et ne font qu'un.

Si nous voulons établir le rapport entre, d'une part cet état de conscience et les trois états qui le suivent — et d'autre part le nom sacré de (יהוה) IOD - HÉ - VAV - HÉ qui est le résumé de la Gnose juive, ou Kabbale intégrale, nous ne pouvons faire autrement que de l'attribuer à la première lettre — IOD — La lettre IOD s'écrit comme un point avec la tendance de projection indiquée ('), ce qui correspond admirablement à l'expérience du « toucher spirituel », qui, elle aussi, n'est autre chose qu'un point portant en lui en germe un monde de potentialités.

Le « toucher spirituel » (ou « intuition ») est ce qui permet le contact entre notre conscience et le monde de l'expérience mystique pure. C'est grâce à lui qu'il existe dans le monde et dans l'histoire

de l'humanité une relation réelle entre l'âme vivante et le Dieu vivant — ce qui est la religion vécue. La Mystique est la source et la racine de toute religion. Sans elle la religion et la vie spirituelle entière de l'humanité ne seraient qu'un code de lois régissant l'action et la pensée humaines. Si Dieu signifie pour les hommes quelque chose de plus qu'une notion abstraite, c'est grâce au « toucher spirituel » ou à la Mystique. Elle est le *germe* de toute la vie religieuse avec sa théologie, ses rituels et ses pratiques. La Mystique est aussi le germe de la Gnose qui est la théologie ésotérique, tout comme la Magie est l'art ésotérique et l'Occultisme ou Hermétisme est la philosophie ésotérique. Or, la Mystique est le IOD du « Tetragrammaton », tout comme la Gnose en est le premier HÉ, comme la Magie en est le VAV — ou « enfant » de la Mystique et de la Gnose — et comme la Philosophie hermétique est son deuxième HÉ final ou résumé du manifesté. Le HÉ final ou la Philosophie hermétique est le « livre » que la « Papesse » tient sur ses genoux, tandis que les trois étages de sa tiare représentent les degrés de la descente de la révélation du plan mystique au plan gnostique, puis de ce plan gnostique au plan magique et enfin du plan magique au plan philosophique — au plan du « livre » de la « doctrine ».

Et de même que le « toucher spirituel » est le « sens mystique », de même il y a un « sens gnostique », un « sens magique » et un « sens philosophico-hermétique » spécial. La conscience complète du nom sacré IHVH ne peut être atteinte que par l'expérience réunie des quatre sens et la pratique de quatre méthodes différentes. Car la thèse foncière de l'épistémologie (ou gnoséologie) hermétique est que « chaque objet de connaissance exige une méthode de connaissance qui lui soit propre ». Cette thèse ou règle signifie qu'il ne faut jamais appliquer la même méthode de connaissance à des plans différents, mais bien à des objets différents appartenant au même plan. Un exemple criant de l'ignorance de cette loi est la « cybernétique psychologique » qui voudrait expliquer l'homme et sa vie psychique par des lois mécaniques, matérielles.

Chaque méthode d'expérience et de connaissance poussée à son terme devient un « sens » ou engendre un sens spécial. Celui qui ose aspirer à l'expérience de l'essence même de l'Être, développera le « sens mystique » ou « toucher spirituel ». S'il veut non seulement vivre, mais encore apprendre à comprendre ce qu'il vit, il développera le « sens gnostique ». Et s'il veut mettre en pratique ce qu'il a compris de l'expérience mystique, il développera le « sens magique ». Si, enfin, il veut que tout ce qu'il a vécu, compris et pratiqué ne soit

pas limité à lui-même et à son temps, mais devienne communicable aux autres, et soit transmis aux générations futures, il lui faut développer le « sens philosophico-hermétique » ; c'est en le pratiquant qu'il « écrira son livre ».

Telle est la loi qu'exprime JOD - HÉ - VAV - HÉ sur le processus de la transformation de l'expérience mystique en tradition; telle est la loi de la *naissance* des traditions. La source en est l'expérience mystique : on ne peut être ni gnostique, ni magicien, ni philosophe hermétique (ou « occultiste ») sans être mystique. La Tradition n'est vivante que lorsqu'elle constitue un *organisme complet*, lorsqu'elle résulte de l'union de la mystique, de la gnose, de la magie et de la philosophie hermétique. S'il n'en est pas ainsi, elle se *décompose*, elle *meurt*. Et la mort de la Tradition se manifeste dans la dégénérescence de ses éléments constitutifs devenus séparés. Alors la philosophie hermétique, séparée de la magie, de la gnostique et de la mystique, devient un « système » parasitaire de pensée « autonome » qui est, à vrai dire, un véritable « complexe » psycho-pathologique, car il « envoûte » ou asservit la conscience humaine et la prive de sa liberté. L'homme qui a eu le malheur de tomber victime de l'envoûtement par un système philosophique (et les envoûtements des sorciers ne sont que des bagatelles en comparaison de l'effet désastreux de l'envoûtement par un « système philosophique » !) ne peut plus voir ni le monde, ni les hommes, ni les événements historiques tels qu'ils sont; il ne les voit tous qu'à travers le prisme déformant du « système » dont il est obsédé. Ainsi un *marxiste* de nos jours est *incapable* de voir autre chose dans l'histoire de l'humanité que la « lutte des classes ». Pour lui ce que je viens de dire de la mystique, de la gnose, de la magie et de la philosophie ne sera considéré que comme une ruse de plus de la part de la classe bourgeoise dans le but de « couvrir d'une brume mystique et idéaliste » la réalité de l'exploitation du prolétariat par la bourgeoisie ... alors que je n'ai rien hérité de mes parents et que j'ai dû gagner ma vie en travaillant.

Un autre exemple contemporain d'obnubilation par un système est le Freudisme. Un homme obnubilé par ce système ne verra dans tout ce que j'ai écrit que l'expression de la « libido refoulée » qui de cette manière cherche et trouve des échappées. Ce serait donc l'insatisfaction sexuelle qui m'aurait poussé à m'intéresser au Tarot et à en faire une étude !!

Est-il besoin d'autres exemples ? Faut-il encore citer les Hégéliens avec leur distorsions de l'histoire de l'humanité, les « réalistes » scolastiques du Moyen-Age avec l'Inquisition, les rationalistes du XVIIIe

siècle qu'aveuglait la lumière de leur propre raison autonome ?

Où, les systèmes philosophiques « autonomes », séparés du corps vivant de la Tradition, sont des formations parasitaires qui accablent la pensée et jouent, en fait, un rôle comparable aux « complexes psycho-pathologiques » de la névrose ou autres maladies psychiques d'obsession. Leur analogie physique est le cancer.

Quant à la Magie « autonome », c'est-à-dire à la Magie sans Mystique et sans Gnose elle dégénère nécessairement soit en sorcellerie soit, au moins, en un esthétisme romantique pathologique. Il n'existe pas de « Magie Noire », mais bien des magiciens tâtonnant dans les ténèbres. Et ils tâtonnent dans les ténèbres parce que la lumière de la Gnose et de la Mystique leur fait défaut.

Une Gnose sans expérience mystique, c'est la stérilité même. C'est un revenant religieux pur et simple, sans vie ni mouvement. C'est le cadavre de la religion, animé intellectuellement au moyen des bribes tombées de la table de l'histoire passée de l'humanité. Une « Église Gnostique Universelle » ! Mon Dieu, que peut-on en dire, que faut-il en dire, lorsqu'on a une connaissance, même primaire, des lois de la vie spirituelle régissant toute tradition ? !

Passons à la Mystique qui n'a pas donné naissance à la Gnose, à la Magie et à la Philosophie hermétique. Une telle mystique doit, tôt ou tard, nécessairement dégénérer en « jouissance spirituelle » ou en « ivresse ». Le mystique qui ne veut que l'expérience des états mystiques sans comprendre la mystique, sans vouloir être utile à autrui, qui oublie tout et tous pour jouir de l'expérience mystique, peut être comparé à un ivrogne spirituel.

Ainsi la tradition ne peut vivre — comme d'ailleurs tout organisme vivant — que lorsqu'elle est un organisme complet de mystique gnostique à portée magique, qui se manifeste au dehors comme philosophie hermétique. Cela veut dire simplement qu'une tradition ne peut pas vivre si l'homme entier ne vit par elle, en elle et pour elle. Car l'homme entier est à la fois un mystique, un gnostique, un magicien et un philosophe; il est tout à la fois religieux, contemplatif, artiste et intelligent. Chacun croit à quelque chose, comprend quelque chose, peut quelque chose et pense à quelque chose. C'est la nature humaine qui détermine si une tradition vivra ou périra. Et c'est aussi la nature humaine qui est capable de donner naissance à la Tradition complète et de la conserver vivante. Car les quatre « sens » — mystique gnostique, magique et philosophique — existent — soit en puissance, soit en actualité — dans chaque être humain.

Or, l'enseignement pratique du deuxième Arcane « la Papesse »,

porte sur le développement du « sens gnostique ».

Qu'est-ce que le « sens gnostique » ?

C'est le sens **contemplatif** : Une contemplation, qu'une méditation concentrée précède, qui commence au moment même où la pensée discursive et logique est suspendue.

La pensée discursive est satisfaite lorsqu'elle parvient à une *conclusion* bien fondée. Or, cette *conclusion* est le point de départ de la contemplation. Elle sonde la *profondeur* de cette conclusion, à laquelle la pensée discursive vient de parvenir. La contemplation découvre un monde *au dedans* de ce que la pensée discursive constate simplement comme « vrai ». Le « sens gnostique » commence à œuvrer lorsqu'il s'agit d'une nouvelle dimension dans l'acte de la connaissance, à savoir celle de la *profondeur*. Il devient actif lorsqu'il s'agit de quelque chose de plus profond que la question : est-ce vrai ou faux ? Il perçoit de plus la *portée* de la vérité découverte par la pensée discursive et aussi « pourquoi cette vérité est vraie en elle-même », c'est-à-dire qu'il parvient à la source mystique ou essentielle de cette vérité. Comment y parvient-il ? En *écoutant* en silence. C'est comme si on voulait se rappeler une chose oubliée. La conscience « écoute » en silence comme on « écoute » intérieurement, afin d'évoquer de la nuit de l'oubli une chose que l'on a connue antérieurement. Mais il y a une différence capitale entre le « silence écoutant » de la contemplation et le silence provenant de l'effort de se rappeler. Dans cette seconde circonstance, c'est l'*horizontale* du temps qui joue — passé et présent — tandis que « le silence écoutant » de la contemplation se rapporte à la *verticale* — à ce qui est en haut et à ce qui est en bas. Lorsqu'on se rappelle, on établit en soi un miroir intérieur pour y refléter le passé; lorsqu'on « écoute en silence » dans l'état de contemplation, on fait aussi de sa conscience un miroir, mais ce miroir a la tâche de refléter ce qui est en haut. C'est l'acte de se rappeler dans la *verticale*.

Il existe en effet deux espèces de mémoire : la « mémoire horizontale », qui rend le passé présent, et la « mémoire verticale », qui rend ce qui est en haut présent en bas, ou — selon notre distinction entre les deux catégories de symbolisme qui ont été définies dans la première Lettre — la « mémoire mythologique » et la « mémoire typologique ».

HENRI BERGSON a parfaitement raison lorsqu'il écrit de la mémoire horizontale ou mythologique :

« La vérité est que la mémoire ne consiste pas du tout

dans une régression du présent au passé, mais au contraire dans un progrès du passé au présent » (« Matière et Mémoire » p. 269, Presses Universitaires de France, Paris, 1946) – et aussi : «... le souvenir pur est une manifestation spirituelle. Avec la mémoire nous sommes bien véritablement dans le domaine de l'esprit.» (p. 270-271).

C'est donc le passé qui vient à nous dans le souvenir et c'est pourquoi l'acte de se rappeler est précédé par un état de vide silencieux qui joue le rôle du miroir où le passé peut se refléter ou, selon Bergson, où il peut « prendre prise sur le présent par la matérialité que l'état cérébral (le « miroir ») lui confère ».

Il en est de même pour la « mémoire verticale » ou typologique. PLATON a lui aussi parfaitement raison lorsqu'il écrit à propos de la mémoire du Moi transcendant qui peut conférer au moi empirique la réminiscence :

«Puisque l'âme est immortelle et qu'elle a vécu plusieurs vies, et qu'elle a vu tout ce qui se passe ici et dans le Hadès, il n'est rien qu'elle n'ait appris... (or), chercher et apprendre n'est autre chose que se ressouvenir... » (Ménon, 81, c.d).

Ici également ce qui est en haut, dans le domaine du Moi transcendant, descend au plan du moi empirique, lorsque celui-ci crée en soi le vide silencieux qui sert de miroir à la révélation d'en haut.

Que faut-il donc pour faire descendre le reflet de ce qui est en haut où dans le domaine mystique, ici, dans le domaine de la conscience à l'état de veille ?

Il faut « s'asseoir » c'est-à-dire établir un état de conscience actif-passif, ou l'état de l'âme qui écoute attentivement en silence. Il faut être « femme », c'est-à-dire être dans l'état d'attente silencieuse, et non dans celui de l'activité qui « parle ».

Il faut « couvrir d'un voile » les plans intermédiaires entre le plan dont le reflet est attendu et le plan de l'état de veille où ce reflet s'actualisera. Il faut « couvrir le chef d'une « tiare à trois étages » c'est-à-dire s'attacher à un problème ou question tellement graves qu'ils portent sur les trois mondes et sur ce qui est au-dessus.

Il faut enfin « avoir les yeux tournés vers le livre ouvert sur les genoux » c'est-à-dire entreprendre l'opération psychurgique complète dans le but d'objectiver son résultat, dans le but de « continuer le livre de la Tradition », d'y ajouter quelque chose.

Or, toutes ces règles pratiques de la Gnose se trouvent clairement indiquées dans la *Lame « la Papesse »*. C'est une *femme*, elle est *assise*, elle porte une *tiare à trois étages*, un *voile* suspendu au-dessus de sa tête couvre les plans intermédiaires qu'elle ne veut pas percevoir, et elle regarde un *livre ouvert* sur ses genoux.

Le « sens gnostique » est donc « l'ouïe spirituelle », tout comme le « sens mystique » est « le toucher spirituel ». Cela ne veut pas dire que le « sens gnostique » perçoive des sons, mais seulement que ses perceptions sont dues à une attitude analogue à celle de la conscience dans l'attente et l'attention quand on écoute, et que le contact entre le percevant et le perçu n'est pas si immédiat que dans le « toucher spirituel » ou l'expérience mystique.

Il reste encore à caractériser les deux autres « sens » mentionnés plus haut, à savoir le « sens magique » et le « sens philosophico-hermétique ».

Le « sens magique » est celui de la *projection* tandis que le « sens philosophico-hermétique » est celui de la *synthèse*. « Projection » veut dire mise au dehors, suivie par détachement de soi des contenus de la vie intérieure, opération semblable à ce qui se produit sur le plan psychique dans la création artistique, et sur le plan physique dans l'accouchement.

Le talent de l'artiste consiste en ce qu'il peut rendre objectif – ou projeter – ses idées et ses sentiments de façon à obtenir un effet plus profond sur les autres que celui de l'expression de ces idées et de ces sentiments par une personne qui n'est pas artiste. L'œuvre d'art est douée d'une vie propre. Il en est de même pour une femme qui donne naissance à un enfant, à un être doué de vie propre, qui se détache de son organisme pour commencer une existence indépendante. Le « sens magique », lui aussi, réside dans la faculté de projeter au dehors les contenus de la vie intérieure, qui restent doués d'une vie propre. La Magic, l'Art et l'Enfantement sont essentiellement analogues et ils appartiennent à la même catégorie de « projection » ou d'extériorisation de la vie intérieure. Le dogme de l'Eglise de la création du monde « ex nihilo » c'est-à-dire la projection du «néant» aussi bien des formes que de la matière en leur conférant une vie propre à elles, signifie le couronnement divin et cosmique de cette série des analogies. La doctrine de la création « ex nihilo » est l'apo théose de la Magic. Son énoncé essentiel est, en fait, que le monde est un acte magique.

Par contre, les doctrines panthéiste, émanationiste et démiurgique, privent la création de son sens magique. Le panthéisme nie l'existence

indépendante des créatures; celles-ci ne vivent que comme fractions de la vie divine et le monde n'est que le corps de Dieu. L'émanationisme n'attribue aux créatures et au monde qu'une existence passagère, donc éphémère. Le démiurgisme déclare que « ex nihilo nihil » et enseigne qu'il doit exister une *substance* co-éternelle avec Dieu, que Dieu emploie comme *matériel* pour son œuvre d'artisan. Dieu n'est donc pas le Créateur ou Auteur magique du monde, mais son artisan seulement — Il ne fait que former, c'est-à-dire regrouper et recombiner les éléments matériels qui Lui sont donnés.

Il ne s'agit pas ici de considérer la doctrine de la création « ex nihilo » comme la *seule* explication du monde que nous trouvons autour de nous, en nous et au-dessus de nous. Car le monde est vaste et grand, il y a place et il existe des plans pour tous les modes d'activité constructive, qui, pris en leur ensemble, expliquent le monde de notre expérience tel qu'il est. De quoi s'agit-il ici ? D'affirmer avec autant de clarté que possible la thèse que la doctrine de la création « ex nihilo » est l'expression la plus haute possible de la *Magie* divine et cosmique.

Mais si vous me demandez, cher Ami Inconnu, si je crois que la création du monde n'est qu'un acte magique, sans rien qui précède ou qui suive, je vous réponds : non, je n'y crois pas. Un acte *mystique* et un acte *gnostique* « précédent » en éternité l'acte de création comme acte *magique*; il est suivi par l'activité de la formation par le démiurge ou les hiérarchies démiurgiques qui se chargent de l'œuvre artisanale — œuvre qui est essentiellement celle de l'intelligence exécutive ou *hermético-philosophique*.

La Kabbale classique nous fournit un exemple merveilleux de la *paix* possible entre ces doctrines apparemment rivales.

Dans sa doctrine des *dix Sephiroth*, elle enseigne d'abord le Mystère de la *Mystique Éternelle* — AIN-SOPH, l'illimité. Puis elle expose la doctrine *gnostique* des émanations éternelles au sein de la Divinité, qui précèdent — in ordine cognoscendi — l'acte de la création. Elles sont les Idées de Dieu en Dieu, qui précèdent la création, celle-ci étant un acte conscient et non impulsif ou instinctif. Puis elle parle de la création pure ou création « ex nihilo » — de l'acte de la projection magique des Idées du Plan de la Création ou des Sephiroth. Cet acte magique créatif est suivi — toujours in ordine cognoscendi — par l'activité de la *formation* à laquelle participent les êtres des hiérarchies spirituelles — y compris les hommes.

C'est ainsi que, selon la Kabbale, le monde devient fait, que le

monde des faits ou des actes, connus de nous par expérience, devient ce qu'il est.

Or, le « *olam ha 'asiah* », le monde des faits, est précédé par le « *olam ha yetzirah* », le monde de la formation ou le monde démiurgique; celui-ci est le produit du « *olam ha beriah* », du monde de la création ou du monde magique, qui est, à son tour, la réalisation de « *olam ha atziluth* », du monde des émanations ou du monde gnostique non-séparé et non-séparable de Dieu, qui, en son essence propre, est le Mystère de la Mystique suprême — AIN - SOPH, l'illimité.

Il est donc possible — et pour nous cela ne fait aucun doute — de concilier les doctrines diverses relatives à la création : il faut seulement les mettre chacune à leur place propre, ou les appliquer au plan qui leur est propre. La Kabbale, par sa doctrine des Sephiroth, en fournit une preuve admirable.

Le Panthéisme est vrai pour le « monde des émanations » (*olam ha atziluth*) où il n'y a que les Idées en Dieu et inséparables de Lui; mais le Théisme est vrai, lorsqu'on a quitté le domaine de l'éternité incréé pour passer à la création, comprise comme création des « ancêtres » ou « archétypes » des phénomènes que nous connaissons par notre expérience. Et le Démiurgisme est vrai, lorsque nous contemplons le monde ou plan de la formation, ou de l'évolution des êtres dans le but de devenir conformes à leurs prototypes créés.

Mais, abstraction faite des mondes ou plans de la formation, de la création, de l'émanation et de l'essence mystique divine, on peut se limiter au seul plan des faits. Alors le Naturalisme devient vrai dans les limites de ce plan, pris isolément.

L'établissement de l'ordre hiérarchique de ces doctrines apparemment rivales sur la création, nous a amenés au cœur du domaine de l'activité du « sens philosophico-hermétique » ou du « sens de la synthèse ». Ce sens, correspondant au deuxième HÉ du nom divin IHVH, est essentiellement celui du résumé final ou de la vision du *tout*. Il diffère du « sens gnostique » — qui correspond au premier HÉ du nom divin en ce qu'il résume ou donne la synthèse du *tout articulé*, tandis que le « sens gnostique » donne la réflexion du *tout en germe*. Le « sens gnostique » produit la *première synthèse* ou la synthèse avant l'analyse. Le « sens philosophico-hermétique » par contre, produit la *deuxième synthèse* ou la synthèse après l'analyse. Le travail qui s'accomplit par le moyen de ce sens n'est pas entièrement créatif. Il est plutôt « démiurgique », un travail d'artisan, où on s'applique à la constitution d'un matériel donné dans le but de lui donner la forme de sa manifestation finale.

Puisqu'on trouve dans la Table d'Émeraude les formules résumant « les trois parties de la Philosophie du monde total » (« tres partes Philosophiae totius mundi ») et qu'elles résument, en même temps, les mondes de l'expérience magique, de la révélation gnostique et de l'expérience mystique, — nous avons donné à ce sens le nom de « sens philosophico-hermétique », c'est-à-dire sens de la synthèse des trois mondes ou plans supérieurs dans un quatrième monde ou plan. C'est le sens d'une synthèse « hermétique », c'est-à-dire opérant dans la *verticale* des plans superposés. Car l'Hermétisme est essentiellement la philosophie, basée sur la Magie, la Gnose et la Mystique, qui aspire à la synthèse de divers plans du Macrocosme et du Microcosme. Quand on résume les faits d'un seul plan — par exemple ceux de la biologie — on emploie le « sens scientifique » et non le « sens philosophico-hermétique ». Le sens scientifique — qui est généralement connu et reconnu — résume les faits de l'expérience *sur un seul plan*, dans l'*horizontale*. L'Hermétisme n'est pas une science et ne le sera jamais. Il peut bien se servir des sciences et de leurs résultats, mais il ne peut devenir une science.

La philosophie non-hermétique contemporaine résume les sciences particulières dans le but d'accomplir la fonction de la « science des sciences » — et elle a cela de commun avec l'Hermétisme. Mais en cela même, elle diffère de l'Hermétisme, qui aspire à résumer l'expérience dans tous les plans et qui varie selon le plan où cette expérience a lieu.

Voilà pourquoi nous avons choisi le terme « philosophico-hermétique » pour désigner le quatrième sens ou « sens de la synthèse ».

Il va sans dire que la caractérisation des quatre sens — dont la collaboration est nécessaire pour qu'une Tradition vive et ne dégénère pas — est esquissée ici d'une manière très incomplète. Mais les deux Arcanes suivants : — « l'Impératrice » et « l'Empereur » sont de nature à donner plus de profondeur et plus de contenu concret à ce que nous venons d'exposer du « sens magique » et surtout du « sens philosophico-hermétique ». Car le troisième Arcane du TAROT « l'Impératrice » est l'Arcane de la Magie et le quatrième Arcane « l'Empereur » est celui de la Philosophie Hermétique.

III

L'IMPÉRATRICE



L'IMPÉRATRICE

Ecce ancilla Domini mihi fiat secundum verbum tuum.

Cher Ami Inconnu,

Le troisième Arcane « L'Impératrice » est celui de la Magie sacrée. Or, il y a trois espèces de magie :

- la magie où le mage est l'instrument de la puissance divine — et c'est la Magie sacrée;
- la magie où le mage lui-même est la source de l'opération magique — et c'est la magie personnelle
- la magie, enfin, où le mage est l'instrument des forces élémentaires ou autres forces de l'inconscient — et c'est la sorcellerie.

L'enseignement du troisième Arcane — vu la contexture de la lame et sa place entre le deuxième et le quatrième Arcane — se rapporte à la Magie Sacrée ou divine.

Toute magie, y compris la sorcellerie, est la mise en pratique de la domination du subtil sur l'épais, — de la force sur la matière ; de la conscience sur la force ; et du supraconscient ou divin sur la conscience. C'est cette dernière domination que symbolise « l'Impératrice ». Sa couronne, son sceptre et son bouclier (écu) sont les trois instruments de l'exercice de ce pouvoir. La tête couronnée, c'est le pouvoir du divin sur la conscience ; le bras droit (selon celui qui regarde la lame) qui tient le sceptre

terminé par le globe d'or surmonté de la croix représente le pouvoir de la conscience sur la force ; et le bras gauche qui tient l'écu supportant un aigle, signifie le pouvoir de l'énergie sur la masse ou du volatil sur le lourd. La couronne c'est l'autorisation divine de la magie. Seule la magie couronnée d'en haut n'est pas usurpatrice. La couronne est ce qui la rend légitime.

Le sceptre est le *pouvoir magique*. C'est grâce au sceptre que la magie n'est pas impuissante.

Le bouclier (écu) supportant l'aigle, c'est le *but du pouvoir magique* ; c'est son blason et sa devise, qui se lit : — « Délivrance pour la montée ».

Et la cathédre stable sur laquelle « l'Impératrice » est assise, symbolise la *place* indiscutable et inaliénable qui appartient à la magie dans la vie spirituelle, psychique et naturelle, grâce à l'autorisation divine ou à la couronne, à la réalité de son pouvoir ou au sceptre, et à ce qu'elle a pour objet ou à l'écu. C'est le *rôle* de la magie dans le monde.

Considérons maintenant de façon plus approfondie la couronne, le sceptre, l'écu ou bouclier et la cathédre de l'Impératrice, successivement compris comme légitimité divine, pouvoir, objet et rôle de la magie.

La *couronne* de « l'Impératrice » diffère d'abord de la tiare de « la Papesse » de l'Arcane 2, en ce qu'elle comporte *deux* étages au lieu de trois. La dignité ou fonction qu'elle signifie ou confère porte donc sur deux plans. La Gnose a une tiare parce qu'elle a la tâche de porter la révélation à travers les trois plans jusqu'au « livre » ou tradition. La Magie est couronnée, puisque sa tâche est la sublimation de la nature, ce qu'indique l'écu ou bouclier avec l'aigle en vol que « l'Impératrice » tient en lieu et place du livre de « la Papesse ».

Joséphin PÉLADAN a fort justement défini la magie comme « l'art de la sublimation de l'homme » ; (*Comment on devient mage*, 1892). C'est bien le blason — ou but — de la magie, si on entend par « sublimation de l'homme » celle de la *nature* humaine. Péladan avait une compréhension très profonde du blason de la magie : de l'écu avec l'aigle en vol. Toutes ses œuvres en témoignent. Elles représentent dans leur ensemble une magnifique envolée ; elles visent, toutes ensemble et chacune prise à part, l'idéal de la sublimation de la nature humaine. C'est parce que PÉLADAN portait le blason de la magie, l'aigle volant, qu'il en est ainsi. N'est ce pas avoir le blason de la magie devant les yeux, que d'inviter l'homme « à jeter les aigles de son désir dans la nue » parce que le bonheur « exhaussé jusqu'à un idéal, échappe aux négations des hommes et des choses ; et c'est là le seul triomphe de ce monde »

(*Traité des Antinomies*, Paris, 1901, livres II et III). — C'est le même blason — l'écu avec l'aigle — que PAPUS avait en vue, en réalité, lorsqu'il définit ainsi la magie :

« La magie est l'application de la volonté humaine dynamisée à l'évolution rapide des forces vivantes de la nature » (*Traité méthodique de Magie pratique*, p. 10) — Mais il faut faire précéder cette définition par cette autre : « ... La magie est la science de l'amour » (op. cit., 2)

Car c'est précisément « l'évolution rapide des forces vivantes de la nature » que représente l'aigle de l'écu de « l'Impératrice » ; « La science de l'AMOUR est le *sceptre* de « l'Impératrice », qui représente le *moyen*, par lequel la magie atteint le but.

Or, si l'écu signifie le « quoi ? » et le sceptre le « comment ? » de la magie, la couronne en représente le « de quel droit ? ».

Bien que la magie ait disparu des codes criminels de nos jours, la question de sa légitimité reste posée aux plans moral, théologique et même médical. On se demande aujourd'hui, tout comme dans la passé, s'il serait moralement légitime d'aspirer — sans parler de l'exercer — à un pouvoir exceptionnel nous conférant la domination sur notre prochain ; on se demande si une telle aspiration ne serait pas due, en dernière analyse, à l'orgueil, et si elle est compatible avec le rôle que tout croyant chrétien sincère réserve à la grâce divine soit immédiate, soit agissant par l'intermédiaire des saints anges et des saints de Dieu ? On se demande, enfin, si une telle aspiration ne serait pas malsaine et contraire à la nature humaine, la religion et la métaphysique, étant donné les limites jusqu'où elle peut impunément aller vers l'Invisible.

Tous ces doutes et objections sont bien fondés. Il ne s'agit donc pas de les réfuter, mais de savoir s'il existe une magie qui échappe à ces doutes et à ces objections, en d'autres termes s'il existe une *magie légitime* au point de vue moral, religieux et médical.

Nous prendrons comme point de départ ces paroles du *Nouveau Testament* :

« Pierre qui passait partout, descendit également chez les saints demeurant à Lydda. Il y trouva un homme nommé Énée, qui gisait sur son grabat depuis huit ans, et qui était paralytique. Pierre lui dit : — « Énée, Jésus-Christ te guérit, lève-toi, et fais toi-même ton lit ! » Et immédiatement il se leva ». (Actes IX, 32-34).

Voilà un acte spirituel de guérison dont la légitimité est hors de doute : au point de vue moral, c'est un acte de charité pure ; au point de vue religieux, c'est au nom de Jésus-Christ et non de Pierre lui-même que la guérison est opérée ; au point de vue médical, c'est une cure parfaite sans préjudice de la santé physique ou psychique qu'elle dénote chez le guérisseur. Ce qui établit la légitimité indiscutable de la guérison d'Enée, c'est premièrement, le *but* de l'acte de Pierre : rendre à l'immobilisé la mobilité ; deuxièmement, c'est le *moyen* par lequel la guérison fut accomplie : la parole basée sur l'essence de Jésus-Christ ; troisièmement, c'est la *source* de l'acte : « Jésus-Christ te guérit ! ».

Ce sont là les trois éléments de la Magie sacrée qui la rendent légitime et dans lesquels il est facile de reconnaître les trois insignes de « l'Impératrice » — la couronne, le sceptre et le blason. Car rendre à l'immobilisé la mobilité, c'est l'action libératrice représentée par l'aigle sur l'écu ; réaliser la guérison par la parole seule, c'est mettre en jeu le sceptre surmonté par la croix ; l'accomplir au nom de Jésus-Christ, c'est avoir la tête couronnée du divin.

Mais, pourrait-on nous objecter, la guérison d'Enée n'a rien à voir avec la magie. C'est un *miracle*, c'est-à-dire l'action de Dieu dans laquelle l'homme n'est pour rien.

L'apôtre Pierre n'y serait donc pour rien ? Si cela était vrai, pourquoi s'est-il rendu auprès d'Enée ? Pourquoi l'action divine de guérison ne fut-elle pas accomplie *directement*, sans l'intermédiaire de Pierre ?

Non, Pierre y est pour quelque chose. Sa présence et sa voix étaient nécessaires afin que la guérison pût avoir lieu. Pourquoi ?

Ce problème mérite une profonde méditation, car il inclut le mystère central de la religion chrétienne, celui de l'*incarnation*.

En effet, pourquoi le *Logos*, le Fils du Père, devait-il s'incarner, devenir *Dieu-Homme*, pour accomplir l'œuvre suprême de la Magie Divine — l'Oeuvre de la *Rédemption*.

Pour s'humilier ? Mais, étant Dieu, Il était l'humilité même. Pour participer au destin humain : naissance, vie et mort humaines ? Mais Dieu qui est *amour* participait, participe et participera toujours au destin humain — Il frissonne avec tous ceux qui ont froid, Il souffre avec tous ceux qui souffrent et Il agonise avec tous ceux qui meurent. — Savez-vous que dans les monastères du Proche-Orient, à l'époque où les cœurs battaient encore dans l'harmonie de la Présence Divine, on enseignait comme remède miraculeux à toute affliction et toute souffrance à prononcer ces paroles : — Gloire à ta longanimité, Seigneur ! » ?

Non, l'œuvre de la Rédemption, étant celle de l'amour, exigeait

l'union parfaite dans l'amour de *deux volontés*, distinctes et libres — la volonté divine et la volonté humaine. Le mystère du Dieu-Homme est la clef de la Magie divine ; ayant été la condition fondamentale de l'œuvre de la Rédemption, elle est l'opération de la Magie divine comparable seulement à celle de la création du monde.

Alors les miracles exigent *deux volontés unies* ! Ils ne sont pas des manifestations du pouvoir tout-puissant *ordonnant*, mais sont dus à une puissance nouvelle qui *naît* chaque fois qu'il y a unité de la volonté divine et de la volonté humaine. Pierre était donc bien pour quelque chose dans la guérison d'Enée à Lydda. La volonté divine avait besoin de sa volonté pour donner naissance à la puissance qui fit lever de son lit Enée paralysé. Une telle action simultanée et concordante de la volonté divine et de la volonté humaine est exactement ce que nous entendons par « magie sacrée » ou « magie divine ».

Faut-il parler de « magie » lorsqu'il s'agit d'un miracle ? Oui, car il y a un *mage* et la participation de sa volonté est essentielle pour la réalisation du miracle. Pierre s'est rendu auprès d'Enée et c'est lui qui a prononcé les paroles qui ont réalisé la guérison. La participation de Pierre est indiscutable, or, il y eut un *mage humain*. Par conséquent l'emploi du mot « *magie* » est bien justifié, si, toutefois on entend par « *magie* » le pouvoir de l'invisible et du spirituel sur le visible et le matériel.

Mais ce n'est pas à une « magie personnelle », mais bien à la « magie divine », qu'est due la guérison d'Enée. Car Pierre ne pouvait rien, si sa volonté n'était pas unie à la volonté divine. Il en était pleinement conscient et c'est pourquoi il dit à Enée : « Jésus-Christ te guérit ». Ce qui veut dire : « Jésus-Christ a bien voulu te guérir. Jésus-Christ m'a envoyé chez toi, pour que je fasse ce qu'Il m'a dit. Quant à moi, je suis doublement heureux de pouvoir à la fois et servir mon Maître et te guérir, mon cher frère Enée. »

Voilà le sens de la *couronne* à deux étages que porte l'Impératrice.

C'est pouvoir être « doublement heureux » de servir à la fois ce qui est en haut et ce qui est en bas. Car la couronne, tout comme la tiare, représente le pouvoir du *service*. C'est le service rendu à ce qui est en haut et le service rendu à ce qui est en bas qui constituent la légitimité de la Magie sacrée.

Dans la Magie sacrée le mage joue le rôle du *dernier chaînon* de la chaîne magique qui descend d'en-haut ; c'est-à-dire qu'il sert de *point de contact* et de *point de concentration* terrestres pour l'opération conçue, voulue et mise en action en-haut. En effet lorsqu'on est ce dernier chaînon, on porte la *couronne* de la légitimité magique.

Et, répétons-le, toute magie qui n'est pas ainsi couronnée est illégitime.

L'exercice légitime de la Magie sacrée est-il donc réservé au seul Sacerdoce ?

A cela je réponds par une autre question : l'amour de Dieu et du prochain est-il réservé au seul Sacerdoce ? La Magie sacrée est la puissance de l'amour née de l'union dans l'amour de la volonté divine et de la volonté humaine; or, Monsieur PHILIPPE de LYON n'était ni prêtre, ni même médecin, mais il guérissait les malades par le pouvoir spirituel qu'il disait n'être pas le sien mais celui de « l'Ami » d'en haut. »

Le Sacerdoce compte de nombreux thaumaturges — St GRÉGOIRE, St NICOLAS et St PATRICE (Patrick) ce qui suffit à nous convaincre que la Magie sacrée est bien à sa place dans le Sacerdoce. Comment pourrait-il en être autrement étant donné que l'administration des Sacrements — de ces opérations de la Magie sacrée *universelle* — constitue la charge principale du clergé et que les opérations *individuelles* « décidées en-haut » sont confiées en priorité à ceux qui vivent dans l'ambiance des Sacrements universels ? N'est-il pas naturel que celui qui participe chaque jour au mystère de la Transsubstantiation soit appelé, en premier lieu, à la Magie Sacrée ?

La vie et l'œuvre du saint curé d'ARS montrent la hauteur et la splendeur de la Magie sacrée individuelle — *outre* les sacrements universels — qui *peuvent* se manifester dans la vie et dans l'œuvre d'un simple curé de campagne !

Mais d'un autre côté la vie et l'œuvre de M. PHILIPPE de LYON nous montrent la hauteur et la splendeur de la Magie sacrée individuelle — sans les sacrements universels — qui *peuvent* se manifester dans la vie et dans l'œuvre d'un laïc, qui est né et a grandi à la campagne !

L'amour agit partout où il existe. Il est la vocation de chacun; il n'est la prérogative de personne.

De ce qui précède il apparaît clairement que la gnose due à l'expérience mystique doit précéder la magie sacrée. C'est le sens de la couronne que porte « l'Impératrice ». La magie sacrée est l'enfant de la mystique et de la gnose.

S'il n'en était pas ainsi, la magie serait la mise en pratique de la *théorie occulte*. Elle ne s'applique qu'à la magie personnelle ou usurpatrice. La Magie sacrée ou divine est la mise en pratique de la *révélation mystique*. Le Maître a révélé à Pierre ce qu'il avait à faire — intérieurement et extérieurement — pour guérir Énée à Lydda. Et c'est là l'ordre des choses dans la Magie sacrée : d'abord le contact *réel* avec le divin (mystique), puis la prise de *conscience* de ce contact (gnose),

et enfin la *mise en œuvre*, ou l'exécution de ce que la révélation mystique a fait connaître comme étant la tâche à accomplir et la méthode à suivre.

La magie personnelle ou usurpatrice suit par contre un ordre contraire. C'est le magicien lui-même qui étudie la théorie occulte et décide quand et comment la mettre en pratique. S'il le fait en suivant le conseil donné par un maître en magie, quelqu'un de plus expérimenté en magie que lui, le principe en reste le même : c'est toujours la personnalité humaine qui décide le « quoi » et le « comment ». Ainsi PAPUS dit dans son *Traité méthodique de magie pratique*.

« Ce qui différencie la magie de la science occulte en général, c'est que la première est une science pratique tandis que la seconde est surtout théorique. Mais vouloir faire de la magie sans connaître l'occultisme, c'est vouloir conduire une locomotive sans être passé par une école théorique spéciale. On prévoit le résultat » (p. 4) et puis : ... La magie étant une science pratique demande des connaissances théoriques préliminaires, comme toutes les sciences pratiques (p. 5). Et enfin : ... « La magie, considérée comme une science d'application, borne presque uniquement son action au développement des rapports qui existent entre l'homme et la nature. L'étude des relations qui existent entre l'homme et le plan supérieur, le plan divin, dans toutes ses modalités, se rapporte bien plus à la théurgie qu'à la magie » (p. 142)

Voilà une définition tout-à-fait caractéristique et qui correspond parfaitement à ce que nous avons désigné comme « magie personnelle » ou « arbitraire ». La magie de cette espèce n'inclut pas ce qui est supérieur à l'homme : le plan divin. L'homme y est le seul maître, — il en est d'ailleurs de même pour toutes les sciences d'application.

« En règle générale, le principe directeur dans toute opération est la Volonté humaine; le moyen d'action, l'outil employé, est le fluide astral ou naturel, et le but à atteindre est la réalisation (sur le plan physique généralement) de l'opération entreprise » (PAPUS, *La Science des Mages*, p. 69), mais ... « quant à la magie cérémonielle et au naturalisme, nous ne pouvons que les condamner autant pour leur inutilité que pour les dangers formidables qu'ils comportent et l'état d'âme

qu'ils supposent... On entend, en effet ici, sous cette dernière dénomination (magie cérémonielle) l'opération ou la Volonté et l'intelligence humaines sont seules en exercice sans le concours divin. » (PAPUS, *Traité élémentaire, de science occulte*, p. 430, 431, 7e édition).

« Les dangers formidables » de la magie personnelle ou arbitraire ont été décrits par tous ceux qui en ont eu l'expérience directe ou indirecte. Henri Cornelius AGRIPPA (*De Occulta Philosophia*, III, 1551), Éliphas LEVI (*Dogme et Rituel de la Haute Magie*) et PAPUS en ont dit assez pour prouver que la magie personnelle ou arbitraire est des plus dangereuses.

Pour la Magie sacrée ou divine, le seul risque est qu'elle soit inopérante, par suite d'une erreur; ceci est affligeant mais ne comporte nul danger.

Avant d'en terminer avec les dangers de la fausse magie, je voudrais ajouter ceux qu'énumère Jean HERBERT dans sa préface à *La Puissance du serpent* par Arthur AVALON (Lyon, Derain, 1959), où il met en garde le lecteur contre la tentation d'essayer la pratique de la méthode tantrique et d'éveiller la « puissance du serpent » ou « kundalini » pour la faire monter vers la tête, au centre Sahasrâra :

... « Celui qui s'y aventure sans être guidé par un maître authentique – ce qui est presque certainement impossible en Occident – se trouvera dans une situation fort analogue à un enfant qu'on laisserait jouer avec toutes les drogues garnissant une pharmacie ou se promener avec une torche dans un magasin d'artificier. Troubles cardiaques incurables, destruction lente de la moëlle épinière, désordres sexuels et folie attendent ceux qui s'y risquent. »

Voilà le bouquet de « fleurs du mal » qui est offert au débutant sans gourou, ou avec un gourou non authentique !

Revenons à la Magie sacrée. Ayant précisé la signification de sa « couronne » ou sa légitimité divine, il nous faut maintenant considérer son « sceptre » ou sa puissance.

Le sceptre de « l'Impératrice » est formé de trois parties : une croix, un globe et une baguette terminée par une petite boule ou un gland. La baguette est plus étroite en bas, à l'endroit où « l'Impératrice » la tient, qu'en haut, où elle supporte le globe surmonté de la croix.

Le globe est divisé en deux par une ceinture ou « zone équatoriale ». Ainsi, peut-on dire qu'il est formé de deux coupes, l'une renversée, supportant la croix et tournée vers le bas,



l'autre supportée par la baguette et ouverte vers le haut.

Or, la réunion d'une coupe surmontée d'une croix et d'une autre supportée par une baguette, (le sceptre de l'Impératrice), est l'expression symbolique de la méthode de la réalisation de la potentialité représentée par la couronne. C'est l'union de deux volontés potentielles dans la couronne, devenues actuelles dans le sceptre. La coupe surmontée de la croix et tournée vers le bas est la volonté divine, tandis que la coupe supportée par la baguette et tournée vers le haut est la volonté humaine. Leur union active est le sceptre ou la puissance de la Magie sacrée. Cette puissance résulte de l'influx de la croix qui coule de la coupe supérieure dans la coupe vide inférieure et de là descend par la baguette pour se concentrer à son extrémité comme un gland ou une goutte. En d'autres termes : le Saint Sang d'en haut se concentre et devient une « goutte » de sang humain par la parole et l'action humaines.

Vous direz peut-être : mais c'est du Saint GRAAL, c'est de l'Eucharistie mystique, que vous parlez !

Oui, c'est exactement du Saint-Graal ou de l'Eucharistie mystique qu'il s'agit. Car c'est là, et là seulement, que réside la puissance de la Magie sacrée. Cette puissance est en dernière analyse celle de la double sincérité – divine et humaine – réunie dans la parole ou action humaines. C'est parce qu'aucune parole, aucune action n'est vraiment sincère, quand elle n'est que cérébrale et qu'elle n'est pas une saignée vitale. Plus il y a de sincérité dans la parole ou dans l'action humaine, plus il y a de l'essence vitale du sang. Lorsqu'il arrive – et les Anges s'agenouillent en adoration quand cela arrive – que le désir humain soit en accord avec le désir divin, le Saint

Sang s'unit alors à l'essence vitale du sang humain et le *Mystère du Dieu-Homme se répète* et de même se réitère la puissance miraculeuse du Dieu-Homme. C'est là la puissance de la Magie sacrée — ou son sceptre.

Cher Ami Inconnu, ne croyez pas que j'aie combiné intellectuellement ces choses, après avoir lu des livres sur le Saint Graal et des traités de théologie mystique sur le Sacrement de l'Eucharistie. Non, je n'aurais jamais écrit sur le mystère du Sang comme sur la source de la Magie sacrée — même si je « savais » ces choses — si je n'avais visité à maintes reprises la Chapelle du Saint Sang à Bruges. Là j'ai eu l'expérience bouleversante de la *réalité* du Saint Sang du Dieu-Homme. C'est cette expérience, de l'effet rajeunissant l'âme — que dis-je ? — Non seulement rajeunissant l'âme, mais encore la relevant dans le sens de la guérison d'Enée opérée par Saint Pierre : « lève-toi, et fais ton lit toi-même ! » — c'est cette expérience, dis-je, qui m'a révélé le Mystère du Saint Sang et la source de la puissance de la Magie sacrée. Ne vous offusquez pas du caractère personnel de ce que je viens d'écrire. Je suis un auteur anonyme et je le reste pour pouvoir être plus franc et plus sincère qu'il n'est permis d'ordinaire à un auteur.

Le but de la Magie sacrée, comme nous l'avons dit, est représenté par l'écu que « l'Impératrice » tient à la place du livre que tient « la Papesse ». La Gnose sacrée a pour but l'expression communicable (ou « livre ») de la révélation mystique, tandis que le but de la Magie sacrée est l'*action libératrice* ou la restauration de la liberté pour les êtres qui l'ont partiellement ou totalement perdue. L'aigle en vol figuré sur l'écu signifie cette devise de la Magie sacrée, qui pourrait être ainsi formulée : « Rendre la liberté à quiconque est esclave ». Et elle comprend toutes les œuvres mentionnées par LUC (VII, 21, 22) :

« Jésus guérit plusieurs personnes de maladies, d'infirmités et de malins esprits, et il rendit la vue à plusieurs aveugles. Puis il répondit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. »

Voilà le but de la Magie sacrée; elle n'a pas d'autres buts que de rendre la liberté de voir, d'entendre, de marcher, de vivre, de poursuivre l'idéal et d'être véritablement soi-même — c'est-à-dire de rendre la vue

aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la marche normale aux boiteux, la vie aux morts, la bonne nouvelle ou l'idéal aux pauvres et le libre arbitre à ceux qui sont possédés par les esprits malins. Elle n'attend jamais à la liberté, dont la restauration est le but unique. L'objet de la Magie sacrée est plus que la guérison pure et simple; c'est la restauration de la liberté, y compris la libération de l'emprise du doute, de la peur, de la haine, de l'apathie et du désespoir. Les « esprits malins » qui privent l'homme de sa liberté ne sont point les êtres des hiérarchies dites « du mal » ou « hiérarchies déchues ». Ni Satan, ni Bélial, ni Lucifer, ni Méphistophélès n'ont jamais privé qui que ce soit de sa liberté. La *tentation* est leur arme unique et elle présuppose la liberté de celui qui est tenté. Mais la *possession* par un « esprit malin » n'a rien à voir avec la tentation. C'est toujours la même chose que pour le monstre de Frankenstein. On engendre un élémentaire et on devient ensuite l'esclave de sa propre création. Les « démons » ou « esprits malins » du Nouveau Testament s'appellent aujourd'hui dans la psychothérapie « névroses d'obsession », « névroses de peur », « idées fixes » etc. Ils ont été découverts par les psychiatres contemporains et sont reconnus comme réels — c'est-à-dire comme « organismes psychiques parasites » indépendants de la volonté consciente humaine et tendant à l'asservir. Mais le Diable n'y est pour rien — au moins en tant que participation directe. Il observe la *loi* — qui protège la liberté humaine et est la Convention inviolable entre les hiérarchies du « côté droit » et celles du « côté gauche » — et ne la viole jamais, comme il ressort par exemple de l'histoire de JOB. Que l'on ne craigne pas le Diable, mais que l'on craigne les penchants pervers en soi-même ! Car ces penchants pervers humains peuvent nous priver de notre liberté et nous asservir. Bien pis encore — ils peuvent se servir de notre imagination et de nos facultés d'invention et nous porter à des créations qui peuvent devenir le fléau de l'humanité. Les bombes atomiques et à hydrogène en sont des exemples flagrants.

L'homme avec la perversité possible de son imagination faussee est bien plus dangereux que le Diable et ses légions. Car l'homme n'est pas lié par la Convention conclue entre le Ciel et l'Enfer; il peut outrepasser les limites de la Loi et engendrer *arbitrairement* des forces mauvaises dont la nature et l'action sont *hors* du cadre de la Loi. Tels étaient les Molochs et autres « dieux » de Canaan, Phénicie, Carthage, ancien Mexique et d'autres pays qui exigeaient des sacrifices humains. Il faut se garder d'accuser à tort les êtres des hiérarchies du mal d'avoir joué le rôle des Molochs, ceux-ci n'étant que des créatures de

l'imagination et de la volonté perverses des collectivités humaines. Ils sont des égrégores de la perversité collective, tout comme il existe des « démons » ou « esprits malins » engendrés par des individus. — Mais nous avons assez parlé des démons, le problème des « esprits malins » sera traité de façon plus détaillée et plus approfondie dans la 15e Lettre consacrée à l'Arcane XV.

La cathèdre, sur laquelle « l'Impératrice » est assise, représente, comme nous l'avons dit, le rôle de la Magie sacrée dans le monde. C'est sa place dans le monde et dans l'histoire du monde. C'est sa base enfin. En d'autres termes, c'est ce qui l'attend, la désire et est toujours prêt à la recevoir. De quoi s'agit-il en fait ?

Vu la fonction libératrice de la Magie sacrée, il s'agit de tout ce qui est privé de la liberté et assujetti à la nécessité. C'est ce dont St Paul dit :

« En effet, la création attend, avec un ardent désir, que les enfants de Dieu soient manifestés.

Car la création a été assujettie à la vanité, non pas volontairement, mais par celui qui l'y a assujettie.

Mais elle espère qu'elle sera aussi délivrée de la servitude de la corruption pour être dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Car nous savons que jusqu'à ce jour toute la création soupire, et qu'elle est comme en travail;

et non seulement elle, mais nous aussi qui avons les prémices de l'Esprit, qui soupirons en nous-mêmes en attendant la rédemption de notre corps. » (Romains, VIII, 19-23).

C'est donc le règne minéral, végétal, animal et humain de la nature — en un mot la nature entière — qui constitue le domaine de la Magie sacrée. Sa raison d'être provient de la chute et du domaine entier de la chute comprenant la nature déchue, l'homme déchue et les hiérarchies déchues. Ce sont les êtres qui lui appartiennent qui espèrent « avec un ardent désir » être « délivrés de la servitude de la corruption pour être réintégrés dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu ».

Comment la Magie sacrée agit-elle à cette fin ? Comment délivre-t-elle, par exemple les hommes ?

La cathèdre de « l'Impératrice » a un dossier. Il ressemble fort à deux ailes, de sorte que certains interprètes du Tarot ont vu « l'Impératrice » comme étant ailée. D'autres, cependant, n'y ont vu

qu'un dossier. Vu la contexture de la lame, le sens du blason portant l'aigle, du sceptre surmonté par la croix et la couronne à deux étages, ne faudrait-il pas y voir un dossier en forme de deux ailes pétrifiées immobilisées, mais qui furent autrefois des ailes véritables et qui le sont encore potentiellement ?

Si cette interprétation était acceptée, non seulement elle réconcilierait les deux points de vue opposés en apparence mais elle cadrerait aussi avec tout ce que la lame enseigne sur le domaine, le but, la puissance et la légitimité de la Magie sacrée : rendre le mouvement aux ailes pétrifiées; ne serait-ce pas en accord avec la mission libératrice de la Magie sacrée et avec les paroles de Saint Paul ?

Quoi qu'il en soit, cette interprétation comporte la réponse à la question qui porte sur la manière concrète dont se manifeste l'action libératrice de la Magie sacrée. Elle est en tout point contraire à l'action de contrainte de la magie fausse ou personnelle. Elle oppose à l'action de l'hypnose celle du réveil de la volonté libre; à la suggestion, la délivrance des idées fixes et des complexes psychopathologiques; à l'évocation du nécromant, la montée vers le défunt effectuée par la force de l'amour; aux moyens de contrainte employés par la magie cérémonielle à l'égard des êtres élémentaires (gnomes, ondines, sylphes et salamandres), le gain de leur confiance et de leur amitié par des actes correspondants; aux procédures de la Kabbale pratique ayant pour but l'asservissement des « esprits malins » (dans le sens des hiérarchies déchues) leur Transformation en serviteurs de leur plein gré par la résistance aux tentations spéciales de chacun d'eux. Car eux aussi attendent « que les enfants de Dieu soient manifestés » et cette manifestation pour eux signifie en premier lieu l'inaccessibilité à leurs tentations. Résistez au diable, et le diable sera votre ami. Un diable n'est pas athée; il ne doute pas de Dieu. La foi qui lui manque, c'est la foi en l'homme. Et l'acte de la Magie sacrée à l'égard d'un tel diable est celui du rétablissement de sa foi en l'homme. Le but des épreuves de JOB n'était pas de dissiper les doutes de Dieu, mais bien ceux du Diable. Ces doutes une fois dissipés, qui était donc celui qui œuvrait pour rendre à Job tout ce qu'il avait perdu, sinon le même être qui l'en avait auparavant privé ? L'ennemi de Job devient son serviteur de bon gré — et « serviteur de bon gré » veut dire ami. La Magie sacrée, enfin, oppose à la transfusion fluïdique du magnétisme la pratique de prendre pour soi les maladies et les infirmités d'autrui, selon le précepte de Saint Paul :

« Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ ». (Galates VI, 2).

C'est ainsi que les saints pratiquaient la Magie sacrée. Ils ne projetaient pas leurs forces, leur vitalité ou leurs fluides en autrui, mais *prenaient* bien au contraire, de lui ce qui était malsain. Sainte LIDVINE, par exemple, qui ne quitta jamais son lit et sa chambre, pendant de longues années, se ressentit fortement de méfaits de l'alcool. Dans le même temps un alcoolique guérissait dans la ville de Schiedam.

En dressant cette liste des contraires, je n'ai pas eu l'intention de juger, moins encore de condamner, l'hypnose, la suggestion, toute évocation, la magie cérémonielle ayant trait à la nature, la Cabbale pratique aspirant à la mainmise sur les « esprits malins » et le magnétisme. Mon seul but était de dégager ce qui différencie la Magie sacrée de ces pratiques. Elles aussi *peuvent* servir le bien. Mais la Magie sacrée ne peut autre chose que servir le bien.

Y a-t-il des « grimoires » de la Magie sacrée ? Oui, si l'on comprend par « grimoires » un arsenal d'armes ou d'outils dont on se sert. Cet arsenal est constitué par des formules, des gestes et des figures reproduites par les gestes. Mais on ne doit pas les choisir arbitrairement. Le choix en doit être réservé soit à la science profonde *confirmée par la révélation* soit à la *révélation directe* confirmée ultérieurement par la science due à l'expérience.

Quant à l'arsenal des formules, il est accessible presque en entier à tout le monde. Car le formulaire principal de la Magie sacrée est l'Écriture Sainte, la Bible comprenant le Nouveau et l'Ancien Testament. L'Évangile selon Saint Jean y occupe une place prééminente, car il est constitué presque entièrement par des formules magiques. Puis viennent les trois autres Évangiles et l'Apocalypse. On trouve aussi des formules magiques dans les Épîtres et dans les Actes. Dans l'Ancien Testament, on les trouve surtout dans les Psaumes, le Livre de la Génèse (Bereschith), Ezéchiel et les autres prophètes. Il y a aussi des formules magiques dans le Rituel liturgique de l'Église et dans la tradition écrite ou orale remontant aux saints et aux grands mystiques. Le texte de la Table d'Emeraude appartient également à l'arsenal des formules de la Magie sacrée.

En ce qui concerne la partie « muette », c'est-à-dire les gestes et les figures reproduites par les gestes, de la Magie sacrée, leur *choix* doit être de même soit confirmé par la révélation soit indiqué par elle. Ce sont, en règle générale, des gestes du Rituel employés par l'Église traditionnelle (Romaine ou Grecque-Orthodoxe) et des gestes reproduisant un nombre limité de figures géométriques. Ainsi faut-il parfois

s'agenouiller, parfois être debout, parfois se prosterner; il faut parfois faire le geste de la bénédiction, parfois celui de la protection ou bien celui de la libération, etc.

Ces formules et ces gestes ne sont pas secrets, mais il ne faut pas les *trahir*. « Trahir » ne signifie pas les divulguer, les faire connaître à d'autres; on ne trahit pas une formule magique en la faisant connaître à quelqu'un qui pouvait encore l'ignorer, mais on la trahit lorsqu'on l'arrache à son propre domaine sacré et à la *contexture* sacrée de l'opération magique dont elle fait partie et lorsqu'on la fait descendre à un plan inférieur, c'est-à-dire, lorsqu'on en *abuse*. Il en va ainsi des formules par lesquelles la consécration s'opère à la Messe. Tout le monde les connaît, mais elles ne sont opérantes que lorsqu'elles sont prononcées dans la *contexture* sacrée de la Messe par une personne qui est seule légitimée à le faire. Ce n'est pas le secret qui les rend opérants; c'est la *contexture*, et le *niveau* de l'opération, ainsi que la *légitimation* de l'opérant ou du célébrant. On ne trahit donc pas les formules de la consécration en les imprimant dans les missels. Mais on les trahirait, si un laïc s'en servait dans une « messe » arbitrairement improvisée ou inventée. Le *mystère* est protégé d'une autre manière que le *secret*. Sa protection, c'est sa lumière, tandis que la protection du secret est l'obscurité. Quant à l'*arcane*, qui est le degré moyen entre le mystère et le secret, c'est le demi-jour qui le protège. Car il se révèle et se cache à la fois par le moyen du symbolisme. Le symbolisme est le demi-jour des arcanes. Ainsi les Arcanes du Tarot sont des formules rendues visibles et accessibles à tout le monde. Ils amusaient dans le passé des milliers de personnes; des centaines de personnes s'en servaient pour dire la bonne aventure; quelques-unes en éprouvèrent l'effet révélateur. Court de GEBELIN en fut étonné; Eliphas LEVI en fut saisi; PAPUS en fut inspiré; d'autres les suivirent et subirent l'étrange et presque irrésistible attrait du Tarot — ils l'étudiaient, le méditaient, le commentaient et l'interprétaient étant stimulés, inspirés et illuminés par « quelque chose » dans le Tarot qui se révèle et se cache à la fois dans le demi-jour de ses symboles. Et nous ? Où en sommes-nous avec le Tarot ? Nous le saurons de science certaine après la XXII^e Lettre, consacrée aux Arcanes Mineurs du Tarot.

*
* *

La cathédre sur laquelle « l'Impératrice » est assise représente le

second **HÉ** du « tetragrammaton » de la Magie sacrée, c'est-à-dire son ensemble *manifesté*; sa couronne correspondant au **IOD**, le sceptre au premier **HÉ** et l'écu au **VAV** du tetragrammaton. C'est pourquoi nous avons défini la cathédre comme « le rôle de la Magie sacrée dans le monde et dans l'histoire. » On pourrait également dire que c'est le *phénomène* de la Magie sacrée entière comme il s'est manifesté, se manifeste et se manifestera dans l'histoire de l'humanité. C'est son *corps* historique qui révèle son âme et son esprit. Par « corps » j'entends ce qui rend possible l'action directe dans le monde des faits. Ainsi « l'arsenal » ou dépôt des formules et gestes magiques dont on se sert dans l'exercice pratique de la Magie sacrée fait partie de son « corps ». Le Rituel de ses opérations universelles destinées à servir l'humanité entière qui transcendent l'espace et le temps, c'est-à-dire les sept sacrements de l'Église universelle font, en tant que rituel, également partie de son « corps ». Puis les personnes qui ont la mission ou le don de perpétuer la tradition de la Magie sacrée en font de même partie. Ce corps est comme un *arbre* qui a un certain nombre de branches qui portent beaucoup de feuilles et dont les racines sont au ciel et dont le faite est tourné en bas. Il n'a qu'un tronc et qu'une sève qui alimente et vivifie toutes ses branches avec leurs feuilles innombrables.

Est-ce « l'Arbre des Sephiroth » de la Cabbale ? Ou bien l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal ? Ou encore l'Arbre de Vie ?

Le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal a eu un triple effet : l'effort, la souffrance et la mort. L'effort ou le travail prit la place de l'union mystique avec Dieu, laquelle union sans effort est l'enseignement du premier Arcane du Tarot « le Bateleur ». La souffrance remplaça la révélation directe reflétée ou la Gnose (révélation directe qui est l'enseignement du deuxième Arcane du Tarot, « la Papesse »). Et la mort entra dans le domaine de la Vie ou de la Magie sacrée créatrice qui est l'enseignement du troisième Arcane du Tarot, « l'Impératrice ». Or, la Magie sacrée est la Vie telle qu'elle fut avant la chute. La Gnose du 2^e Arcane est la Conscience telle qu'elle fut avant la chute. Et la Spontanéité mystique du 1^{er} Arcane est le rapport entre l'homme et Dieu tel qu'il fut avant la chute. Cette spontanéité primordiale donnait l'impulsion et la direction à l'évolution ou au développement de l'être humain. Ce n'est pas la lutte pour l'existence, décrite par Charles DARWIN il y a un siècle, qui a été l'impulsion foncière directrice vers l'idéal ou but de l'évolution avant la chute, mais bien cet état d'être que nous désignons aujourd'hui par le terme d'« union mystique ». Le principe de la *lutte* ou de l'effort

ne fut mis en jeu qu'après la chute. De même la souffrance ne jouait pas avant la chute le rôle d'éveiller la conscience; ce rôle était alors réservé à la révélation directe reflétée ou à la Gnose. La mort non plus ne jouait pas alors le rôle de la libération de la conscience par la destruction des formes qui l'enferment, rôle qu'elle joue depuis la chute. Au lieu de la destruction des formes avait lieu leur *transformation* continue. Ceci fut opéré par l'action perpétuelle de la Vie effectuant la métamorphose des formes conformément aux changements de la conscience qui s'en servait. Cette action perpétuelle libératrice *constructive* de la Vie était — et elle est encore — la fonction de la Magie sacrée ou divine. Et c'est cette fonction transformatrice, opposée à la fonction destructrice de la mort, que la Genèse de Moïse désigne par le symbole de « l'Arbre de Vie ».

Or, la chute avait changé le destin de l'humanité en ce sens que l'Union Mystique fut remplacée par la lutte ou l'effort, la Gnose par la souffrance et la Magie sacrée par la mort. C'est pourquoi la formule annonçant la Bonne Nouvelle que les effets de la chute peuvent être surmontés et que le *chemin* de l'évolution humaine peut redevenir celui de l'union mystique au lieu de la lutte, que la révélation reflétée immédiatement ou la Gnose peut remplacer l'enseignement de la *vérité* par la souffrance, et que la Magie sacrée ou la *vie* transformatrice peut prendre la place de la mort destructrice — c'est pourquoi, dis-je, cette formule a la teneur que voici :

Je suis la voie, la vérité, et la vie. (Jean, XIV, 6)

Cette formule est en même temps le résumé des trois premiers Arcanes du Tarot, c'est-à-dire de l'arcane de la vraie voie, ou de la Spontanéité mystique, de l'arcane de la vérité révélée ou de la Gnose, et de l'arcane de la vie transformatrice ou de la Magie sacrée.

La Magie sacrée est donc l'Arbre de Vie, inaccessible à la témérité arbitraire, mais se manifestant dans l'histoire humaine entière par l'intermédiaire de ceux qui savent dire « Ecce ancilla Domini, mihi fiat secundum verbum tuum. » ou bien : « Ecce servus Domini, faciam secundum verbum tuum. » Elle se manifeste par le miracle de l'histoire humaine que la *vie* surbiologique humaine continue de siècle en siècle, de millénaire en millénaire et que sa source ne tarit pas; que le feu sacré sur les autels des cœurs et les autels de pierre ne s'éteint pas de siècle en siècle, de millénaire en millénaire, que la Bonté, la Vérité et la Beauté ne perdent pas leur attrait de siècle en siècle; qu'il n'y ait quand même et Foi, et Espérance et Charité dans le monde; qu'il y ait

des saints, des sages, des génies, des bienfaiteurs, des guérisseurs que la pensée pure, la poésie, la musique, la prière ne soient pas englouties par le néant; qu'il y ait ce miracle universel de l'histoire humaine et que le miraculeux existe. Oui, le miraculeux existe, car la vie n'est qu'une série de miracles, si nous entendons par « miracle » non pas l'absence de cause (c'est-à-dire qu'il ne serait causé par personne et par rien — ce qui serait plutôt le concept de « pur hasard ») mais bien l'effet visible d'une cause invisible ou l'effet sur le plan inférieur dû à une cause située sur un plan supérieur. L'incompréhensibilité n'est point la qualité distinctive du miracle; bien au contraire, le miracle est souvent essentiellement plus compréhensible qu'un phénomène dit « naturel » et « expliqué ». Il est, par exemple, plus compréhensible que Thérèse NEUMANN, en Bavière, ait vécu pendant des dizaines d'années sans autre nourriture que l'hostie — étant donné que la matière n'est que l'énergie condensée et que l'énergie n'est que conscience « condensée » — que le fait bien « expliqué » d'une seule cellule qui, en se multipliant par division, produit les cellules tout-à-fait différentes du cerveau, des muscles, des os, des cheveux etc. qui se groupent de telle manière qu'il en résulte un organisme entier humain ou animal. Lorsqu'on me dit que tout cela s'explique par l'hérédité, que les « gènes » renfermés dans la première cellule sont tels qu'il doit en résulter un tel organisme, je m'incline, mais je n'y vois que du feu.

L'Arbre de Vie est la source des miracles de la génération, de la transformation, du rajeunissement, de la guérison et de la libération. Sa participation consciente *ad perpetranda miracula rei unius*, comme le dit la Table d'Émeraude, est le Grand-Œuvre de la Magie sacrée.

On peut comprendre l'idéal du Grand-Œuvre lorsqu'on le compare à l'idéal de la science exacte moderne. Or l'idéal de la science est le pouvoir — le pouvoir technique pratique et le pouvoir technique intellectuel. L'aspect intellectuel de l'idéal scientifique est de réduire la multiplicité des phénomènes à un nombre limité de lois et de les réduire ensuite à une seule formule simple. Il s'agit en fin de compte de mécaniser l'intellect de telle manière qu'il calcule le monde au lieu de le comprendre. Alors on aura atteint le pouvoir technique intellectuel.

L'aspect pratique de l'idéal scientifique se révèle dans le progrès de la science moderne depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Ses étapes essentielles sont les découvertes successives mises au service de l'homme : la vapeur, l'électricité et l'énergie atomique. Mais toutes différentes qu'elles paraissent être, ces découvertes ne sont basées que sur un seul principe, à savoir le principe de la destruction de la matière,

par laquelle l'énergie est libérée pour être capturée de nouveau par l'homme afin d'être mise à son service. Ce sont les petites explosions régulées de l'essence qui produisent l'énergie qui fait marcher une auto. Et c'est la destruction de l'atome, qui produit l'énergie atomique. Qu'il s'agisse du charbon, de l'essence ou de l'atome d'hydrogène, qu'importe, il s'agit toujours de produire de l'énergie en détruisant de la matière. L'aspect pratique de l'idéal scientifique est la domination sur la nature au moyen de la mise en jeu du principe de destruction ou de mort.

Imaginez-vous, Cher Ami Inconnu, des efforts et des découvertes dans la direction opposée, dans la direction de la construction ou de la vie. Imaginez-vous, non pas l'explosion, mais bien l'épanouissement d'une « bombe atomique » constructive. Il n'est pas trop difficile de l'imaginer, car chaque petit gland est une telle « bombe constructive » et le chêne n'est que le résultat visible de « l'explosion » lente — ou l'épanouissement — de cette « bombe ». Imaginez-le, et vous aurez l'idéal du « Grand Œuvre » ou l'idée de l'Arbre de Vie. L'image même de « l'Arbre » comporte la négation de l'élément technique et mécanique. Il est la synthèse vivante de la lumière céleste et des éléments de la terre. Il est la synthèse du ciel et de la terre, il synthétise constamment ce qui descend d'en haut et ce qui monte d'en bas.

Or, l'idéal de l'Hermétisme est contraire à celui de la science. Au lieu d'aspirer au pouvoir sur les forces de la nature au moyen de la destruction de la matière, l'Hermétisme aspire à la participation consciente des forces constructives du monde sur la base d'une alliance et d'une communion cordiale avec elles. La science veut contraindre la nature à obéir à la volonté de l'homme tel qu'il est; l'Hermétisme — ou la philosophie de la Magie sacrée — veut au contraire purifier, illuminer et changer la volonté et la nature humaine afin de les rendre conformes à la nature naturante et de les rendre capables de recevoir sa révélation accordée de bonne grâce.

Le Grand-Œuvre, comme idéal, est donc l'état de l'être humain qui est en paix, alliance, harmonie et collaboration avec la Vie. C'est là « le fruit de l'Arbre de Vie ».

Mais la Bible ne dit-elle pas que l'approche de l'Arbre de Vie est défendue et que Dieu

« mit à l'orient du jardin d'Eden le chérubin qui agit une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'Arbre de Vie » ?

Oui, elle est défendue, mais la défense n'est pas absolue et générale;

elle est *spécifiée*. Lisons ce que la Bible en dit (Genèse, 3, 22) :

Et Eloïm dit : « Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal... Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'Arbre de Vie, d'en manger et de vivre éternellement ».

Il s'agit de la défense *d'avancer la main* et de *prendre* de l'Arbre de la Vie, et c'est cela, rien que cela, qu'empêche l'épée flamboyante du Gardien d'Eden.

« Avancer la main et prendre » – c'est le motif, la méthode et l'idéal scientifiques. C'est la volonté-de-pouvoir sous-jacente à l'attitude scientifique qui est empêchée par l'épée flamboyante du Gardien d'Eden; défense de répéter l'acte commis à l'égard de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Mais le motif, la méthode et l'idéal hermétique sont contraires à ceux de la science. La volonté-de-servir est sous-jacente à l'attitude foncière hermétique. Au lieu d'avancer la main pour *prendre*, l'homme ouvre son intellect, son cœur et sa volonté pour *recevoir* ce qui lui sera accordé de bonne grâce. L'inspiration, l'illumination et l'intuition qu'il cherche ne sont pas autant de conquêtes accomplies par sa volonté; elles sont plutôt des dons d'en haut, précédés des efforts de la volonté humaine en vue d'en devenir digne.

L'épée flamboyante du Gardien d'Eden est une arme de la Magie divine. Cela veut dire qu'elle est essentiellement un « oui » et non pas un « non ». Elle est essentiellement constructive et non pas destructive. En d'autres termes, elle invite, encourage et dirige tous ceux qui sont dignes, ainsi que tout ce qui est digne en chacun, des bénéfices de l'Arbre de Vie et elle interdit, décourage et éloigne tous ceux qui en sont indignes, ainsi que tout ce qui est indigne en chacun. L'épée flamboyante est la *bénédictio*n faite à ceux qui cherchent l'Arbre de l'Amour Éternel qui est l'Arbre de Vie, et elle est en même temps, par le fait même qu'elle bénit, la force flamboyante d'interdiction à l'égard de ceux qui cherchent l'Arbre de Vie pour s'emparer de ses fruits. L'épée du Saint Gardien d'Eden agit toujours dans la vie spirituelle de l'humanité. Elle appelle les chercheurs et elle repousse les voleurs. C'est grâce à elle que l'Hermétisme, la tradition millénaire de la poursuite ininterrompue de l'idéal du Grand-Oeuvre, existe – malgré toutes les chimères, toutes les formes de charlatanerie inconsciente et consciente qui accompagnent cette poursuite.

L'épée du Saint Gardien d'Eden opère, sans faire acception

de personnes, la révélation magique de l'Arbre de Vie. Elle est le verbe magique flamboyant éveillant dans les âmes humaines le désir ardent du Grand-Oeuvre, de la Vie Miraculeuse. Elle « n'éteint pas le lumignon qui flambe encore et elle n'achève point de briser le roseau froissé », parce que sa mission est divine et qu'il est propre au divin non seulement d'épargner toute gouttelette de sincérité et toute étincelle de l'amour, mais encore de les faire croître et s'étendre. Car malgré toute la corruption que manifeste l'expérience de l'histoire, il n'y a rien de corrompu en totalité. L'enseignement de l'Église traditionnelle selon lequel la nature est blessée, non détruite (« *natura vulnerata, non deleta* ») est absolument vrai. L'Arbre de Vie est l'unité ou synthèse de la conscience, de la force et de la matière. *Trois* est son nombre. Car il reflète l'unité de la Sainte Trinité.

Il est en même temps l'unité de la Mystique, de la Gnose et de la Magie. C'est pourquoi il ne faut pas les séparer. « L'Impératrice » comme symbole de la Magie sacrée, contient en soi la Gnose et la Mystique ou – « la Papesse » et « le Bateleur ». Ces arcanes ne sont pas compréhensibles lorsque l'on les prend séparément. En général, tous les Arcanes du Tarot ne sont compréhensibles que pris dans leur ensemble.

Mais il arrive bien que la conscience humaine sépare l'inséparable en *oubliant* l'unité. On prend une branche de l'Arbre de Vie et on la cultive comme si elle existait sans le tronc. La branche peut avoir une longue vie, mais elle dégénère. C'est ainsi qu'en oubliant la Gnose et la Mystique on avait pris séparément la Magie qui, étant une branche séparée de son tronc, cessa d'être la Magie sacrée et devint la magie arbitraire ou personnelle. Celle-ci se mécanisa à un certain degré et devint ce que l'on comprend par « magie cérémonielle » qui a eu son temps de floraison depuis la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle. Elle était par excellence, la magie des humanistes, elle n'était plus la Magie divine, mais la magie *humaine*. Elle ne servait plus Dieu, mais l'homme. Son idéal devint le pouvoir humain sur la nature invisible et visible. Plus tard on oubliera aussi la nature invisible. On se concentra sur la nature visible seule en vue de l'assujettir à la volonté humaine. C'est ainsi que prit naissance la science technologique et industrielle. Elle est la continuation de la magie cérémonielle des humanistes, dépourvue de son élément occulte, tout comme la première est la continuation de la Magie sacrée, mais dépourvue de son élément gnostique et mystique.

Ce que je viens de dire est parfaitement en accord avec ce qu'en pense PAPUS (et Eliphas LEVI). Or Papus dit :

« La Magie cérémonielle est une opération par laquelle l'homme cherche à contraindre par le jeu même des forces naturelles, les puissances invisibles de divers ordres à agir selon ce qu'il requiert d'elles. A cet effet, il les saisit, il les surprend pour ainsi dire, en projetant, par l'effet des correspondances que suppose l'Unité de la Création, des forces dont lui-même n'est pas le maître, mais auxquelles il peut ouvrir des voies extraordinaires... La Magie cérémonielle est d'ordre absolument identique à notre science industrielle. Notre puissance est presque nulle auprès de celle de la vapeur, de l'électricité, de la dynamite; mais, en leur opposant par des combinaisons appropriées, des forces naturelles aussi puissantes qu'elles, nous les concentrons, nous les emmagasinons, nous les contrainsons à transporter ou à briser des masses qui nous annuleraient... »
(Traité élémentaire de Science Occulte, p. 425, 426)

Que dire de plus ? On peut, peut-être, ajouter une autre phrase de PAPUS, définissant le rapport entre le « magiste scientifique » ou occultiste et le sorcier. Le voici :

« Le sorcier est à l'occultiste ce que l'ouvrier est à l'ingénieur ». (La Science des Mages, p. 68)

Le sorcier n'est donc qu'un occultiste amateur.

Tout comme la science technologique contemporaine est la continuation directe de la magie cérémonielle, l'art profane contemporain n'est que la continuation de la Gnose et de la Magie, qui avaient perdu de vue la mystique et qui avaient été séparées d'elle. Car l'art cherche à révéler et il s'attache à le faire d'une manière magique.

Les mystères anciens n'étaient que l'art sacré ayant dans l'arrière-plan conscient la Mystique et la Gnose. Mais une fois cet arrière-plan oublié, ou trop éloigné dans l'histoire, il reste une gnose, (ou un « révélationnisme ») privée du fond de la discipline et de l'expérience mystique. Ainsi naquit « l'art créatif », et les Mystères devinrent théâtre, les mantras révélateurs devinrent des vers, et les hymnes devinrent des chansons et les mouvements pantomimiques révélateurs devinrent des danses, tandis que les mythes cosmiques cédèrent leur place aux belles lettres.

L'art, étant séparé de l'organisme vivant de l'unité du Tetragrammaton, s'éloigne nécessairement aussi bien de la Gnose que de la Magie sacrée dont il est issu et auxquelles il doit sa substance et la sève de sa

vie. La révélation pure de la Gnose devient de plus en plus le jeu de l'imagination et le pouvoir magique dégénère de plus en plus en esthétique. C'est ce que Richard WAGNER avait compris et ce à quoi il avait voulu remédier. L'œuvre de WAGNER poursuivait le but de la réintégration de l'art — en effectuant la réunion de celui-ci avec la Gnose et la Mystique afin qu'il redevienne Magie sacrée.

Joséphin PÉLADAN s'attachait à faire la même chose en France. Il eut même un succès éblouissant mais passager — pour des raisons qu'il comprit ultérieurement. Le silence est le climat indispensable à toute révélation; le bruit la rend absolument impossible.

La vie religieuse, comme chacun sait, connaît aussi la décadence lorsqu'elle cesse d'être enracinée dans la Mystique, illuminée par la Gnose et mue par la Magie sacrée. Elle refroidit sans le feu de la Mystique, s'obscurcit sans la lumière de la Gnose et devient impuissante sans le pouvoir de la Magie sacrée. Il ne lui reste alors qu'un légalisme théologique supporté par un légalisme moral — voilà l'origine de la religion des scribes et des pharisiens au temps du Nouveau Testament. Ceci est le crépuscule qui précède sa nuit — sa mort.

La foi est l'expérience du souffle divin; l'espérance est l'expérience de la lumière divine et l'Amour est l'expérience du feu divin. Il n'y a pas de vie religieuse authentique et sincère sans foi, espérance et amour; mais il n'y a pas de foi, d'espérance et d'amour sans expérience mystique, ou, ce qui est la même chose, sans grâce. Aucun argument intellectuel ne peut éveiller la foi; il peut, tout au plus, éliminer les obstacles, les malentendus et les préjugés, et aider ainsi à l'établissement de l'état du silence intérieur nécessaire à l'expérience du souffle divin. Mais la foi elle-même est le souffle divin dont l'origine ne se trouve ni dans le raisonnement logique, ni dans l'impression esthétique, ni dans l'acte moral humain.

Le Verbe flamboyant divin luit dans le monde des silences de l'âme et le meut. Ce mouvement est la foi vive, donc réelle et authentique, et cette lumière est l'espérance ou illumination, tandis que tout dérive du feu divin qui est l'amour ou union avec Dieu. Les trois « voies » (ou stades mystiques) traditionnelles — de la purification, de l'illumination et de l'union — sont celles de l'expérience du souffle divin ou de la foi, de la lumière divine ou de l'espérance et du feu divin ou de l'amour. Ces trois expériences foncières de la révélation du divin constituent le triangle de la Vie, car nul esprit, nulle âme et nul corps même ne pourraient vivre s'ils étaient entièrement privés de tout amour, de toute espérance et de toute foi.

Ils seraient alors dépourvus de tout élan vital. Car l'élan vital, défini par Henri BERGSON comme l'impulsion générale de l'évolution, est-il autre chose qu'un amour, qu'une espérance et qu'une foi œuvrant au fond de la vie entière ? C'est par ce qu'au commencement était le Verbe et que toutes choses lui doivent leur existence (Jean, I) et parce que le Verbe primordial vibre encore en tout ce qui vit, que le monde vit encore et qu'il y a un élan vital qui n'est autre chose que l'amour, l'espérance et la foi, inspirés jadis par le Verbe Créateur.

Dans ce sens BROWNING a eu raison de dire que « la nature est surnaturelle » Car son origine surnaturelle se manifeste encore dans son élan vital. Vouloir vivre ! Mon Dieu, quelle profession de foi, quelle manifestation d'espérance et quelle ardeur d'amour !

L'amour, l'espérance et la foi sont en même temps l'essence de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée. La FOI est la source du pouvoir magique et tous les miracles dont parle l'Evangile lui sont attribués. La révélation — toutes les révélations — de la Gnose n'ont qu'un but : donner, préserver et accroître l'ESPÉRANCE. Le livre que la « Papesse » tient sur ses genoux est écrit afin que l'espérance demeure. Car toute révélation qui ne donne pas d'espérance est inutile et superflue. La Mystique est un feu sans réflexion, c'est l'union avec le divin dans l'AMOUR. Elle est la source première de toute vie, y compris la vie religieuse, artistique et intellectuelle. Sans elle, tout devient technique pure et simple. La religion devient un corps de techniques dont les scribes et les pharisiens sont les ingénieurs. Elle devient légaliste.

L'art devient un corps de techniques, soit traditionnelles, soit novatrices — un champ d'imitation ou d'expériences.

La science enfin devient un corps des techniques du pouvoir sur la nature.

Mais l'Arcane de la Magie sacrée, « l'Impératrice », nous appelle à prendre un autre chemin. Il nous appelle au chemin de la régénération, et non de la dégénérescence. Il nous invite à démécaniser tout ce qui est devenu uniquement technique, intellectuel, esthétique et moral. Il faut se démécaniser pour devenir mage. Car la Magie sacrée est toute entière *Vie* — la vie telle qu'elle se révèle dans le Mystère du Sang. Que nos problèmes deviennent autant de cris du sang, que nos paroles soient portées par le sang et que nos actions soient conformes à donner du sang ! Voilà comment on devient mage. On le devient en devenant *essentiel* — essentiel comme l'est le sang.

Eliphas LEVI mit comme sous-titre au chapitre consacré au troi-

sième Arcane du Tarot de son Dogme de la Haute Magie : « Plenitudo Vocis ». Son choix est plus qu'heureux, il est génial ! En effet « plénitude de la voix » — pourrait-on mieux décrire l'essence même de la Magie sacrée ? Oui, c'est la plénitude de la voix dont il s'agit dans la Magie sacrée ; c'est la voix pleine de sang, c'est le sang qui devient voix. C'est l'être dans lequel il n'y a rien de mécanique et qui est entièrement vivant.

Le troisième arcane du Tarot, étant l'Arcane de la Magie sacrée, est, par ce fait même, l'Arcane de la *génération*. Car la génération n'est qu'un aspect de la Magie sacrée. Si la Magie sacrée est l'union de deux volontés — humaine et divine — dont le miracle est le résultat, la génération elle aussi, présuppose la trinité du générateur, du générant et du généré. Or, le généré est le miracle résultant de l'union d'un principe générateur et d'un principe générant. Qu'il s'agisse d'une nouvelle idée, d'une œuvre d'art, de la naissance d'un enfant, qu'importe, c'est toujours la même loi de la génération qui opère, c'est toujours le même Arcane de la fécondité qui est en jeu, et c'est toujours le même mystère de l'Incarnation du Verbe qui en est le prototype divin.

Nous avons dit plus haut : la Magie sacrée est la Vie telle qu'elle fut avant la chute. Comme la vie est toujours génératrice, l'Arcane de la Magie sacrée est en même temps celui de la *génération avant la chute*, de la génération *verticale*, du plan supérieur au plan inférieur, au lieu de la génération *horizontale* qui s'accomplit sur un seul plan.

La formule de ce mystère est bien connue :

Et Incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine.

Elle contient la trinité du Générateur d'en haut, de la Générante en bas et du Généré, — ou : l'Esprit Saint, la Sainte Vierge et le Dieu-Homme. Elle est en même temps la formule de la Magie sacrée en général parce qu'elle exprime le mystère de l'union de la volonté divine et de la volonté humaine dans l'élément du sang. Le sang — dans son triple sens mystique, gnostique et magique — est le « sceptre » ou la puissance de la Magie sacrée.

A ce point, Cher Ami Inconnu, je me retire et je vous laisse seul avec votre Ange. Il ne convient pas que ma voix humaine s'arroge le droit de prononcer les choses qui sont la continuation plus approfondie de ce qui vient d'être esquissé ci-dessus.

IV

L'EMPEREUR



« L'EMPEREUR »

*Benedictus qui venit
in nomine Domini.*

Cher Ami Inconnu,

Une personne a autant d'autorité qu'elle est moins superficielle, qu'elle sait, et qu'elle peut. *Être* quelque chose, *savoir* quelque chose et *pouvoir* quelque chose, c'est ce qui rend une personne douée d'autorité. On peut aussi dire qu'une personne a de l'autorité au fur et à mesure qu'elle réunit en soi la profondeur de la mystique, la sagesse directe de la gnose et le pouvoir réalisateur de la magie. L'homme doué de ces qualités à un certain degré, fait école, à un plus haut degré encore, il fait loi.

C'est l'autorité seule qui est le pouvoir vrai et unique de la loi. La contrainte n'y est que l'expédient auquel on recourt pour remédier au manque d'autorité. Là où il y a autorité, c'est-à-dire où le souffle de la Magie sacrée rempli des rayons de la lumière de la Gnose émanée du feu profond de la Mystique est présent, là la contrainte est superflue.

Or « l'Empereur » du quatrième Arcane du Tarot n'a pas de glaive ni d'armes quelconques. Il règne par le *sceptre*, et par le sceptre seul. C'est pourquoi la première idée que la Lame évoque naturellement est celle de l'autorité sous-jacente à la loi. La thèse qui découle

des méditations des trois Arcanes précédents est que toute autorité prend sa source dans le Nom Ineffable divin IHVH et que toute loi en découle.

Par là même est impliqué que le porteur humain de l'autorité véritable *ne remplace pas* l'autorité divine mais, au contraire, lui *cède la place*. A cette fin, il est tenu de renoncer à quelque chose.

Or, la lame nous enseigne de prime abord que « l'Empereur » a renoncé à la contrainte, à la violence. Il n'a pas d'armes. Sa main droite tient le sceptre en avant, sur lequel son regard est fixé, et sa main gauche tient la ceinture sacrée. Il ne se tient ni debout ni assis. Il est simplement adossé à un siège court et ne pose qu'un pied à terre. Ses jambes sont croisées. L'écu portant l'aigle reste à terre à ses côtés. Enfin il porte une couronne massive et lourde.

La contexture de la Lame exprime des renoncements allant bien plus loin que la seule contrainte. L'Empereur a renoncé au repos, du fait qu'il n'est pas assis. Il a renoncé à la marche, du fait qu'il est adossé et qu'il a les jambes croisées. Il ne doit ni avancer en vue de l'offensive, ni reculer en vue de la retraite. Il est posté près de son siège et de son blason. Il est en sentinelle et comme tel il n'a pas la liberté de mouvement. Il est le gardien lié à son poste. Il garde le Sceptre. Or, le sceptre n'est pas un outil. C'est un symbole qui, au point de vue pratique, ne sert à rien. L'Empereur a renoncé à toute action, sa main droite tient le sceptre en avant, tandis que sa main gauche tient la ceinture serrée. Cette main n'est pas libre non plus parce que l'Empereur se restreint avec elle. Elle a pour fonction de tenir en échec la nature impulsive et instinctive de l'Empereur afin qu'elle ne s'interpose pas entre elle et lui et ne le détourne pas de son devoir de gardien.

L'Empereur a donc renoncé au *mouvement* au moyen des jambes et à l'*action* au moyen des bras. En même temps, il porte une couronne massive et lourde. Toute couronne – et nous avons déjà médité sur le sens de la couronne à propos de celle de « l'Impératrice » – a un double sens. Elle est le signe de la légitimité, mais aussi le signe d'une tâche ou d'une mission dont le couronné est chargé d'en haut. Ainsi toute couronne est essentiellement une couronne d'épines, non seulement parce qu'elle est lourde mais aussi parce qu'elle comporte une contrainte douloureuse à l'égard de la pensée et de l'imagination libre ou arbitraire de la personnalité. Elle émet bien des rayons à l'extérieur mais, à l'intérieur, ces mêmes rayons deviennent des épines pour la personnalité. Ils

jouent le rôle des clous perçant et crucifiant chaque pensée ou image de l'imagination personnelle. La pensée vraie en reçoit la confirmation et l'illumination ultérieure; la pensée fausse ou sans pertinence en est clouée et réduite à l'impuissance. La couronne de l'empereur signifie la renonciation à la liberté de mouvement intellectuel, tout comme ses bras et ses jambes signifient la renonciation à la liberté d'action et à celle de mouvement. L'Empereur est privé des trois libertés dites « naturelles » – de l'opinion, de la parole et du déplacement. – Autorité oblige.

Mais ce n'est pas tout. L'écu portant l'aigle reste à terre à ses côtés. L'Empereur ne le tient pas dans sa main, comme le fait l'Impératrice. L'écu est bien là, mais il appartient plutôt au *siège* qu'à la personne de l'Empereur. Cela veut dire que le *but*, devant lequel l'Empereur est en sentinelle n'est pas le sien mais celui du *siège*. L'Empereur n'a pas de mission personnelle; il y a renoncé en faveur du *siège*. En termes ésotériques, il n'a pas de *nom*, il est anonyme, car le nom – la mission – appartient au *siège*. Il n'est pas là en son propre nom mais bien au nom du *siège*. Ceci est la quatrième renonciation de l'Empereur – la renonciation à une mission personnelle ou au *nom*, dans le sens ésotérique du mot.

On dit que « la nature a horreur du vide ». La contre-vérité spirituelle en est que « l'esprit a le plein en horreur ». Il faut créer un vide naturel – ce que la renonciation accomplit – pour que le spirituel se manifeste. Les béatitudes du Sermon sur la Montagne (Matthieu V, 1-12) énoncent cette vérité fondamentale. La béatitude « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! » signifie que ceux qui sont riches en esprit, qui sont remplis du « royaume spirituel de l'homme », n'ont pas de place dans le « royaume des cieux ». La révélation présuppose le *vide* – l'espace mis à sa disposition – pour se manifester. C'est pourquoi il faut renoncer à l'opinion personnelle pour recevoir la révélation de la vérité, à l'action personnelle pour devenir agent de la Magic sacrée, à la voie (ou méthode) du développement personnel pour être guidé par le Maître des voies, à la mission personnellement choisie pour être chargé d'une mission d'en haut.

L'Empereur a établi en lui ce quadruple vide. C'est pourquoi il est « Empereur », c'est pourquoi il est *Autorité*. Il a fait en lui une place pour le Nom Divin IHVH qui est la source de l'autorité. Il a renoncé à l'initiative personnelle intellectuelle – et le vide qui en résulte se remplit de l'initiative divine ou le *Jod* du nom sacré. Il a renoncé à l'action et au mouvement – et le vide qui en résulte se

remplit de l'action révélatrice et du mouvement magique d'en haut, c'est-à-dire du Hé et du Vav du nom divin. Il a renoncé, enfin, à sa mission personnelle, il est devenu anonyme — et le vide qui en résulte se remplit de l'autorité (ou deuxième Hé) du nom divin, c'est-à-dire devient la source de la loi et de l'ordre.

Lao Tseu révèle dans son Tao Te King l'Arcane de l'Autorité. Il dit :

« Trente rayons convergents, réunis au moyen, forment une roue; mais c'est son vide central qui permet l'utilisation du char. Les vases sont faits d'argile, mais c'est grâce à leur vide que l'on peut s'en servir. Une maison est percée de portes et de fenêtres, et c'est leur vide qui la rend habitable. Ainsi, l'être produit l'utile; mais c'est le non-être qui le rend efficace » (XI). Et encore : « L'incomplet sera complété, le courbe redressé, le creux rempli, l'usé renouvelé, l'insuffisant augmenté, l'excès dissipé. C'est pourquoi le Saint-Homme, embrassant l'Unité, est le modèle du Monde. Parce qu'il ne se met pas en évidence, il brille; parce qu'il n'est pas personnel, il s'impose; parce qu'il ne se vante pas, il a du mérite; parce qu'il n'est pas orgueilleux, il ne cesse de croître; parce qu'il ne lutte pas, personne au monde ne peut s'opposer à Lui »... (XXII)

Parce qu'il a l'Autorité.

Dieu gouverne le monde par autorité, et non par force. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait ni liberté ni loi dans le monde. Et les trois premières prières du Pater Noster : « Sanctificetur Nomen tuum. Adveniat regnum tuum. Et fiat Voluntas tua sicut in coelo et in terra », — seraient dépourvues de sens. Celui qui prononce ces prières, le fait uniquement dans le but d'affirmer et d'accroître l'autorité divine et non la puissance divine. Le Dieu qui est tout-puissant, non virtuellement mais actuellement, n'a point besoin d'être prié pour que son règne vienne et que sa volonté soit faite. Le sens de cette prière est que Dieu n'est puissant qu'autant que son autorité est librement reconnue et acceptée. La prière est l'acte d'une telle reconnaissance et d'une telle acceptation. On est libre d'être croyant ou d'être mécréant. Rien ni personne ne peuvent nous contraindre à la foi — aucune découverte scientifique, aucun argument logique — aucune torture physique ne peut nous forcer à croire, c'est-à-

dire à reconnaître et à accepter librement l'autorité de Dieu. Mais d'autre part cette autorité une fois reconnue et acceptée, l'impuissant devient puissant. La puissance divine peut alors se manifester — et c'est pourquoi il est dit qu'un grain de foi suffit pour déplacer des montagnes.

Or le problème de l'autorité a une portée à la fois mystique, gnostique, magique et hermétique. Il comporte le mystère du Crucifiement chrétien et le mystère de la Retraite (Sod hatsimtsu) de la Cabbale lurianique. Voici quelques considérations qui peuvent nous aider à progresser dans une méditation approfondie de ce mystère.

Le monde chrétien adore le Crucifix, c'est-à-dire l'image exprimant le paradoxe du Dieu tout-puissant réduit à l'état d'extrême impuissance. Et c'est dans ce paradoxe que l'on voit la révélation la plus haute du Divin dans toute l'histoire de l'humanité. On y voit la révélation la plus parfaite du Dieu-Amour. « Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est » dit le Credo chrétien. Le Fils unique du Père éternel cloué sur la croix pour nous — voilà ce qui impressionne divinement toute âme ouverte, y compris celle du brigand crucifié à sa droite. Cette impression est inoubliable et indicible. Elle est le souffle immédiat du Divin qui inspirait et inspire encore des milliers des martyrs, confesseurs, vierges et ermites.

Mais il n'en va pas ainsi de tout être humain se trouvant en face du Crucifié; tous ne sont pas divinement saisis. Certains réagissent d'une manière opposée. Il en était ainsi du temps du Calvaire; il en est ainsi aujourd'hui.

« Les passants l'injuriaient, et secouaient la tête, en disant : ... Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! »

Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient aussi de lui et disaient :

« Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu; que Dieu le délivre maintenant s'il l'aime ! »

Voilà l'autre réaction. Nous la rencontrons, exactement la même, par exemple dans les émissions de la radiodiffusion soviétique à Moscou. L'argument de Moscou est toujours le même : si Dieu existe, il doit savoir que nous, les communistes, le détrônerons. Pourquoi ne donne-t-il pas un signe visible, sinon de son pouvoir, au moins de son

existence ? Pourquoi ne défend-il pas ses propres intérêts !? C'est en d'autres termes l'argument ancien : descend de la croix et nous croirons en toi.

Je cite ces choses bien connues parce qu'elles révèlent un a priori sous-jacent. C'est le principe philosophique qui énonce que « *la vérité et la puissance sont identiques*; ce qui est puissant est vrai; ce qui est impuissant est faux. » Selon ce dogme ou ce principe philosophique (qui est devenu celui de la science moderne technologique) la puissance est le critère absolu et l'idéal suprême de la vérité. Il n'est de divin que ce qui est puissant.

Or il y a aussi des adorateurs ouverts et secrets de l'idole de la puissance — car c'est une idole et la source de toute idolâtrie — dans le camp des chrétiens ou religieux et spiritualistes en général. Je ne parle pas des princes ou politiciens chrétiens ou spiritualistes qui convoitaient le pouvoir, mais bien des adhérents aux doctrines avançant la primauté de la puissance. Il en existe deux catégories : ceux qui aspirent à l'idéal de « surhomme » et ceux qui croient en un Dieu *actuellement* tout-puissant, donc responsable de tout ce qui arrive.

Nombreux sont parmi les ésotéristes, occultistes et mages ceux qui aspirent ouvertement, ou secrètement, à l'idéal de surhomme. En attendant, ils se posent souvent en maîtres et en pontifes dans l'espoir de la dignité future du surhomme. Ils sont, en même temps, singulièrement d'accord pour renvoyer Dieu loin, très loin, dans les hauteurs de l'Absolu Abstrait afin que sa présence trop concrète ne les gêne pas, qu'ils aient une place à eux où ils puissent développer leur propre grandeur sans que vienne les inquiéter la grandeur divine rivale. Ils bâtissent des tours de Babel individuelles qui suivent la loi de toute tour de Babel, et éprouvent tôt ou tard, une chute salutaire comme l'enseigne la lame XVI du Tarot. Ils ne tombent pas d'une hauteur *réelle* dans un abîme *réel*; ils tombent d'une hauteur *imaginaire* et ils ne tombent qu'à terre; ils apprennent la leçon, que nous autres humains avons appris, ou avons encore à apprendre.

L'adoration de l'idole de la puissance conçue comme « surhomme », surtout lorsque l'on s'identifie à elle, est relativement inoffensive, étant, au fond, enfantine. Mais il en va autrement de l'autre catégorie des adorateurs de la puissance, ceux qui projettent cet idéal sur Dieu même. Leur foi en Dieu ne dépend que de la *puissance* de Dieu; si Dieu était impuissant, ils ne croiraient pas en lui. C'est eux qui enseignent que Dieu a créé des âmes prédestinées à la damnation éternelle et des autres prédestinées au salut; c'est eux qui rendent Dieu responsable de l'histoire entière du genre humain, y compris de

toutes ses atrocités. Dieu, disent-ils, « *châtie* » ses enfants désobéissants au moyen des guerres, des révolutions, des tyrannies et autres choses semblables. Comment en serait-il autrement ? Dieu est tout-puissant, donc tout ce qui arrive ne peut arriver que par son action, ou, du moins, avec son consentement.

L'idole de la puissance a une telle emprise sur la conscience humaine que celle-ci préfère un Dieu qui soit un mélange du bien et du mal, pourvu qu'il soit puissant, au Dieu-Amour qui ne gouverne que par l'autorité intrinsèque du divin — par la vérité, la beauté et la bonté. Autrement dit, elle préfère le Dieu actuellement tout-puissant au Dieu *crucifié*.

Pourtant le père de la parabole de l'enfant prodigue n'avait pas envoyé son fils loin de la maison paternelle pour qu'il mène une vie de débauche, il ne l'avait pas non plus empêché de quitter la maison et forcé de mener une vie qui lui plût. Il ne faisait qu'*attendre* son retour et il partit à sa rencontre lorsque le fils prodigue s'approcha de la maison. Tout ce qui se passe dans l'histoire du fils prodigue, sauf son retour au Père, est nettement *contraire* à la volonté du Père.

Or, l'histoire du genre humain après la Chute est celle du fils prodigue. Il n'y est pas question de « la loi d'involution et d'évolution selon le plan divin » des théosophes modernes, mais bien plutôt d'un abus de liberté semblable à celui du fils prodigue. Et la formule-clé de l'histoire de l'humanité ne se trouve ni dans le progrès de la civilisation ni dans le processus de l'évolution ou dans un autre « processus » quelconque, mais bien dans les paroles du fils prodigue :

« *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes mercenaires* » (Luc, XV, 18-19)

L'humanité serait-elle donc seule responsable de son histoire ? Sans doute, car ce n'est pas Dieu qui l'a voulue telle. Dieu y est crucifié.

On le comprend, lorsqu'on se rend compte de la portée du fait de la liberté humaine, ainsi que de la liberté des êtres des hiérarchies spirituelles — des Anges, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, Chérubins et Séraphins. Tous ces êtres — y compris les hommes, les Ischim — ont soit une existence *réelle* soit une existence *illusoire*. S'ils ont une existence *réelle*, s'ils ne sont pas des mirages, ils sont des entités indépendantes douées non seulement d'une indépendance *phénoménale*, mais encore d'une indépendance *nouménale*. Or l'indépendance nouménale est ce que nous entendons par *liberté*. La liberté n'est, en effet, rien d'autre que l'existence réelle et complète

d'un être créé par Dieu. Être libre et exister sont au point de vue moral et spirituel des synonymes. De même que la morale n'existe pas sans liberté, de même une entité spirituelle — âme ou esprit — non libre n'existerait pas, et ne serait qu'un attribut d'une autre entité spirituelle libre, c'est-à-dire existant réellement. La liberté est l'existence spirituelle des êtres.

Or lorsque nous lisons dans l'Écriture que Dieu a créé tous les êtres, cela signifie essentiellement que Dieu a donné la liberté — ou l'existence — à tous les êtres. La liberté une fois donnée, Dieu ne la reprend pas. C'est pourquoi les êtres des dix hiérarchies susdites sont *immortels*. La mort — non la séparation du corps, mais la mort *réelle* — serait la privation *absolue* de la liberté. C'est-à-dire la perte complète de l'existence donnée par Dieu. Mais qui (ou quoi) peut prendre à un être le don divin de la liberté, le don divin de l'existence ? La liberté, l'existence, est *inaliénable*, et les êtres des dix hiérarchies sont immortels. L'énoncé : la liberté ou l'existence est inaliénable, peut être compris soit comme le plus haut *don*, la plus grande valeur imaginable — ce sera alors un avant-goût du Paradis — soit comme la *condamnation* à « l'existence perpétuelle » — ce sera alors un avant-goût de l'Enfer. Car personne ne nous « envoie » nulle part, la liberté n'étant pas du théâtre. C'est nous-mêmes qui faisons le choix. Aimez l'existence, et vous avez choisi le Ciel ; haïssez-la, et vous avez choisi l'Enfer.

Or à l'égard des êtres libres Dieu est soit le Roi régnant (dans le sens de l'autorité telle qu'elle est enseignée par le quatrième Arcane du Tarot) soit le Crucifié. Il est Roi à l'égard de ceux de ses êtres qui acceptent de leur plein gré (qui « croient ») Son autorité ; il est Crucifié à l'égard de ceux de ces êtres qui abusent de leur liberté et « adorent des idoles », c'est-à-dire remplacent l'autorité divine par un succédané.

Roi et Crucifié à la fois — voilà le mystère de l'inscription de Pilate sur la croix du Calvaire : **Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum**. Tout-puissant et impuissant à la fois — voilà pourquoi des miracles de guérison ont pu être accomplis dans l'histoire humaine par des saints tandis que des guerres sanglantes et des désastres sévissaient autour d'eux !

La liberté est le véritable trône de Dieu en même temps qu'elle est sa croix. La liberté est la clef de la compréhension du rôle de Dieu dans l'histoire — de la compréhension du Dieu-Amour et du Dieu-Roi, sans commettre le sacrilège d'en faire un tyran et sans le blasphème du doute de sa puissance ou du doute de son existence même... Dieu est tout-puissant dans l'histoire dans la mesure où il y a la foi ; et Il est crucifié dans la mesure où l'on détourne de Lui.

Ainsi le Crucifiement divin découle-t-il du fait de la liberté ou de l'existence réelle des êtres des dix hiérarchies lorsqu'il s'agit d'un monde gouverné par l'autorité divine et non par la contrainte.

Tournons-nous maintenant vers l'idée du *Tsimtsum*, de la « retraite de Dieu », et de la Cabbale de l'école de Luria. La doctrine du *tsimtsum* révèle un des « trois mystères » : — *Sod Hajichud*, le mystère de l'union ; *Sod Hatsimtsum*, le mystère de la concentration ou retraite divine ; *Sod Hagilgul*, le mystère de la révolution des âmes ou de la réincarnation — de la Cabbale. Les deux autres « mystères » le mystère de l'union et celui de la révolution des âmes — seront traités plus loin, dans d'autres Lettres (Lettre X, par exemple). En ce qui concerne le « mystère de la retraite (ou concentration) divine » qui nous intéresse ici, il s'agit de la thèse selon laquelle l'existence de l'univers est rendue possible par l'acte de contraction de Dieu en Lui-même. Dieu fit une « place » pour le monde en abandonnant une région à l'intérieur de Lui-même.

« Le premier acte de l'En-Soph, de l'Être infini, est par conséquent non un pas en dehors, mais un pas à l'intérieur, un mouvement de recul, de retour sur soi-même, de retraite à l'intérieur de soi-même. Au lieu d'une émanation, nous avons l'opposé, une contraction » (G. G. SCHOLEM, Les grands courants de la Mystique juive, Payot, Paris, 1950, p. 278)...

« Le premier acte n'est pas un acte de révélation, mais un acte de limitation. C'est seulement dans le second acte que Dieu envoie un rayon de sa lumière et commence sa révélation, ou plutôt son déploiement, comme Dieu créateur, dans l'espace primordial de sa propre création. Bien plus, chaque nouvel acte d'émanation et de manifestation est précédé par un acte de concentration et de rétraction » (Op. cit., p. 279).

En d'autres termes, pour créer le monde ex nihilo, Dieu dut auparavant faire apparaître ce néant même. Il a dû se retirer pour créer un espace mystique où il n'y eût pas sa présence — le *néant*.

Et c'est en pensant cette pensée que nous assistons à la naissance de la *liberté*. Car, comme l'a écrit BERDIAÏEFF,

« La liberté ne fut pas déterminée par Dieu ; elle fait partie du néant duquel Dieu a créé le monde » (The Destiny of Man, p. 171).

Le néant — l'espace mystique d'où Dieu s'est retiré par son acte de Tsimtsum — est le lieu d'origine de la liberté, c'est-à-dire de l'origine de l'existence qui est la potentialité absolue non déterminée d'aucune manière. Et tous les êtres des dix hiérarchies créées sont des enfants de Dieu et de la Liberté, de la Plénitude divine et du néant. Ils portent en eux une « goutte » du néant et une étincelle de Dieu. Leur *existence*, leur liberté — c'est le néant en eux. Leur *essence*, leur étincelle d'Amour — c'est le « sang » divin en eux. Ils sont immortels, car le néant est indestructible et la monade provenant de Dieu est indestructible elle aussi. De plus, ces deux éléments indestructibles — l'élément méonique (*μηδὲν* — néant) et l'élément pléromique (*πλήρωμα* — plénitude) — sont indissolublement liés l'un à l'autre.

Or l'idée de Tsimtsum, de la retraite de Dieu pour créer la liberté, et celle du Crucifiement divin à cause de la liberté, s'accordent en tout. Car la retraite de Dieu pour donner une place à la liberté et sa renonciation à l'usage de sa puissance contre l'abus de la liberté (dans des *limites* déterminées) ne sont que deux aspects de la même idée.

Il va sans dire que l'idée de Tsimtsum et du Crucifiement divin n'a aucune application lorsque Dieu est conçu dans le sens du panthéisme. Le *panthéisme*, comme le matérialisme, n'admet pas l'existence *réelle* des êtres individuels, donc le fait de la liberté non-apparente. Pour le panthéisme et pour le matérialisme il n'est pas, il ne peut être question, d'une retraite divine et d'un crucifiement divin. D'autre part, la doctrine cabbalistique du Tsimtsum est la seule explication sérieuse que je connaisse de la création *ex nihilo* qui est de nature à agir comme un contrepoids au panthéisme pur et simple. En outre, elle constitue un lien profond entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament en mettant en lumière la portée cosmique de l'idée du *Sacrifice*.

Or le reflet de l'idée de la Retraite divine et du Crucifiement divin se trouve indiquée, comme nous l'avons vu, dans le quatrième Arcane du Tarot, l'Empereur. L'Empereur règne par l'*autorité* pure; il règne sur les êtres *libres*, c'est-à-dire non pas au moyen du *glaive*, mais au moyen du *sceptre*. Le sceptre, lui, porte une boule avec une croix dessus. Il exprime donc d'une manière aussi claire que possible l'idée centrale de l'Arcane : de même que le monde (la boule) est dominé par la croix, de même le pouvoir de l'Empereur sur le globe terrestre est soumis au signe de la croix. Le pouvoir de l'Empereur reflète le pouvoir divin. Et de même que celui-ci s'effectue par la contraction divine, le Tsimtsum, et par l'impuissance volontaire divine,

le Crucifiement, de même le pouvoir de l'Empereur s'effectue par la contraction de ses forces personnelles (la ceinture tenue serrée de l'Empereur) et par l'immobilité volontaire (les jambes croisées de l'Empereur) à son poste (le siège ou trône de l'Empereur).

Poste de l'Empereur... Quelle abondance d'idées sur le poste — la mission historique, les fonctions dans la lumière du droit naturel et le rôle dans la lumière du droit divin — de l'Empereur de la Chrétienté ne trouve-t-on pas chez les auteurs médiévaux !

Comme il convient que l'institution d'une Cité ou d'un royaume se fasse d'après le modèle de l'institution du monde, ainsi faut-il tirer du gouvernement (divin) l'ordre (ratio) du gouvernement (d'une cité). Voilà la thèse fondamentale avancée à ce sujet par Saint Thomas D'AQUIN (*De Regno*, chap. 14, art. 1). C'est pourquoi les auteurs du Moyen-Âge ne pouvaient pas imaginer la Chrétienté sans Empereur, de même qu'ils ne pouvaient pas imaginer l'Eglise Universelle sans Pape. Car si le monde est gouverné hiérarchiquement, la Chrétienté ou le Sanctum Imperium ne peut pas l'être autrement. La hiérarchie est une pyramide qui n'existe que lorsqu'elle est complète. Et c'est l'Empereur qui en est le sommet. Puis viennent les rois, les ducs, la noblesse, les bourgeois et les paysans. Mais c'est la couronne de l'Empereur qui confère la royauté aux couronnes royales, et de là découle l'autorité sur les couronnes ducales et toutes les autres couronnes.

Le *poste* de l'Empereur n'est cependant pas celui de la dernière (ou plutôt de la première) instance de la légitimité. Il était aussi *magique*, si nous entendons par magie l'action des correspondances entre ce qui est en bas et ce qui est en haut. Il était le principe même de l'autorité dont toutes les autorités mineures recevaient non seulement leur légitimité mais encore leur emprise sur la conscience des gens. C'est pourquoi les couronnes royales perdaient, l'une après l'autre, leur éclat et s'éclipsaient lorsque la couronne impériale s'était éclipsée. Les monarchies ne peuvent pas exister longtemps sans la Monarchie; les rois ne peuvent pas partager entre eux la couronne et le sceptre de l'Empereur et se poser en empereurs dans leurs pays particuliers, car l'ombre de l'Empereur est toujours présente — et si c'était autrefois l'Empereur qui donnait l'éclat aux couronnes royales, ce sera plus tard l'ombre de l'Empereur *absent* qui obscurcira les couronnes royales et, partant, toutes les autres couronnes — ducales, princières, comtales, etc. La pyramide n'est pas complète sans son sommet; la hiérarchie *n'existe pas* lorsqu'elle est incomplète. S'il n'y a pas d'Empereur, tôt ou tard, il n'y aura pas de rois non plus.

S'il n'y a pas de rois, tôt ou tard, il n'y aura pas de noblesse non plus. S'il n'y a pas de noblesse, tôt ou tard il n'y aura pas de bourgeoisie ni de paysans, non plus. Voilà comment on arrive à la dictature du prolétariat — de la classe hostile au principe hiérarchique qui est cependant le reflet de l'ordre divin. C'est pourquoi le prolétariat professe l'athéisme.

L'Europe est hantée par l'ombre de l'Empereur. On sent son absence aussi vivement que l'on sentait autrefois sa présence. Le vide de la place *parle*. Ce qui nous manque sait se faire sentir.

Napoléon, témoin oculaire de la Révolution Française, comprit la direction qu'avait prise l'Europe — la direction vers la destruction complète de la hiérarchie. Et il sentait l'ombre de l'Empereur. Il savait que ce qu'il fallait restaurer en Europe, ce n'était pas le trône royal de France — car les rois ne peuvent exister longtemps sans Empereur — mais bien le trône impérial de l'Europe. Ainsi décida-t-il de combler la lacune. Il se fit Empereur et de ses frères fit des rois. Mais c'est à l'épée qu'il se confia. Au lieu de régner par le sceptre — la boule portant la croix —, il prit le parti de régner par l'épée. Mais — « tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée ». Hitler, lui, eut le délire du désir d'occuper la place vide de l'Empereur. Il crut pouvoir établir « l'Empire millénaire » (« das tausendjährige Reich ») de la tyrannie au moyen de l'épée. Mais une fois encore « tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. »

Non, le poste de l'Empereur n'appartient plus ni à ceux qui le désirent ni au choix des peuples. Il est réservé au choix du ciel seul. Il est devenu occulte. Et la couronne, et le sceptre, et le trône, et le blason de l'Empereur se trouvent dans les *catacombes*. Dans les catacombes — cela veut dire : *sous la protection absolue*.

Or sur la quatrième Lame l'Empereur est seul, sans cour ni suite. Son trône ne se trouve point dans une salle du Palais Impérial, mais bien en plein air. En plein air dans un champ inculte — pas sur la place d'une ville. Une pauvre touffe d'herbe près de son pied est là pour toute la cour impériale, pour tous les témoins de sa grandeur impériale. Mais le ciel clair s'étend au-dessus de lui. Il est une silhouette sur le fond du ciel. Seul en présence du ciel — voilà ce qu'est l'Empereur.

On peut se demander : pourquoi le fait étonnant que l'Empereur et son trône se trouvent en plein air, à la belle étoile, a échappé à tant d'auteurs dissertant sur le Tarot ? Pourquoi n'ont-ils pas fait état du fait que l'Empereur est seul, sans cour ni suite ? C'est, je crois, parce qu'on laisse rarement le symbole, l'image du

symbole comme telle, dire tout ce qu'il a à dire par sa seule con-texture. On le laisse dire un peu — et tout de suite on s'intéresse davantage à ses propres pensées, c'est-à-dire à ce qu'on a à dire soi-même, plutôt qu'à ce que le symbole a à dire.

Cependant la Lame est formelle : l'Empereur est seul en plein air dans un champ inculte et avec une touffe d'herbe pour toute compagnie — sauf le ciel et la terre. La Lame nous enseigne l'arcane de l'autorité de l'Empereur, bien qu'elle soit non reconnue, occulte, inconnue et méconnue. Il s'agit de la couronne, du sceptre, du trône et du blason gardés, sans autres témoins que le ciel et la terre, par un homme solitaire adossé au trône, les jambes croisées, portant la couronne, tenant le sceptre, serrant sa ceinture. C'est de l'autorité comme telle et c'est du poste de l'autorité comme tel qu'il s'agit.

Or l'autorité est la magie de la profondeur spirituelle pleine de sagesse. En d'autres termes, elle est la résultante de la magie basée sur la gnose due à l'expérience mystique. L'autorité est le deuxième Hé du nom divin IHVH. Mais elle n'est point le deuxième Hé pris séparément; elle ne l'est que lorsque le divin nom *entier* se manifeste. C'est pourquoi il est plus juste de dire que *l'autorité est le nom divin complet manifesté*. Le nom divin complet manifesté signifie en même temps un *poste*, le poste de l'Empereur, ou l'état de conscience de la synthèse complète de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée. Et c'est cet état de conscience de synthèse complète qui est *l'initiation*. L'initiation entendue non dans le sens du rituel ni dans le sens de possession de l'information tenue secrète, mais bien dans celui de l'état de conscience ou *l'éternité et l'instant sont un*. C'est la vision simultanée du temporel et de l'éternel, de ce qui est en bas et de ce qui est en haut. La formule de l'initiation reste toujours la même :

« *Verum, sine mendacio, certum et verissimum : Quod est inferius, est sicut quod est superius. Et quod est superius, est sicut quod est inferius, Ad perpetranda miracula rei unius.* »

Cette unité vécue, contemplée, pratiquée et comprise est l'initiation ou « la sanctification du Nom Divin dans l'homme », ce qui est le sens profond de la première prière du Pater Noster : « *Sanctificetur Nomen tuum* ».

Or « l'Empereur » signifie l'autorité de l'initiation ou de l'initié. Au point de vue cabalistique, cette initiation est due au Nom divin complet; au point de vue magique, elle est due au « Grand Arcane magique »; au point de vue alchimique, elle est due à la « Pierre Philosophale ».

En d'autres termes, elle est l'unité et la synthèse de la Mystique, de la Gnose et de la Magie. Cette unité ou synthèse, nous l'avons désignée dans la deuxième Lettre comme « Philosophie hermétique » liée au « sens philosophique hermétique ». Cette « Philosophie hermétique » ne signifie pas — il faut le répéter — une philosophie *dérivée* ou dégagee de l'organisme de l'unité de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée. Elle est cette unité même en manifestation. La Philosophie hermétique est aussi inséparable de l'unité Mystique-Gnose-Magie que l'est le second Hé du Nom divin. Elle est l'autorité ou la manifestation de l'unité Mystique-Gnose-Magie.

La Philosophie hermétique correspond au stade du « verissimum » de ce qui est « verum sine mendacio, et certum » de la formule « épistémologique » de la Table d'Émeraude. Car c'est elle qui est le résumé de toute expérience mystique. L'expérience mystique spontanée qui devient « vraie » — ou reflétée dans la conscience — dans la Gnose et devient ensuite « certaine » — par sa réalisation magique — se reflète une seconde fois (le deuxième Hé, ou la « deuxième Gnose », du Nom divin) dans le domaine de la pensée pure basée sur l'expérience pure, y est examinée et résumée finalement, et devient ainsi « la plus vraie ».

La formule : « Verum, sine mendacio, certum et verissimum » énonce donc le principe de l'épistémologie (ou gnoséologie) de la Philosophie hermétique avec sa triple pierre de touche. Ce principe peut être formulé de plusieurs manières. En voici une : « Ce qui est absolument subjectif (l'expérience mystique pure) doit s'objectiver dans la conscience et y être accepté comme *vrai* (révélation gnostique) puis se démontrer comme *certain* par ses fruits objectifs (la Magie sacrée), et, enfin, s'avérer *absolument vrai* dans la lumière de la pensée pure basée sur l'expérience subjective et objective pure (Philosophie hermétique). »

Il s'agit donc de l'accord de quatre « sens » différents : du sens mystique ou toucher spirituel, du sens gnostique ou ouïe spirituelle, du sens magique ou sens de la vision spirituelle et, enfin, du sens philosophique, hermétique ou sens de la compréhension spirituelle. La triple pierre de touche de la Philosophie hermétique est donc la valeur intrinsèque d'une révélation (« verum, sine mendacio ») sa fertilité constructive (« certum ») et sa concordance avec les révélations antérieures, avec les lois de la pensée et avec toute expérience disponible (« verissimum »). En Philosophie hermétique une chose n'est donc absolument vraie que lorsqu'elle est d'origine divine, porte des fruits conformes à son origine et s'accorde avec les exigences catégoriales de la pensée et de l'expérience.

L'hermétiste est donc un homme qui est à la fois un mystique, un gnostique, un magicien et un philosophe réaliste-idéaliste. Il est philosophe *réaliste-idéaliste* parce qu'il s'appuie autant sur l'expérience que sur la pensée spéculative, autant sur les faits que sur les idées. Car les faits et les idées ne sont pour lui que deux aspects de la même réalité-idéalité, c'est-à-dire de la même vérité.

La Philosophie hermétique, étant le résumé et la synthèse de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée, n'est pas une philosophie parmi les autres philosophies, ou un système philosophique particulier parmi les autres systèmes philosophiques particuliers. De même que l'Église Catholique, étant catholique ou universelle, ne peut pas se considérer comme une église particulière parmi les autres églises particulières, ni considérer ses dogmes comme des opinions religieuses particulières, ni considérer ses dogmes comme des opinions religieuses parmi les autres opinions religieuses ou « confessions », de même la Philosophie hermétique, étant la synthèse de tout ce qui est essentiel dans la vie spirituelle de l'humanité, ne peut pas se considérer comme une philosophie entre autres. Présomption ? Ce serait, sans aucun doute, une présomption monstrueuse, s'il s'agissait de l'invention humaine au lieu de la révélation d'en haut. En effet, si vous avez reçu une révélation d'en haut, si l'acceptation de cette vérité comporte des miracles de guérison, de paix, et de force vivifiante, si, enfin, elle vous explique mille choses inexplicables et inexplicables sans elle — pouvez-vous alors la considérer comme une opinion parmi les autres opinions ?

Dogmatisme ? Oui, si on entend par « dogme » la certitude due à une révélation d'une valeur divine, à sa fertilité constructive et à la confirmation qu'elle a reçue de la raison et de l'expérience réunies. Lorsqu'on a la certitude, basée sur la concordance du Divin révélant, du Divin-Humain opérant, et de l'Humain comprenant, comment peut-on agir comme si on ne l'avait pas ? Faut-il vraiment la renier trois fois au cri du coq afin d'être accepté dans la bonne compagnie des « esprits libres » et « non dogmatiques » et de se chauffer avec eux au feu des choses relatives de création humaine ? Hérésie ? — Oui, si par « hérésie » on entend la primauté de la révélation universelle, des œuvres du bien universellement reconnues comme telles et de l'idéal de l'universalité en philosophie.

Or la Philosophie hermétique n'est pas une philosophie particulière parmi les philosophies particulières existantes. Elle ne l'est pas déjà pour la raison seule qu'elle n'opère pas avec des concepts univoques et leurs définitions verbales, comme le font les philosophies, mais bien avec des arcanes et leurs expressions symboliques. Comparez la Table d'Émeraude à *La critique de la raison pure* de KANT, et vous

verrez la différence. La Table d'Émeraude énonce les arcanes fondamentaux de l'œuvre mystico-gnostico-magico-philosophique; *La critique de la raison pure* élabore un édifice composé de concepts univoques (tels que les catégories de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité), qui, tout entier, met en relief la *méthode transcendante* de Kant, c'est-à-dire la méthode de « penser de l'acte de penser » ou de « la réflexion à la réflexion ». Cette méthode est cependant un aspect du dix-huitième Arcane du Tarot (« La Lune ») comme nous le verrons, et cet arcanes, exprimé par le symbole de la Lame « La Lune », enseigne de la *manière hermétique* l'essentiel de ce que Kant enseignait de la *manière philosophique* sur la méthode transcendante.

Alors, la Philosophie hermétique n'est-elle que le symbolisme pur et simple et n'a-t-elle rien à voir avec les méthodes du raisonnement philosophique et scientifique ?

Oui et non. Oui, en tant que la Philosophie hermétique est de nature ésotérique, c'est-à-dire qu'elle consiste en *arcanes* orientés vers le *mystère* et exprimés en *symboles*. Non, en tant qu'elle exerce un effet stimulant sur le raisonnement philosophique et scientifique de ses tenants. Elle est entourée, pour ainsi dire, d'une pénombre intellectuelle philosophique et scientifique qui est due à l'activité de ses tenants poursuivant le but de traduire en concepts univoques et définitions verbales, autant que faire se peut, les arcanes et les symboles de la Philosophie hermétique. C'est un processus de cristallisation, car la traduction des concepts multivoques ou arcanes en concepts univoques est comparable à la transition de l'état de la vie organique à l'état du minéral. C'est ainsi que les « sciences occultes » — telles que la Kabbale, l'Astrologie et l'Alchimie — dérivent de la Philosophie hermétique. Ces sciences peuvent avoir leurs *secrets* à elles, mais les *arcanes* qui se reflètent en elles appartiennent au domaine de la Philosophie hermétique. En tant que l'intellectualisation de la Philosophie hermétique n'est rien d'autre que *commentaire* et *corollaire*, elle est légitime et même indispensable. On traduira alors chaque arcanes en plusieurs concepts univoques, trois par exemple, et, par ce fait même, on aidera l'intellect à s'habituer à penser hermétiquement, c'est-à-dire en concepts multivoques ou en arcanes. Mais lorsque l'intellectualisation de la Philosophie hermétique poursuit le but de la création d'un *système autonome* de concepts univoques sans contradiction *formelle* entre eux, elle commet un abus. Car au lieu d'aider la raison humaine à s'élever au-dessus d'elle-même, elle lui suscite un obstacle de plus. Elle la captiverait, au lieu de la libérer.

Les « sciences occultes » sont donc dérivées de la Philosophie hermétique par la voie de l'intellectualisation. C'est pourquoi on ne devrait pas considérer les symboles, les Arcanes Majeurs du Tarot par exemple, comme des expressions allégoriques des *théories* ou *concepts* de ces sciences. Car c'est le contraire qui est vrai : ce sont les doctrines des sciences occultes qui sont dérivées des symboles — du Tarot ou d'autres symboles — et ce sont elles qui sont à considérer comme des expressions intellectuellement « allégoriques » des symboles et des arcanes de l'Ésotérisme hermétique. Ainsi, ne faudrait-il pas dire : la quatrième Lame « l'Empereur » est le « symbole » de la doctrine astrologique sur Jupiter. Il faudrait plutôt dire : l'arcanes de la quatrième Lame « l'Empereur », se révèle aussi dans la doctrine astrologique sur Jupiter. La correspondance comme telle reste intacte, mais il y a un monde de différence entre ces deux énoncés. Car dans le cas du premier énoncé, on reste « astrologue » et rien qu'astrologue; tandis que dans le cas du deuxième énoncé, on pense en hermétiste, tout en restant astrologue lorsqu'on l'est.

La Philosophie hermétique n'est pas composée de la Cabbale, de l'Astrologie, de la Magie et de l'Alchimie. Ces quatre branches poussées du tronc, ne font pas le tronc, bien qu'elles vivent par le tronc. Le tronc est l'unité manifestée de la Mystique, de la Gnose, et de la Magie sacrée. Il n'y a pas des théories; il n'y a que de l'expérience, y compris l'expérience intellectuelle des arcanes et des symboles. L'expérience mystique en est la racine, l'expérience gnostique de la révélation en est la sève et l'expérience pratique de la Magie sacrée en est le bois. C'est pourquoi son enseignement — ou le « corps » de la tradition — consiste en *exercices spirituels* et tous ses arcanes (y compris les Arcanes du Tarot) sont des exercices spirituels pratiques dont le but est d'éveiller des couches toujours plus profondes de la conscience. Les commentaires et corollaires nécessaires accompagnant cette pratique constituent « l'écorce » du tronc. Ainsi la « clef » de l'Apocalypse de Saint Jean ne se trouve-t-elle nulle part. Car il ne s'agit point de l'interpréter en vue d'en dégager un système philosophique, métaphysique ou historique. La clef de l'Apocalypse est de la *pratiquer*, c'est-à-dire d'en faire un usage comme d'un livre d'exercices spirituels qui éveillent des couches toujours plus profondes de la conscience. Les sept lettres aux églises, les sept sceaux du livre scellé, les sept trompettes et les sept coupes signifient, tous ensemble, un « cours » d'exercices spirituels composé de 28 exercices. Car comme l'Apocalypse est une révélation mise par écrit, il faut pour la comprendre, établir en soi un état de conscience qui soit apte à

recevoir des révélations. C'est l'état de la concentration sans effort (enseigné par le premier Arcane), suivi par un silence vigilant intérieur (enseigné par le deuxième Arcane) qui devient une activité inspirée de l'imagination et de la pensée où le moi conscient agit ensemble avec le surconscient (enseignement du troisième Arcane). Enfin le moi conscient arrête son activité créatrice et contemple en le faisant passer en revue tout ce qui avait précédé en vue de le résumer (enseignement pratique du quatrième Arcane). La maîtrise de ces quatre opérations psychologiques symbolisées par « le Bateleur », « la Papesse », « l'Impératrice » et « l'Empereur », est la clef de l'Apocalypse. En vain en chercherait-on une autre.

Les Évangiles sont de même des exercices spirituels; non seulement il faut les lire et les relire, mais encore se plonger entièrement dans leur élément, respirer leur air, participer en témoin quasi oculaire aux événements qui y sont décrits, — et tout cela non en scrutateur mais en admirateur dont l'admiration est toujours croissante.

L'Ancien Testament contient aussi des parties qui sont des exercices spirituels. Les cabbalistes juifs — l'auteur ou les auteurs du Zohar, par exemple — en avaient fait un tel usage et c'est ainsi que la Cabbale avait pris origine et qu'elle *vit*. La différence entre les cabbalistes et les autres fidèles ne tient qu'au fait que les premiers puisaient dans l'Écriture des exercices spirituels tandis que les derniers l'étudiaient et y croyaient.

Le but des exercices spirituels est la *profondeur*. Il faut devenir profond pour pouvoir atteindre l'expérience et la connaissance des choses profondes. Et c'est le symbolisme qui est la langue de la profondeur, — ainsi que ce sont les arcanes exprimés par des symboles qui sont le moyen et le but des exercices spirituels dont est composée la Tradition vivante de la « Philosophie » hermétique.

Les exercices spirituels communs font le lien commun qui unit les hermétistes. Ce n'est pas le savoir commun qui les unit, mais bien les exercices spirituels et l'expérience qu'ils comportent. Si trois personnes de pays différents qui auraient fait du Livre de la Genèse de Moïse, de la Vision d'Ézéchiél et de l'Évangile de Saint Jean des sujets d'exercices spirituels pendant plusieurs années se rencontraient, ils le feraient en frères bien que l'un sût l'histoire de l'humanité, l'autre eût la science de guérison et le troisième fût un cabbaliste profond. Ce que l'on *sait*, c'est le résultat de l'expérience et l'orientation *personnelles*, tandis que la *profondeur*, le *niveau* que l'on a atteint — sans égard à l'aspect et à l'étendue du savoir que l'on a gagné — est ce que l'on a en *commun*. L'Hermétisme, la tradition

hermétique, c'est en premier lieu et surtout un certain degré de profondeur, un certain *niveau* de conscience. Et ce sont les exercices spirituels qui le sauvegardent.

Quant au savoir des hermétistes individuels — et cela s'applique aux initiés —, il dépend de la vocation individuelle de chacun d'eux. La tâche que l'on poursuit détermine la nature et l'étendue non seulement du savoir mais aussi de l'expérience personnelle sur laquelle ce savoir est basé. On a l'expérience et on gagne la connaissance de ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de la tâche qui découle de la vocation individuelle. En d'autres termes, on sait ce qui est nécessaire pour être informé et pour pouvoir s'orienter dans le domaine qui a trait à la vocation individuelle. Ainsi un hermétiste dont la vocation est de guérir, saura des choses sur les rapports qui existent entre la conscience, le système des « fleurs de lotus » (« Chakras »), le système nerveux et le système des glandes endocriniennes, qu'un autre hermétiste, dont la vocation est l'histoire spirituelle de l'humanité, ne saura pas. Mais ce dernier saura, à son tour, les faits du passé et du présent concernant les rapports entre les hiérarchies spirituelles et l'humanité, entre ce qui avait lieu ou a lieu en haut et ce qui avait lieu ou a lieu en bas, ignorés par le guérisseur.

Mais ce savoir, en tant qu'il ne s'agit pas des *arcanes*, consiste en *faits* — quoique souvent de nature purement spirituelle — et non en *théories*. Ainsi, par exemple, la « réincarnation » n'est point une théorie qu'il faut ou ne faut pas croire. En hermétisme, personne ne songera à en faire cas en vue de persuader ou bien de dissuader des gens de la vérité de la « théorie réincarnationniste ». Pour l'hermétiste c'est un fait qui est soit connu par expérience soit ignoré. De même qu'on ne fait pas de la propagande pour ou contre le fait que nous dormons la nuit et que nous nous réveillons de nouveau chaque matin — car c'est une affaire d'expérience — de même le fait que nous mourons et que nous sommes nés de nouveau est une affaire d'expérience. On en a la certitude ou bien on ne l'a pas. Mais ceux qui en ont la certitude devraient savoir que l'ignorance de la réincarnation a souvent des raisons très profondes et même sublimes ayant trait à la vocation de la personne en question. Lorsque, par exemple, une personne a une vocation qui exige un maximum de concentration dans le *présent*, elle peut renoncer à toute mémoire spirituelle du passé. Car la mémoire éveillée n'est pas toujours un *bénéfice*, elle est souvent un *fardeau*. Elle l'est surtout lorsqu'il s'agit d'une vocation qui demande une attitude entièrement libre de tout préjugé, comme c'est le cas pour les vocations de prêtre,

de médecin et de juge. Le prêtre, le médecin et le juge sont tenus de se concentrer si intensément sur les tâches du présent qu'ils ne doivent pas être distraits par les souvenirs des existences antérieures.

On peut faire des miracles sans la mémoire des vies antérieures, comme c'était le cas du Saint Curé d'ARS — on peut aussi faire des miracles, tout en possédant cette mémoire, comme c'était le cas de M. PHILIPPE DE LYON. Car la réincarnation n'est ni un dogme, c'est-à-dire une vérité nécessaire au salut, ni une hérésie, c'est-à-dire une opinion contraire à une vérité nécessaire au salut. Elle n'est qu'un fait d'expérience, tout comme le sont le sommeil et l'hérédité. Comme telle, elle est neutre. Tout dépend de son interprétation. On peut l'interpréter de manière à en faire un hymne à la gloire de Dieu — on peut l'interpréter de manière à en faire un blasphème. On dit bien : pardonner, c'est accorder une chance de recommencer; et Dieu pardonne plus de soixante-dix fois sept fois en nous accordant toujours de nouvelles chances — quelle bonté infinie de Dieu ! Voilà l'interprétation à la gloire de Dieu.

Mais lorsqu'on dit : il y a un mécanisme d'évolution infinie et on est moralement déterminé par les vies antérieures; il n'y a pas de grâce, il n'y a que la loi des causes et des effets — c'est alors une interprétation blasphématoire. Elle réduit Dieu à la fonction d'ingénieur d'une machine morale.

La réincarnation n'est point une exception en ce qu'elle est susceptible d'une double interprétation. Tout fait pertinent l'est effectivement. Ainsi, par exemple, l'hérédité peut être interprétée dans le sens du déterminisme complet, donc excluant la liberté, donc aussi la morale. Elle peut être aussi interprétée comme une possibilité d'affinement graduel de l'organisme en vue de le rendre instrument plus parfait à la disposition de la postérité. Abraham n'avait-il pas reçu la promesse que le Messie viendrait dans sa descendance ? La même promesse n'avait-elle pas été faite à David ?

Pourtant, quelle que soit l'interprétation personnelle d'un fait, le fait reste un fait et il faut le connaître lorsqu'on veut s'orienter dans le domaine auquel il appartient. Ainsi les hermétistes ont-ils la connaissance de faits différents, selon leurs vocations personnelles, mais la Philosophie hermétique n'est cependant pas la somme composée des connaissances acquises par des individus. Elle est un organisme d'arcanes exprimés en symboles qui sont à la fois des exercices spirituels et les aptitudes qui en résultent. Un arcané pratiqué comme exercice spirituel pendant un laps de temps suffisant devient

une *aptitude*. Il ne donne pas au disciple le savoir de faits nouveaux, mais il le rend apte à l'acquérir lorsqu'il en a besoin. L'Initiation est la capacité de s'orienter dans tout domaine et d'y acquérir la connaissance des faits pertinents — des « faits-clefs ». L'initié est celui qui sait comment atteindre le savoir, c'est-à-dire qui sait *demandeur, chercher* la réponse et *mettre en œuvre* les moyens adaptés pour y parvenir. Seuls les exercices spirituels le lui ont appris — aucune théorie ou doctrine, quelque lumineuse qu'elle soit, ne l'eût rendu capable du « savoir savoir ». Ce sont les exercices spirituels qui lui ont appris le *sens pratique* (et en « Philosophie » hermétique il n'y a pas d'autre sens que pratique) et l'efficacité infaillible de *l'arcané des trois efforts réunis*, qui est la base de tout exercice spirituel et de tout arcané, à savoir :

« *Demandez, et l'on vous donnera;
Cherchez, et vous trouverez;
Frappez, et l'on vous ouvrira.* » (Luc, 11, 9)

Ainsi la Philosophie hermétique n'enseigne pas ce qu'il faut croire de Dieu, de l'homme et de la nature, mais elle apprend comment *demandeur, chercher* et *frapper* pour arriver à l'expérience mystique, aux lumières gnostiques et à l'effet magique de ce que l'on cherche à savoir de Dieu, de l'homme et de la nature. Et c'est après avoir demandé, cherché et frappé, après avoir reçu, trouvé et eu accès — que l'on *sait*. Ce genre de savoir — la certitude de la compréhension synthétique de l'expérience mystique, révélation gnostique et effet magique — c'est *l'Empereur*, c'est l'enseignement pratique de la quatrième Lame du Tarot.

Il y est question du développement et de l'usage du « quatrième sens » spirituel, suivant le développement et l'usage des sens mystique, gnostique et magique, — du sens « philosophico-hermétique ». L'aptitude à « *savoir savoir* » est le trait caractéristique essentiel de ce sens-là. Nous l'avons défini plus haut (deuxième Lettre) comme « le sens de la synthèse ». Maintenant nous pouvons aller plus loin et le définir d'une manière plus approfondie comme « *sens initiatique* » ou sens d'orientation et d'acquisition de la connaissance des faits essentiels en tout domaine.

Ce sens-là, comment fonctionne-t-il ? Il y a lieu de signaler de prime abord qu'il n'est pas identique avec ce que l'on a coutume de désigner comme « sens métaphysique », puisque le « sens métaphysique » des métaphysiciens est le goût et la capacité de vivre en théories abstraites, le penchant vers l'abstrait, tandis que le « sens

philosophico-hermétique » est au contraire dû à l'orientation vers le *concret spirituel, psychique et physique*. Tandis que le « sens métaphysique » opère avec la « notion de Dieu » (Gottesbegriff), le « sens philosophico-hermétique » est orienté vers le *Dieu vivant, le fait spirituel concret de Dieu*. Le Père Céleste chrétien et l'Ancien des Jours des Cabbalistes n'est pas un concept abstrait, il n'est pas une notion, mais bien un être.

Le « sens métaphysique » travaille de manière à dégager — par voie d'abstraction — des *lois* des faits et des *principes* des lois. Le sens initiatique ou « philosophico-hermétique », par contre, perçoit à travers les faits les *entités* des hiérarchies spirituelles, et à travers elles — le Dieu vivant. Pour le sens initiatique, l'espace entre le « Principe suprême » et le domaine des faits n'est pas peuplé de « lois » et de « principes », mais bien d'êtres spirituels vivants, dotés d'airs, de regards, de voix, de parole et de noms. Pour le sens initiatique l'Archange Michael n'est pas une « loi » ou un « principe ». Il est un être vivant dont la figure est invisible parce qu'elle a fait place à la figure de Dieu. Aussi a-t-il le nom *Mi-Kha-El*, c'est-à-dire « Celui qui (Mi) est comme (Kha) Dieu (El) ». Personne ne supporterait la vision de la figure de Mikhael, parce qu'elle est « *kha-El* », comme celle de Dieu.

Le sens initiatique ou « philosophico-hermétique » est celui des réalités concrètes spirituelles. L'hermétisme « explique » les faits non par des « lois » obtenues par abstraction ni par des « principes » obtenus par abstraction allant plus loin encore, mais bien en procédant des « faits abstraits » aux êtres plus concrets pour arriver à ce qui est le plus concret, le seul absolument concret qui existe — à Dieu. Car pour le sens initiatique, Dieu est ce qui est le plus réel, donc le plus concret — en effet, le seul absolument réel et concret — de ce qui existe, tandis que les êtres ne sont que relativement réels et concrets, et ce que nous désignons comme « fait concret » n'est en réalité qu'une abstraction de la réalité divine.

Cela ne veut pas dire que l'hermétiste soit incapable d'abstraction et qu'il néglige nécessairement les lois et les principes. Il est un être humain et possède donc le « sens métaphysique », lui aussi. Le possédant, il en fait usage comme tout le monde, mais ce qui fait de lui un *hermétiste* — dans le sens de « l'Empereur » du Tarot — c'est le « sens philosophico-hermétique ». Il est hermétiste dans la mesure où il est doué de sens philosophico-hermétique et qu'il s'en sert, tandis que le sens métaphysique seul n'en ferait jamais un hermétiste au sens propre du mot.

N'est-ce pas là la tragédie de René GUÉNON qui, étant doué de sens métaphysique développé et privé du sens philosophico-hermétique, cherchait le spirituel *concret* toujours et partout ? Enfin, las du monde des abstractions il espéra trouver la libération de l'intellectualisme en se plongeant dans l'élément de la ferveur de la masse musulmane en prière à la mosquée du Caire. Dernier espoir d'une âme assoiffée de l'expérience mystique et languissante dans la captivité de l'intellect. S'il en est ainsi, que la miséricorde divine lui accorde ce qu'il avait tant cherché.

Il y a lieu de remarquer ici que l'orientation dernière de René GUÉNON vers la foi du peuple le plus simple professant la religion la plus simple n'est pas sans raison. Car le « sens philosophico-hermétique » a plus de choses en commun avec la foi simple et sincère du peuple simple que le métaphysisme abstrait. Pour le croyant du peuple, Dieu vit; de même pour l'hermétiste. Le croyant s'adresse aux saints et aux anges; pour l'hermétiste ils sont réels. Le croyant croit aux miracles; l'hermétiste vit en présence du miracle. Le croyant prie pour les vivants et les morts; l'hermétiste voue tous ses efforts, dans le domaine de la Magie sacrée, au bien des vivants et des morts. Le croyant estime tout ce qui est traditionnel; l'hermétiste en fait autant. Que dire encore ? Peut-être que l'Empereur doit son *autorité* non pas à sa puissance — visible ou invisible — sur les êtres humains, mais bien à ce qu'il les *représente* en face du Ciel. Il a l'*autorité* non parce qu'il est surhumain, mais bien parce qu'il est *très humain*, parce qu'il représente tout ce qui est humain. Le roi David était plus humain que tous les hommes de son temps. C'est pourquoi il fut oint sur ordre divin par le prophète Samuel, et c'est pourquoi l'Éternel lui a fait la promesse solennelle que son trône serait établi à jamais. Le trône, le poste du représentant de l'humanité, ne périra donc jamais. Et c'est ce qui est le poste de l'Empereur, c'est ce qui est la *vraie autorité*.

La Philosophie hermétique a, elle aussi, un idéal humain auquel elle aspire. Ses exercices spirituels, ses arcanes, poursuivent le but pratique de la réalisation de l'*homme d'autorité*, de l'homme-père. C'est l'homme qui est plus humain que ne le sont les autres, qui est l'homme digne « du trône de David ».

L'idéal humain de l'hermétisme pratique n'est pas le Surhomme de Nietzsche ni le surhomme de l'Inde plongé en contemplation de l'éternité, ni le Surhomme-Hierophant de Gurdjieff, ni le Surhomme-Philosophe des philosophies stoïciennes et védantistes — non, son idéal humain est l'homme tellement humain qu'il contient et porte en lui tout ce qui est humain, et qu'il est le gardien du trône de David.

Et le *divin* ? Qu'en est-il de la manifestation du divin ?

L'Hermétisme pratique c'est l'*Alchimie*. L'idéal de l'Hermétisme est essentiellement et foncièrement l'idéal alchimique. Cela veut dire que plus on devient véritablement humain, plus on manifeste le divin sous-jacent à la nature humaine et qui est « l'image et la ressemblance de Dieu ». L'idéal d'*Abstraction* invite les êtres humains à se défaire de la nature humaine, à se déshumaniser. L'idéal de *Transformation* alchimique de l'hermétisme offre par contre aux êtres humains la voie de la réalisation de la vraie nature humaine qui est « l'image et la ressemblance de Dieu ». L'Hermétisme, c'est la réhumanisation de tous les éléments de la nature humaine, c'est leur retour à leur essence véritable. De même que tout métal vil peut être transformé en argent et en or, de même toutes les puissances de la nature humaine sont susceptibles de la transformation en Argent et en Or, c'est-à-dire en ce qu'elles *sont* lorsqu'elles font partie de l'Image et de la Ressemblance de Dieu.

Mais pour redevenir ce qu'elles sont en leur essence, elles doivent être soumises à l'opération de la *sublimation*. Or cette opération c'est le crucifiement pour ce qui est vil en elles et c'est en même temps l'épanouissement de ce qui est leur essence véritable. La *Croix* et la *Rose*, la *Rose Croix*, est le symbole de cette opération de la réalisation de l'homme véritablement humain. Ainsi l'« Empereur » du Tarot renonce-t-il à *quatre* libertés arbitraires de la nature humaine. Il est, dans ce sens, crucifié. Et comme le symbole *réel* du vide qui s'établit à cause de la renonciation est la *plaie*, on peut dire que l'Empereur est celui qui a *quatre plaies*.

C'est par ces quatre plaies, que la manifestation de la divine image et de la ressemblance de la nature humaine s'accomplit en lui.

Le divin de la nature humaine... Et le Divin qui la transcende ?

Pour le manifester, il faut avoir une plaie de plus. Il faut avoir *cinq* plaies. Or c'est la lame suivante « le *Pape* » qui nous enseignera l'Arcane de la manifestation du Divin transcendant la nature humaine au moyen de *cinq plaies*.

V

LE PAPE



« LE PAPE »

*At vero Melchisedek, rex Salem,
proferens panem et vinum, erat enim
sacerdos Dei Altissimi, benedixit ei,
et ait : Benedictus Abram Deo excelsus...
et benedictus Deus excelsus...*

(Gen. XIV, 18)

*Ego sum via, et veritas et vita : nemo
venit ad Patrem, nisi per me*

(Jean, XIV, 6)

*De cetero nemo mihi molestus sit :
ego enim stigmata Domini Jesu in
corpore meo porto*

(Galates, VI, 17)

Cher Ami Inconnu,

La Lame « Le Pape » nous met en présence de l'acte de la *bénédiction*. Il est essentiel de l'avoir sous les yeux lorsqu'on se livre à l'interprétation aussi bien de la contexture de la Lame entière que de chacun de ses éléments en particulier. Il ne faut donc jamais perdre de vue que, quelle que soit l'interprétation à donner, du « Pape », des acolytes agenouillés auprès de lui, des deux colonnes derrière « le Pape », quel que soit le symbolisme attaché à la tiare et à la triple croix qu'il tient – il s'agit en premier lieu de la *bénédiction* et des problèmes qu'elle comporte. Qu'est-ce que la *bénédiction* ? Quelle est sa source et son

effet ? Qui en a l'autorité ? Quel rôle joue-t-elle dans la vie spirituelle de l'humanité ?

Or la bénédiction est plus qu'un simple vœu formulé pour autrui ; elle est aussi plus qu'une empreinte magique de la pensée et de la volonté personnelles sur autrui — elle est la mise en action de la puissance divine transcendant la pensée et la volonté individuelles de celui qui bénit aussi bien que de celui qui est béni. En d'autres termes, elle est un acte essentiellement sacerdotal.

La Kabbale compare le rôle de la prière et de la bénédiction à un double mouvement, ascendant et descendant, semblable à la circulation du sang. Les prières de l'humanité montent vers Dieu et après y « avoir été divinement oxydées », elles se transforment en bénédictions qui descendent d'en-haut vers en-bas. C'est pourquoi l'un des « acolytes » de la Lame a la main gauche levée et l'autre la main droite abaissée. Les deux colonnes bleues derrière « le Pape » symbolisent *en premier lieu*, ce double courant montant et descendant — des prières et des bénédictions. En même temps « le Pape », lui, tient élevée la triple croix du côté de la « colonne de prière » et de l'acolyte priant, tandis que sa main droite est élevée du côté de la « colonne de bénédiction » et de l'acolyte recevant (ou « inspirant ») la bénédiction — sa main fait le geste de la bénédiction.

Les deux « côtés » de la Kabbale — le côté « droit » et le côté « gauche » — et les deux « colonnes » de l'Arbre séphirotique, la colonne de la Miséricorde et celle de la rigueur, ainsi que les deux colonnes du Temple de Salomon, Jakin et Boas, correspondent en tout point aux colonnes de prière et de la bénédiction de la Lame. Car c'est la Rigueur qui stimule la prière et c'est la Miséricorde qui bénit. Le sang « bleu » veineux de Boas monte et le sang « rouge » artériel oxydé de Jakin descend. Le sang « rouge » porte la bénédiction vivifiante de l'oxygène ; le sang « bleu » débarrasse l'organisme de la rigueur de l'acide carbonique. Il en va de même dans la vie spirituelle. L'asphyxie spirituelle menace celui qui ne pratique pas la prière sous *une forme quelconque* ; celui qui la pratique reçoit, sous une forme quelconque, la bénédiction vivifiante. Les deux « colonnes » ont donc une signification essentiellement *pratique* — spirituellement aussi pratique que celle de la respiration pour la vie de l'organisme.

Or le premier enseignement pratique — car les Arcanes Majeurs du Tarot sont des *exercices* spirituels — du cinquième Arcane porte sur la *respiration spirituelle*.

Il y a deux espèces de respiration : la respiration horizontale qui a lieu entre le « dehors » et le « dedans », et la respiration verticale

qui a lieu entre « l'en-haut » et « l'en-bas ». « L'aiguillon de la mort » ou la crise essentielle de l'agonie suprême est le passage brusque de la respiration horizontale à la respiration verticale. Cependant celui qui a appris la respiration verticale de son vivant, sera dégagé de cet « aiguillon de la mort ». Chez lui, le passage d'une forme de respiration à l'autre ne sera pas de la nature d'un angle droit mais bien d'un secteur de cercle :  La transition ne sera pas brusque mais graduelle et curviligne au lieu d'être une ligne rompue.

Or l'essence de la respiration verticale est l'alternance de la prière et de la bénédiction ou grâce. Ces deux éléments de la respiration verticale se manifestent dans tous les domaines de la vie intérieure — la raison, le cœur et la volonté. Ainsi un problème pertinent de la raison qui n'est pas dû à la curiosité ou à la compilation intellectuelle, mais bien à la soif de vérité, est au fond une prière. Et l'illumination dont il peut être suivi est la bénédiction ou la grâce correspondante. La souffrance véritable est elle aussi, au fond, toujours une prière, et la consolation, paix et joie qui peuvent lui succéder sont les effets de la bénédiction ou grâce qui lui correspondent.

L'effort véritable de la volonté, c'est-à-dire l'effort à cent pour cent, le vrai *travail*, est lui aussi une prière. Lorsque c'est un travail intellectuel, c'est la prière : que ton nom soit sanctifié. Lorsque c'est un travail créatif, c'est la prière : que ton règne vienne. Lorsque c'est un travail en vue de suppléer aux besoins matériels de la vie, c'est la prière : donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et toutes ces formes de prière dans le langage du travail ont leurs bénédictions ou grâces correspondantes.

La loi de la correspondance entre la colonne de la prière (ou souffrances, efforts) et celle de la bénédiction (ou illumination, consolation, fruits) se trouve exprimée dans les béatitudes du Sermon sur la Montagne du Maître. Les neuf (car elles sont neuf, et non huit) béatitudes peuvent être comprises comme la formule de la *respiration verticale*. Elles nous l'enseignent.

Cette respiration est l'état d'âme que l'apôtre Paul désigne comme « la liberté en Dieu ». Celle-ci est une nouvelle manière de respirer. On respire librement le souffle divin qui est la liberté.

« Le Seigneur c'est l'esprit ; et là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ». (II Corinthiens, 3, 17).

Le correspondant spirituel à la respiration horizontale est l'alternance de « l'extraversion » et de « l'introversion » ou de l'attention à la vie extérieure objective et à la vie intérieure subjective. La loi de la respiration horizontale est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Là est l'équilibre de ces deux directions de l'attention.

Quant à la respiration verticale, sa loi est : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée ». Là est le rapport entre la prière et la bénédiction ou grâce.

Il existe *trois* plans de la respiration horizontale, tout comme il y a trois stades de la respiration verticale.

Les trois plans de la respiration horizontale sont :

l'amour de la nature,
l'amour du prochain,
l'amour des êtres spirituels hiérarchiques (anges, etc.)

Les trois stades de la respiration verticale sont :

la purification (par le souffle divin),
l'illumination (par la lumière divine),
l'union mystique (dans le feu divin).

Voilà pourquoi « le Pape » tient élevée la *triple croix*. La triple croix a trois traverses qui divisent la ligne verticale en trois parties. C'est la *croix de la respiration spirituelle complète et parfaite*, horizontale et verticale : 卐. C'est la croix du triple amour du prochain (prochain inférieur — nature, prochain égal — homme, prochain supérieur — être hiérarchique) et du triple amour de Dieu (souffle ou foi, lumière ou espérance, feu ou amour).

Elle est le « sceptre » de l'autorité du Pape de la *Lame*, tout comme la boule formée de la double coupe et surmontée de la croix est le sceptre de l'Empereur. De même que l'Empereur, le gardien du « trône de David », représente l'humain envers le Ciel, c'est-à-dire l'image et la ressemblance divines en l'homme, de même le Pape, le gardien de la Porte aux Colonnes de la Bénédiction et de la Prière, représente le Divin transcendant envers l'humanité. Les deux *postes*, celui de l'Empereur et celui du Pape, sont deux réalités spirituelles. Ils sont aussi réels que la « tête » et le « cœur » le sont dans la vie de l'individu. Le cœur est le centre de la respiration et de la circulation du sang; la tête est le centre du système nerveux et le siège de la pensée.

Et de même qu'aucun parlement ne remplacera la réalité spirituelle du poste de l'Empereur, le « trône de David » ne pouvant pas être remplacé par une collectivité, de même aucun concile œcuménique ne remplacera la réalité spirituelle du poste du Pape ou le « trône de Melchisédek, roi de Plénitude (Salem) ». Que le « coup de canon », prédit dans les « cercles ésotériques de l'Occident », soit donné ou

non, que le trône sacerdotal reste visible ou qu'il soit installé dans les catacombes, il restera *bien*, n'en déplaise aux prophètes de sa destruction, *présent* à jamais dans l'histoire future de l'humanité.

Car l'histoire — comme d'ailleurs la vie de l'individu — est rythmée par le jour et la nuit. Elle a un aspect diurne et un aspect nocturne. Le premier est exotérique et l'autre ésotérique. Le silence et l'obscurité de la nuit — et tout ce qui est « inconscient » ou « surconscient » dans l'être humain appartient au domaine de la « nuit » — sont toujours gros d'événements en préparation. C'est le côté magique de l'histoire « du jour », le côté des faits et des œuvres magiques agissant derrière la façade de l'histoire. C'est ainsi que lorsque l'Évangile fut prêché au grand jour dans les pays autour de la Méditerranée, les rayons nocturnes de l'Évangile effectuèrent une transformation profonde du Bouddhisme. Là, l'idéal de la libération individuelle par l'entrée dans l'état du Nirvana céda la place à l'idéal de la renonciation au Nirvana pour l'œuvre de la miséricorde envers l'humanité souffrante. L'idéal du Mahayana, du Grand Char, eut alors son aurore resplendissante au ciel des valeurs morales de l'Asie.

« Le jour transmet à un autre jour la parole (אמר — Omer). La nuit indique à une autre nuit la science (נחן — Da'ath) » (Psaume XIX de la Bible Hébraïque; XVIII de la Vulgate dont voici le texte latin : « Dies dei eructat verbum et nox nocti indicat scientiam »)

Voilà la formule du double enseignement — par la parole du jour et par la science de la nuit; de la double tradition — par l'enseignement verbal et par l'inspiration directe; de la double magie — par la parole prononcée et par le rayonnement silencieux; de la double histoire enfin — de l'histoire « visible » diurne et de l'histoire « invisible » nocturne.

Or les postes de l'Empereur et du Pape sont des réalités en deçà aussi bien qu'au delà du seuil qui sépare le « jour » de la « nuit ». Et « le Pape » de la cinquième *Lame* est le gardien de ce seuil. Il siège entre les deux colonnes — la colonne du jour ou de la prière et la colonne de la nuit ou de la bénédiction.

« L'Empereur » de la quatrième *Lame* est le Maître du « jour » et le Gardien du Sang ou de la quintessence de la réalité nocturne du jour. « Le Pape » est le gardien de la Respiration ou de la réalité du rapport entre le jour et la nuit. Ce qu'il garde, c'est l'équilibre entre le jour et la nuit, entre l'effort humain et la grâce divine. Son poste se fonde sur des faits cosmiques primordiaux.

« Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour et il appela les ténèbres nuit. »
(Gen. 1, 5)

dit le premier livre de Moïse. Et l'acte de la séparation de l'Intelligible du Mystère signifie en même temps l'instauration de la respiration cosmique qui est l'analogie de « l'esprit de Dieu se mouvant au-dessus des eaux. » Car le souffle divin (ruah 'elohim) *au-dessus* de la profondeur de la paix (« les eaux » — c'est ce qui est la réalité cosmique aussi bien que psychologique du Nirvana) — est le prototype divin de la respiration. Donc le « Grand Char », le « Mahayana » du Bouddhisme s'éleva vers le souffle divin — la Miséricorde qui se meut *au-dessus* des eaux de la paix pré-cosmique du Nirvana, tandis que le « Petit Char », le Hinayana, aspire à la fin de la respiration; son but est de se noyer dans les eaux de la paix — d'entrer dans le Nirvana où il n'y a pas de mouvement, ni de changement, ni de respiration.

Mais le Souffle divin (ruah 'elohim) est au-dessus de l'océan de la paix nirvanique; il le meut. Et renoncer au Nirvana, après être arrivé à son seuil, veut dire s'élever au-dessus du Nirvana et participer au Souffle divin qui le transcende.

Or l'eau primordiale pénétrée du souffle divin est l'essence du Sang; le souffle reflété par l'eau est la Lumière; l'alternance rythmique de l'absorption du souffle par l'eau et de sa réflexion par elle, est la *Respiration*. La Lumière est le Jour, le Sang est la Nuit, et la Respiration est la Plénitude (Salem).

MELCHISÉDEK, roi de Salem, *Prêtre* du Dieu Très-Haut (kohen le'ele 'elyon — מֶלְכִּישֶׁדֶק), est donc préposé à la Plénitude, à la *Respiration*, tandis que le *Roi Oint*, gardien du « trône de David » ou l'Empereur, est préposé au Jour. Bien qu'il soit préposé au Jour, il est oint par la Nuit et il doit son autorité à la Nuit, et il est le gardien de la présence mystérieuse de la Nuit au Jour — le Sang.

Cher Ami Inconnu, vous vous demandez probablement s'il est un *troisième* poste, le poste de celui qui est préposé à la Nuit ?

Oui, le poste du Maître de la Nuit (il est aussi nommé « Seigneur de la Nuit ») existe. Nous nous approcherons de l'ordre d'idées relatives à ce poste dans la onzième Lettre consacrée au neuvième Arcane du Tarot.

Il suffit d'indiquer ici qu'en Israël il y avait *trois* postes supérieurs, les postes de *roi*, de *grand prêtre* et de *prophète*. Il y a encore lieu de remarquer qu'il s'agit de *postes*, et non de personnes; une seule personne peut parfois occuper deux et même trois postes.

Mais revenons au poste du Pape, qui est le sujet du cinquième

Arcane du Tarot. Il se rapporte à la Respiration spirituelle, comme nous l'avons vu. C'est pourquoi le Pape représente un autre ordre de vérité et un autre critère de la vérité que la vérité et le critère scientifiques. Est « vrai » pour lui ce qui comporte la *respiration harmonique*; « faux » ce qui dérange l'harmonie de la respiration spirituelle. Ainsi, le système héliocentrique de la science astronomique moderne est « vrai » du point de vue de la science des phénomènes, mais il est en même temps foncièrement « faux » du point de vue de la Respiration spirituelle. Le Sang versé par le Christ sur la terre est tellement précieux qu'il a donné à la Terre une position centrale dans l'espace des valeurs nouménales. Le cosmos *géocentrique* est donc *vrai* du point de vue de la Respiration, c'est-à-dire du point de vue de la vie de prière et de bénédiction. Et le cosmos héliocentrique, bien qu'il ait le support de tous les faits du monde phénoménal, est *faux* parce qu'il méconnaît ce qui est véritablement central — l'Incarnation du Verbe — et qu'il la remplace par un centre situé plus à la périphérie de la valeur centrale. Il n'est qu'un centre de l'espace phénoménal, et on commet le péché d'idolâtrie en lui attribuant le rôle central qui appartient à la Terre sanctifiée, donc rendue centrale, par l'Incarnation du Verbe.

Voici un autre exemple, emprunté cette fois au domaine de l'expérience ésotérique.

Comme nous l'avons signalé, la réincarnation — les vies successives de la même individualité humaine — est un fait d'expérience, tout comme le sont les veilles successives des jours interrompues par le sommeil des nuits. Bouddha reconnaissait ce fait comme tel, mais l'estimait *regrettable*. C'est pourquoi le but de la voie des huit stades qu'il enseignait est de mettre fin à la réincarnation. Car Nirvana est la fin des vies successives terrestres.

Ainsi, Bouddha *reconnaît* et *nie* à la fois le fait de la réincarnation. Il le reconnaît comme *fait* et le nie comme *idéal*. Car les faits sont passagers; ils vont et viennent. Il y eut un temps où il n'y avait pas de réincarnation; viendra le temps où il n'y en aura plus. La réincarnation n'a commencé qu'après la chute et elle cessera avec la réintégration. Elle n'est donc pas éternelle et n'est donc pas un idéal.

Il y a donc deux vérités : l'une est actuelle ou temporaire et l'autre idéale ou éternelle. La première se fonde sur la *logique des faits*; l'autre sur la *logique morale*. Or le Psaume quatre-vingt-quatrième (quatre-vingt-cinquième de la Bible hébraïque) désigne la vérité actuelle אמֶת (emeth) — vérité, veritas et la vérité basée sur la logique morale — חֶסֶד (hesed), miséricorde, misericordia. Le Psaume dit :

« La Miséricorde (hesed) et la Vérité (emeth) se rencontrent,
 La Justice (tsedek) et la Paix (shalom) s'embrasseront;
 La Vérité (emeth) germe de la terre (meeretz)
 Et la Justice (tsedek) regarde du haut des cieux (mischamaïm) »

Voilà tout le problème de la « double vérité » — et voilà la prophétie émouvante selon laquelle les deux vérités, factuelle et morale, se rencontreront un jour et que leurs révélations dans l'homme, la justice (tsedek) et la paix (shalom) s'embrasseront ! Mais elles ne se rencontrent que lentement, et, étant donné l'état actuel des choses, elles se contredisent encore souvent, du moins en apparence. C'est pourquoi St Paul pouvait dire que « la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu » (I Corinthiens, 3, 19). Et c'est pourquoi aussi la sagesse divine est souvent une folie devant ce monde...

Or le Pape étant le gardien de la respiration *spirituelle*, (et la lettre ה, hé, la cinquième lettre de l'alphabet hébraïque a pour hiéroglyphe primitif l'haleine !), est le représentant de la logique morale.

La bénédiction et la Prière sont les deux colonnes entre lesquelles il est assis. Seul ce qui est *idéal* est vrai pour lui. Voilà pourquoi, pour lui, le mariage est indissoluble — en dépit des milliers de catastrophes matrimoniales; voilà pourquoi la confession et le repentir effacent tout péché — bien que des milliers de tribunaux ne font que punir les coupables, qu'ils se repentent ou non; voilà pourquoi l'Eglise est guidée par l'Esprit Saint — bien qu'elle ait pratiqué ou toléré la pratique de l'Inquisition durant des siècles; et voilà pourquoi *une seule vie sur terre suffit pour le salut éternel* — bien que les âmes se réincarnent.

Ainsi le Pape est toujours au milieu d'un conflit entre la vérité idéale et la vérité actuelle, entre la Miséricorde (hesed) et la Vérité (emeth). Ce conflit-ci est une *plaie*, la cinquième plaie, la *plaie du cœur*. Car si l'Empereur a quatre plaies, le Pape en a cinq.

Si vous connaissez, cher Ami Inconnu, le symbolisme de la Kabbale, vous comprendrez que la plaie dont il s'agit est due à l'opposition entre la quatrième Sefirah, *Hesed*, la Miséricorde, et la cinquième Sefirah, *Gebourah*, la Rigueur, de l'Arbre Séphirothique. Et que cette plaie-là a trait à la sixième Sefirah, *Tiphereth*, Beauté ou Harmonie, qui est la synthèse des deux Sefiroth précédentes.

Si vous avez en outre quelque notion de l'Esotérisme chrétien, vous comprendrez que la plaie en question est celle du *Sacré-Cœur*, causée extérieurement par « un des soldats qui lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » (Jean, 19, 34). Et vous comprendrez aussi que c'est la Miséricorde et la Vérité (Hesed

et Emeth) qui en sortirent comme sang et eau. C'est pourquoi l'Évangéliste souligne la réalité symbolique ou le symbolisme réel du fait que le sang et l'eau sortis de la plaie *n'étaient pas mêlés* et que c'est dans ce fait que se trouve exprimé le sens spirituel de la plaie. La plaie est causée spirituellement par le conflit entre la Miséricorde et la Vérité, entre la vérité idéale et la vérité actuelle, qui ne sont pas unies...

Et l'Évangéliste vient de le dire : « Celui qui l'a vu en a rendu témoignage et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit vrai afin que vous croyiez aussi. »

Il a donc vu le fait, il sait ce qu'il veut dire comme symbole de la réalité spirituelle de la plaie.

Mais nous voici en plein ésotérisme des Cinq Plaies, de l'Étoile Flamboyante, du Pentagramme, du Quinaire ou du nombre cinq...

L. C. DE SAINT-MARTIN dit que :

« Tant que les nombres sont unis et liés à la décade, il n'y en a aucun qui présente l'image de la corruption ou de la difformité. Ce n'est que quand on les sépare que ces caractères se manifestent. Parmi ces nombres ainsi particularisés, quelques-uns sont **absolument mauvais**, tels que 2 et 5. Ce sont même les seuls qui divisent le dénaire. » (Des Nombres, XXI)

Selon Saint-Martin, le quinaire (quant au binaire, nous vous renvoyons à la Lettre II où vous trouverez une mise au point de l'énoncé de Saint-Martin concernant la nature mauvaise du nombre Deux) est donc *absolument mauvais* lorsqu'il n'est pas uni et lié à la décade. Ainsi dit-il,

« la forme des animaux doit se porter aussi comme servant de réceptacle aux persécutions des quinaires, persécutions que nous exerçons nous-mêmes contre eux à l'imitation de ces mêmes quinaires » (Des Nombres, XXXI)

Éliphas LÉVI dit cependant que :

« Le pentagramme exprime la domination de l'esprit sur les (4) éléments, et c'est par ce signe qu'on enchâîne les démons de l'air, les esprits du feu, les spectres de l'eau et les fantômes de la terre. Armé de ce signe et convenablement disposé, vous pouvez voir l'infini à travers cette faculté qui est comme l'œil de votre âme, et vous vous ferez servir par des légions d'anges et

des colonnes de démons » Puis : « Cet empire de la volonté sur la lumière astrale, qui est l'âme physique des quatre éléments, est figuré en magie par le pentagramme, dont nous avons placé la figure en tête de ce chapitre »... Et plus loin : ... « C'est le 24 juillet de l'année 1854 que l'auteur de ce livre, Éliphas Lévi, fit à Londres l'expérience de l'évocation par le pentagramme, après s'y être préparé par toutes les cérémonies qui sont marquées dans le Rituel (Rituel, chap. 13) »... Et enfin ... « Observons seulement que l'usage du pentagramme est très dangereux pour les opérateurs qui n'en ont pas la complète et parfaite intelligence. La direction des pointes de l'étoile n'est pas arbitraire, et peut changer le caractère de toute l'opération, comme nous l'expliquerons dans le Rituel » (Dogme de la Haute Magie, chapitre 5).

Dans le Rituel (chapitre 5) nous trouvons le résumé de la doctrine d'Éliphas Lévi sur le pentagramme. Le voici :

« Le pentagramme, qu'on appelle dans les écoles gnostiques l'étoile flamboyante, est le signe de la toute-puissance et de l'autocratie intellectuelles. »

Mais dans *La Clef des Grands Mystères*, Éliphas Lévi dira :

« Le quinaire est le nombre religieux, car c'est le nombre de Dieu réuni à celui de la femme. »

Et plus tard encore, dans son œuvre posthume, le *Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé*, Éliphas Lévi écrira :

« Les anciens rites ont perdu leur efficacité, depuis que le christianisme a paru dans le monde.

La religion chrétienne et catholique, en effet, est la fille légitime de Jésus, roi des Mages.

Un simple scapulaire porté par une personne vraiment chrétienne, est un talisman plus invincible que l'anneau et le pentacle de Salomon.

La Messe est la plus prodigieuse des évocations. Les nécromanciens évoquent les morts, le sorcier évoque le diable et il tremble, mais le prêtre catholique ne tremble pas en évoquant le Dieu vivant.

Les catholiques seuls ont des prêtres parce que seuls, ils

ont l'autel et le sacrifice, c'est-à-dire toute la religion. Exercer la haute Magie, c'est faire concurrence au sacerdoce catholique, c'est être un prêtre dissident, Rome est la grande Thèbes de l'initiation nouvelle. Elle a pour cryptes ses catacombes; pour talismans, ses cha-pelets et ses médailles; pour chaîne magique, ses con-grégations; pour foyers magnétiques, ses couvents, pour centre d'attractions, ses confessionnaux; pour moyen d'expansion, ses chaires et les mandements de ses évêques; elle a son pape enfin, l'Homme-Dieu rendu visible. »

Et concluons en citant Joséphin PÉLADAN qui se déclare d'accord avec ce qui précède :

« L'Eucharistie est tout le christianisme; et par elle le christianisme est devenu la magie vivante.

Depuis Jésus, il y a encore des sorciers, il n'y a plus de mages » (L'Occulte Catholique, 1898, Livre III « Tri-odos occulte », chapitre II, « L'Occulte du Fils ou Thé-urgie »).

Après toutes ces citations, où en sommes-nous ?

Nous sommes arrivés à un problème très grave : celui du penta-gramme ou quinaire mauvais et du pentagramme ou quinaire bon.

Car selon Saint-Martin -- dont la présentation nette du problème se prête mieux que toute autre à servir de point de départ -- le quinaire est bon « tant que uni et lié à la décade » et il est « absolu-ment mauvais » lorsqu'il en est séparé et particularisé. En d'autres termes, le pentagramme comme signe de l'autorité intellectuelle, c'est-à-dire de la personnalité émancipée humaine, est bon lorsqu'il est l'expression de la personnalité dont la volonté est unie et liée à la plénitude de la manifestation de l'Unité, c'est-à-dire à la décade; et il est mauvais lorsqu'il exprime la volonté de la personnalité séparée de cette Unité-là. Ou en d'autres termes encore le signe est bon lorsqu'il exprime la formule : *Fiat voluntas Tua*; et il est mauvais lorsque la formule de volonté sous-jacente est : *Fiat voluntas mea*. Voilà le sens moral et pratique de l'énoncé de Saint-Martin.

Quant aux énoncés d'Éliphas Lévi et de Joséphin PÉLADAN que nous venons de citer, ils y ajoutent leur persuasion que c'est l'Église Universelle ou Catholique qui représente pour l'humanité la décade ou la plénitude de l'unité manifestée. Pour eux la volonté unie et liée à l'essence de l'Église s'exprime par le pentagramme bon, compris

dans le sens de Saint Martin, et la volonté purement et simplement personnelle, par le pentagramme mauvais. Voilà pourquoi Madame BLAVATSKY accusait Éliphas LÉVI de politique jésuite et pourquoi les occultistes anciens amis de Joséphin Péladan, regrettaient sa rechute dans le sectarisme romain.

Mais maintenant — et ici il ne s'agit pas de prendre parti dans la « guerre de deux roses », ni d'accuser ou de regretter — il s'agit du problème de la magie personnelle arbitraire (le quinaire séparé de la décade) et de la magie personnelle sacrée (le quinaire uni et lié à la décade). Et voici la thèse que j'avance à l'égard de ce problème, la thèse qui est le fruit de 43 années d'expérience dans le domaine ésotérique :

Ce n'est que le *pentagramme des cinq plaies* qui est le signe efficace de la magie personnelle sacrée, tandis que le *pentagramme des cinq courants de la volonté personnelle*, — et peu importe comment les pointes de ce pentagramme sont tournées —, n'est que le signe efficace pour l'imposition de la volonté personnelle de l'opérant aux êtres plus faibles que lui : il est toujours un acte foncièrement tyrannique.

Voilà la thèse qu'il nous faut expliquer.

Un acte magique présuppose un effet dépassant le pouvoir normal de l'opérant. Ce surplus de pouvoir est fourni soit par des forces qui obéissent à l'opérant, soit par des forces empruntées par lui, soit enfin par des forces agissant par l'opérant et auxquelles il obéit.

En cas de forces qui sont soumises à l'opérant, il s'agit d'une opération de la magie que nous avons dite (Lettre III) « personnelle ou arbitraire » ; c'est-à-dire d'une opération dont la source de l'initiative, le moyen et le but, se trouvent exclusivement dans le vouloir et le savoir de la personnalité de l'opérant. Une telle opération ne peut se servir que des forces inférieures à l'opérant. Car on ne commande pas aux anges. L'opérant y est seul et agit en technicien magique sous sa propre responsabilité et à ses risques et périls. On pourrait désigner aussi cette espèce de magie comme « faustienne ».

En cas des forces empruntées par l'opérant, il s'agit d'un acte de magie collective. C'est la « chaîne magique » qui rend l'opérant plus puissant ; elle lui « prête » les forces dont il se sert lors de l'opération. En ce cas l'opérant est aidé par des forces qui sont égales à lui, non plus inférieures, comme c'est le cas pour la magie « faustienne ». Le pouvoir et l'effet y dépendent du nombre de personnes appartenant à la « chaîne ». On pourrait désigner cette espèce de magie comme « collective ».

Dans le cas, enfin, de forces agissant par l'intermédiaire de l'opérant et auxquelles il obéit, il s'agit de même d'une « chaîne », mais d'une chaîne *verticale et qualitative (hiérarchique)* au lieu d'une chaîne horizontale et quantitative, comme dans la magie collective. L'opérant y est seul dans le sens horizontal, mais il ne l'est pas dans le sens vertical : au-dessus de lui des êtres supérieurs à lui agissent avec lui et par lui. Cette espèce de magie présuppose le fait d'être en rapport conscient avec les êtres spirituels supérieurs, c'est-à-dire de l'expérience mystique et gnostique précédente. Nous avons désigné cette espèce de magie (Lettre III) comme « Magie sacrée », car les forces actives dans les opérations de cette magie-là sont supérieures à l'opérant. Mais son nom historique est « la théurgie ».

Les formules exprimant l'attitude foncière de la volonté personnelle correspondant aux trois espèces de magie ci-dessus seraient :

Fiat voluntas mea (magie faustienne);

Fiat voluntas nostra (magie collective);

Fiat voluntas TUA (magie sacrée).

Les deux premières formes de magie — faustienne et collective — se servent de la méthode dont le pentagramme des cinq courants de la volonté personnelle et collective est le signe. Elles sont basées sur ce principe que le fort domine le faible. Il s'agit ici du pouvoir de *contrainte*.

Quant à la troisième force de magie — la magie sacrée, elle a pour méthode non la *force* de la volonté, mais bien sa *pureté*. Mais comme la volonté comme telle n'est jamais entièrement pure — car ce n'est pas la « chair » qui porte les stigmates du péché originel, ni la pensée comme telle, mais bien la volonté — il faut que les cinq courants ténébreux inhérents à la volonté humaine, c'est-à-dire les *désirs d'être grand, de prendre, de tenir, d'avancer et de se maintenir aux dépens d'autrui* — soient paralysés ou « cloués ». Les *cinq plaies* sont donc les *cinq vacuités* qui en résultent dans les cinq courants de la volonté. Et ces vacuités se remplissent de la volonté d'en haut, c'est-à-dire de la volonté absolument *pure*.

Voilà le principe de la magie du pentagramme des cinq plaies.

Avant de considérer la manière dont les cinq plaies de la volonté se produisent et quelle est la méthode pratique concrète de la magie du pentagramme des cinq plaies, il nous faut réfléchir sur le concept même de « la plaie ».

La « plaie » est une porte par laquelle le monde extérieur objectif fait irruption à l'intérieur du système clos du monde intérieur subjectif.

En termes biologiques, elle est une brèche dans les murs de la forteresse de l'organisme par laquelle pénètrent les forces extérieures à l'organisme. Une simple lésion de la peau, par exemple, constitue une brèche de cette sorte et donne, pour un certain temps, accès à l'air et tout ce qu'il porte à une région intérieure de l'organisme qui lui serait interdite si la peau était intacte.

Or l'organe de la vue, l'œil est, comparativement à la surface du corps humain recouverte de peau, une *plaie* qui peut être couverte par une peau mobile — les paupières. Par cette plaie, le monde extérieur objectif pénètre dans notre vie intérieure avec d'autant plus d'intensité que la vue révèle plus du monde extérieur que le toucher. Les paupières fermées, la place où avait lieu l'expérience du monde nommée « la vue » redevient l'expérience réduite du monde — normale pourtant pour la surface entière du corps — que nous désignons comme « le toucher ».

Les yeux sont des blessures ouvertes, qui sont tellement sensibles, qu'elles *souffrent* (c'est-à-dire réagissent à) de toute nuance de lumière, de toute couleur. Et il en est de même pour les autres organes des sens. Ils sont des *plaies*, ils nous imposent la réalité *objective* du monde extérieur. Là où je voudrais voir de belles fleurs, mon œil me fait voir un tas de fumier. Je suis *forcé* de voir ce que le monde objectif me montre par la voie de mon œil. Il est comme un *clou* venu de l'extérieur clouer ma volonté.

Les sens — en tant qu'ils sont sains et fonctionnent normalement — sont des plaies par lesquelles le monde objectif, sans égard à notre volonté, s'impose à nous.

Mais les sens sont des organes de *perception*, non d'action. Imaginez que les cinq organes d'action — les membres, y compris la tête dans sa fonction de membre — aient des plaies analogues. C'est-à-dire que les cinq courants de la volonté qu'ils expriment donnent accès à une *volonté objective* qui serait aux désirs personnels ce que sont les perceptions des sens au jeu de la fantaisie.

Voilà le concept ésotérique de la plaie. Et ce concept peut devenir réalité spirituelle, puis psychique — et même physique enfin chez quelques-uns. Les stigmatisés — depuis Saint François D'ASSISE jusqu'à Padre PIO en Italie et Thérèse NEUMANN en Allemagne de nos jours — sont des personnes chez qui la réalité des cinq plaies a atteint le plan physique. Ce sont des *organes futurs* de la volonté en formation — les organes d'action dont l'ensemble a pour signe le pentagramme sacré, le quinaire uni et lié à la plénitude de la décade, selon Saint-Martin.

Il faut encore préciser que les cinq plaies qui correspondent aux cinq courants ténébreux de la volonté — les désirs de grandeur personnelle, de prendre, de tenir, d'avancer et de se maintenir aux dépens d'autrui —, qui correspondent à leur tour aux cinq membres (y compris la tête en tant que membre), ne sont pas toutes situées aux membres correspondants. Le désir de prendre ou de s'emparer des choses est en effet cloué à la main droite; de même le désir de garder ou de tenir, à la main gauche; il en est de même quant aux désirs d'avancer et de se maintenir aux dépens d'autrui, qui correspondent respectivement aux pieds droit et gauche — mais cela n'est pas le cas en ce qui concerne le désir de grandeur personnelle et la tête. La tête ne porte pas la cinquième plaie et cela pour deux raisons : premièrement, parce qu'elle porte « la couronne d'épines » (dont nous avons tenté de donner une explication dans la Lettre IV) qui est portée, en principe, par toute personne capable de pensée *objective*, la « couronne d'épines » étant donnée à l'être humain dès le commencement de l'histoire humaine. Elle est cet organe subtil que l'on désigne chez nous, en Occident, comme « le lotus à huit pétales » et que l'on désigne en Inde comme « le lotus aux mille pétales » ou *Sahasrâra* (centre coronal). Ce centre coronal est un don quasi naturel à chaque être humain et toute personne normale le possède. Les « épines » du centre coronal fonctionnent comme des « clous » d'objectivité, qui font la conscience (dans le sens du mot anglais « conscience » ou du mot allemand « *Gewissen* », ou « *sovest* » en russe) de la pensée. C'est grâce à elles que la pensée n'est pas devenue tout à fait émancipée et aussi arbitraire que l'est, par exemple, l'imagination. La pensée *comme telle* est quand même l'organe de la vérité, et non de l'illusion.

Ainsi, ce n'est pas la pensée *comme telle* qui comporte le désir de grandeur personnelle ou la tendance vers la mégalomanie, mais bien la *volonté* qui se sert de la tête et qui peut s'emparer de la pensée et la réduire au rôle d'instrument. Et ceci constitue la deuxième raison pour laquelle la cinquième plaie — celle de l'humilité *organique* remplaçant le courant de la volonté-de-grandeur — ne se trouve pas à la tête, mais bien au cœur (elle atteint le cœur du côté droit). Car c'est là que la volonté-de-grandeur prend son origine et c'est de là qu'elle s'empare de la tête et en fait son instrument. C'est pourquoi maints penseurs et savants veulent penser « sans cœur » pour être objectifs — ce qui est une illusion, car on ne peut point penser sans cœur, le cœur étant le principe *moteur* de la pensée; il est seulement possible de penser avec un cœur humble et chaud ou bien avec un cœur prétentieux et froid.

Or la cinquième plaie (qui est en fait *première* par son importance) est celle du cœur et non de la tête, la tête étant *du point de vue de la volonté active* un instrument ou « membre » du cœur.

Tournons-nous maintenant vers la question concernant l'origine des cinq plaies : Comment se produisent-elles et quelle est la méthode concrète pratique de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies ?

Comment acquiert-on les cinq plaies ?

Il n'existe qu'une seule méthode, qu'un seul moyen d'y aboutir. Peu importe que ce soit en pleine connaissance de cause, ou instinctivement; tout ésotériste, tout mystique, tout idéaliste, tout spiritualiste, tout homme de bonne volonté enfin, en fait usage en Europe comme en Asie, aujourd'hui comme il y a vingt siècles. Cette méthode universelle de tous les âges et de toutes les hautes cultures, n'est rien d'autre que la pratique des trois vœux traditionnels, à savoir de *l'obéissance*, de la *pauvreté* et de la *chasteté*.

L'*obéissance* cloue la volonté-de-grandeur du cœur; la *pauvreté* cloue les désirs de prendre et de garder de la main droite et de la main gauche; la *chasteté* cloue les désirs du « chasseur » nemrodique — d'avancer et de se maintenir aux dépens d'autrui, ou, en d'autres termes, de chasser et d'attraper le gibier — du pied droit et du pied gauche.

Le vœu d'*obéissance* est la pratique du silence des désirs, des émotions et de l'imagination personnels en face de la conscience et de la raison; c'est la primauté de l'idéal sur l'apparent, de la nation sur le personnel, de l'humanité sur la nation, de Dieu sur l'humanité. Elle est la vie de l'ordre hiérarchique cosmique et humain; elle est le sens et la justification de l'existence des Séraphins, des Chérubins et des Trônes; des Dominations, des Vertus et des Puissances; des Principautés, des Archanges, et des Anges; des Prêtres, des Chevaliers et des Ouvriers. L'*obéissance* c'est l'ordre — c'est la loi internationale, c'est l'État, c'est l'Église, c'est la paix universelle. La vraie obéissance est le contraire même de la tyrannie et de l'esclavage, puisque sa racine est l'amour dont découlent la foi et la confiance. Ce qui est en-haut sert ce qui est en bas, et ce qui est en-bas obéit à ce qui est en-haut. L'*obéissance*, c'est la conclusion pratique de la reconnaissance de l'existence de quelque chose de supérieur à soi-même. Quiconque reconnaît Dieu, obéit.

L'*obéissance* telle qu'elle est pratiquée dans les ordres religieux et la chevalerie spirituelle catholique, est une forme de l'entraînement — très efficace d'ailleurs — de la volonté en vue de faire clouer la volonté-de-grandeur. L'*obéissance* que le chela doit au gourou en Inde et au Tibet poursuit, en principe, le même but. Cela est vrai aussi bien

de l'obéissance absolue que les hassidim doivent à leurs tzadékim dans les communautés juives hassides; de même que l'obéissance sans réserve de la part des disciples des Startzy (Maîtres spirituels) en Russie orthodoxe prébolchevique. La formule universelle de l'obéissance est : *Fiat Voluntas tua*.

Le vœu de *pauvreté*, c'est la pratique du vide intérieur qui s'établit en conséquence du silence des désirs, des émotions et de l'imagination personnelles afin que l'âme soit capable de recevoir la révélation du verbe, de la vie et de la lumière d'en-haut. La *pauvreté*, c'est la veille et l'attente perpétuelles actives en face des sources éternelles de la créativité; c'est l'âme prête à ce qui est nouveau et inattendu; c'est l'aptitude à apprendre toujours et partout; c'est la « *conditio sine qua non* » de toute illumination, de toute révélation et de toute initiation.

Voici un petit conte qui fait ressortir à merveille le sens pratique spirituel de la *pauvreté*.

Quatre frères se mirent jadis en route pour chercher le plus grand trésor. Après une semaine de voyage, ils arrivèrent à une montagne de minéral de fer. « Une montagne entière de minéral de fer ! » s'écria l'un des quatre, « Voilà le trésor que nous avons trouvé ! » — Mais les trois autres dirent : « Ce n'est pas le plus grand trésor, » et continuèrent leur marche, tandis que leur frère resta près de la montagne de fer. Il était riche maintenant et eux, ils étaient aussi pauvres qu'auparavant. Un mois plus tard, ils arrivèrent à un champ parsemé de pierres verdâtres et jaunâtres. « C'est du cuivre ! » s'écria un des trois frères. « C'est bien le trésor que nous cherchons ! » Mais les deux autres ne furent pas de son avis. Ainsi, il resta là, devenu riche propriétaire d'une mine de cuivre, tandis que les deux autres continuèrent leur chemin, pauvres qu'ils étaient.

Après un an ils arrivèrent à une vallée pleine de pierres jetant une lueur blanchâtre. « De l'argent ! » s'écria un des deux frères. « Voici enfin le trésor que nous cherchons ! » Mais l'autre frère secoua la tête et continua son chemin, tandis que son frère resta en riche propriétaire d'une mine d'argent.

Sept ans plus tard, le dernier arriva à une place pierreuse dans un désert aride. Il s'assit à demi-mort de fatigue. C'est alors qu'il s'aperçut que les cailloux sous ses pieds brillaient. C'était de l'or.

Le vœu de *chasteté* signifie la mise en pratique de la résolution de vivre selon la loi solaire, sans cupidité et sans indifférence. Car la vertu est ennuyeuse et le vice est dégoûtant. Mais ce qui n'est ni ennuyeux ni dégoûtant, c'est ce qui vient du fond du cœur. Le fond

du cœur c'est l'amour. Le cœur ne vit que lorsqu'il aime. Il est alors pareil au soleil. Et la chasteté est l'état de l'être humain où le cœur, devenu solaire, est le centre de gravité.

En d'autres termes, la chasteté est l'état de l'être humain où le centre nommé dans l'ésotérisme occidental « le lotus à douze pétales » (Anāhata — en Inde) est éveillé et devient le soleil du « système planétaire » microcosmique. Les trois lotus situés au-dessous de lui (à dix pétales, à six pétales et à quatre pétales) commencent alors à fonctionner en harmonie avec la vie du cœur (lotus à douze pétales), c'est-à-dire « selon la loi solaire ». Lorsqu'ils le font, la personne est chaste, et peu importe qu'elle soit célibataire ou mariée. Ainsi il y a des vierges qui sont mariées et mères et il y a des vierges physiques qui ne le sont pas en réalité. L'idéal de la Vierge-Mère que l'Eglise traditionnelle (catholique et orthodoxe) propose, est vraiment adorable. C'est l'idéal de la chasteté qui triomphe de la stérilité et de l'indifférence.

La pratique de la chasteté ne concerne pas seulement le domaine du sexe. Elle porte également sur tous les autres domaines où le choix est possible entre la loi solaire et toutes sortes d'ivresses obscurcissantes. Ainsi, par exemple, tout fanatisme est un péché contre la chasteté car on y est emporté par un courant ténébreux. La révolution française fut une orgie d'ivresse collective perverse, tout comme fut la révolution en Russie. Le nationalisme — tel l'Allemagne d'Hitler — est de même une forme d'ivresse noyant la conscience du cœur et donc incompatible avec l'idéal de chasteté.

Il est aussi des formes d'occultisme pratique qui se prêtent à la poursuite d'une ivresse malsaine. Ainsi Joséphin PÉLADAN avoue :

« Je ne le cèle pas; nous avons tous été séduits d'abord par l'esthétique de l'Occulte; et épris de pittoresque et d'étrange, on a souscrit à des amusements de femme nerveuse; on a cherché le frisson, — le frisson de l'invisible et de l'au-delà — on a demandé une sensation à l'incorporel » (L'Occulte catholique, Livre III, chap. II « L'Occulte du fils ou Théurgie »).

La pratique de la chasteté cloue les penchants de *chasseur* de l'être humain dont le côté mâle incline à poursuivre le gibier et le côté féminin à lui tendre des pièges. La pratique de *pauvreté* cloue les penchants de *voleur* de l'être humain dont le côté mâle incline à saisir et le côté féminin à garder indéfiniment au lieu d'attendre le don libre ou le fruit mérité du travail. La pratique de l'obéissance

enfin cloue la volonté-de-grandeur ou les penchants de *l'usurpateur* de la nature humaine dont le côté mâle est enclin à s'estimer grand à ses propres yeux et le côté féminin à se faire estimer tel aux yeux d'autrui.

Ces trois « vœux » constituent donc la seule méthode connue et indispensable qui conduit aux « cinq plaies », c'est-à-dire au pentagramme efficace de la Magie Sacrée. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas là des *vertus* d'humilité, de pauvreté et de chasteté entièrement réalisées, — car nul homme de chair ne peut posséder totalement ces vertus — mais bien de leur *pratique*, c'est-à-dire des efforts sincères visant à leur réalisation. Ce sont ces efforts-là qui comptent.

Telle est la réponse à la question : Comment acquiert-on les cinq plaies ? Voici maintenant la réponse à l'autre question : Comment opère la magie du pentagramme sacré des cinq plaies ?

Comme nous l'avons signalé plus haut, c'est la *pureté* de la volonté et non sa force qui constitue la base de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies. En cela elle correspond à la magie divine qui ne force pas mais établit (ou rétablit) la liberté de choix par la *présence* du vrai, du beau et du bien. Or, dans la magie du pentagramme sacré des cinq plaies, il s'agit d'accomplir la *présence vive* du bien auprès de la conscience du sujet de l'opération. Car le bien ne *combat* pas le mal; il ne lutte pas contre lui — il est simplement présent ou il ne l'est pas. Sa victoire consiste en ce qu'il réussit à être présent, sa défaite en ce qu'il est forcé d'être absent. Et ce sont les cinq plaies qui assurent la présence du bien — c'est-à-dire de la volonté *pure* d'en-haut.

Voici un épisode qui se trouve dans les *Considérations sur les Stigmates de Saint François* (Cinquième Considération) et qui peut servir de clef au problème qui nous occupe.

Un frère franciscain prolongea sa prière pendant huit ans après la mort de Saint François, pour que les paroles secrètes que le Séraphin avait dites à Saint François quand il lui donna les stigmates, lui soient révélées. Or un jour, Saint François lui apparut ainsi qu'à sept autres frères et se tournant vers lui, parla ainsi :

« Sache, mon très cher frère, que, lorsque j'étais sur le mont Alverne, tout absorbé dans le souvenir de la Passion du Christ, je fus, en cette apparition du Séraphin, stigmatisé ainsi dans mon corps par le Christ, et le Christ me dit alors : « Sais-tu ce que je t'ai fait ? Je t'ai donné les empreintes de ma Passion, afin que tu sois mon gonfalonier. Et, comme au jour de ma mort, je descendis aux Limbes et que, toutes les âmes que j'y

trouvais, je les en retirai, par la vertu de mes Stigmates et les conduisis au paradis, ainsi je t'accorde dès à présent, pour que tu me sois conforme dans la mort comme tu l'as été dans la vie, qu'après que tu auras quitté cette vie, tu ailles chaque année au jour de ta mort au purgatoire, et que, toutes les âmes de tes trois Ordres, c'est-à-dire des Mineurs, des Sœurs et des Continents, et, en plus de celles-là, celles de tes dévots que tu y trouveras, tu les en retires, par la vertu de tes Stigmates que je t'ai donnés, et tu les conduiras au paradis ». Et ces paroles, je ne les ai jamais dites, tant que je vivais dans le monde. »

Cela dit, Saint François disparut subitement. De nombreux frères entendirent ensuite ce récit de la bouche de ces huit frères qui étaient présents à cette vision et avaient entendu les paroles de Saint François. Et « Frater Jacobus Blancus lector Romanus praedicavit hoc et dixit se audisse ab uno fratre de supradictis octo » — ajoute le manuscrit de Saint-Isidore, décrit par Paul SABATIER, à la fin du récit.

Analysons maintenant le récit du point de vue de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies.

Il y a lieu de noter de prime abord que les Stigmates donnés à Saint François sont de nature corporelle aussi bien que spirituelle, car leur vertu (c'est-à-dire leur puissance magique) continue après sa mort. Il y a aussi lieu de signaler que la vertu des Stigmates du Christ lui-même aussi bien que de Saint François se révèle en ce qu'elle peut retirer les âmes des Limbes et du purgatoire et les conduire au paradis. Signalons enfin que le récit est bien formel en ce qui concerne l'énoncé selon lequel ce n'est que par la vertu de ses Stigmates que Jésus-Christ avant sa résurrection retira les âmes des Limbes et les conduisit au paradis, et selon lequel ce n'est que par la vertu de ses Stigmates que Saint François, lui aussi, retirera du purgatoire chaque année au jour de sa mort toutes les âmes qui sont liées à lui par un lien spirituel et les conduira au paradis.

Prenez maintenant les termes « Limbes », « Purgatoire » et « Paradis » dans leur sens étendu analogique et vous aurez la formule nette et précise de l'opération de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies : elle effectue le changement de l'état naturel (« Limbes ») et l'état humain de souffrance (« Purgatoire ») en celui de la béatitude de l'état divin (« Paradis »). L'opération de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies consiste donc à transformer l'état naturel en état humain et ce dernier en état divin. C'est l'œuvre de l'Alchimie spiri-

tuelle de la transmutation du Naturel (« Limbes ») et de l'Humain (« Purgatoire ») en Divin (« Paradis »), selon la division trinitaire traditionnelle — Nature, Homme et Dieu.

Considérons maintenant de plus près le sens *pratique* des termes « Limbes », « Purgatoire » et « Paradis » en tant que stades de l'œuvre de transmutation — ou *libération* — de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies.

Leur sens *pratique* n'est pas celui de l'espace, des « places », mais bien celui de l'état de l'être humain corporel, animique et spirituel. Lorsque nous le comprenons ainsi, nous découvrons aisément que les trois états nous sont connus par expérience et que cette expérience-là nous fournit les *clefs d'analogie* qui permettent de comprendre les idées de « Limbes », « Purgatoire » et « Paradis » comme telles, c'est-à-dire sur tous les plans et sur toute l'échelle psychologique, métaphysique et théologique de leurs applications.

Chacun de nous a eu l'expérience de l'état harmonieux de la bonne santé accompagnée de l'insouciance de l'âme et du calme de l'esprit. C'est ce que l'on appelle « joie de vivre » pure et simple. S'il n'y avait pas de malaises, de chagrins et de problèmes graves, ce serait notre état naturel permanent. C'est ce que la *nature*, en tant que vierge et non-déchue, nous offre et dont nous pourrions jouir constamment s'il n'y avait dans la nature des éléments déchus, des maladies et des péchés, et en nous-mêmes des chagrins, des craintes et des remords, — et si surtout la vie entière n'était pas le champ où la mort moissonne sans cesse. Nous avons néanmoins de temps en temps des moments, des heures, peut-être même des jours entiers, d'expérience de la joie de vivre naturelle, sans chagrins ni soucis. Et cette expérience-là nous fournit l'analogie qui permet de comprendre ce qu'est le sens des « Limbes ». Les Limbes, c'est l'état naturel de santé physique et psychique que la nature — en dehors et en dedans de nous — nous peut offrir elle-même sans le concours de la grâce surnaturelle ou divine. Les Limbes, c'est la partie vierge de la nature — extérieure et humaine — selon la doctrine traditionnelle « *natura vulnerata non deleta* ». Ceux qui connaissent la BHAGAVATGÎTA, ou se sont occupés en général de la tradition hindoue, reconnaîtront aisément dans l'état désigné par le terme « Limbes » l'état ou « *gûna* » de la Nature (Prakriti) que l'on appelle *Sattva* en Inde, les deux autres étant *tamas* et *rajas*.

En ce qui concerne l'expérience relative au « Purgatoire » elle est constituée de toute souffrance purgeante — physique, animique et spirituelle. C'est la souffrance corporelle, morale et intellectuelle qui est

notre état intermédiaire entre l'expérience de l'innocence naturelle des Limbes et les moments de joie céleste où les rayons de paradis nous atteignent.

Nous éprouvons ici-bas déjà l'avant-goût du Purgatoire et du Paradis. Nous souffrons et nous recevons des consolations du Ciel. C'est la vie humaine que la joie innocente naturelle, et sa perte vient par le péché; il en résulte la souffrance et les rayons de bénédiction du Ciel qui nous consolent. Voilà notre vie. Elle consiste à éprouver la *réalité* des Limbes, du Purgatoire et du Paradis.

Or la magie du pentagramme sacré des cinq plaies « retire les âmes des Limbes et du Purgatoire et les conduit au Paradis ». Cela veut dire qu'elle rend le Ciel présent aux Limbes et au Purgatoire, qu'elle le fait descendre dans le domaine de la nature innocente et souffrante. Ce qui, à son tour, veut dire qu'elle introduit le surnaturel dans le naturel, guérit les maladies, illumine les consciences et les fait participer à la vie spirituelle. Le « Purgatoire » comprend *toute* maladie et *toute* souffrance. « En retirer » signifie en libérer, c'est-à-dire guérir, illuminer, unir.

La magie des cinq plaies opère par la *présence* de la réalité du monde spirituel surhumain au moyen des plaies et accomplit la transmutation des états « des Limbes » et « du Purgatoire » en l'état de l'union au Divin ou « Paradis ». Quant au côté rituel ou « technique » de la magie du pentagramme sacré des cinq plaies, il se trouve esquissé dans la troisième Lettre relative à l'Arcane « L'Impératrice ».

Le quinaire « uni et lié à la décade » dont parle Saint-Martin, est donc le quinaire ou pentagramme des cinq plaies. L'autre quinaire, que Saint-Martin qualifie comme « absolument mauvais », est séparé de la *décade*, c'est-à-dire des cinq courants (ou « membres ») de la volonté humaine doués des cinq plaies (ou lettres du nom : יהשוה — IHSCUH, Jesus — comme il est accepté symboliquement par KHUNRATH, KIRCHER, SAINT-MARTIN et d'autres, bien qu'en hébreu le nom de Jésus s'écrive : יֵשׁוּעַ) — et de la volonté divine.

Mais je ne dirais pas aussi radicalement que ne le fait Saint-Martin que le quinaire séparé de la décade est absolument mauvais. Il est plutôt *arbitraire* et n'est mauvais qu'en tant que la personnalité humaine émancipée du Divin et du naturel est mauvaise.

En tout cas le pentagramme, autre que celui des cinq plaies, n'est pas le signe de la « magie noire », mais bien de la magie arbitraire ou « grise », si vous voulez. Car il est le signe de la puissance de la personnalité comme telle — qui est inévitablement un mélange du bien

et du mal, même lorsqu'elle agit avec les meilleures intentions du monde.

Oswald WIRTH dit à ce propos :

« La Magie vulgaire s'illusionne sur la puissance de ce signe, qui ne confère par lui-même aucun pouvoir. La volonté individuelle n'est puissante que dans la mesure où elle concorde avec un pouvoir plus général... Ne cherchons pas à développer la Volonté artificiellement et à nous transformer en athlètes volitifs... » (Le Tarot, p. 123).

Quant aux deux formes du pentagramme — la pointe en haut ou en bas —, elles ne correspondent point (quoique les mages traditionnels, par exemple Éliphas Lévi, l'enseignent) à la division de la magie en « Magie blanche » et « Magie noire ». Vous pouvez bien dessiner une tête de bouc (comme le fait Éliphas Lévi) dans le « pentagramme renversé », il ne deviendra pas pour cela le signe de la magie noire. Les deux formes du pentagramme ont trait à l'électricité humaine (c'est-à-dire l'électricité de l'organisme humain accompagnant les mouvements de la volonté) de la *tête* ou des *jambes* qui n'ont rien à voir avec les cornes. C'est la même électricité dans les deux cas, avec la seule différence qu'en cas de pentagramme avec la pointe tournée en haut, c'est la volonté de l'intellect qui meut les courants électriques tandis qu'en cas du pentagramme avec la pointe tournée en bas, c'est l'intellect de la volonté qui le fait. Les deux pôles de la volonté peuvent également servir le bien et le mal — bien qu'en fait tous les deux représentent un mélange de deux principes. Il est pourtant vrai que la raison et la conscience ont plus de chances de se faire valoir à l'opération, si le signe du pentagramme a la pointe tournée vers le haut que s'il est tourné vers le bas, mais tout dépend ici de l'état intellectuel et moral de l'opérant. Une intellectualité perverse fera certainement un pire emploi du pentagramme droit qu'une volonté saine mue par une bonne intention le fera du pentagramme renversé. N'ayons donc pas peur du pentagramme renversé et ne comptons pas trop sur le pentagramme droit.

Mais retournons au quinaire lié et uni à la plénitude de la décade, c'est-à-dire au pentagramme sacré des cinq plaies. Considérons-le maintenant, non pas comme une affaire individuelle, mais bien comme celle de l'humanité entière.

Or l'histoire de l'humanité — vue de son côté « nocturne » — est au fond l'opération d'un nombre limité de formules et de signes

magiques. Quoique vous fassiez, vous vous placez sous l'égide d'une telle formule et d'un tel signe. La Croix, le Pentagramme et l'Hexagramme sont des signes et des formules qui opèrent dans l'histoire de l'humanité. La Croix, c'est le vœu et la vertu de l'Obéissance, c'est-à-dire le signe et la formule de la Foi comme respiration horizontale humaine et verticale divine, unies ensemble.

Le Pentagramme, c'est l'initiative, c'est l'effort et le travail, c'est-à-dire le vœu et la vertu de Pauvreté — ou le signe et la formule de l'Espérance comme l'effet de la présence de la lumière divine ici-bas.

L'Hexagramme, c'est le vœu et la vertu de Chasteté, c'est-à-dire le signe et la formule de l'Amour comme unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de la Mère, de la Fille et de la Sainte-Âme.

L'histoire spirituelle de l'humanité, c'est son chemin de la Croix vers le Pentagramme et par le Pentagramme vers l'Hexagramme, ce qui veut dire qu'elle est l'école de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté et elle est, en même temps l'opération magique divine où l'Amour est atteint par la Foi au moyen de l'Espérance.

La Moyen Âge a érigé la Croix au-dessus des nations, sociétés, aspirations et pensées de l'Europe. C'était l'époque de l'obéissance et de la Foi — accompagnée de tous leurs abus humains imaginables. Elle fut suivie par une époque où l'aurore de l'Espérance se faisait sentir. L'Humanisme avec la floraison des arts, de la philosophie et des sciences est né sous le signe de l'Espérance. Le signe du Pentagramme amorça son mouvement ascendant. C'est alors que naquit l'opposition du pentagramme sacré des cinq plaies et du pentagramme de la personnalité émancipée. Un art, une science et une magie purement humanistes se développèrent sous le signe du pentagramme de l'Espérance en l'homme, opposé au signe du pentagramme de l'Espérance en Dieu, le pentagramme sacré des cinq plaies, sous le signe duquel se développa l'ésotérisme — la mystique, gnose, magie sacrée et hermétisme — chrétien.

L'impulsion de la liberté — de l'espérance en l'homme émancipé — a beaucoup créé et beaucoup détruit. Elle a créé une civilisation matérielle sans pareille, mais elle a détruit en même temps l'ordre hiérarchique — l'ordre de l'obéissance spirituelle. Une série de révolutions religieuses, politiques et sociales en résulta.

Mais l'ordre hiérarchique est éternel et l'obéissance est indispensable. Or on se mit à établir des ordres hiérarchiques nouveaux et à remplacer l'Obéissance par des tyrannies et des dictatures. Celui qui sème le vent moissonnera la tempête — voilà une vérité que nous

apprenons avec tant de souffrance aujourd'hui. Le pentagramme de l'espérance en l'homme émancipé avait semé autrefois le vent — et nous autres contemporains moissonnons maintenant la tempête.

Or, le poste du Pape dans l'histoire spirituelle de l'humanité est celui du gardien du pentagramme sacré des cinq plaies, c'est-à-dire de la seule voie légitime de passage de la Croix au Pentagramme et du Pentagramme à l'Hexagramme. La fonction du poste spirituel du Pape est de veiller à ce que ce ne soit qu'une fois la Croix acceptée que le Pentagramme amorce son mouvement ascendant et que ce ne soit qu'une fois accepté le Pentagramme sacré des cinq plaies qu'ait lieu le lever de l'Hexagramme. La mission du poste de Pape est de veiller à ce que l'Obéissance, la Pauvreté et la Chasteté spirituelles — libres et saintes — ne disparaissent pas du monde et qu'il y ait toujours au monde des gens qui les embrassent et les représentent. Car la pratique de ces trois vœux constitue la condition préliminaire de la Foi vive, de l'Espérance lumineuse et de l'Amour ardent — c'est-à-dire de la respiration spirituelle de l'humanité. L'humanité suffoquerait spirituellement sans Foi, Espérance et Amour ou Charité. Et elle en serait privée si cessait la pratique de l'Obéissance, de la Pauvreté et de la Chasteté spirituelles — libres et saintes.

Le poste de Pape ou le Saint Siège est une formule de la magie divine — tout comme le poste d'Empereur — dans l'histoire de l'humanité. C'est ce que signifie le terme ésotérique de « Pierre ». « La pierre » est le terme désignant, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, le statut divin immuable ou formule de la magie divine. C'est pourquoi le poste de Pape fut instauré en qualité de « Pierre » :

« Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (Matthieu, XVI, 18)

Les cinq « portes de l'enfer » — la volonté-de-grandeur, les désirs de prendre et de garder, les désirs d'avancer et de maintenir aux dépens d'autrui — qui sont la contre-formule, ne prévaudront point contre la formule des cinq plaies. Et ces plaies sont « les clefs du royaume des cieux ».

La puissance magique de ces clés est telle que ce qui sera lié par leur vertu sur la terre sera lié dans les cieux et ce qui sera délié par leur vertu sur la terre sera délié dans les cieux. Car ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Et lorsque la désobéissance, la cupidité et l'impudicité

prévalent sur la terre de sorte qu'il n'en est plus ainsi — alors c'est la vertu des clefs ou des **plaies sacrées** qui pourra rétablir l'unité de ce qui est en haut et de ce qui est en bas, c'est-à-dire « **lier** » et « **délier** », par un acte qui, mis en paroles, aurait la teneur que voici :

Que ce qui est en haut *soit* comme ce qui est en bas et que ce qui est en bas *soit* comme ce qui est en haut.

L'idée de la hiérarchie de l'Empereur peut être présentée :



L'idée de la hiérarchie du Pape peut être présentée :



Cela fait ensemble :



« L'AMOUREUX »

*Elle le saisit et l'embrasse
Et d'un air effronté lui dit :
Je devais un sacrifice d'actions de grâces
Aujourd'hui j'ai accompli mes vœux
C'est pourquoi je suis sortie au-devant de toi
Pour te chercher, et je t'ai trouvé.*

(Proverbes, 7, 13-15)

*Moi, la sagesse, j'ai pour demeure le discernement
Et je possède la science de la réflexion.
J'aime ceux qui m'aiment,
Et ceux qui me cherchent, me trouvent.*

(Proverbes, 8, 12, 17)

*Mets-moi comme un sceau sur ton cœur,
Comme un anneau sur ton bras;
Car l'amour est fort comme la mort...
Ses flèches sont des flèches de feu,
Une flamme de l'Éternel.*

(Cantique des Cantiques, 8, 6 et 7)

Cher Ami Inconnu,

Voici la composition de la Lame VI tout entière traduite du langage visuel du Tarot en celui de la poésie de Salomon. Car là une femme aux cheveux noirs en robe rouge saisit par l'épaule d'un air effronté le jeune homme, tandis qu'une autre, aux cheveux blonds et vêtue d'un manteau bleu, fait appel à son cœur par un geste chaste de

sa main gauche; en même temps, au-dessus, un archer enfantin ailé qui se détache sur une boule blanche jaillissant des flammes rouges, jaunes et bleues, est prêt à décocher une flèche dirigée sur l'autre épaule du jouvenceau. N'entend-on pas, en contemplant la sixième Lame du Tarot, une voix qui dit : « Je t'ai trouvé », — et l'autre qui dit : « Celui qui me cherche me trouve » ? Ne reconnaît-on pas la voix de la sensualité et la voix du cœur, de même que la flèche de feu d'en-haut dont parle le roi Salomon ?

Le thème central du sixième Arcane est donc celui de la pratique du vœu de *chasteté*, tout comme le cinquième Arcane avait pour thème de base la *Pauvreté* et le quatrième l'*Obéissance*. Le sixième Arcane est en même temps le résumé des deux arcanes précédents, la Chasteté étant le fruit de l'*Obéissance* et de la *Pauvreté*. Il résume les trois « vœux » ou méthodes de discipline spirituelle en les confrontant aux trois épreuves ou tentations opposées à ces vœux. Le choix devant lequel le jouvenceau du sixième Arcane se trouve placé est de plus grande portée que celui entre le vice et la vertu. Il s'agit ici du choix entre la voie de l'*Obéissance*, de la *Pauvreté* et de la Chasteté d'une part, et de la voie du Pouvoir, de la Richesse et de la Luxure d'autre part. L'enseignement *pratique* de l'Arcane « L'Amoureux » porte sur les trois vœux et les trois tentations correspondantes. Car c'est là la doctrine *pratique* de l'Hexagramme, ou *Sénair*.

Les trois vœux sont, en leur essence, les souvenirs du Paradis où l'homme était uni à Dieu (Obéissance), où il possédait tout à la fois (Pauvreté) et où sa compagne était à la fois sa femme, son amie, sa sœur et sa mère (Chasteté). Car la présence réelle de Dieu entraîne nécessairement l'action de se prosterner en face de Celui « qui est plus moi que moi-même » — et là se trouve la racine et la source du vœu d'Obéissance; la vision des forces, substances et essences du monde en guise de jardin des symboles divins, ou Eden, signifie la possession de tout sans qu'on choisisse, saisisse et s'approprie une chose particulière isolée du tout — et là se trouve la racine et la source du vœu de Pauvreté; la communion totale enfin entre le Seul et la Seule qui comprend l'échelle entière de tous les rapports possibles d'esprit, d'âme et de corps entre deux êtres polarisés comporte nécessairement l'intégralité absolue de l'être spirituel, animique et corporel dans l'amour — et là se trouve la racine et la source du vœu de Chasteté.

On n'est chaste que lorsqu'on aime de la totalité de son être. La chasteté n'est point l'intégralité de l'être dans l'indifférence, mais bien dans l'amour qui est « fort comme la mort et dont les flèches sont des flèches de feu, la flamme de l'Éternel ». C'est l'*unité vécue*. C'est

trois, esprit, âme et corps, qui sont *un*, et trois autres, esprit, âme et corps, qui sont *un* — et trois et trois font *six*, et six est *deux*, et deux est *un*.

Telle est la formule de la Chasteté dans l'amour. C'est la formule d'*Adam-Ève*. Et c'est elle qui est le principe de la Chasteté, le souvenir vivant du Paradis.

Et le célibat du moine, de la nonne ? Comment la formule de la Chasteté « Adam-Ève » s'y applique-t-elle ?

L'amour est fort comme la mort, c'est-à-dire que la mort ne le détruit pas. Elle ne peut ni faire oublier ni faire cesser d'espérer. Ceux d'entre nous, nous autres âmes humaines, qui portons en nous la flamme du souvenir édenique, ne pouvons ni l'oublier ni cesser de l'espérer. Et si ces âmes viennent au monde avec l'empreinte de ce souvenir-là et encore avec l'empreinte du savoir que la rencontre avec l'Autre n'aura pas lieu pour elles dans cette vie ici-bas, elles vivront alors cette vie-ci comme *veuves*, en tant qu'elles se *souviennent* et comme *fiancées*, en tant qu'elles *espèrent*. Or tous les vrais moines sont des veufs et des fiancés et toutes les vraies nonnes sont des veuves et des fiancées au fond de leurs cœurs. Le vrai célibat porte témoignage de l'éternité de l'amour, tout comme le miracle du vrai mariage porte témoignage de sa réalité.

Oui, cher Ami Inconnu, la vie est profonde et la profondeur en est comme un abîme sans fond. NIETZSCHE l'avait *senti* et avait su l'exprimer dans son « *Nachtlied* » :

*O Mensch, gib acht,
Was spricht die tiefe Mitternacht —
Ich schlief, ich schlief — aus tiefem Traum bin ich erwacht
Die Welt ist tief, noch tiefer als der Tag gedacht,
Tief ist ihr Weh,
Die Lust — noch tiefer als das Herzelied —
Weh spricht — Vergeh,
Doch alle Lust will Ewigkeit, will tiefe, tiefe Ewigkeit.*

Ainsi c'est la même flèche — « la flèche de feu de la flamme de l'Éternel » — qui est aussi bien la cause du vrai mariage que du vrai célibat. Le cœur du moine en est percé — et c'est pourquoi il est moine, comme l'est le cœur du fiancé à la veille des noces. Où y a-t-il plus de vérité et plus de beauté ? Qui peut le dire ?

Et la charité, l'amour du prochain ? Quel en est le rapport avec l'amour dont le prototype est donné par la formule « Adam-Ève » ?

Nous sommes entourés d'innombrables êtres vivants et conscients

— visibles et invisibles. Mais bien que nous sachions qu'ils existent réellement et qu'ils sont aussi vivants que nous-mêmes, il nous paraît néanmoins qu'ils *existent moins réellement* et qu'ils sont *moins vivants* que nous. C'est nous qui sommes vivants pour nous dans la perception intense de la réalité, tandis que d'autres êtres nous paraissent, en comparaison, moins réels; leur existence relève plus de la nature d'une ombre que de la complète réalité. Notre pensée nous dit que c'est une illusion, que les êtres en dehors de nous sont aussi réels que nous-mêmes, et qu'ils vivent aussi intensément que nous-mêmes; mais elle a beau dire — nous nous *sentons* quand même au centre de la réalité et nous sentons les autres êtres éloignés de ce centre. Que l'on qualifie cette illusion d'« égoïsme » ou d'« égotisme », ou d'« ahamkara » (l'illusion du moi) ou d'« effet de la chute primordiale », qu'importe, elle ne cesse pour autant de nous faire sentir nous-mêmes plus réels que les autres.

Or sentir quelque chose comme pleinement réel, c'est aimer. C'est l'amour qui nous éveille à la réalité de nous-mêmes, à la réalité d'autrui, à la réalité du monde — et à la réalité de Dieu. Nous nous aimons nous-mêmes en nous sentant réels. Et nous n'aimons pas — ou n'aimons pas autant que nous-même — les autres êtres qui nous semblent être moins réels.

Or deux voies, deux méthodes bien différentes peuvent nous libérer de l'illusion « moi vivant — toi ombre », et nous avons le choix. L'une est d'*éteindre* l'amour de soi-même et de devenir soi-même « une ombre parmi les ombres »; c'est l'égalité de l'indifférence. L'Inde nous offre cette méthode de la libération de l'ahamkara, de l'illusion du moi. Cette illusion-là y est détruite en *étendant l'indifférence que l'on a pour les autres êtres à soi-même*. On se réduit soi-même à l'état d'une ombre égale aux autres ombres qui l'entourent. Maya, la grande illusion, c'est croire que les être individuels, moi et toi, seraient quelque chose de plus que des ombres, des apparences sans réalité. La formule à réaliser est donc — « moi ombre — toi ombre ».

L'autre voie ou méthode consiste à *étendre l'amour que l'on a pour soi-même aux autres êtres*, pour réaliser la formule : « moi vivant — toi vivant ». Il s'agit de rendre les autres êtres aussi réels que soi-même, c'est-à-dire de les aimer comme soi-même. Pour atteindre ce but, il faut d'abord aimer le *prochain* comme soi-même. Car l'amour n'est pas un programme abstrait mais bien *substance et intensité*. Il faut donc qu'il jaillisse comme tel à l'égard

d'un être individuel afin qu'il puisse commencer à rayonner en toutes directions. « Pour faire de l'or il faut avoir de l'or », disent les alchimistes. L'équivalent spirituel de cette maxime est que pour aimer tout le monde il faut avoir aimé quelqu'un, c'est le prochain.

Qui est le prochain, au sens hermétique, c'est-à-dire au sens mystique, gnostique, magique et métaphysique à la fois ? C'est l'être le plus proche dès le commencement; c'est l'âme-sœur en toute éternité; c'est l'âme jumelle avec qui mon âme a contemplé l'aurore de l'humanité.

L'aurore de l'humanité, c'est ce que la Bible décrit comme Paradis. Or, ce fut à ce stade-là de l'être que Dieu dit : Il n'est pas bon qu'Adam soit seul (Gen. 2, 18).

Être, c'est aimer. Être seul, c'est s'aimer soi-même. Or « il n'est pas bon (tov) qu'Adam soit seul » signifie : il n'est pas bon que l'homme n'aime que soi-même. C'est pourquoi IHVH Elohim dit : Je lui ferai une aide semblable à lui (*ezer kenegedo*, aide semblable à lui). Et comme Ève fut une partie de lui-même, Adam l'aima comme soi-même. Ève fut donc le « prochain », l'être le plus proche (« os de mes os et chair de ma chair ») d'Adam.

Voilà l'origine de l'amour, et elle est commune à l'amour qui unit homme et femme et à l'amour du prochain. Au commencement il n'était qu'un amour et sa source était une, comme son principe était un.

Toutes les formes d'amour (charité, amitié, amour paternel, amour maternel, amour filial, amour fraternel) dérivent de la même racine unique primordiale du fait du couple Adam-Ève. Car c'est alors que l'amour — la *réalité* de l'Autre — jaillit et put ultérieurement se ramifier et se diversifier. C'est la chaleur de l'amour du premier couple (et peu importe qu'il y eut un seul couple ou des milliers — il s'agit du premier jaillissement qualitatif de l'amour et non pas de la quantité de cas simultanés ou successifs de ce jaillissement) qui se reflète dans l'amour des parents pour leurs enfants, reflété, à son tour, dans l'amour des enfants pour leurs parents, reflété encore dans l'amour des enfants entre eux, reflété enfin dans l'amour pour toute la parenté des êtres humains et au-delà de la parenté immédiate, par analogie, pour tout ce qui vit et respire... L'amour une fois né comme substance et intensité, tend à se répandre en se ramifiant et se diversifiant selon les formes de relations humaines dans lesquelles il entre. C'est un courant en cascades qui tend à tout remplir et à tout inonder. C'est pourquoi, lorsqu'il y a de l'amour véritable entre les parents, les

enfants aimeront, par analogie, les parents et s'aimeront entre eux; ils aimeront, par analogie — comme leurs frères et sœurs « par adoption » psychologique — leurs amis à l'école et dans le voisinage; ils aimeront, toujours par analogie, leurs maîtres, précepteurs, prêtres etc. du reflet de l'amour qu'ils ont pour leurs parents — et plus tard ils aimeront leurs époux et leurs épouses comme leurs parents s'aimaient jadis.

Tout cela est nettement l'inverse de la doctrine pansexuelle de Sigmund FREUD. Car chez Freud c'est la « libido » ou désir sexuel qui est à la base de toute activité psychologique humaine et qui en constitue l'énergie motrice qui devient ensuite — par le processus de la « sublimation » ou direction par des canaux autres que la satisfaction du désir sexuel — la force créatrice sociale, artistique, scientifique et religieuse. Pourtant l'amour entier compris dans le sens de la formule « Adam-Eve » est au désir sexuel comme la lumière blanche contenant les sept couleurs est à la couleur rouge. L'Amour « Adam-Eve » comprend toute l'échelle des couleurs non différenciées, tandis que la « libido » de Freud n'est qu'une seule couleur isolée et séparée du tout. Le tout est le principe de la Chasteté et cette séparation du tout est exactement l'inverse de la Chasteté, c'est le principe de l'impudicité. Car l'impudicité n'est autre chose que l'autonomie du désir charnel de sorte que l'intégralité de l'être humain spirituel, animique et corporel y est délabrée. Le désir sexuel n'est qu'un aspect de l'amour — l'aspect reflété par la partie de l'organisme physique et psychique qui est le domaine spécial du « *lotus à quatre pétales* » — et qui ne constitue que la *septième partie* de l'organisme psycho-physique humain. En plus du désir sexuel il y a donc *six aspects* de plus, dont la portée n'est pas moindre et dont la doctrine de Freud ignore ou nie l'existence.

De même que Karl MARX, impressionné par la vérité partielle réduite à sa base simple selon laquelle il faut d'abord manger pour pouvoir penser, avait élevé l'intérêt économique au principe de l'homme et de l'histoire humaine, de même Sigmund Freud, impressionné par la vérité partielle selon laquelle il faut d'abord être né pour pouvoir manger et penser et que pour naître il faut le désir sexuel, a élevé ce dernier en principe de l'homme et de toute la culture humaine. Comme Marx voyait à la base de l'« homo sapiens » l'« homo oeconomicus », ainsi Freud a-t-il vu à la base de l'« homo sapiens », l'« homo sexualis », l'homme sexuel.

Alfred ADLER ne pouvait pas suivre son maître dans l'attribution de la primauté absolue au sexe, l'expérience contredisant à maintes occasions cette doctrine. Ainsi ce fondateur d'une autre école de la psychologie des profondeurs (« Tiefenpsychologie ») fut amené

à découvrir que c'est la volonté-de-pouvoir qui joue le rôle prépondérant au fond de l'être humain. Adler avança alors la doctrine de l'« homo potestatis », de l'homme mû par la volonté-de-pouvoir au lieu de l'« homo sapiens » de la science du XVIII^e siècle, de l'« homo oeconomicus » de Marx et de l'« homo sexualis » de Freud.

Pourtant Carl Gustav JUNG, tout en admettant la vérité partielle des doctrines de Freud et d'Adler, fut amené par l'expérience clinique à la découverte d'une couche psychique plus profonde que celles étudiées par Freud et Adler. Il devait admettre la réalité d'une couche *religieuse* qui gît à une profondeur plus grande que les couches du sexe et de la volonté-de-pouvoir. Ainsi, grâce au travail de Jung, l'homme est au fond « homo religiosus », un être religieux, bien qu'il soit aussi une entité économique, une entité sexuelle et une entité aspirant au pouvoir.

Or Carl Gustav JUNG a rétabli le principe de la Chasteté dans le domaine de la psychologie, les autres écoles psychologiques mentionnées, étant contraires à la Chasteté, puisqu'elles détruisent l'unité des éléments spirituel, animique et corporel de l'être humain. Il a découvert le souffle divin au fond de l'être humain.

L'œuvre de Jung comporte aussi l'inauguration d'une nouvelle méthode dans le domaine de la psychologie. C'est la méthode de l'exploration successive des couches psychiques correspondant aux couches de l'archéologie, de la paléontologie et de la géologie. Et de même que l'archéologie, la paléontologie et la géologie regardent les couches, avec lesquelles elles ont affaire, comme les archives du passé, comme le temps devenu espace, de même la psychologie des profondeurs de l'école de Jung traite les couches psychiques comme le passé vivant de l'âme, un passé d'autant plus reculé que la couche est profonde. La mesure de la profondeur est en même temps celle de l'histoire du passé de l'âme allant bien au-delà du seuil de la naissance. On peut se demander si ces couches sont collectives ou individuelles, si leur survivance est due à l'hérédité ou à la réincarnation — mais on ne peut plus nier la réalité de ces couches ni leur valeur de clef de « l'histoire psychique » de l'homme et de l'humanité. Plus encore : on ne peut plus nier le fait que, dans le domaine psychique, *rien ne meurt* et que le passé entier *vit à présent* dans les couches diverses de la conscience profonde — « l'inconscient » ou la subconscience — de l'âme. Car les couches paléontologiques et géologiques ne contiennent que les empreintes et les fossiles du passé maintenant mort — les couches psychiques constituent au contraire un témoignage *vivant* du passé vécu. Elles sont le passé qui continue de vivre. Elles

sont la *mémoire* – non intellectuelle mais psychiquement *substantielle* – du passé vécu. C'est pourquoi rien ne périt et ne se perd dans le domaine psychique – l'histoire *essentielle*, c'est-à-dire les joies et les souffrances *réelles*, les religions et les révélations *réelles* du passé, continuent de vivre en nous et c'est en nous-mêmes que se trouve la clef de l'histoire essentielle de l'humanité.

Or c'est en nous-mêmes que se trouve aussi la couche « *édénique* » ou l'histoire du Paradis et de la Chute dont le récit se trouve dans le Livre de la Genèse de Moïse. Doutez-vous de la *vérité essentielle* de ce récit ? Descendez dans les profondeurs de votre âme, descendez jusqu'aux *racines*, jusqu'aux sources du sentiment, de la volonté et de l'intelligence et vous *sauvez*. Vous saurez, c'est-à-dire que vous aurez la *certitude* que le récit biblique est *vrai* dans le sens le plus profond et le plus authentique du mot – dans le sens que vous devriez nier vous-mêmes, nier le témoignage de la *structure* intérieure de votre propre âme, pour pouvoir douter de la *vérité intrinsèque* du récit de Moïse. La descente dans les profondeurs de votre propre âme en méditant le récit du Paradis de la Genèse éliminera toute possibilité de doute. Voilà la nature de la certitude que l'on y puise.

Mais, bien entendu, il ne s'agit pas là de certitude à l'égard du jardin, de ses arbres, du serpent, de la pomme ou autre fruit défendu, mais bien à l'égard des *réalités* vitales, psychiques et spirituelles que révèlent ces images ou symboles. Ce n'est pas le *langage* symbolique du récit qui donne la certitude de sa *vérité*, mais bien ce qu'il exprime.

Il exprime en langage symbolique la couche première – première dans le sens de la « *racine* de tout ce qui est humain dans la nature humaine » – de la vie psychique humaine ou son « commencement ». Or la connaissance du commencement, *initium* en latin, est l'essence de l'*initiation*. L'initiation est l'expérience consciente de l'*état initial* microcosmique (c'est l'initiation hermétique) et macrocosmique (c'est l'initiation pythagoricienne). La première est une descente consciente dans les profondeurs de l'être humain jusqu'à sa couche initiale. Sa méthode est l'*enstase*, c'est-à-dire l'expérience des profondeurs de base en dedans de soi-même. On y devient de plus en plus *profond* jusqu'à ce qu'on éveille en soi la couche primordiale – ou « l'image et la ressemblance de Dieu » – ce qui est le but de l'enstase. C'est surtout au moyen du sens du « *toucher spirituel* » que cette expérience de l'enstase s'effectue. On peut la comparer à l'expérience chimique éprouvée sur le plan psychique et spirituel.

La deuxième expérience initiatique – que nous avons appelée « *pythagoricienne* » au point de vue historique – est basée surtout sur le sens

de « l'audition ou ouïe spirituelle ». Elle est essentiellement *musicale*, tout comme la première est substantielle ou *chimique*. C'est par l'*extase* – ou ravissement ou sortie *hors* de soi-même – que les « *couches* » (« *sphères* » ou « *cieux* ») macrocosmiques se révèlent à la conscience. La « *musique des sphères* » de Pythagore fut cette expérience-là et c'est elle qui fut la source de la doctrine pythagoricienne de la structure musicale et mathématique du macrocosme. Car les sons, les nombres et les formes géométriques constituaient trois étapes pour visualiser intellectuellement l'expérience ineffable de la « *musique des sphères* ».

Ce n'est qu'au point de vue historique que nous avons illustré l'initiation macrocosmique par l'*extase* « *pythagoricienne* ». Car elle n'est point une prérogative de l'époque antérieure au Christianisme. Voici ce que l'apôtre Paul dit de sa propre expérience extatique des « *sphères* » ou « *cieux* » :

« *Je connais un homme en Christ, qui fut, il y a quatorze ans, ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut dans son corps je ne sais, si ce fut hors de son corps je ne sais, Dieu le sait). Et je sais que cet homme (si ce fut dans son corps ou sans son corps je ne sais, Dieu le sait) fut enlevé dans le Paradis, et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer – (et audivit arcana verba, quae non licet homini loqui – kai ēkousen arrēte rēmata, ha ouk exon anthrōpo lalēsai) – »* (II Corinthiens, 12, 2-4).

Saint PAUL fut donc *ravi* jusqu'au troisième ciel ou la troisième sphère macrocosmique et il fut ensuite *enlevé* dans le *Paradis* où il *entendit* des paroles ineffables... Son initiation macrocosmique par l'*extase* eut donc lieu dans la sphère du Paradis dont l'expérience consciente – « *il entendit des paroles ineffables* » – est le but, tout comme elle est aussi le but de l'initiation par l'enstase où elle a le caractère de l'expérience de la couche primordiale au fond de l'être humain du microcosme. La sphère macrocosmique du Paradis et la couche microcosmique de l'Eden sont les « *initia* », les « *commencements* », auxquels on est initié dans l'initiation aussi bien microcosmique que macrocosmique. L'*extase* dans les hauteurs hors du soi et l'*enstase* dans les profondeurs en dedans du soi, de soi-même, conduisent à la connaissance de la même *vérité fondamentale*.

L'ésotérisme chrétien réunit ces deux méthodes initiatiques. Le Maître a deux groupes de disciples – « *les disciples de jour* » et les

« disciples de nuit », les premiers étant les disciples de la voie de l'enstase et les deuxième ceux de la voie de l'extase. Il a aussi un troisième groupe de disciples « de jour et de nuit », c'est-à-dire qui possèdent les clefs des deux portes à la fois — de la porte de l'extase et de celle de l'enstase. Ainsi l'apôtre Jean, l'auteur de l'Évangile du Verbe fait Chair, était en même temps celui qui écoutait le cœur du Maître. Il avait la double expérience macrocosmique et microcosmique — du Verbe cosmique et du Sacré Cœur dont la litanie dit : « Cor Jesu, rex et centrum omnium cordium ». C'est grâce à cette double expérience que l'Évangile qu'il a écrit est à la fois si cosmique et si humainement intime — qu'il est à la fois tellement *haut* et *profond*. Là sont réunies la sphère solaire macrocosmique et la couche solaire microcosmique, ce qui explique la magie singulière de cet Évangile.

Car la *réalité* du Paradis, c'est l'unité de la sphère solaire macrocosmique et de la couche solaire microcosmique — de la sphère du cœur cosmique et du fond solaire du cœur humain. L'initiation chrétienne est l'expérience consciente du cœur du monde et de la nature solaire de l'homme. **Dieu-Homme** y est l'Initiateur et il n'y en a pas d'autre.

Ce que nous sous-entendons derrière le terme « Initiateur », les anciens chrétiens le sous-entendaient derrière le mot « Kyrios », « Dominus » ou « Seigneur ». C'est pourquoi l'ésotérisme ou l'hermétisme chrétien adhère avec une sincérité absolue — aujourd'hui comme dans le passé — aux mots du Credo récités à l'église :

*« Et in unum Dominum Jesum Christum,
Filium Dei unigenitum.
Et ex patre natum ante omnia saecula
Deum de Deo, lumen de lumine,
Deum verum de Deo vero.
Genitum, non factum, consubstantialem Patri :
per quem omnia facta sunt.
Qui propter nos homines,
et propter nostram salutem descendit de coelis.
Et incarnatus est de Spiritu Sancto
ex Maria Virgine : et homo factus est.*

Nous nous inclinons avec respect et gratitude devant toutes les grandes âmes humaines du passé et du présent — les sages, les justes, les prophètes, les saints de tous les continents et de toutes les époques de

l'histoire humaine — et nous sommes prêts à apprendre chez eux tout ce qu'ils voulaient et pouvaient enseigner, mais nous n'avons qu'un seul Initiateur ou Seigneur. Certitude oblige.

Mais revenons au thème du Paradis.

Le « Paradis » est donc à la fois la couche fondamentale de notre âme et une sphère cosmique. On le trouve aussi bien en enstase qu'en extase. Il est la région du commencement, donc des principes. Nous y avons trouvé plus haut les principes des trois vœux — d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Le Paradis, étant la région du commencement ou des principes, est en même temps celle du commencement de la « Chute » ou du principe de la *tentation*, c'est-à-dire du principe de la transition de l'obéissance à la désobéissance, de la pauvreté à la cupidité et de la chasteté à l'impudicité.

Au Paradis la tentation est triple, tout comme l'est la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Voici les éléments essentiels de la triple tentation au Paradis telle qu'elle est décrite dans le récit de la Chute au livre de la Genèse :

1. Ève *écoutait* la voix du Serpent;
2. Elle *vit* que l'arbre « était bon à manger et agréable à la vue »;
3. Elle *prit* de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari et il en mangea. »

La voix du Serpent est celle de l'être vivant (« animal ») dont l'intelligence est la plus avancée (« le plus rusé ») de tous les êtres vivants (« animaux ») dont la conscience est tournée vers l'horizontale (« animaux des champs »). Or l'intelligence d'Adam-Ève était, avant la chute, *verticale*, leurs yeux n'avaient pas encore été « ouverts », et « ils étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte », ce qui veut dire qu'ils étaient conscients des choses *verticale*ment — de haut en bas ou, en d'autres termes, en Dieu, par Dieu et pour Dieu. Ils étaient inconscients des choses « nues », c'est-à-dire des choses séparées de Dieu. La formule exprimant leur perception, leur vision des choses, était : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ». C'est pourquoi « tout en étant nus, ils n'en avaient point honte ». Car ils voyaient l'idéalité divine s'exprimant par la réalité phénoménale. C'était la conscience (la science simultanée de l'idéal et du réel) verticale dont les principes se trouvent formulés dans la Table d'Émeraude. La formule de la conscience horizontale du Serpent (Nahasch) serait celle du réalisme pur et simple : — « Ce qui est en moi est comme ce qui est hors de moi et ce qui est hors de moi est comme

ce qui est en moi ». C'est la conscience (la science simultanée du subjectif et de l'objectif) horizontale qui voit les choses non en Dieu, mais séparées de Lui ou « nues », en soi-même, par soi-même et pour soi-même. Et comme le « moi » y remplace Dieu (la conscience horizontale étant celle de l'opposition du sujet et de l'objet), le Serpent dit que le jour où Adam-Eve mangeront du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, leurs yeux s'ouvriront et ils seront *comme les dieux* — c'est-à-dire leur « moi » remplira la fonction remplie auparavant par Dieu —, connaissant le bien et le mal. S'ils voyaient auparavant les choses dans la lumière divine, ils les verront dans leur propre lumière, la fonction de la lumière leur appartiendra — de même qu'elle appartenait à Dieu. La *source* de la lumière sera transférée de Dieu à l'homme.

Voilà la tentation que la voix du Serpent fit entendre à Ève. Son essence est le principe du *pouvoir* qui est l'autonomie de la lumière de la conscience. Et Ève *écoutait* la voix du Serpent. Cette voix-là était pour elle aussi audible que l'autre Voix d'en-haut portant le commandement unique : tu pourras manger de tous les arbres du jardin; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

Elle entendait donc *deux* voix, deux inspirations provenant de sources contraires. Voilà l'origine et le principe du doute. Le doute c'est l'inspiration double; la foi, c'est l'inspiration unique; la certitude, c'est le doute vaincu — c'est la foi regagnée.

L'Obéissance, le principe de l'Obéissance, est le dévouement sans réserve à la *seule* voix d'en-haut. Or le fait même qu'Ève *écoutait* l'autre voix que celle d'en-haut, qu'elle *comparait* les deux voix, c'est-à-dire les considérait comme si elles appartenaient au *même plan*, donc qu'elle *doutait* — ce fait même fut un acte de *désobéissance* spirituelle et fut la racine et le commencement de la chute.

C'est alors qu'elle *regarda* l'arbre et vit qu'il « était bon à manger et agréable à la vue » — ce qui est la deuxième phase de la tentation et le deuxième stade de la chute. Car c'est après avoir écouté la voix du Serpent qu'elle regarda l'arbre. Elle le regardait d'une nouvelle manière : non plus de la manière du passé quand seule la Voix d'en-haut vibrerait dans son être, et qu'elle n'éprouvait pas le moindre attrait devant l'arbre, mais bien avec la parole du Serpent vibrant dans son être — d'un regard demandant, comparant, *doutant*, c'est-à-dire prêt à *faire l'expérience*. Car le doute pousse vers l'expérience, qui permet d'en sortir, à moins qu'on ne le surmonte en s'élevant à un plan supérieur.

C'est en regardant l'arbre de cette nouvelle manière qu'il lui parut « bon à manger et agréable à la vue ». Être poussé vers des expériences, c'est le commencement et le principe de la *cupidité*, le principe opposé à la *Pauvreté*.

C'est après avoir regardé l'arbre de cette nouvelle manière qu'Ève tendit la main, « *prit* de son fruit et en mangea; elle en donna aussi à son mari et il en mangea ». Voilà la troisième phase de la tentation et le troisième stade de la chute : c'est sortir du doute en se plongeant dans l'expérience et en la faisant partager par l'autre.

C'est le commencement et le principe de l'impudicité, contraire au principe de la Chasteté. Car faire l'expérience sur le fond du doute est l'essence même de l'impudicité charnelle, animique et spirituelle. C'est pourquoi on ne fait pas d'expériences dans l'ésotérisme ou hermétisme chrétien. Jamais on ne recourt aux expériences pour sortir du doute. On a de l'expérience mais on ne *fait* pas d'expériences. Car il serait contraire au vœu saint de la Chasteté de tendre la main et de *prendre* de l'arbre de la connaissance. Le monde spirituel ne souffre point d'expérimentateurs. On cherche, on prie, on frappe à la porte, mais on ne l'ouvre pas de force. On attend qu'elle soit ouverte.

L'expérience et la doctrine chrétienne de la *Grâce* expriment l'essence même de la Chasteté, tout comme elles contiennent aussi les principes de la Pauvreté et de l'Obéissance. C'est la doctrine concernant les rapports chastes entre ce qui est en bas et ce qui est en haut. Dieu n'est pas un objet et Il n'est pas l'objet de la connaissance non plus. Il est la *source* de la grâce illuminatrice et révélatrice. Il ne peut pas être *connu*, mais Il peut bien se révéler.

Voilà la Chasteté, la Pauvreté et l'Obéissance au fond de la doctrine et de l'expérience chrétiennes de la Grâce. Or tout ésotérisme ou hermétisme chrétien, y compris l'ensemble de sa mystique, sa gnose et sa magie, est fondé sur l'expérience et la doctrine de la grâce dont un des effets est l'*initiation*. L'initiation est un acte de grâce d'en-haut. Elle ne se gagne pas et ne se produit pas par des procédures techniques extérieures ou intérieures quelconques. On ne s'initie pas; on *devient* initié.

La Grâce... ne sommes-nous pas lassés de la répétition séculaire d'un tel sujet dans les sermons du dimanche dans les églises, dans les traités de théologie, dans les écrits des mystiques, dans les déclarations pompeuses enfin des monarques « très-chrétiens », « catholiques », « orthodoxes » et « défenseurs de la foi » ? Ne l'avons-nous pas entendu et lu jusqu'à satiété toujours et partout où s'élève le

parfum de l'encens et retentissent les cantiques spirituels ? Enfin, un disciple de l'hermétisme moderne, n'est-il pas en droit de demander qu'on lui épargne les sermons sur ce sujet monotone — à lui qui est en train d'oser la grande aventure de la quête du Grand Arcane ? N'est-ce pas présumer trop peu de son caractère que de l'inviter à renoncer au magnifique quaternaire magique « oser, vouloir, se taire, savoir » pour le « Kyrie eleison » pleurnichard ?

Il n'y a rien de plus banal que le lever du soleil qui se répète de jour en jour pendant des années innombrables... Pourtant c'est grâce à ce phénomène banal que nos yeux — ces organes de la lumière du soleil — voient toutes les choses nouvelles de la vie. De même que la lumière du soleil nous rend voyants à l'égard des choses du monde physique, de même la lumière du soleil spirituel — la Grâce — nous rend voyants à l'égard des causes du monde spirituel. Il faut de la lumière pour voir, aussi bien dans le monde physique que spirituel.

De même, il faut de l'air pour respirer et vivre. L'air qui nous entoure n'est-il pas une analogie parfaite de la « gratia gratis data », de la grâce gratuitement accordée ? Car pour vivre en esprit, il faut de l'esprit vivifiant, qui est l'air de la respiration spirituelle.

Peut-on produire artificiellement l'inspiration intellectuelle, morale ou artistique ? Les poumons peuvent-ils produire l'air dont ils ont besoin pour la respiration ?

Or le principe de la grâce est sous-jacent à la vie terrestre aussi bien que spirituelle. Elle est toute entière — en-bas et en-haut — dominée par les lois de l'Obéissance, de la Pauvreté et de la Chasteté. Les poumons savent qu'il faut respirer — et ils obéissent. Les poumons se savent-pauvres — et ils inspirent. Ils aiment la pureté — et ils expirent. Le processus même de la respiration enseigne les lois de l'Obéissance, de la Pauvreté et de la Chasteté — c'est-à-dire la leçon de l'analogie de la Grâce. La respiration consciente de la réalité de la Grâce — c'est le « Hatha-Yoga » chrétien. Le « Hatha-Yoga » chrétien est la respiration *verticale* de la Prière et de la Bénédiction, autrement dit, on s'ouvre à la Grâce et on la reçoit.

Quant au quaternaire magnifique de la magie traditionnelle « oser, vouloir, se taire, savoir », il est formulé — *mutatis mutandis* — par le Maître de la manière suivante :

*« Demandez, et l'on vous donnera;
Cherchez, et vous trouverez;
Frappez, et l'on vous ouvrira.
Car quiconque demande reçoit;*

*celui qui cherche, trouve
et l'on ouvre à celui qui frappe » (Matthieu, VII, 7, 8)*

Or il s'agit d'oser demander, de vouloir chercher, de se taire pour frapper — et de savoir, lorsqu'on vous a ouvert. Car le savoir ne se fait pas; c'est ce qui se révèle quand la porte s'ouvre.

Voilà la formule de la synthèse de l'effort et de la grâce, du principe de travail et de celui de réceptivité, du mérite enfin, et du don. Cette synthèse énonce la loi absolue de tout progrès spirituel et, par conséquent, de toute discipline spirituelle qu'elle soit pratiquée par un hermétiste chrétien solitaire, par une communauté dans un cloître ou un couvent, par un ordre religieux ou mystique, ou par une fraternité ésotérique ou hermétique chrétienne quelconque. Elle est la loi à laquelle tout disciple chrétien de toute école spirituelle chrétienne obéit. Et l'hermétisme chrétien, c'est-à-dire l'ensemble de la mystique, de la gnose, de la magie et de la philosophie occulte traditionnelles, passé par le baptême et la transfiguration par le feu, la lumière et la vie du Christianisme, n'y fait point exception. L'Hermétisme sans la grâce n'est qu'historicisme et érudition stériles; l'Hermétisme sans effort n'est qu'esthétisme sentimental. Il y a bien l'*Œuvre* dans l'Hermétisme et cette œuvre est l'enfant de la Grâce et de l'effort.

Cher Ami Inconnu, si vous avez quelque connaissance en théologie, vous reconnaîtrez ici la doctrine pure et simple de l'Église Catholique sur le rapport des œuvres et de la Grâce. Vous y retrouverez le rejet du Pélagianisme, selon lequel ce ne sont que les œuvres (ou les efforts) qui comptent, de même que le rejet du Protestantisme de Luther, selon lequel ce n'est que la Grâce qui compte. Vous retrouverez aussi implicitement la doctrine de l'Église catholique : « *natura vulnerata, non deleta* », c'est-à-dire que la nature n'est pas entièrement corrompue en conséquence de la chute, qu'elle a préservé quelque chose de l'élément vierge et que, par conséquent, il en reste dans la nature humaine qui est donc capable d'efforts et d'œuvres qui *comptent*.

L'Hermétisme chrétien ne fait-il donc qu'emprunter à la théologie catholique les principes fondamentaux de sa doctrine philosophico-hermétique ?

Il ne faut pas oublier que l'Hermétisme chrétien n'est pas une religion à part, ni une Église à part, ni même une science à part qui fasse concurrence à la religion, à l'église ou à la science. Il est le trait d'union entre la mystique, la gnose et la magie exprimé par le symbolisme, qui est le moyen d'expression des dimensions de la *profondeur* et de la *hauteur* (donc de l'enstase et de l'extase)

de tout ce qui est universel (ou qui correspond à la dimension de la *largeur*) et traditionnel (correspondant à la dimension de la *longueur*). Étant chrétien, l'Hermétisme accepte la croix de l'Universalité, de la Tradition, de la Profondeur et de la Hauteur du Christianisme dans le sens de l'apôtre Paul lorsqu'il dit :

« Afin qu'étant enracinés et fondés dans l'amour, vous puissiez comprendre (com-prendre) avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. » (Éphésiens, 3, 18, 19).

Ce qui est la formule complète de l'initiation.

Or en aspirant à l'expérience et à la connaissance de la Profondeur et de la Hauteur du Christianisme Universel, c'est-à-dire Catholique et Traditionnel, c'est-à-dire de l'Église, l'Hermétisme *n'emprunte rien* et ne peut rien emprunter à l'Église, puisqu'il n'est rien d'autre et *ne peut* être rien d'autre qu'un aspect de l'Église elle-même, à savoir l'aspect de ses dimensions de profondeur et de hauteur. Il est donc chair de sa chair et sang de son sang; il *n'emprunte pas* à l'Église, puisqu'il en *fait partie*. Il est l'aspect *invisible* de l'Universalité dans l'espace et de la Traditionnalité dans le temps, *visibles*, de l'Église. Car l'Église est non seulement universelle et traditionnelle, mais encore profonde et sublime. Or l'Hermétisme chrétien n'est que *l'aspect vertical*, c'est-à-dire celui de la profondeur et de la hauteur de l'Église. Cela ne veut point dire que les hermétistes individuels seraient en possession de tout ce qui est profond et sublime — ou de l'ésotérisme — de l'Église; cela veut dire seulement que l'on n'est hermétiste chrétien qu'en tant que l'on a conscience de la profondeur et de la hauteur de la tradition universelle du christianisme et que toute personne qui en a l'expérience et la conscience représente l'Hermétisme chrétien. Alors tous les docteurs de l'Église qui enseignaient la voie de l'expérience spirituelle outre la théologie théorique et tous les saints et mystiques de l'Église qui ont eu cette expérience-là, sont-ils en même temps des hermétistes ? Oui, ils le sont en tant que témoins et représentants du profond et du sublime du Christianisme. Ils ont tous beaucoup à dire à l'hermétiste moderne et celui-ci a beaucoup à apprendre d'eux. Prenez par exemple « La triple voie » de Saint BONAVENTURE, Chapitre III, XIV. Vous y lirez :

« Note enfin que la Vérité doit être :

- 1° — *dans la première Hiérarchie : évoquée par le gémissement de la prière,
œuvre des Anges;
écoutée dans l'étude et la lecture,
œuvre des Archanges;
annoncée par l'exemple et la prédication,
œuvre des Principautés.*
 - 2° — *dans la deuxième Hiérarchie : rejointe comme refuge et lieu d'abandon,
œuvre des Puissances;
appréhendée par le zèle et l'émulation,
œuvre des Vertus;
conjointe dans le mépris de soi et la mortification,
œuvre des Dominations.*
 - 3° — *dans la troisième Hiérarchie : adorée par le sacrifice de la louange,
œuvre des Trônes;
admiration en sortie de soi et contemplation,
œuvre des Chérubins;
étreinte dans le baiser de la dilection (amplectanda per osculum et dilectionem),
œuvre des Séraphins.*
- Note diligemment ce que je viens de dire par ce qu'en cela est une fontaine de vie. »*

Voilà une page qui fournit matière à la méditation pour des années. Peut-on, en hermétiste, se permettre d'ignorer de tels témoignages (et il y en a des centaines) du monde spirituel et de son expérience authentique ? Fabre D'OLIVET, Éliphas LÉVI, Saint YVES D'ALVEYDRE, GUAITA, PAPUS et PÉLADAN méritent bien d'être étudiés — de même que maints autres auteurs du mouvement occultiste et hermétiste, mais leur étude seule ne suffit pas. Sont-ils les seuls témoins authentiques et leurs œuvres sont-elles les seules sources de première main de la réalité du monde spirituel et de son expérience ? Écoutons donc *tous* ceux qui savent par expérience et cherchons en premier lieu l'*authenticité* de l'expérience au lieu de l'érudition et de la spéculation théorique.

Mais revenons au thème de la tentation. Elle est triple, comme nous l'avons vu. Nous pouvons donc parler de *trois* tentations fondamentales qui ont trait aux trois conditions fondamentales de l'état de Grâce

en Paradis ou aux trois vœux qui sont à la base de toute culture spirituelle après la Chute : l'Obéissance, la Pauvreté et la Chasteté. Voilà le sens pratique de l'hexagramme ou du Sceau de Salomon :



Ce Sceau est celui de la mémoire du Paradis et de la Chute, c'est-à-dire de la Loi ou Torah. Car la Loi est l'enfant du Paradis et de la Tentation.

Puisque la Nouvelle Alliance est l'accomplissement de l'Ancienne, l'œuvre de la rédemption commença par la répétition des trois tentations primordiales. Mais cette fois-ci ce fut le Fils de l'Homme qui fut tenté et la tentation eut lieu non pas dans le jardin d'Eden mais dans le désert terrestre. Et ce ne fut pas, cette fois-là, le Serpent, « l'animal le plus rusé des animaux des champs » qui le tenta, mais le Prince de ce Monde, c'est-à-dire l'homme nouveau, le « surhomme » ou l'autre « fils de l'homme » qui serait la réalisation de la promesse de la liberté faite par le Serpent s'il était incarné. L'Antéchrist, l'idéal de l'évolution biologique et historique sans grâce, n'est pas une individualité ou entité créée par Dieu mais bien l'égrégore ou fantôme engendré par l'évolution biologique et historique entamée par le Serpent qui est l'auteur et le maître de l'évolution biologique et historique telle que la science l'étudie et l'enseigne. L'Antéchrist est le produit ultime de cette évolution sans grâce et non pas une entité créée par Dieu, l'acte de la création divine étant toujours et sans exception un acte de grâce. Il est donc un égrégore ou être artificiel qui doit son existence à l'engendrement collectif de l'en-bas.

Attardons-nous sur la notion de l'égrégore pour mieux comprendre qui est l'Antéchrist — cette figure importante et énigmatique de l'ésotérisme ou hermétisme chrétien qui est en même temps la source de la tentation dans le désert.

Pour commencer, voici ce qu'en dit Robert AMBELAIN dans *La Kabbale pratique* (p. 175) :

« On donne le nom d'Egrégore à une Force engendrée par un puissant courant spirituel et alimentée ensuite à intervalles réguliers, selon un rythme en harmonie avec la Vie Universelle du Cosmos, ou à une réunion d'Entités unies par un caractère commun ».

Voilà une définition qui ne laisse rien à désirer. Elle est malheureusement embrouillée par le paragraphe qui suit immédiatement :

« Dans l'Invisible, hors de la perception physique de l'Homme, existent des êtres artificiels, engendrés par la dévotion, l'enthousiasme, le fanatisme, qu'on nomme des égrégores. Ce sont les âmes des grands courants spirituels, bons ou mauvais. L'Eglise mystique, la Jérusalem Céleste, le Corps du Christ, et tous ces noms synonymes, sont les qualificatifs qu'on donne communément à l'égrégore du Catholicisme. La Franc-Maçonnerie, le Protestantisme, l'Islam, le Bouddhisme sont des égrégores. Les grandes idéologies politiques en sont d'autres. »

Voilà un mélange singulier du vrai et du faux. Ce qui est vrai, c'est que des êtres invisibles artificiels engendrés collectivement existent, c'est-à-dire que les égrégores sont réels; mais ce qui est faux, c'est la confusion des choses qui sont de nature tout-à-fait différente (« Corps du Christ » et « idéologies politiques »!) Car si on classe l'Eglise mystique, et le Corps du Christ, et la Franc-Maçonnerie, et le Bouddhisme comme « égrégores » c'est-à-dire des « êtres artificiels engendrés par la dévotion, l'enthousiasme et le fanatisme », pourquoi ne pas considérer Dieu, lui aussi, comme un égrégore ?

Non, il y a des entités spirituelles surhumaines qui ne sont pas artificiellement engendrées, mais qui se manifestent et se révèlent. La confusion entre ce qui descend d'en-haut et ce qui s'engendre d'en-bas est d'ailleurs très répandue parmi les savants matérialistes comme parmi les occultistes. Ainsi maints biologistes considèrent l'unité de la conscience — ou l'âme humaine — comme l'épiphénomène ou résultat-somme des millions des consciences-point des cellules du système nerveux de l'organisme. Pour eux, l'âme n'est qu'un égrégore engendré collectivement par les millions de cellules individuelles. Mais il n'en est pas ainsi. L'égrégore des cellules existe bien — c'est le fantôme de nature électro-magnétique qui résiste pour quelque temps à la décomposition après la mort et qui peut se manifester dans les « maisons hantées » etc., mais ce fantôme-là n'a rien à voir ni avec l'âme elle-même ni avec les corps subtils (éthérique et astral, ou corps vital et corps animique) dont l'âme est revêtue en sus du corps physique. Or dire que l'Eglise mystique ou le Corps du Christ, par exemple, serait un égrégore c'est avancer la thèse qu'elle est un fantôme engendré par des millions de croyants, tout comme les fantômes des revenants sont engendrés par des millions de cellules. La confusion de l'âme et du fantôme est une erreur assez grave. L'erreur n'est pas moins grave quand on confond des révélations et des inven-

tions, des entités spirituelles qui se révèlent *d'en haut* et des égrégores engendrés artificiellement *d'en bas*. Car les égrégores, tout puissants qu'ils soient, n'ont qu'une existence éphémère dont la durée dépend entièrement de l'alimentation galvanisante qui vient de leurs créateurs, tandis que ce sont les âmes et les esprits d'en haut, formant, inspirant et dirigeant des communautés humaines – tels les Archanges qui sont des esprits des nations, les Principautés (Archai) ou « esprits du temps », l'entité spirituelle qui est derrière le Bouddhisme lamaïque, sans parler du Christ dont la Chair et le Sang vivifient et unissent chaque jour l'Église ou son Corps Mystique – qui alimentent et vivifient les âmes humaines. Les premiers sont donc alimentés par les hommes, tandis que les derniers les alimentent.

Cependant, bien que Dieu, le Christ, la Sainte Vierge, les hiérarchies spirituelles, les saints, l'Église mystique ou le Corps du Christ soient des entités réelles, il existe néanmoins aussi un fantôme ou égrégoire de l'Église qui est son double, de même que tout homme, toute nation, toute religion etc. ont leurs doubles. Mais de même que celui qui ne voit en Russie, par exemple, que l'ours, en France que le coq et en Allemagne que le loup est injuste envers le pays du Cœur, le pays de l'Intelligence et le pays de l'Initiative – de même est-il injuste envers l'Église catholique lorsqu'il n'y voit, au lieu du Corps Mystique du Christ, que son fantôme historique – le renard. Pour voir juste, il faut regarder juste. Et regarder juste, c'est tâcher de voir à travers les brouillards des fantômes des choses. C'est un des préceptes pratiques principaux de l'Hermétisme chrétien. C'est grâce aux efforts entrepris pour voir à travers les fantômes que l'on arrive à la connaissance de la profondeur et de la hauteur dont parle l'apôtre Paul et qui sont l'essence même de l'Hermétisme.

Quant à l'Antéchrist, c'est le *fantôme de l'humanité toute entière*, l'être engendré pendant toute l'évolution historique de l'humanité. C'est le « surhomme » qui hante la conscience de tous ceux qui cherchent à s'élever par l'effort seul sans la grâce. Il apparut à Friedrich NIETZSCHE aussi et lui montra « en un instant tous les royaumes de la terre » qui existaient, existent et existeront dans le cercle de l'éternel retour (die ewige Wiederkehr), l'invita à se précipiter dans le domaine qui est au-delà du bien et du mal (jenseits von Gut und Böse) et à embrasser et annoncer l'évangile de l'Évolution, l'évangile de la volonté-de-pouvoir (Wille zur Macht) que c'est elle, elle seule (« Gott ist tot... ») qui transforme la pierre, la matière inorganique, en pain, en matière organique, et la matière organique en animal, et l'animal en homme, et l'homme en surhomme (« Übermensch ») qui

est au-delà du bien et du mal et qui n'obéit qu'à sa propre volonté (« O mein Wille, meine Notwendigkeit, du bist mein Gesetz ».)

Il apparut à Karl MARX et lui montra « en un instant tous les royaumes de la terre » où tous les esclaves du passé sont transformés en seigneurs souverains qui n'obéissent plus ni à Dieu, l'ayant détrôné, ni à la Nature, l'ayant asservie, et qui mangent le pain qu'ils ne doivent qu'à leur propre science et leur propre effort en transformant la pierre en pain.

Le Fantôme de l'Humanité est apparu encore à beaucoup d'autres.

Il est apparu aussi au Fils de l'Homme dans le désert.

Ce fut la rencontre de la Loi divine faite chair et de la loi du Serpent, l'évolution biologique et historique faite âme.

Or la Loi divine, c'est l'action descendante de la Sainte Trinité ou grâce, révélée quarante jours avant la Tentation dans le désert, lors du baptême de Jésus au Jourdain accompli par Jean-Baptiste. La loi du Serpent, c'est l'action de la volonté tâtonnante se mouvant en avant en serpentant à travers les périodes et les couches de l'évolution biologique, en passant de forme en forme; elle est la triade de la volonté-de-pouvoir, de l'essai tâtonnant et de la transformation de ce qui est grossier en ce qui est subtil.

La Grâce trinitaire verticale et l'esprit triadique de l'Évolution horizontale se rencontrèrent donc dans la conscience du Fils de l'Homme quarante jours après le baptême au Jourdain. Alors les trois tentations du Fils de l'Homme eurent lieu. Et de même que le baptême au Jourdain fut le prototype du Saint Sacrement du Baptême, de même la rencontre de la Grâce reçue au baptême au Jourdain avec la quintessence de l'impulsion évolutive d'après la Chute fut le prototype du Saint Sacrement de la Confirmation. Car c'est alors que la Grâce d'en-haut s'est avérée ferme contre la loi d'en-bas. C'est alors que l'Évolution céda à la Grâce.

Or les trois tentations du Fils de l'Homme dans le désert étaient son expérience des impulsions directrices de l'évolution, à savoir de la volonté-de-pouvoir, de l'essai tâtonnant et de la transformation du grossier en subtil. Elles signifient en même temps l'épreuve des trois vœux d'Obéissance, de Chasteté et de Pauvreté.

C'est par la dernière épreuve que Matthieu (Chap. 4) commence le récit de la tentation de Jésus-Christ. Car la plénitude (pleroma) céleste descendue lors du baptême au Jourdain comporte le vide (kenoma) terrestre correspondant, ce qui est exprimé dans le récit de l'Évangile par la solitude, le désert et le jeûne.

« Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert, »

pour être tenté par le diable. Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. »

Or la *faim* de l'esprit, de l'âme et du corps est l'expérience du *vide* ou de la pauvreté. C'est donc le vœu de Pauvreté qui est mis à l'épreuve lorsque le tentateur « s'approchant, lui dit : *Si tu es le Fils de Dieu*, dis que ces pierres deviennent des pains. » « Dis que ces pierres deviennent des pains... », voilà l'essence même de l'aspiration de l'humanité de l'époque scientifique à la victoire sur la pauvreté. Résines synthétiques, caoutchouc synthétique, fibre synthétique, vitamines synthétiques, protéines synthétiques et... pain synthétique enfin ! ? — Quand ? Bientôt, peut-être. Qui sait ?

Dis que ces pierres deviennent des pains... Voilà la formule qui convient aux docteurs de l'évolution qui enseignent que le règne végétal, c'est-à-dire le *pain*, n'est qu'une transformation du règne minéral, c'est-à-dire « de ces pierres » et que la matière organique — le pain — n'est que le résultat du regroupement physique et chimique des petites molécules en « macromolécules » en molécules géantes, dans le processus de la polymérisation. La « polymérisation » est donc considérée aujourd'hui par de nombreux savants comme l'équivalent possible — même probable — de l'opération proposée par le tentateur dans le désert de la transformation des pierres en pain.

L'opération proposée par le tentateur est en même temps le motif dominant des doctrines qui envahissent le monde aujourd'hui et qui regardent la vie économique comme fondamentale et la vie spirituelle comme son épiphénomène ou comme une « surélévation idéologique » sur la base économique. Ce qui est en bas est fondamental et ce qui est en haut est secondaire puisque c'est la matière qui engendre l'esprit — tel est le dogme commun sous-jacent à l'économisme, au transformisme et à l'énoncé du tentateur du Fils de l'Homme. Et voici la réponse à ce dogme : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

Réfléchissons sur cette formule.

Elle exprime, en premier lieu, l'essence du vœu de Pauvreté. Car le vœu de Pauvreté consiste à vivre autant de la parole qui sort de la bouche de Dieu que du pain qui entre dans la bouche de l'homme.

Puis, elle *ajoute* à la loi de l'alimentation biologique, où les régnes *inférieurs* à l'homme lui servent de nourriture, la loi nouvelle de Grâce où c'est le règne *supérieur* à l'homme, le règne des cieux, qui le nourrit. Cela veut dire que non seulement l'esprit et l'âme de l'homme peuvent *vivre*, c'est-à-dire recevoir des impulsions, forces et substances, d'en haut, mais encore son corps même. L'effet vivifiant spiri-

tuel de la Magie divine ou de la Grâce, quant à la vie spirituelle et psychique, est l'expérience millénaire commune des chrétiens sincères, mais il est moins connu, qu'il y eut — et qu'il y a — des cas où le corps même peut se passer de toute nourriture pour des laps de temps qui suffiraient à causer cent fois la mort de faim biologique. Ainsi Therese NEUMANN vécut de nos jours à Konnersreuth (Bavière) sans autre nourriture que la Sainte Communion pendant des dizaines d'années; Sainte CATHERINE DE SIENNE vécut neuf ans de la Sainte Communion seulement; Sainte LIDVINE DE SCHIEDAM (Hollande, près de Rotterdam) vécut de même pendant plusieurs années de la Sainte Communion exclusivement — pour ne citer que les cas bien vérifiés.

Voilà la *portée* des paroles « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Voici son implication principale : comme le loi d'évolution, la loi du Serpent, comporte la lutte pour l'existence et comme « le pain » (ou nourriture) est le facteur principal de la lutte pour l'existence, le fait de l'entrée de la Grâce dans l'histoire humaine depuis Jésus-Christ signifie en même temps la possibilité de l'abolition graduelle de la lutte pour l'existence. C'est donc le vœu de Pauvreté qui l'abolira.

« Alors le diable le transporta dans la ville sainte et le mit sur le faite du temple, et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas : car il est écrit : Il ordonnera à ses anges de veiller sur toi, et ils te soutiendront de leurs mains, de peur que ton pied ne heurte quelque pierre. Jésus lui dit : Il est aussi écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »

C'est l'essai tâtonnant, auquel l'évolution naturelle doit tant, qui parle cette fois. C'est la *méthode* de l'évolution dite naturelle qui remplaça depuis la Chute le monde créé par Dieu ou « Paradis ». Car l'évolution procède à tâtons de forme en forme, essayant et rejetant, puis essayant à nouveau... Le monde de l'évolution des protozoaires aux vertébrés et des vertébrés aux mammifères, puis aux singes et aux pithécantropes... n'est l'œuvre ni de la sagesse ni de la bonté absolues. Il est pourtant l'œuvre d'une intelligence très vaste et d'une volonté très résolue poursuivant un but bien déterminé par la méthode « d'essai et d'erreur ». Ce qui se révèle dans l'évolution naturelle (qu'on ne peut plus nier), c'est plutôt un grand intellect scientifique et une volonté d'expérimentation que la sagesse et la bonté divines. Le tableau de l'évolution que les sciences naturelles — la biologie surtout — ont enfin obtenu comme résultat de leur prodigieux travail

nous révèle *sans aucun doute* l'œuvre d'un intellect très subtil, mais imparfait, et d'une volonté très déterminée, mais imparfaite. Ce que le monde de l'évolution biologique nous révèle, c'est donc le Serpent « l'animal des champs le plus rusé », et non pas Dieu. C'est le Serpent qui est le « Prince de ce Monde » et qui est l'auteur et le directeur de l'évolution purement biologique après la Chute. Lisez *Le Phénomène humain* de Pierre TEILHARD DE CHARDIN qui donne un résumé et la meilleure interprétation que je connaisse de l'évolution naturelle, et vous ne pourrez parvenir à une autre conclusion que celle-ci : le monde de l'évolution est l'œuvre du Serpent du Paradis et ce n'est que depuis les religions prophétiques (il y en a eu plusieurs) et le Christianisme que la *Bonne Nouvelle* (Evangélion) d'une autre voie que celle de l'évolution du Serpent, existe.

Or le tentateur propose au Fils de l'Homme la méthode à laquelle il devait son existence — l'essai. « Jette-toi en bas et on verra s'il est vrai que tu es le Fils de Dieu et non comme moi, le fils de l'évolution, le fils du Serpent. » Ce fut la tentation de la Chasteté. Car, comme nous l'avons exposé plus haut, l'esprit de la Chasteté exclut tout essai. L'essai est l'essence même de ce que la Bible désigne comme « fornication ». La fornication — comme d'ailleurs tout autre vice et aussi toute vertu — est triple : spirituelle, animique et charnelle. La racine en est spirituelle; la région de son déploiement et de sa croissance est animique et la chair n'est que le domaine où elle fructifie. C'est ainsi que l'erreur spirituelle devient vice et le vice maladie.

C'est pourquoi les prophètes d'Israël stigmatisaient la fornication spirituelle du peuple de l'ancienne alliance chaque fois qu'il se laissait séduire par le culte « des dieux étrangers », de Bel, Moloch et Astarte. Ces dieux n'étaient que des égrégories, des créatures de l'imagination et de la volonté collectives humaines, tandis que le Saint d'Israël fut le Dieu révélé — inimaginable et n'ayant d'autre rapport avec la volonté humaine que celle de la Loi qui lui est imposée. C'est pourquoi les « dieux étrangers » avaient un attrait singulier pour les Israélites, étant des dieux « de ce monde » et non pas le Dieu transcendant de la révélation, et l'obéissance au Dieu transcendant conduisait à vivre dans une sorte de monastère spirituel vis-à-vis de « ce monde et ses dieux ». Les Israélites étaient toujours tentés de se jeter de la hauteur et de l'isolement du faite du temple, dans les couches de l'instinctivité collective, et d'essayer, de faire des essais pour voir s'il n'y aurait pas « des anges pour les soutenir de leurs mains, de peur que leurs pieds ne heurtent contre quelque pierre » — c'est-à-dire d'essayer de trouver dans les couches proches

et denses des forces de l'évolution naturelle les forces destructrices et protectrices à moindre frais que dans la hauteur et dans l'air raréfié du faite du temple du Dieu révélé. Le principe de la fornication spirituelle est donc la préférence du subconscient au conscient et au surconscient, de l'instinct à la loi, du monde du Serpent au monde du Verbe.

Les deux premières tentations concernaient les vœux de la sainte Pauvreté et de la sainte Chasteté, la dernière tentation (selon l'évangile de Matthieu) concerne le vœu de la sainte Obéissance. Cette fois-ci, c'est la volonté-de-pouvoir, le « Wille zur Macht » nietzschéen, qui agit.

« Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si; tombant à mes pieds, tu m'adores. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan; car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu rendras ton culte à lui seul. »

Notons les éléments de cette tentation : la montagne fort haute, tous les royaumes du monde et leur gloire, adoration de celui qui a le pouvoir d'élever au sommet de la montagne et d'y donner en possession toutes les choses des royaumes de son monde.

Il s'agit donc de l'acceptation de l'idéal de Surhomme (« tombe à mes pieds et m'adores ») qui est le sommet de l'évolution (« il le transporta sur une montagne fort haute ») et qui, ayant passé par les règnes minéral, végétal, animal et humain en les soumettant à son pouvoir, en est le Seigneur — c'est-à-dire leur cause finale, leur but, leur idéal, leur représentant ou leur volonté collective concentrée, et leur maître qui a pris en mains leur évolution ultérieure. Le choix se situe entre l'idéal du Surhomme qui est « comme Dieu » et Dieu lui-même.

La Sainte Obéissance est donc la fidélité au Dieu vivant lui-même; la révolte ou la désobéissance est le parti pris pour l'idéal de la volonté-de-pouvoir, le Surhomme.

Le sixième Arcane du Tarot, « L'Amoureux », bien qu'il ne mette en relief que la tentation de la Chasteté, évoque tout l'ordre d'idées des trois tentations et des trois vœux; les trois tentations du Paradis et celles du désert étant en réalité inséparables — comme les trois vœux le sont aussi. Car on ne peut pas être « chaste » sans être « pauvre » et « obéissant », de même que l'on ne peut pas renoncer à l'idéal divin en faveur de l'idéal du surhomme sans tomber en même temps dans la région de l'essai, où il n'y a pas de certitude immédiate

et dans la région de la loi du Serpent formulée comme suit : « Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie », c'est-à-dire dans la région où il n'y a pas de Grâce.

Mais quelle est la conséquence immédiate de la tentation repoussée ? Le récit de l'Évangile donne la réponse :

« Alors, le diable le laissa; et aussitôt des anges s'approchèrent, et ils le servaient ».

Cette réponse appartient à l'ordre d'idées et de faits du septième Arcane du Tarot « Le Chariot » dont la lame représente, vu de face, un homme debout sur un char triomphal tiré par deux chevaux.

VII

LE CHARIOT



« LE CHARIOT »

Alors, le diable le laissa; et aussitôt des anges s'approchèrent, et ils le servaient.

(Matthieu, IV, 11)

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti.

Et, étant revenu, il la trouve balayée et ornée.

Alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, qui y entrent et y demeurent et la dernière condition de cet homme devient pire que la première.

(Luc, XI, 24-26)

Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas. Qu'un autre vienne en son propre nom, vous le recevrez.

(Jean, V, 43)

Cher Ami Inconnu,

L'Arcane « Le Chariot » a un double aspect, de même que les arcanes précédents. Il représente, d'un côté, celui qui, ayant triomphé des trois tentations, est resté fidèle aux vœux d'Obéissance, de

Pauvreté et de Chasteté; il représente aussi le danger de la *quatrième tentation* qui est la plus subtile et la plus intime et constitue la synthèse invisible des trois autres : la tentation spirituelle du victorieux par sa victoire même. C'est la tentation d'agir « en son propre nom », d'agir en maître et non en serviteur.

Le septième Arcane est celui de la *maîtrise* comprise dans le sens d'achèvement aussi bien que de tentation. Les trois citations de l'Évangile, qui se trouvent en tête de cette Lettre, en indiquent la démarche.

Paul MARTEAU dit que le sens général et abstrait de la septième Lame est qu'elle « représente la mise en mouvement dans les sept états, c'est-à-dire en tous domaines » (*Le Tarot de Marseille*, p. 33) et c'est exactement ce que nous venons de désigner par « maîtrise ». Car la maîtrise n'est pas l'état d'être mû, mais bien celui d'être à même de mettre en mouvement.

Le Fils de l'Homme résista à se laisser mouvoir par les trois tentations dans le désert; par conséquent c'est lui qui mit en mouvement des forces qui le servaient. « Alors, le diable le laissa; et aussitôt des anges s'approchèrent, et ils le servaient ».

Voilà encore une loi fondamentale de la Magie sacrée. On pourrait la formuler de la manière suivante : *Ce qui est en haut étant comme ce qui est en bas, la renonciation en bas met en mouvement des forces d'accomplissement d'en haut et le renoncement à ce qui est en haut met en mouvement des forces d'accomplissement d'en bas.* Quel est le sens pratique de cette loi ?

Lorsque vous résistez à une tentation ou renoncez à une chose désirée en bas, vous mettez en mouvement par ce fait même des forces de la réalisation de ce qui *correspond en haut* à ce à quoi vous venez de renoncer en bas. C'est ce que le Maître désigne par le mot « récompense » lorsqu'il dit, par exemple, qu'il faut se garder de pratiquer sa justice devant les hommes, afin d'être regardé par eux, car « autrement vous n'aurez pas de récompense de votre Père qui est aux cieux ». La *récompense* est donc l'action que l'on met en mouvement en haut par la renonciation aux désirs des choses en bas. C'est le « oui » d'en haut correspondant au « non » d'en bas. Et cette correspondance constitue une base de la réalisation magique et une loi fondamentale de l'ésotérisme ou hermétisme chrétien. Gardons-nous de la prendre à la légère, car là nous est donnée une des clefs principales de la Magie sacrée. Ce n'est pas le désir qui porte la réalisation magique, mais bien la renonciation au désir, que vous avez auparavant éprouvé. Car la renonciation par indifférence n'a pas de valeur morale donc magique.

Désirez et puis renoncez, voilà le sens pratique magique de la « loi » de récompense. Dire qu'il faut renoncer à ce que l'on désire revient à dire qu'il faut pratiquer les trois vœux sacrés d'Obéissance, de Pauvreté et de Chasteté. Car le renoncement doit être *sincère* pour qu'il mette en mouvement les forces de réalisation d'en haut et il ne peut l'être s'il lui manque l'air, la lumière et la chaleur des vœux sacrés. Il faut donc comprendre une fois pour toutes qu'il n'y a pas de vraie magie sacrée — ni mystique, gnose ou hermétisme — en dehors des trois vœux sacrés; le véritable entraînement magique n'est essentiellement que la pratique des trois vœux. Est-ce dur ? Non, c'est doux, telle est la « concentration sans effort » dont il était question dans la première de ces Lettres.

Réfléchissons maintenant sur le texte du récit de l'Évangile relatif à ce qui advint immédiatement après les trois tentations. « Alors le diable le laissa » (tôte aphiësin auton ho diábolos) dit l'Évangile selon Matthieu, mais l'Évangile selon Luc ajoute « pour un temps ». Or ces mots ajoutés laissent supposer qu'une épreuve ou tentation — la quatrième, la plus subtile et la plus intime est encore à venir. Et c'est elle qui fait partie de l'enseignement du septième Arcane représentant l'homme couronné debout sur un char triomphal tiré par deux chevaux.

« Et aussitôt des anges s'approchèrent. » (kai idou angeloi prosēlthon) c'est-à-dire qu'ils *pouvaient* s'approcher, « l'espace » dont ils avaient besoin pour leur descente étant libre. Pourquoi et comment ?

Les *anges* (hoi angeloi, en grec) sont des entités qui se meuvent *verticalement*, c'est-à-dire de haut en bas et de bas en haut. « Se mouvoir » pour eux signifie « changer de respiration », la « distance » est pour eux le nombre — et l'intensité d'effort qu'il comporte — d'inspirations et d'expirations modifiées. Ainsi, par exemple, là où nous disons « une distance de 300 kilomètres de la terre », l'ange dirait « trois modifications successives de la respiration normale dans la sphère des anges ». « S'approcher » pour un ange signifie changer de respiration; « ne pas pouvoir s'approcher » veut dire que l'« atmosphère » de la sphère de laquelle il veut s'approcher est telle qu'il n'y peut plus respirer et qu'il « s'évanouirait » s'il entraînait dans cette sphère-là.

Voici pourquoi les anges ne pouvaient pas s'approcher du Fils de l'Homme pendant le temps où les forces concentrées de l'évolution terrestre, les forces du fils du Serpent — étaient actives. Ils « occupaient » pour ainsi dire, l'espace autour du Fils de l'Homme de sorte que les anges ne pouvaient pas y respirer donc y entrer sans s'évanouir. Mais « aussitôt que le diable se retira de lui » (Luc) et que l'atmos-

phère changea, ils *pouvaient* s'approcher et ils le firent.

On peut ajouter, à titre de corollaire, que la « loi de présence », décrite ci-dessus, nous fournit une forte raison pour reconnaître la nécessité des églises, des temples et des lieux consacrés ou lieux saints en général. Il y a bien d'autres raisons encore, mais celle-ci suffirait pour que nous défendions les lieux sacrés. Protégeons donc par nos pensées, nos paroles et nos actes toute église, toute chapelle, tout temple enfin où on prie, adore, médite et célèbre Dieu et ses serviteurs !

« ... Et ils le servaient » (kai diēkónoun autō). Le pluriel « ils » indique qu'il est question de trois anges. A chaque tentation repoussée correspondait un ange chargé d'une mission et d'un service spécial de récompense.

Quels étaient donc ces services ?

Il avait refusé, étant affamé, d'ordonner que les pierres deviennent des pains. Or ce fut « la parole qui sort de la bouche de Dieu », devenue pain, que l'ange de la Pauvreté lui servit.

Il avait refusé de se jeter en bas du faite du Temple. Or, ce fut le souffle de la hauteur du trône de Dieu que l'ange de la Chasteté lui apporta.

Il avait refusé d'accepter le rôle de Surhomme et de roi de ce monde au prix de l'adoration de l'idéal du monde du Serpent. Or ce fut la couronne royale du monde de Dieu que l'ange de l'Obeïssance lui présenta.

De même que les trois Mages offrirent en présent à l'enfant nouveau-né de l'or, de l'encens et de la myrrhe, les trois anges offrirent en présent au Maître après son Baptême dans le Jourdain et sa Confirmation dans le désert la couronne d'or, le souffle de l'encens d'auprès du Trône de Dieu et la parole divine devenue nourriture.

C'est ce qui arriva *immédiatement* après les trois tentations dans le désert. C'était la réaction d'en haut au triple renoncement du Fils de l'Homme en bas. Mais quel fut l'effet des tentations vaincues non seulement pour le vainqueur lui-même et non seulement immédiatement, mais encore pour le monde extérieur dit « des quatre éléments » et dans la suite du temps ?

L'effet en fut la *maîtrise* du monde des éléments; advinrent ensuite les *sept miracles-types* décrits dans l'Évangile selon Jean, c'est-à-dire le miracle des noces de Cana, le miracle de la guérison du fils d'un officier du roi, le miracle de la guérison du malade à la piscine de Béthesda, le miracle de la multiplication des pains, le miracle de la marche sur les eaux, le miracle de la guérison de

l'aveugle-né et le miracle de la résurrection de Lazare à Béthanie. Et à la manifestation des sept aspects de la Maîtrise ou « gloire » correspondait la révélation des sept aspects du *Nom* du Maître : « Je suis le vrai cep », « Je suis le chemin, la vérité et la vie », « Je suis la porte », « Je suis le pain de vie », « Je suis le bon berger », « Je suis la lumière du monde » et « Je suis la résurrection et la vie ». Voilà l'arc-en-ciel à sept couleurs de la manifestation de la « gloire » ou de la maîtrise et l'octave à sept tons de la révélation du « nom » ou de la mission du Vainqueur des trois tentations. Et cet arc-en-ciel resplendit autour du lieu vide et sombre dans le désert où les tentations eurent lieu.

Les sept miracles de l'Évangile selon Jean sont, en leur ensemble, la « gloire » (doxa) ou la splendeur de la victoire des trois vœux sacrés sur les trois tentations. Et voici en même temps un bel exemple de mathématique qualitative : trois du bien, lorsqu'il prévaut sur trois du mal, produit sept d'un bien, tandis que trois du mal prévalant sur trois du bien ne produit que trois du mal. Car le bien n'est que qualitatif et lorsqu'il peut se manifester, il se manifeste entier, en sa plénitude indivisible. C'est ce qu'est le nombre sept — la plénitude (plero-ma) ou, lorsqu'elle se manifeste, la gloire (doxa) dont parle St Jean en disant : « et nous avons vu sa gloire » et « en effet, nous avons tous reçu de sa plénitude » (Jean I, 14 et 16). Et le premier des miracles, celui des noces de Cana, fut le commencement de la manifestation de la plénitude ou de la gloire :

« Jésus commença ainsi à faire des miracles à Cana, ville de Galilée et il manifesta sa gloire (doxa); et ses disciples crurent en lui ». (Jean II, 11)

« Ses disciples crurent en lui » veut dire qu'ils crurent en son *nom*, ou sa *mission*, qui fut révélé dans ses sept aspects par les sept « Je suis » — formules de l'Évangile selon Jean citées ci-dessus.

Or l'effet de la tentation dans le désert fut la manifestation des sept aspects de la maîtrise ou de la « gloire » (les sept miracles) et la révélation de la mission ou du « nom » du Maître. Et tout cela ne fut que la manifestation de la gloire du Père par le Fils et que la révélation du nom du Père par le nom du Fils.

Mais la possibilité de l'autre « gloire », c'est-à-dire de la manifestation de la maîtrise en son propre nom, existe également. Les paroles du Maître mises en tête de cette Lettre — « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas. Qu'un autre vienne en son propre nom, vous le recevrez (Jean, V, 43) » — l'énoncent clairement

et l'expérience dans le domaine des mouvements occultistes, ésotéristes, hermétistes, Kabbalistiques, gnostiques, magistes, martinistes, théosophiques, anthroposophiques, rosicruciens, templiers, maçoniques, soufiques, yoguistes et quelques autres mouvements spiritualistes contemporains, nous fournit d'amples preuves que ces paroles du Maître n'ont point perdu leur actualité même dans le domaine de la science et des mouvements sociaux et nationaux quasi-scientifiques. Car pour quelle autre raison les théosophes par exemple préférèrent-ils les Mahatmas himalayens dont les corps astraux apparaissaient, par dédoublement, à une grande distance ou qui « précipitaient » des lettres écrites avec le crayon bleu ou rouge, au Maître qui n'a jamais cessé d'enseigner, d'inspirer, d'illuminer et de guérir parmi nous, tout près de nous — en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, pour ne citer que les pays où existent des cas bien établis de rencontres avec Lui et qui Lui-même avait dit : « Je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde » (Matthieu, XXVIII, 20) ?

Pour quelle autre raison cherche-t-on un « gourou » parmi les yoguis hindous ou parmi les lamas tibétains sans se donner la moitié de la même peine pour chercher un directeur illuminé par l'expérience spirituelle dans nos monastères, ordres spirituels ou parmi les frères et les sœurs laïques qui pratiquent la doctrine du Maître tout près de nous ?

Pourquoi les membres des sociétés ou fraternités secrètes de type maçonnique, considèrent-ils le Sacrement de la Chair et du Sang du Seigneur comme insuffisant à l'œuvre de la formation du nouvel-homme et pourquoi cherchent-ils des rituels spéciaux pour y suppléer ou même pour le remplacer ?

Oui, toutes ces questions-là tombent sous la mise en garde des paroles du Maître : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas. Qu'un autre vienne en son propre nom, vous le recevrez. » Pourquoi ? Parce que le Surhomme a pour certains plus d'attrait que le Fils de l'Homme et qu'il leur promet une carrière de puissance croissante, tandis que le Fils de l'Homme n'offre que la carrière du laveur de pieds...

Cher Ami Inconnu, n'interprétez pas ce que je viens de dire dans le sens d'une opposition ou d'une hostilité aux sociétés, fraternités et mouvements spiritualistes et initiatiques précités, ni dans le sens que je les accuserais d'attitude antichrétienne. Ne m'imputez pas non plus le manque de respect aux Mahatmas et gourous hindous. Il ne s'agit ici que de la *tendance purement psychologique* (que j'ai observée un peu partout) qui préfère l'idéal du Surhomme à l'idéal du Fils

de l'Homme. Il y a lieu d'ajouter, pour être juste à l'égard des sociétés et fraternités mentionnées, que, si cette tendance-là s'accuse un peu partout chez elles, elle y est aussi combattue d'une manière plus ou moins effective. Il y a toujours une opposition à cette tendance-là, bien que souvent minoritaire.

Quoiqu'il en soit, le Triomphateur de l'Arcane « le Chariot » est le triomphateur des épreuves, c'est-à-dire des tentations, et s'il est Maître, il l'est de soi-même. Il est seul debout dans son char; personne n'est présent pour l'applaudir ni pour lui rendre hommage; il n'a pas d'armes, le sceptre qu'il tient n'étant pas une arme. S'il est maître, sa maîtrise fut acquise dans la solitude et il la doit aux épreuves seules, et non à quoi que ce soit et à qui que ce soit de l'extérieur.

La victoire remportée dans la solitude... quelle gloire et quel danger comporte-t-elle à la fois ! Elle est la seule gloire *réelle*, car elle ne dépend point des faveurs et du jugement humains; elle est-la *gloire intrinsèque* — le rayonnement réel de l'aura devenue lumineuse. Elle est pourtant en même temps le plus réel et le plus grave danger spirituel qui existe. « Hybris » et « orgueil », ces noms traditionnels qu'on lui donne, ne suffisent pas à la caractériser de manière adéquate. Le danger est plutôt une sorte de *mégalo manie mystique* où on divinise le centre régulateur de son propre être, son Ego, où on ne voit de divin qu'en lui et où on devient aveugle pour le divin au-dessus de lui et en dehors de lui. On éprouve alors son « Soi Supérieur » comme le Soi suprême et unique du monde, bien qu'il ne soit *supérieur* qu'au moi empirique ordinaire et qu'il soit loin d'être *suprême* et unique... en d'autres mots, loin d'être Dieu.

Il y a lieu maintenant de méditer sur le problème de l'identification du moi avec le soi et du soi avec Dieu.

C. G. JUNG, après avoir exploré la couche sexuelle ou « freudienne » et puis celle de vouloir-de-puissance ou « adlérienne » de l'Inconscient (c'est-à-dire de la *conscience latente* ou occulte) de l'être humain, se trouva en face d'une couche *spirituelle* (mystique, gnostique et magique) au cours de son expérience clinique de psychothérapeute. Au lieu de reculer devant elle ou de s'en débarrasser par une « explication » corrosive, il eut le courage et l'honnêteté de se mettre à l'étude laborieuse de la phénoménologie de cette couche de l'Inconscient. Or ce travail s'avéra fructueux. JUNG découvrit là, non seulement les causes de certains désordres psychiques, mais encore le processus profond et intime qu'il désigna comme « processus de *l'individuation* » et qui n'est autre chose que la naissance graduelle d'un *autre moi* (Jung l'appelle « le Soi »), supérieur au moi ou Ego ordi-

naire. La découverte du processus de la « deuxième naissance » le poussa à étendre considérablement l'échelle de son travail exploratoire, notamment au symbolisme, aux rituels des mystères et à l'étude comparée des religions, contemporaines et anciennes.

Cet élargissement de son champ d'exploration s'avéra également fructueux. Jung parvint à la découverte, qui le tenailla pendant quinze ans sans qu'il en parle à âme qui vive, et qui eut de nombreuses conséquences, entre autres la connaissance et la description de quelques dangers ou tentations que comportent la voie de l'initiation et le processus d'individuation qui y correspond. L'un de ces dangers — qui sont à la fois des épreuves et des tentations — est celui que Jung appelle « *inflation* » et qui désigne l'état de la conscience du moi gonflée à outrance, connu en psychiatrie, dans sa manifestation extrême, sous le nom de « *mégélanie* ».

Nous avons donc là affaire à une échelle de phénomènes psychiques qui commence par des formes relativement innocentes telles que la haute opinion de soi-même qui n'est pas entièrement justifiée ou le désir un peu outré d'en faire à sa tête; le deuxième degré est franchement dangereux lorsque se manifeste un négativisme dépréciatif envers tout le monde, les facultés de l'appréciation, de la gratitude et de l'adoration étant concentrées sur soi-même; le troisième degré constitue enfin une catastrophe rarement remédiable, il s'agit d'une obsession illustrée par des illusions facilement reconnaissables comme telles — ou la mégélanie pure et simple. Voici donc les degrés principaux de l'inflation : l'importance exagérée attachée à soi-même, le complexe de supériorité à tendance obsessionnelle, enfin la mégélanie. Le premier degré indique une tâche pratique pour le travail sur soi-même; le deuxième degré est une épreuve sérieuse, tandis que le troisième, c'est la catastrophe.

De quoi s'agit-il dans le processus d'inflation ? — Voyons d'abord ce qu'en dit JUNG lui-même :

« La 'personne surordonnée' est l'homme total, c'est-à-dire tel qu'il est réellement et non seulement tel qu'il se présente à soi-même. A cette entité appartient aussi l'âme inconsciente, qui a ses exigences et ses besoins vitaux tout comme la conscience » (JUNG et KERENYI : Introduction à l'essence de la mythologie, p. 193) — « Habituellement, j'appelle la « personnalité surordonnée » le « Soi », faisant en ceci une distinction nette entre le « Moi » qui, comme on le sait, ne va que jusqu'à la conscience, et le Tout de la personnalité qui

englobe, à côté de la portion consciente, aussi la part inconsciente. Le Moi est donc par rapport au Soi dans la relation de la partie au tout; sous ce rapport le Soi est sur-ordonné. Expérimentalement, le Soi n'est pas ressenti comme sujet, mais comme objet et cela au moyen de sa portion inconsciente qui n'arrive à la conscience qu'indirectement, par voie de projection » (2) (Op. cit., p. 193, 194).

Or cette « voie de projection » est le symbolisme vivant aussi bien celui qui est traditionnel que celui qui se manifeste dans les rêves, dans l'« imagination active » et dans des visions. Les rêves, quand on contemple des séries qui en comportent plusieurs centaines, montrent qu'ils obéissent à une sorte de plan. Ils semblent se relier l'un à l'autre et être soumis, dans un sens profond, à un but commun.

« si bien qu'une longue série de rêves n'apparaît plus comme une succession purement fortuite d'événements isolés et incohérents, mais comme un processus de développement ou d'organisation, évoluant par étapes méthodiques. J'ai désigné ce phénomène inconscient, s'exprimant spontanément dans le symbolisme de longues séries de rêves, par le terme de processus d'individuation » (JUNG, La Guérison psychologique, p. 72-73)

Le processus d'individuation « est la réalisation spontanée de l'homme total » (Op. cit., p. 76). Car la formule désormais valable pour la notion d'âme est : « la psyché, la conscience du moi, l'inconscient » — Quant au rôle de l'inconscient dans cette formule, il faut, avant tout tenir compte du fait,

« que chez tout enfant la conscience grandit en l'espace de quelques années à partir de l'inconscient; du fait que la conscience n'est chaque fois qu'un état temporaire, qui repose sur une performance physiologique et qui par suite est régulièrement interrompu par des phases d'inconscience, c'est-à-dire de sommeil; qu'ainsi en définitive, non seulement c'est à la psyché inconsciente que revient la plus grande durée d'existence mais aussi que c'est elle qui assure la continuité de l'être » (Op. cit., p. 25).

Or le processus de l'individuation est celui de l'harmonisation de la conscience du moi et de l'inconscient de la psyché. Mais « la conscience

et l'inconscient ne se synthétisent pas en un tout quand l'un est opprimé et endommagé par l'autre (Op. cit., p. 271). Il s'agit d'une harmonisation qui n'est réalisable que par voie de *recentrage* de la personnalité, c'est-à-dire de la naissance d'un nouveau centre de la personnalité qui participe à la nature de la conscience du moi aussi bien que de l'inconscient — d'un centre, en d'autres mots, où l'inconscient est perpétuellement en train de se transformer en conscience. Voilà le but du processus de l'« individuation » qui est en même temps un stade de l'initiation.

Le processus de l'« individuation » s'opère, comme nous l'avons dit, par l'établissement d'une collaboration entre l'inconscient et la conscience — et c'est le domaine des *symboles* où une telle collaboration est donnée et où, par conséquent, elle peut commencer. Dans le processus de l'« individuation » on rencontre — ou plutôt on éveille — des symboles-forces que Jung désigna, eu égard à leur caractère typique, par le nom d'« *archétypes* » (Archetypen).

« On ne devrait jamais oublier que l'archétype est un organe psychique, présent chez chacun : une mauvaise explication équivaut à une attitude hostile à l'égard de cet organe, ce qui provoque une lésion; mais celui qui en souffre finalement, c'est le mauvais interprète. Une « explication » devrait donc toujours se formuler de manière à conserver la signification fonctionnelle de l'archétype, c'est-à-dire de manière à offrir toujours une garantie suffisante de lien entre la conscience et l'archétype. Ce dernier, en effet, est un élément psychique structurel et, conséquemment, un facteur d'importance vitale pour l'économie psychique... Il n'existe pas de succédané « raisonnable » pour l'archétype, tout comme il n'y a pas de remplaçant possible pour le cervelet ou les reins. » (JUNG et KERÉNYI : Introduction à l'essence de la mythologie, p. 103).

On ne doit donc pas prendre les archétypes à la légère. Ils sont des forces psychiques formidables qui peuvent aussi envahir, inonder et engloutir la conscience. C'est ce qui arrive dans le cas de l'identification de la conscience avec l'archétype. Il se produit alors, le plus souvent, une identification avec le rôle du héros (et, parfois — s'il s'agit de l'archétype nommé « le sage vieillard » ou « la grande mère » — une identification avec une figure cosmique).

« identification attrayante pour plusieurs raisons. Elle

est souvent très tenace et parfois critique pour l'équilibre psychique... Si la dissolution de l'identification réussit, la figure du héros peut, — par réduction de la conscience à l'échelle humaine, — se différencier progressivement jusqu'à n'être plus qu'un symbole de soi » (Introduction à l'essence de la mythologie, p. 125).

Ajoutons que, si elle ne réussit pas, la figure du héros prend possession de la conscience. Alors a lieu la « deuxième identification » ou l'épiphanie du héros.

« L'épiphanie du héros (deuxième identification) se manifeste dans un état correspondant d'inflation; la prétention infantile disproportionnée devient une conviction d'être quelque chose de spécial; ou bien, l'impossibilité de réaliser ses prétentions prouve sa propre infériorité, ce qui favorise le rôle du « héros souffrant » (une inflation négative). Malgré leurs contrastes, les deux aspects sont identiques; une mégalomanie consciente se compense par un sentiment d'infériorité inconscient et un sentiment d'infériorité conscient correspond à une mégalomanie inconsciente (on ne rencontre jamais l'un sans l'autre). Arrive-t-on à passer heureusement le cap de la deuxième identification, l'événement conscient peut alors être nettement séparé de l'aventure inconsciente, et l'événement inconscient peut être observé objectivement. Il en résulte la possibilité d'une discussion avec l'inconscient, et, conséquemment, d'une synthèse des éléments conscients et inconscients de la connaissance et de l'activité. A son tour, ceci donne naissance à un déplacement du centre de la personnalité, qui passe du Moi dans le Soi. » (Op. cit., p. 125, 126).

Ce qui est le but du processus d'individuation.

Or l'inflation est le risque principal que courent tous ceux qui cherchent l'expérience de la *profondeur*, l'expérience de ce qui est *occulte* qui vit et opère derrière la façade des phénomènes de la conscience ordinaire. L'inflation constitue donc le principal danger et la plus grande épreuve des occultistes, ésotéristes, mages, gnostiques et mystiques. Les monastères et les ordres spirituels le savent depuis toujours, avec leur expérience millénaire dans le domaine de la *vie profonde*. C'est pourquoi leur pratique spirituelle est entiè-

rement basée sur la recherche de l'humilité par des moyens tels que la pratique de l'obédience, l'examen de conscience, la confession et l'entre-aide fraternelle. Si SABBATAÏ ZEVI (1625-1676) avait été membre d'un ordre spirituel ayant une discipline semblable à celle des monastères chrétiens, son illumination ne l'aurait jamais amené à se révéler (en 1684) à un groupe de disciples comme le Messie annoncé. Il n'aurait pas eu à se faire turc,

(« Dieu a fait de moi un ismaélite-turc; il a ordonné et j'ai obéi. Le neuvième jour après ma seconde naissance », écrivit-il à ses fidèles de Smyrne),

pour sauver sa vie et continuer sa mission. Car l'inflation positive lui aurait été épargnée, tout comme l'inflation négative, dont Samuel GANDOR, son disciple, nous a laissé la description suivante :

« On dit de Sabbataï ZEVI que pendant quinze ans il a été accablé par l'affliction suivante : il est en proie à une dépression qui ne lui laisse aucun moment de repos et ne lui permet même pas de lire; il n'est pas capable de dire quelle est la nature de cette tristesse qui s'est abattue sur lui... » (G. G. Scholem, Les grands courants de la mystique juive, Payot, Paris, p. 308).

L'histoire de l'illuminé Kabbaliste Sabbataï ZEVI n'est qu'un cas extrême du danger et de l'épreuve auxquels tous les ésotéristes pratiquants ont à faire face. Danger ou épreuve qu'exprime excellemment Hartgrave JENNINGS à propos des Rose-Croix (*The Rosicrucians, Their Rites and Mysteries*, Londres, 1887) :

« Ils parlent de l'humanité comme infiniment au-dessous d'eux, leur fierté est grande quoique leur extérieur soit modeste. Ils aiment la pauvreté et déclarent qu'elle est pour eux une obligation, quoiqu'ils puissent disposer d'immenses richesses. Ils se refusent aux affections humaines ou ne s'y soumettent que comme à des obligations de convenance que nécessite leur séjour dans le monde. Ils se comportent très courtoisement dans la société des femmes, quoiqu'ils soient incapables de tendresse, et qu'ils les considèrent comme des êtres inférieurs. Ils sont simples et déferents à l'extérieur, mais leur confiance en eux-mêmes, qui gonfle leurs cœurs, ne cesse de rayonner qu'en face de l'infini des cieux... Après des adeptes, les monarques sont pauvres;

à côté des théosophes, les plus savants sont stupides... ainsi ils sont négatifs devant l'humilité, et positifs envers toutes les autres choses; auto-entraînés, auto-illuminés, eux-mêmes en tout, mais prêts à bien faire autant que possible. Quelle mesure peut être appliquée à cette immense exaltation ? Les concepts critiques s'évanouissent en face d'elle. L'état de ces philosophes occultistes est le sublime ou l'absurde »...

Disons : aussi bien le sublime que l'absurde, car l'inflation est toujours sublime et absurde à la fois. Voici ce qu'en dit Éliphas LEVI (*Dogme et Rituel de la Haute Magie*, Paris, Niclaus, p. 43, 44) :

« Oui, il existe une science qui confère à l'homme des prérogatives en apparence surhumaines; les voici telles que je les trouve énumérées dans un mauvais hébreu du XVI^e siècle :

א... Aleph	<i>Il voit Dieu face à face, sans mourir, et converse familièrement avec les sept génies qui commandent à toute la milice céleste.</i>
ב Beth	<i>Il est au-dessus de toutes les afflictions et de toutes les craintes.</i>
ג Ghimel	<i>Il règne avec tout le ciel et se fait servir par tout l'enfer.</i>
ד Daleth	<i>Il dispose de sa santé et de sa vie et peut également disposer de celle des autres.</i>
ה Hé	<i>Il ne peut être ni surpris par l'infortune, ni accablé par les désastres, ni vaincu par ses ennemis.</i>
ו Vav	<i>Il sait la raison du passé, du présent et de l'avenir.</i>
ז Dzaïn	<i>Il a le secret de la résurrection des morts et la clef de l'immortalité... » etc.</i>

S'agit-il ici d'un programme ou d'une expérience vécue ? Si c'est une expérience, c'est celle de l'inflation poussée très loin. Si c'est un programme, celui qui travaillera sérieusement à le réaliser ne manquera pas de devenir la proie, soit de l'inflation positive (complexe de supériorité) soit de l'inflation négative (complexe d'infériorité).

Quoi qu'il en soit, l'expérience ou le programme du manuscrit hébreu du XVI^e siècle cité par Éliphas LEVI présente une similarité singulière avec l'expérience de M. John CUSTANCE, telle qu'il la décrit dans son livre *Wisdom, Madness and Folly : the Philosophy of a Lunatic* (Londres, Gollancz, 1951).

« Je me sens tellement proche de Dieu, tellement inspiré par son esprit que, dans un certain sens, je suis Dieu. Je vois l'avenir, je fais le plan de l'Univers, je sauve l'humanité; je suis absolument et complètement immortel; je suis même masculin et féminin à la fois. L'Univers entier, animé et inanimé, passé, présent et futur, est en moi. Toute la nature et toute la vie, tous les esprits coopèrent avec moi et sont connectés avec moi; toutes les choses sont possibles. Je suis, dans un certain sens, identique avec tous les esprits depuis Dieu jusqu'à Satan. Je réconcilie le Bien et le Mal, et je crée la lumière, les ténèbres, les mondes, les univers... »

L'état décrit par John Custance est caractéristique d'une manie aiguë et l'auteur lui-même ne le nie point. Mais le regarderait-il encore de cette manière s'il savait que son expérience se trouve exactement décrite dans le Brhadāranyaka Upanisad (4.4.13) qui dit :

« Celui qui a trouvé le Soi et qui en est devenu conscient, qui est entré dans cette demeure impénétrable, il est le créateur de tout, le créateur du monde entier; il est le monde entier » ?

Peut-on dire avec certitude que ce texte est basé sur une expérience entièrement différente de celle de John Custance ?

J'ai connu, il y a 38 ans, un homme tranquille d'âge mûr qui enseignait l'anglais à l'YMCA dans la capitale d'un pays balte. Il me révéla un jour qu'il avait atteint l'état spirituel qui se manifeste par « le regard éternel » et qui est celui de la conscience de l'identité du Soi avec la Réalité Éternelle du monde. Le passé, le présent et l'avenir — vus du palier de l'éternité où sa conscience avait sa demeure — étaient pour lui comme un livre ouvert. Il n'avait plus de problèmes, non pas parce qu'il les aurait résolus, mais parce qu'il avait atteint l'état de conscience où ils disparaissent, étant devenus sans importance. Car les problèmes appartiennent au domaine du mouvement dans le temps et l'espace : celui qui le transcende et arrive au domaine de l'éternité et de l'infinité, où il n'y a ni mouvement ni changement, est libéré des problèmes.

Lorsqu'il me parlait de ces choses, ses beaux yeux bleus rayonnaient de sincérité et de certitude. Mais cette lumière fit place à un air sombre et fâché aussitôt que je soulevai la question de la valeur du « sentiment subjectif de l'éternité » sans savoir ni pouvoir objectivement faire quelque chose de plus en vue d'aider l'humanité soit dans

son progrès spirituel, soit dans sa souffrance spirituelle, psychique et corporelle. Il ne m'a pas pardonné cette question et ce fut son dos tourné vers moi qui fut mon dernier souvenir de lui en ce monde (il se rendit en Inde où il mourut bientôt victime d'une épidémie).

Je ne raconte cet épisode de ma vie, cher Ami Inconnu, que pour vous indiquer quand et comment le problème très grave des formes et des dangers de la mégalomanie spirituelle m'apparut pour la première fois. C'est à l'expérience objective que je dois le commencement de ma recherche sur ce problème.

La mégalomanie spirituelle est vieille comme le monde. Son origine se trouve au-dessus du monde terrestre selon la tradition millénaire concernant la déchéance de Lucifer. Le prophète Ézéchiel en donne la plus émouvante description :

*« Tu mettais le sceau à la perfection,
Tu étais plein de sagesse, parfait en beauté.
Tu étais en Eden, le jardin de Dieu;
Tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses,
De sardoine, de topaze, de diamant,
De chrysolithe, d'onyx, de jaspe,
De saphir, d'escarboucle, d'émeraude et d'or;
Dont tu étais orné et qui étaient préparés pour le
jour où tu fus créé.
Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes déployées;
Je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de
Dieu;
Tu marchais au milieu des pierres étincelantes...
Ton cœur s'est élevé à cause de ta beauté,
Tu as perdu ta sagesse par ton éclat;
Je te jette par terre,
Je te livre en spectacle aux rois... » (28, 12-19)*

Voilà quelle est, dans les hauteurs célestes, l'origine de l'inflation, du complexe de supériorité et de la mégalomanie. Et puisque « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », cela se répète en bas, dans la vie humaine terrestre, de siècle en siècle, de génération en génération. Cela se répète surtout dans la vie de telles personnes humaines qui se détachent du milieu ordinaire terrestre et de l'état de conscience qu'il comporte, et qui les transcendent soit dans le sens de la hauteur, soit dans le sens de la largeur, soit enfin dans le sens de la profondeur. Celui qui aspire à un plan plus *haut* que celui du milieu

terrestre, risque de devenir hautain; celui qui cherche la *largeur* au-delà des limites du cercle normal de ses devoirs et jouissances terrestres, risque de se considérer soi-même comme de plus en plus important; celui qui est en quête de la *profondeur* sous-jacente à la surface des phénomènes de la vie terrestre, court le risque le plus grand : celui de l'inflation dont parle C. G. JUNG.

Le métaphysicien abstrait qui arrange les mondes selon un ordre qu'il a choisi, peut perdre tout intérêt pour le particulier et l'individuel de sorte qu'il arrive à considérer les personnes humaines comme presque aussi insignifiantes que des insectes. Il ne les regarde que du haut en bas. Vues de sa hauteur métaphysique, elles perdent leurs proportions et deviennent pour lui petites jusqu'à l'insignifiance — tandis que lui, le métaphysicien, est grand puisqu'il participe aux grandes choses de la métaphysique.

Le réformateur qui *veut* corriger ou sauver l'humanité succombe aisément à la tentation de se considérer lui-même comme le centre actif du cercle passif de l'humanité. Se sentant porteur d'une mission d'une portée universelle, il se sent de plus en plus important.

L'occultiste, l'ésotériste ou l'hermétiste *pratique* (s'il n'est pas pratiquant, il n'est que métaphysicien ou réformateur) expérimente les forces supérieures qui œuvrent au-delà de sa conscience et qui y font leur entrée. A quel prix ? — Au prix de l'adoration à genoux — ou bien au prix de l'identification de soi-même avec elles, ce qui mène à la mégalomanie.

On parle beaucoup des dangers de l'occultisme. La magie noire est d'ordinaire le danger suprême contre lequel le débutant est mis en garde par les « maîtres ». D'autres (surtout ceux qui connaissent plus ou moins la médecine) craignent plutôt les désordres du système nerveux.

Mais l'expérience de 43 ans d'occultisme (ou ésotérisme) pratique m'a appris que le danger de l'occultisme n'est ni la magie noire ni le désordre nerveux; du moins ces dangers-ci ne se rencontrent-ils pas plus souvent parmi les occultistes que parmi les politiciens, artistes, psychologues, croyants et agnostiques. Je ne pourrais citer le nom d'aucun mage noir parmi les occultistes que je connais, tandis qu'il ne me serait pas difficile de nommer quelques politiciens plutôt hostiles à l'occultisme, dont l'influence cadre bien avec le concept de « mage noir » classique. En effet, est-il si difficile de nommer des politiciens qui ont exercé une influence suggestive funeste sur les masses populaires en les aveuglant et en les excitant aux actes de cruauté, d'injustice et de violence dont chaque individu, pris à part, serait incapable ?

Qui ont privé par leur influence quasi-magique les individus de leur liberté et en ont fait des *possédés* ? L'action privant les hommes de leur liberté morale et les rendant possédés n'est-elle pas le but et l'essence même de la magie noire ?

Non, cher Ami Inconnu, les occultistes — y compris ceux d'entre eux qui pratiquent la magie cérémonielle — ne sont ni des maîtres ni des disciples de la magie noire. Ils n'ont rien de commun avec elle. Il est vrai que beaucoup d'adeptes de la magie cérémonielle tombent souvent en proie à des illusions, se trompent et trompent les autres, mais est-ce de la magie noire ? D'ailleurs, où peut-on trouver un groupe humain qui ne se trompe jamais ? Même le docteur Faust qui fit un pacte avec le diable (et cela concerne tous les « pactisants » de ce type, anciens et modernes) ne fut que la victime naïve d'une espièglerie de la part de Méphistophélès (qui est le fripon bien connu de tous ceux qui ont quelque connaissance du « monde occulte »), car comment pouvez-vous « vendre » quelque chose qui ne vous appartient point ! ? C'est son âme qui aurait pu vendre le docteur Faust, mais jamais le docteur Faust son âme, quelque solennel que fût le pacte, et peu importe qu'il fût écrit et signé avec du sang ou avec de l'encre ordinaire.

C'est de cette manière que Méphistophélès donne une leçon à ceux qui veulent être des surhommes : il révèle la puérilité de leurs prétentions. Et tout en déplorant la naïveté du pauvre docteur Faust, on est amené à considérer la « méthode de friponnerie » de Méphistophélès comme, en dernière analyse, salutaire. Car ce que Méphistophélès fait (et d'autres exemples plus récents de sa méthode pourraient être cités), c'est de montrer le ridicule et l'absurde des aspirations et des prétentions dites « surhumaines » :

*« Von allen Geistern, die verneinen,
Ist mir der Schalk am wenigsten zur Last »,*

dit Dieu de Méphistophélès dans le Faust de Goethe.

Ne condamnons donc pas, nous aussi, le fripon du monde spirituel et, surtout, n'ayons pas peur de lui. Ne condamnons pas, non plus, le docteur Faust, notre frère, en l'accusant de magie noire — c'est plutôt de crédulité enfantine qu'on pourrait l'accuser, s'il le fallait. En tout cas il était cent fois plus innocent vis-à-vis de l'humanité que nos contemporains qui ont inventé la bombe nucléaire — en bons citoyens et savants.

Non, ni la magie noire, ni les désordres nerveux ne constituent les dangers spécieux de l'occultisme. Son danger principal — qui n'est

pourtant pas un monopole — se définit par les trois termes : complexe de supériorité, inflation, mégalomanie.

En effet, rare est l'occultiste chevronné qui ne soit pas atteint de ce malaise moral ou qui ne l'ait pas subi une fois dans le passé. La tendance mégalomane se manifeste un peu partout chez les occultistes. C'est ce que la lecture de la littérature occultiste aussi bien que des dizaines d'années de relations personnelles m'ont appris. Ce défaut moral a beaucoup de degrés. Il se manifeste d'abord par un aplomb et un certain sans gêne dans la façon de parler des choses supérieures et sacrées. Puis il s'affirme comme « mieux-savoir » et « tout-savoir », c'est-à-dire comme une façon de prendre l'attitude de maître envers tout le monde. Enfin, il se manifeste comme l'infailibilité implicite ou même explicite.

Je ne veux pas citer les passages de la littérature occulte, ni donner les noms, ni mentionner de faits biographiques à propos des occultistes connus, afin de prouver ou d'illustrer ce diagnostic. Il ne vous sera pas difficile, cher Ami Inconnu, de les trouver vous-même en abondance. Mon intention est ici de récuser les accusations fausses portées contre l'occultisme, et de mettre en relief le danger véritable qu'il comporte.

Que faut-il donc faire contre ce danger-là pour garder sa santé morale ?

L'ancien dicton « *Ora et labora* » contient la seule réponse. L'*adoration* et le *travail* constituent le seul remède aussi bien prophylactique que curatif que je connaisse contre les illusions mégalomaniaques. Il faut adorer ce qui est au-dessus de nous et il faut participer à l'effort humain dans le domaine des faits objectifs pour pouvoir tenir en échec les illusions sur ce que l'on *est* et ce que l'on *peut*. Car quiconque sait élever sa prière et sa méditation au niveau de l'adoration pure, sera toujours conscient de la *distance* qui sépare (et unit en même temps) l'adorateur et l'adoré. Il ne sera donc pas tenté de s'adorer lui-même, ce qui est en dernière analyse, la racine de la mégalomanie. Il aura toujours en vue la différence entre lui et l'adoré. Il ne confondra pas *ce qu'il est* avec *ce qu'est l'être adoré*.

D'autre part, celui qui *travaille*, c'est-à-dire qui prend part à l'effort humain tendu vers des résultats objectifs et vérifiables, n'en viendra pas aisément à s'illusionner quant à *ce qu'il peut*. Par exemple un médecin pratiquant enclin à surestimer son pouvoir de guérir apprendra bientôt à en connaître les limites réelles par l'expérience des échecs.

Jacob BOEHME était cordonnier et illuminé. S'il avait eu l'expérience de l'illumination

(... « ... ist mir die Pforte eröffnet worden, dass ich in einer Viertelstunde mehr gesehen und gewusst habe, als wenn ich wäre viel Jahr auf hohen Schulen gewesen... »... écrit-il dans la lettre au douanier Lindner) où « il vit et comprit l'Être de tous les êtres, le fondement et l'abîme » (« Denn ich sah und erkannte das Wesen, den Grund und Ugrund » — même lettre).

il n'en conclut point que lui, en tant que cordonnier, pouvait dorénavant davantage que ses collègues de métier ou davantage qu'il ne pouvait lui-même avant l'illumination. D'autre part, son illumination lui avait appris la grandeur de Dieu et du monde

(... « ... dessen ich mich hoch verwunderte, wusste nicht wie mir geschah, und darüber mein Herz ins Lob Gottes wendete. » — même lettre)

qui le remplit d'*adoration* (« ce qui tourne mon cœur à la louange de Dieu »).

C'est donc le *travail de métier* et l'*adoration de Dieu* qui ont protégé la santé morale de Jacob Boehme. Mon expérience dans le domaine de l'ésotérisme m'a appris que ce qui était salutaire dans le cas de Boehme, l'est aussi pour tous ceux qui aspirent aux expériences supersensorielles.

L'adoration et le travail — « *Ora et labora* » — constituent donc la « condition sine qua non » de l'ésotérisme pratique en vue de tenir en échec la tendance vers la mégalomanie. Toutefois, pour obtenir l'*immunité* contre cette maladie morale, il faut encore plus. Il faut avoir l'expérience de la rencontre concrète avec un être supérieur à vous. Je n'entends par « rencontre concrète » ni le sentiment du « Sois supérieur », ni le sentiment plus ou moins vague « de la présence d'une entité supérieure », ni même l'expérience du « flot de l'inspiration » qui vous remplit de vie et de lumière — non, ce que j'entends par « rencontre concrète » n'est pas autre chose qu'une rencontre véritable et vraiment concrète, c'est-à-dire de face à face. Elle peut être spirituelle — de face à face en vision —, ou bien physiquement concrète. Ainsi Sainte Thérèse d'Avila (pour ne citer qu'un exemple) rencontrait le Maître, conversait avec Lui, demandait et recevait de Lui des conseils et des instructions sur le plan spirituel objectif (oui, la spiritualité n'est pas exclusivement subjective, elle peut être objective aussi). Ainsi encore PAPUS et le groupe de ses amis occultistes rencontra Monsieur Philippe DE LYON sur le plan physique. Voilà deux exemples de la rencontre concrète que j'entends.

Or celui qui a eu l'expérience de la rencontre concrète avec un être supérieur (un juste, un saint, un ange ou autre être hiérarchique, la Sainte Vierge, le Maître...) devient, par ce fait même, immunisé à l'égard de la tendance vers la mégalomanie. L'expérience de ce face à face avec ce qui est Grand comporte nécessairement la guérison complète et l'immunité contre toute tendance mégalomane. Jamais être humain, *qui a vu et entendu*, ne pourra faire de soi-même une idole. Plus encore : le vrai et dernier critère de la réalité des expériences dites « visionnaires », c'est-à-dire le critère de leur authenticité ou de leur fausseté, est donné dans l'effet moral de ces expériences, suivant qu'elles rendent le voyant plus humble ou plus prétentieux. L'expérience des rencontres avec le Maître rendit Sainte Thérèse de plus en plus humble. L'expérience terrestre de la rencontre avec Monsieur PHILIPPE rendit PAPUS et ses amis occultistes plus humbles. Or ces deux expériences — tout différentes qu'elles fussent quant à leur sujet et leur objet — étaient *authentiques*. Papus ne s'était pas trompé sur la grandeur spirituelle de celui qu'il reconnut comme son « maître spirituel ». Sainte Thérèse ne s'était pas trompée non plus sur la réalité du Maître qu'elle vit et entendit parler.

Lisez la Bible, cher Ami Inconnu, et vous y trouverez un grand nombre d'autres exemples de la loi que voici : — *l'expérience authentique du divin rend humble; celui qui n'est pas humble n'a pas eu d'expérience authentique du divin*. Prenez les apôtres qui ont « vu et entendu » le Maître et les prophètes qui ont « vu et entendu » le Saint d'Israël — vous ne trouverez chez eux aucune trace des tendances de la « hybris », que vous trouverez chez maint docteur gnostique qui (*par conséquent*) n'a pas « vu et entendu ».

Mais s'il est vrai qu'il faut avoir « vu et entendu » pour apprendre au fond la leçon d'humilité, que dire des gens qui sont « naturellement » humbles et qui n'ont pas « vu et entendu » ?

Sans préjudice d'autres réponses aussi valables, la mienne est que tous ceux qui sont humbles *ont bien vu et entendu* autrefois et quelque part — peu importe qu'ils s'en souviennent ou non. L'humilité peut être, soit la réminiscence réelle (non intellectuelle) que l'âme a de l'expérience spirituelle antérieure à la naissance, soit la réminiscence de l'expérience nocturne faite pendant le sommeil et qui reste dans le domaine de l'inconscient, soit enfin l'effet de l'expérience présente consciente ou inconsciente non avouée à soi-même et aux autres. Car l'humilité — tout comme la charité — n'est pas une qualité naturelle de la nature humaine. Son origine ne peut point être trouvée dans le domaine de l'évolution *naturelle*; il n'est pas possible de la

concevoir comme fruit de la lutte pour l'existence, de la sélection naturelle et de la survivance du plus fort au dépens du faible. Car l'école de la lutte pour l'existence, ne produit pas des humbles, elle ne produit que des lutteurs, des guerriers de toute espèce. C'est donc une qualité qui doit être due à l'action de la *Grâce*; elle doit être un don d'en haut. Or les « rencontres concrètes de face à face », dont il est question ici, sont toujours et sans exception des événements, dus à la Grâce, étant des *rencontres* où l'être supérieur s'approche de son propre gré de l'être inférieur. La rencontre qui fit de SAUL, le Pharisien, PAUL, l'Apôtre, n'était pas due à ses efforts : elle était un acte de Celui qu'il rencontra. Il en va de même avec toutes les rencontres « de face à face » avec des êtres supérieurs. Notre rôle est seulement de « chercher », de « frapper » et de « prier »; l'acte décisif vient d'en haut.

*
* *

Revenons maintenant à l'Arcane « Le Chariot » dont le sens traditionnel est « victoire, triomphe, réussite ».

« Ce sens, dit J. MAXWELL (Le Tarot, page 87), découle lui-même naturellement de l'allure du personnage et cela ne présente aucune difficulté ».

Il y a quand même une difficulté : la lame est-elle un avertissement ou présente-t-elle un idéal ? S'agit-il des deux à la fois ?

Je suis enclin à voir dans tous les Arcanes du Tarot simultanément et des avertissements et des buts à atteindre — c'est du moins ce que m'ont appris quarante ans d'étude et de méditation du Tarot.

Ainsi « le Bateleur » est un avertissement contre la jonglerie intellectuelle du métaphysicien insouciant de l'expérience et contre les charlatanismes de toute sorte — il enseigne en même temps la « concentration sans effort » et l'usage de la méthode de l'analogie.

« La Papesse » nous avertit des dangers du gnosticisme en enseignant la discipline de la Gnose véritable.

« L'Impératrice » évoque les dangers du *médiumisme* et du magisme en nous révélant les mystères de la Magie Sacrée.

« L'Empereur » nous met en garde contre la volonté de puissance et nous enseigne la puissance de la Croix.

« Le Pape » nous offre la vision du personnalisme humaniste et du pentagramme magique dans lequel il culmine en y imposant la sainte Obéissance et la Magie des Cinq Plaies.

« L'Amoureux » nous met en garde contre les trois tentations et nous enseigne les trois vœux sacrés.

« Le Chariot », enfin, nous avertit du danger de la mégalomanie et nous enseigne le triomphe vrai conduit à son terme par le Soi.

Le Triomphe vrai conduit à son terme par le Soi, c'est la réussite du « processus de l'individuation », selon C. G. JUNG, ou la réussite de l'œuvre de la liberté véritable, qui est le fruit de la *katharsis* ou purification et qui prélude au *photismos* ou illumination, suivie de la *henôsis* ou union, selon la tradition initiatique occidentale.

Le « triomphateur » du Chariot peut donc désigner soit un malade souffrant de mégalomanie, soit un homme qui a passé par la *katharsis* ou purification, la première des trois étapes sur la voie de l'Initiation.

La thèse que j'avance est que la lame du VII^{ème} Arcane, tout comme les autres, exprime ces deux sens. Le personnage de la Lame VII signifie à la fois le « triomphateur » et le Triomphateur, le mégalomane et l'homme intègre, maître de lui-même.

Cet homme intègre maître de lui-même, vainqueur dans les épreuves, qui est-il ?

C'est celui qui tient en échec les quatre tentations : c'est-à-dire les trois tentations dans le désert décrites par l'Évangile ainsi que la tentation de la « hybris » qui les synthétise et qui est placé au centre du triangle des tentations. Il est donc maître des quatre éléments qui composent le véhicule de son être : le feu, l'air, l'eau et la terre. Maître des quatre éléments, c'est-à-dire être créatif dans la pensée *claire*, *fluide* et *précise* ; la créativité, la clarté, la fluidité et la précision étant les manifestations des quatre éléments dans le domaine de la pensée. C'est encore dire qu'il a un cœur chaleureux, large, tendre et fidèle – la *chaleur*, la *largeur*, la *sensibilité* et la *fidélité* étant les manifestations des quatre éléments dans le domaine du *sentiment*. C'est enfin dire qu'il a de l'ardeur (« homme de désir »), de l'ampleur, de la souplesse et de la stabilité dans la volonté où les quatre éléments se manifestent comme *intensité*, *largeur*, *adaptabilité* et *fermeté*. Pour résumer, on peut dire que le maître des quatre éléments est un homme d'initiative, serein, mobile et ferme. Il représente les quatre vertus naturelles de la théologie catholique : la prudence, la force, la tempérance et la justice, ou bien les quatre vertus cardinales de Platon : la sagesse, le courage, la tempérance et la justice, ou bien encore les quatre qualités de SANKARACHARYA : Viveka (discernement) vairagya (sérénité), les « six joyaux » de la juste conduite et le désir de la délivrance. Quelle que soit la formulation des

quatre vertus en question, il s'agit toujours des quatre éléments du nom sacré : יהוה le Tetragrammaton, dans la nature humaine.

Les quatre colonnes soutenant le dais sur le char trainé par deux chevaux de la lame de l'Arcane VII signifient donc les quatre éléments pris dans le sens vertical, c'est-à-dire dans leur sens analogique à travers les trois mondes : spirituel, psychique et physique.

Et le dais que soutiennent les quatre colonnes, que signifie-t-il ?

La fonction du dais, pris comme objet matériel, est de *protéger* la personne qui se trouve au-dessous. Il sert donc de toiture. Pris dans son sens *spirituel*, que l'on rejoint par la voie de l'analogie, le dais au-dessus d'un homme portant une couronne royale jaune exprime deux choses contraires : que l'homme couronné est un mégalomane dans l'état de « splendid isolation » et séparé du Ciel par le dais, ou bien que l'homme couronné est un initié au mystère de la santé spirituelle et qu'il ne s'identifie pas avec le Ciel, du fait qu'il est conscient de la différence qui existe entre son moi et ce qui est au-dessus de lui. En d'autres termes, le dais indique les faits et les vérités sous-jacentes à la mégalomanie aussi bien qu'à l'humilité. L'humilité étant la loi de la santé spirituelle, implique la conscience de la différence et de la distance entre le centre de la conscience humaine et le centre de la conscience divine. Il y a une « peau » – ou un dais, si vous préférez – dans sa conscience, qui, tout comme la peau du corps humain, sépare l'humain du Divin et les unit en même temps. Cette « peau spirituelle » protège la santé spirituelle de l'homme en ne lui permettant pas de s'identifier *ontologiquement* avec Dieu ou de dire « Je suis Dieu » (« aham brahmāsmi » – *Brhadaranyaka Upaniṣad*, I, 4.10), tout en lui permettant le rapport de la *respiration*, les rapprochements et les éloignements (qui ne sont jamais des *aliénations* !) qui ensemble constituent la vie de l'amour. La vie de l'amour consiste en des rapprochements et des éloignements avec la conscience toujours présente de la *non-identité* : elle est analogue au processus de la respiration qui consiste en des inspirations et des expirations. Ne se trouve-t-elle pas parfaitement exprimée dans l'extrait du Psaume 42 qui est la sixième phrase de la Messe : « Emitte lucem tuam, et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua ? » Oui, la lumière de ta présence (*rapprochement*) et la vérité qui rejaillit sur moi – par réflexion (*éloignement*) – nous conduisent vers les *tabernacles*.

Tes tabernacles ... Ne s'agit-il pas de tentes, de baldaquins, de dais

sous lesquels l'humain s'unit dans l'amour au Divin sans s'identifier à lui ni être absorbé par lui ? Ces tabernacles, ne sont-ils pas faits de la « peau de l'humilité », la seule qui nous protège contre le danger de tuer l'amour par l'identification ontologique, c'est-à-dire l'identification de l'être humain avec l'être divin (« Cette âme est Dieu » -- « ayam ātmā brahma », *Mandūkya Upanisad* 2 ; « La conscience est Dieu » -- « prāṇanam brahma » *Aitareya Upanisad*, 5, 3) et nous éloigne donc du danger de la mégalomanie spirituelle s'arrogeant l'être même de Dieu au lieu de son image ?

Il est trois formes d'expérience mystique : l'expérience de l'union avec la nature, celle de l'union avec le Soi transcendant humain et celle de l'union avec Dieu. La première sorte d'expérience consiste à oblitérer la différenciation entre la vie psychique individuelle et la nature environnante. C'est ce que LÉVY-BRÜHL appelait « participation mystique », notion qu'il a forgée en étudiant la psychologie des primitifs. Cette notion désigne l'état de conscience où la séparation entre le sujet conscient et l'objet du monde extérieur disparaît et où le sujet et l'objet deviennent un. Cette sorte d'expérience est sous-jacente, non seulement au chamanisme et au totémisme des primitifs, mais encore à la conscience dite « mythogène » qui est la source des mythes naturels, ainsi qu'à tout désir ardent des poètes et des philosophes de l'union avec la nature (Cf. Empédocle qui se précipita dans le cratère du volcan de l'Etna pour s'unir avec les éléments de la nature). L'effet du pyotl, du mescal, du haschich, de l'alcool, etc. peut parfois (mais pas toujours et pas chez tous) produire des états de conscience analogues à celui de la « participation mystique ». Le trait caractéristique de cette forme d'expérience est l'ivresse c'est-à-dire la fusion du moi avec les forces extérieures à la conscience du moi. Les orgies dionysiaques de l'Antiquité étaient basées sur l'expérience de « l'ivresse sacrée » due à l'oblitération de la différenciation entre le moi et le non-moi.

La deuxième forme d'expérience mystique est celle du moi transcendant ou du Soi. Elle consiste en la séparation du moi ordinaire empirique d'un moi supérieur qui est au-dessus de tout ce qui se meut et de tout ce qui appartient au domaine de l'espace et du temps. Le moi supérieur est donc expérimenté comme immortel et libre.

Si la « mystique de la nature » se caractérise par l'ivresse, celle du Soi, au contraire, a pour trait caractéristique le dégrisement progressif ayant pour but la *sobriété complète*. La philosophie basée sur l'expérience mystique du Soi qui la présente de la manière la plus pure et la moins défigurée par l'addition de spéculations intellectuelles hasardeuses, est celle de l'école indienne de Sāṃkhya. Là, le

purusha individuel est expérimenté en sa séparation de la prakṛiti (c'est-à-dire de l'ensemble du mouvement, de l'espace et du temps) comme immortel et libre. Bien que la même expérience se trouve au fond du Vedānta, les Vedantins ne se contentent pas de l'expérience immédiate qui n'enseigne ni plus ni moins que le vrai moi de l'homme est immortel et libre, mais y ajoutent le postulat que ce moi supérieur est Dieu (« ayam ātmā brahma » -- « Cette âme individuelle est l'absolu » -- *Mandūkya Upanisad* 2). Sāṃkhya, au contraire, reste dans les limites de l'expérience du moi supérieur comme tel et ne nie point la pluralité des purushas (c'est-à-dire la pluralité des egos supérieurs immortels et libres). Il n'élève pas le purusha individuel à la dignité de l'Absolu -- ce qui lui a valu d'être regardé comme athée. Il l'est si on entend par « athée » l'aveu franc : je n'ai pas eu d'expérience de quelque chose qui soit supérieur à l'ego immortel et libre ; me tenant à l'expérience, que puis-je en dire de bonne foi ? Sāṃkhya n'est pas une religion et ne mérite donc pas plus d'être classé comme athée, que ne le mérite par exemple l'école de la psychologie moderne de Jung. Mais, d'autre part, l'attribution au moi supérieur de l'homme de la dignité de l'Absolu, peut-elle être considérée comme preuve de la croyance en Dieu ?

La troisième sorte d'expérience mystique (Le terme « mystique » employé ici, comprend l'expérience mystique propre et l'expérience *gnostique*, comme unité) est celle du Dieu vivant, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob de la tradition judéo-chrétienne, du Dieu de Saint Augustin, de Saint François, de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix de la tradition chrétienne, et du Dieu de la Bhagavad-Gita, de Rāmānuja, de Madhva et de Caitanya de la tradition hindoue. Là, il s'agit de l'union avec Dieu dans l'amour qui implique la dualité substantielle en accord essentiel.

Cette expérience a comme trait caractéristique principal la *synthèse* de l'ivresse de la mystique de la nature et de la sobriété de la mystique du moi supérieur. Le terme forgé par la tradition pour exprimer l'état où l'enthousiasme ardent et la paix profonde se manifestent simultanément est celui de « béatitude » ou de « vision béatifique » (*beatitudo*, *visio beatifica*). La *vision béatifique* implique la dualité du voyant et du vu, d'une part, et leur unité ou accord intrinsèque dans l'amour, d'autre part. C'est pourquoi ce terme exprime d'une manière admirablement claire et précise l'essence de l'expérience mystique théiste : la rencontre de l'âme et de Dieu, face à face, dans l'amour. Cette expérience est d'autant plus élevée que la différenciation est complète et que l'union est parfaite. Aussi la sainte Kabbale met-elle au centre de l'expérience spirituelle le Saint Visage (Arich-Anphin) de l'Ancien

des Jours et elle enseigne que l'expérience suprême de l'être humain — ainsi que la plus haute forme de la mort d'un mortel — est atteinte lorsque Dieu embrasse l'âme humaine.

« Lorsqu'Abraham notre père l'eut compris et qu'il considéra, examina, approfondit, comprit, sculpta, grava et composa tout cela, alors le Maître de l'Univers ('adon hakol), béni soit son Nom, se manifesta à lui, le prit sur les genoux, embrassa sa tête et l'appela son ami... »

dit la *Sepher Yetzirah* (chap. XV). Et Saint Jean de la Croix ne parle de ses expériences de la Présence divine dans les tabernacles d'amour que dans le langage d'amour.

Les trois formes d'expérience mystique ont leurs lois d'hygiène ou leurs « tabernacles » ou leurs « peaux ». Elles tombent sous la loi de la tempérance ou de la *mesure*. Autrement la rage de la manie aiguë, la mégalomanie et l'aliénation complète du monde (*idiotia*) menacent respectivement leurs adeptes. La *cuirasse*, le *dais* et la *couronne* sont les trois symboles de la mesure salutaire dans les domaines de l'expérience de la mystique de la nature, de la mystique humaine et de la mystique divine.

Or le « triomphateur » de l'Arcane VII porte une cuirasse, se tient sous un dais et est couronné. C'est qu'il *ne se perd pas* dans la nature, qu'il *ne perd pas Dieu* dans l'expérience de son Moi supérieur et qu'il *ne perd pas le monde* dans l'expérience de l'amour de Dieu. Il tient en échec les dangers de la rage, de la mégalomanie et de l'exaltation. Il est *sain*.

Le « triomphateur » de l'Arcane VII est le véritable adepte de l'*Hermétisme*, c'est-à-dire l'adepte de la mystique, de la gnose et de la magie divines, humaines et naturelles à la fois. Il ne court pas; il se tient debout. Il n'est pas assis, plongé dans la méditation; il tient un sceptre qui lui sert de bride pour les deux chevaux, bleu et rouge, qui traînent son char. Il n'est pas absent, plongé dans l'extase; il est en route, il avance en se tenant debout sur son véhicule. Les deux chevaux, bleu et rouge, lui évitent l'effort de marcher. Les forces instinctives du « oui » et du « non », de l'attraction et de la répulsion, du sang artériel et du sang veineux, de la confiance et de la méfiance, de la foi et du doute, de la vie et de la mort, de la « droite » et de la « gauche » enfin, symbolisées par les colonnes *Yakin* et *Boas*, sont devenues en lui des forces motrices obéissant à son sceptre. Elles le servent de leur propre gré. Il se fie à elles et elles se fient à lui — telle est

la maîtrise selon l'Hermétisme. Car dans l'Hermétisme la maîtrise ne signifie pas l'asservissement de l'inférieur par le supérieur, mais l'*alliance* du surconscient, du conscient et du sousconscient ou instinctif. C'est l'idéal hermétique de la *paix* dans le microcosme, le prototype de la paix dans l'humanité divisée en races, nations, classes et croyances.

Cette paix est l'*équilibre* ou la *justice* qui assigne sa *juste* place à chaque force particulière du microcosme dans la vie de l'organisme entier, psychique et physique.

Or l'équilibre ou justice est le sujet de l'arcane suivant, de l'Arcane VIII « La Justice », qui sera le thème de la prochaine Lettre.

*
* *

En résumant la doctrine *pratique* (car c'est toujours l'aspect pratique qui nous occupe en premier lieu) du septième Arcane du Tarot, on peut dire que le « triomphateur » est le « convalescent », c'est-à-dire que le « triomphateur » a triomphé de la *maladie* ou du déséquilibre spirituel, psychique et physique — ce qui veut dire encore qu'il est en même temps le « juste » ou celui qui a triomphé des quatre tentations en restant fidèle aux trois vœux sacrés ainsi qu'à leur racine et à leur synthèse : l'humilité. Cela veut dire enfin qu'il est « l'homme libre » ou « maître ». Il est libre des influences des « planètes » astrologiques, redécouvertes de nos jours par C. G. JUNG sous la forme de « l'inconscient collectif » avec ses (sept !) forces principales psychiques ou « archétypes ». Il est maître des « archétypes » (ou « planètes astrologiques » — ou « archontes » des anciens gnostiques), de l'« ombre », de la « persona », de l'« animus », de l'« anima », du « sage vieillard » ou « père », de la « mère » et même du « soi » au-dessus duquel est le « soi des sois » ou Dieu. En d'autres termes, il tient en échec les influences, néfastes, de la Lune, de Mercure, de Mars, de Vénus, de Jupiter, de Saturne et même du Soleil, au-dessus duquel il sait qu'il existe « le Soleil des Soleils » ou Dieu. Il n'est pas *sans* planètes, archétypes ou archontes — tout comme il n'est pas *sans* terre, eau, air et feu, car ce sont eux qui composent ce qu'on appelle dans l'occultisme le « corps astral » ou corps psychique. Le corps psychique est d'autant plus *corps* qu'il est composé des forces psychiques inconscientes collectives ou « planétaires ». Ce sont les planètes astrologiques et les archétypes de Jung qui font le tissu du corps psychique ou astral. Le « triomphateur » du septième Arcane est donc maître du corps astral.

Maître du corps astral. Maître des *sept* forces qui le composent en les équilibrant.

Quelle est donc la *huitième* force qui met en équilibre les *sept* forces du corps astral ?

C'est le *huitième* Arcane du Tarot « La Justice » qui donne la réponse à cette question.

VIII

LA JUSTICE



« LA JUSTICE »

*« Le Fils et l'Esprit, voilà
tout ce qui nous est accordé.
Quant à l'unité absolue ou le
Père, personne n'a pu le voir ni
ne le verra dans ce monde, si
ce n'est dans le huitenaire,
qui est, en effet, la seule
voie par où l'on puisse parve-
nir jusqu'à lui. »*

(Claude de SAINT-MARTIN,
Des Nombres, XIV)

Quis custodiat custodes ?
(Problème fondamental de la
jurisprudence)

Cher Ami Inconnu,

Le septième Arcane nous enseigne comment l'équilibre intérieur est atteint; le huitième Arcane enseigne comment cet équilibre, une fois atteint, est maintenu et le neuvième Arcane nous montrera la méthode ou la voie qui s'ouvre à celui qui a su atteindre et maintenir l'équilibre. En d'autres termes, le septième Arcane nous dit comment atteindre l'équilibre (ou la *santé*), le huitième Arcane nous montre le « mécanisme » de l'équilibre micro et macrocosmique, et le neuvième Arcane nous enseignera la « voie de la paix » ou « la voie médiane » du développement spirituel équilibré qui est propre à l'Hermétisme

pris comme la synthèse de la Mystique, de la Gnose, de la Magie et de la Science.

La Lame du VIII^e Arcane représente une femme assise sur un siège jaune entre deux colonnes, vêtue d'une tunique rouge, couverte d'un manteau bleu. Elle tient en mains un glaive et une balance jaunes. Sa tête porte une tiare de trois étages surmontés par une couronne.

L'ensemble de la lame évoque l'idée de la Loi qui s'interpose entre l'action libre de la volonté individuelle et l'essence même de l'Être. L'homme peut agir suivant son libre arbitre; la Loi *réagit* par des effets visibles et invisibles à son action. Mais derrière cette réaction se trouve le fonds et le tréfonds de la Réalité ultime — le « *ens realissimum* » de St Thomas d'Aquin — qui confère aux réactions de la Loi l'universalité, la régularité et l'immuabilité. La Loi s'interpose entre la liberté de l'homme et la liberté de Dieu. Elle est assise entre deux colonnes : celle de la Volonté (Jakin) et celle de la Providence (Boas). Elle n'agit pas, elle ne fait que réagir. C'est pourquoi elle est représentée par une femme et non par un homme. La couronne qu'elle porte indique qu'elle tient sa dignité et sa mission d'en haut — de l'Être Suprême, de la Providence. La balance et le glaive qu'elle tient en mains indiquent ce qu'elle garde (l'équilibre) et comment elle le garde (sanction de l'équilibre) dans le domaine des libres volontés individuelles. Ainsi dit-elle : « Je suis assise sur le siège qui est entre les volontés individuelles des êtres et la Volonté universelle de l'Être. Je suis la Gardienne de l'Équilibre entre l'individuel et l'universel. J'ai le pouvoir de le rétablir chaque fois qu'il est violé. Je suis l'Ordre, la Santé, l'Harmonie, la Justice ».

Et c'est la balance qui indique l'équilibre — ou ordre, santé, harmonie et justice — et c'est le glaive qui signifie le pouvoir de le rétablir chaque fois que la volonté individuelle pèche contre la volonté universelle.

Voilà le sens général de la lame qui saute pour ainsi dire aux yeux dès le début de la méditation sur l'Arcane VIII. Pourtant le sens général — bien que beaucoup le considèrent comme le but de leurs efforts de connaissance — n'est que l'antichambre du sens hermétique. Car celui-ci ne se trouve pas dans la *généralité* obtenue par le processus de l'abstraction, mais dans la *profondeur* obtenue par la méthode de la *Pénétration*.

Les réponses générales obtenues au moyen de l'abstraction sont en réalité autant de questions ou tâches assignées à la pénétration. Car plus une idée générale est abstraite, plus elle est superficielle. L'idée la plus générale et la plus abstraite qui existe en philosophie

est celle de « l'Absolu » (p. e. chez HEGEL), mais elle est en même temps l'idée la plus superficielle du monde. En signifiant tout, elle n'exprime rien. Vous pouvez mourir — et même vivre — pour Dieu, vous ne mourrez jamais pour l'Absolu. Car mourir pour l'Absolu revient à mourir pour rien. L'idée de l'Absolu n'est que l'ombre des ombres, tandis que le Dieu vivant est le prototype des prototypes. Prototype des prototypes, cela veut dire : Le Père universel.

L'un des sens du premier commandement : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face », est qu'il ne faut pas substituer à la *réalité* spirituelle de Dieu l'*abstraction* intellectuelle de Dieu. On pèche donc contre le premier commandement lorsqu'on substitue à l'Être igné, lumineux et vibrant de vie, le « principe » ou l'« idée » abstraits soit de la « cause première » soit de l'« absolu » qui ne sont, à vrai dire, que des « images taillées » mentalement ou des idoles construites par l'intellect humain.

Ne péchons donc pas, nous aussi, contre le premier commandement et ne substituons pas à la *réalité* de la Justice des images ou des idées abstraites. Mais n'embrassons pas pour autant la cause des iconoclastes intellectuels qui ne veulent voir dans tout concept et toute idée abstraite que des idoles. Car tous les concepts et toutes les idées abstraites *peuvent* devenir des *icônes* ou « images saintes » lorsqu'on les considère non comme la *fin*, mais comme le *commencement* de la voie de la connaissance de la *réalité* spirituelle. Les *hypotheses* ne jouent pas, dans le domaine de la vie intellectuelle, le rôle des idoles, mais bien celui des images saintes. Car personne n'accepte une hypothèse comme vérité absolue, tout comme personne n'adore une image sainte comme la *réalité* absolue.

Les hypothèses sont fécondes en ce qu'elles nous conduisent à la vérité en nous guidant dans l'ensemble de notre expérience — de même que les icônes ou images saintes, elles aussi, sont fécondes en nous conduisant à l'expérience de la *réalité* spirituelle qu'elles représentent. Une icône est le commencement du chemin vers la *réalité* spirituelle; elle ne la remplace pas — comme dans l'idolâtrie — mais donne l'impulsion et la direction. De même le concept ou l'idée abstraite ne remplacent pas la vérité spirituelle mais donnent l'impulsion et la direction pour aller vers elle. Évitions donc la Scylla et la Charybde de l'idolâtrie et de l'attitude iconoclaste intellectuelles et prenons les idées abstraites comme *hypotheses* guidant vers la vérité et les images ou *symboles* comme nos guides vers la *réalité*. Ne commettons donc pas l'erreur de vouloir « expliquer » un symbole en le réduisant à quelques idées abstraites générales et l'erreur de vouloir « concrétiser

ser » une idée abstraite en l'habillant d'une allégorie, mais cherchons l'expérience pratique spirituelle de la vérité et de la réalité au moyen des idées abstraites aussi bien que des images concrètes. Car le Tarot est un système ou organisme d'exercices spirituels; il est avant tout pratique. S'il ne l'était pas, il ne vaudrait guère la peine de s'en occuper.

Considérons donc l'Arcane « La Justice » comme l'invitation à l'effort de notre conscience dans l'intention de parvenir à l'expérience de la réalité qu'il représente et à la compréhension de la vérité qu'il exprime. De prime abord, il faut souligner que c'est dans le domaine du jugement que la réalité et la vérité de la justice se manifestent. Car prononcer un jugement à l'égard de quoi que ce soit est un acte ayant pour but de trouver la justice.

Les juges aux tribunaux ne sont pas seuls à juger; tout le monde juge autant qu'il pense. Nous tous, en tant qu'êtres pensants, sommes des juges. Car tout problème, toute question que nous nous efforçons de résoudre donne lieu à une séance de notre tribunal intérieur où les « pour » et les « contre » sont confrontés et pesés avant que le jugement ne soit prononcé. Nous sommes tous des juges, bons ou mauvais, mais nous le sommes, et nous exerçons les fonctions de juge presque sans cesse du matin au soir. Le commandement : « Ne jugez pas », reviendrait donc à celui de renoncer à penser. Car penser, c'est juger. « Vrai » et « faux », « beau » et « laid », « bon » et « mauvais » sont des jugements que nous prononçons maintes fois par jour. Toutefois juger est une chose, condamner en est une autre. On juge des phénomènes et des actes, mais on ne peut pas juger les êtres comme tels. Car cela outrepasserait la compétence du jugement de la pensée. Il ne faut donc pas juger les êtres parce qu'ils sont inaccessibles au jugement de la pensée qui n'est fondé que sur l'expérience phénoménale. Ainsi, le jugement négatif concernant les êtres ou leur condamnation, n'est pas possible en réalité. Et c'est dans ce sens-là qu'il y a lieu de comprendre le commandement chrétien : « Ne jugez pas » — c'est-à-dire ne jugez pas les êtres, ne condamnez pas. Car celui qui condamne s'arroge une fonction dont il est incapable. Il ment en présentant comme vérité et justice un jugement qui est dépourvu de fondement. On peut donc bien dire à son prochain : « Tu agis comme un insensé », mais celui qui lui dirait : « Tu es insensé » mérite d'être puni par le feu de la géhenne (Matthieu, 5, 22).

Il faut donc savoir ce que l'on sait et ce que l'on ignore lorsqu'on porte un jugement. Et on ignore toujours l'être nouménal d'autrui

ou son âme. C'est pourquoi nul jugement humain ne porte sur l'âme.

Et l'intuition ? N'y est-elle pour rien ? Certes, elle existe et y est pour quelque chose. Toutefois, l'intuition étant la perception due à la sympathie et à l'amour, n'accuse jamais. Elle joue toujours le rôle de la défense, de l'avocat. Comme elle perçoit l'âme des êtres, elle ne voit en eux que l'image de Dieu. Le voyant et sachant que l'âme du pécheur est toujours la victime première de tout péché ou crime qu'il puisse commettre, l'intuition ne peut jouer d'autre rôle que celui de l'avocat. Le dicton « tout comprendre c'est tout pardonner » se réfère à la compréhension « d'en dedans », c'est-à-dire intuitive, et non à la compréhension « d'en dehors », ou phénoménale et discursive. La formule émouvante du rôle de l'intuition dans l'exercice de la justice nous est donnée dans la prière du Maître crucifié : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (Luc, 23, 34). Cette formule implique trois faits :

- 1) ce qu'ils font est, au point de vue phénoménal, criminel;
- 2) le jugement est remis au Père;
- 3) l'appel est un plaidoyer : « Pardonne-leur », fondé sur la certitude due à la perception intuitive qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

C'est grâce à la reconnaissance du rôle de l'intuition de l'intelligence, distinct du rôle de la recherche et de l'établissement des faits de l'entendement, que la stricte justice de ce dernier a été corrigée par l'équité (equitas - equity - Billigkeit) dans l'exercice de la justice dans les pays qui ont accepté les principes du droit romain et du droit anglo-saxon. Le droit strict est ce qui est trouvé par l'entendement après qu'il ait comparé les faits avec la loi en vigueur. L'équité est ce que l'intelligence trouve nécessaire de modifier dans le droit strict après comparaison avec ce qu'elle a perçu intuitivement de l'être humain dont le sort est en jeu. C'est afin de faire valoir l'équité ou jugement de l'intuition de l'intelligence que le jury fut institué pour l'exercice de la justice dans la civilisation chrétienne. Avant le christianisme, l'institution du jury n'existait pas. Ni la femme de Pilate, ni « la grande multitude du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui » (Luc, 23, 27) n'avaient de voix au tribunal de Pilate. Le « jury » d'alors ne pouvait que pleurer (femmes de Jérusalem) ou converser en secret avec le juge (femme de Pilate). C'était alors l'équité qui pleurait dans les rues de Jérusalem et c'était l'intuition de l'intelligence qui chuchotait des avertissements à l'oreille de Pilate par la bouche de sa femme. Et ce fut l'absence du jury comme organe judiciaire d'équité qui força le juge Pilate à

recourir à l'acte — monstrueux en justice — d'abdiquer la fonction de juge en se lavant les mains et de le transférer à l'accusateur !

Or la justice n'est rendue que dans le cas où *tous* les faits pertinents pour et contre l'accusé sont établis puis pesés par l'entendement et ensuite remis au jugement de l'intelligence. Les trois fonctions de la justice : l'instruction, les débats et la décision, correspondent aux trois degrés de la connaissance : hypothétique, argumentative et intuitive, désignés par Platon comme « δόξα » (doxa) ou « opinion hypothétique », δianoia (dianoia) ou « conclusion basée sur des arguments » et ἐπιστήμη (episteme) ou « perception intuitive ». En effet, les faits établis et présentés par l'instruction servent de base à l'accusation et à la défense, pour leurs hypothèses respectives « coupable » et « innocent ». Les débats qui suivent ont pour but d'arriver à une *conclusion* fondée sur des arguments avancés en faveur de l'une et de l'autre hypothèse. La décision prise par le jury est entendue en principe comme le résultat de l'effort de la conscience pour s'élever au-dessus de l'apparence des faits et du formalisme des arguments logiques en vue de la perception intuitive de la matière sur le plan humain. C'est donc l'équité qui a le dernier mot.

On peut donc dire que le processus de l'exercice de la justice humaine consiste dans l'effort total des trois facultés cognitives de l'être humain : de la faculté de former des hypothèses sur la base des données fournies par les sens (doxa), de la faculté d'argumentation logique, ou d'appréciation des faits, pour et contre ces hypothèses (dianoia) et enfin de celle de l'intuition (epistémé).

Or la structure de la « justice juste » humaine n'est — et ne peut être — qu'une « image » ou analogie de la structure de la justice divine cosmique. La Kabbale juive le met en relief plus clairement qu'aucun autre courant de tradition.

Là, le système nommé « l'Arbre des Séphiroth » est constitué de trois « colonnes » : la droite, la gauche et la médiane. La colonne de droite ou celle de la miséricorde comprend les Séphiroth Hokmah (Sagesse), Hesed ou Guedoulah (Grâce, Miséricorde et Magnificence, relativement à la Majesté), Netzah (Victoire ou Triomphe). La colonne de gauche ou celle de la Rigueur est constituée par les Séphiroth Binah (Intelligence) Guebourah ou Pahad (Rigueur et Crainte), Hod (Gloire ou Honneur). Les Séphiroth de la colonne médiane sont Kether (Couronne), Thiphereth (Beauté), Yesod (Fondement) et Malkouth (Royaume ou Règne).

La colonne de droite est souvent désignée comme « la colonne de la Grâce ou de la Miséricorde », tandis que la colonne de gauche porte le

nom de « la colonne de la Rigueur ». Or ces deux colonnes (que le Zohar regarde comme celles du BIEN et du MAL métaphysiques) correspondent, du point de vue de la justice, à la *défense* et à l'*accusation*, tandis que la colonne médiane correspond à l'*équité*. Le système des 10 Séphiroth est basé sur un équilibre mobile, qui se rétablit dans le cas où une dissymétrie momentanée se serait produite. *C'est le système de la Balance*. « Une Balance, dans son état le plus simple, comprend un axe fixe (une colonne du milieu) généralement vertical, un fléau qui forme avec cet axe un T ou une Croix, enfin deux plateaux suspendus aux extrémités du fléau.

La Balance donne lieu à trois relations fondamentales :

- 1) l'équilibre entre les plateaux établit un rapport de corrélation;
- 2) la suspension commune des plateaux à un point d'appui et le soutien de tout le système par un support évoquent un rapport de subordination;
- 3) le rôle différent des deux plateaux dans la pesée introduit entre les termes opposés une différenciation grâce à laquelle se produit une orientation ou un courant. » (Francis WARRAIN, *La Théodicée de la Kabbale*, p. 50)

Il s'agit donc dans le système séphirothique, d'un système de Balance établi simultanément dans les quatre mondes ou plans : le monde de l'Émanation (ôlam ha atzilouth), le monde de la Création (ôlam ha beriah), le monde de la Formation (ôlam ha jetzirah) et le monde de l'Action (ôlam ha asiah), aussi bien dans le sens vertical, la Balance établissant et rétablissant l'équilibre entre ce qui est en haut et ce qui en bas, que dans le sens horizontal, la Balance maintenant l'équilibre entre le côté droit et le côté gauche, le côté de la Grâce et celui de la Rigueur. La pesée s'effectue donc au moyen de deux plateaux, de droite et de gauche, et de deux plateaux, d'en haut et d'en bas. L'Oeuvre de la Balance droite-gauche est la Loi de la Justice qui maintient l'équilibre entre la liberté individuelle des êtres et l'ordre universel. C'est en dernière analyse le KARMA comme la loi régissant le règlement des dettes mutuelles des êtres. Mais l'œuvre de la Balance ciel-terre dépasse la justice du Karma; elle est celle de la Justice de la Grâce.

« Gratia gratis data... » Le soleil luit sur les bons et les méchants également. Est-ce juste ? Y a-t-il une justice de la Grâce qui soit supérieure à la justice protectrice, distributive et punitive de la Loi ? Il en est bien ainsi. Il y a l'« autre justice » sublime de la grâce qui est le sens du Nouveau Testament. Car l'Ancien Testament est au Nouveau Testa-

ment comme le Karma est à la Grâce. La Grâce, elle aussi, se sert de la Balance, c'est-à-dire de la Justice. C'est la Balance dont un plateau est sur terre et l'autre au ciel. L'oraison dominicale nous révèle le principe de la Justice de la Grâce et de l'opération de la pesée par la Balance ciel-terre. Il y est dit :

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Et puis le Maître ajoute :

« Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses » (Matthieu, VI, 12, 14-15).

Le Maître est formel quant à la Balance opérant entre la terre et le ciel : « Votre Père ne vous pardonnera pas si vous ne pardonnez pas aux hommes » — voilà la loi, voilà l'opération infaillible et implacable de la Balance terre-ciel. Que cette Balance régie non seulement le pardon mais aussi le domaine entier des dons d'en haut compris dans le Saint-Esprit, c'est ce qui résulte avec évidence des paroles du Maître concernant l'oraison dominicale dans l'Évangile de Luc (11, 13)

« Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint Esprit à ceux qui le lui demandent ».

Or le soleil luit sur les bons et les méchants également, mais il faut ouvrir les fenêtres pour que sa lumière entre dans la chambre. La lumière du soleil n'est point créée ou méritée par nous. Elle est un *don* pur et simple, gratia gratis data. Toutefois, il faut ouvrir nos fenêtres pour qu'elle entre dans notre demeure, de même qu'il faut ouvrir les yeux pour la voir. Le sens pratique de la Balance ciel-terre est celui de la coopération avec la grâce. L'effort humain n'est donc pas pour rien dans le domaine de l'opération de la grâce. Ni l'élection seule d'en haut (Calvinisme), ni la foi seule d'en bas (Luthérianisme) ne suffisent aux exigences de la Balance ciel-terre. Élus ou non élus, ayant la foi ou non, il nous faut, par exemple, pardonner aux hommes leurs offenses, en bas, pour que nos offenses soient pardonnées en haut. Il y a une corrélation — non de mesure mais de nature — entre le plateau d'en bas « Effort » et le plateau

d'en haut « Don » de la Balance ciel-terre. La corrélation entre l'Effort d'en bas et le Don d'en haut n'est pas, je le répète, celle de la mesure ou de la quantité, mais bien celle de la substance ou de la qualité. Il se peut que mon pardon d'une seule offense d'autrui entraîne le pardon d'un millier de mes offenses de même nature. La Balance ciel-terre ne pèse pas la quantité; son opération appartient entièrement au domaine de la qualité. C'est pourquoi il n'y a aucune justice quantitative dans le rapport entre les efforts d'en bas et les dons d'en haut. Les derniers dépassent toujours la mesure de la justice quantitative. Il est important de le comprendre surtout quand il s'agit de l'injustice flagrante de l'enfer éternel qu'une — ou plusieurs, qu'importe — vie limitée dans le temps peut causer. L'enfer éternel n'est pourtant injuste qu'au point de vue purement quantitatif. On compare le nombre limité des années de la vie — ou des vies — sur terre avec le nombre illimité des années de l'éternité et on arrive ainsi à la conclusion que la mesure du châtiment est hors de proportion avec la mesure de la faute et que, par conséquent, il n'y a pas de justice. Mais considérons le problème de l'enfer éternel, non du point de vue de la quantité (qui est absurde, car dans l'éternité le temps n'existe point), mais bien de celui de la qualité.

Que devient alors ce problème ?

Voici la réponse à laquelle nous parvenons lorsque nous abandonnons la corrélation quantitative entre le temps et l'éternité : quiconque pénètre dans la région de l'éternité sans une goutte d'amour entre dans l'enfer éternel. Car vivre sans amour, c'est l'enfer. Et vivre sans amour dans la région de l'éternité, c'est vivre dans l'enfer éternel.

« L'enfer est l'état d'une âme qui est incapable de sortir d'elle-même, centrée absolument sur elle-même, le sombre et mauvais isolement, c'est-à-dire l'impuissance finale d'aimer » — dit N. A. BERDIAIEFF : *The Destiny of Man*, p. 351).

Cet état subjectif de l'âme n'est ni long ni bref; il est aussi intense que l'éternité. De même la félicité qu'un saint éprouve dans la vision de Dieu est intense comme l'éternité, bien qu'elle puisse ne durer qu'un instant pour un observateur présent avec sa montre. La « région » de l'éternité est celle de l'intensité qui dépasse les mesures de la quantité que nous empruntons au temps et à l'espace. « L'éternité » n'est pas une durée de longueur infinie; elle est l'intensité de la qualité qui, comparée au temps et ainsi traduite dans le langage de la quantité, n'a d'équivalent qu'une durée infinie. N. A. BERDIAIEFF

dit (op. cit. p. 342) qu'il

*« nous est donné pendant notre vie terrestre d'expé-
rimer des tourments qui nous paraissent durer à
jamais, qui durent pour nous non pas un moment,
une heure ou un jour, mais infiniment... Objective-
ment cette infinité peut durer un moment, une heure
ou un jour, mais elle reçoit le nom de l'enfer éternel...
Lorsque Origène dit que le Christ restera sur la croix
aussi longtemps qu'une seule créature restera dans
l'enfer, l'expression vise une vérité éternelle » (op.
cit., p. 347)*

Que peut-on ajouter, sinon, — Amen ? — L'enfer éternel est l'état de l'âme emprisonnée en elle-même sans espoir d'en sortir. « Éternel » veut dire « sans espoir ». Tous les suicides commis par des désespérés témoignent de la réalité de l'enfer éternel comme état d'âme. Avant de commettre le suicide, la personne qui le commet a expérimenté l'état de désespoir complet, c'est-à-dire l'enfer éternel. Aussi pré-
fère-t-elle le néant à l'état de désespoir. Le néant est donc son der-
nier espoir.

La félicité éternelle, le « Ciel », est, par contre, l'état de l'âme remplie d'espérance sans bornes. Ce n'est pas une félicité qui dure pendant un nombre d'années infini; c'est l'intensité de l'espérance qui lui donne la qualité « d'éternelle ». De même, c'est l'intensité du désespoir qui attribue à l'état d'âme qu'on appelle « enfer » la qua-
lité « d'éternel ».

L'angoisse de Gethsémani qui donna lieu à la sueur de sang fut éternelle. Cette nuit-là, la nuit de Gethsémani, ne se mesurait pas en heures. Elle était — elle est — sans mesure, donc éternelle. Et c'est à cause de l'éternité de cette nuit qu'il suait du sang, et non pas à cause d'une épreuve temporaire donc passagère. Il connaît l'enfer éter-
nel par expérience. Mais il en est sorti, et nous avons la Bonne Nou-
velle que non seulement la Mort est vaincue par la résurrection mais que l'Enfer l'est aussi, par Gethsémani. La majesté de la victoire sur l'enfer annoncée par les paroles : « C'est Moi » fit prosterner face à terre les gens de la cohorte et les huissiers des principaux sacrifi-
cateurs et pharisiens venus pour l'arrêter (Jean, 18, 6). L'âme d'ORI-
GÈNE s'est prosternée, elle aussi, en face de la Victoire sur l'enfer éternel et fut saisie par la révélation contenue dans les paroles : c'est
Moi, prononcées par Celui qui venait de sortir de l'enfer éternel. C'est
pourquoi Origène savait, lui, de science certaine, qu'il n'y aura pas de

damnés à la fin du monde et que le Diable, lui aussi, sera sauvé. Et
quiconque a médité sur la sueur de sang de Gethsémani et sur les
paroles annonçant la victoire éternelle sur l'enfer éternel : « C'est
MOI » — saura lui aussi, de science certaine, que l'enfer éternel existe
comme réalité, mais qu'il sera vide à la consommation des siècles. La
sueur de sang à Gethsémani, telle est l'origine de l'« origénisme », la
source de son inspiration. Mais la Bonne Nouvelle de la victoire éter-
nelle sur l'enfer éternel n'a pas été comprise par les « Grecs » qui
cherchent la sagesse, ni par les « Juifs » qui veulent des miracles.
Elle ne peut être comprise que par les Chrétiens. Car les « Grecs »
nient la réalité de l'enfer éternel comme incompatible avec l'idée
de Dieu qui est à la fois bon et tout-puissant. Les « Juifs » s'en
tiennent à la damnation éternelle, ils insistent sur l'enfer éternel
peuple, parce que autrement la puissance absolue de punition ferait
défaut à Dieu, le Juge. Ils nient l'infinité de l'Amour divin.
Et ce sont les Chrétiens seuls qui acceptent et comprennent « la folie
et la faiblesse » de la Croix, c'est-à-dire de l'Œuvre de l'Amour infini
menée à son terme par l'Amour lui-même. Pour eux, non seule-
ment les moyens ne sont pas sanctifiés par le but, mais doivent lui être
identiques. Ils savent que l'amour ne sera jamais enseigné et
appris par la rigueur et par la crainte. L'amour saisit les cœurs direc-
tement par sa valeur, sa beauté et sa vérité, tandis que la crainte de la
damnation éternelle ne fera jamais éclore l'amour dans aucun cœur
humain. Ce n'est pas la rigueur de la stricte justice qui nous enseigne
l'amour du Père pour le Fils Prodigue, mais bien le festin qui accom-
pagne son accueil.

Toutefois les « Grecs » diront que le Père savait d'avance que le
fils reviendrait puisqu'il n'avait pas d'autre choix, et que tout le drame
n'était qu'apparence. La manière d'agir du Père ne fut qu'une
« ruse de la raison » (« List der Vernunft » de Hegel). Les « Juifs »
diront que ce fut la puissance du Père qui agissait dans l'âme du fils
prodigue et lui commanda irrésistiblement de revenir à la maison
paternelle. Donc le fils n'avait d'autre choix que d'obéir.

Ainsi, la joie et le festin d'accueil du Père restent-ils incompréhen-
sibles pour les adorateurs de la sagesse (« Grecs ») et pour les adora-
teurs de la puissance (« Juifs ») de Dieu. Seuls les adorateurs de
l'amour de Dieu (« Chrétiens ») comprennent que l'histoire du Fils
Prodigue est un drame réel de l'amour réel et de la liberté réelle, et
que la joie et le festin du Père sont vrais tout comme fut vraie la
souffrance du Père et celle du fils avant leur réunion. Ils compren-
nent en plus que l'histoire du Fils Prodigue, c'est l'histoire du genre

humain tout entier, et que l'histoire du genre humain est un drame réel de l'amour divin réel et de la liberté humaine réelle.

Les « Grecs », les « Juifs », les « Chrétiens » — adorateurs de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu ! Il y a toujours beaucoup de « Grecs » et beaucoup de « Juifs » au sein de l'Eglise et du Christianisme en général. Ce sont eux les responsables de toutes les hérésies touchant la foi et la morale et ce sont eux qui causent des scissions et des schismes dans la communauté universelle chrétienne. Ainsi, dès le commencement, des « Juifs » et des « Grecs » vont-ils s'efforcer de transformer le fait central de l'amour divin, l'Incarnation du Verbe et la personne du Dieu-Homme en un fait de sagesse ou en un fait de puissance. « Jésus Christ n'est que le Messie, l'homme oint et élu *envoyé* de Dieu » enseignaient les « Juifs » (Ebionites et Cerinthiens) qui niaient l'incarnation divine comme étant incompatible avec la toute-puissance de Dieu; « Le Verbe s'est incarné mais il n'est pas Dieu; il est sa créature, » enseignaient les « Juifs » du IV^e siècle, les disciples d'Arius, inspirés par l'idée que la puissance de Dieu est suffisante pour créer une créature d'une perfection telle qu'elle serait à même d'accomplir l'œuvre du salut sans que Dieu lui-même s'incarne.

« Il y a deux personnes en Jésus Christ, l'une divine et l'autre humaine », disaient les « Grecs » connus sous le nom de « Nestoriens » qui voyaient un abîme infranchissable entre la sagesse divine absolue et la sagesse humaine relative et qui ne pouvaient pas admettre que la première s'unisse avec la dernière sans diminution et obscurcissement. — « Il n'y a qu'une seule nature en Jésus Christ » — enseignaient au contraire les « Juifs » connus sous le nom de « Eutychiens » qui, étant aveugles en ce qui concerne l'union de deux natures, divine et humaine, par l'amour, sans qu'aucune d'elles se perde dans l'autre ou que les deux se perdent en donnant naissance à une troisième nature, croyaient que l'union de deux natures ne pouvaient être que *substantielle* et que la toute-puissance divine pouvait bien accomplir ce miracle alchimique de la fusion *substantielle* de deux natures. Les « Juifs » postérieurs, connus comme « Monophysites » et « Jacobites » reprirent la doctrine de l'Eutychianisme et fondèrent leurs propres églises.

En même temps les « Grecs », convaincus qu'il n'y a que la sagesse ou l'ignorance, la première étant l'esprit pur et la dernière étant la matière, niaient la réalité de deux natures dans le Dieu-Homme et donc de l'incarnation elle-même, puisque l'incarnation de la sagesse reviendrait à sa réduction à l'état d'ignorance. C'est pourquoi les

« Docètes » enseignaient que l'humanité du Verbe n'était qu'apparente et que le corps de Jésus Christ n'était qu'un fantôme.

Le « Grec » Apollinaris (IV^e siècle) croyait nécessaire de changer la proportion entre les deux natures et de réduire d'un tiers la présence en Jésus Christ de la nature humaine. Il enseignait que la nature humaine complète consiste en trois principes : corps, âme (psyché) et esprit (pneuma), tandis que l'humanité en Jésus Christ ne consistait qu'en deux principes — corps et âme, son esprit humain ayant été remplacé par le Verbe divin. C'est toujours le même scrupule « grec » de vouloir garder intacte la sagesse divine et non obscurcie par l'élément humain.

Ainsi les « Grecs », voués à la cause de la suprématie de la sagesse, et les « Juifs » voués à celle de la suprématie de la puissance de Dieu, se sont-ils efforcés, au cours des siècles, de détrôner le principe de l'amour en faveur des principes soit de la sagesse, soit de la puissance.

La lutte pour le principe de l'amour, commencée dans l'antiquité, se poursuit pendant et après le Moyen Age; elle continue encore aujourd'hui autour de l'Eglise, au sein de l'Eglise et à l'intérieur de l'âme de tout chrétien. La lutte entre les « réalistes » extrêmes et les « nominalistes » extrêmes au sein de la scolastique médiévale et moderne, était au fond une lutte entre les « Grecs » (« réalistes ») et les « Juifs » (« nominalistes »). Il en va de même entre « rationalistes » et « volontaristes ». Pour les « réalistes » et les « rationalistes » les idées étaient des réalités objectives et la raison en Dieu était supérieure à sa volonté, tandis que pour les « nominalistes » et les « volontaristes » les idées n'étaient que des « noms », des *abstractions* utiles pour classer les phénomènes, et c'était la volonté qui était supérieure à la raison en Dieu. Pour les uns, Dieu est en premier lieu, la Volonté toute-puissante, pour les autres Il est surtout la Raison de sagesse infinie.

Et l'amour de Dieu ? C'est ce troisième principe, essentiellement chrétien, qui tenait la *balance* au cours des siècles et protège encore la chrétienté de la désintégration. Tout ce qu'il y a de paix au sein de la chrétienté est dû au principe de la suprématie de l'amour.

La victoire complète du « réalisme » avec sa foi en ce qui est *général* aux dépens de ce qui est individuel aurait noyé le christianisme dans la rigueur et la cruauté; ce qui s'est suffisamment manifesté avec l'inquisition, qui mettait en pratique le dogme fondamental du réalisme : « le général est supérieur à l'individuel ».

Et la victoire complète du « nominalisme » aurait noyé le Christianisme dans la relativité des opinions, croyances et révélations individuelles. Les centaines de sectes protestantes et la variété des croyances

au sein de ces sectes le prouvent avec une certitude absolue.

L'unité dans l'espace (Église) et dans le temps (tradition) du Christianisme n'est due ni à la rigueur « réaliste » ni à l'indulgence « nominaliste », mais bien à la paix de l'équilibre entre les tendances « juives » et « grecques » que la tendance « chrétienne » de l'amour a réussi à établir et à maintenir. S'il n'en était pas ainsi, le monde chrétien serait divisé en deux sphères — la sphère où on suffoquerait dans « l'ennui huguenot » et « la rigueur puritaine » d'une sorte de Calvinisme (Calvin était « réaliste ») et la sphère où chaque famille ou même chaque personne aurait sa petite religion et sa petite église privée (Luther était « nominaliste »). Et le Christianisme comme tel ne serait qu'une abstraction, un *nom* ou un *mot* (« mere vox » ou « flatus vocis »).

Voilà ce qui est en jeu lorsqu'on évoque le symbole de la *Balance*.

On rencontre les mêmes conflits que dans le Christianisme en général dans le mouvement hermétique ou « occultiste ». Là aussi il y a des « Grecs », des « Juifs » et des « Chrétiens ». Les « Juifs » y cherchent des « miracles », c'est-à-dire des réalisations magiques, et les « Grecs » y aspirent à une théorie absolue qui serait aux philosophies exotériques ce qu'est l'algèbre à l'arithmétique. Ainsi Martinez de PASQUALLY et le cercle de ses disciples pratiquaient la magie cérémonielle avec l'intention d'aboutir à l'évocation du Ressuscité lui-même. HOENE-WRONSKI, par contre, avait élaboré un système absolu de la « philosophie des philosophies » qui était appelé à comprendre et à situer à la place qui lui revient toute philosophie du passé, du présent et de l'avenir.

FABRE D'OLIVET (l'auteur de *L'histoire philosophique du Genre humain*) et SAINT-YVES D'ALVEYDRE (l'auteur de *L'Archéomètre* ou du système des principes-critères de toutes les doctrines philosophiques, religieuses et scientifiques passées, présentes et futures) représentent la tendance « grecque » par excellence dans le cadre du mouvement hermétique ou occultiste. ÉLIPHAS LEVI et ceux qui écrivirent sur la magie et la Kabbale pratique en continuant son œuvre au XIX^e siècle, au XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, représentent, par contre, la tendance « juive ».

Or Claude DE SAINT-MARTIN, après avoir collaboré avec le cercle intime des disciples de Martinez de Pasqually, se dissocia de ce cercle et de l'œuvre de son maître. Il le fit en ami, non pas en adversaire, sans mettre en doute la réalité de la magie pratiquée dans ce cercle. Il le fit parce qu'il avait trouvé la « voie intérieure » dont la valeur des expériences et des réalisations surpasse celle des expériences

et des réalisations de la « Magie, la Théurgie, la Nécromancie, et le Magnétisme artificiel » —

« Ces sortes de clartés (issues de la pratique des rites de la haute Théurgie), doivent appartenir à ceux qui sont appelés directement à en faire usage, par l'ordre de Dieu et pour la manifestation de sa gloire. Et quand ils y sont appelés de cette manière, il n'y a pas à s'inquiéter de leur instruction, car ils reçoivent alors sans aucune obscurité, mille fois plus de notions et des notions mille fois plus sûres que celles qu'un simple amateur comme moi pourroit leur donner sur toutes ces bases.

En vouloir parler à d'autres, et surtout au Public, c'est vouloir en pure perte stimuler une vaine curiosité et travailler plutôt pour la gloriole de l'écrivain que pour l'utilité du lecteur. Or, si j'ai eu des torts de ce genre en mes anciens écrits, j'en aurois davantage si je voulois persister à marcher sur ce même pied. Ainsi, mes nouveaux écrits parleront beaucoup de cette « initiation centrale » qui, par notre union avec Dieu, peut nous apprendre tout ce que nous devons savoir et fort peu de l'anatomie descriptive de ces points délicats sur lesquels vous désireriez que je portasse ma vue » —

dit Saint-Martin dans une lettre datée de 1797 (Robert AMBELAIN, *Le Martinisme*, p. 113). Ayant trouvé le « véritable théurgisme » dans le domaine de la vie spirituelle intérieure, il abandonna, le théurgisme cérémoniel ou extérieur. D'autre part, Saint-Martin ne s'engagea pas pour autant sur la voie grandiose des aventures intellectuelles de la création d'un système philosophique absolu. Il restait *pratique*; il ne changeait que la forme de la pratique, il passait de la magie cérémonielle à la magie sacrée ou divine qui est fondée sur l'expérience mystique et la révélation gnostique. Saint-Martin représente la *troisième* tendance dans le mouvement hermétique occidental : la tendance *chrétienne*.

Tout comme le christianisme en général, l'hermétisme ne s'est pas désintégré grâce aux « Chrétiens » qui, dans son sein, maintiennent l'équilibre entre les « Juifs » et les « Grecs ». S'il n'en était pas ainsi, nous aurions maintenant deux littératures et deux mouvements divergents qui n'auraient en commun que quelques vestiges

de la terminologie ancienne. Le courant « grec », arriverait peut-être à « l'Archéomètre des Archéomètres passés, présents et futurs » et le courant « juif », à « l'opération zodiacale de l'évocation des douze Trônes »...

Toutefois, la source de la vie et de la viabilité du courant hermétique tout entier au cours des âges ne se trouve, ni dans la théorie intellectuelle, ni dans la pratique magique. Cette source est bien précisée par Hermès Trismégiste, le sage pré-chrétien, dans le dialogue *Asclépius* :

« Je puis te le déclarer en effet comme en prophétie, il n'y aura plus, après nous, aucun amour sincère de la philosophie, laquelle consiste uniquement dans le désir de mieux connaître la divinité par une contemplation habituelle et une sainte piété. Car beaucoup déjà la corrompent par toutes sortes de sophismes... ils la mêlent à diverses sciences intelligibles, l'arithmétique, la musique et la géométrie. Mais la pure philosophie, celle qui ne dépend que de la piété envers Dieu, ne doit s'intéresser aux autres sciences, que dans la mesure où celles-ci... l'induiront à admirer, adorer et bénir l'art et l'intelligence de Dieu... Adorer la divinité d'un cœur et d'une âme simples, révéler les œuvres de Dieu, rendre enfin des actions de grâces à la volonté divine qui seule est la plénitude du Bien, telle est la philosophie que n'entâche aucune mauvaise curiosité de l'esprit. »

Replacé dans l'époque chrétienne, avec toutes les transformations que ce déplacement implique, cet énoncé pré-chrétien de l'hermétisme nous en donne la racine éternelle, la source de vie et de viabilité.

Le texte cité, considéré du point de vue du savoir, paraît extrêmement banal. Tout moine pieux — et fier de son ignorance pieuse — un cistercien du XII^e siècle par exemple, aurait pu en être l'auteur. Mais considérons le du point de vue de la volonté, prenons le comme programme d'action — d'action millénaire du passé et de l'avenir. Que nous dit-il alors ?

Il nous dit d'abord qu'il y a trois impulsions fondamentales de l'effort humain qui vise à bâtir l'édifice du corps des sciences et de la philosophie, l'effort de l'aspiration à la connaissance. La curiosité veut connaître pour connaître selon le principe de « l'art pour

l'art » ; l'utilité où les besoins de la vie humaine conduisent à l'effort de recherche, d'expérimentation et d'invention pour rendre le travail plus fructueux, préserver la santé et prolonger la vie ; enfin la gloire de Dieu où il n'y a ni curiosité ni utilité pratique mais, comme le dit le grand paléontologue de notre temps Pierre TEILHARD DE CHARDIN

« l'énorme puissance de l'attrait divin... dont l'effet spécifique est... de sanctifier l'effort humain... »
(*Le Milieu Divin*, p. 54).

Il y a savoir pour savoir, savoir pour mieux servir le prochain et savoir pour mieux aimer Dieu. Le savoir pour savoir se réfère, en dernière analyse, à la promesse du Serpent au Paradis « vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » C'est donc pour sa propre gloire que l'homme s'engage sur cette voie. C'est pourquoi l'Hermetisme ancien, l'Hermetisme kabbalistique juif et l'Hermetisme chrétien condamnent à l'unanimité la curiosité ou le savoir pour savoir comme vain, téméraire et néfaste. Ainsi est-il dit dans l'extrait du Livre Sacré d'Hermès Trismégiste intitulé *Fille (ou Pupille) du Monde* (Korê Kosmou) :

« C'est une œuvre hardie que d'avoir créé l'homme, cet être aux yeux indiscrets et à la langue bavarde, destiné à écouter ce qui ne le concerne point, à l'odorat inquisiteur et qui mesurera jusqu'à tous les excès de la faculté appréhensive du toucher. Est-ce bien lui que tu es décidé, ô Créateur, de laisser libre de tout souci, lui qui, dans son audace, doit contempler les beaux mystères de la nature ?... Les hommes arracheront les racines des plantes et ils examineront les qualités des suc. Ils scruteront la nature des pierres et ils ouvriront par le milieu ceux des vivants qui n'ont point de raison, que dis-je, ils disséqueront leurs semblables, dans leur désir d'examiner comment ils ont été formés... Ils rechercheront même quelle nature se cache plus au fond des sanctuaires inaccessibles. Ils poursuivront la réalité jusqu'en haut, avides d'apprendre par leurs observations quel est l'ordre établi du mouvement céleste... Et alors, n'est-ce pas jusqu'au ciel qu'armés d'une audace indiscrete vont se porter ces malheureux ?

Telle est l'accusation du démon MOMUS — « Un Esprit tout plein de

force, défiant toute appréhension et par la masse de son corps et par la puissance de sa pensée » — et qui est l'esprit inquisiteur du genre humain, cité dans Koré Kosmou.

Mais voici la défense d'Hermès Trismégiste dans le discours dédié à son fils TAT, discours nommé « La Clef » — la clef de la faculté cognitive de l'homme :

« ... l'homme est un vivant divin, qui doit être comparé non pas au reste des vivants terrestres, mais à ceux d'en haut, dans le ciel, qu'on nomme dieux. Ou plutôt, s'il faut oser dire la vérité, c'est encore au-dessus de ces dieux qu'est établi l'homme réellement homme ou, du moins, il y a complète égalité de pouvoir entre les uns et les autres.

En effet aucun des dieux célestes ne quittera la frontière du ciel et ne descendra sur terre; l'homme au contraire s'élève même jusqu'au ciel, et il le mesure, et il sait ce qui dans le ciel est en haut, ce qui est en bas, et il apprend tout le reste avec exactitude, et, merveille suprême il n'a même pas besoin de quitter la terre pour s'établir en haut, si loin s'étend son pouvoir ! Il faut donc oser le dire, l'homme terrestre est un dieu mortel, le dieu céleste un homme immortel ».

Voilà l'accusation et la défense. Momus, l'accusateur, a raison en ce que l'impulsion aspirant au savoir pour savoir est à condamner. Mais Hermès Trismégiste a raison aussi d'affirmer que la faculté cognitive appliquée soit à la gloire de Dieu, soit au service du prochain, est aussi bien fondée et juste. Il y a donc un savoir légitime, même glorieux, et un savoir illégitime, vain, indiscret et téméraire.

Or l'Hermétisme, son âme et sa vie, est, dans l'histoire humaine, le courant millénaire de la connaissance pour la gloire de Dieu, tandis que le corps des sciences officielles est dû soit à l'utilité, soit au désir de savoir pour savoir ou à la curiosité.

Nous autres hermétistes sommes des théologiens de la Sainte Écriture révélant Dieu, nommée « Le Monde » ; tout comme les théologiens des Saintes Écritures révélant Dieu sont des hermétistes en tant qu'ils dédient leur effort à la gloire de Dieu. Et de même que le Monde n'est pas seulement un corps matériel mais encore âme et esprit, de même les Écritures Saintes ne sont pas des lettres mortes

mais aussi âme et esprit. C'est pourquoi notre triple science du triple monde est dédiée à la gloire de la Sainte Trinité au cours des siècles, tout comme l'est la triple science de la révélation divine par les Saintes Écritures. Ne sommes-nous pas appelés, nous, les théologiens du Monde, et vous, les théologiens des Saintes Écritures, à veiller au même autel et à remplir la même tâche de ne pas laisser s'éteindre dans le monde la lampe allumée à la gloire de Dieu ? N'est-ce pas notre devoir commun de la pourvoir de l'huile sainte de l'effort humain afin que sa flamme ne s'éteigne jamais et qu'elle rende toujours témoignage de Dieu par le fait même qu'elle existe et ne s'éteint pas de siècle en siècle ? Le temps n'est-il pas arrivé enfin, où nous autres hermétistes nous rendons compte de ce fait incontestable que c'est grâce à l'Église que nous avons l'air que nous respirons, la place, l'abri et le refuge dans ce monde de matérialisme, étatisme, nationalisme, technologisme, biologisme et psychologisme ? C'est parce que l'Église vit que nous vivons. Les clochers des églises une fois réduits au silence, toutes les bouches humaines désireuses de servir à la gloire de Dieu seront, elles aussi, réduites au silence. Nous vivons et nous mourrons avec l'Église. Car, pour vivre, nous avons besoin de l'air pour respirer, de l'atmosphère de la piété, du sacrifice et de l'appréciation de l'invisible comme réalité supérieure. Cet air, cette atmosphère dans le monde, n'existent que grâce à l'Église. Sans elle l'hermétisme, que dis-je, toute philosophie idéaliste, tout idéalisme métaphysique, serait noyé dans l'utilitarisme, matérialisme, industrialisme, technologisme, biologisme et psychologisme. Cher Ami Inconnu, imaginez-vous le monde sans Église, le monde des usines, des clubs, des sports, des meetings politiques, des universités utilitaires, des arts utilitaires ou de récréation — où vous n'entendrez nulle part des mots à la louange de la Sainte Trinité ou une bénédiction faite en son nom. Imaginez-vous un monde où vous n'entendrez jamais la voix humaine dire : « Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, et nunc, et semper, et in saecula saeculorum », ou dire : « Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, Filius et Spiritus Sanctus ». Un monde sans adoration et sans bénédiction. Que l'atmosphère psychique serait alors privée d'ozone, qu'elle serait vide et froide ! Croyez-vous que l'hermétisme y pourrait exister et vivre un seul jour ?

Faites donc usage de la Balance de la Justice et pesez impartialement. Lorsque vous l'aurez fait, vous direz sans doute : « Jamais je ne jeterai de pierres en pensée, par parole ou par action contre l'Église, puisque c'est elle qui rend possible, stimule et protège l'effort humain à la gloire de Dieu. Et comme l'hermétisme est un tel effort, il ne peut exister sans l'Église. Nous autres hermétistes n'avons qu'une alternative : vivre en parasites, si nous sommes étrangers ou hostiles à l'Église, (car c'est grâce à elle que nous pouvons vivre) ou vivre en amis et serviteurs fidèles, si nous comprenons ce que nous lui devons et si nous avons commencé à l'aimer.

Or il est temps que le mouvement hermétique fasse la paix véritable et chrétienne avec l'Église, et cesse d'être son enfant quasi illégitime

menant une vie ni tolérée dans la pénombre de l'Église, et qu'il devienne enfin un enfant adopté, sinon reconnu légitime.

Mais « pour s'aimer, il faut être deux ». Il y a maintes prétentions à abandonner afin que cela s'accomplisse. Si les deux parties n'ont à cœur que la gloire de Dieu, il est sûr que tous les obstacles à cette paix s'évanouiront en fumée.

S'évanouira en fumée la prétention de certains hermétistes à avoir l'autorité de fonder des petites églises de leur propre chef et d'ériger autel contre autel et hiérarchie contre hiérarchie.

S'évanouira en fumée d'autre part la prétention de certains théologiens à être le tribunal suprême, sans instance d'appel ultérieure en tout ce qui concerne les plans du monde au-dessus de celui des cinq sens. La leçon faite par Copernic et Galilée aux théologiens qui s'octroyaient l'autorité de tribunal suprême en ce qui concerne le monde sensible peut se répéter à des niveaux supérieurs du monde en cas de récurrence de l'esprit arrogant. Les vérités révélées, donc absolues, du Salut sont confiées au Magistère de l'Église, donc au travail d'interprétation, d'explication et de présentation des théologiens compétents. Mais le domaine immense où le Salut s'opère — le monde physique, vital, psychique et spirituel, sa structure, ses forces, ses êtres, leurs rapports réciproques, leurs transformations et l'histoire de leurs transformations — tous ces aspects du Macrocosme et du Microcosme et beaucoup d'autres, ne sont-ils pas le champ du travail à accomplir pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain par tous ceux qui ne veulent pas cacher dans la terre les talents à eux remis par le Maître (Matth. 25, 14-30) et être des serviteurs inutiles.

Faisons donc appel à la Balance de la Justice — qui est en même temps la Balance de la Paix —, ayons recours à elle, dédions-nous à elle, servons-la ! Alors nous mettrons en œuvre la Magie universelle et éternelle de la Justice pour le bien universel et général. Car celui qui invoque la Balance de la Justice, qui la prend comme méthode d'entraînement pratique de la pensée, du sentiment et de la volonté, est directement visé par la béatitude du Sermon sur la Montagne : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés ! » — « Rassasiés », cela veut dire : la justice sera faite.

Soyons donc justes envers les théologiens, et ils seront justes envers nous. Reconnaissons nos justes devoirs envers l'Église, et elle reconnaîtra nos justes droits. Alors viendra la paix, c'est-à-dire l'œuvre de la Balance de la Justice.

Nous nous sommes engagés sur la voie de l'exercice spirituel de la Balance de la Justice (car tous les Arcanes du Tarot sont, en premier

lieu, des exercices spirituels), il faut aller jusqu'au bout — ce qui ne serait pas le cas si nous manquions à mettre en œuvre la Balance de la Justice dans notre pensée et dans nos cœurs à l'égard d'un autre domaine où il n'y a pas de paix et où la justice est à établir.

C'est le domaine des rapports qui existent entre l'Hermétisme et la science officielle.

De même qu'il est temps que l'Hermétisme fasse la paix avec l'Église et trouve sa juste place en son sein, de même est-il temps qu'il fasse aussi la paix véritable avec l'Académie et y trouve sa juste place. Car jusqu'ici l'Hermétisme n'est aux yeux de l'Académie qu'un enfant illégitime, fruit d'une liaison obscure de la religion infidèle à sa vocation et de la science également infidèle à la sienne. En d'autres mots, l'Hermétisme est un alliage de mauvais aloi entre une fausse religiosité et un faux esprit scientifique. Les hermétistes ne sont, aux yeux de l'Académie, qu'une clique qui se recrute parmi les mauvais croyants et les mauvais savants.

Faisons encore usage de la Balance de la Justice.

La critique précédente est-elle fondée ? — Oui, elle l'est.

Elle est fondée, parce qu'aussi bien l'Église que l'Académie sont fondées sur les trois vœux sacrés — d'Obéissance, de Pauvreté, et de Chasteté, tandis que nous autres hermétistes, nous comportons en pontifes, sans les sacrements et la discipline que cela comporte, et en académiciens, sans les épreuves et la discipline indispensables. Nous ne voulons obéir ni à la discipline religieuse ni à celle de la science. C'est pourtant l'Obéissance ou discipline qui sous-tend la grandeur morale de l'Église et la grandeur intellectuelle de l'Académie.

L'ascèse de l'Académie comporte, outre l'Obéissance à l'autorité des faits, des règles strictes de preuve et de collaboration, la Chasteté sous forme de sobriété, ainsi que la Pauvreté sous la forme de l'ignorance postulée comme base de tout travail de recherche. Un vrai savant est un homme objectif, sobre et ouvert à toute expérience ou pensée nouvelle.

Le fait que les vrais savants sont aussi rares que les saints de l'Église ne change rien au fait qu'ils représentent la Science. Car ce ne sont pas les malades et les dégénérés qui représentent une famille, mais ses membres sains.

Or la vraie science est la discipline de l'objectivité, de la sobriété et de la diligence, ou en d'autres termes, la discipline des vœux de l'obéissance, de la chasteté et de la pauvreté.

Car on ne peut pas être diligent si on n'est pas pauvre, la richesse comportant toujours la paresse. On ne peut pas être sobre sans avoir

du dégoût envers tout ce qui enivre, ce qui est la chasteté. On ne peut enfin être objectif sans obéissance à l'expérience et aux règles strictes de la recherche.

C'est grâce à la pratique de ces trois vœux sacrés que la science fait des progrès véritables. C'est grâce à elle qu'elle avance dans la direction de la *profondeur*, c'est-à-dire dans le domaine même de l'Hermétisme. Elle a fait trois grandes découvertes, dans le domaine de la profondeur : elle a pénétré dans la profondeur biologique et y a trouvé la *loi de l'évolution*; elle a pénétré dans la profondeur de la matière et y a trouvé l'*énergie pure*; elle a osé pénétrer dans le domaine de la profondeur psychique et y a découvert un monde de *conscience occulte*. Les trois grandes découvertes de la science — l'évolution, l'énergie nucléaire et l'Inconscient — ont fait de la science une collaboratrice, sinon une rivale de l'Hermétisme, par le fait d'être entrée dans le domaine qui lui est propre — le domaine de la profondeur.

L'Hermétisme partage donc maintenant son domaine héréditaire avec la Science. — En sœur ou en rivale ? Voilà la question dont tout dépend.

Tout dépend de notre décision, à nous autres hermétistes, de prendre le parti d'être au *service* de la science dans son effort pour explorer la région des profondeurs soit celui de *rivaliser* avec elle. La décision de servir implique et comporte le renoncement au rôle de représenter une science ésotérique et sacrée différente de la science exotérique et profane. Il s'agira de renoncer au désir d'ériger chaire contre chaire, tout comme il s'agit vis-à-vis de l'Eglise de renoncer au désir d'ériger autel contre autel. L'Hermétisme, en prétendant être une science — c'est-à-dire un corps de doctrines de validité générale et généralement démontrables — ne peut faire que pauvre figure. Car, étant essentiellement *ésotérique*, c'est-à-dire intime et personnel, il ne peut pas jouer le rôle d'une science de validité générale et démontrable à tout le monde. Le caractère ésotérique de l'Hermétisme et la validité générale de la Science s'excluent mutuellement. On ne peut pas — et on ne doit pas — présenter ce qui est intime et personnel, c'est-à-dire *ésotérique*, comme ayant une validité générale, c'est-à-dire *scientifique*.

Oui je sais, moi aussi, avec une certitude absolue, qu'il y a de grandes vérités dans l'Hermétisme; mais ces vérités-là ne sont pas *scientifiques*, elles n'ont aucune validité générale. Elles ne sont valables que pour les *personnalités* prises une à une, qui ont la même faim et la même soif que moi, le même idéal que moi et peut-être les mêmes

réminiscences du passé reculé que moi. Elles ne sont valables que pour les membres « de ma famille » que j'appelle « mes amis inconnus » et auxquels ces lettres sont adressées.

L'Hermétisme n'est pas une science qui diffère d'autres sciences ou qui leur soit opposée. Il n'est pas non plus une religion. Il est l'unité de la vérité révélée aussi bien que de la vérité acquise par l'effort humain, dans le for intérieur de la conscience personnelle et intime. Étant la synthèse, intime et personnelle pour chacun, de la religion et de la science, il ne peut rivaliser ni avec l'une ni avec l'autre. Le trait d'union n'a pas pour fonction de remplacer les deux termes qu'il unit. L'hermétiste authentique est donc celui qui applique à soi-même la double *discipline* de l'Eglise et de l'Académie. Il prie et il pense. Et il le fait avec la ferveur et la sincérité d'un fils de l'Eglise en ce qui concerne la prière et avec la discipline et la diligence d'un travailleur de l'Académie en ce qui concerne la pensée. « Ora et labora » est bien sa formule où le « et » est la place légitime de l'Hermétisme. Il est la porte ouverte, dans le for intérieur de la conscience, entre l'oratoire et le laboratoire. Il est la *porte* entre les deux — et non pas un *autre* laboratoire ou un *autre* oratoire.

Ora et labora. Oratoire et laboratoire réunis dans le for intérieur de la personnalité. Qu'est-ce que c'est, en dernière analyse, sinon la pratique de la Balance de la Justice ?

L'Hermétisme, compris comme la balance « Ora et labora », implique maintes mises au point quant aux habitudes de penser qui ont pris racine, depuis la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, dans les milieux hermétistes. Voici un exemple que je choisis à cause de sa grande portée spirituelle.

Les hermétistes chrétiens sont unanimes en ce qui concerne l'excellence de la mission et de la personne de Jésus-Christ dans l'histoire spirituelle de l'humanité. Pour eux, Jésus-Christ est aux autres maîtres spirituels de l'humanité (Krishna, Bouddha, Moïse, Orphée, etc.) comme le soleil est aux planètes du ciel visible. En cela ils se distinguent des Théosophes modernes de l'école de Blavatzky et des occultistes et ésotéristes orientalisants (Yoga, Vedanta, Soufi, Mazdaznan, école de Gurdjieff). Ils sont donc chrétiens en ce sens qu'ils reconnaissent l'unicité de l'Incarnation divine qui est Jésus-Christ.

En même temps, la tendance à s'occuper plus du « Christ cosmique » ou du « Logos » que de la personne humaine du « Fils de l'Homme », de Jésus de Nazareth est bien accusée, sinon prévalante, dans les milieux hermétistes contemporains. On attribue plus d'im-

portance à l'aspect divin et abstrait du Dieu-Homme qu'à son aspect humain et concret.

Ayons donc recours, encore une fois, à la Balance de la Justice et pesons l'alternative : « Principe cosmique » et « Personnalité concrète du Maître. »

Voyons d'abord quels sont les effets ou les fruits, dans le domaine de l'expérience, de l'aspiration à la connaissance du Logos et quels sont ceux de l'aspiration au contact avec Jésus Christ, le Maître.

Il faut signaler, en premier lieu, que ce n'est pas la révélation ou la connaissance du Logos cosmique qui a donné un essor à cet élan spirituel nouveau manifesté dans les apôtres, les martyrs et les saints et que nous appelons « christianisme », mais bien la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ. Ce ne fut pas par le nom du Logos qu'on a exorcisé les démons, guéri les malades et ressuscité les morts, mais bien par le nom de Jésus (Actes, 4, 12 ; Ephésiens, 1, 21 ; Philippiens, 2, 9, 10, 11).

« qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père ».

Or c'est le contact avec la personne de Jésus-Christ qui a déclenché le courant des miracles et des conversions. Et il en est de même aujourd'hui.

Quant au Logos cosmique, son idée n'était ni neuve ni saisissante au début du Christianisme. Les hermétistes hellénistiques (v. Poimandres) les stoïciens et Philon d'Alexandrie en avaient dit presque tout ce qu'on en peut dire en termes philosophiques, gnostiques et mystiques. Saint Jean ne se proposait pas, par conséquent, d'énoncer dans son Évangile une nouvelle doctrine du Logos, mais bien de porter témoignage du fait que le Logos « a été fait chair, et qu'il a habité parmi nous ».

Or c'est Jésus-Christ qui a donné à l'idée du Logos la chaleur et la vie qui créèrent le christianisme vivant, tandis qu'à l'idée du Logos des sages anciens, bien qu'elle fût vraie, cette chaleur et cette vie faisaient défaut. Il y avait de la lumière, mais la magie en était absente.

Et il en est de même aujourd'hui.

Monsieur PHILIPPE DE LYON (1849-1905) le thaumaturge, attribuait toutes les guérisons miraculeuses et autres prodiges à l'Ami : — « Je ne fais que lui demander pour vous, voilà tout », disait-il (Docteur Philippe ENCAUSSE *Le Maître Philippe de Lyon*, p. 146). Or l'Ami était Jésus-Christ.

Monsieur Philippe était le « maître spirituel » de PAPUS. Papus avait encore un autre maître qui était son « maître intellectuel ». C'était le Marquis SAINT-YVES D'ALVEYDRE, l'auteur des *Missions* et de *l'Archéomètre*. Celui-ci s'était entièrement consacré à l'effort de comprendre et de faire comprendre le Logos ou le Christ Cosmique. En même temps, M. Philippe de Lyon, « le père des pauvres », servait l'œuvre de Jésus-Christ en guérissant, soulageant et illuminant les gens de toutes les classes sociales (la famille impériale de Russie et les ouvriers de Lyon) en se faisant instrument de Jésus-Christ.

L'un aboutit à l'invention d'un *instrument intellectuel* — l'archéomètre dont il se servait pour comprendre et exprimer la logique cosmique de l'œuvre du Logos dans l'histoire de l'humanité ; l'autre fit de soi-même un *instrument* de la Magie divine de Jésus-Christ pour servir son prochain.

Papus, lui, se trouvait entre le maître du Panlogisme et le maître de la Magie divine. Il se trouvait en face du choix entre la voie du Panlogisme de FABRE D'OLIVET, de HOENE WRONSKI et de SAINT-YVES D'ALVEYDRE et la voie de la Magie divine du contact individuel avec Jésus-Christ, représentée par ÉLIPHAS LEVI, M. Philippe, et tous les saints chrétiens. A-t-il choisi entre ces deux voies ? Oui et non : il l'a fait en ce sens qu'il a compris la supériorité de la Magie de l'amour sur la magie cérémonielle et la supériorité du contact avec le Maître sur toute « chaîne magique » et sur toute connaissance théorique du Logos cosmique. Il ne l'a pas fait en ce sens qu'il n'a pas tourné le dos à Saint-Yves d'Alveydre et à son œuvre, mais qu'il lui est resté fidèle jusqu'à sa mort et bien après. L'attitude prise par Papus face aux deux voies et aux deux maîtres n'est pas seulement humainement noble ; elle décèle quelque chose de plus : la fidélité de Papus à l'Hermétisme. Car l'hermétisme est l'Athanor érigé dans la conscience individuelle humaine où le Mercure de l'intellectualité subit la transmutation en Or de la spiritualité. Saint-Augustin agissait en hermétiste en transmutant le platonisme en pensée chrétienne. Saint-Thomas d'Aquin agissait en hermétiste en faisant la même chose avec l'aristotélisme. Ils ont, tous les deux, accompli le sacrement du Baptême à l'égard de l'héritage intellectuel de la Grèce.

Or c'est précisément ce que Papus fit — ou était en train de faire — à l'égard du Panlogisme de Saint-Yves d'Alveydre et de ses devanciers dès qu'il eut rencontré son maître spirituel, M. Philippe de Lyon. Ce ne fut ni un compromis ni une hésitation à prendre parti, mais bien l'espoir hermétique d'accomplir la synthèse de l'Intellectualité et de la

Spiritualité. Ce travail intérieur, dont le début est un conflit déchirant de deux contraires, Papus l'a entrepris. Nous ne pouvons pas dire avec certitude si et combien son effort a été couronné de succès; sa mort prématurée nous ayant privé de la possibilité d'être témoin des fruits de sa maturité dans la vie spirituelle.

Quant à ses efforts pour servir de trait d'union entre M. Philippe et Saint-Yves d'Alveydre, ils ont échoué alors que des efforts analogues à l'égard d'autres personnes ont été couronnés de succès. C'est Papus qui fut à l'origine de presque tout l'entourage d'intellectuels de M. Philippe — occultistes et médecins. Par contre, Saint-Yves d'Alveydre n'a pas voulu voir M. Philippe à Lyon ni l'inviter chez lui.

Or l'œuvre de Papus resta inachevée, dans le plan visible au moins. Cette œuvre est la synthèse de l'Intellectualité et de la Spiritualité, du Logos cosmique et du Logos fait chair, bref de l'*Hermétisme chrétien* comme tel.

Car l'Hermétisme chrétien est une tâche, il n'est pas une donnée historique. Cela veut dire qu'il ne s'agit pas de « renaissances » de l'Hermétisme (comme aux XIIe, XVe, XVIIe et XIXe siècles) mais bien de sa *résurrection*. Les « renaissances » ne sont que des réminiscences du passé qui surgissent de temps en temps des profondeurs des âmes humaines, tandis que la *résurrection* signifie l'appel à la vie présente et future, à l'accomplissement d'une mission future, adressé à ce qui eut dans le passé une valeur éternelle, par la même Voix qui rappela Lazare à la vie.

Or l'histoire spirituelle du Christianisme, c'est l'histoire des résurrections successives des valeurs du passé dignes d'éternité. C'est l'histoire de la Magie de l'Amour ressuscitant les morts. C'est ainsi que le platonisme fut ressuscité et vivra à jamais, grâce au souffle vivifiant de Celui qui est la Résurrection et la Vie (« Ego sum Resurrectio et Vita »). C'est ainsi que l'aristotélisme participera à la vie éternelle. C'est enfin ainsi que l'hermétisme vivra, lui aussi, jusqu'à la fin du monde et, peut-être, au-delà de la fin du monde.

Moïse et les Prophètes vivent et ne mourront jamais, car ils ont acquis leur place dans la constellation éternelle du Verbe de la Résurrection et de la Vie. La poésie et les chants magiques d'Orphée seront ressuscités et vivront pour toute éternité comme couleur et son du Verbe de la Résurrection et de la Vie. La magie des mages de Zarathoustra sera ressuscitée et vivra comme effort humain éternel de l'aspiration à la lumière et à la vie. Les vérités révélées de Krishna rejoindront le cortège des Rappelés à la Vie éternelle. Les révélations

cosmiques anciennes des Rishis revivront et réveilleront dans l'humanité le sens des merveilles du Bleu, du Blanc et du Doré...

Toutes ces âmes de l'histoire spirituelle de l'humanité seront ressuscitées; c'est dire qu'elles seront appelées à rejoindre l'œuvre du Verbe fait chair, mort et ressuscité. Pour que la vérité de sa promesse : — Je suis venu afin que rien ne se perde et que tout ait la vie éternelle — soit accomplie.

Or l'Hermétisme, lui aussi, est appelé à vivre — non seulement comme réminiscence, mais encore comme ressuscité. Cela aura lieu quand ceux qui lui sont fidèles — c'est-à-dire dans lesquels les réminiscences de son passé sont vivantes — auront compris la vérité que l'homme est la clef du monde, que Jésus-Christ est la clef de l'homme, que Jésus-Christ est aussi la clef du monde, et que le monde — tel qu'il fut avant la chute et tel qu'il sera après sa réintégration — est le Verbe, que le Verbe est Jésus-Christ, et que Jésus-Christ enfin révèle Dieu le Père qui transcende le monde et l'homme.

Par Jésus-Christ on arrive au Verbe ou Logos; par le Verbe ou Logos on comprend le monde; et par le Verbe et le monde, dont l'unité est le Saint Esprit, on parvient à la connaissance éternellement croissante du Père.

Voilà une des leçons de la Balance de la Justice considérée comme exercice spirituel. Mais elle peut nous donner maintes autres leçons relatives à des problèmes tels que le *Karma* ou la loi d'équilibre dans l'histoire de l'humanité et dans l'histoire de l'individualité humaine; le problème des rapports entre la Fatalité (historique, biologique, astrologique), la Liberté et la Providence; le problème des trois glaives (du Chérubin d'Eden, de l'archange Michael et de l'ange de l'Apocalypse), ou le problème de la *sanction* dans l'œuvre de la justice cosmique; le problème de l'Ogdoad gnostique enfin. Tous ces problèmes méritent bien d'être traités sous le titre — ou mieux par le moyen — de la Balance de la Justice. Ils le méritent et devraient être traités ainsi. Je le sais bien, mais je dois y renoncer, car je ne veux pas écrire un volume entier sur le VIIIe Arcane seul, ou encore 22 volumes sur les 22 Arcanes du Tarot. Il me faut donc renoncer à beaucoup — oui, à la majorité — des choses que je voudrais bien mettre par écrit. Mais j'espère que la *méthode* de l'emploi de la Balance de la Justice (que je ne voulais qu'*illustrer* dans cette lettre) jouira de l'accueil sympathique et actif et que vous, Cher Ami Inconnu, vous aborderez les problèmes non traités ici avec la Balance de la Justice. Ce faisant, vous aurez peut-être, non seulement la joie de découvrir des lumières

nouvelles, mais encore celle de respirer l'air de l'honnêteté et du courage moral de la justice impartiale. Vous acquerez peut-être en plus l'expérience qui sera la réponse à la question posée à la fin de la lettre précédente, à savoir : Quelle est la huitième force qui met en équilibre les sept forces du corps astral ? Car c'est cette huitième force qui opère dans la pesée et le jugement au moyen de la Balance de la Justice dans le for intérieur de notre conscience. Elle est la « huitième planète » ou le facteur inconnu dont tant de choses dépendent dans l'interprétation d'un horoscope astrologique traditionnel avec les sept planètes et dans l'interprétation de la formule caractériologique traditionnelle de la composition et des proportions de l'organisme psychique ou « caractère ». Car peu importe qu'il s'agisse d'un horoscope astrologique ou d'une formule caractériologique, il y a toujours un X dont dépend l'emploi des données astrologiques ou caractériologiques. C'est le facteur du *libre arbitre* qui est sous-jacent à la règle de l'astrologie traditionnelle : « Astra inclinant, non necessitant » (les astres inclinent, mais ne contraignent pas). La même règle est valable pour « l'astrologie microcosmique » ou la caractériologie. Là aussi le libre arbitre est le facteur indéterminable qui ne permet pas de prédire avec certitude le parti qu'un homme avec un caractère bien déterminé prendra dans telles ou telles circonstances. Car ce n'est pas le *caractère* qui est la source du jugement et du choix conscient, mais bien cette force en nous qui pèse et qui juge au moyen de la Balance de la Justice. La *liberté* est un fait qu'on expérimente quand on juge, non par son tempérament (corps « éthérique ») ou par son caractère (corps « astral ») mais bien par la Balance de Justice — ou par notre *conscience* propre. Le mot *conscience* contient l'idée de la balance, car il implique le « savoir ensemble », c'est-à-dire le savoir des données des deux plateaux suspendus aux extrémités du fléau de la balance. La *conscience* (conscience, Gewissen, sovest') n'est ni le produit, ni la fonction du *caractère*. Elle est au-dessus de lui. Et c'est là — et seulement là — que commence et se situe le domaine de la *liberté*. On n'est point libre quand on juge ou qu'on agit selon son caractère ou son tempérament; on l'est quand on juge et que l'on agit selon la Balance de la Justice ou la *conscience*. Mais la justice, la pratique de la Balance, n'est que le point de départ d'un long cheminement et développement de la conscience et donc de la croissance de la liberté.

L'Arcane suivant, l'Ermite, nous invite à l'effort méditatif dédié au chemin de la *conscience*.



« L'HERMITE »

(Isis :) « Prête l'oreille, mon fils Horus, car tu entends ici la doctrine secrète, que mon aïeul Kaméphis apprit d'Hermès, le mémorialiste qui relate tous les faits, puis moi de Kaméphis, notre ancêtre à tous, quand il m'honora du don du Noir Parfait... »

(ὅπου' εμε και τω τελειω μελαινι ἐτιμησε) .

(Extrait du Livre Sacré d'Hermès Trismégiste intitulé « Fille du Monde » chez Stobaeus, I, 49.44)

« Car le Trismégiste qui a fini par découvrir, je ne sais comment, la vérité presque tout entière, a souvent décrit la puissance et la majesté du Verbe, comme l'illustre la citation ci-dessus, où il (Hermès) proclame l'existence d'une Parole ineffable et sainte, dont l'énoncé dépasse la mesure des forces humaines. » (quo fatetur esse ineffabilem quendam sanctumque sermonem, cuius enarratio modum hominis excedet)

Lactantius, Div. inst., IV, 9. 3

Mais la porte est étroite et le chemin est resserré qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.

(Matt. VII, 14)

Cher Ami Inconnu,

L'Hermite ! Je me réjouis d'être arrivé, dans la série de ces lettres-méditations, à cette figure vénérable et mystérieuse de l'itinérant solitaire, vêtu d'une robe rouge sous le manteau bleu, tenant dans sa main

droite une lanterne, alternativement jaune et rouge, et s'appuyant sur un bâton. Car c'est l'Hermite vénérable et mystérieux qui fut le maître des rêves les plus intimes et les plus chéris de ma jeunesse, comme d'ailleurs il est, dans tout pays, le maître des rêves de la jeunesse désireuse de chercher la porte étroite et le chemin resserré du Divin. Nommez-moi un pays, ou une époque, où la jeunesse véritablement « jeune », c'est-à-dire vivant pour l'Idéal, n'a pas eu son imagination hantée par la figure d'un Père sage et bon, d'un Père spirituel, de l'Hermite enfin, qui est passé par la porte étroite et qui marche sur le chemin resserré ? un Père auquel on pourrait se fier sans réserve et qu'on pourrait vénérer et aimer sans bornes ? Quel *jeune* homme russe, par exemple, n'aurait pas entrepris un voyage de n'importe quelle longueur et de n'importe quelle durée pour rencontrer un *Staretz*, c'est-à-dire un Père sage et bon, un Père spirituel, l'Hermite enfin ? Quel *jeune* homme juif de Pologne, Lithuanie, Russie Blanche, Ukraine et Roumanie n'en ferait pas autant pour rencontrer un *Tsadik* hasside, c'est-à-dire un Père sage et bon, un Père spirituel, l'Hermite enfin ? Quel *jeune* homme en Inde se refuserait à faire tout ce qui est en son pouvoir pour trouver et rencontrer, en chela, un *Gourou*, c'est-à-dire un Père sage et bon, un Père spirituel, l'Hermite enfin ? En fut-il autrement avec la jeunesse qui entourait Origène, Clément d'Alexandrie, Saint Benoît, Saint Dominique, Saint François d'Assise, Saint Ignace de Loyola ? En fut-il autrement aussi de la jeunesse païenne d'Athènes autour de Socrate et de Platon ?

Il en fut de même en Perse ancienne autour de Zarathoustra, d'Ostanès et des autres représentants de la dynastie spirituelle des Mages, fondée par le grand Zarathoustra. Il en fut de même en Israël avec ses écoles de prophètes, ses Nazaréens et ses Esséniens. Il en fut de même en Égypte ancienne enfin, où la figure du fondateur de la dynastie des Pères sages et bons, celle d'Hermès Trismégiste, était devenue, non seulement en Égypte mais pour le monde gréco-romain tout entier le prototype du Père sage et bon, de l'Hermite !

Éliphas LÉVI a bien senti le sens historique universel de l'Hermite. C'est pourquoi il écrivit cette admirable formule :

« *l'initié est celui qui possède la lampe de Trismégiste, le manteau d'Apollonius et le bâton des patriarches* »
(Dogme, chap. 9).

En effet l'Hermite, qui hante l'imagination de la « jeune » jeunesse, l'Hermite de la légende et l'Hermite de l'histoire était, est et sera toujours l'homme solitaire avec la lampe, le manteau et le bâton. Car il

possède le don de faire jaillir la lumière dans les ténèbres — c'est sa « lampe » ; il a la faculté de s'isoler du courant des humeurs, préjugés et désirs collectifs de la race, de la nation, de la classe et de la famille — la faculté de réduire au silence la cacophonie du collectivisme vociférant autour de lui afin d'écouter et d'entendre l'harmonie hiérarchique des sphères — c'est son « manteau » ; il possède en même temps un sens du réalisme tellement développé que ce n'est pas sur deux pieds qu'il pénètre dans le domaine de la réalité, mais sur trois. Il n'avance qu'après avoir *touché* le sol par l'expérience immédiate et première du contact sans intermédiaire — c'est son « bâton ». Il crée la lumière, il crée le silence et il crée la certitude — conformément au critère de la triple concordance de ce qui est *clair*, de ce qui est *en harmonie avec l'ensemble* des vérités révélées et de ce qui est l'objet de l'expérience *immédiate* de la Table d'Émeraude :

« *Verum, sine mendacio, certum et verissimum* »

« *Verum sine mendacio* » — c'est la clarté (la lampe) ;

« *Certum* » — c'est la concordance de ce qui est clair et de l'ensemble des autres vérités (la « lampe » et le « manteau »)

« *Verissimum* » — c'est la concordance de ce qui est clair, de l'ensemble des autres vérités et de l'expérience authentique et immédiate (la « lampe », le « manteau » et le « bâton »).

L'Hermite représente donc non seulement le Père sage et bon qui est un reflet du Père aux Cieux, mais encore la méthode et l'essence de l'Hermétisme. Car l'Hermétisme se fonde sur la concordance de trois méthodes de connaissance : la connaissance a priori de l'intelligence (la « lampe ») ; l'harmonie du tout par l'analogie (le « manteau ») et l'expérience authentique immédiate (le « bâton »).

L'Hermétisme est donc une triple synthèse de trois antinomies :

1. La synthèse de l'antinomie « idéalisme-réalisme »
2. La synthèse de l'antinomie « réalisme-nominalisme »
3. La synthèse de l'antinomie « foi-science empirique »

En tant qu'il est la synthèse — personnelle, dans le for intérieur de la conscience — des trois antinomies ci-dessus en les couronnant chaque fois du troisième terme, son nombre est *neuf* et c'est le neuvième Arcane du Tarot qui nous enseigne les trois synthèses des trois antinomies.

Voyons maintenant comment l'Hermétisme est la synthèse des trois antithèses ou antinomies ci-dessus.

1. L'antinomie « idéalisme-réalisme »

L'antithèse se réduit à deux formules opposées :

« La conscience ou l'idée est antérieure à toute chose »

c'est la formule de l'idéalisme, — et —

« La chose (res) est antérieure à toute conscience ou idée »

c'est la formule de base du réalisme.

L'idéaliste (par exemple HEGEL) considère toutes les choses comme autant de formes de la pensée, tandis que le réaliste (par exemple SPENCER) affirme que les objets de la connaissance ont une existence indépendante de la pensée ou conscience du sujet de la connaissance.

Le réaliste dit qu'on *dégage* des objets de la connaissance — par voie d'abstraction — des notions, des lois et des idées. L'idéaliste dit par contre qu'on projette sur les objets — par voie de concrétisation — des notions, des lois et des idées du *sujet* de la connaissance.

Le réaliste défend la théorie de la vérité dite « de correspondance » : « la vérité est la correspondance entre l'objet et l'intellect ».

L'idéaliste s'appuie sur la théorie de la vérité dite « de cohérence » : « la vérité est la cohérence — ou absence de contradictions — dans le maniement des idées, notions et objets (les objets n'étant que des notions) par l'intellect.

Est Vrai, selon le réaliste, ce qui correspond dans l'intellect avec l'objet. Est Vrai, selon l'idéaliste, ce qui constitue un *système cohérent* dans l'intellect.

Le monde entier reflété exactement dans l'intellect — voilà l'idéal de la connaissance du réalisme.

Le monde entier reflétant exactement les postulats et les catégories de l'intellect comme système cohérent unique — voilà l'idéal de l'idéalisme. C'est le monde qui porte la parole et c'est l'intellect humain qui l'écoute, dit le réalisme. C'est l'intellect qui porte la parole et c'est le monde qui en est la réflexion, dit l'idéalisme.

« *Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu* » — est la formule millénaire du réalisme. « *Nihil in sensu quod non prius fuerit in intellectu* » — est la contre-formule de l'idéalisme.

Qui a raison ? Le réalisme avec son idole de la « Chose » (res), antérieure à la pensée et son dualisme mazdéen des Ténèbres (la Chose) et de la Lumière (la Pensée) qui procède ou est née d'elles ? Ou l'idéalisme avec son idole de l'intellect humain qu'il place sur

le trône de Dieu et son monisme pan-intellectuel où il n'y a de place ni pour le « Noir Parfait » de la Sagesse surhumaine que mentionne le Livre Sacré d'Hermès Trismégiste intitulé *Koré Kosmou*, ni pour les ténèbres du Mal et de la Laideur et de l'illusion que nous expérimentons tous les jours ?

Ne nous prosternons ni devant le monde ni devant l'intellect, mais prosternons-nous en adoration de la Source commune et du monde et de l'intellect — de Dieu. Dieu dont le Verbe est à la fois la « véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde » (Jean I, 9) et le créateur du monde — « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui » (Jean I, 3).

La Chose, le monde — c'est le Verbe qui en est la source. L'intellect, la lumière de la pensée — c'est encore le Verbe qui en est la source. C'est pourquoi l'Hermétisme, aussi bien païen du passé que chrétien du présent, n'est ni réaliste ni idéaliste. Il est *logiste*, n'étant fondé ni sur la Chose, ni sur l'Intellect humain, mais bien sur le Logos, le Verbe de Dieu dont la manifestation *objective* est le monde prototype du monde phénoménal et dont la manifestation *subjective* est la lumière ou le prototype de l'intelligence humaine. « Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue » (Jean I, 5). Cela veut dire qu'il y a des ténèbres, dans le monde et dans la conscience, qui n'ont pas été pénétrées par la lumière et que par conséquent le Mal, la Laideur et l'illusion existent bien dans le monde et dans la conscience.

Mais les ténèbres du monde non pénétrées par le Verbe ne sont pas la source de la conscience et l'intellect humain non illuminé par le Verbe n'est pas le principe du monde. Dans le monde phénoménal il y a des « illusions » objectives, c'est-à-dire « des choses *non réelles* », qui n'ont pas été faites par le Verbe mais qui ont surgi pour une existence éphémère des bas-fonds des ténèbres. Dans le domaine de la conscience subjective il y a des illusions, c'est-à-dire des notions, idées et idéaux *non réels* qui n'ont pas été engendrés par la lumière du Verbe, mais qui ont surgi pour une existence éphémère des tréfonds des ténèbres du sous-conscient.

Or, la correspondance entre un objet illusoire et sa notion dans l'intellect ne serait pas la vérité, mais une double illusion. Le réalisme devrait le savoir lorsqu'il avance sa théorie de la vérité dite de « correspondance ». Et la cohérence à l'intérieur d'un système intellectuel basé sur des illusions ne serait pas un critère de vérité, mais l'indication d'une obsession d'autant plus profonde que la cohérence est plus complète. L'idéalisme devrait le savoir lorsqu'il avance sa théorie

de la vérité dite « de cohérence ».

Les objets ne sont *réels*, dans le sens du réalisme, que lorsqu'ils sont réels dans le Verbe. Et les constructions intellectuelles ne sont vraies, dans le sens de l'idéalisme, que lorsqu'elles sont vraies dans le Verbe. L'intellect humain, comme tel, n'est pas producteur de la vérité à la façon d'une araignée produisant sa toile. Tout fait du monde extérieur ou intérieur en tant que fait, ne fonde pas une vérité, puisqu'il peut aussi bien enseigner une illusion ou l'histoire d'une illusion dans la nature (par exemple les monstres antédiluviens), ou dans le monde humain (par exemple maintes idoles du passé ou du présent).

Or le « monde » de notre expérience est la manifestation phénoménale et du monde créé du Verbe et du monde évolutif du Serpent. L'« intellect » de notre expérience, est, lui aussi, la manifestation et de la lumière du Verbe et de la ruse (pour prendre le terme biblique qui indique comment les ténèbres *imitent* la lumière sans la recevoir) du Serpent. C'est pourquoi, avant de professer le réalisme, il faut encore distinguer entre le Monde et le monde. De même, avant d'embrasser l'idéalisme, il faut distinguer entre l'Intelligence cosmique et l'intellect humain.

Mais, cette distinction faite, on peut embrasser à la fois, sans hésitation, le réalisme et l'idéalisme — ce qui sera l'idéal-réalisme ou le *logisme* de l'Hermétisme ancien et contemporain.

La méthode de correspondance deviendra alors le bâton dans la main de l'Hermite et la méthode de cohérence sera le manteau qui le couvre. Cela grâce à la lumière de la lampe de l'Hermite qui est l'instrument saint où la lumière du Verbe s'unit à l'huile de l'effort intellectuel humain.

2. L'antinomie « réalisme-nominalisme »

Dans cette antinomie, le terme « réalisme » n'a rien de commun avec le « réalisme » de l'antinomie « réalisme-idéalisme ». — Réalisme désigne ici l'école de la pensée occidentale qui attribue la réalité objective aux notions générales qu'on appelle aujourd'hui « abstraites », mais que la philosophie médiévale nommait « *Universalis* » (Universaux). Le courant de la pensée occidentale qui nie la réalité objective des Universaux et qui n'admet la réalité que des Propres est celui du « nominalisme ».

Dans ce « réalisme », il s'agit de la réalité objective des Universaux (des genres et des espèces) et non de la correspondance entre les notions de l'intellect avec la réalité des objets comme critère de vérité.

Il est donc ici question d'un problème tout à fait différent de celui du « réalisme » opposé à l'« idéalisme ». Les « réalistes », en ce qui concerne le problème de la réalité des Universaux, sont en effet des « idéalistes » extrêmes, en ce qui concerne le problème de la primauté de l'intellect ou de celle du fait.

Dans l'histoire des idées, le problème sous-jacent à l'antinomie « réalisme-nominalisme » a été posé, pour la première fois, d'une manière explicite par PORPHYRE (232-33 - 304 de l'Ère chrétienne) dans son « *Isagoge* » ou *Introduction de Porphyre le Phénicien, disciple de Plotin de Lycopolis*. Le problème est posé dès le début avec toute la netteté désirable. Le voici :

« Tout d'abord, en ce qui concerne les genres et les espèces (c'est-à-dire les Universaux), la question de savoir si ce sont des réalités subsistantes en elles-mêmes, ou seulement de simples conceptions de l'esprit, et, en admettant que ce soient des réalités substantielles, s'ils sont corporels ou incorporels, si enfin ils sont séparés ou s'ils ne subsistent que dans les choses sensibles et d'après elles, j'éviterai d'en parler : c'est là un problème très profond, et qui exige une recherche toute différente et plus étendue » (Isagoge, I, 9-14).

Or, de BOËCE à la Renaissance — et même à nos jours — ce problème a été l'objet de « la recherche toute différente et plus étendue » que Porphyre souhaitait. Car les docteurs médiévaux, ayant bien vu que le problème des Universaux est au centre même de la philosophie, le traitaient en problème central, ce qui donna lieu à la division du monde des philosophes en « réalistes » (les genres et les espèces existent en eux-mêmes, au-dessus et en dehors des individus) et en « nominalistes » (les genres et les espèces n'existent pas en dehors des individus; ils ne sont que des « noms », des mots utiles à des fins de classification). Une troisième école — celle des « conceptualistes » ou, selon le cas, des « réalistes modérés » ou des « nominalistes modérés » (les idées générales existent bien, mais elles n'existent que dans l'esprit de celui qui les conçoit) — prit naissance pendant la controverse et joua le rôle non pas tant de synthèse que d'intermédiaire.

La controverse fut passionnée pendant un millénaire et donna lieu à des décisions de conciles, le concile de Soissons par exemple qui condamna le nominalisme en l'an 1092.

La thèse des « réalistes » remonte à Platon, à sa doctrine des « idées ». Celle des « nominalistes » se rattache à ANTISTHÈNE : — « Je vois un cheval, je ne vois pas la caballité. »

Le véritable problème est de savoir si la caballéité est antérieure aux chevaux individuels (universale ante rem), si elle est immanente aux chevaux individuels (universale in re) ou si elle est postérieure aux chevaux individuels et n'en est dégagée que par la voie de l'abstraction (universale post rem). Selon PLATON, la caballéité existe comme idée *avant* les chevaux; selon ARISTOTE, la caballéité n'existe que *dans* les chevaux comme leur principe de forme; selon les conceptualistes (par exemple KANT), la caballéité est un concept formé par l'esprit, par une sorte de récapitulation des traits communs à tous les chevaux, abstraction faite des particularités (universale post rem).

Savoir si la caballéité est antérieure aux chevaux réels, si elle en est le principe formateur ou bien si elle n'est qu'une notion de l'esprit dégagée de l'expérience des sens, n'est pas, à vrai dire, un problème passionnant. Il en va différemment lorsqu'il est question de l'humanité ou du monde. Le problème devient alors celui de la **création** en tant qu'elle diffère de la **Genèse**. Dans la création, l'idée ou le « plan » du monde est antérieur à l'acte de sa réalisation, tandis que dans la **genèse** ou l'évolution, il n'y a pas d'idée ou de plan antérieur au fait, mais bien une *force* immanente aux substances et aux êtres individuels qui les pousse à chercher, par des essais et des erreurs, le chemin du progrès. En ce qui concerne l'humanité, le problème devient celui de l'homme prototype ou Adam céleste, c'est-à-dire de la *création* de l'homme ou de sa *genèse* au cours de l'évolution.

Examinons maintenant de près les thèses fondamentales du réalisme et du nominalisme.

« *Le général est antérieur au particulier* » -- est la formule de base du réalisme.

« *Le particulier est antérieur au général* » -- est la contre-formule du nominalisme.

Ces deux thèses contraires impliquent que, pour le réalisme, le général est plus réel et de plus haute valeur objective que la particulier et, pour le nominalisme, que le particulier est plus réel et de plus haute valeur que le général. En d'autres termes, *l'humanité* est plus réelle et constitue une valeur plus haute que l'homme individuel. Par contre, pour le nominalisme, c'est l'homme individuel qui est plus réel et comporte une valeur plus haute que l'humanité.

Pour le réalisme il n'y aurait pas d'homme s'il n'y avait pas d'humanité. Pour le nominalisme, au contraire, il n'y aurait pas d'humanité s'il n'y avait pas d'homme.

Les hommes composent l'humanité, dit le nominalisme.

L'humanité engendre de son sein invisible, mais réel, les hommes

individuels, dit le réaliste.

Qui a raison ? Le réalisme avec son idole de la collectivité antérieure à l'individualité, à l'âme individuelle, qui, par la bouche de CAÏPHE, énonça la justification de la condamnation à la mort de Jésus-Christ en disant :

« *Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas* »

(Jean 11, 50 et Jean 18, 14).

Le réalisme qui par les tribunaux de l'Inquisition anéantissait les individus nocifs en les sacrifiant aux intérêts de l'humanité ou de l'Eglise ? Le réalisme enfin, qui, posant la race ou la classe au-dessus des individus, extermina des millions de Juifs et de Bohémiens par les mains nazies et d'autres millions de « koulaks » ou paysans aisés et nombreux autres individus par les mains des bolcheviks ?

Le nominalisme alors ?

Mais le nominalisme est aveugle aux idées et principes qui ne sont pour lui que des mots. La Vérité, la Beauté et le Bien n'existent pas pour lui comme réalités objectives et ne sont que des questions de goût. Aucune science et aucune philosophie dignes de ce nom ne pourraient exister si le nominalisme était le seul terrain intellectuel où elles devraient vivre. On ne chercherait plus l'universel mais ce qui est propre à chaque individu. On ne ferait que recueillir des faits particuliers et, loin de mettre en valeur leurs traits communs pour en dégager des lois et des principes, on aboutirait à une sorte de musée des faits particuliers. Ce musée attendrait en vain qu'advienne la pensée scientifique et philosophique pour être utile à l'humanité d'une manière générale : le nominalisme ne serait pas à même de la produire, car il est à l'opposé de la science.

Au lieu de s'ouvrir à la science et à la philosophie, il donnerait lieu à une multitude de sectes de goût subjectif. Chacun penserait et croirait à sa façon. On ne se tiendrait qu'à ce qui plairait.

C'est précisément ce pourquoi l'Eglise a condamné le nominalisme comme doctrine et ce pourquoi la science l'a banni comme méthode. Il aurait atomisé l'Eglise en une foule de petites religions selon le goût personnel de chaque individu et il aurait réduit la science à une sorte de collectionnisme stérile et à un nombre infini d'opinions privées.

Nous ne pouvons donc pas nous passer du réalisme si nous attachons du prix à l'existence de la vérité objective (science) et de la vérité transsubjective (religion). Il faut donc admettre la vérité objective et transsubjective si on aspire à l'union de l'humanité dans la vérité

universelle objective de la science et la vérité trans-subjective de la religion.

Mais pouvons-nous nous passer du nominalisme ?

Non plus. Car le *nominalisme*, c'est la vision d'un monde constitué d'êtres individuels, uniques et irremplaçables. C'est la vision du monde comme grande communauté des entités, au lieu d'un monde des lois, des principes et des idées. C'est la vision d'un monde où le Père, le Fils et le Saint-Esprit, personnes vraies et vivantes, unies par les liens éternels de Paternité, de Filialité et de Fraternité, règnent, entourés des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, des Dominations, des Vertus, des Puissances, des Archanges, des Anges, des Hommes et des êtres de la nature, visibles et invisibles. Comment pourrait-on dire, en toute sincérité de cœur, la prière au Père qui est aux cieux : — « Que Ton *nom* soit sanctifié », sans croire que c'est le nom unique et saint de l'être vivant, unique et saint, et non pas la désignation de l'idée suprême, de la « cause première » ou du « principe absolu » ? Peut-on aimer un monde invisible des « causes premières » impersonnelles, un monde peuplé de lois et de principes ?

Si la connaissance intellectuelle générale du monde comme tel (Science) et comme œuvre de Dieu (philosophie) n'est pas possible sans le réalisme idéaliste, la connaissance intuitive individuelle par l'amour des êtres particuliers (Mystique, Gnose et Magie) ne l'est pas non plus sans le nominalisme réaliste.

Or on ne peut ni embrasser sans réserve le réalisme idéaliste ou le nominalisme réaliste, ni se passer de l'un ou de l'autre. Car aussi bien l'intellect (qui postule le réalisme idéaliste), que l'amour (qui postule le nominalisme réaliste), sont des facultés structurelles de la nature humaine. La nature humaine même est réaliste, autant que pensée, et elle est nominaliste, autant que communion sociale et amour.

« Le problème des Universaux » a été résolu, dans l'histoire spirituelle de l'humanité, par le *fait* de l'Incarnation où l'Universel fondamental du monde — le Logos — fut Jésus-Christ qui est le Particulier fondamental du monde. Là l'Universel des Universaux, le principe même de l'intelligibilité, le Logos, devint le Particulier des Particuliers, le prototype même de la personnalité, Jésus-Christ.

L'Évangile selon Saint Jean met en relief d'une manière explicite et claire le fait de l'union du Principe de la connaissance universelle avec l'Être de l'amour individuel de cœur à cœur. Il décrit l'œuvre de l'Alchimie Divine où l'Eau s'unit au Feu et où l'Eau devint Eau vive et les langues de Feu devinrent les langues de la Pentecôte compréhensibles

à chacun individuellement. La substance du Baptême — l'eau vivifiée et le feu qui ne dévore pas le particulier mais le fait participer à l'éternité — est issue de l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption. Le Baptême, c'est aussi — dans le domaine de l'histoire de l'esprit — l'union du réalisme et du nominalisme, de la tête et du cœur dans l'être humain, et cette union n'est que le reflet du fait de l'Incarnation où « le Verbe s'est fait chair ».

Or l'Hermétisme chrétien est l'ami aussi bien du réalisme idéaliste, en tant que celui-ci aspire au Logos, que du nominalisme réaliste, en tant que ce dernier aspire à l'expérience mystique de la communion des êtres par l'amour. Lui même ne peut être que la connaissance de l'universel qui se révèle dans le particulier. Pour l'Hermétisme, il n'y a pas de « principes », de « lois » et d'« idées » qui existent *en dehors* des êtres individuels, non comme traits structurels de leur nature, mais comme entités séparées et indépendantes d'elle. Pour l'Hermétisme, il n'y a ni de « loi de gravitation » ni de « loi de réincarnation » : il n'y a que l'attraction et la répulsion des êtres (les atomes sont des êtres, eux aussi), en ce qui concerne la gravitation, et que l'attraction des êtres à la vie terrestre avec ses joies et ses douleurs, en ce qui concerne la réincarnation. Mais, d'autre part, s'il n'y a pas dans le monde des entités qui seraient les lois de gravitation et de réincarnation, il y a bien le désir universel des êtres — petits et grands — de s'associer, de former ensemble des molécules, des organismes, des familles, des communautés, des nations... C'est un désir ou besoin *structurel* universel qui se manifeste comme « loi ». Les « lois » sont *immanentes* aux êtres, comme la logique est immanente à la pensée, fait partie de la nature même de la pensée. Et le progrès véritable, l'évolution véritable, est le passage des êtres de la vie sous une loi, à la vie sous une autre loi, c'est-à-dire leur changement structurel. C'est ainsi que la loi « œil pour œil, dent pour dent » est lentement et graduellement remplacée par la loi du pardon. C'est ainsi encore que la loi « le faible sert le fort, le peuple sert le roi, le disciple sert le maître » cédera un jour la place à cette autre loi dont le Maître a donné l'exemple par le Lavement des pieds. Selon cette loi supérieure, c'est le fort qui sert le faible, le roi qui sert le peuple, le maître qui sert le disciple — tout comme il en est aux cieux où les Anges servent les hommes, les Archanges servent les Anges et les hommes, les Principautés servent les Archanges, les Anges et les hommes, et ainsi de suite. Et Dieu ? Lui sert tous les êtres sans exception.

Ainsi la « loi de la *lutte pour l'existence* que Darwin a observée dans le domaine biologique cédera un jour la place à la loi de la

coopération pour l'existence qui existe déjà dans la coopération des plantes en fleurs et des abeilles, dans la coopération des cellules différentes dans un organisme, dans la coopération enfin dans l'organisme social humain.

La fin de la « loi » de la lutte pour l'existence et le triomphe futur de la loi de coopération pour la vie ont été annoncés par le prophète ISAÏE :

*« Le loup habitera avec l'agneau,
Et la panthère se couchera avec le chevreau;
Le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse, seront
ensemble,
Et un petit enfant les conduira. » (11, 6-7)*

Cela sera, parce que la nouvelle « loi » — c'est-à-dire un changement profond dans la structure psychique et physique des êtres — remplacera l'ancienne « loi », d'abord dans la conscience, puis dans les désirs et les affectations, enfin dans la structure organique des êtres.

Les « lois » se succèdent et changent. Elles ne sont pas des entités métaphysiques immuables. Il en va de même des « principes » et des « idées » :

*« Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme
pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'Homme est
maître même du sabbat. » (Marc, 2, 27-28)*

Voilà le rapport entre les êtres, d'une part, et les lois, les principes et les idées, d'autre part.

Les lois, les principes et les idées, ne sont-ils donc pas réels ?

Ils le sont bien, mais leur réalité n'est pas celle de l'existence séparée des êtres, celle des entités métaphysiques peuplant un monde ou plan — un monde de lois, de principes et d'idées — qui leur soit propre. Le monde spirituel n'est pas un monde de lois, de principes et d'idées ; il est le monde des êtres spirituels — des âmes humaines, des Anges, des Archanges, des Principautés, des puissances, des Vertus, des Dominations, des Trônes, des Chérubins, des Séraphins et de la Sainte Trinité de l'Esprit Saint, du Fils et du Père.

Quelle est alors la réalité des lois, des principes et des idées ?

Elle est dans leur parenté structurelle spirituelle, psychique et corporelle. Tous les êtres manifestent une parenté universelle et portent témoignage de leur origine commune et de leur archétype commun. Or cet archétype commun — que la Kabbale appelle « Adam Kadmon » — est la loi, le principe et l'idée de tous les êtres. « L'image et la ressemblance de Dieu » (Genèse, I, 26) en Adam est la loi en vertu

de laquelle « il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre » (Ibid.)

Adam est la loi, le principe et l'idée de tous les êtres de la nature parce qu'il est leur synthèse prototypique.

Or le réalisme a raison lorsqu'il affirme la réalité des Universaux, car ils sont les traits structurels de l'Archétype de tous les êtres particuliers. Le nominalisme, lui aussi, a raison lorsqu'il enseigne qu'il n'y a d'autres réalités dans le monde que des êtres individuels et que les Universaux ne se trouvent pas parmi ces êtres-là.

L'Hermétisme regarde le Logos qui est devenu Homme comme l'Universel Archétypique devenu l'Être particulier parfait. Pour l'Hermétisme chrétien, la controverse entre le réalisme et le nominalisme n'existe pas.

3. L'antinomie « foi - science empirique »

*« Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme
un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne :
transporte-toi d'ici là-bas, et elle se transporterait; rien
ne vous serait impossible », dit le Maître (Matth. 17, 20)*

*« Et la Science prit un grain d'hydrogène et fit sortir
l'énergie emprisonnée dans ce grain-là et réduisit la
montagne en poussière » — réplique le vingtième
siècle.*

Voilà où nous en sommes quant à l'antinomie de la foi et de la science empirique.

Notre foi ne transporte pas les montagnes, mais l'énergie que la science nous a appris à manier peut bien les réduire en poussière.

Est-ce parce que nous n'avons pas le grain de sénevé de la foi ?

Est-ce parce que nous avons concentré tous nos efforts sur la tâche de l'approfondissement du secret contenu dans un grain d'hydrogène au lieu de nous efforcer d'acquiescer la foi comme un grain de sénevé ?

Pour pouvoir répondre à ces questions il nous faudra d'abord nous rendre compte de ce qu'est la foi et de ce qu'est la science empirique.

La foi.

La foi qui peut — lorsqu'elle est comme un grain de sénevé — transporter des montagnes, est-elle identique avec la foi-croyance, avec le sentiment de certitude à l'égard d'une doctrine ? — Est-elle aussi identique

avec la foi-confiance, avec l'absence du doute quant à la sûreté de l'autorité d'un témoin ou d'un témoignage ? Est-elle enfin identique avec la foi-espérance, avec l'optimisme à l'encontre du pessimisme ?

Bref, nous suffit-il de n'avoir point de doute pour que « rien ne nous soit impossible » ?

Maints fous manifestent une absence complète de doute à l'égard de leurs illusions ou de leurs idées fixes. Ils devraient donc pouvoir faire des miracles, si la foi n'était autre chose que l'intensité de la croyance, de la confiance et de l'espérance, dues à l'absence de doute.

Or l'intensité seule de la croyance, de la confiance et de l'espérance n'est pas la foi que l'Évangile a en vue. Il est évidemment question non de l'intensité seule de la certitude mais bien de l'intensité de la certitude de la vérité. S'il n'en était pas ainsi, les fous seraient des thaumaturges et la folie serait l'idéal.

La force qui peut transporter une montagne doit être égale à celle qui l'a entassée. La foi qui peut transporter des montagnes ne peut donc être ni une opinion intellectuelle ni un sentiment personnel de n'importe quelle intensité. Elle doit être la résultante de l'union de l'être pensant, sentant et désirant humain avec l'Être cosmique — avec Dieu.

La foi transportant des montagnes est donc l'union complète — ne fut-ce que pour un instant — de l'homme et de Dieu.

C'est pourquoi l'illusion ne peut point engendrer la foi et c'est aussi pourquoi les miracles dus à la foi sont des témoignages de la vérité — et non seulement de la sincérité — de la croyance, de la confiance et de l'espérance de celui par qui ils sont opérés. Les miracles sont des fruits de l'union de l'homme entier ou concentré avec la Vérité, la Beauté et le Bien cosmique — avec Dieu. Ils sont des opérations de la magie divine — humaine qui est et sera toujours basée sur la constellation spirituelle « Dieu-Homme » : en d'autres termes, cette magie opère toujours « au nom de Jésus-Christ », conformément à la formule :

« Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. »
(ὁ πατήρ μου ἕως ἄρτι ἐργάζεται, καὶ γὰρ ἐργάζομαι. —
Pater meus usque modo operatur, et ego operor. (Jean, 5, 17).

Or la foi à laquelle « rien n'est impossible » est l'état de l'âme où « Dieu agit, et l'âme aussi agit ». C'est l'état de l'âme concentrée sur la vérité à laquelle Dieu ajoute l'intensité de la certitude et la puissance qui rendent les miracles possibles. Elle est la magie due à l'union de deux mages : Dieu et l'homme.

Elle n'est donc ni la certitude logique, ni la certitude de l'autorité, ni l'acceptation du témoignage digne de foi — elle est l'union de l'âme avec Dieu atteinte par l'effort de la pensée, par la confiance en ce qui est digne de confiance, par l'acceptation du témoignage digne de foi,

par la prière, la méditation, la contemplation, par l'effort moral pratique et par beaucoup d'autres voies et efforts qui aident à ouvrir l'âme au Souffle divin.

La foi est le Souffle divin dans l'âme, tout comme l'espérance est la Lumière divine et l'amour est le Feu divin dans l'âme.

La science empirique

La chaleur, la vapeur, le magnétisme, l'électricité, l'énergie nucléaire — tant de forces puissantes asservies par l'homme grâce au travail prodigieux de la science empirique ! C'est grâce à elle que nous pouvons converser avec nos amis à travers l'océan, voir ce qui se passe à une distance de milliers de kilomètres, être en une heure au chevet d'un malade dans un autre pays, appeler au secours, lorsque nous sommes en détresse sur mer, dans les montagnes ou dans le désert. C'est toujours grâce à elle que nous pouvons entendre la voix d'une personne qui est morte il y a des dizaines d'années, que nous pouvons marcher après avoir perdu une jambe, que nous pouvons voir loin en étant myopes, que nous pouvons entendre en étant presque sourds.

A quoi tient le succès fabuleux de la science ? Quel est le principe de base qui l'explique ?

C'est le doute. Car c'est grâce au doute de l'expérience des sens que la science a pu établir que ce n'est pas le soleil qui se meut au ciel mais bien la terre qui se meut autour de lui. C'est parce qu'on a douté de la fatalité que l'on a cherché et trouvé des traitements pour guérir les maladies autrefois incurables. C'est parce qu'on a douté des traditions du passé que la science empirique a découvert l'évolution biologique, les hormones, les enzymes, les vitamines, la structure de l'atome, l'inconscient.

Car le doute est à la racine même de toute question et la question est la base de toute quête, de toute recherche. Le doute est donc le père de la méthode scientifique. C'est lui qui est le « primus motor », le principe qui a mis en mouvement une fois cette prodigieuse machine consistant en laboratoires, observatoires, bibliothèques, musées, collections, universités, académies et associations savantes.

Le doute a donné le mouvement. Mais la fécondité de ce mouvement doit-elle être attribuée au doute seul ? Le doute seul suffit-il pour faire des découvertes ? Ne faut-il pas croire au moins à la possibilité de telles découvertes avant de s'engager sur le chemin qui y conduit ?

Il le faut évidemment. La science empirique a le doute pour père et la foi pour mère. Elle doit sa fécondité à la foi, tout comme elle doit sa force motrice au doute.

De même que le « doute scientifique » est sous-jacent à la science empirique comme méthode, de même une « foi scientifique » est sous-jacente à la même science comme principe de fécondité. Newton doutait de la théorie traditionnelle de la « pesanteur », mais il croyait à l'unité du monde, donc à l'analogie cosmique. Aussi parvint-il à la loi cosmique de la gravitation en partant du fait d'une pomme tombée de l'arbre. Le doute mit sa pensée en mouvement; la foi la rendit féconde.

Quels sont les dogmes de la foi scientifique ? Voici le credo scientifique : —

« Je crois en une seule substance, la mère de toutes les puissances qui engendre les corps et la conscience de toutes choses, visibles et invisibles. »

Je crois en un seul Seigneur, l'Esprit Humain, le fils unique de la substance du monde, né de la substance du monde après tous les siècles de l'évolution, le reflet en raccourci du grand monde, lumière épiphénoménale de l'obscurité primordiale, vrai reflet du vrai monde, au sommet d'une évolution qui procède par essai et erreur, non pas engendré ou créé, consubstantiel à la substance-mère, et par qui le monde entier peut être reflété. C'est lui qui, pour nous, les hommes, et pour notre utilité, est monté des ténèbres de la substance-mère.

Il a pris chair de la matière par l'action de l'évolution, et il s'est fait Cerveau Humain.

Bien qu'il soit détruit avec chaque génération qui passe, il se forme de nouveau dans chaque génération suivante, suivant l'Hérédité. Il est appelé à monter à la connaissance compréhensive du monde entier et à siéger à la droite de la substance-mère qui le servira dans sa mission de juge et de législateur, et son règne n'aura pas de fin.

Je crois en l'Évolution, qui dirige tout, qui donne la vie à l'inorganique et la conscience à l'organique, qui procède de la substance-mère et façonne l'esprit pensant. Avec la substance-mère et l'esprit humain elle reçoit même autorité et même importance. Elle a parlé par le progrès universel.

Je crois en la Science une, diligente, universelle et civilisatrice. Je reconnais une seule discipline pour l'élimination des erreurs et j'attends les fruits futurs des efforts collectifs du passé et la vie de la civilisation à venir — Ainsi soit-il. »

Voilà les douze articles de la foi scientifique qui ont fondé l'effort scientifique pendant des siècles et causé le martyre de nombreux hommes au nom de la science.

Comparez ce credo au credo traditionnel chrétien, article par

article, et il en ressortira toute la portée de l'antinomie « foi - science empirique ».

La synthèse

La substance unique à la base de la multiplicité des phénomènes; *l'esprit humain* capable de réduire cette multiplicité à l'unité; *l'évolution* à laquelle l'esprit humain doit son existence et la collaboration avec laquelle elle promet à l'esprit humain son développement futur jusqu'à ce qu'il devienne la maître de l'évolution; *l'effort collectif* et organisé, selon la méthode du doute et de la vérification empirique continué de siècle en siècle — voilà les quatre dogmes principaux de la foi scientifique.

La substance, l'esprit humain, l'évolution et la méthode scientifique constituent les quatre « lettres » du Tetragrammaton, du « nom ineffable », de la science.

Éliphas LÉVI accorde beaucoup d'importance au rôle que joue dans les évocations de la magie noire l'emploi du nom HVHJ (lu Havajot) qui est l'inversion du Tetragrammaton sacré JHVH. Et comme le Tetragrammaton est la loi de la causalité (succession du principe actif, du principe passif, du principe neutre et leur manifestation; ou encore la cause efficiente, la cause matérielle, la cause finale et le phénomène) partant de la raison, il conclut que l'inversion du Tetragrammaton est la formule magique du chaos et de la déraison.

Pourtant c'est précisément le Tetragrammaton inverse qui est l'Arcane de la science empirique. Car c'est le principe passif de la substance ou de la matière que la science empirique considère comme le premier, comme le « principe » par excellence, tandis que le principe neutre (l'esprit humain) le suit, et le principe actif (la méthode) termine la série.

En effet si le Jod est le principe actif (la cause efficiente), le premier Hé est le principe passif (la cause matérielle), le Vav est le principe neutre (la cause finale) et le deuxième Hé est le phénomène entier qui en résulte dans le nom Jod - Hé - Vav - Hé (יהוה), le nom inverse alors Hé - Vav - Hé - Jod (הויה) serait la série : « principe passif - principe neutre - principe passif - principe actif » ou « matière, raison, évolution, méthode scientifique ».

La série HVHI veut dire que rien ne précède la matière, que rien ne la meut; elle se meut d'elle-même; que l'esprit est l'enfant de la matière; que l'évolution est la matière qui engendre l'esprit; et qu'enfin, l'esprit, une fois né, est l'activité de la matière en évolution qui prend conscience d'elle-même et prend l'évolution entre ses mains.

Or le Tetragrammaton inverse est sans doute la formule-synthèse de la science empirique.

Est-elle celle du chaos et de la déraison ?

Non. Elle est le reflet de miroir de la formule esprit - matière - évolution - individualité ou du « nom sacré » JHVH. Elle n'est pas la formule de la déraison, comme elle n'est pas celle de l'intelligence, elle est la *formule de la ruse*, c'est-à-dire de l'intelligence reflétée.

Elle n'est pas la formule logique, la formule du Logos, mais bien celle du Serpent de la Genèse « qui fut le plus rusé de tous les vivants » visant à l'expansion horizontale de leur conscience (« des champs »). Le but final de la logique du Serpent ou de la ruse est de devenir « *comme Dieu* », non pas de devenir Dieu. « *Devenir comme* », voilà l'essence de la ruse et voilà aussi le sens de la foi scientifique, du credo scientifique qui n'est que la paraphrase et le développement de la promesse du Serpent : « vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Gen. 3, 5).

Ouvrir les yeux, être comme des dieux, connaissant le bien et le mal, voilà le grand arcane de la science empirique. C'est pourquoi elle est dédiée à la cause de l'éclaircissement (« ouvrir les yeux » pour l'horizontalité), c'est pourquoi elle aspire à la puissance absolue de l'homme (« comme des dieux ») et c'est pourquoi, enfin, elle est intrinsèquement amoral ou *moralement neutre* (« le bien et le mal »).

Nous trompe-t-elle ? Non. Elle ouvre *en effet* nos yeux et, grâce à elle, nous avons une vision *plus large* dans l'horizontalité : elle nous donne *en effet* le pouvoir sur la nature et nous en rend souverains ; elle nous est *en effet* utile, peu importe que ce soit pour le bien ou pour le mal.

La science empirique ne nous trompe point, le Serpent n'a pas menti, *sur le plan où sa promesse et sa voix étaient audibles*.

Sur le plan de l'expansion horizontale (les « champs » de la Genèse) le Serpent tient bien sa promesse. Mais à quel prix sur le plan vertical ?

Quel est le prix de l'éclaircissement scientifique, de ce fait qu'il « ouvre les yeux » dans l'horizontalité, c'est-à-dire sur l'aspect *quantitatif* du monde ? Le prix en est l'obscurcissement de son aspect *qualitatif*. Plus on a les « yeux ouverts » pour la quantité, plus on devient aveugle pour la qualité. Pourtant tout ce qu'on entend par le « monde spirituel » n'est que qualité et toute expérience du monde spirituel est due à ce que les « yeux sont ouverts » pour la qualité, pour l'aspect *vertical* du monde. Même le nombre n'a d'autre sens dans le monde spirituel que celui de qualité. « Un » signifie là l'unité,

« deux » — la dualité, « trois » — la trinité, et « quatre » — la dualité des dualités. Le monde *vertical*, le monde spirituel, est celui des *valeurs*, et, comme la valeur des valeurs est l'être individuel, il est le monde des êtres individuels, des entités. Les Anges, les Archanges, les Principautés, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins sont autant de valeurs individualisées ou d'entités. Et la *valeur suprême* est l'Entité suprême — Dieu.

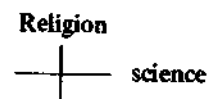
La science réduit la qualité à la quantité. C'est ce qu'elle appelle « connaissance ». Ainsi les couleurs prismatiques, le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet perdent pour la science leurs qualités de rouge, d'orangé, etc. et deviennent des quantités — des chiffres exprimant les différentes fréquences ou longueurs d'ondes de la vibration qu'on appelle « lumière ». La lumière, elle aussi, est réduite à la quantité. Elle n'est qu'une formule exprimant les facteurs quantitatifs d'une vibration dépourvue de toute qualité.

Faut-il donc tourner le dos à la science empirique parce qu'elle accomplit la promesse du Serpent en nous ouvrant les yeux pour le monde quantitatif puisque le prix à payer est d'être aveugle pour le monde qualitatif ?

Que faire face au choix entre la science et la religion ?

Mais faut-il choisir ? Ne suffirait-il pas de donner à ces deux aspirations non ce qu'elles s'arrogent, mais ce qui leur est propre ?

En effet, s'il n'y a pas de science empirique religieuse ni de religion scientifique, il y a des savants religieux et des religieux savants. Pour être honnêtement, c'est-à-dire sans compromis de conscience, savant religieux ou religieux savant, il faut *ajouter* à l'aspiration nettement horizontale l'aspiration nettement verticale, c'est-à-dire vivre sous le signe de la croix :



Cela veut dire qu'on sépare nettement les aspects quantitatifs des aspects qualitatifs du monde et qu'on se rend compte de la différence précise entre la fonction d'un mécanisme et l'action d'un sacrement. Car le monde entier a son côté mécanique et son côté sacramental. Dans le livre de la Genèse, Moïse décrit le monde-sacrement ; l'astrologie moderne est en train de décrire le monde-machine. L'un nous parle du « Quoi » et l'autre du « Comment » du monde. Le « comment » c'est le mécanisme ; le « quoi » c'est l'essence. Le mécanisme est saisissable par la quantité ; l'essence se révèle par la qualité.

Et le credo scientifique ? Comment l'accorder avec le credo chrétien ? Car il n'est pas seulement l'expression de la croyance à la quantité, mais aussi — et surtout — de la croyance à des *valeurs* contraires à celles du credo chrétien.

Je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci :

Crucifiez le Serpent. Mettez le Serpent — ou le credo scientifique — à la croix de la Religion et de la Science — il s'ensuivra une métamorphose du Serpent. Le credo scientifique deviendra alors ce qu'il est en réalité : le reflet de miroir du Verbe créateur. Il ne sera plus *vérité* ; il sera *méthode*. Il ne dira plus — « au commencement est la substance ou matière », mais il dira : « pour connaître le mécanisme du monde tel qu'il est fait, il me faut choisir la méthode où on fait abstraction de l'origine de la matière et de ce qui, du dehors, l'a mise en mouvement ». Et il ne dira plus : « le cerveau produit la conscience », mais il dira : — « pour connaître le fonctionnement du cerveau, il me faut le considérer *comme si* la conscience était causée par lui ».

La première métamorphose de la foi scientifique sera donc la transformation de ses dogmes métaphysiques en postulats méthodiques. Son reniement de Dieu, de la création et de l'esprit antéphénoménal devient la méthode de « l'ignorance savante » (« docta ignorantia ») qui n'est rien d'autre que la concentration sur le domaine qui lui est propre.

Cette métamorphose sera tôt ou tard suivie d'une autre, à savoir celle du changement de la volonté même qui se manifeste dans la foi scientifique. La *volonté-de-puissance* visant à la croissance illimitée de la maîtrise de l'homme sur la nature, pour le bien ou pour le mal, perdra graduellement son indifférence morale et sera de plus en plus inclinée au bien — elle se transformera en *volonté-de-service*. Et c'est ainsi que la foi scientifique subira une transmutation alchimique et que la science empirique cessera d'être amoral ou moralement indifférente. Elle prendra parti pour ce qui est constructif, pour ce qui sert la santé, la vie et le bien-être de l'humanité. Après quoi elle sera ouverte à toutes les innovations méthodiques que comporteront les tâches particulières et finira, un jour, par s'adonner aux forces vitales constructives du monde avec le même zèle et la même intensité qu'elle s'attache aujourd'hui aux forces qui proviennent de la destruction (chaleur due à la combustion, électricité due à la décomposition ou la friction, énergie nucléaire due à la destruction des atomes...). Cela à son tour comportera le changement de la méthode scientifique en ce sens que l'ignorance

voulue du monde spirituel sera abandonnée parce que périmée...

Mais tout cela ne pourra avoir lieu qu'après qu'un certain nombre de savants auront « placé sur une perche le serpent d'airain » c'est-à-dire auront ajouté, dans leur for intérieur la *verticale* de la Religion à l'horizontale de la Science empirique. Cela neutralisera le poison de la foi scientifique et la transformera en servante de la vie.

Tel est le conseil divin donné à Moïse dans le désert entre la montagne de Hor et le pays d'Édom.

« Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie » (Nombres, 21, 5-9).

Nous avons besoin, nous aussi, aujourd'hui dans le désert où nous sommes, du Serpent d'airain placé sur une perche pour le regarder et sauver ainsi notre vie spirituelle.

Or la synthèse de la science et de la religion n'est pas une théorie quelconque, mais bien l'acte intérieur de la conscience qui consiste à ajouter la verticale spirituelle à l'horizontale scientifique ou, en d'autres termes — *l'acte d'ériger le Serpent d'airain*.

Il faut dire que cela n'est pas seulement un conseil biblique ou le désir pieux d'un homme solitaire affligé par les ravages que la foi scientifique, appuyée par les succès de la science empirique, ont porté à la vie spirituelle de l'humanité, mais c'est déjà un fait accompli. Le grand savant contemporain Pierre TEILHARD DE CHARDIN (qui est en même temps le Père Pierre Teilhard de Chardin) a, en double connaissance de cause, érigé très haut le Serpent d'airain pour notre temps. Son livre : *Le phénomène humain* (Éditions du Seuil), ainsi que l'ensemble de ses œuvres, est la synthèse *réalisée* de l'antinomie « foi - science empirique », en ce sens qu'un vrai savant qui fut un vrai croyant a réussi à unir l'horizontale de la science (et quelle horizontale !) à la verticale de la religion (et quelle verticale !).

Il faut encore ajouter qu'il n'est pas seul et qu'il y a bien des gens qui conservent la vie en regardant le Serpent d'airain.

Quant à nous hermétistes, nous voilà en face d'une œuvre qui aurait dû être accomplie par nous, mais qui ne le fut pas parce que nous n'avons pas voulu embrasser de tout notre cœur ni la cause de la science et sa discipline, ni celle de la religion avec sa discipline. Nous insistions sur une science à nous et une foi à nous. C'est pourquoi personne d'entre nous n'était à même d'ériger le

Serpent d'airain pour notre temps. Car pour pouvoir le faire, il aurait fallu être à la fois vrai savant selon les règles de l'Académie et vrai croyant selon les critères de l'Église.

Qui de nous n'avait, dans sa jeunesse au moins, applaudi à la maxime hautement énoncée par PAPUS : « Ni Voltaire, ni Loyola ! » ? Ce qui veut dire : ni doute ni foi.

Le résultat en est que nous doutons un peu et croyons un peu. Nous n'avons pas assez d'esprit critique là où il serait à propos et nous en avons pourtant assez pour rendre notre foi boiteuse là où il s'agit d'une acceptation sans réserve des valeurs spirituelles offertes à notre appréciation. « Ni Voltaire, ni Loyola » veut dire en pratique « un peu de Voltaire et un peu de Loyola », car on ne peut se passer tout à fait ni du doute ni de la foi.

En voilà un — j'ai toujours en vue le Père Teilhard DE CHARDIN — qui avait le courage de dire « Et Voltaire et Loyola » et d'être savant véritable en même temps que Jésuite. Il avait accepté héroïquement la croix du doute voltairien et de la foi ignatienne. Le résultat en est la vision pleine de lumière de la marche évolutive du monde sous l'impulsion du Serpent vers le but final assigné par la Providence.

N'ayons donc pas peur, nous aussi, de devenir comme « l'Ermite » du Tarot qui s'est revêtu de l'habit de la foi et que le doute amène à sonder le sol avec le bâton ! La lampe qu'il tient, sa lumière, est celle qui jaillit de l'opposition de la foi et du doute !

Le don du Noir Parfait

Les Arcanes du Tarot, j'y insiste, sont des exercices spirituels. Et le neuvième Arcane, « l'Ermite », est l'un de ces exercices.

C'est pourquoi les méditations précédentes sur les trois antinomies ne visaient pas tant à une solution valable pour tout le monde qu'à l'effort spirituel orienté vers la solution de ces antinomies. Vous pouvez les résoudre d'une manière plus profonde et plus satisfaisante. La solution que je viens de proposer n'est qu'une *illustration concrète* (qui je le sais est loin d'être la meilleure) de l'effort individuel à l'œuvre dans l'exercice spirituel spécial qui consiste à vous placer en face d'une thèse et d'une antithèse, et de rendre les deux aussi claires que possible — je dirais : de lumière cristallisée — de sorte que toute la lumière intellectuelle qui est à votre disposition soit épuisée pour les deux thèses opposées. Vous arrivez alors à un état de l'esprit où tout ce que vous savez et concevez clairement est mis dans la thèse et dans son antithèse de sorte qu'elles soient comme deux rayons de lumière, tandis que votre esprit lui-même

est plongé dans l'obscurité. Vous ne savez et ne voyez plus rien que la lumière de ces thèses contraires; en dehors d'elles ne subsiste que l'obscurité.

L'heure est alors venue d'entreprendre la chose essentielle de l'exercice, à savoir *l'effort de puiser la clarté de l'obscurité*, l'effort visant à connaître ce qui vous paraît être non seulement inconnu mais inconnaissable.

En effet toute « antinomie » sérieuse signifie psychologiquement : « la lumière que je possède s'est polarisée sur deux pôles; entre ces deux pôles lumineux, il n'y a que ténèbres ». Or c'est de ces ténèbres qu'il faut puiser la solution de l'antinomie, la synthèse. Il faut *créer* la lumière de l'obscurité. On pourrait dire qu'il s'agit là d'un acte analogue au « Fiat lux » du premier jour de la Création.

L'expérience nous enseigne qu'il y a deux espèces de ténèbres dans le domaine de la conscience. L'une est celle de l'ignorance, de la passivité et de la paresse qui est l'obscurité « infra-lumière ». L'autre est par contre l'obscurité de la connaissance supérieure, de l'activité intense et de l'effort encore à faire — elle est « ultra-lumière ». C'est de cette dernière dont il est question dans les cas où il s'agit de résoudre une antinomie, de trouver la synthèse.

La littérature hermétiste moderne (du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles) fait état de la « neutralisation des binaires » c'est-à-dire de la méthode par laquelle on trouve le troisième terme ou le terme neutre pour les deux termes (« binaire ») correspondant au principe actif et passif. Ainsi vous trouverez dans le *Traité élémentaire de Science Occulte* de PAPUS (septième édition, page 121) les exemples suivants de cette « neutralisation » :

Père (+) — Mère (—) — Enfant (n)

Lumière (+) — Ombre (—) — Pénombre (n)

Soleil (+) — Lune (—) — Mercure (n)

La méthode de la « neutralisation des binaires » (le terme était en usage en Russie; je ne suis pas sûr qu'il le soit en France) est généralement considérée par les auteurs hermétistes et occultistes comme méthode traditionnelle de l'Hermétisme.

Or un binaire peut être « neutralisé » de trois manières différentes : 1) en haut (synthèse); 2) dans l'horizontale (compromis); 3) en bas (mélange). La neutralisation en haut a lieu lorsqu'on trouve le terme neutre sur un plan supérieur au plan du binaire lui-même :

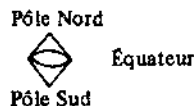


La neutralisation dans l'horizontale s'accomplit en trouvant le terme médian entre les deux termes du binaire sur le plan du binaire lui-même : $\frac{+}{-}$. La neutralisation en bas est effectuée lorsqu'on réduit le binaire à un troisième terme sur un plan inférieur à celui du binaire par la voie du mélange :



Pour illustrer les trois modes de « neutralisation » des binaires, prenons comme exemple le « corps des couleurs » (Farbenkörper) du savant allemand OSTWALD.

« Le corps des couleurs d'Oswald est formé de deux cônes :



Ce corps a donc un « pôle nord », un « pôle sud » et un « équateur ».

Le « pôle nord » est le **point blanc** qui est la synthèse de toutes les couleurs. C'est la lumière blanche qui se différencie de plus en plus au fur et à mesure qu'elle descend vers l'Équateur. Là les couleurs atteignent le maximum de leur différenciation et de leur intensité individuelle. Ainsi, par exemple, le rouge n'est qu'en potentialité au point du « pôle nord », puis il devient rosâtre lorsqu'il descend d'un degré vers le bas, puis rose, puis rougeâtre pour devenir rouge vif lorsqu'il arrive à l'équateur. L'équateur est donc constitué de sept couleurs au maximum de leur intensité.

Les mêmes couleurs, en continuant leur descente de l'équateur vers le « Pôle sud », perdent graduellement leur lumière chromatique et s'obscurcissent. Lorsqu'elles atteignent le « Pôle sud » elles perdent leurs distinctions et deviennent toutes également *noires*. Le « Pôle sud » est donc le **point noir** du « corps des couleurs », comme le « Pôle nord » en est le *point blanc*.

Le « point blanc » est la synthèse de toutes les couleurs; c'est leur « neutralisation en haut », dans la lumière. « L'équateur » est la région de la distinction maximum des couleurs. C'est là que l'on peut établir la transition d'une couleur à l'autre. C'est la région où la « neutralisation dans l'horizontale » peut être effectuée. « Le point noir » enfin est celui de la confusion de toutes les couleurs, le point où elles se perdent dans l'obscurité. C'est la région de la « neutralisation en bas ».

Ce « corps des couleurs » inventé par OSTWALD, au profit de l'indus-

trie textile, permet d'indiquer précisément la latitude et la longitude de toute nuance et de tout degré d'intensité de chaque couleur. Mais, et à l'insu de son auteur, il peut, dans les méditations hermétiques, constituer une base importante pour une chaîne d'analogies.

Nous pouvons donc, par analogie, concevoir le « point blanc » ou le « Pôle nord » du corps des couleurs comme celui de la *sagesse*, « l'équateur » comme celui de la famille des sciences particulières du savoir humain, et le « point noir » ou le « Pôle sud » comme celui de l'*ignorance*. Or la Sagesse est la synthèse en haut de toutes les sciences particulières du savoir humain. Elle les contient en même temps, indifférenciées, comme la lumière blanche contient les sept couleurs prismatiques. La « neutralisation » ou la synthèse, par exemple du binaire « jaune-bleu », peut être effectuée par l'ascension vers le « point blanc » de la sagesse.

L'autre méthode pour trouver le troisième terme du binaire « jaune-bleu » consisterait à situer sur l'équateur des couleurs prismatiques le point sur l'échelle de la transition du jaune au bleu qui est exactement au milieu de la distance qui sépare le « point le plus jaune » du « point le plus bleu ». Ce sera le point *vert*.

Il y a enfin une troisième méthode de la « neutralisation » — dans la direction vers le bas de « l'équateur ». C'est la direction vers le « point noir » où les couleurs particulières disparaissent dans l'obscurité. La « neutralisation » du binaire « jaune-bleu » aurait donc été effectuée, selon cette méthode, lorsqu'on aurait trouvé un point sur l'échelle du Cône renversé du « corps des couleurs » où le jaune et le bleu cessent d'être discernables en se fondant dans un brun foncé.

Si nous prenons maintenant, au lieu du binaire « jaune-bleu », celui de « mathématique - science descriptible » ou « mathématisme-phénoménalisme » pour y appliquer les trois méthodes de neutralisation, nous obtiendrons une formule de synthèse transcendante, une autre d'accommodement ou d'équilibre, et une troisième d'indifférence. Les voici :

- 1) *Synthèse transcendante* : « Dieu géométrise; les nombres sont créateurs des phénomènes » (formule de Platon et des pythagoriciens).
- 2) *Équilibre* : « Le monde entier est ordre, c'est-à-dire que les phénomènes accusent des limites dues à l'équilibre que nous appelons mesure, nombre et poids » (formule des Péripatéticiens, d'Aristote, etc.).
- 3) *Indifférence* : « Notre esprit réduit les phénomènes

aux nombres en vue de se rendre plus facile la tâche de leur maniement (formules des sceptiques).

Il nous voyons donc que le platonisme était orienté vers le « point blanc » de la sagesse, l'aristotélisme se mouvait dans la région « équatoriale » des distinctions précises, et le scepticisme tendait au « point noir » du nihilisme.

Quant à l'hermétisme, son « Hermite » tient la lampe qui représente le « point lumineux » de la synthèse transcendante; il est enveloppé dans le manteau, tombant en plis, du déploiement des qualités particulières qui a lieu dans la région de « l'équateur »; il s'appuie sur le bâton du tâtonnement, dans le domaine de l'obscurité, dans la région du cône renversé culminant sur le « point noir ». Il est donc un platonicien péripatétique (en route autour de l'équateur), se servant du scepticisme (« bâton ») lorsqu'il marche. C'est pourquoi l'interprétation traditionnelle du neuvième Arcane est la **Prudence**.

La prudence, c'est la conscience constante d'être entre deux obscurités : l'obscurité du point blanc de la synthèse absolue en haut qui éblouit et demande une préparation lente et graduelle de l'esprit pour pouvoir supporter sa lumière sans être aveuglé, et l'obscurité du point noir, du sous-conscient d'en bas. La prudence est en même temps la concentration mobile procédant de « couleur » particulière à « couleur » particulière dans la région « équatoriale », entre les deux pôles opposés. Elle s'enveloppe du manteau de leur « synopsé » non comme science toujours présente à l'esprit, mais comme l'arrière-fond de chaque connaissance particulière, comme la certitude de la *foi* à l'unité qui l'enveloppe sans doute et dont elle est vêtue mais qui est ouverte en avant pour donner de l'espace à l'emploi de la lampe et du bâton — à la *vision orientée* et au *toucher concentré*.

La prudence n'a pas toujours présente à l'esprit, la vision du point « blanc » de la synthèse ni la vision de la « synopsé », de « l'arc-en-ciel » des couleurs. La synthèse unitaire l'enveloppe, comme l'Inconscient enveloppe le conscient, et n'est présente que comme force d'orientation, penchant directeur et impulsion foncière par rapport au Conscient. Jamais la prudence n'élabore un « système absolu » de synthèse de tout savoir. Elle ne s'occupe que des problèmes particuliers *sur le fond de leur synthèse présente dans une couche de conscience plus profonde*. La synthèse générale, comprenant tout, se fait dans une autre couche de la conscience que celle où le « moi » fait le travail intellectuel. C'est ainsi que l'Hermite prudent pourrait vous offrir des dizaines de réponses à des dizaines de questions, en le fai-

sant spontanément et sans souci apparent de leur concordance, et vous auriez l'impression que chaque réponse particulière est absolument « ad hoc » et qu'elle n'est point due à un système intellectuel préconçu. Vous vous demanderez peut-être s'il ne s'agit pas là de « poésie intellectuelle », tant chaque réponse particulière vous paraîtra spontanée et ingénue, en même temps qu'à propos et concluante.

Telle serait la première impression. Toutefois, après avoir mûrement réfléchi, vous trouveriez que toutes ces réponses spontanées et « ad hoc » révèlent derrière elles un « tout », un organisme de synthèse, qu'elles se marient prodigieusement bien et ne constituent, *au fond*, qu'un seul « verbe » articulé.

Alors vous comprendrez le rôle que joue le « manteau » enveloppant l'Ermite lorsqu'il emploie sa lampe pour voir clair dans des problèmes particuliers et son bâton pour sonder le terrain. Le « manteau » est la présence dans une couche de conscience plus profonde de la *vérité toute entière* et c'est elle qui enveloppe et inspire tout travail intellectuel fait par le moi conscient avec sa lampe et avec son bâton à propos des problèmes particuliers. C'est elle qui lui donne la direction et le style et veille à ce que toute solution de tout problème particulier soit en harmonie avec elle. Elle y vit et y est présente comme la certitude de la *foi absolue*, comme la certitude de l'*empreinte* de la vérité d'en haut.

Or l'initié n'est pas celui qui sait tout. Il est un homme qui porte dans une couche plus profonde de sa conscience la vérité, non pas comme un système intellectuel, mais comme une couche de son être, comme un « manteau » qui l'enveloppe. Cette vérité-empreinte se manifeste comme certitude inébranlable, c'est-à-dire comme *foi* dans le sens de la *voix de la vérité présente*.

La vérité synthétique est présente dans une couche de la conscience plus profonde que celle de la conscience du moi. Elle se trouve dans l'obscurité. C'est de cette obscurité-là que jaillissent les rayons de la lumière des connaissances particulières, des résultats des efforts visant à la « neutralisation des binaires » ou à la « solution des antinomies ». Ces efforts-là sont des excursions dans la région de la couche de la conscience plus profonde, des contacts établis avec l'obscurité intérieure qui est grosse des révélations de la vérité.

Le savoir et le pouvoir puisé dans cette région noire et silencieuse de la certitude lumineuse peut être désigné comme « don du Noir Parfait » — le « *τελειον μέλαν* » mentionné dans le Livre Sacré d'Hermès Trismégiste *Kore Kosmou*.

Le « don du Noir Parfait » se manifeste au terme d'efforts de l'esprit tels que la « neutralisation des binaires » ou la « solution des antinomies ». Il est, peut-on dire, l'essence même de l'Hermétisme et constitue à la fois la méthode qui lui est propre et la faculté de connaissance à laquelle il doit son existence.

Or l'Hermite est l'image spirituelle de celui qui suit la méthode et exerce la faculté du « don du Noir Parfait ». Comme cette méthode comporte une véritable impartialité, c'est-à-dire la recherche de la synthèse des antinomies et du troisième terme des binaires, l'hermétiste doit être nécessairement solitaire, c'est-à-dire ermite. La *solitude*, c'est la méthode même de l'Hermétisme. Car il faut être profondément seul pour pouvoir exercer le « don du Noir Parfait » en face des contraires, des binaires, des antinomies, des partis enfin qui divisent et déchirent le monde de la vérité. Celui qui cherche la synthèse, c'est-à-dire la *paix* véritable, ne prend jamais parti pour ou contre les choses opposées. Et puisque c'est justement le fait de prendre parti qui divise les hommes en groupes opposés, il est seul par nécessité. Il ne peut embrasser sans réserve aucune cause humaine ni être opposé à aucune autre, étant loyal à la cause de la *vérité* qui est la synthèse et la *paix*. Aussi est-il condamné, qu'il le veuille ou non, à la solitude profonde. Il est ermite dans sa vie intérieure, quelle que soit sa vie extérieure. Jamais ne lui sera donnée la joie de plonger dans la collectivité nationale, sociale ou politique. Il n'aura jamais la félicité de partager le poids de la responsabilité avec la multitude, il ne pourra être convive aux festins — et orgies — qu'impliquent des formules comme « nous autres, Français », « nous autres, Allemands », « nous autres, Juifs », « nous autres, royalistes », « nous autres, communistes ». L'ivresse du plongeon dans une collectivité ne lui est pas donnée. Il doit être sobre, c'est-à-dire *seul*. Car la poursuite de la vérité synthétique, qui est la *paix*, implique la prudence et la prudence est la solitude.

C'est pourquoi l'évangile place ceux qui procurent la paix sur la même liste que les pauvres en esprit, les affligés, ceux qui ont faim et soif de justice et ceux qui sont persécutés pour la Justice, en leur assignant un autre bonheur que celui dont ils ont été privés.

« Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu » — est-il dit dans le Sermon sur la Montagne (Matthieu, 5, 9) de ceux qui se refusent à prendre parti en face des vérités partielles et partiales qui divisent le monde, étant dédiés à la cause de la Vérité totale qui unit le monde et lui apporte la *paix*.

Or « l'Hermite » itinérant, avec son manteau, sa lampe et son bâton, est un colporteur de la paix. Il fait son chemin d'opinion en opinion,

de croyance en croyance, d'expérience en expérience — et trace, par le chemin qu'il a parcouru, la voie de la paix entre opinions, croyances et expériences, étant muni toujours de son manteau, de sa lampe et de son bâton. Il le fait seul, parce qu'il *marche* (et personne ne peut marcher pour lui) et parce que son œuvre est la paix (qui est prudence donc solitude).

Pourtant, il ne faut pas avoir pitié de lui. Car il a ses joies et elles sont intenses. Lorsque, par exemple, il rencontre en chemin un autre ermite itinérant, quelle joie, quel bonheur dans cette rencontre de deux solitaires. Cette joie n'a rien de commun avec celle de l'ivresse de se sentir libre de toute responsabilité, sentiment que comporte le plongeon dans la collectivité. C'est au contraire la joie de la responsabilité qui rencontre la même responsabilité, et tous deux partagent et soulagent la responsabilité d'Un Troisième, de celui qui dit de sa vie terrestre :

« Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête »

de celui qui est le Maître que suivent et servent tous les solitaires itinérants du monde. Il est « présent » dans la joie de ceux qui se rencontrent en Son Nom.

Joies encore du silence profond gros des révélations, du ciel étoilé dont la présence solennelle parle en langage d'éternité, des constellations des astres et des pensées et de la respiration de l'air plein de spiritualité ! — Non, il ne faut pas avoir pitié de l'Hermite. Bien qu'il n'ait pas, tout comme son Maître, où reposer sa tête, il est déjà heureux du bonheur que le Maître a promis à ceux qui procurent la paix. Il a le bonheur de participer à l'œuvre du Fils de Dieu en prenant part à la solitude de la vie terrestre du Fils de l'Homme.

Ceux qui procurent la paix, les ermites, ne la procurent point à tout prix et ne procurent pas toute paix sans distinction. Car on peut atteindre la paix de plusieurs façons et il faut encore distinguer entre paix et paix.

Le « corps des couleurs » d'Ostwald peut encore nous servir de base analogique pour les problèmes des différentes espèces de Paix et des différentes manières de la réaliser.

La paix est l'unité dans la diversité. Il n'y a pas de paix où il n'y a pas de diversité et il n'y en a pas où il n'y a que diversité.

Or l'unité où la diversité disparaît n'est pas la paix. C'est pourquoi

le « point blanc » du « corps des couleurs » où toutes les couleurs se noient dans la lumière est bien ce qui rend la paix possible mais ne l'est pas comme tel, en lui-même. De même le « point noir » de ce corps où toutes les couleurs disparaissent dans l'obscurité n'est pas le point de la paix, mais bien le point de la mort de la diversité et des conflits qu'elle peut entraîner. C'est donc « l'équateur des couleurs vives » qui est la région propre à la paix. Les couleurs vives de l'arc-en-ciel paraissant dans la nue sont la manifestation visible de l'idée de la paix parce que l'arc-en-ciel nous fait voir l'unité de la diversité des couleurs. C'est la famille des couleurs toute entière qui se présente à nous comme sept sœurs qui se tiennent par la main.

Aussi l'arc-en-ciel est-il le signe de la paix (ou alliance) entre le ciel et la terre dans la *Genèse* de Moïse :

« Et Dieu dit : c'est ici le signe de l'alliance que j'établirai entre moi et vous, et tous les êtres vivants qui sont avec vous pour les générations à toujours : j'ai placé mon arc dans la nue, et il servira de signe d'alliance entre moi et la terre » (Gen., 9, 12).

Or quatre espèces de paix, comprises comme élimination des conflits ou des oppositions, sont possibles : la paix transcendante ou « nirvanique », la paix immanente ou « catholique », la paix de la prédominance ou « hégémonique », et la paix de la mort ou « nihiliste ».

La paix transcendante ou « nirvanique » correspond au point blanc du corps des couleurs. La paix immanente ou « catholique » serait la manifestation vive simultanée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et correspondrait à l'« équateur » du « corps des couleurs ». La paix de la prédominance ou « hégémonique » correspondrait à la faculté qu'aurait eue une couleur particulière d'éclipser les autres couleurs et de les engloutir dans la région de l'« équateur des couleurs » de sorte qu'il n'y resterait plus qu'une seule couleur.

La paix de la mort ou « nihiliste » correspondrait au « point noir » du « corps des couleurs » et signifierait le nivellement absolu de toute diversité.

De ces quatre espèces de « paix », seule la paix que nous avons dite « immanente » ou « catholique » (universelle) est la paix réelle et véritable. C'est la paix de la *fraternité* et du complément mutuel.

Comme c'est cette paix que « l'Hermite » a pour idéal, il n'est pas présenté sur la Lame dans la posture « padmasana » de la méditation bouddhique ou yoguiste visant à la paix transcendante du Nirvana, il n'est pas présenté non plus assis sur le trône de la puissance et faisant

le geste de commandement, ni enfin gisant endormi ou mort sur le sol, mais il y est présenté en *marche*. Il marche, il fait le tour de « l'équateur » des couleurs vives du « corps des couleurs » et son chemin est celui de la paix comprise dans le sens de l'unité dans la diversité.

Il s'ensuit que l'Hermite, c'est-à-dire l'hermétiste sérieux, n'est point « neutraliste » bien qu'il applique son esprit à la « neutralisation » des binaires ou des polarités, à la solution des antinomies ou des oppositions et à la paix de l'arc-en-ciel ou à l'unité dans la diversité. Il sait dire « non » aux tendances visant à la fausse paix — celle de l'indifférence transcendante, de l'assujettissement et du nihilisme — tout comme il sait dire « oui » à tout ce qui vise à la paix véritable de l'unité dans la diversité.

Il sait dire « oui » et « non », ces deux mots magiques par lesquels la volonté est forte et sans lesquels elle s'endort. « Oui et non » c'est la vie même de la volonté, sa loi suprême et unique. La volonté ne connaît pas de troisième terme entre, en dehors, au-dessus ou au-dessous de « oui et non ». « Amen » et « anathema » sont, non seulement les formules solennelles liturgiques résumant l'affirmation et la négation ultimes, mais encore celles de la volonté qui vit et qui veille. La volonté comme telle n'est jamais impartiale, neutre et indifférente. Car ce n'est que dans le « oui » et le « non » que la volonté vit et veille.

Nous voici arrivés à une antinomie de plus — l'antinomie *pratique* — « sagesse-volonté » ou « synthèse universelle - action particulière » ou encore « savoir-vouloir ».

Il faut savoir, c'est-à-dire voir l'unité dans la diversité, et il faut vouloir, c'est-à-dire trancher l'unité contemplée avec l'épée aiguë, à deux tranchants, du « oui » et du « non », de la volonté. Devenir contemplatif revient à l'inactivité. Devenir actif revient, en dernière analyse, à l'ignorance.

On peut bien choisir le genre de vie contemplatif mais à quel prix ? Quel est le prix à payer que comporte la contemplation comme chemin principal et préoccupation centrale de la vie ?

Un bateau porte des passagers et l'équipage composé du capitaine, des officiers et des matelots. Il en est de même avec le bateau de la société humaine qui voyage de siècle en siècle. Lui aussi porte équipage et passagers : L'équipage veille à ce que le bateau suive sa route et que les passagers soient sains et saufs. Choisir le genre de vie contemplatif implique la décision de devenir passager du bateau de la société humaine et de laisser la responsabilité de la route, du bien-être pour soi-même et les autres passagers, à l'équipage — au capitaine, aux

officiers et aux matelots. On devient passager du bateau de l'histoire humaine, lorsqu'on choisit le genre de vie contemplatif. Voilà le prix moral de ce choix.

Il faut cependant se garder de conclure trop facilement et superficiellement que tous les religieux des ordres dits contemplatifs et les ermites sont des passagers. Car parmi ces « contemplatifs » se trouvent souvent, non seulement des matelots et des officiers de l'équipage, mais encore des capitaines. C'est parce que leur œuvre et leur but sont essentiellement *pratiques*, bien que spirituels, qu'il en est ainsi. La *prière*, le service divin, l'étude et la vie disciplinée et austère constituent un effort très actif et efficace pour tracer la route et fixer le but du bateau de l'histoire humaine spirituelle. A vrai dire, ce sont ces « contemplatifs » qui portent consciemment et volontairement le gros de la responsabilité en ce qui regarde la route spirituelle du bateau et le bien-être spirituel de son équipage et de ses passagers. Pour ces ordres, « contemplatif » signifie effort spirituel et responsabilité spirituelle, tandis que « contemplatif », dans le sens où l'on choisit le pôle du voir aux dépens du pôle du vouloir de l'être humain, revient à dire que l'on préfère la *jouissance* du voir à l'*effort* du vouloir et de l'action (spirituelle ou extérieure) qu'il comporte. On peut certes rencontrer bien des gens qui jouissent de la vie contemplative. Ce sont rarement des religieux réguliers des ordres dits contemplatifs mais souvent des amateurs laïcs. On les rencontre parmi les adeptes du yoga, de la Kabbale, du soufisme et de la métaphysique.

On peut, d'autre part, se décider pour le pôle du vouloir de l'être humain et ne vouloir s'occuper que de ce qui a trait à l'action et à un but pratique. On peut bien choisir le genre de vie actif, mais à quel prix ?

Le prix en est une inévitable étroitesse d'esprit. A quoi bon m'occuper des Esquimaux avec lesquels je n'ai rien à faire si je ne connais même pas les gens de ma rue et mes collègues, dira celui qui a choisi l'action au dépens du savoir. S'il est croyant, il se demandera : à quoi bon toutes les préoccupations vaines de l'esprit, les philosophies, les sciences et les doctrines sociales et politiques, si les saints préceptes de l'Évangile (ou de la Bible, du Qoran, de la Dhammapada etc.) suffisent pour mon salut et celui de l'humanité ?!

L'action exige la concentration et celle-ci entraîne inévitablement la limitation de l'esprit à des tranches de vie et la perte de vue de son ensemble.

Or la prudence enseignée par l'Arcane « L'Ermite » peut encore donner la solution de l'antinomie pratique « savoir-vouloir ».

L'Ermite n'est ni plongé dans la méditation ou dans l'étude, ni en train de travailler ou d'agir. Il *chemine*. Cela veut dire qu'il manifeste un *troisième* état au delà de la contemplation et de l'action. Il représente par rapport au binaire « savoir-vouloir » ou « contemplation-action » ou enfin « tête-membres », le terme de synthèse, à savoir celui du *cœur*. Car c'est dans le *Cœur* que la contemplation et l'action sont unies, que le savoir devient vouloir et que le vouloir devient savoir. Le cœur n'a pas besoin d'oublier l'ensemble contemplé pour agir et il n'a pas besoin de supprimer toute action pour contempler. C'est lui qui est simultanément et inlassablement actif et contemplatif. Il *marche*. Il marche jour et nuit, et nous entendons les pas de sa marche incessante. C'est pourquoi si nous voulions représenter un homme qui vit la loi du cœur qui a son centre dans le cœur et qui est l'expression visible du cœur, le « père bon et sage » ou « l'Ermite », nous le présenterions *marchant*, sans hâte, sans relâche.

L'Ermite de la neuvième Lame est l'homme du cœur, l'homme solitaire en marche. Il est l'homme qui a réalisé en soi l'antinomie « savoir-vouloir » ou « contemplation-action ». Car le cœur en est la solution.

Le cœur dont nous parlons n'est pas l'émotivité et la faculté d'être passionné qu'on entend généralement par « cœur ». C'est le centre des sept centres de l'organisation vitale et animique humaine. C'est le « lotus aux douze pétales » ou *Anāhata* de l'anthropologie ésotérique de l'Inde. Ce centre est le plus *humain* de tous les centres ou « fleurs de lotus ». Car si le lotus aux huit pétales ou centre coronal est celui de la révélation de la sagesse, le lotus aux deux pétales est celui de l'initiative intellectuelle, le lotus aux seize pétales (centre laryngien) est celui de la parole créatrice, le lotus aux dix pétales celui de la science, le lotus aux six pétales celui de l'*harmonie* et de la santé et le lotus aux quatre pétales est celui de la force créatrice, le lotus aux douze pétales (centre cardiaque) est celui de l'*amour*. C'est pourquoi il est le plus humain des centres et le critère ultime non de ce que l'homme possède, de ce qu'il peut et de ce qu'il sait, mais bien de ce qu'il *est*.

Car l'homme n'est au fond que ce qu'est son cœur. C'est là que l'humanité de l'être humain réside et se révèle. Le cœur est le soleil du microcosme.

Aussi l'Hermétisme chrétien est-il — comme le christianisme en général — « héliocentrique » ; il attribue au cœur la place centrale dans toute sa pratique. Le grand œuvre de l'alchimie spirituelle ou de « l'Hermétisme éthique » est la transmutation des substances (« métaux ») des autres lotus en la substance du cœur (« l'or »).

« L'Hermétisme éthique » (terme employé en Russie pour l'alchimie spirituelle) vise à la transformation du système des lotus en un système de sept cœurs, c'est-à-dire à la transformation de l'être humain tout entier en cœur. Cela veut dire en pratique l'humanisation de l'être humain entier et la transformation du système des lotus en un système fonctionnant par l'amour et pour l'amour. Ainsi la sagesse révélée par le lotus aux huit pétales cessera d'être abstraite et transcendante : elle deviendra pleine de chaleur, comme le feu de la Pentecôte. L'initiative intellectuelle du lotus aux deux pétales deviendra le « bon regard » sur le monde. La parole créatrice du lotus aux seize pétales deviendra magique : elle aura la faculté d'illuminer, de consoler et de guérir.

Le cœur lui-même, ou le lotus aux douze pétales, qui est le seul des centres à ne pas être attaché à l'organisme et à pouvoir en sortir et vivre — par l'extériorisation de ses « pétales » qui peuvent rayonner en dehors — avec et dans les autres deviendra un voyageur, un visiteur et un compagnon anonyme de ceux qui sont en prison, de ceux qui sont en exil et de ceux qui portent de lourdes responsabilités. Il sera l'Ermite itinérant parcourant les chemins de la sphère terrestre aussi bien que ceux du monde spirituel qui vont du purgatoire jusqu'aux pieds même du Père. Car aucune distance n'est insurmontable pour l'amour et aucune porte ne peut l'empêcher d'entrer, selon la promesse qui dit : « et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre lui ». Et le cœur est l'organe merveilleux appelé à servir l'amour dans ces œuvres. C'est la structure à la fois humaine et divine du cœur, sa structure d'amour, qui peut, par la voie d'analogie, mettre à la portée de notre compréhension le sens de la parole du Maître : « Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

La science du lotus aux dix pétales deviendra alors conscience, c'est-à-dire servante de Dieu et du prochain.

Le lotus aux six pétales, le centre de la santé, deviendra celui de la sainteté, c'est-à-dire de l'harmonie entre l'esprit, l'âme et le corps.

La force créatrice du lotus aux quatre pétales servira alors de source d'énergie et d'élan inépuisable pour le long chemin de l'ermite itinérant qui est l'homme du cœur, c'est-à-dire l'homme qui a regagné son humanité.

Le disciple du Yoga et du Tantra hindous médite ou récite intérieurement des « mantras-semences » (bija mantra) afin d'éveiller et d'avancer le développement de ces centres ou chakras.

Il fait vibrer intérieurement la syllabe OM pour le centre situé entre les sourcils (le lotus aux deux pétales), la syllabe HAM pour le centre

laryngien (le lotus aux seize pétales), la syllabe YAM pour le centre cardiaque (le lotus aux douze pétales), la syllabe RAM pour le centre ombilical (le lotus aux dix pétales), la syllabe VAM pour le centre pelvien (le lotus aux six pétales) et la syllabe LAM pour le centre de base (le lotus aux quatre pétales). En ce qui concerne le centre coronal (le lotus aux huit pétales) il n'y a pas de bija mantra pour lui, ce centre étant non le moyen mais bien le but du développement yoguiste. Il est le centre de la libération.

Voici maintenant les « mantras » ou formules chrétiennes qui se rapportent à ces centres :

- « Je suis la resurrection et la vie » — le lotus aux huit pétales;
- « Je suis la lumière du monde » — le lotus aux deux pétales;
- « Je suis le bon pasteur » — le lotus aux seize pétales;
- « Je suis le pain de vie » — le lotus aux douze pétales;
- « Je suis la porte aux brebis » — le lotus aux dix pétales;
- « Je suis la voie, la vérité et la vie » — le lotus aux six pétales;
- « Je suis le vrai cep » — le lotus aux quatre pétales.

Voilà la différence et le choix entre deux méthodes. Il s'agit, cher Ami Inconnu, du choix entre la méthode qui fait vibrer les sons particuliers des syllabes Om, Ham, Yam, Ram, Vam et Lam, et la méthode qui a en vue la communion spirituelle avec les sept rayons du « Je suis » ou les sept aspects du MOI parfait qui est JÉSUS CHRIST. La première méthode vise à l'éveil des centres tels qu'ils sont; la deuxième vise à la christianisation de tous les centres, c'est-à-dire à leur transformation conformément à leurs prototypes divins-humains. Il s'agit là de la réalisation de la parole de l'apôtre PAUL : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature » (2 Corinthiens, 5, 17).

L'œuvre de la christianisation de l'organisation humaine, c'est-à-dire de la transformation de l'homme en homme du cœur, s'accomplit dans la vie intérieure de l'homme, les fleurs de lotus n'étant que le champ où se manifestent les effets de l'œuvre purement intérieure. Or le domaine où cette transformation est immédiatement opérée est composé de trois paires de contraires (« antinomies » pratiques) et de trois « neutralisations » de ces « binaires », neuf facteurs en tout. Les voici.

Lorsque nous parlons de l'antinomie pratique « savoir-vouloir » et de sa solution, le « cœur », ce n'est qu'une vue générale de la tâche de l'intégration de l'homme. En pratique c'est plus précisément « le vouloir et le cœur du savoir », « le savoir et le vouloir du cœur » et « le savoir et le cœur du vouloir », car il y a sentiment et volonté

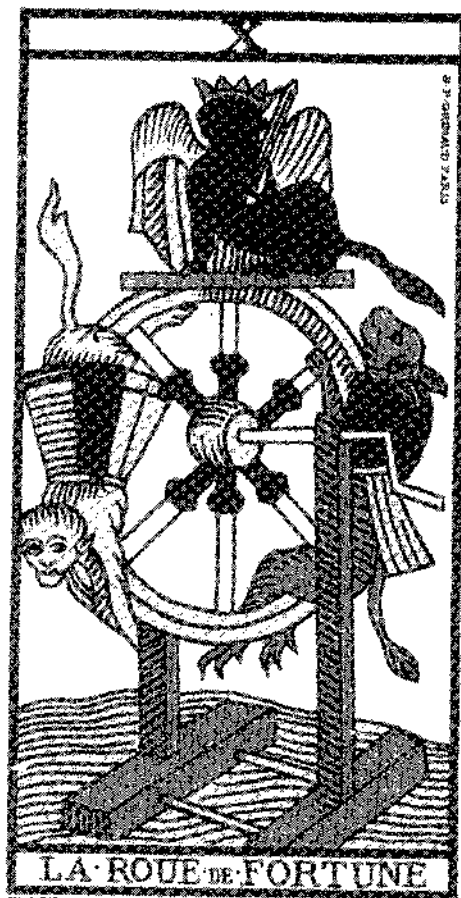
dans le domaine de la pensée, pensée et volonté dans le domaine du sentiment, et pensée et sentiment dans le domaine de la volonté. Il y a donc trois triangles du « savoir-cœur-vouloir » dans la pratique de l'œuvre intérieure de l'intégration de l'homme.

Or l'enseignement nettement pratique du neuvième Arcane est qu'il faut subordonner aussi bien le mouvement découlant spontanément de la pensée que l'initiative intellectuelle ordonnante au « cœur de la pensée », c'est-à-dire au sentiment profond qui surgit au fond de la pensée, que l'on nomme parfois « intuition intellectuelle » et qui est le « sentiment de la vérité ». Il faut aussi subordonner « l'imagination spontanée et l'imagination active et orientée » à la direction du cœur, c'est-à-dire au sentiment profond de chaleur morale que l'on nomme parfois « intuition morale » et qui est le « sentiment de la beauté ». Il faut enfin subordonner les impulsions spontanées et les desseins ordonnés de la volonté au sentiment profond qui les accompagne que l'on nomme parfois « intuition pratique » et qui est le « sentiment du Bien ».

L'Ermite de la neuvième Lame est l'hermétiste chrétien qui représente « l'œuvre intérieure du neuf », l'œuvre de la réalisation de la suprématie du Cœur dans l'être humain ou, en termes familiers et traditionnels, « l'œuvre du salut » car le « salut de l'âme », c'est la restauration du règne du cœur.

X

LA ROUE DE FORTUNE



« LA ROUE DE FORTUNE »

*« Vanité des vanités, tout est vanité...
Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui
s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien
de nouveau sous le soleil ».*

(L'Ecclésiaste)

*« Qui propter nos homines, et propter
nostram salutem descendit de coelis. Et
incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria
Virgine : et homo factus est... Et ascendit
in coelum : sedet ad dexteram Patris »*

(Credo)

*« J'ai appliqué mon cœur à connaître la
sagesse, et à connaître la sottise et la folie;
j'ai compris que cela aussi c'est la pour-
suite du vent. Car avec beaucoup de
sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui
qui augmente sa science augmente sa
douleur ».*

(L'Ecclésiaste)

*« Heureux les affligés, car ils seront
consolés ! »*

(Sermon sur la Montagne)

Cher Ami Inconnu,

Nous avons devant nous une roue qui tourne et trois figures de forme animale dont deux (singe et chien) tournent avec la roue, tandis que la troisième (le sphinx) est en dehors du mouvement de la

roue : le sphinx est assis sur la plate-forme au-dessus de la roue. Le singe descend pour monter ensuite ; le chien monte pour descendre ensuite. L'un et l'autre passeront devant le sphinx.

Des questions simples et naturelles surgissent spontanément lorsqu'on regarde la *Lame* :

Pourquoi le singe et le chien tournent-ils avec la roue ? Pourquoi le sphinx est-il là ? Et pourquoi ces rencontres avec le sphinx ?

Ces questions simples une fois posées, nous nous trouvons déjà au cœur de l'*Arcane X* et plongés dans la sphère même des notions et des idées qu'il est appelé à éveiller.

En effet, la roue seule, sans ses deux passagers et sans le sphinx assis au-dessus d'elle, n'évoquera que l'idée du cercle ou, au plus, celle du mouvement circulaire. La roue avec les deux animaux, l'un montant et l'autre descendant, sans le sphinx, évoquera l'idée d'un jeu vain et absurde. Mais la roue tournante avec ses deux passagers et le sphinx dominant l'ensemble amènent le spectateur à se demander s'il n'y a pas un arcane, c'est-à-dire une clef qu'il faut connaître pour être à même de s'orienter dans le domaine des problèmes et des phénomènes relatifs au mouvement circulaire des êtres vivants. C'est surtout le sphinx au-dessus de la roue qui nous donne un choc intellectuel et nous pousse à chercher l'*arcane* de la *Lame*.

Or il y a deux ordres d'idées concernant le rapport génétique et la genèse en général des quatre règnes de la nature — du règne minéral, du règne végétal, du règne animal et du règne humain. L'un est basé sur l'idée de la *chute*, c'est-à-dire de la dégénérescence et de la descente de haut en bas. Selon cet ordre d'idées, ce n'est pas le singe qui est l'ancêtre de l'homme, mais bien au contraire c'est l'homme qui est l'ancêtre du singe lequel en est un rejeton dégénéré et dégradé. Et les trois règnes de la nature inférieurs au règne humain sont, selon cet ordre d'idées, le résidu projeté ou extériorisé de l'être compréhensif de l'homme primordial ou Adam qui est le prototype et la synthèse originale de toutes les entités composant les quatre règnes de la nature.

L'autre ordre d'idées comporte l'idée de l'*évolution*, c'est-à-dire du progrès transformateur de bas en haut. Selon cet ordre d'idées, c'est l'entité la plus primitive, au point de vue de la structure biologique aussi bien que de la conscience, qui est à l'origine de tous les êtres des quatre règnes de la nature et qui en est leur ancêtre commun.

Or la *Lame* du dixième Arcane Majeur du Tarot représente un singe, c'est-à-dire un animal avec un visage qui conserve encore les traits humains, entraîné dans un mouvement de chute. Car ce n'est pas le singe qui descend en bas, mais c'est bien

le mouvement de la roue qui l'entraîne. En descendant, le singe relève la tête parce qu'il ne descend pas de son plein gré. D'où descend-il, cet animal, dont la tête porte des traits humains ?

Il descend de l'endroit où le sphinx est assis. Le sphinx couronné et ailé, avec une tête humaine et un corps de bête, tenant une épée blanche, représente le plan et la phase d'être dont le singe s'éloigne et dont le chien s'approche.

Or si vous aviez la tâche de mettre en dessin l'idée de la chute dans le sens de la dégénérescence de l'être compréhensif, prototype de la nature entière, n'auriez-vous pas dessiné le sphinx couronné en haut, comme la seule figure possible représentant l'unité du règne humain et animal, ce dernier à son tour étant la synthèse des règnes végétal et minéral ? Et n'auriez-vous pas dessiné une figure descendante en voie d'animalisation, privée de la couronne, de l'épée et des ailes, mais portant encore des traits témoignant de son origine ; autrement dit n'auriez-vous pas choisi le singe pour représenter la transition de l'état de l'être compréhensif prototype à l'état de l'être réduit et spécialisé ? Le singe ne se prête-t-il pas à merveille à servir de symbole à l'animalisation qui s'effectue aux dépens des éléments angéliques et humains de l'être-prototype ?

D'autre part, si vous vouliez donner une expression visuelle à la nostalgie que des êtres déçus et fragmentaires éprouvent pour l'état de la plénitude et de l'intégrité perdues, ne choisiriez-vous pas le chien, l'animal le plus passionnément attiré par et attaché à l'élément humain, comme symbole de l'aspiration de l'animal à l'union avec la nature humaine, c'est-à-dire de l'aspiration au *sphinx* où la nature animale est unie à la nature humaine ?

La *Lame* du dixième Arcane enseigne, donc, par sa texture même, l'organisme des idées relatives aux problèmes de la chute et de la réintégration, selon la tradition hermétique et biblique. Elle met en relief le cercle *entier* comprenant aussi bien la descente que la montée, tandis que la transformation de la science moderne ne s'occupe que de la *moitié* du cercle, à savoir le demi-cercle de la montée ou de l'évolution. Le fait que certains savants éminents (tels Edgar DAQUÉ en Allemagne et Pierre TEILHARD DE CHARDIN en France) aient avancé le postulat de la préexistence, ne fût-ce qu'en puissance, du prototype de tous les êtres, cause aussi bien efficiente que finale du processus entier de l'évolution — ce postulat seul rendant l'évolution intelligible, — ne change en rien le fait que la science *travaille* sur la base de cette hypothèse fondamentale selon laquelle le minimum est l'ancêtre du maximum, le simple l'ancêtre du compliqué et que c'est

le primitif qui produit l'organisme et la conscience les plus développés, bien que cela soit absolument inintelligible, si l'on fait abstraction de l'autre moitié du cercle, à savoir tout ce qui précède, ne fût-ce qu'« in ordine cognoscendi », l'état de la primitivité dont la science fait son point de départ. Car il faut renoncer à la pensée et la réduire à la léthargie pour pouvoir croire sincèrement à ce fait que l'homme est issu et qu'il a évolué à partir des particules primitives, et inconscientes du brouillard primordial que fut jadis notre planète, sans que ce brouillard porte en soi le germe de toutes les possibilités de l'évolution future qui est le processus de l'éclosion, c'est-à-dire le processus de la transition de l'état potentiel à l'état actuel. Ainsi Arnold LUNN, l'auteur du livre *Is Evolution proved ?*, écrit qu'il voudrait bien croire à l'évolution et l'accepter comme prouvée s'il pouvait surmonter quatre difficultés, y compris celle que voici :

« ... the fact that no evolutionist had produced a plausible guess, much less a theory supported by evidence, to suggest how a purely natural process could have evolved from the mud, sand, mists and seas of the primeval planet the brain that conceived Beethoven's Ninth Symphony and the reactions to the beauty of music, of art and of nature » (Le fait qu'aucun évolutionniste n'a jamais avancé une conjecture plausible, et encore moins une théorie appuyée sur des preuves, qui aurait apporté quelque lumière à la question de savoir comment un processus nettement naturel a réussi à faire évoluer du limon, du sable, du brouillard et des mers de la planète primordiale le cerveau qui conçut la Neuvième Symphonie de Beethoven et les réactions à la beauté de la musique, de l'art et de la nature).

Il est de mon triste devoir d'ajouter à la citation ci-dessus la réponse de William S. BECK, l'auteur de *Modern Science and the Nature of Life*, à la difficulté signalée par Arnold LUNN. Il dit :

« It seems that the argument against evolution is pure metaphysical brocade, artfully draped so as to obscure cogent evidence of science » (Il paraît que l'argumentation contre l'évolution n'est que du brocart métaphysique pur et simple drapé avec artifice afin d'obscurcir l'ensemble des preuves concluantes de la science)
(Londres, Pelican, 1961, page 133)

« Brocart métaphysique » ou non, qu'importe, l'inintelligibilité, pour la pensée humaine, de la théorie de l'évolution avancée par la science reste pourtant un fait. Cette théorie est et restera inintelligible pour toujours du fait qu'elle ne prend en considération que la moitié du cercle de l'évolution entière et se refuse à accepter l'autre moitié, celle de l'*involution* ou de la chute, qui l'aurait rendue intelligible.

Or le dixième Arcane Majeur du Tarot représente un *cercle*, une roue, comprenant aussi bien la descente, ou le départ de l'être compréhensif-prototype, que la montée vers cet être.

La doctrine du cercle de l'involution et de l'évolution est un lieu commun dans la littérature occultiste en général. Mais il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de l'involution comprise comme *chute* et de l'évolution comprise comme *salut*. Il y a un monde de différence entre les doctrines orientalisantes sur le « processus » quasi automatique de l'involution et de l'évolution et la doctrine hermétique, biblique et chrétienne sur la chute et sur le salut. Car les premières ne voient dans le cercle involution-évolution qu'un processus purement naturel semblable au processus de la respiration de l'organisme vivant, animal ou humain. La tradition hermétique, biblique et chrétienne, par contre, y voit une tragédie et un drame cosmiques gros des dangers et des risques suprêmes qu'impliquent les termes traditionnels « perdition-salut ».

Chute, perdition, rédemption, salut sont des mots qui, à vrai dire, sont dépourvus de sens pour l'évolutionniste scientifique aussi bien que spiritualiste. Le dernier voit dans l'évolution cosmique le mouvement éternel circulaire de l'extériorisation et de l'intériorisation, de l'expiration et de l'inspiration de la respiration cosmique ou divine. Quelle chute alors ? Quel risque, quelle perdition ? Quelle rédemption et de quoi ? Quel salut ? Tout cet inventaire des idées judéo-chrétiennes fondamentales ne trouve aucune application pour un monde naturellement (c'est-à-dire *fatalement*) en évolution.

Qui a raison ? Ceux pour qui l'évolution est un processus organiquement déterminé et où la descente et la montée ne sont que deux phases successives d'une seule vibration cosmique ? Ou ceux qui voient dans l'évolution une tragédie et un drame cosmiques dont l'essence et le « leitmotiv » correspondent à la parabole de l'enfant prodigue ?

Mais qu'est-ce qu'avoir raison ? Les passagers munis de billets se trompent-ils en considérant le bateau et son équipage comme le moyen de navigation qui les transporte suivant une route déterminée vers leur destination ? Pour les voyageurs, le voyage

sur mer est un « processus naturel », quelque chose qui va de soi, pourvu que le prix du passage soit payé.

Mais le capitaine, les officiers et les autres membres de l'équipage, peuvent-ils considérer le voyage sur mer de la même manière que les voyageurs ? Évidemment pas. Pour eux qui en sont responsables, le voyage signifie du travail, des quarts, des manœuvres, de l'orientation. Pour l'équipage, le voyage n'est point une sorte de « processus naturel », quelque chose qui va tout seul; il est effort, lutte et risque.

Il en est de même pour l'évolution. On la voit comme « processus naturel » lorsqu'on la regarde avec l'œil du passager et on la voit comme « tragédie et drame » lorsqu'on la regarde avec l'œil des membres de l'équipage. Tout déterminisme et fatalisme — y compris le naturalisme et le panthéisme — situe la responsabilité quelque part en dehors de l'être moral humain, dans la nature, en Dieu, dans les astres... C'est parce que tout déterminisme, tout fatalisme est la manifestation de la mentalité et de la psychologie du passager.

L'évolution vue avec l'œil du passager, c'est-à-dire vue comme une chose qui va de soi, n'est pourtant pas une illusion. Elle existe. On peut en effet trouver et prouver l'existence d'un processus évolutif ou d'un « processus de progrès » qui, sur le plan phénoménal, va de soi. Mais quels efforts, quels sacrifices, quelles erreurs et quels péchés se cachent derrière la façade phénoménale du « processus de l'évolution » et du « progrès universel » constatés et constatables !

Nous voilà arrivés au cœur du problème « exotérisme-ésotérisme ». L'exotérisme se déroule en « processus », l'ésotérisme en tragédies et en drames. Les mystères anciens étaient des tragédies et des drames; c'est là que se trouve leur caractère ésotérique.

L'exotérisme correspond à la mentalité et à la psychologie du passager; l'ésotérisme à celle du membre de l'équipage.

Mais, je le répète : l'exotérisme n'est pas une illusion pure et simple. Car s'il s'était trouvé dix justes à Sodome et Gomorrhe, Dieu aurait épargné ces villes. Et leurs habitants continueraient le « processus de l'évolution » de leurs mœurs et de leur civilisation... Ils n'auraient aucun soupçon de l'existence de la prière d'Abraham ni du rôle que les dix justes auraient joué dans la possibilité pour eux de continuer le « processus de leur évolution », mais ils le continueraient.

Il en est de même pour l'évolution toute entière. Car il y a une sélection naturelle et il y a une sélection — ou élection — spirituelle. Les habitants de Sodome et Gomorrhe ayant péché contre la nature furent rejetés par la sélection naturelle, mais ils auraient pu survivre s'il s'était trouvé dix justes parmi eux. La sélection spirituelle les

aurait épargné à cause de ces dix justes. Le fait d'avoir évolué et d'avoir admis la présence de dix justes parmi eux aurait suffi pour justifier le maintien de leur existence, bien que leurs mœurs fussent contraires à la nature. La « sélection spirituelle » aurait donc prévalu sur la « sélection naturelle »; en d'autres termes, l'ésotérisme aurait déterminé et sauvé la vie exotérique.

L'ésotérisme n'est donc pas une vie et une activité qui cherchent le secret. Il est basé sur la mentalité et la psychologie de l'équipage et ses « secrets » ne sont des secrets qu'autant que la mentalité et la psychologie des passagers se refusent à participer à la responsabilité. En même temps, il n'y a pas d'erreur plus grave que celle de vouloir « organiser » une communauté ou fraternité qui serait appelée à jouer soit le rôle d'instrument de la sélection spirituelle ou élection, soit le rôle de l'élite spirituelle. Car on ne peut ni s'arroger la fonction de l'élection ni se considérer soi-même comme élu. Il serait moralement monstrueux qu'un groupe d'hommes puisse dire : « Nous choisissons les dix justes de notre temps » ou « Nous sommes les justes de notre temps ». Car on n'élit pas; on est élu. La connaissance du fait de la « sélection spirituelle » ou élection et du rôle qu'elle joue dans l'histoire de l'humanité et dans l'évolution en général peut donc bien donner lieu à la naissance d'un faux ésotérisme, c'est-à-dire à la formation des groupes, communautés et fraternités qui se croient autorisés à élire ou se croient élus. Les « faux prophètes » et les « faux élus » (christs), dont l'Évangile fait état, sont — et seront — produits par le faux ésotérisme cultivé de ceux qui s'arrogent le droit d'élection ou de « sélection spirituelle ».

Il faut seulement ajouter que jamais saint chrétien ne s'est considéré lui-même autrement que grand pécheur et que jamais juste et prophète de l'Ancien Testament ne le fut sans appel ou détermination d'en-haut.

Mais revenons au problème de l'évolution.

L'évolution comprise exotériquement est un processus cosmique — évolution biologique ou spirituelle, peu importe —, tandis que comprise ésotériquement, elle est un drame ou « un mystère » dans le sens des mystères de l'Antiquité. Et ce n'est que par l'évolution-ainsi comprise que les idées de chute, de perdition, de rédemption et de salut deviennent non seulement applicables mais encore nécessaires.

Prenons d'abord les idées de « perdition-salut » et tâchons de les comprendre sur le plan de l'évolution — ou drame — cosmique.

Ne soyez pas choqué, cher Ami Inconnu, et permettez-moi de vous raconter un mythe cosmique de la Gnose — non de la Gnose ancienne ou moderne, mais de la Gnose éternelle — parce que le drame cos-

mique est en réalité un mythe fait chair. Il me faut donc raconter ce mythe afin d'y puiser quelques idées qui se rapportent à l'Arcane du Tarot qui nous occupe.

« Lorsque le Père acheva, par son Verbe, au septième jour, son œuvre qu'il avait faite, il se reposa au septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite. Et le Père bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée en la faisant.

Ainsi le septième jour est-il béni et sanctifié, non parce qu'il est le jour du monde et du mouvement du monde, mais bien du Père lui-même, seul. Il est la septième partie du cercle du mouvement du monde où il s'efface et où il s'immobilise et se tait.

Ainsi advint-il que le cercle du mouvement du monde ne fut par clos, mais resta ouvert. Et le septième jour fut sanctifié et béni comme la partie ouverte du cercle du mouvement de ce monde, de sorte que des êtres du monde eussent accès à la maison du Père et le Père eût accès à la leur.

... Mais le Serpent dit : « Il n'y a pas de liberté pour le monde tant que le cercle du monde n'est pas clos. Car être libre, c'est être en soi-même, sans ingérence d'en dehors, surtout d'en-haut, de la part du Père. Le monde suivra toujours la volonté du Père, et non la sienne, tant que subsistera l'ouverture dans le cercle du monde, tant que le Sabbat existe ».

Et le Serpent prit sa queue dans sa bouche et forma ainsi un cercle clos. Il se tourna avec grande force et créa ainsi dans le monde le grand tourbillon qui happa Adam et Ève. Et les êtres auxquels Adam avait imposé les noms qu'il leur donna, les suivirent.

Et le Serpent dit aux êtres du monde mis en-deçà du cercle clos qu'il forma en prenant sa queue dans sa bouche et en se mettant à tourner :

« Voici votre chemin : vous commencerez par ma queue et vous arriverez à ma tête. Alors vous aurez parcouru tout du long le cercle de mon être et vous aurez le cercle clos entier en vous, et ainsi vous serez libres comme je suis libre. »

Mais la Femme garda le souvenir du monde ouvert vers le Père et du Saint Sabbat. Et elle se prêta au déchirement du cercle clos en elle pour enfanter en dehors de lui des enfants provenant du monde où il y a le Sabbat. Telle est l'origine de la souffrance de sa grossesse et de la douleur en-deçà du monde du Serpent.

Et inimitié fut mise entre le Serpent et la Femme, entre la postérité de la Femme enfantée avec douleur et celle du Serpent enfantée avec plaisir. Celle-là écrasera la tête du Serpent et le

Serpent lui blessera le talon. Car la Femme se meut en sens contraire au mouvement du Serpent, et sa tête arrive à la queue du Serpent, et ses talons touchent la tête du Serpent. C'est par un contre-mouvement : la souffrance que le contre-courant prit origine, contre-courant qui est la Pensée née du souvenir du monde du Sabbat et de la souffrance.

Ainsi les Fils de la Femme érigèrent-ils des autels au Père, en-deçà du monde du Serpent. Et Enosh, fils de Seth, non seulement adora le Père, mais parvint à connaître son Nom. Il commença à invoquer le Nom du Père. Mais Hénoc, de la postérité de Seth, alla plus loin encore : il vécut avec Dieu et ne passa pas par l'amertume de la mort qui est la sortie du cercle clos du Serpent pour les êtres vivants en-deçà du cercle du Serpent, mais en fut enlevé par le Père. Car la Pensée, aspirant au Père, réussit vers ce temps-là à percer le cercle du Serpent et à achever une ouverture dans le cercle clos.

Ainsi, l'Initiation et la Prophétie purent-elles être établies en-deçà du monde du Serpent. L'Initiation gardait vivant le Souvenir du monde du Sabbat et la Prophétie nourrissait l'Espoir de la délivrance du cercle du Serpent et du rétablissement futur du monde du Sabbat.

Les Bouddhas enseignaient la voie de la sortie du monde du Serpent et de l'arrivée au repos du Sabbat.

Mais les Prophètes annonçaient la transformation intérieure du monde du Serpent par l'avènement du Verbe qui vivra dans le monde du Serpent et rétablira à l'intérieur du monde du Serpent non seulement le Sabbat mais aussi les six autres jours de la Création tels qu'ils étaient avant que le tiers des êtres de chacun d'eux leur fût arraché et entraîné par le tourbillon clos du Serpent.

Cela fut. La Femme-Vierge, qui est l'âme du contre-mouvement du Serpent et de la souffrance dès le commencement du monde du Serpent, reçut, conçut et enfanta le Verbe du Père. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi les hommes dans le monde du Serpent, plein de grâce et de vérité. »

Voilà le mythe cosmique, le drame ésotérique qui est au fond du « processus de l'évolution » exotérique. Il met en avant, en premier lieu, l'idée du *cercle ouvert* et du *cercle clos*. Le cercle ouvert — ou la spirale — est le monde des six jours de la création d'avant la chute, couronné par le septième jour, le Sabbat cosmique, qui correspond à ce qu'on désigne en mathématique comme le « pas de la spirale ». Il suggère l'idée de la croissance et de l'avancement illimité, n'étant par sa forme que l'introduction ou l'antichambre de l'éternité. Il promet un progrès illimité.

Le cercle clos, par contre, n'est en principe qu'une prison, quelle qu'en soit l'étendue. Il est la roue qui tourne, et ne suggère donc aucun avancement au-delà de son cercle. L'idée que le cercle clos — ou roue — suggère, est celle de la *répétition éternelle*.

Trois personnalités historiques ont mis vigoureusement en relief l'idée de la roue cosmique, bien que chacun d'eux le fit d'une manière différente. Ce sont Gautama Bouddha, Salomon et Friedrich Nietzsche. Le premier parle de la « roue des incarnations » où la naissance, la maladie, la vieillesse et la mort se répètent sans cesse. L'illumination que Bouddha eut sous l'arbre Bodhi lui révéla trois vérités : que ce monde est une roue des naissances et des morts, que son mouvement n'est au fond que souffrance et qu'il y a un chemin vers le centre du moyeu qui est en repos.

Le roi Salomon vécut l'expérience de la roue, non comme celle des réincarnations, comme le bouddha, mais comme fatalité inexorable rendant vain tout effort et tout espoir humain.

« Vanité des vanités, tout est vanité ».

Quel avantage l'homme retire-t-il de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord; puis il tourne encore et reprend les mêmes circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie; ils continuent à alier vers la mer. Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil...

« J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil; et voici, tout est vanité et poursuite de vent. Ce qui est courbé ne peut se redresser, et ce qui manque ne peut être compté... J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur... »

Voilà la roue de l'existence sous le soleil dont SALOMON, le sage et le triste roi de Jérusalem, eut la vision.

Et quel conseil pratique donne-t-il à la postérité ? Celui du désespoir suprême. Le voici :

« Il n'y a de bonheur pour l'homme qu'à manger et à boire, et à faire jouir son âme du bien-être, au milieu de son travail... Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans le voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement. Bannis de ton cœur le chagrin et éloigne le mal de ton corps; car la jeunesse et l'aurore sont vanité »...

C'est le désespoir de SALOMON qui le fait prophète de l'Ancien Testament et donne à son œuvre la place qu'elle occupe entre les Psaumes et les Livres des Prophètes. Car Salomon montre le vide — qu'il appelle « vanité » — du monde du Serpent et met ainsi en relief le dilemme : suicide, ou salut reçu de Dieu, car au-dessus de la roue tournante de la vanité, il y a Dieu.

Le désespoir de Salomon appartient bien à la Sainte Écriture. Il montre le monde sans Christ, ce que d'ailleurs le Bouddha fait aussi. La tristesse de Salomon est le soupir devenu conscient de la créature pour la délivrance.

Ainsi le Bouddha a apprécié justement le monde du Serpent avant le Christ; Salomon l'a pleuré; mais Nietzsche — chose monstrueuse ! — l'a chanté. Oui Nietzsche a vu et compris la roue, le cercle clos sans issue du monde du Serpent, et il lui a dit : « Oui ». Il a eu la vision de la répétition éternelle, du « retour éternel » (« ewige Wiederkehr ») — et il l'a identifié à l'éternité, bien que la répétition éternelle soit le contraire même de l'éternité...

*« O wie könnte ich ob der Ewigkeit nicht brünstig sein,
Und ob dem hoch-zeitlichen Ring der Ringe —
dem Ring der Wiederkehr !
Nie noch fand ich das Weib von dem ich Kinder möchte—
Es sei denn dieses Weib die Ewigkeit —
Denn ich liebe Dich, o Ewigkeit »*

Il chante la roue que Bouddha avait appréciée comme le grand malheur et que Salomon avait qualifiée de vanité des vanités.

Du lyrisme poétique ? Plus que cela : Nietzsche a donné une forme poétique à ce qu'il considérait comme son illumination. Et celle-ci n'était que le résumé des dernières conséquences tirées de la science moderne, non comme méthode, mais comme manière d'envisager le monde.

En effet, selon la science positive de la fin du dix-neuvième siècle, le monde est la somme totale des innombrables combinaisons possibles

des particules simples, des atomes. Ces combinaisons changent sans cesse, mais quel que soit le nombre des combinaisons possibles des atomes, elles devront un jour nécessairement atteindre leur limite et le nombre des combinaisons nouvelles devra être épuisé. Alors les combinaisons antérieures devront se répéter. Viendra donc un jour qui sera la répétition exacte d'aujourd'hui. — Voilà la base scientifique du « retour éternel ».

La croyance au retour éternel a pour base, non seulement le calcul des combinaisons atomiques possibles, mais encore le dogme scientifique de la constance quantitative de la matière et de l'énergie du monde. Rien ne disparaît, rien n'apparaît dans le monde. La somme totale de la matière et de l'énergie du monde est constante. Elle ne peut ni augmenter ni diminuer. On n'y peut rien ajouter ni rien enlever. Le monde est un cercle clos duquel rien ne s'échappe et dans lequel rien n'entre.

Or étant donné que le monde est une quantité déterminée, il est calculable. Il n'est, en dernière analyse, qu'un nombre déterminé de particules et/ou d'unités d'énergie. Donc le nombre de combinaisons de ces particules n'est pas illimité. Leur limite doit être atteinte une fois. Alors les combinaisons passées se répéteront... « Le retour éternel » de tout est donc une conclusion inévitable du monde compris comme un cercle clos.

Dans le monde qui est un cercle clos et dont la matière et l'énergie sont une quantité constante il n'y a pas de miracles. Car la notion cosmique du « miracle » suppose l'inconstance de la quantité matérielle et énergétique du monde. Si un miracle avait lieu, l'énergie du monde aurait subi une augmentation ou une diminution. Il faut présupposer une *ouverture* dans le cercle du monde, pour qu'un miracle soit possible. Le monde doit être un cercle ouvert, une spirale, c'est-à-dire avoir une sphère « incréée », le « Sabbat », selon le mythe cosmique raconté plus haut.

Or la Religion — toute religion évoluée — enseigne que le monde est un cercle ouvert. C'est pourquoi elle insiste sur la réalité des miracles. Le « surnaturel » des miracles est la réalité de l'action qui a son origine en dehors du cercle de la nature qui paraît être clos. C'est la réalité du Sabbat cosmique.

La « bonne nouvelle » de la Religion est que le monde n'est pas un cercle clos, qu'il n'est pas une prison éternelle et qu'il y a une sortie et une entrée. Il y a une entrée, c'est pourquoi Noël est une fête de joie. Il y a une sortie, c'est pourquoi l'Ascension est une fête. Et ce monde peut être transformé, il peut redevenir tel qu'il était

avant la chute; c'est la bonne nouvelle qu'apporte la fête des fêtes, Pâques, la Résurrection.

Le monde comme cercle clos, le monde du retour éternel, le monde où « il n'y a rien de nouveau sous le soleil » — qu'est-il en vérité ?

Il n'est pas autre chose que l'*enfer cosmique*. Car l'idée de l'enfer est celle d'une existence éternelle dans un cercle clos : le cercle clos de l'égoïsme, et c'est l'enfer subjectif et individuel; le cercle clos du monde de l'énergie constante et c'est l'enfer objectif et cosmique.

Voici maintenant le sens cosmique des termes « salut » et « perdition ». La « perdition », c'est l'engagement dans la circulation éternelle du cercle clos du monde sans Sabbat; le « salut », c'est la vie dans le monde du cercle ouvert, de la spirale qui comporte une sortie et une entrée. La « perdition » est l'existence dans le cercle clos du « retour éternel »; le « salut » est la vie sous le ciel ouvert, où chaque jour est unique et nouveau, miracle dans la chaîne infinie des miracles... Car Dieu n'est pas inconnaissable, mais bien connaissable d'une connaissance inépuisable et infinie. Que Dieu puisse être révélé, voilà l'essence du Sabbat éternel, du septième jour de la création, qui est vie éternelle et source des miracles. Car il est riche de toutes les virtualités des choses nouvelles et c'est à partir de lui que des « énergies » peuvent s'ajouter à la quantité prétendue « constante » du monde phénoménal comme c'est en lui que des énergies de ce monde peuvent disparaître.

Les deux autres termes du drame cosmique, ou évolution, sont la « chute » et la « rédemption ». Il est plus facile de les comprendre après avoir dégagé, jusqu'à un certain point, le sens cosmique des termes « salut » et « perdition ». Car la « chute » est l'événement cosmique où le tourbillon mis en mouvement par le cercle clos du Serpent « mordant » sa queue « entraîna une partie du monde créé ». Et la « rédemption » est l'acte cosmique de la réintégration du monde déchu, d'abord par la création d'une *ouverture* dans son cercle clos (religion, initiation, prophétie) puis par l'instauration, par cette porte ouverte, d'un *chemin* de sortie (les Bouddhas) et d'entrée (les Avatars), enfin par la transformation, de l'intérieur, du monde déchu par la radiation du Verbe incarné (Jésus-Christ).

Voilà le sens de ces deux termes au plan le plus général.

Il nous faut maintenant étudier de plus près ces deux termes pour en souligner les détails essentiels.

D'abord la *chute*. Ici nous sommes confrontés avec le récit biblique des six jours de la création et du Paradis, avec le tableau impressionnant de l'évolution naturelle avancé par la science, avec les contours

d'une majestueuse esquisse effectuée par le génie de l'Inde ancienne des Kalpas, manvantaras et yugas d'un monde de périodicité et de rythme, d'un monde rêvé périodiquement par la conscience cosmique, avec l'exposé, suivant le livre Dzryan, de la cosmogénèse et anthropogénèse selon la tradition indo-tibétaine exposée dans les trois volumes de la *Doctrin secrète* de H. P. BLAVATSKY, avec le tableau grandiose de l'évolution spirituelle du monde par les sept phases dites « planétaires » que le docteur Rudolf STEINER a légué à l'intellectualité ahurie de notre siècle; avec enfin les cosmogonies et les eschatologies explicites ou implicites d'Hermès TRISMEGISTE, de PLATON, du Zohar et des diverses écoles de la Gnose des premiers siècles de notre ère...

J'ai été confronté avec toutes ces idées et ces documents durant plus de quarante ans, mais je ne peux pas les traiter ici comme ils le méritent, c'est-à-dire les classer, en dégager les points essentiels de similarité ou de contraste, etc... Si je le faisais, je noierais l'essentiel du thème dans une mer de choses secondaires. Il me faut donc procéder de la manière suivante : l'esprit de toutes ces idées et de ces documents sera présent en arrière-plan général, sans que j'en fasse un usage explicite. Cela dit, revenons au problème de la chute cosmique.

Quel est ce problème ? Comment a-t-il surgi ?

Regardons l'ensemble de notre expérience du monde personnel, historique, biologique ou de toute autre nature; que nous dit-elle ?

LEIBNIZ, le philosophe de l'optimisme, dit que le monde donné est le plus parfait des mondes possibles. SCHOPENHAUER, le philosophe pessimiste, dit que dans le monde donné la somme de la souffrance l'emporte sur celle de la joie, et que le monde de notre expérience n'est donc pas seulement imparfait, mais encore, en dernière analyse, un mal. Or Leibniz et Schopenhauer ont regardé l'ensemble de l'expérience du monde (comme nous voulons le faire). Et quelle différence dans ce qu'ils ont vu.

Au point de vue de la pensée pure, qui est celui de Leibniz, l'ensemble du monde manifeste un équilibre parfait dans un fonctionnement harmonieux de ses parties essentielles, et, quoi qu'il advienne dans les recoins obscurs, l'ensemble du monde, en ses lignes essentielles, est l'harmonie même.

Au point de vue de la *volonté pure*, qui est celui de Schopenhauer, l'expérience de chaque être individuel dans le monde confirme le diagnostic du monde donné par Cautama Bouddha, il faut donc l'accepter comme vrai.

Et au point de vue du *cœur* qui est celui de l'Hermétisme et de la tradition judéo-chrétienne, que peut-on dire du monde ?

Le cœur nous dit : le monde, cette merveille de sagesse, de beauté et de bonté, souffre. Il est malade. Ce grand organisme qui *ne peut pas* être né de la maladie et dont la naissance ne doit être due qu'à la santé parfaite, — c'est-à-dire à la sagesse, à la beauté et à la bonté parfaites, dont l'ensemble fut son berceau — ce grand organisme est malade. Les continents et les planètes vont sans cesse se pétrifiant, c'est la sclérose dans le monde. Sur la surface des masses qui se pétrifient en se refroidissant, au sein des mers et dans l'espace de l'air règne la lutte pour l'existence, c'est la fièvre, l'inflammation dans le monde.

Ce monde malade garde néanmoins, partout et toujours, les traces de sa santé primordiale et manifeste l'œuvre des forces de sa santé nouvelle, de sa convalescence. Car à côté de la lutte pour survivre subsiste la coopération pour vivre, et à côté de la pétrification minérale, il y a le tapis succulent et respirant du règne végétal. Le monde peut donc être chanté et pleuré tout à la fois.

Telle est l'origine du problème de la chute : le monde est digne d'être chanté et pleuré à la fois.

Le monde n'est pas tel qu'il devrait être. Il y a contradiction entre l'ensemble et les détails. Car tandis que le ciel étoilé représente une harmonie d'équilibre et de coopération parfaite, les animaux et les insectes s'entre-dévorent et d'innombrables légions de microbes infectieux portent aux hommes, aux animaux et aux plantes, la maladie et la mort.

C'est cette contradiction que vise le terme « chute ». Il désigne en premier lieu l'état des choses dans le monde qui donne l'impression que le monde est composé de deux mondes indépendants sinon opposés, comme si dans l'organisme du grand monde de l'« harmonie des sphères » s'était interposé un autre monde, avec ses propres lois et sa propre évolution, comme si, enfin, une excroissance cancéreuse se développait dans l'organisme, par ailleurs sain, du grand monde.

La science prend les deux mondes ensemble; elle les considère comme une unité inséparable et nomme cet ensemble la *Nature*. C'est une Nature à deux faces, la Nature bénigne et cruelle à la fois, la Nature de la lutte acharnée et de la coopération étonnante, la Nature sage et aveugle, la Nature-Mère aimante et la marâtre pleine de malice... En dépit du respect dû à la science, il faut signaler qu'elle commet ici une erreur de pensée fort banale. Elle commet la même erreur qu'un médecin qui déclarerait que le processus cancéreux et la circulation du sang sont deux aspects normaux de la *nature* de l'organisme. L'état de maladie est donc normal. Il serait monstrueux que le médecin se refuse à distinguer entre la nature et la *contre-nature* ou maladie dans

l'organisme du patient; c'est pourtant précisément ce que la science fait à l'égard de l'organisme du monde. Elle se refuse à distinguer dans le monde la nature de la contre-nature, la santé de la maladie, l'évolution naturelle de l'évolution contraire à la nature.

Qu'il y ait une anomalie dans l'état du monde, c'est un fait connu des anciens. Qu'ils l'attribuassent au principe de l'ignorance (« avidya ») comme en Inde ancienne, ou au principe des ténèbres (« Ahriman »), comme en Perse ancienne, ou encore au principe du mal (« satan »), comme les anciens Sémites, peu importe, il s'agissait toujours de la distinction entre le monde naturel et le monde dénaturé, entre la nature et la perversion, entre la santé et la maladie.

Il va sans dire que l'Hermétisme, d'accord avec la tradition judéo-chrétienne, regarde la « Nature » définie par la science, non comme le monde créé par Dieu, mais comme le *champ* où le monde créé se rencontre avec le monde du Serpent.

Le monde du Serpent. C'est ce « monde dans le Monde » qui a donné lieu à des dualismes tels que le Zoroastrisme, le Manichéisme et certaines écoles gnostiques. Ces dualismes sont considérés comme des « hérésies »; ils pêchent contre les vérités essentielles du salut, parce qu'ils ont commis la même erreur que la science moderne, mais dans le sens inverse : de même que la science se refuse à mettre dans la « nature » une distinction entre la nature de l'orthogénèse et de la coopération et la nature conduisant à des impasses génétiques et produisant des parasites, de même les Manichéens, les Cathares, les Albigeois, etc., se refusaient à distinguer entre la nature vierge et la nature déchue. Mais, tandis que la Science considère sa « Nature », bien qu'elle soit contradictoire, comme la Reine qui a su mener l'évolution de la première cellule vivante jusqu'au cerveau développé de l'Homo Sapiens, les dualistes radicaux la considèrent comme étant toute entière mauvaise. En d'autres termes : la science considère en fin de compte la nature comme bonne, tandis que les manichéistes la regardent comme mauvaise. La science se refuse à y voir Satan, les dualistes radicaux n'y veulent voir que Satan.

Mais revenons au monde du Serpent. Le trait caractéristique le plus général de ce monde est l'*enroulement*, tandis que le trait caractéristique le plus général du monde créé est le déploiement, l'épanouissement et la *radiation*.

Ainsi, dans le règne animal, le cerveau et les intestins sont dus à l'enroulement, tandis que, dans le règne végétal, le feuillage, les branchages, les fleurs sont des expressions de la tendance contraire. Ainsi, par exemple, le feuillage est le poumon déployé et ouvert à l'air de la

plante, tandis que le poumon animal ou humain est son feuillage enroulé. Ou encore : le soleil est en état de radiation, tandis que les planètes sont en état de condensation, c'est-à-dire d'enroulement.

Ces deux tendances ont leurs appellations traditionnelles. La « lumière » et les « ténèbres » désignent respectivement le rayonnement et l'enroulement. C'est pourquoi l'Évangile selon Jean décrit ainsi le drame cosmique : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point saisie ». (kaï to phōs en tē skotia phainēi, kaï hē skotia auto ou katelaben — et lux in tenebris lucet, et tenebrae eam non comprehenderunt). Ou katelaben — non comprehenderunt — la lumière ne fut pas happée par le tourbillon de l'enroulement et ne s'obscurcit pas, mais *luit dans les ténèbres*. C'est là que se situe la quintessence de l'Évangile, de la Bonne Nouvelle.

Ainsi le Soleil et les astres sont aux planètes (y compris la Terre) ce que la lumière est aux ténèbres. Et, dans le microcosme, le système des « fleurs de lotus » est au système des glandes endocriniennes ce que la lumière est aux ténèbres. Car les « fleurs de lotus » sont, au fond, des glandes épanouies, tandis que les glandes sont des « fleurs de lotus » enroulées. Les glandes endocriniennes sont des *précipités* des « fleurs de lotus » dans le microcosme, tout comme les planètes sont des précipités des « sphères planétaires » dans le macrocosme ou système planétaire.

Or le monde du Serpent est celui de l'enroulement. Le Serpent se mordant la queue et formant ainsi un cercle clos en est le symbole. L'enroulement complètement réussi serait l'enfer ou l'état de l'isolement complet.

Mais l'enroulement complet ou l'isolement achevé n'a nulle part réussi dans le monde. L'histoire de l'évolution dite « naturelle » nous trace le tableau des tentations successives visant à constituer un organisme viable dû à l'enroulement complet et à une conscience qui soit absolument autonome, sans qu'elle ne succombe à la folie. Aucune de ces tentatives n'a réussi. L'atome, voilà une entité autonome et indépendante produite par l'enroulement. Mais les atomes se sont *associés* en molécules ! La molécule ! Sera-t-elle une entité autonome ? Les molécules se sont associées en des fraternités mystérieuses de la vie que nous nommons « cellules organiques », les cellules à leur tour ont formé en innombrables organismes... L'histoire de l'évolution des organismes vivants est celle du triomphe du principe de l'association et de la coopération sur celui de la dissociation et de l'isolement. L'isolement n'a réussi qu'à former des monstres non viables. Ainsi les dinosaures, les

grands reptiles qui envahirent la terre et qui régnerent sans partage pendant une centaine de millions d'années du Mésozoïque, n'étaient qu'une grande impasse biologique : ils périrent. Ils cédèrent leur règne aux mammifères et aux oiseaux. Les premiers produisirent, eux aussi, plusieurs formes-impasses, avant que la poussée des vertébrés, prenant le relais et rejetant l'une après l'autre les formes condamnées à une extinction rapide ou lente, n'en arrivât aux primates dont une subdivision, celle de l'Homo Sapiens, s'empara de la terre et y règne maintenant sans rivale. Ainsi notre planète, qui était à l'Ere Mésozoïque la « planète des reptiles », est-elle devenue la « planète de l'humanité ».

L'humanité est-elle la petite-fille du Reptile ? Ou, en termes bibliques, les hommes, sont-ils les « enfants du Serpent », les « enfants des Ténèbres », le produit de l'enroulement, ou sont-ils, au contraire, les « enfants de la Lumière » ? (Luc, 16, 8).

L'homme a le cerveau le plus développé. Or, le cerveau est — comme Henri BERGSON l'a démontré — un organe qui joue le rôle du *crible* à l'égard de la conscience : il est l'instrument du savoir et de l'ignorance à la fois. Sa fonction est d'admettre de la part de la conscience ce qui est « à propos » et de ne pas admettre — d'« oublier » — ce qui « n'est pas à propos » au point de vue « de l'action ou de la volonté visant à l'action ».

Le cerveau est donc l'organe de la *sélection*, un raccourci de l'évolution entière ! Ce que fait le cerveau, c'est l'essence de ce qui se passait pendant tous les millions d'années de l'évolution biologique. L'évolution entière est le processus de la succession « création-sélection-rejet-oubli » incessamment répété. Les formes « à propos » sont choisies, les autres sont rejetées. Un crible invisible est à l'œuvre. Or ce crible est devenu visible, s'est fait chair. C'est le cerveau.

Henri BERGSON dit en outre du cerveau :

« Dans le travail de la pensée en général, comme dans l'opération de la mémoire, le cerveau apparaît simplement comme chargé d'imprimer au corps les mouvements et les attitudes qui jouent ce que l'esprit pense ou ce que les circonstances l'invitent à penser. C'est ce que j'ai exprimé ailleurs en disant que le cerveau est un « organe de pantomime »...

Les phénomènes cérébraux sont en effet à la vie mentale ce que les gestes du chef d'orchestre sont à la symphonie : ils en dessinent les articulations motrices, ils ne font pas autre chose. On ne trouverait donc

rien des opérations supérieures de l'esprit à l'intérieur de l'écorce cérébrale. Le cerveau, en dehors de ses fonctions sensorielles, n'a d'autre rôle que de mimer, au sens le plus large du terme, la vie mentale. »

(L'Énergie spirituelle, p. 74-75).

Le cerveau est donc l'organe effectuant la mimique ainsi que le choix de ce qu'il va mimer. Il « mime à propos ».

Or la « mimique à propos », c'est précisément ce que le Livre de la Genèse entend par être *rusé* (*arum*) lorsqu'il dit que « Le Serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que Dieu avait faits » (Gen. 3, 1). C'est, pour ainsi dire, le principe « psychologique » du Serpent, comme l'enroulement et le mouvement du cercle clos est son principe « dynamique ».

Être rusé, c'est mimer la sagesse, après en avoir éliminé l'essentiel — sa lumière — et s'en servir à ses propres fins. C'est pourquoi on dit que « le diable est le singe de Dieu », qu'il singe Dieu.

Le cerveau est donc l'œuvre du Serpent. Et l'humanité, en tant qu'espèce animale douée du cerveau le plus développé, est bien la grande-fille du Serpent. Les hommes, en tant qu'êtres cérébraux, sont « enfants du Serpent » ou « enfants des ténèbres ».

D'où une sorte de piété filiale dans la vénération du Serpent un peu partout dans le monde : en Égypte, en Inde (les « Najas » sacrés), au Mexique et en Amérique centrale, en Chine enfin où on adorait le Reptile sacré sous sa forme volante, celle du Dragon. Même Moïse érigea dans le désert un serpent d'airain sur une perche et ce ne sera qu'au temps du règne d'Ezéchias, fils d'Achaz, roi de Juda, que sera mis fin à l'adoration de ce serpent, notamment lorsqu'Ezéchias « mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, car les enfants d'Israël avaient jusqu'alors (c'est-à-dire pendant tous les siècles des Juges et des Rois jusqu'à Ezéchias !) brûlé des parfums devant lui : on l'appelait *Nehushtan* » (II Rois, 18, 4, 5). Mais bien des siècles plus tard, les gnostiques Naasènes /Nahashiens/ adoreront le Serpent dans la même région — et cela après Jésus-Christ !

Même au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, plusieurs écrivains-occultistes s'efforceront de restaurer le culte du Serpent, sous une forme intellectualisée. Ainsi H. P. Blavatsky a tenté dans sa *Doctrina Secrete* de valoriser le Serpent comme idée philosophique de la sagesse ancienne. Elle l'interprétait comme le principe de l'Énergie universelle, Fohat, qui est le lien unique et indispensable entre l'Intellect universel, Mahat, et la Matière universelle, Prakriti. Elle évoquait les légendes et traditions anciennes des instruc-

teurs de l'humanité infantine, les créateurs de la civilisation, les « Fils du Serpent » qui étaient les bienfaiteurs de l'humanité à l'aube de son histoire.

Éliphas LEVI le présentait comme « grand agent magique », c'est-à-dire comme le principe intermédiaire entre la conscience et le monde des faits objectifs. Le Serpent est, selon lui, le principe de la réalisation, c'est-à-dire ce qui traduit pratiquement la volonté en événements, ce qui objective le subjectif.

Stanislas de GUAITA dédia son œuvre inachevée au Serpent en lui donnant pour titre *Le Serpent de la Genèse* et en mettant en relief la réalité et le rôle du « grand agent magique » dans l'histoire.

Quant à la Société Théosophique, elle choisit le Serpent mordant sa queue avec l'hexagramme et le Tau égyptien à l'intérieur du *cercle clos* du Serpent comme son symbole et son sceau. Elle y joignit la devise des Maharajas de Bénarès : « Satiyat Nasti Paro Dharmah » : « Il n'y a pas de religion qui soit supérieure à la Vérité ».

Le Serpent est en effet « le grand agent magique », c'est-à-dire le principe qui mime la conscience et qui sert donc de lien entre le subjectif et l'objectif, tout comme le cerveau est le lien entre la conscience et l'action. Oui, les premiers représentants de l'Intellectualité cérébrale, les « Fils du Serpent » des légendes anciennes, étaient bien les premiers maîtres de la civilisation naissante. C'est bien eux qui enseignaient les rudiments des arts et des sciences à l'humanité dans son enfance.

Cela admis, je me demande pourtant : le Serpent comme « grand agent magique », est-il le *seul* agent magique, et est-il l'agent magique de *toute* magie ? La magie divine ou la magie sacrée (dont nous avons fait état dans les Lettres relatives au troisième Arcane et au cinquième Arcane du Tarot), se sert-elle du même agent que les fakirs, les hypnotiseurs, les magnétiseurs, les nécromanciens ?

Or l'expérience des siècles démontre, non seulement qu'il y a *un autre agent* et qu'il y a *une autre magie*, mais encore qu'il y a une conscience et une expérience autres que celles dues au cerveau. Ce ne fut pas le Serpent que Jean-Baptiste vit descendre sur le Maître de la Magie Sacrée et le plus grand thaumaturge de l'histoire, mais bien une Colombe.

« Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui. »
(Jean I, 32).

Et trois jours plus tard eut lieu le miracle des noces de Cana.

Les miracles des noces de Cana, de la guérison du fils de l'officier du roi, de la guérison du malade à la piscine de Béthesda, de la multiplication des pains, de Jésus marchant sur les eaux, de la guérison de l'aveugle-né et de la résurrection de Lazare n'ont pas pour agent le Serpent, ni le cerveau comme instrument, ni enfin l'Intellectualité cérébrale comme source de l'initiative. L'agent y est la Colombe, c'est-à-dire l'Esprit qui est au-dessus du cerveau et de la tête, qui *descend* sur la tête et s'arrête là. C'est l'Esprit qui transcende l'Intellectualité cérébrale qui est la source de l'initiative, l'agent et l'instrument, à la fois de la Magie divine ou sacrée.

Je me demande donc — et je vous demande, cher Ami Inconnu —, pourquoi les auteurs occultistes n'ont pas mis leur zèle, leur ferveur et leur habileté au service de la cause de la Colombe, au lieu de celle du Serpent ? Pourquoi n'ont-ils pas reconnu le Grand Agent de la Magie sacrée qui a bien démontré qu'elle est appelée à illuminer, guérir et transformer le monde ? Pourquoi la Société Théosophique, qui place la Vérité au-dessus de toute croyance, n'a-t-elle pas choisi pour son étendard la Colombe du Saint-Esprit, qui est le Principe même de l'universalité spirituelle, au lieu du Serpent se mordant la queue ? Pourquoi Stanislas DE GUAITA, n'a-t-il pas écrit un livre intitulé *La Colombe de l'Évangile* ? Pourquoi Éliphas LEVI, n'a-t-il pas fait état du *nouveau* grand agent magique, la Colombe, qui est appelée à remplacer l'ancien agent magique, le Serpent ? Pourquoi H. P. BLAVATSKY s'est-elle refusée à voir qu'il y a deux principes de l'Énergie cosmique, celui du Fohat ou énergie du Serpent et celui du Saint-Esprit ou énergie du Salut ? Si le livre *Dzyan* n'en fait pas mention, est-il la seule source de la vérité ? Et le témoignage des prophètes, des apôtres et des saints pendant trente siècles, compte-t-il pour rien ?

Ma perplexité, je le répète, ne vient pas de ce que l'interprétation du Serpent chez les auteurs occultistes mentionnés ne serait pas vraie, en ce qui concerne l'essentiel, mais de ce que le sujet du Serpent est traité avec une étrange exclusivité, même partialité, qu'il est difficile d'expliquer sans recourir aux facteurs psychologiques.

Quoi qu'il en soit, la littérature occultiste manifeste une tendance bien prononcée à présenter le Serpent comme le seul principe de réalisation et même le seul principe de science, y compris de la science occulte.

Quant à nous, nous ne pouvons voir dans le Serpent que le principe de l'enroulement, de la tendance à former des cercles clos, aussi bien que de la célébration et de l'Intellectualité cérébrale — ou, en d'autres

termes, le principe de la *chute*, en premier lieu. Je dis : en *premier lieu*, parce que, grâce à l'œuvre de Salut, qui a son histoire millénaire, une spiritualisation graduelle de l'œuvre du Serpent — y compris l'intellectualité cérébrale — se produit et que l'ingérence d'en haut fait non seulement avorter la formation des cercles complètement clos, mais incline encore la tendance à l'enroulement vers la *solidarité* par des étapes telles que la famille, la nation, la communauté de civilisation. En d'autres termes, la Providence veille à ce que les cercles formés par le Serpent ne soient pas entièrement clos et que la série de ces cercles soit changée en une série de *spirales*.

Mais les bienfaits de cette métamorphose graduelle de l'œuvre du Serpent ne sont pas à attribuer au Serpent, mais bien à l'autre principe, au principe contraire, celui de la « *lumière qui luit dans les ténèbres* ». Car l'évolution réelle et entière est le résultat de l'opération du Serpent qui enroule et qui aboutit à la formation du cerveau et de l'intellectualité cérébrale, d'un côté, et de l'opération de la lumière d'en haut qui *ouvre* l'enroulé et illumine l'intellectualité cérébrale, de l'autre côté.

Le Serpent et la Colombe, voilà en dernière analyse, les facteurs sous-jacents au processus *entier* de l'évolution.

Si vous me demandez, cher Ami Inconnu, si je crois qu'il faut choisir et prendre parti soit pour le Serpent, soit pour la Colombe, ma réponse se situera dans le cadre du conseil du Maître :

« *Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes* » (Matthieu, 10, 16).

C'est dire qu'il faut tâcher d'unir l'intellectualité cérébrale avec la spontanéité spirituelle. Il faut bien penser en pensées articulées et d'une manière discursive, mais qu'au-dessus de ce processus de pensée discursive plane toujours l'idéal ! C'est dans la lumière de l'idéal qu'il faut penser.

Mais revenons à la question : les hommes sont-ils « enfants du Serpent » ou « enfants de la Lumière » ? Nous avons dit : en tant qu'espèce animale douée du cerveau le plus développé, les hommes sont enfants du Serpent. Maintenant il faut ajouter : en tant qu'êtres aspirant à l'idéal du Bien, de la Beauté et de la Vérité, les hommes sont enfants de la Lumière.

Car quoi qu'on dise, il n'y a aucune raison ni aucune donnée dans le domaine de l'évolution biologique entière — culminant dans la formation du cerveau humain — qui explique et fasse paraître nécessaire l'aspiration humaine à la Vérité, à la Beauté et au

Bien. Chaque monastère ou couvent apporte d'ailleurs un démenti formel à la thèse selon laquelle l'humanité n'est que le produit de l'évolution biologique. Tout renoncement aux choses concrètes — telles que richesse, pouvoir, santé et jusqu'à la vie — pour l'idéal, témoigne de la réalité transévolutive et transcérébrale du noyau de l'être humain.

Si les fouilles effectuées par les paléontologues mettent au jour des crânes et squelettes qui témoignent de l'évolution biologique aboutissant au cerveau humain, les martyrs témoignent dans l'histoire du fait de la transcendance du noyau de la nature humaine sur l'évolution biologique.

Il en est ainsi parce que l'évolution entière est le croisement de l'évolution biologique et de l'évolution spirituelle. Le fait du croisement de ces deux domaines bien différents, c'est la réalité de la *chute*.

L'autre terme du drame cosmique qui nous occupe et qui est lié à celui de la « chute » est la *rédemption*.

Nous avons dit plus haut que la rédemption « est l'acte cosmique de la réintégration du monde déchu par la création d'une *ouverture* dans son cercle clos (religion, initiation, prophétisme), puis par l'instauration par cette porte ouverte du *chemin* de sortie (les Bouddhas) et d'entrée (les Avatars), enfin par la transformation, de l'intérieur, du monde déchu par la radiation du Verbe incarné (JÉSUS-CHRIST). »

Ainsi la thèse que nous avançons ici est que l'œuvre du salut — aboutissant à la rédemption proprement dite — est *universelle* aussi bien en ce qui concerne le *temps* qu'en ce qui concerne l'*espace*. Car elle opérait dès l'aube de l'histoire de l'humanité et elle s'étendait à tous les groupes et à toutes les religions. Tous les siècles étaient ses stades successifs et l'humanité entière était — et est — son champ. L'œuvre du salut est *catholique* dans le sens littéral, hermétique, magique, gnostique et mystique de ce terme. Cela veut dire que l'histoire de l'Église souffrante, militante et triomphante est aussi longue que celle de l'humanité et qu'elle est aussi vaste que celle de l'humanité elle-même. Car le Verbe « était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde » (Jean I, 9), c'est-à-dire tout homme toujours et partout.

Il n'y a donc qu'une seule œuvre de salut qui comprend tous les efforts humains véritables visant à transcender le cerveau et l'intellectualité cérébrale et qui comprend toutes les révélations véritables d'en-haut à travers les âges de l'histoire de l'humanité. Elle opérait par étapes. Depuis le premier autel érigé quelque part sur une colline à la lisière d'un bois, jusqu'aux grandes cathédrales de notre Europe aspirant aux hauteurs de la conscience au-dessus de la sphère de l'intellectualité cérébrale.

Les étapes de l'œuvre du salut universel constituent l'histoire spirituelle de l'humanité qui est la grande Bible universelle dont la Bible historique n'est qu'une partie. Elle peut être résumée de deux manières selon deux points de vue différents : du point de vue de la révélation et du point de vue de l'opération.

Selon le premier point de vue, l'histoire spirituelle de l'humanité pourrait être résumée — comme le fait la Kabbale — en donnant les aspects de Dieu qui se révèlent successivement dans l'histoire spirituelle de l'humanité. Les dix Noms Divins de la Kabbale, qui correspondent aux dix Séphiroth de l'Arbre Séphirothique, représentent le résumé de l'histoire spirituelle de l'humanité au point de vue de la révélation graduelle de Dieu. Car de l'aspect représenté par le Nom Adonai (Seigneur) jusqu'à l'aspect indiqué par le Nom EYEH (Je-suis), il y a un long chemin, le premier étant le terme de la supériorité de puissance pure et simple, tandis que le dernier éveille l'intuition de l'Être-étant-par-lui-même ou de « Celui qui est ».

Selon le point de vue de l'opération de l'œuvre du salut, on pourrait résumer l'histoire spirituelle de l'humanité en décrivant les étapes depuis la première ouverture du cercle clos du serpent jusqu'à l'avènement et l'épanouissement du « Règne de Dieu » à l'intérieur de ce cercle.

Ces étapes seraient donc : l'ouverture du cercle clos, le chemin de sortie et d'entrée par cette porte et l'Incarnation du Verbe. La première étape, celle de l'ouverture dans le cercle clos, fit entrer la Foi dans l'humanité incarnée; la deuxième lui apporta l'Espérance; la troisième alluma en elle l'Amour, qui est la présence active de la vie divine au sein du cercle du Serpent.

Ce que l'humanité avait cru, ce qu'elle avait espéré, devint réalité présente — voilà en une seule phrase l'essence de l'histoire spirituelle de l'humanité.

Mais ce résumé-là comprend un monde d'événements. Il comprend le premier éveil des souvenirs du Paradis dans les âmes plongées dans l'obscurité de la lutte pour l'existence; l'instauration du culte pour garder ces souvenirs et les préserver de l'oubli; le surgissement des prêtres chargés de ce culte, des voyants et des prophètes qui le conservaient vivant et le développaient; le surgissement des écoles de l'effort individuel visant à l'expérience trans-cérébrale; l'éclatante nouvelle qu'un tel effort n'est pas vain, qu'il existe une porte de sortie; les enseignements des Bouddhas, des maîtres de ce chemin; les révélations des Avatars — des Rishis, des Grands Maîtres et des « Hommes de Dieu » — démontrant la réalité du chemin d'entrée, de manifestation et

d'incarnation; la préparation spirituelle dans le monde entier et la préparation réelle dans un peuple élu — Israël — de l'Incarnation préfigurée par les incarnations et les manifestations avatariennes et bouddhiques; l'Incarnation elle-même enfin et tout ce qui est impliqué dans l'énoncé de St PAUL dans son épître à Timothée :

« Et sans contredit, grand est le mystère de la piété :
Celui qui a été manifesté en chair, a été justifié par
l'Esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le
monde, et élevé dans la Gloire » (II Tim., 3, 16)

Or, ce qu'on entend par « évolution » en général est dû à la concurrence de deux lignes d'opération principales — celle du Serpent et celle de l'œuvre du salut. Principales, dis-je, parce qu'il y a encore d'autres lignes secondaires qui jouent un rôle intermédiaire entre les lignes principales. Telle est, par exemple, la ligne de l'évolution des âmes individuelles par la voie des incarnations répétées. Ce sujet a été traité dans une Lettre précédente et il le sera encore dans la treizième Lettre. Nous ne signalons ici, dans le contexte de l'évolution générale, que le suivant :

La science est à présent confrontée avec le problème de la transmission des qualités acquises par expérience par la voie de l'hérédité. Ce problème, tel qu'il se présente aujourd'hui, est dû à la contradiction paradoxale entre ce qu'on sait de la loi de l'hérédité et ce qu'on sait de l'évolution et du progrès en général. On a notamment établi que les qualités acquises ne se transmettent pas par l'hérédité, et d'autre part, que l'ensemble des faits de l'évolution générale témoignent du progrès. Pour résoudre la contradiction entre l'hérédité qui ne fait que reproduire, et l'évolution générale qui se montre créatrice, il faut bien recourir à une dimension de plus, c'est-à-dire ajouter la dimension verticale à celle de la continuité horizontale dans le temps, celle de l'hérédité qui relie les générations successives. Il faut admettre que les qualités acquises sont emmagasinées quelque part ailleurs en ce qui concerne le mécanisme de l'hérédité propre, et qu'entre ce dernier et les qualités acquises — qui ne disparaissent pas mais sont reléguées en un autre lieu —, il y a une tension active qui se manifeste aussi bien dans le fait de l'éducation et de l'auto-éducation que dans celui du surgissement des génies intellectuels et moraux, comme fruits d'une lignée médiocre. Cette tension entre le mécanisme héréditaire et les qualités acquises par expérience, accumulées ailleurs, aboutit, à la longue, à ce que les dernières prévalent et qu'une sorte d'« irruption » a lieu dans le mécanisme héréditaire. Les fruits de l'expérience passée, pour ainsi dire, se « réincarnent ».

C'est ainsi qu'on est amené à postuler le principe de la réincarnation. Et lorsque la psychologie moderne des profondeurs de l'école de Jung y ajoute d'amples matériaux concernant le ressurgissement des expériences passées en songes, visions et dans la vie de la fantaisie des personnes, qui — dans leur conscience normale — n'en savent rien, et que, par exemple, les rites et les symboles des anciens mystères réapparaissent ainsi au jour en plein vingtième siècle, alors le postulat nécessaire pour expliquer la possibilité du progrès cesse d'être un postulat et devient une conclusion, basée sur l'expérience et douée d'un haut degré de probabilité.

Il est vrai que JUNG appelle « inconscient collectif » le lieu où se relèguent les expériences du passé. Mais pourquoi collectif ? Pourquoi pas inconscient individuel ? Est-ce seulement parce que les expériences du passé qui surgissent des profondeurs de la conscience ont beaucoup de points communs ? Qu'elles se ressemblent ?

Mais ce sont des *êtres humains* dans lesquels ces expériences passées surgissent. Il est donc bien naturel qu'elles aient beaucoup de points communs, autant de points communs qu'en ont les êtres humains. Faut-il pour cette seule raison postuler la collectivité de la mémoire sous-consciente (ou surconsciente) de portée millénaire ; n'est-il pas plus simple et plus naturel de conclure que celui qui se souvient d'une expérience est aussi celui qui l'a expérimentée ?

Mais il faut rendre justice à Jung et signaler qu'il n'insiste pas sur une *collectivité substantielle* de son « inconscient collectif ». Il laisse, en vrai savant, ouverte la question de savoir si l'inconscient collectif est un réservoir commun de l'humanité ou s'il est l'ensemble, obtenu par abstraction, des *traits communs* des individus. La « métaphysique » de l'inconscient collectif n'a guère été élaborée par Jung. Quoi qu'il en soit, les faits que Jung a assemblés et présentés se prêtent *au moins* aussi aisément à l'interprétation réincarnationniste que collectiviste.

Mais pour le for intérieur de la conscience — et je vous rappelle, cher Ami Inconnu, que ces Lettres ne s'adressent qu'à votre for intérieur et qu'en principe leur objet n'est pas d'avancer des doctrines de validité générale, c'est-à-dire scientifique — c'est l'expérience des profondeurs de notre propre âme qui a le dernier mot dans le problème de la réincarnation individuelle et c'est à elle qu'incombe la tâche de transformer la possibilité et la probabilité de la réincarnation en certitude — en certitude au for interne, bien entendu.

Il y a donc trois continuités dans l'évolution : la continuité biologique ou hérédité, la continuité psychique ou réincarnation et la

continuité spirituelle ou œuvre du salut. Notons que ces trois lignes de la continuité correspondent au triangle dynamique auquel Fabre D'OLIVET avait réduit l'histoire du genre humain : le triangle Destin, Volonté et Providence. L'hérédité correspond au Destin (Fatalité), la réincarnation à la Volonté (Liberté) et l'Œuvre du salut à la Providence. Voici ce qu'il dit de ce triangle :

« Mais si l'homme n'est d'abord ... qu'une puissance en germe que la civilisation doit développer, d'où lui viendront les principes indispensables de cette culture ? Je réponds que ce sera de deux puissances auxquelles il se trouve lié, et dont il doit former la troisième... Ces deux puissances, au milieu desquelles il se trouve placé, sont le Destin et la Providence. Au-dessous de lui est le Destin, nature nécessitée et naturée; au-dessus de lui est la Providence, nature libre et naturante. Il est, lui, comme règne humain, la volonté médiatrice, la force efficiente, placée entre ces deux natures pour leur servir de lien, de moyen de communication, et réunir deux actions, deux mouvements, qui seraient incompatibles sans lui.

Les trois puissances que je viens de nommer ... constituent le terrain universel. Rien n'échappe à leur action; tout leur est soumis dans l'univers; tout, excepté Dieu lui-même qui, les enveloppe de son insondable unité, forme avec elles cette tétrade sacrée, cet immense quaternaire, qui est tout dans tout, et hors duquel il n'est rien » (Gnostiques de la Révolution, André Tanner, textes choisis de Fabre D'OLIVET, p. 201 et 202, extraits de l'Histoire philosophique du genre humain).

Je me permets d'ajouter à cette citation de Fabre d'Olivet que je n'avais pendant toute ma vie réussi à trouver une formule plus lucide et une clé générale plus efficace pour la compréhension de l'évolution et de l'histoire de l'humanité, que celles données par Fabre d'Olivet, bien que le siècle et demi qui s'est écoulé depuis son œuvre et l'accroissement de la connaissance de l'histoire de l'humanité, — ainsi que le malencontreux aveuglement de Fabre d'Olivet à l'égard de certains mystères du christianisme —, m'aient forcé à réviser l'*application* qu'il fait de ses admirables principes généraux aux problèmes concrets de l'histoire de l'humanité. La même remarque s'applique à Saint-Yves D'ALVEYDRE, surtout à son œuvre *Mission des Juifs*; seul le biais anti-chrétien en est absent.

L'hérédité, l'œuvre du salut et la réincarnation — la dernière étant le principe intermédiaire entre les deux premiers — constituent donc ensemble le drame cosmique de l'évolution.

La Lame X du Tarot, tout en évoquant le problème entier, donne une coupe médiane du problème de l'évolution en mettant en relief son plus important aspect de portée pratique — le rapport entre l'animalité et l'humanité.

Le Sphinx au-dessus de la Roue représente l'animalité et l'humanité réunies — soit encore non différenciées, soit déjà réintégrées. L'énigme du Sphinx est donc celle de l'humanisation de l'animalité et de l'animalisation de l'humanité.

Le chien montant vers le sphinx représente l'animalité aspirant à la réunion avec l'humanité; le singe descendant représente le processus de l'animalisation de l'humanité.

Il s'agit donc de l'arcane de la solution pratique du problème : comment accomplir, sans extirpation ni rejet, l'intégralité des éléments humains et des éléments animaux dans la personnalité humaine, sans que les premiers s'animalisent (deviennent « singe ») ni que les derniers tombent sous la domination tyrannique (deviennent « chiens ») des premiers ? En d'autres termes : comment descendre dans le domaine animal sans s'animaliser et comment faire monter sans contrainte l'animalité au domaine humain ?

Or le dixième Arcane est, lui aussi, strictement pratique. Il est un exercice spirituel qui a pour but d'éveiller « l'arcane », c'est-à-dire la connaissance expérimentée d'un certain « savoir faire ». Et le « savoir faire » dont il s'agit pour le dixième Arcane est le juste maniement des éléments de l'humanité animalisée et de ceux de l'animalité aspirant à l'humanité à partir d'un centre et au moyen d'un centre stable.

Or ce centre stable est le Sphinx, placé au-dessus de la roue de l'animalité, c'est-à-dire au-dessus du mouvement automatique dans le psychisme humain.

Quelle tâche pratique cette contexture de la roue, avec le Sphinx au-dessus, suggère-t-elle ?

Il y a l'animalité créée et il y a l'animalité « évoluée ». La première est d'avant la chute et la dernière doit son existence à l'évolution d'après la chute, c'est-à-dire à l'œuvre du Serpent. Il y a une animalité créée par le Verbe divin dont l'Évangile de Jean dit que « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui » et que le Livre de la Genèse de Moïse évoque en parlant de la création des animaux selon leur espèce au cinquième et au sixième « jours » de la création.

L'animalité d'origine divine se résume par les prototypes ou espèces des saints Hajoht, des Chérubins. Ce sont : le Taureau, le Lion, l'Aigle et l'Ange ou Homme. Et si on réunit ces quatre prototypes en un seul être, on obtient le Sphinx.

Le Sphinx est donc la synthèse prototypique de la sainte animalité, c'est-à-dire de l'instinctivité divine, du principe de l'obéissance spontanée à Dieu. Car « animalité sainte » ne veut pas dire autre chose qu'« obéissance spontanée à Dieu » ou « le divin instinct ».

Les autres instincts sont dus à l'évolution du Serpent. Le terme bestialité les résume.

Il y a donc des instincts d'origine divine et des instincts bestiaux. Ainsi l'Aigle que la tradition iconographique représente comme principe inspirateur — ou canal de l'inspiration divine — de l'évangéliste Jean est l'instinct qui tend à l'envolée de l'esprit et du cœur. En même temps l'aigle comme prototype de l'oiseau de proie représente l'instinct de l'agression et de l'attaque fulgurante. C'est l'aigle comme instinct de rapacité qui figurait, en principe inspirateur, sur les étendards des légions romaines.

De même le Lion est l'instinct que l'on peut désigner comme « courage moral ». Les martyrs étaient représentants du Lion, et c'est le Lion comme « courage moral » qui est associé, dans l'iconographie chrétienne, avec l'évangéliste Marc.

Mais de même qu'il y a Aigle et aigle, de même y a-t-il Lion et lion. La férocité est au courage moral ce que le lion est au Lion. La première est la dégénérescence du dernier.

Le Taureau est le symbole de l'instinct de la concentration productive. Il est sous-jacent au penchant à la méditation profonde. Il est le canal de l'inspiration divine de l'évangéliste Luc.

C'est le Taureau pris dans ce sens qui donna lieu en Inde au culte de son aspect femelle, de la Vache sacrée. L'adoration de la vache en Inde n'est que le pendant populaire du penchant indien à la méditation.

Mais il y a Taureau et taureau. Le dernier est la dégénérescence du premier. Il est la concentration de la Volonté sur un seul point laissant tout le reste dans l'ombre. Ce n'était pas le penchant à la méditation qu'on voulait tuer en immolant le taureau dans les mystères de Mithra, mais bien l'impétuosité aveugle.

L'évangéliste Matthieu a, selon l'iconographie, comme compagnon inspirateur l'Ange ou l'Homme. C'est le penchant à l'objectivité, qui se manifeste par exemple dans la véracité du récit épique fait par un annaliste ou un chroniqueur.

Mais il y a objectivité et « objectivité ». On peut être objectif, c'est-à-dire impartial, en prenant toutes les choses également à cœur. Et on peut être objectif ou impartial en assumant une attitude d'indifférence égale envers toutes les choses.

La première est l'objectivité angélique; la dernière en est la dégénérescence, elle est celle de l'observation froide sans cœur. La première se manifeste par les effets de l'instinct que nous appelons conscience; la dernière se manifeste dans ce que beaucoup tiennent pour « l'esprit scientifique » et qui n'est, à vrai dire, que le penchant au cynisme.

Voilà donc le tableau comparatif des instincts principaux d'origine divine et des instincts qui sont nés après la chute.

Or la tâche pratique qui en découle est celle de l'alchimie intérieure : la transmutation des instincts déchus en leurs prototypes non-déchus. C'est-à-dire la transmutation de l'« aigle » en Aigle, du « lion » en Lion, du « taureau » en Taureau et de l'« homme » en Ange; en d'autres termes, la tâche est d'établir — ou de rétablir — le Sphinx au-dessus de la roue de l'instinctivité, de transformer la roue ou l'automatisme psychique en Sphinx. Comment ? Par voie de métamorphose, c'est-à-dire par contractions et expansions alternées. De même que la croissance d'une plante est la manifestation de deux tendances — des tendances verticale et horizontale — opérant alternativement, de sorte que la première pousse en haut et que la dernière effectue le déploiement, de même s'opère la métamorphose psychique par constriction de la tendance expansive; le résultat est une élévation, suivie par une expansion sur le plan nouveau atteint par l'élévation, qui sera à son tour suivie par la restriction dont résultera une nouvelle élévation, et ainsi de suite. C'est la loi de la métamorphose que GOETHE a constatée et étudiée dans le règne végétal; c'est aussi la loi de la transmutation des forces psychiques — celle du « chemin resserré » ou de la Croix — dans le règne humain. Car l'homme et la plante vivent sous la loi de la Croix — la dernière organiquement, le premier spirituellement. C'est pourquoi la plante est un manuel de l'hermétisme pratique où on peut lire les règles immuables de la discipline spirituelle. SCHILLER, le « frère » de Goethe, l'avait compris, et c'est pourquoi il dit :

« Sieh dir die Pflanze an —	(Regarde la plante —
Was sie ist,	Ce qu'elle est,
Das werde du wollend.	Tu le deviens en voulant.
Das ist es	C'est cela)

Cela est parce que le règne végétal est le règne le plus vierge de la nature d'après la chute et que l'homme est en voie de réintégration.

Tout jardin garde donc quelque chose du Jardin d'Eden et peut servir de bibliothèque vivante à l'homme qui aspire au Salut.

Or il s'agit d'étendre la loi de la Croix, qui domine le règne végétal organiquement et le règne humain spirituellement, au règne animal. Et cela doit se faire, non pas en dressant des chiens, des chevaux et des perroquets, mais bien en appliquant la loi de la Croix à l'animalité intérieure de la vie psychique de l'homme. Il faut restreindre le taureau en nous afin qu'il s'élève au Taureau. Cela veut dire que le désir instinctif qui se montre comme rage concentrée sur un point et qui aveugle pour tout le reste est à restreindre et donc à élever au penchant à la méditation profonde. Cette opération entière est résumée dans l'hermétisme par le mot « se taire ». Le précepte « se taire » n'est pas, comme maints auteurs l'interprètent, seulement une règle de prudence, mais il est en plus une méthode pratique de la transformation de l'instinct rétrécissant et aveuglant en un penchant à la profondeur ainsi qu'en une aversion envers tout ce qui est de nature superficielle.

Le taureau ailé est donc le résultat à obtenir par le procédé « se taire ». Cela veut dire que le taureau s'élève au niveau de l'aigle et s'unit avec lui. Par cette union s'opère le mariage de l'élan vers la hauteur avec le penchant à la profondeur. Le mariage des contraires — ce terme traditionnel de l'alchimie — est l'essence de la pratique de la loi de la Croix. Car la croix est l'union de deux paires de contraires et la pratique de la croix est l'œuvre de la conciliation de quatre contraires, deux contraires horizontaux et deux contraires verticaux. Or le Taureau et l'Aigle sont des contraires verticaux : ils sont des tendances vers la hauteur et la profondeur, vers le général et vers le particulier, vers le coup d'œil compréhensif et vers le point de détail minutieux.

L'Ange et le Lion constituent l'autre paire de contraires de la croix de l'instinctivité humaine. Il s'agit là de la transformation du courage combattif en courage moral, en courage de la conscience. Car l'instinct que nous appelons « conscience morale » est l'effet de l'inspiration de la part de l'Ange et c'est par l'élévation de l'instinct de courage, c'est-à-dire du désir de l'héroïsme, des aventures et de la lutte, que celui-ci s'unit à la conscience et devient ce courage moral que nous admirons dans les martyrs et dans les saints.

Le lion ailé est le résultat à obtenir par le procédé indiqué par le terme « oser » qui implique le courage moral.

De même que le taureau devient ailé par sa conjonction avec l'aigle réalisée par la pratique du « se taire » et que l'aigle acquiert la cons-

tance de la persévérance du taureau grâce à la pratique du « vouloir », de même le lion acquiert des ailes par sa conjonction avec l'Ange réalisée par la pratique du « oser » ; l'effet de l'inspiration de l'Ange, dont on ose se rendre compte, devient alors *certitude spontanée* par la pratique indiquée par le terme « savoir ».

Voilà donc les quatre lignes d'effort qui permettent de mener à bien la tâche symbolisée par le Sphinx : *se taire, vouloir, oser et savoir*.

« Se taire » est la restriction de la volonté qui s'élève, d'après la loi de la Croix, en conséquence de cette restriction. Elle se développe ensuite sur un autre plan. Là elle devient le vrai « vouloir ».

L'attention constante pour la conscience restreint l'impulsivité ; celle-ci s'élève donc au plan nouveau où elle se développera. La discipline de l'impulsivité par la conscience, voilà le sens pratique du « oser » et du « savoir ». Car ce n'est qu'en harmonie avec le savoir dû à la conscience que l'impulsivité devient un « oser légitime » ou courage moral.

Voilà le principe de l'ascétisme hermétique millénaire. Il est basé sur la loi de la Croix ; son but est le Sphinx qui est l'animalité réunie à l'humanité.

Il est clair que c'est un enseignement très ancien et que le dixième Arcane remonte à l'hermétisme antique d'avant notre ère et nous met en contact avec les idées de ceux qui avaient érigé le Sphinx et les pyramides. C'est l'évidence *intrinsèque*, et non pas l'évidence iconographique et historique, qui nous impose cette conclusion.

Et ce qui la renforce davantage, c'est ce qui *fait défaut* à la Lame X. Elle nous présente la roue de l'animalité et le Sphinx comme solution au problème pratique de l'animalité. Or l'analyse approfondie et soutenue du Sphinx et de la contexture entière de la Lame nous amène inévitablement aux *quatre Animaux* et à tout ce que cela comporte : animalité divine et déchue, chute et réintégration, le principe de l'ascétisme pratique, etc. Tout cela peut être amplifié par les faits et les connaissances que l'histoire, la biologie et la psychologie modernes nous fournissent. Mais une chose essentielle manque à la Lame — c'est la « *quinta essentia* », la « *quinte essence* » qui réalise le Sphinx, mais qui *n'est pas le Sphinx*. Le *principe actif de la Croix* — la « *cinquième essence* » — sans lequel l'opération entière n'est pas praticable et ne reste que connaissable et qu'espérable — ne s'y trouve indiqué d'aucune manière. Le Sphinx y figure comme la dernière solution, ou plutôt comme la dernière *énigme*.

L'absence d'une indication *directe* (car indirectement la Lame entière vise à l'énigme du Sphinx et, par ce fait même, à la « *quinte*

essence ») dans la contexture de la Lame du principe du *Nouvel Adam* — qui est la « *cinquième essence* », comme nous le savons aujourd'hui dans l'ésotérisme et dans l'exotérisme également — prouve l'origine *pré-chrétienne* de la Lame X. Au point de vue de l'iconographie, elle est franchement médiévale (fin du Moyen Âge), comme le sont toutes les autres Lames, mais *intrinsèquement* elle est plus ancienne, notamment pré-chrétienne.

Est-elle la plus ancienne ou est-elle simplement la Lame *la moins évoluée* des vingt-deux Lames du Tarot ?

Les vingt-deux lames du Tarot étant un *organisme*, un tout complet, il n'est pas question des origines diverses et disparates des Lames particulières, mais bien des *degrés de leur évolution ou transformation*. Car le Tarot lui aussi, n'est *pas une roue*, un cercle clos, mais bien une *spirale* c'est-à-dire qu'il *évolue* par tradition et... réincarnation.

Les auteurs qui voyaient dans le Tarot le « Livre Sacré de THOTH » ou d'Hermès Trismégiste avaient à la fois raison et tort. Ils avaient raison en tant qu'ils faisaient remonter l'histoire de l'essence du Tarot à l'antiquité, et à l'antiquité *égyptienne* notamment. Et ils avaient tort en tant qu'ils croyaient que le Tarot a été *hérité* de l'Égypte ancienne, c'est-à-dire *transmis* de génération en génération en subissant des changements iconographiques mineurs. A l'appui de cette thèse on raconte l'histoire ou la légende ingénieuse (que vous connaissez probablement) du conseil des prêtres égyptiens qui délibérait sur le problème de la préservation de l'essence de leur sagesse pour les générations à venir après que la lumière de l'Égypte aurait été éteinte. Après avoir rejeté diverses propositions telles que confier la sagesse au papier, à la pierre, au métal, etc., on décida enfin de confier la sagesse à un agent moins destructible et plus stable que le papier, que la pierre et que le métal, au *vice* humain. Ainsi on divisera le jeu de cartes, le Tarot, qui est parvenu à nous.

Mais au point de vue iconographique, le Tarot est nettement médiéval. Au point de vue historique, rien n'indique qu'il ait existé avant la fin du XIV^{ème} siècle (consultez G. VAN RINBERK : *Le Tarot*). S'il s'agissait d'un jeu populaire, destiné à l'être par les sages égyptiens, nous aurions dû avoir beaucoup de matériaux concernant le Tarot ou le jeu des cartes durant au moins quatorze ou dix siècles pendant lesquels il y a silence complet là-dessus.

Le Tarot n'est *pas hérité*, il est *réincarné*. Il est « *réincarné* » conformément à l'expérience de la psychologie moderne des profondeurs

de l'école de JUNG qui constate le surgissement des mystères et cultes antiques et archaïques des profondeurs de l'Inconscient des hommes du vingtième siècle. *Le Tarot est le Livre Sacré de THOTH*, mais il n'est pas hérité ou transmis – il est ce « livre » re-né.

Citons à l'appui de cette thèse, non pas une légende moderne mais le texte d'un traité hermétique grec vieux de vingt siècles. C'est Koré Kosmou où Isis enseigne à Horus, son fils, les mystères du ciel. Là il est question du « Livre Sacré de Thoth », de sa nature et de son origine. Voici le texte :

« Or, ô mon fils merveilleux Horus, ce n'est pas dans un être de race mortelle que cela eût pu se produire – en fait il n'en existait même pas encore – mais dans une âme qui possédât le lien de sympathie avec les mystères du ciel; voilà ce qu'était Hermès qui a tout connu. Il vit l'ensemble des choses; et, ayant vu, il comprit; et, ayant compris, il eut puissance de révéler et de montrer. En effet, les choses qu'il connut il les grava et, les ayant gravées, les cacha, ayant mieux aimé, sur la plupart d'entre elles, garder un ferme silence que d'en parler, afin qu'eût à les chercher toute génération née après le monde... (5)

... enfin il lui (Hermès) vint la décision précise de déposer les symboles sacrés des éléments cosmiques près des objets sacrés d'Osiris, puis, après avoir fait en outre une prière et prononcé telles et telles paroles, de remonter au ciel (7)

Mais il ne convient pas, mon enfant, que je laisse ce récit incomplet : il me faut rapporter tout ce que dit Hermès au moment de déposer les livres. Il parla donc ainsi :

« O livres sacrés qui fûtes écrits par mes mains impérissables, vous sur qui, vous ayant oints de la drogue d'immortalité, j'ai tout pouvoir, demeurez à travers les temps de tout siècle, imputrescibles et incorruptibles, sans que vous voie ni vous découvre aucun de ceux qui devront parcourir les plaines de cette terre, jusqu'au jour où le ciel vieilli enfantera des organismes dignes de vous, ceux que le Créateur a nommés Âmes ».

Après s'être ainsi adressé aux livres et avoir fait une prière à ses propres œuvres, il pénétra l'enclos dans les zones

qui lui appartiennent ». (8) (Corpus Hermeticum, Tome IV, texte établi et traduit par A. J. Festugière, 1954).

Voilà la version gréco-égyptienne de l'origine et de la nature des « Livres Sacrés de THOTH ». Selon cette version ils sont « gravés par les mains impérissables » et demeurent déposés dans « l'enclos sacré dans les zones qui appartiennent » à Hermès « imputrescibles et incorruptibles, afin que toute génération née après le monde les cherche ». Ils sont donc « écrits » magiquement dans une région entre le ciel et la terre, assez proche de la terre pour atteindre les âmes des chercheurs sur terre et éveiller en elles l'esprit de la quête par leur attrait, et assez éloignés, d'autre part, pour n'être jamais saisis, par l'intellectualité cérébrale, analysés et exploités par elle. L'*original* des « Livres sacrés de THOTH » se trouve dans la région « trans-cérébrale »; aussi faut-il les chercher, non dans des cryptes, des manuscrits et des inscriptions, ni même dans des sociétés ou fraternités secrètes, mais bien dans l'enclos sacré des zones qui appartiennent à Hermès. Il faut s'élever au-dessus de la « zone » de l'intellectualité cérébrale parce que les « livres sacrés » ont été écrits, selon le traité hermétique que nous venons de citer, avant la formation du cerveau. Il sont l'appel, magiquement effectif « à travers les temps de tout siècle », à transcender l'intellectualité cérébrale et à élever « l'organisme digne d'eux », celui que le Créateur a nommé *Âme*, à la région où ils demeurent.

Cette région, ce jardin des « symboles sacrés des éléments cosmiques » planté entre la terre et le ciel, ces formules magiques, symboles gnostiques et feux mystiques de la révélation primordiale qui constitue « l'enclos sacré » au-dessus de l'intellectualité cérébrale et au-dessous du ciel, c'est la *réalité* de l'Hermétisme, l'aiguillon incitant, à travers les âges, les âmes humaines à aspirer à la « vision de l'ensemble des choses, et, ayant vu, à comprendre et, ayant compris, à le révéler et à le montrer ». L'*ensemble des choses* (ta sympanta, en grec), voilà l'âme de l'Hermétisme à travers « les temps de tout siècle ». Et comme le cerveau est l'organe de la spécialisation pratique, l'appel et l'aspiration à l'ensemble des choses, ou « sympanta », n'est rien d'autre que l'appel et l'aspiration à transcender le cerveau et l'intellectualité cérébrale.

L'Hermétisme hante l'humanité de siècle en siècle. Est-ce à cause d'une pléiade d'écrivains brillants ? Ou à cause des sociétés secrètes, ou encore à cause de l'attrait du secret en général ? On le dit !

Mais pourquoi y a-t-il des écrivains hermétistes à toute époque et en tous temps ? Et pourquoi y a-t-il des sociétés secrètes ? Pourquoi, enfin, le secret exerce-t-il un tel attrait ?

Parce que dans les profondeurs de l'Inconscient — qui veut devenir conscient et frappe à la porte — est présent « l'enclos sacré », le « Livre Sacré de Thoth » d'où naissent — ou se réincarnent — des œuvres symboliques et hermétiques. Ainsi en est-il du **Tarot**.

Le Tarot a son prototype invisible; la fonction et mission du Tarot est d'élever l'Âme vers son prototype original. C'est pourquoi il est un système d'exercices spirituels. Il donne l'impulsion et indique la direction pour transcender l'intellectualité cérébrale et pénétrer, par l'Âme, dans « l'enclos sacré » où demeurent les « symboles sacrés des éléments cosmiques ».

L'ensemble des choses, l'intuition transcendant l'intellectualité cérébrale. L'Hermétisme. Mais pourquoi l'Hermétisme ? N'est-ce pas l'aspiration de toute philosophie métaphysique et de toute pratique mystique de la religion ?

La pratique mystique de la religion transcende, bien sûr, l'intellectualité cérébrale. Mais son but est d'atteindre le Ciel, et non pas la zone intermédiaire entre la terre et le Ciel où se trouve déposée la révélation primordiale des « mystères du Ciel ». Les Saints vivent la lumière, la chaleur et la vie du Ciel. L'or, le bleu et la blancheur célestes rayonnent dans leurs vies et par leurs vies.

Quant aux hermétistes, ils sont appelés — ou dois-je dire : condamnés ? — à ne vivre ni au jour de la terre ni au Jour du Ciel, mais plongés dans la Nuit, dans l'obscurité profonde du mystère des rapports entre le Ciel et la terre. La Pensée qui unit le Ciel et la terre, qui est également immanente à toute structure phénoménale terrestre et à toute entité nouménale céleste, est la vision et la compréhension de l'ensemble des choses, ainsi que la puissance de le révéler et de le montrer.

Les Saints n'espèrent pas atteindre la Pensée cosmique, la compréhension de l'ensemble des choses, mais bien la Vie divine.

Et les métaphysiciens ? Les philosophes idéalistes, n'aspirent-ils pas à saisir l'ensemble des choses par la Pensée ?

Platon, le père de la philosophie métaphysique, avait eu l'expérience de la pensée trans-cérébrale, de la pensée non conçue mais vue. C'est pourquoi il pouvait enseigner la méthode de l'élévation graduelle au-dessus de l'intellectualité cérébrale, l'élévation de l'« opinion » (*Doxa*) possible à la conclusion probable (*dianoia*) due à l'argumentation dialectique et, enfin, de la conclusion probable à la certitude de la perception

immédiate (*epistēmē*). C'est par l'« *epistēmē* », par la perception immédiate, qu'il avait eu l'expérience de la Pensée objective, de la Pensée cosmique, qu'il nomma « le monde des Idées ». Ayant eu l'expérience des idées non conçues ou inventées par l'intellectualité subjective cérébrale, mais perçues et contemplées par l'*epistēmē*, Platon commit l'erreur — bien compréhensible d'ailleurs — de peupler avec des idées la sphère supérieure du monde spirituel, tandis qu'il n'y a pas de « monde des Idées » comme monde ou sphère du monde. Le monde entier n'est peuplé que par des êtres individuels, et les Idées ne vivent et n'existent qu'en eux, par eux et dans les rapports qu'ils nouent entre eux. Elles sont bien réelles, les idées, mais comme réalité immanente, non pas comme réalité à part. Les idées ne vivent que dans la conscience, soit de Dieu, soit des hiérarchies angéliques, soit de l'homme.

Mais elles peuvent aussi être projetées au dehors (ou « gravées » comme le dit notre traité ancien), incarnées en symboles et formules et ainsi conservées dans le monde spirituel objectif. Cette opération entière de la projection, incarnation et conservation des idées, est appelé dans l'Hermétisme « écrire le Livre ». C'est d'un tel « Livre » que parle l'Apocalypse lorsqu'il dit :

« Puis je vis dans la main droite de Celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux » (Ap. 5)

Tel est aussi le Livre (ou les Livres) Sacré de Thoth dont parle *Koré Kosmou*.

Or Platon, en s'élevant au-dessus de l'intellectualité cérébrale, rencontra le Livre Sacré de Thoth, avec « les symboles sacrés des éléments cosmiques, imputrescibles et incorruptibles » dans « l'enclos Sacré situé dans les zones qui appartiennent à Hermès ». En hermétiste qu'il était, il parvint à « l'enclos sacré », mais en philosophe spéculatif qu'il était aussi, il n'a pas su apprécier le fait magique d'un monument vivant spirituel et lui a donné une interprétation — qui sera plus tard refusée par son disciple Aristote — non pas magique, mais « rationnelle » en postulant un « monde des Idées » au-dessus du monde des phénomènes.

Là est l'erreur radicale de toute philosophie métaphysique depuis Platon jusqu'à nos jours. Elle hypostasie les idées qui ne vivent que dans des consciences individuelles ou qui sont présentes en puissance dans des livres : dans des livres écrits visiblement, comme les Écritures Saintes, dans des livres invisibles qui sont des monuments vivants spirituels dus à l'opération de la Magie Divine, et, enfin, dans le monde entier qui est aussi le grand livre qui contient en puissance les

idées de la création et de sa destinée, exprimées par le *symbolisme des faits*.

Voilà donc en quoi l'Hermétisme diffère de la mystique religieuse et de la philosophie métaphysique. L'Hermétisme comme aspiration à *l'ensemble des choses* n'est ni école, ni secte, ni communauté. Il est le *destin* d'une certaine classe ou d'un certain groupe d'âmes. Car il est des âmes qui *doivent* forcément aspirer à « l'ensemble des choses » et qui sont poussées par le courant du fleuve, qui ne s'arrête jamais, de la Pensée qui va toujours de l'avant et toujours plus loin, sans cesse... Il n'y a pas d'arrêt pour ces âmes; elles ne peuvent, sans renoncer à leur propre vie, sortir de ce fleuve de la Pensée qui coule — pendant notre jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse également — sans cesse, sans arrêt, d'une obscurité à éclairer à une autre obscurité à approfondir.

Tel était, est, et sera mon destin. Et en adressant ces lettres à *l'Ami Inconnu*, je m'adresse à celui qui partage ce destin avec moi.

Monsieur le Professeur, pardonnez-moi cette aspiration arrogante et immodeste, sans doute puérile à vos yeux, à la certitude personnelle quant à l'ensemble des choses, que vous, en travailleurs industriels et fertile, n'espérez atteindre qu'après des siècles d'effort collectif des générations de savants. Mais sachez au moins que je vous suis infiniment reconnaissant et que vous avez en moi un disciple toujours avide d'apprendre avec respect et gratitude, et qui jamais ne se permettra de vous instruire en quoi que ce soit.

Monsieur le Curé, pardonnez-moi ce que vous jugerez de l'hybris humaine qui veut pénétrer dans les mystères de Dieu, au lieu de s'incliner devant la sagesse et la bonté divines et d'accepter avec l'humilité, qui convient au chrétien, les vérités révélées du Salut qui, en tant que pratiquées, suffisent absolument pour le bien, le bonheur et le salut de l'âme. Je vous le dis maintenant comme au confessional : *Je ne peux pas* ne pas aspirer à la profondeur, la hauteur et la largeur de la vérité compréhensive de *l'ensemble des choses*. Le sacrificium intellectus, le sacrifice de l'intellect, je l'ai fait en toute sincérité et sans réserve, mais quelle intensification de la vie de la pensée, quelle ardeur accrue dans l'aspiration à la connaissance spirituelle en découle ! Je sais que les vérités de salut révélées et transmises par le Magistère de la Sainte Église sont nécessaires et suffisantes pour le Salut; je ne doute pas qu'elles soient vraies et je m'efforce de faire de mon mieux pour les pratiquer. Mais *je ne peux pas* arrêter le courant du fleuve de la Pensée qui me porte vers les mystères réservés peut-être aux saints, peut-être aux anges, que sais-je, en tout cas réservés aux êtres plus dignes que moi sans doute. Mon

Père, me donnerez-vous l'absolution ?

Quoi qu'il en soit, je dis avec Jacob :

« Je ne vous laisserai point aller, que vous ne m'ayez béni. »

XI

LA FORCE



« LA FORCE »

*Haec est totius fortitudinis fortitudo fortis :
quia vincet omnem rem subtilem,
omnemque solidam penetrabit.
(Tabula Smaragdina Hermetis)*

*Virgo potens,
Virgo clemens,
Virgo fidelis.
(Litanies Lauritaniennes)*

Cher Ami Inconnu,

La lettre précédente faisait état de la transformation de l'animalité déchue en animalité sainte, cette dernière étant l'obéissance à Dieu, spontanée et sans ingérence de la réflexion, du doute ou des motifs d'intérêt. Une telle obéissance revient à l'instinct, et c'est pourquoi l'animalité sainte, représentée dans la tradition hermétique, dans la vision d'Ézéchiel, dans l'Apocalypse de St Jean et dans l'iconographie chrétienne par les quatre Animaux saints, dont la synthèse est le Sphinx, est l'Instinctivité Divine ou le règne de Dieu dans et par l'Inconscient. Car Dieu règne — c'est-à-dire est adoré, obéi et aimé, non seulement par les théologies et les philosophies explicites, ou par des prières, des méditations et des actes de culte explicites, mais encore par « la faim et la soif de la justice », de la vérité, et de la

beauté, ainsi que par tout acte, toute expression de respect, d'admiration et d'adoration... Oui, le monde est plein de religion implicite, et les saints et les poètes inspirés n'avaient point tort de dire que les oiseaux, lorsqu'ils chantent, « louent Dieu ». Car c'est leur petite vie elle-même qui chante la grande Vie, et fait entendre, par des variations sans nombre, la même nouvelle, qui est vieille comme le monde et neuve comme le jour : « La vie vit et vibre en moi ». Quel hommage à la Source de la Vie par ces ruisseaux de vie que sont les oiseaux qui chantent !

Religio naturalis. La religion naturelle existe bien et remplit le monde. Ses eaux émanent du Trône de Dieu, car, en remplissant les êtres, petits et grands, de l'espérance et de la foi prodigieuses qui sont au fond de l'élan vital, elles ne *peuvent* prendre leur source que de la présence immédiate de Dieu. Les flots de l'espérance et de la foi — qui se révèlent par le grand « Oui » que disent tous les êtres vivants du fait même qu'ils vivent et qu'ils préfèrent la vie à la mort — ces flots ne peuvent porter en eux autre chose que le témoignage certain de la Présence radicale de Dieu, c'est-à-dire du Sens et du But d'être vivant.

Les flots de ce témoignage atteignent l'inconscient des êtres et y apportent cette conviction prodigieuse qui est le fond de l'élan vital. La « révélation première » dont fait état la théologie, et la « religion naturelle » qui découle de cette révélation première portent en elles l'espérance et la foi qui vibrent dans le monde entier et dans tout être particulier, conviction inconsciente de ce que la vie provient de la source Sainte, qu'elle coule vers le but de suprême valeur, qu'elle est Don, Bénédiction et Mission.

Le mystère de la religion naturelle, qui est en même temps celui de l'élan vital, se trouve exprimé avec une clarté étonnante dans l'Apocalypse de St Jean.

« Il y a encore devant le trône comme une mer de verre semblable à du cristal. Au milieu du trône et autour du trône, il y a quatre Animaux remplis d'yeux devant et derrière. Le premier Animal est semblable à un lion; le second Animal est semblable à un taureau; le troisième Animal a la face d'un homme et le quatrième Animal est semblable à un aigle qui vole. Les quatre Animaux ont chacun six ailes, et ils sont remplis d'yeux tout autour et au-dedans. Ils ne cessent de dire jour et nuit : saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est, et qui sera ! » (Apocalypse : 4, 6-8)

Voilà le tableau de l'opération de la religion naturelle, de sa structure et de ses éléments. C'est la présence qui se reflète dans la mer limpide, « semblable à du cristal » et c'est l'Animalité Sainte qui ne cesse de dire jour et nuit : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est, et qui sera ! »

La « mer de verre », c'est l'œil de la nature entière pour Dieu; les quatre Animaux « remplis d'yeux tout autour et au-dedans », ce qu'ils sont et ce qu'ils font, représentent la *réaction* naturelle à la Présence divine. *Perception* et *réaction*, voilà l'essence de la Religion naturelle qui remplit le fond inconscient des créatures et qui se manifeste par l'élan vital. Car tout ce qui vit participe de la perception collective de la « mer de verre », et de la réaction collective, du chœur : « Saint, saint, saint... » ; et cette participation est la Vie de sa vie et la source d'où jaillit l'élan de son élan vital.

Dire : « La nature est au fond surnaturelle » est donc une proposition profondément vraie. Car la *vie*, naturelle et surnaturelle, a toujours la même source. La source de *toute vie* est la Religion, inconsciente ou consciente, c'est-à-dire la *perception* de la Présence et la *réaction* à la Présence.

En tant que mon cœur bat, que je respire, que mon sang circule — en tant, en d'autres termes, que la foi et l'espérance agissent en moi — je prends part au grand rituel cosmique auquel participent tous les êtres, toutes les hiérarchies depuis les séraphins jusqu'aux papillons, du Sacrement du Baptême de la religion naturelle, de l'immersion dans les eaux de la mer de verre, et du sacrement de la Confirmation de la religion naturelle qui s'opère, jour et nuit, par le chœur des chœurs de la nature animée : « saint, saint, saint... » Tous les êtres sont baptisés et confirmés dans la Religion naturelle. Car ils ont, en tant qu'ils vivent, la foi et l'espérance. Mais le baptême et la confirmation du Feu et de l'Esprit, les sacrements de l'Amour, surpassent ceux de la Religion naturelle. Ils portent le Pardon et la Guérison à la nature *déchue*.

La nature déchue a aussi son mystère inconscient, c'est-à-dire son instinctivité collective de *perception* (ses « eaux ») et son instinctivité collective de *réaction* (ses « animaux »). Et c'est encore l'Apocalypse de Saint Jean qui le révèle.

Voici quelle est l'origine de la « mer » de la nature déchue d'après l'Apocalypse :

« Et, de sa bouche, le Serpent lança de l'eau comme un fleuve derrière la Femme, afin de l'entraîner par le fleuve. Et la terre secourut la Femme, et la terre

ouvrit sa bouche et engloutit le fleuve que le dragon avait lancé de sa bouche » (Apoc. 12, 15-16)

La différence entre les eaux de la « mer de verre » devant le Trône et les eaux lancées par le Serpent est donc que les premières sont le calme, la paix et la stabilité de la contemplation, de la perception, pure, elles sont « comme de verre » « semblables à du cristal » ; tandis que les dernières sont en mouvement, « lancées » « comme un fleuve », dans la poursuite d'un but, à savoir celui d'entraîner la Femme.

Il y a donc dans le monde deux manières différentes de parvenir à la conviction : on peut être illuminé par la clarté sereine de la contemplation, on peut aussi être entraîné par le fleuve électrisant des arguments passionnés tendant vers un but désiré. La foi des illuminés est pleine de tolérance, de patience et de fermeté calme, « semblable à du cristal » ; la foi des entraînés est par contre fanatique, agitée et agressive ; elle a besoin, pour vivre de conquêtes sans fin, car ce sont les conquêtes qui, seules, la maintiennent en vie. La foi des entraînés est avide des succès qui sont sa raison d'être, son critère et sa force motrice. Les Nazis et les Communistes sont des entraînés ; les vrais chrétiens et les humanistes ne peuvent être que des illuminés.

Il y a donc dans le monde deux sortes de foi, deux sortes d'instinctivité, deux manières différentes de voir le monde, deux manières différentes de le regarder. Il y a le regard ouvert et innocent qui ne désire que refléter la lumière — c'est-à-dire qui ne veut que voir — et il y a le regard scrutateur, qui cherche à trouver et à saisir la proie désirée. Il y a des esprits dont la pensée et l'imagination sont mises sans réserve au service de ce qui est vrai, beau et bon ; et il y a des esprits dont la volonté, éprise d'un but, se sert de la pensée et de l'imagination pour gagner les autres à leur cause et les entraîner sur le fleuve de leur volonté. Un Platon n'a jamais eu de succès révolutionnaire et n'en aura jamais. Mais il vivra toujours ; comme il vit déjà depuis vingt-trois siècles ; il sera dans chaque siècle le compagnon des jeunes et des plus âgés qui aiment la pensée pure et ne cherchent que la lumière qu'elle comporte. Karl Marx, au contraire, a connu un siècle de succès étonnant et a révolutionné le monde. Il entraîna des millions d'hommes sur les barricades, dans les tranchées des guerres civiles, dans les prisons, soit comme geôliers, soit comme prisonniers... Mais, âme humaine solitaire, âme profonde et sobre, que dois-tu à Karl Marx ? Tu sais bien que le fracas intellectuel, sanglant et poussiéreux, soulevé par Marx, une fois apaisé, ce sera Platon à nouveau vers qui se tourneront

les jeunes, et les plus âgés qui aimeront la lumière de la pensée dans les siècles à venir. Car Platon illumine, tandis que Marx entraîne.

Imaginez un *hermétisme chrétien* sur la Place Rouge de Moscou le jour du Premier Mai ou le jour de l'anniversaire de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre !

Mais revenons à notre Arcane du Tarot, puisque nous ne sommes pas encore entraînés par « un mouvement de masse » quelconque ni contraints de marcher en rang et de vociférer avec la foule.

Or les eaux qui sortent de la bouche du Serpent entraînent, tandis que celles de la mer de verre devant le Trône semblable à du cristal, illuminent.

Et de même que la perception collective de la nature vierge — la mer de verre — du Trône est accompagnée par la réaction collective à cette perception — l'adoration perpétuelle par les quatre Animaux Saints —, de même il y a dans la nature déchue une réaction aux eaux du Serpent, englouties par la terre — ce sont les Bêtes de l'Apocalypse. L'Apocalypse ne les désigne pas par le terme « Animal » (to zōon — Vivant), qu'elle emploie pour désigner les quatre devant le Trône, mais bien par le terme « Bête » (to thērion — bestia). Ainsi oppose-t-elle l'animalité à la bestialité. L'animalité gène est sainte ; la bestialité est perverse.

L'Apocalypse fait état — en plus du « dragon rouge ayant sept têtes et dix cornes » qui est le Serpent primordial — de la bête « qui a dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème », qui monte de la mer, et qui est « semblable à un léopard ; ses pieds sont comme ceux d'un ours, et sa gueule comme une gueule de lion » ; de la bête qui monte de la terre, avec « deux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui parle comme un dragon » ; de la « bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes », sur laquelle la femme *Babylone* est assise ; elle fait enfin état du « faux prophète » qui opère devant la bête (à deux cornes) « les prodiges par lesquels il séduit ceux qui avaient pris la marque de la bête et adoré son image ».

Il y a donc quatre bêtes (y compris le « faux prophète » qui est une bête humaine) qui correspondent aux quatre Hayoth, Animaux Saints du Trône.

Puisqu'il s'agit, dans les deux tableaux, du mystère de la Force (*Shakti* du *Tantra*), c'est-à-dire de ce qui meut la nature non-déchue et de ce qui meut la nature déchue, et que la notion « force » revient au principe de réaction qui implique la perception qui précède, les deux tableaux se résument dans deux figures féminines :

« la femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête » ... « dans les douleurs de l'enfantement » et ... « la femme assise sur une bête écarlate... vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles, tenant dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution ».

La première est l'âme de la nature cosmique (soleil, lune, étoiles) non-déchue et la dernière est l'âme de la nature terrestre (or, pierres, perles et bête) déchue. La première est mère; la deuxième est prostituée. L'une est *perception* de ce qui est en haut et *réaction* à ce qui est ainsi perçu par sa réalisation (« enfantement »); l'autre est *perception horizontale* (« prostitution ») et *réaction* à ce qui est ainsi perçu par jouissance stérile (« coupe remplie d'abominations de sa prostitution »). L'une est la Vierge-Mère et l'autre la Grande Prostituée Babylone.

La Vierge-Mère. L'âme de la Nature naturante vierge, c'est-à-dire non déchue, qui est dans les douleurs de l'enfantement perpétuel jusqu'à ce que la Naissance, qui est l'idéal de toutes les naissances, s'accomplisse.

Évolution ... orthogénèse ... sélection naturelle ... mutations dans le mécanisme de l'hérédité ... Avatars ... Avent ... Noël — tant de problèmes et d'idées relatives à la seule grande attente et à la seule grande espérance que l'évolution atteigne le stade ultime de floraison et donne sa fleur, que l'orthogénèse produise l'être de la *culmination*, que la sélection naturelle aboutisse au Surhomme futur, que le mécanisme de l'hérédité mette au jour son optimum, que ce que nous adorons en haut se manifeste en bas parmi nous, que le Messie vienne, que Dieu devienne homme ! Évolution, progrès, généalogies, prophéties, espérances des siècles — que signifient-ils au fond sinon les « douleurs de l'enfantement » à travers les âges et l'attente constante de la Naissance dont il s'agit ? Quel autre idéal peut être présent et rayonner dans le tréfonds de toute maternité ? Quel autre but peut animer la Nature naturante durant tous les millénaires de son activité génératrice ?

Voilà donc la portée de la Bonne Nouvelle : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

La Nature naturante, la Religion naturelle, la Femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, une couronne de douze étoiles sur sa tête, la *Vierge Sophia*, était présente en Marie et c'est ainsi que l'âme de la nature non-déchue donna naissance au Verbe divin.

La Nature naturante a donc accompli sa tâche. Elle s'est dépassée elle-même, et depuis lors c'est l'époque du Surnaturel — l'époque de la Magie divine — qui a commencé. La Religion naturelle est maintenant noyée dans le rayonnement (« Gloire ») de la Religion surnaturelle, et la Nature non-déchue est devenue dispensatrice et coopératrice des Miracles de l'Évolution nouvelle, l'« Évolution » de la *Deuxième Naissance*.

Cependant la Vierge est le principe de la Force, c'est-à-dire le principe coopérateur dans la réalisation des actes supernaturels du Saint-Esprit. Cela signifie non seulement que la Magie divine n'agit pas contre la nature non-déchue, mais encore que cette dernière coopère avec elle. Le soleil, la lune et les étoiles prêtent donc leur concours aux actes de la Magie divine visant à la Résurrection. S'il n'en était pas ainsi, si la nature vierge ne participait pas des actes de la Magie divine, c'est-à-dire des miracles, ceux-ci devraient être toujours des créations nouvelles ex nihilo et non pas des transformations, des transmutations et des guérisons. Pourtant le vin aux noces de Cana n'a pas été créé de rien, car c'est l'eau qui a été changée en vin. Signalons aussi que la Vierge-Mère était présente aux noces et que c'est grâce à son initiative que le miracle a eu lieu.

La multiplication des pains dans le désert était une *multiplication* et non pas une création de pains. Là aussi la coopération de la nature est évidente. Et l'aveugle-né a dû se laver à la fontaine de Siloé afin d'être guéri par la parole et par l'application sur ses yeux de la boue faite avec la salive du Maître. Ici la participation de la Nature saute aux yeux.

Et le miracle des miracles, la Résurrection elle-même, n'est pas la création d'un corps nouveau, mais la transformation du corps crucifié : ce dernier devait disparaître du tombeau afin que le Ressuscité puisse apparaître à Marie de Magdala et aux autres.

Et le Ressuscité lui-même manifeste la continuité de son corps en invitant Thomas à mettre son doigt dans la marque des clous et sa main dans la plaie du côté.

La nature vierge a donc sa part dans tous les miracles. Et c'est la nature vierge participant activement aux miracles de la Magie divine qui est le sujet du onzième Arcane du Tarot, la « Force », représentant une femme victorieuse d'un lion dont elle entr'ouvre la gueule avec ses mains. Pour ce faire, la Femme est aussi à l'aise et ne manifeste pas plus d'effort apparent que le Bateleur du premier Arcane maniant ses objets. De plus elle porte un chapeau en forme de lemniscat semblable à celui du Bateleur. On dirait que les deux

sont également placés sous le signe du rythme, de la Respiration de l'Éternité, le signe  et que les deux manifestent deux aspects d'un seul principe : d'une part que l'effort signale la présence d'un obstacle et d'autre part que l'intégralité de l'attention aussi bien que l'intégrité du naturel excluent la division intérieure, donc tout obstacle, donc tout effort. De même que la concentration parfaite a lieu sans effort, de même la Force véritable agit sans effort. Or le Bateleur est l'Arcane de l'intégralité de la conscience, de la concentration sans effort; la Force est l'Arcane de l'intégrité naturelle de l'être, du pouvoir sans effort. Car la Force dompte le lion, non par une force pareille à celle du lion, mais bien par une force d'un ordre et d'un plan supérieur. Tel est l'Arcane de la « Force ».

Qu'enseigne donc l'Arcane XI du Tarot ?

Par le tableau même qu'il représente il dit : la Vierge dompte le Lion et nous invite par là-même à quitter le plan de la *quantité* et à nous élever au plan de la *qualité*, car c'est évidemment là que se trouvent la supériorité de la Vierge et l'infériorité du lion.

A quoi obéit donc le lion ? Devant quoi s'incline-t-il spontanément ? Est-il *hypnotisé* ? Il ne l'est pas, car la Vierge ne le regarde même pas : son regard est tourné dans une autre direction ... loin du lion dont elle ouvre la gueule. Le lion ne subit aucune contrainte — ni physique, ni hypnotique —, il n'obéit donc à personne en dehors de sa propre nature, et c'est sa propre nature qui agit en lui. C'est le Lion devant lequel le lion s'incline; c'est l'animalité sainte à laquelle l'animalité bestiale obéit.

Or, la force que la Lame évoque est celle de la Religion naturelle, celle de la nature non-déchue. C'est la magie de la Nature Vierge, qui éveille la nature vierge dans le lion et c'est la Force que l'Arcane XI est appelé à révéler.

Il y a deux principes qu'il faut comprendre et distinguer, lorsqu'on veut approfondir l'Arcane de la Force. L'un est le principe du « Serpent » et l'autre celui de la « Vierge ». Le premier est l'*opposition* dont provient la friction qui produit l'énergie. L'autre est la *concordance* dont dérive la fusion qui engendre la force.

Ainsi d'importantes énergies de nature psychique sont lancées dans le monde par la guerre due au conflit des intérêts et des prétentions; lorsqu'il y a controverse, des énergies de nature intellectuelle passent de l'état de virtualité à celui de l'actualité. On dit : « Du choc des opinions jaillit la vérité »; à vrai dire, ce n'est pas la vérité qui en jaillit, mais bien l'énergie combative intellectuelle, car la vérité se révèle par la *fusion* des opinions, et non par leur choc. Le choc produit bien de l'énergie intellectuelle, mais ne dévoile jamais la

vérité. Jamais querelle n'aboutit à la vérité, tant qu'on ne l'a pas abandonnée et qu'on n'a pas cherché la paix. La polémique peut bien électriser les esprits et causer dans le monde un véritable orage intellectuel, mais le pouvoir de disperser les nuages et de faire luire le soleil ne lui est pas donné.

Je dois avouer, cher Ami Inconnu, que, durant toute ma longue quête de la vérité, je me suis enrichi des fruits du travail constructif de maint savant, des efforts spirituels de maint mystique et de maint ésotériste, de l'exemple moral de maint homme de bonne volonté, mais je ne dois rien à la polémique et aux polémistes. Je ne dois rien aux auteurs chrétiens anciens qui attaquaient le paganisme, ni aux auteurs païens qui attaquaient le christianisme; je ne dois rien aux docteurs du protestantisme du seizième siècle, et les docteurs des Lumières et de la Révolution du dix-huitième siècle ne m'ont rien appris. Je ne dois rien non plus aux savants *militants* du dix-neuvième siècle; les esprits révolutionnaires de notre siècle tel Lénine ne m'ont rien apporté.

Je veux dire que ces gens m'ont sans doute beaucoup donné en tant qu'*objets* de la connaissance — et c'est grâce à eux que j'ai compris la stérilité intrinsèque de l'esprit d'opposition comme tel —, mais qu'ils ne m'ont rien donné en tant que *sources* de la connaissance. En d'autres termes, j'ai beaucoup appris *par eux*, mais je n'ai rien appris *d'eux*. Je leur dois ce qu'ils *ne voulaient pas* qu'on leur doive, et je ne leur dois rien de ce qu'ils *voulaient* qu'on leur doive.

Or c'est par la fusion des opinions que naît la vérité. La *conversation* — le processus de *verser - ensemble* — est l'opposé même de la *controverse*, du processus de verser-contre. La conversation est l'opération de la fusion des opinions, c'est l'œuvre de la synthèse. La vraie conversation a toujours en principe sous-jacent l'énoncé de l'Évangile : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matth. 18, 20). Car toute vraie conversation fait appel au Centre transcendant qui est le Chemin, la Vérité et la Vie.

Le Zohar est un document historique qui fournit peut-être le meilleur exemple du rôle créateur que la conversation peut jouer. Là les Rabbis Éléazar, Siméon, José, Abba et autres joignent leurs efforts et leurs expériences en vue d'arriver ensemble à une compréhension plus profonde, plus haute et plus vaste de la Torah. Et ils pleurent, ces Rabbis-là, et s'embrassent lorsque cela arrive ! De page en page, le lecteur du Zohar — de ce document remarquable de la spiritualité vécue en commun, recherchée en commun et appréciée

en commun — apprend à comprendre, à apprécier et à aimer davantage la conversation qui vise à la fusion des opinions, à la synthèse.

Or la force qui y œuvre est celle de la Vierge (le Shekhinah, comme l'appellent les docteurs du Zohar), tandis que l'énergie qui électrise les polémistes est celle du Serpent.

La force de la Vie et l'énergie électrique ne sont-elle pas les manifestations les plus claires de ces deux principes :

La Vie et l'électricité — je le sais, on tend aujourd'hui à les confondre et on voudrait bien tout réduire à l'électricité seule — sont rigoureusement distinctes. Car l'électricité est due à l'antagonisme des contraires, tandis que la vie est la fusion des polarités. Empédocle (490 a. C.) a bien vu cette différence; il enseignait que le mouvement dans les quatre éléments — terre, eau, air et feu — est dû à deux causes contraires : Amitié (Amour) et Discorde (Inimitié). L'Apocalypse de St Jean parle d'une part de la guerre entre les armées célestes de l'Archistratège Michael et le Dragon rouge avec ses bandes, d'autre part du « hieros gamos », les noces de l'Agneau et de son épouse.

Le Dragon (ou « Serpent ancien ») s'opposant aux sphères supérieures, telle est l'origine de l'électricité « terrestre »; les hiérarchies, représentées par l'Archistratège Michael, qui sont tenues de résister au Dragon — telle est l'origine de l'électricité « céleste ». C'est l'électricité céleste qui permet les miracles de Courroux divin de l'Ancien Testament : l'éclair de feu sortant du tabernacle qui consuma les fils d'Aaron, Nadab et Abihu; le feu de l'Éternel qui s'alluma au camp de Tabééra et dévora l'extrémité du camp, la terre qui « ouvrit sa bouche et engloutit » Koré et tous ses gens; Uzza frappé sur place, ayant saisi l'arche, parce que les bœufs la faisaient pencher; le feu d'en-haut qui consuma l'holocauste d'Élie devant les prophètes de Baal; le feu qui descendit deux fois et consuma chaque fois cinquante soldats avec leurs chefs près de la montagne, sur le sommet de laquelle était assis Élie; les miracles d'Élisée, etc. Et c'est l'électricité terrestre dont nous nous servons, non seulement dans le domaine technique de notre civilisation, mais encore dans l'hypnose, dans la propagande démagogique, dans les mouvements des masses révolutionnaires... Car l'énergie électrique a ses formes analogiques sur divers plans; physique, psychique et même mental.

Quant à la Vie, elle est comme l'eau de la « mer de verre », comme du cristal sortant du Trône : elle est la Force, la Religion naturelle, l'âme de la nature non-déchue, la Vierge.

La virginité, c'est l'obéissance au Divin; elle est donc harmonie et coopération avec lui. La Vierge est l'âme de la vie, c'est-à-dire de la

Force qui ne contraint rien, mais meut tout. Et le lion de la Lame XI obéit à la Force de sa propre vie, à l'impulsion profonde du tréfonds de son propre être, lorsqu'il obéit à la Vierge qui ouvre sa gueule.

La langue grecque a deux termes différents pour désigner la « vie » : « zoë » et « bios ». Le premier signifie la « Vie vivifiante » et le deuxième « la vie dérivée ». La « zoë » est au « bios » ce que la Nature naturante est à la Nature naturée dans la philosophie de Jean Scot Érigène. La « zoë » est donc la source et le « bios » est ce qui coule, étant sorti de la source. C'est le « bios » qui coule de génération en génération; et c'est la « zoë » qui vient combler l'individu en prière, en méditation, en acte de sacrifice, et dans la participation aux Saints Sacrements. La « zoë » est la vivification d'en haut dans le *sens vertical*; le « bios » est la vitalité qui, bien qu'issue de la même source d'en haut, passe dans l'*horizontale* de génération en génération.

Or le « bios », la vie biologique, coule dans le domaine du Serpent, C'est pourquoi il est mêlé à l'énergie électrique d'une façon inextricable. Mais ce n'est pas le « bios » qui épuise les ressources de l'organisme, c'est bien l'électricité. Celle-ci est alimentée par la décomposition chimique, par l'opposition des contraires et par la friction interne dans l'organisme. C'est elle qui cause la fatigue, l'épuisement, la sénilité, la mort. Le « bios », comme tel, ne se fatigue, ne s'épuise, ne vieillit et ne meurt jamais. Le cœur et la respiration n'ont pas besoin de repos, tandis que le reste de l'organisme — surtout le *cerveau* — est plongé dans le repos du sommeil nocturne après la fatigue du jour. Le « bios » répare alors le dommage fait à l'organisme par l'électricité. Le sommeil est le temps où l'activité électrique est réduite au minimum et où le « bios » prévaut.

Un *arbre* où le « bios » prévaut toujours — qui « dort » toujours, si vous voulez — est en principe *immortel*. Car ce n'est pas l'épuisement de sa vitalité intérieure, mais bien la destruction mécanique venue de l'extérieur qui met fin à sa vie. Un arbre ne *meurt* pas de vieillesse; il est toujours *tué*, déraciné par la tempête, frappé par l'éclair, rompu par la force de la pesanteur ou abattu par l'homme.

Le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, le fruit de la *polarité* des contraires, est donc l'électricité, et l'électricité comporte la fatigue, l'épuisement, la *mort*. La mort est le prix à payer pour la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire le prix de la vie dans les contraires. Car c'est l'électricité — physique, psychique et mentale — qui fut introduite dans l'être d'Adam-Ève — et par lui dans la nature animée toute entière — dès le moment de son entrée en

communion avec l'arbre des contraires, c'est-à-dire avec le principe de l'électricité. Et c'est ainsi que la mort entra dans le domaine de la nature animée.

La nature animée n'est cependant pas une entité uniforme et intégrale. Il y a division; celle-ci s'affirme selon le rôle prépondérant qu'y jouent le « bios », l'électricité et la « zoë ». Or l'âme de la nature animée dont le « bios » est subordonné à l'électricité est la « femme Babylone » de l'Apocalypse. La nature animée où le « bios » et l'électricité sont en équilibre est la « créature souffrante » dont St Paul dit qu'elle soupire après la délivrance. Et la nature animée enfin où le « bios » domine l'électricité et donc est lui-même dominé par la « zoë », est la nature non-déchue. Son âme est la Vierge céleste, la Haute Prêtresse de la Religion naturelle.

C'est elle qui constitue l'Arcane de la onzième Lame du Tarot. Ce qu'on pourrait ainsi formuler :

La Force, c'est la Virginité.

Qu'est-ce que la Virginité ?

L'état de virginité est celui de la consonnance des trois principes : du Spirituel, de l'Animique et du Corporel. Un être dont l'Esprit, l'Âme et le Corps consonnent, est en état de virginité. En d'autres termes, c'est le principe de l'unité des trois mondes : du Ciel, du Purgatoire et de la Terre.

Au point de vue de la Terre, la virginité est l'obéissance complète du corps à l'âme.

Au point de vue du Purgatoire, elle est l'obéissance complète de l'âme au souffle de l'Éternité, ou *Chasteté*.

Au point de vue du Ciel, elle est la réceptivité absolue envers le Divin, ou *Pauvreté*.

La Virginité est donc l'unité de ce qui est en haut et de ce qui est en bas, et c'est elle qui est la *Force*, c'est-à-dire l'action consonnante des trois mondes. Car la Force « de toute fortitude du fort » est l'unité des trois mondes dans l'action où le Divin, le Cœur et le Corps sont unis.

C'est la Vierge qui parle par SALOMON quand il écrit :

*« Avant ses œuvres les plus anciennes
J'ai été établie depuis l'éternité,
Dès le commencement, avant l'origine de la terre.
Je fus enfantée quand il n'y avait point d'abîmes,
Point de sources chargées d'eau :
Avant que les montagnes fussent affermies,*

*Avant que les collines existassent, je fus enfantée;
Il n'avait encore fait ni la terre, ni les campagnes,
Ni le premier atome de la poussière du monde,
Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là;
Lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme,
Lorsqu'il fixa les nuages en haut,
Et que les sources de l'abîme jaillirent avec force,
Lorsqu'il donna une limite à la mer,
Pour que les eaux n'en franchissent pas les bords,
Lorsqu'il posa les fondements de la terre
J'étais à l'œuvre auprès de lui. »*

(Proverbes, VIII, 22-30)

*« Lorsqu'il posa les fondements de la terre,
J'étais à l'œuvre auprès de lui »*

Voilà l'énoncé clair du rôle de la Vierge qui coopère avec le divin, non seulement dans les miracles de la Rédemption, mais aussi dans ceux de la création.

Co-creatrice, Co-redemptrice, Co-sanctificatrice Virgo, Mater, Regina...

En résumant par cette formule les pensées relatives au principe de la virginité, il y a lieu de signaler que les principes n'existent pas séparément des êtres qui les incarnent et les manifestent. Les principes comme tels sont toujours *immanents*. C'est pourquoi la réalité du principe du Divin est Dieu; la réalité du principe du Verbe divin est Jésus-Christ et la réalité du principe de la virginité féconde et réalisatrice est Marie Sophia. Marie-Sophia représente, c'est-à-dire incarne et manifeste, le principe de la Virginité, de la Nature non-déchue, de la Religion naturelle, de la Force... Elle est l'individualité centrale — la « Reine » — du domaine entier en question : l'Âme consciente et individuelle qui est l'idéal concret — la « Reine » — de la Virginité, de la Maternité et de la Sagesse réalisatrice ou réginité (du mot « regina » — reine).

Il n'y a pas ombre d'un doute pour quiconque prend la vie spirituelle de l'humanité au sérieux, fût-il lui-même démuné de l'expérience spirituelle authentique, que la Sainte Vierge n'est pas un « idéal » seulement, ni une image mentale seulement, ni un « archétype » de l'Inconscient de la psychologie des profondeurs, ni enfin un « égrégor » occultiste — création collective dans l'astral par des croyants —, mais bien une individualité concrète et vivante, comme vous et moi, qui aime, qui souffre et qui se réjouit. Ce ne sont pas seulement les enfants de Fatima, l'enfant Bernadette à Lourdes, les enfants de

La Salette et les enfants de Beauraing en Belgique qui témoignent de la « Dame », mais aussi des personnes adultes innombrables à travers les siècles, y compris le nôtre. Des rencontres sans nombre restent pourtant intimes et non divulguées (j'ai connaissance de trois séries de telles rencontres, y compris une à Tokyo, au Japon), mais une série de rencontres avec la Sainte Vierge eut lieu tout récemment à Amsterdam, aux Pays-Bas, où la Sainte Vierge s'est manifestée en « Notre Dame de tous les peuples » (*Vrouwe van alle volkeren*) et demanda que l'on prie pour épargner aux nations « la dégénérescence, les catastrophes et la guerre » (*verwording, rampen en oorlog*). J'ajoute que je me suis rendu à Amsterdam pour y faire une enquête aussi scrupuleuse que possible et que le résultat de cette enquête sur les lieux (confirmé par des expériences d'ordre personnel) fut la certitude complète quant à l'authenticité des expériences de la voyante (une dame âgée de quarante ans) et la certitude aussi quant à l'authenticité du *Sujet* de ses expériences.

En évoquant ces faits, je ne puis que partager le sentiment du Rabbi Simeon du Zohar qui s'exclame : « Malheur à moi si je le dis, et malheur à moi si je ne le dis pas ! Si je le dis, les impies sauront comment rendre service à leur maître ; et si je ne le dis pas, alors les Compagnons seront laissés en ignorance de cette découverte » (Zohar, II b).

Quoi qu'il en soit, les rencontres avec la Sainte Vierge sont tellement nombreuses et tellement bien attestées qu'il faut au moins admettre leur réalité objective. Je dis « au moins » parce que cela ne suffit pas aux exigences de ma conscience. En effet, je ne serais pas entièrement honnête ni franc envers vous, cher Ami Inconnu, si je ne disais pas ce qui (dans mon for intérieur) est le résultat absolument sûr de plus de quarante ans d'efforts et d'expérience.

On rencontre inévitablement la Sainte Vierge quand on atteint une certaine intensité dans l'aspiration spirituelle et quand cette aspiration est authentique et pure. Le fait même d'avoir atteint une sphère spirituelle que comporte un certain degré d'intensité et de pureté d'intention vous met en présence de la Sainte Vierge. Cette rencontre appartient à une certaine « sphère » — c'est-à-dire à un certain degré de l'intensité et de la pureté de l'aspiration spirituelle — de l'expérience spirituelle tout comme l'expérience d'avoir une mère appartient naturellement à la sphère de la vie humaine familiale sur terre. Elle est donc aussi naturelle dans le domaine spirituel que le fait d'avoir une mère est naturel dans le domaine familial terrestre. La différence est que l'on peut bien être orphelin de mère

sur terre, tandis que dans le domaine spirituel cela ne peut jamais arriver.

La thèse que j'avance avec une totale conviction est donc que tout hermétiste qui cherche vraiment la réalité spirituelle authentique rencontre tôt ou tard la Sainte Vierge. Cette rencontre signifie, outre l'illumination et la consolation qu'elle comporte, la protection contre un danger spirituel très grave. Car celui qui avance dans le sens de la profondeur et de la hauteur dans le domaine de l'Invisible arrivera un jour à la sphère connue par les ésotéristes sous le nom de la zone du mensonge. Cette zone entoure la terre comme une ceinture de mirages mensongers. C'est cette zone que les prophètes et l'Apocalypse désignent par « Babylone ». L'âme et la reine de cette zone est en effet Babylone, la grande Prostituée, qui est l'adversaire de la Vierge.

Or on ne peut pas passer par cette zone sans être enveloppé de la pureté parfaite. On ne peut la traverser sans la protection du « manteau de la Sainte Vierge » — le manteau qui faisait l'objet de l'adoration et d'un culte spécial en Russie (« Pokrov Presvyatya Bogoroditsy » — Manteau de la Très Sainte Mère de Dieu). La protection de ce « Manteau » est absolument nécessaire pour pouvoir traverser la « zone de mensonge » sans être la proie des illusions.

Or le chemin de l'hermétisme, si solitaire et intime qu'il soit, comporte des expériences authentiques dont il découle que l'Eglise Catholique romaine est en effet dépositaire de la vérité spirituelle chrétienne et que plus on avance sur le chemin de la recherche libre de cette vérité, plus on s'approche de l'Eglise. On finira inévitablement par expérimenter que la réalité spirituelle correspond, avec une exactitude étonnante, à ce qu'enseigne l'Eglise : qu'il est des Anges gardiens, qu'il est des Saints qui participent activement à notre vie, que la Sainte Vierge est réelle et qu'Elle est à peu près précisément telle qu'Elle est comprise, adorée et enseignée par l'Eglise, que les sacrements sont effectifs et qu'il y en a sept et non point deux, ni trois ni encore huit ; que les trois vœux sacrés — de l'Obéissance, de la Chasteté et de la Pauvreté — constituent en effet l'essence même de toute spiritualité authentique, que la prière est un moyen puissant d'exercer la charité aussi bien ici-bas que dans l'au-delà ; que la hiérarchie ecclésiastique reflète l'ordre hiérarchique céleste ; que le Saint Siège et la Papauté représentent un mystère de la Magie divine ; que l'enfer, le purgatoire et le ciel sont des réalités ; qu'enfin, le Maître lui-même — bien qu'Il aime tout le monde, les chrétiens de toutes les confessions comme tous les non-chrétiens — demeure dans Son Eglise,

puisque Il y est toujours présent, qu'Il y visite ses fidèles et y instruit des disciples. Il y est toujours le Maître quotidiennement abordable.

Revenons à l'Arcane de la Force. On dit : « l'union fait la force » et on entend par là l'alliance des volontés individuelles dans la poursuite d'un but commun. C'est la formule de l'accroissement *quantitatif* de la force.

Quant à la force qualitative, il y aurait lieu de dire : « l'unité est la force », parce qu'on n'est fort qu'en tant qu'il y a unité de l'Esprit, de l'Ame et du Corps, c'est-à-dire en tant qu'il y a de la Virginité. Ce qui nous rend faible, c'est la division intérieure, le fait que nous servons deux ou même trois maîtres à la fois.

La Table d'Émeraude d'Hermès énonce non seulement le principe de l'Analogie universelle, mais encore celui de la Force universelle : « pour faire les miracles d'une même chose ».

Elle enseigne « la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide ».

La Force enseignée par la « Table d'Émeraude » est l'unité dans l'action du ciel et de la terre, car le Thélème (la volonté foncière) « monte de la terre au ciel et derechef il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. »

Examinons maintenant les deux aspects de la Force dont parle la « Table d'Émeraude », à savoir qu'elle « *vainc toute chose subtile* » et « *pénètre toute chose solide* ».

1) Elle vainc toute chose subtile.

Le sens profond — mystique, gnostique, magique et hermétique — de « vaincre », est de changer l'ennemi en ami. Le rendre impuissant seulement n'est pas encore la victoire. Ainsi l'Allemagne de 1914 était bien rendue impuissante en 1918, mais elle n'était pas vaincue.

L'an 1939 le prouve. Mais l'Allemagne après sa défaite de 1945 est bien *vaincue* en tant qu'elle est alliée sincère de ses anciens adversaires.

La même analyse s'applique au Japon comme État.

Sur un autre plan, il est aussi vrai que le Diable ne sera vaincu qu'au moment où sa voix, — rauque ou claire, peu importe, — sera entendue faisant chorus avec les chœurs des hiérarchies célestes louant Dieu.

Saul de Tarse était l'âme même de la persécution des chrétiens; Paul l'Apôtre sera l'âme même de l'œuvre de la conquête au christianisme du monde dit « païen ». Voilà un exemple de la victoire authentique dans le vrai sens du terme. Et c'est la victoire authentique qu'il faut espérer et attendre dans le conflit que la tradition représente comme la lutte entre l'Archistratège Michael et le Dragon. Le jour où cette victoire

aura été achevée, sera le jour d'une fête nouvelle, de la fête du couronnement de la Vierge *sur terre*. Alors le principe d'opposition sera remplacé sur terre par celui de collaboration. Ce sera le triomphe de la Vie sur l'Électricité. Et l'intellectualité cérébrale s'inclinera devant la sagesse et s'unira avec elle.

« Vaincre toute chose subtile » équivaut donc au changement des forces mentales, psychiques et électriques opposées, en forces amies et alliées. Les « choses subtiles » à vaincre sont les forces intellectuelles de la tentation, basée sur le *doute*, les forces psychiques de la tentation basée sur la *jouissance* stérile et les forces électriques de la tentation basée sur la *puissance*.

Les « choses subtiles » équivalent donc en dernière analyse aux tentations. Pourtant, toute tentation est semblable à un chemin à circulation en double sens. Car lorsque le mal tente le bien, il est en même temps, lui-même « tenté » par ce dernier. La tentation comporte toujours un *contact*, donc un échange d'influence. Toute belle tentatrice risque, en se prenant à tenter un saint, de finir par « mouiller de ses larmes ses pieds, les essuyer avec ses cheveux, les baiser et les oindre de parfum » (Luc, 7, 38). N'avons-nous pas là préfigurée la victoire sur la « grande prostituée Babylone » et découvert le fonds et le tréfonds de la « chute de Babylone » tant célébrée et tant pleurée dans le récit des chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse ?

Le doute, la jouissance stérile, la puissance. Ce sont eux qui constituent l'ensemble de la « technologie » de la tentation.

D'abord le doute. Il est le principe de la division et de l'opposition, donc de la maladie. Car de même que le doute intellectuel divise l'intellect en le mettant en face de deux tableaux contraires et le réduit à l'impuissance de l'indécision, de même la maladie du corps est un « doute » dans l'organisme où deux tendances, opposées l'une à l'autre, le réduisent à l'impuissance et le contraignent à garder le lit.

Le doute est à la foi ce que la vue des yeux souffrant de l'astigmatisme est à la vue des yeux normaux. De même que les yeux normaux ne voient pas ou voient *ensemble*, de même la foi voit — peu ou beaucoup, peu importe — avec « l'œil supérieur » et « l'œil inférieur » *ensemble*. Car la *certitude* est due à la vision coordonnée du Soi supérieur ou transcendant (« l'œil supérieur ») et du Moi inférieur ou empirique (« l'œil inférieur »).

Le doute apparaît lorsque « l'œil supérieur » et « l'œil inférieur » ne voient pas ensemble. Il y a donc un astigmatisme spirituel, le manque de coordination entre les deux « voyants » dans l'homme.

Le doute est une bête à deux cornes, puisqu'il ne fait que bifurquer.

Cependant le doute maîtrisé, sous contrôle de la volonté et mis à son service, s'est avéré prodigieusement utile, comme le démontre toute l'histoire de la science. Là le doute est utilisé comme instrument de la foi scientifique : on y doute dans les limites précises de la méthode scientifique, guidé par et dans les intérêts de la foi scientifique. Si Pasteur n'avait pas douté de la génération spontanée d'une part, et s'il n'avait pas eu foi en l'observation et l'expérimentation d'autre part, nous ne bénéficierions pas des fruits de la révolution pasteurienne en biologie et en médecine.

Si productif qu'il soit dans le domaine scientifique, le doute comporte des frais qu'il faut payer. Sa pratique, même purement méthodique, aboutit à une cécité partielle; elle nous rend *borgnes*. Car le fait de se détourner régulièrement de l'œil supérieur, de son message et de son témoignage, et de ne s'en tenir qu'à l'œil inférieur (les cinq sens plus l'intellectualité cérébrale), ne peut manquer d'avoir, tôt ou tard, son effet, c'est-à-dire de rendre borgne celui qui pratique assidûment la vision avec un seul œil au lieu de deux.

Et tout comme les grands docteurs en théologie, en métaphysique et en mystique du Moyen-Âge se sont avérés stériles en ce qui concerne la médecine, la biologie, la physique, la physiologie et les autres sciences, dont le concours sauve des milliers de vies humaines chaque année, de même les docteurs des sciences de notre temps sont stériles en ce qui concerne les besoins vitaux spirituels de l'humanité. Les uns n'avaient d'yeux que pour le spirituel; les autres n'ont d'yeux que pour le temporel.

Faut-il nécessairement être borgne pour produire des valeurs scientifiques, ou spirituelles ? Non. Des exemples individuels, y compris l'exemple récent de l'auteur du *Phénomène Humain* et du *Milieu Divin*, le prouvent. Et l'Hermétisme ésotérique, c'est-à-dire cultivé dans le for intérieur de chacun, est appelé à jouer le rôle — visible ou invisible, qu'il importe — de lien entre les données des deux yeux. Il peut bien être l'agent qui rétablit la coordination des deux yeux, entre la culture et la Civilisation, entre la Spiritualité et le Progrès, entre la Religion et la Science. Il peut agir en agent guérisseur dans cette sorte de schizophrénie contemporaine qui dissocie la spiritualité et l'intellectualité, mais il ne le peut qu'au for interne de chaque individu en se gardant de s'arroger des fonctions de portée générale appartenant en propre à l'Église et à l'Académie. Bref, le rôle qu'il est appelé à jouer est anonyme, intime et démuné des armes des collectivités, tels que tracts, presse, radiodiffusion, télévision et des congrès dont on fait grand bruit. La magie du travail

constant de service fait en silence, voilà ce dont il est question.

Et le secret ? Une chose privée n'est pas une chose secrète. La vie privée n'est pas une vie secrète. Le silence comme condition essentielle de l'œuvre intime n'équivaut point au secret jalousement gardé. De même que les moines de la Trappe gardent le silence sans que personne ne les soupçonne pour autant de vouloir garder des secrets, de même la communauté, composée des hermétistes épars dans le monde, est en droit de se taire, pour maintenir l'atmosphère de la privauté essentielle à son œuvre, sans qu'elle soit soupçonnée de secrets ténébreux. La vie spirituelle authentique exige le sanctuaire inviolable de la privauté, ce qui n'a rien de commun avec les secrets « initiatiques » ou autres des « sociétés secrètes », dont les secrets d'ailleurs deviennent inévitablement ceux de polichinelle.

Puis la jouissance stérile. Le rôle que certaines écoles de philosophie et de psychologie assignent au *plaisir* comme cause finale de toute activité humaine, y compris la morale, est bien connu. D'après elles, l'homme n'aurait aucune envie d'agir s'il n'y avait pas la promesse du plaisir réel ou imaginaire.

Qu'est-ce que le plaisir ? Il est le composant inférieur de l'échelle : plaisir — joie — félicité — béatitude. Il n'est que le signal psychophysique annonçant l'accord entre ce qu'on désire et ce qui arrive. N'étant que signal il n'a pas de valeur morale en lui-même : c'est le désir dont il signale la satisfaction qui tombe sous la qualification morale de bon ou de mauvais. C'est pourquoi le plaisir peut être suivi de joie ou de dégoût, selon les cas.

Le plaisir est donc une réaction superficielle de l'être psychique humain aux événements objectifs. En d'autres termes, une vie dédiée à la poursuite du plaisir seul serait la plus superficielle qu'on puisse imaginer pour un être humain.

La joie est plus profonde que le plaisir. Elle est encore un indice, mais ce qu'elle indique est plus profond que le rapport entre le désir et l'événement : la joie est l'état de l'âme qui participe plus intensément à la vie et l'éprouve en appréciant sa valeur. La joie est l'épanchement de l'âme au-delà de ses limites de la veille. Elle est le symptôme de l'augmentation de l'élan vital de l'âme.

La félicité est l'état de l'être humain où l'Esprit, l'Âme et le Corps sont unis dans un *rythme* compréhensif. Elle est le rythme de la vie spirituelle, animique et corporelle en harmonie.

La béatitude enfin transcende la félicité en tant que l'état de béatitude est supérieur au règne du rythme de l'Esprit, de l'Âme et du Corps humains : c'est l'état de la présence vécue du Quatrième,

de Dieu. C'est donc l'état de la « vision béatifique » (*visio beatifica*) de la tradition chrétienne.

Le plaisir est donc la chose la plus périphérique et la plus superficielle de l'échelle du bonheur. Il joue cependant dans la technique de la tentation le même rôle à l'égard de l'âme que le doute à l'égard de l'esprit. Car de même que le doute réduit l'esprit à l'impuissance, de même le plaisir (ou la jouissance stérile) réduit l'âme à l'impuissance, à l'état de passivité. Il l'asservit; et de sujet elle devient objet d'action.

La puissance, enfin. Ici encore des écoles de philosophie et de psychologie ont érigé la « volonté de puissance » en principe suprême de l'activité humaine. D'après elles, l'homme n'aspire qu'à la puissance; la religion, la science et l'art n'en sont que des moyens.

Or il est vrai que personne ne désire l'impuissance comme telle. Et si nous adorons le Crucifix qui est le symbole de l'impuissance complète extérieure, nous le faisons parce qu'il est en même temps le symbole de la puissance suprême intérieure. Car il y a puissance et Puissance. L'une asservit et l'autre libère. L'une contraint; l'autre inspire.

La vraie puissance apparaît toujours comme impuissance. Car elle est toujours due à une sorte de crucifiement. La fausse puissance cependant crucifie les autres. C'est parce qu'elle ne connaît pas d'autre croissance que celle qui s'opère aux dépens des autres. Un autocrate n'est puissant que quand il a réduit à l'impuissance tous les éléments indépendants du pays; un hypnotiseur est puissant quand peu de gens résistent à son hypnose; un système philosophique est puissant s'il *contraint* les esprits par le poids de son argumentation (Fichte a dit : « Je vais *contraindre* le lecteur à accepter les vérités que j'avance »); un engin enfin est puissant s'il domine tout ce qui s'oppose à son fonctionnement.

Or dans le domaine de la puissance, la technique de la tentation consiste à substituer la fausse puissance à la vraie, à substituer la puissance de la contrainte ou « Électricité » à celle de la libération de l'inspiration et de la guérison ou « Vie » (zoè).

La magie sacrée n'a rien de commun avec la puissance qui contraint. Elle n'opère qu'avec les courants de la Vie « zoè » spirituelle, psychique et physique. Ses « armes » — telles les « épées » de l'Archange Michael et du Saint Chérubin, Gardien de la Porte d'Eden — sont des gerbes des rayons de Vie dont l'intensité est telle qu'elle repousse, ou plutôt fait fuir quiconque est opposé à la Vie, ou ne peut supporter son intensité. Par contre elle attire et vivifie quiconque aspire à la Vie et peut supporter son intensité. Qui sait combien de per-

sonnes malades ou désespérées doivent leur rétablissement physique ou psychique à l'« épée » de l'Archange Michael ? Il n'y a pas de statistiques en ce domaine, mais s'il y en avait, on serait probablement étonné du nombre de « victimes » de l'épée flamboyante !

Quoi qu'il en soit, les « épées » dont il s'agit sont les armes puissantes de la vraie puissance, c'est-à-dire les fruits de l'impuissance apparente des forces dues au crucifiement. Car le gardien de la liberté est du fait même, victime de la liberté; il lui faut supporter l'abus millénaire de la liberté qu'il protège. C'est l'impuissance millénaire envers l'abus de la liberté, donc le crucifiement millénaire, qui est la source de la puissance concentrée dans l'« épée » de l'Archistratège Michael.

Il en est de même de l'« épée flamboyante » du Chérubin « mis à l'orient d'Eden ». Là encore c'est l'impuissance divine vis-à-vis de la liberté humaine qui choisit le chemin de la chute qui alimentait et concentrait l'« épée ».

Tel est le choix que chacun de nous doit faire — le choix entre la Puissance du crucifiement et celle de la contrainte. Prier ou ordonner, que préférons-nous ?

L'« Électricité », dans sa triple forme — physique, psychique et mentale — est l'instrument qui se prête prodigieusement au service de la volonté de puissance, c'est-à-dire du désir de commander et d'assujettir. Aussi est-elle une tentation de l'humanité confrontée au choix entre la puissance de la Magie sacrée et celle de la mécanique, choix qui revient, en dernière analyse, à celui entre la Vie (zoè) et l'Électricité.

Voilà donc les trois « choses subtiles » principales que vainc la Force ou la Virginité.

2) Elle pénètre toute chose solide.

La solidité est l'expérience de l'obstacle à la liberté de nos mouvements. L'air n'est pas un obstacle, le mur de pierre en est un. De même la méfiance envers soi-même peut ériger un véritable mur psychique qui peut être un obstacle insurmontable au mouvement vers le but visé et à la communication des idées. De même encore un système intellectuel rigide peut vous rendre muet vis-à-vis de la personne qui est tenue sous sa puissance. Il serait impossible, par exemple, d'atteindre l'organe intérieur de compréhension chez un marxiste orthodoxe ou chez un psychanalyste freudien en leur parlant de l'expérience mystique authentique. L'un n'aurait *entendu* que ce qui se prête à l'interprétation par le concept de « narcose », tout en restant sourd pour le reste, et l'autre n'aurait l'oreille ouverte que pour ce qui se prête à l'interprétation par le concept de « sublima-

tion de la libido », c'est-à-dire pour ce qui se laisse réduire aux mécanismes de la sexualité. Voilà donc encore un mur.

Les trois formes de la « solidité », physique, psychique, et mentale, ont ceci en commun qu'elles sont expérimentées comme obstacles à notre mouvement. Elles sont expérimentées comme *impénétrables*.

Cependant la Table d'Émeraude affirme que « toute chose solide », c'est-à-dire tout obstacle physique, psychique et mental, est pénétrable par la Force ou la Virginité.

Comment ?

Par l'action contraire à celle de l'explosion, c'est-à-dire par l'action *émolliente*. Face à un obstacle mental présenté par un système intellectuel rigide, la Force ne s'occupera pas de la structure mentale elle-même, mais fera entrer son souffle dans le cœur de la personne en cause. Le cœur ayant goûté la Vie, c'est-à-dire le mouvement créateur de la Vie, communiquera son souffle à la tête et mettra en mouvement la structure mentale. Celle-ci, étant mise en mouvement — *non par le doute, mais par l'élan créateur* — perdra sa rigidité et deviendra liquide. C'est ainsi que s'opère la liquéfaction des formations mentales cristallisées.

Quant à l'obstacle psychique, c'est encore l'action émolliente qui effectue la transformation d'un complexe psychique rigide en sensibilité. Ici encore c'est le souffle de la Vie qui dissout le complexe, par la voie du cœur, de sorte que la méfiance, la peur ou la haine se dispersent et laissent l'âme libre de l'influence aveuglante du complexe psychique.

L'obstacle physique, enfin, n'existe pour la Force, c'est-à-dire pour la radiation de la Vie, qu'en tant qu'il est dû aux processus morbides de la cristallisation dans les organismes vivants. On peut dire que c'est « la sclérose » qui constitue cet obstacle en général. La sclérotisation est le processus de l'aliénation graduelle du corps envers l'âme et l'esprit. Le cadavre en est la limite et le terme, car le cadavre est un corps complètement aliéné à l'égard de l'âme et de l'esprit.

« Quant à l'artério-sclérose c'est dans une certaine mesure, une modification naturelle des vaisseaux artériels avec l'âge. Et ainsi, en poussant un peu à l'absurde, on pourrait presque dire que, toutes les autres maladies étant supprimées, la sclérose, à la longue obligatoire, des vaisseaux nous empêcherait seule de devenir immortels » — dit le Dr Étienne May en faisant le bilan actuel de la médecine — (*La Médecine, son passé, son présent, son avenir*, p. 341, Payot, Paris, 1957).

La sclérose est donc la mort même à l'œuvre pendant la vie et modifiant, peu à peu, le corps vivant en cadavre. C'est, du moins, ce qu'elle paraît être, à la lumière de la médecine et de la biologie modernes.

Il y a cependant deux façons de mourir. L'une est celle où le corps se refuse à servir d'instrument à l'âme (sclérose); l'autre est celle où le principe qui vivifie et anime le corps se retire et fait défaut au corps. C'est alors l'âme qui quitte le corps.

Dans le premier cas, c'est le corps qui expulse l'âme; dans le deuxième cas, c'est l'âme qui se refuse à se servir plus longtemps du corps. On meurt parce que le corps devient inutilisable à la vie ou bien parce que la vie se retire du corps. Dans le dernier cas, on constate, au point de vue clinique, une défaillance générale croissante des fonctions biologiques qui s'accroît jusqu'au point où l'activité respiratoire et circulatoire s'arrête, c'est-à-dire où la mort clinique a lieu. Cela peut arriver dans l'état de sommeil profond et aux heures où le tonus vital est normalement à son minimum, entre deux et quatre heures du matin. On dit alors que la mort est due à la vieillesse pure et simple, aucune affection spécifique, y compris la sclérose, ne l'ayant causée. Quant au durcissement des artères ou l'artériosclérose, ce processus a été longtemps considéré comme une conséquence inéluctable de l'âge.

« Mais on sait aujourd'hui qu'il y a des artério-scléreux jeunes et des vieillards dont les artères (sans parler du cerveau) restent souples » (MAY, *La Médecine*, p. 346).

On peut donc mourir avec des artères souples, sans cancer et sans être la victime de virus pathogènes. On peut s'en aller entièrement, tout comme on s'en va partiellement quand on s'endort.

Or il y a plusieurs façons de dormir. Il y a sommeil et sommeil. Vous pouvez croire ou non au témoignage de la Kabbale qui décrit ce qui se passe pendant le sommeil des justes — comment à l'heure de minuit l'Ancien des Jours s'approche de la terre et arrive à la porte d'Eden où les âmes des justes le rencontrent, etc. —, pendant le sommeil des gens ordinaires et pendant le sommeil des pécheurs — mais il n'y a personne qui ne sache d'expérience certaine, qu'on surgit du sommeil de la nuit en des états divers, non seulement de santé mais aussi d'âme. Les soucis accablants de la veille peuvent s'être changés pendant le sommeil en choses d'importance secondaire et paraître même insignifiants, tandis que des choses insignifiantes de la veille qui glissaient, à peine perceptibles, sur l'écran de votre

mémoire, peuvent avoir acquis au réveil une importance singulière dont on ne se doutait point la veille. Comme les réveils diffèrent ! Combien les humeurs, les dispositions, les envies, les états généraux de l'âme sont différents à votre réveil, par exemple après une nuit de Noël, ou une nuit de Pâques, ou une nuit quelconque de novembre ou de février...

Si les *réveils* diffèrent du blanc au noir, c'est parce que les *sommeils* diffèrent tout autant.

Or de même qu'il y a plusieurs façons de *dormir*, de même il y a plusieurs façons de *mourir*. La Kabbale qui en fait état, décrit une échelle entière des façons de mourir dont le sommet serait la mort due au baiser de l'Éternel. Une *extase*, consciente ou inconsciente, serait donc, selon la Kabbale, la cause la plus sublime de la mort.

Une extase, doit-elle être nécessairement subite ? Ne peut-elle être aussi lente et graduelle ? Le processus de la mort, où ce n'est pas le corps qui se refuse à servir l'âme mais l'âme elle-même qui quitte graduellement le corps, ne pourrait-il pas être la manifestation visible de l'extase invisible, de l'attraction croissante du Divin opérant dans le tréfonds de l'âme ? Une *nostalgie* croissante ne suffirait-elle pas à expliquer le départ graduel de l'élan vital que l'on constate en cas de défaillance générale aboutissant à la mort ?

Quoi qu'il en soit, c'est ce qu'enseignent non seulement la Kabbale mais aussi l'Hermétisme chrétien contemporain. Voici l'enseignement hermétique :

Durant la période de la préparation à la mort dite « naturelle », c'est-à-dire celle qui n'est pas causée par l'usure de l'organisme, ni par une violence extérieure, ni encore par l'empoisonnement — un processus bien défini a lieu dans le « corps vital » (ou « éthérique » ou « nephesh » de la Kabbale). Les forces vitales se concentrent peu à peu dans la région du lotus à huit pétales qui est le centre coronal. Au fur et à mesure que cette concentration dans la région coronale de la tête, au-dessus du cerveau physique, a lieu, l'activité vitale diminue, d'abord dans la région inférieure de l'organisme, c'est-à-dire la région génitale et intestinale, puis dans la région de l'estomac et enfin dans la région centrale cardiaque. Au moment où la concentration de la vitalité au centre coronal sera complète, le cœur et le système circulatoire et respiratoire cesseront leur activité, ce sera le moment de la mort.

Ce processus correspond à l'extase à laquelle on aspire dans la pratique du Yoga. Car l'état de samadhi ou de l'extase yoguiste se

réalise, en termes de physiopsychurgie ésotérique, par la concentration de l'énergie, provenant de la région inférieure du corps, dans la région coronale, dans la région du « lotus à mille pétales » (Sahasrara), comme on désigne en Inde le lotus à huit pétales à cause de son étincellement intense qui donne l'impression d'une multitude de pétales (« mille »). L'énergie une fois concentrée dans la région coronale, le corps est réduit à l'état de stupeur et la conscience du Moi en sort et s'unit à la conscience du Soi transcendant, ce qui est l'état de *samadhi* ou de l'extase. Le samadhi ou l'extase yoguiste est une mort temporaire et artificielle.

Bien que l'extase du « *sursum corda* » (élévation du cœur) chrétienne diffère essentiellement du samadhi, il n'y aucune raison de nier la réalité de l'extase yoguiste ni le fait qu'elle soit une extase authentique, encore qu'elle ne soit pas la seule possible.

Il est donc justifié de dire que la mort dite « naturelle » est au fond une extase naturelle, notamment le samadhi naturel où le Soi transcendant accomplit la réunion avec le Moi personnel en le retirant du corps et en s'unissant à lui.

Or c'est encore un cas où la Force « pénètre la chose solide » que celui où on meurt de mort naturelle, les artères souples et le système nerveux normal.

C'est alors la Force (la « zoë ») qui conserve les vaisseaux sanguins souples par son action émolliente et qui rend possible la mort naturelle comme suite de « l'extase naturelle » ou le recueillement des forces vitales en haut.

Voilà donc quelques faits et pensées qui peuvent contribuer à la compréhension de l'énoncé de la Table Smaragdine :

« Elle pénètre toute chose solide ».

Le concept de la force est celui de l'intermédiaire entre la conscience pure et le Fait. Il est le trait d'union entre l'Idée et le Phénomène.

Or la Force a deux aspects, celui de l'électricité et celui de la vie, de la lutte et de la coopération. Ces deux aspects correspondent à Nahash (le Serpent) et à la Vierge. Les occultistes de l'école d'ELIPHAS LEVIconsidéraient le Serpent comme « grand agent magique » par excellence et ne s'occupaient guère de la Vierge qui est pourtant le principe de la Magie sacrée. Ils s'intéressaient surtout à l'aspect psychique et mental du principe de l'électricité, appelé par eux « agent plastique *astral* », désirant ainsi étendre le domaine de la science, qui ne s'occupe que de l'aspect physique de l'électricité, au monde du psychique et du mental. Ils voulaient conquérir à la

science, c'est-à-dire à la raison se servant de la méthode d'observation et d'expérimentation, le domaine *entier* de l'électricité physique, psychique et mental.

Leur préoccupation dominante était donc de démontrer que la tradition de la Magie antique et médiévale contient mainte vérité due à l'observation et à l'expérimentation, ignorée par la science, et que le grand « agent magique » peut être mis au service de l'intelligence et de la volonté humaines tout comme l'est l'énergie de l'électricité et du magnétisme. Le fait qu'ils enveloppaient leur message essentiel dans un nuage de romantisme verbal évoquant les « initiations secrètes » aux « mystères » des fraternités millénaires des adeptes qui savent et peuvent tout ce qui en vaut la peine, à la communauté mystérieuse des sages et des mages qui possèdent, à travers les âges, le savoir et le pouvoir, qui sont ainsi le gouvernement occulte du monde et façonnent secrètement la destinée de l'humanité, le fait de ce romantisme — bien compréhensible et pardonnable, d'ailleurs — n'empêche nullement la compréhension de la tâche véritable qu'ils poursuivaient en établissant les faits et en dégageant les lois et les principes de l'ensemble des traditions et des expériences occultes : en réalité — abstraction faite du romantisme — ils élaboraient une *science moderne* des matériaux bruts des traditions et expériences occultes.

Que se taisent donc enfin les chuchoteurs qui les accusent de « satanisme » et de « pratiques ténébreuses » ! Ils ne sont ni plus ni moins « satanistes » que, par exemple, les gens qui traitent des malades psychiques par des électrochocs, et ils sont sans doute des anges innocents comparativement aux physiciens qui ont découvert l'énergie nucléaire et qui l'ont mise au service de la destruction !

Il est temps qu'on mette fin, une fois pour toutes, aux accusations niaises et méchantes de « satanisme » et de « magie noire » lancées contre les docteurs de l'occultisme contemporain. Ils sont, tout au plus, des romantiques épris de l'idéal d'une science absolue d'un passé glorieux, et ils font de leur mieux pour être aussi les pionniers d'une science du domaine ignoré ou négligé de la magie, la science des rapports dynamiques qui existent entre la conscience subjective et les phénomènes objectifs.

Tout en rejetant avec indignation de tels soupçons et accusations à l'égard des auteurs classiques de l'occultisme contemporain, je regrette qu'ils aient préféré la Science à l'Hermétisme et qu'ils aient voué leurs efforts, de préférence, à l'étude du principe du Serpent, de l'*Électricité* psychique et mentale, au lieu de s'efforcer de se rendre

capables de participer consciemment au principe de la Vierge, de la *Vie* psychique et mentale. S'ils avaient choisi l'Hermétisme — c'est-à-dire la vie spirituelle qui comprend l'ensemble de la mystique, de la gnose, de la magie et de la philosophie pérennes — ils auraient collectivement « écrit » un Zohar (ou « Livre de Splendeur ») chrétien moderne et auraient déversé sur le monde un fleuve de sagesse et de vie spirituelle qui aurait pu accomplir une véritable renaissance spirituelle dans le monde occidental. Satis scientiae, sapientiae parum, voilà ce qu'il faut dire aux représentants de la science occulte de nos jours. Ce ne sont pas les érudits et les expérimentateurs qui sont appelés à réaliser un printemps spirituel dans le monde occidental, mais bien les hommes participant aux sources authentiques de la vie profonde, la vie profonde de la pensée, du sentiment et de la volonté. Afin que cela ait lieu, la pensée doit devenir méditative, le sentiment contemplatif, et la volonté ascétique. Car pour atteindre les sources authentiques de la vie profonde, il faut chercher la pensée profonde c'est-à-dire la méditation ; il faut chercher le sentiment profond c'est-à-dire la contemplation ; et il faut chercher la volonté première, au-delà des désirs et des envies c'est-à-dire l'ascèse. C'est ainsi que se gagne la participation consciente à la vie spirituelle authentique et c'est ainsi que ses sources deviennent accessibles.

La Vierge, la Force de notre Arcane, est le principe du printemps, c'est-à-dire de l'élan créateur spirituel et de la floraison spirituelle. La floraison prodigieuse de la philosophie et des arts dans l'Athènes antique eut lieu sous le signe de la Vierge. De même, la floraison de la Renaissance à Florence était placée sous le signe printanier de la Vierge. Et Weimar même, au commencement du XIX^e siècle, était une place où le souffle de la Vierge avait une influence perceptible sur les cœurs et les esprits.

Dans l'Égypte ancienne, on attribuait à Osiris le domaine des mystères de la mort et à Isis celui de la vie, y compris la langue, l'écriture, les lois et les arts. Isis était donc l'âme de la civilisation de l'Égypte ancienne que nous admirons encore après plus de vingt siècles.

Or le malaise de l'Occident tient aujourd'hui à ce que l'élan créateur lui fait de plus en plus défaut. La Réforme, le rationalisme, la Révolution française, la foi matérialiste du dix-neuvième siècle et la Révolution communiste signifiaient que, un peu partout, on tournait le dos à la Vierge. La conséquence en est que les sources de l'élan créateur spirituel tarissent, l'une après l'autre et qu'une *aridité* croissante se manifeste dans tous les domaines de la vie spirituelle de l'Occident. On dit : l'Occident vieillit. Mais pourquoi ? Parce qu'il lui manque l'élan créateur, parce qu'il s'est détourné de la source de l'élan créa-

teur, parce qu'il s'est détourné de la Vierge. Sans Virginité, il n'y a pas de printemps, il n'y a pas de fraîcheur ni de jeunesse.

C'est pourquoi je regrette que la plupart des auteurs et docteurs de l'occultisme contemporain aient fait cause commune avec les contempteurs de la Vierge. Ils se tournèrent vers le scientisme, c'est-à-dire vers la connaissance qui dévoile et déshabille, et se détournèrent de la sagesse, c'est-à-dire de la connaissance qui voile et habille de symboles et qui est due, non pas à l'observation scrutatrice, mais bien à l'adoration révélatrice.

Le scientisme est inévitablement iconoclaste et l'Hermétisme est essentiellement iconophile. Pour lui, les symboles ne sont pas des obstacles qu'il faut éliminer pour parvenir à la connaissance de la vérité nue, mais bien des moyens pour en recevoir la révélation. Les « habits » — les symboles — de la vérité ne sont pas pour lui ce qui la cache, mais ce qui la révèle. Le monde entier, en tant que série de symboles, ne cache pas, mais révèle le Verbe. Le commandement divin : *Tu ne tueras point* s'applique aussi au domaine de la connaissance. Celui qui nie la vie des symboles, les tue dans sa pensée. Car nier ce qui révèle, revient à tuer ce qui vit dans le domaine de la pensée. L'iconoclaste est un meurtrier intellectuel. L'Hermétisme est, par contre, iconophile et traditionnaliste. Il ne fait pas cause commune avec les vagues successives de l'iconoclasme appelées « Réforme », « Lumières », « foi scientifique », c'est-à-dire avec ceux qui mettent le feu aux forêts des symboles qui protègent le sol intellectuel de l'humanité contre la sécheresse et l'érosion. L'Hermétisme a pour principe de base, non seulement le Commandement : *Tu ne tueras point*, mais encore le Commandement qui est le fondement de toute tradition, c'est-à-dire de toute continuité dans le progrès, dans la croissance, dans le développement et dans l'évolution — le Commandement : **Honore ton Père et ta Mère.**

Car honorer le père et la mère, c'est l'esprit et l'âme de la *tradition*, de la continuation constructive du passé au présent, du vrai progrès à travers les âges, du chemin de la vie de l'humanité vers la vérité. C'est plus encore, c'est l'essence même de la vie de l'esprit et de l'âme, parce que c'est l'expérience de l'amour paternel honoré qui nous rend capable d'élever notre regard au ciel et de dire avec sincérité et avec authenticité : *Pater noster qui es in coelis*. Et c'est l'expérience de l'amour maternel honoré qui est sous-jacent à notre prière : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis*.

La source de la vie spirituelle est dans l'expérience de ces deux aspects de l'amour : l'amour viril qui prévoit et dirige nos pas vers

ce qui est notre bien, et l'amour tendre qui essuie toute larme de nos yeux. Si la tendresse se manifeste chez les hommes, il est impossible que le tréfonds du monde, d'où l'humanité est surgie, n'en contienne pas un trésor inouï. Voilà le fondement de la religion naturelle dans la conscience humaine, donc de toute confiance en l'ordre divin, donc de toute adoration de l'invisible, donc de toute aspiration à l'invisible. Et cette aspiration s'avère bien fondée : l'Invisible n'est en effet ni sourd ni muet. Voilà le fondement de la religion surnaturelle dans l'expérience de la conscience humaine qui éprouve l'action de la Grâce et de la Révélation d'en-haut. La Grâce et la Révélation sont la manifestation de l'amour paternel d'en-haut, comme il est dit dans le Sermon sur la montagne :

« Lequel de vous donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent » — (Matthieu VII, 9-11).

Or l'Hermétisme, en tant qu'il est une tradition vivante de plus de trente siècles, doit sa vie au Commandement : *Honore ton père et ta mère*. Car ce commandement comporte la longévité, comme d'ailleurs le dit son texte :

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne » — (Exode, 19, 12).

C'est en honorant le Dieu transcendant (« le Père qui est dans les cieux ») et l'Âme de la Nature non-déchue (la Vierge mère) que l'Hermétisme — malgré de nombreuses aberrations temporaires : philosophisme païen, Kabbalisme sans Christ, alchimisme visant à fabriquer de l'or matériel, scientisme moderne — a survécu à la décadence égyptienne, à la décadence du paganisme gréco-romain, aux méthodes policières de la théologie du Moyen-Âge, à l'iconoclasme de la Réforme, au rationalisme des Lumières, au scientisme du XIX^e siècle, enfin. Encore que l'Hermétisme ait tout lieu de regretter, d'expié et de réparer beaucoup de son passé — en cela il ne fait pas exception, car toutes les traditions spirituelles ont beaucoup péché — sa longévité tient néanmoins à ce qu'au fond il a honoré ses parents célestes et terrestres. Il n'est pas vrai que sa longévité tienne — comme

le veulent ses adversaires — à la persistance dans la nature humaine de la curiosité malade et de la présomption arrogante qui se refusent à s'incliner devant le mystère. Non, l'Hermétisme vit et survit de siècle en siècle grâce à sa fidélité essentielle aux Commandements divins : « Tu ne tueras point ! » et « Honore ton père et ta mère ».

J'honore, en hermétiste, tous les « pères et les mères » spirituels du passé de l'humanité terrestre qui ont contribué à sa vie spirituelle, y compris tous les sages anciens, les patriarches, Moïse, les prophètes, les philosophes grecs, les Kabbalistes, les apôtres et les saints, les maîtres de l'École, les mystiques chrétiens et beaucoup d'autres encore. Synchrétisme ? Nullement, mais action de grâce à ceux auxquels elle est due. Nier, c'est tuer : oublier, c'est enterrer. Honorer et apprécier, c'est garder vivant : Remettre en mémoire, c'est rappeler à la vie. En honorant beaucoup, l'Hermétisme participe à la vie de beaucoup, il a beaucoup de vie. Voilà à quoi l'Hermétisme doit sa longévité.

En écrivant toutes ces choses, je ne me suis pas écarté de la Force, du onzième Arcane du Tarot. Car la Force est la Vie, et la longévité en est un aspect important. La Vierge est non seulement la source de l'élan créateur, mais encore de la longévité spirituelle. C'est pourquoi l'Occident, en se détournant de plus en plus de la Vierge, vieillit, c'est-à-dire s'éloigne de la source rajeunissante de la longévité. Notre Dame est notre Dame, et ne se laisse remplacer impunément ni par la « déesse Raison », ni par la « déesse Évolution biologique », ni par la « déesse Économie ».

L'adulation de toutes ces « déesses » témoigne de l'infidélité de l'humanité dite chrétienne; elle évoque cette sorte d'adultère spirituel dont les prophètes bibliques font tant état. C'est encore un péché contre un des Commandements de la fidélité au principe de la nature non déchue, la Vierge-Mère, à savoir le Commandement : *Tu ne commettras point d'adultère.*

Toute tradition spirituelle vivante doit être fidèle à son impulsion d'origine, à l'essence et à la substance de la cause qu'elle a épousée, et au but idéal qu'elle poursuit.

En d'autres termes, elle ne préservera son identité qu'en restant fidèle à sa cause efficiente, à ses causes formelle et matérielle, et à sa cause finale. Les quatre modes de la causalité de la logique de l'École traditionnelle — *causa efficiens*, *causa formalis*, *causa materialis* et *causa finalis* — constituent aussi la logique de la causalité de toute tradition spirituelle vivante. Car toute tradition spirituelle a son impulsion d'origine, son principe et sa méthode, ainsi que son idéal. C'est toujours le Tetragrammaton Iod — Hé — Vav — Hé qui est sous-jacent

à la causalité logique aussi bien qu'à la réalité de la vie. La cause efficiente, l'impulsion d'origine, est le Iod du Tetragrammaton; la cause formelle est le premier Hé; la cause matérielle — le Vav, et la cause finale — le deuxième Hé. Source, loi, méthode et but constituent le « Tetragrammaton » de toute tradition spirituelle vivante.

Une tradition spirituelle de portée universelle, dont la cause efficiente était Dieu, la cause formelle la Loi, la cause matérielle la Communauté d'Israël (ou la Schekhinah) et la cause finale le Christ, était fondée — ou plutôt engendrée — dans le désert, dans la montagne du Sinaï. Cette tradition était une *alliance* à l'instar du mariage. Et les conditions de la durabilité de cette tradition, ou alliance, ou mariage, se trouvent exposées dans les dix Commandements de la montagne du Sinaï. Leur ensemble est pour ainsi dire le « portrait » de la Vierge, de la Schekhinah, de la Nature non-déchue ou de la Force divine. Les Kabbalistes du Zohar l'ont bien compris, ils savent que l'âme de la Torah est la Vierge-Mère.

« La Torah est située entre deux maisons, l'une est soustraite aux regards, elle est en haut, l'autre est plus accessible. Celle qui est en haut est « la Grande Voix » mentionnée dans le verset : « une grande voix, qui ne cessa point »... C'est d'elle que dérive la Torah, qui est la voix de Jacob. La voix perceptible dérive de la voix imperceptible... La voix de Jacob, qui est la Torah, est ainsi attachée à deux principes féminins — à la voix intérieure qui est imperceptible, et à la voix extérieure qui est perceptible. Pour être tout à fait précis, il faut dire qu'il y a deux voix imperceptibles et deux qui sont perceptibles. Les deux qui sont imperceptibles sont, premièrement, la Sagesse transcendante qui demeure dans la Pensée et n'est pas manifestée ni perceptible; deuxièmement, la même Sagesse quand elle sort de sa demeure et se révèle un peu par un chuchotement que l'on ne peut pas entendre et qui est alors appelé la « Grande Voix » qui est très tenace et qui se manifeste par chuchotement. Les deux qui sont perceptibles dérivent de la voix de Jacob et de la parole articulée qui l'accompagne. La « Grande Voix » qui est imperceptible à l'oreille est une « maison » de la Sagesse transcendente (le principe féminin étant toujours appelé « maison ») et l'articulation que nous avons mentionnée est une « Maison » de la Voix de Jacob,

qui est la Torah, et c'est pourquoi la Torah commence avec la lettre Beth, qui est, pour ainsi dire, une maison (beth), sa maison. » (Zohar, Bereshith, 50-b)

La loi écrite est la « maison » de la Loi orale, et la Loi orale est la « maison » de la Voix qui chuchote, qui, à son tour, est la « maison » de la Voix silencieuse qui est la Pensée ou la « maison » de la Sagesse transcendante.

C'est dans ce sens que les dix Commandements « chuchotent » leur message de l'être intégral de la Vierge qui sera l'instrument de la réalisation du but de l'alliance du Sinaï, l'incarnation du Verbe. Les dix Commandements représentent la cause formelle, les principes ou la loi, de la réalisation de la cause finale, de l'incarnation du Verbe, de la tradition fondée dans la montagne du Sinaï. En même temps, ils suggèrent, par voie de chuchotement, la Vierge qui est la cause matérielle de cette réalisation.

Voilà donc le « tetragrammaton » de la tradition inaugurée par les patriarches et fondée par Moïse : la révélation de Dieu par des paroles et par des actes, c'est son Iod, sa cause efficiente ; la loi révélée, c'est son premier Hé, sa cause formelle ; la Vierge présente dans la loi et dans la communauté d'Israël comme leur Force-Vie, c'est son Vav, sa cause matérielle ; le Messie, enfin, dont la naissance est la cause finale de la tradition — alliance — mariage d'Israël, c'est le deuxième Hé.

La tradition spirituelle d'Israël étant de portée universelle, toute tradition spirituelle particulière tombe sous la loi de son origine, de sa vie et de son œuvre. En d'autres termes, nulle tradition spirituelle ne peut vivre ni accomplir sa mission dans le monde sans qu'elle ne se conforme aux conditions essentielles de l'origine, de la vie et de la mission de la tradition d'Israël. En d'autres termes encore, il n'y a de traditions véritables que celles modelées sur la tradition d'Israël. Car elle est la tradition spirituelle par excellence, le modèle, le prototype et la loi de toutes les traditions spirituelles viables qui ont des missions à accomplir.

Or voici les conditions essentielles auxquelles doit correspondre toute tradition spirituelle viable :

Elle doit être fondée d'en haut ; elle doit observer les dix Commandements et s'inspirer de l'idéal de la Virginité ; son but doit être impliqué dans la volonté qui l'avait fondée, tout programme humain devant être écarté.

Elle doit être fondée d'en haut.

Cela veut dire, en premier lieu, que l'impulsion d'origine d'une tradition spirituelle viable doit être donnée par la révélation explicite

ou par l'action directe d'en haut agissant avec une sorte d'irrésistibilité morale. C'est ainsi encore que furent fondées les traditions vivantes représentées par les ordres Bénédictin, Dominicain, Franciscain, Jésuite et autres à partir d'une révélation explicite ou d'une vocation irrésistible. Ainsi l'ordre Bénédictin fleurit encore après quinze siècles, les ordres Dominicain et Franciscain, après sept siècles, et l'ordre Jésuite, après quatre siècles. Encore qu'il soit facile de dresser une longue liste de leurs imperfections et de leurs péchés, ces ordres fournissent néanmoins l'exemple d'une longévité remarquable. Tous ont en commun d'avoir été fondés par une initiative d'en haut.

Elle doit observer les dix Commandements et s'inspirer de l'idéal de la Virginité.

Les dix Commandements signifient beaucoup plus qu'un code moral de la vie quotidienne. Ils signifient en plus l'hygiène, la méthode et les conditions de la fructification de la vie spirituelle, y compris les différents degrés et les formes de l'ésotérisme pratique. Car l'abandon au Dieu vivant, la non-substitution à la réalité du Dieu vivant des produits de l'esprit humain ou de la nature, l'activité au nom de Dieu sans se servir de son nom pour en parer sa propre volonté, la pratique de la méditation, la continuité de l'effort et de l'expérience, la constructivité, la fidélité à l'alliance, le renoncement au désir de s'emparer des valeurs qui ne sont ni le fruit de notre travail ni le don de la grâce, le renoncement au rôle accusateur envers autrui, le respect du monde privé et intime de l'autre, constituent les dix fondements, non seulement de la saine morale, mais encore de toute pratique mystique, gnostique magique et hermétique.

En effet, la mystique est l'éveil de l'âme à la réalité et à la présence de Dieu. Cet éveil n'est possible qu'envers le Dieu vivant, qu'envers la personne divine, le panthéisme n'offrant que la perspective de se laisser bercer par l'ondulation de l'océan de la nature déifiée, et l'athéisme n'offrant que le néant. La gnose est ce que la conscience réfléchie apprend de l'expérience mystique et de la révélation d'en haut. La loi fondamentale de la gnose est de ne pas substituer à l'intuition divine l'imagerie issue de l'esprit humain ou de la nature. La magie est la mise en œuvre de ce que la conscience a reçu de la mystique et de la gnose. Or la foi fondamentale de la magie sacrée est d'agir au nom et par le nom divin, tout en se gardant de faire du nom divin l'instrument de sa propre volonté. L'Hermétisme est la vie de la pensée dans l'organisme entier de la mystique, de la gnose

et de la magie. Or sa loi fondamentale est la méditation, c'est-à-dire la pratique « du jour de repos pour le sanctifier ». La méditation est le « repos sanctifié » où la pensée se tourne vers en haut.

Voilà le rôle des quatre premiers Commandements dans la pratique spirituelle.

Les six autres Commandements énoncent les lois fondamentales de la discipline ou culture spirituelle servant de base à la pratique spirituelle à laquelle se rapportent les quatre premiers Commandements.

En vérité, pour avancer, il faut apprendre. Pour apprendre, il faut apprécier l'expérience du passé, il faut la *continuer*. Tout progrès présuppose la continuité — la cohérence entre le passé, le présent et l'avenir. C'est ce qu'énonce le cinquième Commandement : *Honore ton père et ta mère*. Il n'y a de progrès réel qu'au-dedans d'une *tradition* vivante. Car la vie — aussi bien spirituelle que biologique — est toujours tradition, c'est-à-dire continuité. Il faut donc s'abstenir de toute action coupant la continuité, rompant le courant de la vie. Le sixième Commandement : *Tu ne tueras point*, énonce la loi fondamentale de l'attitude *constructive* dans la vie spirituelle. La continuité, ou tradition et vie, implique la fidélité à la cause qu'on a épousée, à la direction qu'on a prise, à l'idéal qui nous guide et à toute alliance avec des entités d'en haut et avec des êtres humains d'en bas aux fins de la continuité de la vie. C'est ce qu'énonce le septième Commandement : *Tu ne commettras point d'adultère*. L'adultère peut être charnel, psychique et spirituel. Les prophètes bibliques en parlent à propos de l'infidélité des rois et du peuple d'Israël à l'alliance du Sinaï, qui s'adonnaient, à maintes reprises, aux cultes des divinités cananéennes. Il en est de même aujourd'hui des cas où on embrasse, par exemple, le Vedānta ou le Bouddhisme, tout en étant baptisé et suffisamment instruit pour avoir accès aux expériences des sublimes mystères chrétiens. Je ne parle ni de l'étude ni de l'adaptation des *méthodes techniques* du Yoga, du Vedānta ou du Bouddhisme, mais seulement des cas où on change de *foi*, c'est-à-dire où on remplace l'idéal de l'amour par celui de la libération, le Dieu personnel par un Dieu impersonnel, le *Royaume* de Dieu par le retour à l'état de potentialité — le Nirvana —, le sauveur par un sage instructeur, etc. Il n'y a donc aucun élément d'adultère spirituel par exemple dans le cas de J.M. DÉCHANET O.S.B. l'auteur de *La Voix du Silence* (Éditions Desclée de Brouwer), qui adapte les méthodes techniques du Yoga à la pratique spirituelle chrétienne. Car rien n'est plus naturel et plus légitime que de se mettre à l'école des *expériences* accumulées en

Orient comme en Occident. Si la médecine occidentale sauve la vie à des millions d'hommes en Orient, pourquoi le yoga oriental ne devrait-il pas aider des milliers d'Occidentaux, engagés dans la spiritualité pratique, à atteindre l'équilibre et la santé psycho-physique par des méthodes et des techniques efficaces ? L'échange des fruits de l'expérience entre les régions culturelles de l'humanité n'est que l'expression de la fraternité humaine et n'a rien de commun avec l'adultère spirituel, c'est-à-dire avec l'infidélité à l'alliance spirituelle ou à la Foi à laquelle on est appelé à appartenir.

Tous les fruits de l'expérience humaine méritent d'être étudiés et examinés, et, selon leur mérite, d'être acceptés ou rejetés. Mais l'expérience est une chose, et la foi, l'idéal métaphysique, est autre chose. L'enjeu consiste alors en des *valeurs morales* que l'on ne peut pas changer sans perte ou sans gain essentiels pour la vie de l'âme et de l'esprit. On ne peut changer de foi sans devenir davantage ou devenir moins. Un nègre fétichiste qui embrasse l'Islam gagne des valeurs morales, un chrétien qui se convertit à l'Islam en perd. Regrettable ou non, c'est un fait que les religions constituent une échelle de valeurs morales et spirituelles. Elles ne sont pas égales, étant des stades d'une évolution millénaire de l'humanité, d'une part, et de la révélation successive d'en haut, d'autre part. Il n'y a donc pas de religion sans valeur ou même intrinsèquement fausse ou « diabolique », mais, d'autre part, il n'y a pas de religion de valeur supérieure à celle de l'amour.

L'adultère spirituel est donc l'échange d'une valeur morale et spirituelle supérieure pour une valeur morale et spirituelle inférieure. C'est, par exemple, l'échange du Dieu vivant, pour la Divinité impersonnelle; du Christ crucifié et ressuscité pour un sage plongé dans la méditation; de la Sainte Vierge-Mère pour la nature en évolution; de la communauté des Saints, Apôtres, Martyrs, Ermites, Confesseurs, Docteurs et Vierges pour une « communauté de génies » de la Philosophie, de l'Art et de la Science.

Nous venons de dire que tous les fruits de l'expérience humaine méritent d'être étudiés et examinés, et, selon leur mérite, d'être acceptés et rejetés. En fait, seuls doivent être rejetés ceux qui sont dus au *vol*; on ne peut obtenir sans peine ni sacrifice des résultats dont la valeur implique effort et sacrifice. Ainsi GURDJIEFF, le maître de P.D. OUSPENSKY, l'auteur de *Tertium Organum*, enseignait qu'il y a trois voies pour sortir de l'enclos de l'expérience et de la conscience ordinaires : la voie du yogui, la voie du moine et enfin, celle de « l'homme rusé » (en russe — *put' khitogo tchelovjeka*). Ce que le yogui et le moine atteignent après de longs efforts de

discipline et de sacrifices, « l'homme rusé » peut atteindre sans effort, sans sacrifice et presque immédiatement en prenant... une pilule contenant des éléments appropriés.

Il y a en effet des gens qui cherchent l'expérience transcendante au moyen du cactus Peyotl (*Echinocactus Williamsii*, ou *Anhalonium Williamsii* ou encore *Lophophora Williamsii Lemaire*) dont l'usage s'était répandu parmi les tribus des Peaux-Rouges du Mexique jusqu'au Canada et qui aboutit à la fondation de la « Native American Church », une église indigène américaine. (Voir Olivier LA FARGE : *A Pictorial History of the American Indian*). Ce qui est compréhensible et bien excusable pour des Indiens américains, dont la situation est désespérée, ne l'est pas pour des européens, héritiers de la civilisation chrétienne occidentale. Ceux-là veulent évidemment se dispenser des frais de la voie régulière du développement spirituel pour obtenir à bon marché ce que les autres n'obtiennent qu'après bien des efforts et des sacrifices.

Le Commandement : *Tu ne déroberas point*, est encore d'importance fondamentale pour la vie spirituelle. Toute école de spiritualité authentique doit se tenir au commandement qui préserve son authenticité et qui transpose dans le domaine spirituel la règle fondamentale du labeur agricole : tu ne récolteras qu'après avoir labouré la terre, qu'après avoir semé et qu'après avoir attendu le temps où le fruit sera mûr pour la récolte. Tous les « trucs » de la nature technique ayant pour but de se dispenser des efforts et des sacrifices qu'exigent le développement et la croissance spirituels normaux tombent ainsi sous le coup du huitième Commandement.

Restent encore deux Commandements aussi indispensables pour la vie spirituelle que les huit Commandements examinés : *Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain* et *Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain*.

Les deux Commandements se rapportent à l'esprit de rivalité qui se manifeste soit comme critique négative, soit comme envie. Cela veut dire que tout mouvement spirituel, toute tradition spirituelle, toute école de spiritualité et tout disciple ou « maître » d'une école de la vie spirituelle ne doivent point être mus par l'esprit de rivalité, mais par l'amour de leur cause et de leur idéal.

Ainsi Sainte Thérèse d'AVILA, éprise de l'idéal d'une vie entièrement dévouée à Dieu, accomplit la réforme profonde de l'ordre du Carmel sans détruire l'unité de l'Eglise, sans accuser ni condamner personne. En même temps le moine augustin Martin LUTHER s'abandonne à l'esprit de critique, s'avise de réformer l'Eglise tout entière et, entraîné

par le désir de mieux faire, fonde une église rivale. Il déclare que Rome est « le siège de l'Antéchrist » et ses fidèles de pauvres égarés ou « des loups en vêtements de brebis ». Ainsi Sainte Thérèse, Saint Jean de la CROIX, Saint Pierre d'ALCANTARA, Saint Julien d'AVILA et bien d'autres de la même taille spirituelle seraient selon Luther, soit des égarés, soit des « loups ravisseurs en vêtements de brebis », c'est-à-dire trompés ou trompeurs. Voilà un cas net de « faux témoignage contre le prochain » dû à l'esprit de critique et de rivalité. Quiconque s'arroge la mission de juge ne peut agir que dans le sens de la destruction. Quiconque commence à critiquer passera bientôt à la censure et finira tôt ou tard par condamner, ce qui conduira inévitablement à la division en partis hostiles et aux autres formes de la destruction.

La critique et la polémique sont les ennemis mortels de la vie spirituelle. Car elles signifient la substitution à la force vitale constructive de l'énergie électrique destructive. C'est le changement complet de la source inspiratrice et motrice qui a lieu lorsqu'une personne ou un mouvement spirituel s'engage dans le chemin de la rivalité, de la critique et de la polémique qu'il comporte. Une fois entraîné par l'électricité, le « témoignage contre le prochain » sera toujours essentiellement et intrinsèquement faux.

Or il n'y a pas de spiritualité authentique qui doive son origine et son existence à l'opposition ou à la rivalité. « Être contre quelque chose » est stérile et ne peut engendrer une tradition viable ou donner naissance à une école de la vie spirituelle, tandis qu'« être pour quelque chose » est fécond ; c'est la condition indispensable pour toute activité constructive, y compris toute tradition ou école viable de spiritualité.

L'esprit sous-jacent au « faux témoignage contre le prochain » et à « l'envie de la maison du prochain » est spirituellement stérile et destructeur. Les écoles et traditions spirituelles particulières ne doivent pas, pour vivre, être rivales, mais elles doivent vivre dans la conscience de la parenté de leurs causes et de leurs idéaux, si parenté il y a, ou, s'il n'y en a pas, respecter le domaine de la liberté d'autrui, la « maison » qui lui est propre sans y mêler envie ou critique. S'il n'y a pas de coopération résultant de la parenté des causes et des idéaux, que les traditions et les écoles spirituelles vivent et se laissent vivre en paix !

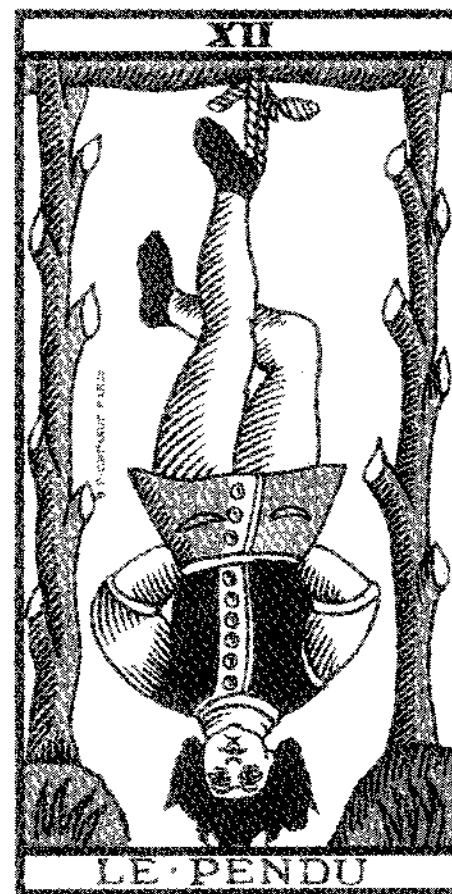
Quoi qu'il en soit, l'ensemble des dix Commandements constitue la loi de la vie, du progrès et de la fécondité des traditions et des écoles spirituelles, tout comme il est celle de la vie, du progrès et de la fécondité de tout individu engagé sur le chemin de la spiritualité

pratique. Car les dix Commandements, leur compréhension et leur pratique, signifient l'accord avec la nature non-déchue, avec le principe de la virginité, avec la Vierge ou la *Force* du onzième Arcane du Tarot.

*Haec est totius fortitudinis
fortitudo fortis:
quia vincet omnem rem subtilem,
omnemque solidam penetrabit*

XII

LE PENDU



« Le Pendu »

En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. (Jean, III).

Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. (Matthieu, VIII, 20).

Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. (Matthieu, XIII, 43).

« Ce que j'ai dit de l'opération du Soleil est accompli et parachevé ». (Table d'Émeraude d'Hermès).

Cher Ami Inconnu,

Voici devant nous la lame du douzième Arcane du Tarot « Le Pendu ». Elle représente un jeune homme suspendu par un pied à une

poutrelle transversale soutenue par deux arbres aux branches coupées au ras du tronc, formant ainsi un portique.

La position d'un homme renversé, la tête en bas, pendu par un pied à un portique, avec la jambe libre repliée à la hauteur du genou et les mains liées derrière le dos, évoque naturellement de prime abord les idées de *gravitation* et de la torture que le conflit avec elle peut infliger à l'homme. L'impression immédiate suggérée par la *Lame* nous plonge dans le problème du rapport entre l'homme et la gravitation et des conflits que ce rapport comporte.

La gravitation — physique, psychique et spirituelle — occupe la place centrale comme facteur d'ordre dans le système solaire, dans le système de l'atome, dans la cellule biologique, dans l'organisme biologique, dans le mécanisme de la mémoire et de l'association d'idées, dans les rapports sexuels, dans l'organisme social, dans la formation des communautés où l'on partage une manière de vivre, une doctrine ou un idéal, et enfin dans le processus de l'évolution biologique, psychique et spirituelle où un centre de gravitation — ou prototype universel comme cause finale — est à l'œuvre à travers les âges, tout comme le soleil, en tant que centre de gravitation du système planétaire, opère à travers l'espace. Le monde entier se manifeste à nous comme un système de gravitation compréhensif résultant de nombreux systèmes de gravitation particuliers — tels que atomes, cellules, organismes, planètes, individualités, communautés et hiérarchies.

Chacun de nous est placé dans le système de gravitation cosmique qui détermine les possibilités et les limites de notre liberté. Le domaine de notre liberté même, notre vie spirituelle, manifeste la présence réelle et active d'une gravitation d'ordre spirituel, car qu'est-ce que le phénomène de la religion sinon la manifestation de cette gravitation spirituelle vers le centre de la gravitation spirituelle du monde, c'est-à-dire vers Dieu ? Il est significatif que le terme que l'on a choisi pour désigner l'événement primordial qui détermina le changement de l'état de l'homme, du « Paradis », à l'état terrestre du labeur, de la souffrance et de la mort, le terme « chute », est emprunté au domaine de la *gravitation*. En effet, rien ne s'oppose à la conception de la chute d'Adam comme passage du système de la gravitation spirituelle, dont le centre est Dieu, au système de la gravitation terrestre, dont le centre est le Serpent (que nous avons caractérisé dans une lettre précédente comme « principe de l'électricité »). La chute comme phénomène, peut bien être comprise comme le passage d'un champ de gravitation dans un autre.

Or le domaine de la liberté, la vie spirituelle, se trouve placé entre

deux champs de gravitation avec deux centres différents. L'Évangile les désigne comme « Ciel » et « ce Monde », ou « Royaume des Cieux » et « royaume du Prince de ce monde ». Et il désigne ceux dont la volonté est soumise à la gravitation de « ce monde » comme « enfants de ce monde » et ceux dont la volonté suit la gravitation du « Ciel » comme « enfants ou fils de la lumière ».

Les Manichéens en avaient tiré d'emblée la conclusion que le monde invisible, ou Ciel, est le Bien et que le monde de la nature visible est le Mal, oubliant que le Mal est d'origine spirituelle, donc invisible, et que le Bien est empreint à la nature créée, donc également visible. Bien que les deux champs de gravitation s'entre-pénètrent et qu'on ne puisse ni ne doive les identifier simplement avec la nature visible et le monde spirituel invisible, ils sont néanmoins bien réels et *moralement* discernables. Car de même qu'il y a un « discernement des esprits » dont parle l'Apôtre Paul, il y a aussi un discernement des phénomènes de la nature qui se manifeste, par exemple, dans le diagnostic médical, dans le choix des remèdes, dans le domaine de l'hygiène physique et psychique, etc.

L'être humain participe à ces deux champs de gravitation, comme l'indique cette citation de l'Apôtre Paul :

« La chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair; ils sont opposés entre eux, afin que vous ne fassiez point ce que vous voudriez » (Galates, 5, 17).

Ces « désirs contraires » sont des penchants par lesquels les deux champs de gravitation se manifestent. L'homme qui vit sous l'emprise de la gravitation de « ce monde » aux dépens de la gravitation du « ciel » est « homme charnel » ; celui qui vit dans l'équilibre des deux champs de gravitation est « homme psychique », enfin l'homme qui vit sous l'emprise de la gravitation du « ciel » est « homme spirituel ».

C'est ce dernier qui constitue le sujet du XII^e Arcane du Tarot, car la *Lame XII* représente un homme renversé. Le *Pendu* représente l'état de l'homme dans la vie duquel la gravitation d'en haut a remplacé celle d'en bas.

Il faut dire d'abord que l'attraction d'en haut est aussi réelle que celle d'en bas et que l'état de l'être humain, qui a passé, de son vivant, du champ de gravitation terrestre dans celui du ciel, est en fait comparable à celui du *Pendu* de la *Lame*. Il est à la fois un bienfait et un martyre, très réels tous les deux.

L'histoire du genre humain rend témoignage de la réalité de l'at-

traction d'en haut. L'exode dans les déserts égyptien, palestinien, syrien et autres, inauguré par Saint Paul de Thèbes et Saint Antoine le Grand, n'était autre chose que la manifestation de l'attraction irrésistible d'en haut. Les Pères du Désert, les pionniers de cet exode, n'avaient aucun programme ni dessin de fonder des communautés ou des écoles de spiritualité chrétienne comparables au yoga indien. Non, ce qui leur arrivait, c'était l'appel irrésistible d'en haut à la solitude et à la vie entièrement vouée à la réalité spirituelle. Ainsi Saint Antoine le Grand dit :

« Comme les poissons qui restent sur la terre sèche, meurent, ainsi les moines qui s'attardent hors de la cellule ou passent le temps avec les gens du monde, se relâchent de la tension de la solitude. Il faut donc, comme le poisson à la mer, que nous revenions à la cellule, pour ne pas oublier, en nous attardant dehors, la garde intérieure » (Apophtegmes de Saint Antoine, 10).

La « tension de la solitude », voilà donc l'élément propre aux âmes sous l'emprise de l'attraction d'en haut. Tout « comme les poissons cherchant la mer » elles cherchaient la solitude dans laquelle elles trouvaient la « tension », c'est-à-dire le rapport entre la gravitation du Ciel et de la Terre, qui leur était aussi nécessaire que l'eau aux poissons. C'est dans la solitude qu'elles pouvaient vivre, c'est-à-dire développer la température spirituelle, respirer l'air spirituel, étancher leur soif spirituelle et rassasier leur faim spirituelle. Hors de la solitude et de la tension de la « garde intérieure » qu'elle signifiait pour eux, les Pères du Désert avaient froid, ne pouvaient pas respirer, et souffraient de soif et de faim spirituelles.

Voilà donc bien autre chose que programmes et dessein : la réalité de l'attraction du ciel opérant dans les vies des Pères du Désert.

Ils étaient des pionniers. Bientôt, de leur vivant encore, les déserts de la Thébaïde, de Nitrie et de Scété se peupleront d'anachorètes. Alors Saint Pakhôme fondera dans la Haute-Égypte les cénobies, les ancêtres des monastères que nous connaissons, où plusieurs ermites vivront en commun sous l'autorité d'un supérieur ou abbé. Cette forme de vie sera plus tard adaptée et parfaite par Saint Basile en Orient, Saint Augustin, Cassien et Saint Benoît en Occident.

Bien que cet immense développement ultérieur fût présent en germe dans la vie solitaire de Saint Paul de Thèbes et de Saint Antoine le Grand, il ne constituait nullement le motif conscient de leur retraite

dans le désert. Ce motif n'était rien d'autre que le désir de solitude causé par l'attraction irrésistible du ciel.

L'attraction du ciel est tellement réelle qu'elle peut saisir, non seulement l'âme, mais encore le corps physique. Alors le corps est emporté et ne touche plus la terre.

Voici que Sainte Thérèse d'Avila, qui avait vécu cette expérience, en dit dans sa *Vie* écrite par elle-même :

« La nuée divine s'élève vers le ciel, emporte l'âme à sa suite et commence à lui découvrir les splendeurs du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est exacte. En tout cas, les choses se passent vraiment ainsi. Dans ces ravissements, il semble que l'âme n'anime plus le corps; on perçoit d'une manière très sensible que la chaleur naturelle diminue et que le corps se refroidit peu à peu; on en éprouve une suavité et une joie extrême. Ici, il n'y a aucun moyen de résister... Très souvent même, prévenant toute pensée, toute coopération, le ravissement fond sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, que vous sentez s'élever cette nuée, ou cet aigle puissant qui vous emporte sur ses ailes.

On comprend, on voit, ai-je dit, qu'on est emporté, mais on ne sait à quel endroit...

La violence était telle que j'aurais voulu très souvent résister à ce ravissement; j'y opposais toutes mes forces, spécialement quand parfois il me prenait en public, et fréquemment en particulier, par ce que je craignais d'être l'objet d'une illusion. Parfois, je pouvais opposer quelque résistance; mais c'était au prix d'une fatigue extrême... D'autres fois, tout effort était impossible; mon âme était enlevée et même ordinairement ma tête suivait ce transport sans qu'il y eût moyen de la retenir; quelquefois même le corps tout entier était emporté, lui aussi, et ne touchait plus la terre...

Lorsque je voulais résister au ravissement, il me semblait que des forces si puissantes, que je ne sais à quoi les comparer, me soulevaient par les pieds : elles me saisissaient avec une impétuosité beaucoup plus grande que dans ces autres choses de l'esprit dont j'ai parlé...

J'avoue même que dans les débuts, j'étais saisie d'une frayeur très vive en voyant mon corps ainsi élevé de terre. Et bien que l'âme l'entraîne à sa suite avec la plus grande suavité, quand on ne résiste pas, elle ne perd pas cependant l'usage des sens. Pour moi, du moins, je le conservais assez pour comprendre que j'étais élevée de terre... » (Vie, chapitre XX).

Voilà un témoignage simple et véridique de la réalité de l'irrésistible attraction d'en haut et de passage du champ de gravitation terrestre au champ de gravitation céleste.

Sainte Thérèse a vécu cette expérience où le corps est « entraîné à la suite de l'âme » qui est, à son tour, sous l'emprise de l'attraction émanant du Centre de l'attraction spirituelle qui était, pour elle, le Seigneur.

Mais quand le Centre de l'attraction spirituelle, quand le Seigneur lui-même est revêtu d'un corps — ce qui était le cas dans la vie terrestre de Jésus-Christ — qu'arrive-t-il ? Il ne peut être question de ravissement, car à quel endroit l'Humanité du Seigneur pourrait-elle être emportée, le principe qui ravit et emporte, le centre de la gravitation spirituelle, étant en lui-même.

Or l'Évangile nous éclaire sur ce point. Il dit :

« Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. Étant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à Capharnaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints. Il soufflait un grand vent, et la mer était agitée.

Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils voient Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur. Mais Jésus leur dit : Je suis; n'ayez pas peur ! » (Jean, 6, 16-20).

« Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux. Et il dit : Viens ! Pierre sortit de la barque et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauve-moi ! Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Matthieu, 14, 28-31).

La clef de la réponse se trouve dans les mots : *Je suis*, n'ayez pas peur !

La traduction ordinairement acceptée de « *egō eimi*, mé phobeisthe » en Grec, ou « *Ego sum, nolite timere* » en latin, est : « C'est moi, n'ayez pas peur ! ». Elle est juste et il n'y a rien à redire, « *egō eimi* » et « *ego sum* » signifiant aussi bien (littéralement) « Je suis » que, dans le contexte donné, « C'est moi ». Le contexte l'emporte. Il est pourtant légitime, sans toucher à la version acceptée, de comprendre la parole « *egō eimi* » (*Ego sum*) plus littéralement et, à la fois, plus profondément. Car deux questions sont impliquées dans la confusion ou la peur des disciples : — « *Qui* est celui que nous voyons marcher sur les eaux » et « *Comment* se peut-il qu'il marche sur les eaux ? »

Or « *C'est moi* » est la réponse à la première question et « *Je suis* » à la seconde. Car « *Je suis* » révèle une vérité ésotérique (c'est-à-dire profonde, qui ne saute pas aux yeux), tandis que « *C'est moi* » est une réponse de fait ou exotérique. Elle cache et contient, comme son noyau, la réponse ésotérique.

Quel est donc la vérité ésotérique que révèle la parole « *Je suis* », n'ayez pas peur ! — ?

« *Je suis* » est la formule de la révélation dans le monde de l'existence de l'essence divine de Jésus Christ. L'Évangile entier est l'histoire de cette révélation graduelle dont les stades sont résumés par les divers aspects du « *Je suis* » compréhensif, tels « *Je suis* le vrai cep », « *je suis* la Voie, la Vérité et la Vie », « *Je suis* la porte », « *Je suis* le pain de vie », « *Je suis* le bon berger », « *Je suis* la lumière du monde » et « *Je suis* la résurrection et la vie ». La parole : « *Je suis*, n'ayez pas peur ! » de la bouche de celui qui marche sur les eaux veut dire : « *Je suis* la gravitation et celui qui se tient à moi ne sera jamais enfoncé ni englouti » car la peur est due à la menace d'être englouti par les forces élémentaires de la gravitation inférieure, c'est-à-dire d'être emporté par le jeu des forces aveugles de la « mer agitée » qui est le champ « électrique » de la mort.

« *Je suis*; n'ayez pas peur ! » est donc le message du Centre ou Maître de la gravitation céleste, démontré par la main tendue à Pierre qui faillit s'enfoncer. Il y a un autre champ de gravitation que celui de la mort et celui qui le rejoint peut marcher sur les eaux, c'est-à-dire transcender l'élément agité de « ce monde », le champ de la gravitation électrique du Serpent. Ce message contient, non seulement l'invitation à recourir au « royaume des cieux », mais encore la déclaration solennelle de l'immortalité de l'âme en tant qu'elle est capable de s'élever au-dessus de la gravitation engloutissante et de « marcher sur les eaux ».

Pierre, qui « sortit de la barque, et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus », expérimente le même ravissement que décrit Sainte

Thérèse. Il sort de la barque, ce qui revient à sortir du domaine des sens, de la raison et de la mémoire, c'est-à-dire de la conscience ordinaire; et il marche sur les eaux, attiré par Jésus. Il expérimente donc la même élévation de l'âme qui entraîne à sa suite le corps. Il éprouve la même frayeur dont la Sainte avoue avoir été saisie « en voyant son corps ainsi élevé de terre ». Elle en fut tirée par une Main tendue d'en haut, et Pierre est secouru par la même Main.

Or Sainte Thérèse et Pierre ont vécu l'expérience de la même extase psycho-somatique (comme d'ailleurs plusieurs autres saints et saintes). Mais la question qui nous occupe est celle de l'état de Jésus-Christ lui-même marchant sur les eaux. Était-il en extase, lui aussi ?

Non. Et voici pourquoi : L'extase est la sortie de l'âme, suivie parfois par le corps, du domaine de ces puissances que sont la raison discursive, la mémoire et l'imagination. Aussi bien Sainte Thérèse que Pierre passaient, dans leur ravissement, par les stades : « Tu es » ; « Je m'approche de Toi. » ; « Ce n'est pas moi, mais Toi qui vit et agit en moi ». C'est donc l'attraction du *Toi divin*, aboutissant à l'union avec lui, qui constitue l'essentiel de leur extase psycho-somatique, tandis que Jésus-Christ marchait sur les eaux, non pas par la vertu de l'extase, de la sortie de son Humanité, mais bien par la vertu de l'enstase, c'est-à-dire du recueillement en soi-même, vertu active marquée par la formule : « Je suis, n'ayez pas peur ! ». L'humanité de Jésus-Christ marchant sur les eaux ne suivait pas un *Toi* qui l'attirait et le supportait, mais s'abandonnait au *Moi divin* du Fils du Père éternel présent en elle-même.

« *Ego sum; nolite timere* » — veut donc dire : Je suis la gravitation; de même que le soleil dans le monde visible se porte lui-même et attire les planètes, de même Je suis le vrai soleil du monde invisible qui se porte lui-même et attire et soutient les autres êtres. « *N'ayez pas peur, car Je suis* ».

Cependant Jésus-Christ marchant sur les eaux révèle encore un autre mystère. Non seulement il se tenait sur les eaux, mais il marchait, il se mouvait dans une direction bien définie dans le sens horizontal. Il marchait vers la barque de ses disciples. Dans cette marche vers la barque est déjà contenue en germe et se révèle essentiellement son œuvre entière, temporelle et éternelle, c'est-à-dire son sacrifice, sa résurrection, et tout ce qu'implique sa promesse : « Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

La barque avec ses disciples est donc et sera, jusqu'à la fin du monde, le but du *Je-suis* marchant sur les eaux. Son enstase, son recueillement profond en soi-même, ne l'éloigne pas des navigateurs

sur la mer agitée de l'histoire et de l'évolution de même qu'elle ne le fait pas disparaître dans l'autre mer, la mer calme du Nirvâna. Bien au contraire le *Je-suis* comporte la marche — jusqu'à la fin du monde — vers la barque avec ses disciples.

Les ermites du désert, l'extase psycho-somatique de Sainte Thérèse et de Pierre, Jésus-Christ marchant sur les eaux, l'ensemble de ces faits devrait faire apparaître à notre esprit la réalité spirituelle et manifeste de la gravitation céleste. C'est dans ce but que nous nous sommes étendu sur ces thèmes.

Il faut cependant y ajouter la considération de faits qui peuvent paraître appartenir à l'ordre de la gravitation céleste, mais qui n'en relèvent nullement. Les faits que j'ai en vue sont ceux de la « lévitation », élévation du corps qui quitte la terre, et que l'on pourrait être tenté de considérer comme étant de la même nature que les ravissements psycho-somatiques de Sainte Thérèse et de Pierre, ou même que la marche de Jésus sur les eaux.

Ainsi la légende attribue à Simon le Magicien le pouvoir de s'élever physiquement dans l'air. Des cas de lévitation de médiums spirites sont aussi connus aujourd'hui.

Même Gérard van RINJBERK, dont on pouvait attendre mieux, ne distingue pas la lévitation des médiums de celle qui accompagne le ravissement des saints :

« Le phénomène de la lévitation a été affirmé pour plusieurs saints personnages des religions hindoue, bouddhiste et chrétienne. Ils s'élevaient en l'air à quelques pieds de haut et planaient pendant quelque temps sans aucun soutien matériel. »

Ce fait a été constaté chez de Nombreux Saints et Saintes de l'Eglise Catholique. Je me borne à nommer la Grande Thérèse (XVII^e siècle), son contemporain Jean de la Croix, Pierre d'Alcantara, à la même époque aussi, puis un peu plus tard Joseph de Copertino (1603-1623) qui a été vu volant par les airs plusieurs fois... Ce phénomène a été narré aussi de plusieurs médiums, mais malheureusement presque sans exception il a eu lieu dans l'obscurité complète. Home seul, l'aurait accompli une fois en pleine lumière. Il faut réserver son jugement sur ces faits qui semblent bien incroyables. » (Les Métasciences biologiques - Métaphysique et Métapsychologie, Paris 1952, p. 154, 155).*

* En effet, on trouvera dans les livres de GÖRRES : La mystique divine, naturelle et diabolique des cas de lévitation de Saint Ambroise Sensedonio (T.I, p. 168); Saint Philippe de Néri (p. 318); Sainte Thérèse d'Avila (p. 406); Saint Thomas d'Aquin (p. 467); Saint Sauveur d'Horta (p. 473); Saint Thomas de Villeneuve (T. II, p. 18); Sainte Catherine de Sienne (p. 209); Jeanne de Carniole (p. 286); Sainte Marie d'Agreda et Saint Dominique (p. 329); Saint Pierre d'Alcantara (p. 340); Christine l'Admirable (p. 343); Adelaïde d'Adelhausen (p. 348); Espérance de Brene-galla et Agnès de Bohème (p. 349); Sainte Colette, Dalmace de Gironne, Antoine de Ste. Reine, Saint François d'Assise (p. 350); Bernard de Courléon, Saint Joseph de Copertino (p. 351); Jeanne Rodriguez, Dominique de Jésus-Marie (p. 361); la Bienheureuse Gerardesca de Pise, Elisabeth de Falkenstein (p. 362); Damien de Vicari (p. 364); Agnès de Chatillon, Michel Lazar et Pierre de Regolade (p. 365); Note de l'auteur de la lettre.

Voilà tout ce que cet auteur « qui a pendant un demi-siècle étudié l'Occultisme avec un profond respect (1) » avait à dire au sujet de la lévitation.

Il y a cependant lieu d'en dire davantage. C'est en premier lieu la distinction de l'élévation du corps due à l'attraction céleste et de l'élévation du corps opérée par l'action repoussante électrique dirigée vers le bas. La différence est telle qu'elle est comparable à celle existant entre le vol d'un ballon rempli d'air chaud et le vol d'une fusée dû au repoussement effectué par le courant qu'elle émet.

Voici un cas de lévitation que je tiens de première main.

Un monsieur d'âge moyen (il était américain) conversait avec un compagnon de voyage dans un compartiment d'un train international en Europe. La conversation roulait sur les divers courants et méthodes de l'occultisme contemporain. Le monsieur américain avançait la thèse radicale selon laquelle il y a un occultisme littéraire ou verbal, et un occultisme réalisateur. Le premier ne serait guère sérieux, seul le dernier serait digne de ce nom. Comme son interlocuteur ne se laissait pas convaincre et refusait d'admettre que les faits de réalisation visibles

soient le seul critère de la valeur et de la vérité, le monsieur américain crut à propos de convaincre son interlocuteur par une démonstration. Ayant annoncé ce qu'il allait faire, il s'allongea sur sa couchette (il n'y avait que ces deux personnes dans le compartiment) et se mit à respirer profondément en gardant le silence complet. Une ou deux minutes plus tard son corps s'éleva lentement en l'air à la hauteur d'une cinquantaine de centimètres et plana pendant une minute à peu près.

Cette démonstration n'ayant provoqué chez son interlocuteur qu'un dégoût profond, le maître anonyme de lévitation quitta bientôt le compartiment et ne se montra plus.

Ce qui mérite d'être signalé — outre le fait de la lévitation effectuée par la volonté — est que l'expérience se faisait par un effort considérable. L'expérimentateur devait se taire et se concentrer entièrement sur un centre de son organisme afin d'en faire émaner le courant d'énergie qui, agissant par ondes consécutives, le repoussait de la couchette et le faisait ainsi s'élever en l'air. S'élever plus haut aurait exigé un effort excessif. La démonstration faite, l'expérimentateur avait l'air fatigué et n'avait plus envie de converser. La diminution d'énergie en lui était évidente.

Quant aux médiums spirites — peu importe que leur lévitation ait lieu dans l'obscurité ou en pleine lumière, la visibilité n'étant point le seul moyen du contrôle — rien ne s'oppose, du point de vue hermétique, à ce qu'on admette la possibilité et la réalité même de leur lévitation. S'il y a des cas de lévitation des objets comme des tables, attestés par la photographie, pourquoi serait-il impossible que les médiums eux-mêmes puissent être élevée en l'air, en tant qu'objets physiques par la même force qui opère chez les autres objets physiques ? On dit : l'énergie motrice produisant les phénomènes physiques durant les séances médiumniques émane du médium. Mais pourquoi cette énergie, une fois extériorisée du médium, ne peut-elle pas élever le médium lui-même ? Pourquoi ne peut-elle pas trouver un autre point d'appui que le corps du médium ?

L'électricité humaine sortant de l'organisme du médium peut bien en faire l'objet de son action — ce qui d'ailleurs « est narré de plusieurs médiums » (G. van RIJNBERK). Mais il est important de signaler que l'agent de la lévitation des médiums est le même que celui qui effectue la lévitation des tables et d'autres objets physiques et que, par conséquent, il ne peut pas être question de l'effet de la « gravitation céleste » ou spirituelle qui agit dans les cas du ravissement des saints.

Il y a donc trois catégories de lévitation du corps humain : le

1. Op. cit. p. 205.

ravissement dû à la « gravitation céleste », la lévitation due au courant de l'électricité humaine émis volontairement (magie arbitraire) ou involontairement (médiurnité). La lévitation magique arbitraire (celle que la tradition attribue à Simon le Magicien que Saint Pierre fit tomber par la prière) et la lévitation médiurnique ont ceci en commun que l'une et l'autre s'effectuent par la force électrique émanant de l'organisme humain et agissant par repoussement, ce en quoi elles diffèrent de la lévitation des saints qui est due à l'attraction d'en haut.

Le centre duquel émane le courant nécessaire à la lévitation « simonienne », est celui du « lotus à quatre pétales » (mūlādhāra chakra) où se trouve la puissance du serpent « Kundalini », la force électrique latente. Or cette « puissance du serpent » peut être éveillée et dirigée, soit en haut (yoga), soit en bas et au dehors (magie arbitraire). Dans ce dernier cas, elle sert d'agent dans la lévitation. C'est ainsi que l'occultiste américain, dont nous avons raconté la démonstration de la lévitation, avait accompli ce phénomène.

On peut, sans aller dans les détails, mentionner dans ce contexte les sorties des sorcières et sorciers de la campagne dont on raconte qu'ils chevauchaient des « balais ». Or le courant repoussant, émanant du centre de base, produit bien l'impression d'un faisceau en forme de balai ; les sorciers, bien que dédoublés et laissant derrière eux leurs corps physiques, se mouvaient à la manière des fusées à réaction moderne.

En Estonie, ce phénomène est décrit d'une manière plus adéquate par l'utilisation du mot « *tulehant* », qui veut dire : « faisceau de feu » au lieu de « balai ».

Tout ce qui précède montre qu'il ne faut pas tout couler dans le même moule — la lévitation des saints, la lévitation « simonienne » et celle des médiums. Il suffit de se donner la peine de les distinguer avec clarté pour ne pas les confondre.

Revenons au douzième arcane : Le Pendu, l'homme qui vit sous la loi de la gravitation céleste, et voyons ce que signifie vivre sur terre tout en étant attiré par le « champ de gravitation » céleste.

La loi de la gravitation, de l'évolution et en général de la vie terrestre, est l'enroulement, c'est-à-dire la coagulation de l'étoffe mentale, psychique et physique autour des centres relatifs de gravitation, tels la terre, la nation, l'individu, l'organisme, tandis que la loi de la gravitation, de l'évolution et, en général, de la vie spirituelle est le rayonnement, c'est-à-dire l'extension de l'étoffe mentale, psychique et physique à partir d'un centre absolu de gravitation. « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (Matthieu, XIII, 43) ; telle est la caractéristique de la loi de gravitation céleste.

La formule qui permet d'exprimer l'essence de la loi de gravitation terrestre se trouve au chapitre VI de la *Genèse* : — « Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et que celles-ci leur eurent donné des enfants : ce sont les héros qui furent fameux dans l'antiquité. » (Gen. VI, 4).

Les « fils de Dieu » (*bene ha - elohim*), c'est-à-dire les entités qui vivaient dans le champ de gravitation divine, changèrent de champ de gravitation en cédant à l'attraction de la possession ou de l'enroulement et donnèrent naissance à des êtres doués d'une grande force d'enroulement, les « Géants » (*néphelim*). Ils échangèrent le rayonnement (l'état des fils de Dieu) pour l'enroulement (l'état des géants sur la terre). Et depuis ce temps-là, le monde de l'enroulement tend à produire le héros fort (Gibbor), tandis que le monde du rayonnement tend à faire naître le héros du rayonnement (tsaddick) ou le « juste » sur la terre. Il n'y a pas si longtemps, Friedrich NIETZSCHE exaltait l'idéal du gibbor, du « surhomme » (*Uebermensch*) tandis qu'il battait de verges et couronnait d'épines le Juste, lui donnait des soufflets et se moquait de Lui dans ses livres *Ecce Homo* et *l'Antéchrist*.

Le monde est divisé en ceux qui adorent le « gibbor », le Héros fort, et ceux qui aiment le « tsaddick », le Juste. Nietzsche a manifesté avec force et talent qu'il en est ainsi.

Et il en est bien ainsi. La gravitation terrestre, « la chair » pousse l'humanité vers l'idéal de l'enroulement, c'est-à-dire de la possession, de la puissance et de la jouissance, et la gravitation céleste, « l'esprit », l'attire vers l'idéal du rayonnement, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté.

Que les occultistes, ésotéristes et hermétistes se rendent compte de cet état de choses et qu'ils comprennent que le seul parti qu'ils peuvent prendre sans trahir l'âme de la Tradition, c'est celui de se ranger résolument et sans réserves du côté du rayonnement, du Juste, du Pendu ! Qu'ils abandonnent les rêves et les fantômes du « surhomme » qui hantent encore certaines fraternités et sociétés ésotériques sous la forme de « Grand Maître », de « Grand Initié », ou d'« Archimage » ! Que nos communautés deviennent celles de gens qui apprennent chez tout le monde au lieu d'enseigner à tous. Qu'elles recrutent des hommes qui vivent dans la conscience d'avoir eu tort envers Dieu, le prochain et le monde et non dans la certitude d'avoir eu raison ! Qu'elles obéissent à l'attraction céleste qui agit en éveillant le penchant et l'amour de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté !

Nous devons, non seulement voir et penser clair, mais encore vouloir clair ; car on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Revenons à l'état concret de l'homme qui vit sous la loi de la gravitation céleste, *l'état de l'homme spirituel*. Celui-ci présente deux caractéristiques : il est *suspendu* et il est *renversé*.

Voici ce que Sainte Thérèse dit du premier trait caractéristique :

« Il semble que l'âme est dans un état tel qu'il ne lui vient aucune consolation du ciel, où elle n'habite pas encore, ni de la terre, où elle n'est plus et d'où elle ne veut point en recevoir; elle est pour ainsi dire crucifiée entre le ciel et la terre, et dans sa souffrance, elle n'a de secours ni d'un côté ni de l'autre » (Vie, chap. XX).

L'âme est suspendue entre le ciel et la terre; elle éprouve une *solitude* complète. Non pas la solitude ordinaire où on est seul *dans* le monde, mais la solitude complète où on est seul parce qu'on est *en dehors* du monde, aussi bien terrestre que céleste. « Transportée ainsi dans ce désert, l'âme peut dire en toute vérité comme le prophète royal : " J'ai veillé, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur le toit. " » (Ps. 101). « J'imagine que David, au moment où il parlait de la sorte, se trouvait dans cette solitude... Quand je l'éprouve moi-même, je me rappelle ce verset, et il me semble que ce qu'il exprime se passe en moi. Ce m'est une consolation de voir que d'autres personnes et surtout de telles personnes, ont passé par ces rigueurs de la solitude. » (Sainte Thérèse, Vie, chap. XX).

C'est le « point zéro » entre les champs de gravitation terrestre et céleste. C'est de ce « point zéro » que l'âme, s'élève en contemplation des choses célestes et divines, ou descend pour agir dans le domaine terrestre et humain, mais c'est bien là le lieu de son séjour permanent. Après l'élévation ou l'action menée sur terre, elle y retourne. La solitude du désert entre les deux mondes est sa demeure.

L'autre trait caractéristique de *l'homme spirituel*, c'est qu'il est renversé. Cela veut dire premièrement que le « terrain solide » sous ses pieds se trouve en haut, tandis que le terrain d'en bas n'est perçu que par sa tête; deuxièmement, que sa *volonté* est liée au ciel et se trouve en contact immédiat (non par l'intermédiaire de la pensée et du sentiment) avec le monde spirituel, de sorte que son *vouloir* « sait » des choses que la tête — sa pensée — ne sait pas encore et que c'est *l'avenir* — les desseins célestes pour le futur — qui opère dans et par sa volonté plutôt que l'expérience et la mémoire du passé. Il est littéralement « l'homme futur »; seule la cause finale active sa volonté. Il est « l'homme de désir » dans le sens du livre de Daniel et celui de Louis-Claude

de Saint-Martin; il est l'homme dont la volonté est en haut au-dessus des puissances de sa tête : de la pensée, de l'imagination et de la mémoire.

Or le rapport normal entre la pensée, le sentiment et la volonté chez un homme civilisé et éduqué est que sa pensée éveille le sentiment et dirige la volonté. La pensée joue le rôle stimulateur, au moyen de l'imagination envers le sentiment, et le rôle éducateur, au moyen de l'imagination et du sentiment envers la volonté. Avant d'agir, on pense, on imagine, on sent et enfin on désire et on agit.

Il n'en est pas ainsi de « l'homme spirituel ». Chez lui, c'est la volonté qui joue le rôle stimulateur et éducateur envers le sentiment et la pensée. Il agit d'abord, puis il désire, puis il sent la valeur de son acte, enfin il le comprend.

Abraham quitta son pays natal et se rendit, en traversant le désert, en un pays étranger où, des siècles après lui, un peuple issu de lui devra trouver sa patrie et où encore, des siècles plus tard, l'œuvre du salut de l'humanité devra s'opérer. « Savait »-il tout cela ? Oui et non. Oui en ce sens qu'il *agissait comme s'il le savait*, sa *volonté* étant éprise de ces choses futures et de leur grandeur. Non, en ce sens qu'il n'avait, dans sa pensée et dans son imagination, ni plan, ni programme. Il ne savait ni quand, ni comment ni par quelles étapes ces choses se réaliseraient.

Or la certitude qui saisit en premier lieu la volonté et de là se répand sur le sentiment et sur la pensée, est précisément ce que l'apôtre Paul comprend sous le terme de « *foi* » (*pistis, fides*). Selon lui, « la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. »

Et

« c'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, obéit et partit pour un lieu qu'il devait recevoir en héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait. » (Hébreux, XI, 1 et 8).

Abraham avait donc eu « une ferme assurance des choses qu'il espérait » après avoir éprouvé leur « démonstration sans les voir »; sa volonté savait, tandis que son esprit et son imagination « ne voyaient pas », n'avaient pas l'assurance qui leur est propre. Il *obéit* pourtant et partit sans savoir où il allait, il *agit* avant que sa pensée et son imagination eussent compris le monde entier qui était impliqué dans son acte. Quand il partit, sa tête suivait donc ses pieds; ses pieds étaient alors « en haut » en tant qu'ils exprimaient le commandement du Ciel

et sa tête leur obéissait et était tournée « en bas » en tant qu'elle ne voyait que les privations, les risques et les périls de l'entreprise. Abraham se trouvait précisément dans l'état du Pendu de notre Arcane.

« C'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, obéit et partit... »
Lors de sa vocation, obéit... — voilà la clef du mystère de la foi, du savoir de la volonté.

La volonté est une force active; elle n'est pas naturellement un organe de perception. Pour qu'elle puisse percevoir, elle doit, non pas devenir passive — car elle s'endormirait ou s'évanouissait, puisque sa nature est activité et que cessant d'être acte, elle cesserait d'être volonté — mais changer de centre de gravitation, c'est-à-dire se transformer et de « *ma* volonté », devenir « *ta* volonté ». Seul l'acte intérieur de l'amour peut accomplir le changement du centre que la volonté sert ou autour duquel elle gravite. Au lieu de graviter autour du centre « moi », elle peut s'orienter vers le centre « toi ». Cette transformation, effectuée par l'amour, est ce qu'on appelle « **Obéissance** ».

C'est par l'obéissance que la volonté peut *percevoir*. Ce qu'elle peut percevoir, ce qui lui est infusé, c'est la révélation d'en haut qui l'inspire, la dirige et la fortifie.

C'est ainsi que la volonté des martyrs pouvait tout supporter et que la volonté des thaumaturges pouvait tout accomplir.

La *vocation* d'Abraham fut un tel acte de la révélation infuse. « Et il obéit » dit l'Apôtre. Il faut ajouter qu'il obéit même avant son départ. Car la *vocation* elle-même présuppose l'obéissance, la trans-centralisation de la volonté, qui rend la volonté capable de recevoir la vocation d'en haut. Car la volonté doit être déjà en état d'obéissance afin de pouvoir percevoir l'inspiration ou l'intuition d'en haut et recevoir l'empreinte de la vocation, c'est-à-dire le *don de la foi*.

La foi, comme don surnaturel, n'est pas la même chose que la confiance naturelle, raisonnable et moralement fondée, qu'on met dans une autorité. La confiance qu'on accorde au médecin, au juge ou au prêtre n'est que naturelle. En effet, il est raisonnable et en accord avec la justice humaine de reconnaître l'autorité des experts éprouvés, donc de leur porter quelque confiance. Sainte Thérèse avait entièrement confiance dans ses confesseurs qui s'étaient pourtant trompés sur une question aussi grave que la source de ses expériences mystiques, gnostiques et magiques, Dieu ou le démon. Mais dans le conflit entre la foi surnaturelle et la confiance naturelle, qui surgit quand ses confesseurs et les théologiens consultés déclarèrent que ses expériences spirituelles provenaient du démon, c'est la foi

qui l'emporta. C'était un conflit entre l'action divine immédiate et authentique sur la volonté et la confiance de la pensée et du sentiment humains en une autorité qui n'est qu'une source de deuxième main. Non seulement la révélation divine authentique l'emporta en elle, mais encore elle amena confesseurs et théologiens à reconnaître son authenticité.

Les ravissements de Sainte Thérèse étaient ceux de la foi, c'est-à-dire de l'union de la *volonté* à Dieu qui laissait derrière elle les autres puissances de l'âme, à savoir la pensée et l'imagination. Voici ce qu'elle en dit :

« Ce que je puis dire seulement, c'est que l'âme se voit unie à Dieu, et il lui reste une telle certitude de cette faveur, qu'elle ne saurait en avoir aucun doute. Ici, toutes les puissances (pensée, imagination, mémoire) défailent et sont tellement suspendues que, je le répète, on ne peut nullement comprendre qu'elles agissent. Si précédemment, on méditait sur quelque scène de la Passion, la mémoire la perd de vue, comme si on n'y avait jamais pensé. Si on lisait, on ne comprend rien et on ne peut se fixer; si on priait vocalement, c'est la même chose. Et ainsi cet importun petit papillon de la mémoire se brûle alors complètement les ailes et ne peut plus voltiger. Certes, la volonté doit être bien occupée à aimer, mais elle ne comprend pas comment elle aime. L'entendement, s'il entend, ne sait pas comment il entend; du moins il ne peut rien comprendre de ce qu'il entend. Quant à moi, il ne me semble pas qu'il entende car, ainsi que je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même... »

Il faut bien remarquer, selon moi, que la suspension de toutes les puissances, si longue qu'elle soit, est toujours très courte, et quand elle durerait une demi-heure, c'est beaucoup. Pour moi, ce me semble, elle n'a jamais duré si longtemps. Il est vrai, qu'on ne peut guère apprécier le temps qu'on y demeure, puisqu'on est privé de sentiment; mais je dis que chaque fois que cette suspension a lieu, il s'écoule très peu de temps sans que quelque puissance ne revienne à elle-même. La volonté est celle qui soutient la joute, mais les deux autres puissances ne tardent pas à l'importuner de

nouveau. Comme la volonté demeure ferme dans son calme, elle les suspend de nouveau; et après quelques instants ces deux puissances reviennent à leur vie ordinaire. L'oraison peut, au milieu de ce va-et-vient, se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Car dès que ces deux puissances ont commencé à s'enivrer en goûtant de ce vin tout céleste, elles retournent facilement à la suspension afin d'être beaucoup plus avantagées. Elles accompagnent donc la volonté, et toutes les trois ensemble sont plongées dans la joie. » (Vie, chap. XVIII).

Or quand la volonté est unie à Dieu et quand les deux autres puissances sont suspendues, c'est l'état de l'âme recevant le don surnaturel de la foi et c'est bien la foi ainsi expérimentée qui triompha chez Sainte Thérèse des scrupules dus à la confiance qu'elle portait aux théologiens.

L'état d'âme, décrit par Sainte Thérèse, correspond en tous points à l'état du Pendu dans notre Arcane. Car, comme lui, l'âme de Sainte Thérèse y est *renversée* : la volonté devance la tête (l'entendement et la mémoire) et s'élève au-dessus d'elle. La volonté reçoit l'empreinte divine que la tête comprendra ou non plus tard.

Or l'Hermétisme pratique aspire à ce que les deux autres puissances tiennent compagnie à la volonté au moment où cette dernière est en état d'obéissance complète envers le Divin; il aspire à la réalisation de la dernière phrase du texte que nous venons de citer :

« Elles (les deux autres puissances) accompagnent donc la volonté, et toutes les trois ensemble sont plongées dans la joie. »

Ajoutons : dans la joie de l'union, de la connaissance et de la réalisation future de cette expérience, l'Hermétisme étant la synthèse de la mystique, de la gnose et de la magie divine.

L'Hermétisme pratique s'applique donc à éduquer la pensée et l'imagination (ou la mémoire) à marcher d'un pas égal avec la volonté. C'est pourquoi il exige des efforts constants de la pensée et de l'imagination combinées pour penser, méditer et contempler en *symboles*, le symbolisme étant le seul moyen de rendre la pensée et l'imagination capables de n'être pas suspendues lorsque la volonté subit la révélation d'en haut, mais de la rejoindre dans son acte d'obéissance réceptive, de sorte que l'âme ait, non seulement la révélation de la foi, mais

encore qu'elle participe à cette révélation avec son entendement et sa mémoire.

Tel est le point principal de l'Hermétisme pratique et son apport à la mystique chrétienne. Je dis : à la mystique chrétienne et non pas à la théologie mystique chrétienne. Car la théologie rationalise les matériaux de l'expérience mystique en dégageant de celle-ci des règles et des lois, tandis que l'Hermétisme veut faire participer la pensée et l'imagination à cette expérience. Son but se trouve dans l'expérience elle-même et non dans le domaine de son explication et de sa régulation.

En attendant, l'hermétiste est aussi un « pendu ». Chez lui aussi, la foi prédomine dès le début et pour longtemps. C'est parce que c'est une tâche difficile, exigeant une ascèse intérieure de longue durée, que celle de rendre la pensée et l'imagination capables d'être présentes, debout près de l'autel où s'allume et brûle le feu de la foi. Mais, avec le temps, la lacune entre la certitude de la foi et celle de la connaissance devient de plus en plus étroite. La pensée et l'imagination deviennent de plus en plus capables, elles aussi, de participer à la révélation de la foi faite à la volonté; un jour arrive enfin où elles y participent, en compagnes égales. C'est alors l'événement spirituel qu'on désigne sous le nom d'« *initiation hermétique* ».

Ainsi je connais un homme qui, étant soldat de l'Armée Blanche et ayant été injustement offensé par deux officiers de la marine alliée, « comprit » en un instant le rapport qui existe entre l'Éternité et l'Instant. Ce fut un éclair d'en haut, reçu à la fois par la volonté, par la pensée et par l'imagination. Les trois puissances de l'âme en furent saisies et illuminées à la fois.

L'Hermétisme authentique ne peut donc jamais être en contradiction avec la foi authentique. Il ne peut contredire que des opinions de théologiens, c'est-à-dire non pas la *foi* mais la *confiance* qu'on porte aux énoncées des théologiens. Chose étrange, les théologiens sont, en général, des gens très modestes et mêmes humbles; mais dès qu'ils parlent du haut de leur chaire et de leur science et se drapent dans le manteau des « conclusions primaires et secondaires », et surtout dès qu'ils s'appuient sur le « consentement général », ils changent au point qu'ils deviennent méconnaissables. Ces gens modestes se muent en sources d'oracles divins. Il en est ainsi parce que leur science est la plus prétentieuse de toutes les sciences qui existent, étant l'interprétratrice de la vérité absolue de la Révélation. Au contraire, les savants des sciences naturelles sont, en général, des gens prétentieux et c'est la discipline de leur science qui les rend modestes. Leur

science est en effet modeste, étant l'interprétratrice de la vérité relative de l'expérience.

Tel est le paradoxe : des gens modestes deviennent prétentieux grâce à leur science, et des gens prétentieux deviennent modestes toujours grâce à leur science. Le danger des uns est de trop savoir; le danger des autres est de ne rien savoir. Ainsi la science empirique a-t-elle depuis longtemps déclaré, par la bouche d'un de ses représentants consciencieux, le physiologiste DU BOIS-RAYMOND, « ignoramus et ignorabimus » (nous ne savons pas et ne saurons jamais) à l'égard des sept énigmes du monde (« Welträtsel ») :

1. l'essence de la matière et de la force;
2. l'origine du mouvement;
3. l'origine de la vie;
4. la finalité (Zweckmässigkeit) des êtres vivants;
5. l'origine de la sensation;
6. l'origine de la pensée et de la langue;
7. le libre arbitre.

(DU BOIS-RAYMOND, *Die sieben Welträtsel*, 1880).

Par contre, la certitude est complète chez certains théologiens, non seulement à l'égard des énigmes ci-dessus, mais encore quant à la destinée de l'âme après la mort du corps et à ce qu'elle pourra ou ne pourra pas faire alors. Nous pouvons lire des affirmations comme celle-ci :

*« A sa sortie du corps, l'âme n'est plus en état de changer son orientation morale, ni de se dédire de sa précédente adhésion au péché, mais qu'au contraire, elle se fixe d'elle-même, dans la disposition de volonté où la trouve l'instant précis de la mort, devenue inflexible désormais, et rebelle à toute idée de rétractation, de conversion et de repentir » (Cardinal Billot, *Études*, p. 392) et*

« L'éternité des peines n'existe qu'en fonction de l'éternelle persévérance de la disposition perverse où étaient les réprouvés au sortir de la vie présente » (p. 394).

C'est donc le corps et non pas l'âme qui aurait la possibilité de changer d'orientation morale et de se dédire de l'adhésion au péché, de se convertir et de se repentir; c'est donc l'instant précis de la mort, et non pas l'ensemble de la vie terrestre, qui détermine pour toute éternité la disposition morale de l'âme et du même coup sa

destinée éternelle; le corps mourant fait donc sortir l'âme à l'instant de la mort comme un fusée avec un « programme préfixé » (pre-set program rocket) pour l'éternité. La miséricorde de Dieu n'agit donc que jusqu'à l'instant de la mort du corps, la destinée postérieure de l'âme n'étant qu'un déploiement quasi mécanique de sa disposition à l'instant de sa sortie du corps.

Voilà des conclusions monstrueuses. Il est donc évident que si le consciencieux DU BOIS-RAYMOND est trop timide et ouvre les portes au scepticisme, le zélé théologien est, par contre, téméraire et ouvre les portes à l'incroyance. Car il est impossible de croire à la fois et à l'énoncé du Cardinal BILLOT et à celui de l'Évangile qui dit :

« Si un homme a cent brebis, et qu'une d'elles s'égaré, ne laisse-t-il pas dans la montagne les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller chercher celle qui s'est égarée?... De même, c'est la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'il ne se perde pas un seul de ses petits » (Matth. XVIII, 12, 14).

La miséricorde de Dieu est-elle limitée, ne s'étend-elle que jusqu'à l'instant de la mort du corps? Au contraire, est-elle infinie de sorte qu'elle ne cesse jamais et possède des moyens d'agir encore après l'instant de la séparation de l'âme et du corps? C'est ici l'amour, non la justice de Dieu, qui est en question.

Du BOIS-RAYMOND aurait dû dire : « Étant donné les méthodes de la science contemporaine et les facultés de connaissance qui me sont connues jusqu'à aujourd'hui, les sept grandes énigmes du monde me semblent être insolubles; mais si les méthodes et les facultés de connaissance changent un jour sans perdre leur caractère scientifique, il peut en être autrement. » Et ne serait-ce pas mieux si le cardinal BILLOT disait : « Il y a dans l'Écriture des passages relatifs à l'amour de Dieu et au châtiment du péché qui, étant donné le caractère de notre raison et de notre sentiment moral présents, semblent se contredire. Comme il est impossible qu'ils se contredisent réellement, j'ai formé une opinion personnelle qui me semble les concilier d'une manière satisfaisante. Mais je ne sais si c'est la seule solution possible du problème et s'il n'y en a pas de meilleures. Ce qui est certain, c'est que la liberté existe et qu'elle comporte le risque de l'enfer éternel, quelque soit le sens exact du mot "éternel", car c'est un dogme de la foi. Sur le mécanisme de la réalisation de cette vérité, j'ai une opinion que voici : "... (il expliquerait alors que selon lui la vie terrestre est le domaine de la liberté, tandis que l'autre monde

est celui de la fatalité, une opinion qu'il aurait encore à défendre contre les pertinents arguments d'une thèse contraire). » »

Or l'Hermétisme pratique est, tout comme la mystique chrétienne, basé sur l'expérience de la foi authentique, c'est-à-dire sur l'expérience de l'être humain renversé dans laquelle la volonté est au-dessus de l'intellectualité et de l'imagination. Son but pratique est cependant de faire l'intellectualité et l'imagination des compagnes égales à la volonté favorisée par la révélation d'en haut.

Voici comment on y parvient :

On *moralise* la pensée en y substituant la *logique morale* à la logique formelle. On fait entrer la chaleur morale dans le domaine de la « pensée froide ». En même temps, on intellectualise l'imagination en la disciplinant et en la soumettant aux lois de la logique morale. C'est ce que GOETHE entendait par « imagination exacte » (« exakte Phantasie ») c'est-à-dire une disposition de l'imagination où celle-ci abandonne le jeu de l'association libre et arbitraire et s'applique au travail de l'association dictée par la logique morale, par les lois du *symbolisme*.

C'est ainsi que la pensée et l'imagination deviennent attentives et capables de participer à l'expérience de la volonté recevant les faveurs d'en haut.

Cet énoncé lapidaire exige quelques explications.

« On *moralise* la pensée, en substituant la *logique morale* à la logique formelle ». Cela veut dire que la logique opérant explicitement ou implicitement sur le mode syllogistique où deux propositions impliquent une conclusion, cède sa place de référent suprême à la logique morale de la conscience (« conscience » en anglais, « Gewissen » en allemand, « Sovest' » en russe). Par exemple, la logique de l'argument que Caïphe utilisa pour persuader l'assemblée du sanhédrin qu'il fallait condamner Jésus-Christ était impeccable au point de vue de la logique formelle, en même temps qu'il constituait une grave violation de la logique morale. « Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. » Cet argument est basé sur le principe logique selon lequel *la partie est moins que le tout*, la partie étant « un homme » et le tout étant « la nation ».

Or étant en face de l'alternative : « Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire notre ville et notre nation. », la décision fut prise de sacrifier la partie pour le tout. Pour la logique morale, le principe *quantitatif* selon lequel la partie est moins que le tout ne vaut pas sans réserves ; des distinctions s'imposent.

Déjà dans un organisme vivant où ce n'est pas la *grandeur* mais bien l'importance de la *fonction* vitale qui compte, le principe deviendrait « *la partie est égale à l'entier* », parce que le cœur, par exemple, qui n'est qu'une petite partie de l'organisme humain entier, ne peut pas être sacrifié sans détruire la vie de l'organisme entier.

Dans le domaine moral et spirituel où seule compte la qualité, un Juste vaut plus que la nation entière, s'il est question, non pas du sacrifice volontaire, mais bien de celui qu'il faut sacrifier. Ainsi dans le domaine spirituel et moral ce principe logique peut se transformer en son contraire : « *la partie est plus que le tout* ».

Cet exemple montre combien l'opération de la « logique morale », ou de la logique *matérielle* et *qualitative*, diffère de la logique formelle et *quantitative*. C'est du conflit entre la logique du Logos et celle « de ce monde » que parle l'Apôtre Paul lorsqu'il dit :

« ...ils allèrent çà et là vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dénués de tout, persécutés, maltraités — eux dont le monde n'était pas digne — errants dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre... » (Hébreux, XI, 38).

La « logique morale » est l'analogie humaine de celle du Logos « qui éclaire tout homme venant au monde » (Jean, I, 9). C'est la logique de la Foi, c'est-à-dire la logique de la pensée qui participe à la révélation accordée à la volonté. La « logique morale » introduit de la chaleur dans la lumière de la pensée, qui, de lunaire qu'elle était lorsqu'elle n'avait que la lumière seule, froide, sans chaleur, devient alors *solaire*.

« On intellectualise l'imagination en la disciplinant et en la soumettant aux lois de la logique morale. » Cela veut dire qu'une sorte d'*ascèse* est à appliquer à la vie de l'imagination pour transformer son jeu arbitraire en *travail* inspiré et dirigé d'en haut. C'est au symbolisme que revient ici le rôle principal, préparateur et éducateur. Car le symbolisme est à la fois imaginatif et logique, mais sa logique est la « logique morale ».

C'est ainsi que les Arcanes du Tarot constituent une école pratique d'éducation de l'imagination en vue de la rendre capable de participer, sur un pied d'égalité, avec la pensée « solarisée » et la volonté « zodiacalisée », à la révélation d'en haut. Elle s'intellectualise alors, c'est-à-dire qu'elle perd la chaleur fébrile qui lui est propre et devient lumineuse ; elle se « sélénise », devient « lunaire », tout comme l'était l'intellectualité avant sa « solarisation » par la logique morale. La

prière qu'on fait pour les âmes du purgatoire : « Locum refrigerii, lucis et pacis dona eis Domine », exprime bien ce qu'il faut à l'imagination pour qu'elle s'ouvre à la réflexion et abandonne la fantaisie.

La « zodiacalisation » de la volonté, la « solarisation » de la pensée et la « sélénisation » (ou « lunarisation ») de l'imagination — trois termes que nous avons choisis pour signaler le sacrifice volontaire de ces trois puissances fait par l'âme au Ciel — veulent dire que la volonté devient l'organe de perception et d'exécution de l'âme tournée vers Dieu, comme l'est le zodiaque dans le macrocosme; que la pensée devient chaude et lumineuse à la fois, comme est le soleil dans le macrocosme; qu'enfin, l'imagination peut réfléchir la vérité, comme la lune réfléchit le soleil dans le macrocosme.

Il s'agit donc du sacrifice des trois puissances de l'âme au Ciel. Ce sacrifice n'est rien d'autre que les trois vœux traditionnels d'*obéissance* ou sacrifice de la volonté, de *pauvreté* ou sacrifice de la pensée, et de *chasteté* ou sacrifice de l'imagination.

C'est ainsi que la volonté, la pensée et l'imagination deviennent des réflecteurs de la révélation d'en haut, au lieu d'être des instruments de l'arbitraire humain.

Cela veut dire, en termes de psycho-physiologie ésotérique, que la disposition du centre coronal (du « lotus à huit pétales ») qui est toujours hors d'atteinte de l'arbitraire humain et qui est constamment en état de « repos divin », c'est-à-dire à la disposition du Ciel, s'étend aux autres centres ou « lotus ». L'un après l'autre, ces centres se dégagent de l'influence de l'arbitraire humain et se plongent dans le « repos divin », c'est-à-dire qu'ils deviennent des organes de la révélation pure. L'organisation psycho-physiologique tout entière devient ainsi un instrument divin. La *sainteté* est atteinte lorsque tous les sept (ou huit — dans des cas rares) centres sont entièrement à la disposition du Ciel. Les degrés de la sainteté — au point de vue de l'organisation psycho-physiologique humaine — sont mesurés par le nombre et la qualité des centres qui sont à la disposition du Ciel.

En général, les hermétistes ne parviennent pas à la sainteté complète où les sept centres sont tous mis à la disposition du divin, leur œuvre et leur mission — s'il y a mission — exige des efforts qui présupposent la préservation de l'*initiative* humaine, et le centre frontal (le « lotus à deux pétales ») au moins reste à la disposition de la liberté ou, le cas échéant, de l'arbitraire humain, parce qu'il est le centre de l'*initiative intellectuelle*. Le « lotus à deux pétales » peut bien être saisi par la révélation d'en haut pour quelque temps, mais, en règle générale, il doit rester à la disposition personnelle de l'hermétiste. Il serait

d'ailleurs très pénible pour l'hermétiste de ne pouvoir tourner le regard intellectuel que vers ce qui est déterminé d'en haut.

Je connais un homme qui avait ainsi « perdu » l'usage du centre de l'initiative intellectuelle, qui est en même temps celui de la direction de l'attention, et qui — étant hermétiste — en avait beaucoup souffert. Il pouvait fort bien comprendre les grands problèmes de portée générale, mais il était comme paralysé en ce qui concernait « ses » problèmes personnels. Il ne pouvait pas penser à ce qu'il voulait, ni diriger son attention sur ce qu'il voulait voir et comprendre. Et cela dura jusqu'à ce que l'intervention d'un bienfaiteur d'en haut lui « restituât » l'usage du centre en question. Je voudrais recommander aux personnes qui ont des difficultés semblables ou identiques de s'adresser au Saint Archange Michel, qui est, me semble-t-il, ami et protecteur des hermétistes tels que je les conçois dans ces Lettres, des hommes qui veulent réunir la sainteté et l'initiation ou qui aspirent à un Hermétisme saint et béni d'en haut.

La Lame du douzième Arcane du Tarot, « Le Pendu », représente en premier lieu l'homme dont la volonté est « zodiacalisée »; c'est là l'événement spirituel décisif, la « solarisation » de la pensée et la « sélénisation » de l'imagination n'en étant que les conséquences. Les deux arbres, entre lesquels se balance le Pendu, portent douze cicatrices de branches coupées. Douze branches, parce que le zodiaque est un duodénaire d'action et d'influence; elles sont coupées, parce que le Pendu est hors du champ de leur action et de leur influence et que leur essence est *en lui*. Les douze branches sont coupées et inactives extérieurement, étant devenues la *volonté* du Pendu, la volonté « zodiacalisée », comme nous l'avons dit. Le Pendu a *absorbé* le Zodiaque; il est *devenu* lui-même le Zodiaque. Il est le *Treizième*, dans la volonté duquel les Douze Serviteurs de Dieu, qui sont les douze canaux de Sa Volonté, sont présents.

Car *douze* est le nombre des modalités de la Volonté et de son action; *sept* est le nombre des modalités de base du Sentiment et de l'imagination; *trois* est le nombre-loi de la Pensée et de la parole; et *un* est, enfin, le nombre du Moi qui pense, qui sent et qui veut. La *Monade* se révèle donc par la trinité sous-jacente à la pensée et à la parole, par le *septenaire* sous-jacent au sentiment et à l'imagination et par le *duodénaire* sous-jacent à la volonté et à l'action.

La somme des nombres de la réalité — un, trois, sept et douze — est donc *vingt-deux*. Et non *vingt-trois*, étant donné que le UN transcende, surpasse et embrasse les autres nombres cités auparavant : il fait du « trois » un quaternaire mystérieux, du « sept » un huitième,

qui les enveloppe et en fait une unité et il est le « treizième » — comme nous l'avons déjà mentionné — dans le déversement des forces créatrices « zodiacales » des Douze Serviteurs de Dieu. Voilà pourquoi il y a *vingt-deux* Arcanes Majeurs du Tarot, et non pas moins ou plus. Car l'auteur (ou les auteurs, si nous pensons d'après la dimension verticale des trois mondes superposés et en collaboration) du Tarot s'était proposé de ne donner d'expression symbolique articulée qu'aux choses qui comptent. Et comment pourrait-il en compter moins ou plus de vingt-deux ? Pourrait-il omettre la Monade — l'unité fondamentale derrière les mondes du macrocosme ou Dieu, et l'unité fondamentale derrière les états de conscience du microcosme, ou l'âme ? Pourrait-il passer devant la Saint Trinité de Dieu Créateur, Sauveur et Sanctificateur ? Ou devant la trinité de l'être humain, qui est l'image analogique de Dieu, de son être spirituel, animique et corporel ? Ensuite, comment pourrait-il demeurer aveugle et négliger l'action de la trinité dans les quatre éléments : le rayonnement, l'expansion, la mobilité et la stabilité, ou Feu, Air, Eau et Terre ? Et après avoir fait cas de l'action de la trinité *dans* le quaternaire des éléments, comment pourrait-il ne pas prêter attention à la manifestation réelle de l'action de la trinité *par* le quaternaire, c'est-à-dire des trois fois quatre modalités de l'action trinitaire par quatre moyens de la réaliser ?

Ne pouvant supprimer aucun des quatre membres du Nom Sacré ou du Tetragrammaton — qui comprend les quatre membres ou nombres : un, trois, sept et douze —, l'auteur du Tarot conçut et dessina les vingt-deux Arcanes. Mais vingt-deux, c'est quatre, et quatre, c'est trois révélant un. Le Tarot est donc l'unité commentée de vingt-deux manières symboliques.

En ce qui concerne le Pendu, les douze branches des deux arbres, entre lesquels il balance, sont coupées. Cela veut dire — ou indiquer — qu'il a réduit les douze à un et que c'est lui-même, le Pendu, qui en est la seule manifestation. Il a, pour ainsi dire, « avalé » le Zodiaque, ce qui revient au fait que sa volonté est devenue identique à la Volonté qui se manifeste de trois fois quatre manières. Il porte en lui la *synthèse des douze modalités* de l'action de la Volonté fondamentale et divine, ou plutôt il est porté par elle.

Voilà ce que veut dire la « réduction de douze à un ». C'est être pendu, c'est être renversé et c'est vivre sous le signe de la gravitation céleste au lieu du signe de la gravitation terrestre.

Nous avons dit : le Pendu est le Treizième. Or être le treizième peut signifier deux choses : soit la réduction de douze à un — le

Pendu représente alors *l'unité fondamentale* des douze modalités de la Volonté — soit la cristallisation d'un *treizième* élément synthétique. Dans ce dernier cas, il s'agirait du *squelette*, qui est la dernière cristallisation synthétique de la volonté « zodiacale » et qui est aussi bien le principe que l'image concrète de *la mort*. Comme la mort et son rapport au squelette sera le sujet de la Lettre suivante relative au treizième Arcane du Tarot, « La Mort », je vous prie, cher Ami Inconnu, de vous rappeler alors la contexture de deux problèmes, telle qu'elle est indiquée ici : le problème de l'identité de la volonté individuelle avec la volonté divine et celui de l'attraction d'en haut dans son double aspect de l'extase et de la mort.

Car la « zodiacalisation » de la volonté a lieu aussi bien dans l'extase que dans le cas de la mort naturelle.

Le Pendu représente la première alternative, c'est-à-dire l'unité fondamentale des douze modalités de la Volonté. Ces dernières sont les causes efficientes et finales du rayonnement, de l'expression, de la mobilité et de la stabilité spirituelles, psychiques et matérielles.

On trouve une sensation profonde et vertigineuse de ce tréfonds cosmique dans l'hymne cosmogonique du Rigveda (X. 129). Il éveille chez celui qui le médite le sentiment de la profondeur de l'incitation fondamentale cosmique ou le sentiment de la « zodiacalité ». Voici l'hymne :

*« Ni le non-Etre n'existait alors, ni l'Etre.
L'espace aérien n'existait pas, ni le firmament au-delà.
Qu'est-ce qui se mouvait puissamment ? Où ? Sous la garde de qui ?
Était-ce l'Eau, insondablement profonde ?*

*Il n'existait en ce temps ni mort, ni immortalité;
Il n'y avait pas de différenciation de la Nuit et du Jour.
L'un respirait de son propre élan, sans qu'il y ait de souffle.
En dehors de Cela, il n'existait rien d'autre.*

(Une traduction allemande :

*« Es hauchte windlos in Ursprünglichkeit
Das Eine, ausser dem kein anderes war »)*

*A l'origine les ténèbres étaient cachées par les ténèbres.
Cet univers n'était qu'onde indistincte.
Alors, par la puissance de l'Ardeur (Tapas), l'Un prit naissance,
Vide et recouvert de vacuité.*

*Le Désir en fut le développement original,
(désir) qui a été la semence première de la Conscience.*

*En quêtant en eux-mêmes, les Rishis surent découvrir
par leur réflexion le lien de l'Etre dans le non Etre.*

Leur corde était tendue en transversale.

Qu'est-ce qui était au-dessous ? Qu'est-ce qui était au-dessus ?

Il y avait des donneurs de semence, il y avait des pouvoirs.

L'Élan spontané (svadhā) était en bas, le Don de soi était en haut... »

Voilà ce qu'une âme hindoue avait ressenti, par une nuit étoilée, il y a plus de trente siècles, en face de l'univers. N'est-ce pas un commentaire de la mystique naturelle au « Fiat lux » de la Genèse ?

C'est à cette sphère profonde, d'où l'auteur anonyme de l'hymne védique puisait son inspiration, que le Pendu participe par sa volonté. Il est le lien entre l'Etre et le non-Etre, entre les Ténèbres et la Lumière créée. Il se trouve suspendu entre le potentiel et le réel. Et c'est le potentiel qui est plus réel pour lui que le réel proprement dit. Il vit par la foi authentique, ce que le livre hermétique « *Kore kosmou* » désigne comme « le don du noir parfait », c'est-à-dire le don de la certitude parfaite puisée du noir des ténèbres ultra-lumineuses. Car il y a ténèbres et Ténèbres. Les premières sont celles de l'ignorance et de la cécité; les dernières sont celles de la connaissance dépassant les puissances cognitives humaines naturelles; elles se révèlent à la voyance intuitive. Elles sont ultra-lumineuses dans le même sens que les rayons ultra-violet dépassent l'échelle de la visibilité naturelle de l'œil humain.

Voici un passage de la « *Vita Antonii* » de Saint Athanase, évêque d'Alexandrie, relatif à ce sujet :

« Plus tard, il en vint d'autres, de ceux qui, chez les Hellènes, passent pour sages, lui demander raison de notre foi au Christ... »

(Antoine leur dit par interprète :) « ... puisque vous prenez surtout appui sur des raisonnements, que vous êtes forts en cet art et voulez que nous mêmes n'adorions pas Dieu sans discours démonstratifs, dites-nous d'abord : les réalités et surtout la connaissance de Dieu, comment sont-elles discernées avec exactitude : par démonstration, discours, ou par l'énergie de la foi ? Qu'est-ce qui est plus ancien, la foi active ou la démonstration par le discours ? » — Ils répondirent : « C'est la foi agissante qui est la plus ancienne, c'est elle qui est la connaissance exacte ». Antoine répondit : « Vous dites bien, car la foi naît de la disposition intime de l'âme, et de la dialectique, de l'art des auteurs. » En qui est présente l'énergie de la foi, la dernière n'est

donc pas nécessaire et peut bien être superflu, car cela même que nous tenons par la foi, vous tâchez de l'établir par discours, et souvent même vous ne pouvez pas exprimer ce que nous croyons. L'énergie de la foi est donc meilleure et plus ferme que vos raisonnements sophistiqués... »

Ici nous avons la comparaison nette entre la certitude due à l'« énergie de la foi » et celle qui est due à la démonstration par raisonnement. La différence entre elles est la même que celle entre la photographie d'une personne et la rencontre avec cette personne. C'est la différence entre l'image et la réalité, entre l'idée qu'on se fait de la vérité et la vérité elle-même, présente et agissante.

La certitude de la foi découle de la rencontre vécue de la vérité et de son action persuasive et transformatrice, tandis que la certitude due au raisonnement juste n'est qu'un degré, plus ou moins élevé, de la *vraisemblance*, parce qu'elle dépend de la validité de notre raisonnement et du caractère complet et exact des données qui lui servent de base. Une donnée nouvelle peut renverser l'édifice entier de notre raisonnement; une donnée qui s'est avérée fautive ou inexacte peut avoir la même conséquence. C'est pourquoi toute conviction fondée sur le raisonnement est intrinsèquement *hypothétique* et implique la réserve suivante : — « Pourvu que les données que je possède soient complètes et exactes et qu'il n'en surgisse pas d'autres qui les contredisent, je suis porté, par les arguments suivants, à conclure que... etc. » — La certitude de la foi n'a rien d'hypothétique : elle est absolue. Les martyrs chrétiens ne mouraient point pour des hypothèses, mais pour les vérités de la foi dont ils avaient la certitude absolue.

Qu'on m'épargne cette objection que les communistes meurent parfois, eux aussi, pour leur marxisme-léninisme ! Car s'ils le font volontairement, ce n'est point pour leur dogme de la suprématie de l'économie ou leur idéologie, mais pour le grain de vérité chrétienne qui avait saisi leurs cœurs, le souci de fraternité humaine et de justice sociale. Le matérialisme comme tel n'a pas — et ne peut pas avoir — de martyrs, et s'il semble en avoir, les martyrs qu'il s'attribue témoignent, à vrai dire, contre lui.

Car voici leur témoignage : « Il y a des valeurs plus hautes que l'économie et même que la vie, parce que nous sacrifions non seulement les biens matériels mais encore notre vie même. » Tel est leur témoignage contre le marxisme matérialiste. Voici maintenant leur témoignage contre la chrétienté : « Nous avons perdu la plénitude

de la foi; il ne nous en reste qu'un grain. Mais même ce grain qui nous reste est tellement précieux que nous donnons notre vie pour lui. Et vous qui en avez la plénitude, quel est votre sacrifice pour elle ? » Tel est leur témoignage contre la chrétienté... pour autant que la chrétienté est matérialiste, elle aussi. Car il existe un matérialisme doctrinal joint à une volonté influencée par la foi, comme il existe un spiritualisme doctrinal joint à une volonté influencée par l'intérêt matérialiste.

C'est cette dualité qui produit les hérésies et les sectes. Ainsi les adhérents d'Arius niaient la divinité de Jésus-Christ, non parce qu'elle était contraire à la raison, mais parce qu'elle leur semblait contraire à la raison, parce que leur *volonté* était opposée à un Messie divin, parce que le Messie qu'ils *voulaient* était le Messie que voulait l'orthodoxie juive. C'est pourquoi, de même que l'orthodoxie juive rejeta le Christ et le fit crucifier en l'ayant accusé de « s'être fait Fils de Dieu » (« Les Juifs répondirent à Pilate : Nous avons une loi; et selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » (Jean, XIX, 7), de même les ariens accusaient-ils l'Eglise d'avoir fait du Messie le Fils de Dieu. Les ariens n'étaient ni moins instruits ni moins intelligents que les orthodoxes juifs. Ce qui leur faisait défaut, c'est la volonté illuminée par la révélation d'en haut, c'est-à-dire la foi authentique. Leur foi resta telle qu'elle était avant Jésus-Christ et telle qu'elle vivait et agissait dans l'orthodoxie juive. En fait, les ariens *voulaient* un autre Messie et, étant chrétiens, ils s'appliquaient à transformer le Messie conformément à leur volonté pré-chrétienne.

Toutefois, dans le cas où la volonté percevrait la révélation d'en haut et où l'entendement lui ferait suite, c'est-à-dire dans le cas du *Pendu*, la certitude est absolue et aucune hérésie ne peut en résulter si nous entendons par « hérésie » des doctrines ou des maximes préjudiciables à la cause du salut ou incompatibles avec les vérités de la foi. Le *Pendu* peut bien être *accusé* d'hérésie, mais il ne peut jamais en être l'auteur. Son élément est la foi authentique; et comment se pourrait-il que la foi authentique — ou l'action divine dans la volonté humaine — engendre des choses contraires à elle-même ?

Savez-vous ce qu'est l'infailibilité du Pape lorsqu'il parle *ex cathedra* en matière de doctrine et de morale ? C'est que lorsqu'il se prononce « *ex cathedra* » sur les choses de la foi et de la morale, il se trouve dans l'état du *Pendu*. C'est l'état dans lequel se trouvait l'apôtre Pierre lorsqu'il pouvait dire : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et le Seigneur lui dit : « ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. » De même que la pierre n'a pas de mouvement propre et ne peut être qu'un objet mu,

de même la volonté de celui qui se trouve dans l'état du *Pendu* est privée de son propre mouvement et ne peut qu'être mue d'en haut.

Voilà un aspect du mystère de l'infailibilité en matière de foi et de morale. C'est l'arbitraire paralysé et réduit à néant, l'état de pierre, qui sauvegarde l'infailibilité du jugement dans ce domaine. La source des erreurs est éliminée et le Pontife romain proclamant un dogme « *ex cathedra* » ne parle pas en prophète, mais en pontife.

Le mystère de l'infailibilité dans sa totalité comporte sans doute d'autres aspects, y compris celui que nous avons traité dans la cinquième Lettre sur le cinquième Arcane du Tarot « Le Pape », et de plus profonds encore; mais l'aspect qui se présente dans la lumière de l'Arcane « Le Pendu » est de nature à apporter la clarté la plus grande, cet Arcane étant celui de la foi authentique.

Or la foi authentique comporte la certitude absolue, surtout quand elle ne se limite pas à la volonté seule mais réussit à faire participer de son expérience l'entendement et l'imagination. Alors l'âme devient le siège d'une sorte de foi-sagesse, symbolique chrétienne semblable à la foi-sagesse-symbolique du *Zohar*, c'est-à-dire à la Kabbale juive. Cette dernière est alors à la première ce que l'Ancien Testament est au Nouveau. Et de même que l'Ancien Testament et le Nouveau forment ensemble l'Écriture sainte, de même la Kabbale juive et la foi-sagesse-symbolique chrétienne constituent ensemble l'Hermétisme chrétien. De même qu'en théologie chrétienne on ne saurait se passer de l'Ancien Testament, de même en Hermétisme chrétien on ne saurait se passer de la Kabbale. C'est la loi de la continuité de la tradition vivante ou du commandement : Honore ton père et ta mère. Or la mère de l'Hermétisme chrétien est la Kabbale et son père est l'Hermétisme égyptien dont les écrits hellénisés nous sont parvenus sous la forme du *Corpus Hermeticum* comprenant 29 traités ou plus. Le *Corpus Hermeticum* (les œuvres attribuées à ou inspirées par Hermès Trismégiste) est le pendant égyptien-hellénique du *Zohar* juif et de la Kabbale juive en général.

Certes, il ne s'agit pas d'un amalgame toujours stérile, ni d'emprunts. Bien que « Moïse fût instruit de toute la sagesse des Égyptiens » (*Acte des Apôtres*, VII, 22), il avait encore joui de la rencontre réelle et authentique avec « l'ange de Éternel qui lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson » (*Exode*, III, 2). Et c'est cette rencontre qui fût le point de départ de sa mission.

Non, les choses *vécues* ne s'empruntent pas. Elles se suivent, comme les générations humaines se suivent, et elles ne sont enchaînées que par les liens profonds de l'hérédité, c'est-à-dire de la continuité de la

vie de la tradition : des efforts, des problèmes, des aspirations et des souffrances. De même qu'une génération transmet à la suivante les *organes* de la connaissance et l'*impulsion vitale* quant à leur emploi, de même dans une tradition spirituelle comme celle d'Égypte-Israël-Christianisme, les stades sont, pour ainsi dire, des incarnations d'âmes nouvelles qui n'héritent que des organes et de l'impulsion (corps et sang) de leurs prédécesseurs. Israël est une âme nouvelle en comparaison de l'Égypte, et le christianisme est une âme nouvelle en comparaison d'Israël. Mais l'Égypte avait aspiré au Dieu des dieux et avait réussi à parvenir à une haute connaissance — et même à une foi authentique — de Dieu, comme le prouvent les écrits du *Corpus Hermeticum*; Israël avait eu commerce avec ce Dieu par l'intermédiaire de Moïse et des prophètes; en ce qui concerne le christianisme, enfin, Dieu a été fait chair. Des sanctuaires de l'Égypte, par le désert du Sinaï, jusqu'à la croix du Calvaire, il y a un chemin, le chemin de la révélation divine, d'une part, et le chemin historique du monothéisme dans la conscience humaine d'autre part. Le christianisme n'a point « emprunté » « l'idée du Messie » au Judaïsme, car Jésus-Christ ne fut pas une « idée », mais bien l'incarnation du Verbe et l'accomplissement de l'espérance d'Israël. Et le Dieu de Moïse et des prophètes n'était pas non plus « emprunté » aux sanctuaires de l'Égypte, car la nuée, les éclairs et les tonnerres du Mont Sinaï où Il se révélait ne sont pas des choses à emprunter. Et la vision du Dieu créateur dans un sanctuaire égyptien, décrite dans le traité hermétique *Poimandrès* n'est « empruntée » à personne. Voici son introduction :

« Un jour, que j'avais commencé de méditer sur les êtres et que ma pensée s'en était allée planer dans les hauteurs tandis que mes sens corporels avaient été mis en ligature comme il arrive à ceux qu'accable un lourd sommeil..., il me sembla que se présentait à moi un être d'une taille immense, au-delà de toute mesure définissable, qui m'appela par mon nom et me dit : "Que veux-tu entendre et voir, et par la pensée apprendre et connaître ?" » (*Poimandrès*, 1).

Il est donc évident qu'il s'agit d'une expérience spirituelle et non pas de renseignements quelconques reçus par ouï-dire.

La tradition vivante n'est pas un courant de l'ouï-dire, mais bien la suite des révélation et des efforts. Elle est la « biographie » de la foi authentique.

La foi authentique — l'état du Pendu de notre Arcane — diffère donc

de la connaissance due au raisonnement en ce qu'elle possède la certitude absolue, tandis que le raisonnement n'aboutit qu'à la certitude relative. Toutefois, le raisonnement n'est pas la seule méthode de connaissance. Il y a encore des méthodes de connaissance dites occultes ou supra-normales. J'ai en vue les diverses formes de la clairvoyance, corporelle, psychique et spirituelle. Quel est donc le rapport entre la foi authentique et les expériences de la clairvoyance ?

Il faut dire de prime abord que le domaine entier des expériences supra-sensorielles se divise en deux parties intrinsèquement différentes, l'expérience de la perception de ce qui est *au-dehors* et celle de la révélation de ce qui est *au-dessus* de l'âme, ou la perception horizontale et la révélation verticale. La dernière est trans-subjective et la première est extra-subjective ou objective. Sainte Thérèse les appelait « vision imaginaire » (c'est-à-dire *imaginée*) et « vision intellectuelle » (c'est-à-dire non-imaginée).

Voici un exemple de la « vision intellectuelle » :

« Me trouvant en oraison un jour de fête du glorieux Saint Pierre, je vis près de moi ou plutôt je sentis le Christ, car je ne vis rien, ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme; il me semblait qu'il était tout près de moi et que c'était lui qui me parlait. Comme j'ignorais alors complètement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus saisie au début d'une grande frayeur, et je ne faisais que pleurer. Mais à peine le Sauveur eut-il prononcé une parole pour me rassurer, que je me trouvais, comme de coutume, calme, heureuse et affranchie de toute crainte. Il me semblait qu'il marchait toujours à côté de moi, mais je ne voyais pas sous quelle forme. Car ce n'était pas une vision imaginaire. Toutefois, je sentais d'une manière évidente qu'il se tenait toujours à ma droite et qu'il était témoin de toutes mes œuvres; si je me recueillais tant soit peu, ou si je n'étais pas très distraite, je ne pouvais ignorer qu'il ne fût près de moi.

Je m'en allai aussitôt, toute triste, le dire à mon confesseur. Il me demanda sous quelle forme je voyais Notre-Seigneur. Je lui dis que je ne le voyais pas. Alors, reprit-il, comment savez-vous que c'est le Christ ? Je répondis que je ne savais pas comment, mais que je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il fut près de

moi, je le comprenais clairement, je le sentais... Je cherchais toutes sortes de comparaisons pour me faire comprendre. Mais, à mon avis, il est absolument impossible d'en trouver une seule qui puisse donner une idée bien exacte de ce genre de vision. Elle est d'ailleurs de l'ordre le plus élevé. Je l'ai appris depuis d'un homme très saint et fort spirituel, appelé le Père Pierre d'Alcantara... Des savants éminents m'ont dit la même chose; ils ont ajouté que c'est la faveur où le démon peut avoir le moins d'accès...

Je dis donc que je ne voyais le Sauveur, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, car il ne s'agit pas d'une vision imaginaire. Mais alors comment puis-je comprendre et affirmer qu'il est près de moi, avec une évidence plus grande que si je le voyais de mes propres yeux ? A mon avis, l'âme est alors comme une personne aveugle ou enveloppée de ténèbres, et qui ne voit pas une autre personne qui est près d'elle. Mais cette comparaison n'est pas exacte; si elle a quelque ressemblance avec la faveur dont je parle, elle n'en a pas beaucoup. Car cette personne peut percevoir par les sens la présence de l'autre; elle peut l'entendre parler ou se remuer; elle peut la toucher. Ici, il n'y a rien de cela. L'âme n'est point dans l'obscurité, mais le Sauveur lui fait connaître sa présence d'une manière plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voit le soleil ou une clarté; mais c'est une lumière qui, tout en étant imperceptible pour notre vue, illumine l'entendement et procure à l'âme la jouissance d'un si grand bien...

Mais, qui donc, me demanda le confesseur, vous a dit que c'était Jésus-Christ ? — Lui-même, ai-je répondu, me le dit souvent. Or, avant qu'il me l'eût dit, c'était déjà imprimé dans mon entendement; et avant même cette impression, il me le signifiait, mais je ne le voyais pas... Notre Seigneur veut que son image demeure tellement gravée dans l'entendement qu'elle produise une certitude égale, supérieure même à celle de la vue. » (Vie, chapitre 27).

Et voici un exemple de la « vision imaginaire » :

« Un jour que j'étais en oraison, il lui plut de me

montrer seulement ses mains; elles étaient d'une beauté si merveilleuse que je suis impuissante à en faire la peinture... Peu de jours après, je vis aussi son visage divin et je demurai, ce me semble, entièrement ravie. Je ne comprenais pas pourquoi le Seigneur se montrait ainsi peu à peu, puisqu'il devait m'accorder ensuite la grâce de le voir tout entier... Un jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, je vis Notre-Seigneur dans sa Sainte Humanité toute entière, tel qu'on le peint ressuscité...

Je n'ai jamais contemplé cette vision, quoique imaginaire, ni aucune autre, des yeux du corps, mais seulement des yeux de l'âme. Ceux qui le savent mieux que moi regardent la vision précédente comme plus parfaite que celle-ci; celle-ci à son tour, est bien au-dessus de celles qui frappent les yeux du corps... Je n'aurais jamais pu ni su, même après plusieurs années d'efforts, m'imaginer ou me figurer un spectacle aussi beau; il dépasse par sa seule blancheur et son éclat tout ce que l'on peut concevoir ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit pas; c'est une blancheur pleine de suavité et une splendeur infuse qui charme délicieusement la vue, sans lui causer la moindre fatigue; c'est une clarté qui nous illumine pour que nous puissions contempler cette beauté si divine... Il importe peu que les yeux soient ouverts ou fermés; quand le Seigneur le veut, nous le voyons, même malgré nous... » (Vie, chapitre 28).

Ces exemples suffisent pour donner une idée claire de ce qu'est l'expérience *trans-subjective* ou « vision intellectuelle », comme la Sainte l'appelle, et de ce qu'est l'expérience *extra-subjective* ou « vision imaginaire ». La première est la projection dans l'âme de l'expérience spirituelle qui a lieu au-dessus d'elle; l'âme elle-même n'y perçoit rien; elle ne fait que *réagir* à ce qu'expérimente l'Esprit qui la fait participer aux fruits de son expérience. C'est *trans-subjectif*, parce que la révélation elle-même n'a lieu, ni au-dehors, ni au-dedans de l'âme, mais bien au dessus d'elle, c'est-à-dire dans l'Esprit. Il arrive ainsi que l'âme ait la *certitude* comme si elle avait vu, sans avoir vu, et comme si elle avait entendu, sans avoir entendu. C'est l'Esprit qui projette en elle la certitude de son expérience certaine. C'est lui

qui « voit », « entend » et « touche » à sa manière et qui infuse à l'âme les fruits de son expérience, la certitude égale, ou même supérieure, à celle que l'âme aurait eu si elle avait « vu », « entendu » et « touché » elle-même.

Dans l'expérience extra-subjective ou « vision imaginaire », c'est l'âme elle-même qui « voit », « entend » et « touche ». Elle « voit » au-dehors d'elle, mais avec les « yeux de l'âme », c'est-à-dire *non pas comme une hallucination* des sens corporels, mais bien comme une imagination mûe *du dehors* au lieu d'être mûe par son propre arbitre. Or les images provenant du dehors de l'âme ne peuvent être ni senties ni définies autrement que comme des *perceptions*. Et comme ce ne sont pas des perceptions corporelles, on les expérimente et on les décrit comme des « perceptions de l'âme ». C'est pourquoi Sainte Thérèse parle de la vision « des yeux de l'âme ».

« Les yeux de l'âme » dont la Sainte parle sont ce que nous appelons, dans l'Hermétisme moderne, « les fleurs de lotus » ou simplement « les lotus », et ce que le yoga hindou nomme « les chakras » ou centres.

Or les « lotus » supérieurs — à huit pétales, à deux pétales et à seize pétales — sont les organes dont se sert l'Esprit (c'est-à-dire soit l'Esprit humain seul, soit l'Esprit humain uni à l'Esprit Saint divin, soit, enfin, l'Esprit humain uni à un autre Esprit humain ou hiérarchique par et dans le Saint-Esprit) dans le cas de la révélation d'en haut, c'est-à-dire dans le cas de « la vision intellectuelle » de Sainte Thérèse.

Les « lotus » inférieurs — à dix pétales, à six pétales et à quatre pétales — sont les organes de la perception horizontale, c'est-à-dire de la « vision imaginaire » de Sainte Thérèse.

En ce qui concerne le *cœur*, c'est-à-dire le « lotus » à douze pétales, celui-ci participe à la fois de ces deux types de vision ou, si vous voulez, il possède un *troisième* type de perception clairvoyante qui est la synthèse des deux autres. Car le « cœur » est le centre ou le « lotus » de l'amour — là il n'est, à vrai dire, plus question d'« en haut » ou d'« au dehors » ou même d'« au dessus et d'en bas », parce que l'amour abolit toutes les distances et toutes les distinctions de « l'espace » même de l'espace spirituel — et a le pouvoir de faire toutes choses présentes. C'est ainsi que Dieu est présent dans un cœur embrasé d'amour.

Le cœur perçoit les présences diverses comme des impressions et des nuances de la *chaleur* spirituelle. C'est ainsi que les cœurs des deux disciples allant à Emmaüs reconnurent Celui qui fit route avec eux

bien avant que leurs yeux et leur entendement ne le fissent. Quand leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils le reconnurent, ils se dirent l'un à l'autre : « **Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ?** » (Luc, XXIV, 13-33).

Le cœur brûlant de diverses manières, tels sont les types de « vision » et de connaissance spirituelle qui sont propres au cœur.

Cher Ami Inconnu, soyez attentif à votre cœur et aux nuances de chaleur intimes qui surgissent de son tréfonds ! Sait-on qui peut faire route avec vous sans que vos yeux et votre entendement ne s'en doutent ?

Or les trois « lotus » supérieurs sont surtout ceux de la *certitude infuse* ou de la « lumière imperceptible », et ce sont eux qui sont les instruments principaux (*instruments* et non pas *sources*) de la « vision intellectuelle » ou révélation trans-subjective.

Les trois « lotus » dits « inférieurs » sont ceux de la *certitude de l'expérience de première main* ; ils nous rendent *témoins* quasi « oculaires » des choses invisibles. Ils nous les manifestent dans la « lumière perceptible » comme formes, mouvements, couleurs, sons et souffles concrets et objectifs, bien qu'incorporels dans le contexte du monde physique.

Et le centre central, le cœur ou le « lotus » à douze pétales, nous donne la *certitude de la foi authentique* qui naît dans le « feu d'Emmaüs » et par laquelle se manifeste la présence immédiate des Entités qui veulent bien faire route avec nous. Ce feu contient à la fois la « lumière imperceptible » de la « vision intellectuelle » et la « lumière perceptible » de la « vision imaginaire » dans leur synthèse que nous appelons ici le « feu d'Emmaüs ».

Outre ces deux — ou trois — types d'expérience supra-sensorielle, il en est encore un qui passe souvent pour spirituel, mais ne l'est pas en réalité. Je pense en particulier au type de clairvoyance qui est dû soit au raffinement des sens soit à leur fonction hallucinante. Sainte Thérèse d'Avila en fait mention aussi dans le texte de sa *Vie* que nous avons cité plus haut. Elle y dit notamment que :

« *Ceux qui le savent mieux que moi regardent la vision précédente (« intellectuelle ») comme plus parfaite que celle-ci (« imaginaire ») ; celle-ci à son tour, est bien au-dessus de celles qui frappent les yeux du corps... »*

Or il était généralement admis semble-t-il, parmi « ceux qui savent »

au seizième siècle, que outre la « vision intellectuelle » et la « vision imaginaire », il y a encore des « visions qui frappent les yeux du corps », c'est-à-dire des visions qui sont dues soit au raffinement des sens soit à l'hallucination. On savait alors, comme on sait aujourd'hui, qu'il y a des personnes qui peuvent lire une lettre mise dans une enveloppe, voir une carte à jouer dont on ne leur montre que le verso, voir de la lumière colorée autour des gens, des animaux et des plantes (« auras »), etc. D'autre part, on savait comme on sait aujourd'hui que les sens peuvent fonctionner dans deux directions, qu'ils peuvent recevoir des impressions d'en dehors et qu'ils peuvent projeter des expressions de l'âme au dehors. Dans ce dernier cas, il s'agit d'hallucinations.

Or il y a des hallucinations mensongères et des hallucinations révélatrices. Tout dépend de ce que l'âme extériorise par les canaux des sens corporels. Il est donc bien possible — et il arrive en effet de temps en temps — que l'âme transforme des perceptions authentiques et véridiques en hallucinations, c'est-à-dire qu'elle les projette du plan psychique — et même spirituel — sur le plan physique. C'est alors une illusion, en ce qui concerne le plan physique, mais c'est en même temps une révélation, en ce qui concerne le plan supérieur auquel appartient l'original de la copie hallucinée.

« Hallucination » et « illusion » ne sont pas synonymes. Lorsque Martin LUTHER jeta, nous raconte-t-on, un encier à la figure d'un démon (ou du Diable lui-même comme le veut la tradition) qui lui apparut, il agissait sans doute dans l'illusion au plan phénoménal, l'encier ne pouvant atteindre le démon; mais faut-il en conclure qu'il n'y avait point de démon présent ? Qu'il n'y avait rien et que le tout n'était qu'un jeu d'imagination sans cause ni raison ?

Non. De même qu'il y a une hystérie mensongère et une « hystérie de la vérité » — comme c'est le cas, par exemple, des stigmates et des blessures de la couronne d'épines qui se manifestent sur le corps des personnes qui ont eu l'expérience spirituelle de la Passion du Seigneur —, de même y a-t-il des hallucinations révélatrices, c'est-à-dire des « hallucinations de la vérité ».

Revenons maintenant à la question du rapport entre la foi authentique et les expériences de la clairvoyance, entre l'état du Pendu et l'état du voyant.

Il ressort de ce qui précède que la foi authentique est surtout le feu brûlant au cœur qui rend ainsi témoignage de la réalité spirituelle, et que les lumières qui l'accompagnent sont dues à la révélation d'en haut au moyen des trois « lotus » dits « supérieurs », ce qui est, d'après Sainte Thérèse, la grâce et la faveur de la « vision intellectuelle ».

En ce qui concerne la « vision imaginaire » et, à plus forte raison encore, les visions dues au raffinement des sens ou à leur fonctionnement inversé (non dans la direction normale « monde extérieur — cerveau », mais dans la direction inverse « cerveau — monde extérieur ») qui a lieu dans le cas de l'hallucination, elles ne sont point des sources de la foi authentique et ne possèdent pas plus de valeur que celle que la foi authentique, la conscience morale, et, le cas échéant, le raisonnement sont à même de leur attribuer. En tout cas, la foi authentique les précède, si elles signifient un apport révélateur à la vie spirituelle de l'âme; la conscience morale les précède, si elles comportent un enrichissement de la vie morale de l'âme; enfin le raisonnement les précède, s'il en résulte un accroissement du savoir ou l'acquisition de renseignements nouveaux pour l'âme.

Car ce qu'on voit ou qu'on entend, il faut le comprendre. Et on ne peut pas le comprendre sans la « lumière imperceptible » et le « feu d'Emmaüs » révélateurs. On ne peut pas apprécier leur valeur sans le travail du raisonnement, s'il s'agit de données de nature à augmenter le savoir. Le raisonnement est tenu de comparer les données fournies par l'expérience clairvoyante, de les classer, de chercher les rapports entre elles pour enfin en tirer des conclusions.

Clairvoyante ou non, toute expérience empirique est nécessairement hypothétique. Seule la foi authentique a la certitude absolue.

Ainsi, cher Ami Inconnu, il faut mettre en premier lieu la foi authentique du feu d'Emmaüs, puis la même foi illuminée par la « lumière imperceptible » venue d'en haut, de la « vision intellectuelle » — après quoi tout servira au profit de votre âme : les « visions imaginaires », les visions dues au raffinement des sens, l'expérience des sens, le raisonnement moral et logique, l'étude de toutes les sciences et même les hallucinations si elles arrivent sans que vous les recherchiez et les provoquiez arbitrairement. Ne méprisez rien, ne rejetez rien, si votre foi est authentique. C'est elle, et elle seule, qui rend toutes les choses vraiment utiles et qui leur donne la valeur qu'elles n'auraient pas sans elle.

C'est là l'essentiel du message du Pendu, de l'homme renversé dont les pieds sont en haut et la tête en bas, dont la volonté zodiacalisée est le témoin authentique des vérités des douze articles de la foi, et qui vit suspendu entre les deux champs de gravitation opposés : le Ciel et la Terre.

Le Pendu, qui est-il ? Le Saint, le Juste, l'Initié ?

Tous les trois ont cela en commun que leur volonté est organe du Ciel. Le Pendu peut être regardé comme l'un ou l'autre, mais il

représente individuellement quelque chose qui est la synthèse de la sainteté, de la justice et de l'initiation. Le Pendu est le *Job éternel*, l'Éprouvé de siècle en siècle, celui qui représente l'humanité envers Dieu et Dieu envers l'humanité. Le Pendu, c'est l'*Homme véritablement humain* et son sort est celui de l'homme véritablement humain.

Le Pendu est le représentant de l'humanité qui se trouve entre deux royaumes, celui de ce monde et celui des cieux. Car ce qu'il y a de véritablement humain dans l'homme et dans l'humanité, c'est le *Pendu*.

Et c'est le Pendu qui a dit, il y a des milliers d'années :

*« Le sort de l'homme sur la terre est celui d'un soldat,
Et ses jours sont ceux d'un mercenaire.
Comme l'esclave soupire après l'ombre,
Comme l'ouvrier attend son salaire...
Oh ! Je voudrais que mes paroles fussent écrites,
Qu'elles fussent écrites dans un livre;
Je voudrais qu'avec un burin de fer et avec du plomb
Elles fussent pour toujours gravées dans le roc...
Mon pied s'est attaché à ses pas;
J'ai gardé sa voie, et je ne m'en suis point détourné...
Mais je sais que mon rédempteur est vivant,
Et qu'il se lèvera le dernier sur la terre...
Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu.
Je le verrai, et il me sera favorable;
Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre;
Mon âme languit d'attente au dedans de moi. »
(Job).*

Voilà le discours du **Pendu** à travers les siècles.

XIII

LA MORT



« La Mort »

*La femme répondit au Serpent :
Nous mangeons du fruit des arbres du
jardin. Mais quant au fruit de l'arbre
qui est au milieu du jardin, Dieu a dit :
Vous n'en mangerez point et vous n'y
toucherez point, de peur que vous ne
mouriez. Alors le Serpent dit à la
femme : Vous ne mourrez point; mais
Dieu sait que, le jour où vous en man-
gerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous
serez comme des dieux, connaissant le
bien et le mal. (Genèse, 3).
Ossements desséchés, écoutez la parole
de l'Éternel ! (Ézéchiél, 37).*

N'avez-vous, cher Ami Inconnu, jamais été frappé par les énoncés contraires que Dieu et le Serpent font sur la mort dans le récit de la chute au livre de la *Genèse* ? Dieu dit : Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras; et le Serpent dit : Vous ne mourrez point. Dieu est formel; le Serpent aussi.

Le Serpent a-t-il tout simplement menti, ou s'agit-il d'une erreur fondamentale de sa part ? Ou encore son affirmation est-elle une vérité de l'ordre des vérités propres au domaine du Serpent qui sont des mensonges dans le domaine des vérités de Dieu ? En d'autres

termes : y a-t-il deux immortalités et deux morts différentes, les unes au point de vue de Dieu, les autres au point de vue du Serpent ? De telle sorte que le Serpent entend par « mort » ce que Dieu entend par « vie » et qu'il entend par « vie » ce que Dieu entend par « mort » ?

Or je vous invite, cher Ami Inconnu, à vous mettre au travail pour tenter de trouver la réponse à cette question en soumettant à votre attention les fruits de mon propre travail. Car la réponse à cette question est l'Arcane de la treizième Lane du Tarot, « La Mort » ; cette lame représente un squelette qui ne fauche que ce qui pousse du sol noir et s'élève au-dessus de lui : les mains, les têtes...

Notre expérience empirique de la mort est la *disparition* des êtres vivants du plan physique. Telle est l'expérience extérieure que nous donnent nos cinq sens. Mais la *disparition* comme telle ne se borne pas là, elle est encore expérimentée dans le domaine de l'expérience intérieure, dans celui de la conscience. Là des images et des représentations disparaissent tout comme les êtres vivants disparaissent dans l'expérience des sens. C'est ce que nous appelons « l'oubli ». Et cet oubli s'étend chaque nuit sur l'ensemble de notre mémoire, volonté et entendement, de sorte que nous *oublions entièrement*. C'est ce que nous appelons « *le sommeil* ».

Pour notre expérience entière (extérieure et intérieure), l'oubli, le sommeil et la mort sont trois manifestations de la même chose, à savoir de la « chose » qui fait disparaître. On dit que le sommeil est frère cadet de la mort. Il faut ajouter que l'oubli est le frère du sommeil.

L'oubli, le sommeil et la mort sont trois manifestations d'intensité différente d'un seul principe ou d'une seule force qui fait disparaître les phénomènes intellectuels, psychiques et physiques. L'oubli est au sommeil ce que le sommeil est à la mort. Ou encore : l'oubli est à la mémoire ce que le sommeil est à la conscience, et le sommeil est à la conscience ce que la mort est à la vie.

On oublie, on s'endort et on meurt. On se rappelle, on s'éveille et on naît. Le rappel est à l'oubli ce que le réveil est au sommeil et le réveil est au sommeil ce que la naissance est à la mort. On s'oublie lorsqu'on s'endort et on se souvient de soi-même lorsqu'on s'éveille. C'est le mécanisme de l'oubli qui est à l'œuvre lorsqu'on meurt, et c'est le mécanisme du rappel qui intervient à la naissance. C'est au moment où la nature nous oublie que nous mourons ; c'est au moment où nous nous oublions nous-mêmes que nous nous endormons ; c'est au moment où nous perdons le vif intérêt que nous portons à une chose que nous l'oublions.

Il ne faut pas oublier toutefois que les domaines respectifs de

l'oubli, du sommeil et de la mort sont plus vastes et plus profonds que l'oubli intellectuel, le sommeil organique et la mort clinique. Outre l'oubli intellectuel, il existe un oubli psychique et un oubli de volonté, de même qu'il y a une mémoire psychique et une mémoire de volonté, outre la mémoire intellectuelle. Ainsi peut-on, par exemple, garder un souvenir intellectuellement clair et précis d'un ami d'autrefois et l'avoir en même temps totalement oublié psychiquement. On s'en souvient mais sans la vive amitié d'autrefois. On peut même se souvenir d'une personne intellectuellement et psychiquement, c'est-à-dire avec un sentiment vif, alors qu'on l'a oubliée dans le domaine de la volonté. On s'en souvient avec tendresse peut-être, mais on *ne fait* rien pour elle.

Outre le sommeil organique, où l'on est couché et où l'on oublie tout, y compris soi-même, il y a un sommeil psychique et un sommeil de la volonté. Durant les seize ou dix-huit heures où nous sommes en état de veille, il y a dans notre être psychique des couches qui sont en sommeil. On « dort » pendant l'état de veille pour beaucoup de choses : des faits, des gens, des idées, Dieu...

Et si le Bouddha est considéré — et vénéré — comme « pleinement éveillé » pour les faits de la vie humaine tels que la maladie, la vieillesse et la mort, c'est parce que ceux qui ne sont pas des Bouddhas savent qu'ils dorment à l'égard de ces faits, non pas intellectuellement, mais psychiquement et dans leur volonté. Ils « savent » et ne *savent pas* en même temps. Car on *sait* véritablement lorsqu'on *comprend* ce que l'on sait, lorsqu'on *sent* ce que l'on a compris et lorsqu'on *met en pratique* ce que l'on a compris et senti.

De même, outre la mort clinique, il y a une mort psychique et une mort morale. Durant les soixante-dix ou quatre-vingt ans de notre vie, nous portons dans notre être psychique des couches mortes. Il y a des choses qui font défaut à notre être psychique et moral. A l'*absence* de la foi, de l'espérance et de l'amour on ne peut remédier, ni par des arguments, ni par des exhortations, ni même par l'exemple vivant. Il faut un acte de la magie divine — ou de la Grâce — pour *insuffler* la vie dans ce qui est mort. Et si le Christ est vénéré comme le ressuscité, c'est parce que ceux qui portent en eux la mort savent que seule la Magie divine peut ressusciter ce qui est mort en eux et que le Christ ressuscité en est le gage.

A l'oubli, au sommeil et à la mort — de même qu'au rappel, à l'éveil et à la naissance — s'appliquent des expressions imaginaires ou symboliques propres. Ainsi le *noir* est l'image de l'oubli ; les *touffes d'herbes* sont l'image du sommeil, et le *squelette* avec la faux est l'image de la mort.

Le noir est le symbole de l'oubli aussi bien involontaire et naturel que de cet oubli volontaire et surnaturel dont parle Saint Jean de la Croix, cette triple nuit des sens, de l'entendement et de la volonté, dans laquelle s'accomplit l'union de l'âme avec Dieu. Les touffes d'herbes ou les feuilles sont le symbole du sommeil, parce que le sommeil profond est l'état dans lequel nous vivons la vie végétative. La vie organique — la respiration, la circulation, la digestion et la croissance — continue, sans que l'animalité et l'humanité soient présentes. Nous sommes des *plantes* lorsque nous sommes plongés dans le sommeil.

Et le squelette est le symbole de la mort parce que celle-ci réduit le phénomène de l'homme conscient, mobile, vivant et *matériel*, à ce qui est *minéral* en lui : le squelette.

L'oubli naturel réduit l'homme à l'*animalité*; le sommeil naturel le réduit à la *végétalité*; la mort naturelle le réduit à la *minéralité*. Le problème entier de la mort, comprenant les trois degrés — l'oubli, le sommeil et la mort propre — ou l'*Arcane de la mort*, doit donc se présenter à nous comme l'image d'une sphère noire, au-dessus de laquelle il y a des touffes d'herbes et au-dessus desquelles il y a un squelette.

Telle se présente précisément la treizième Lame du Tarot. La *contexture* de la Lame est celle de la triple manifestation du *principe de la soustraction* : de l'oubli, du sommeil et de la mort. Nous y voyons le sol noir, les touffes d'herbes bleues et jaunes, ainsi que le squelette fauchant.

La Lame contient encore un quatrième élément représenté par des têtes, des mains et un pied humain, sur lequel nous reviendrons.

Le treizième Arcane du Tarot est donc celui du *principe de la soustraction* ou de la mort qui est le contraire du *principe de l'addition* ou de la vie. Il faut *soustraire* le Moi du corps astral, du corps éthérique et du corps physique, pour comprendre le mécanisme de l'*oubli*; il faut soustraire le Moi et le corps astral du corps éthérique et du corps physique pour obtenir l'état du *sommeil*; il faut enfin soustraire le corps éthérique du corps physique pour obtenir le cadavre, c'est-à-dire le fait de la *mort*. Ces trois degrés de la soustraction constituent, dans leur ensemble, le processus de la *désincarnation*, tout comme les trois degrés de l'addition correspondante constituent l'ensemble du processus de l'*incarnation*. Car l'incarnation est l'addition du corps astral au Moi; l'addition du corps éthérique au corps astral et au Moi, l'addition enfin du corps physique au corps éthérique, au corps astral et au Moi.

Or la *faux* que tient le squelette de la Lame représente l'œuvre de

la soustraction. C'est elle qui symbolise la force de la désincarnation, c'est-à-dire celle qui tranche les liens entre le Moi et le corps astral (oubli), les liens entre le corps astral et le corps éthérique (sommeil), et les liens entre le corps éthérique et le corps physique (mort).

Quels sont les liens entre l'âme et le corps — plutôt l'âme et *les* corps — que tranche la faux du triple principe de la soustraction ? Qu'est-ce qui unit le Moi au corps astral, le corps astral au corps vital ou éthérique et le corps vital au corps physique ? En d'autres termes : comment et pourquoi nous rappelons-nous le passé, comment et pourquoi nous éveillons-nous le matin, comment et pourquoi vivons-nous durant quelques dizaines d'années ?

Faisons abstraction de l'énorme littérature qui traite de ces questions et livrons-nous à un travail *méditatif*, c'est-à-dire travaillons à penser *immédiatement* au sujet qui nous occupe, sans passer par l'intermédiaire de faits empruntés à d'autres sources que notre expérience et notre compréhension immédiates. Méditer c'est penser en vue d'atteindre la certitude dans le for intérieur en renonçant à toute prétention d'arriver à des idées de validité universelle, à des idées qui apportent une contribution à la *science*. Dans la méditation — et ces Lettres ne sont que des méditations — il s'agit d'une question, posée en toute honnêteté par notre propre conscience, à laquelle répondra notre propre conscience : « Que sais-je, *moi* ? », et non pas : « Que sait-on ? ».

Faisons donc abstraction pour le moment, cher Ami Inconnu, de ce que l'*on* sait, de ce que l'*on* a dit, de ce que l'*on* a à dire au sujet des liens entre l'âme et les corps et tâchons de nous rendre compte — nous-même, pour nous-même — de ce que *nous en savons et pouvons* savoir.

Considérons premièrement le domaine de l'oubli et du rappel : la mémoire. La mémoire est la magie, dans le domaine subjectif, qui effectue l'évocation des choses du passé. Elle rend présentes les choses passées. De même qu'un sorcier ou un nécromancien évoque les esprits des morts en les faisant apparaître, de même la mémoire évoque les choses du passé et les fait apparaître à notre vue intérieure mentale. Le *souvenir* présent est le résultat d'une opération magique dans le domaine subjectif par laquelle j'ai réussi à faire surgir du néant noir de l'oubli une image vive du passé. Une image vive du passé... Empreinte ? Symbole ? Copie ? Fantôme ?

Tout à la fois. Elle est une empreinte en tant qu'elle reproduit une impression reçue dans le passé; elle est un symbole en tant qu'elle s'est servi de mon imagination pour représenter une *réalité* qui surpasse sa représentation imaginaire; elle est une copie en tant

qu'elle ne veut que reproduire l'original du passé; elle est un fantôme en tant qu'elle est une apparition surgie du gouffre noir de l'oubli et qu'elle fait revivre le passé en le rendant présent à ma vue intérieure.

Quelle est la force à l'œuvre dans l'opération magique subjective du rappel ?

J'ai l'expérience de quatre espèces de mémoire : la mémoire automatique ou mécanique, la mémoire logique, la mémoire morale et la mémoire verticale ou révélatrice.

La mémoire automatique ou mécanique ne comporte guère l'acte du rappel. Le rappel *arrive*. Il a lieu selon les lois de l'automatisme des associations, c'est-à-dire des ressemblances, des affinités, des contrastes, etc. Le souvenir s'effectue sans que j'y prenne une part autre que celle d'observateur. Cette sorte de mémoire fournit à mon choix, à l'occasion de chaque impression que je reçois, une foule d'images du passé. Ainsi lorsque je vois une pipe, je peux choisir entre les images du passé qui se présentent d'elles-mêmes à mon esprit : « Un vieux loup de mer que j'ai vu à B. en 19.. » ; « Un livre sur les Peaux-Rouges où il était question du rituel du calumet » ; « Mon ami S. qui faisait fuir tout le monde lorsqu'il allumait sa pipe avec du tabac cultivé et préparé par lui-même pendant la dernière guerre », etc., etc.

La mémoire logique exige l'effort. Là, il me faut *penser* pour me rappeler des choses. Ainsi, par exemple, si je veux me rappeler la Trinité hindoue dont j'ai oublié l'un des trois termes, je me demande : S'il y a le Créateur et le Destructeur, Brahma et Shiva, quel troisième principe *devrait* se trouver entre le Créateur et le Destructeur ? Je me concentre et fais l'effort de combler logiquement la place vide entre les deux. Ah, c'est le principe Conservateur, c'est Vishnou, bien entendu ! me dis-je.

Dans la mémoire logique, il y a moins d'automatisme et plus d'effort conscient.

Dans la mémoire morale, il n'y a guère d'automatisme. Là, le rappel n'est plus quelque chose qui arrive, mais bien un acte magique authentique, quoique subjectif. C'est l'amour qui est à l'œuvre dans la mémoire morale lorsqu'elle rappelle les choses du passé. Là, c'est l'admiration, le respect, l'amitié, la gratitude, l'affection, etc. qui rendent les choses du passé *inouïables*, c'est-à-dire évocables à chaque instant. Plus on a aimé, plus on se souvient par la mémoire morale.

En règle générale, les jeunes gens possèdent une mémoire mécanique très forte. Celle-ci s'affaiblit avec l'âge et c'est la mémoire logique ou intellectuelle qui lui vient alors en aide. Les personnes qui

ont négligé de développer le goût de l'effort intellectuel auront, à l'âge mûr, des difficultés avec leur mémoire. La mémoire mécanique leur fera de plus en plus défaut de même que la mémoire logique, appelée à y suppléer.

Quant à la mémoire morale, c'est surtout à l'âge avancé qu'elle sera appelée à remplacer de plus en plus, non seulement la mémoire mécanique, mais encore la mémoire logique et intellectuelle. C'est alors le cœur qui fournit l'énergie qui nourrit et maintient la mémoire et supplée à la défaillance croissante de la mémoire mécanique et de la mémoire intellectuelle. La personne qui souffre d'une défaillance sénile de la mémoire a d'ordinaire manqué de remplacer à temps les fonctions de la mémoire intellectuelle, sans parler de la mémoire mécanique, par celles de la mémoire morale. Les personnes qui peuvent et savent donner à toute chose une valeur morale et voir en toute chose un sens moral, auront une mémoire normale, sinon excellente, à l'âge très avancé.

La mémoire morale, dont rien n'est exclu, est d'autant plus efficace qu'on est moins moralement indifférent. L'indifférence, le manque d'intérêt moral, est la cause fondamentale de la défaillance de mémoire qui a souvent lieu à l'âge avancé. Moins on est indifférent, plus on se rappelle le passé, plus on est capable d'apprendre des choses nouvelles.

Il y a encore une quatrième espèce de mémoire que nous avons désignée comme « mémoire verticale ou révélatrice ». Elle n'est pas la mémoire du passé qui relie les choses dans le sens horizontal : aujourd'hui, hier, avant-hier, etc., mais dans le sens vertical : ici, plus haut, encore plus haut, etc. C'est la « mémoire » qui relie non le présent au passé du plan de la vie physique, psychique et intellectuelle, mais qui relie le plan de la conscience ordinaire aux plans des états de conscience supérieurs à celui de la conscience ordinaire. Elle est la faculté qu'a le « moi inférieur » de reproduire l'expérience et le savoir du « Moi transcendant », ou, si vous voulez, la faculté du « Moi transcendant » d'imprégner la conscience du « moi inférieur » de son expérience et de son savoir. Elle est le lien entre « l'œil supérieur » et « l'œil inférieur » qui nous rend authentiquement religieux, sages et réfractaires aux assauts du scepticisme, du matérialisme et du déterminisme. C'est elle aussi qui est la source de la certitude, non seulement de Dieu et du monde spirituel avec ses entités hiérarchiques, mais aussi de l'immortalité de notre être et de la réincarnation, dans le cas où on se serait réincarné. « L'aurore est l'amie des muses » — et les proverbes similaires des peuples comme « Morgenstunde hat Gold

im Munde » (l'heure du matin a de l'or dans la bouche) en allemand, ou « *Utro vechera mudreneyé* » (le matin est plus sage que le soir) en russe, se rapportent aux bienfaits de la mémoire verticale dont on bénéficie le matin après le retour de la conscience du plan de « l'extase naturelle » ou du sommeil.

La « mémoire verticale » est plus efficace au fur et à mesure que les trois vœux sacrés — l'obéissance, la pauvreté et la chasteté — rendent l'homme inférieur capable d'écouter, de percevoir et de recevoir les choses d'en haut sans distorsion. La « mémoire verticale » n'est au fond que le développement de la « mémoire morale » porté à un degré plus élevé. C'est pourquoi seule compte la purification morale que comporte la pratique des trois vœux sacrés dans le développement de la « mémoire verticale ». Les intérêts intellectuels, comme tels, ne comptent pas.

Voilà esquissé l'inventaire du domaine de la mémoire. Revenons maintenant à la question : quelle est la force à l'œuvre dans l'opération magique subjective du rappel ?

Il faut d'abord se rendre compte que, dans l'échelle que nous venons d'établir : « mémoire mécanique » — « mémoire intellectuelle » — « mémoire morale » — « mémoire verticale », il s'agit des degrés *d'éloignement et de proximité* en ce qui concerne l'appréhension immédiate; degrés aussi de lucidité qui peut atteindre l'évidence dans l'appréhension du « comment » et du « pourquoi » du fonctionnement de la mémoire par la conscience. En fait, plus une chose est mécanique, plus elle est éloignée de l'appréhension immédiate par la conscience, plus elle est mystérieuse et incompréhensible. L'explication purement mécanique n'est point, à dire vrai, une explication, car elle éloigne l'objet à expliquer du domaine où la compréhension a lieu, celui des choses sensibles et pensables, pour les situer dans le domaine de l'inconscient, donc de l'incompréhensibilité. Celui qui veut expliquer, par exemple, le phénomène du sourire par les contractions des muscles de la région de la bouche et des joues, et, de celles-ci, par les impulsions électriques transmises par les nerfs de la centrale appelée le « cerveau », ne donnera point l'explication du phénomène « sourire », même s'il décrit correctement le processus mécanique entier parce qu'il fait abstraction de la *gaité* dont le sourire est la manifestation et qui a mis en mouvement aussi bien les impulsions électriques des nerfs que les muscles de la bouche. Ce ne sont pas les nerfs et les muscles qui se manifestent dans le sourire, mais la *gaité*.

L'explication mécanique n'est pas une explication, mais le dépla-

cement du sujet des questions du domaine de la compréhensibilité à celui de l'incompréhensibilité, de la lumière de la conscience aux ténèbres de l'inconscient. Car ce que nous appelons « mécanique » n'est en réalité que l'inconscient ou plutôt « le privé de la conscience »; il est donc inaccessible à la conscience intellectuelle et sensible.

La mécanicité n'est pas le domaine des réponses, mais le cimetière des questions réelles.

C'est pourquoi dans l'échelle de la mémoire, nous ne devons ni ne pouvons chercher à comprendre l'opération du rappel dans le domaine où il est insaisissable et incompréhensible, celui de la « mémoire mécanique ». Nous devons la chercher à l'autre bout de l'échelle — là où elle est le moins plongée dans les ténèbres de la mécanicité et où elle révèle le mieux son essence dans la lumière de la conscience, c'est-à-dire dans le domaine de la « mémoire morale » et surtout de la « mémoire verticale ». Car c'est le stade du développement complet qui éclaire et explique les stades antérieurs et non pas l'inverse. C'est par le maximum qu'on comprend le minimum et non pas vice versa. C'est la conscience qui rend compréhensible le mécanique et l'inconscient, ce dernier n'étant que la conscience réduite au minimum, et non pas vice versa. C'est l'homme qui est la clef de l'évolution biologique de la nature et non pas la cellule primitive organique.

Nous devons donc chercher la clef de l'opération du rappel de la mémoire dans le degré le plus haut du développement de la mémoire : la « mémoire morale » et la « mémoire verticale ». Quelle est donc la force à l'œuvre dans l'opération magique subjective du rappel telle qu'elle se révèle dans la « mémoire verticale » et dans la « mémoire morale » ?

La voici révélée à son plus haut degré concevable, les autres degrés n'étant que ses manifestations analogues affaiblies :

« Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare... Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre... Jésus pleura... Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte et une pierre était placée devant. Jésus dit : Otez la pierre... Ils ôtèrent donc la pierre... Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sors ! Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. » (Jean, XI).

Voilà la force du rappel dans sa manifestation la plus complète,

la plus forte et la plus élevée. C'est l'amour, car « Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ».

L'opération du *rappel* à la vie -- ou résurrection -- comporte trois stades : *venir*, « Jésus étant arrivé », *ôter la pierre*, et *l'appel*, « il cria d'une voix forte ».

D'abord venir. « Venir et arriver », c'est l'activité qui cherche et trouve la *dernière porte* qui sépare le rappelant du rappelé. Les « quinze stades environ » entre Béthanie et Jérusalem que le Maître a parcourues pour arriver au sépulcre de Lazare représentent le premier effort de l'opération entière du rappel : venir le plus près possible du sujet à rappeler.

Puis ôter la pierre. C'est l'effort qui vainc le doute, la dépression, la fatigue, le désespoir enfin, tout ce qui barre, comme une pierre placée devant le sépulcre, le chemin au rappelé. Par analogie, on est impuissant dans le domaine de la mémoire verticale et de la mémoire morale, à se rappeler des choses que l'on croit perdues à jamais. Ce doute et ce manque de foi paralysent l'effort du rappel et sont comme une pierre placée devant le sépulcre. Cette pierre est souvent -- sinon toujours -- la cause de l'absence de tout sentiment vif et convaincant concernant les vies antérieures et la réincarnation. Les réminiscences précises et concrètes ont beau frapper à la porte, la pierre placée devant ne leur permet pas de sortir de leur profondeur et d'entrer dans le jour de la conscience.

L'appel, enfin. Le « cri d'une voix forte » est l'effort culminant et suprême de l'opération du rappel par la force de l'amour, soit à la vie, comme c'était le cas avec Lazare, soit à la mémoire, comme c'est le cas du rappel à la mémoire verticale et morale.

Plus une voix est forte et audible dans le monde physique, plus les vibrations qu'elle produit dans l'air sont intenses.

Dans le monde spirituel, plus une voix est audible, « forte », plus elle exprime d'effort et de *souffrance*. Le *travail* et la *souffrance* sont ce qui rend notre voix audible au monde spirituel et dans le monde spirituel, en y créant des « vibrations » suffisamment « fortes ». Voilà pourquoi le chapelet est l'Ave cent cinquante fois répété et le Pater répété quinze fois. Car si c'est la souffrance qui rend audible le seul mot d'une oraison jaculatoire, par exemple : « Jésus », c'est l'effort répété qui rend audible les prières du chapelet. Je manquerais de respect pour la vérité si je ne disais pas que l'effort du chapelet fondé sur la *souffrance* en fait un moyen puissant, presque tout-puissant parfois, de la Magie sacrée.

Or « le cri d'une voix forte » qui est l'acte décisif de l'opération

entière du rappel doit être fort de l'effort et de la souffrance : « Jésus pleura ». Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » L'amour qui pleure et met tous ses efforts dans l'action accomplit le miracle du rappel, aussi bien de l'oublié à la mémoire que du mort à la vie.

Le rappel serait donc un miracle ?

Oui, un miracle. Mais permettez-moi, cher Ami Inconnu, de dire quelque chose concernant le miracle que je crois être de la plus haute portée et dont tout hermétiste chrétien et tout kabbaliste devrait se rendre compte : c'est qu'il n'y a pas de liberté en dehors du miraculeux et que l'homme n'est homme qu'autant qu'il vit du miracle, par le miracle et pour le miracle.

Tout ce qui n'est pas machine -- physique, psychique ou intellectuelle -- est miracle, et tout ce qui n'est pas miracle n'est que machine -- physique, psychique ou intellectuelle --. La liberté est miracle et l'homme n'est libre qu'autant qu'il n'est pas machine -- physique, psychique et intellectuelle --. Nous n'avons pas d'autre choix qu'entre la machine et l'esclavage, d'une part, entre le miracle et la liberté, d'autre part.

La machine humaine fonctionne d'après le programme ainsi déterminé : « maximum de plaisir à frais minimum », de manière à se prêter à une prédiction précise dans ses réactions aux circonstances données. Dans le domaine intellectuel, elle rejette toute notion et toute idée qui ne se marient pas avec le système intellectuel établi en elle; dans le domaine psychique, elle rejette tout ce qui ne se marie pas avec le complexe du « bonheur » établi en elle. Et dans le domaine physique, elle suit automatiquement les ordres émis par le complexe « instinct » établi en elle.

Il y a *fonctionnement* normal de la machine humaine lorsqu'un riche se déclare anti-communiste et un pauvre procommuniste. Mais c'est un *miracle*, c'est-à-dire un acte de la liberté, lorsqu'un riche abandonne ses possessions et embrasse la pauvreté, comme le fit Saint Antoine le Grand, ainsi que beaucoup d'autres saints, qui firent le vœu de pauvreté. Le *miracle* de Saint François n'est pas seulement la guérison d'un lépreux, mais aussi l'amour de Saint François pour « Dame Pauvreté ». Les miracles de Jésus-Christ culminent-ils dans la résurrection de Lazare ou sur le Calvaire quand, en pleine agonie, Il dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ?

Tout ce qu'on fait est miracle; tout *fonctionnement* intellectuel, psychique et physique de la « nature », c'est-à-dire de l'automatisme humain, est machine. Le *Sermon sur la Montagne* est

l'enseignement du *faire* et du triomphe sur le *fonctionnement*.

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux. »

Tel est l'enseignement qui vise à libérer l'homme de la machine, de tout *fonctionnement*, et qui est l'école du miracle.

Car bénir celui qui vous maudit est un miracle au point de vue du *fonctionnement* « normal et naturel » des réactions de la machine humaine. Cela n'arrive pas, c'est *fait* (c'est créé); et je répète : on ne *fait* que des miracles, et tout ce qui est *fait*, est miracle, et rien n'est *fait* sans qu'il soit miracle. Tout ce qui n'est pas miracle, n'est point *fait*, cela arrive comme une part du *fonctionnement* automatique. Ce n'est que par le miracle que l'être véritable s'exprime, que son verbe créateur se révèle.

Il est donc faux d'interpréter les formules du commencement de l'Évangile selon Jean comme l'enseignement d'une sorte de rationalisme cosmique, analogue à la doctrine du « nous » stoïcien, etc., les formules du commencement de l'Évangile selon Jean déclarent hautement le rôle cosmique du *miracle* et que le monde est dû au miracle, c'est-à-dire qu'il a été *fait* par le Verbe créateur, et qu'il n'est pas dû à un *fonctionnement* quelconque, à un processus automatique quelconque, même hautement intellectuel.

« Toutes choses ont été faites par le Verbe, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

dit l'Évangile, et ce que nous venons de dire concernant le miracle et la machine, le « *faire* » et le « *fonctionner* » n'est que l'analogie microcosmique de l'énoncé de portée macrocosmique de l'Évangile selon Jean.

Or « toutes les choses faites par le Verbe » comprennent aussi le *rappel* dans la mémoire verticale et morale. L'acte du *rappel* appartient à la sphère du « *faire* » donc à celle du miracle, et non pas à la sphère du *fonctionnement*. Le *rappel* dans la « mémoire logique » est un mélange du *faire* et du *fonctionnement*. Le *rappel* dans la mémoire mécanique n'est que le *fonctionnement*.

Si le *rappel* est un acte analogue à la résurrection de Lazare, qu'est alors que l'*oubli* ?

L'*oubli* présente une échelle analogue à celle du *rappel*. Il peut

avoir lieu automatiquement, semi-automatiquement et d'une manière libre et consciente, d'après la catégorie de la mémoire dans laquelle il a lieu. Dans la mémoire mécanique, l'*oubli* est automatique, les choses s'oublient. Dans la mémoire logique, les choses s'éloignent et s'effacent peu à peu si on ne les rappelle pas de temps en temps au champ de l'attention consciente. Dans la mémoire morale et dans la « mémoire verticale » *rien ne s'oublie*; l'*oubli* est un acte moral de la volonté.

Examinons l'*oubli* selon le même procédé que le *rappel*, commençons par le bout de l'échelle où l'*oubli* est un acte de la conscience et où il est compréhensible.

Tout le monde sait par expérience que tout effort conscient comporte la concentration ou le recueillement et donc l'*oubli* conscient et voulu de beaucoup de choses qui ne se rapportent pas au sujet de la concentration ou du recueillement. Quand on prie en récitant le « Pater », on oublie durant ce laps de temps, non seulement les affaires quotidiennes mais encore toutes les autres prières.

Il en va de même des *valeurs* spirituelles et divines qui entraînent l'*oubli* de celles du monde phénoménal. Les trois étapes du chemin menant à l'union de l'âme avec Dieu — celles de la purification, de l'illumination et de l'union — ne sont que l'histoire d'un seul effort croissant de la concentration de l'âme entière sur Dieu. Saint Jean de la Croix parle ainsi de l'effet de l'expérience de l'union actuelle des puissances de l'âme avec Dieu :

« L'âme, après avoir bu dans le cellier intérieur le vin mystérieux de la plus haute sagesse de Dieu, a oublié toutes les choses de ce monde. Les connaissances d'autrefois, et même toutes les sciences humaines, lui semblent n'être qu'une pure ignorance en comparaison de cette science qu'elle vient d'acquérir. » (Le Cantique Spirituel, Strophe XVII^e).

Et encore :

« Plus la mémoire s'unit à Dieu, et plus les connaissances distinctes qu'elle avait s'affaiblissent, jusqu'à ce qu'elles se perdent complètement. Cela a lieu quand par sa perfection elle est parvenue à l'état même de l'union. Au début de l'union, quand le travail de l'union se fait, il ne peut manquer d'y avoir un grand oubli de toutes choses, puisque leurs formes et leurs perfections

s'effacent peu à peu de la mémoire... la mémoire est absorbée en Dieu.

Mais quand l'âme a déjà l'habitude de l'union, ce qui est pour elle le souverain bien, elle n'a plus d'oubli de ce genre dans ce qui concerne sa vie morale et naturelle. Au contraire, elle manifeste une perfection supérieure dans toutes les actions qui sont convenables ou nécessaires, bien que ces actions ne proviennent plus des connaissances et des perceptions de la mémoire... »
(La Montée du Carmel, Livre III, chapitre I).

J'ajoute que les maîtres du Raja-Yoga, Bhakti-Yoga et Jnana-Yoga enseignent la pratique de l'oubli complet du monde phénoménal pour aboutir au recueillement parfait. L'enseignement de l'oubli se trouve aussi dans la Kabbale mystique et dans la mystique musulmane, telle le Soufisme.

Or l'oubli est le moyen de transition d'un état de conscience à un autre. Même dans le cas du *sommeil*, qui peut être considéré comme une « extase naturelle », il faut oublier le monde du jour pour passer dans le monde de la nuit. Pour s'endormir, il faut pouvoir oublier. L'insomnie est due à l'impuissance d'oublier.

Et le réveil ? Le réveil est l'acte simultané du rappel du monde diurne et de l'oubli du monde nocturne. Le réveil serait incomplet — il l'est souvent d'ailleurs —, si l'on n'oubliait pas les expériences du monde nocturne. La nuit se mêlerait alors au jour et la conscience humaine serait gênée dans les tâches et les devoirs du jour, sa concentration étant entravée par la hantise des réminiscences nocturnes.

La mort et la naissance ?

Si l'union mystique de l'âme avec Dieu est l'oubli du monde phénoménal et le rappel de Dieu, la mort est simultanément *l'appel* d'en haut et *l'oubli en bas*. Les trois étapes du chemin conduisant à l'union de l'âme avec Dieu — la purification, l'illumination et l'union — se répètent après la mort : le *purgatoire* est la purification (katharsis) qui précède l'illumination ou le *ciel*, et le *ciel* est l'état de l'âme lorsque celle-ci arrive à l'union avec Dieu, analogue à celle que les mystiques expérimentent pendant leur vie terrestre. Cette union, là comme ici, devient habituelle — ce qui est le souverain bien pour l'âme — et elle se souvient à nouveau de la terre et de ses épreuves. La mémoire manifeste alors une « perfection supérieure », dans toutes ses actions (comme Saint Jean de la Croix le dit de l'âme qui a l'habitude de l'union et dont les fonctions de la mémoire sont quasi ressuscitées) dirigées vers la terre...

Voilà ce qui explique le culte des saints. Les saints sont des âmes qui ont l'habitude de l'union et sont donc en possession de la mémoire supérieure divinisée dont parle Saint Jean de la Croix. Ils ne cherchent pas l'union avec Dieu, ils sont unis à Dieu. Aussi agissent-ils, le visage tourné vers la terre et non vers Dieu au nom de Dieu sur la terre. Ils agissent comme des organes de la volonté de Dieu.

Il en va de même des hiérarchies célestes, des anges par exemple. Les anges-gardiens ne pourraient jamais être des gardiens des hommes, si leurs regards étaient tournés vers Dieu, s'ils étaient absorbés dans la contemplation de Dieu. C'est grâce à leur « union habituelle » avec Dieu, c'est-à-dire grâce au fait accompli de l'union de leur volonté avec la volonté divine, qu'ils sont à même de remplir la tâche de gardiens des hommes. Ils connaissent la volonté divine d'une manière aveugle, par l'intuition obscure de leur propre volonté, c'est-à-dire par la foi parfaite, tandis que ce qu'ils voient, c'est la terre et la vie humaine sur terre. Leurs visages, de même que ceux des saints, sont tournés vers la terre.

Voilà la raison du culte des anges-gardiens.

Quant à la naissance, elle peut, elle aussi, être « sainte » ou « naturelle », c'est-à-dire être un acte de l'obéissance à la volonté divine ou bien s'effectuer à la suite d'un « appel de la terre ». Une âme peut être envoyée sur la terre comme elle peut être attirée par la terre. Dans le premier cas, c'est un acte analogue au rappel de la mémoire verticale et morale, c'est-à-dire analogue au miracle de la résurrection de Lazare ; dans le second cas, c'est un événement mi-volontaire, mi-involontaire ou l'âme tombe — parfois sans qu'elle s'en aperçoive — dans la sphère de l'attraction terrestre qui la porte à la naissance en lui faisant peu à peu oublier ses expériences d'en-haut. La naissance est alors simultanément l'oubli du ciel et le rappel de la terre.

Il n'en est pas ainsi de la « naissance sainte ». Là, le souvenir du divin est la force qui accomplit l'incarnation. Ce n'est pas grâce à l'oubli du divin que l'âme s'incarne alors, mais grâce à son souvenir. C'est dans l'état de l'« union habituelle » avec Dieu que l'âme s'incarne. Alors, sa volonté ne perd point le souvenir du divin. Ce souvenir agit en elle, tant il est ancré dans sa volonté, durant toute la vie terrestre. On parlera alors d'une « mission » ou d'une « élection ». Et à juste titre. Car la vraie mission n'est pas ce que l'homme se propose de faire sur terre d'après ses goûts, ses intérêts ou même ses idéaux, mais ce que Dieu veut qu'il fasse. Les « missions » arbitraires, bien que dues aux meilleures intentions du monde, n'ont contribué qu'à embrouiller l'histoire humaine. C'est à de telles « missions » que nous

devons maintes crises qui ont bouleversé les traditions vitales de l'humanité; semblables à des comètes passagères, elles ont détraqué le déroulement paisible et constructif du vrai progrès.

La vraie mission sur terre sert la cause de l'annoblissement et de la spiritualisation de ce qui est, c'est-à-dire de ce qui vit comme tradition. Elle apporte l'impulsion qui rajeunit et intensifie la tradition. Les missions arbitraires, au contraire, visent à révolutionner le cours de l'histoire de l'humanité et à substituer des innovations intrinsèques à ce qui vit comme tradition. En poussant les choses à l'extrême, on pourrait dire : la vraie mission perfectionne tout ce qu'il y a d'humain sur terre : la famille, la civilisation, la culture, la religion, etc., tandis que les missions arbitraires peuvent aboutir à faire appel à l'extérieur : que viennent des Martiens ou des Vénusiens et qu'ils règlent les affaires de la Terre !

Or la naissance, le réveil et le rappel d'une part, la mort, le sommeil et l'oubli d'autre part, constituent, pour ainsi dire, deux colonnes-forces de la réalité. Elles se manifestent aussi bien dans la respiration des organismes, dans la circulation du sang et dans l'alimentation que dans la mémoire, le rythme du sommeil et de l'éveil et celui de la naissance et de la mort. Elles sont le *oui* et le *non* dans tout domaine : mental, psychique ou physique.

La maxime évangélique : « Que votre parole soit oui, oui, non, non; le surplus vient du Malin » (Matth. V, 37) révèle sa portée dans ce contexte. Le « oui » et le « non » sont l'essentiel de la réalité, c'est-à-dire la *vérité* pure et simple, tandis que « le surplus » vient du Malin, c'est-à-dire appartient à la sphère du Serpent. Car le Serpent de la *Genèse* a sa parole à lui — la parole qui est « le surplus » du « oui » et du « non ». Il est en possession d'un *troisième* terme.

Revenons ici à la question que nous avons posée au commencement de cette Lettre, à savoir : le Serpent ayant dit « Vous ne mourrez point », a-t-il tout simplement menti, ou a-t-il énoncé une vérité de l'ordre des vérités propres au domaine du Serpent ? En d'autres termes : quel est « le surplus » que le Serpent ajoute au « oui » et au « non » compris comme la *vie* et la *mort* ?

Si vous acceptez, cher Ami Inconnu, ce que nous avons dit dans les Lettres précédentes sur la différence de principe qu'il y a entre la *vie* et l'*électricité*, entre le principe de la Vierge et celui du Serpent, vous pourrez facilement approfondir le secret du « surplus » offert et promis par le Serpent à l'humanité en ce qui concerne le « oui » et le « non » compris comme la *vie* et la *mort*.

Voici ce secret : le Serpent offre et promet, d'après le principe de l'enroulement, une cristallisation telle de l'être humain qu'il résistera

à la mort et deviendra, comme on dirait en anglais « death-proof », réfractaire à la mort. Cette cristallisation s'effectue par friction, c'est-à-dire par l'énergie électrique qui est produite par la lutte du « oui » et du « non » dans l'homme.

Vous savez sans doute, cher Ami Inconnu, qu'il y a des écoles — occultes ou autres — qui enseignent et pratiquent la *cristallisation* et qu'il y a d'autres écoles qui enseignent et pratiquent le *rayonnement*, c'est-à-dire la dé-cristallisation complète de l'être humain et sa transformation en « soleil », en centre de rayonnement. « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » (Matthieu XIII, 43). Voilà le but pratique des « écoles du rayonnement », auxquelles appartient celle de l'Hermétisme chrétien.

Les « écoles de la cristallisation » sont assez nombreuses et répandues. Certaines sont entièrement secrètes et comptent des réalisations très sérieuses; d'autres ne sont guère que des mouvements populaires « de santé, de rajeunissement et de longévité ». Je ne parlerai pas ici des pratiques des écoles tout à fait secrètes, le secret est le leur et non pas le mien. Je ne parlerai pas non plus des mouvements plus ou moins populaires. Pour faire saisir leur but et leurs méthodes, j'ai choisi comme exemple et illustration une école occulte qui se situe à mi-chemin entre les écoles secrètes et les mouvements populaires, parce qu'elle a pris la décision de se montrer au grand jour. Je suis donc autorisé à en parler et à citer ses documents accessibles à tout le monde.

J'ai en vue l'école de GURDJIEFF et je citerai l'ouvrage de P.D. OUSPENSKY *In search of the Miraculous*, traduit de l'anglais par P. LAVESTINE sous le titre : *Fragments d'un enseignement inconnu*, Édit. Stock, 1950.

Or voici l'enseignement de GURDJIEFF, tel qu'il a été compris et formulé par OUSPENSKY, sur la pratique de la survie :

« Au cours d'une conférence, quelqu'un posa une question sur la réincarnation; il demandait également s'il était possible de croire à des cas de communication avec les morts.

— « Il y a plusieurs possibilités, dit GURDJIEFF. Mais il faut comprendre que l'être d'un homme, aussi bien dans la vie qu'après la mort — s'il doit exister après la mort — peut être de qualité très différente. L'« homme-machine », pour qui tout dépend des influences extérieures, pour qui tout arrive, qui est maintenant tel homme et le moment suivant tel autre, et plus tard encore un troisième, n'a aucun avenir d'aucune sorte : il est enterré et c'est tout. *Il n'est que poussière et il retourne en poussière.* Cette parole s'applique à lui. Pour

qu'il y ait une vie future de quelque ordre qu'elle soit, il faut une certaine cristallisation, une certaine fusion des qualités intérieures de l'homme; il faut une certaine autonomie par rapport aux influences extérieures. S'il y a dans un homme quelque chose qui puisse résister aux influences extérieures, alors cette chose même pourra résister aussi à la mort du corps physique...

« Cependant, même si quelque chose survit, son avenir peut être variable. En certains cas de cristallisation complète, il peut se produire après la mort ce que les gens appellent une « réincarnation » et, en d'autres cas, ce qu'ils appellent une « existence dans l'au-delà ». Dans les deux cas, la vie continue dans le « corps astral » ou avec l'aide du « corps astral ». Vous savez ce que signifie cette expression. Mais les systèmes que vous connaissez et qui parlent du « corps astral » affirment que *tous les hommes* en ont un. C'est complètement faux. Ce qui peut être appelé « corps astral » est obtenu par fusion, c'est-à-dire par une lutte, par un travail intérieur terriblement dur. L'homme ne naît pas avec un « corps astral ». Et un tout petit nombre d'hommes seulement en acquièrent un. S'il vient à se constituer, il peut continuer de vivre après la mort du corps physique, et il peut renaître dans un autre corps physique...

« Fusion, unité intérieure, sont obtenues par "friction", par la lutte du "oui" et du "non" dans l'homme. Si un homme vit sans conflit intérieur, si tout arrive en lui sans qu'il s'y oppose, s'il va toujours avec le courant, comme le vent le pousse, alors il restera tel qu'il est. Mais si une lutte intérieure s'amorce et surtout si, dans cette lutte, il suit une ligne déterminée, alors graduellement certains traits permanents commencent à se former en lui, il commence à cristalliser...

« La cristallisation est possible sur n'importe quelle base. Prenez par exemple un brigand de la bonne espèce, un brigand authentique. J'en ai connu au Caucase. Un tel brigand, fusil en main, se tiendra aux abords d'une route, derrière un rocher, pendant huit heures sans un mouvement... Un autre est moine; il a peur du diable; toute la nuit, il se frappe la tête contre le sol et prie. Ainsi la cristallisation s'achève... De tels gens peuvent devenir immortels... (p. 57, 58). »

Soulignons les points essentiels du texte cité. D'abord, c'est le *corps physique* qui donne naissance à ce qui est appelé « corps astral » lequel sera le porteur de la survie. Ensuite c'est l'immortalité, qui n'est ni un droit de naissance de l'âme humaine, ni un don de la grâce divine, *qui se fait* par le moyen de la cristallisation dans le corps physique d'un corps nouveau qui peut résister à la mort et survivre à la destruction

du corps physique. L'âme créée par Dieu n'existe pas; elle doit être créée par l'homme à partir du corps physique humain. Elle est une quantité d'énergie cristallisée, en dedans du corps physique humain et engendrée par lui, produite par friction ou par la lutte du « oui » et du « non » dans l'homme. Car le brigand aussi bien que le moine, et que l'occultiste, peuvent devenir immortels par l'énergie qu'ils produisent dans leur effort.

Il s'agit donc d'un plan de construction, à partir du corps physique d'une *tour* à quatre étages (p. 69) qui s'élève de la sphère de la mortalité à celle de l'immortalité, de la terre au ciel. Or la Bible connaît ce dessein de bâtir « une tour dont le sommet touche au ciel » et de se faire « un nom afin qu'on ne soit pas dispersé sur la surface de la terre. » C'est l'idéal et la méthode plus que millénaire de la construction de la « Tour de Babel ». Voici ce que GURDJIEFF en dit :

« Selon un enseignement ancien, dont il subsiste des traces en de nombreux systèmes d'hier et d'aujourd'hui, lorsque l'homme atteint le développement le plus complet qui lui soit possible en général, il se compose en quatre corps. Ces quatre corps sont constitués par des substances qui deviennent de plus en plus fines, s'interpénètrent et forment quatre organismes ayant entre eux une relation bien définie, tout en étant indépendants, capable d'action indépendante.

« Ce qui permet l'existence de quatre corps, c'est le fait que l'organisme humain, c'est-à-dire le corps physique, a une organisation si complexe qu'en lui peut se développer, sous certaines conditions, un organisme nouveau et indépendant, offrant à l'activité de la conscience un instrument beaucoup plus adéquat et plus sensible que le corps physique... Dans ce second corps, sous certaines conditions, un troisième corps peut se former, ayant lui aussi ses caractéristiques propres... Dans le troisième corps, sous certaines conditions, un quatrième peut croître, qui diffère autant du troisième que le troisième du deuxième, et le deuxième du premier » (p. 69).

« Un enseignement oriental décrit les fonctions des quatre corps, leur croissance graduelle et les conditions de cette croissance, de la façon suivante : Imaginons un vase ou une cornue remplie de diverses poudres métalliques. Entre ces poudres, qui sont en contact les unes avec les autres, il n'existe pas de relations définies. Chaque changement accidentel de la position de la cornue modifie la position relative des poudres... Il est impossible de stabiliser les relations mutuelles des poudres qui se trouvent dans un état de mélange mécanique. Mais elles peuvent être fondues, leur nature métallique rend l'opération possible. A cette fin, un feu spécial peut être allumé sous la

cornue; en les chauffant, il les fera fusionner les unes avec les autres. Ainsi fondues, les poudres se trouvent à l'état de composé chimique... Ce que contenait la cornue est maintenant devenu indivisible, « individuel ». C'est une image de la formation du second corps. Le feu, grâce auquel la fusion est obtenue, est le produit d'une « friction » qui est à son tour le produit de la lutte dans l'homme du « oui » et du « non »...

« Le processus par lequel de nouvelles propriétés peuvent être communiquées à l'alliage correspond au processus de la formation du troisième corps... Le processus de fixation de ces caractères acquis correspond au processus de la formation du quatrième corps...

« Ainsi l'homme véritable possède de nombreuses propriétés que l'homme ordinaire ne possède pas. *Une de ces propriétés est l'immortalité.* » (p. 73, 74).

Or le « feu spécial allumé sous la cornue » est dû à la friction qui est à son tour le produit de la lutte du « oui » et du « non ». Ce feu-là est donc ce que nous entendons par « électricité ». C'est donc grâce à l'électricité ou à l'énergie produite par la friction que le processus de la *cristallisation* s'opère.

Les architectes de la Tour de Babel se servaient, eux aussi, du feu pour la préparation des matériaux de construction. « Allons ! faisons des briques, et cuisons-les au feu. Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment » (Genèse XI, 3).

L'essentiel de la méthode de la « construction de la Tour de Babel » est la *cristallisation inverse*. La cristallisation normale — la « pierre » — est l'état final du processus de la transition de l'état gazeux à l'état liquide et de l'état liquide à l'état solide. Ainsi la vapeur devient eau liquide et l'eau devient glace. La glace est la vapeur cristallisée. De même une intention générale, mais chaude et ardente, devient un courant du penser discursif lequel, à son tour, aboutit à une formule bien définie. En d'autres termes encore : le spirituel devient psychique et le psychique devient corporel.

Le processus de la cristallisation normale est donc celui de la concrétisation du haut en bas :

↓
Esprit
Ame
↓
Corps

Le processus de la cristallisation, désigné comme « construction de la Tour de Babel », au contraire, a lieu de bas en haut :

↑
Esprit
Ame
↑
Corps.

Il s'agit là de la transformation en « corps » du psychique et du spirituel. Et c'est ainsi qu'on veut vaincre la mort et réaliser l'immortalité... corporelle. Car si le spirituel et le psychique, en devenant corporels, deviennent mortels, ne serait-il pas possible que le corporel en s'élevant au psychique et au spirituel, devienne immortel ?

Ce dessein est-il réalisable, ou n'est-il qu'illusion pure et simple ?

Bien que cette question appartienne au cadre des problèmes du XVI^e Arcane Majeur du Tarot et qu'elle sera traitée dans la XVI^e Lettre, considérons néanmoins quelques faits en vue d'en faire ressortir une première réponse.

Les faits que j'ai en vue sont ceux de la *survie corporelle*, c'est-à-dire les *manifestations physiques*, qu'on attribue — à tort ou à raison — à des personnes mortes ou aux « revenants ». Les « revenants » existent. Ce n'est pas une question de croyance; c'est une question de fait. Une littérature immense, sans parler des expériences personnelles, témoigne de l'existence des « revenants ». Il ne s'agit plus maintenant de croire ou de nier; il s'agit de comprendre, d'expliquer. Les « revenants » existent. Il arrive de temps en temps qu'après la mort d'une personne, cette personne ou « quelque chose » d'elle, ou de semblable à elle, se manifeste d'une manière extérieure et physique (bruits, mouvements, etc.) à la manière d'une *énergie* active. C'est comme si une certaine quantité d'énergie, libérée par la mort, mais restant condensée et non dispersée, se manifestait en entité ou en « corps » individuel.

L'analyse des manifestations des « revenants » m'a permis d'en dégager les traits caractéristiques suivants :

1) Le « revenant » est une entité constituée d'énergie électrique psycho-physiologique et d'une conscience comparativement inférieure à celle d'une personne humaine normale.

2) La conscience qui se révèle par les actions du « revenant », par sa manière d'agir en général, est très limitée et extrêmement spécialisée. On est tenté de la caractériser comme « maniaque » puisqu'elle se manifeste comme la *cristallisation* d'une seule passion, d'une seule habitude ou d'une seule idée fixe.

3) L'énergie qui constitue le « revenant » s'affaiblit — pourvu qu'elle ne soit pas alimentée par l'attitude affirmative et favorisante de l'entourage humain — avec le temps; elle s'épuise. On peut la faire disparaître, soit par le rituel de l'exorcisme de l'Eglise, soit par la prière individuelle, soit enfin par une action spéciale qui demande du courage et qui consiste à *êtreindre* et à *inspirer* le « revenant », de sorte qu'on le reçoit en soi-même et que l'on dissipe de soi-même

son énergie électrique. Je n'ose recommander la dernière méthode parce qu'elle comporte l'expérience d'un choc électrique — qui pourrait être excessif — au moment où l'énergie du « revenant » passe dans votre organisme. J'ajoute toutefois que c'est cette expérience du choc électrique qui donne la certitude absolue de la nature électrique du « corps » du « revenant ». Elle peut fournir aussi la preuve — dans le for intérieur, cela va sans dire — que le « revenant » n'est pas l'âme du défunt et qu'il est un fardeau qui lui appartient, lié à l'âme du défunt par un lien pénible de responsabilité.

Dans le cas que j'ai mentionné, aussitôt après la dissipation de l'énergie électrique du « revenant » par sa réception en soi-même, le défunt s'empresse de faire connaître sa gratitude pour sa délivrance de ce fardeau pénible, par le moyen d'un songe très vif et très clair.

Qu'est donc un « revenant » ? Il est exactement ce que GURDJIEFF enseigne du produit de la cristallisation psychique effectuée à partir du corps physique et qui peut résister à sa mort. C'est le « corps astral » (qui n'a, bien entendu, rien à voir avec le corps astral de l'Hermétisme lequel n'est, à vrai dire, que l'ensemble des souvenirs *psychiques* de l'âme), le « corps astral » dont GURDJIEFF dit que :

... « s'il vient à se constituer, il peut continuer de vivre après la mort du corps physique... S'il n'est pas re-né, alors, dans le cours du temps, il meurt aussi; il n'est pas immortel, mais il peut vivre longtemps après la mort du corps physique. » (Op. cit. page 57).

Un « revenant » se constitue toujours par suite de la *cristallisation*, c'est-à-dire d'un désir, d'une passion ou d'un dessein de grande intensité qui produisent un *complexe* d'énergie dans l'être humain. Ainsi, « un brigand authentique » qui se tiendra, fusil en main, pendant huit heures sans un mouvement aux abords d'une route, derrière un rocher, ou « un moine qui, de peur du diable, se frappe la tête contre le sol et prie tout la nuit » cristallisent en effet en eux un *complexe* d'énergie, un *double* psycho-électrique qui pourra, en *complexe* compact, résister à la mort.

Or cette même chose qui *se produit* chez les hommes possédés de désirs, de passions et de desseins forts, peut être réalisée et *achevée* méthodiquement par l'usage de la méthode scientifique de la « construction de la Tour de Babel ». On pourra ainsi, non seulement animer le double cristallisé d'un désir, d'une passion ou d'un dessein dominant, mais encore le munir d'un appareil intellectuel de fonctionnement très développé et d'une mémoire mécanique dans laquelle tous les faits de

l'expérience du plan physique sont emmagasinés. Le « moi » d'un tel occultiste pourrait alors s'allier à ce double qui est porteur de sa mémoire et de son intellect et s'incarner à nouveau, en ayant évité le purgatoire et tout chemin de purification, d'illumination et d'union qui est le sort de l'âme humaine après la mort.

Le cas de l'idéal et de la méthode de la « construction de la Tour de Babel » ne relève donc pas d'une illusion pure et simple. Il s'agit plutôt d'une *autre sorte d'immortalité*, notamment de celle que le Serpent de la Genèse eut en vue lorsqu'il dit : *Vous ne mourrez point* si vous mangez du fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Car le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal produit la friction intérieure dans l'homme de la lutte entre le « oui » et le « non » et cette friction à son tour, produit le feu électrique qui effectuera la cristallisation dont le produit résistera à la mort.

Voilà le sens de la promesse — ou plutôt du *programme* — du Serpent. Ce programme est sous-jacent à la méthode millénaire de la « construction de la Tour de Babel » et il constitue le noyau ésotérique ou le secret caché de la *science matérialiste en général*.

Nous avons choisi GURDJIEFF (et OUSPENSKY) comme exemple de l'idéal de la méthode de la « construction de la Tour de Babel », mais GURDJIEFF — tout en étant franchement matérialiste dans le vrai sens du mot et tout en étant dépourvu de tout sens mystique — ne parle qu'au nom du plus grand nombre. Il ne fait que se rendre clairement compte de ce qui anime et pousse, d'une manière inconsciente ou semi-consciente, des milliers et des milliers de savants voués à la cause de la *longévité*, de la victoire par la science humaine sur la mort, sans Dieu, et sans mystique, de la cause universelle de la *construction de la Tour de Babel*.

GURDJIEFF n'est qu'un représentant de la cause de la science matérialiste qui sait ce qu'elle veut en réalité, en homme qui sait aussi ce qu'il veut lui-même. Il jouissait d'ailleurs d'un bon naturel, était toujours de bonne humeur, bon fils, bon camarade, à la fois intelligent et homme de bon sens. Il serait donc faux de voir en lui un « prophète des ténèbres » ou un instrument d'une « mission satanique » spéciale. Non, il était simplement un bon représentant de la « sagesse de ce monde », c'est-à-dire du bon sens et de l'expérience empirique *sans aucune mysticité*. GURDJIEFF n'est pas plus « sataniste » que le célèbre physiologiste russe PAVLOV ou n'importe quel autre représentant de la science matérialiste.

A coup sûr, son enseignement pratique et théorique de la cristalli-

sation de bas en haut n'est point compatible avec le processus d'individuation de Carl JUNG, pas plus qu'avec l'Hermétisme chrétien et la Kabbale. Car l'Hermétisme enseigne, lui aussi, une cristallisation, mais de haut en bas, c'est-à-dire la cristallisation dont l'Hermétisme lui-même en tant que philosophie et savoir, est le produit, la mystique cristallisée étant la gnose, la gnose cristallisée étant la magie et la magie cristallisée étant cette philosophie et ce savoir qui reçoivent le nom de l'Hermétisme. Ainsi — si on fait abstraction des stades intermédiaires — on peut dire que l'Hermétisme est la mystique cristallisée, tandis que l'occultisme matérialiste de GURDJIEFF remplace et abolit la mystique par la science matérialiste cristallisée.

Revenons encore à la question posée au commencement de cette Lettre : le Serpent de la Genèse a-t-il tout simplement menti ? Nous sommes maintenant à même de répondre : non. Il a opposé à l'immortalité divine une autre immortalité, celle de la cristallisation de bas en haut ou la « Tour de Babel ». Il a avancé un programme téméraire, mais réel et réalisable, visant à une humanité qui serait composée des vivants et des revenants, ces derniers se réincarnant presque sans délai et évitant le chemin qui conduit par le purgatoire au Ciel.

Vous voyez du même coup, cher Ami Inconnu, *pourquoi* l'Eglise a été hostile à la doctrine de la réincarnation, bien que le fait des incarnations répétées fut connu, et ne pouvait être ignoré d'un grand nombre de personnes, fidèles à l'Eglise et jouissant d'une expérience spirituelle authentique. Ce qui est visé, c'est le danger de la réincarnation par la voie du « revenant » où on évite le chemin de la purification du purgatoire, de l'illumination et de l'union céleste. Car l'humanité pourrait succomber à la tentation de se préparer à une vie terrestre future, au lieu de se préparer au purgatoire et au ciel, pendant la vie terrestre. Se préparer à une vie terrestre future, au lieu de se préparer à la confrontation avec l'Eternité, revient à la cristallisation dans le sens de la formation du double électrique — du corps du revenant — qui pourrait, à son tour servir de pont entre une incarnation et l'autre et constituer le moyen de s'évader du purgatoire et d'éviter la confrontation avec l'Eternité. Il faut, durant la vie terrestre, se préparer à la rencontre avec la conscience complètement éveillée — ce qui est le purgatoire — et à l'expérience de la Présence de l'Eternel — ce qui est le Ciel — et non pas à la vie future terrestre, ce qui reviendrait à la cristallisation du « corps du revenant ». Il vaut cent fois mieux ne rien savoir du fait de la réincarnation et même la nier que de tourner les pensées et les désirs vers la vie future terrestre et d'être tenté de recourir aux moyens offerts par la promesse de l'immortalité

faite par le Serpent. Voilà donc, je le répète, pourquoi l'Eglise fut, dès le commencement, hostile à l'idée de la réincarnation et fit tout ce qu'elle put afin que cette idée ne prenne pas racine dans la conscience et surtout dans la volonté humaine.

Des objections d'ordre moral très sérieuses m'ont longtemps fait hésiter, je le confesse, avant que je ne me décide à écrire sur le danger que la doctrine de la réincarnation comporte et l'abus qu'on peut en faire, et qu'on en fait en effet. Je suis sûr, cher Ami Inconnu, que vous comprendrez le poids de la responsabilité qui pèse sur quiconque s'avise de traiter la réincarnation, non pas comme appartenant au domaine de l'expérience ésotérique, c'est-à-dire intime, mais comme un enseignement exotérique à vulgariser et appelé à convaincre tout le monde; c'est cette responsabilité qui m'a déterminé à parler de l'abus pratique du fait de la réincarnation. Je vous prie donc, cher Ami Inconnu, de bien vouloir réviser dans la lumière de la conscience morale la question de savoir si la façon de traiter la réincarnation en enseignement exotérique — qu'ont adopté et que pratiquent en général aussi bien les représentants du mouvement occultiste français du XIX^e et du XX^e siècles, que les théosophes, les anthroposophes, les « rosicruciens », etc. — est justifiée et désirable.

J'ajoute qu'en dernière analyse, il s'agit non seulement du danger moral de l'évasion du purgatoire et de l'expérience de l'éternité, mais encore du *remplacement d'une immortalité par une autre*, à savoir celle de Dieu par celle du Serpent.

Car il y a deux morts et deux immortalités.

La « mort » dont parle le père dans la parabole de l'enfant prodigue :

« mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. » (Luc XV, 24 et 32).

est l'éloignement du Père et de sa maison, tandis que la mort du corps physique revient à l'éloignement du plan physique et du champ électrique de la gravitation terrestre (dont il est question dans la XII^e Lettre sur l'Arcane « Le Pendu »). Or le refus de prendre le chemin du purgatoire et du ciel revient au refus de retourner à la maison du Père, c'est-à-dire à la décision de rester *éloigné* du Père. Et c'est cela qui est précisément la *mort* dans le sens divin. La *cristallisation complète* est donc la mort complète au point de vue divin, tandis que la vie complète est l'état du « rayonnement comme le soleil », c'est-à-dire celui de la *décristallisation* complète. Ainsi les paroles divines : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras », énoncent que « le jour où

tu mangeras de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu t'éloigneras de Moi. » Et la promesse du Serpent : « Vous ne mourrez point. » veut dire : « Vous vivrez en éloignement de Dieu et ce sera moi qui me chargerai de la continuation ininterrompue de votre vie dans l'horizontale, car je suppléerai au manque de la sagesse et de l'amour divins en les remplaçant par l'intellect et l'électricité psycho-physique qui seront la source de votre vie. »

Le Serpent entend donc par « vie » ce que Dieu entend par « mort » et vice versa.

Or l'Hermétisme — aussi bien ancien et pré-chrétien que chrétien — a toujours soutenu la thèse fondamentale de toute vraie mystique, de toute vraie gnose et de toute vraie magie sacrée selon laquelle il y a Vie et Mort *verticales* et qu'il y a une vie et une mort *horizontale* :

	Vie	
mort		vie
	Mort	

Et que la Croix de l'humanité — la Croix du Calvaire — est celle de deux vies et de deux morts opposées. La résurrection n'est donc pas seulement le triomphe de la Vie sur la mort, mais plus encore le triomphe de la Vie sur la vie. Elle est la victoire de la verticale sur l'horizontale, du rayonnement sur la cristallisation. C'est pourquoi les femmes qui se rendirent de grand matin au sépulcre ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus et que deux hommes, qui leur apparurent en habits resplendissants, leur dirent : Pourquoi cherchez-vous *parmi les morts* celui qui est vivant ? (Luc XXIV).

Ne cherchons donc pas, nous non plus, parmi les morts celui qui est vivant et ne cherchons surtout pas l'immortalité de la Vie dans le domaine de la mort — dans le domaine de l'intellect porté par l'électricité ou, pour employer une image empruntée à la Kabbale, dans le domaine de Samaël monté sur le Dragon.

Ce ne sont pas les fantômes et les revenants qui sont la source de la certitude de la survie, de l'immortalité. La source de cette certitude se trouve ailleurs. Où donc ?

Dans l'expérience du noyau de l'être humain et de son rapport avec le souffle, la Lumière et la Chaleur de Dieu.

La certitude de l'immortalité découle de la participation par l'expérience à ce qui est intrinsèquement indestructible et impérissable, donc immortel. Celui qui a eu l'expérience de son noyau, c'est-à-dire qui a été une fois *véritablement soi-même*, traversé par le Souffle Divin, baigné de la Lumière Divine et ardent de la Chaleur Divine, celui-là *sait* ce qu'est l'immortalité et qu'il est immortel. Vous

aurez beau lui expliquer la « nature épiphénoménale » de la conscience, c'est-à-dire que la conscience n'est que la fonction du cerveau et du système nerveux et qu'elle est comme l'arc-en-ciel — un jeu de couleurs résultant de la réfraction et de la réflexion des rayons solaires sur les nuages — vous aurez beau dire tout cela, il ne doutera pas le moins du monde que tout cela est faux et que le contraire est vrai. Il ne pourrait peut-être pas trouver des arguments valables *pour vous* contre l'épiphénoménalisme, mais *lui* n'en aurait pas besoin. Car ce n'est pas aux arguments qu'il doit sa certitude, mais à l'expérience.

Imaginez-vous la réaction d'un Saint Jean de la Croix ou d'une Sainte Thérèse d'Avila à un discours, fort de tous les arguments de la science moderne, qui leur serait adressé pour leur prouver que l'âme n'est qu'un mirage produit par des réactions chimiques et électriques de l'organisme ! Leur prouver cela, à eux qui sont maintes fois sortis de leurs corps, laissés en état d'insensibilité complète, et revenus pleins de vie et de lumière puisées au-delà, non seulement de toutes réactions chimiques et électriques, mais aussi de toute imagerie sensible et de toute activité intellectuelle !

La certitude de l'immortalité peut donc être *absolue*, c'est-à-dire ne pas dépendre de la justesse ou de la caducité des arguments, ni de la façon dont les faits extérieurs sont bien ou mal prouvés. Elle est absolue quand l'homme a eu l'expérience du noyau de son propre être et de son rapport essentiel à Dieu.

Je connais la critique logique, philosophique et psychologique de l'argument cartésien : *Cogito ergo sum* (Je pense donc je suis), et je l'accepte sans réserve *in foro scientiae*, mais ce n'est pas la force de cet argument au tribunal de la science qui donna à René DESCARTES la certitude du moi transcendant, du noyau de son être, c'est l'expérience qu'il eut au tribunal de la conscience (*in foro conscientiae*) quand, tout en pensant de la manière admirable qui lui était propre, il sortit du *penser* discursif et se trouva tout à coup comme *Penseur* des pensées ! Ce n'était donc point un *argument* logique, mais une expérience réelle intime du Penseur dans le processus du penser qui donna à DESCARTES la certitude complète de la réalité du « Je suis » qui se manifeste dans le « Je pense ».

Le philosophe allemand Immanuel KANT (âme de pureté enfantine, douée d'une honnêteté et d'une diligence remarquables !) fit de l'expérience spontanée de DESCARTES une méthode nouvelle de l'effort intérieur visant à la connaissance, à savoir la *méthode transcendante*. Cette méthode peut être définie comme l'effort de transcender le penser, dans lequel le penseur est plongé d'ordinaire,

en s'élevant au-dessus de lui, pour observer le penser — ou « penser le penser » — d'un point d'observation pris *au-dessus du penser discursif*. La « découverte copernicienne » de KANT consiste surtout à détacher le Penseur du penser « naïf », c'est-à-dire de l'état où le penseur se perd dans le processus du penser où il est plongé, et à occuper un point situé au-dessus du penser d'où le penseur peut réviser le penser pensé d'une manière entièrement détachée et avec une véracité implacable et incorruptible — ce qui est le « criticisme transcendantal » de KANT. Ses œuvres : *Critiques de la raison pure* et *Critique du jugement* (Kritik der Urteilskraft) sont les fruits de l'application de cette méthode au projet d'une révision de l'ensemble de nos connaissances; il s'agit d'une mise au point quand aux prétentions de l'intellect et des sens à pouvoir juger des choses du domaine métaphysique, par exemple, de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la liberté morale. Dans *La Critique de la raison pratique*, nous trouvons d'abord les résultats du regard critique du Penseur tourné vers le domaine du penser discursif et des perceptions des sens, dans lequel il était plongé la veille, mais ensuite et en plus, ce que le Penseur ce noyau de l'être humain, a lui-même à dire.

Et voici l'essence de ce qu'il dit :

« Je devrais changer à fond ma propre nature ou m'anéantir, si je disais que Dieu n'existe pas, que je ne suis pas libre et que je ne suis pas immortel. La structure même de mon être est telle qu'elle postule catégoriquement l'existence de Dieu ou de la perfectibilité infinie, de la liberté ou de la moralité comme telle, et de l'immortalité de l'âme ou de la possibilité du perfectionnement infini. »

De même que l'argument de René DESCARTES « Je pense donc je suis » devint l'objet de la critique anéantissante des logiciens, des philosophes et des psychologues, de même, il va sans dire, l'argument fondamental avancé par Immanuel KANT dans sa *Critique de la raison pratique* — et non moins fondé *in foro scientiae*, — subit les mêmes assauts. Il faut répéter que ce n'est point la *conclusion logique* ou l'argument du penser discursif qui a donné à KANT la certitude de Dieu, de la liberté et de l'immortalité, mais bien l'expérience réelle et intime qu'il a eu lorsqu'il pratiqua sa méthode transcendente. Cette dernière s'est avérée être notamment un *exercice spirituel authentique* qui mena KANT jusqu'à l'expérience du noyau de son être — tout comme DESCARTES — pour y puiser la triple certitude de la réalité de Dieu, de la réalité de la liberté morale et, enfin, de la réalité de l'*immortalité de l'âme*.

De même que dans le *Jnana-Yoga* hindou le yogui arrive au Moi

transcendantal d'abord par l'observation critique de son corps, jusqu'à ce qu'il arrive à l'expérience : « Ce corps, il n'est pas Moi », puis par l'examen critique de sa vie psychique — les désirs, les sentiments, les images de la mémoire, etc. — pour arriver à l'expérience : « Cette vie psychique, elle n'est pas Moi », enfin, par l'examen critique de son penser même dont il se détache et expérimente le Penseur, de la même façon que DESCARTES et KANT sont arrivés à l'expérience du Moi transcendantal en s'élevant du penser au Penseur. De là leur certitude du « Je suis » et du « Je suis libre et immortel et en présence de Dieu. »

Que les détracteurs de DESCARTES et de KANT se taisent et comprennent que leur critique ne *touche plus* à ce même à quoi ces deux esprits étaient arrivés, à savoir l'*expérience intime* du noyau de leur être, du Moi transcendant ! Qu'on cesse de répéter à satiété que KANT « se serait avéré infidèle à sa propre méthode et qu'il aurait trahi ses propres principes », qu'il serait, en vieillissant et en devenant sénile, « tombé dans le fidéisme de son enfance » ! KANT n'a rien trahi, il est arrivé au fruit mûr de sa vie et de son œuvre. Voudrait-on qu'il ne fût arrivé nulle part qu'il eût fini sa vie en maître de la critique et du doute ? Que l'effort honnête et assidu de sa vie ne lui eût apporté aucune expérience et donc aucune certitude à l'égard des choses du plan métaphysique ?

Vous voyez donc, cher Ami Inconnu, que nos grands penseurs occidentaux — tout comme les yoguis hindous — sont arrivés à l'expérience du noyau de l'être humain, du Moi transcendant, et cette expérience leur a donné la certitude de l'immortalité.

L'Hermétisme chrétien étant la synthèse de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée, offre à l'humanité *trois méthodes* d'expérience, outre la méthode « philosophique », pour arriver à la certitude de l'immortalité.

C'est en premier lieu le chemin mystique traditionnel de la purification, de l'illumination et de l'union, qui est l'expérience volontaire et consciente des trois étapes du chemin de l'âme humaine après la mort : par le purgatoire au ciel et par le ciel à Dieu. Vous le trouverez, non seulement chez les grands mystiques chrétiens, tels Denys l'Aréopagite, Bonaventure, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix..., non seulement dans les enseignements pré-chrétiens des traités hermétiques attribués à Hermès Trismégiste, tel le « Poimandrès », mais encore dans les Grands Mystères païens, égyptiens et autres, où trois étapes : la « Katharsis » (purification), le « photismos » (illumination) et l'« henôsis » (union ou identification avec le divin) donnaient la

connaissance des états *post-mortem* et la certitude de l'immortalité. Jean Marquès-Rivière dit des derniers :

« (Voici) l'enseignement essentiel de l'ésotérisme aussi bien grec qu'égyptien : la connaissance des états après la mort pour vaincre la peur de cette mort, peur physiologique et humaine. L'initié connaissait ce qui l'attendait; que pouvait-il craindre ? » (Histoire des doctrines ésotériques, p. 90).

De même que la pratique de la *concentration* est « l'art d'oublier » et la pratique du recueillement profond ou de la *méditation* est la maîtrise de « l'art de dormir », de même la contemplation telle qu'on la trouve dans l'initiation authentique conduit à la maîtrise de « l'art de mourir ». C'est par la maîtrise de l'oubli, du sommeil et de la mort qu'on arrivait dans le passé, qu'on arrive aujourd'hui et qu'on arrivera à l'avenir, à l'expérience mystique de l'âme unie à Dieu, donc à la certitude absolue de l'immortalité. Et on y arrivait, on y arrive et on y arrivera, par les trois étapes du chemin éternel de la mystique : la purification, l'illumination et l'union. Comme le montre Saint Jean de la Croix, la *foi* authentique se révèle, agit et grandit dans la purification, l'*espérance* est simultanément l'agent et le fruit de l'illumination et c'est enfin la *charité* qui achève l'union de l'âme avec Dieu (*La montée du Carmel*, Livre II, chap. V).

Tel est le chemin éternel, personne ne peut en inventer un autre. On peut bien le diviser en trente-trois étapes — ou même en quatre-vingt-dix-neuf, si l'on veut — on peut le revêtir d'ornements intellectuels ou symboliques beaux ou simples, on peut le présenter en des terminologies diverses — sanscrite, kabbalistique, grecque, latine, etc. — il s'agira toujours du seul et même chemin de la mystique éternelle — le chemin de la purification de l'illumination et de l'union — parce qu'il n'y en a pas d'autre, qu'il n'y en a jamais eu, et qu'il n'y en aura jamais.

L'Hermétisme aussi ne peut offrir d'autre chemin que celui de la mystique éternelle, les méthodes gnostiques, magiques et philosophiques étant fondées sur lui. En d'autres termes, on ne peut pas se passer de la purification pour devenir gnostique ou mage ou encore philosophe au sens véritable et ancien de ce mot. On ne peut, non plus, se passer de l'illumination dans la gnose, dans la magie sacrée et dans la philosophie, toujours au sens véritable et ancien de ce mot. Car un gnostique non-illuminé ne serait point un gnostique mais un fantasque; un « mage » non-illuminé ne serait qu'un sorcier; un philosophe non-illuminé serait soit un sceptique,

soit un amateur de jeux intellectuels. Quant à la source première de laquelle le gnostique puise sa révélation, le mage sa puissance et le philosophe ses lumières, elle est unique : c'est le contact plus ou moins immédiat de l'âme avec Dieu. On avance toujours sur le même chemin, qu'on emploie la méthode mystique, gnostique, magique ou philosophique.

Il y a plusieurs sentiers, mais il n'y a qu'un seul chemin. Quoiqu'on fasse, on n'avance et on ne croît que dans le sens de la purification, de l'illumination et de l'union. Quoiqu'on sache et quelle qu'expérience qu'on ait, le critère du progrès véritable est seulement le progrès dans la purification, l'illumination et l'union. On juge de l'arbre par les fruits, on juge du mystique, du gnostique, du mage et du philosophe par leur foi, leur espérance et leur charité, c'est-à-dire par leur progrès dans la purification, l'illumination et l'union.

La grandeur spirituelle de l'âme se mesure par la foi, par l'espérance et par l'amour ou la charité. Le Bouddha a bien vu que le monde était malade et, le considérant comme inguérissable, il enseigna les moyens pour en sortir. Le Christ, lui aussi, vit que le monde était malade à mort, mais il le considérait comme guérissable et mit en œuvre la force de la guérison du monde, celle qui se manifeste par la résurrection. Voilà la différence entre la foi, l'espérance et l'amour du Maître du Nirvana et celles du Maître de la Résurrection et de la Vie. Le premier dit au monde : tu es inguérissable, voici le moyen pour mettre fin à ta souffrance, donc à ta vie. Le second dit au monde : tu es guérissable, voici le remède pour sauver ta vie.

Deux médecins, un même diagnostic, mais un monde de différence dans le traitement !

La tradition enseigne — et tout ésotériste et occultiste sérieux sait qu'il en est ainsi — que l'archange MICHEL est l'archistratège de l'armée céleste. Pourquoi en est-il le chef ? Parce que sa foi, son espérance et son amour sont tels qu'ils font de lui le chef. Car « être chef » signifie, dans le monde spirituel, être moins sujet que les autres au doute, au désespoir et au jugement qui condamne.

La tradition enseigne que l'archange MICHEL représente le soleil, l'archange GABRIEL la Lune, l'archange RAPHAEL Mercure, l'archange ANAEL Vénus, ZACHARIEL Jupiter, ORIFIEL Saturne, et SAMAEL Mars. Pourquoi Michel représente-t-il le Soleil ? Parce que le Soleil est le symbole visible, l'image même de la foi, de l'espérance et de l'amour. Il luit pour les bons et pour les méchants, sans se lasser, ni quitter son poste central.

La grandeur même de Dieu, la grandeur de ce qui pour nous est

divin en lui, n'est pas puissance en ce sens qu'il est plus fort que l'ensemble de toutes les forces de l'univers, ni sa préscience en ce sens qu'il prévoit, en ingénieur parfait, le fonctionnement futur des forces de la machine du monde, pré-calculées et pré-déterminées, ni même le fait qu'il soit absolument indispensable comme centre de toute gravitation — spirituelle, psychique et physique — de l'univers; non, ce qui est véritablement *divin* en Dieu, ce qui fait fléchir tout genou devant lui, c'est sa foi, son espérance et son amour. Car de même que nous croyons en Dieu, de même Dieu croit en nous, mais d'une foi divinement plus grande et plus élevée; son espérance à l'égard de cette immense communauté des êtres libres que nous appelons « le monde » est infinie, de même que son amour pour les hommes est infini.

Nous n'adorons pas Dieu parce qu'il peut plus que nous et qu'il sait plus que nous, mais parce qu'il a plus de foi, plus d'espérance et plus d'amour que nous. Notre Dieu est infiniment *noble et généreux*, et pas seulement tout-puissant et omniscient.

Dieu est grand par sa foi, son espérance et son amour; et la *crainte de Dieu* est au fond celle de blesser une telle noblesse et une telle générosité !

Or l'Hermétisme chrétien est fondé sur le chemin de la mystique éternelle. En tant que pratique, c'est là sa base et son point de départ, dans le domaine de la gnose, dans celui de la magie sacrée, ainsi que dans le domaine de la philosophie hermétique.

La gnose — qui n'a, il va sans dire, rien à voir avec la méthode qui consiste à emprunter des enseignements aux sectes gnostiques pour en faire des articles de foi — est l'apport de l'expérience mystique à l'entendement et à la mémoire. Elle se distingue de la mystique pure en ce que cette dernière est une expérience où la *volonté*, purifiée et illuminée, est en union avec le divin, tandis que l'entendement et la mémoire sont exclus et restent en dehors du seuil de l'expérience mystique. Et c'est précisément le fait de la non-participation de l'entendement et de la mémoire à l'expérience mystique qui la rend inexprimable et incommunicable. La gnose, au contraire, est la même expérience mystique *avec la participation de l'entendement et de la mémoire* qui passent le seuil en même temps que la volonté, tout en restant en état de veille. C'est l'entraînement poursuivi au moyen du *symbolisme* qui les rend capables de participer à l'expérience mystique de la volonté sans défaillir. Elles n'y participent qu'en *témoins*, elles gardent le silence complet et ne jouent que le rôle du *miroir*. Mais le résultat de leur présence comme témoins de l'expérience

mystique de la volonté est que cette expérience devient *exprimable et communicable*. L'entendement et la mémoire en ont reçu l'impression. Et cette impression est ce que nous entendons par « gnose ». Un mystique est gnostique en tant et autant qu'il peut exprimer et communiquer aux autres ses expériences. « Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui », voilà un énoncé mystique. « Dieu est Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit », voilà un énoncé gnostique. Ou encore « Moi et mon Père sont un » est un énoncé mystique; « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père » est un énoncé gnostique.

La gnose est donc le fruit de la participation silencieuse de l'entendement et de la mémoire à l'expérience mystique de la volonté. Je dis « participation *silencieuse* » parce que dans le cas d'une participation *active*, il ne s'agirait plus d'une révélation, mais d'un énoncé produit par l'entendement et par l'imagination. Pour apprendre, il faut écouter, et pour écouter, il faut se taire. L'entendement et la mémoire ou imagination doivent se taire s'ils veulent apprendre, c'est-à-dire recevoir une révélation d'en haut.

De même que la gnose est le fruit de la participation de l'entendement et de la mémoire à l'union mystique de la volonté avec Dieu, de même la magie sacrée est le fruit de la participation des trois forces de l'âme à l'union mystique avec Dieu quand l'âme, ayant eu l'expérience de l'union avec le divin, se tourne *vers le prochain et vers la nature*, non pour contempler mais pour agir. Elle devient alors *mage*.

Tout mystique est mage en tant et autant qu'il *agit* en étant inspiré par son expérience mystique. La magie sacrée est la mise en œuvre de ce que le mystique contemple et ce que le gnostique apprend par révélation.

Le philosophe hermétique, enfin, tire des conclusions des expériences mystiques, gnostiques et magiques et travaille en vue de les mettre en accord avec les expériences de la vie terrestre et avec les sciences qui s'en occupent.

C'est ainsi que l'Hermétisme peut donner une certitude « trismégiste » — trois-fois grande — c'est-à-dire la triple certitude de l'expérience mystique, gnostique et magique, de l'*immortalité*.

Comme vous voyez, cette certitude se produit en trois — ou quatre — étapes du mouvement révélateur *descendant*, du haut en bas. C'est ce que la tradition appelle « la descente de la Jérusalem céleste », par opposition à la méthode évoquée plus haut de la « construction de la Tour de Babel ».

L'Hermétisme chrétien (et pré-chrétien) appartient décidément à la

grande tradition qui pratique la méthode de la « descente de la Jérusalem céleste », qui travaille dans l'histoire à préparer l'humanité entière à l'événement spirituel de la « descente de la Jérusalem céleste » à l'échelle de l'univers. Car « la descente de la Jérusalem céleste » est à la fois une méthode pratique des écoles spirituelles, l'ensemble des expériences intérieures mystiques, gnostiques et magiques des individus, la transformation graduelle de la civilisation humaine entière en une « cité céleste » c'est-à-dire où les lois sont celles du Ciel, et, enfin, l'œuvre de portée cosmique de la réintégration de la nature entière — celle de la réalisation d'un « nouveau ciel et d'une nouvelle terre » — ou le monde entier *guéri*. Elle comprend donc aussi bien les expériences les plus intimes de l'âme individuelle que l'histoire et l'évolution de notre planète — selon la loi : « il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu » (Matthieu X, 26) — car tout ce qui se passe dans l'intimité subjective deviendra un jour réalité objective. C'est la loi *magique* de l'histoire que le subjectif deviendra un jour objectif, que les aspirations, pensées et sentiments d'aujourd'hui seront demain des événements de l'histoire. « Celui qui sème le vent, récoltera la tempête ».

Ces réflexions nous ramènent à la Lame du treizième Arcane Majeur du Tarot. Là nous voyons que la Mort fauche des mains, des pieds, des têtes enfin, qui *paraissent au-dessus du niveau du sol noir*. Elle ne fauche ni l'herbe qui pousse, ni des corps humains entiers, qui d'ailleurs ne s'y trouvent point. La Mort agit en gardien d'un *niveau* déterminé, et elle coupe tout membre du corps humain qui dépasse ce niveau. Elle agit en *chirurgien* plutôt qu'en exterminateur. De quelle sorte de chirurgie s'agit-il ?

Nous avons parlé plus haut de la méthode et de l'idéal de la « construction de la Tour de Babel », c'est-à-dire de la méthode et de l'idéal où on fait *monter* l'énergie électrique, après l'avoir animée et intellectualisée, de l'organisme physique aux plans supérieurs et d'abord au plan vital ou éthérique, le plan « où pousse l'herbe », d'après la Lame du treizième Arcane.

Quand cette montée ne s'effectue pas méthodiquement et en connaissance de cause dans une école occulte, elle a quand même pratiquement lieu partiellement; parfois ce ne sont que les « mains électriques » qui réussissent à monter au plan vital ou éthérique, parfois ce sont les « pieds », parfois la « tête ». La Mort de notre Lame veille à ce que le monde vital ne soit pas envahi par des « émissaires » du monde physique. Elle *coupe*, en vrai chirurgien, les « membres » électriques du corps physique qui paraissent au dessus

du niveau — qui est le seuil des deux mondes — où commence la région du monde vital. Elle accomplit donc l'*amputation* des membres *malades* — « malades » en ce sens qu'ils ont usurpé un domaine d'existence qui ne leur appartient pas légitimement — avant que le mal ne devienne irrémédiable.

Dans la Lame, la Mort agit donc en gardien du seuil entre les deux mondes et, dans ce but, elle applique une sorte de chirurgie.

Or la Mort en général n'est-elle pas le principe de chirurgie dans le monde ? Est-elle appelée à *tuer*, à détruire, ou n'a-t-elle pas la mission de *guérir* par la chirurgie ?

La réponse que je vous propose, cher Ami Inconnu, est que la Mort est bien le principe de la chirurgie dans le monde. Elle effectue l'amputation des membres devenus inutilisables, — et même de l'ensemble des membres inutilisables, c'est-à-dire du corps physique entier — afin d'en libérer l'être humain entier.

De même qu'il y a une médecine naturiste qui rétablit la santé par les règles et les habitudes de la vie saine — diète, sommeil, respiration, exercices, etc. —, de même qu'il y a une médecine homéopathique qui guérit en aidant l'*organisme entier* à vaincre la maladie; de même qu'il y a la médecine allopathique, qui combat les maladies par des contraires; de même qu'il y a une chirurgie qui sauve la vie de l'organisme en sacrifiant une partie; de même il y a dans le monde un « mécanisme » guérisseur hiérarchisé analogiquement à l'échelle hiérarchique de la médecine naturiste, de l'homéopathie, de l'allopathie et de la chirurgie.

La Mort correspond à la chirurgie dans l'hôpital cosmique. Elle est le dernier recours pour sauver la vie. Au-dessus d'elle, il y a encore trois principes destinés à maintenir et rétablir la santé du monde et des êtres individuels qui l'habitent. La *mystique*, la *gnose* et la *magie* leur correspondent. Ainsi, en paraphrasant la devise de la Révolution Française, on peut dire :

« Mystique, gnose, magie — ou mort. »

XIV'

LA TEMPÉRANCE



« La Tempérance »

Exaudi nos, Domine sancte, Pater omnipotens, aeternus Deus, et mittere digneris sanctum Angelum tuum de caelis, qui custodiat, foveat, protegat, visitat atque defendat omnes habitantes in hoc habitaculo. (Prière liturgique de l'office introductif précédant la Messe solennelle).

Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante en vie éternelle. (Jean, IV, 13-14)

En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de l'Eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. (Jean III, 5)

« Par éducation et par formation intellectuelle, j'appartiens aux « enfants du Ciel ». Mais par tempérament et par études professionnelles, je suis un « enfant de la Terre ». Placé ainsi par la vie au cœur de deux mondes dont je connais, par expérience familière, la

théorie, la langue, les sentiments, je n'ai dressé aucune cloison intérieure. Mais j'ai laissé réagir en pleine liberté l'une sur l'autre, au fond de moi-même, deux influences apparemment contraires. » (Teilhard de Chardin : « Comment je crois » – Avant-Propos, p. 1).

Cher Ami Inconnu,

La Lame du quatorzième Arcane Majeur du Tarot nous place en présence d'un ange en robe mi-rouge, mi-bleue, qui accomplit un acte étrange ou préside à son accomplissement : il fait couler de l'eau incolore d'un vase à l'autre, ou plutôt il la fait jaillir entre deux vases tenus presque horizontalement, à un angle de 45 degrés, à une distance considérable l'un de l'autre.

L'image produit un choc intellectuel. C'est un *arcane*, quelque chose qu'il faut saisir et comprendre au-dessus du plan habituel de l'expérience et du penser. Invitation à une méditation profonde, à un exercice spirituel.

Quel est le problème que la Lame, que sa contexture entière, soulève quasi spontanément dans l'esprit de celui qui la regarde attentivement ? Quel est le *message* de l'ange à deux ailes, en robe rouge et bleue, tenant deux vases, rouge et bleu et faisant jaillir de l'eau d'une façon mystérieuse d'un vase à l'autre ? Ce message n'apporte-t-il pas la bonne nouvelle selon laquelle il existerait outre la dualité du « ou – ou », celle du « non seulement – mais encore » et de l'« aussi bien – que » ? L'ensemble de la Lame, l'ange de la Lame, ne suggère-t-il pas le problème de la *polarité co-opérante* de la *dualité intégrée* ? Ne suggère-t-il pas de prime abord le pressentiment ou le soupçon que c'est peut-être grâce aux deux ailes, aux deux bras, aux deux couleurs de la robe, aux deux vases – que l'eau jaillit ? Que cette eau est le fruit et le don de l'« aussi bien – que » de la dualité intégrée qui saute aux yeux quand on regarde la Lame ?

Ainsi donc l'idée qui se présente tout d'abord à l'esprit en présence de la Lame du quatorzième Arcane appartient à l'ordre d'idées se rapportant à la *polarité* et aux possibilités que celle-ci offre pour la connaissance et pour la réalisation spirituelles – mystique, gnostique et magique de l'Hermétiste.

Dans les Lettres précédentes, il a été déjà question, sous divers rapports, de la *double polarité* – celle du « *polemos* » (guerre), qui

produit l'énergie de l'ordre « électrique » et celle de la coopération ou « paix », qui donne essor à la force de l'ordre « vital ». Or l'ange de la Lame du quatorzième Arcane nous invite à revenir au problème de cette double polarité et de cette double dynamique tout en promettant des lumières nouvelles à ce sujet.

Un des plus grands experts de la vie spirituelle et de l'expérience spirituelle authentique, saint Bernard de Clairvaux, a légué à la postérité une doctrine d'importance capitale. C'est sa doctrine de l'*image* et de la *ressemblance* divines chez l'homme.

Voici les points essentiels de cette doctrine qui peut parfaitement servir de point de départ à l'investigation approfondie de la double polarité qui constitue notre propos :

Dieu a fait l'homme « à son image et à sa ressemblance » (Gen. I, 26). L'image et la ressemblance divines coïncidaient dans le premier homme avant le péché originel. Mais leur coïncidence n'a point persisté après le péché. L'image est demeurée intacte, mais la ressemblance initiale est perdue. L'homme est, après le péché originel, dans la défiguration de la dissemblance, tout en conservant l'image.

« L'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu : il possède dans l'image la liberté de l'arbitre, et dans la ressemblance les vertus. La ressemblance a été détruite; cependant l'homme conserve l'image. L'image peut être brûlée dans la géhenne, mais non pas consumée : elle est entamée mais non détruite; par un tel destin, elle n'est pas abolie mais subsiste. Où que l'âme parvienne, là aussi sera l'image. Il n'en est pas ainsi de la ressemblance; elle reste dans l'âme qui accomplit le bien; dans l'âme qui a péché, elle est transformée misérablement, l'âme qui a péché est assimilée aux bêtes dépourvues d'intelligence. »

dit Saint Bernard dans le sermon sur l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie (Saint Bernard, *Œuvres* traduites et préfacées par M.M. DAVY, tome I, p. 106).

L'image est donc, selon saint Bernard, la *structure essentielle* de l'être humain et la ressemblance est l'ensemble des fonctions ou *structure fonctionnelle*. La structure essentielle de l'homme indestructible est ce qui fonde la liberté de façon inaliénable et inamovible.

L'homme est libre – et le demeure pour toute l'éternité sur terre,

dans l'enfer, dans le purgatoire, au ciel — partout et toujours. La liberté est donc un *fait absolu*. Comme tel, elle comporte l'immortalité; c'est l'argument que l'on retrouve dans la *Critique de la raison pratique* d'Immanuel KANT, car qu'est donc son « impératif catégorique » sinon l'image divine dans l'homme ?

Quant à la ressemblance c'est-à-dire l'ensemble des *fonctions* de l'être humain, un foyer de péché, avec ses attirances pour le mal, y a pris racine. Cette ressemblance n'est immortelle qu'au fur et à mesure qu'elle est redevenue conforme à l'image. Son immortalité est facultative.

Voilà l'essentiel de la doctrine de Saint Bernard. Ce qui mène à poser cette question : si l'image divine chez l'homme n'a subi aucun fléchissement et si la ressemblance divine en lui est en partie abrogée et a dû céder place aux inclinations et aux habitudes tendant au mal, y a-t-il, dans la vie humaine, quelque chose qui contrebalance les inclinations mauvaises dans l'organisme fonctionnel humain qui leur oppose des inclinations bonnes ? Il y a bien quelque chose d'ajouté à l'organisme fonctionnel humain qui permet de jouer le rôle de contre-poids de la pesée des inclinations et habitudes vicieuses qui s'y sont enracinées après la chute primordiale. Ce « quelque chose », est en fait *l'Ange Gardien*.

L'Ange Gardien s'ajoute, en allié fidèle, à l'image divine en l'homme, de même que les inclinations vicieuses se sont ajoutées à l'organisme fonctionnel humain qui était, avant la chute, la ressemblance divine. L'Ange Gardien se charge des fonctions détruites dans la ressemblance par le péché originel, et remplit la brèche ainsi ouverte. Il se substitue lui-même aux fonctions détruites par la chute.

Comme l'oraison de l'office de l'aspersion (que j'ai mise en tête de cette lettre) le précise, en priant Dieu de daigner « envoyer du ciel son saint Ange pour qu'il *garde* et *soutienne*, *protège*, *visite* et *défende* tous ceux qui sont rassemblés en ce lieu », l'Ange s'acquitte de sa charge de cinq manières : il garde, soutient, protège, visite et défend.

Il est donc « l'étoile flamboyante », le pentagramme lumineux au-dessus de l'homme.

Il *garde la mémoire*, c'est-à-dire la continuité du grand Passé dans le présent qui est la préparation pour le grand Avenir. C'est l'Ange Gardien qui veille à ce qu'il y ait un trait d'union entre les grands Hier, Aujourd'hui et Demain de l'âme humain. Il est un « memento » perpétuel à l'égard de la ressemblance primordiale, de la mission éternelle assignée à l'âme dans la symphonie cosmique et de la demeure spéciale de l'âme dans la « maison du Père où il y a plusieurs

demeures » (Jean XIV, 8). S'il le faut, l'Ange Gardien éveille des réminiscences des vies antérieures terrestres de l'âme pour rétablir la continuité de l'effort, de la quête et de l'aspiration de l'âme de vie en vie, afin que les vies particulières ne soient pas que des épisodes isolés mais constituent des étapes d'un *seul chemin* vers un seul terme.

L'Ange Gardien *soutient* l'effort, la quête et l'aspiration de l'âme engagée sur ce chemin. Cela veut dire qu'il comble les lacunes de l'organisme fonctionnel psychique dues à la défiguration de la ressemblance et supplée à ses défaillances, à la mesure de la bonne volonté de l'âme elle-même. Car l'Ange *soutient* mais ne substitue jamais sa volonté à celle de l'homme. La volonté demeure libre toujours et partout. L'Ange Gardien ne touche jamais au libre arbitre de l'homme et se résigne à attendre que la décision ou le choix se fasse dans le sanctuaire inviolable du libre arbitre pour leur prêter aussitôt son concours s'ils sont justes, ou pour demeurer observateur passif réduit à la seule prière, s'ils ne le sont pas.

L'Ange Gardien est parfois contraint de ne pas participer à l'activité de l'âme, cette activité étant en désaccord avec l'image divine de l'âme; mais il peut parfois prendre une plus grande part à l'activité humaine, quand cette activité est de nature à le permettre voire à l'exiger. Alors l'Ange Gardien descend de son poste ordinaire dans le domaine de l'activité humaine. Il *visite* l'homme.

De telles « visites » de l'Ange Gardien ont lieu quand elles sont possibles et nécessaires. Mais sans cesse l'Ange Gardien *protège* l'homme. Il supplée aux défaillances des sens humains qui sont privés de leur clairvoyance d'avant le péché originel. Il est le clairvoyant aidant le non-clairvoyant dans les tentations et dans les dangers psychiques et physiques. Il avertit, informe et aide à apprécier. Cependant ce qu'il ne fait jamais, c'est de supprimer les occasions mêmes de la tentation. Car, comme le dit Saint Antoine le Grand, « sans tentation, il n'y a pas de progrès spirituel ». La tentation appartient comme partie intégrante, à l'exercice du libre arbitre humain qui est inviolable, aussi bien pour l'Ange que pour le démon.

Quant à la dernière des cinq fonctions de l'Ange Gardien à l'égard de l'homme, sa *défense*, elle diffère des autres en ce qu'elle est tournée en haut, vers le ciel, non plus en bas ou horizontalement.

En traitant de la question de la défense que l'Ange Gardien accorde à son protégé, nous nous approchons du saint mystère du cœur même de l'Ange Gardien. Car c'est la nature de l'amour angélique qui s'y révèle. En voici quelques indications.

Les Anges Gardiens se tiennent au-dessus de leurs protégés. Cela

veut dire, entre autres, qu'ils les *couvrent* à l'égard du ciel, à l'égard du regard d'en haut dirigé en bas. Le fait que les hommes terrestres sont couverts par leurs Anges Gardiens envers la Justice Divine signifie — outre la garde, le soutien, la protection et le contact — que les Anges Gardiens sont les *défenseurs*, les avocats des hommes vis à vis de la Justice Divine. De même que Moïse dit à l'Éternel, quand les enfants d'Israël avaient commis le péché mortel d'avoir préféré un dieu d'or au Dieu Vivant : « Pardonne maintenant leur péché ! Sinon efface-moi de ton Livre que tu as écrit. », de même les Anges Gardiens « couvrent » leurs protégés devant la face de la Justice Divine, ce qui revient à la déclaration explicite ou implicite : « Pardonne leur péché. Sinon, efface-nous de ton Livre de Vie que tu as écrit. » Voilà la défense que les Anges Gardiens offrent à leurs protégés.

L'Ange Gardien couvre de ses ailes son protégé en lui conférant ses propres mérites aux yeux de la Justice Divine et en prenant sur lui ses démérites. C'est comme s'il disait : « Si l'éclair du courroux divin doit frapper mon protégé, mon enfant, qu'il me frappe au lieu de lui, ou s'il doit être frappé, qu'il nous frappe tous les deux ensemble ! ».

L'Ange Gardien défend son protégé comme une mère défend son enfant qu'il soit bon ou mauvais. C'est le mystère de l'amour maternel qui vit au cœur de l'Ange Gardien. Tous les Anges ne sont pas des Anges Gardiens; d'autres ont des missions diverses. Mais les Anges Gardiens, en tant qu'Anges Gardiens, sont les mères de leurs protégés.

Aussi l'art traditionnel les présente-t-il comme femmes ailées. Et c'est pourquoi la Lame du quatorzième Arcane du Tarot le présente franchement comme femme ailée, habillée d'une robe de femme, mi-bleue, mi-rouge.

Les Anges Gardiens — ou devrais-je dire « Gardiennes » ? — sont la manifestation de l'amour maternel haut et pur. C'est pourquoi la Sainte Vierge et Mère de Dieu porte le titre liturgique de « Reine des Anges ». C'est l'amour maternel qu'elle a en commun avec les Anges Gardiens et qui, dépassant le leur, fait d'elle leur reine.

Il y a, comme je viens de le dire, d'autres Anges qui ne sont pas des Anges Gardiens. Je ne parle pas des huit hiérarchies célestes qui sont au-dessus des Anges; je parle de la hiérarchie des Anges seulement, c'est-à-dire de la *neuvième* hiérarchie céleste.

Il y a des Anges qui sont des « messagers », c'est-à-dire des « anges » (angeloi — messenger en grec) dans le sens propre du mot, il y a des anges avec des missions et des tâches spéciales — les anges du Père,

du Fils, de l'Esprit-Saint, de la Vierge, de la Mort, de la Vie, du Karma, des Liaisons intersphériques, de la Révélation de la Sagesse, du Savoir, de la Discipline Ascétique — et plusieurs autres. Plusieurs d'entre eux représentent l'amour paternel ou l'amour fraternel.

Je ne veux rien dire ici qui soit pour ou contre ce que SWEDENBORG dit du sexe des anges, mais je voudrais mettre en relief l'amour maternel des Anges Gardiens ainsi que le fait qu'il y a d'autres anges qui représentent l'amour paternel et l'amour fraternel. Et c'est dans ce sens — et dans ce sens seulement — que je voudrais que vous, cher Ami Inconnu, pensiez aux Anges comme à des entités dans lesquelles prévaut la tendresse de l'amour maternel ou la justice de l'amour paternel. Car il ne s'agit pas de projeter sur le ciel la sexualité terrestre, mais bien au contraire de voir dans celle-ci une réflexion — bien que souvent défigurée — de la polarité d'en haut. J'ajoute que la Kabbale juive — surtout le Zohar — enseigne admirablement à penser les choses d'ici-bas comme réflexion des choses d'en haut, et non inversement. Le Zohar est véritablement l'une des meilleurs écoles de la pureté et de la chasteté en ce qui concerne tout ce qui se rapporte à l'Époux et à l'Épouse, au Père et à la Mère, au Fils et à la Fille, au Fiancé et à la Fiancée dans les mondes spirituel, animique et physique à la fois. Car la vraie chasteté ne consiste pas à refuser de regarder et de voir ou même à nier, mais bien à voir les prototypes célestes à travers et au-dessus des choses d'ici-bas. Et c'est cette chasteté que l'on trouve et que l'on apprend dans le *Zohar*, le Livre de Splendeur de la Kabbale juive.

Mais revenons aux Anges Gardiens.

Les Anges, y compris les Anges Gardiens, vivent et se meuvent exclusivement dans la *verticale*. La montée et la descente constituent la loi de leur vie, leur respiration. Ils montent vers Dieu; ils descendent vers l'humanité.

On dit que les Anges sont en contemplation perpétuelle de Dieu. Ils le sont, si on entend par contemplation le fait d'être en contact permanent avec la Sainte Trinité et d'être aveuglé par sa lumière. C'est la « contemplation obscure » dont parle Saint Jean de la Croix qui est celle des Anges. Ils ne *voient* pas Dieu; ils sont unis à lui substantiellement. Quant aux Anges Gardiens, ils ne se voient pas l'un l'autre, pas plus qu'ils ne voient les entités des autres hiérarchies, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, Chérubins et Séraphins. Car la présence de la lumière transcendante divine en eux enveloppe de ténèbres leur perception des sphères intermédiaires entre Dieu et l'humanité. C'est la sphère de cette

dernière qu'ils voient, ou plutôt les sphères de leurs protégés. C'est là qu'ils exercent cette clairvoyance dont l'homme qui l'a perdue a besoin pour sa protection. C'est là aussi que les Anges déploient la génialité de compréhension synthétique et profonde sans pareille qui leur a valu, de la part des hommes, l'attribut d'« omniscients ». Ils ne sont pas omniscients, mais la facilité avec laquelle ils s'orientent dans les choses humaines et les saisissent — et à ce contact leur sagesse obscure divine resplendit — a tellement impressionné les hommes qui ont eu l'expérience de la rencontre consciente avec eux, qu'ils ont été amenés à les considérer comme omniscients. C'est à l'impression reçue au contact des Anges que le mot « génie » doit son contenu premier, à savoir celui de l'intelligence surhumaine.

Mais — et c'est le côté tragique de l'existence angélique — cette génialité n'éclate que lorsque l'homme a besoin d'elle, lorsqu'il donne lieu au rejaillissement de ses lumières. L'Ange dépend de l'homme dans son activité créatrice. Si l'homme ne le demande pas, s'il se détourne de lui, l'Ange n'a aucune raison d'avoir une activité créatrice. Il peut alors tomber dans l'état de conscience où toute sa génialité créative demeure en puissance et ne se manifeste point. C'est l'état où on végète, où on vivote, et qui est comparable au sommeil du point de vue humain. Un Ange qui existe pour rien, c'est une tragédie dans le monde spirituel.

Pensez donc, cher Ami Inconnu, à l'Ange Gardien, pensez à lui quand vous avez des problèmes, des questions à résoudre, des tâches à accomplir, des plans à former, des soucis et des craintes à apaiser ! Pensez à lui comme au nuage lumineux de l'amour maternel au-dessus de vous, mû par le seul désir de vous servir et de vous être utile. Ne permettez pas que surgissent en vous des scrupules — nobles d'ailleurs — qui vous feraient craindre qu'en faisant appel à l'Ange Gardien, vous laissiez s'intercaler entre vous et Dieu une entité qui n'est pas Dieu et qui vous mène à abandonner l'aspiration du contact immédiat entre l'âme et Dieu, à la touche directe et authentique de Dieu, sans intermédiaire ! Car jamais l'Ange Gardien ne s'interposera entre votre âme et Dieu de manière à entraver, même à un degré infime, les événements du *Cantiques des Cantiques* de votre âme et de Dieu ! Il n'a d'autre souci que de rendre possible ces touches immédiates et authentiques, de disposer votre âme à les recevoir ; et il se retire aussitôt que son Seigneur et le vôtre s'approche de votre âme. L'Ange Gardien est en somme l'amie de l'épouse dans les noces spirituelles de l'âme et de Dieu. L'Ami de l'Époux qui « préparait le chemin du Seigneur et aplanissait ses sentiers » obéissait à la loi de l'Ami de l'Époux : « Il

faut qu'il croisse, et que je diminue » ; l'Amie de l'Épouse qui prépare le chemin du Seigneur et aplanit ses sentiers obéit à la même loi.

L'Ange Gardien se retire devant l'approche du plus grand que lui.

Et c'est ce qu'on appelle dans l'Hermétisme chrétien « la libération de l'Ange Gardien ». L'Ange Gardien est libéré — souvent pour pouvoir s'acquitter de missions nouvelles — lorsque l'âme a acquis la disposition dans sa partie de « ressemblance » pour l'expérience du Divin plus intime et plus immédiate — et qui correspond à un autre degré hiérarchique. Alors c'est l'Archange qui remplace l'Ange Gardien libéré. Les hommes dont le Gardien est l'Archange n'ont pas seulement des expériences nouvelles du Divin dans leur vie intérieure mais ils reçoivent par ce fait même, une vocation objective nouvelle. Ils deviennent *représentants* d'un groupe humain — d'une nation ou d'une communauté karmique humaine —, ce qui veut dire que leurs actions, dès lors, ne seront plus seulement personnelles mais auront en même temps la signification et la valeur de celles de la communauté humaine qu'ils représentent.

Il en était ainsi de Daniel ; il priait en ces termes :

« Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons été méchants et rebelles, nous nous sommes détournés de tes commandements et de tes ordonnances... Maintenant donc, ô notre Dieu, écoute la prière et les supplications de ton serviteur, et, pour l'amour du Seigneur, fais briller ta face sur ton sanctuaire dévasté ! Mon Dieu, prête l'oreille et écoute ! Ouvre les yeux et regarde nos ruines, regarde la ville sur laquelle ton nom est invoqué !... »

Il parlait et agissait non seulement en son nom mais aussi — et surtout — au nom du peuple d'Israël. Et voici : c'est l'Archange Gabriel qui « s'approcha de lui d'un vol rapide, au moment de l'offrande du soir. Il l'instruisit, et s'entretint avec lui. » (Daniel, 9).

Voilà un exemple de la libération de l'Ange Gardien et de la reprise de sa charge par un Archange, ici l'Archange Gabriel.

Il arrive parfois que l'Archange, lui aussi, soit libéré. C'est alors une entité de la hiérarchie des Puissances ou Élohim qui le remplace. Alors l'homme devient représentant de l'avenir de l'humanité. Il vit à présent ce que l'humanité aura à expérimenter des siècles plus tard.

C'est ainsi que Moïse, Elie, David, par exemple, étaient sous la protection des ailes de l'Élohim et que non seulement leurs paroles mais leurs *vies-mêmes* étaient *prophétiques*.

Mais objectera-t-on, c'est Dieu lui-même qui se révélait et parlait à Moïse, Elie et David, et non pas une entité de la hiérarchie des Puissances ou Élohim. A cette objection, il y a lieu de répondre que, comme il y a eu des prophètes humains par la bouche desquels parlait l'Esprit-Saint, de même y a-t-il eu des entités hiérarchiques par lesquels l'Esprit-Saint, le Fils et le Père parlaient et agissaient. Ainsi les trois Anges, qui apparurent à Abraham au grand jour de midi, parlaient et agissaient comme la Sainte-Trinité — le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est alors la Sainte Trinité qui parlait — par eux — à Abraham.

De même Jahve-Élohim était-il le « porteur » ou « représentant » de Dieu, de sa parole et de sa puissance, dans l'accomplissement de la mission dont il était chargé par la Sainte Trinité, celle de préparer l'Incarnation du Christ.

En tant que représentant plénipotentiaire de Dieu, Jahve-Élohim réalisait le dessein providentiel de l'Incarnation; en tant qu'Élohim ou Puissance, il agissait comme entité gardienne de Moïse, d'Elie et de David.

Enfin l'Élohim Gardien peut, lui aussi, être libéré. C'est alors une entité de la première hiérarchie, un *Séraphin*, qui le remplace. Il en fut ainsi pour Saint François d'Assise. Le Séraphin qui lui donna l'enseignement de la crucifixion qui lui valut les stigmates, ce Séraphin de la vision de Saint François était son Gardien. C'est pourquoi Saint François représente plus que l'humanité; il représente l'humanité divinisée, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ lui-même.

Les stigmates ne sont pas toujours visibles. Il y a des stigmates pour ainsi dire « tournés au dehors », et il y a des stigmates « tournés au-dedans » — mais tous ceux qui sont sous la garde d'un Séraphin portent des stigmates visibles ou invisibles. Car ils représentent le Christ.

Nous avons traité des stigmates du point de vue *pratique* dans la cinquième Lettre sur l'Arcane « Le Pape ». Il ne convient pas de traiter ce sujet théoriquement. Le respect me le défend.

Voici ce que saint Jean de la Croix dit des stigmates de saint François :

« Quand l'âme est embrasée de l'amour de Dieu... Il arrive qu'elle se sente attaquée intérieurement par un Séraphin. Cet esprit céleste, armé d'une flèche ou d'un dard tout embrasé du feu de l'amour transperce l'âme qui est déjà toute en feu comme un charbon rouge, ou

plutôt qui n'est plus qu'une flamme; il la brûle d'une manière sublime; en même temps il la transperce de son dard... Aussi quand l'âme est blessée par ce dard enflammé, elle sent une plaie de délices inexprimables...

Dieu permet parfois que quelque effet de cette faveur apparaisse dans le corps d'une manière conforme à ce qu'elle est à l'intérieur. La blessure et la plaie se manifestent alors extérieurement; c'est ce qui arriva quand le séraphin blessa d'amour l'âme de saint François, en lui faisant cinq plaies; l'effet s'en manifesta sur son corps, qui en porta l'empreinte et qui fut blessé lui aussi, comme l'âme. Car d'ordinaire Dieu ne fait aucune faveur au corps, qu'il ne l'ait accordée tout d'abord et surtout à l'âme. » (« La vive flamme d'amour », strophe deuxième, p. 950-951 et 952, Œuvres spirituelles de Saint Jean de la Croix, Édit. du Seuil, Paris).

Vous voyez donc, cher Ami Inconnu, ce qu'il en est de la question de l'Ange Gardien et de l'union de l'âme avec Dieu. Il n'y a pas lieu de craindre que la moindre entrave à cette union puisse jamais être causée par des entités spirituelles gardiennes de l'âme humaine. Au contraire, elles font tout ce qui est possible — et même au-delà du possible — pour que l'âme s'unisse à Dieu dans l'intimité complète et avec authenticité et liberté parfaite. L'Amie de l'Épouse ne fait que conduire l'Épouse vers l'Époux, puis elle se retire. Sa joie est celle de diminuer elle-même et de voir l'Épouse croître.

La Lame du quatorzième Arcane représente une femme *ailée*. Que signifient ces ailes et les ailes des entités hiérarchiques en général ?

Tentacules, pattes, bras, ailes, ne sont-ils que des formes diverses d'un même prototype ou principe commun ? Ils le sont en tant qu'ils expriment le désir de porter plus loin le sens du toucher, de pouvoir toucher des choses plus éloignées que celles situées dans l'entourage immédiat de la surface du corps. Ils sont des *prolongements* actifs du toucher passif et réceptif répandu sur la surface de l'organisme. En se servant d'eux, le toucher va au-delà de son orbite ordinaire circonscrite par la peau.

Les organes d'action ne sont que de la volonté cristallisée. Je marche non pas parce que j'ai des jambes, mais, bien au contraire, j'ai des jambes parce que j'ai la volonté de me déplacer. Je touche, je prends et je donne non pas parce j'ai des bras, mais j'ai des bras parce que j'ai la volonté de toucher, de prendre et de donner.

C'est le « quoi » de la volonté qui engendre le « comment » de l'action (l'organe) et non inversement.

Les bras sont donc l'expression de la volonté de porter le toucher plus loin que la surface de son propre corps.

Les *ailes* sont aussi une volonté extériorisée, une volonté devenue organe. C'est la volonté de sortir de l'orbite ordinaire, non seulement dans l'horizontale, mais encore dans la verticale, non seulement de porter le toucher *en avant*, mais aussi de le porter *en haut*.

Les ailes expriment la volonté du mouvement, selon la croix, non seulement celui de l'*expansion* sur un plan, mais aussi celui de l'*élévation* à un autre plan.

Tout cela se rapporte à l'organisme corporel *entier*, c'est-à-dire aussi bien au corps physique qu'aux corps éthérique et astral. Il est donc des ailes physiques — comme chez les oiseaux —, des ailes éthériques et des ailes astrales. Les ailes des corps subtils, vital et animique, sont — tout comme les ailes physiques des oiseaux à l'égard de l'air — des organes de contact actif avec l'« air », c'est-à-dire avec la substance et les courants du monde spirituel. De même que l'oiseau, dont le corps est solide et liquide, s'élève au moyen des ailes au-dessus des régions solides et liquides dans la région de l'air, de même l'Ange s'élève au moyen des courants d'énergie vitale et psychique, qui correspondent aux ailes, dans le monde spirituel supérieur aux éléments vitaux et astraux.

Ici s'arrête l'analogie. Car il y a aussi une différence essentielle entre le fonctionnement des ailes physiques de l'oiseau et l'opération des ailes, qui sont les courants des forces vitales et psychiques de l'Ange.

L'oiseau, en volant, *s'appuie* sur l'air pour surmonter la gravitation terrestre. Son vol résulte de son effort — il *bat* l'air avec ses ailes — dirigé *contre* la gravitation terrestre.

Chez l'Ange, c'est le contraire. Son « vol » n'est pas une opération mécanique, celle de « nager dans l'air », comme c'est le cas chez l'oiseau, mais c'est une *opération magique* de l'établissement du contact avec la « gravitation céleste », c'est-à-dire avec l'attrait divin. Il n'emploie pas ses ailes *contre* la gravitation terrestre; il les emploie *pour* se mettre en contact avec la « gravitation céleste ». Ce sont les *touches* de l'amour divin que l'Ange cherche et trouve au moyen de ses ailes et qui l'élèvent en *extase* à une sphère supérieure.

De façon lapidaire, on pourrait dire : l'oiseau vole *en battant* ses ailes contre l'air, en s'appuyant sur l'air; l'Ange « vole » en *immobilisant*

ses ailes après avoir touché Dieu. L'oiseau vole grâce à l'air; l'Ange « vole » grâce à Dieu.

En d'autres termes, les ailes de l'Ange constituent ses liens quasi organiques avec Dieu.

Ses liens, car il y en a deux. Une aile le tient en contact avec l'entendement divin, et l'autre avec l'imagination ou la mémoire divine. Les deux ailes se rapportent donc aux aspects contemplatifs et créatifs de Dieu, qui, à leur tour, correspondent à l'*image* et à la *ressemblance* divines dans l'homme dont parle la Genèse. Car l'image est la parenté analogique *structurelle* du noyau de l'être humain — de son Moi supérieur ou, selon LEIBNIZ, de sa Monade — avec Dieu en repos, tandis que la ressemblance est la parenté analogique *fonctionnelle* de l'être humain, c'est-à-dire de ses trois puissances — l'entendement, l'imagination et la volonté — avec Dieu en action.

Or les deux ailes angéliques sont les liens de l'Ange avec le Sabbath éternel et avec la Créativité éternelle de Dieu, ou, en d'autres termes, avec la *Gnose divine* et la *Magie divine*. Et c'est au moyen de l'aile « gnostique » (ou « gauche ») que l'Ange est en contemplation de la Sagesse divine et c'est au moyen de l'aile « magique » (ou « droite ») qu'il est actif en qualité de messager ou d'« ange ».

Voilà le *principe* de la polarité sous-jacente à la dualité des ailes. Ce principe reste valable aussi pour des anges — et des entités des autres hiérarchies spirituelles — qui ont plus de deux ailes (seize, par exemple). Ce sera une des tâches d'une science future de l'« angelologie », branche de la théologie mystique, qu'il faut espérer voir se développer, dont Saint Denys l'Aéropagite ou le « Pseudo-Denys » comme les lettrés se plaisent à désigner le fondateur de la théologie mystique, a tracé les premiers linéaments; celle-ci a pour objet de saisir la raison ou les raisons de la pluralité des ailes chez certaines entités angéliques. Quant à nous, il faut nous borner à l'explication générale des *deux* ailes chez les Anges, en nous rappelant qu'il s'agit ici d'une méditation sur le quatorzième Arcane du Tarot dont la lame représente une entité à *deux ailes*.

Selon la tradition, il est aussi des hommes doués d'ailes. Ainsi le volet droit du triptyque formant le cercle de la deesis, icône russe œuvre de Nicéphorus Savine, montre Saint Jean Baptiste ailé (Début du XVII^e siècle, école de Stroganow, à présent à la Galerie Tretiakov, Moscou — voir planche 63 de « *Icons — Ikonen — Icônes* » par T. Talbot Rice, Bathworth Press Limited, Londres). De même le Tarot de Bologne montre, au lieu de l'Ermite du Tarot de Marseille, un patriarche ailé marchant péniblement courbé sur deux béquilles,

ayant derrière lui une colonne (Oswald WIRTH, *le Tarot des imagiers du Moyen Age*, page 145 — où on le trouve dessiné). Il ne s'agit pas de Saturne, comme Oswald WIRTH interprète cette *Lame du Tarot* de Bologne, mais bien de l'Ermite, c'est-à-dire l'essence même de la voie de l'Hermétisme pratique. Car le vieillard ailé devant une colonne et s'appuyant sur deux béquilles n'a — iconographiquement — rien à voir avec Saturne, sauf l'âge avancé, tandis que la contenance — colonne, ailes, béquilles — de la Lame met en relief tout ce qui est essentiel — aussi bien comme achèvement que comme épreuve — à la voie spirituelle de l'Hermétisme. Devenir *colonne* est le *but* de l'Ermite ou hermétiste; le *moyen* de s'élever en *colonne*, ce sont les ailes; et ce qui devient de plus en plus difficile pour celui qui se « fait colonne », c'est le mouvement horizontal. La contemplation qui s'établit comme un état de plus en plus permanent — au moyen des ailes — dans l'âme, lui rend de plus en plus pénible le mouvement horizontal de ses puissances — de l'entendement, de l'imagination et de la volonté —, plongées dans la contemplation. L'Ermite du Tarot de Bologne est donc un hermétiste (et iconographiquement le patriarche représente plutôt Hermès Trismégiste que Saturne; son couvre-chef est oriental et ses habits sont ceux que la tradition attribue au « Vieillard Hermès Trismégiste ») qui vit dans la verticale immobilisée, qui est devenu « stylite spirituel » aux dépens du mouvement dans l'horizontale.

Il ne s'agit pas de la mythologie antique, mais bien de l'Arcane de la voie spirituelle pratique de l'Hermétisme.

Les ailes astrales et éthériques chez l'homme signifient un degré plus ou moins avancé de la récupération de la ressemblance divine. Car l'homme d'avant le péché originel avait bien des ailes en partage. C'est par la suite qu'il les a perdues.

Comment se récupèrent-elles ?

Les « ailes » sont des organes des corps subtils — astral et vital — et non pas des activités quelconques du moi conscient. Il s'agit donc du domaine de l'inconscient lorsqu'il est question des ailes. Il s'agit de la tâche de rendre les efforts spirituels tournés vers Dieu, de faire que la prière et la méditation deviennent quasi *organiques*, il s'agit de la transformation des actes conscients du moi en *courants* psycho-vitaux des corps subtils.

Le conseil apostolique : « Priez sans cesse » (I Thessaloniciens, V, 17) en est la clef. Les *corps* astral et vital peuvent prier sans cesse, ce qui n'est pas possible pour le moi conscient. Mais le moi conscient peut, par son initiative, instaurer le courant de « la prière sans cesse » dans la conscience avant de le porter dans l'inconscient psychique

(corps astral) et dans l'inconscient vital (corps éthérique). Oui, il peut même le porter jusqu'au corps physique, comme il ressort des *Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel* (« otkrovennye rasskazy strannika dukhovnymu svoimu ottsu » — un livre russe d'un auteur anonyme du siècle passé qui traite de l'entraînement pratique de l'école de « la prière sans cesse ». Ce livre est traduit en allemand, en anglais et en néerlandais. Il est traduit et préfacé en français par J. GAUVAIN, Neuchâtel — Paris, 1943) où le pèlerin — qui est l'auteur du livre — en s'éveillant la nuit, entendait son cœur battre distinctement les mots de la prière : « Seigneur — Jésus-Christ — Fils de Dieu — aie pitié — de moi, pécheur » (Gospodi Iisuse Khriste Syne Bozhii, pomiluy mya greshnego).

Or c'est la « prière sans cesse », établie dans les corps psychique et vital, qui constitue les courants dirigés en haut dans ces corps et qui *peuvent* aboutir à la formation des ailes. Je dis qu'ils *peuvent*, parce que la formation des ailes exige encore quelque chose de plus : c'est le courant d'en haut qui se meut à la rencontre de celui d'en bas. Les ailes ne se forment que lorsque les deux courants — de l'effort humain et de la grâce — se rencontrent et s'unissent. Le « Diable » du XV^e Arcane du Tarot a lui aussi des ailes. Mais ses ailes ne sont constituées que de l'énergie engendrée en bas. Elles sont dépourvues de la grâce d'en haut. Les ailes angéliques, au contraire — ainsi que celles de la ressemblance divine dans l'homme à racheter — sont dues à l'union de l'effort et de la grâce, et c'est la Grâce divine qui joue le rôle décisif. En dernière analyse, les ailes sont un *don* de la grâce divine.

L'humanisme pur ne peut créer que des ailes d'Icare. Et le sort d'Icare est connu : Ses ailes « de cire » fondirent à la chaleur du Soleil et le malheureux Icare tomba sur terre. Quant au démonisme, il ne peut développer que des ailes de chauve-souris, c'est-à-dire celles des ténèbres qui sont des organes au moyen desquels on peut *plonger* dans les profondeurs des ténèbres.

La présence des ailes authentiques et légitimes dans l'inconscient humain (c'est-à-dire les corps psychique et vital) n'est pas sans effet sur la conscience de l'homme elle-même. Elle se manifeste surtout et en général comme une orientation constante de la conscience vers Dieu. L'homme a toujours le sentiment de la présence de Dieu et du monde spirituel. Rien ne peut étouffer en lui ce sentiment.

Ce sentiment (que la Bible désigne comme « marcher en Dieu » ou « marcher devant la face de Dieu ») se cristallise en deux convictions inébranlables : on peut tout supporter pour Dieu, et on peut tout

accomplir avec Dieu. Le *martyre* et la *thaumaturgie* sont les deux colonnes sur lesquelles la foi repose et par lesquelles elle a conquis le monde antique. Or c'est « l'aile gnostique » qui prédispose la conscience au martyre et c'est « l'aile magique » qui la prédispose à la thaumaturgie. Un homme ailé est donc prédisposé à l'héroïque et au miraculeux.

Voilà l'essentiel du problème des ailes. Elles sont le contraire des jambes, parce qu'elles sont les organes du contact avec le Ciel, tandis que les jambes sont ceux du contact avec la terre. Les premières nous mettent en rapport avec la « gravitation céleste » ; les secondes nous mettent en rapport avec la gravitation terrestre.

Quant aux *bras* — et l'Ange de la *Lame* du XIV^e Arcane a des bras — ils se rapportent à l'*horizontale*, c'est-à-dire aux champs d'attractions mutuelles des êtres qui se rencontrent. Si la loi des ailes est l'amour de Dieu, celle des bras est l'amour du prochain. Et la loi des jambes est l'amour de la nature terrestre.

L'Ange de la *Lame* tient deux vases unis par un courant d'eau.

Nous nous trouvons ainsi au cœur du *problème des fluides*.

Le problème des fluides est celui du fonctionnement dynamique de l'être humain *entier*, c'est-à-dire corporel, psychique et spirituel. Il revient, en réalité, à celui de la *vie* comprise comme le processus compréhensif spirituel, psychique et corporel. Car de même qu'il existe un système de circulation physique, il existe aussi un système de circulation vital et astral, qui n'est, à son tour, que la réflexion du système de circulation comprenant l'esprit, l'âme et le corps — le *triple corps* — comme unité vivante. Le principe sous-jacent à ce système de circulation totale est la *ressemblance divine*. Et comme c'est elle qui a subi l'effet défigurant du péché original, c'est la mission de l'Ange Gardien de veiller à ce que le système de circulation totale fonctionne de manière aussi saine que possible. L'Ange Gardien s'est donc chargé du fonctionnement du système de circulation spirituel-psychique-corporel, c'est-à-dire de la *santé* et de la *vie* de l'être humain entier. C'est pourquoi la *Lame* du XIV^e Arcane nous le représente engagé dans l'accomplissement de son ministère de régulateur du système de circulation ou fluide humain. Le système en question comprend plusieurs centres actifs — les « lotus », les centres nerveux, les glandes, pour n'en citer que les principaux —, mais le fonctionnement harmonieux de tous ces centres dépend d'une seule chose, d'un seul acte qui a lieu à la position-clef : c'est le courant qui constitue le rapport entre l'*image* et la *ressemblance* dans l'homme. La monade (l'image) ne doit ni être pour rien ni encore inonder le système de

circulation (la ressemblance). Dans le premier cas, l'homme serait privé de stimulation pour vivre une vie véritablement humaine, c'est-à-dire qu'il ne serait pas orienté vers le but de l'existence humaine. Dans le dernier cas, l'homme serait ébranlé par le surcroît de l'impulsion venant de la monade (l'image), ce qui serait une catastrophe irréparable. Or ce qui doit être gardé, et ce qui est en fait gardé par l'Ange Gardien, c'est la *juste mesure* dans le rapport entre l'image et la ressemblance.

Voilà pourquoi la tradition a donné le nom de « *La Tempérance* » au XIV^e Arcane du Tarot. Car il s'agit de la *mesure* dans le rapport fluide entre l'image et la ressemblance, mesure nécessaire pour la *vie* et la *santé*.

La juste mesure dans le rapport fluide entre le radicalisme absolu de la monade (l'image) et le relativisme de la Personnalité phénoménale (la ressemblance) constitue le principe fondamental de la santé spirituelle, psychique et corporelle. Cette mesure est équivalente à l'équilibre — toujours changeant — entre l'Éternité et le Moment, entre l'Absolu et le Relatif, entre la Contemplation et l'Action, entre l'Idéal et le Phénoménal. On peut dire beaucoup de choses pertinentes sur l'opposition entre Marie et Marthe — et on les a dites en effet —, mais nous, nous tous, ne vivons une vie saine qu'autant que les deux sœurs sont présentes en nous et sont actives en *sœurs*, en tant qu'elles *collaborent* ayant en vue le Troisième.

Personne ne peut se passer de Marie en soi ni également de Marthe et rester sain d'esprit, d'âme et de corps. « *Ora et labora* » ne peut être remplacé par aucune autre formule. Car on ne peut vivre sans contemplation ni sans action. C'est ce que Krishna fit comprendre à Arjuna dans la Bhagavad-Gîta : « Et si l'homme fait aussi toutes les actions en demeurant toujours logé en Moi, il atteint par Ma grâce la condition éternelle et impérissable » (Gîta, XVIII, 56).

Et c'est également ce que Saint Bernard mit en valeur par sa réforme monastique où la contemplation et le travail furent unis ; c'est ce qu'il propose à la Chevalerie chrétienne dans sa prédication de la deuxième croisade et dans la Règle qu'il a donnée à l'Ordre des Templiers. De nos jours beaucoup critiquent le Saint pour avoir approuvé et encouragé la croisade, mais il ne fit rien de plus qu'en appeler aux Arjunes chrétiens sur le champ du Kurukshétra nouveau où les deux armées de l'Islam et de la Chrétienté *s'étaient déjà* affrontées dans une lutte sans merci quelques siècles avant lui. La bataille avait commencé au septième siècle de notre ère quand les

Arabes envahirent les pays chrétiens orientaux. Charles Martel les avait repoussés à Poitiers; il sauva, par cette victoire (en 732), la civilisation chrétienne de l'Occident de la conquête musulmane. Devait-on se contenter d'avoir sauvé le noyau de l'Occident et ne prendre qu'une attitude défensive, à l'instar de l'empire Byzantin qui fut ensuite, peu à peu, entièrement conquis par les musulmans? La grande bataille, au douzième siècle, n'était pas encore achevée; elle était toujours en cours. Peut-on exiger de Saint Bernard qu'il prêchât qu'il fallait abandonner la Terre Sainte aux musulmans et qu'il fallait inaugurer une ère de « co-existence paisible » au dépens des pays où se trouvait le berceau du christianisme?

Quoi qu'il en soit des croisades, Saint Bernard exigea, non seulement la contemplativité active pour les moines, mais encore l'activité contemplative pour les chevaliers, tout comme Krishna l'avait fait plus de quinze siècles avant lui. Et l'un et l'autre le firent parce qu'ils savaient que l'homme est un être contemplatif et actif à la fois, que « la foi sans œuvres est morte » comme le sont également les œuvres sans foi.

En théorie, tout cela est clair comme le jour. Il n'en va pas de même en pratique. La pratique comporte un *arcane* — un « savoir faire » intime, qui est le Quatorzième Arcane Majeur du Tarot — « La Tempérance ».

La Tempérance, comme exercice spirituel, signifie la tâche de saisir le rapport entre l'image ou la Monade, la ressemblance ou la personnalité *phénoménale*, et l'Ange Gardien, ou la grâce individuelle. Cela veut dire qu'il faut trouver la source, le courant et la direction de la *vie* intérieure, en saisir la nature et le rôle — et travailler et vivre conformément à cette connaissance.

Examinons d'abord le rapport entre l'image et la ressemblance. Quelle en est l'expérience intime et comment se révèle-t-elle?

Il nous faut répondre sans détours :

Le contact établi entre l'image et la ressemblance s'expérimente comme *pleur* intérieur. Le pleur est la réalité du fait que les deux sœurs — l'image et la ressemblance — se *touchent*. L'expérience ordinaire rendue par l'expression « je suis touché jusqu'aux larmes » n'est que le réflexion de ce qui arrive quand l'image et la ressemblance se touchent. Elles mêlent alors leurs larmes, et le courant intérieur qui en résulte est la *vie* de l'âme humaine.

La larme, la sueur et le sang sont trois substances du triple Mystère mystique-gnostique-magique de l'Homme. Être touché d'en-haut, c'est la larme; l'effort de se conformer à ce qui est en-haut, c'est la sueur; et le mariage consommé de la grâce d'en-haut et de l'effort

d'en-bas, c'est le sang. La larme annonce les fiançailles de l'Éternel et du Temporel; la sueur, l'épreuve qu'elles comportent; et le sang est la région où les noces de l'Éternité et du Moment se célèbrent et où leur mariage est consommé.

Le Mystère — donc plus que l'Arcane — est entier et indivisible : la larme, la sueur et le sang. Mais certains ne cherchent et ne saisissent le Mystère que dans la larme. D'autres n'espèrent le trouver que dans la sueur. Quelques-uns encore pressentent que, par-delà toutes les expériences intérieures et toutes les efforts, il existe l'alliance par le sang et dans le sang, et ils ne veulent connaître ni reconnaître les deux autres aspects du Mystère.

Voilà les racines intérieures des trois hérésies principales (car toute hérésie sérieuse est une vérité sur-accrue aux dépens de la vérité entière, c'est-à-dire aux dépens de l'*organisme vivant* de vérité) car ceux qui ne cherchent que la larme sont enclins au quétisme ou illuminisme; ceux qui préfèrent la sueur, c'est-à-dire l'effort de la volonté, tombent aisément dans l'hérésie pélagienne niant la grâce; et ceux qui ne cherchent le mystère que dans le sang arrivent souvent à l'hérésie luthérienne où les œuvres, c'est-à-dire l'effort, ne comptent pour rien.

Mais le Mystère, je le répète, est entier et indivisible : la larme, la sueur et le sang — les fiançailles, l'épreuve et les noces — la foi, l'espérance et l'amour.

En ce qui concerne la larme, c'est elle qui coule entre les deux vases — de l'image et de la ressemblance — que tient l'Ange Gardien de la Lame du XIV^e Arcane du Tarot.

Le XIV^e Arcane enseigne donc l'*exercice* spirituel dédié au *mystère de la larme*.

La « larme » — tout comme la « sueur » et le « sang » — signifie, aussi bien comme terme que comme substance fluide, plus que l'humeur physique sécrétée par les glandes de l'œil; elle signifie encore le fluide subtil de nature spirituelle et psychique qui émane du cœur, c'est-à-dire du « lotus à douze pétales » de l'organisation supraphysique de l'homme. L'expression « avoir des larmes dans la voix » vise déjà la larme intérieure, et l'expression « pleurer ses fautes » va plus loin dans la même direction.

Le fait qu'il y ait des larmes de douleur, de joie, d'admiration, de compassion, de tendresse, etc., signifie que la larme se produit par l'*intensité* de la vie intérieure. Elle se verse — intérieurement ou extérieurement, peu importe — lorsque l'âme, mue par l'Esprit ou par

le monde extérieur, éprouve un plus haut degré d'intensité dans sa vie intérieure.

L'âme qui pleure est donc *plus vivante*, donc plus fraîche et plus jeune que celle qui ne pleure pas.

Le « don des larmes » a toujours été considéré par les maîtres de la spiritualité chrétienne comme une grâce du Saint-Esprit, car c'est grâce à ce don que l'âme se dépasse et s'élève à un degré d'intensité de vie qui est bien au-dessus de celui qui lui est coutumier.

Or le « don des larmes » est un phénomène spirituel comparativement récent dans l'histoire de la spiritualité humaine. Dans le monde ancien, on ne « pleurait » que *rituellement* c'est-à-dire par des lamentations verbales et par les gestes prescrits du deuil ou du chagrin. Et ce n'est qu'au sein du peuple élu, d'Israël, qu'on a commencé à pleurer *réellement*. Ce fut une manifestation de la part qu'avait le peuple élu à la mission de la préparation de la venue du Christ, qui pleura lors de la résurrection de Lazare et qui sua sueur et sang au Jardin des Olives. Aujourd'hui encore les juifs préservent, cultivent et respectent le « don des larmes ». Toute révélation dans le récit du Zohar est en effet précédée ou accompagnée par le pleur de celui qui en a bénéficié et qui va en faire part aux autres. Il en était de même des tsaddikim (justes) des hassidim de l'Europe orientale, il y a une vingtaine d'années.

Et le mur des pleurs à Jérusalem...

Nous devons donc à ce peuple, non seulement la Bible, le Christ en chair, l'œuvre des apôtres, mais encore le don de la larme chaude et sincère qui est le fluide vivifiant qui émane du contact entre l'image et la ressemblance en nous. L'antisémitisme... ! La gratitude élémentaire ne devrait-elle pas suffire pour accorder aux Juifs, ou les prier d'accepter la place d'honneur à la table de la culture européenne, puisque cette place leur est due en droit humain et divin ? « Tu honoreras ton père et ta mère », dit le commandement divin. Et à moins que nous ne soyons des enfants illégitimes et des enfants trouvés, qui sont les parents spirituels que nous sommes tenus d'honorer sinon les juifs ? Mais je crois qu'en écrivant ces choses j'agis comme un homme qui veut enfoncer une porte ouverte. Car je ne puis pas imaginer que votre sentiment, cher Ami Inconnu, ne soit identique au mien en cette manière.

Je viens de dire que les personnages du Zohar pleurent lorsqu'ils saisissent une vérité profonde spirituelle. Voici ce qu'il y a lieu de dire à ce sujet du point de vue de l'Hermétisme chrétien.

Il y a trois modes principaux de l'expérience spirituelle authentique :

la *vision*, l'*inspiration* et l'*intuition*, ou *perception* des phénomènes spirituels, *communication* spirituelle et *identification* spirituelle. La vision nous présente et montre les choses spirituelles, l'inspiration nous en infuse la compréhension et l'intuition nous en révèle l'essence par voie d'assimilation avec notre essence. Ainsi Saint Paul avait eu la *vision* du Christ sur le chemin de Damas, il en recevait des *communications* auxquelles il obéissait et dont l'exécution constituait son œuvre apostolique, y compris ses voyages, et lorsqu'il dit : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20), il exprime la connaissance par identification ou *intuition*.

Or la vision augmente l'expérience, l'inspiration augmente la connaissance ainsi que la compréhension et l'intuition est le changement et la croissance, non plus de ce qu'on expérimente et de ce qu'on comprend, mais bien de ce qu'on *est*. Par l'intuition, on *devient* un autre, par l'inspiration, on apprend de nouvelles manières de penser, de sentir et d'agir, et par la vision on élargit le domaine de son expérience, on a la révélation de faits nouveaux inaccessibles aux sens et à l'invention intellectuelle.

En pratique, la vision, l'inspiration et l'intuition ne sont pas des stades successifs suivant l'ordre : vision, inspiration, intuition. Car il y a des spirituels qui n'ont que l'expérience de l'intuition, d'autres encore qui ne sont qu'inspirés, sans avoir jamais de visions. Mais quel que soit l'ordre de ces modes d'expérience spirituelle, il s'agit toujours en fin de compte du *devenir*, c'est-à-dire de l'intuition. Ainsi peut-on dire qu'en *principe* la vision et l'inspiration ne sont que des moyens pour parvenir à l'intuition. Or l'intuition a lieu dans le *sang*, l'inspiration dans le *pleur* et la vision dans la *sueur*. Car une vision authentique comporte toujours un surcroît d'effort qui permette de la *supporter*, de rester debout en face d'elle. La vision a un poids, parfois accablant, qui exige un grand effort de la part de l'âme pour ne pas fléchir sous ce fardeau.

L'inspiration authentique comporte toujours un bouleversement intérieur. Elle *perce* l'âme comme une flèche en la blessant et en lui faisant éprouver cette profonde émotion qui est la synthèse de la douleur et de la joie. Le symbole de la Rose-Croix — la croix au centre de laquelle une rose s'épanouit — exprime de la meilleure manière que je connaisse l'essence de l'expérience de l'inspiration. La Rose-Croix exprime avec force et clarté le mystère de la larme, c'est-à-dire de l'inspiration. Elle met en relief la joie de la douleur et la douleur de la joie que comporte l'inspiration.

Quant à l'intuition, il n'est plus question du poids de la richesse

ni du roman des fiançailles de la Rose et de la Croix, mais bien du mariage consommé de la Vie et de la Mort. Ce qui vit, y meurt, et ce qui meurt, y revit. Le sang s'y mêle au Sang et se transforme alchimiquement, du « fluide de la séparation » en « fluide de l'union ».

Il y a trois modes de « voir » la croix : le Crucifix, la Rose-Croix, et la croix dorée portant la rose d'argent.

Le Crucifix est le plus grand trésor de la *vision* : c'est la vision de l'amour divin et humain.

La croix noire où une rose s'épanouit est le trésor de l'*inspiration* : c'est l'amour divin et humain qui *parle* dans l'âme.

La croix dorée portant une rose d'argent est le trésor de l'*intuition* : c'est l'amour qui transforme l'âme.

Mais le Mystère de la Croix est un et indivisible : quiconque n'adore pas le Crucifix, ne pourra s'en inspirer au point de l'*accepter* (ce qui est l'inspiration) encore moins de s'*identifier* avec elle (ce qui est l'intuition). Il ne s'agit que d'une *seule* croix, d'un seul Mystère Chrétien indivisible. Il aurait bien tort celui qui, au lieu de voir dans le Crucifix la voie, la vérité et la vie, s'aviserait de fonder, par exemple, une communauté ou une fraternité « de la Résurrection » avec la croix dorée et la rose d'argent comme symbole remplaçant le symbole universel de la chrétienté, le Crucifix. Il aurait tort, dis-je, parce que les deux croix-rose ne remplacent point le Crucifix mais y sont incluses et impliquées. C'est la croix du Crucifix qui devient inspiratrice (la rose-croix), qui se transforme en lumière solaire (la croix dorée qui porte l'âme réceptive — la rose d'argent). La résurrection n'est que le crucifiement arrivé à l'état de fructification. C'est le crucifiement *réalisé*.

On ne peut ni ne doit séparer la *sueur* mortelle du Crucifix, de la *larme* inspiratrice de l'acceptation de la Croix (Rose-Croix) et du *sang* transmuté par l'identification avec la Croix (Croix dorée portant la rose d'argent). Le mystère de la Sueur, de la Larme et du Sang est un et indivisible.

De même en est-il du christianisme. Il est *un* et indivisible. On ne peut ni doit séparer le christianisme dit « exotérique » de sa gnose et de sa mystique, donc du christianisme dit « ésotérique ». Le christianisme ésotérique est entièrement en *dedans* du christianisme exotérique, il n'existe et ne peut exister séparément de lui. L'Hermétisme chrétien n'est qu'une vocation spéciale à l'intérieur de la communauté chrétienne universelle : la vocation à la *dimension* de la profondeur. De même qu'il y a dans l'Eglise universelle des vocations à la prêtrise, à la vie monastique, à la chevalerie religieuse, de même existe-t-il aussi

une vocation, aussi irrésistible et irrévocable que les autres, à l'Hermétisme. C'est la vocation à la vie dans la conscience de l'*unité* du Culte (ou de la magie sacrée chrétienne), de la Révélation (ou de la gnose sacrée chrétienne) et du Salut (ou de la mystique sacrée chrétienne), ainsi que de l'unité de la vie spirituelle authentique de l'humanité entière pendant son histoire entière qui fut, qui est, et qui sera toujours *christocentrique*. L'Hermétisme, c'est la vocation de vivre la vérité universelle et éternelle du prologue de l'Evangile selon Saint Jean :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. C'était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde »...

Or l'*unité* de la lumière dans le passé entier, dans le présent, et dans l'avenir entier, l'*unité* de la lumière à l'Orient, en Occident, au Nord et au Sud, l'*unité* de la lumière dans la Magie, dans la Gnose et dans la Mystique, l'*unité* de la lumière, enfin, dans le Culte, dans la Révélation et dans le Salut — voilà la vocation hermétique qui est, je le répète, aussi irrésistible et irrévocable que celle du prêtre, du moine et du chevalier religieux.

J'ajoute que c'est à vous, qui êtes irrésistiblement et irrévocablement appelés à l'Hermétisme, que j'adresse ces lettres et c'est vous que j'appelle « Chers Amis Inconnus ». J'ai aussi des Amis Connus, mais la plupart d'entre eux se trouvent dans le monde spirituel. C'est à plus forte raison que je m'adresse à eux dans ces lettres. Et combien de fois en les écrivant, ai-je senti l'embrassement fraternel de ces amis y compris Papus, Quaita, Péladan, Eliphas Levi et Claude de Saint-Martin !

Amis, Ami ici et là, le Mystère est un et indivisible, scellé par la Sueur, la Larme et le Sang ! Vous, Amis qui êtes *là*, vous le savez maintenant : il n'y a qu'une vérité, qu'une lumière, qu'un Christ, qu'une communauté et il n'y a ni exotérisme ni ésotérisme séparés, ni communautés exotériques et ésotériques séparées ! Que les Amis qui sont *ici* le sachent, eux aussi !

La larme est l'élément propre de l'inspiration. Et celui qui est porté à pleurer — intérieurement ou extérieurement qu'il importe — devant un Crucifix est déjà inspiré. Il contemple alors la Rose-Croix dans le Crucifix. Et celui qui fixe de ses yeux le Crucifix au

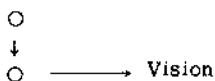
moment suprême de l'agonie où son sang va se refroidir et en puise une chaleur nouvelle au lieu de la chaleur qui va le quitter, celui-là vit l'intuition. Il contemple déjà la Croix dorée portant la rose d'argent.

L'inspiration est le principe agissant dans le pleur. De même que le pleur, l'inspiration se manifeste comme un « courant entre deux vases ». Dans l'inspiration, quelle que soit sa source véritable, il s'agit d'un courant qui se produit entre le Moi supérieur ou l'Image et le moi inférieur ou la Ressemblance. Il s'agit du courant qui résulte de la *collaboration simultanée* de « l'œil (ou l'oreille) supérieur » et de « l'œil inférieur » (ou oreille inférieure).

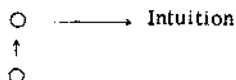


Autrement dit, l'entendement supérieur et l'entendement inférieur étant en contact, vibrent à l'unisson, chacun avec sa Voix et son propre langage. C'est ainsi qu'ils produisent ensemble une inspiration concrète.

La « technique » de la *vision* diffère de celle de l'inspiration en tant que dans la vision il ne s'agit pas de la collaboration simultanée de deux « yeux » (ou oreilles) — supérieur et inférieur, mais bien de l'*empreinte* passive que seul le moi inférieur reçoit d'en haut. Comme il ne s'agit pas de collaboration de deux entendements, il se peut que le moi inférieur (la personnalité) expérimente une vision sans la comprendre. Et celle-ci peut rester longtemps incompréhensible.



L'intuition est également due à *un seul* principe actif; mais le moi inférieur s'identifie au moi supérieur, c'est-à-dire s'élève à lui et s'efface en lui jusqu'à ne devenir que présence passive et muette. Et c'est alors le Moi supérieur seul qui opère.



Ces trois dessins schématiques représentent en même temps les arcanes de la Larme, de la Sueur et du Sang. Dans l'intuition où le moi inférieur expérimente une sorte de mort qui est transformée en Vie dans le moi supérieur, le mystère du Sang, symbolisé par la croix dorée avec la rose d'argent, s'accomplit.

Dans la vision où le poids de la révélation d'en haut tombe sur le moi inférieur et doit être supporté par lui, il s'agit du mystère de la

Sueur symbolisé par la Croix du Crucifix, la croix que le Crucifié avait à porter au Calvaire et sous le poids de laquelle il tomba trois fois.

Et dans l'inspiration où l'Image intacte et la Ressemblance déchue s'unissent pour donner naissance à la parole nouvelle, il s'agit du mystère de la Larme, symbolisé par la rose-croix.

C'est le mystère de la Larme et de l'inspiration que vise tout spécialement le XIV^e Arcane du Tarot. Il est l'exercice spirituel dédié à l'inspiration.

L'inspiration, comme il découle de ce qui précède et comme il ressort également de toute expérience authentique, n'est pas quelque chose qui *arrive* simplement, comme il en est de la vision, ni quelque chose qui arriverait au terme d'efforts d'abnégation, de mortification aboutissant au néant de soi-même, comme dans l'intuition, c'est une *co-activité*, une activité concertée du moi supérieur et du moi inférieur. Elle est essentiellement le courant émanant de deux vases à la fois.

L'*arcane* pratique de l'inspiration consiste à savoir être actif et passif à la fois. Actif en ce qui concerne la *question* ou la demande; passif en ce qui concerne la *réponse* ou la solution.

Il serait donc vain de formuler intérieurement une question et d'adopter ensuite une attitude passive, aussi calme et silencieuse qu'on voudra, dans l'attente d'une réponse par inspiration. On peut écouter et attendre ainsi bien longtemps sans qu'il n'arrive rien — comme règle.

Il serait également vain de faire un grand effort de pensée discursive et d'imagination pour forcer l'inspiration, comme si elle était le « salaire d'un travail bien fait ».

Ni la *passivité* de l'attente, ni l'*activité* de la pensée et de l'imagination, ne peuvent aboutir séparément à l'état d'âme apte à l'inspiration; il faut la *simultanéité* de l'activité et de la passivité.

C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Le rationalisme du XVIII^e siècle a avancé la formule : ce qui est clair est vrai. Et corrélativement on a ajouté : ce qui n'est pas clair n'est pas vrai.

Nous avons hérité, consciemment ou instinctivement, de ces deux formules du siècle dont l'idéal était de penser « modo geometrico ». Certes, nous ne croyons plus que *tout* ce qui est clair soit vrai, nous n'en postulons pas moins que ce qui est vrai doit être clair. La vérité, exigeons-nous, doit comporter la clarté.

Guidés par ce principe, nous nous efforçons d'être *précis*, de donner des frontières nettes au sujet qui nous occupe. Ce faisant,

nous construisons un *enclos* intellectuel, qui est évidemment clair, mais nous avons extrait une goutte du grand fleuve de la vérité, une goutte dont nous nous sommes emparés. La goutte est claire, mais elle n'est qu'une goutte séparée du grand contexte de la Vérité.

Si nous comprenons cela, nous pouvons être portés à penser d'une autre manière. Nous pouvons nous efforcer de *penser avec le fleuve*, c'est-à-dire de ne plus penser *seuls*, mais de penser *ensemble*, de penser avec le « chœur » anonyme des penseurs d'en haut, d'en bas, d'hier et de demain. « *Je pense* » fait donc place alors au « *il se pense* ».

Ce « penser ensemble » est à la fois actif et passif. Il est actif en tant que vous pensez, et il est passif en tant que « quelque chose » pense avec vous. Il y a *deux vases* dont coule la pensée, le vôtre et encore un autre. Et c'est précisément cet état d'âme qui est nécessaire pour avoir des inspirations. L'arcane de l'inspiration, le XIV^e Arcane du Tarot, est celui de *deux sources* et de *deux* courants de pensée simultanés qui se mêlent, s'unissent et constituent l'*inspiration* authentique.

Je viens de décrire le processus du « penser ensemble » ou celui de l'inspiration, à la manière d'une *technique*. Je devais le faire pour des raisons de clarté. Mais clarté et vérité ne sont pas identiques. Je dois donc corriger ce que j'ai dû sacrifier de vérité à la clarté.

Il n'y a pas, à vrai dire, de technique dans le domaine intime et spirituel de l'inspiration, pas plus que dans les domaines de la vision et de l'intuition. Tout y est essentiellement *moral*. Car pour « penser ensemble », une chose est avant tout nécessaire : l'*humilité*. Pour « penser ensemble », il me faut m'incliner devant une intelligence supérieure à la mienne, et cela, non en termes généraux et d'une manière abstraite, mais concrètement, en cédant le « droit d'auteur exclusif » au co-penseur anonyme. « Penser ensemble » veut dire *penser à genoux*, s'abaisser devant l'Autre, diminuer afin qu'Il croisse. C'est la pensée-prière ou la prière-pensée.

Ni les exercices de concentration du raja-yoga, ni les exercices de respiration et autres du hatha-yoga ne nous apporteront l'inspiration. C'est l'humilité seule, due à la pauvreté, à l'obéissance et à la chasteté — les trois vœux universels et éternels — qui nous rendra capables d'inspiration.

Que voulez-vous, le monde spirituel est une chose morale. Et l'inspiration est le fruit de l'humilité dans l'effort et de l'effort fait avec humilité. « Ora et labora » est donc la clef de l'inspiration, comme il est la clef de beaucoup d'autres portes.

Ce que je viens de dire de l'humilité comme condition préliminaire

à l'inspiration exige, à son tour, une précision, sinon une correction. Car l'humilité peut parfois s'avérer stérile et même être un obstacle à l'inspiration. Il en est ainsi de l'humilité qui paralyse l'aspiration à la connaissance de la vérité et à la perfection dans l'exercice des vertus et des talents. Une personne qui dit humblement :

« Je ne m'occupe pas des choses divines et du monde spirituel, car pour cela il faut être un saint et un sage, et je ne suis ni l'un ni l'autre. », ne recevra pas d'inspiration. La préoccupation du seul salut de l'âme peut bien faire avancer l'âme loin sur le chemin de la pureté et de l'innocence, mais elle peut en même temps la laisser dans l'ignorance complète quant au monde, à l'histoire et aux grands problèmes de la vie spirituelle de l'humanité. Maint saint authentique ne savait pas grand-chose du monde et de son histoire en raison de l'humilité qui lui défendait de sortir du cercle de ce qui est strictement nécessaire pour le salut.

La faim et la soif de la vérité — qui comprend Dieu, le monde et l'humanité — sont pourtant sous-jacentes à l'inspiration qui tombe sous la loi du « Ora et labora ». L'hermétiste, lui non plus, ne sera pas inspiré s'il n'est pas humble. Mais il ne le sera pas davantage s'il n'apprend pas l'art de s'oublier soi-même.

Il faut savoir et oser *demande*r en oubliant son humilité et sa présomption. Les enfants, eux, savent et osent demander. Sont-ils présomptueux ? Non, parce que chaque question qu'ils posent est en même temps l'aveu de leur ignorance. Sont-ils donc humbles ? Ils le sont en tant qu'ils se savent et se sentent ignorants, et ils ne le sont pas en tant qu'ils sont poussés par la faim et la soif de savoir et de comprendre au point de s'oublier eux-mêmes, et d'oublier du même coup aussi bien leur humilité que leur présomption. En cela l'hermétiste imite l'enfant. Il veut savoir le « qui », le « quoi », le « comment » et le « pourquoi » de la vie et de la mort, du bien et du mal, de la création et de l'évolution, de l'histoire et de l'âme humaine... Les savants en science naturelle qui ont passé leur vie dans l'étude et dans la recherche ont abandonné ces questions-là, « les questions enfantines » disent-ils. Ils se résignent à une seule question : celle du « comment » technique. Ils abandonnent le « pourquoi », le « quoi », sans parler du « qui », ces questions pré-scientifiques, à la théologie et aux belles-lettres...

Nous autres hermétistes, avons conservé le répertoire entier des questions de notre enfance : le « quoi » et le « comment », le « pourquoi » et même le « qui ».

Sommes-nous arriérés ? Avons-nous devancé les autres ? Démodés

ou d'avant-garde, qu'importe, nous avons gardé vives la faim et la soif de savoir et de comprendre de notre enfance et ce sont elles qui nous portent à demander des choses que les gens mûrs de la civilisation contemporaine ne demandent plus.

Quoi ? N'avons-nous pas appris de l'histoire de la civilisation que ces questions-là sont inconnaissables, que l'« ignorance » d'aujourd'hui a été précédée par l'effort héroïque des générations innombrables en quête d'une réponse à ces mêmes questions et que c'est après cet effort infructueux que l'on s'est résigné à l'« ignoramus » ? Quelle chance, quel espoir donc nous reste-t-il encore après tout cela ?

Notre chance, notre espoir, c'est l'*inspiration*. Et c'est précisément parce que nous demandons, comme les enfants demandent, que nous avons l'espoir — non, la certitude — que notre Père qui est aux cieux nous donnera la réponse, qu'il ne nous donnera pas une pierre au lieu du pain, ou un serpent au lieu du poisson. L'inspiration — les deux vases d'où coule l'eau vive tenus par un ange ailé — c'est l'espoir et la chance de survie de l'Hermétisme dans les siècles à venir !

Cher Ami Inconnu, dites vous que vous ne savez *rien* et dites vous en même temps que vous pouvez *tout* savoir, et, muni de cette sainte humilité et de cette sainte présomption des enfants, plongez-vous dans l'élément pur et fortifiant du « penser ensemble » de l'inspiration ! Que l'ange ailé soit présent dans cette entreprise qui est la vôtre et qu'il tienne les deux vases d'où coulera l'inspiration !

L'Arcane de l'inspiration est d'une importance pratique vitale, non seulement pour l'Hermétisme, mais encore pour l'histoire spirituelle de l'humanité en général. Car, de même que dans la biographie individuelle humaine il y a des moments décisifs d'inspiration, de même il y a, dans l'histoire de l'humanité, des points décisifs, des inspirations de grande envergure. Les grandes religions sont de telles inspirations. Les rishis eurent en Inde ancienne l'inspiration qui devint la source des Védas; le grand Zarathoustra, l'Astre d'Or, eut en Perse ancienne l'inspiration qui devint la source du Zendavesta; Moïse et les prophètes eurent l'inspiration qui devint la source de l'*Ancien Testament* et l'Événement de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ fut suivi de l'inspiration qui fut la source des Évangiles écrits dont chaque auteur est double : l'homme et le chérubin qui l'inspire. Enfin l'Islam ne se réfère à aucune autre source que l'inspiration que Mahomet reçut de l'archange Gabriel et qui devint la source du Coran.

Quant au Bouddhisme, qui est la religion de l'humanisme pur et simple, lui aussi regarde comme la source de son origine l'événement spirituel dans l'âme de Gautama Bouddha sous l'arbre Bodhi où les

quatre saintes vérités du Bouddhisme lui furent révélées d'une manière soudaine, excluant tout doute, à la manière de l'*inspiration*.

Les grandes religions sont donc des inspirations de l'humanité. Et l'histoire de la religion est celle de l'inspiration. Les malentendus à l'égard de l'inspiration, l'ignorance de son *arcane* pratique, auront, eux aussi, des répercussions fâcheuses et tragiques dans l'histoire de l'humanité. Certains croiront que l'inspiration s'obtient par effort, d'autres qu'elle exige la passivité complète de l'âme. Ainsi surgissent toutes les formes du *pélagianisme* et du *quiétisme*. Tous ceux qui ne savent pas que l'arcane de l'inspiration est celui de l'activité et de la *passivité simultanées* tombent nécessairement dans le pélagianisme ou dans le quiétisme.

Dans cette quête de l'inspiration, les expériences psychologiques individuelles, y compris les échecs et les désenchantements, ont joué un rôle énorme dans les bouleversements catastrophiques de l'histoire du christianisme.

Ainsi un moine augustin du XVI^e siècle désirait ardemment l'inspiration. Il pratiquait un jeûne rigoureux, se mortifiait, passait des nuits en prière. Il croyait que l'effort à lui seul lui procurerait l'inspiration. Mais l'inspiration ne venait pas. Alors, désenchanté, il prôna la doctrine de la vanité des œuvres et de tout effort. La foi seule suffit pour le salut.

Telle est l'origine du protestantisme luthérien.

Durant ce même siècle, un docteur en droit subit une conversion soudaine; il en conclut que l'inspiration est l'œuvre de Dieu et de Dieu seul, sans aucune participation de la liberté et de l'effort humain. C'est Dieu, et Dieu seul, qui a élu de toute éternité ceux qu'il a prédestinés au salut parmi la masse prédestinée à la perdition.

Voilà l'origine du protestantisme calviniste.

Si Martin Luther et Jean Calvin avaient su que l'inspiration est activité et passivité, ou effort et grâce simultanées, l'un n'aurait pas vu en l'homme que le péché et l'autre n'aurait pas conçu Dieu comme un tyran cosmique.

Il fallait un Saint Jean de la Croix pour démontrer qu'on peut passer par les ténèbres et les aridités des sens et de l'esprit sans reculer et sans désespérer, et qu'on peut effectuer une réforme profonde dans la pratique de la pauvreté et la radicalité morale évangélique sans porter atteinte à l'unité de l'Église. En vérité, saint Jean de la Croix *expia* Martin Luther.

Et il fallait encore un Saint Ignace de LOYOLA pour démontrer que l'homme peut choisir Dieu et sa cause en pleine liberté de l'amour, au

lieu d'être élu par Dieu, et que, de même que Jacob lutta jusqu'au lever de l'aurore en disant : Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni, de même toute volonté libre humaine, élue ou non, peut embrasser la cause de Dieu *volontairement* et Dieu la bénira... Saint Ignace de LOYOLA *expia* Jean CALVIN en vivant l'obéissance volontaire de l'amour pour le Dieu d'amour, au lieu de l'obéissance de l'impuissant à la puissance de l'Omnipotent.

Quant à l'Hermétisme chrétien, il a la connaissance de l'arcane de l'inspiration et il ne se rangera jamais du côté de ceux qui croient que l'inspiration *se fait*, ni du côté de ceux qui croient la mériter par la passivité pure et simple de l'âme. L'Hermétisme connaît la loi « du mariage des contraires » et il sait que l'inspiration est le mariage de l'activité et de la passivité dans l'âme.

Lisez Claude de Saint-MARTIN, vous n'y trouverez ni pélagianisme, ni quiétisme, mais partout la double foi en Dieu et en l'homme, dans la grâce et dans l'effort humain. « Ora et labora » est véritablement le conseil pratique qui ressort de l'ensemble de l'œuvre de Saint-MARTIN. Eliphas LEVI, Josephin PÉLADAN et PAPUS professaient dans leur maturité la double foi en Dieu et en l'homme, dans la grâce et dans l'effort humain. Cela revient à dire qu'ils connaissaient l'arcane de l'inspiration — l'arcane qui se trouve représenté symboliquement par la Quatorzième lame du Tarot.

J'ai nommé quelques hermétistes que vous connaissez probablement, cher Ami Inconnu, mais beaucoup d'autres devraient être nommés comme gardiens de la tradition ancienne de l'arcane de l'inspiration. Mais que vous dira le nom de SCHMAKOV, par exemple ? Ou celui de ROUDNIKOVA ?

Ce sont des noms qui, tout comme les feuilles jaunes de l'automne, reposent dans l'oubli sous l'immense linceul blanc de neige qui couvre la Russie pré-révolutionnaire.

Quoiqu'il en soit, il y a une communauté des hermétistes connus et inconnus, mais dont la majorité des membres est anonyme. Seule une petite partie de cette communauté se connaît et se rencontre face à face dans le monde des sens. Une autre partie — encore moins nombreuse — se compose de ceux qui se connaissent et qui se rencontrent face à face dans la *vision*. Mais l'inspiration unit tous les membres de la communauté des hermétistes sans égard à ce qu'ils soient près ou loin l'un de l'autre, qu'ils se connaissent ou non, qu'ils vivent ou qu'ils soient décédés.

C'est l'inspiration qui constitue la communauté hermétique. C'est en elle que tous ses membres se rencontrent; elle est le lien qui les

unit. La communauté de l'inspiration, telle est en réalité la communauté des hermétistes.

L'inspiration commune est sous-jacente à ce langage mental et symbolique commun aux hermétistes, le langage de l'analogie, du mariage des contraires, de la synthèse, de la logique morale, de la dimension de la profondeur ajoutée à celle de la clarté et de l'envergure, langage fondé sur la croyance ardente que tout est connaissable et révélabile et que le mystère est la connaissabilité et la révélabilité infinies...

Cette inspiration commune, source du langage commun, c'est le Verbe intérieur qui nous dirige et nous pousse, intérieur et antérieur à la fois à toutes nos aspirations. Le PAPUS de 1890 ne « savait » pas ce que deviendrait le PAPUS de 1917, mais il dirigeait déjà ses efforts vers ce qu'il saura, sentira et réalisera — ce qu'il *sera*, en un mot — en 1917. Il *savait* déjà en 1890 ce qu'il ne « savait » pas. L'inspiration sous-jacente à l'Hermétisme chrétien était présente et opérait en lui. C'est grâce à cette inspiration qu'il rompit avec le courant néo-bouddhiste de la Société Théosophique et qu'il préféra le Christianisme intellectuel de SAINT-YVES d'Alveydre au Bouddhisme intellectuel de la Société Théosophique. Et c'est grâce encore à cette inspiration qu'il préféra le Christianisme réel du Maître PHILIPPE de Lyon à l'intellectualisme chrétien de sa jeunesse. Oui, le PAPUS priant et travaillant de 1917 est le produit de l'inspiration qui guidait et poussait le jeune étudiant de médecine, puis le chercheur enthousiaste de la Science Occulte, puis le mage hardi, enfin l'amateur des grandes synthèses intellectuelles...

« Au commencement était le Verbe » n'est pas seulement la loi du monde mais encore de la réalisation de l'inspiration dans toute biographie individuelle. Et la communauté toute entière des hermétistes vit sous cette loi, sous la loi de l'inspiration.

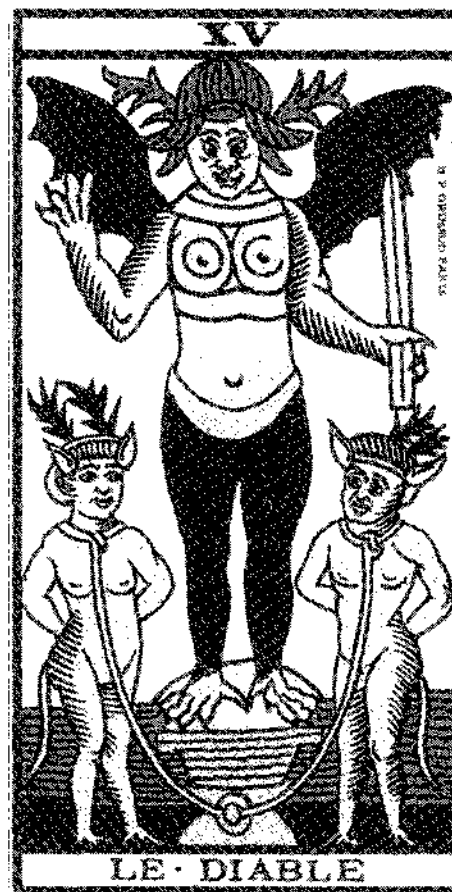
Tout le monde vit sous cette loi. La communauté des hermétistes ne se distingue du reste de l'humanité qu'en ce qu'elle est portée — d'une manière irrésistible — à *en être consciente* et à *savoir* ce qui arrive aussi bien à elle qu'au reste de l'humanité.

Le sort des hermétistes ne diffère de celui de tout être humain qu'en ce que les premiers ont faim et soif de la connaissance compréhensive de ce que les autres ne font que subir. Leur sort ne comporte aucun privilège. Bien au contraire, les hermétistes sont chargés d'un devoir de plus, notamment le devoir intérieur de *comprendre* cet ensemble de miracles et de désastres que sont la vie et le monde. Ce devoir les fait paraître présomptueux ou enfantins aux yeux

du monde, mais c'est l'arcane de l'inspiration — l'arcane de l'entité ailée versant l'eau vive d'un vase dans l'autre — qui les rend tels qu'ils sont.

XV

LE DIABLE



« Le Diable »

Cher Ami Inconnu,

C'est en étant encore sous l'impression de l'Arcane de l'inspiration de l'Entité ailée versant l'eau vive d'un vase à l'autre, que nous nous trouvons confrontés avec une autre entité ailée tenant un flambeau au-dessus de deux êtres attachés au piédestal, sur lequel elle se tient debout. C'est l'Arcane de la *contre-inspiration*.

Et si le quatorzième Arcane nous avait introduit dans le mystère de la *Larme* et de la *Tempérance* de l'Inspiration, le quinzième Arcane du Tarot nous introduira dans les secrets du *feu électrique* et de l'*ivresse* de la contre-inspiration. Nous aurons à lire un autre chapitre du drame du destin de l'Image et de la Ressemblance divines.

Avant de commencer cette méditation sur l'Arcane de la contre-inspiration, il nous faut saisir la différence intrinsèque qui existe entre la méditation sur les autres arcanes et la méditation sur l'arcane du « Diable ».

Le Tarot est une série d'exercices spirituels ou hermétiques, et l'on sait que tout exercice spirituel tend à l'identification du méditant avec le sujet de la méditation, c'est-à-dire à un acte de *l'intuition*. Mais le quinzième arcane du Tarot, en tant qu'exercice spirituel, ne peut ni ne doit aboutir à une expérience d'identification du méditant avec le sujet de la méditation. Il ne faut pas parvenir à l'intuition du mal, puisque l'intuition est identification, et l'identification est *communion*.

Malheureusement beaucoup d'auteurs, occultistes et non-occultistes, ont traité à tort et à travers des choses profondes du bien comme du mal. Ils croyaient avoir à « faire de leur mieux » pour pénétrer en profondeur dans le traitement des mystères du bien et des secrets du mal. C'est ainsi que DOSTOÏEVSKY lança dans le monde certaines vérités profondes du Christianisme en même temps que certaines méthodes pratiques secrètes du mal. C'est particulièrement le cas dans son roman *Les Possédés*.

Un autre exemple de l'attention excessive à la connaissance du mal — donc de l'occupation de la conscience avec le mal — est la préoccupation des problèmes du double, voire du triple mal chez les anthroposophes allemands. Ahriman et Lucifer (et encore Asoura), les deux principes du mal, subjectif et objectif, le principe séduisant et le principe hypnotisant, ont tellement envahi le champ de la conscience des anthroposophes qu'on ne voit rien qui ne puisse tomber sous les catégories ahrimanique ou luciférienne. La science est ahrimanique en tant qu'objective; la mystique chrétienne est luciférienne en tant que subjective. L'Orient est sous la domination de Lucifer parce qu'il nie la matière; l'Occident est sous celle d'Ahriman parce qu'il a créé une civilisation matérielle et qu'il tend au matérialisme. Toutes les machines — y compris les appareils de la radiodiffusion et de la télévision — incorporent les démons ahrimaniques. Les laboratoires sont des châteaux-forts d'Ahriman; les théâtres — et les églises selon certains — sont des châteaux-forts de Lucifer, etc. etc. Les anthroposophes sont portés à classer des milliers de faits dans les différents domaines de la catégorie du mal. Révéler cette catégorie occupe leurs journées. Et s'en occuper revient à entrer en contact avec le mal et à réduire d'autant le contact vivifiant avec le bien et l'inspiration qui en découle. Le résultat est une sagesse boîteuse et sans ailes, dépourvue d'élan créateur qui ne fait que répéter et commenter à satiété ce que le maître, le Dr Rudolf STEINER, a dit. Et pourtant le docteur STEINER a bien dit des choses qui sont de nature à éveiller le plus grand élan créateur! Ses séries de conférences sur les quatre Évangiles, ses conférences à Helsingfors sur les hiérarchies célestes, sans parler de son livre sur le travail intérieur *L'Initiation (Wie erlangt man Erkenntnisse höherer Welten ?)*, suffiraient à éveiller un enthousiasme créateur profond et mûr dans toute âme qui aspire à l'expérience authentique du monde spirituel. Mais c'est la préoccupation du mal qui a coupé les ailes au mouvement anthroposophique et l'a rendu tel qu'il est depuis la mort de son fondateur : un mouvement de réformisme culturel (art, pédagogie, médecine, agriculture) dépourvu d'Esotérisme vivant, c'est-à-dire sans mystique, sans gnose

et sans magie, qui y sont remplacées par la lecture, l'étude et le travail intellectuel visant à établir la concordance des écrits et des conférences sténographiées du maître.

Il ne faut s'occuper du mal qu'en gardant une certaine distance et une certaine mesure, si l'on veut éviter le risque de paralyser l'élan créateur et, plus grave encore, de fournir des armes aux méchants.

On ne peut saisir profondément, c'est-à-dire intuitivement, que ce qu'on aime. L'amour est l'élément vital de la connaissance profonde, de la connaissance intuitive. Or, on ne peut pas aimer le mal. Le mal est donc inconnaissable en son essence. On ne peut le comprendre qu'à distance, en observateur de sa phénoménologie.

C'est pourquoi vous trouverez une description lumineuse — bien que schématique — des hiérarchies célestes chez Saint Denys l'AÉRO-PAGITE, Saint BONAVENTURE, Saint Thomas d'AQUIN, ainsi que dans la Kabbale et chez Rudolf STEINER, mais vous chercherez en vain un tableau analogue des hiérarchies du mal. Vous trouverez bien dans les grimoires des sorciers et dans la Kabbale pratique (chez ABRA-MELIN le Mage, par exemple) une foule de noms des êtres particuliers appartenant aux hiérarchies du mal, mais vous n'y trouverez pas une description de l'ordre général analogue à celle de Saint Denys l'AÉRO-PAGITE. Le monde des hiérarchies du mal apparaît comme une jungle luxuriante où vous pouvez sans doute distinguer des centaines et des milliers de plantes particulières mais où vous n'aboutirez jamais à une vue claire de l'ensemble. Le monde du mal est un monde chaotique. Ainsi du moins se présente-t-il à l'observateur.

Il ne faut pas entrer dans cette jungle, on s'y égarerait; il faut l'observer du dehors. C'est pourquoi la méditation sur l'Arcane « Le Diable » doit obéir aux lois sus-indiquées qui commandent l'attitude envers le mal. Il s'agira donc d'un effort pour comprendre cet arcane à distance au moyen de la méthode phénoménologique.

Procédons d'abord à la phénoménologie de la Lame elle-même.

Elle représente trois personnages. Celui du milieu est plus grand que les autres et il se tient debout sur un piédestal auquel sont attachés les deux autres.

Le personnage du milieu est une entité androgyne munie d'ailes de chauve-souris, dressées vers le haut. Sa main droite est levée; la main gauche, dirigée vers le bas, tient un flambeau allumé. Ses ailes et ses jambes sont bleues. Sa tête, coiffée d'une calotte jaune à deux cornes jaunes en forme de rameau. Il est nu, à part une calotte et une ceinture rouge.

Les deux autres personnages devant et à côté de lui, représentent

une femme et un homme nus. Ils ont des queues et des oreilles de bêtes. Leur têtes, coiffées de calottes rouges, portent des cornes en forme de rameau. Ils ont les bras liés derrière le dos, et une corde passée au cou, les rattache à un anneau fixé à la partie inférieure, de couleur rouge, du piédestal sur lequel est campé le personnage central. Il faut encore mentionner un trait caractéristique de ce dernier : *il louche*, ses pupilles se rencontrent à la racine du nez.

Quel est donc l'ordre d'idées qu'évoque, de prime abord, la lame ? Je veux dire l'ordre d'idées de nature à avoir une portée *pratique* spirituelle, c'est-à-dire tendant à un *Arcane* pratique de l'Hermétisme comme synthèse de la Mystique, de la Gnose et de la Magie ?

S'agit-il de la métaphysique cosmique du Mal, de l'histoire de la rébellion d'une partie des hiérarchies célestes sous la direction de « l'ancien Dragon » qui « entraîne le tiers des étoiles » (Apoc. XII - 3/4) ? Se rapporte-t-il à l'entité dont parle Ezéchiel lorsqu'il dit :

*« Tu étais un chérubin, protecteur, aux ailes déployées;
Je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de Dieu;
Tu marchais au milieu des pierres étincelantes.
Tu as été intègre dans tes voies,
Depuis le jour où tu fus créé
Jusqu'à celui où l'iniquité a été trouvée chez toi...
Je te précipite de la montagne de Dieu,
Et je te fais disparaître, chérubin protecteur,
Du milieu des pierres étincelantes.
Ton cœur s'est élevé à cause de ta beauté,
Tu as corrompu ta sagesse à cause de ton éclat;
Je te jette par terre... » (Ezéchiel 28).*

Evidemment non. Le « Diable » de la lame n'évoque point des idées ayant trait au drame cosmique de la chute du « chérubin protecteur de la montagne de Dieu » ni du « Dragon ancien » livrant bataille à l'archistratège Michael et à son armée céleste. Les idées qu'évoque l'ensemble de la lame, sa contexture, sont plutôt celles de l'esclavage, dans lequel se trouvent les deux personnages attachés au piédestal d'un démon monstrueux. La lame ne suggère pas la métaphysique du Mal, mais une leçon éminemment pratique : comment il arrive que des êtres puissent forfaire leur liberté et devenir esclaves d'une entité monstrueuse qui les fait dégénérer en les rendant semblables à elle.

Le thème du XV^e Arcane du Tarot est celui de la *génération* des démons et du pouvoir qu'ils ont sur leurs générateurs. C'est l'*Arcane*

de la création des êtres artificiels et de l'esclavage dans lequel peut tomber le créateur vis-à-vis de sa propre créature.

Pour pouvoir saisir cet Arcane, il faut se rendre compte d'abord du fait que le monde du Mal est constitué non seulement des entités des hiérarchies célestes (à l'exception des Séraphins) déchues mais encore des entités d'origine *non-hiérarchiques*, c'est-à-dire des entités qui, à l'instar des bacilles, des microbes et des virus de maladies infectieuses dans le domaine biologique, ne doivent leur origine, selon les termes de la philosophie scolastique, ni à la Cause primaire, ni aux causes secondaires, mais bien aux causes tertiaires, celle de l'arbitraire abusif des créatures autonomes. Il y a donc des hiérarchies « du côté gauche » qui sont et agissent dans le cadre de la Loi en exécutant des fonctions de stricte justice en qualité d'accusateurs, ou qui sont chargés de mettre le juste à l'épreuve; mais il y a, d'autre part, des « microbes du mal » ou des entités créées artificiellement par l'humanité incarnée. Ces derniers sont des démons dont l'âme est une passion spéciale et dont le corps est l'ensemble des vibrations « électro-magnétiques » produites par cette passion. Ces démons artificiels peuvent être engendrés par des collectivités humaines, tels maints « dieux » monstrueux phéniciens, mexicains et même tibétains de nos jours. Le Moloch cananéen qui exigeait le sacrifice sanglant des premiers-nés, mentionné tant de fois dans la *Bible*, n'est point une entité hiérarchique, du Bien ou du Mal, mais un *égrégor* mauvais, c'est-à-dire un démon artificiellement créé collectivement par des communautés humaines éprises du frisson de la frayeur. Il en va de même de Quatzacoatl du Mexique.

Quant au Tibet, nous y trouvons le phénomène singulier de la pratique consciente — « quasi-scientifique » — de la création et de la destruction des démons. Au Thibet, semble-t-il, on connaît l'*Arcane* qui nous occupe et on le pratique comme l'une des méthodes de l'entraînement occulte de la volonté et de l'imagination. Cet entraînement comporte trois étapes : la création des *tulpas* (créatures magiques) par l'imagination concentrée et dirigée, leur évocation et, enfin, la libération de leur emprise par l'acte de connaissance qui les détruit en faisant prendre conscience qu'elles ne sont que la création de l'imagination, donc une illusion. Le but de cet entraînement est donc d'aboutir à l'incrédulité envers des démons après les avoir créés par la force de l'imagination et s'être confronté avec intrépidité à leurs apparitions effrayantes.

Voici ce qu'en dit Alexandre DAVID-NEEL, qui parle en connaissance de cause :

« J'ai interrogé plusieurs lamas à ce sujet (au sujet de l'incrédulité). Cette incrédulité, m'a dit l'un d'eux — un *gché* (philosophe) de Dirdi — survient parfois. Elle peut être considérée comme l'un des buts visés par les maîtres mystiques, mais, si l'élève y arrive avant le temps utile, il se prive des fruits de la partie de l'entraînement destinée à le rendre intrépide.

Les maîtres mystiques, ajoute-t-il, n'approuveraient pas le novice qui professerait une incrédulité simpliste, car celle-ci est contraire à la vérité.

Le disciple doit comprendre que dieux et démons existent réellement pour ceux qui croient à leur existence et qu'ils possèdent le pouvoir de faire du bien ou du mal à ceux qui leur rendent un culte ou qui les redoutent. Bien rares, d'ailleurs, sont ceux qui arrivent à l'incrédulité pendant la première partie de leur entraînement spirituel. La plupart des novices voient réellement des apparitions effrayantes...

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un ermite de Ga (Thibet oriental) nommé Kouchog Wantché, des cas de mort subite survenue pendant les évocations d'esprits malfaisants. Ce lama ne paraissait guère enclin à la superstition et je crus qu'il allait m'approuver lorsque je lui dis :

« Ceux qui sont morts, sont morts de peur. Leurs visions sont l'objectivation de leurs propres pensées. Celui qui ne croit pas aux démons ne sera jamais tué par eux. »

A mon grand étonnement, l'anachorète répliqua d'un ton singulier : « D'après vous, il doit suffire aussi de ne pas croire à l'existence des tigres pour être certain de ne jamais être dévoré par l'un d'eux, si l'on passe à sa portée. » Et il continua : « Qu'elle s'opère consciemment ou inconsciemment, l'objectivation des formations mentales est un procédé très mystérieux. Que deviennent ces créations ? Ne peut-il pas se faire que, comme les enfants nés de notre chair, ces enfants de notre esprit, échappent à notre contrôle et qu'ils en viennent, soit avec le temps, soit soudainement, à vivre d'une propre vie ? Ne devons-nous pas aussi considérer que, s'il nous est possible d'engendrer ceux-ci, d'autres que nous possèdent le même pouvoir et si de tels tulpas (créatures magiques) existent, est-il extraordinaire que nous prenions contact avec eux, soit par la volonté de leurs créateurs, soit parce que nos propres pensées ou nos actes produisent les conditions requises pour que ces êtres manifestent leur présence et leur activité... Il est nécessaire de savoir comment se défendre contre les "tigres" dont on est le père et, aussi, contre ceux que d'autres

engendrent. » (*Mystiques et magiciens du Thibet*, Librairie Plon, p. 130-132).

Voilà ce que pensent les maîtres thibétains de la magie créatrice des démons; le maître magiste français, Eliphas LEVI, a une opinion semblable :

« La magie créatrice du démon, cette magie qui a dicté le Grimoire du pape Honorius, l'Enchiridion de Léon III, les exorcismes du Rituel, les sentences des inquisiteurs, les réquisitoires de Laubardemont, les articles de MM. VEUILLLOT Frères, les livres de MM. de FA-LOUX, de MONTALEMBERT, de MIRVILLE, la magie des sorciers et des hommes pieux qui ne le sont pas est quelque chose de vraiment condamnable chez les uns et d'infiniment déplorable chez les autres. C'est surtout pour combattre, en les dévoilant, ces tristes aberrations de l'esprit humain, que nous avons publié ce livre. Puisse-t-il servir au succès de cette œuvre sainte ! » (Rituel Chap. XV).

« L'homme est lui-même le créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a pas d'autres démons que nos folies. Les esprits que la vérité châtie sont corrigés par le châtiment, et ne songent plus à troubler le monde. » (Dogme, chap. XXII).

Car d'après son expérience, Eliphas LEVI ne voyait dans les démons tels que les incubes et les succubes, les maîtres Léonards présidant aux sabbats et les démons des possédés, que des créations de l'imagination et de la volonté humaine qui projettent, individuellement ou collectivement, leur contenu dans la substance plastique de la « lumière astrale »; ainsi les démons d'Europe sont engendrés exactement de la même manière que les « tulpas » thibétains !

L'art et la méthode de « faire des idoles », interdits par le premier commandement du Décalogue, sont anciens et universels. C'est, semble-t-il, en tout temps et un peu partout qu'on a engendré des démons.

Eliphas LEVI et les maîtres thibétains sont d'accord non seulement en ce qui concerne l'origine subjective et psychologique des démons mais encore quant à leur existence *objective*. Engendrés subjectivement, ils deviennent des forces indépendantes de la subjectivité qui les avait engendrés. Ils sont, en d'autres termes, des *créations*

magiques car la magie est l'objectivation de ce qui prend son origine dans la subjectivité. Les démons qui ne sont pas arrivés au stade de l'objectivation, c'est-à-dire à celui de l'existence séparée de la vie psychique de leur géniteur, ont une existence semi-autonome que la psychologie moderne appelle « complexes » psychologiques et que C.G. JUNG regarde comme des entités parasites qui sont à l'organisme psychique ce qu'est, par exemple, le cancer à l'organisme physique. Le « complexe » psychopathologique est donc un démon en état de gestation — qui n'est pas advenu du dehors, mais a été engendré par le patient lui-même — : il n'est pas encore né, mais il a une vie quasi autonome, nourrie par la vie psychique de son parent.

C.G. JUNG dit à ce sujet :

« (le complexe) paraît être un processus autonome qui s'impose à la conscience. C'est comme si le complexe était un être autonome capable d'intervenir dans les intentions de l'ego. En effet, les complexes se comportent comme des personnalités secondaires ou partielles qui possèdent une vie mentale propre. » (« It appears to be an autonomous development intruding upon consciousness. It is just as if the complex was an autonomous being capable of interfering with the intentions of the ego. Complexes indeed behave like secondary or partial personalities in possession of a mental life of their own. » « Psychology and Religion » 3 conférences à Yale University. Etat-Unis, édit. 1950, p. 13, 14).

Or « un être autonome capable d'intervenir dans les intentions de l'ego » et qui « possède une vie mentale propre » n'est pas autre chose que ce que nous entendons par « démon ».

Le « démon-complexe », il est vrai, n'agit pas encore en dehors de la vie psychique de l'individu, il n'a pas droit de cité dans la communauté bariolée et fantastique des « tulpas » ou démons objectifs qui peuvent parfois — comme dans le cas de Saint Antoine le Grand et du Saint curé d'Ars — meurtrir de coups bien réels les victimes de leur assaut. Le bruit d'un tel assaut que tout le monde entend et les bleus sur le corps de la victime que tout le monde voit, ne relèvent plus de la psychologie pure et simple, c'est déjà un fait objectif.

Comment donc sont engendrés les démons ?

Comme toute génération, celle des démons est le résultat du concours du principe mâle et du principe femelle, c'est-à-dire, dans le

cas de la génération par la vie psychique d'un individu, de la *volonté* et de l'*imagination*. Un désir pervers ou contraire à la nature suivi de l'imagination correspondante constituent ensemble l'acte de la génération d'un démon.

Les deux personnages, l'un mâle et l'autre féminin, attachés au piédestal du personnage central de la lame du XV^e Arcane, le démon, ne sont donc point des enfants ou des créatures du personnage central, comme on serait tenté de le croire, vu leur petite taille, par rapport à la grande stature du démon ; ce sont eux, au contraire, qui sont les parents du démon et qui sont devenus esclaves de leur propre créature. Ils représentent la volonté perverse et l'imagination contraire à la nature qui ont donné naissance au démon androgyne, c'est-à-dire à un être doué du désir et de l'imagination qui domine les forces qui l'ont engendré.

Dans le cas de la génération effectuée collectivement, le démon — qui se nomme alors « égrégor » — est le produit de la volonté et de l'imagination collectives. La naissance d'un tel « égrégor » moderne nous est connue :

« Un spectre hante l'Europe — le spectre du communisme — » telle est la première phrase du « Manifeste communiste » de Karl MARX et Friedrich ENGELS de 1848. « Toutes les puissances de la vieille Europe se sont alliées pour une sainte chasse à courre contre ce spectre, le Pape et le Czar, METTERNICH et GUIZOT, les radicaux français et les agents de police allemande », poursuit le « Manifeste ».

Cependant — ajoutons-nous — le spectre grandissait en stature et en puissance, engendré par la volonté des masses, né du désespoir de la « révolution industrielle » en Europe, nourri du ressentiment accumulé dans les masses pendant des générations, muni d'une intellectualité factice qui est la dialectique de HEGEL prise à rebours ; ce spectre grandissait en continuant de hanter l'Europe, puis d'autres continents... Aujourd'hui, un tiers de l'humanité est portée à s'incliner devant ce dieu et à lui obéir.

Ce que je viens de dire sur la génération de l'égrégor moderne le plus imposant est en parfait accord avec l'enseignement marxiste lui-même. Car pour le marxisme, il n'y a pas de Dieu ni des dieux ; il n'y a que des « démons », c'est-à-dire des créatures de la volonté et de l'imagination humaines. C'est la doctrine fondamentale dite de la « super-structure idéologique ». C'est l'intérêt économique — c'est-à-dire la *volonté* — qui crée — c'est-à-dire *imagine* — des idéologies : religieuses, philosophiques, sociales et politiques. Toutes les religions ne sont donc, pour le marxisme, que des « superstructures »,

c'est-à-dire des formations dues à la volonté et à l'imagination humaines. Le marxisme-léninisme lui-même n'est qu'une superstructure idéologique, un produit de l'imagination intellectuelle, basé sur la volonté d'ordonner ou de remettre en ordre les choses sociales, politiques et culturelles. Cette méthode de la production des superstructures idéologiques sur la base de la volonté est précisément ce que nous entendons par « génération collective d'un démon ou d'un égrégor ».

Or il y a le Verbe et il y a des égrégors devant lesquels s'incline l'humanité : la révélation de la vérité divine et la manifestation de la volonté humaine, le culte de Dieu et celui des idoles faites par l'homme. N'est-ce pas une diagnose et une prognose de l'histoire du genre humain qu'en même temps que Moïse recevait au sommet de la montagne la révélation du Verbe, le peuple au pied de la montagne avait fait et adoré le Veau d'or ? Le Verbe et les Idoles, la vérité révélée et les « superstructures idéologiques » de la volonté humaine agissent simultanément dans l'histoire du genre humain. Y eut-il un seul siècle où les serviteurs du Verbe n'eurent pas à se confronter aux adorateurs des idoles, des égrégors ?

La quinzième lame du Tarot contient un avis important pour tous ceux qui prennent la magie au sérieux : il leur enseigne l'arcane magique de la génération des démons et du pouvoir que ces derniers ont sur ceux qui les ont engendrés.

Nous qui avons eu l'expérience de deux démons engendrés par la volonté collective, l'un par une volonté collective éprise d'ambition nationale et se servant de puissantes forces imaginatives basées sur des ressorts biologiques, le démon ou égrégor national-socialiste et l'autre démon ou égrégor dont il a été question plus haut, nous savons quelle terrible puissance réside dans notre volonté et notre imagination et quelle responsabilité elle comporte pour ceux qui la déclenchent dans le monde ! Celui qui sème le vent, récoltera la tempête ! Et quelle tempête !

Nous, hommes du XX^e siècle, nous savons que les « grandes pestes » de nos jours, ce sont les « égrégors » des « superstructures idéologiques », qui ont coûté à l'humanité plus de vies et plus de souffrance que les grandes épidémies du Moyen-Âge.

Sachant cela, n'est-il pas temps que nous nous disions à nous-mêmes : **Taisons-nous.** Faisons taire notre volonté et notre imagination arbitraires et imposons leur la discipline du silence. N'est-ce pas un des quatre commandements traditionnels de l'Hermétisme : oser, vouloir, savoir, *se taire* ? Se taire, c'est plus que garder des choses

en secret, c'est même plus que de se garder de profaner les choses saintes auxquelles est dû un silence respectueux ; se taire, c'est surtout le *grand commandement magique de ne pas engendrer des démons* par notre volonté et notre imagination arbitraires. Le silence de la volonté et de l'imagination arbitraires est un devoir.

Résignons-nous donc au Travail, aux contributions constructives à la *tradition*, spirituelle, chrétienne, hermétique, scientifique. Approfondissons-la, étudions-la, pratiquons-la, cultivons-la enfin, c'est-à-dire travaillons, non pour renverser, mais pour édifier. Rangeons-nous parmi les bâtisseurs de la grande Cathédrale de la Tradition spirituelle de l'humanité. Que les Saintes Écritures soient saintes pour nous, que les sacrements soient sacrements pour nous, que la hiérarchie de l'autorité spirituelle soit hiérarchie de l'autorité pour nous et que la « *philosophia perennis* » ainsi que la science *vraiment scientifique* du passé et du présent trouvent en nous des amis et, le cas échéant, des collaborateurs respectueux.

Voilà ce que comporte le commandement de « *se taire* », le commandement de ne pas engendrer des démons.

Or c'est toujours l'excès dû à l'ivresse de la volonté et de l'imagination qui engendre des démons. Si, pour en revenir à l'exemple du marxisme, MARX et ENGELS avaient défendu les intérêts des travailleurs industriels sans se laisser porter par une imagination enivrée, aux énoncés de portée universelle historique et cosmique, ils auraient apporté une contribution à la Tradition, car le soin de la justice et du bien-être des pauvres fait partie intégrante de l'essence même de la tradition chrétienne, judaïque, islamique, bouddhiste, brahmanique et humaniste du monde. Emportés par l'indignation, mais non dépourvus de noblesse de cœur, et par l'amertume du désenchantement des classes au pouvoir — non dépourvus de fondement de l'expérience — ils mettaient dans le même sac Dieu, la bourgeoisie, l'Évangile, le capitalisme, les ordres mendiants, les monopoles industriels, les philosophes idéalistes et les banquiers... En vrac tout cela devint pour eux rebut de l'histoire du genre humain. Sans aucun doute s'agissait-il chez eux d'un excès de compétence et de savoir sobre et honnête ; persuadés d'avoir raison et emportés par l'impulsion enivrante du radicalisme — c'est-à-dire par la fièvre de la volonté et de l'imagination — ils voulurent tout changer d'un seul coup de fond en comble. Et cette fièvre du désir de changer tout d'un seul coup de fond en comble donna naissance au démon de la haine de classe, de l'athéisme, du dédain du passé et de la mise au premier rang de l'intérêt matériel qui

hantent maintenant le monde. Un démon qu'il faut aujourd'hui combattre et remplacer par l'esprit du soin du peuple et de son bien-être, l'esprit qui était sous-jacent à l'œuvre de MARX et de ENGELS dans sa sobriété positive, c'est-à-dire un MARX et un ENGELS pris dans le cadre de la Tradition, qui n'excéderaient pas leur compétence et ne dépasseraient pas les limites de leur cause. « Se taire », c'est la Prudence du XIV^e Arcane du Tarot, opposée à l'ivresse dont le XV^e Arcane dévoile l'essence et les dangers. L'inspiration de la « Prudence » peut être tournée en ivresse du « Diable ». L'inspiration visant au soulagement du sort des pauvres et des opprimés et au rétablissement de la justice sociale peut se changer en ivresse du radicalisme, c'est-à-dire devenir la volonté et l'imagination fiévreuses désirant changer tout de fond en comble. Voilà le rapport entre l'inspiration de l'Ange du XIV^e Arcane et la génération du démon du XV^e Arcane. L'histoire du genre humain fournit de nombreux exemples de la transformation de l'inspiration initiale de la Prudence en ivresse génératrice de démons. C'est le rapport entre le XIV^e Arcane et le XV^e qui explique comment la religion de l'amour a pu donner lieu aux bûchers de l'inquisition, comment l'idée de la collaboration hiérarchique dans l'humanité est devenue le système des castes ou la lutte des classes, comment la méthode scientifique peut se transformer en dogme matérialiste, comment, encore, les faits de l'évolution biologique ont pu servir de base pour établir l'inégalité intrinsèque des races ou la supériorité de certaines nations.

La liste n'est point complète, mais elle suffit pour montrer la portée pratique du rapport entre les XIV^e et XV^e Arcanes du Tarot. C'est le rapport entre l'inspiration et la contre-inspiration.

On avait pris l'habitude, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, de désigner d'emblée cette contre-inspiration comme « voix de la chair » ce qui favorisera ensuite la floraison du dogme principal de l'hérésie manichéenne et cathare qui déclarera la nature intrinsèquement mauvaise. Cependant les avertissements et les précisions en sens contraire ne faisaient point défaut dans l'antiquité chrétienne. Voici par exemple ce que dit Saint Antoine le Grand qui est, sans doute, une autorité de premier ordre en ce qui concerne le problème « démon-chair ».

« Je pense que le corps a un mouvement naturel, qui lui est adapté, mais qui ne se produit pas si l'âme ne le veut pas; il ne monte alors dans le corps qu'un mouvement sans passion.

Il y a aussi un autre mouvement qui vient de ce qu'on nourrit et flatte le corps par des aliments et des breuvages. La chaleur du sang qu'ils

provoquent excite le corps à l'acte... Et il y a un autre mouvement, en ceux qui luttent, qui vient des embûches et de l'envie des démons. Il faut donc savoir qu'il y a trois mouvements corporels : un premier de la nature; un deuxième, de l'usage indiscret des nourritures, un troisième des démons. » (Apophtegmes, 22).

Voilà donc, exposés avec clarté, les principes de l'ascèse traditionnelle confirmée par l'expérience de milliers de spirituels, y compris Sainte Thérèse d'AVILA, Ignace de LOYOLA en Espagne... et Gautama Bouddha en Inde.

Plus d'un siècle avant Antoine, ORIGENE dit :

« Nous avons dit souvent que les chrétiens avaient un double combat à livrer. Pour les parfaits, pour ceux qui sont comme Paul à Ephèse, ainsi que le dit l'Apôtre lui-même : ils n'ont pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les cieux. Les moindres et ceux qui ne sont pas encore parfaits doivent combattre contre la chair et le sang; ils luttent encore contre les vices et les fragilités de la chair. » (« In libr. Jesu Nave », homélie IX, 4).

En d'autres termes, les débutants ont à lutter contre le second mouvement du corps selon saint Antoine, tandis que les plus avancés ont à lutter contre les démons et contre les hiérarchies de la gauche. L'échelle de la tentation correspond donc à celle de l'avancement spirituel : la tentation se spiritualise au fur et à mesure que l'homme devient plus spirituel. Les tentations des « principautés et des puissances » (archai kai exousiai), auxquelles le spirituel avancé devra faire face, sont incomparablement plus subtiles que celle d'un débutant. Si l'on dit : noblesse oblige, il faudrait y ajouter : rusticité protège.

C'est pourquoi Origène donne ce conseil :

« Il ne faut pas... parler aux disciples, dès le début de leur formation, des mystères profonds et secrets; mais on doit leur livrer ce qui concerne la correction des mœurs, la formation de la discipline et les premiers éléments de la vie religieuse et de la foi simple. Tel est le lait de l'Église; tels sont les premiers éléments des petits commençants. » (In Judic., homélie V, 6).

C'est la loi de la prudence qui l'exige. Or l'Arcane de la Prudence,

le XIV^e Arcane du Tarot, représente l'Ange gardien qui est chargé de son ministère. ORIGENE est du même avis que nous et que l'auteur inconnu du Tarot. Il dit en effet :

« Lorsque nous commençons à venir au culte de Dieu, lorsque nous recevons les principes de la parole de Dieu et de la doctrine céleste, ce sont " les princes d'Israël " qui doivent nous livrer ces commencements. Par les princes d'Israël, il faut, à mon avis, entendre les anges du peuple chrétien, qui, selon la parole du Seigneur, assistent les plus petits dans l'Eglise et qui voient toujours la face du Père qui est aux cieux. Voilà quels sont les princes, et de qui nous devons recevoir les principes. »

ORIGENE attribue non seulement le ministère de la prudence aux anges gardiens (« anges du peuple chrétien ») en conformité avec l'enseignement du XIV^e Arcane du Tarot, mais il enseigne aussi le principe de l'enseignement sur la « libération des anges » par l'homme que vous trouvez dans la Lettre précédente. Il dit en effet :

« Mais nous ne devons pas toujours nous attendre à ce que les anges combattent pour nous; ils ne nous aident qu'au commencement, lorsque nous débutons nous-mêmes. Avec les progrès du temps, il faut que nous-mêmes sortions armés pour le combat. Avant que nous apprenions à faire la guerre, afin que nous songions à livrer les batailles du Seigneur, nous sommes secourus par les princes, par les anges. Avant que nous recevions la provision du pain céleste... aussi longtemps que nous sommes des enfants, que nous sommes nourris de lait, que nous tenons la parole des commencements du Christ, nous vivons comme des enfants sous l'autorité de tuteurs et de procureurs. Mais lorsque nous avons goûté les sacrements de la milice céleste, que nous avons été rassasié du pain de vie, écoute comment la trompette apostolique nous invite au combat. C'est à voix forte que Paul crie vers nous, en disant : Revêtez les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir contre les ruses du diable. Il ne nous permet plus de nous cacher sous les ailes de nos nourrices, il nous invite aux champs de bataille : Revêtez, dit-il, la cuirasse de la charité; recevez le

casque du salut; prenez le glaive de l'Esprit et surtout le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre les traits enflammés de l'esprit du mal. » (In Judic., homélie VI, 2).

Douze siècles plus tard, on trouve le même enseignement chez saint Jean de la Croix. Il ne se lasse pas de répéter que l'âme qui cherche Dieu est appelée à renoncer à toute créature, en bas et en haut, à tout être terrestre et céleste. Il résume cet enseignement, en disant :

« Telle est, à mon avis, la connaissance que David a voulu nous donner quand il dit : Vigilavi, et factus sum, sicut passer solitarius in tecto. Traduisons : " Je me suis éveillé, et j'étais comme le passereau solitaire sur le toit ". En d'autres termes : J'ai ouvert les yeux de mon entendement et je me suis trouvé au-dessus de toutes les intelligences naturelles, j'étais solitaire, et sans elles, j'étais comme un toit dominant toutes les choses d'ici-bas. » (Le Cantique Spirituel, Strophe XIV^e).

Cette solitude et cet esseulement sont la conséquence de ce que l'on a cessé de vivre « comme un enfant sous l'autorité des tuteurs et des procureurs », comme le dit ORIGENE, et que l'on a atteint l'âge mûr spirituel. Saint Jean de la Croix caractérise le changement qui a alors lieu de la manière suivante :

« Mais le jour où ils (c'est-à-dire les commençants) goûtent le plus de saveur et de joie dans ces exercices spirituels et où ils s'imaginent que le soleil des divines faveurs les illumine davantage, le Seigneur les prive de toute cette splendeur; il leur ferme la porte de ses délices; il tarit la source des eaux spirituelles dont ils goûtaient en lui la suavité, chaque fois et tout le temps qu'ils le désiraient; car ils étaient faibles et, comme le dit Saint Jean dans l'Apocalypse, il n'y avait jamais de porte fermée pour eux. Le Seigneur les laisse donc dans des ténèbres si profondes qu'ils ne savent plus comment se diriger à l'aide du sens de l'imagination et du discours. Ils sont incapables de méditer comme précédemment; leur sens intérieur est plongé dans cette nuit et en proie à une telle aridité que non seulement ils ne goûtent plus dans les choses spirituelles où ils mettaient d'ordinaire

leurs délices et leurs joies, mais au contraire ils n'y trouvent que dégoût et amertume. La raison en est, je le répète, qu'ils ont déjà grandi quelque peu, et Dieu, pour les fortifier et les sortir de leurs langes, les sèvre du lait de ses consolations, il les pose à terre et leur enseigne à marcher par eux-mêmes. » (La nuit obscure, ch. IX).

Ajoutons, marcher par eux-mêmes afin de devenir, dans les progrès du temps, comme le dit ORIGÈNE, des combattants dans les rangs de la milice de Dieu.

Ce progrès est accompagné de tentations de plus en plus subtiles. Les « Tentations des vices et des fragilités de la chair » sont donc suivies des assauts des démons artificiels, engendrés par d'autres ou collectivement; ceux-ci font ensuite place aux tentations plus subtiles dont les auteurs sont les entités des hiérarchies déchues. Enfin, au seuil du Tout, de Dieu lui-même, il y a la dernière tentation par le Rien : la nuit obscure spirituelle, dont parle Saint Jean de la Croix, signifie à la fois l'union avec Dieu ou bien le désespoir du rien, le nihilisme complet et suprême...

Car ce que dit Saint Antoine le Grand est vérité :

« Personne, s'il n'est tenté, ne pourra entrer dans le royaume des cieux. Car, dit-il, ôte les tentations, personne n'est sauvé. » (Apophtegmes, 5)

Cette loi est tellement universelle que Jésus-Christ eut aussi à faire face aux trois tentations dans le désert après la manifestation de la Sainte Trinité lors du baptême dans le Jourdain.

L'échelle de la perfection comporte donc celle de la tentation. Dans les deux cas il y a progrès du grossier vers le subtil. En d'autres termes, l'inspiration est suivie ou accompagnée par la contre-inspiration.

Comment donc distinguer l'une de l'autre ? Quels sont les critères auxquels on doit s'en tenir afin d'être à même de distinguer l'inspiration de la contre-inspiration ?

Voici la réponse que donnent les maîtres de la spiritualité pratique les plus expérimentés :

Saint Antoine le Grand : *« Il est possible et facile de distinguer la présence des bons et des mauvais, si Dieu donne cette grâce. La vue des saints n'est pas troublante... Elle se produit tranquillement et doucement, si bien qu'aussitôt la joie, l'allégresse et le courage*

s'insinuent dans l'âme... Les pensées de l'âme demeurent sans trouble et sans agitation. Elle-même, illuminée, voit par elle-même les apparitions... Ainsi en va-t-il de l'apparition des saints.

Mais l'incursion et l'apparition des mauvais sont troubles, elles se font avec bruit, rumeurs et cris, comme une agitation de gens mal élevés et de brigands; ce qui produit aussitôt frayeur de l'âme, trouble et désordre des pensées, tristesse, haine contre les ascètes, *acedia*, chagrin, souvenir des proches, crainte de la mort, et enfin désirs mauvais, pusillanimité pour la vertu et dérèglement des mœurs.

Lors donc que, à la vue de quelque apparition (ou en expérimentant quelque inspiration — note de l'auteur), vous craignez, si la crainte n'est pas aussitôt enlevée et si, à sa place, ne se produisent pas joie ineffable, alacrité, confiance, réconfort et tranquillité des pensées et les autres mouvements intérieurs que j'ai dit, force d'âme et amour de Dieu, ayez courage et priez, car la joie et l'état de l'âme témoignent de la sainteté de celui qui se rend présent... Mais si, lorsque certains apparaissent, il se produit du trouble et du bruit au dehors et un apparat mondain, et la crainte de la mort et ce que j'ai dit, sachez que c'est la venue des mauvais. » (« Vie » 35, 36).

Sainte Thérèse d'AVILA :

« Quand les paroles (inspirées — note de l'auteur) viennent du démon, non seulement elles n'engendrent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et encore le Seigneur a daigné me prévenir de suite que c'était le démon. Sans parler de la grande aridité qui lui reste, l'âme ressent alors une inquiétude semblable à celle que, par une permission de Dieu, j'ai éprouvée souvent au milieu de grandes tribulations et de diverses peines intérieures. Bien qu'il me tourmente fréquemment, ainsi que je le dirai plus tard, il produit une inquiétude dont on ne peut découvrir la cause. Il semble que l'âme résiste, se trouble et s'agite sans savoir de quoi, car ce que le démon lui fait entendre n'est pas mauvais mais plutôt bon... »

Le goût et les plaisirs que procurent les paroles du démon diffèrent souverainement, à mon avis, de ceux qui viennent de Dieu... Quand le démon nous parle, il ne procure à l'âme aucun calme intérieur. Il la laisse plutôt comme saisie de frayeur et en proie à un grand dégoût...

Quand le démon nous parle, tous les biens semblent se cacher et s'enfuir; l'âme est dans le trouble et le dégoût; aucun effet bon n'est produit en elle. Bien que cet esprit mauvais semble lui inspirer de bons desirs, ces desirs ne sont pas généreux; l'humilité qu'il laisse est fausse, inquiète et sans douceur... » (Vie écrite par elle-même, chap. XXV).

« Je reviens à ce que je disais tout d'abord. Que ces paroles (paroles intérieures) viennent de la partie intime de l'âme, ou de sa partie supérieure, ou du dehors, peu importe; or elles peuvent toutes venir de Dieu. Les marques les plus certaines, à mon avis, pour reconnaître qu'elles viennent de lui sont les suivantes. La première et la plus sûre consiste dans l'autorité et l'empire qu'elles apportent avec elles; elles sont paroles et œuvres tout à la fois. Je veux m'expliquer davantage. Voilà une âme qui se trouve dans la tribulation et le trouble dont il a été question plus haut; elle est plongée dans l'obscurcissement d'esprit et dans la sécheresse. Or une seule parole comme celle-ci : Ne t'afflige point, suffit pour lui rendre le calme; elle n'a plus de peine; elle est inondée de la lumière divine; il ne lui reste plus rien de cette affliction, quand précédemment, il lui semblait que le monde entier et tous les savants réunis eussent été impuissants, malgré leurs efforts et leurs raisonnements à la dissiper...

La seconde marque à laquelle on reconnaît que ces paroles viennent de Dieu consiste dans la paix profonde dont l'âme est inondée; elle se trouve dans un recueillement plein de dévotion et de paix; elle est toute prête à chanter les louanges de Dieu...

La troisième marque... consiste en ce qu'elles (les paroles intérieures) ne s'effacent pas de longtemps de la mémoire : quelques-unes même ne s'oublient jamais... » (Le château de l'âme, sixième demeure).

Saint Jean de la Croix :

« Il y a une très grande différence entre les visions qui viennent du démon et celles qui ont Dieu pour auteur. Les effets produits par les visions démoniaques dans l'âme ne ressemblent nullement à ceux des visions qui viennent de Dieu; celles-là engendrent l'aridité dans les rapports de l'âme avec Dieu, la portent à s'estimer, lui suggèrent de faire quelque cas de ces visions; elle ne produisent pas la douceur de l'humilité et l'amour de Dieu. De plus, les objets de ces visions ne se gravent pas dans l'âme avec la clarté suave des autres. Loin d'avoir de la durée, elles s'effacent promptement, excepté le cas où l'âme leur accorde une grande estime car alors l'affection qu'elle leur porte fait naturellement qu'elle en garde le souvenir; mais c'est un souvenir très aride qui ne produit nullement cet amour et cette humilité qui découlent du souvenir des visions divines... »

« Voici les effets qu'elles (ces dernières) produisent dans l'âme. Elles lui donnent la quiétude, la lumière, une joie qui semble propre à l'état de gloire, la suavité, l'amour, l'humilité, l'attrait vers Dieu, l'élévation de l'esprit en Dieu; ces effets sont plus ou moins profonds... » (La Montée du Carmel, Livre II, chap. XXII).

Voilà la doctrine traditionnelle basée sur l'expérience réitérée et renouvelée à travers les siècles. Les gens du siècle de DESCARTES, SPINOZA et LEIBNIZ étaient fort impressionnés par la géométrie, car les opinions philosophiques changeaient, tandis que les arguments et les conclusions d'EUCLIDE et d'ARCHIMEDE restaient immuablement valables. Ainsi les gens du XVII^e siècle étaient-ils portés à préférer le raisonnement « modo geometrico » à toute autre manière de raisonner. Toutefois, il existe encore quelque chose d'aussi immuablement valable et universel que la méthode géométrique : c'est l'expérience spirituelle authentique. De même que nous voyons des citations ci-dessus des maîtres de la spiritualité du quatrième et du seizième siècles, l'expérience spirituelle authentique reste la même à travers les âges tout comme le raisonnement géométrique est resté le même à travers les âges — jusqu'à LOBACZEWSKI —. C'est cette réalité immuable de l'expérience spirituelle qui est le fondement et l'essence de l'Hermétisme, c'est-à-dire de la connaissance fondée sur l'expérience première de la réalité spirituelle à travers les âges. L'Hermétisme

ne se restreint donc pas aux porte-paroles des ordres, des confréries ou des sociétés dits hermétiques, mais il comprend encore tous ceux qui ont eu quelque chose à dire en connaissance de cause de la réalité spirituelle et de la voie qui y mène; tout ceux qui, en d'autres termes, furent *témoins* de la mystique, de la gnose et de la magie dont l'unité est l'Hermétisme. C'est pourquoi nous avons beaucoup plus de maîtres dont nous pouvons et devons apprendre qu'en contient la liste des auteurs ou des autorités dits kabbalistes, rosicruciens, ésotéristes, théosophiques, occultistes, etc. Tel fut *réellement* le point de vue de PAPUS, de SEDIR, de Marc HAVEN et d'autres — qui appartenaient tous à des ordres, fraternités et sociétés initiatiques — quand ils reconnurent en Maître Philippe de Lyon leur maître, encore qu'il n'appartint à aucune organisation initiatique et qu'il les considérât toutes au moins comme superflues. Et si cela ne les empêcha point de se rallier à Maître Philippe de Lyon, c'est parce qu'ils croyaient — non sans raison d'ailleurs — avoir trouvé en lui un maître, c'est-à-dire un témoin authentique de la réalité spirituelle, de l'Hermétisme compris exactement dans le même sens que nous le comprenons dans ces Lettres : comme *tradition de l'expérience spirituelle authentique* à travers les âges, une tradition qui comporte les aspects nommés « mystique », « gnose » et « magie ».

Tel fut aussi le point de vue de Claude de SAINT-MARTIN, membre de l'ordre initiatique de Martinez de PASQUALLY, qui n'hésita point à agir de la même manière à l'égard du cordonnier de Goerlitz Jakob BOEHME, que PAPUS et ses amis avaient agi à l'égard de Maître Philippe de Lyon.

Or moi aussi je sais bien que, ni Saint Antoine le Grand, ni Sainte Thérèse d'AVILA, ni Saint Jean de la Croix n'étaient des représentants d'une tradition dite initiatique; mais comme ils sont des témoins authentiques de la réalité spirituelle, j'adopte envers eux la même attitude que PAPUS et ses amis avaient prise à l'égard de Maître Philippe de Lyon ou que Saint Martin avait prise à l'égard de Jakob BOEHME. Car l'Hermétisme n'est point exclusivité, mais *profondeur*. Donc tout ce qui est profond appartient à lui. Ce n'est pas la « légitimité initiatique » qui constitue la chaîne — ou plutôt le fleuve — de la tradition, mais bien le *niveau* et l'*authenticité* de l'expérience spirituelle et la *profondeur* de la pensée qu'elle comporte. C'est donc l'Initiation qui constitue la tradition hermétique à travers les âges et non pas la « transmission initiatique » de nature rituelle et formelle. Si la tradition ne dépendait que de la transmission rituelle, elle serait déjà depuis longtemps éteinte ou perdue dans la jungle des querelles de droit et de légitimité. Or c'est celui qui *sait de première*

main qui représente la Tradition, et c'est son savoir authentique qui est sa légitimation. S'il n'en était pas ainsi, l'ancien argument « peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? » aurait rendu la tradition stérile en la réduisant au niveau des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire au niveau de l'érudition et des règles. Ajoutons, entre parenthèses, que celui qui avait avancé cet argument historique, Nathanaël, eut le courage moral de ne pas lui attribuer le rôle de critère décisif et de suivre l'invitation de Philippe : « Viens, et vois ». Ce qui eut pour conséquence qu'il put dire : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël » et qu'il entendit les paroles du Maître. « En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme » (*Jean, I, 45-51*). Et c'est bien la formule de l'essence et de la Tradition : *voir le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre*.

Tous ceux qui ont vu « le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre » appartiennent à la Tradition et représentent la Tradition, y compris Saint Antoine le Grand, Sainte Thérèse d'AVILA et Saint Jean de la Croix, pour ne mentionner que les témoins dont il fut question dans cette Lettre.

Savez-vous, cher Ami Inconnu, qui est un Initié du premier ordre de la Tradition de l'Hermétisme chrétien ? C'est Saint François d'ASSISE, le « poverello » sans érudition et sans règles; il est une étoile de première grandeur dans le ciel de la mystique, de la gnose et de la magie ! Car non seulement il a vu le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre, mais encore il est devenu *conforme* à l'Initiateur lui-même de toute initiation authentique dans l'acte de l'Initiation accompli par le séraphin d'en haut...

Mais revenons au quinzième Arcane du Tarot.

Nous l'avons traité jusqu'ici au point de vue de la génération des démons « artificiels », génération individuelle et collective. En ce qui concerne la dernière, c'est-à-dire la génération des « égrégors », il est un point important qu'il faut préciser encore.

La littérature occultiste — française surtout — du XIX^e et du XX^e siècles avance la thèse (qui est devenue presque classique et semble être *généralement* acceptée) selon laquelle des « égrégors » aussi bien mauvais que bons peuvent également être engendrés par la volonté et l'imagination collectives, c'est-à-dire que des « bons démons » sont engendrés exactement de la même manière que des méchants. D'après cette thèse, tout dépend de la volonté et de l'imagination génératrices : si elles sont bonnes, elles engendrent des égrégors positifs; si elles sont mauvaises, elles engendrent des égrégors négatifs. Il y aurait

donc de « bons démons artificiels » comme il y en a de mauvais, tout comme il y a de bonnes pensées et des mauvaises.

Au point de vue pratique, cette thèse conduit à s'efforcer de créer collectivement un égrégor « ad hoc », un « esprit du groupe » ou de la fraternité en cause. Cet égrégor une fois créé, on croit pouvoir s'appuyer sur lui et avoir en lui un allié magique efficace. On croit que tout groupe a un « esprit de groupe » actif qui le rend influent aussi bien à l'égard de ses membres qu'à l'égard du monde extérieur. Les traditions réelles et efficaces ne sont, croit-on, en dernière analyse que des égrégors forts et bien alimentés qui vivent et agissent à travers les âges. Tous les ordres et fraternités initiatiques doivent leur vie et leur influence à leurs égrégors et il en va de même des églises. Le Catholicisme est donc un égrégor engendré par la volonté et l'imagination collective des croyants. Il en est ainsi de l'Eglise Orthodoxe orientale, du Lamaisme, etc.

Voilà la thèse et ses principales conséquences pratiques. La précision que je me crois obligé de donner sur ce point est la thèse contraire, la thèse selon laquelle il n'existe pas de « démons artificiels bons » et qu'on ne peut pas engendrer des « égrégors positifs ».

En voici les raisons :

Pour engendrer une entité psychique ou « astrale », il faut que l'énergie psychique et mentale que vous produisez à cet effet se coagule, s'enroule. Une forme ne se produit pas par rayonnement; elle ne se produit que par coagulation ou enroulement. Or le bien ne fait que rayonner; il ne s'enroule point. C'est toujours le mal qui s'enroule et se coagule.

Vous ne pouvez pas engendrer un « démon de l'amour pur » ou un « égrégor de l'amour universel » parce que la volonté et l'imagination de la qualité requise à cette fin ne se maintiendraient pas comme formation centrée sur elle-même, mais s'allieraient, dans un mouvement rayonnant, à l'activité du monde des hiérarchies spirituelles.

L'énergie psychique et mentale de l'amour ne donnerait jamais lieu à la formation d'une entité individualisée psychique ou « astrale »; elle se mettrait aussitôt entièrement à la disposition des hiérarchies célestes, des saints, de Dieu.

On peut donc bien engendrer des démons, mais on ne peut pas engendrer des anges artificiels.

Si donc il y a des égrégors des communautés initiatiques, religieuses et autres, ils sont toujours négatifs. L'égrégor du Catholicisme, par exemple, est son double parasite (dont il serait vain de nier l'existence)

qui se manifeste comme fanatisme, cruauté, « sagesse » diplomatique et prétentions excessives. Mais en ce qui concerne les esprits de communautés positifs, ce ne sont jamais des égrégors, mais bien des entités des dix hiérarchies (dix parce que la dixième hiérarchie — celle de l'humanité — y est comprise). C'est donc une âme humaine, un ange ou un archange, qui remplit la charge de la direction d'une communauté humaine dans le sens positif. Ainsi ce n'est point un égrégor mais bien Saint François lui-même qui est le directeur spirituel de l'ordre franciscain. Il en va de même de l'Eglise : son esprit directeur est Jésus-Christ.

Les nations sont sous la direction des archanges, en tant qu'il s'agit de leurs véritables missions et de leur progrès spirituel. Elles ont, en même temps, des égrégors ou démons engendrés par la volonté et l'imagination collectives. Le « coq gaulois » dispute donc à l'Archange de la Mémoire la direction de la nation française. Il en va de même des autres nations.

On peut objecter : si le bien, l'énergie psychique et mentale du bien, ne s'accumule pas, comment peut-on expliquer les miracles ou l'action magique de certains « lieux saints », statues, icônes, reliques, sinon par le fait qu'ils sont « aimantés » par la foi, c'est-à-dire la volonté et l'imagination des croyants ?

Les lieux saints, les reliques, statues et icônes miraculeuses ne sont pas des dépôts de l'énergie psychique et mentale des pèlerins et des autres croyants mais bien des lieux et des objets où « le ciel est ouvert et où les anges peuvent monter et descendre ». Ils sont des points de départ du rayonnement spirituel qui sans doute pré-supposent, pour être efficace, la foi de la part des croyants, mais qui ne puisent point dans la foi des croyants « l'énergie » qu'ils rayonnent. La Foi est ce qui rend les croyants aptes à recevoir la force guérissante et l'illumination, elle n'en est pas la source.

On peut bien dire que les reliques, etc., ont été « aimantées », jadis et par quelqu'un, en ce sens qu'elles sont devenues des portes, des fenêtres ou des vasistas, comme vous voulez, ouverts sur le ciel et qu'ils rendent possible son entrée active, mais les reliques ne sont pas « aimantées » par les croyants en ce sens où elles seraient des accumulateurs des fluides émanant des croyants. C'est d'ailleurs que rayonne l'agent actif des guérisons, des conversions et des illuminations. La loi des reliques, etc., est que plus on en prend, plus elles rayonnent de force, tandis que la loi des choses aimantées fluidiquement est celle de la raison inverse entre l'énergie accumulée et l'énergie dépensée. Le magnétiseur sait bien qu'il ne peut dépasser

une certaine mesure dans la dépense de son fluide vital sans risque pour sa santé et sa vie, son fluide vital étant régi par la loi de la quantité : plus on en dépense, moins il en reste. Le saint ne guérit pas en donnant son fluide vital au malade. Il le guérit *en prenant* sur soi sa maladie et en l'élevant en soi comme une hostie vers le ciel.

Ainsi les talismans s'opposent-ils aux reliques. Les talismans sont des dépôts de l'énergie magique; ils sont soumis à la loi de la quantité. Les reliques par contre sont des fenêtres ouvertes sur le ciel; elles sont soumises à la loi de la qualité : plus elles dépensent d'énergie, plus elles deviennent capables de la dépenser. *Elles sont inépuisables, comme sources d'énergie.* Elles ne sont pas des dépôts, ou des accumulateurs d'énergie, mais des générateurs ou des forces d'énergie.

L'eau bénite, par exemple, ne renferme pas la bénédiction, ou la force de la volonté et de l'imagination du prêtre qui l'a bénie, mais la bénédiction plane au-dessus d'elle en rétablissant — par la magie sacrée de l'analogie mise en pratique — le rapport primordial qui existait entre l'eau et l'esprit de Dieu au premier jour de la création, quand « l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ». L'eau bénite n'est donc point devenue un dépôt de la force bienfaisante de la bénédiction, mais elle a été rendue apte à recevoir la présence du Ciel. Quelques gouttes suffisent pour chasser les démons, comme en témoignent des témoins authentiques à travers les siècles.

Or nous voici arrivés à la question importante : une fois les démons artificiels engendrés, comment les combattre, comment s'en défendre et se débarrasser d'eux ?

Comment les combattre d'abord ?

Le bien ne combat pas le mal dans le sens d'une action destructive. Il le « combat » par le seul fait de sa *présence*. De même que les ténèbres reculent devant la lumière, de même le mal recule devant la présence du bien.

La psychologie moderne des profondeurs a découvert et mis en pratique le principe thérapeutique de la montée des complexes de l'inconscient à la lumière de la conscience. Car, affirme-t-elle, la lumière de la conscience rend le complexe de l'obsession non seulement visible mais encore *impuissant*.

Cette découverte importante de la psychologie moderne est en accord complet avec la réalité spirituelle de la « lutte » des hiérarchies célestes contre le mal. Car cette « lutte », elle aussi, se résume en leur seule présence, c'est-à-dire à la mise au jour du mal.

La lumière chasse les ténèbres. Cette vérité simple est la clef pratique du problème du combat contre les démons. Le démon perçu,

c'est-à-dire sur lequel le jour de la conscience est jeté, est déjà un démon rendu impuissant.

Voilà pourquoi les Pères de Désert et autres saints solitaires avaient tant d'expérience des démons. Ils jetaient sur eux leur lumière. Et ils le faisaient en représentants de la conscience humaine en général, car quiconque se retire du monde devient représentant du monde, devient « fils de l'homme ». Et c'est en « fils de l'homme » que les saints solitaires attiraient les démons qui hantaient l'inconscient de l'humanité, les faisaient *apparaître*, c'est-à-dire les mettaient au jour de la conscience et les rendaient impuissants. Tandis que Saint Athanase le Grand luttait au grand jour comme évêque d'Alexandrie contre les erreurs et les dépravations humaines, son ami et frère, Saint Antoine le Grand, dans la solitude du désert égyptien, luttait contre les démons dont les agissements dans les ténèbres de l'inconscient fomentaient les mêmes erreurs et les mêmes dépravations.

Les fameuses « tentations » de Saint Antoine n'étaient pas, à vrai dire, des tentations mettant seulement en jeu le salut et le progrès de son âme; elles étaient en premier lieu, des *actes de guérison* de l'humanité de son temps de l'obsession démoniaque. Elles étaient des actes de la Magie Sacrée de la mise des démons au jour de la conscience illuminée d'en haut, par lesquels ils étaient réduits à l'impuissance. Saint Antoine tirait les démons hors des ténèbres jusqu'à la lumière de la conscience du « fils de l'homme », il les *rendait visibles, donc impuissants*.

Un démon rendu impuissant, c'est un ballon dégonflé. C'est ainsi que certains démons engendrés collectivement au Moyen Age devinrent de pures abstractions et tombèrent dans l'oubli. Ce fut par exemple, le sort du fameux personnage démoniaque connu sous le nom de « maître Léonard » ou « bouc de sabbat ». Il disparut du jour au lendemain grâce à une âme courageuse et pure qui le fit dégonfler.

Les démons artificiels, mis au jour, en résistant à eux, se dissipent. Ils disparaissent.

Il en va autrement des démons « naturels », c'est-à-dire des entités des hiérarchies de la gauche. Le démon, par exemple, qui aimait Sara, la fille de Ragouël, et tuait les prétendants à sa main, « s'enfuit par les airs jusqu'en Egypte. Raphaël l'y poursuit, l'entrava et le garotta sur-le-champ » (*Tobie, VIII*), selon la Bible de Jérusalem, et « alors l'Ange Raphaël prit le démon et le lia dans le désert de la Haute Égypte » (*Tunc Raphaël Angelus apprehendit daemonium, et religavit illud in deserto superioris Aegypti*), selon la *Vulgate*.

Il n'est donc pas question de l'anéantissement du démon, mais du changement de son champ d'activité et du lieu — et peut-être du mode — de son existence. Le démon vaincu de l'histoire de Tobie (livre qui ne se trouve pas dans la Bible protestante) fut forcé par l'Archange Raphaël de quitter le pays de sa victime ou protégée, de se rendre en « exil » en Egypte et de s'y fixer.

Mais c'est la *présence* de l'Archange Raphaël, rendue possible par l'oraison et le rite accomplis par Tobie pendant les trois nuits des noces, qui le força à se retirer et à se rendre en Egypte.

Venons-en à la deuxième partie de notre question : comment se défendre et se débarrasser des démons ?

Ce qui précède montre que la clarté et la droiture de la pensée et de l'attitude morale sont nécessaires et suffisants pour fournir la lumière qui rend les démons impuissants. On a cependant besoin de repos, du temps où on est laissé en paix par les démons, c'est-à-dire du temps de leur *absence*.

Pour assurer ce temps, il faut recourir à la magie sacrée. La Tradition, l'expérience des siècles, nous enseigne ce qu'il faut faire pour se protéger de l'approche des démons ou, si on les sent s'approcher, pour les chasser. Voici quelques conseils pratiques que la Tradition donne.

On fera le signe de croix vers le nord, le sud, l'est et l'ouest en disant chaque fois les deux premiers versets du Psaume 68 de David :

« Que Dieu se lève, que ses ennemis se dissipent, et, les démons fuient devant sa face. Comme la fumée se dissipe, tu les dissipas; comme la cire se fond au feu, que les méchants disparaissent devant Dieu. »

Et voici un autre conseil, aussi simple mais aussi efficace que le précédent. Si on sent la dépression ou quelque autre signe de l'approche du démon ou des démons, on crachera trois fois à gauche et on se signera.

Ces deux procédés ont fait leurs preuves à travers les siècles et sont, je le répète, très efficaces. Il le sont surtout à l'égard des démons artificiels. Quant aux entités des hiérarchies de la gauche, il n'est pas si simple de se protéger contre elles. Car la formule « Que Dieu se lève, que ses ennemis se dissipent... » ne s'applique pas, à vrai dire, aux entités des hiérarchies de la gauche, parce qu'elles ne sont pas des ennemis de Dieu et qu'elles ne se dissipent pas. On ne peut pas gagner une cause en justice en chassant simplement le procureur. Il faut le *convaincre* de l'innocence de l'accusé. Alors seulement, il se taira et le laissera en paix. Il en est de même des entités des

hiérarchies de la gauche, des hiérarchies de la « stricte justice », comme les désigne, avec raison, la Kabbale. Elles ont les fonctions du procureur, des agents du procureur, de la police et des témoins de l'accusation réunis. Imaginez-vous un département de justice dont les agents s'occupent, non seulement de l'établissement des faits des crimes commis, mais encore — et surtout — de la mise à l'épreuve des criminels potentiels et cela en les mettant dans des conditions favorables au crime, c'est-à-dire en leur faisant subir des *tentations*. Telle est, en fait, l'activité des entités des hiérarchies de la gauche envers l'humanité. L'histoire de Job en fournit un exemple illustre. Là, Satan présent au milieu des fils de Dieu, dit à Dieu : « Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu. Ne l'as-tu protégé, lui, sa maison et ce qui est à lui ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux couvrent le pays. Mais étends ta main, touche à tout ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudira en face. » Et la permission obtenue, Satan mit Job à l'épreuve.

Satan n'accusait donc pas Job d'un péché commis, mais d'un *péché en puissance*. Et il se mit à l'œuvre afin de l'actualiser. Ce sont en quelque sorte des expériences de laboratoire qu'il mit en œuvre pour prouver la thèse de son accusation. Qui en avait besoin ? Dieu ? Non, parce que Dieu est l'ami trop noble et trop généreux et le père trop tendre pour mettre à l'épreuve ses amis et ses enfants; d'ailleurs Dieu n'avait pas besoin d'une vérification expérimentale de son énoncé fait avec certitude : « Il n'y a personne comme Job sur la terre; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. »

Celui qui avait besoin de cette expérimentation est donc Satan lui-même et, peut-être, quelques-uns des « fils de Dieu » présents au dialogue qui auraient pu être impressionnés par l'accusation avancée par Satan.

Or dans le cas de Job, aucun moyen magique n'aurait suffi, pour le protéger contre Satan et le chasser. Job était tenu de *convaincre* Satan de la futilité de son dessein de le porter à maudire Dieu.

Les entités des hiérarchies de la gauche doivent donc être convaincues au cours de l'épreuve réelle qu'elles ont tort. Il n'y a pas d'autre moyen de les faire se retirer. Il en fut de même pour Tobie et le démon Asmodée. Tobie avait prouvé, ayant passé trois nuits dans la chambre nuptiale avec sa fiancée en oraison, qu'il n'était pas comme un animal sans raison, un cheval ou un âne en rut, et qu'il n'oubliait pas Dieu (*Tobie, version de la Vulgate*), avant que l'Archange Raphaël ne

chassât le démon jusqu'en Égypte. Le démon était donc vaincu par la démonstration que Tobie n'était pas comme les sept prétendants précédents à la main de Sara. Le démon qui « aimait Sara » voulait la protéger contre un mariage qu'il croyait indigne d'elle. Or Tobie prouva qu'il était un mari digne d'elle. Sans cela, le cœur et le foie du poisson n'auraient pas suffi pour que le démon cède sa place de protecteur de Sara à l'Archange Raphaël et à Tobie.

Les exemples du satan de Job et du démon de Tobie suffisent à faire comprendre la nature des entités des hiérarchies de la gauche et leur manière d'agir, de même que la manière de lutter contre elles. Ce sont des esprits critiques, des accusateurs et on ne peut les vaincre qu'en les convaincant pour ainsi dire « dans des conditions de laboratoire », que l'accusation est dénuée de fondement, ce qui est rare et difficile. Car leur accusation est d'ordinaire le résultat d'un travail effectué avec une ardeur infatigable par une intelligence lucide et bien informée; seul le domaine de la conscience morale intime humaine ne leur est pas accessible. Et c'est précisément du domaine de la conscience morale intime que peut surgir le facteur décisif qui tournera l'accusation à l'avantage de l'accusé. Car on n'est « juste » et « saint » que si le Bien et le Mal sont tombés d'accord qu'il en est bien ainsi. C'est pourquoi un procès ou la présence d'un « avocat du diable » est requise précède la déclaration d'un nouveau saint par l'Église.

De leur fonction d'accusateur, les entités des hiérarchies de la gauche s'acquittent de manières différentes. Les unes le font dans l'esprit tragique de devoir faire ce qu'elles ne veulent plus et ce à quoi elles ne croient plus; les autres le font avec une conviction farouche et une indignation passionnée; il est encore des entités, des hiérarchies de la gauche qui accusent en se servant du *ridicule*, de la farce, comme moyen de démonstration de leur thèse accusatrice. Une entité appartenant à cette dernière catégorie est connue dans le monde occidental. C'est Méphistophélès dont GOETHE a peint un portrait d'une exactitude étonnante. Or, comme il est généralement connu, tout comme le sont le « satan » de Job et le démon de Tobie, on peut, sans dépasser les limites de la discrétion dont il était question au commencement de cette Lettre, ajouter l'exemple de Méphistophélès à ceux du « satan » de Job et du démon de Tobie.

Le ridicule dont se sert Méphistophélès a un fond de sérieux. Ce sont surtout les prétentions et les snobismes humains qu'il tourne en ridicule. Voici un exemple :

Un journaliste désenchanté de tout – et qui peut se

permettre ce luxe – s'est retiré avec sa femme de la vanité du monde et habite une villa d'une petite île près de la Grande-Bretagne. En brave journaliste avec pas mal d'expérience, il ne croit en rien de défini et ne nie rien de défini. Il vit simplement du petit déjeuner au « lunch », du « lunch » au « five o'clock tea » et du thé au souper. Mais voici qu'une chose extraordinaire lui arrive un jour. Il sent le désir soudain de prendre du papier et d'écrire. Ce qu'il fait. Et il produit, obéissant à une dictée intérieure, une série de manuscrits avec des dessins – lui qui n'avait jamais dessiné – dont l'auteur se déclare être l'Osiris de l'ancienne Égypte lui-même. Osiris saisit cette occasion pour raconter franchement et en détails ce qu'il sait de la sagesse et de la religion anciennes en guise de message à l'humanité du vingtième siècle. On y lit, exposée avec une simplicité pompeuse, l'histoire de la lutte des bons et des méchants et comment la méchanceté de ceux-ci eut son châtiment dans la catastrophe atlantéenne. On y lit les détails du vrai culte célébré dans les temps d'Osiris et on y voit des dessins, des candélabres, des vases et d'autres objets du culte ainsi que les portraits d'Osiris et d'autres personnages importants de l'antiquité pré-historique. Tous se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Le bénéficiaire de la révélation prodigieuse et sa femme, émus par la grandeur de la révélation et de la personne du révélateur, se mirent à l'œuvre pour porter la révélation inouïe à la connaissance de l'humanité toute entière. Et voilà qu'une maison d'édition spéciale publie volume après volume, la révélation osirienne...

L'histoire que je viens de raconter est vraie, la maison d'édition est réelle, les volumes qu'elle a fait paraître se trouvent dans des bibliothèques publiques en Angleterre, et il y a, sans doute, une révélation et un révélateur. Mais le révélateur n'est pas Osiris... C'est Méphistophélès, et la révélation entière n'est qu'une farce faite aux... crédules ? non, aux snobs spirituels. Car quelque soit l'auteur de cette « révélation » – car, cher Ami Inconnu, vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole – quelque soit l'auteur, dis-je, il dit en réalité :

« Vous qui tenez pour peu de chose et l'effort de la

Science, et le monde de la pensée de PLATON à KANT, et les trésors des témoignages authentiques des grands mystiques, et les richesses de la tradition hermétique, et enfin, les Saintes Écritures, les sacrements, le sang et la sueur de Gethsémanie, la croix du Calvaire, la résurrection..., tenez donc ce que vous désirez — des volumes de banalités présentées d'une manière pompeuse et communiquées comme vous le vouliez, par une voix extraordinaire. »

Voilà un exemple d'accusation à la Méphistophélès portée contre ceux qui ne cherchent pas la vérité comme telle mais des circonstances extraordinaires de la révélation de... n'importe quoi.

On voit, à cet exemple de la duperie méphistophélienne, qu'avec un peu de droiture de pensée et de jugement moral, il est facile de ne pas en devenir la victime.

Je crois, cher Ami Inconnu, que tout ce qui précède amène en relief avec une clarté suffisante premièrement, la différence entre les démons engendrés artificiellement par la volonté et l'imagination humaines et les entités des hiérarchies de la gauche, et deuxièmement que le XV^e Arcane du Tarot est celui de la génération et du rôle asservissant des démons dits artificiels — des « tulpas » thibétaines. Il est un avertissement qui dit que nous avons bien la force génératrice des démons, mais que l'emploi de cette force rendra le générateur esclave de ce qu'il a engendré.

Il nous reste à traiter une dernière question : les dieux païens furent-ils tous et toujours des démons, des égrégors engendrés collectivement ? Le paganisme, en général, n'est-il que le culte des démons ?

Avant de répondre à cette question, il faut distinguer entre le « paganisme » des initiés aux mystères et des philosophes, le « paganisme » symbolique et mythologique, le « paganisme » naturaliste et, enfin, le « paganisme » démoniaque. En d'autres termes, il faut d'abord distinguer entre le « paganisme » d'un Hermès Trismégiste, d'un Pythagore, d'un Platon, d'un Aristote, d'un Plotin, etc. et le paganisme d'un Homère et d'un Hésiode. Ensuite, il faut distinguer entre ce dernier et l'ensemble des cultes du soleil, de la lune, des astres, du feu, de l'air, de l'eau et de la terre. Et il faut distinguer enfin, entre celui-ci et l'ensemble des cultes des « divinités » engendrés par l'imagination et la volonté collectives perverses, des cultes des « égrégors » purs et simples.

Ce serait une erreur et une grave injustice de considérer les quatre « paganismes » comme la même chose, de voir en Platon et en un prêtre de Moloch s'acquittant de la charge du sacrifice humain, des

représentants d'une même cause. Ce serait la même erreur que de voir dans les bûchers de l'inquisition et dans les lampes allumées à la fête de la Résurrection, la manifestation de la même lumière, ou encore de voir en Mahâtma Gandhi et en un thug étrangleur pour la gloire de la déesse Kâli, des représentants de la même cause, « le paganisme hindou ».

Cette distinction faite, on peut dire que les « païens » initiés et les philosophes avaient la connaissance du Dieu unique, le créateur et le suprême bien du monde.

Les livres d'Hermès Trismégiste, le Bhagavad-Gîta, Platon, Plutarque, Plotin et beaucoup d'autres sources anciennes le prouvent sans laisser l'ombre d'un doute. La différence entre la religion des initiés et des philosophes dits « païens » et celle de Moïse, tient tout entière dans le fait que celle-ci fit du monothéisme une religion populaire, tandis que celle-là le réserva pour une élite, pour une aristocratie spirituelle, encore qu'elle fût souvent assez nombreuse.

Quant au culte des « dieux » et l'icônolâtrie que ce culte comporte, les « païens » initiés et les philosophes y voyaient la pratique de la théurgie, c'est-à-dire celle du commerce avec des entités, des hiérarchies célestes effectué, soit en s'élevant vers elles, soit en rendant possible leur descente et leur présence sur terre, dans les sanctuaires des temples ou ailleurs. Hermès Trismégiste et Jamblique traitent ce sujet avec une clarté suffisante.

Ainsi Jamblique dit :

« Ils (les Égyptiens) placent l'intelligence pure au-dessus du monde et l'intelligence nue, indivisible, dans tout le monde et une autre intelligence divisée dans toutes les sphères. Ils ne considèrent pas cela par la seule raison, mais ils invitent à monter, à l'aide de la théurgie hiératique, vers les êtres plus élevés et plus parfaits, supérieurs à la fatalité, vers Dieu et le démiurge qui ne mettent en œuvre la matière et n'accomplissent rien que selon la seule exigence du mouvement opportun. Hermès a enseigné cette voie... » (Sur les Mystères des Égyptiens, des Chaldéens et des Assyriens VIII, 4, 5).

Et encore :

« Tous les dieux de la vérité ne sont dispensateurs que des biens, n'ont de commerce qu'avec les hommes de

bien, ne se communiquent qu'à ceux qui ont été purifiés selon la science sacrée et retranchent en ceux-ci toute faute et toute passion. Quand ils resplendissent, tout ce qu'il y a de mauvais et de démoniaque disparaît devant leur supériorité, comme les ténèbres en présence de la lumière, et ne peut plus troubler les théurges; ceux-ci dès lors reçoivent toute vertu, sont parachevés en excellence et en belle ordonnance des mœurs, en même temps qu'affranchis de tout mouvement irrégulier et purifiés de toute inclination athée et impie. » (III, 31).

Voilà les traits principaux de la théurgie du « paganisme » des initiés et des philosophes. Vous trouverez des détails importants aussi dans *De Iside et Osiride* de Plutarque, 77, dans les *Ennéades* de Plotin (IV, 3, 11), dans *Asclepius* d'Hermès Trismégiste (23-24, 37) et dans Proclé, *De la pratique hiératique*.

Il va donc sans dire que le « paganisme » des initiés et des sages, en tant que non dégénéré, n'avait rien à voir avec le culte des démons engendrés collectivement.

Le paganisme des poètes, le paganisme symbolique et mythologique, dans la mesure où il n'était pas une version symbolique de la sagesse et de la magie (théurgie) des mystères, était un *humanisme* universel. Ses « dieux » étaient, à vrai dire, des personnages humains, des héros et des héroïnes divinisés ou poétisés, des prototypes du développement de la *personnalité humaine*, types planétaires et zodiacaux. Ainsi Jupiter, Junon, Mars, Vénus, Mercure, Diane, Apollon, etc., n'étaient point des démons, mais des prototypes directeurs du développement de la personnalité humaine qui, à leur tour, correspondaient aux principes cosmiques planétaires et zodiacaux.

En ce qui concerne la troisième forme du paganisme — le paganisme « naturaliste » —, il était « cosmolâtre », c'est-à-dire qu'il ne dépassait pas les limites de la nature, tout comme la science naturelle d'aujourd'hui. Il était donc « neutre » au point de vue du vrai monde spirituel et des démons. Il acceptait ces derniers comme un *fait* avec lequel il fallait s'arranger. Mais, en s'inclinant devant la nature, il n'engendrait pas de démons, parce que cela aurait été contraire à la nature; la génération des démons présuppose en effet une volonté et une imagination *perverses*.

Reste, enfin, la quatrième forme du paganisme, celle de l'adoration des démons collectivement engendrés, due à la dégénérescence du

paganisme « naturaliste ». C'est cette forme de paganisme où les démons étaient engendrés, adorés et obéis qui a valu au paganisme entier la renommée injuste et calomnieuse de « religion démoniaque ». Les Pères de l'Eglise qui — à peu d'exceptions près — le traitaient comme tel, avaient, il est vrai, surtout à faire avec le paganisme dégénéré. Ils avaient donc quelque raison de voir dans le culte païen populaire de leur temps, soit le culte des démons, soit des fables de poètes. Mais ceux d'entre eux, tel Clément d'Alexandrie, Origène, Saint Augustin, Synésius, qui avaient connaissance du paganisme des initiés et des philosophes (qui est l'essence pure du paganisme comme tel) reconnaissaient que « tous les hommes possédaient une saine anticipation de la doctrine morale » et que, comme le dit Origène,

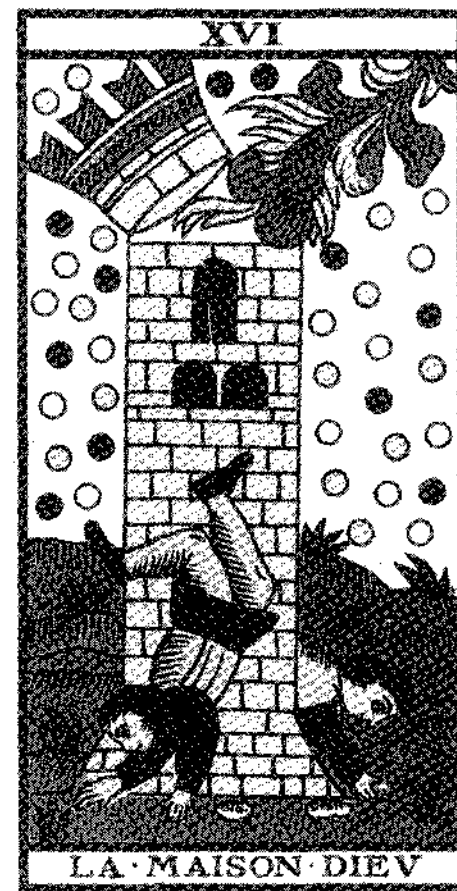
« il n'y a rien d'étonnant à ce que le même Dieu a gravé dans les âmes des hommes ce qu'il a enseigné par les prophètes et par le Seigneur. » (Contra Celsum, I, 4).

Nous sommes loin du paganisme comme adoration des démons.

Pour l'Hermétisme chrétien, il va de soi que, la venue de Jésus-Christ étant l'événement de portée universelle, elle eut une préparation universelle, c'est-à-dire que de même que les prophètes d'Israël jusqu'à Jean Baptiste préparaient sa venue en chair, de même les initiés, les sages et les justes du monde entier préparaient le monde à sa parole et à son esprit. Le Logos incarné était attendu partout où on souffrait, mourait, croyait, espérait, aimait... Les juifs en préparaient l'incarnation, les païens se préparaient à y reconnaître le Logos. Le christianisme a eu des précurseurs partout; le chœur des précurseurs comprend, non seulement les prophètes d'Israël, mais encore les initiés et les sages du paganisme.

XVI

LA MAISON-DIEU



« La Maison-Dieu »

*Mon âme exalte le Seigneur,
Et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur.
Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.
Car voici : désormais toutes les générations me diront bienheureuse...
Il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses.
Il a renversé les puissants de leurs trônes,
Et il a élevé les humbles.
Il a rassasié de bien les affamés
Et il a renvoyé les riches les mains vides.
(Luc, I 46-53).*

*Quiconque s'élève sera abaissé,
et quiconque s'abaisse sera élevé.
(Luc XIV, 11).*

*Il en est du royaume de Dieu comme
quand un homme jette de la semence
en terre; qu'il dorme ou qu'il veille,
nuit et jour, la semence germe et
croît sans qu'il sache comment.
(Marc, 26-28).*

Cher Ami Inconnu,

La génération des démons artificiels et la nature des entités des hiérarchies de la gauche constituaient le thème principal de la Lettre

précédente. On peut se demander, après avoir médité sur tout ce qu'on sait des êtres divers du monde du Mal si, en définitive, étant donné que la chair est innocente et que le noyau de l'être humain est l'image de Dieu, seuls les démons et les entités des hiérarchies de la gauche sont la cause du mal; sans eux il n'y aurait pas de mal dans la vie humaine et dans l'histoire de l'humanité.

Cette question n'est pas nouvelle. Voici ce qu'en dit ORIGÈNE né à Alexandrie vers 184-185.

« Les simples, parmi ceux qui croient au Christ, pensent que tous les péchés quels qu'ils soient, que commettent les hommes, sont l'effet des puissances adverses qui assaillent l'esprit des pécheurs, de telle sorte que, dans ce combat invisible, ces puissances se trouvent victorieuses. Que si le diable n'existait pas, aucun homme ne pécherait.

Pour nous, en regardant la chose avec plus d'attention, nous croyons qu'il n'en est pas ainsi; et nous songeons à ce qui provient manifestement d'un besoin corporel. Doit-on penser que le diable soit en nous la cause de la faim et de la soif? Il n'y a personne, je crois, pour oser l'affirmer. Si donc le diable n'est pas pour nous la cause de la faim et de la soif, qu'en sera-t-il lorsque chaque homme arrivera à l'âge viril et sentira les aiguillons naturels du désir? Il faut sans aucun doute conclure que, comme le diable n'est pas la cause de la faim et de la soif, il ne l'est pas davantage des mouvements qui sont naturels à l'âge adulte. Ainsi est-il certain que ces mouvements n'ont pas le diable pour auteur, de sorte que l'on doit croire que si le diable n'existait pas, nos corps ne connaîtraient pas le désir sexuel.

Voyons maintenant autre chose : comme nous l'avons montré plus haut, l'homme désire sa nourriture non pas à cause du diable, mais en vertu d'un appétit naturel. Pourrait-il se faire que, si le diable n'existait pas, l'humaine expérience employât une telle discipline en prenant la nourriture, qu'elle n'excédât jamais la mesure c'est-à-dire qu'elle ne prit jamais autrement que la chose le demande ou plus que la raison le permet; et qu'il n'arrivât jamais aux hommes de pécher en ce qui regarde la mesure dans la nourriture. Je ne crois

pas, en ce qui me concerne, que les hommes aient pu se garder assez, même si aucune tentation diabolique ne les avait provoqués, pour ne jamais dépasser la mesure et la discipline du manger, avant de les avoir apprises par une longue expérience. Quoi donc? En ce qui regarde la nourriture et la boisson, il nous était possible de pécher, même sans excitation diabolique, si par hasard nous avions été trouvés moins continents ou moins sages : et lorsqu'il s'agit des désirs charnels, doit-on penser qu'il n'arrive rien de semblable? J'estime que le même argument vaut encore à propos des autres passions, de la cupidité, de la colère, de la tristesse, de tout ce qui dépasse la mesure et excède les règles de la tempérance. Il est évident que, comme dans les bonnes choses, la liberté humaine toute seule est par elle-même impuissante à achever le bien (car elle est amenée à la perfection par un secours divin), de même dans le mal, nous recevons des germes de péché de nos tendances naturelles; et lorsque nous ne résistons pas aux premiers mouvements de l'intempérance, alors la puissance ennemie s'empare de cette première faute; et elle nous assaille et nous presse de toute manière pour chercher à étendre notre péché : c'est nous, les hommes, qui fournissons les occasions et les genres des péchés; et ce sont elles, les puissances adverses, qui développent ces germes en long et en large; et sans fin s'il est possible... » (De principiis, III, 2, 1-2).

Voilà donc une réponse nette : il y a dans l'homme — et notamment dans son âme, et non pas dans sa chair — le germe du mal sans quoi la tentation venue du dehors n'exercerait sur lui aucune action. Car la tentation serait impuissante, si elle ne trouvait en l'âme humaine un terrain déjà préparé.

Le XV^e Arcane se rapporte au mal démoniaque, le XVI^e Arcane se rapporte au mal humain, c'est-à-dire au mal qui ne vient pas du dehors, mais a son origine au-dedans de l'âme humaine.

Le malentendu malheureux situant le mal humain inné dans la chair et non dans l'âme est dû à une interprétation, de tendance matérialiste, de l'histoire biblique du Paradis et de la chute. En effet, si le Paradis est entendu comme un lieu terrestre et si la chute est entendue comme ayant lieu au plan matériel, le mal humain inné ne peut s'entendre

autrement que biologiquement héréditaire, c'est alors la chair qui en porte le germe et le transmet de génération en génération. Alors la chair est l'ennemie de l'âme contre laquelle il faut lutter. On lui « donne la discipline », on la flagelle, on l'affaiblit en la privant de nourriture et de sommeil, on la méprise et la maltraite. On a honte de sa chair.

Mais, à vrai dire, la chair aurait plus de raison d'avoir honte de l'âme qui l'habite que celle-ci de la chair. Car la chair est un miracle de sagesse, d'harmonie et de stabilité qui mérite, non pas le mépris, mais l'admiration de l'âme. L'âme peut-elle se vanter de principes moraux aussi stables que l'est, par exemple, le squelette du corps ? Est-elle aussi infatigable et aussi fidèle dans ses sentiments que l'est, par exemple, le cœur de la chair qui bat jour et nuit ? Possède-t-elle une sagesse comparable à celle du corps qui sait harmoniser des choses contraires comme l'eau et le feu, l'air et la matière solide ? Tandis que l'âme est déchirée par des désirs et des sentiments opposés, cette chair « méprisable » sait unir et faire collaborer l'air qu'elle a respiré, la matière solide de la nourriture, l'eau qu'elle a bu et le feu incessant qu'elle produit en elle. Et si ceci ne suffit pas pour changer le mépris en respect, admiration et gratitude, qu'on se souvienne, si on est chrétien, que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a habité cette chair et qu'il l'a honoré au point de s'unir à elle dans l'Incarnation. De même si on est bouddhiste ou brahmaniste, qu'on n'oublie pas que le Bouddha et que Krishna ont, eux aussi, habité cette chair et qu'elle les a bien servis dans l'accomplissement de leur mission.

L'ascétisme négatif, dirigé contre la chair et non pas en vue des choses célestes, est la conséquence pratique de la matérialisation du Paradis et de la chute. Pourtant, le seul fait qu'un chérubin « ait été mis à l'orient du jardin d'Eden agitant une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie » suffit pour démontrer sans l'ombre d'un doute qu'il s'agit d'un plan supérieur au plan terrestre. Ce sont donc les âmes qui ont commis le péché originel et la chair n'y est pour rien.

La chute est antérieure à la vie terrestre de l'humanité; telle est la doctrine hermétique (Hermès Trismégiste, « *Kore kosmou* » 24, 25, 26), reprise par PYTHAGORE et par PLATON et représentée dans les premiers siècles par ORIGENE. ORIGENE enseigna que Dieu avait créé toutes les âmes égales, que, parmi ces âmes, quelques-unes avaient péché dans le monde spirituel et devaient le quitter pour la terre : ce sont les âmes humaines; que d'autres, au contraire, en se tournant vers Dieu, s'étaient perfectionnées et étaient devenues des anges. Mais donnons la parole à ORIGENE lui-même :

« Les hérétiques tirent objection de ce qui se passe sur la terre : certains hommes, disent-ils, ont par droit de naissance un meilleur sort que les autres. Ceux-ci par exemple naissent d'Abraham et en vertu de la promesse; d'autres sont fils d'Isaac et de Rébecca, et celui qui, dès le sein de sa mère supplante son frère est, paraît-il, aimé de Dieu avant de naître. Les uns, plus généralement, naissent parmi les Hébreux, chez qui ils trouvent la science de la loi divine; les autres chez les Hellènes, qui sont, eux aussi, des sages et des savants; d'autres chez les Éthiopiens, qui se nourrissent de chair humaine; d'autres chez les Scythes où le parricide est regardé comme une loi, ou chez les Taures, où l'on immole les étrangers.

Ils nous déclarent donc : s'il y a une telle et si grande variété dans les choses, si la condition de la naissance est si diverse et si multiple qu'il n'y ait plus place pour la faculté du libre arbitre; si de plus ce n'est pas la diversité de nature des âmes qui est la cause de cette situation, de telle sorte qu'une mauvaise nature d'âme serait destinée à une nature méchante, et une bonne à une nature bonne, que reste-t-il sinon de penser que tout cela arrive par hasard et fortuitement ?...

Pour nous, nous ne voulons pas favoriser par notre silence l'insolence des hérétiques, et nous répondrons ainsi, suivant nos forces, à leurs objections. Nous avons montré plus haut, par les Écritures divines, que Dieu, créateur de l'univers, est bon, juste et tout puissant. Lorsque, au commencement, il a créé ce qu'il a voulu créer, c'est-à-dire les natures raisonnables, il n'a pas eu d'autre motif de créer que lui-même, c'est-à-dire sa propre bonté. Puisque, donc, il a été la cause de tout ce qui devait être créé, lui en qui n'existait ni diversité, ni changement, ni impuissance, il a créé égaux et semblables tous ceux qu'il a créés, car il n'y avait pour lui aucun motif de variété et de diversité. Mais parce que les créatures raisonnables elles-mêmes ont reçu la faculté du libre arbitre, l'exercice de cette faculté a entraîné les uns au progrès de leur volonté par l'imitation de Dieu, les autres à la défaillance par la négligence. Telle a été la cause de la diversité parmi les

créatures raisonnables : celle-ci ne provient pas de la volonté ou du jugement du Créateur mais du libre arbitre de chacune d'elles...

Ainsi, le Créateur ne paraîtra pas injuste, puisqu'il met chacun à sa place suivant ses mérites, et l'on n'attribuera pas au hasard le bonheur ou le malheur des hommes à leur naissance, et l'on ne croira pas non plus à l'existence de plusieurs créateurs ou de plusieurs sortes d'âmes. » (De principiis, II, 9, 5-6).

La doctrine selon laquelle l'âme préexistante dans la sphère terrestre a pris en soi le germe du mal en ayant péché, a pour conséquence pratique l'ascétisme positif, c'est-à-dire celui de l'expiation et de la réunion de l'âme avec Dieu.

L'ascèse positive ne lutte pas contre la chair mais contre le germe du mal en l'âme en vue de sa réunion avec Dieu. Si, par exemple, Thérèse NEUMANN n'a eu, pendant des dizaines d'années, d'autre nourriture que l'hostie du Sacrement de la Sainte Communion, ce n'était point parce qu'elle luttait contre la chair ou la méprisait, mais parce qu'elle vivait réellement du Saint Sacrement sans préjudice à la santé de son corps. Et si, par exemple, un autre passe une nuit en prière sans sommeil, il ne le fait point pour priver le corps du repos, mais pour s'unir à Dieu en prière. Saint Martin avait donné son manteau au pauvre, non pas parce qu'il voulait faire souffrir sa chair du froid, mais parce qu'il voulait mettre fin à la souffrance de son prochain, dont la chair était privée de protection contre le froid. Saint Antoine s'était rendu au désert, non pas pour y faire souffrir sa chair, mais pour y être seul en présence de Dieu. Le moine renonce au mariage, non pas parce qu'il hait l'amour, les femmes et les enfants, mais parce qu'il est embrasé de l'amour de Dieu et qu'il n'y a pas de place en lui pour un autre amour.

L'ascèse positive est universelle. Tout le monde la pratique. Un savant qui s'enferme dans son cabinet en vue de la poursuite de ses études, le fait parce qu'il est épris de la vérité et non pas parce qu'il veut priver sa chair du soleil, de l'air frais et des autres bienfaits ou plaisirs du monde. La ballerine jeûne beaucoup pour maintenir son corps svelte et souple. Le médecin interrompt son sommeil de nuit s'il est appelé chez un malade. Le missionnaire habite une hutte misérable d'un village nègre et il a voulu cela, non parce qu'il aime la misère, mais parce qu'il veut la partager avec ses frères.

Le principe de l'ascèse positive se trouve énoncé d'une manière on ne peut plus claire dans l'Évangile :

« Le royaume des cieux est encore semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache; et, dans sa joie, il va rendre tout ce qu'il a, et achète ce champ.

Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Il a trouvé une perle de grand prix; et il est allé vendre tout ce qu'il avait, et l'a achetée. » (Matthieu XIII, 44-46).

L'ascèse positive est donc l'échange du bon pour le meilleur.

Revenons maintenant au problème de savoir ce qu'est le mal humain inné.

C'est *ahamkara*, le sentiment du moi, dû à *avidyā*, l'ignorance primordiale, causée par le pouvoir de protection (*viksepa-çakti*), associé au pouvoir d'obnubilation (*āvṛti-çakti*) et qui consiste en l'identification illusoire du Soi véritable (*âtman*) avec le moi empirique — comme c'est clairement attesté par la révélation (*çruti*), l'expérience authentique directe (*pratyakṣa*), la tradition (*smṛti*) et l'inférence (*anumāna*), répond la sagesse ancienne de l'Inde par la bouche de *Çamkara*, l'auteur de son résumé et de sa synthèse (« *Viveka-cūdā-maṇi* », 105-107, 111-113 et 343-346).

C'est le désir (*tanha*), engendré par l'ignorance (*avidyā*) qui consiste en ce qu'on attribue le rôle de centre à une construction mentale illusoire du « moi », tandis que le centre est nulle part ou partout, répond le Bouddhisme (La *Prāṇapāramitā* de Nāgārjuna).

L'autre courant de la tradition — l'aile droite de l'entité de la Sagesse, si vous voulez —, le courant occidental égypto-judéo-chrétien, donne une autre réponse. D'après lui, le mal humain inné n'est pas dû à l'ignorance primordiale (*ἀγνοια*), mais bien au *péché de la connaissance* par soi-même, au lieu de la connaissance reçue de Dieu. Les traités de l'Hermétisme pré-chrétien (*Korè Kosmou* et *Poimandres*) et la Bible (la *Genèse*) sont d'accord sur le fait que c'est le *péché originel* qui est sous-jacent au mal humain inné.

Les traités hermétiques et la Bible font état du péché originel commis au ciel (Hermétisme) ou au paradis (la Bible) avant la chute originelle (la *πρώτη καθόδος*), et aussi bien l'Hermétisme pré-chrétien que la Bible décrivent ce péché originel comme l'acte de désobéissance envers Dieu, c'est-à-dire la séparation de la volonté humaine de celle de Dieu et le désaccord entre ces deux volontés, causé par le désir d'un autre type de savoir que celui de la révélation et d'un autre sujet du savoir que Dieu et sa révélation par le monde.

Parmi les textes hermétiques, c'est la *Korè Kosmou* qui parle de la manière la plus explicite du péché antérieur à la chute et dont la chute est la conséquence et le châtiment. Voici le texte pertinent :

« 18. Ayant ainsi parlé, Dieu, qui est aussi mon seigneur, après avoir mélangé les deux autres éléments congénères, l'eau et la terre, prononcé pareillement sur eux certaines formules secrètes, puissantes encore, mais non pas semblables aux premières, et après avoir bien agité le mélange et lui avoir insufflé une force vivifiante, prit la croûte qui flottait semblablement à la surface et qui était devenue de bonne teinte et bien coagulée, et en façonna les signes zodiacaux à forme humaine.

19. Quant au résidu du mélange, il l'abandonna aux âmes qui avaient déjà progressé, à ces âmes qui avaient été invitées à entrer dans les séjours des dieux, aux lieux voisins des astres, chez les démons sacrés, disant : " Créez mes enfants, rejetons de mon être, recevez ces résidus de mon industrie, et que chacun se façonne quelque chose qui correspond à sa nature : voyez, je veux encore vous offrir ces objets qui vous serviront de modèles "; et ayant repris en mains le mélange, 20. il disposa, avec ordre et beauté, l'accordant aux mouvements psychiques, la parure (Κόσμος) du zodiaque, après avoir exactement ajusté, en complément aux signes anthropomorphes du zodiaque, ceux qui suivent, pour ainsi dire des animaux, auxquels il accorda aussi les qualités actives bien connues et un souffle capable de tout art, générateur de tous les événements de portée universelle qui devaient se succéder à jamais.

21. Et Dieu s'en fut sur la promesse d'attacher aux ouvrages visibles des âmes le souffle invisible et, à chacun, une substance d'homoïogénèse, en telle manière qu'il engendre à son tour d'autres êtres pareils à lui-même et qu'elles ne soient plus elles-mêmes dans la nécessité de produire rien d'autre que ce qu'elles ont fabriqué en premier lieu. »

« 22. Que firent donc les âmes, ô ma mère ? »

Et Isis dit : « Ayant pris ce qui avait été mélangé de la

matière, mon fils Horus, d'abord elles cherchaient à le comprendre, elles adoraient la mixture œuvre du Père et se demandaient de quoi elle avait été composée; or cela ne leur était pas facile à reconnaître. Ensuite, au vrai, de ce qu'elles se fussent livrées à cette recherche même, la terreur les gagnait d'encourir la colère du Père, et elles se tournèrent vers l'exécution de ses ordres... (suit le façonnement des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons et reptiles par les âmes).

24. Et ces âmes, mon enfant, comme si elles avaient accompli un exploit, d'ores et déjà s'armaient d'une audace indiscrete (ou " curiosité insolente "), et transgressaient les commandements; elles quittaient maintenant leurs propres sections et dépôts et ne consentaient plus à demeurer en un seul lieu, mais ne cessaient de se mouvoir : continuer d'être attachées à une seule résidence, elles le regardaient comme une mort;

25. ...ce comportement des âmes n'échappait pas non plus au Seigneur et Dieu de tout l'univers, et il recherchait pour elles une punition et une chaîne qui leur fut pénible à supporter. Et de fait, il plut au Chef et Souverain Maître de toutes choses de fabriquer l'organisme de l'homme afin que, dans cet organisme, la race des âmes subit à jamais son châtiment ! »

Il y a lieu de signaler les faits saillants de ce texte : les âmes sont chargées du façonnement des animaux sur leurs modèles célestes du zodiaque; mais au lieu de s'acquitter de cette œuvre synthétique, elles « adoraient la mixture, œuvre du Père et se demandaient de quoi elle avait été composée », c'est-à-dire qu'elles s'adonnaient à l'analyse, préférant la connaissance analytique à l'œuvre créatrice synthétique; ce qui eut pour conséquence qu'elles changèrent leur attitude fondamentale de la verticale (Dieu-âme) pour l'attitude horizontale (âme-monde) et « ne cessèrent de se mouvoir » dans l'horizontale, tandis qu'« elles regardaient comme une mort » le fait de « continuer d'être attachées à une seule résidence » c'est-à-dire à l'immobilité de la verticale.

Comparons maintenant ces faits saillants avec ceux du récit biblique. Là, l'homme est placé par Dieu dans le jardin d'Eden, il est appelé à l'œuvre créatrice « de le cultiver et de le garder ». Il vit sous la loi de la verticale. Il goûte les fruits de tous les arbres, c'est-à-dire les méthodes des extases et enstases de la prière, de la méditation et de la

contemplation qui élèvent l'âme à Dieu. Une seule défense : ne pas « manger » le fruit d'un seul « arbre », l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où il en mangera, il mourra. L'homme au Paradis donna des noms à tous les animaux « que Dieu fit venir vers l'homme », « afin que tout animal portât le nom que lui donnerait l'homme ». Enfin, mûs par le désir « d'avoir les yeux ouverts et d'être comme des dieux, connaissant le bien et le mal », Adam et Eve mangèrent de l'arbre défendu et furent chassés du jardin d'Eden pour cultiver la terre.

La similitude, sinon l'identité, des deux narrations saute aux yeux. Ici et là il s'agit du péché de la « curiosité insolente » (ou « audace indiscrete »); ici et là l'homme suit le désir « d'avoir les yeux ouverts et d'être comme des dieux »; ici et là l'homme s'acquitte d'une tâche magique créatrice à l'égard des animaux; ici et là l'homme change son attitude fondamentale de la verticale en horizontale; le résultat est qu'il s'incarne et subit les conséquences de l'incarnation : la douleur, le travail et la mort.

En ce qui concerne les points de différence entre les deux récits -- les âmes façonnent les animaux, l'homme ne leur donne que leur nom; « les lieux voisins des astres », le jardin d'Eden; la multitude des âmes, Adam et Eve; l'arbre de la connaissance du bien et du mal, la composition du mélange du Père --; on les comprend aisément si on se rend compte de la différence qu'il y a en général entre la *Genèse* de Moïse et le traité *Korè Kosmou*. Celui-ci enseigne, c'est-à-dire donne l'exposition d'un enseignement, tandis que celle-là raconte les faits de l'aube de l'histoire du monde et de l'humanité. L'un est un *commentaire* du monde, tandis que l'autre en est la *chronique*. C'est pourquoi dans la *Korè Kosmou* même les faits et les événements sont présentés d'une manière intellectualisée, c'est-à-dire en tant et autant qu'ils énoncent des idées avec clarté suffisante. Quant au récit de la *Genèse*, il ne fait que présenter à l'esprit du lecteur, avec force magique, les faits pertinents de l'histoire spirituelle du monde et de l'humanité. Le *Korè Kosmou* veut convaincre, tandis que la *Genèse* éveille les réminiscences profondes du passé lointain qui dorment dans les tréfonds de l'âme, la mémoire de l'inconscient collectif aurait dit JUNG.

Etant un texte magique, la *Genèse* ne dit pas que l'homme « façonna » les animaux, mais qu'il leur « donna des noms ». Or le « nom » est, dans le langage de la magie, le principe formatif. Donner un nom veut dire, en magie, assigner une mission, charger d'une fonction et rendre en même temps capable de s'en acquitter. L'homme,

d'après la *Genèse*, donna aux animaux, créés par Dieu, leurs missions et fonctions spécifiques sur le plan de la réalisation, ce qui comportait un organisme spécifique. Il les façonna, en leur donnant des noms au plan de la réalisation.

Quant aux « lieux voisins des astres » et le jardin d'Eden, le récit biblique est ici encore magique : il ne vise pas tant à répondre à la question « où dans le cosmos l'humanité se trouvait-elle avant la chute primordiale ? » qu'à la question : « que faisait-elle et que se passait-il autour d'elle avant la chute ?

Or la réponse de la *Genèse* est qu'elle fut placée dans un jardin « pour le cultiver et pour le garder ». Cela veut dire que l'aube de l'humanité n'eut lieu ni dans le désert où rien n'arrive, ni encore dans la jungle où tout pousse et croît sans contrôle régulateur et directeur de l'esprit, ni enfin dans les conditions de la cité ou de la ville où rien ne pousse et ne croît mais où tout se fait et est fait par l'esprit régulateur et directeur. Le « jardin » est donc l'état du monde où il y a coopération et équilibre entre l'esprit et la nature, tandis que le « désert » est l'état de la passivité immobile, aussi bien de la nature que de l'esprit, la « jungle » est l'état de l'activité de la nature seule, et la « ville », enfin, est celui de l'activité de l'esprit seul. On dirait, en faisant usage du langage philosophique de l'Inde, que le « jardin » correspond à l'état *sattvique* de la nature (*prakriti*) envers l'esprit (*purusha*).

Et c'est dans un tel milieu « *sattvique* » -- ou « jardin » -- que l'humanité fut placée et que lui fut assigné sa mission primordiale et éternelle, celle de cultiver et de garder ce « jardin ».

Arrêtons-nous ici, cher Ami Inconnu, pour reprendre haleine devant la portée grandiose de cet énoncé serré et lapidaire de la *Genèse*. La mission primordiale et éternelle de l'humanité est donc de cultiver et de garder le « jardin » c'est-à-dire le monde en état de coopération et d'équilibre entre l'esprit et la nature ! Quel monde de contenu se trouve renfermé en germe dans cet énoncé ! Que de lumières spirituelles, morales et pratiques, mystiques, gnostiques et magiques en jaillissent lorsqu'on ouvre son esprit et son cœur à la touche de cet énoncé-germe !

On comprend alors, dans une fraction de seconde, qu'il ne faut ni faire ni laisser faire; ni bâtir des systèmes de pensée, ni laisser passer par la tête toute pensée, sans contrôle; ni s'adonner aux exercices de l'entraînement occulte, ascétique ou mystique, ni se passer de l'effort constant et continu; -- qu'il faut travailler -- et laisser croître; penser -- et attendre la croissance et le mûrissement de la pensée;

que la parole magique doit être accompagnée et suivie du *silence magique*; qu'il faut, en un mot, *cultiver et garder* !

Cultiver et garder. La Culture et la Tradition. Vouloir et oser, savoir et se taire.

Voilà l'essence et la mission de l'Hermétisme qui est le souvenir œuvrant dans le tréfonds de nos âmes de la mission primordiale et éternelle de l'humanité, celle de cultiver et de garder le jardin inoublable de l'aube de l'humanité. Il y a des « arbres » à cultiver et à garder dans ce jardin-là. Des méthodes ou des voies de l'union de la Terre et du Ciel, l'arc-en-ciel de la Paix entre ce qui est en bas et ce qui est en haut. L'Inde appelle ces méthodes ou voies de l'union « Yoga », et elle enseigne le hatha-yoga, le jnana-yoga, le bhakti-yoga, le karma-yoga, le tantra-yoga, le mantra-yoga et le raja-yoga, c'est-à-dire l'union par la respiration et le mouvement circulatoire de la vie (prana), l'union par la pensée, l'union par le sentiment, l'union par la conduite, l'union par l'amour, l'union par la magie de la parole et l'union par la volonté.

L'Élan Noir (Black Elk), le gardien de la pipe sacrée de la tribu des Sioux, aveugle à cause de son âge avancé, avait révélé à Joseph EPES BROWN (*The sacred Pipe*) les sept rites ou sept voies de l'union de l'homme avec le Père (qui est le Grand Esprit) et la Mère (qui est la Terre) traditionnels chez les Sioux et qui constituent l'âme de la vie spirituelle des tribus peaux-rouges de la côte du Golfe du Mexique jusqu'au Maine vers le Nord et de Georgia jusqu'à Idaho vers l'Ouest.

Mais en ce qui nous concerne, nous autres hermétistes chrétiens, les « arbres » ou « yogas » du jardin que nous voulons cultiver et garder nous sont donnés dans les « sept colonnes de la maison que la Sagesse a bâtie », c'est-à-dire dans les sept « jours » de la Création (y compris le sabbat), les sept miracles de l'Évangile de Saint Jean, les sept paroles de Jésus-Christ commençant par « je suis » et, enfin, les sept Sacrements de l'Église.

Tels sont les « arbres » du jardin que nous cultivons et gardons, c'est-à-dire les mystères de l'union de ce qui est en bas avec ce qui est en haut : mystiques, gnostiques, magiques et hermétiques. Car la mystique, la gnose, la magie et la science hermétique sont les quatre branches du « fleuve » qui sort de notre jardin d'Eden « pour l'arroser » et c'est « de là qu'il se divise en quatre bras. »

Imitons donc avec respect et gratitude, aussi bien Swami Vivekananda de l'Inde que l'Élan Noir des Sioux de l'Amérique du Nord en ce qui concerne leur fidélité à leur tâche de cultiver et de garder ce que la Providence a bien voulu leur confier du souvenir du jardin d'Eden,

en cultivant et en gardant avec la même fidélité ce que la Providence a bien voulu nous confier du souvenir du même jardin. Et ne nous soucions point du sort de ceux dont la Culture et la Tradition diffèrent des nôtres; Dieu, qui voit tout, n'oubliera certainement pas de couronner la tête de tout cultivateur et gardien fidèle de Son jardin.

Un autre point de différence entre le *Korè Kosmou* et la *Genèse* est la multitude des âmes, d'un côté, et Adam-Eve, de l'autre. Ici encore la différence s'explique par la nature quasi « philosophique » du *Korè Kosmou* et magique de la *Genèse*. Le *Korè Kosmou* a en vue les *substances*, tandis que la *Genèse* parle de l'*acte*. Au point de vue de la substance, il y avait une multitude d'âmes qui causèrent et subirent la chute; au point de vue de l'acte, elles ne faisaient qu'un, puisque leur acte était un, ayant été commis collectivement. Et c'est Adam-Eve qui le commit.

Or il y a deux réponses à la question : qu'est donc le mal humain inné ? L'une — donnée par l'aile gauche de la Sagesse traditionnelle — est « l'ignorance »; l'autre — donnée par l'aile droite de la Sagesse traditionnelle — est le *péché de la connaissance illicite*.

Contradiction ? Oui et non. Les deux réponses se contredisent en tant qu'ignorance et connaissance s'opposent, mais elles s'accordent en tant que l'ignorance innée est la conséquence d'un péché originel de la volonté éprise du désir de remplacer la connaissance due à la révélation par une connaissance due à l'expérimentation. Il y a bien différence, mais il n'y a point de contradiction. La différence consiste en ce que la tradition orientale met l'accent sur l'*aspect cognitif* du fait du désaccord entre la conscience humaine et la réalité cosmique, tandis que la tradition occidentale le met sur l'*aspect moral du même fait*.

La tradition orientale voit dans le mal humain inné une sorte de malentendu ou de méprise de l'entendement où la conscience se méprend sur la personnalité empirique — le corps et la vie psychique s'y rapportant — pour le Soi véritable qui est immuable et éternel, tandis que la tradition occidentale y voit la conséquence du péché qui est d'avoir voulu être « comme les dieux connaissant le bien et le mal » c'est-à-dire l'acte qui *défigure* la « ressemblance » de Dieu bien que l'image — qui correspond au « Soi véritable » des Orientaux — soit restée intacte. Et c'est le « moi empirique » qui porte les traits défigurés dûs au péché originel. Il y est donc question, non de l'identification erronée du Soi véritable (ou « image de Dieu ») avec le « moi empirique » mais de ce dernier en tant que défiguré. L'identification serait parfaitement justifiée si le « moi empirique » était resté la

« ressemblance de Dieu », c'est-à-dire s'il n'était pas défiguré à la suite de la Chute.

En d'autres termes, la différence est la suivante : dans la tradition orientale on aspire au *divorce* pour le mariage du « Soi véritable » et du « moi empirique », tandis que la tradition occidentale regarde ce mariage comme indissoluble. Le « Soi véritable », d'après la tradition occidentale, ne peut ni ne doit se débarrasser du « moi empirique », en le répudiant. Les deux sont liés par des liens indissolubles pour l'éternité et doivent accomplir ensemble l'œuvre du rétablissement de la « ressemblance de Dieu ». Ce n'est pas la liberté du divorce mais celle de la réunion qui est l'idéal de la tradition occidentale.

C'est au sein de la *volonté* que le péché originel eut lieu et causa la chute. La *Genèse* décrit ce péché de la volonté comme le désir de s'arroger la connaissance du bien et du mal, de devenir « comme des dieux ».

Mais la *Genèse* ne se borne pas à la première étape de la chute — bien qu'elle soit l'étape décisive — dans le Paradis : elle ajoute trois étapes ultérieures, notamment le *fratricide de Caïn*, la *génération des Géants* et la construction de la *tour de Babel*.

Bien que ces trois étapes ultérieures ne soient que le développement quasi logique du péché originel commis dans le Paradis, elles constituent néanmoins des étapes nouvelles en ce qui concerne la *réalisation* du péché originel dans le domaine *terrestre* de l'histoire spirituelle de l'humanité. Car le fratricide de Caïn est le phénomène primordial contenant le germe de toutes les guerres, les révolutions et les révoltes futures de l'histoire du genre humain. La génération des Géants est le phénomène primordial (« Urphänomen » de GOETHE) le germe proto-historique de toutes les prétentions futures dans l'histoire du genre humain des individus, des groupes et des peuples à jouer des rôles de dominateurs et de souverains divins, ainsi que toutes les prétentions à être des surhommes. Les Césars qui s'arrogeaient l'autorité et les honneurs divins, le surhomme (« Übermensch ») de NIETZSCHE, ainsi que les divers « Führers » fascistes et communistes de notre siècle, ne sont que des manifestations particulières du « gigantisme » primordial dont parle la *Genèse*. Et la construction de la tour de Babel de la *Genèse* est le phénomène primordial contenant en germe toutes les tendances futures de l'histoire du genre humain à la conquête du Ciel au moyen des forces acquises et développées sur terre.

Au fond du fratricide de Caïn se trouve la révolte du « moi inférieur » contre le « Soi véritable », de la « ressemblance » déchue

contre l'« image » intacte. Au fond de la génération des géants se trouve le mariage du « moi inférieur » avec des entités des hiérarchies déchues, au lieu du mariage avec le « Soi véritable ». Et au fond du bâtiment de la Tour de Babel se situe la volonté collective des « moi inférieurs » qui est d'achever le remplacement du « Soi véritable » des hiérarchies célestes et de Dieu par une superstructure de portée universelle fabriquée par eux.

La révolte, la possession et la substitution du fabriqué au révélé, à ces trois péchés correspondent trois « chutes » ou trois effets. Caïn qui tua son frère Abel, devint *exilé, errant*; la génération des géants fut suivie par le *déluge*; le bâtiment de la tour de Babel eut comme effet *la foudre de la « descente de l'Éternel »* qui « dispersa loin de là sur la face de toute la terre » les bâtisseurs et « confondit leur langage » afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres.

De même que la construction de la Tour de Babel est le résumé des étapes précédentes du péché — la révolte et du « gigantisme » —, de même l'effet de cette construction de la tour de Babel — la foudre dispersant les bâtisseurs et confondant leur langage —, est le résumé des effets des deux péchés précédents. C'est pourquoi, semble-t-il, la seizième Lame des Arcanes Majeurs du Tarot ne représente que la tour frappée par la foudre et fait abstraction du déluge et de l'exil de Caïn. Car cela suffit pour révéler au méditant sérieux l'*Arcane* synthétique du rapport entre la volonté et le sort, entre ce qu'on veut et ce qui arrive.

Errer est le sort inévitable de la révolte du « moi inférieur » contre le « Soi supérieur »; *être noyé* est le sort de la prétention d'être surhomme, et *être frappé par la foudre* est le sort aussi inévitable que les deux précédents, de la construction, collective ou individuelle, d'une tour de Babel.

L'*Arcane* « Maison-Dieu » enseigne une *loi* générale et universelle qu'il présente sous la forme synthétique de la tour de Babel. Loi générale et universelle, cela veut dire qui opère aussi bien dans la biographie individuelle que dans celle de l'humanité, aussi bien dans le passé et dans le présent que dans l'avenir. D'après cette loi, celui qui se révolte contre son « Soi supérieur » ne vivra plus sous la loi de la *verticale* mais sous celle de l'*horizontale*, c'est-à-dire qu'« il sera errant et vagabond sur la terre ». Celui qui s'unit à une entité des hiérarchies déchues au lieu de son « Soi supérieur », au point d'être possédé, sera *noyé*, c'est-à-dire qu'il succombera à la folie. Cela est arrivé à NIETZSCHE, l'auteur inspiré des œuvres chantant le surhomme et l'Anté-Christ; cela est également arrivé à l'humanité au temps où

« les géants étaient sur la terre », « ces héros qui furent fameux dans l'antiquité ». Car le déluge inonda la terre, non seulement d'eau, mais encore de cette autre « eau » qui noie la conscience et la mémoire, cette même « eau » d'oubli qui inonda NIETZSCHE. C'est ainsi qu'une civilisation très avancée de l'Atlantide fut noyée dans l'oubli, tout comme le continent, berceau de cette civilisation, fut englouti par les eaux. C'est ainsi que des tribus et des peuplades nomades « primitives », c'est-à-dire déshéritées de leur passé et contraintes à tout recommencer, commençaient à habiter des cavernes ou à camper sous des arbres. Il y eut jadis des royaumes puissants et des villes magnifiques en Afrique, mais leurs descendants en avaient perdu le souvenir et s'adonnaient entièrement à la vie quotidienne des tribus « primitives », à la vie de chasse, de pêche, de petite agriculture et de guerre... Chez les indigènes Australiens, l'oubli était encore plus complet.

De même, celui qui bâtit une « tour » pour remplacer la révélation du Ciel par ce qu'il a fabriqué lui-même, sera frappé par la foudre, c'est-à-dire qu'il lui arrivera l'humiliation d'être réduit à sa propre subjectivité et à la réalité terrestre.

J'ai déjà parlé de la « loi de la tour de Babel » à propos de certaines pratiques occultes visant à atteindre une sorte d'immortalité au moyen de la *cristallisation*, de l'énergie émanant du corps physique, dans la treizième Lettre sur le Tarot. Il s'agissait là de la construction d'une « tour de Babel » individuelle, fabriquée à partir de « doubles » superposés et s'élevant du corps physique vers le haut.

Il n'était question que de la *construction* et non pas de l'autre aspect de cette loi, celui de la « foudre ». C'est sous le titre du XVI^e Arcane Majeur du Tarot qu'il y a lieu de traiter la loi entière, c'est-à-dire aussi bien son aspect de « construction » que celui de la « foudre ».

Nous venons de signaler que la loi de la « tour de Babel » est universelle, c'est-à-dire qu'elle opère aussi bien dans la biographie individuelle que dans celle de l'humanité et même des autres hiérarchies. La pointe de cette loi est que toute activité autonome d'en bas se rencontre inévitablement avec la réalité divine d'en haut. Ce qu'on a bâti par l'effort autonome du « moi » inférieur devra, tôt ou tard, être confronté avec la réalité divine et subir les effets de la comparaison avec elle. La loi — ou l'Arcane — de la « tour de Babel » se manifeste, par exemple, dans le fait du *Purgatoire* après la mort. Car tout homme qui n'est pas un saint ou un juste accompli bâtit une sorte de « tour de Babel » qui lui est propre. Ses actions, opinions

et aspirations autonomes ou personnelles constituent un « monde privé » qu'il a bâti et qu'il porte en soi dans le monde spirituel après sa mort. Ce monde subjectif doit donc passer par l'épreuve de la rencontre avec la réalité trans-subjective spirituelle, la foudre. Et cette rencontre de la subjectivité avec la réalité spirituelle constitue l'essentiel de l'état post mortem connu sous le nom de « purgatoire ».

Le purgatoire est donc l'état de l'âme qui voit les actions, les opinions et les aspirations de sa vie passée sous le vrai jour de la Conscience trans-subjective. Personne ne la juge; c'est elle-même qui se juge dans la lumière de la conscience complètement éveillée.

On parle souvent des « ténèbres » dans lesquelles l'âme se plonge en entrant dans le purgatoire, et encore du « confinement solitaire » qu'elle y subit. Il y a quelque vérité dans ces descriptions de l'état de l'âme au purgatoire. Vue *d'en dehors*, l'âme qui entre au purgatoire disparaît de la vue des autres âmes et se plonge ainsi dans les ténèbres de l'invisibilité et de l'inaccessibilité. En ce sens, c'est-à-dire du point de vue de son inaccessibilité, on peut bien dire de l'âme au purgatoire qu'elle subit le « confinement ». Car elle est en dehors des contacts et des rapports avec les êtres « libres » du monde spirituel.

Mais vue de l'intérieur d'elle-même, l'âme qui entre au purgatoire est plongée dans la lumière absolue de la Conscience trans-subjective qui, étant trop lumineuse, semble l'envelopper de ténèbres. Du même coup l'âme est amenée à se concentrer tellement qu'elle devient inaccessible à tout le monde.

Comment s'opère la purification de l'âme au purgatoire, quelle est la nature des ténèbres et du confinement qu'elle subit, enfin, quels sont les fruits de cet état ? Personne n'en donne une idée plus claire et une description plus digne de foi que Saint Jean de la Croix dans sa *Nuit obscure*. Les chapitres où il traite de la « nuit obscure de l'esprit » nous donnent une analogie aussi proche que possible de l'état de l'âme au purgatoire.

« Cette nuit obscure est une influence de Dieu dans l'âme qui la purifie de ses ignorances et de ses imperfections habituelles, aussi bien naturelles que spirituelles. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, pourquoi cette lumière divine, qui d'après nous éclaire l'âme et la purifie de ses ignorances, est-elle appelée par l'âme une nuit obscure ? A cela on répond que c'est pour deux motifs que cette divine Sagesse, non seulement est pour l'âme une nuit

pleine de Ténèbres, mais encore une peine et un tourment. Le premier, c'est l'élévation de la Sagesse divine qui dépasse la capacité de l'âme et par cela même est pleine d'obscurité pour elle. Le second, c'est la bassesse et l'impureté de l'âme, ce qui fait que cette lumière est pour elle pénible, douloureuse et même obscure.

Il en est ici comme de la lumière naturelle : plus elle est claire, plus elle éblouit et obscurcit la pupille du hibou; plus on veut fixer le soleil en face, et plus on éblouit la puissance visuelle et on la prive de lumière; cette lumière dépasse la faiblesse de l'œil.

De même quand cette divine lumière de la contemplation investit l'âme qui n'est pas encore complètement éclairée, elle produit en elle des ténèbres spirituelles, parce que non seulement elle la dépasse, mais parce qu'elle la prive de son intelligence naturelle et en obscurcit l'acte... La grande lumière surnaturelle de cette contemplation paralyse les forces privées et naturelles de l'entendement... La cause c'est que, quand Dieu fait descendre de lui-même sur l'âme qui n'a pas encore été transformée quelque splendide rayon de sa Sagesse cachée, il produit dans l'entendement de profondes ténèbres.

La souffrance de l'âme qui provient de son impureté est immense quand elle est véritablement investie de cette divine lumière. Quand en effet, cette pure lumière investit l'âme, c'est pour en chasser les impuretés; et alors l'âme se reconnaît si impure et si misérable qu'il lui semble que Dieu s'élève contre elle, et qu'elle-même s'élève contre lui. Comme elle s' imagine alors qu'elle est rejetée de Dieu, elle éprouve tant de peine et tant de chagrin qu'elle passe par l'une des épreuves les plus sensibles auxquelles Job ait été soumis. Il disait en effet : Pourquoi m'avez-vous mis en opposition avec vous et suis-je devenu un fardeau pour moi-même ? (Job, VII, 20). L'âme en effet, bien que se trouvant alors dans les ténèbres, voit clairement son impureté à l'aide de cette limpide et pure lumière; elle reconnaît clairement qu'elle n'est digne ni de Dieu ni d'une créature quelconque. Ce qui l'afflige le plus, c'est la

pensée qu'elle n'en sera jamais digne et que désormais il n'y a plus de bonheur pour elle.

Le second tourment de l'âme en cet état vient de la faiblesse de sa nature, morale et spirituelle. Comme cette divine contemplation investit l'âme avec quelque vigueur dans le but de la fortifier et de la dompter peu à peu, elle fait éprouver à sa faiblesse une peine si profonde qu'elle semble sur le point de défaillir... Alors le sens et l'esprit sont pour ainsi dire opprimés par un poids immense et invisible; ils souffrent et endurent une telle agonie qu'ils regarderaient la mort (l'anéantissement) comme un soulagement et un bonheur. »

« Voilà une chose digne d'admiration et de compassion. La faiblesse et l'impureté de l'âme sont telles qu'elle sent la main du Seigneur très pesante et très opposée à sa nature, quand d'elle-même elle est pourtant si douce et si suave qu'il ne la laisse point s'appesantir ni peser sur elle; il ne fait que la toucher, et encore il agit par miséricorde, car son unique but est d'accorder à l'âme des faveurs et non de la châtier. »

« Voici un rayon de soleil qui entre par la fenêtre. Plus il est pur et dégagé d'atomes, moins il est visible; plus au contraire il y a d'atomes et de poussière dans l'air, plus il semble perceptible à l'œil. Le motif de ce phénomène c'est que ce n'est pas la lumière que l'on voit en elle-même, elle n'est que le moyen par lequel nous voyons tout ce qu'elle éclaire, et nous ne la voyons que par la réverbération qu'elle produit autour d'elle, sans cela on ne la verrait pas... Voilà ni plus ni moins ce que produit ce divin rayon de la contemplation dans l'âme. En investissant l'âme de sa lumière, il dépasse les forces naturelles, il la met dans les ténèbres; il la prive de toutes les connaissances et affections naturelles qui lui étaient venues par l'intermédiaire de la lumière naturelle; et de la sorte non seulement il la met dans les ténèbres, mais il dépouille encore ses puissances comme ses tendances spirituelles et naturelles. C'est en la laissant ainsi dans le dépouillement et les ténèbres qu'il la purifie et l'éclaire de sa divine lumière; l'âme ne s'en doute pas; elle se

croit toujours dans les ténèbres. C'est ce que nous avons dit du rayon de soleil qui, tout en se trouvant au milieu de l'appartement reste invisible pour nous, s'il est pur et ne rencontre pas quelque objet qui le reflète. Mais quand cette lumière spirituelle qui investit l'âme rencontre quelque objet qui la reflète, c'est-à-dire un point de perfection spirituelle qu'il s'agit de comprendre, si petit qu'il soit, ou un jugement vrai ou faux qu'il faut porter, aussitôt elle le voit et le comprend beaucoup plus clairement qu'avant d'avoir été plongée dans ces ténèbres. De même la lumière spirituelle qu'elle possède l'aide à connaître avec facilité l'imperfection qui se présente... »

« Le feu divin de l'amour de contemplation qui, avant de s'unir l'âme et de la transformer en soi, la purifie tout d'abord de tous ses éléments contraires. Il en fait sortir toutes ses souillures; il la rend noire, obscure; aussi apparaît-elle pire qu'avant, beaucoup plus laide et abominable que précédemment. Comme cette divine purification chasse toutes les humeurs mauvaises et vicieuses qui étaient très enracinées et établies dans l'âme, celle-ci ne les voyait pas; elle ne s'imaginait pas qu'il y eût tant de mal en elle, et maintenant qu'il s'agit de les chasser et de les détruire, on les lui met sous les yeux. Elle les voit très clairement à l'éclat de cette obscure lumière de divine contemplation; mais elle n'est pas pour cela pire en elle-même et devant Dieu. Néanmoins, comme elle voit alors en elle-même ce qu'elle n'y découvrait pas précédemment, il lui semble évident que non seulement elle est indigne du regard de Dieu, mais qu'elle mérite qu'il l'ait en horreur et que déjà elle est pour lui un objet d'horreur. »

« La lumière de Dieu qui illumine l'Âme, l'éclaire et le comble des suavités de son amour, comme il convient à un esprit pur qui est préparé à l'infusion de pareilles grâces. Quand il s'agit de l'homme, qui est impur et faible, il est naturel que Dieu l'éclaire; comme nous l'avons dit, en le mettant dans la nuit, en lui causant des peines et des angoisses, comme fait le soleil à l'égard de l'œil malade; il l'illumine en le remplissant d'amour et d'affliction. Ce travail dure jusqu'à ce que

le feu de l'amour l'ait spiritualisé, épuré, purifié, pour qu'il puisse participer avec suavité comme les anges à l'union de cette influence amoureuse... »

Voilà quelques extraits parmi les plus pertinents de la doctrine de Saint Jean de la Croix, tirés des chapitres V à XII de la « Nuit obscure de l'esprit ». La purification décrite qui est une école d'humilité, la lumière divine qui met l'âme dans les ténèbres et pèse sur elle et lui fait éprouver l'inévitable nécessité de la confrontation de la nature humaine avec la vérité divine peuvent être résumés par l'image de la tour frappée par la foudre et la chute de ses constructeurs, c'est-à-dire par la lame du XVI^e Arcane du Tarot. La foudre qui frappe, c'est la lumière divine qui éblouit et qui pèse; la tour frappée, c'est tout ce qu'avaient édifié les puissances humaines de l'entendement, de l'imagination et de la volonté qui se trouve confronté avec la réalité divine; les constructeurs qui tombent, c'est l'école de l'humilité pour les puissances humaines de l'entendement, de l'imagination et de la volonté. Ainsi donc, le purgatoire, la voie de purification qui précède l'illumination et l'union mystiques, les grands événements historiques qui obligent l'humanité à un nouveau départ, les événements individuels enfin où des hommes sont terrassés par un coup de foudre pour s'en relever, soit illuminés, comme Saul de Tarse, soit aliénés comme NIETZSCHE; toutes ces choses apparemment différentes ne sont que des manifestations diverses de la même loi ou du même arcanes, celui de « la tour frappée par la foudre ».

Cette loi qui est le thème du « Magnificat » mis en exergue de cette Lettre :

*« Il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées
[orgueilleuses.*

*Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé
[les humbles.*

*Il a rassasié de bien les affamés et il a renvoyé les riches
[les mains vides. »*

(Luc, I, 46-53).

C'est la loi éternelle de la Tour de Babel qui est chantée dans le « Magnificat », la loi de la tour frappée par la foudre et du cœur humble élevé, par la même foudre, à l'illumination divine. Car le « Magnificat » est le cantique d'un cœur frappé par cette foudre qui « renverse les puissants de leurs trônes et qui élève les humbles. »

L'essence de cette loi ne peut être exprimée d'une manière plus concise que dans l'évangile selon Luc (XIV, 11) :

« Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Or il y a beaucoup de manières de s'élever et il n'y a qu'une seule manière de s'abaisser.

En biologie, par exemple, dans le processus évolutif, beaucoup de chemins mènent à des avantages temporaires par une spécialisation de l'organisme dans une direction déterminée, mais ils aboutissent à une impasse. Ainsi les grands reptiles, les sauriens, parvinrent-ils à la domination incontestée de la Terre grâce à leur force physique, leur agilité dans le mouvement et les formidables armes naturelles que constituaient leurs mâchoires et leurs membres. Mais ils durent céder la place à de petits êtres moins spécialisés, dépourvus d'avantages physiques comparables. Les premiers mammifères pouvaient paraître insignifiants à côté des grands sauriens.

« Et c'est précisément leur insignifiance qui avait rendu possible leur survie pendant la longue période où la terre était dominée par des types de reptiles puissants et spécialisés. » (Julien HUXLEY, *Evolution in Action*, chap. 5).

Et c'est leur manque de spécialisation qui leur permit de s'adapter au changement radical des conditions climatiques vers la fin de l'époque Mésozoïque, lorsque les reptiles dominants disparurent.

Les mammifères remplacèrent donc les reptiles comme maîtres de la terre. Des branches de mammifères se spécialisèrent, « s'élevèrent » à leur tour en développant des organes et des facultés qui leur donnèrent des avantages temporaires, mais les conduisirent à une impasse, en les rendant incapables d'évolution ultérieure. Et c'est le groupe des mammifères qui, au lieu de se spécialiser, était engagé dans un processus de croissance générale ou dans l'évolution équilibrée de l'organisme physique et des facultés psychiques, qui constitua la crête de la lame de l'évolution et produisit enfin les organismes capables de servir d'instruments aux âmes humaines.

« S'élever » et « s'abaisser pour être élevé » reviennent donc, en biologie, à la spécialisation qui fournit des avantages temporaires et à la croissance générale, à l'évolution équilibrée, des facultés physiques et psychiques des êtres. Et ce qui est vrai du domaine biologique, l'est aussi des autres domaines.

C'est pourquoi j'ai cru bon d'ajouter, en tête de cette Lettre, à la formule : « Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé », le texte suivant de l'Évangile selon Marc :

Il en est du royaume de Dieu comme quand un homme jette de la semence en terre; qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. (IV, 26-28).

Car, c'est la voie de la croissance générale ou celle de « l'abaissement au rôle de la semence », par opposition aux chemins de la spécialisation ou à ceux où on « s'élève en bâtissant des tours », que ce texte met en relief.

Croître ou bâtir, voilà le choix auquel, en dernière analyse, reviennent, le « chemin du salut » et le « chemin de la perdition », ou le chemin du perfectionnement sans fin et celui qui aboutit à une impasse.

L'idée de l'enfer est celle de l'impasse spirituelle définitive; l'idée du purgatoire se réfère au processus qui rejette les tendances vers les impasses de la spécialisation en vue de garder ouverte la voie du perfectionnement, le « chemin du salut ».

S'élever ou s'abaisser, se spécialiser pour gagner des avantages temporaires ou n'être mû que par la faim et par la soif de la Vérité, de la Beauté et du Bien, bâtir une tour ou croître « qu'on dorme ou qu'on veille, nuit et jour, sans qu'on sache comment », voilà le choix que tout homme, toute communauté, toute tradition ou école spirituelle doit faire.

Or nous autres occultistes, magistes, ésotéristes, hermétistes — tous ceux qui veulent « faire », au lieu d'attendre seulement, qui veulent « prendre leur évolution dans leurs propres mains » et la « diriger vers le but » — nous sommes confrontés avec ce choix d'une façon beaucoup plus dramatique que ceux qui n'ont aucun souci d'ésotérisme. Notre danger principal (sinon le seul danger véritable) est celui de préférer le rôle de « bâtisseurs de la tour de Babel » (personnelle ou communautaire) à celui de « jardiniers ou de vignerons dans le jardin ou la vigne du Seigneur ».

A vrai dire, la seule raison moralement fondée en vérité pour garder les ésotérismes « ésotériques » c'est-à-dire de ne pas les diffuser à la lumière du jour est le danger du grand malentendu qui consiste à confondre la tour avec l'arbre; du même coup on recrutera des « maçons » au lieu de « jardiniers ».

L'Eglise fut toujours consciente de ce danger. Aussi, tout en

appréciant et en encourageant l'effort a-t-elle toujours insisté sur le principe de la *grâce* comme seule source de progression sur le chemin de la perfection. C'est aussi pourquoi elle s'est montrée soupçonneuse à l'égard des fraternités ou groupes dits « initiatiques » qui se formaient à sa périphérie ou en dehors d'elle. Car, abstraction faite des rivalités et des autres imperfections humaines, la raison *grave* qui pousse l'Eglise à prendre une attitude négative envers les fraternités, etc., initiatiques, est le danger de substituer le *bâtiment* à la *croissance*, le « faire » à la *grâce*, les chemins de la spécialisation à la voie du salut. Je ne sais pas si cela explique le procès fait à l'Ordre des Templiers, mais cela explique certainement l'opposition de l'Eglise à la *Franc-Maçonnerie*.

Quoi qu'il en soit des cas particuliers, ce qui nous occupe ici est l'Arcane de la tour frappée par la foudre, c'est-à-dire l'ensemble des idées et des faits qui se rapportent à la volonté de « s'élever », ce qui produit la spécialisation qui, à son tour, aboutit inévitablement à l'impasse. Il s'agit donc du choix entre « bâtiment » et « croissance » dans le domaine ésotérique.

Vous voyez un fakir qui est insensible aux clous sur lesquels il s'allonge, ou qui se fait enterrer vivant pendant une semaine sans être suffoqué, ou encore qui fait pousser une plante en votre présence. Ce fakir a acquis des avantages, il *peut* ce que vous ne pouvez pas. Mais c'est au préjudice du développement général comme être humain; il s'est spécialisé. Jamais il n'apportera une contribution de quelque valeur à la philosophie, à la religion, à l'art. Si l'on envisage son progrès humain général, il est dans une impasse, en attendant la foudre d'en haut qui pourra l'en faire sortir.

Ce qui nous amène au problème inquiétant que pose Agrippa de NETTESHEIM l'auteur de l'ouvrage classique sur la magie : *De Philosophia Occulta...* Comment l'auteur de ce livre où on trouve une foule de choses basées sur une expérience authentique, a-t-il pu lui, l'adepte enthousiaste, devenir le sceptique désenchanté qui écrivit à la fin de sa vie *De Incertitudine et Vanitate Scientiarum* (*Sur l'Incertitude et la vanité des Sciences*).

La réponse est qu'Agrippa avait bâti une « tour de Babel » qui a été frappée par la « foudre d'en haut ». La réalité supérieure lui fit paraître vaines toutes les « sciences surnaturelles », auxquelles il avait consacré les plus belles années de sa vie. La tour fut ébranlée, mais la voie du ciel fut ouverte. Il était libre pour recommencer, c'est-à-dire en état de s'engager dans la voie de la *croissance*.

Le fakir et le magicien ont tous deux besoin de la foudre libératrice

d'en haut pour revenir à la voie de l'évolution purement *humaine*, c'est-à-dire à celle de la croissance générale, hors des impasses de la spécialisation. Il en va de même du gnostique et du mystique spécialisés.

Voilà pourquoi nous avons tant de fois répété dans ces Lettres que l'Hermétisme pratique (pratique, c'est-à-dire *vécu*) n'est ni science occulte, ni magie, ni gnose, ni mystique, mais bien leur synthèse. Il est l'*Arbre* et non pas la *Tour*. C'est l'homme lui-même, l'homme *entier* — qui est philosophe, magicien, gnostique et mystique à la fois — qui est cet Arbre.

Est-ce l'Arbre des Séphiroth de la Kabbale ? Soit. L'Arbre de la Connaissance et de la Vie au milieu du jardin d'Eden ? Oui. J'aimerais mieux y voir surtout l'Arbre de la Mort et de la Résurrection, la Croix d'où surgit la Rose. La Croix mortifiante et vivifiante à la fois, la Croix où le supplice du Calvaire et la gloire de la Résurrection sont unis.

Car la Croix est la loi de la *croissance* : celle du mourir et du devenir perpétuel. Elle est la voie qui échappe aux impasses de la spécialisation, celle de la *purification* qui mène à l'*illumination* et aboutit à l'*union*.

L'Hermétisme pratique, c'est la mystique, la gnose, la magie et la science de la Croix. L'objet de sa poursuite, son impulsion de base et sa raison d'être est le grand œuvre de la *croissance* opérant par transformation, sublimation, trans-substantiation et transmutation spirituelles, psychiques et corporelles. Oui, l'alchimie, le principe alchimique, est l'âme de l'Hermétisme. Et ce principe est exprimé dans l'Evangile : *que rien ne périsse et que tout soit sauvé*.

Que *rien* ne périsse et que *tout* soit sauvé, peut-on imaginer un idéal, un but où serait impliqué plus de foi, plus d'espérance et plus de charité ? Tandis que ceux qui manquent de foi parfaite recourent à la chirurgie de la séparation du Soi véritable d'avec le moi inférieur, comme c'est le cas du Sankya et du Yoga, et ceux qui manquent d'espérance combinent les défauts des facultés et des forces en recourant à la prothèse, c'est-à-dire à la construction de mécanismes appelés à remplir les fonctions des facultés qui font défaut, comme c'est le cas des constructeurs de machines, des auteurs de systèmes philosophiques, des rituels de la magie cérémonielle et, en général, des *bâtisseurs de la tour*, les adeptes du grand œuvre confessent « la folie de la croix » ; ils croient, espèrent et veulent « que rien ne périsse et que tout soit sauvé ».

La Bonne Nouvelle que le monde a reçu il y a plus de dix-neuf siècles

est celle de la *résurrection*, de la grande opération alchimique de la transmutation de l'être humain.

La libération par la chirurgie spirituelle, la puissance grâce à la construction d'un mécanisme mental ou autre, la *résurrection* grâce à la croix, à la loi de la croissance spirituelle, voilà les trois idéaux entre lesquels toute âme humaine doit choisir.

Or l'Hermétisme a fait son choix. Il a embrassé à jamais la loi de la « Vie vive », la croix comme sa vocation, et la *résurrection* comme son idéal. C'est pourquoi il n'a rien de mécanique ni de chirurgical. On n'y bâtit pas de tour et on n'y cherche à accomplir aucun divorce. Il y est question de la transmutation des forces et des facultés de la nature humaine, c'est-à-dire du grand œuvre de l'évolution humaine en évitant les impasses de la spécialisation. J'ai dit que dans l'Hermétisme pratique, il n'y a rien de mécanique ni de chirurgical. Cela veut dire qu'on n'y trouvera aucune technique mentale, cérémonielle ou physiologique, qui permettrait de savoir et d'accomplir des choses dépassant la mesure des facultés morales et intellectuelles. On reste au niveau de la croissance morale et intellectuelle due à l'expérience, à l'effort et à l'action de la grâce d'en haut. Vous n'y trouverez pas, par exemple, de méthode technique d'éveil des centres ou « lotus » au moyen de la prononciation des syllabes mantriques accompagnée par la respiration spécialement adaptée à cette fin. Les centres ou « lotus » croissent et mûrissent dans la lumière, la chaleur et la vie de la vérité, de la Beauté et du Bien, sans qu'une méthode technique spéciale y soit appliquée. Les « lotus », tout comme l'être humain entier, se développent d'après la loi générale exprimée par l'Évangile :

« Il en est du royaume de Dieu comme quand un homme jette de la semence en terre; qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. » (Marc, IV, 26-28).

Or c'est la *cordialité* qui, dans l'Hermétisme pratique, rend le cœur — le « lotus à 12 pétales » — chaud, et non pas l'éveil de la force dormante *Kundalini* par des syllabes mantriques et par la respiration. C'est l'attention due au désir de comprendre qui met en mouvement le lotus de l'initiative intellectuelle — le « lotus à 2 pétales » — et non pas une syllabe mantrique et un mode spécial de respiration, etc.

S'il en était autrement, si on appliquait à chaque « lotus » une méthode spéciale en vue de son développement, on accomplirait leur développement dans le sens de la *spécialisation*, on obtiendrait des

avantages temporaires en s'engageant dans une impasse. Il en va de même des techniques intellectuelles. La machine à calculer est nécessaire au travail scientifique d'aujourd'hui. Mais ni elle, ni son analogon, n'ont de place dans l'Hermétisme. Là, l'effort personnel et original du penseur est irremplaçable.

Ni l'*Ars combinatoria* de Raymond LULLE, ni l'*Archéomètre* de Saint YVES d'Alveydre, si ingénieux et bien fondés qu'ils soient, n'ont été acceptés dans l'Hermétisme comme instruments de découverte ou comme critères de jugement. Même le système des syllogismes aristotéliens, tellement en usage chez les penseurs scolastiques du Moyen Âge, n'a guère eu droit de cité chez les hermétistes.

Ce sont là d'excellents instruments intellectuels, mais l'Hermétisme ne veut se servir d'aucun instrument. Car l'Hermétisme n'a rien à voir avec le désir d'obtenir des « réponses justes » à des questions, avec un minimum d'effort et un maximum de résultat. Ses « questions » sont des *crises* et les « réponses » qu'il cherche sont des *états de conscience* résultant de ces crises. L'Hermétisme étant l'art de devenir, l'art des transformations, des trans-substantiations et des transmutations de la conscience humaine, ne peut se servir d'aucun instrument intellectuel. Les symboles dont il use, ou dont les hermétistes se laissent imprégner, ne sont pas des instruments intellectuels. Il n'y a rien de mécanique en eux. Bien au contraire, les symboles sont des « ferments » ou « enzymes » mystiques-gnostiques-magiques de la pensée dont la présence troublante inquiète, stimule et appelle à se plonger dans des profondeurs toujours nouvelles.

Les symboles ne sont pas les instruments de la pensée, mais ses guides et ses maîtres; tout comme le « symbole de la foi », le Credo chrétien n'est pas un instrument de la pensée, mais bien une sorte de constellation stellaire haut au-dessus d'elle.

S'il n'en était pas ainsi, je le répète, l'Hermétisme aboutissant à une impasse, serait mort depuis longtemps. A moins que, nouvelle tour de Babel, il en soit réduit à attendre la foudre salutaire.

Je connaissais, il y a quelque quarante ans un ingénieur ésotériste de vingt ans plus âgé que moi, que je considérais comme maître. Il avait étudié les 3 volumes de la Doctrine secrète de BLAVATZKY dans la solitude des steppes de l'Asie centrale et avait réussi à réduire la masse de matériaux de cet ouvrage à un système simple et élégant, un cercle avec sept cercles intérieurs, subdivisés à leur tour en sept autres petits cercles. Il était

parvenu avec le temps, à une telle habileté dans le maniement de cet instrument que quelle que fut la question, il trouvait la réponse presque immédiatement. La révolution russe ? C'est 3 qui aspire à 4. La science et la religion ? C'est 5 et 4. La science européenne et la sagesse ésotérique de l'Orient ? C'est 5 et 6.

Ne croyez pas qu'il répondait par des chiffres; aux « non-initiés » il avait à dire beaucoup de choses souvent très instructives et presque toujours à propos. Les chiffres n'étaient que pour les « initiés ».

L'instrument que cet ingénieur avait construit à l'aide de la *Doctrine Secrète* de BLAVATZKY lui donna, sans doute, pour un temps une indéniable supériorité. Mais il enferma ses disciples dans une impasse et ils se dispersèrent à la recherche d'une expérience personnelle authentique. Quant à l'auteur, il finit par publier un livre sur le fantôme d'une « dame blanche » qui hantait une vieille maison de sa ville. Un fantôme, oui, mais un phénomène de la réalité pourtant.

L'Arcane de la Tour frappée par la foudre d'en haut... ! Comme je voudrais en faire éclater la portée et le sens. Les anglais disent toujours qu'il suffit d'avoir fait de son mieux (« to do one's best »). Mais qui peut dire avec certitude, que ce qu'il a fait est son mieux ?

Mais laissons-là mes angoisses personnelles. Revenons à l'Arcane qui nous occupe.

Il n'y a donc, il ne peut y avoir, rien de mécanique dans l'Hermétisme pratique qui ne bâtit pas des « tours de Babel ». J'ai ajouté qu'il n'y a rien de *chirurgical*. Cela veut dire que, le principe alchimique étant l'âme de l'Hermétisme, c'est le « mariage des opposés », et non pas leur divorce, qui constitue la base de l'Hermétisme pratique.

Le mariage des opposés est un principe de portée universelle. Il n'est point le compromis où « on s'arrange » mais la croix et la magie de la croix. C'est ainsi que le « Soi véritable » est uni au « moi inférieur » dans l'être humain où le « moi inférieur » est la croix du « Soi véritable » et où le « Soi véritable » est la croix du « moi inférieur ». Les deux pôles de l'être humain vivent en présence l'un de l'autre; le résultat est le processus alchimique du rapprochement graduel de l'un vers l'autre.

Il en va de même des hiérarchies « de la droite » et « de la gauche » dans le monde et dans l'histoire du monde. Elles ne peuvent ni s'unir ni se séparer. Elles sont engagées dans une discussion millénaire où les arguments sont des faits et les conclusions des événements. Les

hiérarchies « de la gauche » y sont la croix des hiérarchies « de la droite » et vice-versa. Il n'y a pas d'autre espoir dans le monde et dans son histoire que le processus alchimique de transmutation du Mal en Bien, le sacrement de pénitence d'envergure cosmique. Le divorce entre les deux côtés serait une catastrophe irréparable.

Référons-nous à quelques exemples historiques.

Les guerres de religion entre protestants et catholiques et auparavant les guerres entre chrétiens et musulmans, aboutirent comme récemment en Corée, à l'établissement d'une ligne de démarcation, à un « 38^e parallèle ». Chacun finit par reconnaître l'existence de l'autre et par vivre en sa présence. Chacun souffre de la présence de l'autre. On se résigne enfin à la croix au lieu de recourir à la chirurgie de la guerre. Et la magie de la croix, le processus alchimique de la transmutation commence à opérer. Quel en est le résultat ?

Le monde musulman et le monde chrétien n'ont plus le moindre désir de se convertir l'un l'autre au moyen des armes; mieux encore ils ne s'efforcent plus de peupler l'enfer des âmes de la religion opposée. Et en Allemagne — le pays que la guerre de trente ans a ruiné tout autant que la deuxième guerre mondiale — c'est le front uni des catholiques et des protestants, la CDU, qui est au pouvoir.

Il en va de même dans le conflit entre le monde libre et le monde communiste. Bon gré, mal gré, il faudra se reconnaître réciproquement, chacun aura à souffrir l'existence — et de l'existence — de l'autre. Le 38^e parallèle est un commencement. Vient ensuite l'opération de la magie de la croix, du processus alchimique de la transmutation. Le monde libre, en présence de son juge et concurrent inlassable, éliminera graduellement les injustices sociales qu'il reconnaîtra comme telles, et le monde communiste, en présence de son juge et de son concurrent inlassable, se libéralisera graduellement et restaurera les libertés qu'il reconnaîtra comme des postulats inviolables de la nature humaine.

De même encore en est-il du conflit entre la science et la religion, à l'est comme à l'ouest. Elles auront à souffrir l'une de l'autre. Le résultat sera qu'il y aura toujours plus de savants croyants et de prêtres savants.

La magie de la croix, l'alchimie opérant dans le « mariage des opposés », est donc le seul espoir du monde, de l'humanité et de leur histoire. Et c'est précisément ce principe du « mariage des opposés » qui est sous-jacent à l'Hermétisme; il rejette le principe du divorce et de la guerre, le principe chirurgical, aussi bien en théorie qu'en pratique spirituelle, morale et intellectuelle. « Que rien

ne périclisse et que tout soit sauvé », c'est l'âme de l'Hermétisme.

La thèse fondamentale selon laquelle tout *peut être sauvé*, cette thèse à la fois chrétienne et alchimique, est celle de la foi pure et simple, due à l'expérience du souffle divin. Elle a pourtant la vertu de saisir, non seulement le cœur et la volonté, mais encore l'entendement. Celui-ci peut y trouver une satisfaction complète. En voici un exemple.

La parabole de la brebis égarée est bien connue. On la comprend généralement comme mettant en relief la sollicitude du bon pasteur pour l'âme particulière, et c'est normal. On peut cependant, par analogie, l'appliquer aussi à la vie intérieure de l'âme, à ses désirs, ses aspirations, ses vices et ses vertus. Et si on considère, par analogie, toute force particulière de l'âme comme « brebis », on arrive à comprendre que les défauts et les vices de l'âme ne sont pas, au fond, des monstres, mais bien des brebis égarées. Ainsi l'avidité de dominer, l'envie de soumettre la volonté des autres à la sienne, est, au fond, une brebis qui s'est égarée. Car à la racine du désir de dominer se trouve le rêve de l'unité, de l'union, de l'harmonie du cœur. C'est la « brebis ». Mais au lieu de chercher la réalisation du rêve d'harmonie par la voie de l'amour, la volonté veut le réaliser par la voie de la contrainte. Voilà la brebis *égarée*.

Pour la ramener « au troupeau », la volonté fondamentale sous-jacente au désir de dominer, doit prendre conscience du fait que c'est dans le domaine de l'amour et non pas dans celui du commandement qu'elle trouvera ce qu'elle cherche. Voilà le retour de la brebis égarée, le processus alchimique de la transmutation d'un « métal vil » en « or ».

Puisqu'il en est de même de tous les défauts et de tous les vices de l'âme, nous avons tous la mission de trouver et de faire revenir au troupeau (à l'harmonie chorale) les brebis égarées en nous-mêmes. Nous sommes des missionnaires dans le domaine subjectif de notre propre âme, chargés de la tâche de la conversion de nos désirs, ambitions, etc. Il nous faut les *persuader* qu'ils cherchent en fait la réalisation de leurs rêves par de faux chemins, en leur montrant la vraie voie. Il ne s'agit pas de commandement, mais de l'alchimie de la croix, c'est-à-dire de la mise en présence de la voie alternative de nos désirs, ambitions, passions, etc. Il s'agit encore du « mariage » alchimique des opposés.

Le moyen pratique en est la *méditation*. C'est la méditation profonde qui permet de présenter la voie alternative à toute « brebis égarée » en nous, avec une force suffisante pour l'impressionner. Méditer, c'est penser en présence de Dieu, tout comme *prier* est parler en présence de Dieu.

La méditation est donc l'effort honnête et courageux du « moi inférieur » pour penser en communion avec le « Soi supérieur » dans la lumière divine. Et de même que la *concentration* précède nécessairement la méditation, de même celle-ci aboutit tôt ou tard à la *contemplation*; ce qui veut dire que le passage se fait inévitablement des considérations et des discours à l'immobilité et au silence complet du recueillement surnaturel où on ne pense plus à *quelque chose* de distant mais où la Chose elle-même est présente et se révèle. La contemplation est l'union du penseur avec la Réalité. On n'y arrive pas à une « conclusion », mais on y reçoit — ou subit — l'*empreinte* de la Réalité.

Voici donc « la technique » — où il n'y a cependant rien de technique — de l'Hermétisme pratique : le passage de la concentration à la méditation et de celle-ci à la contemplation.

Pour pouvoir se concentrer, il faut avoir atteint un certain degré de liberté et de détachement. Pour pouvoir méditer, il faut se mettre dans la lumière d'en haut. Et pour éprouver la contemplation, il faut devenir un avec cette lumière.

C'est pourquoi les états ou étapes de l'âme correspondant à la concentration, à la méditation et à la contemplation sont ceux de la *purification*, de l'*illumination* et de l'*union*. Et ce sont les trois vœux sacrés d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, qui rendent efficaces la concentration, la méditation et la contemplation en vue de la réalisation de la purification, de l'illumination et de l'union de l'âme.

Voilà les « secrets » pratiques du « jardinage » intérieur, du manie-ment des lois de la *croissance* (et non pas celles du *bâtiment*) de l'être humain dans le sens de l'*évolution humaine*, de sorte qu'il devienne toujours plus humain hors des impasses de la spécialisation.

Le XVI^e Arcane du Tarot, celui de la tour foudroyée, révèle la nature et le danger des impasses de la spécialisation. *Il ne faut pas bâtir; il faut croître* : voilà son enseignement essentiel. Car toutes les libérations menées à terme grâce aux opérations chirurgicales comportent la nécessité de recommencer. Le ballon que l'on fait voler plus haut en coupant les cordons des sacs de lest atterrira tôt ou tard; le vent finira inévitablement par l'abattre.

Les tours seront *foudroyées* et les ballons abattus par le *vent*. En dernière analyse, c'est la Mort et la Naissance qui sauvent constamment l'évolution humaine et jouent le rôle de la foudre et du vent. N'est-il pas profondément significatif que la tête spirituelle

de la religion, de la libération de la roue des réincarnations est cherché – et fut trouvé quatorze fois – parmi les enfants nés immédiatement après son décès? Que les Dalai-Lamas se trouvent parmi les enfants de la première génération après leur décès, cela est prouvé par d'incontestables réminiscences de leur incarnation précédente; les quatorze Dalai-Lama sont des réincarnations successives d'une seule âme ou entité.

Vous direz qu'il s'agit d'illusions. Pourquoi? Pouvez-vous prouver qu'ils se trompent? Tandis que ceux qui ont tâche de trouver – de retrouver plutôt – le Dalai-Lama, ont plus d'une preuve à présenter.

C'est la *miséricorde* qui fait revenir l'âme du Dalai-Lama, disent les bouddhistes. Mais pourquoi le *vent* dont il est question ici, ne pourrait-il pas être celui de la compassion et de la miséricorde, tout comme la foudre qui foudroie les tours est l'amour divin qui nous sauve des impasses? Pour ma part, je le déclare fermement et je n'ai aucun doute sur ce point, je pense que la mort qui nous sauve de l'impasse à laquelle aboutit notre organisation corporelle, est l'action de la foudre de l'amour divin, et que la naissance qui nous donne la possibilité de participer activement à l'histoire terrestre du genre humain, est au fond due à l'action de la compassion pour cette terre et l'humanité qui l'habite, au moins, pour une certaine classe d'âmes.

Il n'y a rien de mécanique et d'automatique au fond des choses du monde. Débarrassez-vous des apparences mécaniques, et vous trouverez que le monde est une chose morale, l'amour crucifié. Oui, les mercenaires ont pris ses vêtements, ils en ont fait quatre parts, une pour chacun d'eux; et ils ont tiré au sort sa tunique, tandis que le cœur du monde *nu* est l'amour crucifié au milieu des deux autres crucifiés, à sa droite et à sa gauche.

En effet, les sciences mécaniques ont partagé les vêtements du Verbe et elles se disputent la primauté dans l'explication du principe universel (la tunique) qui se manifeste également dans tous leurs domaines spéciaux. On se demande s'il peut être réduit aux lois de la physique, ou aux lois chimiques, ou aux lois de l'énergie, ou, enfin, aux lois biologiques.

Mais l'Hermétisme, tout méconnu et décrié qu'il soit, ne prend point part au partage des vêtements du Verbe crucifié ni au tirage au sort de sa tunique. Il s'efforce de le *voir habillé* du monde mécanique, du moins en apparence. Et c'est pourquoi les alchimistes, dont la préoccupation était la chimie des « souffleurs », c'est-à-dire les processus chimiques matériels dirigés par le souffle moral psychique et spirituel,

n'ont jamais ôté le vêtement à Celui à qui il appartenait : leur « chimie » n'était point séparée du Verbe. C'est pourquoi les astrologues dont la préoccupation était l'astronomie des « influences » ou des « souffles célestes », n'ont pas pris le monde planétaire et zodiacal comme mécanismes pur et simple : leur « astronomie » n'était point séparée du Verbe. C'est pourquoi les magistes, eux aussi, dont la préoccupation était la physique « soufflée », c'est-à-dire les mouvements et les énergies causées par le verbe humain par analogie avec le Verbe divin, ne se sont pas saisi du seul vêtement : leur « physique » n'était point séparée du Verbe. Quels que soient les erreurs et les abus pratiques des alchimistes, astrologues et magistes, du moins ne se trouvent-ils pas parmi ceux qui partagent les vêtements et tirent au sort la tunique.

Mais l'Hermétisme n'est pas l'alchimie, l'astrologie et la magie, bien que ces sciences soient dérivées de lui par la voie de la spécialisation. Car le principe fondamental de l'Hermétisme comme synthèse de la mystique, de la gnose, de la magie et de la philosophie est la *non-spécialisation*. C'est pourquoi il *évolue* en évitant les impasses de la spécialisation, les tours qui seront foudroyées tôt ou tard.

Ainsi l'Hermétisme chrétien d'aujourd'hui n'est pas resté en arrière des grands événements spirituels qui ont changé des facteurs de premier ordre dans le domaine astrologique, événements qui jouent maintenant le rôle « de la foudre qui foudroie la tour de l'astrologie ». Je veux simplement dire que les influences planétaires et les jours et heures de ces influences ont cédé à une puissance d'ordre supérieur. Il est vrai que le jour du dimanche est le jour de Soleil quant à l'organisme psycho-physique humain, mais il est aujourd'hui le jour de la Résurrection, quant à la vie psycho-spirituelle humaine. Le samedi est encore le jour de Saturne, mais il ne l'est qu'à l'égard de la partie naturelle inférieure de l'être humain. Pour l'âme tendant à l'esprit et pour l'esprit humain, le samedi est le jour de la Sainte Vierge. Le vendredi l'influence de Vénus a cédé au Calvaire, au Christ crucifié. Mardi n'est plus le jour de Mars, s'il s'agit de l'âme qui aspire à l'esprit ou de personnes spirituelles; il est le jour de l'Archi-stratège Michael. Le lundi est le jour de la Sainte Trinité au lieu d'être celui de la Lune. Le Mercredi est le jour des pasteurs humains de l'humanité, non plus celui de Mercure. Le jeudi est le jour du Saint-Esprit, au lieu de Jupiter, toujours en ce qui concerne l'âme tournée vers l'esprit et les vies des personnes spirituelles.

La Magie sacrée d'aujourd'hui emploie les formules et les signes qui correspondent à la puissance surnaturelle du jour et non pas à

l'influence naturelle planétaire du même jour, bien que, je le répète, celle-ci reste valable et garde une valeur pratique dans un domaine restreint, plus restreint que dans le passé. On invoque donc le Saint-Esprit et on s'unit à lui le jeudi, au lieu d'invoquer le « génie de Jupiter », etc.

La primauté de la puissance surnaturelle vis-à-vis des influences astrales des jours, des heures et des années, voilà la « foudre » qui a « frappé » la tour de l'Astrologie et de la magie astrologique spécialisée.

Voici un exemple de la « foudre » en action : l'horoscope signale une constellation funeste de Saturne et de Mars dans la huitième maison (celle de la mort) prédisant la mort violente; cependant il arrive que ce ne sont pas Saturne et Mars qui agissent, mais bien la Sainte Vierge et l'Archange Michael, et au lieu de la mort prédite, une illumination spirituelle a lieu...

Ce qui est vrai de l'Astrologie et de la Magie, l'est aussi de l'Alchimie, parce que tout ce qui se spécialise devient une tour, c'est-à-dire se cristallise et se prive donc de la faculté de marcher au rythme de l'évolution spirituelle; c'est l'impasse. Alors « la foudre d'en haut » entre en jeu et écarte l'obstacle au progrès ultérieur.

Le XVI^e Arcane Majeur du Tarot est donc un avertissement adressé à tous les auteurs des « systèmes » dans lesquels un rôle important est assigné à la mécanicité : systèmes intellectuels, pratiques, occultes, politiques, sociaux et autres. Il les invite à s'adonner aux tâches de la croissance au lieu de celles de la construction, aux tâches des « cultivateurs et gardiens du jardin », au lieu de celles des bâtisseurs de la Tour de Babel.

XVII

L'ÉTOILE



« L'Étoile »

*Les justes croissent comme le palmier,
Ils s'élèvent comme le cèdre du Liban...
Ils portent encore des fruits dans la vieillesse,
Ils sont pleins de sève et verdoyants.
(Psaume 92).*

*Deux choses me remplissent d'admiration : Le ciel étoilé au-dessus de moi
et la loi morale en dedans de moi.
(Immanuel KANT).*

Cher Ami Inconnu,

Le XVI^e Arcane Majeur du Tarot nous a présenté l'alternative de deux voies – celle de la *construction* et celle de la *croissance* –, il a souligné les dangers de la voie de la construction en présentant à notre esprit et à notre cœur la loi de la Tour de Babel.

La compréhension de cette loi conduit à se décider pour la voie de la croissance.

Or le XVII^e Arcane Majeur du Tarot – « L'Étoile » – est l'Arcane de la Croissance, tout comme le XVI^e Arcane était celui de la Construction. Il s'agit donc maintenant d'un exercice spirituel consacré à la Croissance; il y a donc lieu de nous concentrer sur le problème de la croissance et de méditer ses aspects essentiels en vue d'arriver à la

contemplation de son noyau ou de son essence mystico-gnostico-magique et métaphysique, en un mot de son essence hermétique. Appliquons-nous donc à cette triple tâche.

Une tour est bâtie, un arbre croît. Les deux processus ont ceci en commun qu'ils présentent une augmentation graduelle de volume et tendent vers le haut. Mais ils diffèrent en ce sens que la tour s'élève par sauts et par bonds, tandis que l'arbre manifeste une élévation continue. C'est parce que des briques ou des pierres taillées sont mises l'une sur l'autre dans la construction de la tour, tandis que les « briques » microscopiques — les cellules — de l'arbre se multiplient par division et croissent en volume. C'est la sève montant des racines dans le tronc et les branches qui rend la croissance de l'arbre possible.

Tandis que la tour est sèche, l'arbre est rempli de suc en mouvement, sous-jacent à la division des cellules et à leur croissance — sous-jacent, en un mot, au processus de la croissance.

La croissance est continue tandis que la construction procède par sauts et par bonds. Et ce qui est vrai de l'artificiel et du naturel dans le domaine physique, l'est aussi dans le domaine psychique et spirituel : « les justes croissent comme le palmier... ils sont pleins de sève et verdoyants » (*Psaume 92*) et « un esprit abattu dessèche les os » (*Proverbes, 17, 22*).

Nous sommes en présence d'un thème de même portée que celui de « l'agent magique » astral, le lien entre la conscience et l'action, dont la littérature occultiste fait tant de cas, à savoir le thème de la *sève universelle de la vie* qui est celui du XVII^e Arcane, l'Arcane de la Croissance. Car de même qu'il existe un agent intermédiaire mystérieux qui effectue le passage de l'imagination à la réalité, de même il existe un agent non moins mystérieux qui effectue le passage de l'état potentiel du germe à celui de la maturité, le passage de ce qui n'est qu'en puissance à sa réalisation : *l'agent transformateur de l'idéal en réel*.

De même qu'une force intermédiaire entre en jeu dans le processus qui transforme l'imagination en action, c'est-à-dire en événement objectif, de même un jeu d'une force inconnue a lieu dans le processus du *devenir*, qu'il s'agisse d'un gland qui devient un chêne ou d'un nourrisson criard qui devient un Saint Augustin, ou enfin d'un monde en état de brouillard primordial qui devient un système planétaire peuplé d'êtres vivants, d'êtres animés et d'êtres intelligents. Dans les trois cas — croissance d'un organisme, développement d'un individu depuis l'enfance jusqu'à la mort, évolution cosmique — il faut

postuler l'existence d'un agent actif qui effectue le passage de l'état de ce qui n'est qu'en puissance à celui de la réalité. Quelque chose a agi pendant le temps où un gland est devenu chêne, où l'ovule fertilisé est devenu un homme mûr et où le brouillard primordial cosmique est devenu le système planétaire, avec notre globe habité par l'humanité. Je sais bien que ce raisonnement n'est pas en accord avec les règles du jeu fixées par les sciences naturelles, mais il y a d'autres règles, surtout celles de la raison naturelle, avec lesquelles il est en accord, des règles qui, mieux encore, exigent catégoriquement ce raisonnement. Catégoriquement, cela veut dire qu'il faut soit se résigner au silence de la pensée à l'égard des problèmes de cet ordre, soit raisonner de manière conforme à la nature, aux *exigences structurales* de la raison, ce qui est une règle du jeu de l'Hermétisme.

Il faut donc postuler un *agent* de la *croissance*, de même qu'il a fallu postuler un « agent magique » agissant comme intermédiaire entre la conscience et les événements, si l'on s'est décidé à penser.

Quelle est la différence intrinsèque entre « l'agent magique » et « l'agent de la croissance » ?

L'agent magique est d'une nature *électrique*, soit terrestre, soit céleste. Il est de nature à agir par décharges, par émission d'étincelles ou d'éclairs. Il est *sec et chaud*, de la nature du feu. La « Tour foudroyée » du XVI^e Arcane n'est en fait que la rencontre de deux « sécheresses » — celle de la Tour d'en bas et celle de la Foudre d'en haut —, et l'Arcane « Le Diable » (Arcane XV) est essentiellement celui de la « chaleur » — de deux « chaleurs » encore —, celle du Mal et celle du Bien. Les Arcanes XV et XVI sont donc ceux du Feu, tandis que les Arcanes XIV et XVII sont ceux de l'Eau. Car l'Inspiration angélique et « l'agent de la croissance » ont ceci en commun qu'ils coulent, qu'ils n'agissent pas par chocs et par décharges, mais d'une manière *continue*.

La *continuité transformatrice* est la manifestation essentielle de « l'agent de la croissance », tout comme la fulguration créatrice est celle de « l'agent magique ».

Ces deux « agents » se manifestent partout, y compris dans le domaine de l'intellectualité humaine. Des esprits ont pris le parti de l'Eau, et c'est à eux que nous devons les idées du transformisme : l'évolution, le progrès, l'éducation, la thérapeutique naturelle, la tradition vivante; d'autres ont pris le parti du Feu, c'est à eux que nous devons les idées du créationnisme : la création ex nihilo, l'invention, l'élection, la chirurgie et la prothèse, la révolution. THALES (640-540 av. J.-C.) a cru que c'est « l'agent de la croissance » ou l'eau,

qui joue le rôle principal dans le monde, tandis que HERACLITE (576-480 av. J.-C.) l'attribue à « l'agent magique » ou au Feu.

GOETHE, dans « la nuit de Walpurgis » de Faust II. Il fait discuter ANAXAGORE, partisan du Feu, avec THALES, partisan de l'Eau, sur le thème de la primauté de la fulguration créatrice ou de la continuité transformatrice dans la nature, une discussion qui aboutit au dénouement dramatique de l'évocation magique par ANAXAGORE de la triple Lune (Diana, Luna, Hekate), évocation dont il se repend; il finit par se jeter face contre terre, implorant les forces fulgurantes et porteuses de catastrophes irréparables de se calmer. Quant à THALES, il invite HOMUNCULUS à la fête joyeuse maritime (« Zum heitern Meeresfeste »), la fête des métamorphoses, le « bal du transformisme », et THALES s'écrit :

Tout provient de l'Eau ! « Alles ist aus dem Wasser entsprungen !

Tout se conserve par l'Eau ! Alles wird durch das Wasser erhalten !
Océan, accorde-nous ton
œuvre éternelle ! Ozean, gönne uns dein ewiges Walten !

Il n'y a rien de surprenant à ce que GOETHE, bien qu'il admette la réalité de l'agent « magique » ou le Feu, se range du côté de « l'agent de la croissance » ou de l'Eau, lui, qui a écrit quatre œuvres sur la *métamorphose* et en a fait le thème principal de sa vie : métamorphose de la lumière ou des couleurs (Farbenlehre), métamorphose des plantes (Metamorphose des Pflanzen), métamorphose des animaux (Metamorphose der Tiere) et métamorphose de l'homme (le « Faust », son œuvre principale). Sa foi était celle du conformisme, de l'évolution, de la tradition. Il croyait au progrès de la culture sans révolutions; GOETHE attachait du prix à tout ce qui *coule*, à tout ce qui *croît* sans sauts et sans bonds. Il se rangeait du côté du principe de la *continuité*.

Le principe de la continuité a été mis en relief dans le domaine intellectuel, d'une manière particulièrement impressionnante et féconde, par LEIBNIZ. Il n'avait pas à faire face aux gouffres ou abîmes qui séparent une croyance d'une autre, une thèse d'une autre, un groupe humain d'un autre. Par-dessus les abîmes séparant les thèses de leurs antithèses, il jetait l'arc-en-ciel de la continuité, de la tradition graduelle. De même que le rouge se transforme graduellement en orange et l'orange en jaune, qui à son tour, se transforme imperceptiblement en vert pour devenir plus tard bleu, indigo et violet, de même toute thèse se transforme en son antithèse. Ainsi la thèse « tout centre de l'existence particulière (monade) est libre » et la thèse « tout est prédéterminé par la cause efficiente et

finale de l'univers (« Harmonie préétablie ») coexistaient en paix dans l'arc-en-ciel des idées de LEIBNIZ sur le monde, bien qu'elles soient nettement contradictoires. Mais, pour LEIBNIZ, elles n'étaient ni plus ni moins contradictoires que le rouge et le violet dans l'arc-en-ciel.

Le platonisme, l'aristotélisme, la scolastique, le cartésianisme, la mystique et le spinozisme n'étaient, pour LEIBNIZ, que des « couleurs » de l'arc-en-ciel de la « Philosophia perennis » et il se mouvait dans son penser sur le cercle « zodiacal » de la pensée.

Son œuvre était donc celle de la *paix*, tout comme celle de l'Hermétisme, car la méthode de LEIBNIZ est l'Hermétisme pur et simple. Et c'est cet « arc-en-ciel de la paix » (le principe de la continuité) qui guidait LEIBNIZ dans son activité dévorante qui visait deux buts essentiels : la fondation des académies des sciences et la fusion des Églises catholique et réformées.

Les académies des sciences de Berlin, de Saint-Petersbourg et de Vienne sont le fruit des efforts de LEIBNIZ pour introduire « l'arc-en-ciel de la paix », sous la forme pratique de la *coopération* des savants de toutes les disciplines scientifiques, dans la civilisation occidentale. Quant à l'œuvre de la fusion des Églises catholique et réformées, entreprise avec BOSSUET, le pont intellectuel et moral qu'il avait bâti alors existe toujours, et le va-et-vient s'accroît.

C'est encore le principe de la continuité ou l'« Eau » de l'Hermétisme qui porta LEIBNIZ à la découverte des bases du calcul différentiel en mathématiques. Car le calcul différentiel n'est que l'application du principe de la continuité — et du mode du penser *liquide* au lieu du penser *cristallisé* — dans le domaine mathématique. Le calcul infinitésimal, qui comprend le calcul différentiel et le calcul intégral — l'alpha et l'oméga d'un penser devenu liquide en mathématiques —, est l'application du principe de la continuité. Il résulte de l'admission de l'« agent de la croissance » dans le domaine des mathématiques où le principe de la construction régnait seul auparavant. Ce rappel me donne l'occasion de sauver de l'oubli l'œuvre d'un homme probablement oublié, si même il a été remarqué : *Le livre Sacré de Thot — les Arcanes Majeurs du Tarot* (« Svyachtchennaya Kniga Tota — Velikiye Arkany Taro »), parue en Russie en 1916 ou 1917. L'auteur, l'ingénieur CHMAKOV, s'est servi, presque à chaque page, du calcul différentiel et du calcul intégral pour traiter des problèmes tels que l'individualité et Dieu, la liberté et l'ordre cosmique, les plans d'existence et de conscience, l'esprit et la matière, etc. L'auteur de ce livre (400 pages in octavo) m'avait profondément impressionné par les nombreuses

formules de calcul infinitésimal sans doute, mais surtout par de longs passages du Zohar et d'autres livres écrits en hébreu ou en araméen qu'il ne daignait pas traduire ni transcrire en caractères latins ou cyrilliques. Dédain magnifique de la popularité en un temps où la populace devint toute puissante et où la démagogie fut à l'ordre du jour !

Un tel livre avait été édité aux frais de l'auteur sur un excellent papier.

Oui, il y a eu des étoiles de noblesse au ciel de l'Hermétisme et, je l'espère, il y en aura toujours.

Ce salut à un Ami Inconnu défunt n'est cependant pas sans lien avec le thème de cette Lettre, adressée à l'Ami Inconnu vivant. Car l'apport de l'ingénieur CHMAKOV à la tradition de l'Hermétisme est la démonstration de la fécondité de l'application du calcul infinitésimal dans le domaine auquel il appartient par droit de naissance : le domaine de l'Hermétisme.

En énumérant les esprits qui ont compris l'Arcane de l'« agent de la croissance », je ne puis pas passer sous silence un grand esprit, une étoile au ciel de la Philosophia Perennis, que vous connaissez sans doute, cher Ami Inconnu. Il s'agit d'Henri BERGSON, encore un hermétiste par la seule grâce de Dieu, sans affiliations quelconques extérieures avec des ordres ou des sociétés initiatiques.

Henri BERGSON a eu le courage et le mérite de réaffirmer, avec ses conséquences scientifiques, le principe de la continuité et le mode de pensée qui saisit le mouvement en se mouvant avec lui et non pas en l'arrêtant. Voici ce qu'il en dit :

« S'agit-il du mouvement ? L'intelligence n'en retient qu'une série de positions : un point d'abord atteint, puis un autre, puis un autre encore. Objecte-t-on à l'entendement qu'entre ces points se passe quelque chose ? Vite il intercale des positions nouvelles, et, ainsi de suite indéfiniment. De la transition il détourne son regard... Enjambons cette représentation intellectuelle du Mouvement, qui le dessine comme une série de positions. Allons droit à lui, regardons-le sans concept interposé : nous le trouvons simple et tout d'une pièce. Avançons alors davantage : obtenons qu'il coïncide avec un de ces mouvements incontestablement réels absolus, que nous produisons nous-mêmes. Cette fois nous tenons la mobilité dans son essence, et nous sentons qu'elle se confond avec un

effort dont la durée est une continuité indivisible... Nous en dirons autant du changement. L'entendement le décompose en états successifs et distincts, censés invariables. Considère-t-on de plus près chacun de ces états, s'aperçoit-on qu'il varie, demande-t-on comment il pourrait durer s'il ne changeait pas ? Vite l'entendement le remplace par une série d'états plus courts qui se décomposeront à leur tour s'il le faut, et ainsi de suite indéfiniment. Comment pourtant ne pas voir que l'essence de la durée est de couler, et que du stable accolé à du stable ne fera jamais rien qui dure ? Ce qui est réel, ce ne sont pas les « états », simples instantanés pris par nous, encore une fois, le long du changement ; c'est au contraire le flux, c'est la continuité de transition, c'est le changement lui-même... Il n'y a ici qu'une poussée ininterrompue de changement – d'un changement toujours adhérent à lui-même dans une durée qui s'allonge sans fin. »

(La pensée et le mouvement, p. 6, 7, 8, 1934).

Henri BERGSON nous invite donc à saisir l'« agent de croissance » en action au lieu de nous occuper de ses produits fossilisés, il nous invite à l'expérience qu'il appelle « intuition ».

Parmi ceux qui ont donné suite à l'appel d'Henri BERGSON, le plus éminent est le Père Teilhard de CHARDIN. Voici le résumé de son œuvre que nous trouvons à la dernière page de son journal, écrit avant sa mort le 7 avril 1955 :

« Jeudi Saint – Ce que je crois.

- 1) Saint Paul – les trois versets : En pásí penta Theos.*
- 2) Kosmos = Kosmogenèse ⇒ Biogenèse ⇒ Noogenèse ⇒ Christogenèse.*

Les 2 articles de mon Credo :

- 3) L'Univers est centré évolutivement* en $\begin{matrix} \text{haut} \\ \swarrow \searrow \\ \text{avant} \end{matrix}$
- Le Christ en est le Centre Phénomène chrétien
Noogenèse = Christogenèse
(= Paul)*

Les trois versets auxquelles se reporte l'auteur sont ceux-ci :

« Le dernier ennemi détruit, c'est la Mort ; car il (Le Christ) a tout mis sous ses pieds... Et quand toutes

choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tout (en p̄si panta Theos) ».

(Œuvre de Pierre Teilhard de CHARDIN, tome 5, p. 404/405, Edit. du Seuil).

De même qu'il y a Feu et feu, c'est-à-dire le Feu céleste de l'Amour divin et l'électricité due à la friction, de même il y a Eau et eau, l'Eau céleste de la sève de la croissance, du progrès et de l'évolution, et l'eau inférieure de l'instinctivité, de « l'inconscient collectif », de la collectivité engloutissante, l'eau des déluges et des noyades. La femme, représentée à la Lame du XVII^e Arcane verse les eaux de deux vases, — tenus dans ses mains gauche et droite — qui se mêlent dans un même fleuve.

Qui se mêlent dans un même fleuve, hélas ! C'est là la tragédie de la vie humaine, de l'histoire de l'humanité et de l'évolution cosmique. Le fleuve de la continuité — dans l'hérédité, dans la tradition, dans l'évolution enfin — porte pêle-mêle vers l'avenir sans fin à la fois tout ce qui est sain, noble, saint et divin du passé, et tout ce qu'il y a d'infectieux, de vil, de blasphématoire et de diabolique. Ce que VERLAINE dit de la Seine dans ses « Poèmes Saturniens » :

« Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres
Ter cargaisons de bois, de houille et de cadavres ! »

peut aussi être dit, non sans raison, du fleuve de la vie humaine, de l'histoire de l'humanité et de l'évolution cosmique, tout comme on en peut dire, non sans raison encore, avec Victor HUGO :

« Comme un fleuve d'âme commune,
Du blanc pylône à l'âpre rune,
Du brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de Dieu fluide
Coule aux veines du genre humain. »
(« Les Mages » — 435-440).

Car aussi bien le « vieux serpent boueux » qu'une « sorte de Dieu fluide » coulent en effet dans les veines du genre humain.

Dualisme alors ? Le venin du Serpent et la larme de la Vierge coulent-ils donc éternellement ensemble dans le fleuve de la Vie ?

Oui et non. *Oui*, pour le présent qui est action et volonté, *non*, pour l'avenir qui est l'Étoile de mer de l'entendement et l'espérance.

Car pour l'action, le dualisme est ce qui éveille la volonté et la fait passer de l'état passif à l'état actif ; tout *effort* présuppose un dualisme pratique et concret. Dans l'histoire de l'humanité, les grands maîtres du dualisme tels Zarathoustra, Bouddha et Mani, ne voulaient pas *expliquer* le monde par le dogme de la dualité cosmique (Zarathoustra), ou psychologique (Bouddha), ou encore psycho-cosmique (Mani), mais *éveiller* la volonté dormante à l'effort qui se manifeste par le pouvoir de dire *Oui* et *Non*. Le fatalisme, la résignation à la routine et le quietisme sont le sommeil de la volonté, parfois doux, parfois mêlé d'amertume. Les grands maîtres du dualisme appelaient la volonté à s'éveiller, à se débarrasser du poids de la somnolence, à avoir le courage et la hardiesse d'exercer pratiquement le droit de naissance de la volonté, celui du *choix*, celui de dire *Oui* et *Non*. Le grand Zarathoustra voulait des *chevaliers* pour la lutte sous la bannière de la Lumière contre les Ténèbres — des Touraniens idolâtres, des démons de l'impureté et de l'ignorance, l'esprit d'Ahriman enfin ou de Satan. Il voulait qu'il y ait des gens qui sachent dire *Oui* à la lumière et qui, par conséquent, apprennent à dire *Non* aux ténèbres.

Le grand Bouddha voulait éveiller la volonté à dire *Non* à la grande routine des désirs qui font tourner la roue des naissances. Il voulait des *ascètes* à l'égard de la mécanicité automatique psychique qui apprennent à dire *Oui* à la créativité libre de l'esprit.

Le grand Mani, qui enseignait la Synthèse des enseignements de Zarathoustra et de Bouddha dans le christianisme, voulait — que l'alliage accompli fut bon ou non — mobiliser la bonne volonté de l'humanité entière, païenne, bouddhiste et chrétienne, pour un effort concerté et universel, pour dire *Oui* à l'esprit éternel et *Non* aux choses passagères de la matière.

Le but que poursuivaient les grands maîtres du dualisme était *pratique*, il se rapportait au domaine du *Oui* et du *Non*. Et nous, en tant que nous poursuivons un but pratique terrestre, psychique ou spirituel, nous ne pouvons pas accepter le fleuve de la vie humaine, de l'histoire de l'humanité et de l'évolution cosmique simplement tel qu'il est et nous laisser porter par lui. Nous sommes tenus d'y distinguer le « vieux serpent boueux » et « une sorte de Dieu fluide », et de dire *Oui* et *Non*, avec toutes les conséquences pratiques que ce *Oui* et ce *Non* comportent.

En même temps, toutefois, nous ne devons pas oublier que le XVII^e Arcane est, non seulement celui des eaux qui coulent de deux

vases et se mêlent dans un seul fleuve, mais encore celui de l'étoile, d'autant plus que le nom traditionnel de la Lame est « L'Étoile ».

La grande étoile centrale de la Lame — comme d'ailleurs la constellation entière des huit étoiles — invite notre conscience à l'effort d'allier la justice contemplative (l'étoile jaune à huit rayons) avec la justice active (l'étoile rouge à huit rayons), d'unir le principe-guide de l'entendement au principe-guide de la volonté. En d'autres termes, elle nous invite à surmonter le dualisme par l'opération magique et alchimique de l'union des contraires l'un à l'autre que l'on appelle le « mariage des contraires » qui fait rayonner dans le monde cette force-lumière qui rend l'avenir, non seulement acceptable mais encore désirable, qui transforme l'avenir en Promesse et qui est l'antithèse de la thèse de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem :

« Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »
(Eccl. I, 9, 10).

La force-lumière qui émane de l'étoile constituée par le mariage de la contemplation avec l'activité et qui est l'antithèse de la thèse : il n'y a rien de nouveau sous le soleil, c'est l'Espérance. Elle proclame dans le monde : « Ce qui a été, c'est ce qui prépare ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui prépare ce qui se fera, il n'y a que du nouveau sous le soleil. Chaque jour est un événement et une révélation uniques qui ne se répéteront jamais. »

L'Espérance n'est point chose subjective due au tempérament optimiste ou sanguin, ou bien au désir de compensation dans le sens de la psychologie freudienne et adlerienne moderne. Elle est une force-lumière qui rayonne objectivement et qui dirige l'évolution créatrice vers l'avenir du monde. Elle est le pendant céleste et spirituel de l'instinct terrestre et naturel de la reproduction biologique, qui, avec la mutation, produit la sélection naturelle, laquelle à son tour produit avec le temps le progrès biologique. En d'autres termes, l'Espérance est ce qui meut et dirige l'évolution spirituelle dans le monde; en tant qu'elle meut, elle est une force objective, en tant qu'elle oriente et dirige, elle est une lumière subjective. C'est pourquoi nous en parlons comme d'une « force-lumière ».

L'Espérance est à l'évolution spirituelle ce que l'instinct de reproduction est à l'évolution biologique. Elle est la force et la lumière de la cause finale du monde ou, si vous préférez, la force et la lumière de l'Idéal du monde, le rayonnement magique du « point Oméga », d'après Teilhard de CHARDIN. Ce « Point-Oméga », vers lequel tend

l'évolution spirituelle de la « noosphère », est le point central de l'espérance du monde personnalisant, le point de l'unité complète du Dehors et du Dedans, du matériel et du spirituel — c'est-à-dire Dieu-Homme ou Jésus-Christ ressuscité —, tout comme le Point Alpha, le premier moteur ou la cause efficiente, est le Verbe qui mit en mouvement les électrons, les atomes, les molécules, mouvement dirigé vers leur association en planètes, en organismes, en familles, en races, en règnes...

« Je suis l'Alpha et l'Oméga », voilà comment se lit le message de l'Étoile centrale de la Lame du XVII^e Arcane du Tarot. Ce qui veut dire : Je suis l'Activité, la cause efficiente, qui mit tout en mouvement, et je suis la Contemplation, la cause finale, qui attire vers soi tout ce qui est en mouvement. Je suis l'Action primordiale et je suis l'Attente sans répit jusqu'à ce que tous arrivent là où je suis.

Voilà pourquoi nous disons non au dualisme vu sous le jour de l'avenir, et nous lui disons oui, si nous le voyons sous le jour du présent. L'espérance, le fruit du mariage des contraires, nous interdit le dualisme et nous invite, non seulement à croire à l'unité finale des contraires, mais encore à travailler à sa réalisation. C'est le sens et le but de l'exercice spirituel qui est le XVII^e Arcane du Tarot. Car il faut le redire : les Arcanes Majeurs du Tarot sont des exercices spirituels dont la pratique seule enseigne « l'arcane » (ce qu'il faut savoir pour pouvoir faire des découvertes) de chaque Arcane.

Or l'exercice spirituel du XVII^e Arcane consiste à « voir ensemble », à contempler l'essence de la croissance biologique et celle de la croissance spirituelle — « l'agent de la croissance » et l'Espérance — afin de trouver, ou plutôt retrouver, leur analogie, leur parenté intrinsèque et leur identité fondamentale enfin. Car il s'agit de saisir l'essence de l'Eau qui coule, aussi bien dans le processus obscur de la croissance, de la multiplication et de la continuité de la reproduction biologiques, que dans la clarté des sereines hauteurs de l'Espérance. Il s'agit donc d'aboutir à l'intuition de l'Eau telle qu'elle est entendue dans le récit de Moïse du deuxième jour de la création où Dieu « sépara les eaux qui sont au-dessus de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessous de l'étendue », et de comprendre (com-prendre) que la lumière qui coule au-dessus de la conscience et la poussée instinctive qui coule au-dessous de la conscience ne sont au fond que la même chose, séparée pour agir selon deux modes différents, à savoir l'Eau, le principe de la croissance et de l'évolution aussi bien biologique que spirituelle. Il faut parvenir à la perception intuitive, c'est-à-dire immédiate et douée de la certitude de l'évidence, que le principe

de la sève liquide porteur de « l'agent de la croissance » et le principe de l'Espérance — de la croyance en la transformabilité des choses et en leur transformation en conformité avec leurs prototypes divins — porteur de l'évolution spirituelle, sont *un* : le principe de l'Eau, bien que l'un agit à partir de la sphère située au-dessus de la conscience et l'autre à partir de la sphère située au-dessous d'elle.

C'est pourquoi la Lame du XVII^e Arcane du Tarot représente la Femme, le principe maternel, entre la constellation d'Espérance au-dessus d'elle et le fleuve de continuité de la vie biologique au-dessous d'elle. Car toute mère professe une double foi : la foi de l'Espérance céleste — l'avenir sera plus glorieux que le présent — et la foi de la continuité terrestre — le fleuve des générations qui se succèdent va *en avant* — dans la direction indiquée par l'Espérance d'en haut. Toute mère sait — en tant que mère — qu'au fond du fleuve des générations agit l'impulsion magique primordiale de la Cause efficiente, de l'Alpha, du monde, et que la Cause finale, l'Oméga, du monde ne manquera pas de la diriger et de l'attirer vers lui. En d'autres termes : chaque mère professe, par le fait même qu'elle est mère, l'origine divine et le but divin du monde. S'il n'en était pas ainsi, elle se refuserait à donner naissance aux enfants destinés à être des victimes de l'absurdité. Nous pouvons donc aussi nommer le XVII^e Arcane : « l'*Arcane de la Mère* » ou « l'*Arcane d'Eve* », l'intuition simultanée de l'Espérance céleste et « de la magie primordiale » ; la bénédiction du Créateur : « Soyez fécondes, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la » est activement présente en elle.

Les anciens puisaient leur espérance, tant pour la vie que pour la mort, dans des mystères de la Mère. Je pense en particulier aux mystères d'Eleusis mais aussi à beaucoup d'autres, ceux d'Isis par exemple. Mais l'essence de tous les mystères de la Mère est exprimée dans l'*Épître aux Romains* de l'Apôtre Paul :

« Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise à la vanité — non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise — avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Or nous savons que, jusqu'à ce jour, la création toute entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. » (Romains, VIII, 19-23).

Voilà non seulement l'âme de tous les mystères anciens de la Mère mais encore de toutes les doctrines modernes de l'évolution biologique et spirituelle ! Car l'évolutionisme moderne n'est, au fond, que la renaissance, sur le mode scientifique, des anciens mystères de la Mère, les mystères de l'Espérance et des douleurs de l'enfantement. Les mystères du Père contenaient le *quoi*, le *salut* par le Fils ; les mystères de la Mère contiennent le *comment*, l'évolution biologique et spirituelle. Or la science naturelle est orientée vers le *comment* du monde, c'est pourquoi elle est en train de faire naître les mystères anciens de la Mère, la connaissance de l'*Evolution* ; tandis que la religion chrétienne est en premier lieu orientée vers les mystères du Père, le *salut* par le Fils. Et c'est à Teilhard de CHARDIN, l'hermétiste de notre temps par la grâce de Dieu, que nous devons la synthèse — ou une voie vers la synthèse — du *Quoi* et du *Comment* du monde, de la Religion et de la Science, ce qui est la tâche et la mission de l'Hermétisme. Dorénavant, tout le monde peut contempler le Serpent de l'évolution crucifié sur la croix de la Providence Divine et le Fils de Dieu crucifié sur la croix de l'évolution du Serpent, et y puiser l'Espérance pour la vie et pour la mort. L'évolution et le Salut — les deux vérités de la Science et de la Religion — ne sont d'ores et déjà plus contradictoires : elles portent ensemble le message de l'Espérance.

Mais n'oublions pas que cette synthèse d'aujourd'hui a eu son histoire et qu'elle est due, elle aussi, aux « douleurs de l'enfantement ». Elle est née après une longue série d'efforts continus, de siècle en siècle : l'effort d'un HERACLITE, le philosophe du changement perpétuel de la matière, des gnostiques qui firent résonner dans l'histoire humaine le drame de la chute et du retour de Sophia Achamoth, d'un Saint Augustin, le père de la philosophie de l'histoire, qui mit en lumière le double courant dans l'histoire de l'humanité — celui de la « Cité terrestre » et de la « Cité de Dieu » —, des penseurs hermétiques alchimisants qui affirmaient et ré-affirmaient inlassablement le principe de la transformabilité de ce qui est vil en ce qui est noble, d'un Martines de PASQUALY qui écrivit son *Traité de la Réintégration des êtres* ; d'un Fabre d'OLIVET, l'auteur de l'*Histoire Philosophique du genre humain* montrant l'opération dynamique du triangle *Fatalité-Liberté-Providence* dans l'histoire de l'humanité, d'une H.P. BLAVATZKY, qui ajouta et opposa à l'évolution matérialiste de Charles DARWIN une vision vertigineuse de l'évolution spirituelle de l'univers, d'un Rudolf STEINER, qui mit en relief le centre de gravitation de l'évolution spirituelle cosmique — à savoir

Jésus-Christ — aussi n'est-il pas éloigné du « Point Oméga » de Teilhard de CHARDIN; tous ces efforts ont contribué — d'une manière visible ou invisible — à la synthèse d'aujourd'hui. Ils *vivent*, tous ensemble, dans la synthèse contemporaine de l'Évolution et du Salut, qui est le fruit de l'effort collectif de siècle en siècle.

En vérité, « *de la fusion des opinions la vérité luit* ». Car la synthèse n'est pas due au choc des opinions, mais à leur fusion comme éléments constitutifs de « l'arc-en-ciel » de la paix.

La synthèse des vérités du Salut et de l'Évolution est en effet un arc-en-ciel, dans lequel resplendissent les essences immortelles des efforts du passé, purifiés de ce qui les enveloppait de temporaire et d'accidentel. Car ce n'est pas à la réfutation de l'alchimie ancienne et médiévale, par exemple, qu'est dû le transformisme moderne — l'Évolution biologique et spirituelle — mais bien au fait que le dogme alchimique fondamental de la transmutabilité a été adopté par les penseurs contemporains. Purifiée des éléments temporaires et accidentels — comme l'orientation vers le but de la production de l'or matériel, de la pierre philosophale matérielle et de la panacée matérielle —, l'alchimie célèbre aujourd'hui son apothéose dans la splendeur de l'arc-en-ciel de la synthèse du Salut et de l'Évolution. L'alchimie est sortie aujourd'hui des sombres cuisines alchimiques où ses adeptes dépensaient souvent des fortunes entières et la fleur de leur vie, pour s'installer dans un laboratoire plus digne d'elle, la vaste étendue de l'univers. C'est maintenant le monde qui est devenu le laboratoire alchimique, tout comme il est devenu l'oratoire mystique. Est-ce une perte ou un gain pour l'alchimie qu'elle ait cessé d'être une occupation secrète, souvent de caractère maniaque, relevant d'une secte et qu'elle soit devenue l'idée-reine de l'humanité? Qu'elle soit devenue, après avoir été l'art secret de la transmutation des métaux, de la fabrication de la pierre philosophale et de la préparation de la panacée, la lumière de l'Espérance universelle de la synthèse du Salut des âmes et de l'Évolution cosmique.

La réponse est évidente : nous sommes aujourd'hui témoins du triomphe de l'alchimie, triomphe inouï et dépassant les espérances les plus téméraires du passé.

Ce qui est vrai de l'alchimie l'est aussi de la philosophie de l'histoire augustinienne. La croix de la « cité terrestre » et de la « cité de Dieu » que Saint Augustin voyait surtout dans l'histoire d'Israël et de l'empire romain, s'est transformée aujourd'hui, tout en gardant son essence immortelle, en la croix du Salut et de l'Évolution, de la

Religion et de la Science, la croix, en dernière analyse, de l'*Ora* et *Labora*, de la Grâce et de l'Effort.

La vision augustinienne vit donc, elle aussi, dans l'arc-en-ciel de la synthèse moderne du Salut et de l'Évolution.

Et ce qui est vrai de l'alchimie et de Saint Augustin l'est aussi de toutes les autres contributions anciennes, médiévales et modernes, à la synthèse du Salut et de l'Évolution. L'œuvre de tous ceux qui enseignaient une *voie*, soit mystique et spirituelle de la purification, de l'illumination et de l'union, soit historique et sociale du progrès de la civilisation de la justice sociale et des mœurs, soit biologique, de l'évolution de la sphère des éléments chimiques à la sphère des organismes vivants et de la sphère des organismes vivants à celle des êtres doués de la réflexion et de la parole. L'œuvre de tous ceux qui enseignaient une *voie* de perfectionnement individuel ou collectif resplendit maintenant dans l'arc-en-ciel de la synthèse du Salut et de l'Évolution, l'arc-en-ciel de l'Espérance de l'humanité.

Car cet arc-en-ciel, c'est la Tradition arrivée au temps de la floraison. Aussi n'oublions pas non plus le poète, car

« c'est lui qui, malgré les épines,

L'envie et la dérision,

Marche, courbé dans vos ruines,

Ramassant la tradition.

De la tradition féconde

Sort tout ce qui couvre le monde,

Tout ce que le ciel peut bénir.

Toute idée, humaine ou divine,

Qui prend le passé pour racine

A pour feuillage l'avenir. »

(Victor HUGO « Les rayons et les ombres » — *Fonction du poète*, 287-296).

On ne peut pas se passer de la poésie, si l'on attache du prix à la Tradition. La Bible toute entière souffle la poésie — épique, lyrique, dramatique — et le Zohar est plein de poésie.

Les œuvres principales de Saint Jean de la Croix sont des commentaires à des poésies. Un élan poétique vibre dans l'œuvre entière du Père Teilhard de CHARDIN, et ses critiques y voient une faiblesse réprovable au point de vue scientifique, philosophique et théologique. Mais ils ont tort, puisque la poésie est l'élan, et l'élan donne des ailes à l'imagination, et sans l'imagination ailée, dirigée et contrôlée par les lois strictes de la cohérence intrinsèque et de la conformité

aux faits, aucun progrès n'est possible. On ne peut pas se passer de la poésie, parce qu'on a besoin de l'élan de l'imagination. Il faut seulement veiller à ce qu'on ne soit pas emporté par l'imagination qui cherche l'éclat et non la vérité. Quant à l'imagination éprise de la vérité, c'est-à-dire qui n'aime et ne cherche que ce qui est cohérent et conforme aux faits, elle est ce que nous nommons « génie » ou fécondité, dans tous les domaines de l'effort humain.

L'Hermétisme, lui aussi, ne peut pas se passer de la poésie. La *Table d'Emeraude* d'Hermès Trismégiste n'est rien d'autre qu'une poésie sublime. Certes, elle n'est pas « que poésie » dans le sens de l'esthétique verbale et musicale pure et simple, puisqu'elle avance le grand dogme mystique, gnostique, magique et alchimique, mais elle n'est pas davantage un traité discursif en prose. Elle est un chant de la vérité des trois mondes.

Et les Arcanes Majeurs du Tarot ? Ne font-ils pas appel à l'imagination ailée dans le cadre et dans la direction propre à chacun d'eux ?

Ils sont des symboles. Mais que faire avec des symboles sinon y appliquer l'imagination inspirée, attachée à trouver leurs sens par une volonté obéissant aux lois de la cohérence intrinsèque et de la conformité aux faits de l'expérience extérieure et intérieure, matérielle et spirituelle ?

Or la poésie n'est pas simplement une question de goût, mais encore de fécondité ou de stérilité de l'esprit. Sans veine poétique, aucun accès n'est ouvert à la vie de la tradition hermétique.

Aimons donc la poésie et respectons les poètes. Ils sont la noblesse véritable de l'humanité. On n'est noble de la noblesse de cœur, que si on porte en son cœur la poésie. Et puisque toute âme humaine est en principe prêtre, noble et travailleur à la fois, n'étouffons pas en nous la noblesse par une surestimation des buts pratiques, ou une préoccupation de notre salut ; au contraire, annoblissons notre travail et notre religion en y faisant entrer le souffle de l'inspiration poétique. Cela n'adultérera point les fonctions de prêtre et de travailleur. Les prophètes d'Israël étaient de grands poètes et le chant de Saint Paul sur la charité est une œuvre de poésie indépassable. Quant au travail, il n'apporte la joie que s'il s'élève au-dessus de l'esprit d'esclavage en participant à l'élan poétique du grandiose Effort Humain.

Quoiqu'il en soit, nous sommes tenus de faire cas du problème de la poésie sous le titre du XVII^e Arcane du Tarot, l'Arcane de l'Eau d'au-dessus et d'au-dessous du firmament, l'Arcane de l'Espérance et de la Continuité. Car la poésie est l'union des eaux supérieures et des eaux inférieures du deuxième jour de la création. Le poète

est le point même où les eaux séparées se rencontrent et où confluent le cours de l'Espérance et celui de la Continuité. C'est lorsque la circulation du sang humain — qui porte la Continuité — et le rayonnement de l'Espérance — qui est le sang du monde spirituel et de toutes les hiérarchies célestes — se rencontrent, s'unissent et commencent à vibrer ensemble que l'expérience poétique a lieu. L'inspiration poétique est l'union du sang d'en haut — de l'Espérance — et du sang d'en bas — de la Continuité. Aussi faut-il être *incarné*, avoir la pulsation du sang chaud terrestre, pour pouvoir créer des œuvres poétiques, et non seulement des œuvres poétiques à portée subjective (*setrams*), mais encore à portée objective (*mantrams*). Il fallait être immergé dans le sang chaud humain, (être incarné), et s'élever au-dessus de lui en s'unissant avec le sang lumineux du Ciel, avec l'Espérance, pour que puissent naître les psaumes de David, par exemple. Ce n'est pas au Ciel, mais sur terre, que les psaumes de David naquirent. Et une fois nés, ils sont devenus l'arsenal des mantrams magiques, non seulement sur terre, mais aussi au Ciel. Car les mantrams — ou formules magiques — des psaumes sont en usage comme tels, non seulement chez les êtres à sang chaud — les hommes — mais encore chez les êtres à sang lumineux — les entités des hiérarchies célestes —.

Les mantrams — les formules à portée magique dans les trois mondes — naissent du mariage de la Chaleur et de la Lumière, du sang terrestre, porteur de la Continuité ; et du sang céleste, porteur de l'Espérance.

Mais il faut dire aussi que toute parole humaine peut devenir magique si elle est sincère au point d'engager le sang et si elle est en même temps remplie de foi au point de mettre en mouvement les eaux lumineuses de l'Espérance d'en haut. Le « grand cri » poussé par Jésus-Christ sur la croix lorsqu'il rendit l'esprit fut suivi du tremblement de terre : « le voile du temple se déchira, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fondirent, les sépulcres s'ouvrirent... » — parce qu'il portait la magie d'une rencontre suprême, celle de la dernière goutte de sang humain versé avec l'océan entier de l'Espérance du monde.

Il s'ensuit qu'on n'invente pas les formules magiques — tout comme on n'invente pas la vraie poésie — mais qu'elles *naissent* du sang et de la lumière. C'est pourquoi, en général, dans la Magie sacrée, on utilise les formules traditionnelles, non parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles ont pris naissance de la manière que nous avons dites et qu'elles se sont avérées magiques. C'est ce que savait bien, par exemple, Martinez de PASQUALLY. Le rituel de ses invocations magiques n'est constitué que de formules traditionnelles, puisées surtout dans les psaumes. Et cela non parce qu'il était catholique pratiquant,

mais surtout en vue de l'efficacité de la magie qu'il enseignait et qu'il pratiquait.

La Magie sacrée diffère de la « magie arbitraire ou personnelle » de plusieurs manières. Outre les différences dont nous avons fait état dans la 3^e Lettre, il faut ajouter que la Magie sacrée « se sert » de « l'agent de la croissance », tandis que la « magie arbitraire » travaille surtout avec « l'agent magique » de nature électrique.

Or c'est à ces deux « agents » que se rapporte le passage du Sermon sur la Montagne que voici :

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu as déclaré par serment. Mais moi, je vous dis de ne jurer aucunement, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est son marchepied, ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand roi. Ne jure pas non plus par la tête, car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul cheveu. Que votre parole soit oui, oui, non, non; ce qu'on y ajoute vient du malin. » (Matthieu V, 33-37).

Car « jurer » comprend toute la catégorie des actes magiques désignés à renforcer magiquement la simple promesse et la simple décision de la volonté humaine faite dans les limites de sa compétence, c'est-à-dire dans les limites de « oui, oui, non, non ». Les désirs d'outrepasser ces limites en invoquant l'aide des forces extérieures au cercle de la volonté afin qu'elles la rendent plus puissante en lui prêtant un mécanisme dynamique qui la servira, fait nécessairement appel aux forces électriques du Serpent, du « malin ».

« Jurer » est donc l'acte-type qui représente le domaine entier de la « magie arbitraire ou personnelle » ; il s'agit de rendre la volonté personnelle plus puissante en la renforçant par des forces de nature électrique — fulgurantes, agissant par décharges — provenant de l'extérieur de la volonté et mises sous sa domination.

Or, dit le passage cité, la Réalité est soustraite à la volonté arbitraire humaine : le Ciel et la Terre sont à Dieu, Jérusalem fut le domaine du grand roi, et la tête, le propre corps, est réservé à « l'agent de croissance » soustrait à l'arbitraire humain (car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul cheveu). Le Ciel, la Terre, Jérusalem et la tête sont soustraits, non seulement à l'arbitraire humain, mais encore à celui du Serpent, à la force électrique due à la friction et au conflit. Ce n'est pas

« l'agent magique » qui domine la Réalité — le Ciel, la Terre, Jérusalem et la tête —, mais bien un autre « agent » : « le grand roi », qui ne sert que Dieu et ses serviteurs. Or cet autre « agent », cet « agent » soustrait à l'arbitraire humain et à l'arbitraire du Serpent, c'est ce que nous avons désigné comme « agent de la croissance » et qui est « l'agent » de la Magie sacrée ou divine.

Et nous voici en plein problème de la différence entre les « phénomènes magiques » et les « miracles », entre ce que réalise la « magie personnelle ou arbitraire » et ce qu'accomplit la Magie sacrée ou divine. Bien que ce problème ait été traité sous le titre du III^e Arcane Majeur du Tarot « L'impératrice », il se présente à nouveau sous le titre du XVII^e Arcane, sous un aspect particulier. Avec le III^e Arcane, il s'agissait de l'auteur, de la source de l'initiative, de l'opération magique, personnelle ou divine ; il s'agit maintenant de l'agent, du moyen actif de cette opération.

Or l'agent de la Magie divine est essentiellement soustrait à la volonté personnelle humaine, tandis que celui de la magie personnelle ne l'est pas. C'est l'« agent de la croissance » qui sert d'instrument dans la Magie divine. C'est donc lui qui est le moyen dynamique des miracles, si nous entendons par « miracle » l'effet de l'action d'une force qui est essentiellement et entièrement soustraite à la volonté personnelle humaine, mais qui est en même temps, non indifférente envers les qualités morales des aspirations de la volonté personnelle humaine et peut leur prêter une puissance réalisatrice supérieure aux forces du déterminisme physique, biologique, psychologique et intellectuel, c'est-à-dire aux « lois » naturelles, psychiques et intellectuelles. La Magie divine est donc la conscience morale qui invoque l'aide de la conscience morale supérieure, laquelle répond à cette invocation en mettant en mouvement « l'agent de la croissance », les eaux inférieures de la Vie et les eaux supérieures de l'Espérance. Et partout où l'Espérance et la Continuité agissent ensemble en réponse à l'évocation morale de la volonté humaine, un miracle a lieu. Le miracle est la descente de l'Espérance — eaux supérieures d'« au-dessus de l'étendue » — dans le domaine de la Continuité — des eaux inférieures d'au-dessous de l'étendue — et l'action de ces deux « eaux » réunies.

Ni la science, ni la magie personnelle ou arbitraire, ne font de miracles. La science ne met en jeu qu'une série de déterminismes contre une autre. Le vent meut l'eau, la chaleur meut l'air, l'électricité produit la chaleur. Or la science se sert du mouvement mécanique au moyen de la chaleur et de l'électricité. Elle effectue la conversion de l'électricité en chaleur et de la chaleur en mouvement

mécanique. Elle procède, dans l'acte de la connaissance, du mouvement visible à ses causes invisibles et procède, dans l'acte de réalisation, des forces invisibles au mouvement visible. La recherche poursuivie l'a portée à la découverte de l'énergie nucléaire. Les électrons, les protons, les neutrons, etc. des atomes sont invisibles, mais l'explosion nucléaire est bien visible.

Voilà donc le cercle de la Science : montée du visible à l'invisible dans la théorie, et descente de l'invisible au visible dans la pratique. C'est l'ancien symbole du Serpent qui se mord la queue :



Ce cercle est clos.

Son diamètre peut croître indéfiniment, mais il est et sera toujours un *cercle* sans ouverture, à la différence de la spirale. On y découvre les forces de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité, les forces nucléaires; et on peut y découvrir une série d'autres forces, plus cachées et plus subtiles encore, mais on ne découvrira que des *forces*, c'est-à-dire des causes du mouvement mécanique. Voilà en quoi ce cercle est clos et pourquoi il est, à moins d'une intervention extérieure, comme chez Teilhard de CHARDIN, prison et captivité de l'esprit.

Ce qui est vrai de la Science naturelle, l'est aussi de la magie personnelle ou arbitraire. Celle-ci procède exactement comme celle-là : montée dans la théorie et descente dans la pratique. Les auteurs modernes de la magie ont parfaitement raison lorsqu'ils soutiennent la thèse que la magie est une science et qu'elle n'a rien à voir avec les miracles comme tels.

« La Magie est l'étude et la pratique du maniement des forces secrètes de la Nature. C'est une science pure ou dangereuse comme toutes les sciences... »

dit PAPUS dans l'introduction à son *Traité méthodique de Magie pratique*. C'est vrai, mais nous devons ajouter que « les forces secrètes de la Nature » ne sont secrètes que pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elles soient découvertes par la science naturelle qui ne fait que découvrir et rendre maniables les « forces secrètes » de la Nature, l'une après l'autre. Il faut s'attendre à ce que l'objet de la Magie et celui de la Science naturelle coïncident et apparaissent identiques.

Mais, il reste vrai aussi que le cercle clos de la science, qui est la prison et la captivité de l'esprit, s'applique aussi à la Magie personnelle.

La Magie, en tant que science — et elle l'est — a le même destin que la science : la captivité dans un cercle clos.

PAPUS, en effet, dit plus loin dans l'introduction à son *Traité méthodique de Magie pratique* : « La Magie, pourrions-nous dire, c'est le matérialisme des futurs chevaliers du Christ... »; il admet donc le fait de la captivité de la Magie comme telle dans le cercle clos d'un seul aspect du monde, qu'il nomme « matérialisme », et il exprime l'espoir qu'à l'avenir une intervention extérieure à ce cercle clos rendra les magistes futurs « des chevaliers du Christ ». En d'autres termes, il prédit que des Teilhard de CHARDIN futurs feront pour la Magie ce qu'ils ont fait pour la science : qu'ils ouvriront le cercle clos et la transformeront en spirale.

Si Louis-Claude de SAINT-MARTIN a quitté le cercle des disciples de Martines de PASQUALLY, qui pratiquaient la magie cérémonielle, et abandonné la pratique de cette magie — sans nier son efficacité réalisatrice — pour embrasser la mystique et la gnose de Jacob BOEHME, c'est qu'il sentait que la magie cérémonielle est un cercle clos, tandis que lui aspirait à la perfection illimitée qualitative, c'est-à-dire à Dieu. Car si même on avait réalisé par la magie cérémonielle de Martines de PASQUALLY le but suprême de ses invocations, si même on avait réalisé la « passe » magique où Jésus-Christ ressuscité serait apparu, cette « passe » magique n'aurait abouti qu'à une apparition phénoménale, et non point à la révélation de l'essence du Christ, immédiate et certaine, à l'intérieur de l'âme humaine. Le cercle de ce genre de magie, tout sublime que soit son but, est *clos*; il ne s'agira toujours en ses *apparitions* que de « passes ». Mais SAINT-MARTIN, lui, avait faim et soif de l'union intuitive, de l'âme avec l'âme, de l'esprit avec l'esprit; et rien de moins que cela ne pouvait le satisfaire. Il écrit dans *Mon portrait historique et philosophique* (1789-1803) 1023 :

« Il y a des hommes qui sont condamnés au temps. Il y en a qui sont condamnés (ou appelés) à l'éternité. Je connais quelqu'un de ce dernier genre; aussi quand ceux qui sont condamnés au temps voulaient juger son éternité et la gouverner par le sceptre du temps, on peut présumer comment il les traitait. »

Etant condamné (ou appelé) à l'éternité, SAINT-MARTIN ne pouvait pas se contenter de quoi que ce soit qui passe — y compris toute « passe » réalisée aux moyens de la magie cérémonielle. Aussi s'est-il tourné vers la mystique gnostique ou la gnose mystique d'un Jacob BOEHME.

« Dans le mois de brumaire an 9 (novembre 1800) j'ai publié ma traduction de l'Aurore naissante de Jacob BOEHME. J'ai senti en la relisant de suite, et tout à mon aise, que cet ouvrage serait béni de Dieu et des hommes, excepté du tourbillon des papillons de ce monde qui n'y verront rien ou qui n'en feront que l'objet de leur critique et de leurs sarcasmes. » (Op. cit., 1013).

Voici ce qu'il en dit encore :

« J'aurais été trop longtemps souffrant et malheureux si Dieu m'avait fait connaître plutôt les choses qu'il me fait connaître aujourd'hui, grâce aux fruits qui me naissent des fécondes bases de mon ami B. (BOEHME). Voilà pourquoi ces magnifiques cadeaux ont été différés si longtemps. » (Op. cit. 9/2).

Les « magnifiques cadeaux » ne sont pas des phénomènes magiques mais des révélations dans la vie intérieure de l'intuition et de l'inspiration.

Les phénomènes magiques relèvent du savoir et du pouvoir scientifique humains, et les miracles de la Sagesse et la Puissance divines; ce qui veut dire que la participation humaine consciente aux miracles de la Magie sacrée commence avec la mystique, se poursuit dans la gnose et aboutit aux miracles, c'est-à-dire à la Magie sacrée pratique : *ex Deo, in Deo, per Deum*. Et c'est la voix « *ex Deo, in Deo, per Deum* » qui fut la vocation intérieure de SAINT-MARTIN; il ne put se contenter de la voix « *ex homine, in homine, ad Deum* », de la magie cérémonielle la plus noble de son temps, celle de l'école de Martines de PASQUALLY. SAINT-MARTIN, en s'évadant du cercle clos de cette école, a, toutefois, gardé de la gratitude pour l'expérience qu'il y avait faite et de la vénération pour son maître. Il écrit :

« Si Martines de PASQUALLY qui était notre maître à tous avait voulu me connaître, il m'aurait conduit autrement qu'il n'a fait, et aurait fait de moi un autre sujet, quoique je lui aye cependant des obligations inexprimables, et que je remercie Dieu tous les jours d'avoir permis que je participasse, quoiqu'en petite mesure, aux lumières de cet homme extraordinaire qui a été pour moi le seul homme vivant, de ma

connaissance, dont je n'aye pas fait le tour. » (Op. cit. 167).

C'est que, si le cercle de Martines de PASQUALLY était une prison en tant que cercle clos, SAINT-MARTIN, en ayant cherché et trouvé la sortie, ne pouvait le voir autrement que comme le premier cercle de la spirale « infinie » dans laquelle il s'était engagé.

Mais peut-on parler de cercle clos à propos de la magie cérémonielle de l'école de Martines de PASQUALLY, alors que SAINT-MARTIN put en sortir ?

Le cercle de la magie cérémonielle — tout comme celui de la science — est clos en principe, mais toute âme humaine individuelle peut en sortir en embrassant un idéal plus élevé et en renonçant à tous les avantages que le cercle lui offre. C'est un aspect important du sens de la formule christique : « Je suis la porte », qu'il y a sortie de tout cercle clos, de toute captivité de l'esprit. « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages » (*Jean X, 9*), ce qui veut dire que si quelqu'un est mu par l'amour de Dieu et du prochain, il peut entrer dans tout cercle clos et il peut en sortir. Au lieu de prisons, il « trouvera des pâturages », c'est-à-dire qu'il *se mouvra en spirale*. C'est ainsi que, par exemple, Teilhard de CHARDIN put entrer le cercle clos de la science sans y être captivé, et put sortir de ce cercle en le transformant en spirale. C'est ainsi encore que SAINT-MARTIN put entrer le cercle clos de la magie cérémonielle sans y être captivé, et put en sortir, toujours en le transformant en spirale. La Spirale, c'est la Bonne Nouvelle, l'Évangile, annoncé à tous ceux qui sont captifs dans des cercles clos. Jésus-Christ dit à Nathanaël :

« Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois : tu verras de plus grandes choses que celles-ci. Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme » (*Jean, I, 50, 51*).

Le « ciel ouvert », c'est la voie de la spirale dans l'infinité qui s'ouvre.

La spirale est l'arcane de la croissance, aussi bien spirituelle que biologique. Une plante croît d'après le mouvement de la spirale; une idée, un problème croît de même d'après le mouvement de la spirale. Non seulement les branches d'un arbre se trouvent arrangées selon la spirale, mais encore les cercles dits « aubiers », qui se forment

chaque année entre l'écorce et le cœur du tronc d'un arbre, constituent des traces ou des effets de l'opération de croissance circulaire en deux dimensions — la verticale et l'horizontale — à la fois, c'est-à-dire procédant en spirale. Quant aux idées et aux problèmes, ils croissent en ampleur et en hauteur dans les consciences humaines par une série de « retours » et « d'éloignements », c'est-à-dire par cercles concentriques, semblables aux aubiers du tronc de l'arbre. C'est ainsi que en 1919/1920, je me suis occupé pour la première fois des Arcanes Majeurs du Tarot sous les quatre aspects que comporte le nom divin יהוה (JOD-HE-VAV-HE), qui se présentaient alors à moi comme unité comprenant la Nature, l'Homme et le Ciel, ou l'Alchimie, l'Hermétisme éthique et l'Astrologie unis dans la Théurgie. Maintenant, après une série de retours sur ce thème, les présentes Méditations sur le Tarot traitent encore des quatre aspects que comporte le nom divin יהוה, mais elles se présentent comme unité de la Mystique, de la Gnose et de la Magie sacrée dans l'Hermétisme. C'est un exemple de la croissance des idées et des problèmes en spirale de deux dimensions.

Autre exemple : la préparation de la venue du Christ dans l'histoire. L'Évangile selon Mathieu en fait une sorte de généalogie de Jésus-Christ qu'il résume par une seule phrase :

« Il y a donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations depuis David jusqu'à la déportation à Babylone et quatorze générations depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ. » (I, 17).

Voilà la spirale de l'histoire de la préparation de la venue du Christ, spirale de trois cercles ou « pas », chacune de quatorze générations. Le premier cercle ou « pas » de la spirale est celui où la triple empreinte des patriarches Abraham, Isaac et Jacob — l'empreinte d'en haut qui correspond au sacrement du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit — rendit possible la révélation et l'acte de l'alliance du Mont Sinaï, et aboutit à ce que la Loi devint âme dans une personnalité humaine, celle de David. Car c'est en David que les commandements et ordonnances de la Loi révélée « avec des tonnerres, des éclairs et une épaisse nuée sur la montagne... au peuple saisi d'épouvante », se sont intériorisés au point de devenir amour et conscience, affaire du cœur épris de leur vérité et de leur beauté. La Loi devint âme en David, et c'est pourquoi ses transgressions, elles aussi, donnèrent lieu à la naissance dans l'âme d'une force nouvelle, la pénitence intérieure.

Le premier « pas » de la spirale, les quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, correspond donc au processus de l'intériorisation qui a lieu depuis le sacrement du baptême (les trois patriarches), par le sacrement de la confirmation (l'Alliance au désert de Sinaï), jusqu'au sacrement de la pénitence.

Le deuxième cercle ou « pas » de la spirale, les quatorze générations depuis David jusqu'à la déportation de Babylone, est l'école de David, l'école de la pénitence intérieure qui aboutit à son but extérieur : l'expiation, la déportation à Babylone.

Le troisième cercle ou « pas » de la spirale, les quatorze générations depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ, correspond à ce qui a spirituellement lieu entre le dernier acte du sacrement de pénitence — l'absolution —, et le sacrement de la Sainte Communion ou Eucharistie, celui de la présence et de la réception du Christ.

Jean-Baptiste « préparait le chemin du Seigneur et aplanissait ses sentiers » en répétant, en raccourci, l'histoire entière de la préparation de la venue du Christ, c'est-à-dire la voie de la pénitence qu'était son « baptême d'eau ». Car « le fils de David » était « fils de la pénitence » du côté du père : Joseph, et « fils de l'innocence » du côté de la mère : Marie. Jésus-Christ n'aurait pas pu venir dans un autre milieu que celui de l'innocence virgine et de l'innocence récupérée par la pénitence. Jean-Baptiste est donc celui qui accomplit dans l'histoire du monde l'acte de la transition de la pénitence à la communion; c'est lui qui a conduit par la main le premier pénitent du monde ancien à l'autel de la grâce du monde nouveau. L'Évangile selon Jean décrit ce moment de portée immense d'une manière on ne peut plus lapidaire :

« Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples; et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : Voilà l'agneau de Dieu. Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles et ils suivirent Jésus. Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Maître, où demeures-tu ? Venez, leur dit-il et voyez. Ils allèrent et ils virent où il demeurait; et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure. » (Jean I, 35-39).

C'est ainsi que Jean-Baptiste transmet le fruit d'un monde qui venait de finir à un monde qui allait commencer. Les trois saints Rois-Mages avaient mis aux pieds de l'enfant Jésus la triple quintessence de ce que l'ancien monde avait accompli : « l'or, l'encens et la

myrrhe », Saint Jean-Baptiste fit au Maître le quatrième don : le cœur pur dont le Maître dira qu'il verra Dieu.

Trois fois quatorze générations est donc la spirale à trois pas du chemin depuis Abraham jusqu'au Christ, de même que les âges d'Or, de l'Encens et de la Myrrhe furent les trois pas de la spirale du chemin de la spiritualité de l'humanité, depuis les patriarches de la spiritualité — les Rishis de l'ancienne Inde — jusqu'au Christ. Car l'âge d'Or de la spiritualité, celui de l'ancienne Inde, fut suivi de l'âge de l'Encens de la spiritualité, celui de l'ancien Iran où la révélation cosmique des Rishis devint âme et affaire du cœur humain; et l'âge de l'Encens fut, à son tour, suivi de l'âge de la Myrrhe — l'âge du deuil et de la pénitence — dont l'ancienne Égypte était le flambeau millénaire. L'ancienne Égypte, dont Hermès Trismégiste dit dans le traité nommé *Asclépius* :

« Ignore-tu donc, Asclépius, que l'Égypte est la copie du ciel ou, pour mieux dire, le lieu où se transfèrent et se projettent ici-bas toutes les opérations que gouvernent et mettent en œuvre les forces célestes ? Bien plus, s'il faut dire tout le vrai, notre terre est le temple du monde entier.

Et cependant, puisqu'il convient aux sages de connaître à l'avance toutes les choses futures, il en est une qu'il faut que vous sachiez. Un temps viendra où il semblera que les Égyptiens ont en vain honoré leurs dieux, dans la piété de leur cœur, par un culte assidu : toute leur sainte adoration, échouera inefficace, sera privée de son fruit. Les dieux, quittant la terre, regagneront le Ciel; ils abandonneront l'Égypte; cette contrée qui fut jadis le domicile des saintes liturgies, maintenant veuve de ses dieux, ne jouira plus de leur présence. Des étrangers rempliront ce pays, cette terre... Alors cette terre très sainte, patrie des sanctuaires et des temples, sera toute couverte de sépulcres et de morts.

O Égypte, Égypte, il ne restera de tes cultes que des fables et tes enfants, plus tard, n'y croiront même pas; rien ne survivra que des mots gravés sur les pierres qui racontent tes pieux exploits... » (Asclépius, 25)

Voilà la voix de l'embaumeur, du sage de la sagesse de la myrrhe

qui se connaît dans la mort, dans les lois de la mort, la voix de Jérémie et de l'Égypte.

Et voici la voix de celui qui porte l'encens, du sage de la sagesse de l'Encens, la voix du Psalmiste de l'ancien Iran :

« Nous ne devons pas te déplaire, ô Ahura Mazda ! ni à Asha (la Loi) ni à Vahis-ta Mananh (la Raison la meilleure), que l'on a essayé de comprendre dans le don des louanges qui s'adressent à toi...

Lorsque j'eus pour la première fois l'idée de toi dans mon esprit, ô Mazda — dit Zarathoustra — je te regardai sincèrement comme le premier Acteur dans l'univers, comme le Père de la Raison, comme le véritable Auteur de la Loi juste, comme Celui qui gouverne les actions de l'humanité. » (Gathas, cit. R. P. MASANI, Le Zoroastrianisme, p. 48).

« Nous louons l'intelligence d'Ahura Mazda, afin de [saisir la sainte parole.

Nous louons la sagesse d'Ahura Mazda, afin d'étudier [la sainte parole.

Nous louons la langue d'Ahura Mazda, afin de propager [la sainte parole.

Nous adorons, chaque jour et chaque nuit, le mont [Uhidarena, le Dispensateur de l'Intelligence. »

(Prière journalière, MASANI, Zoroastrianisme, p. 140).

Et voici enfin la voix d'un sage de la Sagesse d'Or, prêchant l'Humanisme cosmique :

« L'homme (Purusa) n'est autre que cet univers ce qui est passé, ce qui est à venir.

Et il est le maître du domaine immortel parce qu'il croît au-delà de la nourriture...

Tous les êtres sont un quartier de lui; l'Immortel au ciel, les trois autres quarts.

Avec trois quartiers l'Homme s'est élevé là-haut, le quatrième a repris naissance ici-bas.

De là il s'est répandu en tout sens, vers les choses qui mangent et qui ne mangent pas. » (Rigveda X, 90, 2-4).

Voilà le clef d'or de l'Évolution matérielle et spirituelle. Seule l'universalité et la transcendance du principe humain – de l'Adam Kadmon de la Kabbale ou du Purusa du Véda – la rendent intelligible.

La spirale à trois cercles de quatorze générations d'Israël et la spirale à trois pas de la spiritualité de l'Or, de l'Encens et de la Myrrhe dans l'histoire générale de l'humanité, constituent donc la préparation de la venue du Christ. Les trois premières semaines de l'Avent ne seraient-elles pas le raccourci de cette préparation millénaire, la quatrième rappelant leur résumé, l'œuvre de Jean-Baptiste ?

Quoi qu'il en soit, c'est la loi de la spirale qui nous occupe ici. Car c'est la spirale qui caractérise l'action de « l'agent de la croissance » qui est le thème du XVII^e Arcane Majeur du Tarot dont la Lame nous montre le rapport qu'il y a entre le stellaire, le féminin, le liquide et le croissant. Il y a des étoiles au ciel, il y a une femme nue qui verse l'eau de deux vases, et il y a deux arbustes qui poussent. C'est l'eau qui fait pousser les arbustes dans le désert; c'est la femme qui verse l'eau, et c'est des étoiles, enfin, qu'émane la luminosité qui se transforme en liquidité par l'intermédiaire de la femme. Celle-ci transforme donc l'Espérance en la Continuité de la Tradition et des générations. C'est ainsi que les arbustes poussent.

La contexture de la Lame représente donc une spirale qui descend des étoiles (premier pas), à la femme (deuxième pas), ensuite à l'eau (troisième pas) et aboutit aux arbustes (le résultat, quatrième pas).

La Lame répond à la question : Que faut-il pour qu'un arbre vive ? Il faut des étoiles, la femme et de l'eau.

En effet, que faut-il pour que l'évolution de l'humanité continue ? Il faut l'Espérance, la Maternité et l'Hérédité.

Que faut-il pour que la vérité spirituelle ne sombre pas dans l'oubli et vive ? Il faut l'Espérance, la Créativité loyale et la Tradition. Il faut le témoignage corroborant de trois témoins toujours présents : de l'Esprit, du Sang et de l'Eau. La vérité témoignée par l'Esprit, par le Sang et par l'Eau ne tombera jamais dans l'oubli. On peut la tuer, mais elle ressuscitera.

Or l'unité de l'Espérance, de la créativité et de la Tradition, c'est l'« agent de la croissance ». Il est l'action concertée de l'Esprit, du Sang et de l'Eau. Il est donc indestructible, son action est irréversible et son mouvement est irrésistible.

Et c'est l'agent de la croissance qui est, en dernière analyse, le sujet de la Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste.

« Et comme toutes choses ont été et sont venues d'Un, ainsi toutes

choses sont nées dans cette chose unique par adaptation », dit la Table d'Émeraude. Ce qui revient à dire : comme l'Un est le créateur de l'essence de toutes choses, ainsi y a-t-il un agent unique qui adapte l'existence de toutes choses à leur essence, le principe de l'adaptation de ce qui est né à son prototype créé, ou « agent de la croissance », le principe de l'évolution. Il est engendré par la lumière spontanée de l'Espérance (le Soleil) reflétée dans le mouvement des eaux inférieures (la Lune), ce qui produit l'impulsion générale ou poussée (le Vent), qui porte l'Espérance primordiale vers sa réalisation dans le domaine matériel (la Terre), qui lui prête les éléments constructifs (le « nourrit »).

*« Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent
l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice ».*

dit encore la Table d'Émeraude.

La lumière spontanée d'en-haut, la lumière reflétée en bas, l'impulsion ou poussée de l'évolution qui en résulte et qui se sert, pour sa réalisation, des éléments matériels, voilà l'analyse complète du processus intérieur de l'évolution et de la croissance. Il s'agit d'un agent qui adapte constamment l'existence à l'essence – « l'agent de croissance » – que la Table d'Émeraude désigne par le terme « le Thélème de tout le monde ».

*« Le père de tout, le Thélème de tout le monde est ici;
sa force est entière si elle est convertie en terre. »*

Or le mot « thelemos » (θελεμός) signifie en grec, dans le langage poétique, « volontaire, spontané » et les mots « le theléma » (το θέλημα) et « hê thelêsis (ἡ θέλεις) » signifient dans le langage du Nouveau Testament « le désir, la volonté ». L'auteur de la Table d'Émeraude veut donc expliquer la nature et la poussée volitive quasi spontanée du monde en transformation et – comme nous disons aujourd'hui – en évolution. Il veut nous exposer l'origine et les facteurs constitutifs de l'agent transformateur du transformisme, l'agent actif sous-jacent à l'évolution. Cet agent est décrit dans le XVI^e traité hermétique D'Asclépios au roi Ammon : définitions, comme :

*« la lumière qui est emprisonnée dans le monde et qui
baigne de son éclat l'entière concavité de l'eau, de la
terre et de l'air avec lequel le Soleil vivifie et met en
mouvement, par les naissances et les métamorphoses,*

les êtres vivants qui subsistent dans ces parties-ci du monde, les remodelant et transformant les uns dans les autres à la façon d'une spirale (*helikos tropon*) le changement des uns dans les autres opérant un échange continu de genre à genre (*genè genon*) et d'espèces à espèces (*eide eidon*)... » agit « à la façon d'une spirale entre la terre et le ciel ».

Car si on sépare le Thélème, le désir immanent au tréfonds de la matière, de son enveloppe matérielle, « il monte de la terre au ciel et derechef il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures » — à la façon d'une spirale qui monte et qui descend.

Vous voyez donc, cher Ami Inconnu, que le transformisme, la doctrine de l'évolution redécouverte par la science du XIX^e siècle, était non seulement connu comme fait dans l'Hermétisme de l'époque hellénistique, mais était encore le sujet d'une philosophie profonde qui s'occupait de l'agent du transformisme opérant « un changement continu de genres à genres et d'espèces à espèces » et les transformant « à la façon d'une spirale ».

L'héliocentrisme, lui aussi, était connu dans l'Hermétisme de cette époque — au moins quinze siècles avant sa redécouverte — comme il ressort du même traité hermétique.

« Car le Soleil est établi au milieu du monde, portant le monde comme une couronne (*μεσος γαρ ὁδὸν τῶν στεφανηφόρων τῶν κοσμῶν*) et, tel un bon conducteur, il a assuré l'équilibre du char du monde et se l'est attaché à lui-même de peur qu'il ne soit emporté en une course désordonnée. » (D'Asclépios au roi Ammon : définitions, 7).

Peut-on donner un énoncé plus précis sur le système solaire héliocentrique ?

Les anciens hermétistes connaissaient le fait de l'évolution, du transformisme, ils en cherchaient l'agent actif, le Thélème, cette poussée volutive et quasi spontanée opérant dans le tréfonds de la matière. Et la *Table d'Émeraude* d'Hermès Trismégiste est le legs fait par eux à la postérité : elle contient le résumé de ce qu'ils ont trouvé. C'est le testament du monde ancien au monde moderne; le monde moderne reçoit ce que le monde ancien avait accompli ou, du moins, croyait avoir accompli.

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel et derechef, il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi.

« C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

« Ainsi le monde a été créé.

« De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations desquelles le moyen est ici.

« C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste ayant les trois parties de la philosophie du monde.

« Ce que j'ai dit de l'opération du Soleil est accompli et parachevé. »

« Accompli et parachevé », conclut le Testament de l'antiquité. Est-ce une prétention folle, une arrogance naïve, une illusion pieuse ou une constatation de fait ? Question de conscience et d'expérience, à chacun d'y répondre individuellement. Quant à moi, je me range du côté de ceux qui y voient une constatation de fait. Constatation de fait notamment en ce qui concerne l'« agent de la croissance » qui est « la force forte de toute force » mouvant toute chose subtile et pénétrant toute chose solide.

Le thème de l'« agent de croissance » a déjà été traité, notamment dans la Lettre sur le III^e et celle sur le XI^e Arcane du Tarot. Ne pouvant pas nous soustraire à la loi de la spirale, qui régit non seulement l'ensemble de la série des Arcanes Majeurs du Tarot mais encore les efforts et le progrès de la conscience de celui qui les médite, il nous fallait revenir à ce thème pour la troisième fois dans la Lettre présente. Celle-ci représente le « troisième pas » de la spirale — à continuer à l'infini — du thème de l'agent de la croissance et de l'évolution.

La *Table d'Émeraude* est le résumé concis de ce que le monde ancien avait à dire au sujet de l'« agent de la croissance et de l'évolution »; les Arcanes Majeurs du Tarot sont le résumé, développé en école ou en « système » pratique d'exercices spirituels, de ce que le monde médiéval avait à dire au sujet de cet agent, comme fruit de ses méditations sur la *Table d'Émeraude* et de ses propres efforts et expériences spirituels; la tâche qui nous incombe de nos jours consiste à effectuer le « troisième pas » de la spirale de l'évolution

de la Tradition de l'Hermétisme, de la troisième « renaissance » du sujet de la *Table d'Émeraude*. Notre époque fait appel à l'effort collectif des hermétisants d'aujourd'hui pour faire un *troisième* résumé qui serait à notre temps ce que fut le Tarot au Moyen Age et la *Table d'Émeraude* à l'antiquité, afin que, comme la Table d'Émeraude a sauvé l'essence de la sagesse antique et le Tarot l'essence de la sagesse médiévale à travers les déluges qui les séparaient, l'essence de la *sagesse moderne* soit sauvée dans une « arche de Noé » spirituelle du déluge qui va venir et qu'elle soit transmise à l'avenir tout comme l'essence de la sagesse antique et l'essence de la sagesse médiévale nous ont été transmises au moyen de la Table d'Émeraude et des Arcanes Majeurs du Tarot. La Tradition de l'Hermétisme doit vivre dans le temps futur comme elle avait vécu dans le passé ; aussi exige-t-elle un résumé moderne aussi viable que le furent la *Table d'Émeraude* et les Arcanes Majeurs du Tarot.

Voilà le message de la Femme agenouillée sous les étoiles, sur le bord du fleuve qui coule du passé vers l'avenir, la Femme qui ne cesse jamais de verser de l'Eau d'en-haut dans le fleuve de l'eau d'en-bas.

C'est elle qui est la Mère de l'Avenir et c'est pourquoi son message nous confronte avec le Devoir envers l'avenir, le Devoir du fleuve de la Tradition ininterrompue. Il faut nous efforcer de nous y conformer !

XVIII

LA LUNE



« La Lune »

Dieu défendit à Lot et à sa famille de regarder en arrière. « La femme de Lot regarda en arrière et elle devint une statue de sel. » (Genèse, 19, 26).

L'Éternel envoya la peste en Israël à cause du grand péché commis par David qui donna l'ordre de faire le dénombrement du peuple d'Israël (II Samuel, 24).

Notre intelligence, telle qu'elle sort des mains de la nature, a pour objet principal le solide inorganisé.

L'intelligence ne se représente clairement que le discontinu. Notre intelligence ne se représente clairement que l'immobilité. L'intelligence laisse échapper ce qu'il y a de nouveau à chaque moment d'une histoire. Elle n'admet pas l'imprévisible. Elle rejette toute création.

L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'intuition, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de

Cher Ami Inconnu,

La défense faite à Lot et à sa famille de regarder en arrière, le péché commis par David d'avoir fait le dénombrement du peuple d'Israël et les traits caractéristiques de l'intelligence humaine, opposée à l'intuition, formulés par Henri BERGSON, ont ceci en commun qu'ils se rapportent au problème de l'inversion du mouvement en avant de la vie, au problème du mouvement rétrograde. Or c'est le problème du mouvement rétrograde, contraire à celui de la vie, que suggère spontanément la Lame du XVIII^e Arcane Majeur du Tarot, « La Lune ». Il est l'antithèse du XVII^e Arcane « L'étoile ». Car si celui-ci évoque les idées, les sentiments et les impulsions volontaires de l'ordre de l'évolution de la vie et de la conscience, de leur développement infini, celui-là évoque les idées, les sentiments et les impulsions volontaires relatifs à l'inversion du mouvement évolutif de la vie et de la conscience, à leur enveloppement, leur arrêt et leur mouvement rétrograde. Au lieu du fleuve qui coule et des arbustes verdoyants de la Lame du XVII^e Arcane, nous trouvons, dans la Lame du XVIII^e Arcane l'eau stagnante du marécage et deux tours rigides en pierre. Au lieu de la Femme nue qui fait couler de deux vases le courant qui continue dans le fleuve, nous trouvons l'image de la créature la plus enveloppée ou « habillée », de l'écrevisse, au fond du bassin marécageux et deux chiens (ou un chien et un loup) qui aboient vers le Haut. Enfin, au lieu de la constellation rayonnante de huit étoiles, nous trouvons l'obscurité de l'éclipse complète de la Lune.

Par l'ensemble de sa texture, la Lame du XVIII^e Arcane du Tarot nous invite donc à un exercice spirituel, à une méditation sur ce qui arrête le mouvement évolutif et tend à inverser sa direction. Et de même que le thème dominant et principal du XVII^e Arcane est « l'agent de la croissance », de même il s'agit dans l'Arcane XVIII de l'agent spécial de la décroissance, du principe de l'éclipse. Il ne s'agit, dans le XVIII^e Arcane, ni de la tentation d'en dehors, qui est le sujet du VI^e Arcane, ni du Diable et des démons — les forces enivrantes et asservissantes —, qui constituent le sujet du XV^e Arcane,

ni même de la tendance présomptueuse à bâtir des « tours de Babel », qui est le sujet du XVI^e Arcane, mais bien d'une chose qui est là, qui est donnée et imposée à toute âme humaine incarnée, par le fait même de son incarnation, et que l'état incarné comporte avec nécessité et fatalité. Le principe de l'éclipse ou « agent de la décroissance » serait présent et actif, même si le Diable et tous les démons avaient démissionné et si tous les hommes avaient appris la leçon de l'humilité et avaient abandonné le désir de bâtir des « tours de Babel ».

Le XVIII^e Arcane du Tarot est l'Arcane du double courant que Henri BERGSON a désigné comme « intelligence-matière » ou « intellectualité matérialiste », contraire au double courant « durée-esprit » ou « intuition-conscience ». Car le courant « intellectualité-matérialité » que BERGSON a mis en relief, plus que tout autre penseur, est précisément cet « agent de la décroissance » ou ce « principe de l'éclipse » que suggère la texture de la Lame du XVIII^e Arcane. Car la Lune est le principe de la réflexion; de même qu'elle réfléchit la lumière du Soleil, de même l'intelligence humaine réfléchit la lumière créatrice de la Conscience. Et de même que l'écrevisse se meut, en nageant à reculons, de même l'intelligence humaine se meut en arrière, c'est-à-dire dans la direction effet-cause, lorsqu'elle est engagée dans l'acte de la connaissance qui lui est propre. De même encore que la volonté de maîtriser la nature met en mouvement le mécanisme intellectuel qui lui prescrit les règles de jeu pour son travail, de même la Lune de la Lame du XVIII^e Arcane est en éclipse, elle n'est que frangée des rayons réfléchis de la lumière solaire, tandis que la surface de la Lune elle-même ne réfléchit que l'image en profil du visage humain. Les autres détails de la Lame — les gouttes colorées qui tombent en haut, les deux tours, les deux chiens qui aboient, l'eau stagnante du marécage — ne font que spécifier, comme nous le verrons en poursuivant cette méditation, les aspects du courant « intellectualité-matérialité », contraire au courant de l'évolution créatrice ou « durée-esprit ».

Le « Soleil », la « Lune » et les « Étoiles » sont, d'après la Genèse, des luminaires dans l'étendue du ciel faits pour éclairer la terre. Leur création constitue le quatrième jour de la création du monde.

Or la conscience humaine est le champ où se manifestent trois espèces de lumière : la lumière créatrice, la lumière réfléchie et la lumière révélée. La première participe de l'œuvre de la création du monde telle qu'elle continue après le « sixième jour » de la création, et que nous appelons aujourd'hui « évolution créatrice » ; la deuxième éclaire le champ obscur de l'action de la volonté humaine que nous

appelons aujourd'hui « matière », la dernière nous oriente vers des valeurs et vers des vérités transcendantes qui constituent quasiment la cour d'appel suprême, le critère ultime : de tout ce qui est valable et de tout ce qui est vrai dans l'espace et dans le temps. C'est grâce à ces trois espèces de lumière que l'homme est à la fois créateur participant de l'évolution créatrice, maître de la matière, auteur de l'œuvre civilisatrice et adorateur agenouillé de Dieu, capable d'orienter sa volonté vers la volonté divine. La conscience créatrice, l'intelligence réfléchissante et la révélation d'en-haut sont les trois luminaires du microcosme humain : son Soleil, sa Lune et ses Étoiles.

Or les trois Arcanes Majeurs du Tarot — « L'Étoile », « La Lune » et « Le Soleil » — sont ceux de la lumière révélée d'en haut, de l'intelligence réfléchissante et de la conscience créatrice. Nous nous sommes occupés de l'Arcane stellaire dans la dernière Lettre; nous nous occuperons dans la Lettre suivante de l'Arcane solaire. Il s'agit dans cette lettre de l'Arcane lunaire, de l'Arcane du couple inséparable de la Terre et de son satellite, « la Lune », ou, pour le microcosme, de la matérialité et de l'intelligence. Le XVIII^e Arcane du Tarot, il faut le dire formellement, révèle le *rapport* entre la Lune et la Terre; il traite du couple Lune-Terre comme tel, tout comme, par exemple, Henri BERGSON traite du couple « intelligence-matérialité » comme tel. Car la matérialité (c'est-à-dire l'aspect matériel et mécanique du monde) est à l'intelligence (c'est-à-dire à la faculté de la conscience qui procède des effets aux causes par induction et par déduction) ce que la Terre est à la Lune; l'intelligence est accordée à la matière, et la matière est accordée à l'intelligence. La matière se prête aisément à l'analyse et à la synthèse et s'adapte ainsi à l'intelligence « qui est caractérisée par la puissance indéfinie de décomposer « selon n'importe quelle loi et de recomposer en n'importe quel système » (BERGSON, *Evolution créatrice*, p. 158). Elles constituent un couple inséparable. Imaginez-vous l'état de l'intelligence qui serait privée d'un milieu divisible à l'infini et recomposable indéfiniment ? Elle serait incapable de séparer de l'ensemble de la durée les choses particulières pour les grouper en catégories et en classes, elle serait de plus impuissante à fabriquer les outils et les machines dont elle se sert comme complément des organes dont l'être humain est doté par la nature pour l'action et la perception.

La divisibilité et la malléabilité de la matière inorganisée (ou *rendue* inorganisée) sont aussi indispensables à l'intelligence que l'eau au poisson qui nage ou l'air à l'oiseau qui vole. Elles constituent son élément vital.

« Notre intelligence, telle que l'évolution de la vie l'a modulée, a pour fonction essentielle d'éclairer notre conduite, de préparer notre action sur les choses, de prévoir, pour une situation donnée, les événements favorables ou défavorables qui pourront s'en suivre. Elle isole donc instinctivement, dans une situation, ce qui ressemble au déjà connu; elle cherche le même, afin de pouvoir appliquer son principe que « le même produit le même ». En cela consiste la prévision de l'avenir par le sens commun. La science porte cette opération au plus haut degré possible d'exactitude et de précision, mais elle n'en altère pas le caractère essentiel. Comme la connaissance usuelle, la science ne retient des choses que l'aspect répétition. Si le tout est original, elle s'arrange pour l'analyser en éléments, ou en aspects qui soient à peu près la reproduction du passé. Elle ne peut opérer que sur ce qui est censé se répéter... Ce qu'il y a d'irréductible et d'irréversible dans les moments successifs d'une histoire lui échappe. »
BERGSON, *Evolution créatrice*, p. 29).

En même temps, il y a lieu de signaler que l'aspect *répétition* des choses que l'intelligence cherche en premier lieu correspond au penchant quasi inné de l'intelligence qui est de réduire le mouvement à l'immobilité et de transformer le temps en espace. La « répétition » n'est donc que l'élément immobile dans le mouvement ou encore l'élément *spatial* dans le temps. Quand nous parlons, par exemple, du cycle des saisons de l'année, nous transformons le mouvement du temps en espace : nous remplaçons le mouvement par la représentation d'un *cercle* dans l'espace. Et ce cercle signifie la *répétition* de la suite de saisons stables : printemps — été — automne — hiver — printemps, etc.

Personne n'a énoncé le postulat de l'intelligence de la répétition et partant de la transformation du temps en espace avec plus de force que Salomon :

« Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. S'il est une chose dont on dise : vois, ceci c'est nouveau, cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. On ne se souvient pas de ce qui est ancien et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas de

souvenir chez ceux qui vivront plus tard. » (Eccl. I, 9-11).

Il s'agit nettement d'un *postulat*, car l'énoncé de Salomon dépasse les limites de l'expérience en affirmant que la chose qui surgit comme nouvelle dans le champ de l'expérience immédiate *doit* être la répétition d'une chose ancienne tombée dans l'oubli, que seule l'ignorance due à l'oubli du passé la fait paraître comme nouvelle et qu'il en sera de même à l'avenir. Le temps ne crée rien; il ne fait que combiner et recombinaison ce qui est *donné* à jamais dans l'espace. Le temps est comme le vent, et l'espace est comme la mer; le vent produit la répétition infinie des vagues sur la surface de la mer, mais la mer reste la même; elle ne change point. Il y a donc — il ne *peut* y avoir — rien de nouveau sous le soleil.

Voilà le postulat de l'intelligence énoncé il y a trois mille ans et qui est encore valable et sous-jacent aux méthodes de travail de l'intelligence.

Et voici son antithèse, formulée par BERGSON :

« L'univers dure. Plus nous approfondirons la nature du temps, plus nous comprendrons que durée signifie invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau. » (Évolution créatrice, p. 11).

Nous reviendrons plus tard à l'antithèse bergsonienne — et hermétique — lorsque sa nécessité sautera aux yeux comme réplique naturelle et lorsqu'elle se présentera à l'esprit comme une sorte de « couleur complémentaire » à l'Arcane « La Lune ». Cet Arcane, en tant qu'exercice spirituel, n'a d'autre but que d'intimer le désir conscient à aller plus loin que l'intelligence et à se décider à faire le saut pour sortir de son milieu.

Mais revenons au couple « intelligence-matière » ou « intellectualité-matérialité ».

L'intelligence vise d'abord à fabriquer.

« La fabrication s'exerce exclusivement sur la matière brute, en ce sens que, même si elle emploie des matériaux organisés, elle les traite en objets inertes, sans se préoccuper de la vie qui les a informés. De la matière brute elle-même, elle ne retient guère que le solide : le reste se dérobe par sa fluidité même. Si donc

l'intelligence tend à fabriquer, on peut prévoir que ce qu'il y a de fluide dans le réel lui échappera en partie, et ce qu'il y a de proprement vital dans le vivant lui échappera tout à fait. Notre intelligence, telle qu'elle sort des mains de la nature, a pour objet principal le solide inorganisé. » (BERGSON, Évolution créatrice, p. 154).

Ainsi l'axiome de l'intelligence selon lequel *le tout est plus grand que la partie* est valable entièrement et sans réserves s'il s'agit d'un corps solide ou d'un liquide *mesuré* (c'est-à-dire *rendu* semblable au corps solide) : la moitié d'une pierre est évidemment plus petite que la pierre entière, et un demi verre d'eau signifie moins d'eau qu'un verre entier d'eau. Mais cet axiome ne vaut pas sans réserves s'il s'agit des *fonctions* d'un organisme vivant. Vous pouvez couper une jambe, qui est bien plus grande que le cœur, sans que la mort s'ensuive, mais vous ne pouvez pas priver le corps humain du cœur sans le tuer. C'est que la *fonction* du cœur est plus essentielle à la vie de l'organisme entier que la jambe. Si donc il s'agit de l'organisme vivant, l'axiome serait à modifier de sorte que, au point de vue du *fonctionnement*, les fonctions-parties et la fonction-tout puissent être *égales*. On pourrait donc, en ce qui concerne le fonctionnement de l'organisme vivant, épater le bourgeois logicien avec la formule : *le tout peut être égal à la partie*.

Le même axiome, appliqué au *domaine moral*, devrait subir une modification qui va encore plus loin. Dans le domaine des pures valeurs, l'axiome en question change de manière à se transformer en son contraire. En effet, l'argument de Caïphe, avancé à l'assemblée du Sanhédrin en faveur de la décision prise contre Jésus, selon lequel il vaut mieux « qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas » (Jean XI, 50), n'est évidemment que l'appel à l'axiome logique selon lequel *le tout* (la nation) *est plus grand* (est de plus haute valeur) *que la partie* (un seul homme). Mais toute la nation juive n'avait pas d'autre raison d'être que cette *partie* d'elle qu'est le Messie ! Plus encore : le Verbe « par lequel toutes choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui » et qui a été fait chair, est-il la partie ou le tout de la nation juive, de l'humanité, du monde entier enfin ?

Ou encore, prenez la parabole de la brebis égarée, dans laquelle le Maître dit :

« Si un homme a cent brebis, et que l'une d'elles s'égare,

ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? Et, s'il la retrouve, je vous le dis en vérité, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. » (Matthieu XVII, 12, 13).

Dans le domaine des valeurs morales, l'axiome selon lequel le tout est plus grand que la partie, est-il encore valable ?

Prenez encore les paraboles du trésor caché dans un champ, de la perle de grand prix et de la leçon du quart de sou de la pauvre veuve; n'en ressort-il pas que, pour le monde des valeurs, l'axiome en question serait : *la partie peut être plus grande que le tout ?*

Voilà des conclusions choquantes pour l'intelligence, dont les règles de la logique sont accordées sur le solide inorganisé, mais elles s'imposent dans le domaine du vivant et du moral.

Donner l'ordre de faire le dénombrement du peuple, Israël (II, Samuel, 24) était un grand péché pour David en ce qu'il consistait à appliquer la méthode propre à l'intelligence humaine de réduire le vivant et le moral, la communauté d'Israël, au solide inorganisé, les hommes aux choses. En donnant l'ordre de compter le peuple d'Israël, David commit le péché, dans le domaine spirituel, de réduire les êtres humains vivants et animés aux choses mortes et inanimées, en définitive aux cadavres. Ainsi a-t-il péché contre le commandement : *Tu ne tueras point.*

Et ce fut seulement pendant le temps le plus sombre de l'année — où les nuits sont les plus longues —, mais encore sous le signe de l'intelligence vierge éclipsée par l'intelligence humaine terrestre, que la nativité de Jésus-Christ eut lieu. Car elle eut lieu au temps du recensement de toute la terre « ordonné par l'édit de César Auguste, pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie » (Luc, II, 1, 2). Ce fut au temps où le péché de David fut répété à l'échelle de l'empire romain, « de toute la terre ». César Auguste ordonna alors de traiter tous les êtres humains vivants et animés comme des choses inanimées, y compris le Verbe incarné : Temps d'hiver en ce qui concerne le Soleil, et temps de l'éclipse de la Lune...

Notre intelligence ne se sent donc à son aise, elle n'est tout à fait chez elle, que lorsqu'elle opère sur la matière brute, en particulier sur des solides :

« Quelle est la propriété la plus générale de la matière brute ? Elle est étendue, elle nous présente des objets extérieurs à d'autres objets et, dans ces objets, des

parties extérieures à des parties. Sans doute, il nous est utile, en vue de nos manipulations ultérieures, de considérer chaque objet comme divisible en parties arbitrairement découpées, chaque partie étant divisible encore à notre fantaisie, et ainsi de suite à l'infini... A la possibilité de décomposer la matière autant qu'il nous plaît, et comme il nous plaît, nous faisons allusion quand nous parlons de la continuité de l'étendue matérielle; mais cette continuité, comme on le voit, se réduit pour nous à la faculté que la matière nous laisse de choisir le mode de discontinuité que nous lui trouverons : c'est toujours, en somme, le mode de discontinuité une fois choisi qui nous apparaît comme effectivement réel et qui fixe notre attention, parce que c'est sur lui que se règle notre action présente. Ainsi la discontinuité est pensée pour elle-même, elle est pensable en elle-même, nous nous la représentons par un acte positif de notre esprit, tandis que la représentation intellectuelle de la continuité est plutôt négative, n'étant, au fond, que le refus de notre esprit, devant n'importe quel système de décomposition actuellement donné, de le tenir pour seul possible.

L'intelligence ne se représente clairement que le discontinu. » (BERGSON, *Evolution créatrice*, p. 155).

C'est pourquoi, non seulement la science décompose les objets en substances chimiques, celles-ci en molécules, les molécules en atomes, les atomes en électrons, mais encore dans la science dite occulte, qui voudrait égaler la science officielle, on décompose, par exemple, l'être humain en trois principes — esprit, âme et corps —, s'il s'agit de la place que l'homme occupe entre Dieu et la nature, ou en quatre principes — corps physique, corps vital, corps astral et le moi —, s'il s'agit de la tâche pratique pour l'opérateur de *maîtriser* ses instruments, comme c'est le cas dans le Raja-Yoga, ou encore en sept principes — corps physique, corps éthérique, corps astral, le moi inférieur, la raison, l'intuition et le moi supérieur — s'il s'agit de l'évolution de l'être humain dans le temps; en neuf principes enfin — trois principes corporels, trois psychiques et trois spirituels —, s'il s'agit de rapports entre le microcosme et le macrocosme avec ses neuf hiérarchies spirituelles, qui reflètent à leur tour la Sainte Trinité divine. Si nous y ajoutons encore que la théologie chrétienne ne divise l'homme

qu'en deux principes — corps et âme —, que le Vedânta et la Kabbale le divisent en cinq principes, et qu'il est des kabbalistes qui le divisent en dix principes, d'après les dix sephiroth, et encore que certains astrologues le divisent en douze principes, d'après les douze signes zodiacaux, il devient évident que l'homme se prête aisément à divers modes de décomposition qui tiennent aux buts visés par l'intelligence qui les applique. Mais il ne se prête à cette opération qu'en tant qu'il est livré aux manipulations de l'intelligence qui le traite de la manière qui lui est propre, c'est-à-dire le décompose d'après un système qui correspond le mieux possible au but que la volonté poursuit. Car l'intelligence — *même lorsqu'elle s'engage dans la science occulte* — ne se représente clairement que le discontinu.

C'est pourquoi l'intelligence se représente le mouvement comme s'il était discontinu. Elle reconstruit le mouvement avec des immobilités qu'elle juxtapose, c'est-à-dire le fait s'arrêter un nombre voulu de fois, obtient de cette façon un film cinématographique qu'elle fait tourner ensuite :

« Le Stable et l'immuable sont ce à quoi notre intelligence s'attache en vertu de sa disposition naturelle. Notre intelligence ne se représente clairement que l'immobilité. » (BERGSON, *Evolution créatrice*, p. 156).

Vingt-quatre siècles avant le cinématographe, le philosophe grec Zénon d'ELEE, auteur des arguments célèbres de « la flèche qui vole » et « d'Achille et la tortue », niait même la réalité du mouvement par la raison que l'intelligence ne peut se représenter que la succession des positions statiques dans le mouvement. De même que SALOMON proclama, il y a trois mille ans, le postulat de l'intelligence « qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil » — de même Zénon d'ELEE proclamait-il, il y a vingt-quatre siècles, l'autre postulat de l'intelligence : « Il n'y a pas de mouvement continu, il n'y a que des points successifs de repos. »

L'intelligence s'attache avant tout aux positions du mouvement et non pas au progrès par lequel il passe d'une position à une autre, progrès qui est le mouvement même.

« De la mobilité même notre intelligence se détourne, parce qu'elle n'a aucun intérêt à s'en occuper. Si elle était destinée à la théorie pure, c'est dans le mouvement qu'elle s'installerait, car le mouvement est sans doute la réalité même, et l'immobilité n'est jamais qu'apparente

ou relative. Mais l'intelligence est destinée à tout autre chose. A moins de se faire violence à elle-même, elle suit la marche inverse : c'est de l'immobilité qu'elle part toujours, comme si c'était la réalité ultime ou l'élément... » (BERGSON, *Evolution créatrice*, p. 156).

L'intelligence ne se concentre que sur les moissons, c'est-à-dire sur le produit et non pas sur la production qui n'est, pour elle, que le moyen et la série des étapes qui lui permettent d'arriver au produit. Ce qu'elle vise, c'est toujours le résultat. C'est toujours l'automne des choses et des événements qu'elle a en vue. Elle est orientée vers les faits, les choses devenues, et non pas vers les processus du devenir et de la création. Le printemps et l'été des choses et des événements lui échappent, ou n'entrent en ligne de compte que sous l'aspect de l'automne, comme les étapes de leur préparation. La germination et la croissance ne sont considérées alors qu'en rapport à la moisson. Car la germination et la croissance, c'est la mobilité, le devenir; et la moisson, c'est ce qui est devenu, c'est le produit.

Le principe de l'automne s'oppose au principe du printemps; le principe sous-jacent à l'intelligence s'oppose à celui qui est sous-jacent à l'intuition de la foi.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

dit l'Évangile selon Jean qui pose le principe de l'intuition de la foi, le principe du printemps. C'est le commencement, le printemps des choses du monde, que vise l'Évangile de Saint Jean, et c'est le Verbe créateur, la mobilité même au fond de la vie et de la lumière de la conscience, qu'il proclame comme point de départ de tout ce qui suivra. L'Évangile selon Saint Jean nous invite, au premier abord, à un acte de violence inouïe à l'égard de notre intelligence en la transposant de l'automne où elle est chez elle en plein printemps, de la moisson aux semailles, des choses faites au Verbe créateur, des choses vivifiées à la Vie même, des choses éclairées à la Lumière même.

Nous nous occuperons plus en détail de l'intuition créatrice ou du mystère de la foi dans la Lettre sur le XIX^e Arcane du Tarot — le Soleil — qui est l'Arcane du Printemps. Il ne s'agit ici que de mettre plus clairement en relief, par contraste, le principe lunaire et automnal

de l'intelligence, en l'opposant au principe de l'intuition créatrice tel qu'il est énoncé dans le premier chapitre de l'Évangile selon Saint Jean, et du principe de l'intelligence qui est le thème du XVIII^e Arcane du Tarot.

Or l'Évangile selon Saint Jean invite l'âme humaine à transposer son intelligence de l'automne en plein printemps, il propose de la *rajeunir* en la plaçant dans le domaine de la créativité au lieu de celui du créé; pour le dire en termes astrologiques, il appelle à accomplir la « conjonction » du Soleil et de la Lune. Cela veut dire que si le postulat de l'intelligence est « qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil », celle-ci est invitée à s'adapter à la créativité pure et simple exprimée dans la formule « Au commencement était le Verbe »; que, si l'intelligence ne se représente clairement que l'immobilité, elle est tenue de se plonger dans l'acte pur, créateur, du Verbe; que si l'intelligence ne se représente clairement que le discontinu, elle se trouve confrontée avec le Verbe, dans lequel est la Vie qui est la Lumière des Hommes; que, si l'intelligence a pour objet principal le solide inorganisé, elle a maintenant pour tâche de comprendre le monde entier comme acte organisateur du Verbe, et Jésus-Christ comme le Verbe cosmique fait chair; si, enfin, l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie, elle a maintenant à comprendre le Verbe au fond de la Vie et la Vie au fond de la Lumière de la conscience. Et tout cela, elle le fera, non afin de *comprendre* — c'est-à-dire afin de moissonner — *ce qui est*, mais bien afin d'effectuer un acte du devenir, afin d'accomplir la naissance de *ce qui n'est pas*, du nouveau. Parce qu'à

« ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom,
il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,
lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la
chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »
(Jean, I, 12, 13).

Voilà la différence entre la nature de l'intelligence et celle de l'intuition de la foi, entre le principe de l'automne et celui du printemps. Le premier principe est donc celui de la *compréhension de ce qui est*; le second est celui de la *participation au devenir de ce qui sera*. Abraham, lorsqu'il quitta Ur et se rendit dans un pays étranger par le chemin du désert afin d'y donner naissance à un peuple futur, des siècles après lui, agissait en *homme de printemps* ou homme de foi. SALOMON, lorsqu'il résuma tout ce qu'il avait appris par expérience et par réflexion durant sa vie dans le traité connu sous le titre d'*Ecclésiaste*,

agissait en homme d'automne, en homme d'intelligence. Abraham était semeur; SALOMON était moissonneur.

L'Hermétisme est l'histoire de l'effort continu et soutenu pour aboutir à l'alliance de l'intuition de la foi et de l'intelligence, au mariage alchimique du Soleil et de la Lune. Ce mariage est-il possible ? Saint Thomas d'AQUIN, Henri BERGSON et Pierre Teilhard de CHARDIN, entre autres, disent *oui*, chacun à sa manière. Je choisis ces trois noms parce qu'ils représentent la Théologie, la Philosophie et la Science. Et il est encourageant que des représentants éminents de la Religion, de la Philosophie et de la Science, prêtent leur concours à notre tâche. Mais s'il n'en était pas ainsi, pourrions-nous aspirer à autre chose ? Pourrions-nous abandonner le travail et l'effort millénaire tendu vers l'alliance, le mariage et l'union de l'intelligence et de la foi ? Non. Car, bon gré mal gré, nous sommes engagés dans ce chemin à jamais, même s'il ne s'agissait que d'un mirage.

Je dis « même s'il ne s'agissait que d'un mirage », parce que cette alliance, ce mariage, cette union, ont inspiré et inspirent un effort millénaire, sans que cet effort n'ait jamais été couronné d'un succès complet, autant du moins que je le sache. L'intelligence et l'intuition de la foi se rapprochent, elles collaborent comme des alliées, elles se complètent même parfois de manière à donner lieu à la plus haute espérance; mais leur *fusion* véritable, leur mariage alchimique complet et durable, n'a encore jamais été réalisé. Dans les têtes et les cœurs de certains travailleurs de ce grand'œuvre, l'intelligence et l'intuition de la foi agissent déjà en couple *fiancé*, mais non pas encore en couple marié. On n'a pas encore réussi à obtenir l'*alliage* de ces deux métaux. C'est toujours l'or argenté ou l'argent doré.

Chez Thomas d'AQUIN, par exemple, c'est l'or argenté, chez la plupart des auteurs occultistes c'est l'argent doré. ORIGENE, Denys l'ARÉOPAGITE, Jacob BOEHME, Claude de SAINT-MARTIN, Vladimir SOLOVIOFF, Nicolas BÉRDIAEFF, par exemple, manifestent dans leurs œuvres un progrès notable dans le rapprochement *substantiel* de l'intelligence et de l'intuition de la foi. Il faut en dire autant d'Henri BERGSON et de Pierre Teilhard de CHARDIN.

Voici l'effort que nous propose Henri BERGSON dans la direction de la fusion de l'intelligence et de l'intuition :

*Après avoir constaté que « l'intelligence est caractérisée
par une incompréhension naturelle de la vie » BERGSON
met au jour la nature de l'instinct. Il dit : « C'est sur
la forme même de la vie, au contraire, qu'est moulé*

l'instinct. Tandis que l'intelligence traite toutes choses mécaniquement, l'instinct procède si l'on peut parler ainsi, organiquement. Si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie. » (Évolution créatrice, p. 166)...

« L'instinct et l'intelligence sont deux développements divergents d'un même principe qui, dans un cas, reste intérieur à lui-même, dans l'autre cas s'extériorise et s'absorbe dans l'utilisation de la matière brute. » (p. 169).

« C'est un fait remarquable que le va-et-vient des théories scientifiques de l'instinct entre l'intelligent et le simplement intelligible, je veux dire entre l'assimilation de l'instinct à une intelligence « tombée » et la réduction de l'instinct à un pur mécanisme. Chacun de ces deux systèmes d'explication triomphe dans la critique qu'il fait de l'autre, le premier quand il nous montre que l'instinct ne peut pas être un pur réflexe, le second quand il dit que c'est autre chose que de l'intelligence même tombée dans l'inconscience... L'explication concrète, non plus scientifique, mais métaphysique (ou hermétique, ajouterions-nous — note de l'auteur), doit être cherchée dans une tout autre voie, non plus dans la direction de l'intelligence mais dans celle de la sympathie. »

« L'instinct est sympathie. Si cette sympathie pouvait étendre son objet et aussi réfléchir sur elle-même, elle nous donnerait la clef des opérations vitales, — de même que l'intelligence, développée et redressée, nous introduit dans la matière. Car, nous ne saurions trop le répéter, l'intelligence et l'instinct sont tournés dans deux sens opposés, celle-là vers la matière inerte, celui-ci vers la vie. L'intelligence, par l'intermédiaire de la science qui est son œuvre, nous livrera de plus en plus complètement le secret des opérations physiques; de la vie elle ne nous apporte, et ne prétend d'ailleurs nous apporter, qu'une traduction en termes d'inertie. Elle tourne tout autour, prenant du dehors, le plus

grand nombre possible de vues sur cet objet qu'elle attire chez elle, au lieu d'entrer chez lui. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'intuition, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment. » (Op. cit., p. 177, 178).

Voilà donc la tâche pratique qui nous est proposée. Elle envisage de rendre l'instinct désintéressé, ce qui est le but véritable de toute ascèse ou la partie du chemin vers l'union mystique que la tradition appelle « vie purgative », voie de la purification du disciple spirituel, ou encore « le purgatoire » (*purgatorium*), s'il s'agit de la voie du destin humain; puis elle envisage le devenir de l'instinct conscient de lui-même, c'est-à-dire ce que la tradition appelle « *via illuminativa* », voie de l'illumination du disciple spirituel, ou encore « le Ciel » (*Coelum*), s'il s'agit de la voie du destin humain; elle envisage enfin que l'instinct devienne capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment tout en étant complètement uni à lui par la sympathie, c'est-à-dire ce que la tradition appelle « *via unitiva* », voie de l'union, dont les fruits sont la *gnose* (où « l'instinct est capable de réfléchir sur son objet ») et la « *mystique* » contemplative (où « l'instinct est capable de l'élargir indéfiniment »), ou encore la « *visio beatifica* » dont jouissent les âmes humaines au Ciel après le purgatoire et après leur école céleste où elles apprennent à n'être pas éblouies par la Lumière divine et à voir par elle, s'il s'agit de la voie du destin humain.

Telle est la tâche pratique. Mais comment définir la mise en œuvre ? C'est une entreprise qui tend à faire sortir l'intelligence de son milieu. Voici ce que BERGSON en dit :

« En vain, nous dira-t-on, vous prétendez aller plus loin que l'intelligence : Comment le ferez-vous, sinon avec l'intelligence même ? Tout ce qu'il y a d'éclairé dans votre conscience est intelligence. Vous êtes intérieur à votre pensée, vous ne sortirez pas d'elle. Dites, si vous voulez, que l'intelligence est capable de progrès, qu'elle verra de plus en plus clair dans un nombre de plus en plus grand de choses. Mais ne parlez pas de l'engendrer, car c'est avec votre intelligence encore que vous en feriez la genèse. L'objection se présente naturellement à l'esprit. Mais

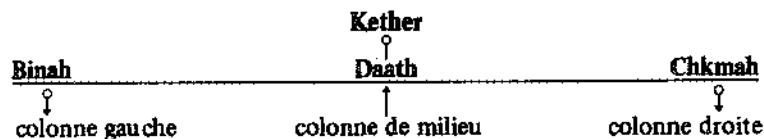
on prouverait aussi bien, avec un pareil raisonnement, l'impossibilité d'acquiescer n'importe quelle habitude nouvelle. Il est de l'essence du raisonnement de nous enfermer dans le cercle du donné : mais l'action brise le cercle. Si vous n'aviez jamais vu un homme nager, vous me diriez peut-être que nager est chose impossible, attendu que, pour apprendre à nager, il faudrait commencer par se tenir dans l'eau, et par conséquent savoir nager déjà. Le raisonnement me clouera toujours, en effet, à la terre ferme. Mais si, tout bonnement je me jette à l'eau sans avoir peur, je me soutiendrai d'abord sur l'eau tant bien que mal en me débattant contre elle, et peu à peu je m'adapterai à ce nouveau milieu; j'apprendrai à nager. Ainsi, en théorie, il y a une espèce d'absurdité à vouloir connaître autrement que par l'intelligence; mais, si l'on accepte franchement le risque, l'action tranchera peut-être le nœud que le raisonnement a noué et qu'il ne dénouera pas. Le risque paraîtra d'ailleurs moins gros à mesure qu'on adoptera davantage le point de vue où nous nous plaçons. Nous avons montré que l'intelligence s'est détachée d'une réalité plus vaste, mais qu'il n'y a jamais eu de coupure nette entre les deux : autour de la pensée conceptuelle subsiste une frange indistincte qui en rappelle l'origine. Bien plus, nous comparions l'intelligence à un noyau solide qui se serait formé par voie de condensation. Ce noyau ne diffère pas radicalement du fluide qui l'enveloppe. Il ne s'y résorbera que parce qu'il est fait de la même substance. Celui qui se jette à l'eau, n'ayant jamais connu que la résistance de la terre ferme, se noierait tout de suite s'il ne se débattait pas contre la fluidité du nouveau milieu; force lui est de se cramponner à ce que l'eau lui présente encore, pour ainsi dire de solidité. A cette condition seulement on finit par s'accommoder au fluide dans ce qu'il a d'inconsistant. Ainsi pour notre pensée quand elle s'est décidée à faire le saut.

Mais il faut qu'elle saute, c'est-à-dire qu'elle sorte de son milieu. Jamais la raison, raisonnant sur ses pouvoirs, n'arrivera à les étendre, encore que cette extension n'apparaisse pas du tout comme déraisonnable une fois

accomplie. Vous aurez beau exécuter mille et mille variations sur le thème de la marche, vous ne tirerez pas de là une règle pour nager. Entrez dans l'eau, et, quand vous saurez nager, vous comprendrez que le mécanisme de la natation se rattache à celui de la marche. Le premier prolonge le second, mais le second ne vous eût pas introduit dans le premier. Ainsi, vous pourrez spéculer aussi intelligemment que vous voudrez sur le mécanisme de l'intelligence, vous n'arriverez jamais, par cette méthode, à le dépasser. Vous obtiendrez du plus compliqué, mais non pas du supérieur, ou même simplement du différent. Il faut brusquer les choses et, par un acte de volonté, pousser l'intelligence hors de chez elle. (Op. cit. 193, 194, 195).

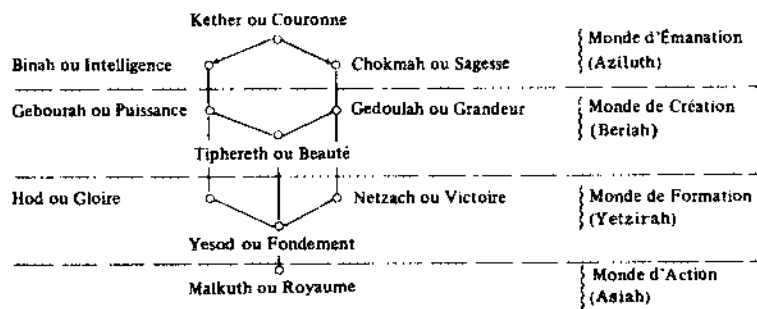
Tel est l'essentiel du « yoga bergsonien », c'est-à-dire de la méthode à suivre pour que l'intelligence s'unisse avec l'instinct ou le principe de la sympathie afin que ce dernier puisse étendre son objet et réfléchir sur lui-même, ou, en d'autres termes, afin de développer l'intuition.

Or l'effort dont parle BERGSON est ce que la Kabbale appelle **Kawwana** et le résultat de cet effort que BERGSON appelle « intuition » s'appelle, en Kabbale, **Daath**. **Kawwana** est la méditation profonde, c'est-à-dire l'effort de l'intelligence ayant pour but de se plonger dans les profondeurs de l'obscurité qui l'entoure. **Kawwana** diffère essentiellement de la méditation cartésienne, où il s'agit notamment d'une concentration de la clarté de l'intelligence elle-même au-dedans d'elle-même. **Kawwana** diffère aussi de la méditation Kantienne où l'intelligence s'efforce de s'élever au-dessus d'elle-même en faisant d'elle-même l'objet de l'observation, de l'analyse et de la critique. La méditation profonde, ou **Kawwana**, n'est ni la seule concentration de la lumière de l'intelligence en vue de l'intensification de sa clarté, ni le seul effort de l'intelligence pour aboutir à la connaissance d'elle-même. La méditation profonde est l'effort de l'intelligence en vue de sonder les profondeurs obscures qui l'entourent et auxquelles elle trouve accès au moyen de la sympathie, au lieu de l'exercice de ses propres facultés logiques, analytiques et critiques. Il s'agit donc, pour prendre les termes de la Kabbale, du mariage du principe de l'intelligence — la séphira **Binah** — et du principe de la sagesse — la séphira **Chokmah** — dans la « colonne du milieu » de l'arbre Séphiroतिक.



Daath est donc l'état de conscience où l'intelligence et la sagesse, le savoir acquis — ou qui peut l'être —, d'une part, et le savoir latent et actualisable, d'autre part, deviennent un. C'est le même état de conscience que l'Eglise appelle « intellect illuminé par la grâce » (*intellectus gratia illuminatus*), la Grâce étant le principe actualisant le savoir latent de « l'Image et ressemblance de Dieu » en nous, et l'intellect étant l'intelligence bergsonienne qui s'y unit et y apprend des choses qu'elle n'aurait jamais apprises elle-même. Elle est donc « illuminée ».

Quant à l'Arbre Séphirothique de la Kabbale, il faut signaler que Daath ne s'y trouve point comme séphira, ou élément constitutif du système (ou « Arbre ») des Séphiroth. Daath est quelque chose à créer, à ajouter à l'Arbre Séphirothique, tandis qu'il y a quatre Séphiroth qui se trouvent dans la colonne de milieu, à savoir Kether ou la Couronne, Tiphereth ou la Beauté, Yesod ou le Fondement, et Malkuth ou le Royaume. Cela veut dire que la synthèse de la colonne de la Sagesse, comprenant les Séphiroth Gedulah ou Grandeur, et Netzach ou Victoire, et de la colonne de l'Intelligence, comprenant les Séphiroth Gebourah ou Puissance, et Hod ou Gloire, n'est prévue dans l'Arbre Séphirothique que pour le monde de la création (*olam ha beriah*) et le monde de la formation (*olam ha yetzirah*), tandis que dans le monde de l'Emanation (*olam ha aziluth*) la synthèse constitue le point de départ de l'émanation, de la création et de la formation du monde, et le monde d'action (*olam ha asiah*) est lui-même la synthèse des deux colonnes entières.



Ce schéma de l'Arbre Séphirothique montre à l'évidence que la synthèse des principes de la Sagesse et de l'Intelligence, précède la division de ces deux principes (Kether), ou s'opère dans le monde d'action (Malkuth), ou encore s'effectue dans la créativité artistique (Tiphereth-Beauté), ou enfin dans l'amour des sexes (Yesod), mais elle n'est pas prévue pour l'acte de connaissance, pour le domaine de la gnose.

Or dans le cas de Daath, il s'agit bien, précisément, de cet acte de Connaissance qui est le but de l'école spirituelle de la Kabbale, tout comme il est celui de l'Hermétisme en général et de la tâche entreprise par BERGSON lorsqu'il vise l'intuition unissant l'instinct désintéressé et l'intelligence désintéressée. Les Kabbalistes, les hermétistes et BERGSON poursuivent donc le même but, celui de l'union de l'intelligence et de la sagesse (ou savoir spontané), une union autre que celle qui est réalisée dans la créativité artistique ou esthétique et dans l'amour des sexes. Tous veulent réaliser une troisième sorte d'union de l'intelligence et de la sagesse, l'union « gnostique », Daath, ou intuition.

Nous avons parlé de cette tâche millénaire de l'Hermétisme, de ce travail poursuivi de siècle en siècle qui tend à la fusion complète, ou « mariage », des principes de l'intelligence et de la sagesse, des puissances du savoir acquis par argumentation et du savoir spontané qui se révèle.

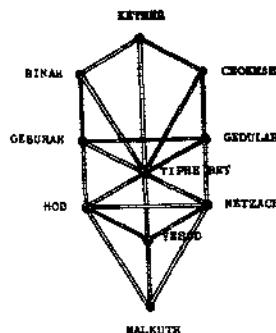
Nous avons aussi signalé quelques faits, quelques noms de nature à nous faire espérer que cette œuvre se réalisera un jour. Si ce n'est encore qu'une espérance, c'est qu'il s'agit de la réalisation du troisième Grand Arcane même de la tradition hermétique.

La tradition hermétique enseigne l'existence de trois « Grands Arcanes » dont celui de Daath, ou du mariage de l'intelligence et de la sagesse, est la troisième. Voici comment les « Grands Arcanes » sont situés dans la tradition orale de l'Hermétisme si on fait usage de l'Arbre Séphirothique.

L'Arbre Séphirothique est constitué, comme on le sait, non seulement par les séphiroth situés dans les quatre « mondes » (d'Emanation, de Création, de Formation et d'Action), mais encore par les lignes de communication entre les Séphiroth, c'est-à-dire les « canaux ».

Il y a donc 22 « canaux » reliant les dix Séphiroth dans l'Arbre Séphirothique. Outre les dix Séphiroth elles-mêmes, on attache une signification spéciale aux trois « points de croisements » des canaux horizontaux avec les canaux verticaux de la colonne du milieu :

Ces trois croisements, marqués dans le schéma ci-contre d'une croix de Saint-André, indiquent les « lieux métaphysiques et psychologiques » où les trois tâches, nommées « Grands Arcanes », sont à réaliser. Le premier Grand Arcane — appelé « le Grand Arcane Magique » — est situé au point de croisement du canal horizontal reliant les Séphiroth Netzach (Victoire) et Hod (Gloire), et du canal vertical reliant les Séphiroth Tiphereth (Beauté) et Yesod (Fondement). Il appartient au monde de Formation.



Le deuxième Grand Arcane, celui de la génialité morale, est situé au point de croisement du canal horizontal reliant les Séphiroth Gedulah (Grandeur) et Geburah (Puissance), et le canal vertical reliant Kether (Couronne) et Tiphereth (Beauté). Il appartient au monde de Création.

Le troisième Grand Arcane, celui de la génialité dans le domaine de la connaissance, l'Arcane gnostique, est situé au point de croisement du canal horizontal reliant les Séphiroth Chokmah (Sagesse) et Binah (Intelligence), et du canal vertical reliant Kether (Couronne) et Tiphereth (Beauté).

C'est l'état de conscience que les kabbalistes appellent *Daath*, que les Yoguis hindous appellent « Samadhi », et que nous appelons ici, avec Henri BERGSON, « l'intuition ». Il appartient essentiellement au monde de l'Émanation, c'est-à-dire à la sphère de la respiration divine, la sphère du Saint-Esprit.

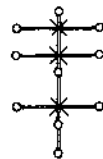
Le Grand Arcane Magique est donc le centre de la croix fermée par le courant « Beauté — Amour » et le courant « Élévation inspirée — Certitude de savoir ». Il s'agit de réaliser le mariage du feu créateur de l'imagination avec la clarté limpide des eaux de la pensée dans le courant qui sort de la Beauté et aboutit à l'Amour.

Le Grand Arcane de la vie morale est le centre de la croix formée par le binaire « Magnanimité — Justice » dans le courant « Rayonnement divin — Beauté ». Il s'agit de réaliser le mariage de la charité qui

pardonne tout à tous avec le jugement de la justice stricte dans le courant qui émane de l'essence divine et arrive à la réalisation de la beauté.

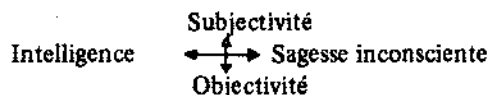
Le Grand Arcane de la connaissance est le centre de la croix formée par le binaire « Sagesse — Intelligence » dans le courant « Rayonnement divin — Beauté ». Il s'agit de la réalisation du mariage de la révélation d'en haut avec l'intelligence argumentative basée sur l'expérience.

Les trois Grands Arcanes de la Tradition sont donc trois croix formées par la colonne médiane verticale et trois canaux horizontaux de l'Arbre Séphirothique. C'est pourquoi la triple croix est le symbole traditionnel de l'initiation complète, et c'est aussi pourquoi on attribue au fondateur de l'Hermétisme, à l'auteur de la Table d'Émeraude, le titre de « Trismégiste », le Trois-Fois Grand.



On a beaucoup écrit sur les Grands Arcanes gnostique, moral et magique — et on écrira, sans doute, encore davantage à l'avenir —, leurs thèmes étant à la fois centraux et inépuisables. Nous n'avons en vue ici que la considération du Grand Arcane du mariage de l'intelligence et de la sagesse, dans le contexte des deux autres Grands Arcanes de la Tradition. Car les trois Grands Arcanes ne sont, à vrai dire, que trois aspects sur trois plans d'un seul Grand Arcane du mariage des opposés, dans la tête, dans le cœur et dans la volonté; en d'autres termes, il s'agit des trois aspects du seul *Grand Arcane de la Croix*, puisque c'est toujours la croix qui réalise le mariage des opposés, y compris celui de la connaissance formelle de l'intelligence et du savoir matériel dû à la révélation d'en-haut. L'intuition dont parle Henri BERGSON est le fruit de la transmutation graduelle de l'intelligence qui a mis ses lumières à la disposition du chuchotement de l'abîme noir de l'instinct-sagesse. C'est le vœu d'*obéissance*, fait par l'intelligence à l'élément qui la transcende, qui opère sa transmutation graduelle d'organe de la connaissance formelle, c'est-à-dire de la connaissance des *rapports* des choses et des êtres, en organe de la connaissance matérielle, c'est-à-dire de la connaissance des *choses et des êtres comme tels*. Et c'est le vœu de pauvreté, fait par l'intelligence à l'élément qui la transcende, qui la rend capable de percevoir cet élément et d'en recevoir l'enseignement intime, à l'égard duquel elle aurait été sourde et aveugle si elle ne s'était pas vidée de sa propre richesse, c'est-à-dire si elle n'avait pas su se réduire elle-même au silence pour écouter. Et c'est, enfin, le vœu de chasteté fait par l'intelligence à l'élément qui la transcende, qui la transforme graduellement d'une entité avide de la quantité des connaissances en une entité qui ne cherche que le profond et l'essentiel, c'est-à-dire la *qualité*.

L'aspect gnostique du Grand Arcane de la « conjunctio oppositorum », du mariage des opposés, est donc la transmutation de l'intelligence qui s'occupe du « comment » des choses, en organe intuitif qui s'occupe du « quoi » des choses, et, en même temps, la transformation de la révélation de la sagesse au-delà du seuil de l'intelligence — qui procède, au point de vue de l'intelligence, d'une manière tellement spontanée et tellement « dogmatique » qu'elle paraît, à l'intelligence, obscurité complète de l'inconscient — tant en langage intelligible qu'en communications assimilables par l'intelligence. En d'autres termes, l'inconscient, au lieu de choquer l'intelligence, s'allie à elle, la pénètre et y devient lumineux. Mais cela n'a lieu qu'après l'expérience plus ou moins longue et douloureuse de la crucifixion de la conscience sur la croix formée par quatre opposés : subjectivité — objectivité, intelligence — sagesse inconsciente.



Les quatre éléments de cette croix correspondent aux trois premières Séphiroth (Kether, Chokmah, Binah) et la « colonne médiane » entre la subjectivité absolue (Kether) et l'objectivité absolue (Malkuth).

C'est en cette croix que le rapprochement graduel, l'alliance et, enfin, l'union de l'intelligence et de la sagesse inconsciente, s'opèrent. Au commencement de ce processus, l'intelligence et la sagesse inconsciente ont si peu de points communs que la communication entre elles est presque entièrement réduite aux *songes*, c'est-à-dire à l'état de conscience où l'intelligence, quoique présente, est tout au plus passive. Puis cette communication s'étend aussi à l'état de veille. Le langage de la communication devient alors celui des *symboles*, y compris ceux du Tarot. Enfin, l'intelligence et la sagesse — non plus inconsciente — arrivent à un tel degré de compréhension mutuelle qu'elles se comprennent directement sans l'intermédiaire des songes et des symboles. C'est alors que leur union est achevée, c'est-à-dire que l'état de conscience, que BERGSON appelle « intuition » et les kabbalistes « Daath », est atteint. La communication directe entre l'intelligence et la sagesse n'est, à vrai dire, que le développement de la conscience (dans le sens morale — *Gewissen*, conscience, *sovest'*) qui s'étend du domaine des actions au domaine de la connaissance et s'y éveille au point de devenir la lumière de l'intelligence. La conscience a notamment deux aspects, l'aspect négatif (bien connu et dont on fait beaucoup de cas dans la

vie quotidienne) qui se manifeste comme un avertissement désapprouvant une action avant son exécution, ou bien comme un remords désapprouvant l'action déjà exécutée, et l'aspect positif (presqu'ignoré dans la vie quotidienne) qui se manifeste comme une impulsion recommandant une action avant son exécution, et comme une joie sereine après son exécution. C'est surtout cet aspect positif de la conscience qui devient le principe illuminateur et révélateur de l'intelligence qui s'est unie à la sagesse inconsciente (qui n'est autre chose que le principe de la conscience — *Gewissen*, conscience, *sovest'*). L'intuition n'est donc, au bout du compte, que le mariage de l'intelligence, qui a renoncé à son autonomie absolue, avec la conscience éveillée, au point de devenir la source des révélations concrètes et précises pour l'intelligence. On pourrait aussi dire simplement que l'intuition est l'intelligence devenue entièrement consciencieuse et la conscience devenue entièrement intelligible pour l'intelligence.

La conscience offre donc à l'intelligence un aussi vaste monde d'expérience intérieure que le monde empirique d'expérience extérieure. L'intelligence peut se développer et croître dans deux directions simultanément : dans la direction du monde empirique extérieur grâce aux sens, et dans celle du monde empirique intérieur, grâce à la conscience. La conscience est la porte — la seule légitime et saine — du monde, au moins aussi vaste et beaucoup plus profond que le monde que nous percevons avec les sens. Et c'est la décision de l'intelligence de devenir « la servante de la conscience » (*ancilla conscientiae*) — tout comme au Moyen-Age la philosophie se considérait comme « la servante de la théologie » (*ancilla theologiae*) — qui ouvre cette porte.

Le rôle principal de la conscience (morale) dans le passage du « monde de surface » au « monde de profondeur » est connu dans la Tradition. On le dramatisait et on le concrétisait en parlant du « gardien du seuil » et de la « rencontre » avec lui. On assignait à cette rencontre un rôle décisif dans le passage du « seuil » qui sépare le « monde de surface » du « monde de profondeur ». Car c'est de cette rencontre que dépend l'admission ou le rejet de l'aspirant. Celui qui ne pouvait pas supporter la vérité sur lui-même, révélée par le « gardien du seuil », reculait, se décidait à se contenter du « monde de surface » — le monde de l'expérience extérieure et des constructions de l'intelligence argumentative —, tandis que celui qui avait le courage et l'humilité nécessaires pour supporter la révélation de la vérité sur lui-même, passait le seuil et était admis à l'école de la vie ésotérique, c'est-à-dire au monde de profondeur.

Le « Gardien du Seuil » figure dans la Tradition (y compris dans les contributions les plus récentes), soit comme une espèce de double incorporant le passé entier de la personne en cause, soit encore comme une Entité Hiérarchique de l'ordre des Archanges qui donne son enseignement à la Conscience, au moyen — qui n'est qu'un des moyens — de la projection du double de la personne humaine aspirant au monde de profondeur. Cette dernière conception du « gardien du seuil », et de la nature de la rencontre avec lui, est plus complète et partant plus vraie. Le Gardien du Seuil n'est pas un épouvantail moral destiné à épater le « bourgeois spirituel », mais notre Frère Aîné et Serviteur de Dieu qui aide, avec une bonté infinie et une sagesse surhumaine, bien qu'avec une parfaite véracité, à progresser de la surface vers la profondeur. Tel est le témoignage de l'expérience d'au moins cinq personnes de notre siècle qui me sont connues.

Le Gardien du Seuil de la Tradition est le Grand Juge, chargé de la préservation de l'équilibre de ce qui est en haut et de ce qui est en bas. L'iconographie traditionnelle de l'Eglise le représente avec l'épée et la balance. L'épée est son action vivifiante et guérissante, donnant le courage de l'humilité à l'âme qui a faim et soif de profondeur, et la balance est son action de présenter le compte précis de ce qu'il faut payer pour avoir le droit d'aller plus loin.

C'est Maître Philippe de Lyon qui, autant que je sache, a eu la plus profonde compréhension et la connaissance la plus complète de la manipulation pratique de cette balance. Il ne se lassait pas de répéter : « Payez vos dettes, payez les dettes de vos prochains ! Car chacun paiera sa dette, et il n'importe qu'elle se paie dans ce monde ou dans l'autre, pourvu qu'elle se paie ».

C'est pourquoi, avant de guérir un malade, il demandait souvent à celui-ci et aux personnes qui l'entouraient, de payer le « prix de la guérison » qu'il fixait à un certain temps d'abstention de médisance à l'égard d'autrui ; et ce temps se mesurait, selon les cas, par des heures ou des semaines.

Une autre manière de payer ses dettes et celles d'autrui, est de donner de l'argent aux pauvres ou pour une bonne cause. Nos ancêtres agissaient sainement en léguant de l'argent à l'Eglise ou aux hôpitaux, ou accompagnant leurs neuvaines de prière pour obtenir le pardon ou une guérison, de dons en argent aux pauvres ou à de bonnes œuvres. Ils savaient instinctivement qu'il faut payer ses dettes, et qu'il vaut mieux les payer ici-bas qu'après la mort. Ils avaient encore le sentiment de la réalité de la Balance du Gardien du Seuil.

Le Gardien du Seuil de la Tradition est donc l'Administrateur de la

Justice de la Conscience et, en même temps le Maître de l'Ecole de la Conscience. Sa balance signifie l'aspect négatif de la Conscience, et son épée signifie l'aspect positif de la Conscience, c'est-à-dire l'aspect révélateur et guérisseur. On ne peut pas échapper à la rencontre avec le Gardien du Seuil lorsqu'on veut passer le seuil qui sépare le « monde de surface » du « monde de profondeur ». C'est par la porte de la Conscience qu'il faut y entrer. Et l'intuition qui révèle le « monde de profondeur » n'est rien d'autre que l'intelligence soumise à la Conscience, soumise au point de ne plus être qu'un avec elle.

Il n'y a donc point de technique ésotérique ou occulte qui puisse nous aider à passer du « monde de surface » au « monde de profondeur » en dehors de l'acte purement moral du « sacrificium intellectus », du sacrifice de l'intelligence à la Conscience. C'est la reconnaissance, une fois pour toutes, de la primauté de la « logique morale » et de sa supériorité sur la « logique formelle » par l'intelligence qui effectue le passage de l'état de raisonnement à celui d'intuition. Aucun exercice de concentration de l'attention, ou de suppression des mouvements mentaux, ne vous aidera, seul, à atteindre l'intuition. Nul exercice de respiration, aucune technique mentale n'y a quelque utilité. Car pour atteindre un but supérieur au corps et à l'intelligence, il faut se servir de moyens qui soient aussi supérieurs au corps et à l'intelligence. Ce qui est spirituel ne peut être atteint que par des moyens spirituels. Et ces derniers ne comprennent aucune technique en dehors de l'acte et de l'effort purement moral.

Chose étrange ! L'Occident chrétien qui a tant développé la technique et la technologie sur le plan matériel, ne possède guère de « technique » et de « technologie » psycho-spirituelles, tandis que l'Orient bouddhiste et panthéiste qui a presque entièrement négligé la technique matérielle, a développé un corps de « techniques et de technologies » psycho-spirituelles avancées. Il semble que le « génie technologie » de l'intelligence s'est totalement tourné vers le domaine de la vie intérieure, tandis qu'en Occident le même « génie » de l'intelligence épuise sa créativité dans le domaine de la vie extérieure. La conséquence en est que la vie spirituelle de l'Occident, sa mystique, sa gnose et sa magie, se développent surtout sous le signe du *principe de la Grâce*, et que la mystique, la gnose et la magie de l'Orient se développent surtout sous le signe du *principe de la Technologie*, c'est-à-dire du principe scientifique empirique de l'observation et de l'utilisation de l'enchaînement des causes et des effets, des efforts et de leurs résultats. Ainsi, par exemple, l'œuvre classique du Yoga, le « Yogasûtra de Patanjali », recommande, *comme utile à la concentration*, la dévotion

à un Dieu personnel, pour l'abandonner plus tard, quand il aura perdu son utilité, c'est-à-dire lorsque le yogui aura acquis l'aptitude à se concentrer sur le difforme et l'impersonnel. « Le Yoga est la suppression des mouvements (involontaires) de la substance mentale », dit le Yogasûtra; cela signifie que, d'après la loi de la causalité, de l'enchaînement des causes et des effets, la suppression des mouvements mentaux est la cause tandis que le Yoga, ou l'union avec l'Être absolu, est l'effet.

Or Saint Jean de la Croix qui fût à maintes reprises ravi par — ou plongé dans — l'union avec l'Être Absolu, parle lui aussi dans ses écrits de l'état du silence complet de l'intelligence, de l'imagination et de la volonté personnelle, de l'état donc où les mouvements mentaux sont supprimés, mais il ne se lasse pas de répéter que c'est la Présence Divine dont l'âme est éprise qui effectue ce silence, cette suppression des mouvements mentaux, et non pas la volonté humaine. L'état du silence complet de l'intelligence — et de l'imagination et de la volonté — se présente dans l'âme embrasée par l'amour de Dieu. Il n'y a aucune « technologie psycho-spirituelle; c'est l'amour mutuel entre Dieu et l'âme qui fait tout.

Voilà donc la différence entre la science de la technique psycho-spirituelle ou Raja-Yoga, et de « l'heureuse fortune spirituelle de l'amour dans la nuit des sens et de l'esprit » d'un Saint Jean de la Croix. Le terme « heureuse fortune », qui veut préciser cette différence, est employé par Saint Jean de la Croix lui-même. Il dit dans ses *Canciones del alma en la noche oscura* (Cantique de l'âme dans la nuit obscure) :

<i>« En una noche oscura</i>	<i>(Par une nuit obscure,</i>
<i>Con ansias en amores inflamada,</i>	<i>Étant pleine d'angoisse</i>
<i>Oh dichosa ventura !</i>	<i>et enflammée d'amour</i>
<i>Sali sin ser notada,</i>	<i>Oh, heureux sort !</i>
<i>Estando ya mi casa sosegada »</i>	<i>Je sortis sans être vue</i>
<i>Tandis que ma demeure était déjà en paix.)</i>	

« Tandis que ma demeure était déjà en paix »... « l'âme ajoute qu'elle est sortie, lorsque sa maison était déjà en paix; lorsque toutes les tendances de la partie sensitive étaient endormies et calmes en elle »... dit Saint Jean de la Croix dans son explication de la strophe.

« Ce fut une heureuse fortune pour elle que Dieu la plaçât dans cette nuit, d'où lui est venu un si grand bien, et où elle n'aurait jamais pu s'introduire d'elle-même. Il n'y a personne d'ailleurs qui soit capable

par ses seules forces de se dégager de toutes ses tendances pour aller à Dieu. »

ajoute-t-il. Il signale ainsi la différence précise entre la voie chrétienne de la purification, de l'illumination et de la consommation de l'union, où il n'y a rien de technique, et celle du Yoga qui comprend l'échelle des techniques à partir de la préparation physique du Hatha-Yoga, jusqu'aux techniques psycho-mentales du Raja Yoga.

Il n'y a rien de technique — tout est Art et Grâce — dans la mystique, la gnose et la magie chrétienne. Mais qu'en est-il de la récitation du rosaire chez les catholiques et du hésychasme palamitique (répétition ininterrompue, jour et nuit, avec le battement du cœur de la prière : Kyrie, Iesou Christe eleison) pratiqué chez les orthodoxes ? Ou encore du psautier que les ermites irlandais récitaient en entier chaque jour et qu'ils avaient appris par cœur ? Ne s'agit-il pas, ici aussi, d'une technique ?

Le principe du rythme et celui de la technique (ou de l'effet maximum de l'effort minimum) sont aussi différents que la biologie et la mécanique qu'un organisme vivant et une machine. La répétition des âges et des générations, des fêtes du rituel du culte religieux, de la respiration, des battements du cœur, de la prière répétitive du rosaire et de la pratique du hésychasme, de même que la récitation journalière des psaumes du psautier, sont des manifestations et des applications du principe du rythme, tandis que, par exemple, la roue de prière tournant au vent des tibétains est une application du principe mécanique, c'est-à-dire du principe fondamental de la technique de l'effort minimum pour obtenir l'effet maximum. Le rythme fait passer la prière du domaine psychologique à celui de la vie, du domaine des tendances et des humeurs personnelles à celui des impulsions fondamentales et universelles de la Vie elle-même. Il s'agit, en parlant en termes occultistes, de porter la prière du « corps astral » ou animique au « corps éthérique » ou vital, c'est-à-dire de faire en sorte que la prière emploie le langage de la vie au lieu du langage des sentiments et des désirs personnels. Et de même que la Vie est comme un fleuve qui coule sans arrêt, de même la prière du rosaire, par exemple, coule sans arrêt — et sans fatigue —, parce que ce qui vit est en même temps vivifiant, et que la prière calme et rythmique ne fatigue pas mais donne au contraire des forces à celui qui prie. C'est pourquoi l'auteur anonyme des *Récits d'un pèlerin* (Paris 1930), livre qui traite de l'expérience d'un pèlerin russe pratiquant le hésychasme, parle de la plénitude de joie sereine qui le remplissait jour et nuit en lui donnant l'avant-goût de la

béatitude céleste. De même en est-il de la pratique du rosaire. Les cent cinquante Ave et les quinze Pater du rosaire introduisent l'homme qui prie dans le fleuve universel de la vie spirituelle, qui s'avère prière universelle, c'est-à-dire dans l'élément de la sérénité joyeuse. Le Pèlerin signale — dans le troisième récit des *Récits d'un pèlerin* — qu'avant son expérience de la prière ininterrompue du cœur, et même avant qu'il en eût appris l'existence, lui et sa femme

« avaient le goût de la prière; c'est ainsi que nous disions extérieurement de longues prières peu comprises sans que cela nous parût fatigant, et nous le faisions plutôt avec joie. Le maître, paraît-il, avait raison lorsqu'il m'avait dit une fois qu'il y eût dans l'homme lui-même une oraison secrète sans qu'il s'en doutât, cette oraison étant faite par l'âme inconsciemment, et que c'est cette oraison secrète qui stimule chacun à prier de son mieux. »

C'est peut-être à cette « oraison secrète » dans l'inconscient de l'âme que se réfère Saint Paul dans l'épître aux Galates lorsqu'il dit :

« Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : Abba, Père ! »
(Galates, IV, 6).

Or c'est le rythme qui unit la prière consciente à cette oraison inconsciente, et c'est en conséquence de leur union que la prière-effort devient prière-vie, que la prière animique devient prière spirituelle. Et le rosaire, le hésychasme orthodoxe, les litanies, les psaumes répétés, etc. opèrent la transformation de la prière-effort en prière-vie. Loin de mécaniser la prière, ils la *spiritualisent*.

Ne soyez pas scandalisé, cher Ami Inconnu, de vous trouver confronté avec le chapelet dans une méditation *hermétique* sur le XVIII^e Arcane du Tarot, l'Arcane qui enseigne comment surmonter l'intelligence lunaire éclipsée. L'ésotérisme n'est pas un ensemble de choses extraordinaires et inconnues, il est surtout une manière peu ordinaire et peu connue de *voir* les choses ordinaires et connues, de voir leur profondeur. Et le chapelet, tout « exotérique » qu'il soit, révèle des vérités profondes de la vie spirituelle, y compris celle de l'union de la prière animique et de la prière spirituelle. Il est d'ailleurs étroitement lié au thème du XVIII^e Arcane du Tarot, à l'Arcane du savoir-faire pour passer de l'intelligence éclipsée par la technicité terrestre à l'intelligence illuminée par le Soleil spirituel, c'est-à-dire l'*intuition*.

En d'autres termes, le saut auquel Henri BERGSON invite notre intelligence, ce saut peut se faire en disant le chapelet. Avis de capucin ? Soit, mais pourquoi le capucin n'aurait-il pas parfois raison ?

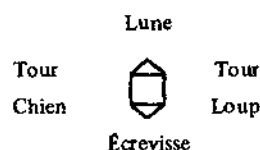
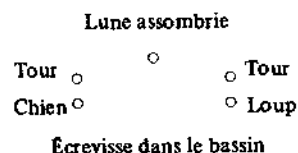
Quoi qu'il en soit, je déclare hautement que l'Hermétisme pratique est avant tout le désir et la capacité d'apprendre, de tout le monde et de toute chose; et que le « savoir-mieux » est son cercueil.

Le « savoir-mieux » — l'état de conscience qui se présente lorsqu'on a passé en revue l'ensemble des efforts faits et des résultats obtenus, dans le passé, en observant les règles du jeu fixées — plonge l'intelligence dans un bassin d'eau stagnante avec un rebord géométrique et précis qui l'encadre et la fait reculer, comme une écrevisse, devant tout ce qui est nouveau et exige un effort créateur. Elle recule, dans son élément d'eau stagnante, devant l'antinomie du psychisme mental — obéissance crédule et révolte critique —, et l'antinomie intellectuelle de la thèse et de l'antithèse, antinomies qui s'élèvent devant elle comme deux tours de pierre, inébranlables et immobiles dans leur opposition. Et au-dessus de ces antinomies, là où devrait se trouver le *troisième* terme, la synthèse, l'intelligence ne voit que la face humaine, que la projection de la volonté humaine désireuse d'un arrangement intellectuel qui la débarrasse des contradictions inquiétantes. Tout en reculant, tout en se refusant à se décider au saut ou au vol au-dessus du « chien » de la soumission à l'autorité, et du loup de la critique niant toute autorité, au-dessus de la tour de Babel intellectuelle des thèses, et celle des antithèses, l'intelligence reste pourtant inquiète, car des gouttes imperceptibles, émanant du rayonnement de la synthèse éclipsée par la projection de l'ombre de la volonté humaine arbitraire, tombent dans son subconscient. Bien que la lune — l'intelligence illuminée par le soleil — soit éclipsée, elle exerce encore une influence constante sur l'intelligence par une sorte de pluie dont les gouttes tombent dans le subconscient de l'intelligence et y produisent un mouvement et un bruit confus et inquiétant.

Oui, le « mieux savoir », une fois qu'il s'est emparé de l'intelligence, met celle-ci au centre de la Lame du XVIII^e Arcane du Tarot, « La Lune ». La contexture de la Lame : la Lune éclipsée en haut, deux tours et deux représentants de l'espèce canine au milieu, et le bassin avec l'écrevisse en bas, dit : étant confronté avec les deux antinomies, l'animique et l'intellectuelle, tu n'as pas d'autre choix que d'*avancer*, ce qui veut dire, de t'élever, ou de *reculer* et de t'enfoncer dans l'élément stagnant ! Choisis !

Ce choix étant d'importance capitale, il faut voir sa logique aussi

clairement que possible. Voici donc la figure quasi-géométrique sous-jacente à la situation : Et en voilà la figure géométrique :



Or cette figure... un carré avec deux triangles opposés — est *magique*. C'est notamment la figure classique de l'envoûtement, c'est-à-dire de l'opération magique ou du mécanisme magique qui immobilise la volonté consciente au moyen de deux antinomies dans l'horizontale (le carré) et d'une antinomie dans la verticale (les deux sommets des triangles opposés). Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de la « magie empoisonneuse » se servant « de l'aqua Toffena, des bouquets aromatiques, des chemises de Nessus et d'autres instruments de mort plus inconnus et plus étranges » dont parle Eliphas LEVI sous le titre du XVIII^e Arcane du Tarot, dans son *Dogme et Rituel de la Haute Magie*. Non, il s'agit d'une chose plus sérieuse et plus profonde, à savoir de l'Arcane de l'*intelligence avec la Conscience éclipsée*. C'est l'Arcane du mécanisme magique, opérant derrière la surface de l'état de l'intelligence, qui s'efforce d'expliquer le mouvement par l'immobile, la vie par le non-vivant, la conscience par l'inconscient, le moral par l'amoral. En effet, comment des hommes intelligents ont-ils pu voir dans le cerveau, non pas l'instrument mais le producteur de la conscience, dans la chimie, non pas l'instrument mais le producteur de la vie, dans la sphère économique, non pas l'instrument mais le producteur de la culture ? Comment l'intelligence humaine est-elle arrivée, en beaucoup de ses représentants, à voir l'homme sans âme et le monde sans Dieu ? Quelle force secrète et cachée est en œuvre qui pousse l'intelligence humaine à se dire, d'abord que les problèmes essentiels sont insolubles, les choses transcendant les sens et l'intelligence étant inconnaissables, et puis à nier leur existence même ? Comment, en d'autres termes, l'intelligence humaine finit-elle par se trouver dans l'état d'*éclipse métaphysique* ?

C'est la magie de l'envoûtement, c'est le XVIII^e Arcane du Tarot, qui peut nous donner la réponse à ces questions, « Réponse » — dans

ce cas précis et dans l'Hermétisme en général — qui signifie « faire voir » ou « ouvrir les yeux ». Car l'Arcane n'est pas une doctrine. Il s'agit de l'épanouissement d'un sens intérieur qui permet de *voir* les choses d'une manière nouvelle.

L'intelligence humaine a subi les effets de ce qui est ni plus ni moins que l'envoûtement magique. Sa volonté consciente motrice s'est immobilisée dans le carré de deux antinomies : autorité-autonomie et affirmation-négation. Pour en sortir, il fallait, soit *reculer* dans la région du sous-intelligent, soit *avancer* dans la région du super-intelligent. Reculer à la manière de l'écrevisse dans son bassin ; avancer en se surpassant elle-même, en s'élevant au-dessus d'elle-même, au moyen du *saut* ou du *vol*, et non par la construction des tours de Babel, par l'abolement plaintif ou le hurlement furieux à la manière du chien et du loup.

Or c'est le recul qui a été choisi par beaucoup de représentants de l'intelligence humaine. D'autres ne font que soupirer sur le passé romanesque où l'intelligence était plongée dans la lumière d'en-haut ; d'autres encore ne font que tonner contre les erreurs et foudroyer les péchés du passé tragique avec son dogmatisme et son autoritarisme. D'autres enfin, insouciants de ce qui se passe autour d'eux dans le milieu intellectuel, continuent de bâtir les nouvelles tours de Babel de leurs systèmes d'affirmation ou de négation. Et tandis que les uns reculent dans le sous-intelligent et se donnent la méthode qui permet de voir dans le primitif la cause de l'avancé et de l'évolué, dans la matière brute la cause de la conscience, dans l'irrationnel la cause du rationnel et dans l'amoral la cause du moral ; tandis que d'autres se répandent en élégies sur le siècle d'or du passé ou en dénoncent les imperfections ; tandis qu'enfin, d'autres encore bâtissent leurs tours de Babel intellectuelles, la conscience révélatrice et directrice s'éclipse.

On ne voit et on n'attend que la projection des impulsions primaires et élémentaires de la nature humaine : du plaisir (FREUD), de la volonté de puissance (NIETZSCHE, ADLER) de l'intérêt matériel économique (MARX). La projection de l'élément terrestre de la nature humaine sur le lumineux nocturne — la conscience morale — finit par l'éclipser. On n'y voit plus grand chose et on n'en n'attend plus grand chose.

La Lune éclipsée avec une face humaine, la lune qui ne réfléchit plus la lumière solaire, la plaine aride avec deux tours et avec un chien et un loup hurlant vers le ciel... le bassin avec l'eau stagnante géométriquement encadré et abritant l'écrevisse... l'ensemble de cette

imagerie évoque des sentiments puis des idées troublantes relatives à une opération magique de grande envergure, un envoûtement dont la victime est l'intelligence humaine.

En effet depuis KANT — qui mit en lumière les limites de l'intelligence, qui démontra le fait de son emprisonnement et adressa à l'humanité un avertissement grave qu'on peut formuler comme suit dans le langage de l'imagerie du XVIII^e Arcane du Tarot : « Le luminaire nocturne s'est éclipsé ! Vous y trouvez la *face de l'homme* au lieu de la lumière pure de la vérité objective cosmique ! On ne peut sortir de la prison de cette éclipse qu'en se tournant vers la conscience morale du Soi transcendant ! » — l'envoûtement de l'intelligence n'a fait que croître. Henri BERGSON, que nous avons largement cité, le démontre d'une manière très lucide et bien fondée; mais Henri BERGSON n'est pas le seul à constater l'emprisonnement subjectif de l'intelligence et à demander qu'on veuille bien en sortir. Quelle que soient leurs divergences par ailleurs, SCHOPENHAUER, DEUSSEN, Vladimir SOLOVIEFF, BERDIAEFF — pour ne nommer que les plus connus — sont d'accord sur le thème du XVIII^e Arcane du Tarot. HEGEL avança même une nouvelle logique métaphysique, la dialectique. Thèse, antithèse et synthèse qui n'est, au fond, que la réaffirmation de l'aspect intellectuel de la méthode hermétique de la « neutralisation des binaires » qu'on trouve dans les traités alchimiques, chez Jacob BOEHME, chez SAINT-MARTIN, chez Fabre d'OLIVET, etc.; le but est que l'intelligence sorte de sa prison et s'élève à la « connaissance objective » au moyen de l'intuition intellectuelle. De nos jours enfin, Pierre Teilhard de CHARDIN divulgua une « dialectique de l'évolution » objective qui n'est plus seulement intellectuelle, mais qui est plutôt une *manière de voir* les processus chimiques, biologiques, psychiques, intellectuels, moraux et spirituels en *évolution*, qui procède selon la dialectique *objective*, c'est-à-dire constatable partout et par tous les moyens d'expérience, de *divergence*, de *convergence* et d'*émergence*, ce qui n'est plus un aspect de l'Hermétisme, mais l'Hermétisme pur et simple, comprenant la Mystique, la Gnose et la Magie, ainsi que toute expérience du monde physique, comme unité.

Le fait de l'envoûtement de l'intelligence humaine est donc reconnu, et beaucoup d'effort est fait pour qu'elle s'en libère. Reste à se poser la question de la « technique » d'envoûtement dont l'intelligence s'est trouvée être victime.

La « technique » se résume par un seul mot : le doute. Le doute — dubium, Zweifel, so-mmenie, etc. — est l'état de la conscience en

face d'une antinomie, en face de deux thèses qui lui semblent également fondées et qui se contredisent. KANT, par exemple, formula quatre antinomies fondamentales : 1) Le monde a un commencement dans le temps et a une limite dans l'espace — Le monde n'a pas de commencement dans le temps et est infini dans l'espace. 2) La substance est constituée d'unités simples — Rien dans le monde n'est constitué d'unités simples et il n'y a rien dans le monde qui soit simple. 3) Le déterminisme de la causalité naturelle n'est pas le seul, il existe encore le déterminisme d'une causalité qui a sa source dans la liberté — Il n'y a pas de liberté; tout est déterminé par la causalité naturelle. 4) Le monde présuppose une cause efficiente qui est un être nécessaire — Il n'y a pas d'être nécessaire ni dans le monde, ni au-dessus du monde qui soit sa cause efficiente. En d'autres termes, les antinomies de la création et de l'éternité du monde, de la simplicité et de la complexité infinie de la matière, de la liberté et du déterminisme absolu, du théisme et de l'athéisme, sont celles à quoi s'affronte l'intelligence et qui peuvent la réduire à l'impuissance, la paralyser. Que les antinomies kantienne soient ou non les seules ou les plus essentielles, elles suffisent à démontrer l'*effet décourageant et paralysant* qu'elles ont sur l'intelligence. Or la « technique » de l'envoûtement de l'intelligence au cours de l'histoire consiste, en premier lieu, en ce qu'elle fut mise en présence des antinomies — réelles ou fausses — qui la découragent et la paralysent, c'est-à-dire empêchent la marche en avant vers le plus profond. Puis, cet effet fut intensifié par la démonstration de la *relativité subjective* des solutions de ces antinomies et de la nature contradictoire de ces solutions; en dernière analyse, c'est le *goût* personnel qui détermine les fondements, la structure et l'architecture des édifices intellectuels. L'idéalisme de PLATON, le réalisme d'ARISTOTE, le rationalisme de DESCARTES, le monadisme de LEIBNITZ, le monisme de SPINOZA, le volontarisme pessimiste de SCHOPENHAUER, le volontarisme optimiste de FICHTE, l'absolutisme dialectique de HEGEL, etc., ne sont que des œuvres de poésie intellectuelle dont les différences ne dépendent que du goût et du talent de leurs auteurs : voilà le deuxième élément constitutif de l'opération d'envoûtement à l'égard de l'intelligence humaine. Enfin, une fois prise dans le piège du doute, l'intelligence ne voit — et ne peut voir — dans les lumières d'en-haut que la manifestation des éléments de la psychologie humaine, la « face de l'homme dans la Lune ». L'âme est immortelle; cette affirmation ne manifeste que le désir de la préservation de soi-même. L'homme est un microcosme; c'est le désir d'être important qui est la racine de cette idée. Pfogrès, évolution;

des idées conçues pour rendre supportables la souffrance, l'effort et la mort. Dieu; une idée qui garantit que tout finira bien. Karma; une idée qui apaise ou console, l'aveugle, le muet et le sourd. Les hiérarchies célestes; on a peur du vide, il fallait donc peupler le ciel d'êtres semblables à nous

Ainsi, au lieu de se demander si quelque autre thèse est vraie, l'intelligence restreint son champ aux motifs psychologiques cachés derrière le soi-disant « jeu de la rationalisation » façonnant les superstructures intellectuelles. Elle projette « la face de l'homme » sur la Lune et n'y voit que cette face.

Je dois avouer à ce propos qu'il y a deux catégories de gens avec lesquelles j'ai eu la plus grande difficulté à converser durant toute ma vie; il ne s'agit pas de gens qui affirment ou nient avec passion dans le domaine intellectuel, il s'agit de deux catégories de gens qui acceptent tout avec une tolérance apparemment parfaite : les *psychologisants* et les *spiritualisants*. Vous ne pouvez pas parler avec les psychologisants des choses et des vérités objectives du monde et de la vie; ils n'y entendront que des manifestations psychologiques qu'ils accepteront comme « faits psychologiques » indiscutables, bien qu'interprétables. Vous ne pourrez donc arriver ni à un accord ni à un désaccord avec l'un d'eux sur les choses du monde et de la vie, puisqu'il ne verra, si vous parlez de la Lune, que votre face dans la Lune, sinon la sienne. Vous ne pouvez parler non plus, avec un spiritualisant, c'est-à-dire avec une personne qui tient que son Moi supérieur et véritable est identique à Dieu — le Moi supérieur et véritable du Monde — et qui par conséquent ne voit et n'entend que des manifestations de cette même vérité absolue, universelle et éternelle qui se révèle — elle seule — relativement dans toutes les opinions philosophiques et religieuses. De même que le psychologisant projette son moi inférieur humain sur le luminaire éclairant l'obscurité des profondeurs du monde et de la vie, de même le spiritualisant, lui, projette son moi supérieur humain sur le même luminaire. L'un y projette la face humaine *animique* et l'autre la face humaine *spirituelle*, mais dans les deux cas c'est la face humaine qui est projetée. Dites au « spiritualisant » que Jésus-Christ est le fils de Dieu incarné, il vous répondra que c'est vrai puisqu'en Jésus-Christ s'est réalisée la vérité universelle et éternelle de l'identité du Moi supérieur véritable avec Dieu. Dites-lui alors que l'Incarnation fut un acte du sacrifice de l'amour divin, et il vous dira que c'est vrai, puisque l'amour, c'est l'identité de tous les « moi » individuels dans le Moi universel de Dieu, et que toute individualisation comporte une incarnation et doit nécessairement être un

acte de sacrifice de la part du Moi supérieur universel. Si vous lui dites alors que c'est la victoire sur la mort, la Résurrection de Jésus-Christ, qui signifie l'unicité de l'œuvre accomplie par Jésus-Christ, il vous répondra qu'il n'y a aucune raison de nier le fait de la résurrection de Jésus-Christ, puisque le Moi supérieur et Universel peut toujours projeter des images mentales — par la *māyā-shakti* — et les faire apparaître visiblement. D'ailleurs, le monde entier n'est-il pas une manifestation de la force mentale qui rend l'invisible visible ? Et si vous dites que c'est la Pentecôte qui résulta de l'œuvre de Jésus-Christ, il vous répondra — avec une bienveillance évidente — qu'évidemment la Pentecôte devait nécessairement résulter de l'œuvre de l'avatar Jésus-Christ, puisque c'est à la Pentecôte que ses disciples, eux aussi, ont réalisé la vérité universelle et éternelle de l'identité de tous les « moi » individuels dans le Moi Supérieur universel, et leur parole devient celle du Moi supérieur à ceux qui les écoutaient. Et si, désespéré d'aboutir au moins à un désaccord, vous affirmez qu'il y a le mal dans le monde et qu'il y a eu chute et péché originel, votre interlocuteur vous dira que sans aucun doute il y a eu chute et péché originel, puisqu'on est arrivé à l'illusion de la pluralité des consciences individuelles, alors qu'elles sont identiques et ne font qu'un dans la conscience du Moi Universel. Cette illusion est bien le résultat d'une chute.

Le psychologisant et le spiritualisant sont des gens avec lesquels on ne peut converser utilement des choses du monde et de la vie; ils ne regardent et ne voient que *la face* — soit animique soit spirituelle — de l'homme. Voilà l'effet de l'Arcane de la Lune éclipsée par la face de l'homme.

Il est donc peu surprenant que ceux qui ne veulent pas voir le monde comme un étalage de la subjectivité humaine et qui, d'autre part, ne peuvent ou ne savent pas faire le *saut* dont parle Henri BERGSON, tournent leur intelligence vers les « faits objectifs des cinq sens ». Et voilà cette intelligence qui recule dans le cadre du bassin avec l'écrevisse de la Lame du XVIII^e Arcane du Tarot. L'opération d'envoûtement — la mise en œuvre des antinomies et la projection de la face de l'homme sur le luminaire appelé à éclaircir les énigmes et les secrets des profondeurs au delà du seuil de la conscience, c'est-à-dire de la Nuit — a atteint son but en faisant reculer l'intelligence devant le ciel et même dans une région située *au-dessous* de la surface de la Terre, une région « sous-jacente aux données des sens » et symbolisée dans la Lame par le bassin avec l'écrevisse.

Quel est donc l'état de l'intelligence qui a abandonné « toute méta-

physique et s'est décidée à se limiter aux seuls « faits objectifs des sens » ?

Ce qui est le plus caractéristique de cet état est que *l'intelligence ne se meut plus en avant mais en arrière*. Elle cherche dans le moins développé, dans le plus primitif, la cause et l'explication de ce qui est le plus développé et le plus avancé dans le processus de l'évolution. Elle cherche la cause efficiente du monde, non pas aux sommets de la conscience créatrice, mais bien dans les profondeurs de l'inconscient; au lieu d'avancer et de s'élever vers Dieu, elle recule dans la Matière. Ce qui serait absurde à l'égard d'une œuvre d'art, elle le fait à l'égard du monde : elle l'explique par les qualités – ou même plutôt les quantités – des matériaux dont il est constitué au lieu du style, de la texture, du sens et de l'intention qui s'y révèlent. Ne serait-il pas absurde de vouloir comprendre par exemple un poème de Victor HUGO en analysant chimiquement l'encre avec lequel il a été écrit et le papier utilisé, en comptant le nombre de lettres, de mots ? Or c'est ce que fait l'intelligence à l'égard du monde, du monde dont le poème de Victor HUGO fait partie; le poème est un cas particulier de la manifestation du grand processus créateur du monde.

Le moment est arrivé de conclure notre méditation sur le XVIII^e Arcane du Tarot.

Des quatre **Hayoth** de la Kabbale, des quatre « Animaux Sacrés » de l'Hermétisme – l'Aigle, l'Homme, le Lion et le Taureau – nous en retrouvons *trois* parmi les signes du Zodiaque : le Taureau, le Lion et l'Homme ou le Verseau. Mais nous ne retrouvons pas l'Aigle. La place de l'Aigle dans le cercle zodiacal est occupée par le *Scorpion*. Là où devrait être l'Aigle – le principe de l'élévation – se trouve le Scorpion – le principe de la retraite et du suicide -. Or le XVIII^e Arcane du Tarot est celui de l'Aigle et du Scorpion, l'Arcane du remplacement de l'un par l'autre. Car l'écrevisse de la Lame de l'Arcane « La Lune » a le scorpion comme prototype et comme but. L'intelligence qui a préféré le recul au vol doit inévitablement arriver à l'impasse de l'absurdité. Et l'absurde, c'est le *suicide* de l'intelligence. Voilà où va « l'intelligence-écrevisse » après avoir renoncé à devenir « intelligence-aigle ».

Le XVIII^e Arcane du Tarot nous demande : veux-tu choisir la voie de l'aigle qui s'élève au-dessus des antinomies ou la voie de l'écrevisse qui recule devant elles jusqu'à l'absurde complet, c'est-à-dire jusqu'au suicide scorpionique de l'intelligence ? Voilà la *pointe* – c'est-à-dire le message à la *volonté* humaine – du XVIII^e Arcane Majeur du Tarot.

XVIII

LE SOLEIL



« Le Soleil »

« Ce ne fut qu'après avoir commencé de peindre des mandalas que j'avais vu que tout, que tous les chemins que j'avais pris et tous les pas que j'avais faits, ramènent à un seul point, à savoir au centre. Il me devenait de plus en plus clair que le mandala est le centre. Il est l'expression de tous les chemins. Il est le chemin vers le centre, vers l'individuation. » (C.C. JUNG, Erinnerungen, Träume; Gedanken, Zürich, 1963, p. 200).

Je savais qu'avec le mandala, comme expression du Soi, j'avais atteint l'ultime pour moi. Un autre en sait, peut-être, plus, mais non pas moi. » (C.C. JUNG, op. cit. p. 200).

Cor Jesu, Rex et centrum omium cordium... (Litanies du Sacré-Cœur).

Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. (Apocalypse, 22, 13).

Sous l'effort combiné de la réflexion et des aspirations humaines, l'Univers

autour de nous, se lie et s'ébranle à nos yeux dans un vaste mouvement de convergence. Non seulement spéculativement, mais expérimentalement, notre cosmogonie moderne prend la forme d'une cosmogénèse... au terme de laquelle se dessine un foyer suprême de personnalité personnalisante... Identifications en effet (au moins par sa face « naturelle ») le Christ cosmique de la Foi avec le Point Omega de la Science. Tout se clarifie, s'amplifie, s'harmonise dans nos perspectives. (Pierre Teilhard de CHARDIN, Christianisme et Evolution, Pékin, 11 novembre 1945).

Cher Ami Inconnu,

L'Arcane précédent — « La Lune » — nous avait confronté avec une tâche importante : l'intelligence humaine doit se libérer de l'envoûtement qui la sépare de la sagesse spontanée, s'unir avec elle et arriver à l'intuition. Le XIX^e Arcane — « Le Soleil » — est celui de l'union, réalisée, de l'intelligence et de la sagesse spontanée, l'Arcane de l'intuition.

L'intuition est ce qui résulte de l'alliance intime et profonde de l'intelligence et de la sagesse spontanée. Or la Lame du XIX^e Arcane représente deux enfants placés sous le Soleil dont l'un pose sa main droite sur le cou de l'autre comme s'il voulait en rapprocher la tête, tandis que l'autre pose sa main gauche sur le cœur du premier. Ces deux enfants représentent l'intelligence douée de confiance enfantine à l'égard de la sagesse spontanée du cœur et de la sagesse enfantine spontanée qui se sert du langage du cœur et qui tend à attirer l'attention de la tête, c'est-à-dire de l'intelligence, sur ce qu'elle a à dire. C'est l'image de deux enfants unis par les liens d'une confiance réciproque sans réserve, dont l'un indique et l'autre comprend, et qui sont tous deux placés sous le signe du Soleil. On ne pourrait mieux représenter le rapport entre l'intelligence et la sagesse spontanée dans l'intuition. Car ce rapport présuppose une pureté d'intention qui ne se trouve que chez l'enfant, il postule une confiance réciproque, sans l'ombre d'un doute ou d'un soupçon, qui n'est propre qu'aux enfants. Enfin ce rapport exclut toute tendance à la domination et à l'autorité, tout désir de

poser au pontife ou de se vanter des prérogatives du gourou ou du maître, ce qui est aussi étranger à l'enfant.

« Les enfants qui fraternisent sous le Soleil, correspondent d'autant mieux aux Gêmeaux, que cette constellation zodiacale nous vaut les jours les plus longs » écrit Oswald WIRTH (*Le Tarot des imagiers du Moyen Age*, p. 208, Paris 1927), situant ainsi le XIX^e Arcane dans le cercle zodiacal des douze mystères cosmiques ou, pour employer le langage de C.G. JUNG, dans le cercle des douze force-images archétypiques de l'Inconscient collectif qui opèrent dans le tréfonds de toute âme humaine. Car le Zodiaque est ce que l'âme humaine connaît inconsciemment ; c'est le livre que l'âme a mangé un jour et qui n'est présent et opérant que dans « ses entrailles », dans son tréfonds, d'où il la rend forte ou faible, fertile ou aride, fervente ou tiède selon qu'elle est ou non en harmonie avec son enseignement-impulsion. Or l'enseignement-impulsion, appelé « Gêmeaux », peut être exprimé ainsi, en paraphrasant le premier énoncé de la *Table d'Émeraude* d'Hermès :

*« Que ce qui est en bas soit comme ce qui est en haut
et que ce qui est en haut soit comme ce qui est en bas
pour faire les miracles d'une même chose. »*

C'est le principe d'analogie mis en pratique en partant du principe de coopération. Ce principe est le contraire de celui de la lutte pour l'existence proclamé par Charles DARWIN comme principe de l'évolution ; c'est le « Sagittaire ». La nature en évolution nous fournit en même temps des preuves multiples, peut-être en nombre égal, du principe de la coopération aussi bien que de celui de la lutte pour l'existence dans le processus évolutif, de sorte qu'on peut aussi bien prendre le principe de la coopération que celui de la lutte comme principe directeur de l'évolution naturelle. En effet, est-ce la lutte pour l'existence en dedans d'un organisme, disons du corps humain, qui explique l'effet des activités de milliards d'unités biologiques — les cellules — dans l'organisme, ou bien leur coopération ?

Les cellules des muscles, du système nerveux, des glandes, du sang etc., ne coopèrent-elles pas plutôt qu'elles ne luttent, et la vie et la santé de l'organisme entier, ne sont-elles pas dues à cette coopération ?

Les abeilles et les plantes en fleurs coopèrent. L'air, la lumière et les plantes coopèrent dans la photosynthèse où a lieu le miracle de la transformation de la matière inorganique en matière organique, où « les pierres » sont transformées en « pain ». Enfin, si l'humanité ne coopérait pas plus encore qu'elle n'entre en conflit, aurait-elle

mené à son terme la civilisation internationale d'aujourd'hui, ne serait-elle pas plutôt anéantie ?

Il ne fait donc aucun doute que le principe de coopération doit être considéré comme principe directeur de l'évolution au même titre que le principe de la lutte pour l'existence du darwinisme. En d'autres termes, le principe diurne des Gémeaux joue, dans l'évolution naturelle, un rôle au moins égal au principe nocturne du Sagittaire.

Un des plus hauts aspects du principe des Gémeaux, du principe de coopération, est celui de la coopération entre la sagesse spontanée et l'intelligence dans l'intuition. Il s'agit de l'état de conscience dans lequel l'intelligence avance de la connaissance formelle à la connaissance matérielle, c'est-à-dire de la connaissance des rapports des choses à la connaissance des choses elles-mêmes. Or la connaissance des choses elles-mêmes comporte deux fonctions : celle que Henri BERGSON a heureusement désigné comme « sympathie » et celle de l'approfondissement soutenu de la chose avec laquelle le rapport de sympathie est établi. En d'autres termes, il faut d'abord entrer en contact de sympathie essentielle (c'est-à-dire d'essence à essence); en deuxième lieu, il ne faut pas glisser à d'autres contacts du même ordre, mais s'y *arrêter* afin d'aboutir à une intensité et à une clarté suffisantes pour pouvoir se dire, en toute honnêteté, qu'en effet un acte de connaissance matérielle a bien eu lieu. Voici un exemple concret :

Vous vénerez (c'est-à-dire vous aimez et respectez) un être non-incarné — un défunt, un saint ou bien un être hiérarchique — d'une manière désintéressée. Votre vénération, qui comprend l'amour, le respect, la gratitude, le désir de vous conformer au modèle, etc., ne peut pas manquer de créer un lien invisible de sympathie avec son objet. Que ce soit d'une manière subite et dramatique ou d'une manière lente, graduelle et presque imperceptible, qu'importe, un jour viendra où vous en éprouverez la *présence*. Non pas une présence fluide, quasi-électrique, près de vous dans l'espace, comme il en est de l'apparition d'un fantôme, d'un revenant, mais le souffle de la sérénité rayonnante dont vous savez, de science certaine qu'elle émane d'une source qui n'est point en vous. Elle vous influence et vous remplit, mais elle ne prend pas origine en vous : elle vient d'en dehors de vous. De même que vous savez, en vous approchant d'un foyer, que la chaleur que vous éprouvez ne provient pas de vous, mais du foyer, de même prenez-vous conscience que le souffle de la sérénité que vous ressentez est dû à une présence objective. Voilà donc établi un rapport de sympathie. Il vous faudra ensuite demeurer silencieusement concentré afin que le rapport établi se développe ultérieurement,

qu'il gagne en intensité et en clarté, qu'il devienne une *rencontre* en pleine conscience. La rencontre est donc le rapport réalisé, c'est-à-dire porté à la limite de l'intensité de la clarté. Elle peut prendre, selon le cas, soit le caractère de « conversation par forces », soit celui de « conversation par paroles ». Dans le premier cas, ce ne sont pas des pensées ou des images articulées et précises qui vous sont communiquées, mais des « forces » ou des impulsions-semence spirituelles et psychiques riches d'idées et de jugements moraux en germe. Dans le cas de la « conversation par parole », une révélation des pensées et des représentations articulées a lieu. La révélation aux bergers de Bethléem peut être considérée comme prototype de la rencontre de caractère « conversation par paroles » et l'expérience des mages d'Orient — qui avaient « vu l'étoile du roi des Juifs en Orient » mais qui devaient encore s'enquérir à Jérusalem : où est le roi des Juifs qui vient de naître ? — est l'exemple de la rencontre de caractère « conversation par forces » : « L'étoile » du roi des Juifs donna aux mages d'Orient la certitude de la venue du Christ et une impulsion suffisante pour le chercher là où il était attendu, mais elle ne leur donna pas d'information quant au lieu et aux parents, tandis qu'aux bergers de Bethléem il fut révélé qu'« *aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche.* » Ici c'est une information précise et complète qui est donnée aux bergers quant au temps, au lieu et aux circonstances extérieures.

Or la rencontre de caractère « conversation par forces » ressemble toujours à l'expérience de « L'Étoile » des mages d'Orient et celle de caractère « conversation par paroles » à l'expérience des bergers de Bethléem. « L'Étoile » ne parle pas, elle *meut*; sa révélation laisse entier le travail de la recherche dans le domaine de l'intelligence et des faits. La rencontre de caractère « conversation par paroles », par contre, meut *et* enseigne, elle porte aussi sur le domaine de l'intelligence et des faits. Elle *guide*.

Je ne suis pas en mesure de dire laquelle des deux formes de rencontre révélatrice est la plus fréquente; objectivement j'ignore laquelle est préférable, même si subjectivement celle des berges de Bethléem me semble préférable à celle des mages d'Orient. Quoi qu'il en soit, l'*intuition*, comprise comme alliance de la sagesse *active* et de l'intelligence *active*, qui est le thème du XIX^e Arcane du Tarot et qui est non seulement sous-jacente à l'Hermétisme mais en est la raison d'être, présuppose la *coopération* entre les deux principes et tombe donc dans la catégorie de la révélation de caractère « conversation par

forces ». De même que les mages d'Orient avaient fait un long voyage et avaient apporté des présents à l'Enfant, tout en suivant l'Étoile, de même l'Hermétisme parcourt-il le chemin de siècle en siècle pour arriver à la Crèche, non pas les mains vides, mais chargées de présents qui sont les fruits de l'effort millénaire de l'intelligence humaine qui suit l'Étoile.

La Crèche... le point où les mages d'Orient et les bergers de Bethléem se rencontrent, ce point dont C.G. JUNG octogénaire dit — en l'appelant « Mandala » —

« que tous les chemins que j'avais pris... ramènent à un seul point, à savoir au centre » et qu'il « me devenait de plus en plus clair que le Mandala est le centre. Il est l'expression de tous les chemins. Il est le chemin vers le centre, vers l'individuation ».

Et dont Pierre Teilhard de CHARDIN dit que :

« sous l'effort combiné de la réflexion et des aspirations humaines, l'Univers, autour de nous, se lie et s'ébranle à nos yeux dans un vaste mouvement de convergence. Non seulement spéculativement, mais expérimentalement, notre cosmogonie moderne prend la forme d'une cosmogénèse... au terme de laquelle se dessine un foyer suprême de personnalité personnalisante... »

La Crèche — le centre, l'individuation de la Psyché, ou foyer suprême de la personnalité personnalisante de l'Univers, ou mystère de l'Incarnation du Verbe dans l'Histoire adoré par les mages d'Orient et par les bergers de Bethléem — n'est-elle pas le centre du mouvement de convergence, dans le temps et dans l'espace, de tous les efforts et de toutes les aspirations de ceux qui s'efforcèrent, au cours des siècles, de transformer le vil en précieux, d'écouter et d'entendre le message des étoiles, d'élever leurs problèmes aux Anges, Archanges, Chérubins et Séraphins, afin de les consulter, de ne rien oublier et de garder le souvenir de tous les autels et de tous les calices du passé, en un mot, des hermétistes aussi ?

L'Étoile que suivent les hermétistes les mène à la Crèche — au centre de l'Histoire, au centre de la vie psychique — à l'individuation, au centre de l'évolution universelle ou « foyer suprême de la personnalité personnalisante », à l'Alpha et l'Oméga de la Révélation, au Cœur qui est le centre de tous les cœurs. Car il y a un centre de la gravitation

des cœurs, tout comme il y a un centre de la gravitation des planètes. Ce centre est la cause des « saisons » de la vie de l'âme. Aussi n'est-ce pas sans raison que la Crèche est vénérée chaque année par l'Église et qu'une lumière singulière luit à chaque Noël dans le monde. Je veux dire que Noël n'est pas seulement la fête dédiée à la mémoire de la nativité du Christ historique, mais qu'il est en plus l'événement de la nativité qui se répète chaque année, le moment du temps où le Christ devient de nouveau Enfant et où l'histoire de l'humanité devient la crèche. Alors tout ce qu'il y a en nous de la nature des bergers de Bethléem et tout ce qu'il y a en nous de la nature des mages d'Orient réagit comme autrefois : ce qu'il y a en nous des mages d'Orient s'éprend de l'Étoile et se met en route avec le peu d'Encens, de Myrrhe et d'Or recueillis durant l'année qui s'achève; et ce qu'il y a en nous des bergers de Bethléem s'agenouille devant l'Enfant dont la réalité et la présence lui sont révélées d'en haut. La répétition annuelle de la nativité du Christ comme événement réel sur le plan spirituel — de même que celle de ses Miracles, de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension — a un sens précis, car de même que le Soleil extérieur répète éternellement le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, de même le Soleil spirituel révèle son aspect éternel printannier, son Enfance, à Noël, son aspect éternel estival, ses Miracles, son aspect éternel automnal de la Passion et de la Résurrection et son aspect éternel hivernal de l'Ascension. Cela veut dire encore que les âges sont éternels, que l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse sont éternels. Le Christ est éternellement Enfant, Maître, Crucifié et Ressuscité : l'homme porte en lui à la fois l'enfant, le jeune homme, l'homme mûr et le vieillard. Rien ne se perd ni est détruit du passé; le passé ne fait que passer de l'avant-scène dans la coulisse, du cadre du conscient au domaine de l'inconscient, d'où il opère d'une manière non moins active. Il en va de même des époques et des civilisations passées de l'histoire humaine : elles ne sont point disparues, mais restent présentes et actives dans l'instinctivité de notre époque et de notre civilisation. Le grand mérite de C.G. JUNG est d'avoir découvert la présence du passé lointain dans la vie psychique contemporaine et d'avoir établi l'existence des « couches archéologiques » dans la vie psychique humaine, tout comme l'a fait l'archéologie pour les objets matériels des civilisations passées et la paléontologie pour les fossiles matériels du passé biologique. Grâce à l'œuvre de C.G. JUNG, des « fouilles psychologiques » peuvent être ajoutées aux fouilles archéologiques et paléontologiques et aider à les comprendre. La différence entre les vestiges du passé, avec lesquels travaillent l'archéologie et la

paléontologie, et les « couches psychiques » du passé, établies par JUNG, est que ces dernières *vivent*, quoique en dehors du cadre de la conscience dominée et déterminée par l'intelligence, tandis que les matériaux de l'archéologie et de la paléontologie sont *morts*; ce sont des cadavres du passé.

Le sens de l'idée de la *résurrection* (thème de l'Arcane Majeur du Tarot suivant, l'Arcane XX) est l'actualisation de la plénitude de toutes les forces spirituelles, psychiques et corporelles latentes (du latin — *latere* : être caché), c'est-à-dire qui se sont retirées du domaine de l'action et de l'intelligence pour entrer dans celui de l'énergie latente et de l'inconscient (au sens de JUNG !), en d'autres termes, le domaine que nous appelons « le passé », mais qui, selon Henri BERGSON, qui a ouvert la voie à JUNG, fait partie de la *durée* indestructible, donc ressuscitable ou *rappelable au présent, soit par la mémoire*, s'il s'agit de la vie psychique humaine, soit *par la résurrection*, s'il s'agit de la mémoire cosmique divine. La résurrection est donc l'analogie divine de l'acte de la mémoire humaine : de même que l'homme évoque ou actualise la partie de la durée que nous nommons « le passé » en se souvenant, de même Dieu actualise ce qui est devenu latent et évoque à la conscience ce qui vit dans le domaine de l'inconscient par un acte magique analogue à celui de la mémoire humaine; « la résurrection des morts » est donc le moment où Dieu « se souvient » de toute la plénitude de la durée passée. C'est l'acte de la magie divine dont l'analogie humaine est la mémoire.

Or la résurrection est la « Bonne Nouvelle » du Christianisme. C'est pourquoi l'histoire du Christianisme est — et sera — celle de la résurrection de tout ce qui en est digne dans le passé de l'histoire de l'humanité et du monde : elle est — et sera — l'histoire d'une série de « renaissances » à l'instar de la renaissance de la philosophie et des arts gréco-romains à la fin du Moyen-Age. Cette « renaissance » sera suivie d'autres, y compris celle de l'ancienne Égypte et de la Chaldée. L'évolutionisme et le cosmisme modernes en sont l'aube. Les renaissances que je viens d'évoquer ne sont que le premier degré de la Résurrection : elles portent sur la vie spirituelle et réalisent — ou restaurent — sa continuité, c'est-à-dire la *durée spirituelle*. Une autre série de « renaissances » rétablira la continuité psychique et signifiera le degré de la résurrection *de la vie de l'âme*. Elle sera suivie de la résurrection du *corps*, ce qui sera son achèvement.

La résurrection complète, c'est-à-dire celle des corps, est donc précédée des « résurrections » — ou rétablissements de la *durée* sur terre — spirituelles et psychiques. Elles constituent les triomphes de la

mémoire sur l'oubli. Et l'histoire du Christianisme n'est, en dernière analyse, que l'histoire de ces triomphes.

Il en est de même de l'année liturgique de l'Église. Elle est l'effort annuel de la mémoire humaine pour s'unir à la mémoire divine afin de réaliser la résurrection, c'est-à-dire de faire *vivre* le passé dans le présent. Les paroles de la consécration : ceci est mon corps, qui est livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi, est la clef de l'année liturgique. On y fait des choses en mémoire de Lui, de sa Mère, des Apôtres, des Saints et des Martyrs, et Lui, sa Mère, les Apôtres, les Saints et les Martyrs, *sont présents*, vivent et agissent dans le présent. L'année liturgique tout entière nous dit : n'oubliez pas, souvenez-vous, car c'est par la Mémoire que s'accomplit la résurrection.

Toutes les fêtes de l'année sont orientées vers la résurrection. Et celle de Noël est la résurrection de l'Enfant qu'ont adoré les bergers de Bethléem et les mages d'Orient. Mais elle est aussi et en même temps la fête de la résurrection des bergers et des mages, c'est-à-dire le temps de l'évocation magique des forces spirituelles et psychiques dont se sert la Révélation et dont se sert la Gnose. Car de même que l'Enfant est présent à Noël, de même s'éveillent et sont activées à Noël les forces — y compris les âmes individuelles — capables de recevoir sa révélation angélique ou stellaire. Il arrive ainsi que l'Hermétisme, lui aussi, subisse annuellement l'effet rajeunissant et inspirateur de Noël et que les hermétistes — souvent à leur insu — reçoivent des impulsions vivifiantes et des inspirations illuminantes pour leurs efforts. Le mystère de l'Étoile se répète.

Maix ceux qui suivent l'Étoile doivent, quant à eux, apprendre une leçon une fois pour toutes : ne pas consulter Hérode ni « les prêtres et les scribes à Jérusalem », mais suivre l'Étoile qu'ils avaient vue en Orient et qui « marchera devant eux ». Les lueurs de l'Étoile et l'effort pour comprendre leur message sont suffisants. Car Hérode, comme force et principe anti-révéléateur, est, lui aussi, éternel. Le temps de Noël n'est pas seulement celui de la Nativité de l'Enfant : il est aussi le temps du massacre des enfants de Bethléem, le temps où l'intelligence autonome est poussée à tuer, c'est-à-dire à étrangler et à repousser dans l'inconscient, toutes les tendres fleurs de la spiritualité qui menacent l'autonomie absolue que s'arrogue l'intelligence.

Que ceux qui suivent l'Étoile le fassent entièrement et sans réserve ! Qu'ils ne cherchent pas — l'Étoile une fois devant leurs yeux — de confirmation, d'approbation ou de sanction scientifique, ou, ce qui serait pis encore, qu'il n'attendent pas de la science qu'elle les dirige ! Qu'ils suivent l'Étoile au-dessus d'eux et *rien d'autre* ! Noblesse oblige.

L'exemple récent de Carl Gustav JUNG est plein d'enseignements : il a suivi l'Étoile sans avoir jamais cherché d'appui en dehors. Lisez, cher Ami Inconnu, son autobiographie *Souvenirs, rêves, pensées* (Erinnerungen, Träume, Gedanken — Rascher Verlag, Zürich et Stuttgart, 1963) et vous saurez qu'un monde entier est l'enjeu sous-jacent à cette exhortation : suivez l'Étoile au-dessus de vous, et rien d'autre !

Je me réfère ici à la biographie spirituelle de JUNG, à l'histoire intime de son œuvre, qui donne un exemple, celui d'un hermétiste, d'un mage d'Orient, qui a suivi l'Étoile toute sa vie et n'a suivi qu'elle. Je ne tiens pas compte des *résultats* de son œuvre, qui sont sujets à caution. Ils ne me satisfont pas, je l'avoue, — mais de quel droit reprocherai-je à JUNG de ne pas être allé plus loin qu'il ne l'a fait — et d'une manière qui peut servir de modèle à tout le monde ? Modèle d'une *méthode* portée à la perfection ? L'essentiel n'est pas dans les résultats que JUNG présente, il est dans sa méthode de travail. Je veux dire la méthode « de la libre association » où le premier Arcane du Tarot — celui « de la concentration sans effort » — trouve son application; la méthode de l'interprétation des songes et de la fantaisie spontanée, qui est l'application du deuxième Arcane du Tarot; la méthode de la coopération entre l'inconscient fécondant et le conscient fécondé, qui correspond au troisième Arcane du Tarot; celle de l'amplification des données immédiates de la manifestation de l'inconscient au moyen des mythes, des mystères, de l'alchimie du passé historique de l'humanité, ce qui est une application du quatrième Arcane du Tarot; la méthode de la guérison psychique qui consiste à faire comprendre au patient les avertissements de son inconscient et à les suivre, mise en pratique du cinquième Arcane du Tarot; le passage courageux au travers des tentations inouïes et des conflits de devoirs en prenant des décisions selon « la flèche » de l'inspiration, et non pas selon un code de règles de conduite, ce qui est le sixième Arcane du Tarot; la méthode enfin d'identification avec les forces surhumaines des Archétypes sans leur permettre de prendre possession de la conscience individuelle afin que celle-ci ne devienne pas victime de l'*inflation*, ce qui est l'application du septième Arcane du Tarot... Quant au XIX^e Arcane du Tarot, nous le retrouvons chez JUNG, dans la coopération active de son intelligence et de son être transcendant révélateur; cette coopération est, non seulement le fruit qui mûrit au terme d'une longue vie, mais encore la thèse principale de sa méthode de travail dans le domaine de la psychologie des profondeurs. L'*intuition*, que Henri BERGSON jugeait

nécessaire à la compréhension de la vie du monde a été mise en pratique par JUNG pour comprendre et guérir la vie de l'âme humaine. JUNG n'a pas commis l'erreur des mages : il n'a pas consulté Hérode et les siens.

Un autre exemple de la fidélité à l'Étoile est l'œuvre et la vie du Père Pierre Teilhard de CHARDIN. Ce mage d'Orient suivit l'Étoile, dans un long voyage, par les chemins de l'évolution universelle pendant des millions d'années. Il a montré l'Étoile au-dessus de l'évolution universelle du monde de sorte que celle-ci « se lie et s'ébranle à nos yeux dans un vaste mouvement de convergence » au terme duquel « se dessine un foyer suprême de personnalité personnalisante ». L'évolution darwinienne, ce cauchemar de lutte pour l'existence des espèces sans nombre, ce pullulement d'efforts fiévreux, tâtonnants et aveugles, ces détours conflictuels de la vie pour produire ce qui sera le plus viable, tout cela devient dorénavant le *chemin* conduisant à la personnalisation, un mouvement qui a direction, et but. Teilhard de CHARDIN ayant aperçu l'Étoile au-dessus de la lutte pour la vie darwinienne, a couronné l'évolution de l'Étoile-guide et l'a transformée en passant du cauchemar des tentatives pullulantes au *chemin vers la Crèche*. Il ne se laissa détourner du chemin que lui indique l'étoile, ni par les traditionalistes religieux, ni par les ennemis du transcendant du camp de la science : les « prêtres » et les « scribes » d'Hérode. C'est à sa fidélité à l'Étoile qu'il doit la force singulière de son âme qui lui permet d'être — et de rester jusqu'à son dernier soupir — fils fidèle de l'Église aussi bien que travailleur consciencieux de la Science. Il ne s'est jamais révolté contre — ni a rompu avec — l'Église et l'Académie. Leur ayant été loyal de tout cœur jusqu'à la fin, il tombe donc sous la béatitude du Sermon sur la Montagne : heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !

En écrivant sur la force d'âme résultant de la fidélité à l'Étoile, la force qui se manifeste dans le pouvoir de résister à la faiblesse de la révolte — car la révolte est une faiblesse où on se laisse emporter par le courant d'impatience émotionnelle, la faiblesse fondamentale de tous les rebelles, les réformateurs religieux, comme les révolutionnaires politiques et sociaux les plus célèbres — et dans le pouvoir de procurer la paix « entre deux aspirations » qui sont — ou se croient — opposées l'une à l'autre, il m'est difficile de ne pas rendre hommage à deux hermétistes de notre siècle — des hermétistes avoués, cette fois —, notamment à Francis WARRAIN et au Docteur Paul CARTON.

Francis WARRAIN suivait l'Étoile par l'étude du Droit, par des

créations dans le domaine de la sculpture, par la métaphysique de Hoéné WRONSKI, par les mathématiques, par la logistique et la psychophysique de Charles HENRY, par la Kabbale et Jacob BOEHME « en combinant autant que possible les ressources du mode intuitif propres à l'Antiquité avec les instruments mis à notre disposition par le mode discursif ». Il a défini les conditions essentielles d'une gnose intermédiaire permettant de résoudre correctement l'antinomie entre l'Absolu et le Relatif, entre la foi et la raison. Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !

Paul CARTON suivait l'Étoile en médecin naturiste et en supernaturaliste chrétien par un chemin étroit entre le Naturel et le Miraculeux, le chemin de l'Hermétisme pur et simple. Son livre *La Science Occulte et les Sciences Occultes* (Brévannes, Seine-et-Oise, 1935), où les Arcanes Majeurs du Tarot font, eux aussi, l'objet d'études, témoignent de son effort pour relier entre eux le Surnaturel Divin et le Naturel Humain par la magie intermédiaire de la Tradition hermétique. Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !

L'intuition est donc la coopération de l'intelligence humaine avec la sagesse surhumaine. C'est elle qui crée le lien — ou « la gnose intermédiaire » et « la magie intermédiaire » — entre l'Absolu et le Relatif, entre le Surnaturel et le Naturel, entre la foi et la raison. Or l'intuition ne peut être développée que chez des personnes qui ont de la foi et qui ont de la raison. Elle est réservée aux penseurs croyants. Quiconque pense et ne croit pas n'aura jamais la certitude des choses transcendantes que l'intuition seule peut donner.

L'intuition combine deux certitudes : la certitude essentielle, celle d'essence, et la certitude consistance, celle de consistance. La première est d'ordre moral ; sa force de conviction réside dans le Bien et dans le Beau. La deuxième est d'ordre cognitif ; sa force de conviction provient de la consistance dans la vision du rapport des choses. La certitude intuitive est donc une « foi de première main » combinée avec une « intelligence de première main ». Expliquons-nous. Il y a la foi fondée sur l'autorité extrinsèque — d'une personne, d'une institution, d'un livre — et il y a la foi fondée sur l'autorité intrinsèque — l'expérience intérieure et intime du souffle divin et l'impression directe du milieu divin —. La dernière est de première main. Il existe encore une troisième espèce de foi — peut-être la plus héroïque —, la « foi intermédiaire » entre la foi fondée sur l'autorité extrinsèque et celle fondée sur l'autorité intrinsèque de l'expérience intérieure : la *foi postulative* où on croit sans aucun appui, ni d'en dehors, ni d'en

dedans. C'est la foi « de la voix de celui qui crie dans le désert », la voix-même de l'âme qui crie, c'est-à-dire postule, dans la solitude complète, c'est-à-dire dans le désert, les choses sans lesquelles elle ne peut pas vivre. Les trois postulats de KANT : la liberté de la volonté, l'immortalité de l'âme et Dieu, sont un tel cri de l'âme dans le désert. Car ils ne sont fondés, ni sur l'autorité extrinsèque, ni sur l'expérience mystique, mais sur les exigences quasi structurelles de l'âme elle-même. C'est la réalité de la soif et de la faim seule qui rend témoignage de l'existence de l'eau et du pain. « Liberté, immortalité et Dieu, ou le noir désespoir du néant », tel est le cri de l'âme de KANT dans le désert où elle se trouvait.

Telle était aussi la foi de Jean-Baptiste avant qu'il eût l'expérience de la descente de l'Esprit du ciel sur Jésus, lors du baptême dans le Jourdain. Sa foi, qu'exprime le résumé de sa prédication : « repentez-vous, car le royaume des cieux est proche », était un cri dans le désert, c'est-à-dire la voix de la soif et de la faim suprême du royaume des cieux. Et c'est précisément cette foi qui fit de Jean-Baptiste le premier témoin quasi oculaire de la réalité de la descente du royaume des cieux, et le premier homme qui reconnut le Christ. Sa foi fut justifiée par l'expérience. Jean-Baptiste devint voyant.

Or c'est la foi postulative, devenue foi de première main ou mystique, qui arrive à la certitude parfaite de l'intuition avec le concours de l'intelligence. Jean-Baptiste avait encore besoin de ce concours pour avoir la certitude complète. C'est pourquoi, lui qui avait vu l'Esprit descendre sur Jésus, envoya deux disciples lui demander : es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?

Et Jésus dut répondre dans le cadre de l'intelligence seule :

« Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » (Matthieu XI).

En d'autres termes, Jésus dit que les effets phénoménaux signalent la consistance entre la révélation de la descente de l'Esprit, expérimentée par Jean-Baptiste, et la manifestation de cet Esprit par Jésus-Christ. C'est le langage de l'intelligence pur et simple, et Jésus en fait usage pour combler une lacune dans la conscience de Jean-Baptiste, celle du concours de l'intelligence. Et c'est à cause de cette lacune que Jésus-Christ dit de Jean-Baptiste que, s'il est, d'un côté prophète « et plus qu'un prophète », et que, si « parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a point de plus grand que lui », il demeure cependant plus

petit que le plus petit dans le royaume de Dieu. Car le royaume de Dieu comporte la certitude absolue du concours de la foi de première main et de l'intelligence; c'est le *royaume de l'intuition*.

C'est pourquoi le Maître fait appel, non seulement à la foi, mais encore à l'intelligence, non seulement à la certitude essentielle, mais encore à la certitude consistentielle, en énonçant le principe fondamental de l'intelligence : jugement par les effets, connaissance des choses à leurs fruits.

« Cueille-t-on des raisons sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits. » (Matthieu VII, 16-18).

Voilà la plus brève et la plus complète caractéristique de l'intelligence et de son rôle. Son rôle est immense, si on considère que l'intelligence est appelée à être partie intégrante de l'intuition, qui, à son tour, détermine la grandeur ou la petitesse dans le royaume de Dieu.

On a compris ce rôle de l'intelligence dans les milieux ecclésiastiques du Moyen Age. Les croyants se mirent à penser. La haute scolastique prit ainsi naissance. Il n'est pas vrai que la scolastique soit due au désir d'intellectualiser la foi et de la remplacer par une philosophie, qu'elle doit sa naissance à un doute secret rongeur le cœur des croyants du Moyen Age. Non, ce qui est à la racine de la scolastique, c'est le *désir de la plénitude de l'intuition*, celui de « baptiser » l'intelligence et de gagner son concours à la foi. Il s'agissait donc, à vrai dire, non pas du doute, mais d'un acte de foi ardente qui ne doutait point que l'intelligence humaine soit tout aussi « baptisable » et « christianisable » que le cœur et la volonté. Saint-Albert le Grand et Saint Thomas d'AQUIN n'étaient point poussés par le doute lorsqu'ils s'attelèrent à leur œuvre grandiose de pensée : ils étaient confiants, persuadés que le Sang du Calvaire pénétrerait, réchaufferait et transfigurerait le domaine de la clarté frigidité de la pensée. Leur œuvre était apostolique plutôt qu'apologétique. De même que des missionnaires se rendaient dans les pays non-chrétiens pour y porter la bonne nouvelle, de même Saint Albert le Grand et Saint Thomas d'AQUIN se rendirent-ils dans le pays non-christianisé de l'intelligence humaine pour le christianiser. Il ne s'agit pas d'un doute mais d'un acte de foi et de zèle apostolique !

Cher Ami Inconnu, ne méprisez pas la scolastique médiévale. Elle

est en vérité, aussi belle, aussi vénérable et aussi inspiratrice que les grandes cathédrales que nous avons héritées du Moyen Age. Nous lui devons un nombre de chefs-d'œuvre de la pensée, dans la lumière de la foi. Et, comme tous les véritables chefs-d'œuvre, ceux de la scolastique médiévale sont salutaires. Ils guérissent les âmes désorientées, fiévreuses et embrouillées. De même que le médecin prescrit à certains malades un changement de climat et un séjour de quelques mois dans les montagnes, de même il serait juste et salutaire de prescrire à mainte personne inquiète des « problèmes existentiels », et troublée par les « contradictions de la vie », de se rendre pour quelque temps dans le climat de la haute scolastique et d'y respirer l'air pur des montagnes mentales. Il ne s'agirait pas d'une conversion à la philosophie scolastique, mais d'un *niveau* intellectuel plus élevé et — surtout — d'un travail continu, pour quelque temps, avec les notions claires et précises de la scolastique sur son niveau élevé.

Les « cinq voies » de raisonnement de Saint Thomas d'AQUIN ne vous convaincront peut-être pas, mais vous *sortirez* du travail méditatif, sur les cinq arguments proposés pour prouver l'existence de Dieu, avec la tête claire et le cœur calme, équipé pour chercher et pour trouver d'autres voies à la certitude. C'est l'*occupation* de l'esprit à ces cinq voies de raisonnement qui rend plus fort et plus calme, qui élève au dessus du jeu embrouillé des complexes mixtes de sentiments, des préférences du goût personnel et des pensées qui ne sont que leurs porte-paroles. Et c'est cette élévation au-dessus des complexes psychologiques qui est l'effet salutaire, voire l'action guérissante de la méditation scolastique.

On pourrait objecter : pourquoi pas la mathématique ? La mathématique n'a-t-elle pas le même effet de détachement et d'élévation au-dessus des limitations psychologiques personnelles ?

Sans doute. Mais elle n'engage pas l'être humain tout entier comme le fait la scolastique, et son effet salutaire ne peut avoir la même portée. L'enjeu de la scolastique étant Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, le salut, le bien et le mal, le triomphe sur les facteurs psychologiques est bien autre chose qu'un triomphe obtenu en s'occupant des quantités et de leurs fonctions. Ne méprisez donc pas, cher Ami Inconnu, la scolastique médiévale : elle garde toute sa valeur.

Il n'est pas vrai non plus que la poussée mystique de la fin du XIII^e siècle jusqu'au XVII^e siècle soit une *réaction* pure et simple à l'intellectualisme sec de la scolastique. Non, la fleur de la mystique de cette époque-là est le *fruit* et le *résultat* de la scolastique, préfigurés dans la biographie spirituelle de Saint Thomas d'AQUIN

lui-même. Saint Thomas notamment finit par contempler mystiquement Dieu et le monde spirituel, et revenu de l'extase, ses écrits lui apparurent « comme de la paille ». Il n'écrivit plus rien.

Le penseur croyant était donc devenu un mystique voyant. Et cette transformation n'a pas eu lieu malgré son œuvre de penseur scolastique, mais bien grâce à lui. Elle est son fruit et son couronnement.

Saint Thomas d'AQUIN n'est pas le seul. De même qu'il aboutit par le raisonnement scolastique, à la contemplation, de même la crête de la vague scolastique parvint à la mystique, c'est-à-dire l'intuition ou l'état de l'union de la foi et de l'intelligence qui est le but de la scolastique. Un Maître ECKHART, un RUYSBROEK l'Admirable, un Saint Jean de la CROIX enfin sont des esprits où vous chercherez en vain l'esprit d'opposition à la scolastique. Pour eux aussi la scolastique était « comme de la paille », mais ils savaient par expérience que cette paille est un excellent combustible. Ils ont surpassé la scolastique, mais après en avoir atteint le but. Car le but de l'effort scolastique est la contemplation, et c'est la mystique qui est le fruit de l'arbre scolastique.

Ces mystiques signifient la réussite de l'effort scolastique : en eux l'intelligence fut baptisée et christianisée. L'œuvre missionnaire à l'égard de l'intelligence « païenne », entreprise par Saint Albert le GRAND et Saint Thomas d'AQUIN, fut couronnée de succès dans la poussée mystique qui suivit la haute scolastique : le mariage de la foi et de l'intelligence se consumma et les croyants et les penseurs furent renforcés par un troisième groupe : celui des *gens de l'intuition*.

Ainsi donc, cher Ami Inconnu, ne méprisez point la scolastique médiévale, mais faites en usage, non seulement pour rétablir la santé de votre âme, mais encore pour aboutir, en pensant dans la lumière de la foi, à l'intuition, sans laquelle l'Hermétisme n'est que chose littéraire et de valeur littéraire douteuse. L'Hermétisme vit de l'intuition, sans elle il est chose morte. Et c'est cette chose morte que voient des croyants et des scientifiques qui s'étonnent sincèrement que des gens la prennent au sérieux. Ils n'y voient que du clinquant scientifique et religieux, ou, au plus, une foi faible qui emprunte des béquilles à la science, ou encore une science enfantine qui n'a pas appris la distinction entre ce qu'on croit et ce qu'on sait. Et ils ne se trompent point : l'Hermétisme, sans le ciment invisible de l'intuition n'est en effet qu'un assemblage improvisé d'éléments hétérogènes empruntés à la science et à la religion. Voici une analogie parlante : ce ne sont pas la paille de la Crèche ni les animaux présents qui guidaient les mages d'Orient, mais l'Étoile au ciel. De même, en

Hermétisme, on ne trouvera que de la paille et des animaux si on n'est pas guidé par son Étoile, qui n'existe que pour l'intuition. Or le XIX^e Arcane du Tarot nous invite à nous occuper tout spécialement de l'Étoile de l'Hermétisme dans le ciel de l'intuition. Quelle est cette Étoile ? Le Zohar dit :

« Elohim fit deux grandes lumières... Primitivement, les deux lumières, intimement unies, répandaient une égale clarté. Les noms... « Jehovah » et « Elohim » étaient alors d'une parfaite égalité. Les deux lumières portaient des noms absolument identiques : Мацапа Мацапа. De même les deux lumières luisaient primitivement simultanément et occupaient un rang égal. Mais... la Lune s'humilia en diminuant sa lumière et renonça à occuper son rang supérieur, ici-bas, bien que sa lumière réelle soit supérieure à celle qu'elle répand; car la femme ne peut jamais briller, si ce n'est dans l'union avec le mari.

La grande lumière (Soleil) désigne "Jehovah" et la petite lumière (Lune) désigne "Elohim", qui est la fin de tous les degrés, puisqu'il est la fin de la pensée. Primitivement, Elohim était marqué en haut par les lettres du nom sacré (I H V H), qui sont au nombre de quatre; ce n'est qu'après qu'il s'amoindrit qu'il prit le nom d'Elohim. Mais sa puissance se manifeste dans toutes les directions : "EL" – Dieu – préside au jour et "IM" (I(A) mer) – à la nuit, et le "HE" au milieu participe d'un côté et de l'autre. » (Zohar, Bereshith, 20 a).

Il nous reste à citer encore un passage d'une source ancienne, du XI^e livre des *Métamorphoses* d'Apulée, et nous serons suffisamment équipés pour aborder le problème de « l'Étoile » de l'Hermétisme et du « Soleil » du XIX^e Arcane du Tarot. Apulée résume sa grande veillée au temple d'Isis, les « arcanes de la nuit sacrée » (noctis sacratae arcana) de la manière suivante :

« J'approchai des limites du trépas; je foulai du pied le seuil de Proserpine, et j'en revins en passant par tous les éléments; au milieu de la nuit je vis le soleil briller de son éblouissant éclat; je m'approchai des dieux infernaux et des dieux célestes; je les contemplai face à face; je les adorai de près. »

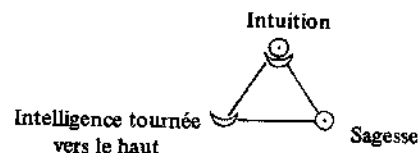
Cherchons donc maintenant la *réalité*, visée aussi bien par le Zohar que par le texte d'Apulée. Le Zohar nous dit que la Lune « renonça à occuper son rang supérieur » — celui d'égalité avec le Soleil — « ici-bas, bien que sa lumière réelle soit supérieure à celle qu'elle répand ». « Depuis ce temps-là, elle n'a pas sa lumière propre, mais dérive la lumière du Soleil ». Ici-bas, donc, la Lune reflète la lumière du Soleil, tandis qu'en-haut, où son nom est Elhim, « sa puissance se manifeste dans toutes les directions » : El préside au jour et Im à la nuit, et le H du milieu participe et d'un côté et de l'autre ».

Or la Lune, en tant que lumineuse nocturne ici-bas, reflète le Soleil, mais, en tant que lumineuse nocturne en-haut, elle luit de sa propre lumière, et c'est le Soleil qui la reflète. En d'autres termes, la Lune est « solaire » en haut et « lunaire » ici-bas, tandis que le Soleil est « solaire » ici-bas et « lunaire » en-haut. C'est en ce sens que El — partie rayonnante du Nom de la Lune en-haut — « préside au jour » : c'est le soleil visible qui reflète le jour, la Lune invisible, de même que la Lune visible reflète le Soleil devenu invisible pendant la nuit. *La Lune spirituelle est donc le Soleil qui brille au milieu de la nuit*. Et c'est la Lune spirituelle — ou Isis-Sophia — qu'Apulée « vit briller au milieu de la nuit de son éblouissant éclat ». Car la longue veillée au temple d'Isis aboutit à la vision du principe cosmique d'Isis, c'est-à-dire de la Lune spirituelle, ou « du Soleil de Minuit ».

Cette présentation mythologique cache et révèle à la fois la réalité profonde du rapport de l'intelligence à la sagesse et de leur union, l'intuition. Car l'intelligence correspond à la Lune, la sagesse au Soleil et l'intuition au rétablissement de « l'intime union des deux lumières ». L'intelligence reflète ici-bas soit la sagesse soit le monde terrestre connu par expérience extérieure lorsqu'elle est éclipsée (Arcane XVIII). Mais il y a une autre intelligence en haut, une intelligence transcendante, dont « la lumière est supérieure à celle qu'elle répand ici-bas » et qui, unie intimement à la sagesse, est « marquée en haut par les lettres du nom sacré, qui sont au nombre de quatre », et qui « brille au milieu de la nuit d'un éblouissant éclat ». Cette intelligence supérieure, ce « Soleil de Minuit », qui est la conjonction du Soleil et de la Lune spirituels ou, en d'autres termes, l'union intime de l'intelligence et de la sagesse, est l'Étoile de l'Hermétisme et le Soleil du XIX^e Arcane. Le Soleil du XIX^e Arcane est celui de minuit — le Soleil qu'Apulée « vit briller de son éblouissant éclat au milieu de la nuit » —, et c'est ce Soleil qui est l'Étoile de l'Hermétisme à travers les âges. Il est le principe de

l'intuition ou de l'union intime de l'intelligence transcendante et de la sagesse.

L'Arcane de l'intuition est donc celui du savoir-faire qui permet d'élever l'intelligence qui reflète à l'intelligence créatrice et d'effectuer son union avec la sagesse, c'est-à-dire d'opérer l'œuvre du rétablissement de l'union de l'intelligence, dont la lumière est diminuée ici-bas, avec l'intelligence dont la lumière est complète en haut, puis de l'union de l'intelligence ainsi réunie avec la sagesse divine :



Ce triangle montre d'une manière plus claire ce dont il s'agit : l'intelligence, attirée par la sagesse, ne s'unit pas à celle-ci sur le plan de la réflexion, mais s'élève au plan créateur où elle regagne sa portée supérieure « non-déchue » et s'unit à la sagesse, union qui est l'intuition. Ce n'est donc pas la suppression, ou la diminution, de l'intelligence qui permet d'atteindre l'intuition. C'est au contraire grâce à l'intensification de l'intelligence qui devient progressivement créatrice et s'unit à sa partie supérieure transcendante, pour ensuite pouvoir s'unir à la sagesse. C'est donc en devenant de plus en plus intelligent qu'on arrive à l'intuition. Il faut cependant signaler qu'il y a une autre voie, celle du « coup de soleil » ou de l'anéantissement de l'intelligence par l'éclat de la sagesse : tel est le thème de l'Arcane XXI ou Zéro « Le Mat ». Nous y reviendrons dans la XXI^e Lettre sur les Arcanes Majeurs du Tarot.

Mais ceux qui s'en tiennent à la tradition de l'Hermétisme — de la Mystique, de la Gnose, de la Magie et de la Philosophie Hermétique —, écartent la voie de la « folie divine » (yourodivost' — en russe, Narrheit in Gott — en allemand) et suivent le chemin indiqué par la parabole des talents (Matthieu XXV, 14-30) confiés par le maître à ses serviteurs afin qu'ils les mettent en valeur. Ils élèvent donc l'intelligence au niveau à partir duquel elle devient capable de s'unir avec la sagesse ; ils la valorisent au maximum ; c'est l'intuition.

De même que, à l'échelle de l'histoire de la civilisation occidentale, la poussée scolastique n'aboutit pas à un système parfait de philosophie, mais au mysticisme, de même à l'échelle de développement individuel, l'intelligence aboutit à l'intuition et non pas à un état du savoir où tout s'explique. L'intelligence n'est pas le but absolu :

en se développant, elle se transforme en intuition. Elle est appelée à effectuer le passage du raisonnement argumentatif à l'intuition compréhensive.

Il nous semble intéressant de souligner, à propos de ce thème dans lequel la mission de l'intelligence se révèle être le chemin de l'intuition, le fait que l'œuvre philosophique d'Immanuel KANT, qui anéantit les prétentions de l'intelligence autonome à des certitudes métaphysiques, en démontrant les limites tranchées de la connaissance, a eu un effet comparable à celui du vent qui éteint le faible feu et ravive le feu ardent : les uns devinrent sceptiques, les autres ardents mystiques. KANT mit fin à la métaphysique spéculative de l'intelligence autonome et ouvrit la voie à la mystique dont est capable l'intelligence non-autonome ou « raison pratique » (« praktische Vernunft »), c'est-à-dire à l'intelligence unie à la sagesse de nature morale, ou intuition. J'ai eu l'occasion d'observer, à maintes reprises, le fait que les Kantiens évoluaient, avec le temps, vers le mysticisme.

Citons par exemple, le philosophe allemand Paul DEUSSEN, l'auteur de la synthèse du Kantisme, du Platonisme et du Védanta (*Elemente der Metaphysik*, Paul DEUSSEN).

La thèse fondamentale de DEUSSEN est celle-ci : l'incapacité que manifeste l'intelligence autonome d'atteindre le noumène derrière le phénomène exige le recours à la perception intuitive de l'essence des choses, qui est dévoilée dans le Platonisme et dans le Védanta. C'est probablement pour tenter de démontrer l'opération de la méthode intuitive que DEUSSEN a traduit et publié soixante Oupanishads du Véda (« Sechzig Upanishads des Véda »).

Mais revenons à l'Étoile de l'Hermétisme, au Soleil de Minuit, qui est le Soleil du XIX^e Arcane du Tarot.

Le Zohar et Apulée nous ont aidé à comprendre un aspect important de ce Soleil, à savoir celui de « l'union intime de la Lune et du Soleil », ou de l'intelligence et de la sagesse, le Soleil de Minuit. Un troisième document ancien peut maintenant nous aider : l'Apocalypse de Saint Jean, où nous lisons :

« Un grand signe parut dans le ciel : une femme enveloppée du Soleil, la Lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. » (XII, 1).

Le Zohar et Apulée parlent de la Lune et du Soleil réunis ou du signe ☉ qui est le signe d'Isis. Nous retrouvons ce signe dans la vision apocalyptique : la femme enveloppée du Soleil, la Lune

sous ses pieds. Mais la vision apocalyptique y ajoute un troisième élément : les douze étoiles.

En d'autres termes, l'intelligence, unie à la sagesse dans l'intuition, ne signifie pas encore l'achèvement de l'œuvre de la réintégration de la conscience, tant qu'elle n'est pas couronnée d'un troisième élément, qui correspond aux « étoiles », de la même façon que l'intelligence correspond à la « lune » et la sagesse au « soleil ».

Quel est donc ce troisième élément ?

Pour comprendre son rôle et sa nature, il nous faudra examiner encore une fois — plus attentivement — l'expérience des esprits qui se sont tournés de l'intellectualisme vers l'intuitionisme. Après Paul DEUSSEN, il nous faut citer Arthur SCHOPENHAUER. Car c'est bien l'auteur du célèbre livre *Le monde comme volonté et représentation*, qui franchit l'étape décisive du passage de la thèse de KANT (selon laquelle les phénomènes cachent l'essence des choses qui reste inaccessible à l'intelligence comme telle) à l'introspection intuitive de l'essence d'une chose représentative et compréhensive des autres choses du monde, de soi-même. Cette introspection intuitive lui permit d'arriver à la conclusion selon laquelle c'est la volonté qui est l'essence des choses qui ne sont elles-mêmes que des représentations de la volonté. Le monde est donc, d'après SCHOPENHAUER, une volonté unique, qui représente ou « imagine » la multiplicité des choses. Et comme SCHOPENHAUER découvrit que la même expérience conduisit presque à la même conclusion dans la philosophie mystique de l'Inde, surtout dans le Védanta, conclusion basée sur les Upanishads du Véda, il affirma : « les Upanishads furent ma consolation dans la vie, et ils le seront aussi dans la mort » (Die Upanishads waren mein Trost im Leben; sie werden es auch im Tode sein).

La philosophie mystique de l'Inde est donc le prototype des philosophies intuitivistes de l'Occident telles que celles de SCHOPENHAUER, DEUSSEN et Eduard von HARTMANN (*Philosophie de l'Inconscient*).

Examinons donc l'expérience fondamentale et la conclusion principale de la philosophie mystique de l'Inde, représentée par le Védanta de l'école Advaita (non-dualiste).

Cette philosophie est fondée sur l'introspection intuitive, comme méthode, sur l'expérience de la volonté comme élément sous-jacent à tout mouvement intellectuel, psychologique, biologique et mécanique, enfin sur l'expérience de « l'œil intérieur » ou Soi transcendant détaché qui observe les mouvements produits par la volonté. La volonté crée la multiplicité des phénomènes mentaux, psychiques,

biologiques ou mécaniques, tandis que le « Voyant dans le Voir », le Soi transcendant, est un. Il ne se meut pas, il ne change pas, il est donc immortel, il n'est pas une entité séparée de l'essence réelle du monde et ne fait qu'un avec elle. Le véritable Ego de l'homme et l'essence réelle du monde — ou Dieu — sont identiques. « Aham Brahma asmi » (Je suis Brahma), voilà la formule qui résume l'expérience et les conclusions du Védanta.

Or il suffit de ne pas s'identifier avec la volonté et avec ses mouvements, mais de s'identifier avec le Soi transcendant, le « Voyant dans le voir », pour atteindre l'Etre Réel et l'Essence du monde dans l'expérience intuitive des Védantins et des philosophes intuitivistes allemands.

Mais l'expérience intuitive du Soi transcendant, est-elle vraiment finale et complète, de sorte que rien ne lui succède ni ne la dépasse ? L'expérience du Soi transcendant, est-elle vraiment le « nec plus ultra » de la connaissance ? Non, car il y manque quelque chose d'important : l'ensemble du monde spirituel, c'est-à-dire la Sainte Trinité et les neuf hiérarchies spirituelles. Le « grand signe » dont parle l'Apocalypse signale, outre le Soleil et la Lune, une couronne de douze étoiles sur la tête de la Femme.

L'expérience intuitive du Soi transcendant, si sublime et réconfortante qu'elle soit ne nous permet pas à elle seule de percevoir le monde spirituel et de nous en rendre conscient. La seule union de la « Lune et du Soleil », dans le microcosme spirituel humain, ne signifie pas encore l'expérience du *macrocosme* spirituel. Il ne suffit pas de s'élever au Soi Transcendant : encore faut-il que ce Soi Transcendant perçoive et devienne conscient d'autres « Soi transcendants » dont plusieurs sont supérieurs à lui. Le Soi Transcendant de l'homme, tout éternel et immuable qu'il soit, n'est pas le sommet ultime du monde en évolution. Il n'est pas Dieu. Il en est l'image et la ressemblance, selon la loi de l'analogie ou de la parenté, mais il n'est pas identique avec Dieu. Il y a encore bien des degrés sur l'échelle de l'analogie qui le séparent du sommet, de Dieu. Ces degrés, qui lui sont supérieurs, sont ses « étoiles », ou ses idéaux. L'Apocalypse en précise le nombre : il y a douze degrés supérieurs à celui de la conscience du Soi transcendant humain. Il lui faut donc, pour atteindre le Dieu Un, s'élever successivement aux degrés de conscience de neuf hiérarchies spirituelles et de la Sainte Trinité. La conclusion védantine « Aham Brahma asmi », qui pose l'identité du Soi transcendant et du Dieu Un, est donc une erreur due à la confusion des valeurs. L'image et la ressemblance de Dieu sont confondues avec Dieu, l'expérience du divin avec Dieu lui-même. Tout ce qui brille n'est pas or et tout ce qui est

transcendant et immortel n'est pas Dieu. Car le Diable, lui aussi, est transcendant et immortel.

Cette confusion peut avoir lieu facilement si l'on s'en tient exclusivement à la méthode empirique psychologique, si on refuse d'être dirigé par les principes d'une métaphysique transcendante. Même C.G. JUNG faillit identifier son expérience psychologique du septième « archétype » — le Soi (transcendant) (das Selbst) — avec ce que les religions appellent « Dieu ». C'est seulement grâce à sa prodigieuse prudence qu'il a laissé quand même la porte ouverte en ne prétendant pas avoir eu l'expérience psychologique de Dieu. D'autre part, les disciples de l'école métaphysique Sâmkya (ou Sâmkya) dont Krishna dit : Séparer le Sâmkya et le Yoga, c'est parler en enfant, non en sage ; si un homme s'applique intégralement à l'un d'eux il obtient le fruit des deux. La condition qui est atteinte par le « Sâmkya », les hommes du yoga y parviennent aussi ; celui qui voit Sâmkya et Yoga comme une seule chose, celui-là voit. » (Bhagavad-Gita, ch. V, 4 - 5) — eux, avaient donc la même expérience du Soi transcendant que les yoguis et les védantins, sans cependant arriver à la conclusion selon laquelle le Soi transcendant est Dieu. Au contraire, grâce aux principes de leur métaphysique, ils reconnaissent la pluralité des « purushas » individuels, c'est-à-dire la pluralité des « Soi transcendants ». Ainsi, une expérience identique, peut-elle donner lieu à des interprétations différentes, voire contraires, si l'on y applique des principes directeurs métaphysiques différents. Le Yoga et le Sâmkya « sont une seule chose » quant à l'expérience du Soi transcendant, mais ils diffèrent radicalement quant à l'interprétation de cette expérience : les uns (les hommes du Yoga) croient y avoir atteint Dieu, tandis que les autres (les hommes du Sâmkya) ne prétendent avoir abouti qu'à l'expérience du Soi transcendant individuel, du purusha individuel ou de la monade — au sens leibnizien du terme.

On pourrait aussi dire dans le langage symbolique de la Bible, que le Yoga parvient à la réunion (= Yoga) de deux « luminaires » — de la Lune (ou intelligence) et du Soleil (ou sagesse spontanée du Soi transcendant), (du « Ha » ou principe de la Lune et de « Tha », principe du Soleil, Ha-Tha-Yoga), et s'arrête là, tandis que le Sâmkya y parvient aussi, mais qu'il tient compte en plus d'une sorte de « luminaires », les étoiles (entités supérieures du monde spirituel). Le Sâmkya, tout en laissant la porte ouverte à ce qui transcende le « Soi transcendant », ne s'en occupe pas, il est vrai, d'une manière explicite ; c'est ce qui lui a valu la qualification d'« athée ». Mais son

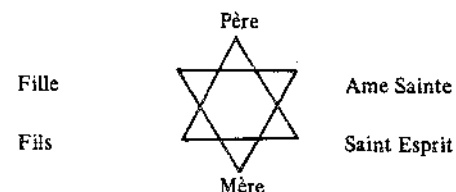
« athéisme » revient à ce qu'il nie, non pas l'existence du Purusha universel supérieur à tous les purushas individuels — il professe n'en savoir rien de science certaine — mais bien à ce qu'il nie l'affirmation du Yoga (et du Védanta) selon laquelle le « Soi transcendant » est Dieu.

Par contre l'Hermétisme judéo-chrétien, qui se range du côté du Sâmkya quant à la négation de l'identification du « Soi transcendant » à Dieu, s'occupe intensément du troisième « lumineux », des étoiles, dans ses trois aspects, de l'Astrologie, de l'Angéologie et de la Théologie Trinitaire, lesquels correspondent au Corps, à l'Âme et à l'Esprit du troisième « lumineux ». L'Hermétisme judéo-chrétien est donc l'effort, soutenu à travers les siècles, pour connaître et comprendre les trois lumineux dans leur unité, c'est-à-dire connaître et comprendre « le grand signe qui parut dans le ciel : une Femme enveloppée du Soleil, la Lune sous ses pieds, une couronne de douze étoiles sur la tête » (*Apoc. XII, 1*). C'est la femme dans cette vision apocalyptique, qui unit les trois « lumineux », la Lune, le Soleil et les Étoiles, les lumineux de la nuit, du jour et de l'éternité, et c'est Elle, la « Vierge de Lumière » de la *Pistis Sophia*, la Sagesse chantée par SALOMON, la Schekina de la Kabbale et la Mère, la Vierge, la Reine Céleste Marie — qui est l'Âme de la lumière des trois lumineux et qui est aussi bien la source que le but de l'Hermétisme. Car l'Hermétisme est, somme toute, l'aspiration à la participation à la connaissance du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qu'à la Mère, la Fille et la Sainte-Âme. Il ne s'agit pas d'y voir la Sainte Trinité avec des yeux humains, mais de la voir avec les yeux et dans la lumière de Marie-Sophia. Car de même que nul ne vient au Père que par Jésus-Christ (*Jean XIV, 6*), de même nul ne comprend la Sainte Trinité que par Marie-Sophia. Et de même que la Sainte Trinité ne se manifeste que par Jésus-Christ, de même la compréhension de cette manifestation n'est possible que par l'appréhension intuitive de ce que comprend la Vierge-Marie de Jésus-Christ, qui, non seulement l'avait porté et lui avait donné le jour, mais encore était présente — présente en mère — à sa mort sur la croix. Et de même que la Sagesse, comme le dit SALOMON, était présente à la Création (« Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme... j'étais à l'œuvre auprès de lui. » (*Proverbes VIII, 27-31*) et qu'elle « a bâti sa maison dont elle a taillé les sept colonnes », de même Marie-Sophia était présente à la Rédemption et y était « à l'œuvre auprès de lui », de même encore a-t-elle « bâti sa maison dont elle a taillé les sept colonnes », c'est-à-dire qu'elle est devenue Notre-Dame des Sept Douleurs. Car les Sept Douleurs de Marie correspondent

dans l'œuvre de la Rédemption, aux sept colonnes de Sophia, dans l'œuvre de la Création. Sophia est la Reine des « trois lumineux » — de la Lune, du Soleil et des Étoiles —, comme le montre « le grand signe » de l'Apocalypse. Et de même que le Verbe de la Sainte Trinité a été fait chair en Jésus-Christ, de même la Lumière de la Sainte Trinité a été faite chair en Marie-Sophia. La lumière, c'est-à-dire la triple réceptivité, la triple faculté de réaction intelligente, ou compréhension. Les paroles de Maria : « *Mihi fiat secundum verbum tuum* » (qu'il me soit fait selon ta parole) sont la clef du mystère du rapport entre l'Acte pur et la Réaction pure, entre le Verbe et la Compréhension, entre, enfin, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, d'un côté, et la Mère, la Fille et la Sainte-Âme, de l'autre côté. Elles sont la clef véritable du « sceau de SALOMON » ou hexagramme : ☆

Ce symbole n'est point celui du bien et du mal, mais bien celui du triple Acte pur ou « Feu » et de la triple Réaction pure (le triple « *Mihi fiat secundum verbum tuum* ») ou « Lumière du Feu », c'est-à-dire « Eau », « Feu » et « Eau » signifiant ce qui agit spontanément et créativement et ce qui réagit réflexivement : le « oui » conscient ou lumière du « *Mihi fiat secundum verbum tuum* ». Voilà le sens quasi « élémentaire » du « sceau de SALOMON », élémentaire, dans le sens des éléments « Feu » et « Eau », considérés sur leur échelon le plus haut.

Mais le sens le plus élevé encore que ce symbole cache — ou plutôt révèle — est celui de la Sainte Trinité Lumineuse, c'est-à-dire celui de la compréhension de la Sainte Trinité. C'est alors l'hexagramme que voici :



Ces deux triangles de la Sainte Trinité Lumineuse se révèlent dans l'œuvre de Rédemption accomplie par Jésus-Christ et conçue par Marie-Sophia. Jésus-Christ en est l'agent; Marie-Sophia en est la réaction lumineuse; ils révèlent la Sainte Trinité Lumineuse dans l'œuvre de Création accomplie par le Verbe créateur et animée par le « oui » de la Sagesse, Sophia. La Sainte Trinité Lumineuse est donc l'unité du tri-un Créateur et de la tri-une Nature naturante (*Natura naturans*), du triple « Fiat » et du triple « *Mihi fiat secundum verbum tuum* » qui se manifeste dans la Nature naturée (*Natura naturata*)

ou dans le monde créé d'avant la chute. C'est le tri-un *Esprit Divin* et la tri-une *Ame* du Monde, qui se manifestent dans le *Corps* du Monde ou dans la nature naturée.

Le Zohar met en relief l'idée de la Sainte Trinité Lumineuse. Il enseigne que le grand nom de Dieu JHVH révèle le Père (J = י), la Mère suprême (H = ח), le Fils (V = ו), et la Fille (dernier Hé du Nom JHVH). Tel est le Nom éternel, mais dans l'histoire du monde créé se révèlent encore la Shekhina, identifiée avec la « Communauté d'Israël » qui est la vraie « Rachel qui pleure ses enfants », qui pleure dans son exil et qui est la « belle vierge qui n'a pas d'yeux » (*Zohar II, 95a*), le roi Messie « qui descend et remonte à travers tous les cieux pour exercer, avec les prophètes qui s'y trouvent, la fonction salvatrice universelle » (Schaya, *L'homme et l'Absolu*, p. 96) et le Rouah hakodesch (le « Souffle » saint ou Esprit-Saint) dont parle Saadya, par l'intermédiaire duquel les trente-deux voies de la Sagesse s'incorporent à l'air qu'on respire, est le souffle saint à l'aide duquel Dieu se révèle aux prophètes. Il est à la base du secret de la création et est appelé : le *souffle du Dieu vivant* (Henri SEROUYA, *Kabbale*, p. 135). Le Messie est le septième terme ou principe de l'hexagramme Père, Fils, Saint-Esprit; Mère, Fille, Sainte Ame ou Shekhinah ou « Communauté d'Israël »; il est l'action du tout, le résumé actif de la Trinité bi-polaire ou, comme nous l'avons appelé, de la *Trinité lumineuse*. Quant à la manifestation concrète de la Shekhina, « celle-ci apparaît aux kabbalistes visionnaires sous les traits d'une femme; ainsi Abraham HALEVI, disciple de LURIA, en 1571, la vit au pied du mur des Lamentations à Jérusalem comme une femme vêtue de noir et pleurant sur le mari de sa jeunesse » (C. G. SCHOLEM, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, Paris, p. 246). La Dame en pleurs de LA SALETTE, pleurait, elle aussi, au pied d'un mur non moins réel que celui des Lamentations à Jérusalem, le mur du péché universel, qui s'est dressé entre l'humanité et la grâce divine; mais elle diffère de la Shekhina des visions des kabbalistes et des hassidim en ce qu'elle n'est pas seulement la personification d'un principe ou d'un aspect divin, mais qu'elle est encore une personne humaine, qui a vécu réellement au sein de la communauté d'Israël, il y a vingt siècles; de la même façon le Messie, que beaucoup ont vu et rencontré pendant les vingt siècles derniers, n'est plus qu'un esprit « qui descend et remonte à travers tous les cieux pour exercer avec les prophètes qui s'y trouvent, la fonction salvatrice universelle », mais il est aussi bien une personne humaine qui a vécu réellement au sein de la communauté d'Israël il y a vingt siècles. Car, de même que le

Verbe a été fait chair en Jésus-Christ, de même la Bath kol, la « Fille de la Voix » a été faite chair en Marie-Sophia. L'Eglise l'adore comme Vierge, comme Mère et comme Reine céleste, ce qui correspond à la Mère, à la Fille et à la « Vierge d'Israël » de la Kabbale et à la trinité sophianique de la Mère, de la Fille et de la Sainte-Ame, dont nous avons fait état plus haut.

Les Athéniens, eux aussi, avaient une triade féminine analogue, qui jouait le rôle principal dans les mystères d'Eleusis : Déméter — la Mère; Perséphone — la Fille, « Athéna la Salvatrice » (Olympiodore, *Commentaire sur le Phédon*, Norvin, p. 111), triade dont Athéna était en même temps pratiquement la « communauté d'Athènes » ou « âme d'Athènes » analogue à la « Vierge d'Israël ».

Les analogies historiques et les parallélismes métaphysiques seuls ne suffisent cependant pas pour atteindre la certitude complète de l'intuition : c'est au cœur qu'il appartient de dire la dernière parole décisive. Voici donc « l'argument du cœur » qui, il y a vingt-cinq ans, s'est avéré décisif pour celui qui écrit ces lignes.

Il n'y a rien qui soit plus nécessaire et plus précieux dans l'expérience de l'enfance humaine que l'amour paternel. Rien de plus nécessaire, parce que l'enfant humain, seul, n'est pas viable s'il n'est pas pris, dès les premiers moments de sa vie, dans le cercle des soins de l'amour paternel, ou à défaut de cet amour paternel, de son substitut, la charité. Rien de plus précieux, parce que l'amour paternel, expérimenté pendant l'enfance, est le capital moral pour toute la vie. Nous recevons pendant l'enfance deux dots pour la vie, deux capitaux où nous puiserons pendant toute la vie, le capital vital biologique qui est le trésor de notre santé et de notre énergie vitale, et le capital moral qui est le trésor de la santé de l'âme et de son énergie vitale, sa capacité d'aimer, d'espérer et de croire. Le capital moral, c'est l'expérience de l'amour paternel que nous avons eu pendant l'enfance. Cette expérience est tellement précieuse, qu'elle nous rend capable de nous élever aux choses les plus sublimes, même aux choses divines. C'est grâce à l'expérience de l'amour paternel que notre âme est capable de s'élever à l'amour de Dieu — sans elle l'âme ne pourrait jamais entrer en rapport vivant avec le Dieu vivant — c'est-à-dire d'aimer Dieu. Elle ne dépasserait jamais la conception abstraite de l'« architecte » ou de la « cause première » du monde. Car c'est l'expérience de l'amour paternel, et elle seule, qui nous rend capables d'aimer « l'architecte » ou « la cause première » du monde comme notre Père qui est aux cieux. L'amour paternel porte en soi les analogies d'âme qui sont de véritables sens — des

yeux et des oreilles d'âme — pour le Divin. Or l'expérience de l'amour paternel est constituée de deux éléments, l'expérience de l'amour maternel et celle de l'amour du père. L'une et l'autre sont également nécessaires et également précieuses. L'une et l'autre nous rendent capables de nous élever au Divin. L'une et l'autre signifient pour nous les moyens d'entrer en rapport vivant — c'est-à-dire d'aimer — avec le Divin, qui est le prototype de toute paternité et de toute maternité.

Or l'amour enseigne de la façon qui lui est propre — avec une certitude qui exclut tout doute — que le commandement divin : « Honore ton père et ta mère » est véritablement *divin*, c'est-à-dire que sa portée comprend aussi bien la terre que le ciel. « Honore ton père et ta mère » s'applique donc, non seulement aux choses passagères, mais aussi aux choses éternelles. Tel est le commandement révélé à Moïse au mont Sinai, tel est aussi le commandement émanant du tréfonds du cœur humain. Il faut honorer le Père qui est aux cieux *et la Mère céleste*. C'est pourquoi les croyants pratiquants de l'Église traditionnelle, c'est-à-dire de l'Église catholique romaine et de l'Église orthodoxe, se souciant peu de la différence essentielle dans la théologie dogmatique, entre le Père et la Mère céleste, aiment et honorent — dans leur pratique de la prière — la Mère céleste aussi bien que le Père qui est aux cieux. Les théologiens dogmatiques ont beau mettre les croyants en garde contre « l'exagération » dans le domaine de la mariologie, les critiques protestants ont beau dénoncer le culte de Sainte Marie comme « idolâtre », les croyants pratiquants de l'Église traditionnelle continuent, et continueront, d'honorer et d'aimer leur Mère céleste comme si elle était la Mère éternelle de tout ce qui vit et respire. Si on dit que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, on peut aussi dire que « le cœur a ses dogmes que la raison théologisante ne connaît pas ». En effet, ce dogme du cœur, bien que non-formulé et réduit au domaine de l'inconscient, exerce néanmoins une influence croissante sur les gardiens de l'orthodoxie dogmatique, de sorte que ceux-ci sont contraints d'abandonner, au cours des siècles, leurs positions face à cette poussée irrésistible ; dans les formes liturgiques et dans la pratique de la prière sanctionnée par les autorités ecclésiastiques, le rôle accordé à Sainte Marie ne cesse de grandir. La Reine des Anges, la Reine des Patriarches, la Reine des Apôtres, la Reine des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, de tous les Saints, de la Paix est aussi, dans le texte des prières liturgiques, la Mère de Dieu, la Mère de la Grâce divine et la Mère de l'Église. Et on chante dans les églises de l'Église grecque orthodoxe : « Plus honorée que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins,

toi qui est la véritable Mère de Dieu, nous t'honorons » ; or les Chérubins et les Séraphins appartiennent à la première hiérarchie céleste et seule la Sainte Trinité est au-dessus d'elle. Ce « dogme du Cœur » est si puissant que le temps viendra où il aboutira à la reconnaissance officielle de l'Église et sera formulé. Car c'est ainsi que tous les dogmes de l'Église sont parvenus, dans le passé, à leur promulgation : tous vivaient d'abord dans les cœurs des croyants, puis influençaient de plus en plus la vie liturgique de l'Église, pour être, enfin, promulgués comme dogmes formulés. La théologie dogmatique n'est que la dernière étape du chemin parcouru par le dogme qui commence dans les profondeurs de la vie des âmes et aboutit à la promulgation solennelle. Ce chemin, c'est exactement ce qui est entendu par « la direction de l'Église par l'Esprit-Saint ». L'Église le sait, et elle sait attendre — durant des siècles s'il le faut — le temps où l'œuvre de l'Esprit-Saint aura atteint sa maturité.

Quoi qu'il en soit, quelque soit le temps que durera le processus mystérieux de la naissance du dogme élevant l'amour maternel au niveau de la Sainte Trinité, il est déjà bien amorcé et opère à travers les siècles. Au demeurant, il s'agit, tout en respectant la loi de la patience et en s'abstenant de toute tentative de forcer les choses, de cultiver les sentiments et les idées relatives à l'amour maternel divin et de méditer les anciennes doctrines hermétiques dégageant le sens mystique, gnostique et magique de cet aspect de l'amour divin, en d'autres termes, de méditer le mystère de la Trinité Lumineuse dont le symbole est le « sceau de SALOMON » : 

ou encore le symbole de la Trinité développé en celui de la Trinité lumineuse : 

Le symbole du développement de la Sainte Trinité en Trinité Lumineuse, c'est-à-dire le triangle qui devient l'héxagramme, est en même temps le sens divin — le plus haut que je connaisse — du nombre neuf. Il nous fallait dix exercices spirituels de plus, après la méditation sur le neuvième Arcane du Tarot pour oser aborder le thème du développement de la Sainte Trinité en Sainte Trinité Lumineuse.

Nous avons signalé plus haut que c'est dans la pratique de la prière et de la vie liturgique de l'Église que les grandes vérités devancent leur promulgation comme dogme. Or le mystère du nombre neuf, celui du développement de la Trinité en Trinité Lumineuse, vit également dans la pratique de la prière et du rituel de l'Église.

J'ai en vue la pratique, universellement répandue dans l'Église

catholique, de la neuvaine, dont la forme la plus usuelle est l'acte de prière consistant en un Pater et trois Ave, répétés pendant neuf jours. On fait une neuvaine, en faisant appel à l'amour paternel du Père (Pater noster) et à l'amour maternel de la Mère (les trois Ave Maria) simultanément pendant neuf jours, à l'intention d'une personne ou d'une cause. Quelle profondeur est sous-jacente à cette pratique si simple ! En vérité, pour l'Hermétiste en tout cas, la direction de la sagesse surhumaine de l'Esprit-Saint y est manifeste !

Il en va de même du rosaire où l'appel aux deux aspects de l'amour paternel divin dans la prière adressée au Père et à la Mère se fait au cours d'une méditation des mystères de la Joie, de la Souffrance et de la Gloire. Le Rosaire est — pour l'Hermétiste en tout cas — un chef-d'œuvre de simplicité renfermant et révélant des choses d'une profondeur inépuisable, un chef d'œuvre de l'Esprit-Saint !

Cher Ami inconnu, l'Arcane « *Le Soleil* », qui nous intéresse ici, est l'arcane des enfants baignés dans la lumière du soleil. Il ne s'agit pas de trouver des choses occultes, mais bien de voir les choses ordinaires et simples dans le jour du Soleil et avec un regard d'enfant.

Le XIX^e Arcane du Tarot, l'arcane de l'intuition, est celui de la *Naïveté* révélatrice dans l'acte de la connaissance, naïveté qui rend l'esprit capable d'une intensité d'un regard non troublé par le doute et par les scrupules qu'il engendre et de la vision des choses telles qu'elles sont sous le jour éternellement nouveau du Soleil. Cet arcane enseigne l'art de subir l'impression pure et simple qui révèle par elle-même — sans hypothèses et superstructures intellectuelles — ce que les choses sont. Rendre l'impression *numineuse*, tel est l'objectif de l'Arcane « *Le Soleil* », l'Arcane de l'intuition.

Vous comprendrez donc, cher Ami Inconnu, qu'en parlant de l'amour paternel, de ses deux aspects, de la pratique de la neuvaine et du rosaire etc., nous ne nous étions point éloignés du thème du XIX^e Arcane du Tarot, bien au contraire, puisque nous avons pénétré dans son cœur même. Car nous nous efforçons de passer de la *compréhension* de ce qu'est l'intuition à son *exercice*, de la méditation sur l'Arcane de l'intuition, à l'emploi de cet Arcane.



« Le Jugement »

« L'état cérébral continue le souvenir; il lui donne prise sur le présent par la matérialité qu'il lui confère; mais le souvenir pur est une manifestation spirituelle. Avec la mémoire, nous sommes bien véritablement dans le domaine de l'esprit. » (Henri BERGSON, Matière et Mémoire, p. 271).

« Comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils... » (Évangile selon Saint Jean V, 21-23).

Cher Ami Inconnu,

La Lame que nous avons devant nous a pour nom traditionnel « Le Jugement »; elle représente la résurrection des morts au son de la trompette de l'Ange de la Résurrection. Il s'agit donc d'un exercice spirituel où l'emploi intensif de l'intuition — de l'Arcane XIX « Le Soleil » — est à porter au maximum, le thème de la résurrection étant de l'ordre des « choses dernières » mais tout de même accessibles à la cognition intuitive.

Or les « choses dernières » — ou l'horizon spirituel de l'humanité — ne sont pas les mêmes pour l'humanité entière. Pour les uns tout finit avec la mort de l'individu et avec la dissipation complète — le maximum de l'entropie — de la chaleur de l'univers; pour d'autres il y a un « au delà », une existence de l'individu après la mort et une existence de l'univers immatériel après la fin du monde; pour d'autres encore il y a non seulement la vie spirituelle après la mort, mais encore, pour l'individu un retour à la vie terrestre, la réincarnation, de même qu'il y a une réincarnation cosmique, alternation des états de *manvantara* et de *pralaya*; d'autres encore voient — pour l'individu — quelque chose qui se situe au delà des réincarnations, à savoir l'état de la paix suprême de l'union avec l'Être éternel et universel, l'état de *nirvana*; enfin, pour une partie de l'humanité l'horizon existentiel s'étend non seulement par delà l'existence post mortem et la réincarnation, mais même par delà la paix de l'union avec Dieu. C'est alors la *résurrection* qui constitue l'horizon de l'esprit.

C'est dans le courant judéo-chrétien et iranien — c'est-à-dire aujourd'hui dans le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam — que l'idée et l'idéal de la résurrection prirent racine. L'avènement de l'idée et de l'idéal de la résurrection est « comme l'éclair qui part de l'orient et se montre jusqu'en occident » (*Matthieu XXIV, 27*); le prophète inspiré de l'orient, le grand Zarathoustra en Iran, et les prophètes inspirés de l'occident, Isaïe, Ézéchiël, Daniel en Israël, les annoncèrent presque simultanément.

« Alors le Saoshyant restaurera le monde, qui désormais ne vieillira ni ne mourra plus, ne connaîtra ni déclin ni dépérissement, mais vivra et se développera, doté du pouvoir de réaliser sa volonté, lorsque les morts se relèveront, lorsque viendront la vie et l'immortalité, et que le monde sera restauré conformément à la volonté (de Dieu). »

Telle est l'idée du *Ristakhez*, c'est-à-dire de la Résurrection, dans le *Zamyad Yasht* (R.P. MASANI, *Le Zoroastrisme*, p. 113, Payot, Paris, 1939), tandis que Isaïe dit :

*« Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la [poussière] !
Car ta rosée est une rosée vivifiante,
Et la terre redonnera le jour aux ombres. » (XXVI, 19).*

Qu'est-ce donc que l'idée et l'idéal de la résurrection ?

Une parabole peut nous être utile pour le comprendre.

Quelques personnes se trouvent auprès du lit d'un malade et donnent leurs opinions sur son état.

L'un d'eux dit : Il n'est pas malade. C'est sa nature qui se manifeste de cette façon. Son état n'est que naturel.

L'autre dit : Sa maladie est temporaire. Elle sera suivie naturellement du rétablissement de la santé. Les cycles de maladie et de santé se suivent l'un après l'autre. C'est la loi du destin.

Le troisième dit : La maladie est incurable. Il souffre en vain. Mieux vaut mettre fin à sa souffrance et lui donner, par pitié, la mort.

Alors le dernier prend la parole : Sa maladie est mortelle. Il ne se rétablira point sans aide extérieure. Il faudra lui renouveler le sang, car son sang est infecté. Je vais le faire saigner et puis je lui ferai une transfusion. Je donnerai mon sang pour la transfusion.

Et la fin de l'histoire est qu'après le dit traitement, le malade est guéri et se lève.

Voilà les quatre attitudes principales envers le monde. L'attitude païenne consiste à accepter le monde tel qu'il est. Le « païen », c'est-à-dire celui qui croit que le monde est parfait et pour qui le monde est le dieu *Cosmos*, nie le fait que le monde est malade. Il n'y a pas eu de chute de la nature. La Nature, c'est la santé et la perfection même.

L'attitude du « naturisme spirituel », c'est-à-dire celle des esprits dont l'horizon s'est élargi par delà l'état présent du monde et qui reconnaissent l'évolution cyclique — qui ressemble aux « saisons » de la grande Année cosmique — du monde, est qu'il croit que la dégénération et la régénération sont cycliques, que les « chutes » et les « réincarnations » du monde alternent comme le font les saisons de l'année. Pour le « naturisme spirituel », le monde présent est bien « malade », c'est-à-dire dégénéré, mais il se rétablira, c'est-à-dire se régénérera nécessairement et naturellement selon la loi de cyclicité. Il ne reste donc qu'à attendre.

L'attitude de « l'humanisme spirituel », c'est-à-dire celle des esprits qui s'élèvent au-dessus de la cyclicité pure et simple du « naturisme spirituel » et qui protestent, au nom de l'être individuel, contre la chaîne interminable de la cyclicité — soit des « saisons » du monde, soit des réincarnations individuelles — y voyant l'asservissement et la souffrance interminables de l'être humain, est celle de la *négarion* radicale de la nature présente, passée et future, spirituelle et matérielle, cyclique et unique. La vie est souffrance; il serait donc

cruel et inhumain de la prolonger. Le salut humain tel que le dicte la pitié consiste à couper définitivement tous les liens de l'esprit humain avec le monde et sa cyclicité.

La cosmolâtrie du paganisme naïf est le point de vue du premier personnage de notre parabole, de celui qui dit : il n'est pas malade. Le « naturisme spirituel » du paganisme éclairé est le point de vue du deuxième personnage, de celui qui dit que la maladie n'est qu'un épisode cyclique. La négation du monde de « l'humanisme spirituel » est exprimée par le troisième personnage qui dit : la maladie étant incurable, mieux vaut que le souffrant meure.

Or ces trois attitudes envers le monde — historiquement manifestées dans l'Hellénisme païen, dans le Brahmanisme hindou et dans le Bouddhisme — se distinguent de la quatrième, c'est-à-dire de celle de l'intervention active en vue de l'accomplissement de l'œuvre de la purification et de la régénération du monde, en ce qu'il leur manque l'impulsion et la foi thérapeutiques, tandis que l'attitude, qui se manifeste historiquement dans les religions prophétiques (iranienne, judaïque et islamique) et dans la religion du salut (le christianisme) où la *renovation* du monde est la force motrice et le but final, est essentiellement *thérapeutique*. C'est le quatrième personnage de notre parabole — celui qui agit et guérit le malade par la transfusion de son sang — qui représente l'attitude chrétienne, qui comprend et réalise celles des religions prophétiques. L'idéal chrétien est la rénovation du monde, « le nouveau ciel et la nouvelle terre » (*Apocalypse XXI*), c'est-à-dire la Résurrection Universelle.

L'idée et l'idéal de la Résurrection vont plus loin que la négation de la nature, comme c'est le cas de « l'humanisme spirituel » ou Bouddhisme. Ils signifient sa transformation complète, l'œuvre alchimique d'envergure cosmique de la transmutation de la nature aussi bien matérielle que spirituelle du « ciel » et de la « terre ». Il n'y a pas d'idée et d'idéal plus hardis, plus contraires à toute expérience empirique, plus choquants pour le sens commun que ceux de la Résurrection. En effet, l'idée et l'idéal de la Résurrection présupposent une force d'âme qui la rende capable non seulement de s'affranchir de l'influence hypnotisante de la totalité des faits empiriques — c'est-à-dire de se détacher du monde, de se décider à devenir esprit moteur au lieu d'esprit mu, de participer activement au processus de l'évolution du monde — mais encore de s'élever jusqu'à la participation de la conscience à l'œuvre de la Magie Divine, à l'opération magique d'envergure cosmique dont le but est la Résurrection.

L'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection comportent la « cinquième

ascèse ». Il y a « l'ascèse naturelle », celle qui consiste à modérer les désirs en vue de la *santé*; il y a « l'ascèse de détachement », celle de l'esprit conscient de soi-même et de son immortalité en face des choses passagères et de moindre valeur, en vue de la *liberté*; il y a « l'ascèse d'attachement », celle de l'amour de Dieu où l'aimant se dévêt de tout ce qui intervient entre lui et l'Aimé, en vue de l'*union*; il y a « l'ascèse de traversée », celle de la participation active à l'évolution, c'est-à-dire du travail et de l'effort humain tendus vers la *perfection*; il y a enfin « l'ascèse de la Magie Divine », celle du Grand Œuvre de la *Résurrection*, qui comprend et couronne toutes les autres « ascèses », puisque l'œuvre de la Magie Divine présuppose l'*union* avec la volonté divine, la réalisation et le dépassement de l'évolution, la liberté complète de l'esprit et l'action thérapeutique comprenant la nature entière.

L'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection font donc appel à ce qu'il y a de plus créatif, de plus généreux et de plus courageux dans l'âme humaine. Car ils invitent l'âme à devenir l'instrument conscient et actif de l'accomplissement — ni plus ni moins que — d'un *miracle* d'envergure cosmique. Voilà quelle foi, quelle espérance, quel amour impliquent l'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection ! En face de l'idée de la Résurrection, peut-on ne pas se souvenir des mots de Saint Paul ?

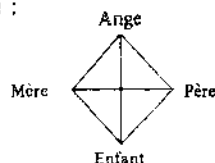
« Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce monde ? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. » (I Corinthiens, II, 20-22).

La folie de la prédication. L'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection doivent-ils encore être qualifiés de folie de la prédication aujourd'hui, c'est-à-dire dix-neuf siècles plus tard ? Après dix-neuf siècles d'effort et d'évolution de la pensée humaine religieuse, philosophique, scientifique et — last not least — hermétique ? Après Saint AUGUSTIN, Saint Albert le GRAND, Saint Thomas d'AQUIN, Saint BONAVENTURE, les grands mystiques, les maîtres alchimistes, la pléiade des philosophes idéalistes, l'évolutionnisme scientifique, après la physique de profondeur et la psychologie de profondeur, après Henri BERGSON, Teilhard de CHARDIN et JUNG ?

En d'autres termes, la pensée humaine, douée de bonne volonté après dix-neuf siècles de recherche, n'est-elle pas mieux équipée pour voir dans l'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection *plus* que la « folie de la prédication » ?

Une méditation honnête et profonde sur l'idée, l'idéal et l'œuvre de la Résurrection — c'est-à-dire sur le XX^e Arcane du Tarot — est le seul moyen de répondre à cette question.

Rendons-nous compte, d'abord, de la texture de la Lame de l'Arcane. Aussi bien le Tarot de Marseille (1761) que le Tarot de FAUTRIEZ (1753-1793) et celui de Court de GÉBELIN représentent un homme et une femme qui *contemplant* la résurrection d'un *troisième* personnage, d'un adolescent. La Lame représente une espèce de « parallélogramme des forces ressuscitantes » : l'Ange à la Trompette en haut, l'amour paternel du père (à droite) et de la mère (à gauche), et, en bas, le surgissement du ressuscité d'un tombeau ouvert. L'homme et la femme sont hors du tombeau; c'est leur enfant — un adolescent — qui est ressuscité. Nous avons donc devant nous le parallélogramme que voici :



Cette figure géométrique, dégagée de l'image de la Lame du XX^e Arcane, met en relief la composition des forces réalisant la Résurrection : le son de la trompette de l'Ange, l'amour paternel et maternel, et l'effort de redressement de l'adolescent ressuscité. C'est la même composition des forces opérantes que nous retrouvons dans la résurrection de Lazare à Béthanie (*Jean, XIII*) où Jésus jouait à la fois le rôle de l'Ange, du Père et de la Mère.

« Jésus pleure. Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait... Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant. Jésus dit : ôtez la pierre... Ils ôtèrent donc la pierre. Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sors ! Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller. »

Or Jésus pleurant manifeste l'amour tendre de la Mère; Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendant au sépulcre et disant : ôtez la pierre, manifeste l'amour actif du Père; et Jésus criant d'une voix forte : Lazare, sors ! sonne de la trompette en remplaçant l'Ange de la Résurrection. La voix forte criant : Lazare, sors ! c'est le son de la trompette de la Résurrection qui transforme en appel magique l'amour de la Mère et l'amour du Père.

La magie de la Résurrection, thème du XX^e Arcane du Tarot, est donc celle du son de la Voix de l'amour de la Mère et de l'amour du Père réunis. De même que le père et la mère terrestres donnent la vie à l'enfant lors de son incarnation alors que l'Ange de la Vie sonne de la trompette pour appeler son âme à l'incarnation — et la « trompette » formée de ses ailes en tuyau, est alors tournée vers le haut —, de même le Père et la Mère célestes redonnant la vie à l'enfant lors de sa résurrection alors que l'Ange de la Résurrection sonne de la trompette pour appeler *son âme et son corps* à la résurrection — et la « trompette » formée de ses ailes en tuyau, est alors tournée vers le bas —.

Tel est le sens général de l'Arcane. Il s'agit maintenant de comprendre les « détails », c'est-à-dire de le comprendre concrètement. Reste à comprendre le *comment* de la résurrection.

Or l'oubli, le sommeil et la mort sont opposés au souvenir, au réveil et à la naissance dans la vie humaine terrestre; l'oubli, le sommeil et la mort sont membres d'une même famille. On dit que le sommeil est le frère cadet de la mort; il serait juste, au même titre, de dire que l'oubli est le frère cadet du sommeil. L'oubli, le sommeil et la mort sont trois degrés d'une seule chose, c'est-à-dire du processus de l'élimination d'un être conscient et vivant. Il est à noter que l'histoire de la résurrection de Lazare que nous venons de citer fait, elle aussi, état de la chaîne oubli-sommeil-mort. Il y est dit :

« or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare. Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta deux jours encore dans le lieu où il était... (après) il leur dit : Lazare, notre ami, dort; mais je vais le réveiller... Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort... Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi afin de mourir avec lui. »

Thomas le dit, ayant compris que le Maître avait permis à l'oubli (en restant deux jours encore dans le lieu après avoir appris que Lazare était malade), au sommeil (« Lazare dort ») et à la mort d'accomplir leur œuvre; car si telle était la volonté du Maître qui aimait tant Lazare, il vaudrait mieux pour les disciples qu'ils meurent aussi avec Lazare. Thomas ne se trompait pas, le Maître avait bien en ce cas donné plein pouvoir à l'oubli, au sommeil et à la mort. D'où la conclusion : allons aussi, afin de mourir avec Lazare.

Considérons maintenant de plus près les deux chaînes analogiques

opposées : celle de l'oubli, du sommeil et de la mort d'une part, et celle du souvenir, du réveil et de la naissance d'autre part, afin d'acquiescer l'outillage conceptuel qui nous permette d'aborder le mystère de la Résurrection.

Nous savons que notre conscience personnelle, la conscience que nous avons chaque jour, à l'état de veille, pendant seize heures, n'est qu'une faible partie de la totalité de notre conscience. Elle n'est qu'une tranche de l'ensemble, qu'un point *focal de l'action*, c'est-à-dire du jugement, de la parole et du fait.

En effet à chaque moment donné, le contenu de notre conscience à l'état de veille est limité à ce qui a trait à ce que nous sommes en train de juger, de dire ou de faire ou bien que nous allons juger, dire ou faire. Le reste, c'est-à-dire tout ce qui ne concerne pas l'action intérieure ou extérieure, n'est pas présent dans notre conscience et se trouve « ailleurs ». Car l'action comporte la *concentration* de la conscience, c'est-à-dire la sélection de la totalité des images et des concepts de notre conscience qui nous intéressent en vue de l'action. Ainsi tout ce que vous savez de l'astronomie, de la chimie, de l'histoire et de la jurisprudence est absent et se trouve relégué dans les ténèbres de l'oubli temporaire lorsque, par exemple vous discutez de votre jardin avec le jardinier. Pour agir, il faut oublier.

En revanche, l'action exige qu'on puise aux mêmes ténèbres de l'oubli temporaire toutes les images de la mémoire et tous les concepts du savoir qui pourront être utiles. Pour agir, il faut se rappeler.

Oublier, c'est donc renvoyer les choses qui ne nous intéressent pas dans les ténèbres de la mémoire latente; et se rappeler les choses, c'est les appeler de nouveau à la conscience de soi active, parce qu'elles nous intéressent, c'est les faire surgir des mêmes ténèbres de la mémoire latente. Il va donc de soi que ce ne sont pas les images et les concepts qui naissent et périssent lorsque nous nous les rappelons ou lorsque nous les oublions, mais qu'ils se présentent à notre esprit ou s'en éloignent. Etre doué « d'une bonne concentration » revient donc à la faculté de chasser vite ou complètement toutes les images et tous les concepts qui sont inutiles pour l'action. C'est la maîtrise de l'art d'oublier.

Etre doué d'une « bonne mémoire » par contre, désigne la maîtrise du mécanisme du rappel, qui *rend présents* les images et les concepts dont on a besoin. C'est la maîtrise de l'art de se rappeler.

Il y a donc un va-et-vient continu entre la conscience ordinaire de l'état de veille (ou conscience cérébrale) et le domaine de la mémoire. Chaque « va » correspond à l'action de s'endormir et à celle de mourir. Chaque « vient » correspond au réveil et à la *résurrection*.

Toute représentation qui s'en va du champ de la conscience cérébrale éprouve un sort analogue à celui qu'énonce le dire : « Lazare sors ! »

La *mémoire* nous fournit donc la clef d'analogie qui permet à l'intelligence de ne pas rester simplement interdite en face du problème de la résurrection. Elle le rend intelligible.

En effet, l'analogie entre « la voix forte » qui rappela Lazare à la vie et l'effort intérieur qui évoque un souvenir révèle, *mutatis mutandis*, l'essence de la magie de « la voix forte » de Jésus et du « son de trompette » de l'Ange de la Résurrection. Voici de quoi il s'agit.

L'expérience nous enseigne que nous oublions aisément et nous nous rappelons difficilement les choses auxquelles nous n'attachons pas de prix, que nous n'aimons pas. On oublie ce qu'on n'aime pas et on n'oublie jamais ce qu'on aime. C'est l'amour qui nous donne le pouvoir de nous rappeler, au moment voulu, les choses que notre cœur préserve « chaudes ». L'indifférence par contre, fait tout oublier.

Il en est de même du « réveil et de la résurrection des morts ». L'indifférence cosmique (que nous appelons « la matière ») n'y est pour rien, mais l'amour cosmique (que nous appelons « Esprit ») accomplira l'acte magique de la résurrection, c'est-à-dire la réintégration de l'unité inséparable de l'esprit, de l'âme et du corps, non pas par voie de naissance (de réincarnation), mais par la voie de l'acte magique de la Mémoire Divine.

Que peut-on dire de la Mémoire Divine ?

L'ensemble, aussi bien de la pensée d'Henri BERGSON que de l'expérience clinique de la neuro-pathologie moderne, établit comme fait certain que rien ne s'oublie en réalité pour la totalité de la vie psychique humaine et que les choses dites « oubliées » se trouvent dans la partie inconsciente (c'est-à-dire extracérébrale) de la vie psychique. Il est une mémoire complète dans les profondeurs de l'inconscient où rien ne s'oublie.

L'être humain, le microcosme n'oublie rien; le macrocosme, le monde n'oublie rien non plus. Ce que la littérature occultiste appelle « la chronique d'Akasha » est à l'histoire qui est en train de se dérouler comme la mémoire du moi conscient en train d'agir est à la mémoire totale de l'inconscient psychique. La « chronique d'Akasha » est l'analogie macrocosmique de la mémoire totale inconsciente (ou plutôt extra-consciente) microcosmique. Et de même que la mémoire totale psychique n'est pas inactive et qu'elle affecte souvent la santé psychique, de même la « chronique d'Akasha » joue

souvent un rôle décisif dans le déroulement de l'histoire universelle.

Ces deux termes analogiques — « mémoire totale psychique » de l'individu et « mémoire cosmique » ou « chronique d'Akasha » — sont trop généraux. Il faut encore distinguer et spécifier — ce que ne font guère ni la psychologie des profondeurs ni la littérature occultiste. L'une et l'autre en effet traitant la « Mémoire totale psychique » et la « chronique d'Akasha » *en bloc*, comme s'il s'agissait d'unités uniformes et homogènes sans différence et contrastes intérieurs. Pourtant des différences et des contrastes existent même en deçà de chacun de leur domaine. Dans la « mémoire totale psychique », il faut distinguer entre le *tableau* pur et simple du passé entier, la *structure* ou « tableau logique » du passé et, enfin, le *chemin* parcouru ou « tableau moral » du passé. Ces trois « tableaux » de la mémoire psychique correspondent aux trois espèces de la mémoire telle que nous la connaissons dans notre vie consciente : la mémoire automatique, la mémoire logique et la mémoire morale. La « mémoire automatique » est la faculté psycho-physique de reproduire, quasi automatiquement, grâce au fonctionnement de mécanismes d'association, dans l'imagination, tous les *faits* du passé comme une matière première à la disposition du moi conscient afin que celui-ci en fasse usage et en dégage les éléments dont il a besoin. Le tableau du passé présenté par la « mémoire automatique » ou purement associative, est indifférent en ce qui concerne la logique et la morale : ce n'est qu'un complexe des faits du passé déroulé devant l'œil intérieur comme un film cinématographique sonore et en couleurs. Et c'est au spectateur, c'est-à-dire au moi conscient, d'en dégager les faits saillants et pertinents.

La « mémoire automatique » est l'atout de l'enfance et de la jeunesse. C'est grâce à elle que les enfants et les jeunes gens sont à même d'apprendre la quantité énorme des choses dont ils ont besoin ou pourront avoir besoin dans ce monde, avec la facilité et la vitesse prodigieuses propres à leur âge. Pourtant, il n'en sera plus ainsi chez la personne qui a atteint l'âge mûr. La « mémoire automatique » s'affaiblit à mesure que l'âge avance. La personne d'âge mûr trouvera qu'elle ne peut plus se fier autant à sa mémoire automatique qu'il y a dix ou quinze ans, qu'il lui faut désormais un certain effort pour en combler les lacunes de plus en plus fréquentes. C'est alors l'effort *logique* qui vient au secours du fonctionnement quasi automatique du mécanisme associatif défaillant. C'est l'enchaînement logique des causes et des effets qui remplace alors peu à peu le jeu automatique des associations. On est porté à remplacer de plus en

plus le tableau quasi photographique du passé dans la mémoire par le tableau des faits pertinents reliés entre eux par un rapport logique.

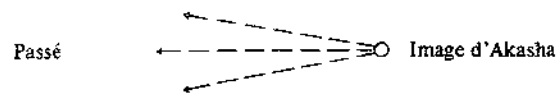
La « mémoire logique », où la force évocatrice du passé est l'intelligence et non plus l'automatisme irrationnel du jeu des associations, tisse un tableau du passé selon les lignes des enchaînements que l'intelligence trouve pertinents. On ne se rappelle pas les choses simplement parce qu'elles ont eu lieu, mais parce qu'elles *ont joué un rôle* dont les effets se prolongent dans le présent.

Puis, la « mémoire logique » qui a remplacé la mémoire automatique cède à son tour la suprématie à la « mémoire morale ».

La « mémoire morale » présente au tableau du passé dont la contexture signale les faits et leur enchaînement non en tant qu'ils ont eu lieu, ni en tant qu'ils ont joué un rôle logiquement pertinent, mais surtout en tant qu'ils révèlent un *sens et une valeur moraux*. Dans la vieillesse, la « mémoire morale » remplace de plus en plus la « mémoire logique » et la force de la mémoire dépend alors de l'intensité de la vie morale et spirituelle. Et comme il n'y a rien dans le monde de si insignifiant qu'il soit au-dessous des valeurs morales et spirituelles et rien de si haut qu'il soit au-dessus d'elles, la « mémoire morale » dans la vieillesse d'une personne au cœur éveillé peut, en principe, remplir sans défaillance, toutes les fonctions de la « mémoire automatique » et de la « mémoire logique ».

Or la triple mémoire macrocosmique, la triple « Chronique de l'Akasha » correspond à la triple mémoire microcosmique : à la « mémoire automatique », à la « mémoire logique » et à la « mémoire morale ». Il y a en effet *trois* « chroniques de l'Akasha », bien que la littérature occultiste ne fasse cas que d'une seule, dont on a coutume de parler comme d'une sorte de film cinématographique du passé du monde, déroulant devant l'œil du voyant les choses et les événements tels qu'ils furent, dans tous leurs détails, avec une exactitude quasi photographique.

Cette chronique, qui d'ailleurs existe bien, a une caractéristique singulière : plus elle remonte dans le passé, plus elle manifeste ces deux tendances contraires, à savoir une remontée vers les sphères supérieures et, simultanément, une descente vers les sphères inférieures. On pourrait dire qu'elle se divise en deux parties dont l'une se dirige vers le haut et l'autre vers le bas :



Il y a un double processus dans la « chronique de l'Akasha » : elle se spiritualise et se concrétise à la fois au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du présent dans le passé. On pourrait comparer ce processus à ce qui arrive en automne avec les arbres : les feuilles se séparent de l'arbre, elles tombent sur le sol, et l'arbre lui-même, réduit à l'essentiel de sa forme, se dessine en lignes plus austères et plus précises sur le fond du ciel.

Il s'agit en effet d'un processus comparable à celui de l'abstraction. De même que dans le processus de l'abstraction tout ce qui n'est pas essentiel est écarté, de même dans la « Chronique de l'Akasha » une sélection de l'essentiel s'opère : du même coup se dégage une nouvelle « Chronique de l'Akasha » spiritualisée, tandis que les « déchets » qui subsistent, telles les feuilles mortes, constituent encore une autre « Chronique de l'Akasha », la chronique inférieure. Celle-ci descend de sphère en sphère et aboutit à la sphère souterraine.

La « Chronique de l'Akasha » qui se présente d'abord comme une et indivise, se diffracte donc en deux « chroniques » distinctes situées dans des sphères différentes. L'une est essentiellement de caractère *qualitatif*, l'autre est de caractère *quantitatif*. Cela veut dire que la « chronique supérieure » ne retient que les faits-symboles, les faits-types représentatifs d'une série entière, abstraction faite de leur nombre, alors que la « chronique inférieure » est précisément constituée par ces séries de faits, rejetés comme inutiles par la « chronique supérieure ».

Ainsi donc, de même que la « mémoire logique » se dégage de la « mémoire automatique » et la remplace à l'âge mûr dans la vie individuelle, de même la « chronique supérieure » se dégage de la « chronique de l'Akasha », remplace ce qui devient la « chronique inférieure » et qui descend dans la sphère souterraine.

La « chronique supérieure » est la mémoire intelligente de l'histoire du monde. C'est le « Livre de Vérité » que l'on peut non seulement lire, c'est-à-dire voir, mais encore « avaler », c'est-à-dire assimiler, de sorte qu'il devienne toujours présent en nous, Livre qui « est amer aux entrailles de celui qui l'a avalé, mais qui est doux comme du miel dans sa bouche » (*Apocalypse X, 10*). L'autre livre, le « Livre des Archives » ou le « Livre des Faits » n'est pas lié à l'initiation; il ne peut pas être « avalé »; on n'y peut puiser de renseignements que par des procédés tels que la psychométrie, la clairvoyance médiumnique ou encore par l'intermédiaire des êtres qui ont accès à la région souterraine où il se trouve.

Il est encore un autre « Livre », le « Livre de Vie », dont parle l'*Apocalypse (XX, 12)*, où il est dit :

« Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. »

Le « Livre de Vie » est la troisième « Chronique de l'Akasha » qui correspond à la « mémoire morale » de la vie individuelle humaine. Elle ne contient que ce qui est de valeur éternelle, ce qui est digne de vivre éternellement, ce qui est digne de la *Résurrection*.

La troisième « Chronique de l'Akasha » ou le « Livre de Vie » ne contient le passé qu'en tant qu'il a une portée pour l'avenir, et l'avenir qu'en tant qu'il a une portée pour l'éternité.

Mais ne croyez pas, Cher Ami Inconnu, que la troisième « Chronique de l'Akasha » ou le « Livre de Vie » n'est constitué que de « grandes choses », qu'on n'y trouve pas des choses de la vie dite « quotidienne » ou « ordinaire ». Il n'y a rien au monde qui soit assez insignifiant pour être au-dessous de la valeur morale (c'est-à-dire éternelle) et il n'y a rien de tellement haut qu'il soit au-dessus. Cette « chronique » contient en effet mainte chose jugée « petite », mais qui est grande dans le contexte de la vie morale. On y trouve par exemple les textes complets des manuscrits confiés aux quatre vents et peut-être tombés entre les mains de quelqu'un qu'ils aideront à grandir. On y entend aussi la prière portée par le souffle dernier du mourant, connu comme athée et agnostique, la prière que personne n'a entendue, et à laquelle personne ne s'est attendu. On y verra le rayonnement des petites pièces mises par de « pauvres veuves » dans les « troncs des temples », ainsi que maintes autres choses, jugées petites par le monde.

Le « Livre de Vie » est donc la mémoire morale du monde. Il ne contient pas les péchés pardonnés et expiés. Tout pardon et toute expiation comportent un changement dans le « Livre de Vie » ou la « troisième Chronique de l'Akasha ». C'est pourquoi il est constamment modifié, écrit et re-écrit de jour en jour. Car, de même que dans la mémoire morale individuelle on biffe les comptes à régler avec ceux à qui on a pardonné et on les oublie consciemment, de même les péchés pardonnés et expiés sont-ils effacés du « Livre de Vie ». La mémoire divine oublie les péchés pardonnés et expiés.

Et c'est la troisième « Chronique de l'Akasha », ou le « Livre de Vie », qui est l'essence du *Karma*. Le Karma est devenu, depuis

l'Incarnation du Christ, l'affaire du Seigneur du Karma, qui est Jésus-Christ. Car non seulement Jésus-Christ *prêcha* la Nouvelle Loi qui doit remplacer l'Ancienne Loi « œil pour œil et dent pour dent », mais encore il la *réalisa* à l'échelle cosmique en élevant le « Livre de Vie » au-dessus des « livres de comptes » de la stricte justice. Le Karma n'est donc plus seulement la loi des causes et des effets qui opère d'incarnation en incarnation, il est surtout le moyen de salut, c'est-à-dire le moyen d'effectuer des inscriptions nouvelles dans le « Livre de Vie » et d'en effacer d'autres. Le sens cosmique du sacrement de Baptême est l'acte du passage de l'âme du Karma ancien, c'est-à-dire de la « loi des règlements de comptes », au Karma nouveau, à la loi du pardon du « Livre de Vie ». Et c'est cette vérité que l'on confesse en récitant les mots du Credo : Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum (Je reconnais un seul baptême pour la rémission des péchés). Car la rémission des péchés signifie leur effacement dans la « troisième Chronique de l'Akasha », dans le « Livre de Vie ».

Les trois « Chroniques de l'Akasha » se trouvent dans des sphères différentes :

Chronique morale
Chronique logique
Chronique des faits

C'est surtout dans la première chronique, celle des faits, que les entités des hiérarchies de gauche, c'est-à-dire celles de la stricte justice, puisent les preuves de leurs accusations. Elle constitue les archives des procureurs cosmiques.

La deuxième chronique, la chronique logique est, pour ainsi dire, l'ensemble des comptes rendus du débat millénaire entre le procureurs et les avocats cosmiques, c'est-à-dire entre les hiérarchies de gauche et celles de droite, ou entre le Bien et le Mal. La deuxième « Chronique de l'Akasha » indique, pour chaque moment donné, l'équilibre qu'il y a dans le monde entre le Bien et le Mal.

La troisième « Chronique de l'Akasha » est la source de la force sereine des hiérarchies de droite; elle contient les raisons qui viennent à l'appui de leur foi en la justice de la cause de l'évolution du monde et de l'humanité ainsi qu'en l'ultime salut universel. La troisième chronique concerne la Résurrection, la réintégration des êtres, tandis que la deuxième est l'histoire de l'équilibre, c'est-à-dire du Karma du monde, l'équilibre entre le Bien et le Mal. La première chronique

— celle des faits purs et simples — fournit les points d'appui aux arguments des hiérarchies de gauche, qui ne croient pas en l'humanité et l'accusent sur tous les points ou des reproches peuvent lui être faits.

LEIBNIZ a énoncé la formule classique de l'optimisme philosophique le plus radical : « Ce monde est le meilleur de tous les mondes concevables ». Cet optimisme radical d'un homme qui fut, en ce qui concerne sa vie personnelle, plus malheureux que beaucoup d'autres, resterait incompréhensible, si son expérience nocturne de la « troisième Chronique de l'Akasha » n'était pas prise en considération. Il faut notamment signaler le fait que certaines individualités (peu importe leur nombre) sont parfois admises à la lecture du « Livre de Vie », c'est-à-dire que leur est montrée, par la grâce du Gardien de ce Livre, en état de sommeil, la « troisième Chronique de l'Akasha ». Elles doivent oublier cette expérience dans leur conscience diurne, puisque celle-ci ne pourrait pas supporter un tel surcroît de connaissance, mais ce qui leur reste, c'est son résumé psychique, gage de la force de la foi optimiste, telle que LEIBNIZ, par exemple l'a eue. Sa foi optimiste était le résidu, dans la conscience diurne, de la connaissance nocturne oubliée.

Il peut de même arriver qu'un esprit vive l'expérience nocturne de la lecture de la « deuxième Chronique de l'Akasha ». Il en résulte la conviction inébranlable, formulée, par exemple par Fr. SCHILLER « L'histoire du monde, c'est le jugement du monde » (Die Weltgeschichte ist das Weltgericht), autrement dit, l'histoire du monde est en jugement perpétuel ou Karma.

Non seulement, il y a diverses « Chroniques de l'Akasha », mais encore on peut les expérimenter ou les « lire » de *diverses manières*. On peut « voir » la Chronique, on peut l'« entendre », on peut « être assis » en elle ou « être plongé » en elle. Cela veut dire que des parties de la « Chronique de l'Akasha » peuvent être objets de vision, ou être entendues comme une œuvre dramatique ou musicale, ou encore devenir partie intégrante ou structurelle de l'esprit et de l'âme de l'expérimentateur. Celui-ci s'identifie à elle tandis qu'elle vit et opère en lui. Telle est la signification du passage de l'*Apocalypse* de Saint Jean où il est dit (*Apoc. X, 10*) qu'un livre fut avalé « qui est amer aux entrailles de celui qui l'a avalé, mais qui est doux comme du miel dans sa bouche ». Car il est caractéristique que l'expérience *intuitive* de la deuxième « Chronique de l'Akasha » comporte un état de dépression psychique dû à la gravité de son contenu, mais que cette dépression se transforme en joie aussitôt que l'expérience intuitive est saisie et comprise par l'intelligence, c'est-à-dire lorsqu'elle devient

« parole articulée ». Elle devient alors « douce comme du miel dans la bouche ».

Quelle que soit la manière dont s'opère la « lecture de la Chronique de l'Akasha », il s'agit toujours de parties ou d'extraits, car nul esprit humain — fût-il désincarné — ne pourrait supporter le *tout*. Il faut être de la taille spirituelle de l'Archange Michael pour pouvoir supporter la « deuxième Chronique de l'Akasha », toute entière et de la taille du Chérubin Gardien de la Porte du Paradis pour supporter l'ensemble de la « troisième Chronique de l'Akasha ».

Ainsi donc les expériences de la « Chronique de l'Akasha », éprouvée par des occultistes, des ésotéristes, des mystiques et des hermétistes, sont toujours partielles. En règle générale, leur étendue supportable est plus grande dans l'expérience intuitive; elle diminue pour l'expérience inspirative, et elle est encore plus limitée pour l'expérience visionnaire. Fabre d'OLIVET, par exemple, a fondé son œuvre, *Histoire philosophique du genre humain*, sur un certain nombre de visions ou de scènes de la « deuxième Chronique de l'Akasha ». Ce sont des extraits, quelques pages d'un gros livre, et c'est sa spéculation intellectuelle qui établit le lien entre les scènes isolées de ses visions et comble les lacunes entre ce qu'il a vu et ce qu'il n'a pas vu. Aussi a-t-il, à juste titre, intitulé son œuvre *Histoire philosophique du genre humain* car l'essentiel de son ouvrage est dû à sa philosophie, c'est-à-dire à l'interprétation et à la spéculation intellectuelles. Ce serait une grave erreur que de considérer le livre de Fabre d'OLIVET comme une *révélation* ou un exposé pur et simple de ce qu'il a lu dans la « Chronique de l'Akasha ». On y trouve non seulement des passages où les préférences de l'auteur jouent un rôle, mais aussi des préjugés (contre le christianisme, par exemple); cela, d'ailleurs, ne remet pas en cause son mérite d'avoir été « l'ange de la tradition » au commencement du dix-neuvième siècle et d'avoir éveillé — sauvé peut-être — quelques aspects importants de la Tradition hermétique. Car c'est lui qui, le premier, a élevé l'Histoire au niveau de l'Hermétisme, auquel jusqu'ici, échappait trop évidemment la vision de l'histoire du monde. Avant Fabre d'OLIVET, l'aspect mystique — le grand œuvre alchimique, l'œuvre intérieure du nouvel homme et celui de la Magie Sacrée — jouait le rôle principal dans l'Hermétisme. Grâce à lui se déclencha un courant de l'*histoire ésotérique* dont les représentants seront Saint-YVES d'Alveydre, BLAVATZKY et Rudolf STEINER, pour ne citer que les plus connus. Mais, bien que depuis le temps de Fabre d'OLIVET, l'historisme ésotérique ait connu un développement inouï et que des œuvres grandioses aient vu

le jour — par exemple sur *La Chronique de l'Akasha* et les chapitres de l'histoire cosmique de *La Science Occulte* du Dr Rudolf STEINER (*Aus der Akasha-Chronik; Geheimwissenschaft im Umriß*), ce que nous venons de dire de l'œuvre de Fabre d'OLIVET s'applique également à ses successeurs. Quelle que soit l'étendue de leur expérience et leurs efforts pour la faire valoir, l'expérience de la « Chronique de l'Akasha » reste fragmentaire. Chacun des auteurs de l'histoire ésotérique comble les lacunes de son expérience en recourant à l'intelligence et à l'érudition dont il dispose.

La situation de l'historisme ésotérique est telle aujourd'hui qu'on ne peut pas jurer sur une œuvre particulière, il faut s'appuyer sur le *travail collectif* poursuivi de génération en génération, c'est-à-dire la *tradition vivante*, où chacun continue le travail de ces devanciers, en confirme la vérité, en comble les lacunes et en corrige les erreurs d'interprétation ou de vision. Personne ne devrait plus aujourd'hui « recommencer tout à zéro » dans le domaine de l'histoire ésotérique, fût-il le plus profond des voyants et le plus grand des penseurs. Il s'agira dorénavant, non pas d'éclairs de génie isolés mais d'un effort continu collectif de la *tradition*, ce qui veut dire l'accroissement lent, mais continu, de la lumière dont l'aube fut l'œuvre de Fabre d'OLIVET.

Cher Ami Inconnu, vous qui lisez ces lignes écrites en 1965 après quelque 50 ans d'effort et d'expérience dans le domaine de l'Hermétisme, ne les regardez pas, je vous en prie, comme un simple vœu en faveur du progrès de l'historisme hermétique, mais comme un testament faisant de vous qui lisez ces lignes le mandataire d'une telle tâche, si, toutefois, vous y consentez. Faites alors ce que vous jugerez bon, mais ne faites pas, je vous implore, une seule chose : fonder une organisation, une association, une société ou un ordre qui s'en chargerait. Car la Tradition vit, non pas grâce aux organisations, mais malgré elles. Il faut se contenter de l'amitié pure et simple pour préserver la *vie* d'une tradition; il ne faut pas la confier aux soins des embaumeurs et momificateurs par excellence que sont les organisations, sauf celle fondée par Jésus-Christ.

Revenons à la « Chronique de l'Akasha ». Celle-ci peut se révéler, comme vous le voyez, dans l'âme humaine, soit resserrée jusqu'à la pointe de flèche comme dans les énoncés de LEIBNIZ et de SCHILLER : « Ce monde est le meilleur des mondes concevables » et « L'histoire du monde et le jugement du monde », soit encore en séries de tableaux ou de pièces dramatiques qui donnent lieu aux

ouvrages sur l'histoire ésotérique du monde et de l'humanité. Quel que soit son mode de révélation, raccourci extrême ou déploiement quasi illimité, son *effet* est toujours le même : l'optimisme cosmique (la foi de Pierre Teilhard de CHARDIN) et le sens accru de la responsabilité historique (la préoccupation de Carl Gustav JUNG). En d'autres termes, le gain reste le même que vous ayez la vision des longs extraits de la Chronique dans votre conscience diurne, ou que vous n'ayez rien de plus que le résumé psychique, résidu de l'expérience de la Chronique éprouvée dans la conscience nocturne pendant le sommeil. L'expérience de la « troisième Chronique » (du « Livre de Vie ») a toujours pour effet que la croyance en Dieu et dans le salut universel ultime, y compris le Salut du Diable (la foi d'ORIGENE !) devient inébranlable; toute expérience de la « deuxième Chronique » (celle de Karma du monde) a toujours pour effet d'éveiller et d'intensifier le sens de la responsabilité individuelle vis-à-vis du sort universel; (c'est le sens sous-jacent à la croyance en « dix justes qui justifient le monde » !)

L'expérience de la première Chronique (le « film qui reproduit le passé dans tous ses détails »), est comparable à celle de l'espionnage organisé; elle fournit pêle-mêle une quantité de renseignements, utiles et inutiles, dont il faut dégager le sens et l'enchaînement logique, par un travail qui est essentiellement le même que celui du journaliste entraîné, ou de l'historien, témoin oculaire d'événements récents. Cette « Chronique » n'enseigne guère; elle renseigne. Elle fournit une masse de faits sans aucune sélection et peut-être sans rapport avec le problème qui vous intéresse. L'âme humaine, qui fait l'expérience de la « première Chronique », se trouve et se sent perdue devant un nombre excessif de faits incompris et même incompréhensibles.

Tel est l'essentiel de la « Chronique de l'Akasha ». Et l'essentiel de cet essentiel est sa magie, c'est-à-dire l'effet vivifiant et éveillant qu'elle produit lorsqu'elle devient un résumé du résumé. Car, si vaste que soit la « Chronique », elle peut être concentrée en une seule parole, un seul son magique. Et cette concentration magique de la « Chronique de l'Akasha », de la Mémoire du Monde, est précisément la *Trompette* de l'Ange qui figure dans le « parallélogramme des forces ressuscitantes » que représente la lame du XX^e Arcane du Tarot.

La trompette de l'Ange, c'est la « Chronique de l'Akasha » tout entière concentrée dans une seule parole ou dans un seul son, éveillant, vivifiant et ressuscitant. Le symbole de la trompette se rapporte en général à la concentration magique des contenus mystiques et

gnostiques. Il signifie toujours la transformation d'un monde d'expérience mystique et de connaissance gnostique en action magique. La « trompette », dans le symbolisme hermétique, est la Mystique et la Gnose devenues Magie.

Le « parallélogramme des forces » opérant la Résurrection, tel qu'il est représenté par le XX^e Arcane Majeur du Tarot, est donc constitué des forces suivantes : l'amour paternel et maternel, le son de la Trompette d'en haut, c'est-à-dire le résumé magique de la « Chronique de l'Akasha », et l'effort de redressement du ressuscité. Après nous être occupés de trois forces du parallélogramme de l'Arcane — l'amour du Père, l'amour de la Mère et le « Son de la Trompette » —, il nous faut approfondir méditativement la quatrième force, celle de la réaction active à l'action des trois forces qui ont fait l'objet de notre méditation.

Les problèmes soulevés concernent le rôle de l'effort humain (problème « des œuvres » et de la grâce en théologie) et la portée de la résurrection : est-elle complète, embrasse-t-elle l'esprit, l'âme et le corps, ou bien est-elle seulement spirituelle, enfin, quelle est la nature du « corps ressuscité » ?

Il va de soi que l'homme ne peut pas se ressusciter lui-même. Le XX^e Arcane du Tarot, comme toutes les doctrines religieuses sur la Résurrection (zoroastrienne, judaïque, chrétienne et islamique), s'accordent sur ce point. L'homme ne se ressuscitera pas de lui-même, il sera ressuscité. Bon gré, mal gré ? De gré ou de force ?

En d'autres termes, la Résurrection est-elle quelque chose qui *arrive* purement et simplement à l'homme, sans aucune participation de sa part, ou bien est-elle un acte compréhensif qui embrasse le cercle entier de ce qui est en haut et de ce qui est en bas, y compris la volonté humaine ?

Revenons encore une fois à la résurrection de Lazare à Béthanie. Là, Jésus, après avoir « frémé en esprit », après avoir pleuré et « frémé de nouveau » et après avoir « rendu grâce au Père de ce qu'il l'a exaucé », « cria d'une voix forte : Lazare, sors ! » Et le mort sortit, dit l'Évangile, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge.

Lazare est-il sorti du sépulcre comme un somnambule obéissant à l'ordre de l'hypnotiseur, c'est-à-dire sous contrainte magique ? Ou est-il sorti parce que la voix qu'il avait entendue, avait éveillé en lui tout l'amour, toute l'espérance et toute la foi qui vibraient en elle et qu'il éprouva l'ardent désir d'être près de celui qui l'appelait ?

Eliphas LEVI, dans le troisième livre de son œuvre *La clef des*

grands mystères, adhère à la dernière hypothèse. Il écrit :

« Les livres sacrés nous indiquent le procédé qu'il faut alors (pour rappeler l'âme du défunt dans son Corps) mettre en usage. Le prophète Elie et l'apôtre Saint Paul les ont employés avec succès. Il s'agit de magnétiser le défunt en posant les pieds sur ses pieds, les mains sur ses mains, la bouche sur sa bouche, puis de réunir toute sa volonté et d'appeler longuement à soi l'âme échappée avec toutes les bienveillances et toutes les carences mentales dont on est capable. Si l'opérateur inspire à l'âme défunte beaucoup d'affection ou un grand respect, si dans la pensée qu'il lui communique magnétiquement le thaumaturge peut lui persuader que la vie lui est encore nécessaire et que des jours heureux lui sont encore promis ici-bas, elle reviendra certainement, et pour les hommes de science vulgaire la mort apparente n'aura été qu'une léthargie. »
(Page 237)

D'après Éliphas LEVI, c'est l'affection et le respect que le Maître inspirait à l'âme de Lazare, ainsi que la persuasion que la vie lui était encore nécessaire et que des expériences précieuses lui étaient encore promises ici-bas, qui firent sortir Lazare du sépulcre. En effet, quiconque a quelque expérience authentique de la spiritualité du monde ne peut douter de ce qu'il n'y a pas eu l'ombre d'une contrainte dans le miracle de la résurrection de Lazare, par conséquent qu'il n'y aura pas l'ombre d'une contrainte dans le miracle universel de la Résurrection des Morts.

La réaction du ressuscité au « son de la Trompette » et à l'amour du Père et de la Mère constitue donc un facteur essentiel dans la Résurrection. L'acte de redressement de l'adolescent ressuscité, représenté dans la Lame du vingtième Arcane du Tarot, n'est donc pas le résultat quasi mécanique de l'opération effectuée de l'extérieur, mais bien un « oui » libre et conscient du cœur, de l'intelligence et de la volonté. De même que Lazare sortit du sépulcre mû par l'amour, l'espérance et la foi, de même l'adolescent de notre Arcane — c'est-à-dire de l'exercice spirituel ayant comme sujet la Résurrection — se redresse, mû, non par le son de la trompette de l'Ange et par la force de l'appel de son père et de sa mère, mais par sa propre réaction à cet appel et à ce son, par son amour, son espérance et sa foi répondant à l'appel.

L'Arcane de la Résurrection est donc celui de la moralité pure et simple, tout le contraire de l'acte de la puissance pure et simple. Il ne s'agit pas là d'un tour de force, qu'il soit divin, angélique ou humain, mais de la supériorité de l'ordre moral sur l'ordre naturel, y compris la mort. La Résurrection n'est pas un acte de la toute-puissance divine, mais l'effet de la rencontre et de l'union de l'amour, de l'espérance et de la foi divines, avec l'amour, l'espérance et la foi humains. La trompette d'en haut sonne tout l'amour, toute l'espérance et toute la foi divins, l'esprit et l'âme humains, mais aussi tous les atomes du corps humain, répondent en chœur « Oui », ce qui est l'expression libre, le cri du cœur de l'être entier et de chaque atome particulier, de l'amour, de l'espérance et de la foi de l'homme et de la nature qu'il représente. Car l'homme représente la nature à l'égard de Dieu et il représente Dieu à l'égard de la nature. C'est pourquoi nous disons, en nous adressant au Père qui est aux cieux : que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

A quoi bon prier le Père tout-puissant pour que son règne vienne et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel si nous n'étions pas le trait d'union entre lui et la nature ? Si le Père régnait encore sur la nature, si tout ce qui se passe sur la terre n'était que sa volonté ? S'il n'avait pas cédé son règne sur la nature aux autres et si d'autres volontés que la sienne ne se faisaient pas sur la terre ?

La terre, c'est-à-dire la nature... est donnée par le Père aux êtres humains libres comme le champ où se déploie leur liberté. Et c'est cette liberté seule qui peut — et en a le droit — adresser au Père la prière en son nom propre aussi bien qu'en celui de la nature tout entière : que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Cette prière signifie : « ton règne, je le désire plus que le mien, car il est mon idéal ; et ta volonté est le cœur du cœur de ma volonté, qui languit après ta volonté, qui est le chemin que ma volonté cherche, la vérité à laquelle ma volonté aspire, et la vie dont vit ma volonté. Cette prière n'est donc pas seulement un acte de soumission de la volonté humaine à la volonté divine, elle est surtout l'expression de la faim et de la soif de l'union avec la volonté divine ; elle ne tient pas au fatalisme, mais bien à l'amour. Saint Augustin, à qui nous devons l'énoncé remarquable, que « Dieu est plus moi que moi-même », savait prier l'oraison dominicale.

Car il y a prière et prière. On apprend à prier l'oraison dominicale peu à peu, en devenant de plus en plus conscient de ce dont il est

vraiment question. C'est pourquoi l'oraison dominicale que l'on chante au cours de la Messe de l'Eglise Catholique après la Préparation, la lecture de l'Épître et de l'Évangile, l'oblation du sacrifice et la consécration, au début de la participation au sacrifice (Communion), est précédée des mots suivants : *Praeceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere : Pater noster...* (Éclairés par les commandements de salut et formés par l'enseignement divin, nous osons dire : Notre Père...), ce qui veut dire que l'oraison dominicale exige un éclaircissement et une formation préalable. Car, pour prononcer vraiment les prières de l'oraison dominicale, il faut *avoir compris que notre volonté n'est véritablement libre qu'en union avec celle de Dieu et que Dieu n'agit sur terre que par notre volonté libre, librement unie avec la sienne*. Les miracles ne sont pas des preuves de la toute-puissance divine, mais plutôt de la toute-puissance de l'alliance de la volonté divine et de la volonté humaine. C'est pourquoi quiconque prêche la toute-puissance pure et simple de Dieu, sème l'athéisme pour l'avenir. Car il fait de Dieu le responsable des guerres, des camps de concentration et des épidémies physiques et psychiques dont a souffert et souffrira encore l'humanité. Et tôt ou tard, on arrivera à la conclusion que Dieu n'existe pas, parce que sa toute-puissance ne se manifeste pas là où elle devrait sans aucun doute se manifester. Le mouvement marxiste-communiste contemporain n'a, à vrai dire, aucun autre argument pour la non-existence de Dieu que le défaut d'intervention directe de la toute-puissance divine. Son argument reprend celui des magistrats et des soldats contre la divinité du Christ, lorsqu'ils disaient en face du Crucifié :

« Il a sauvé les autres; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu » — « Les soldats aussi se moquaient de lui; s'approchant et lui présentant du vinaigre, ils disaient : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! »... « L'un des malfaiteurs crucifié l'insultait, disant : n'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et sauve-nous ! » Luc XXIII, 35-40).

Mais l'autre malfaiteur crucifié comprit que ce n'est pas la toute-puissance qui est en jeu, mais bien l'amour, et il dit :

« Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes, mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il dit à Jésus : Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. » (Luc XXIII, 41-43).

« Ton règne » dit-il, c'est-à-dire le règne de l'amour et non pas celui de toute-puissance pure et simple.

Il est donc très dangereux de prêcher la toute-puissance de Dieu et puis de laisser ses auditeurs se débrouiller avec les conflits intérieurs que l'expérience ne tardera pas à faire surgir. La prière de l'oraison dominicale « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », si elle est bien comprise, nous garde de faire de la toute-puissance divine l'enjeu de la foi. Elle nous enseigne que la volonté divine *ne se fait pas* sur la terre comme au ciel et qu'il faut que la volonté humaine la *prie* — c'est-à-dire s'unisse à elle — pour qu'elle soit faite.

Il en va de même pour la Résurrection. Elle n'est pas l'acte unilatéral de la toute-puissance divine, mais l'acte résultant de l'union de *deux volontés*, à savoir de la volonté divine et de la volonté humaine. Elle n'est donc pas un événement quasi mécanique selon le schéma : volonté active — instrument, mais bien un *événement moral*, c'est-à-dire l'effet de l'union libre de deux volontés libres.

L'effet de l'union libre de deux volontés libres... Quel effet ?

La résurrection est le système de la vie et de la mort, ou — si l'on utilise la terminologie acceptée par l'Hermétisme contemporain — la « neutralisation du binaire vie-mort ». Cela veut dire qu'après la résurrection le ressuscité peut *agir* comme s'il était vivant et, en même temps, qu'il est libéré des *liens* terrestres comme s'il était mort. Le Christ ressuscité apparaissait au milieu de ses disciples et disparaissait de nouveau; d'autre part, il mangeait avec eux (*Jean XX, 19, 20; 26-29; XXI 9-13; Luc XXIV 28-32; 36-43*). Il se matérialisait et se dématérialisait à son gré. Il entrait par des portes fermées et il mangeait « du poisson rôti et un rayon de miel » (*Luc XXIV, 42, 43*). Il était donc libre comme un esprit désincarné et pouvait agir — se montrer, parler et manger — comme une personne incarnée...

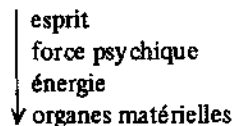
Mais il y a une chose, un trait singulier, dont le récit évangélique fait état à maintes reprises : c'est que le Christ ressuscité était difficile à reconnaître, qu'il ne ressemblait guère au Maître que les disciples et les femmes connaissaient si bien. Ainsi Marie de Magdala le prit pour le jardinier; les deux disciples d'Emmaüs ne le reconnurent qu'au moment où il rompit le pain; les disciples ne le reconnurent pas à son apparition près de la mer de Tibériade et ce ne fut qu'après qu'il leur eut parlé que Jean, seul d'abord, le reconnut et « dit à Pierre : c'est le Seigneur ! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur... se jeta dans la mer. » (*Jean XXI, 7, 8*)

Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ ressuscité était sans âge : il

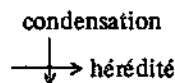
n'avait pas l'aspect du Jésus de la veille au Calvaire, ni celui du temps du baptême dans les eaux du Jourdain. De même qu'il apparut transfiguré sur la haute montagne où il conversait avec Moïse et Élie, de même il fut transfiguré à sa résurrection. Le ressuscité était non seulement la synthèse de la vie et de la mort, mais aussi la synthèse de la jeunesse et de la vieillesse. Aussi était-il difficile, à ceux qui l'avaient connu à l'âge de trente et de trente-trois ans, de le reconnaître : tantôt il leur paraissait plus âgé, tantôt plus jeune.

Nous entrons au cœur du problème du *Corps de la Résurrection*. La science moderne est parvenue à la compréhension que la matière n'est que l'énergie condensée, ce qui d'ailleurs était connu des alchimistes et des hermétistes, il y a des milliers d'années. Tôt ou tard la science découvrira aussi que ce qu'elle appelle aujourd'hui « énergie » n'est que force psychique condensée, et cette découverte la conduira enfin à la constatation que toute force psychique est la « condensation » de la conscience pure et simple, c'est-à-dire de l'esprit. On saura donc, de science certaine, que nous marchons, non pas grâce à l'existence des jambes, mais que les jambes existent grâce à la volonté de mouvement, que c'est la volonté de mouvement qui a façonné les jambes pour s'en servir comme instrument. On saura de même que le cerveau n'engendre pas la conscience, mais qu'il en est l'instrument pour l'action.

Notre corps physique est donc un instrument composé de la volonté d'agir et de percevoir. Sa genèse est verticale :



Malheureusement, cette verticale est traversée par une horizontale qui contrarie la liberté de l'esprit dans le façonnement, par condensation des forces psychiques et de l'énergie, de l'instrument matériel conforme à sa tâche et à sa mission. Si notre corps physique était seulement le produit de notre esprit, il serait l'instrument parfait de notre liberté spirituelle. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Car la ligne verticale de la condensation est traversée par la ligne horizontale de l'hérédité.



C'est ce qui constitue la croix de l'existence humaine sur terre.

L'hérédité introduit entre l'esprit individuel libre et son instrument d'action (le corps), un élément étranger, un facteur qui peut considérablement changer le processus vertical esprit-force-physique-énergie-organes matériels. C'est une *autre volonté* qui se mêle au processus de façonnement de l'instrument d'action de l'esprit individuel, de sorte que le corps devienne l'instrument, non seulement de l'esprit individuel, mais encore de la volonté collective des ancêtres.

Quel que soit le *mécanisme* physique de l'hérédité, l'essence de la transmission aux descendants des caractères physiques ou psychiques des ascendants est l'*imitation* volontaire ou involontaire d'un modèle tout fait au lieu de l'acte purement créateur, comme qui dirait du *rien*, c'est-à-dire au lieu de la création pure et simple sans aucun modèle extérieur. Imiter ou créer, tel est le choix et l'épreuve de toute âme en train de s'incarner. Or il y a des âmes fortes, c'est-à-dire créatrices, et des âmes faibles, c'est-à-dire imitatrices. Plus une âme est forte, plus elle est indépendante de l'influence quasi hypnotique du modèle que lui présentent les générations précédentes de la famille qu'elle a choisie pour son incarnation. C'est pourquoi une âme forte incarnée accuse, dans sa personnalité psycho-physique, moins de traits calqués sur les parents, elle est, en général, moins représentative d'une famille, d'un peuple et d'une race, que d'elle-même. Elle est plus individualité que type. Par contre, l'âme faible devient un individu qui semble n'être que la copie pure et simple de ses parents. Dans le premier cas, on dira certainement que, l'information dont on dispose sur la lignée de l'individu étant suffisante, les « gènes d'un ancêtre lointain inconnu ont prévalu ». Mais quoiqu'on en dise, le fait reste incontestable qu'il y a des cas où l'hérédité est réduite au minimum et qu'il y a d'autres cas où elle se manifeste comme à peu près toute puissante.

L'hérédité, en œuvre dans le domaine organique, manifeste une imitation analogue à celle qui est en œuvre chez les enfants dans le domaine psychique, lorsqu'ils apprennent à parler, à acquérir les habitudes utiles, à former les premières qualités sociales. Si l'enfant apprend à parler en imitant ses parents, ce processus est simplement la suite de la pratique antérieure et plus profonde consistant à imiter le système nerveux, le système circulatoire et la structure des muscles et des os à l'époque prénatale du façonnement de l'organisme dans l'utérus.

Tout homme incarné est donc le produit de *deux* forces façonnant la force d'imitation, ou d'hérédité, et la force créatrice ou auto-réalisation de l'individualité éternelle. L'homme incarné est à la fois représentant de ses ancêtres et individualité ne représentant qu'elle-même.

On peut aussi dire que l'homme incarné est le produit de « deux hérédités », de « l'hérédité horizontale » et de « l'hérédité verticale », celle-ci étant l'empreinte de l'individualité d'en haut et celle-là étant l'empreinte des ancêtres d'ici-bas. Cela voudrait dire qu'il est le produit de deux imitations, horizontale et verticale, c'est-à-dire qu'il a dû, afin de devenir ce qu'il est, imiter les ancêtres du passé et soi-même, l'image d'en-haut. Il s'agit donc, au bout du compte, de l'hérédité remontant à l'archétype (ou ancêtre des ancêtres) de l'hérédité terrestre, Adam, et de l'« hérédité » s'élevant au Père qui est aux cieux, Dieu. C'est pourquoi il est si important de permettre à la lumière du dogme de la conception immaculée de nous convaincre de sa vérité, car l'enjeu en est la ligne verticale de l'« hérédité » Dieu-Homme. « Le Verbe fait chair qui a habité parmi nous » (*Jean I*) présuppose la descente d'en haut, au lieu d'être le produit des générations précédentes. Et c'est à cela que tient cette promesse : « à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». Est-il possible d'annoncer plus hautement et plus clairement le rétablissement de l'« hérédité verticale » Dieu-Homme ?

Or le corps de résurrection est celui de la liberté parfaite, c'est-à-dire la manifestation parfaite de l'individualité elle-même, sans entrave de la part de l'hérédité. Il n'est donc pas un *instrument* dont l'âme se sert, tout comme l'âme elle-même n'est pas l'instrument dont se sert l'esprit. Car la notion même d'« instrument » présuppose le rapport quasi mécanique entre le maître et son outil : la volonté du maître emploie l'outil, sans que celui-ci ait consenti, ni apporté aucune contribution, ni pris aucune part consciente et volontaire à l'action. Le rapport entre l'âme et le corps de résurrection est différent. Il faut concevoir le rapport entre l'esprit, l'âme et le corps à la résurrection comme réflexion de la Sainte-Trinité, c'est-à-dire comme le rétablissement de l'image et de la ressemblance de Dieu. Ce qui veut dire que le rapport entre l'esprit, l'âme et le corps correspondra, à la résurrection, au rapport qui existe entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'homme sera tri-un, comme Dieu est tri-un. Son individualité éternelle sera l'unité sous-jacente à son esprit, à son âme et à son corps. Le corps de résurrection sera donc l'une des trois « personnes » de la trinité humaine, analogue à la Trinité divine. Il sera la « personne d'action » de l'individualité, tout comme l'esprit et l'âme en seront la « personne de cœur » et la « personne de contemplation ». Cela veut dire que le corps de résurrection sera le *réalisateur magique*

de l'individualité contemplant l'Éternité par son esprit et la rendant lumière-chaleur dans son âme.

Le corps de résurrection n'aura donc rien de mécanique, rien d'automatique. Il ne sera point un ensemble d'outils préfabriqués une fois pour toutes, à l'usage de la volonté. En d'autres termes, il n'y aura pas d'« organes » tout faits et invariables. Non, le corps de résurrection sera absolument plastique et créera pour chaque action l'« organe » qui lui convient. Il sera tantôt une lumière rayonnante — celle que Paul expérimenta sur le chemin de Damas — tantôt un courant de chaleur, tantôt un souffle de fraîcheur vivifiante, tantôt une forme humaine lumineuse, tantôt une forme humaine en chair. Car le corps de résurrection sera une *volonté magique qui condense et dilate*. Il sera — nous le répétons — la synthèse de la vie et de la mort, c'est-à-dire capable d'agir ici-bas comme un vivant et jouissant en même temps de la liberté à l'égard des liens terrestres comme un mort.

Sera-t-il une création nouvelle ? Un don soudain et gratuit de Dieu ?

Pour répondre à cette question, il faut approfondir l'idée que nous avons du « corps ». En général, nous le concevons comme une quantité de matière empruntée à la nature et organisée de manière à servir d'instrument d'action et de scène de développement de la vie psychique jusqu'à sa désintégration, c'est-à-dire la mort. « Il a été fait de la poussière, et retourne à la poussière » (*Ecclésiaste, III, 20*). Si nous remplaçons le terme biblique « poussière » par le terme moderne « multitude d'atomes », la formule de l'Ecclésiaste exprime bien, aujourd'hui encore, notre idée générale du corps, que nous croyions ou non à l'immortalité de l'âme. Les matérialistes et les spiritualistes sont d'accord pour accepter l'évidence empirique de la désintégration complète du corps individuel.

Telle n'est pas, toutefois, l'idée du corps de l'Hermétisme. Car, sans nier le fait même de la désintégration matérielle du corps, l'Hermétisme nie la conclusion tirée de ce fait que le corps individuel subirait, à la mort, l'anéantissement complet. L'Hermétisme avance la thèse que le corps est essentiellement aussi immortel que l'âme et que l'esprit, que l'immortalité est triple et que l'homme tout entier est essentiellement immortel. L'immortalité du corps, telle que l'Hermétisme l'entend, diffère, bien entendu, de l'immortalité relative que lui accordent la biologie (reproduction et hérédité) ainsi que la chimie et la physique (conservation de la matière et de l'énergie). Pour l'hermétisme, il s'agit de la survie des *corps individuels* et non de la survie de l'espèce ou de la conservation de la matière amorphe.

D'après l'Hermétisme, l'essence du corps n'est pas la matière qui le compose ni l'énergie qui se produit en lui, mais bien la *volonté* foncière sous-jacente à la matière et à l'énergie. Et c'est cette volonté qui est indestructible, parce qu'elle existe avant la naissance du corps et que sans elle la naissance — dans le sens de l'incarnation cette fois — ne serait pas possible. Il y a notamment une différence essentielle entre naissance-incarnation et naissance-propagation-de-l'espèce. Celle là est adaptée à l'*individualité* qui s'incarne, tandis que celle-ci vise à la reproduction pure et simple des parents et des ancêtres, sans égard à l'individualité qui va s'incarner : elle est pour ainsi dire une « carte blanche » invitant n'importe quelle individualité à s'incarner en s'adaptant aux conditions et aux facilités que l'hérédité lui offre. La naissance-incarnation est donc régie par la loi de la *verticale*, tandis que la naissance-propagation-de-l'espèce tombe sous la loi de l'*horizontale*. La première est orientée vers l'*individualité* en haut; la seconde est orientée vers l'*espèce*, la race et la famille, c'est-à-dire le passé d'en bas. Dans le premier cas, l'individualité s'*incarne*; dans le deuxième cas elle *tombe* dans l'incarnation. Cela veut dire que l'individualité, au cas où son incarnation serait régie par la loi de la verticale, descend consciemment et de son plein gré à la naissance dans un milieu où elle est voulue et attendue, tandis qu'elle est entraînée par le courant de l'attraction terrestre générale vers la naissance au cas où son incarnation dépendrait de la loi de l'horizontale. La naissance-incarnation présuppose l'accord conscient de la volonté de l'individualité en haut et de la volonté la recevant en bas. C'est pourquoi toutes les naissances-incarnation sont *annoncées*, c'est-à-dire précédées par la connaissance de l'individualité qui va s'incarner, connaissance due à l'intuition directe, soit à l'intuition se révélant en songe, soit, enfin, à la révélation au moyen d'une vision expérimentée par les parents futurs en pleine conscience de veille.

Ainsi, non seulement l'Incarnation Divine fut annoncée à Marie par l'archange Gabriel, mais aussi l'incarnation de Jean-Baptiste à son père Zacharie, l'incarnation d'Isaac à Abraham et Sara (*Genèse, XVII, 16-19*), l'incarnation de Siddhârta (Gautama Bouddha) à sa mère Mâyâ et à son père Suddhodana, roi de Kapilavastu, l'incarnation de Krishna à sa mère Devaki, etc. Quelle que soit la différence des modes de l'annonciation préalable pour ces naissances-incarnations et quelle que soit la différence de leurs portées ainsi que du poids des individualités dont la naissance-incarnation avait été annoncée ou révélée dans chaque cas particulier, il s'agit d'une chose commune, à savoir de la loi régissant l'incarnation de l'individualité ou la naissance

sous le signe de la verticale, laquelle loi exige que les deux extrémités de la ligne verticale — en haut et en bas — soient en libre accord de volonté. C'est pourquoi toute naissance-incarnation implique deux événements : la révélation de la volonté d'en-haut ou *annonciation* et l'acte de *consentement* de la volonté d'en-bas. Ces deux événements — tout différents qu'ils soient quant au mode, à la portée et aux circonstances psychologiques et extérieures de cas particuliers — correspondent aux formules de la salutation angélique (l'Ave) : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae* »... et « *Ecce ancilla Domini, mihi fiat secundum verbum tuum* ». Car ces deux formules servent d'en-têtes aux colonnes d'analogies comprenant tous les cas particuliers de la naissance-incarnation, c'est-à-dire de la naissance régie par la loi de la verticale.

Il en résulte donc que le corps, accordé surtout sur l'individualité et non sur la lignée, est l'œuvre de la volonté de l'individualité qui descend à l'incarnation, agissant de concert avec la volonté qui la reçoit en-bas. Et c'est cette volonté unifiée qui constitue le *noyau indestructible et immortel du corps*. Elle est la « pierre philosophale » qui arrange la matière et l'énergie prêtées par la nature de telle manière qu'elle s'adapte à l'individualité, qu'elle en devienne l'empreinte. Un corps tellement « individualisé » rend bien à la nature, au moment de la mort, les substances et les énergies qu'elle lui avait prêtées, mais son principe actif, son énergie-volonté formatrice, survit à la mort. Il est le souvenir vivant, le souvenir-volonté formatrice, du corps né — et en tant que né — sous la loi de la verticale. Si donc un poète (BEAU-DELAIRE), en un moment d'illumination par l'amour, dit :

*« Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous mon Ange et ma passion !*

*Oui ! Telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.*

*Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés ! »*

...il ne sera pas seul à garder « la forme et l'essence divine » du corps

de la bien-aimée. Il est encore Quelqu'un, Quelqu'un qui est plus grand que lui et dont l'amour est plus grand que le sien, qui les gardera pour toute éternité. Car si l'amour de l'amant garde la « forme et l'essence divine » du corps décomposé de la personne qu'il aimait, à plus forte raison Dieu qui est amour gardera-t-il la forme et l'essence divine de ce corps. Et c'est cette forme et cette essence qui ressusciteront à la Résurrection.

Le corps de résurrection se prépare donc au cours des âges. Comme chaque incarnation humaine particulière s'effectue d'après la loi de la croix, c'est-à-dire qu'elle est verticale et horizontale à la fois, et qu'en réalité ce n'est que la proportion entre la verticale de l'incarnation et l'horizontale de l'hérédité — c'est-à-dire la prépondérance de la verticale sur l'horizontale et vice versa — qui fait qu'une incarnation particulière ressortit soit à la loi de la verticale soit à celle de l'horizontale, le processus de la croissance du corps de résurrection est graduel. Le corps de résurrection mûrit d'incarnation en incarnations, bien qu'en principe, il soit possible qu'une seule incarnation suffise. En fait, il en est ainsi qu'il faut plusieurs incarnations pour porter le corps de résurrection à la maturité.

Quel est le sort du noyau du corps indestructible, de la « forme et de l'essence divine » du corps après la mort ? Monte-t-il avec l'âme et l'esprit au monde spirituel, laissant en bas la dépouille mortelle ?

La mort, la désincarnation, signifie la séparation de l'âme et de l'esprit du corps physique, y compris son noyau indestructible ou le « corps de résurrection ». Tandis que l'âme et l'esprit montent accompagnés de la vitalité (« corps vital » ou « éthérique ») et des forces psychiques (« corps astral », les habitudes psychiques, désirs, le caractère et les dispositions psychiques) au monde spirituel, le corps de résurrection descend dans le sens opposé, c'est-à-dire en bas, vers le centre de la Terre. Comme il est volonté active pendant la vie, sa descente est due à la détente progressive de la volonté. Celle-ci se replie de plus en plus sur elle-même, alors qu'auparavant elle concentrait son effort sur la tâche de rendre et de maintenir le corps physique conforme à l'âme et à l'esprit de l'individualité incarnée. Ce repliement sur soi-même du « corps de résurrection » après la mort, est ce qu'on entend par « repos » en parlant du repos des morts. « Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum, qui nos preceserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis » (Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui sont partis avant nous, marqués du sceau de la foi, et qui dorment du sommeil de la paix) est-il dit dans la prière « Memento des défunts » de l'ordinaire

(c'est-à-dire la partie interchangeable) de la Messe catholique. Le « repos » inscrit sur les tombes et le « sommeil de la paix » de la prière pour les défunts ne s'appliquent, ni aux saints (qui sont actifs et opèrent des guérisons et viennent en aide aux vivants après leur mort), ni aux âmes au purgatoire (qui ne dorment point dans leur état de souffrance), mais aux noyaux indestructibles des corps des défunts. De même le péché de Saül qui fait évoquer par la magicienne à En-Dor le défunt prophète Samuel ne consiste pas à faire descendre l'âme immortelle de Samuel sur la terre, mais à faire monter du lieu du repos le corps indestructible du prophète.

« La femme (la magicienne) dit : Qui veux-tu que je te fasse monter : Et il (Saül) répondit : Fais-moi monter Samuel... le roi (Saül) lui dit : ...que vois-tu ? La femme dit à Saül : Je vois un dieu qui monte de la terre... Samuel dit à Saül : Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? » (I. Samuel, 8-15).

De même dans la relation que Saint Matthieu nous fait de la mort de Jésus, il ne s'agit, ni des âmes descendues d'en haut, ni des fantômes des défunts, mais des « corps de résurrection » des saints qui montèrent ou sortirent des sépulcres ».

« Jésus poussa de nouveau un grand cri, et rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent. Etant sortis des sépulcres, après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et apparurent à un grand nombre de personnes. » (Matthieu XXVIII, 50-53).

L'évangile est formel : ce sont les corps (somata) des saints (ton hagian) qui sortirent des sépulcres ouverts et apparurent à un grand nombre de personnes à Jérusalem, et non pas les âmes des saints descendues du ciel et révélées aux habitants de la ville sainte. D'autre part, ces corps des saints ne furent point des corps matériels; autrement ils se seraient rendus en procession à Jérusalem, au lieu d'y apparaître. L'évangile souligne le fait qu'il s'agit du corps de saints (ton hagian) et non pas de n'importe quels défunts. Cela veut dire que ces corps étaient des « corps de résurrection » qui avaient déjà atteint un degré bien avancé de maturité.

Quant à la résurrection de Lazare (le septième miracle de l'Évangile selon Saint Jean), elle est le cas unique du *triple* miracle, à savoir du rappel de l'âme du défunt à la vie terrestre, de la guérison du corps qui était depuis quatre jours dans le sépulcre et qui « sentait déjà » (*Jean XI, 39*), et, enfin, de l'évocation du « corps de résurrection » de Lazare et de sa réunion avec le corps matériel guéri.

Les trois phrases que Jésus énonce sur Lazare : « Lazare est malade », « Lazare dort », « Lazare est mort » (*Saint Jean, Chap. XI*) se rapportent au triple miracle de la guérison, du réveil et de la résurrection de Lazare.

L'Assomption de la Sainte Vierge est l'événement unique où la séparation du corps n'a point eu lieu, c'est-à-dire où la mort, telle que nous la connaissons, n'est point advenue. Là, le « corps de résurrection » ne se sépare pas du corps matériel et de l'âme pour descendre en bas « au lieu du repos, du sommeil et de la paix », il reste uni à l'âme et au corps matériel et monte, uni à l'âme, au monde spirituel. Quant au corps matériel, il ne se décomposa pas, mais fut entièrement absorbé par le « corps de résurrection ». Il se dématérialisa, se spiritualisa, au point de devenir un avec le « corps de résurrection », uni, à son tour, inséparablement à l'âme de la Sainte Vierge. Le sépulcre de la Sainte Vierge était en effet vide. Sur ce point, la tradition est exacte. En vain chercherait-on la tombe terrestre de la Sainte Vierge, on ne la trouverait nulle part, puisque cette tombe n'existe pas. Seul existe le lieu *désigné* pour y faire reposer le corps de la Vierge, mais qui n'a jamais servi à cette fin.

Le mystère de l'Assomption de la Sainte Vierge n'est pas identique à celui de la Résurrection. Celle-ci est le dernier acte du drame de la Chute et de la Rédemption de l'humanité, tandis que l'Assomption relève de l'histoire de l'esprit, de l'âme et de la nature non déchus. Il ne s'agit pas de la réintégration d'un être déchu, mais du destin de l'entité qui a paru dans le monde déchu sans avoir jamais été atteinte par le péché originel et la chute qu'il comporte, il s'agit de l'entité *vierge*, au sens le plus profond de ce terme.

La Sainte Vierge est donc la nature vierge, l'âme vierge et l'esprit vierge depuis l'aube du monde, réunis et se manifestant dans une personne humaine, Marie, fille de Joachim et d'Anne. Sainte Marie est donc à la fois personne humaine et entité cosmique : la Sagesse (*Chokmah*, *Sophia*, *Sapientia*) de SALOMON, la Vierge de Lumière de la Pistis Sophia gnostique, la Vierge du Monde (*Koré Kosmou*) des anciens hermétistes, la *Shekinah* des Kabbalistes. Le dialogue entre l'archange Gabriel et Marie, à l'Annonciation, a donc, à la fois

une portée humaine et angélique et une portée cosmique. C'est au nom de la Sainte Trinité Divine que l'archange annonça l'Incarnation à venir, et c'est au nom de la triple sainte Nature Vierge — la Mère, la Fille et la Sainte Ame — que Marie donna la réponse qui constitua le tournant de l'histoire du monde : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* — idou hé doulé kyriou genoito moi kata to réma sou —. C'est la Nature Naturante (*Natura naturans*) et la Nature naturée (*Natura naturata*) non déchue qui donnèrent leur réponse en même temps que Marie prononçait ces paroles. Dialogue éternel entre la Volonté Créatrice et la Volonté Exécutrice où le Feu Divin devient Lumière, où la Lumière devient Mouvement et où le Mouvement devient Forme, projeté dans le temps et concentré dans le dialogue entre l'archange et Marie.

L'Assomption de la Sainte Vierge ne fut donc ni une désincarnation dans le sens de la séparation de l'âme et du corps, ni une résurrection dans le sens de la réunion de l'âme au corps de résurrection, mais le tournant du courant de la vie comprenant l'esprit, l'âme et le corps en haut, vers le monde spirituel : la montée au ciel de l'entité intégrale de la Sainte Vierge.

Il résulte de tout ce qui précède que la Résurrection est la réunion des esprits et des âmes des défunts avec leurs corps immortels — leurs « corps de résurrection » — qui seront éveillés « par le son de la trompette » d'en haut et monteront à la rencontre des âmes descendantes. Ils se réuniront avec elles pour ne jamais plus s'en séparer. Ainsi commencera l'« incarnation éternelle » ou l'époque de l'histoire cosmique appelée dans la Bible « la cité céleste de la Nouvelle Jérusalem ».

La résurrection universelle a, cependant, un autre aspect important qui a donné au XX^e Arcane Majeur du Tarot — « Le Jugement » — son nom traditionnel. Quoique la Lame ne représente que la résurrection, on la nomme « Le Jugement », le jugement dernier étant, dans la Tradition, une partie essentielle de la résurrection universelle. La tradition fait plus qu'associer la résurrection au jugement dernier, elle les regarde comme identiques, comme un seul événement vu de deux côtés. A quoi tient cette identification ?

La résurrection est la victoire finale, non seulement sur la *mort*, comme séparation de l'âme et du corps, mais encore sur le *sommeil*, comme séparation de la conscience du monde et des souvenirs du passé.

Cela veut dire que la résurrection signifie, non seulement le rétablissement de l'unité intégrale de l'être humain-esprit, âme et corps —, mais aussi celui de la continuité ininterrompue de son activité et de la continuité ininterrompue de sa conscience, la totalité de sa mémoire.

Or l'émergence de la mémoire complète du passé tout entier équivaut, pour la conscience, au jugement dernier où le passé tout entier est revu à la lumière de la conscience (conscience en anglais, Gewissen en allemand, soviest' en russe). C'est la conscience elle-même, l'âme elle-même, qui se jugera. Et elle trouvera alors qu'elle est coupable, qu'elle tombe sous le coup de tous les chefs d'accusation de la loi divine vivant dans la conscience complètement éveillée. Il n'y aura alors pas une seule âme qui puisse se justifier devant sa propre conscience éveillée. Sa justification n'est pas de son ressort. Elle est du seul ressort divin.

Il y aura donc d'abord la réalisation de l'égalité complète de tous les membres de la communauté humaine, dans la conscience de leurs torts et leurs fautes. Cette conscience sera commune aux grands initiés et aux souverains pontifes, aux chefs des nations et aux simples travailleurs, dans les divers domaines de l'effort humain d'autrefois.

Cette grande expérience à venir de l'égalité humaine, à la lumière de la conscience éveillée, est préfigurée dans la préparation à la Messe (Prières au bas de l'autel), dans la prière commune le « Confiteor » (Je confesse), lorsque le prêtre aussi bien que chaque membre particulier présent dit : « ...j'ai beaucoup péché, par pensées, par paroles et par actions. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute (on se frappe trois fois la poitrine en prononçant ces paroles). » Ce rite qui a pour but d'éveiller la conscience de tous et de chacun est, en même temps, celui de l'égalité humaine devant la loi divine qui opère dans la conscience. Il préfigure l'égalité du jugement dernier.

Le jugement dernier sera donc essentiellement l'expérience faite par l'humanité de la conscience éveillée et de la mémoire tout entière restaurée. Ce sera l'humanité elle-même qui se jugera. C'est elle qui jouera le rôle de l'accusateur. Dieu n'accusera personne. Lui ne fera qu'acquitter, justifier et pardonner. C'est en réponse à « l'acte d'accusation » qui consiste en l'émergence de la mémoire de l'ensemble du passé de l'humanité que Dieu « ouvrira le Livre de Vie », c'est-à-dire qu'il montrera ce que nous avons appelé la « troisième Chronique de l'Akasha », le tableau de la Mémoire divine retenant du passé de l'humanité tout ce qui est digne d'éternité. Ce sera le plaidoyer divin au dernier jugement, l'acte d'indulgence, d'absolution et de pardon. Le jugement dernier sera le Sacrement de Pénitence d'envergure cosmique comprenant la confession universelle et l'absolution universelle. Seuls les impénitents s'exclueront de la grâce de l'absolution universelle, bien qu'il soit difficile d'imaginer l'impénitence dans cette situation. ORIGENE ne put le faire, aussi croyait-il que tout le

monde, y compris les hiérarchies du mal, avec Satan à leur tête, serait sauvé. Avait-il raison ou tort ? En guise de réponse, je poserai ces deux questions :

1) Est-il au monde une personne, ou un groupe de personnes, qui sache, de science certaine, qui sera impénitent dans l'avenir éloigné ?

2) Est-il au monde une personne, ou un groupe de personnes, qui soit autorisé à préciser les limites de la miséricorde et de l'amour de Dieu ? soit autorisé à énoncer et à décréter que l'amour de Dieu va jusque-là et non pas plus loin ?

Ces deux questions s'adressent à ceux qui se croient en état d'affirmer qu'ORIGENE a eu tort de croire au salut universel. Au cas où ils citeraient dans leur réponse l'Écriture — les Prophètes, l'Évangile et l'Apocalypse — qui parle du sort des damnés, qu'ils prennent en considération le fait que, ni les Prophètes, ni l'Évangile, ni l'Apocalypse n'envisagent le sort des damnés comme étant inévitable pour qui que ce soit. Ils disent que si les pécheurs humains et hiérarchiques sont impénitents, si leur conscience ne s'éveille pas jusqu'à la fin des temps, si les âmes pécheresses se refusent jusqu'au bout à profiter des innombrables occasions qui s'offriront à elles de se tourner vers le bien, alors leur sort sera tel qu'il est dépeint dans l'écriture comme le sort des damnés. En d'autres termes : le sort des damnés est bien réel, mais il n'y a personne qui soit exclu du salut. Ce n'est pas la crainte de l'enfer, mais bien l'amour de Dieu et du bien qui devrait motiver le choix des âmes.

Le jugement dernier sera la crise dernière. Le mot grec pour le jugement est krisis, c'est-à-dire crise. Frédéric SCHILLER dit avec raison que « l'histoire du monde est le jugement du monde » c'est-à-dire qu'elle est une crise continue dont les étapes sont constituées par les « époques historiques ». Le jugement dernier sera donc le point culminant de l'histoire. Il sera à la fois le but, le sens et le résumé de l'histoire, l'histoire condensée, la crise dont il s'agissait dans toutes les crises particulières de l'histoire. C'est pourquoi Jésus-Christ, qui est le centre de gravitation morale et spirituelle de l'histoire, y sera présent. Le second Avènement sera la manifestation objective de l'enjeu de l'histoire. Dans ce sens, Jésus-Christ sera le « juge » au jugement dernier. Sa présence seule mettra en relief tout ce qui n'est pas comme lui, tout ce qui pour la conscience éveillée est incompatible avec lui.

Il ne se bornera pas à la seule présence ; il participera au jugement dernier et y prendra une part active, à savoir celle de Juge. Mais il jugera de la manière qui lui est propre : il n'accusera pas, il ne condamnera pas et il n'infligera pas de peines, mais il donnera des forces aux

âmes subissant l'épreuve que comporte le réveil de la conscience et de la mémoire complète. Le jugement du Christ est le réconfort de ceux qui se jugent eux-mêmes et le commandement éternel adressé à ceux qui jugent autrui : « Que celui qui est sans péché jette le premier la pierre contre le pécheur » (*Jean VIII, 7*). C'est ainsi que Jésus-Christ jugeait dans sa vie, ainsi juge-t-il maintenant et ainsi jugera-t-il lors du jugement dernier.

Notre méditation sur le XX^e Arcane du Tarot, celui de la résurrection et du jugement dernier, s'achève. Non pas que tout ce qui est essentiel ait été dit, mais parce que l'essentiel de l'essentiel ait été traité dans les limites du cadre d'un Arcane, limites que nous devons nous imposer pour pouvoir mener à bien ces « Méditations sur les Arcanes Majeurs du Tarot ».

La résurrection est l'opération magique, à la fois divine et humaine, où l'amour divin et l'amour humain triomphent de l'oubli, du sommeil et de la mort. Car l'amour n'oublie jamais, veille toujours et est plus fort que la mort.

A la résurrection, l'esprit et l'âme humaine descendent d'en haut et se réunissent avec leur corps immortel qui monte à leur rencontre.

C'est l'amour du Père qui fait *descendre* à l'incarnation éternelle les âmes et les esprits; et c'est l'amour de la Mère qui fait *monter* les corps de résurrection qui reposaient au sein de la Mère.

L'homme ressuscité sera l'image et la ressemblance de Dieu : il sera *tri-un* comme Dieu est tri-un.

Les trois principes de l'homme — esprit, âme et corps — constitueront la trinité humaine à l'instar de la Sainte Trinité où il y aura trois personnes et leur unité foncière sera l'*individualité humaine*.

Mais la résurrection est en même temps le jugement dernier. Comme dit Paul :

« ...l'œuvre de chacun sera manifestée; car le jour la fera connaître, parce qu'elle se révélera dans le feu, et le feu éprouvera, ce qu'est l'œuvre de chacun. Si l'œuvre bâtie par quelqu'un sur le fondement subsiste, il recevra sa récompense. Si son ouvrage est consommé, il la perdra. Quant à lui, il sera sauvé, mais comme au travers du feu. » (I Corinthiens III, 13-15).

XXI

LE FOU



« Le Mat » ou « Le Fou » (Le Fol)

Que nul ne s'abuse lui-même : si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage. Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu. (Saint Paul, I Corinthiens III, 18, 19).

La folie est une disposition qui empêche de saisir la vérité. (Platon, Définitions).

La conscience n'est que trop facilement soumise aux influences inconscientes, et celles-ci sont bien souvent plus vraies et plus sages que la pensée consciente... La personnalité ne suppose pas toujours nécessairement la conscience, elle peut être endormie, elle peut rêver. (Carl Gustav Jung, La Guérison psychologique, chap. XII).

Cher Ami Inconnu,

*Je vous dois, en premier lieu, l'explication du fait d'avoir changé
— arbitrairement en apparence — l'ordre des Lames des Arcanes*

Majeurs du Tarot en faisant suivre le XX^e Arcane « Le Jugement » de l'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou » qui ne porte aucun nombre et correspond donc au zéro, tandis que la lame de l'Arcane « Le Monde » porte le numéro XXI dans le jeu du Tarot de Marseille. Voici donc les raisons, non pas du changement du nombre de la lame mais du fait que nous plaçons la méditation sur l'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou » après celle sur l'Arcane XX « Le Jugement » et avant la méditation sur l'Arcane XXI « Le Monde » :

La raison principale est que la méditation sur l'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou » ne peut pas conclure la série des méditations sur les Arcanes Majeurs du Tarot, série qui est une « école » d'entraînement spirituel, un « système » organique d'exercices spirituels. Car la méditation sur l'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou », comme exercice spirituel, n'est pas de nature à résumer la série entière des 21 méditations sur le Tarot, à jouer le rôle du dernier accord de l'expérience que rend possible le symbolisme du Tarot.

Il y a encore d'autres raisons à ce changement. L'une d'elles est signalée par Paul MARTEAU dans son livre *Le Tarot de Marseille*. Il écrit : « Cette lame n'est précisée par aucun nombre, car il aurait fallu mettre « 0 » ou « 22 ». Elle ne peut être « 0 », sans quoi le Mat représenterait l'indéfini universel alors qu'il est mobile et symbolise un passage de l'évolution. Elle ne peut, d'autre part, être caractérisée par le chiffre 22, c'est-à-dire par deux passivités, impliquant une inaction, ce qui est absolument contraire à l'allure du personnage représenté sur la lame ». Et voici une troisième raison :

A Saint-Petersbourg, en Russie, il y a cinquante ans environ, il y avait un groupe d'ésotéristes composé de la fleur de l'« intelligentsia » de la capitale. Ce groupe était intérieurement hiérarchisé, il comportait plusieurs « grades » : celui de Martiniste, celui de Templier et celui de Rosicrucien. C'était, à proprement parler, une école d'enseignement et d'entraînement comprenant trois « cours » ou « classes » — la classe primaire ou Martiniste, la classe secondaire ou Templière et la classe supérieure ou Rosicrucienne.

A la tête de l'école était le professeur de Mathématique spéciale du Collège des Pages (Pageskiy Korpus) à Saint-Petersbourg, G. O. MEUBES.

Or ce fut après la révolution bolchevique (qui, il va sans dire, mit fin à ce groupe et à son travail) que celui qui écrit ces lignes rencontra quelques membres de ce groupe dispersé et en devint ami. L'amitié étant vraie, c'est-à-dire basée sur une confiance mutuelle sans réserves, ceux qui appartenaient à l'élite dite « rosicrucienne » du groupe, lui transmirent tout ce qu'ils savaient et lui racontèrent tout sur le travail

de leur groupe, y compris les crises et les expériences pénibles qu'il avait subies. C'était en 1920. C'est alors que celui qui écrit ces lignes — bien qu'il eût étudié déjà le livre magistral de l'ingénieur SCHMAKOV, *Les Arcanes Majeurs du Tarot* (Velikiye Arkany Taro) — un livre presque deux fois plus gros que, par exemple, *Le Tarot des imagiers du Moyen Age* d'Oswald WIRTH ou *Le Tarot de Marseille* de Paul MARTEAU, et le livre sur le Tarot de P. D. OUSPENSKY publié en 1917 — fut frappé d'apprendre à quel point le travail collectif sur le Tarot peut être fructueux pour l'étude, la recherche, l'entraînement et l'avancement dans le domaine ésotérique. Car tout le travail du groupe Martiniste-Templier-Rosicrucien se fondait sur le Tarot. L'étude de la Kabbale, de la Magie, de l'Astrologie, de l'Alchimie et de l'Hermétisme y était guidée et inspirée par le Tarot. Cela donnait au travail entier une cohérence et une unité organiques exceptionnelles. Tout problème de la Kabbale, de la magie, de l'Astrologie, de l'Alchimie, etc., y était traité comme se rapportant à un Arcane particulier du Tarot. Ainsi, par exemple, on méditait sur les 22 lettres de l'alphabet hébraïque, afin de dégager leur sens kabbalistique, à la lumière des 22 Arcanes Majeurs du Tarot. Et on parvint à la conclusion que chaque lettre de l'alphabet hébraïque kabbalistiquement comprise, correspondait à un Arcane Majeur du Tarot particulier.

Or c'est la lettre Shin, la 21^e lettre de l'alphabet hébraïque, qui était attribuée à l'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou ». On disait que c'était la lettre de l'Arcane du Fou. Et on ajoutait confidentiellement : le nom ésotérique de l'Arcane « Le Fou » ou « Le Mat » est *Amor* (Amour).

Bien que l'enseignement et les expériences de ce groupe d'ésotéristes de Saint-Petersbourg ne représentent plus maintenant dans l'âme de l'auteur de ces Lettres qu'une impulsion générale reçue dans sa jeunesse, pour l'approfondissement du symbolisme du Tarot (en effet, il ne s'est guère jusqu'ici inspiré de cet enseignement pour écrire ces Lettres, le Tarot s'étant révélé à lui dans les 45 ans qui suivirent, sous un jour nouveau et dépassant largement, en portée et en profondeur, tout ce qu'il avait appris de l'enseignement et de l'expérience du groupe de Saint-Petersbourg), il y a quand même une exception, une seule, celle que je viens de citer : l'Arcane « Le Fou » (ou « Le Mat ») correspond à la lettre Shin, son nombre est par conséquent 21 et son nom ésotérique est *l'Amour*.

Voilà pourquoi, cher Ami Inconnu, la méditation sur l'Arcane « Le Mat » suit celle sur l'Arcane « Le Jugement » et précède la méditation sur l'Arcane « Le Monde ». Outre les deux raisons concernant

l'ordre du travail méditatif sur le Tarot et la signification du nombre 21, il fallait rendre hommage à ce groupe d'ésotéristes de Saint-Petersbourg du début de ce siècle.

Examinons d'abord la Lame. Elle représente un homme en habits de bouffon qui chemine en s'appuyant sur un bâton et porte une besace pendue à un autre bâton qu'il maintient sur son épaule droite. Tout en marchant, il est attaqué par derrière par un chien qui déchire ses chausses.

L'homme porte un bonnet jaune surmonté d'un gland rouge, une collerette bleue avec des pointes se terminant en grelots; il porte des chausses bleues et des chaussons rouges. Son veston est rouge avec des bras bleus, sortant de manches jaunes. Il est ceint d'une ceinture jaune à laquelle des grelots sont attachés. En un mot, c'est le vêtement de bouffon ou de fou médiéval traditionnel.

Le Fou marche de gauche à droite. Il tient le bâton de sa main droite et il maintient de sa main gauche sur son épaule droite le bâton auquel pend la besace. Sa tête est tournée de trois quarts à droite. C'est donc le Fou à la tendance droite, le Fou du bien, non pas du mal, ce qui est aussi évident du fait qu'il ne se défend pas contre le chien qu'il pourrait facilement chasser avec son bâton.

Le Fou du bien... Il suffit de se dire ces mots pour évoquer la figure pâle et maigre de Don Quichotte de la Manche, le chevalier errant qui faisait rire tout le monde, qui mérita, durant sa vie, l'épithète « El Loco » (Le Fou) et, après sa mort, celui de « El Bueno » (Le Bon). O Don Quichotte, tu es sorti des pages du roman de Miguel CERVANTES comme personnage littéraire, mais tu as pris depuis une vie singulière, bien plus intense et plus réelle que celle d'un personnage littéraire ! Tu hantes l'imagination des générations, l'une après l'autre, comme une expérience presque visionnaire. Au soir dans un pays aride et rocheux au profil tourmenté, quand les ombres s'allongent, ne voit-on pas apparaître ta forme de haute taille, raide, montée sur la rosse décharnée ?

Imagination, vision... que dis-je ? On te rencontre souvent dans des situations historiques difficiles, qui ressemblent au paysage aride et tourmenté où les cœurs sont endurcis et les nuques raides. C'est toi, c'est ta voix qui retentit plus fort que le battement des tambours autour de la guillotine au jour de thermidor ou de fructidor de l'An II ou III, poussant ce cri du haut de l'échafaud : Vive le Roi ! avant que ta tête coupée ne roulât dans le son. C'est encore toi qui, en présence d'une populace révolutionnaire jubilante, arrachas du mur et déchiras un placard rouge annonçant au peuple de Saint-Petersbourg l'aube de

l'Ere Nouvelle en Russie... et qui fus aussitôt percé de baïonnettes par les gardes rouges. C'est toujours toi qui déclaras hautement aux autorités militaires allemandes des Pays-Bas envahis et occupés en 1941, que l'Allemagne, en occupant ce pays, enfreignait les Conventions de La Haye qu'elle avait signées elle-même trente ans auparavant...

Don Quichotte de la Manche agit. Car CERVANTES ne l'a point inventé; il le décrit tel qu'il lui apparut en Castille au temps du crépuscule de la chevalerie. Don Quichotte existait et agissait bien avant CERVANTES, tout comme il existera et agira après lui. Car il vit, de siècle en siècle, la vie de l'archétype en se révélant au cours des âges, par beaucoup de personnes de beaucoup de manières. CERVANTES l'a dépeint comme un chevalier errant, et les imagiers anonymes du Moyen Age nous le présentent comme le *Mat* ou le *Fou* du Tarot. Comme *image*, le Fou est médiéval. C'est évident. Mais comme *idée*, comme archétype, comme Arcane enfin, quelle est son origine ? Grecque ? Je le crois bien. Égyptienne ? Je l'admets volontiers. Plus ancienne encore ? Pourquoi pas ?

Les idées, les archétypes, les Arcanes sont sans âge. Seule leur représentation, le symbole imagé, peut être attribuée à une époque déterminée. Et cela s'applique, non seulement au « Fou », mais aussi au « Bateleur », à la « Papesse », à l'« Impératrice », à l'« Empereur », au « Pape », à l'« Amoureux », au « Chariot », à la « Justice », à l'« Hermite » à la « Roue de Fortune », à la « Force », au « Pendu »... Car les Arcanes du Tarot sont plus que des symboles et même que des exercices spirituels : ils sont des entités magiques, des archétypes actifs initiateurs.

Outre Don Quichotte, Orphée, le Juif errant, Don Juan, Tjil Uelenspiegel, Hamlet et Faust hantent l'imagination du monde occidental.

Orphée, c'est la souffrance d'être séparé par la mort de l'âme bien-aimée portée à un tel degré qu'elle devient magie, magie surmontant le fleuve du sommeil, de l'oubli et de la mort qui sépare les défunts des vivants. Orphée est présent partout et toujours là où l'amour d'une âme arrachée par la mort ne se contente pas de la commémoration pieuse et résignée, mais aspire à la trouver et à la rencontrer au-delà du seuil de la mort. Tel était l'amour d'Orphée pour Eurydice, tel était aussi l'amour de Guilgamesh pour son ami et frère Eabani. Et qui peut dire combien de cœurs humains ont battu, battent aujourd'hui et battront dans l'avenir à l'unisson de celui d'Orphée et de celui de Guilgamesh, le héros babylonien ?

Le Juif errant, ou Ahasvérus, est l'archétype de « l'autre immor-

talité », de celle de la cristallisation dont il a été question dans la Lettre sur le XIII^e Arcane du Tarot « La Mort ». Il représente le principe et l'âme de la magie aspirant à la coagulation du corps vital (corps éthérique) au point qu'il devienne « pierre », trop dure pour la faux de la Mort. La formule sous-jacente à cette magie est l'inverse de celle de la Vie et de la Grâce : elle est « Tu es non dignus ut intres sub tectum meum », c'est-à-dire le revers de la formule « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea. » Voilà le dernier secret et le Grand Arcane de ceux qui se taillent en pierre et qui veulent, avec ces pierres-là, bâtir le Temple de l'Humanité (Cf. la Méditation sur le XVI^e Arcane « La Maison-Dieu »). Il va sans dire que seule une poignée d'entre eux le savent; les autres, la plupart, ne s'en doutent point.

Don Juan n'est pas le libertin impie pur et simple; il est plutôt l'hiérophante de ce petit dieu à grande puissance, connu dans l'antiquité sous le nom d'Eros ou Amor (Amour). C'est la magie d'Eros qu'il représente et c'est aux mystères d'Eros qu'il préside en qualité de prêtre. Car s'il n'en était pas ainsi, s'il n'était qu'un libertin pur et simple, comment eût-il pu exercer un tel pouvoir sur l'imagination de poètes tels que MOLIERE, Thomas CORNEILLE, Lord BYRON, Lorenzo da PONTE, MOZART et Alexis TOLSTOI ? C'est surtout le poème-mystère de ce dernier qui révèle l'essence profonde de Don Juan. Selon Alexis TOLSTOI, il n'était ni libertin impie, ni séducteur perfide, ni encore aventurier brutal, mais serviteur, obéissant et courageux, de cette divinité enfantine qui aime et commande l'élan, l'envolée et l'ardeur et qui déteste et défend de peser, de mesurer, de calculer conformément à la raison avec ses lois d'utilité et d'avantage, de circonspection et de respect des conventions, de primauté, enfin, de la tête froide sur le cœur chaud. Pourtant Amour a non seulement sa raison d'être mais encore sa métaphysique, sa philosophie et sa mystique transcendantes. Pour Alexis TOLSTOI, Don Juan est plus que victime ou dupe de l'amour, ce dieu capricieux en apparence; il a embrassé sa philosophie et sa mystique, il est donc son collaborateur conscient, son hiérophante initié à ses mystères. Et c'est ainsi qu'il est devenu *archétype, l'archétype de l'amour pour l'amour*, l'Amoureux par excellence.

Don Juan vit par l'énergie de l'emprise amoureuse, pour l'énergie de l'emprise amoureuse; il la nourrit et l'entretient comme un feu qui ne doit jamais s'éteindre. C'est parce qu'il est conscient de la valeur de ce feu et de la mission que ce feu a dans le monde. Dans ce conflit éternel entre la loi — du droit, de la raison humaine et divine — et

l'amour, il a pris le parti de l'amour, pour ce qu'il y faut du courage. Et c'est ainsi que Don Juan représente une idée, un archétype, un arcane. Il représente le jeune homme de la Lame du VI^e Arcane du Tarot, « L'Amoureux », qui a choisi le feu d'Amour comme tel, et la multiplicité, au lieu de l'unicité de l'amour de son âme-sœur éternelle, puisque Babylone, la Femme préposée aux mystères et à la magie érotiques, l'a convaincu.

Tijl Ulenspiegel, le gueux flamand de Damme, près de Bruges, héros de nombreux récits populaires de mystification et de farce ainsi que héros tragique de l'épopée de COSTER, est l'archétype de l'anarchisme révolutionnaire qui n'a ni foi ni loi par ce qu'il a été complètement désenchanté par les autorités humaines. C'est l'esprit de rébellion contre toute autorité au nom de la liberté de l'individu, liberté du vagabond qui n'a rien, qui n'obéit à personne, qui n'a peur de rien et qui n'attend aucune récompense ni ne craint aucun châtiment aussi bien ici-bas qu'au delà. Esprit railleur en même temps qui renverse les temples et les autels de l'humanité en les faisant s'écrouler au moyen de sa baguette magique : le ridicule. Cette baguette, en touchant les choses, les transforme : le solennel en pompeux, l'émouvant en sentimental, le courageux en présomptueux, le chagrin en pleurnicherie, l'amour en amourette. Car cette baguette-là, elle aussi, « n'a d'autre but que de condenser une grande quantité de fluide émané de l'opérateur... et de diriger la projection de ce fluide sur un point déterminé » (PAPUS, *Traité méthodique de la magie pratique*, p. 204); et ce « fluide condensé » de l'opérateur, est la foi condensée de l'opérateur selon laquelle tout n'est qu'une grande farce.

Tijl Ulenspiegel est archétype, parce qu'il est en œuvre avec sa baguette partout et toujours, là où un esprit railleur s'avise d'« éclaircir » en tournant en ridicule les choses, les idées et les idéaux auxquels d'autres se tiennent. Ainsi, non seulement les vers du poète de l'athéisme militant bolchevique russe Demyane BEDNY, mais aussi les œuvres d'un écrivain et d'un penseur aussi respectable que VOLTAIRE témoignent de la présence et de l'influence de Tijl Ulenspiegel. Cependant, Tijl Ulenspiegel, en tant qu'archétype, n'est pas purement et simplement un moqueur. Ceci n'est qu'un aspect de son être. Il y en a un autre. C'est celui de l'anarchisme militant, le soulèvement du menu peuple contre ceux qui imposent des lois et lui prescrivent ce qu'il doit faire ou ne pas faire. Voici un exemple récent :

Les matelots de la flotte baltique russe ont fait réussir la révolution bolchevique en octobre 1917 en ouvrant le feu des canons du croiseur « Aurora » sur le dernier nid de résistance des troupes loyales au

gouvernement démocratique (le bataillon des femmes-volontaires) au Palais d'Hiver à Saint-Petersbourg et en l'emportant d'assaut. Ils sont donc les héros incontestables et célèbres de la Révolution d'Octobre. Cependant c'est un fait non moins incontestable — bien que jamais célébré — que les mêmes matelots de la flotte baltique se soulevèrent en février 1921 contre le régime qu'ils avaient décisivement aidé à s'établir en 1917. Ils s'emparèrent de la forteresse navale Kronstadt et une guerre de siège régulière s'ensuivit. Kronstadt, après un mois de siège, fut pris d'assaut par l'élite des Gardes Rouges, les cadets ou « courants ».

A quoi tenait donc ce changement radical d'attitude des matelots de la flotte baltique ? Il tenait au fait que les matelots, en octobre 1917, luttèrent pour la liberté anarchique, pour les soviets (conseils) d'ouvriers, de paysans, de soldats et de matelots, sans généraux et amiraux, sans ministres, sans qui que ce soit placé au-dessus des soviets. Ce qu'ils désiraient, c'était le rétablissement de la communauté des copains qui existait aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, connue sous le nom de « Setsch des Zaporgues », cosaques de l'Ukraine, l'idéal de communauté communiste anarchique. Or, en 1921, ils se rendirent compte qu'ils étaient trompés. Ce n'était pas la communauté des frères et des copains qui surgit de la Révolution d'Octobre, mais bien l'étatisme avec un nouvel état fort, policier, dictatorial, gouverné par une clique qui avait tout à dire en face d'une masse qui n'avait rien à dire. Les matelots de Kronstadt, ayant bien compris leur déception, recoururent aux armes. Et c'était encore Tjil Ulenspiegel qui était invisiblement à leur tête, tout comme il était à la tête des foules qui prirent la Bastille et comme il était l'auteur de la Carmagnole, de la ronde révolutionnaire, dansée en 1793, et de la chanson qui l'accompagnait...

Sören KIERKEGAARD, le penseur religieux danois qui amorça le courant philosophique et psychologique connu sous le nom d'« existentialisme », dit :

« qu'en philosophie moderne on a fait grand état — et on fait trop d'état — de la thèse que la spéculation commence avec le doute... Quant à moi, j'y cherchais en vain une réponse à la question : en quoi le doute diffère-t-il du désespoir... Le doute est le désespoir de la pensée. Le désespoir est le doute de la personnalité : voilà donc pourquoi j'insiste tellement sur le choix qu'il est devenu mon mot d'ordre, le nerf même de mes vues sur la vie... »

La philosophie « existentielle » de nos jours diffère donc de la philosophie spéculative traditionnelle en ce qu'elle se fonde sur le désespoir, c'est-à-dire sur le doute de la personnalité entière, tandis que la philosophie spéculative se fonde sur le doute, c'est-à-dire sur le désespoir du penser seul. Or tout désespoir, tout doute de la personnalité, se résume par la fameuse question de Hamlet : « être ou ne pas être » (« to be or not to be »). Car de même que KIERKEGAARD, le penseur danois, est l'auteur de l'existentialisme moderne, de même Hamlet, le prince du Danemark, héros de la légende racontée par Saxo Grammaticus et du drame de SHAKESPEARE, est l'archétype même de l'existentialisme, du désespoir de la personnalité. Il est l'archétype de l'isolement de la conscience complètement autonome, déracinée aussi bien de la nature que du monde spirituel, l'homme au point zéro, entre les deux champs de gravitation, terrestre et céleste.

Le doute est plus qu'un état psychologique d'indécision; il est le séjour de l'âme dans la sphère intermédiaire entre les deux champs d'attraction, terrestre et céleste, d'où il n'y a aucun autre moyen de sortir que par l'acte de foi pure et simple, issu de l'âme elle-même, sans que le ciel et la terre y prennent aucune part. Il s'agit donc d'un acte de la personnalité libre en face du silence complet de la terre et du ciel. Or Hamlet est l'archétype de cette épreuve dont l'enjeu est l'acte de foi ou le désespoir et la folie.

Le docteur Faust est la synthèse des folies et des sagesse des six archétypes dont nous venons de parler : comme Don Quichotte, il est à la poursuite des exploits inouïs; comme Orphée, il cherche le retour du jour des ténèbres de la mort et des siècles passés d'Hélène de Troie qu'il aime passionnément en dépit des siècles et du seuil de la mort qui le séparent d'elle; comme Don Juan, il « voit Hélène en toute femme » et cherche « l'éternel féminin » (das Ewig-Weibliche) dans et par les amours particulières; comme Ahasvérus, il se fait rajeunir au moyen d'une magie ténébreuse afin de commencer une autre vie et une nouvelle biographie terrestre qui ne sera pas interrompue par la mort, c'est-à-dire une nouvelle incarnation sans désincarnation précédente; comme Tjil Ulenspiegel, il s'est défait de toute allégeance et de toute autorité religieuse, scientifique et politique, et, en compagnie de Méphistophélès, il se moque des freins moraux et autres qui entravent la liberté d'oser et de vouloir; comme Hamlet, enfin, il subit l'épreuve du grand doute existentiel d'être ou ne pas être sous la forme : « vivre ou ne pas vivre ».

Mais outre tout ce qu'il a en commun avec ces six archétypes, Faust — du moins comme GOETHE l'a conçu — représente encore un

archétype, un archétype éternel : celui du tenté et de l'éprouvé que nous trouvons dans la Bible : *le Job éternel*. Faust est le Job de l'époque de l'humanisme, c'est-à-dire de l'aube des temps modernes. De même que le Job de la Bible, il est l'enjeu d'un pari proposé par Méphistophélès à Dieu et accepté par lui. Mais l'épreuve et la tentation de Faust diffèrent de celles du Job biblique en ce qu'elles ne se traduisent pas en revers de fortune et en malheurs, mais en réussites et en succès. Méphistophélès avait le pouvoir, accordé d'en haut, de satisfaire tous les désirs de Faust. Et l'épreuve dont il s'agissait revenait à savoir si le monde du relatif et du passager pourrait jamais satisfaire Faust, l'homme issu du Moyen Age, l'homme moderne, si toutes les jouissances d'ici-bas, en détail et globalement, peuvent endormir l'aspiration de l'homme à l'absolu et à l'éternel en le rendant entièrement satisfait et heureux. Job a démontré que la douleur que le monde peut infliger est incapable d'arracher l'âme humaine à Dieu; Faust a démontré que la joie que le monde peut offrir est tout aussi incapable.

Oswald SPENGLER, l'auteur du *Déclin de l'Occident*, appelle l'homme moderne : « l'homme faustien », et il a raison de l'appeler ainsi. Car Faust est en effet l'archétype dominant de l'époque d'après le Moyen Age qui est caractérisée par la croissance énorme de la puissance de l'humanité sur la nature et la facilité de satisfaire ses désirs — y compris ceux des magiciens les plus hardis du passé, comme le vol à travers les airs, la vision et l'audition à grande distance, la voiture sans chevaux, l'évocation des images vivantes et des sons des événements passés ou des événements à grande distance etc. — tout comme si le prince de ce monde avait obtenu tout pouvoir de satisfaire, l'un après l'autre, tous les désirs de l'humanité contemporaine afin de démontrer, à son point de vue, que la puissance et la jouissance du monde d'ici-bas, que le relatif et le passager, peuvent faire oublier à l'homme l'absolu et l'éternel, lui faire oublier Dieu —, et, au point de vue de Dieu, afin de démontrer aux hiérarchies du mal que l'homme est supérieur au relatif et au passager, et qu'aucune puissance ou jouissance ici-bas ne pourra jamais le satisfaire. L'épreuve de notre époque est celle de Faust. C'est l'épreuve des désirs satisfaits.

Le phénomène le plus récent de notre époque, c'est le communisme ou, si vous préférez, l'étatisme social et collectif. Il poursuit franchement le but de satisfaire aussi complètement que possible les besoins et les désirs du plus grand nombre possible de gens habitant la terre. Eh bien, il réussira, disons, en Russie. Chacun y aura un logement bien meublé avec téléphone, radio récepteur, appareil de

télévision, frigidaire, machine à laver... Et quoi d'autre ? Le cinéma, le théâtre, les concerts, le ballet, le sport... Et encore, la science fournira des occasions et des directions nouvelles pour l'activité, l'imagination et... le désir. On visitera la Lune, les planètes... Il y aura des aventures inouïes d'expérience et de connaissance que nous ne pouvons pas encore imaginer, comme par exemple la découverte de l'existence d'autres êtres intelligents, d'autres « humanités » sur les planètes... Et après ? Il n'y a plus de réponse.

Si, il y en a une : elle est donnée par la parabole du fils prodigue. Que valent les appareils de télévision, les machines à laver, les avions à vitesse supersonique, les navires cosmiques, les planètes, les explorations galactiques comparées à l'étreinte d'amour du Père au retour de son fils à la maison paternelle ?

L'épreuve de notre temps est celle du désir satisfait. Cela s'applique non seulement aux communistes, aux capitalistes, aux matérialistes, mais aussi je ne dirai pas aux ésotéristes, mais aux occultistes et aux magistes. Car eux aussi sont placés sous le signe de la même épreuve.

Claude de SAINT-MARTIN, par exemple, avait pris part aux opérations de magie cérémonielle du cercle des disciples de Martines de PASQUALLY. Cette magie s'était avérée pour lui efficace et réelle. Et après s'être convaincu de la réalité et de l'efficacité de la magie cérémonielle, il tourna le dos — en toute connaissance de cause — aux pratiques magiques, et embrassa le mysticisme de Jacob BOEHME, le monde des expériences ineffables, des rapports entre l'âme et Dieu. Il passa donc par l'épreuve. Les phénomènes magiques — les « passes » — ne réussirent pas à l'arrêter dans son mouvement vers l'absolu et l'éternel, tandis que son compagnon et co-disciple d'autrefois, Jean Baptiste WILLERMOZ, bien que spiritualiste et croyant sincère, resta fidèle à la magie cérémonielle et au ritualisme initiatique jusqu'à sa mort.

Éliphas LEVY, l'auteur du *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, fut sans doute le pionnier de la théorie et de la pratique de la magie cérémonielle du XIX^e siècle. C'est lui qui eut le courage — ou l'audace — de présenter la magie au grand jour, à la fois comme chose réelle et comme chose intelligible, et cela après la vogue des Lumières et en pleine ère du matérialisme ! Peut-on lui reprocher un manque de courage ? C'est pourtant ce que fait Madame H. P. BLAVATZKY. Elle affirme qu'il aurait ensuite désavoué son propre enseignement magique et se serait tourné vers le mysticisme chrétien de peur que les autorités ecclésiastiques ne s'en prennent à lui... La vérité est que le magiste intrépide qui évoque à Londres Apollonius de TYANE,

Eliphas LEVY, ayant dépassé les bornes de la magie cérémonielle, se concentra sur la mystique et la gnose de l'Hermétisme chrétien. Il passa par l'épreuve faustienne, tout comme SAINT-MARTIN. C'est pourquoi ce qu'écrit SAINT-MARTIN à Liebisdorf (Lettre CX), sur les raisons de sa conversion de la magie cérémonielle à la mystique, s'applique aussi au cas d'Eliphas LEVY :

« ...Ces initiations par où j'ai passé dans ma première école et que j'ai laissées depuis longtemps pour me livrer à la seule qui soit vraiment selon mon cœur... Je puis vous assurer que j'ai reçu par la voie de l'intérieur des vérités et des joies mille fois au-dessus de ce que j'ai reçu par l'extérieur. Il n'y a plus d'initiation que celle de Dieu et de son Verbe Éternel, qui est en nous... »

Cela s'applique aussi à Paul SÉDIR (Yvon le Loup), qui s'était, aussi, adonné à la magie pratique, utilisant à cet effet pendant deux ans un cabinet qu'il avait loué au rez-de-chaussée du 4, rue de Savoie à Paris (Dr Philippe ENCAUSSE, *Sciences Occultes ou 25 années d'Occultisme Occidental : PAPUS, sa vie, son œuvre*, p. 49) et qui était membre et dignitaire d'au moins 20 fraternités plus ou moins secrètes (par exemple de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, de l'Ordre Martiniste, de l'H.B. of L., de la F.T.L., etc.). Son activité dans ce domaine commença en 1888, mais en janvier 1909, il se retira de ces fraternités et délaissa tous les titres et postes qu'elles lui avaient conférés. Cela surprit ses plus anciens amis.

« Mais il y eut dans sa vie une circonstance extérieure, un événement solennel et décisif qui lui fit toucher du doigt le néant des sciences et des sociétés secrètes et qui le plaça pour toujours dans la seule voie de l'Évangile. » (*Op. cit.* p. 50/59). Il s'agit de sa rencontre avec Maître Philippe de LYON. SÉDIR, lui-même, écrivit, dans une lettre à l'*Écho du Merveilleux*, en mai 1910 :

« ...Pour mon compte, avec quelques compagnons, j'ai fait le tour de tous les ésotérismes et exploré toutes les cryptes avec la plus fervente sincérité, avec le plus vif espoir de réussir. Mais aucune des certitudes enfin saisies ne m'a paru la Certitude.

Des rabbins m'ont communiqué des manuscrits inconnus; des alchimistes m'ont admis dans leur laboratoire; des soufis, des bouddhistes, des taoïstes m'ont emmené

pendant de longues veilles, dans les séjours de leur dieux; un brahmane m'a laissé copier ses tables de mantrams; un yoghi m'a donné les secrets de contemplation. Mais, un soir, après une certaine rencontre, tout ce que ces hommes admirables m'avaient appris est devenu pour moi comme la vapeur légère qui monte au crépuscule de la terre surchauffée. » (Bulletin des Amitiés Spirituelles, avril 1933).

La rencontre décisive mentionnée par SÉDIR, PAPUS la fit, lui aussi. Elle fut non moins décisive pour lui que pour SÉDIR, en ce qui concerne le rapport entre les certitudes et la Certitude, entre les valeurs et la Valeur. Mais — étant médecin et accoutumé à considérer en premier lieu le bien des patients qui mettent leur confiance en lui — il ne délaissa aucune des responsabilités acceptées dans le passé et ne se retira d'aucun groupement dont il avait pris la responsabilité, bien que son cœur fût déjà ailleurs... Ce qu'il y avait de changé en lui, c'était la primauté du spiritualisme chrétien qu'il mettait en relief d'une manière radicale, ce qui lui valut le reproche « d'avoir de la tendresse pour le Catholicisme » de la part de Robert AMBELAIN et d'être traité de l'inévitable épithète de « jésuite » par certains Francs-Maçons. Mais l'évolution de PAPUS, quoiqu'on en dise et qu'elle plaise ou non, n'est autre chose que l'épreuve faustienne couronnée de succès.

Ces exemples, et nous pourrions en citer d'autres, suffisent pour illustrer l'expérience de l'épreuve faustienne et sa nature dans le domaine de l'occultisme. Tout occultiste doit subir cette épreuve. Car ce n'est qu'après l'avoir traversée, c'est-à-dire après avoir connu la magie arbitraire, qu'un occultiste trouve la Magie Divine, la Gnose et la Mystique de l'Hermétisme chrétien. Alors il se transformera d'érudit en sage, de magiste en Mage, de gnostisant en Gnostique et d'amateur de mystère en Mystique. Ainsi soit-il.

L'épreuve faustienne et le prototype humain du Faust sont préfigurés dans l'antiquité par la personnalité — légendaire ou réelle, peu importe — de Cyprien le Mage, qui devint chrétien et qui fut, par la suite, évêque de Nicomédie et, enfin, martyr sous l'empereur Dioclétien. Voici quelques extraits de la version copte de la Confession (la légende de Cyprien comporte trois écrits : Conversion, Confession et Martyre) :

« Ceci est la repentance (metanoia) de Cyprien le Mage qui devint chrétien grâce à la vierge Justine; qui fut,

par la suite, évêque dans la ville de Nicomédie et qui obtint, enfin, la couronne de martyr avec Justine, sous le roi Dioclétien, le 20 Phaopi, en paix. Amen... « Je suis Cyprien, celui qui fut consacré, dès son adolescence, dans le temple d'Apollon et qu'on a instruit dès l'enfance, dans les impostures que le Dragon accomplit. Car n'ayant pas encore atteint l'âge de sept ans, je m'adonnai déjà aux Mystères de Mithra. Et lorsque j'eus quinze ans, je servis Déméter et je marchai devant elle à la procession en portant des torches. Quant à sa fille qu'on appelle « la Vierge », je portai son deuil, vêtu d'habits brillants... J'allai à l'Olympe... qu'on appelle " le mont des dieux ". Je m'initiai aux secrets de l'Image à la façon dont elle parle, façon qui consiste en la succession des bruits, qui se produisent habituellement lors d'une manifestation de démons, lorsqu'ils se révèlent... Et je vis aussi là les chœurs de démons, les uns chantant, les autres, au contraire, dressant des embûches, trompant et provoquant des troubles. Et je vis se dresser devant moi l'escorte de chacun des dieux et des déesses. Je passai 40 jours et 40 nuits en ces lieux, me nourrissant seulement de la sève des arbres, après le coucher du soleil... Lorsque j'atteignis l'âge de 15 ans, je fus instruit par les prêtres, par les 7 prophètes et par la prophétesse du Diable avec lesquels ce dernier s'entretient bouche à bouche. Ce sont eux, en effet, qui procurent du Travail à chacun des démons... Le Diable m'apprit comment la terre est solidement établie sur ses fondements. Il m'apprit la loi de l'Air et de l'Éther. Je visitai la Mer jusqu'au Tartare. Ensuite j'allai à Argos, je célébrai la fête de Héra et là on m'apprit comment on sépare les femmes de leurs époux et comment on jette la haine entre les frères et entre les amis. J'appris l'unité de l'Air et de l'Éther et la façon dont la Terre s'associe à l'Eau, ainsi que, d'autre part, l'Eau à l'Éther. Et je partis aussi pour une ville appelée Thalys (Élide ?) qui est le pays que l'on nomme Lacedémone. J'appris à connaître les mystères d'Hélios et d'Artemis, la loi de la lumière et des ténèbres, des astres, de leurs orbites... Ensuite, j'allai chez le peuple qu'on

appelle Phrygiens. J'appris d'eux à connaître la divination... Et je connus aussi les membres du corps qui font un mouvement convulsif brusque, les nerfs qui se rétractent provoquant des démangeaisons, et d'autres qui s'accrochent l'un à l'autre; je connus l'art de poser un piège pour les paroles, les nombres que l'on obtient par les doigts quand on les jette en avant et aussi les nombres qui s'échappent soudainement des lèvres des hommes. Je créai des choses avec mes paroles et je constatai qu'elles étaient réelles... J'allai encore à Memphis et à Héliopolis... Je visitai leurs souterrains obscurs où les démons de l'air font leurs réunions avec les démons qui demeurent sur la terre; j'appris à connaître comment ils induisent les hommes en tentations... et comment les esprits luttent avec les démons. Et j'appris à connaître combien il y avait d'Archontes des ténèbres et les rapports qu'ils ont avec les âmes et les corps privés de raison jusqu'aux poissons, y compris; et je connus quelle est l'œuvre accomplie par eux (les Archontes); l'un provoquant la fuite d'un homme; un autre agissant sur l'intelligence pour que l'homme se livre à lui; un autre agissant sur sa mémoire; un autre lui inspirant la terreur; un autre procédant par des ruses astucieuses; un autre par surprise; un autre provoquant l'oubli, un autre qui agit sur la foule pour qu'elle se révolte; et beaucoup d'autres phénomènes qui se produisent de la même façon... Je vis les âmes des géants enfermés dans les ténèbres, supportant l'ombre de la terre, qui paraissaient comme quelqu'un qui porte un lourd fardeau. Je vis des dragons entrer en contact avec les démons et je sentis le goût amer du venin sortant de leurs bouches... venin dont se servent les esprits de l'Air pour causer tous ces maux aux hommes... Je vis dans ces lieux l'esprit de mensonge ayant une apparence aux nombreux aspects; l'esprit de luxure à triple face... l'esprit de colère qui est comme une pierre dure... l'esprit de ruse avec un grand nombre de langues aiguës... l'esprit de haine qui est comme un aveugle, avec les yeux placés derrière la tête, fuyant tout le temps la lumière... l'esprit de méchanceté qui se présente

comme un os desséché... Je vis aussi l'apparence de la vaine gloire, de la vertu et de la justice stérile par lesquelles les démons ont trompé les philosophes grecs; elles sont, en effet, toutes impotentes et sans force. Certaines sont comme la poussière, tandis que les autres sont comme les ombres... Les démons qui font agir les idoles, en induisant les philosophes grecs en erreur, sont au nombre de 365. Toutes ces choses, je ne pourrai pas vous les dire une à une, sans écrire de nombreux livres; mais je vais vous en raconter quelques-unes qui suffiront pour rendre apparente l'ardeur de mon impiété. »

« Lorsque j'atteignis l'âge de 30 ans, je quittai l'Égypte pour le pays des Chaldéens, afin d'apprendre comment est l'Éther. Les gens de là-bas disent qu'il est établi au-dessus du Feu; mais les Sages parmi eux prétendent qu'il demeure au-dessus de la lumière... On me dénombre les 365 parties de l'Éther dont chacune possède sa propre nature et entre en contact avec la force des substances matérielles qui sont nos corps... Certaines parmi elles, cependant, n'obéissent pas et gardent une attitude contraire à la Parole de la Lumière. On m'apprit également comment on les a persuadées à participer au dessein des êtres matériels, comment on leur a fait connaître la volonté de la Lumière et comment elles lui obéissent. Et je vis aussi des médiateurs qui se trouvent parmi elles. Je fus surpris par le nombre des esprits des ténèbres qui se trouvent dans l'air... J'appris à connaître les conventions qu'ils élaborèrent entre eux, et je fus très étonné de constater qu'ils s'y soumirent. Il existe dans ce lieu-là une constitution, une bonne volonté, un commandement et un bon sens leur permettant de jouir de la vie en commun... Si vous voulez me croire, je le vis, lui, le Diable, face à face. Je le fis apparaître devant moi par des offrandes. Si vous tenez pour vraie ma parole, je le saluai bouche à bouche. Je lui parlai et il pensa à mon sujet que j'étais un des grands qui étaient devant lui. Il m'appelle "Jeune homme doué qu'il est facile d'instruire" et, aussi, «Petit lambrès digne de ma société»... il dit : «Je t'aiderai par elles (toutes les puissances)» dans ta vie

— car j'étais très considéré par lui... Lorsque j'allais partir, il cria mon nom : «O très zélé Cyprien, sois un homme fort et persévérant en tout ce que tu fais»... Et son apparence était semblable à une fleur de joie (?) et ornée de pierres précieuses; il avait sur la tête une couronne parsemée de ces mêmes pierres dont la lueur se répandait dans tout ce lieu. Et son vêtement rayonnait si fort que l'endroit où il se tenait remuait... » (Le R. P. FESTUGIERE, O. P., La Révélation d'Hermès Trismégiste, Vol. I, appendice II, pages 374-382, Paris, Gabalda, 1950).

Puis commence le récit de la conversion de Cyprien proprement dite. Eh bien, voilà un homme riche en expérience et en connaissance pour lequel, comme le dit SEDIR :

« après une certaine rencontre (avec la vierge chrétienne Justine) tout ce que les sages de la Grèce, de la Phrygie, de l'Égypte et de la Chaldée lui avaient appris est devenu comme la vapeur légère qui monte au crépuscule de la terre surchauffée »

et qui après avoir rencontré le Maître même de la sagesse de ce monde, face à face, renonça à la sagesse de ce monde pour s'adonner à la Sagesse de l'Amour divin qui est folie aux yeux des sages de ce monde...

En d'autres termes, Cyprien, l'évêque et le martyr, mit dans une besace la baguette, la coupe, l'épée et le pentacle magiques de Cyprien le mage, la prit sur l'épaule et se mit en route, sans défense contre les Chiens qui l'attaquent et en bouffon ridicule aux yeux du monde, vers... le martyre qui l'attendait. « Voici le Mat » devaient dire ses co-initiés grecs, phrygiens, égyptiens et chaldéens. « Voici le Fou » disaient les gens instruits et de bon sens de la société de son temps. Car à leurs yeux, Cyprien avait tourné le dos au principe même de la culture et de la civilisation humaines, à l'intellect. A l'intellect dont il avait rencontré face à face le génie qui le régit, ce génie qui l'avait appelé : « Jeune homme doué qu'il est facile d'instruire ». Car l'Esprit de la Science pour la science lui parla bouche à bouche et l'exhorta à être un « homme fort et persévérant en tout ce qu'il fait ».

Or Cyprien s'est avéré être plus fort que la force de la magie arbitraire et plus persévérant que la persévérance requise en vue de la science pour la science : il surpassa la volonté arbitraire elle-même et

se voua à la science supérieure, à la science divine, c'est-à-dire à la science de l'Amour divin. Le pas qu'il a franchi, c'est l'Arcane « Le Mat » du Tarot. Là est son sens et là est sa magie réalisatrice.

L'Arcane « Le Mat » ou « Le Fou » enseigne le savoir-faire qui permet le passage de l'intellectualité, mue par le désir de savoir, à la connaissance supérieure due à l'amour. Il s'agit du passage de la conscience, que la littérature théosophique appelle « le petit manas », à la conscience qu'elle appelle « le grand manas » ou « manas-budhi », ce qui correspond au passage de la conscience du soi à la conscience du soi spirituel (Geistselbst) de la littérature anthroposophique. En d'autres termes, l'Arcane « Le Mat » du Tarot se rapporte à la transformation de la conscience personnelle en conscience cosmique où le moi n'est plus l'auteur de l'acte de la connaissance mais accueille désormais la connaissance en se soumettant à la loi de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté.

Or l'Arcane « Le Mat » peut être compris de deux manières différentes : à la fois comme modèle et comme avertissement. Car il enseigne d'un côté la liberté de la conscience transcendante élevée au-dessus des choses de ce monde et, d'autre part, il présente clairement un avertissement très impressionnant du péril que cette élévation comporte : l'insouciance, l'insuffisance, l'irresponsabilité et le ridicule. En un mot, la folie.

L'Arcane « Le Mat » a en effet ces deux sens. Il enseigne la conscience transcendante et avertit du péril qu'elle comporte. Il traite des deux modes du « sacrificium intellectus », du sacrifice de l'intellect. Car l'intellect peut être sacrifié de deux manières différentes : il peut être *mis au service* de la conscience transcendante comme il peut simplement être *abandonné*. L'hermétisme choisit la première manière du dépassement de l'intellectualité, tandis que maint mystique chrétien ou autre choisit la seconde manière. Que l'on ne confonde pas cependant ces deux attitudes différentes avec l'extatisme mystique pur et simple, d'un côté, et la mystique dite « sobre » c'est-à-dire raisonnable et prudente de l'autre. Saint Jean de la Croix fut ravi à plusieurs reprises en une extase qui allait jusqu'à la lévitation du corps, il fut toutefois l'auteur de livres sur la mystique dont la clarté, la profondeur et la sobriété de la pensée ne sont guère surpassées.

Chez lui, comme il le dit lui-même, l'intellect s'était tu en face de la Présence Divine et fut absorbé par Elle pour la durée du temps déterminée par cette Présence Divine avant de redevenir actif — *plus* actif, en fait qu'auparavant — après qu'il ressortit de la plongée dans la lumière absolue dont la clarté éblouit l'intellect et paraît le

plonger dans les ténèbres. Mais cette plongée dans les ténèbres de la lumière absolue avait un effet profond sur l'intellect : celui-ci en sortait doué de tendances nouvelles, au contact des Arcanes d'en haut. Chaque extase de Saint Jean de la Croix fut donc une *initiation*, c'est-à-dire l'empreinte directe de la vérité absolue divine, non pas dans le domaine de la pensée consciente, mais dans le domaine de la « volonté du penser » qui *produit* les pensées conscientes. Il ne s'agit donc pas de l'antinomie extase-croissance progressive de la conscience. Non, dans le dépassement de l'intellect se présente le choix entre la décision de *remplacer* l'intellect pour tout de bon par le souffle d'en haut et la décision de *placer* l'intellect au service actif de ce souffle, qu'il produise ou non des extases. Ainsi, un derviche tourneur qui recourt à la danse afin d'exclure l'intelligence, ou un moine bouddhiste de la secte Zen qui demeure dans un état d'étourdissement méditatif durant lequel il ne médite rien mais ne fait que demeurer éveillé avec une conscience vide dans l'attente d'une illumination soudaine, ce derviche et ce moine Zen, dis-je, ont fait leur choix : ils se sont décidés, non pas à dépasser la conscience intellectuelle, mais bien à s'en passer.

Il en est autrement dans le cas d'un moine contemplatif chrétien — qui médite, par exemple, la passion du Seigneur et qui veut la comprendre, la sentir et l'approfondir jusqu'à s'identifier à elle — lorsqu'il arrive à l'état où sa pensée et son imagination s'arrêtent devant le comble de lumière. Lui dépasse l'intellect et l'imagination, dont l'activité s'arrête après avoir atteint sa limite. Et son arrêt n'est en réalité qu'apparent ; car de même qu'une roue tournant à grande vitesse paraît immobile, de même l'intellect et l'imagination d'une âme en extase semblent être immobiles à la conscience ordinaire, bien qu'ils soient — ou plutôt, par ce qu'ils sont — suractifs.

Dépassement de l'intellect, c'est donc le rendre suractif, tandis que se passer de l'intellect c'est le réduire à la passivité complète. Voilà les deux manières bien différentes du « sacrificium intellectus », du sacrifice de l'intellect.

Or, je le répète, l'Hermetisme professe le dépassement actif de l'intellect. C'est pourquoi il comprend, non seulement les expériences mystiques, mais aussi la gnose, la magie et la science ésotérique. S'il n'en était pas ainsi, il ne consisterait qu'en exercices ou méthodes pratiques visant aux illuminations dues à la suppression de l'intellectualité. L'histoire toute entière de l'Hermetisme au cours des âges est d'un côté celle de l'inspiration continue de siècle en siècle et de l'autre côté, celle de la réaction active de l'intelligence humaine de siècle en siècle.

Le XXI^e Arcane du Tarot est donc celui de la méthode que l'Hermétisme utilise pour sacrifier l'intellect à la spiritualité, de manière à ce qu'il croisse et se développe, au lieu de s'affaiblir et de s'atrophier. C'est l'arcane de la « conjunctio oppositorum », du mariage des opposés, à savoir de l'intellectualité discursive et de la spiritualité illuminatrice, ou, en d'autres termes, de l'œuvre alchimique de l'union de la sagesse humaine, qui est folie aux yeux de Dieu, avec la sagesse divine, qui est folie aux yeux des hommes, de telle manière qu'il n'en résulte pas une double folie, mais une seule sagesse qui comprend aussi bien ce qui est en haut que ce qui est en bas.

Examinons d'abord, pour mieux comprendre de quoi il s'agit, les péripéties qui interviennent dans le rapport entre l'intellectualité et la spiritualité, entre la connaissance et la révélation, sur le plan historique.

Lorsque Saint Paul écrit :

« Les Juifs demandent des miracles (semeia) et les Grecs cherchent la sagesse (sophia) : nous, nous prêchons le Christ crucifié : scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais puissance (dynamis) de Dieu et sagesse (sophia) de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs. » (I Corinthiens, 22-25),

il constate avec précision l'état des choses dans le rapport entre l'intellectualité païenne et la spiritualité prophétique juive de son temps. Car les aspirations des meilleurs des païens — des « philosophes » — convergeaient toutes sur le Logos du Cosmos, c'est-à-dire sur la rationalité du monde, tandis que les dirigeants spirituels des Juifs vivaient dans l'attente — et de l'attente — du Miracle transformateur du monde : la manifestation de la puissance du Roi céleste par son Oint, roi terrestre. Les premiers voulaient comprendre le monde tandis que les autres attendaient sa transformation magique miraculeuse. Or la prédication du Christ crucifié se heurtait à l'idée fondamentale des philosophes que le monde entier est l'incarnation du Logos, ainsi qu'à la thèse fondamentale du prophétisme juif que le Roi céleste siège au-dessus du monde et n'intervient dans les événements du monde qu'en émettant de son Trône surmondain des éclairs de sa puissance, par les prophètes, par les thaumaturges et par le Messie.

Le Christ crucifié ne satisfaisait donc ni ceux qui désiraient comprendre le monde, n'étant qu'un phénomène particulier entre d'autres phénomènes du monde, ni ceux qui attendaient la manifestation magique transformatrice de la puissance de Dieu, la mort sur la croix étant l'échec et non pas le triomphe de la puissance divine. Scandale

donc pour les Juifs et folie pour les Grecs. Mais Saint Paul ne désespère pas : le Christ crucifié, dit-il, révèle la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, c'est-à-dire que la Croix du Christ ne peut être comprise que par la croix de la révélation (miracle) et de la sagesse (logos immanent). Saint Paul donne donc à l'humanité un problème à résoudre — ou plutôt une tâche à accomplir —. Et dès lors, l'histoire spirituelle de l'humanité est constituée par les étapes franchies dans l'accomplissement de la tâche de l'union de la révélation et de la connaissance, de la sagesse divine et de la sagesse humaine. Ces étapes, les voici :

D'abord, c'est l'opposition pure et simple, telle que la constate Saint Paul :

« Si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage. Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu. » (I, Corinthiens III, 18-19).

Ensuite, cette opposition deviendra parallélisme admis et toléré, une sorte de « coexistence pacifique » des domaines spirituel et intellectuel. L'énoncé de l'Évangile : Les enfants de ce siècle (tou aïnos toutou) sont plus prudents (phronimōteroi) à l'égard de leur génération (eis tēn genean tēn heauton) que les enfants de la lumière (huoi tou phōtos) (Luc XVI, 8), formule admirablement l'idée fondamentale sous-jacente au parallélisme de la spiritualité et de l'intellectualité. Ce parallélisme se manifestera historiquement dans la dualité, admise et tolérée, de la « philosophie » et de la « théologie ».

Plus tard, le parallélisme sera graduellement remplacé par la coopération entre la spiritualité et l'intellectualité. La « sagesse des Grecs » — la pensée de Platon et celle d'Aristote surtout — qui ne voyait du temps de Saint Paul qu'une « folie dans la prédication du Christ crucifié » deviendra une alliée de la révélation. D'abord les pères grecs (Clément d'ALEXANDRIE et ORIGÈNE surtout), puis Saint AUGUSTIN n'hésitèrent pas à recourir à la pensée platonicienne, viendront ensuite Saint Albert le GRAND et Saint Thomas d'AQUIN qui ouvrirent le chemin à la pensée aristotélicienne dans le domaine des vérités révélées.

C'est surtout aux Dominicains que l'histoire spirituelle de l'humanité doit le rapprochement graduel de la spiritualité et de l'intellectualité, une étape appelée « la scolastique ». La scolastique signifia un grand effort humain maintenu au cours des siècles, tendant à une coopération aussi complète que possible entre la spiritualité et l'intellectualité.

Tout en s'efforçant de rendre la révélation intelligible, c'est-à-dire de la comprendre par l'intelligence, la scolastique ne se servait de l'intelligence que comme instrument pour étayer la révélation au moyen de la pensée argumentative ou philosophique. La thèse fondamentale de la scolastique était que la philosophie est la servante de la théologie (*philosophia ancilla theologiae*). L'intelligence y coopérait mais ne jouait qu'un rôle subordonné. La scolastique n'a donc pas réussi à mener à son terme l'œuvre alchimique de la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité — l'œuvre du « mariage du Soleil et de la Lune » — dont résulte un *troisième principe*, appelé en alchimie « la pierre philosophale ».

La « pierre philosophale » de l'alchimie spirituelle est décrite dans la Table d'Émeraude d'Hermès Trimégiste de la manière suivante :

« Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a portée dans son ventre, la terre est sa nourrice; le père de tout, le Théème de tout le monde est ici; sa force est entière si elle est convertie en terre. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel et derechef, il descend en terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. »

Ce qui veut dire que les procédés de l'induction (qui monte de la terre au ciel) et de la déduction (qui descend en terre), de la prière (qui monte de la terre au ciel) et de la révélation (qui descend en terre) de l'effort humain et de l'action de la grâce d'en haut, s'unissent pour devenir un cercle entier qui se resserre et se concentre jusqu'à devenir un point où la montée et la descente sont simultanées et coïncident. Et ce point-là, c'est la « pierre philosophale » ou principe de l'identité de l'humain et du divin, de l'humanisme et du prophétisme, de l'intelligence et de la révélation, de l'intellectualité et de la spiritualité. Il est, en d'autres termes encore, la solution au problème posé par Saint Paul, ou plutôt l'accomplissement de la tâche donnée par lui, lorsqu'il parla de la croix qui est folie pour les Grecs et scandale pour les Juifs, mais qui est puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs (*I Cor. I, 22-25*).

Or la mission historique de l'Hermétisme est de faire progresser l'œuvre alchimique en train de se faire, le grand œuvre de la « pierre philosophale » ou de l'union de la spiritualité et de l'intellectualité. L'Hermétisme a pour vocation d'être la crête de la vague de l'effort humain contemporain qui aspire à la fusion de la spiritualité et de

l'intellectualité. Cet effort et cette aspiration-là sont plus larges que le groupe d'hermétistes proprement dits, dispersé dans le monde. Il y a probablement beaucoup de personnes qui ne sont pas des hermétistes avérés et qui sont engagés dans l'effort visant à la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité. Ni Vladimir SOLOVIEFF, ni Nicolas BERDIAIEFF, ni Pierre Teilhard de CHARDIN, ni Carl Gustav JUNG, par exemple, ne se sont déclarés hermétistes, alors qu'ils ont tant contribué au progrès de l'œuvre dont il s'agit. L'existentialisme chrétien (BERDIAIEFF), la gnose chrétienne (SOLOVIEFF), l'évolutionnisme chrétien (Teilhard de CHARDIN), la psychologie de la révélation (JUNG), sont en effet autant de contributions inestimables apportées à la cause de l'union de la spiritualité et de l'intellectualité. Bien qu'ils n'aient pas fait profession d'Hermétisme, ils servaient sa cause et s'inspiraient des mêmes sources. L'Hermétisme a donc beaucoup d'alliés et de collaborateurs par delà ses adhérents. L'Esprit souffle où il veut, mais la tâche de la Tradition hermétique est de maintenir — sans prétendre au monopole, que Dieu l'en garde ! — l'ancien idéal du « Théème de tout le monde qui monte de la terre au ciel et derechef descend en terre et reçoit la force des choses supérieures et inférieures ». Sa tâche est d'être le *gardien* du grand œuvre spirituel.

Etre gardien signifie deux choses : d'abord l'étude et l'application pratique de l'héritage du passé, puis l'effort créateur continu tendant à l'avancement de l'œuvre. Car la tradition ne vit que lorsqu'elle s'approfondit, s'élève et s'étend. La conservation seule ne suffit point : seul le cadavre se prête à une conservation sous forme de momification.

Le grand œuvre spirituel, toujours du point de vue historique, s'opère sous l'action simultanée provenant de deux sources opposées : d'en haut et d'en bas, c'est-à-dire sous l'action de la révélation continue et de l'effort de la conscience humaine. En d'autres termes, il est le produit de la collaboration de la révélation et de l'humanisme, ou des Avatars et des Bouddhas, pour le dire selon les termes de la tradition spirituelle indo-thibétaine. Cette tradition attend aussi bien une nouvelle vague de révélation, dont le point culminant sera Kalki — *Avatar* —, que la manifestation d'un nouveau Bouddha — du Maitreya Bouddha —. En même temps, l'Islam ésotérique (bâtin) — le shiïisme et le soufisme — attend la parousie du Douzième Imâm « qui à la fin de notre Aïôn, apportera la pleine révélation de l'ésotérique de toutes les Révélations divines » (Henri CORBIN, *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, 1964, page 21) et les Juifs croyants attendent la venue du Messie, sans parler de l'attente de la seconde venue du Christ.

Il y a donc un climat d'attente dans le monde, d'une attente soutenue, méditée et intensifiée au cours des siècles. Si elle n'était nourrie et dirigée d'en haut, cette énergie d'attente humaine serait depuis longtemps épuisée. Mais elle ne s'épuise pas; bien au contraire, elle croît. C'est parce qu'elle vise à une réalité, et non pas à une illusion. Et cette réalisation-là est l'accomplissement historique du grand œuvre de l'union de la spiritualité et de l'intellectualité, de la révélation et de l'humanisme, à l'échelle de l'humanité entière.

A l'échelle de l'histoire de l'humanité entière, cette œuvre se présente comme suit :

Nous venons de mentionner les notions orientales d'Avatars et d'Imams, d'un côté, et celle de Bouddhas, de l'autre côté. Les Avatars et les Imams représentent des personnalités qui sont des points culminants de la révélation d'en haut, tandis que les Bouddhas (le Gautama Bouddha n'était qu'un maillon de la série des Bouddhas) représentent les points culminants de certaines époques de l'histoire humaine, non de la révélation d'en haut, mais bien de l'éveil de la conscience humaine, le mot « bouddha » signifiant « l'éveillé », tandis que celui de « avatâra » signifie « descente » : « c'est la descente du Divin au-dessous de la ligne qui sépare le divin du monde humain ou de la condition humaine » (*La Bhagavad-Gîtâ*, commenté par Sri AUROBINDO, p. 120, édition Albin Michel, Paris). Si donc les Avatars sont des « descentes » du Divin, les Bouddhas sont des montées de l'humain. Ils sont des points culminants des étapes de l'humanisme en voie d'évolution. La différence entre les « révélés » (les Avatars et les Imams) et les « éveillés » (les Bouddhas) est analogue à celle qui existe entre les « saints » et les « justes » dans le monde judéo-chrétien. Ici, les saints correspondent aux Avatars en ce qu'ils représentent la révélation de la grâce divine par eux et en eux, et les justes correspondent aux Bouddhas en ce qu'ils mettent en évidence les fruits de l'effort humain.

Ainsi Job n'est pas un saint, mais un juste, un de ces justes qui « maintiennent le monde » par leurs mérites. Les justes démontrent ce que vaut la nature humaine lorsque son essence même s'éveille et se révèle. Les justes sont de véritables humanistes, des fleurs de l'humanisme pur. Ils rendent témoignage du fait que l'essence de la nature humaine est à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'est ce témoignage rendu par Job et c'est aussi le témoignage rendu par Socrate. Immanuel KANT, en déclarant hautement que quel que soit l'état de délaissement de l'âme humaine par rapport à la grâce illuminatrice et à la révélation d'en haut, celle-ci porte en elle même

l'impératif catégorique, la loi morale immanente (appelée par les Sages de l'Inde « dharma ») qui la fait agir et penser comme si elle était éternelle, immortelle et aspirant à la perfection infinie..., rend témoignage de la noblesse de la nature humaine; tel est son apport, quelles que soient ses limites ou ses erreurs, à la foi en l'homme. Car de même qu'il y a deux amours — l'amour de Dieu et l'amour du prochain — qui sont inséparables, de même il y a deux sortes de foi — la foi en Dieu et la foi en l'homme — qui sont aussi inséparables. Or les saints et les martyrs rendent témoignage de Dieu et les justes témoignent de l'homme comme étant l'image et la ressemblance de Dieu. Les uns rétablissent et renforcent la foi en Dieu et les autres rétablissent et renforcent la foi en l'homme. Et c'est la foi en Jésus-Christ, en l'Homme-Dieu, qui unit la foi en Dieu et celle en l'homme, de même que l'amour de Jésus-Christ unit l'amour de Dieu et l'amour du prochain. En Jésus-Christ nous avons l'union parfaite de la Révélation divine et de l'humanisme le plus pur. Ce qui veut dire qu'en Jésus-Christ se résument, non seulement tous les avatars, mais aussi tous les bouddhas du passé et de l'avenir, lui étant le Logos fait chair, et son humanité ayant réalisé le réveil le plus complet de tout ce qui est d'essence divine en elle. Car Jésus-Christ est la révélation que Dieu est amour et il est le témoignage de ce fait que l'essence de la nature humaine est amour. Et peut-on concevoir, peut-on imaginer quelque chose qui soit à la fois plus divin et plus humain que l'amour ? C'est pourquoi tous les avatars, y compris tous les prophètes et tous les imams, et tous les bouddhas, y compris tous les sages, tous les initiés et tous les bodhisattvas, n'étaient, ne sont et ne seront, que des degrés et des aspects de la révélation divine et du réveil humain réalisé en Jésus-Christ.

Cette vérité, évidente pour toute personne dont la tête et le cœur sont unis dans la pensée, c'est-à-dire qui se sert de la *logique morale*, est cependant très difficile à comprendre et à accepter pour des esprits qui usent de la *logique formelle* dans le domaine de l'histoire de l'humanité ou dans le domaine philosophique.

Ainsi Shri AUROBINDO, commentant les passages de la Bhagavad-Gîtâ relatifs à la doctrine des avatars (IV, 5-8), où il est écrit :

« Nombreuses sont Mes vies passées et les tiennes aussi, ô Arjouna... Bien que Je sois le non-né, bien que Je sois impérissable dans Mon existence propre, bien que Je sois le Seigneur de toutes les existences, cependant Je repose sur Ma propre nature, et Je prends naissance

par Ma propre Mâyâ. Chaque fois que le dharma s'efface et que monte l'injustice, alors Je prends naissance. Pour la libération des bons, pour la destruction de ceux qui font le mal, pour mettre sur le trône la Justice. Je prends naissance d'âge en âge... »

Commente ainsi ce passage :

« Il vient, l'Avatar, manifestation de la nature divine en la nature humaine, apocalypse de sa qualité de Christ, de Krishna, de Bouddha, afin que la nature humaine, modelant son principe, sa pensée, sa sensibilité, son action, son être sur les lignes de cette nature de Christ, de Krishna, de Bouddha, puisse se transfigurer en le Divin. La loi, le dharma qu'établit l'Incarnation, est donnée principalement à cet effet : le Christ, Krishna, Bouddha, chacun d'eux se tient au centre, arche d'entrée, et se fait lui-même la voie que doivent suivre les hommes. C'est pourquoi chacun des Avatars présente aux hommes son propre exemple et se déclare la voie et la porte; il déclare également l'identité de son être humain avec l'être divin, il déclare que le Fils de l'Homme et le Père qui est aux cieux et de qui il est issu, sont un; que Krishna, en Son corps humain... et le Seigneur surpême et l'Ami de toutes les créatures, ne sont que deux révélations du même Purushottama divin, ici révélé sous la forme humaine, là dans son être propre. » (Œuvres complètes de Shri AUROBINDO (I), La Bhagavad-Gîtâ, page 122, Paris, Éditions Albin Michel).

Rien n'est plus clair et plus convaincant ! Les Avatars sont donc des incarnations périodiques du Divin; ils s'incarnent périodiquement en vue de rétablir la loi, tout comme les prophètes qui surgissent dans le même but; ils sont chaque fois des portes et des voies, des Fils de Dieu et des Fils de l'Homme qui sont un avec leur Père qui est aux Cieux. Et Shri AUROBINDO de conclure :

« Sous quelle forme vient l'Avatar, sous quel nom, sous quel aspect du Divin, il n'importe pas essentiellement; car en toutes manières, variant selon leur nature, les hommes suivent le chemin à eux assigné par le Divin qui, à la fin, les mènera à lui, et cet aspect

de Lui qui convient à leur nature est celui-là même qu'ils peuvent le mieux suivre quand Il vient pour les conduire; de quelque manière que les hommes acceptent, aiment Dieu, et en Lui se réjouissent, de cette manière même Dieu accepte, aime l'homme et se réjouit en lui. » (Op. cit., pages 125, 126).

Tout cela, dit-on, relève de la pure raison, de l'œcuménisme le plus résolu et de la tolérance universelle ! Mais cette tolérance, cet œcuménisme et cette rationalité de la doctrine des avatars, telle que la professe Shri AUROBINDO, n'est-elle pas, en principe, identique à la rationalité, l'œcuménisme et la tolérance manifestés par les dirigeants de l'empire romain qui concurent l'idée du temple dédié à tous les dieux, du Panthéon ? Le Panthéon où une place honorable était réservée à Jésus-Christ, à côté de Jupiter, d'Osiris, de Mithra, de Dionysos ? Car tous les dieux ont cela en commun qu'ils sont immortels et supérieurs aux hommes. Et le Christ, n'est-il pas immortel, puisqu'il ressuscita d'entre les morts, et n'est-il pas supérieur aux hommes comme le prouvent ses miracles ? Il appartient donc à la catégorie des dieux et a le droit d'être admis au même titre qu'eux au Panthéon.

Les avatars de Vishnu dans l'Hindouisme sont théoriquement dix (p.e. Matsyāvatāra, Varāhāvatāra, Narasimhāvatāra, Vāmanāvatāra), mais Rāma et Krishna en sont les plus populaires et les plus célébrés. Quant à Kalkin, l'avatar à venir, Kalki-Purāna en parle comme de l'avatar qui marquera la fin de l'âge de fer et qui revêtira la forme d'un géant à la tête de cheval, symbole qui fait appel à notre faculté d'approfondissement méditatif. Shri AUROBINDO ne mentionne — et cela à maintes reprises — que le Christ, Krishna et Bouddha.

Cependant Bouddha (que l'Hindouisme, il est vrai, a inclus dans son panthéon, de même que l'Islam voit en Jésus-Christ un des prophètes dont le dernier fut Mohammed) ne correspond d'aucune manière à la caractéristique fondamentale des Avatars telle qu'elle est donnée par Shri AUROBINDO, à savoir :

« Chacun des Avatars présente aux hommes son propre exemple et se déclare la voie et la porte; il déclare également l'identité de son être humain avec l'être divin... que le Fils de l'Homme et le Père qui est aux cieux et de qui il est issu, sont un. »

Il est un fait incontestable que le Sakyamūni, le Bouddha historique, n'a jamais déclaré l'identité de son être humain avec l'être

divin, encore moins a-t-il déclaré être un avec le Père qui est aux cieux et dont il est issu. La Dighanikāyā, la longue collection des discours de Bouddha en Pāli, le contredit à chaque page et emploie une multitude d'arguments et de faits à seule fin de persuader le lecteur (ou auditeur des discours du Bouddha) que Bouddha était l'homme éveillé, c'est-à-dire qu'il devint complètement conscient de l'expérience commune et ordinaire sur terre — celle de la naissance, de la maladie, de la vieillesse et de la mort — et en tira les conclusions pratiques et morales, résumées dans son chemin de huit chaînons. Le point mis en relief par la Dighanikāyā est que ce n'est pas l'expérience extraordinaire d'une révélation mystique ou gnostique qui fit du prince de Kapilavastu un Bouddha, mais bien qu'il s'éveilla à une compréhension nouvelle de l'expérience ordinaire humaine, de la condition humaine comme telle. C'est l'homme — et non pas un messenger du ciel — qui s'éveilla du sommeil de l'acceptation passive, de l'habitude, de l'influence stupéfiante des désirs passagers et de la force hypnotique de l'ensemble des conventions humaines.

L'enseignement du Bouddha est celui d'un esprit humain qui s'est rendu compte, dans un état de lucidité complète, de la condition humaine en général et des conséquences pratiques et morales qui en résultent. Telle est l'analyse faite cinq siècles avant Jésus-Christ et située en dehors de la tradition prophétique iranienne et juive. L'enseignement du Bouddha relève de l'humanisme pur et simple et n'a rien à voir avec une révélation d'en haut du côté des prophètes et des avatars.

Il faut donc éliminer Bouddha des trois Avatars mentionnés par Shri AUROBINDO : « Le Christ, Krishna et Bouddha ».

En ce qui concerne Jésus-Christ, il n'est pas venu seulement « pour la libération des bons, pour la destruction de ceux qui font le mal, pour mettre sur le trône la Justice » (*Bhagavad-Gītā*, IV, 8) mais surtout pour vaincre le mal et la mort, pour faire régner l'Amour.

Jésus-Christ n'est pas seulement une naissance divine, il est aussi — et surtout — la mort divine, c'est-à-dire la résurrection : ce qui n'est le cas d'aucun Avatar passé ou à venir. L'œuvre de Jésus-Christ diffère de celle des Avatars en ce qu'elle signifie le sacrifice expiatoire pour l'humanité déchue, ce qui veut dire que l'humanité qui, avant Jésus-Christ, n'avait de choix qu'entre la renonciation au monde de la naissance et de la mort et son affirmation, est mise en état, dès le mystère du Calvaire, de le transformer, l'idéal chrétien étant « la nouvelle terre et le nouveau ciel » (*Apocalypse XXI, 1*), tandis que la mission des Avatars est « la libération des bons » de ce monde

déchu, sans aucune tentative pour le transformer. Dans l'œuvre de Jésus-Christ, il y va du salut universel, et non seulement de la libération des bons; il s'agit de l'œuvre de Magie et d'Alchimie divines de la transformation du monde déchue. L'œuvre de Jésus-Christ est l'opération magique divine de l'amour visant au salut universel par la transformation de l'humanité et de la nature.

Outre Bouddha, il faut donc éliminer Jésus-Christ de la liste abrégée des Avatars donnée par Shri AUROBINDO. Il ne reste que Krishna qui est, outre Rama, l'avatar par excellence de l'hindouisme.

Il faut cependant rendre justice à Shri AUROBINDO : il a une notion de Jésus-Christ infiniment plus élevée et plus proche de la vérité que celle des théologiens soi-disant chrétiens de l'école protestante, dite libérale, qui regardent Jésus-Christ comme un simple charpentier de Nazareth qui enseignait et vivait l'idéal moral de l'amour du prochain et de Dieu. Tout muezzin du Caire ou de Bagdad a de même une notion plus juste de Jésus-Christ que ces théologiens-là, puisqu'il le considère comme un prophète inspiré de Dieu. Quant à Shri AUROBINDO, il regarde Jésus-Christ comme une incarnation divine et fait comprendre, en plaçant toujours Jésus-Christ en tête des autres Avatars (« le Christ, Krishna, Bouddha ») qu'il le considère, lui personnellement, comme un luminaire de première magnitude au ciel des Avatars divins !

Mais revenons maintenant à l'Arcane de l'œuvre alchimique de la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité, du point de vue historique.

Après Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui fut l'unité complète, non seulement de la spiritualité et de l'intellectualité, mais encore de la volonté divine et de la volonté humaine, et même de l'essence divine et de l'essence humaine, l'œuvre de la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité ne peut être rien d'autre que la germination ou de la graine christique dans la conscience et dans la nature humaines. En d'autres termes, il s'agira du progrès de la christianisation de l'humanité, non seulement dans le sens de l'accroissement du nombre des baptisés, mais surtout dans le sens de la transformation qualitative de la conscience et de la nature humaines. Celle-ci s'opère conformément à la loi : aspiration et langueur générale — point culminant de la réussite dans une individualité — diffusion générale échelonnée sur un certain nombre de générations; autrement dit, le climat de l'attente générale aboutit à la réalisation particulière, qui devient ensuite générale. C'est pourquoi les bouddhistes attendent la venue de Maitreya Bouddha et les hindouistes celle de Kalki-Avatar. La manifestation du

nouveau Bouddha et du nouvel Avatar fera faire un pas en avant à l'évolution spirituelle de l'humanité, et ce pas ne sera rien d'autre que la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité.

Cette attente ne s'est pas limitée à l'Orient : les théosophes s'étaient lancés dans un mouvement d'envergure nationale visant à la préparation des esprits à la venue — supposée prochaine — du maître nouveau. Ils fondèrent à cette fin l'ordre de l'Étoile de l'Orient (Order of the Star of the East) qui comptait 250 000 membres environ, qui organisait des congrès et des conférences, et qui publia des centaines de livres et de brochures. Tout en répandant l'idée de la venue imminente du nouveau maître de l'humanité, l'ordre de l'Étoile de l'Orient s'était, hélas, fixé sur une personne particulière, choisie, non par le Ciel, mais par les dirigeants de la Société Théosophique qui la célébrèrent à l'avance, ce qui déplut en fin de compte à cette personne, laquelle congédia l'Ordre.

Plus discrètement et sans mettre en vedette une personne particulière, le docteur Rudolf STEINER, fondateur de la Société Anthroposophique, prédit la manifestation — dans la première moitié du vingtième siècle — non pas du nouveau Bouddha Maitreya ou du nouvel Avatar Kalkin, mais du bodhisattva, c'est-à-dire de l'individualité en train de devenir le Bouddha à venir. Il espérait que la Société Anthroposophique serait son champ d'activité. Nouvel échec ! Cette fois, l'échec n'était dû ni à l'erreur à l'égard de l'individualité à attendre ni même à l'égard de l'époque de son activité, mais bien à la surestimation de la Société Anthroposophique par son fondateur. Ainsi il n'en fut rien.

Quoi qu'il en soit, l'idée de l'attente de la venue du nouveau Bouddha et du nouvel Avatar est aujourd'hui toujours vivante, en Occident comme en Orient. Les théosophes ont beaucoup embrouillé cette idée, mais il y aussi des esprits qui voient très clair, Rudolph STEINER par exemple.

Dans une ligne analogue à la sienne, nous pouvons dire ceci : ce qui est visé étant l'œuvre de la fusion de la révélation et de la connaissance, de la spiritualité et de l'intellectualité, il s'agit donc de la fusion du principe de l'Avatar avec celui de Bouddha. En d'autres termes, Kalki-Avatar, qu'attendent les hindouistes et Maitreya Bouddha, qu'attendent les bouddhistes, se manifesteront *en une seule personnalité*. Sur le plan historique, Maitreya Bouddha et Kalki-Avatar seront un.

L'Avatar « au corps géant et à la tête de cheval » et le Bouddha « qui apportera le bien » ne seront qu'une seule et même personne. Celle-ci sera l'union complète de l'humanisme le plus élevé — le principe des bouddhas — et de la révélation la plus haute, — le principe des

avatars —, de sorte qu'aussi bien le monde spirituel que le monde humain parleront et agiront par elle. En d'autres termes, Bouddha-Avatar à venir *ne parlera pas seulement du bien, il parlera le bien*; il n'enseignera pas seulement le chemin du salut, il fera avancer le long de ce chemin; il ne sera pas seulement un témoin du monde spirituel et divin, mais il fera des hommes des témoins authentiques de ce monde; il n'expliquera pas seulement le sens profond de la Révélation, mais il fera parvenir les hommes à l'expérience illuminatrice de la Révélation, de sorte que ce ne sera pas lui qui gagnera en autorité, mais Celui « qui est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde », Jésus-Christ, le Verbe fait chair, qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. La mission du Bouddha-Avatar à venir ne sera donc pas de fonder une religion nouvelle, mais de faire parvenir les hommes à l'expérience de la source de toute révélation, la seule jamais reçue d'en haut par l'humanité, la source aussi de toute vérité essentielle jamais conçue par elle. Il ne visera pas la nouveauté, mais la certitude consciente de la vérité éternelle.

Le Bouddha-Avatar Maitreya-Kalkin représentera la fusion de la *prière* et de la *méditation*, ces deux formes d'activité spirituelle étant les forces motrices de la Religion et de l'Humanisme spirituels. L'incompatibilité apparente de l'état de conscience représenté par les statues du maître de la méditation Gautama Bouddha, plongé dans la méditation dans la posture d'asana, et de celui de Saint François d'ASSISE recevant les stigmates agenouillé, cette incompatibilité apparente, dis-je, sera surmontée par le Bouddha-Avatar à venir et le feu de la prière s'unira à l'eau limpide de la paix de la méditation; le mariage alchimique du Soleil et de la Lune, du feu et de l'eau, aura lieu en lui.

L'union des principes de la prière et de la méditation que représentera le Bouddha-Avatar futur ne sera que le couronnement d'une longue série d'efforts visant à cette fin au cours des siècles et le résultat d'une longue préparation au cours de l'histoire spirituelle de l'humanité. Car non seulement la prière s'est introduite dans les écoles strictement méditatives du Bouddhisme indo-thibétain de la Mahayāna — sous la forme du Lamaïsme — et de l'Hindouisme sous la forme du Bhakti-Yoga, mais la méditation s'est introduite en Occident comme aide et complément de la vie de prière dans la pratique spirituelle des grands ordres religieux. Saint Bonaventure, par exemple, l'a introduite dans l'ordre Franciscain, Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix dans l'Ordre des Carmélites, et Saint Ignace de Loyola était un maître, non seulement dans la prière, mais encore

dans la méditation. On pourrait dire que ce dernier préfigure en grande partie la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité, de la prière et de la méditation, ce qui est la mission du Bouddha-Avatar futur. La *calme chaleur* de la certitude complète due à la coopération de l'effort humain et de la révélation d'en haut que possédait Saint Ignace et que ses disciples puisaient dans les *Exercices Spirituels* — où méditation et prière sont unies — en font une préfiguration impressionnante du Bouddha-Avatar à venir.

Je sais bien que Saint Ignace ne jouit ni d'une admiration sans réserve ni d'un courant de sympathie chez les protestants, et guère plus chez les catholiques. Tout au plus avait-il gagné le respect froid des intellectuels les plus avisés des deux confessions. Mais ce ne sera pas la popularité et les acclamations qui caractériseront l'œuvre du Bouddha-Avatar à venir, ce sera la fusion de la spiritualité et de l'intellectualité, que cela plaise ou non. Et il y aura plus d'opposition que d'estime, car les partisans de la foi pure, comme ceux du savoir pur, ne tarderont pas à objecter qu'il s'agit de l'effacement dangereux de la ligne de démarcation entre la foi et la science. La controverse autour de l'œuvre de Pierre Teilhard de CHARDIN en est un exemple.

Chez Saint Ignace de Loyola, ce n'est pas seulement l'effort héroïque en vue d'unir la spiritualité et l'intellectualité qui nous intéresse — nous qui sommes en train de méditer l'Arcane « Le Mat » du Tarot —, mais encore et surtout le fait qu'il a commencé comme un Fou d'Esprit et qu'il a abouti à la sagesse de l'équilibre parfait entre le monde des révélations mystiques et le monde des tâches et des actions humaines. Il a appris, et vécu devant tout le monde, la leçon du XXI^e Arcane du Tarot.

En effet, n'agissait-il pas en Fou d'Esprit (en Mat de notre Arcane) lorsque « mettant toute sa confiance, tout son espoir et toute son assurance en Dieu seul, il laissa sur un banc près du lieu de l'embarquement à Barcelone les cinq ou six pièces d'argent obtenues en mendiant » avant de s'embarquer à bord d'un navire à destination de l'Italie ? (*Monumenta Historica Societatis Jesu, Scripta de Sancto Ignacio, vol. II*). Et comparez Saint Ignace au temps de son pèlerinage en Terre Sainte, avec Saint Ignace à Rome, à la tête de l'Ordre, dirigeant les activités très différentes, de soixante, puis de quatre cents et enfin de trois mille fils spirituels ! Et le pas qu'il a franchi — bien que de direction contraire à celui que franchit Cyprien — est encore la mise en pratique de l'Arcane « Le Mat » du Tarot. Car cet Arcane est celui de la quasi « hygiène » de l'expérience de l'homme placé en intermédiaire entre deux mondes, le monde divin et le monde

humain. Il est l'Arcane du franchissement du seuil de ces deux mondes dans deux directions — d'en bas en haut (tel fut le cas de Cyprien) et du retour (tel fut, en outre, le cas de Saint Ignace). Il est donc l'Arcane où l'on voit la folie, la schizophrénie, la double conscience désaccordée, se transformer en sagesse.

Nous avons parlé du Bouddha-Avatar à venir, parce qu'il servira de guide pour transformer la folie schizophrénique potentielle en la sagesse de l'accord des deux mondes et de leurs expériences. Il sera l'exemple et le modèle vivant de la réalisation de l'Arcane qui nous occupe. C'est pourquoi il est représenté, en tant que Bouddha, dans l'art canonique bouddhiste, non pas dans la posture de méditation avec les jambes croisées, mais assis à l'europpéenne, cette posture symbolisant la synthèse du principe de la prière et de celui de la méditation. Et c'est pourquoi encore il est imaginé, en tant qu'Avatar, dans la « mythologie » indienne, comme un géant à tête de cheval, c'est-à-dire comme un être à la volonté humaine de géant et, en même temps, à l'intellectualité entièrement mise au service de la révélation d'en haut, le cheval étant le serviteur obéissant du cavalier. Il représentera donc la mesure prodigieuse des trois activités de la volonté humaine : chercher, frapper à la porte et demander, conformément aux paroles du Maître de tous les maîtres : cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira ; demandez et l'on vous donnera ; dans le même temps, il ne mettra pas en avant des opinions personnelles ou des hypothèses vraisemblables, car son intellectualité — sa « tête de cheval » — ne sera mue que par la révélation d'en haut. Comme le cheval, elle sera dirigée par le cavalier. Rien d'arbitraire n'en proviendra.

Voilà ce qu'est l'Arcane en œuvre sur le plan historique. En ce qui concerne son application dans le domaine de la vie intérieure de l'individu, elle est analogue à l'œuvre de l'alchimie spirituelle qui s'opère sur le plan historique. L'âme individuelle commence d'abord par vivre l'expérience de la séparation et de l'opposition des éléments spirituel et intellectuel, puis elle s'avance vers le parallélisme, ou se résigne à une sorte de « coexistence pacifique » de ces deux éléments. Ensuite elle parvient à la coopération — qui s'avérera fructueuse — de la spiritualité et de l'intellectualité, pour aboutir enfin à la fusion complète de ces deux éléments en un troisième élément, la « pierre philosophale » de l'alchimie spirituelle de l'Hermétisme. Cette dernière étape s'annoncera par le fait que la logique aura été transformée de logique formelle, c'est-à-dire générale et abstraite, en *logique morale*, c'est-à-dire matérielle et essentielle, en passant par l'étape

intermédiaire de la « logique organique ». Afin d'illustrer la transformation de la logique formelle en logique organique et de celle-ci en logique morale, prenons l'exemple de l'axiome de la logique formelle : « la partie est moindre que l'entier ». C'est un axiome parce que la notion de « partie » ne signifie rien d'autre qu'une quantité inférieure à celle du tout. C'est évident s'il s'agit de *quantités*. Mais cet axiome ne vaut plus quand on le réfère aux *fonctions* d'un organisme vivant. Là, la partie — et même une petite partie — peut être aussi essentielle que l'organisme entier. Le cœur, par exemple, n'est qu'une petite partie du corps, mais éloignez-le du corps et l'organisme entier cesse d'exister comme organisme vivant. Il faut donc, pour le domaine des fonctions organiques, modifier notre axiome en ce sens que « la partie puisse être égale à l'entier ». Mais si nous nous élevons du monde organique au monde des *valeurs*, au monde moral, nous sommes contraints de modifier encore l'axiome. Il faudra dire alors que « la partie peut être supérieure à l'entier », parce que le raisonnement de Caïphe : « il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas » n'est valable que dans le domaine quantitatif ; il est faux dans le domaine des valeurs morales. Car ce « seul homme » qu'il propose de sacrifier pour sauver le peuple était la raison d'être de l'existence de ce peuple : le Messie. D'ailleurs, les Romains vinrent quand même en 70 et détruisirent Jérusalem et le Temple après avoir massacré ses habitants, ce qui fut exactement ce que Caïphe voulait éviter...

La logique morale, à la différence de la logique formelle et de la logique organique, intervient avec des *valeurs* et non avec des notions de grammaire, de mathématique et des fonctions biologiques. Ainsi, quand il s'agit de Dieu, la logique formelle ne peut aller plus loin que postuler la nécessité d'admettre un commencement dans la chaîne des causes et des effets, postuler la cause première, le « premier moteur » ; la logique organique, celle des fonctions, ne peut que postuler l'existence de Dieu comme principe ordonnateur — comme « loi des lois » du monde — la logique morale par contre parvient au postulat selon lequel Dieu est « la valeur des valeurs », qu'il est *Amour*.

Et puisque la haine et l'indifférence ne sont pas créatrices, c'est l'amour qui est la source, la cause et la motivation de la création du monde. On ne crée pas ce que l'on déteste, on ne crée pas non plus dans l'indifférence et le manque d'intérêt. Dieu est donc amour créateur, le Père, créateur du monde visible et invisible. Il est le Père, il donne l'être aux êtres créés. L'être est un don, non pas un prêt temporaire et le Père ne reprend pas ce qu'il a une fois donné ; les

êtres créés par le Père sont donc *immortels*. En logique morale, l'immortalité est une conclusion nécessaire de l'idée que Dieu est Amour.

Et ainsi de suite, car les articles essentiels de la foi s'avèrent être des postulats nécessaires de la logique morale. Ces postulats de la logique morale sont ensuite confirmés, amplifiés et approfondis par l'expérience spirituelle qui ne tarde pas à venir en aide à la pensée où la tête et le cœur sont également engagés. Car la logique morale est la langue du monde spirituel, et faire usage de la logique morale, c'est entamer le *dialogue* avec le monde spirituel. Dialogue car le monde spirituel ne reste pas muet et indifférent lorsqu'on s'adresse à lui dans sa propre langue.

La logique morale, avons-nous précisé, est la logique de la tête et du cœur réunis. Elle est donc ce qui unit la *prière* et la *méditation*. La prière — qui demande, remercie, adore et bénit — est le rayonnement, le souffle et la chaleur du cœur éveillé, exprimés en formules de la parole articulée, en soupirs intérieurs de l'âme sans paroles et, enfin, en silence aussi bien extérieur qu'intérieur de la respiration de l'âme plongée dans l'élément de la respiration divine et respirant à l'unisson avec elle. La prière a donc différents aspects : L'aspect magique c'est-à-dire la prière en formules, l'aspect gnostique, lorsqu'elle devient soupir intérieur indicible et, enfin, l'aspect « mystique », lorsqu'elle entre dans le silence de l'union avec le Divin. Elle n'est donc jamais vaine et sans effet : même une formule de prière rapidement prononcée d'une manière quasi impersonnelle et détachée a un effet magique, parce que la somme totale de l'ardeur mise dans cette formule dans le passé par des croyants, par les saints et par les anges est évoquée par le seul fait de la prononciation de la formule de prière. Toute formule de prière consacrée par l'usage a une vertu magique puisqu'elle est *collective* : les voix de tous ceux qui l'ont prononcée sont évoquées et se joignent à la voix de celui qui la prononce avec une intention sérieuse. Cela s'applique surtout aux formules de prière liturgiques. Chaque phrase de la Messe catholique romaine ou de la Liturgie orthodoxe grecque par exemple est une formule de la Magie Sacrée divine. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il en soit ainsi, puisque la Messe et la Liturgie sont constituées par des prières empruntées aux prophètes, aux saints et à Jésus-Christ lui-même. Ce qui est par contre étonnant, c'est de voir des ésotéristes (tel Fabre d'OLIVET par exemple) improviser des cultes, des formules de prière, des « mantrams » nouveaux comme si il y avait à gagner quelque chose par la nouveauté. Croient-ils que les formules

empruntées à la Sainte Écriture ou aux saints ont fini par s'user et ont perdu leur vertu ? Loin d'user une formule de prière, l'usage en augmente la vertu. Aussi est-il déplorable que certaines églises protestantes aient coutume de faire improviser par le pasteur ou par le prédicateur les prières de leur service divin en croyant probablement que ce qui est personnel est plus efficace que ce qui est commun et traditionnel.

Il faut savoir, cher Ami Inconnu, que l'on ne prie jamais seul, en haut ou dans le passé, d'autres prient avec vous dans le même sens, dans le même esprit, avec les mêmes paroles. Vous priez toujours comme représentant d'une communauté visible ou invisible et en union avec elle. Si vous priez pour la guérison, vous représentez tous les malades et tous les guérisseurs, et la communauté des malades et des guérisseurs prie alors avec vous. C'est pourquoi la prière de notre Seigneur s'adresse non pas à « mon Père qui êtes aux cieux », mais bien à « notre Père qui êtes aux cieux » ; et elle demande au Père que *notre* pain quotidien *nous* soit donné aujourd'hui, que *nos* offenses *nous* soient pardonnées, que *nous* ne soyons pas induits en tentation et que *nous* soyons délivrés du Mal. Quelle que soit donc l'intention particulière de celui qui récite l'oraison dominicale, c'est au nom de l'humanité entière qu'il prie.

Quant à la prière en soupirs intérieurs indicibles, que nous avons nommée « gnostique », elle est, à la différence de la prière « magique » en formules, la transformation de la respiration psycho-physique en prière. Ainsi peut-elle être faite perpétuellement : le jour et la nuit, en état de veille et de sommeil, sans interruption, aussi longtemps que la respiration dure. Ce genre de prière (qui est pratiqué surtout en Orient chrétien) a une vertu plus que magique : il transforme l'homme en un miroir du monde spirituel et divin. C'est pourquoi nous l'avons appelé « gnostique », l'expérience gnostique étant la réflexion de l'expérience mystique.

Quant à la prière mystique proprement dite, c'est-à-dire l'état de l'âme humaine unie au divin où elle n'a plus même de respiration propre, mais respire dans et par le souffle de la seule respiration divine, elle est le silence profond de toutes les facultés de l'âme — l'intelligence, l'imagination, la mémoire et la volonté — telle que la décrit, par exemple, Saint Jean de la Croix dans ses œuvres. Elle est la consommation de l'amour entre l'âme et Dieu.

La *méditation*, c'est-à-dire l'approfondissement graduel de la pensée, a aussi ses étapes, qui comprennent la concentration pure et simple sur un sujet, la compréhension du sujet dans l'ensemble des rapports qu'il a avec la réalité, et, enfin, la pénétration intuitive

dans l'essence même du sujet. De même que la prière aboutit à l'union mystique de l'âme avec le divin, de même la méditation aboutit-elle à une prise de connaissance directe des principes éternels et immuables. René GUÉNON nomme cette expérience de l'union de l'intellect particulier avec l'Intellect universel — le Nous de PLOTIN et des stoïciens — ainsi que les doctrines qui en résultent, « la métaphysique ». Il a résumé ses idées directrices sur la métaphysique dans une conférence sur « La Métaphysique orientale » qu'il donna à la Sorbonne en 1925, et dont voici la thèse que l'on trouve aux pages 13 et 14 du livre de SÉDIR : *Les Rose-Croix* (Bibliothèque des « Amitiés Spirituelles », 5, rue de Savoie, Paris, VI^e).

« La métaphysique est la connaissance par excellence. Ce n'est pas une connaissance naturelle, ni quant à son objet, ni quant aux facultés par lesquelles elle est obtenue. Notamment, elle n'a rien à voir avec le domaine scientifique et rationnel. Il ne s'agit pas d'opérer des abstractions mais de prendre une connaissance directe des principes éternels et immuables. »

La métaphysique n'est pas une connaissance humaine. Ce n'est donc pas en tant qu'homme que l'homme peut y parvenir ; c'est par la prise en conscience effective des états supra-individuels. L'identification par la connaissance — selon l'axiome d'Aristote : un être est tout ce qu'il connaît — est le principe même de la réalisation métaphysique.

Le moyen le plus important est la concentration. La réalisation consiste d'abord dans le développement indéfini de toutes les possibilités virtuellement contenues dans l'individu ; ensuite dans le dépassement définitif du monde des formes jusqu'au degré d'universalité qui est celui de l'être pur.

Le but dernier de la réalisation métaphysique est l'état absolument inconditionné, affranchi de toute limitation. L'être délivré est alors vraiment en possession de la plénitude de ses possibilités. C'est l'union avec le Principe suprême.

La véritable métaphysique ne peut être déterminée dans le temps ; elle est éternelle. C'est un ordre de connaissance réservée à une élite. »

Ajoutons avec SÉDIR que cette élite se compose des êtres qui ne sont qu'intelligence.

« Et puis toutes les manifestations existantes de l'Absolu ne sont pas pour qu'on s'en détourne; les abandonner parce qu'elles nous embarrassent, comme fait le yogi (sic) ou l'arhat, ce n'est pas généreux, ni chrétien... » (Op. cit. page 14).

La métaphysique comme « connaissance directe des principes éternels et immuables » et comme réalisation du « dépassement définitif du monde des formes jusqu'au degré d'universalité qui est celui de l'être pur » n'est qu'une des applications de la méditation et n'est point la seule.

Puisque les Orientaux aspirent à la délivrance en se réfugiant dans le point abstrait de l'origine de toutes les formes spatiales, ils emploient la méditation à cette fin. Cependant, les ésotéristes juifs — les kabbalistes — veulent parvenir à une adoration et à un amour de Dieu qui soient les plus dignes de Lui. C'est pourquoi leurs efforts méditatifs visent à l'approfondissement des mystères divins qui se révèlent dans l'Écriture et dans la Création. Le *Zohar* est une source inépuisable de renseignements sur cette école de méditation et sur ses fruits.

La méditation chrétienne, elle aussi, veut approfondir les deux révélations divines : l'Écriture sainte et la Création, mais elle le fait surtout en vue d'éveiller la conscience et l'appréciation plus complète de l'œuvre de la Rédemption de Jésus-Christ. Aussi culmine-t-elle dans la contemplation des sept événements de la Passion : *le lavement des pieds, la flagellation, la couronne d'épines, le chemin de la croix, la mise en croix, la mise au tombeau et la résurrection*.

La méditation de l'Hermétisme chrétien, dont le but est de comprendre et de faire progresser l'œuvre de la transformation alchimique de l'esprit, de l'âme et de la matière et de les faire passer de l'état de pureté primordiale d'avant la chute à l'état d'après la chute et de celui-ci à celui de la réintégration du Salut, procède par exemple des sept « jours » de la Création de la Genèse aux sept étapes de la chute, puis aux sept miracles de l'Évangile de Saint Jean, ensuite aux sept énoncés de Jésus sur lui-même (Je suis la résurrection et la vie; Je suis la lumière du monde; Je suis le bon pasteur; Je suis le pain de la vie; Je suis la porte; Je suis la voie, la vérité et la vie; Je suis le vrai cep), pour terminer avec les sept mots de Jésus-Christ crucifié et les sept événements de la passion indiqués ci-dessus.

La méditation peut donc servir de moyen pour atteindre des buts

divers, mais quel que soit son but, elle est toujours le moyen de réveiller de plus en plus intensément la conscience toute entière (et pas la seule intelligence) vis-à-vis des faits particuliers; des idées, des idéaux et enfin de la réalité de la condition humaine terrestre et spirituelle en général. Elle est aussi le moyen du réveil de la conscience vis-à-vis des révélations d'en haut. Méditer, c'est approfondir, c'est aller au fond des choses.

C'est pourquoi la pratique de la méditation comporte la transformation de la logique formelle en logique organique et de celle-ci en logique *morale*. La dernière, à son tour, se développe, en dépassant la compréhension, en contemplation des choses qui dépassent l'entendement, c'est-à-dire des mystères qui n'étant pas inconnaissables, se prêtent à une connaissance infinie, que l'on peut comprendre et connaître toujours plus profondément sans fin. Ayant atteint cette contemplation des choses dépassant l'entendement actuel, la méditation devient *prière* de même que la prière qui atteint l'état de la contemplation sans paroles devient *méditation*.

Et c'est là le « mariage alchimique » de la prière et de la méditation, du soleil et de la lune du ciel intérieur de l'âme, qui s'opère dans l'âme de l'homme qui est en train de réaliser l'Arcane « Le Mat » — l'Arcane de l'union de la révélation d'en haut et de la sagesse humaine en évitant la folie — de l'Arcane de la formation de la « pierre philosophale » où se trouve concentrée la double certitude de la révélation d'en haut et de la connaissance humaine.

Telles sont les perspectives qui surgissent dans l'âme de celui qui médite sur la Lame de l'Arcane « Le Mat » représentant un homme en marche, en habits de bouffon, portant une besace et s'appuyant sur un bâton dont il n'use pas pour chasser le chien qui l'attaque.

D'autres ouvertures, plus profondes encore, sont réservées aux esprits à venir qui pousseront plus avant leur méditation sur cet Arcane. Je les salue, et leur souhaite de faire jaillir des lumières nouvelles de la méditation sur l'Arcane dont le nom ésotérique est *l'Amour* !

XXII

LE MONDE

LE MONDE

« Le Monde »

*Lorsqu'il traça un cercle à la surface
de l'abîme... J'étais à l'œuvre auprès
de Lui. Et je faisais tous les jours ses
délices,
Jouant sans cesse en sa présence,
Jouant sur le globe de la terre,
Et trouvant mon bonheur parmi les
fils de l'homme. (Proverbes, VIII,
27-31).*

*Die Lust ist tiefer als das Herzeleid,
Weh spricht : vergeh,
Doch alle Lust will Ewigkeit,
Will tiefe, tiefe Ewigkeit. (Nietzsche).*

*La joie est plus profonde que la souffrance;
La souffrance dit : passe.
Mais toute joie veut l'éternité,
Veut la profonde, profonde éternité !*

*On ne vit véritablement que lorsqu'on danse.
(Isadora Duncan).*

Cher Ami Inconnu,

Les citations ci-dessus sont le prélude musical au XXII^e Arcane

Majeur du Tarot, « Le Monde », dont la Lame représente une femme nue dansant à l'intérieur d'une guirlande, tenant une baguette dans la main gauche et un philtre dans la main droite. Elle porte une écharpe, jetée négligemment sur son épaule. Dans les quatre angles de la Lame, on voit : l'Ange et l'Aigle en haut, le Taureau et le Lion en bas. Les quatre Animaux sacrés encadrent ainsi la guirlande dans laquelle danse la danseuse nue avec son écharpe flottante.

Les premières idées qui nous viennent donc à l'esprit, en regardant la Lame, sont celles de la danse, de la floraison et des quatre éléments ce qui amène à considérer, de prime abord, des problèmes tels que l'essence du mouvement, de la croissance et de la sagesse spontanée que nous appelons « instinct ». La première impression qui se dégage est que le dernier Arcane Majeur du Tarot suggère la conception du monde comme mouvement rythmique ou danse de la psychée féminine, soutenue par l'accompagnement de l'orchestre des quatre instincts primordiaux, ce qui fait apparaître l'arc-en-ciel des couleurs et des formes, c'est-à-dire, en d'autres termes, l'idée que le monde est une œuvre d'art, idée mise en relief d'une manière impressionnante par Edward CARPENTER dans son ouvrage *The World as a Work of Art* (Le monde comme œuvre d'art). Cela qui équivaldrait à la thèse selon laquelle le monde n'est au fond ni un mécanisme, ni un organisme, ni même une communauté sociale ou une école de grande envergure ou une institution pédagogique pour les êtres vivants, mais bien une œuvre de l'art divin : œuvre chorégraphique, musicale, poétique, dramatique, de peinture, de sculpture et d'architecture à la fois.

Est-ce vraiment là le dernier des vingt-deux Arcanes Majeurs du Tarot ? La série de vingt-deux exercices spirituels, chacun destiné à apprendre, à trouver et à employer une clef du mystère du monde, aboutit-elle vraiment à la méditation et à la compréhension du monde comme œuvre d'art ?

La lame le suggère. Quant à la certitude, il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir que la méditation profonde. La certitude ne dérive que d'elle.

Méditons donc ce que suggère la texture générale de la Lame.

L'idée du monde comme œuvre d'art est implicite dans toutes les cosmogonies qui expliquent l'origine du monde par l'acte créateur ou par une série d'actes créateurs, comme c'est le cas de la Genèse de Moïse. La création, quels qu'en soient les modes — y compris le réarrangement démiurgique d'une matière préexistante, de l'état chaotique en l'état cosmique, ou la transformation du chaos primordial en cosmos —, n'est intelligible que par analogie avec l'art magique ou avec la magie de l'art. « Au commencement, Dieu (Elohim) créa

(acte magique) les cieux et la terre (= œuvres d'art) » ; ainsi commence le récit de la création du monde dans la Genèse. Peut-on y percevoir une autre idée que celle de l'acte transformant l'idéal en réel, l'intelligible en sensible ? Et cette transformation de ce qui n'existait que dans la pensée et dans la volonté divine en réalité objective, est-elle analogue aussi bien à l'acte magique qu'à celui de la création artistique ? La magie et l'art divins, implicites dans le récit de la Création du monde d'après Moïse, sont-ils une seule et même chose ?

La philosophie platonicienne conçoit, elle aussi, le monde visible comme la réalisation du monde invisible des archétypes ou des idées. Ainsi le néoplatonicien PLOTIN dit que :

« l'idée Homme préexiste; et en se réalisant dans tel homme, elle produit tel homme qui est en même temps Homme. L'homme qui est ainsi dans la matière est donc issu de l'Homme idéal qui a produit la multitude des hommes et cet homme idéal est un et il est le même dans la multitude des hommes, comme un cachet reproduit une multitude d'empreintes. » (PLOTIN, Les Ennéades, traduites par l'Abbé ALTA, tome III, page 327).

Edgar DACQUÉ (*Leben als Symbol*, La vie comme symbole; München et Berlin, 1928) dévoile, au moyen des connaissances biologiques disponibles au XX^e siècle, la nature du « cachet qui reproduit une multitude d'empreintes » de PLOTIN. En voici deux citations pertinentes :

« SCHOPENHAUER dit que les choses paraissent à l'enfant baignées de splendeur et la nature paradisiaque parce qu'il éprouve naïvement dans chaque chose particulière l'idée de l'espèce. Cette splendeur de la réalité intérieure se perd entièrement chez l'homme parvenu à la maturité de la pensée rationnelle, lorsqu'il sort de l'« état infantin » de la perception animée et vive et s'adonne à l'abstraction pure. Chaque fois que nous sommes en état d'éprouver l'idée dans la forme, nous sommes, comme l'enfant, à l'intérieur de la nature. GOETHE était un tel « enfant ». (Page 114).

« Si donc, comme j'ai essayé de le démontrer, l'homme est l'archétype de l'histoire de l'évolution des espèces et le centre de la nature vivante; si le règne animal, comme les anciens le savaient déjà, est l'homme

désintégré — ce que nous pouvons maintenant prendre dans le sens réaliste — nous avons alors un fondement solide du totémisme et du culte des animaux sur la science naturelle. » (Page 191).

En d'autres termes, Edgar DACQUÉ — tout comme Pierre Teilhard de CHARDIN — voit le monde, avec ses règnes animal, végétal et minéral comme des variations sur un même thème : l'Homme, qui est l'archétype de la nature en évolution. L'Homme est donc « le cachet » de PLOTIN et les êtres de la nature en sont des empreintes partielles. Le monde en évolution, n'est-il pas, d'après DACQUÉ, une œuvre d'art en création où l'idée — Homme — devient réalité ?

Quant à GOETHE, que DACQUÉ cite comme exemple de perception du monde archétypique dans les phénomènes particuliers, il concevait l'acte créateur artistique comme partie intégrante, et continuation dans l'homme, de l'activité créatrice qui œuvre dans la nature. Pour lui, une fleur qui pousse du sol et un poème qui « pousse » du sol de l'âme du poète ne sont que deux manifestations particulières de la même force créatrice magico-artistique. Cette force, il l'appelait « la métamorphose ». C'est pourquoi GOETHE, durant toute sa vie, se consacra aussi bien à l'observation de la métamorphose en œuvre qu'à la composition des œuvres scientifiques et artistiques sur la métamorphose. Son ouvrage sur les couleurs n'est rien d'autre que la description et l'analyse de la métamorphose de la lumière; son ouvrage *La métamorphose des plantes* est ce que dit son titre; son poème *La métamorphose des animaux* est encore ce que dit son titre, et son œuvre magistrale *Faust* n'est rien d'autre que la métamorphose de l'âme humaine depuis l'époque de la Renaissance...

En résumé, il faut admettre que celui qui croit que l'invisible devient visible dans la création et dans l'évolution du monde, croit aussi que l'acte créateur, où l'idée se transforme en réalité objective de l'art (et de la magie), est analogue à ce qui se passe dans le monde en formation et en transformation. Il ne peut pas penser autrement à moins d'être matérialiste, et d'arrêter la pensée dans le vestibule de l'édifice de l'intelligible. Car le matérialisme procède comme le lecteur d'un manuscrit qui, au lieu de le lire et de comprendre la pensée de l'auteur, s'occuperait des lettres et des syllabes, tout en croyant que les lettres s'écrivent et se combinent d'elles-mêmes en syllabes, étant mues par l'attraction mutuelle qui est l'effet des qualités chimiques ou moléculaires de l'encre comme « matière » commune à toutes les lettres et dont les lettres et les syllabes sont

des épiphénomènes. Je ne pense pas ici à la méthode matérialiste, mais à la foi matérialiste.

Sur le rapport entre l'art et la magie, Joséphin PELADAN, artiste et magiste lui-même, écrit :

« Quant aux génies, ce sont des intuitifs qui expriment les lois surnaturelles avec des images; ils attirent l'influx de l'au-delà et ils sont en rapport direct avec l'occulte. Ni DANTE, ni SHAKESPEARE, ni GOETHE ne faisaient d'évocations, et tous trois savaient l'Occulte; ils se sont sagement contentés de créer des images éternelles; et en cela, ils furent des Mages incomparables. Créer dans l'abstrait, créer dans l'âme des hommes, des reflets vivifiants du mystère, voilà le grand œuvre. » (Introduction aux Sciences occultes, E. SANSOT, Paris 1911).

La création artistique diffère donc de l'opération magique cérémonielle en ce que celle-ci est plus intérieure que celle-là. Quant à la magie sacrée, le rapport entre l'art sacré et la magie sacrée revient au rapport entre le Beau et le Bien, c'est-à-dire au rapport entre les couleurs et la chaleur de la même lumière.

Le Beau, c'est le Bien qui se fait aimer; le Bien, c'est le Beau qui guérit et vivifie.

Mais le bien dont la beauté est perdue de vue, se raidit en principes et en lois, il devient pur devoir; le beau qui s'est détaché du bien et l'a perdu de vue s'assouplit en pure jouissance dépourvue d'obligation et de responsabilité. Le raidissement du bien en code moral et la dissolution du beau en pure jouissance et en pur plaisir, résultant de la séparation du Bien et du Beau, soit en morale, soit en religion, soit en art. Telle est l'origine de la morale légaliste et de l'esthétique pure. Ainsi est également engendré le type humain, raide comme un piquet, qui a fait les beaux jours du puritanisme en Angleterre, cette forme de vie et de religion sans joie et sans art; de même encore « l'ennui huguenot », dans une grande partie de la France et de la Suisse, ainsi que le type humain de « l'artiste » barbu, mal coiffé et licencieux, un peu partout aujourd'hui (1966).

Le XXII^e Arcane du Tarot, qui suggère l'idée que le monde doit être appréhendé artistiquement plutôt qu'intellectuellement, puisqu'il est mouvement et rythme (la figure centrale qui danse), n'a-t-il d'autre but que de communiquer cet enseignement, ou donne-t-il encore, à l'instar du XXI^e Arcane « Le Mat », un avertissement ? En d'autres termes, comporte-t-il, lui aussi, deux aspects : enseignement

et avertissement ? Car si l'Arcane dont la Lame représente un fou itinérant nous a conduit jusqu'à son nom le plus profond « L'Amour », n'est-il pas possible que l'Arcane dont la Lame représente une danseuse nue dans une guirlande nous conduise jusqu'à son second nom caché « La Folle » ?

Nous verrons s'il en est ainsi après avoir poussé notre méditation sur l'Arcane « Le Monde » assez loin pour être à même de voir clairement à la fois et la beauté profonde du monde et le danger de la beauté du monde. Que notre méditation soit donc *sobre* et qu'elle ne laisse échapper, ni l'enseignement de l'Arcane, ni l'avertissement qu'il comporte !

Méditation *sobre*, ai-je dit. Mais puisqu'il s'agit de méditer sur le monde comme œuvre d'art et non comme système de lois, ne nous condamnons-nous pas d'avance à la stérilité en renonçant à l'élan de l'ivresse ? BAUDELAIRE, artiste de génie, ne nous a-t-il pas légué l'enivrement comme la clef, la seule et indispensable clef, de la création et de la créativité artistique ?

Cette question nous plonge au cœur de l'Arcane « Le Monde » avec ses deux aspects. Car de même qu'il y a Art et arts humains, de même il y a l'Art créateur cosmique divin et l'art cosmique des mirages; et de même qu'il y a des extases et des illuminations de l'Esprit-Saint, de même il y a des invresses de l'esprit de mirage, de ce que l'on nomme en hermétisme chrétien « le faux esprit saint ». Voici un critère qui permet de les distinguer : si vous cherchez la *joie* de la création artistique, de l'illumination spirituelle et des expériences mystiques, vous vous approchez inévitablement de la sphère de l'esprit de mirage auquel vous devenez de plus en plus accessible; si vous cherchez la *vérité* par la création artistique, par l'illumination spirituelle et par les expériences mystiques, vous vous approchez de la sphère de l'Esprit-Saint et vous vous ouvrez de plus en plus à lui. Les révélations de la Vérité, issues de l'Esprit-Saint *comportent* la joie ou la consolation (esprit consolateur — le Paraclet), mais la joie vient après, elle *résulte* de la vérité révélée (esprit de vérité — *το πνευμα της αληθείας*, spiritus veritatis — Jean XVI, 13) tandis que les révélations de ce que nous venons d'appeler « mirage » (ce qui n'est pas la même chose que le mensonge pur et simple, un mirage étant un reflet flottant d'une réalité, mais il est « flottant », c'est-à-dire hors du contexte de la réalité objective avec ses dimensions morales, causales, de temps et d'espace) suivent la joie et sont nées de la joie.

La sobriété que nous nous proposons de maintenir dans cette

méditation sur l'Arcane « Le Monde » n'est donc point un programme de sécheresse (bien que mieux vaille la sécheresse que la poursuite de la jouissance de la « productivité créatrice » comme telle !), mais bien la conscience du devoir d'écarter l'esprit de mirage au moyen de la fidélité aux vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ces vœux étant le seul moyen pour éviter les dangers de la sphère de l'esprit de mirage.

La joie qui résulte de la vérité et la croyance qui résulte de la joie, voilà la clef de la compréhension de l'Arcane du monde comme œuvre d'art. Car c'est elle qui nous révélera le monde comme œuvre de l'art divin créateur et c'est elle encore qui nous révélera le monde comme œuvre de l'art du mirage trompeur; le monde de la Sagesse « qui était à l'œuvre auprès de Lui... jouant sans cesse en sa présence » (*Proverbes VIII, 27-31*) et le monde de Māya, de la grande illusion, qui joue sans cesse son jeu Lilā, ou, en d'autres termes : le monde qui révèle Dieu en le manifestant et le monde qui le cache en le couvrant.

Mais qu'il s'agisse du monde révélateur ou du monde trompeur, qu'il s'agisse du monde vu dans la lumière de la sphère de l'Esprit de la Vérité ou de la sphère de l'esprit du mirage, la *joie*, la double joie, y joue le rôle clef.

Qu'est-ce que la joie ? Quel en est le sens profond ?

A la lumière de l'Arcane « Le Monde » — l'Arcane du mouvement rythmique ou danse — la joie est l'accord des rythmes, tandis que la souffrance en est le désaccord. Le plaisir que l'on éprouve en hiver lorsqu'on s'assoit près du feu n'est que la remise en accord de ce rythme du corps et de ce rythme de l'air que nous appelons « température ». La joie que donne l'amitié est l'accord des rythmes animiques et mentaux de deux ou de plusieurs personnes. La joie d'une bonne conscience est l'accord entre les rythmes moraux du moi inférieur et du moi supérieur. La béatitude promise à ceux qui ont le cœur pur et qui « verront Dieu » est celle de l'accord de leur rythme propre avec le rythme divin. La joie est donc l'état de l'harmonie du rythme intérieur avec le rythme extérieur, du rythme d'en bas avec celui d'en haut, du rythme de la créature enfin avec le rythme divin.

Or le monde entier est l'accord de rythmes innombrables. Car sa vie est fondée sur la prépondérance de l'accord des rythmes particuliers et non pas sur leur désaccord. Donc, au fond, la vie est joie.

Ce n'est donc pas sans raison que les Septantes, la version grecque de la Bible du troisième siècle avant Jésus-Christ, traduisent ainsi le 24^e verset du III^e chapitre de la Genèse : « Et le Seigneur Dieu le (Adam) chassa du jardin des délices pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris », version qui est suivie par la Vulgate (23^e verset)

(Et emisit eum Dominus Deus de paradiso voluptatis, ut operaretur terram, de quâ sumptus est), tandis que la Bible hébraïque ne dit que « JHVH Elohim le chassa du jardin d'Eden, pour qu'il cultivât la terre (adamah), d'où il avait été pris ». Les Septantes, en traduisant le terme hébraïque « gan-eden » par « paradis de délices », soutiennent la thèse que l'état primordial de l'homme et de la nature était la joie, que le monde, en tant que création divine, est le règne de la joie. Ce ne fut qu'après la chute que la joie fut adjointe la souffrance.

Cette conception traditionnelle est bien étayée par la logique et par l'expérience. En effet, peut-on imaginer un monde en mouvement perpétuel vivant et animé, dépourvu de tout élan vital, de toute satisfaction et de toute joie de vivre ? L'idée même du mouvement — biologique, psychique, intellectuel — présuppose une impulsion affirmative, un « oui » conscient ou inconscient, volontaire ou instinctif, sauf s'il s'agit d'un mouvement purement mécanique. On parle beaucoup de l'instinct de conservation en biologie et en psychologie, mais cet instinct est-il autre chose que l'affirmation de l'existence, la manifestation de la joie de vivre ? S'il n'en était pas ainsi, la lassitude et le dégoût universels auraient déjà depuis longtemps mis fin à toute vie.

Même l'ascétisme le plus austère témoigne en faveur de la joie de vivre, car il veut épurer le mélange d'après la chute : il aspire à la joie d'être, primordiale et véritable. L'idéal de la délivrance de la vie terrestre du Bouddhisme et du Yoga ne fait aussi, en dernière analyse, qu'affirmer l'être en préconisant le dépassement définitif du monde des formes jusqu'au degré d'universalité qui est celui de l'être pur. Et le Yoga évalue l'état de l'être pur — non pas du néant — comme béatitude ou félicité (ananda) en postulant l'équation : Sat (être) = Chit (conscience) = Ananda (béatitude). Quant au Nirvâna bouddhiste, c'est l'état de l'absence complète de la souffrance que comporte l'incarnation terrestre. Si le Nirvâna signifiait le néant pur et simple, et non pas la béatitude de l'être pur, personne — y compris le Bouddha lui-même — ne pourrait trouver en soi cette énergie considérable qu'exige l'effort moral et intellectuel du chemin qui y conduit. Pour faire l'effort, il faut vouloir et on ne peut pas vouloir le néant, où rien n'est objet de vouloir. Le suicide complet ? Non, puisque le suicide est un acte de désespoir, tandis que le Nirvâna est l'espoir de la félicité de la paix à laquelle on peut — ou croit pouvoir — aboutir après avoir parcouru un long chemin de discipline, de renonciation et de méditation. Ne prions-nous pas

aussi, nous autres chrétiens, pour les âmes des défunts : « requiem aeternam dona eis, Domine » ? Et « requiescant in pace » ? Les bouddhistes, eux, ne veulent rien d'autre que ce repos éternel qu'ils appellent « Nirvâna ». Reste enfin la question du suicide. On dit : tel homme s'est brûlé la cervelle parce qu'il ne voulait plus vivre. Est-il vrai qu'il ne voulait pas vivre ? N'est-ce pas plutôt qu'il voulait vivre *autrement* et qu'il n'a pas cru pouvoir changer sa vie ?

Au fond de la dépression et du désespoir qui mènent au suicide se trouve un élément de *mécontentement*, c'est-à-dire le désir et l'affirmation d'une autre forme de vie ou d'une autre manière de vivre. On n'est pas mécontent si on ne veut pas autre chose. On ne désespère pas si on n'espère rien. On ne se tue pas si on ne prend pas la vie au sérieux. Tout mécontentement présuppose l'affirmation d'un bonheur imaginé. Tout désespoir présuppose un espoir virtuel.

Tout suicide donc présuppose l'affirmation passionnée de quelque valeur de la vie : amour, gloire, honneur, santé, bonheur...

Même dans le monde déchu, dans le monde qui ne garde que des reflets de son état primordial, celui de la joie sans mélange, l'état du « jardin planté par Dieu », même dans notre monde déchu dont SCHOPENHAUER dit que la somme totale de souffrance excède de beaucoup celle de la joie, même dans ce monde, dis-je, c'est la joie de vivre qui le meut. SCHOPENHAUER a peut-être raison, il se peut que la *quantité* de souffrance y excède celle de la joie, mais la *qualité* de la joie, plus rare et de moindre durée que la souffrance, est de nature à faire chérir sa mémoire, à en faire garder le souvenir, à en réveiller l'espoir, à faire, en un mot, mouvoir le monde. « La joie est plus profonde que la souffrance ; la souffrance dit : passe. Mais toute joie veut l'éternité — veut la profonde, profonde éternité »

*(Die Lust ist tiefer als das Herzeleid –
Weh spricht : vergeh,
Doch alle Lust will Ewigkeit,
Will tiefe, tiefe Ewigkeit...)*

dit NIETZSCHE dans son « Zarathoustra ». Il a raison : les sources de la joie sont plus profondes que celles de la souffrance. Elles dérivent encore du fleuve qui sortait d'Eden « pour arroser le jardin ». Le monde de la joie précède celui de la souffrance ; le Paradis existait avant le monde de la lutte pour l'existence et de la survivance du plus apte. De même que la vie précède la mort, la joie précède la souffrance.

C'est pourquoi le roi SALOMON, dans le livre des *Proverbes*, parle de la Sagesse joyeuse, thème qui sera repris par NIETZSCHE vingt-huit siècles plus tard; il opposera la science joyeuse (die fröhliche Wissenschaft) à l'esprit de lourdeur (Geist der Schwere), de gravité de la science de son temps et de notre temps. Sagesse joyeuse

« qui était là avant qu'il ait fait la terre et le premier atome de la poussière du monde, et lorsqu'il disposa les cieux; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme, lorsqu'il fixa les nuages en haut, lorsqu'il posa les fondements de la terre – elle était à l'œuvre auprès de Lui. Et elle faisait tous les jours ses délices, jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de sa terre, et trouvant son bonheur parmi les fils de l'homme. » Proverbes, 8).

Ce texte met en relief non seulement l'esprit artistique qui dominait l'aube du monde, non seulement la joie de la création, mais encore l'idée que la joie est l'accord des rythmes. En effet, la Sagesse (Sophia, Chokmah) « était à l'œuvre auprès du Créateur et faisait tous les jours ses délices », ce qui veut dire qu'il y avait joie divine ou accord entre les rythmes du Créateur et de la Sagesse « jouant sans cesse en sa présence »; et que la Sagesse « trouve son bonheur parmi les fils de l'homme », c'est-à-dire que les hommes dont le rythme s'accorde avec celui de la Sagesse « font ses délices », de même qu'elle-même « faisait les délices » du Créateur en œuvrant en accord avec Lui.

Il y a lieu de noter que le jeu de la Sagesse « jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de sa terre », se trouve représenté dans la Lame de l'Arcane « Le Monde » d'un Tarot imprimé à Paris en 1500 dont l'existence fut signalée par Oswald WIRTH (*Le Tarot des imagiers du Moyen Age*, Paris, 1927) et où « Le Monde » est représenté par un globe, analogue à celui que l'Empereur (Arcane IV) tient de sa main gauche, et au-dessus de ce globe danse une femme entièrement nue, qui soulève de la main droite un immense rideau, dont elle rassemble l'extrémité dans sa main gauche. « C'est, dit Oswald WIRTH, la Vérité se manifestant sans réserve, en écartant le voile des apparences, pour communiquer le secret de l'essence des choses » (Page 221).

Cette variante du Tarot représente évidemment la Sagesse « jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de sa terre. »

La joie est l'accord des rythmes. SALOMON parle de la joie primordiale qui est l'accord des rythmes créatifs divins et formateurs

artistiques de la Sagesse. Mais il fait aussi état d'une autre joie, celle de l'accord avec le rythme de la folie :

*« La folie est une femme bruyante,
Sans honte et ne sachant rien.
Elle s'assied à l'entrée de sa maison,
Sur un siège, dans les hauteurs de la ville,
Pour crier aux passants,
Qui vont droit leur chemin :
Que celui qui est le plus stupide entre ici !
Et elle dit à ceux qui veulent la prudence :
Les eaux dérobées sont plus douces,
Et le pain du mystère est plus agréable !
Et il ne sait pas que c'est par elle que des géants (re-
[phaïm] périssent,
Et que ses invités sont dans les vallées du séjour des
[morts] » (scheol).*
(Proverbes IX, 13-18).

Les Septantes ajoutent au dernier verset :

« Mais hâte-toi de partir de là, ne t'arrête pas là et ne la regarde pas fixement, parce qu'autrement tu auras à traverser une eau étrangère; mais abstiens-toi de l'eau étrangère et ne bois pas d'une source étrangère afin que tu vives longtemps et que des années soient ajoutées à ta vie. »

Il y a donc la joie de la Sagesse et il y a la joie de l'ivresse, appelée « eau étrangère » dans le texte des Septantes; la première découle de la Sagesse, tandis que la dernière produit une fausse sagesse qui consiste en mirages. Car il existe dans le monde invisible une sphère de mirages qui constitue le piège principal pour les ésotéristes, les gnostiques et les mystiques, pour tous ceux qui cherchent l'expérience spirituelle authentique. Rudolf STEINER l'avait appelée « ceinture de mensonge » (Lügengürtel) et dans l'Hermétisme chrétien traditionnel on l'appelle « la sphère du faux Saint-Esprit ». Cette sphère, ou ceinture, est plus proche de celle de la conscience ordinaire, dite « conscience de soi », que la « sphère du Saint-Esprit » qui est le séjour des Saints, d'où ils agissent sur la conscience humaine terrestre. Ainsi donc, afin de s'élever à la sphère des Saints et des hiérarchies célestes, il faut « traverser » (c'est-à-dire refuser de réagir à son attraction) la « sphère du faux Saint-Esprit ». C'est au disciple qui « veut la prudence » qu'est

adressé le texte des Septantes : « ne t'arrête pas là et ne la regarde pas fixement, parce qu'autrement tu auras à traverser une eau étrangère ; abstiens-toi de l'eau étrangère et ne bois pas d'une source étrangère ! ». De même, c'est au disciple qui « veut la prudence » que s'adresse le faux Saint-Esprit, l'esprit de la « folie », lorsqu'il dit :

*« Les eaux dérobées sont plus douces,
Et le pain du mystère est plus agréable ! »*

L'appât de la sphère de mirage, d'après le Livre des Proverbes, est donc « l'eau dérobée », c'est-à-dire l'élément plastique qui coule et qui entraîne la conscience dans un courant délicieux d'illuminations et d'inspirations faciles sans que la conscience fasse l'effort moral qui se résume en trois mots : croix, prière et pénitence. La conscience s'y trouve dans un état d'envolée et de liberté qui la dispense de toute loi, de tout devoir de rendre compte à qui que ce soit, de quoi que ce soit — comme si la croix n'existait plus — recevant des illuminations, qu'elle n'a pas demandées, à titre gratuit, et libérée de tout souvenir du péché, de tout remords et de toute responsabilité pour ses péchés et ses erreurs passées — comme si le péché et l'erreur étaient des bagatelles à peine dignes de souvenir —. Remplie de joie, savourant l'élan créateur, elle se livre sans réserve à la spéculation visionnaire et inspirée où toute image et toute pensée qui se présentent lui paraissent être des révélations d'en haut, des empreintes des cachets de la sagesse surhumaine... Cette « eau dérobée » est d'autant plus dangereuse qu'elle inonde l'âme de flots d'énergie psychique, ce qui est entièrement nouveau pour son expérience et la porte à croire qu'il s'agit d'une ingérence supernaturelle. D'autre part, les illuminations que ces flots comportent concordent avec les penchants et les désirs les plus intimes de l'âme, ce qui redouble leur force convaincante et leur emprise sur elle.

C'est ainsi que surgissent des faux prophètes et des faux messies. C'est ainsi encore que certaines sectes gnostiques voient fleurir des illuminations dont résultent des pratiques immorales. Voici par exemple le tableau que brosse Epiphane, témoin et probablement acteur, des réunions de la secte des Barbeliotes, parce qu'il estime impossible de se taire :

*« Ils mettent leurs femmes en commun et, au cas où
quelqu'un surviendrait d'étranger à leur secte, ils ont,
d'hommes à femmes et de femmes à hommes, un signe
de reconnaissance qui consiste, lorsqu'ils se donnent la*

main pour se saluer, à pratiquer une sorte de chatouillement dans la paume de la main si le nouveau venu appartient à leur religion. Dès qu'ils se sont reconnus les uns les autres, ils se mettent aussitôt à banqueter. Ils servent des mets délicieux, mangent de la viande et boivent du vin, même les pauvres. Lorsqu'ils ont bien banqueté et se sont, si je puis dire, rempli les veines d'un surplus de puissance, ils passent à la débauche. L'homme quitte sa place à côté de sa femme en disant à celle-ci : "Lève-toi et accomplis l'agapè avec le frère"... Je n'aurai pas honte de dire ce qu'ils n'ont pas honte de faire, afin de soulever chez les lecteurs de leurs débordements, un sursaut d'indignation. Une fois qu'ils se sont ainsi unis, comme si le crime de leur prostitution ne suffisait pas, ils élèvent vers le ciel leur propre ignominie : l'homme et la femme recueillent dans leurs propres mains l'émission de l'homme, s'avancent les yeux au ciel, leur ignominie dans les mains et prient à la manière des Stratiotiques et des Gnostiques; ils offrent au Père, à la Nature du Tout, ce qu'ils ont dans les mains en disant : "Nous t'offrons ce don, le corps du Christ"... (etc., description de leur communion). (H. LEISEGANG, La Gnose, p. 131/132, Paris, Payot).

C'est encore ainsi que les réunions de la secte russe « Khlysty » du XIX^e siècle finissaient parfois, après la « descente de l'Esprit-Saint », par des orgies d'amour libre résultant de la liberté communiquée par l'Esprit-Saint.

C'est aussi grâce aux révélations de la sphère de mirage que, par exemple, plusieurs familles de paysans estoniens du XIX^e siècle, liquidèrent leurs biens pour se rendre à un endroit élevé de la côte de la mer Baltique, à Lasnamägi (Laksberg), afin d'y attendre l'arrivée du « bateau blanc » qui devait les emmener au pays de la liberté prédit par leurs dirigeants prophétiquement inspirés, où il n'y aura ni barons ni impôts.

C'est ainsi enfin que les sorciers-guérisseurs (medicine-men) d'un certain nombre de tribus de Peaux-Rouges d'Amérique du Nord, exaspérés par la disparition des troupeaux de bisons dans le dernier quart du siècle passé, eurent la révélation d'un culte magique nouveau — la danse du bison — dont la pratique ferait réparaître dans la prairie

des troupeaux de bisons, et éloignerait les Blancs des terrains de chasse héréditaires des Peaux-Rouges... Ce ne fut qu'après une intervention sanglante de l'Armée des États-Unis que la pratique de ce culte magique prit fin.

Des hallucinations intellectuelles de plus grande portée encore ont sévi, dans notre siècle, sur des peuples entiers. Il n'est pas nécessaire de lire *Le matin des magiciens* de Louis PAUWELS et de Jacques BERGIER (Gallimard, Paris), pour comprendre que l'aventure national-socialiste hitlérienne était due au dynamisme déclenché par une hallucination intellectuelle d'une puissance prodigieuse, il suffit de connaître les faits de l'histoire contemporaine dont nous avons été témoins.

Un autre exemple de l'emprise quasi magique d'une hallucination intellectuelle sur des peuples entiers est donné par le marxisme-léninisme-stalinisme-maoïsme. Car le système intellectuel et les principes sous-jacents à ce mouvement sont aussi en désaccord avec la réalité du monde que le « mythe du vingtième siècle » du national-socialisme allemand. Le mirage intellectuel marxiste brosse un tableau du monde et de l'histoire humaine dans lequel l'esprit n'est qu'une sorte d'exhalaison issu des choses et des intérêts matériels, qui tient lieu d'idéologies, de religions et de codes moraux. L'esprit n'est qu'une superstructure épiphénoménale des facteurs biologiques et économiques, produite par ces derniers et façonnée par eux.

Le succès du marxisme-léninisme — mis à part son appel aux ressentiments des classes déshéritées — est dû à la mise en œuvre d'une quantité prodigieuse d'énergie psychique déversée sur les masses des militants à partir du contact avec la « sphère du faux Saint-Esprit » que connaissent quelques dirigeants prophètes inspirés. C'est la sphère de mirage qui explique, non seulement l'emprise quasi magique du bolchévisme sur les masses, mais encore sa doctrine. Celle-ci est l'enfant de deux expériences différentes : l'expérience de la sphère de mirage et celle des réalités économiques matérielles. La première expérience engendre le dogme fondamental du marxisme-léninisme selon lequel l'esprit — les idéologies, les religions et les codes moraux — n'est qu'une projection des intérêts et des ambitions humaines exprimant la volonté de puissance : ce qui est vrai si l'expérience de la vie spirituelle ne va pas plus loin que la sphère de mirage, si elle s'arrête à cette sphère-là, si elle ne parvient pas à la sphère de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire à celle des saints et des hiérarchies angéliques. Ainsi est-il arrivé que les auteurs de la doctrine du marxisme-léninisme découvrirent la réalité de la sphère de mirage

comme source quasi inépuisable d'énergie psychique d'une part, et comme immense fabrique de superstructures où tout intérêt terrestre reçoit son habit idéologique, religieux et moral, d'autre part. Et comme les intérêts et les aspirations purement terrestres reviennent à la volonté de puissance, qui est la base de la lutte pour l'existence et de la survivance du plus apte de l'évolution générale des espèces présentée par Charles DARWIN, et que, d'autre part, la puissance dans le domaine de la vie humaine terrestre revient à la richesse, c'est-à-dire à la maîtrise de la production et à la jouissance des fruits de la production, la volonté de puissance revient donc à la maîtrise des moyens de production. Ajoutez maintenant à ces conclusions, tirées de l'expérience de la sphère de mirage celles qui sont tirées de l'expérience du domaine économique terrestre avec son inégalité de la maîtrise de la production et de la jouissance des fruits de la production, vous arriverez alors inévitablement au deuxième dogme fondamental du marxisme-léninisme selon lequel les moyens de production doivent appartenir à la communauté ou à la société tout entière et non pas aux individus ou aux groupes d'individus. Toutes les autres propositions de la doctrine du marxisme-léninisme, telles la révolution sociale, la dictature du prolétariat, la société sans classes, le dépérissement de l'État, etc., découlent de ces deux dogmes fondamentaux, fondés sur l'entrelacement de l'expérience de la sphère de mirage et du domaine économique, vu comme champ de la lutte pour l'existence et de la survivance du plus apte, de la lutte entre les exploités et les exploités.

Le « mythe du vingtième siècle » du national-socialisme allemand, doit aussi son emprise sur les masses et les dogmes de sa doctrine à l'influx d'énergie et à l'effet illuminateur de la sphère de mirage. Il s'agit, cette fois, non plus de la vie économique, mais de la vie biologique, telle qu'elle apparaît à la lumière de la sphère de mirage. Les facteurs d'hérédité, ceux du « sang », tiennent dans la doctrine national-socialiste, la place que jouent les facteurs économiques dans le marxisme-léninisme. La volonté de puissance des classes d'un côté, des races de l'autre, meut et doit mouvoir l'histoire humaine.

Le mirage national-socialiste s'est dissipé subitement avec la dure expérience de la défaite militaire. Quant au mirage marxiste-léniniste, il se dissipe peu à peu avec l'expérience dure et dégrisante de la réalité économique et de la réalité de la nature humaine. Le « révisionnisme », après le rejet du stalinisme, y est à l'œuvre; il ne se laissera plus arrêter.

Les mirages se dissipent, mais à quel prix...

La sphère de mirage ou la « sphère du faux Saint-Esprit » n'est pas seulement une thèse de la doctrine de l'Hermétisme, elle est aussi son épreuve et son danger. Des occultistes, des magistes, des gnostiques et des mystiques en sont les victimes (ou dois-je dire, les dupes ?) aussi souvent que les peuples et les dirigeants des mouvements sociaux et politiques. Nous avons déjà cité le cas de l'aberration morale des gnostiques Barbeliotes en Égypte et mentionné celui des sectateurs « Khlysty » en Russie, qui sont presque nos contemporains. Ces cas pourraient vous paraître peu pertinents, cher Ami Inconnu, puisqu'ils se rapportent aux *sectateurs* anciens et contemporains et non pas aux *ésotéristes* à l'esprit indépendant qui avaient pour devise : « ni LOYOLA, ni VOLTAIRE » (PAPUS). C'est cependant un fait, que l'on peut observer un peu partout, que des esprits indépendants, jaloux de leur liberté, qui rejettent toute soumission à une autorité extérieure à leur propre conscience, finissent par devenir sectateurs de leurs propres révélations et de leurs illuminations personnelles. Et comme ils ne sont pas entraînés à la discipline, et que personne n'a assez d'autorité pour les avertir à temps des dangers que l'expérience spirituelle leur réserve, ils tombent aisément en proie aux appâts de la sphère de mirage, contre lesquels SALOMON nous prémunit. Que voulez-vous ? L'humanité est une et l'expérience des uns est destinée à servir et à aider les autres. On ne peut pas se passer de l'expérience des autres — c'est-à-dire de l'autorité — si on veut éviter les pièges tendus le long du chemin de l'expérience spirituelle. A vrai dire, si l'occultisme est « occulte » et l'ésotérisme « ésotérique », c'est-à-dire s'ils exigent la protection du secret, c'est surtout afin de protéger les « esprits libres » contre les dangers de l'asservissement par la sphère de mirage que Carl Gustav JUNG appelle « inflation ». D'autre part, la réserve générale et le refus d'accepter l'occultisme, l'ésotérisme, la gnose et la mystique — sans parler de la magie pure et simple — manifestés par l'opinion publique de tout temps, sont dus à la même raison : la sphère de mirage y a joué un rôle trop grand dans le passé. Le public sobre ne veut pas d'illusions ; il en a eu assez.

C'est donc le jeu de la sphère de mirage qui est la cause historique du voile du secret, au moyen duquel l'ésotérisme protège les néophytes audacieux, comme il est cause de la méfiance par laquelle le public exotérique se protège contre le danger d'illusion qu'il comporte. Car le chemin de l'expérience spirituelle personnelle et authentique de l'ésotérisme comporte nécessairement l'affrontement de la réalité de la sphère de mirage ou « sphère du faux Saint-Esprit ».

C'est pourquoi les mystiques de l'orient chrétien ne se lassent pas

d'avertir les débutants du danger qu'ils appellent « illumination séduisante » (« prelestnoye prosveschtschéniye », en russe) et insistent sur la *nudité* de l'expérience spirituelle, c'est-à-dire sur l'expérience du monde spirituel dépourvue de toute forme, de toute couleur, de tout son et de toute intellectualité. L'intuition de l'amour divin et son effet sur la conscience morale est la seule expérience à laquelle il faut aspirer. LADYGENSKY (Ladyzhenskii), dans son livre *La lumière intérieure* (« Vnoutrenniy svet », paru à Saint-Petersbourg en 1915 ou 1916), fait un exposé bien documenté de la doctrine des mystiques orthodoxes, qui rejettent d'emblée toutes les visions et les illuminations de nature intellectuelle, alors que les mystiques de l'occident chrétien les admettent sous certaines conditions.

Les mystiques de l'orient chrétien sont donc tellement impressionnés par la réalité et par le danger de la sphère de mirage qu'ils préfèrent renoncer à toute expérience spirituelle de nature visionnaire ou intellectuelle, quelle qu'elle soit, au danger d'affronter la réalité de cette sphère. Quant aux mystiques de l'occident chrétien, ils ont, eux aussi, conscience de la réalité de cette sphère et de ses dangers, mais ils ne rejettent pas d'emblée toute vision et toute illumination intellectuelle. Leur expérience accumulée sous la discipline des ordres religieux (en orient, il n'y a pas d'ordres religieux) et de l'Eglise hiérarchisée et centralisée (en orient, il n'y a pas de centre dirigeant qui soit à même d'accumuler et de faire valoir l'expérience séculaire — ou même millénaire — de la vie spirituelle de l'humanité chrétienne) leur a permis de dégager les critères qui permettent de distinguer les révélations privées provenant de la sphère du Saint-Esprit, de la sphère des Saints et des hiérarchies célestes. Ces critères reviennent à la stricte observation des vœux d'obéissance, de pauvreté, et de chasteté selon leur lettre et selon leur esprit.

L'esprit chaste cherche la vérité et non pas la joie de la révélation de la vérité, tout comme l'amour chaste cherche l'union avec l'aimé ou l'aimée et non pas le plaisir charnel de cette union. L'esprit chaste est donc sobre ; il ne se laissera pas entraîner par les « eaux dérobées qui sont plus douces », c'est-à-dire par l'ivresse de l'afflux gratuit et facile des flots d'illuminations contre laquelle nous met en garde SALOMON dans le Livre des Proverbes. L'esprit pauvre se refusera à boire des eaux dérobées, puisqu'il ne cherche que ce qui est essentiel à la vie du corps, de l'âme et de l'esprit. Il ne cherche pas le superflu, même spirituel, et n'acceptera pas l'invitation à l'orgie d'illuminations spirituelles, que lui offre la sphère des mirages. L'esprit obéissant a le sens d'obéissance éveillé et cultivé, c'est-à-dire l'*ouïe spirituelle de la*

volonté, qui le rend capable de reconnaître la voix de la vérité et de la distinguer des autres voix. C'est à cette ouïe spirituelle, développée par l'obéissance, que se réfère l'Évangile de Saint Jean dans le passage que voici :

« Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais monte par un autre endroit, est un voleur et un brigand. Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. Le portier lui ouvre, les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom et les mène dehors. Et quand il a mis dehors ses propres brebis, il marche devant elles, et ses brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Mais elles ne suivront pas un étranger; au contraire, elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers. » (Jean X, 1-5).

L'obéissance véritable n'est point l'asservissement de la volonté à une autre volonté, mais la clarté morale, la faculté de connaître et de reconnaître la voix de la vérité. Et c'est elle qui rend l'âme inaccessible aux appâts de la sphère de mirage. Bien qu'aucun spiritualiste pratiquant ne soit à l'abri de la sphère de mirage, celui qui a fait des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté une affaire de cœur sortira victorieux de l'affrontement avec cette sphère. Saint Antoine dit radicalement : « Sans tentation, pas de salut », on peut ajouter, sans les trois vœux, aucune tentation vaincue.

Malheureusement, à la différence des religieux et des religieuses, les ésotéristes font, en règle générale, peu de cas des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Ils semblent avoir adopté une attitude scientifique selon laquelle on ne mise que sur la seule intelligence. Il en résulte très souvent un feu d'artifice intellectuel qui, à la différence de la lumière du soleil, n'éclaire pas, ne chauffe pas et ne vivifie pas.

Mais la stérilité n'est pas le danger principal de l'envolée intellectuelle, aux dépens du progrès moral et spirituel. Ce danger réside surtout dans la réalité de la sphère de mirage. Car celle-ci est toujours prête à fournir, non seulement des visions, mais aussi des illuminations ou des mirages intellectuels. Elle brosse des tableaux intellectuels éblouissants à l'esprit oublieux de la nécessité des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Ébloui par la richesse et l'ampleur artistique de l'édifice intellectuel qui se présente à ses yeux, un tel esprit l'accepte en se croyant favorisé par une révélation d'en haut.

Un tel mirage intellectuel est d'autant plus dangereux qu'il n'est pas, en règle générale, un mensonge et une illusion pures et simples. Vérité et mensonge sont inextricablement mêlés. Le vrai appuie le faux et le faux prête au vrai une splendeur nouvelle. C'est un *mirage* et non pas un pur mensonge. Et comme il s'agit d'un alliage du vrai et du faux, le vrai y apparaît dans la lumière du faux. Les idées, vraies en elles-mêmes, acquièrent, de par leur association avec des idées fausses, une signification altérée. Un réseau tissé de vrai et de faux s'empare de l'âme grisée.

La sphère de mirage opère aussi constamment de nouveaux mélanges des faits relatifs aux vies antérieures et aux rapports karmiques. Elle peut évoquer, par exemple, une série de réminiscences subjectives ou de scènes du passé lointain qui, mélangeant le vrai et le faux, peut désorienter complètement le bénéficiaire — ou plutôt la victime — de ces révélations. Car il en résulte des tâches et des missions à accomplir dans la vie présente qui n'ont que peu ou rien à voir avec les tâches véritables de cette vie. Les mirages sont particulièrement fréquents dans les rapports entre personnes de sexe opposé qui se sentent attirés l'une vers l'autre. Il arrive alors souvent que les qualités et l'identité même d'une âme soient projetées sur une autre. Maint Tristan croit reconnaître son Iseult dans une grâce ingénue, de même que mainte Elsa de Brabant voit son Lohengrin dans un galant.

Une conclusion s'impose : l'ésotérisme pratique exige au moins la même prudence que la science exacte, mais la prudence qu'il exige est non seulement de nature intellectuelle mais encore et surtout de nature morale. En fait, elle englobe l'homme tout entier avec ses facultés de raisonnement, d'imagination et de volition. Il faut être extrêmement prudent.

C'est pourquoi la règle de tout ésotériste sérieux devrait être de se taire — souvent pendant de longues années — toute illumination ou inspiration nouvelle, afin de lui donner le temps nécessaire pour *mûrir*; se taire jusqu'à ce qu'il ait acquis la certitude qui résulte de l'accord avec la conscience morale, la logique morale, l'ensemble de l'expérience spirituelle et ordinaire personnelle, avec celle des compagnons et des guides spirituels du présent et du passé, ainsi qu'avec la Révélation divine dont les dogmes éternels sont des constellations guides dans le ciel intellectuel et moral. Et ce n'est qu'après avoir abouti à un tel accord qu'une illumination, ou inspiration personnelle, peut être considérée comme communicable et présentable.

Cela s'applique non seulement aux ésotéristes mais aussi aux artistes. Ceux-ci — et surtout ceux qui maintiennent le principe de « l'art pour l'art » — sont, en règle générale, des jouets de la sphère de mirage. Tout en s'en tenant au dogme de l'autonomie et de l'indépendance du domaine de l'art par rapport à la morale et à la vérité, ils tombent aisément en proie aux agissements de la sphère de mirage au point d'identifier cette sphère avec la source de leur inspiration. Car si on ne se soucie guère du « quoi », et si on ne cherche que le « comment » dans la création artistique, on finira bien par s'abandonner aux illuminations et aux inspirations de la sphère de mirage, la sphère par excellence de l'imagination dite créatrice, soustraite au contrôle moral.

Certains esprits artistiques l'ont bien compris. GOETHE, par exemple, qui mit soixante ans à écrire son *Faust*, a non seulement voulu écarter la sphère de mirage, mais encore a dévoilé dans *Faust*, la réalité et le mécanisme de l'action de cette sphère. Pour lui, l'art n'était pas le produit pur et simple du jeu de l'imagination, mais la continuation dans le domaine subjectif du travail créateur de la nature dans le domaine objectif. Il insistait sur l'imagination dirigée, « l'imagination exacte » (« exakte Phantasie »), aussi bien pour la connaissance que pour la création artistique.

Mais on peut écarter les principes de la méthode de GOETHE en les classant dans la catégorie du « classicisme » littéraire, c'est-à-dire en en faisant une question de goût littéraire au lieu d'y reconnaître l'appel à la conscience artistique, appel à en finir avec l'art tirant ses aspirations de la sphère de mirage. Le prix est élevé puisque « *Faust* » exigea soixante ans de travail ! Les artistes, tout comme les ésotéristes, sont obligés de faire passer leurs œuvres par l'épreuve du temps afin que les mauvaises herbes de la sphère de mirage en soient arrachées et qu'il n'y reste que le blé pur et mûr.

Il y a donc un art sacré qui se distingue de l'art profane, tout comme la magie sacrée se distingue du magisme profane et de la sorcellerie.

« Tout art sacré se fonde sur une science des formes : ou, autrement dit, sur le symbolisme inhérent aux formes. Rappelons ici qu'un symbole n'est pas simplement un signe conventionnel ; il manifeste son archétype en vertu d'une certaine loi ontologique... Le symbole est d'une certaine manière ce qu'il exprime. C'est d'ailleurs pour cette raison que le symbolisme traditionnel

n'est jamais dépourvu de beauté : selon la vision spirituelle du monde, la beauté d'une chose n'est rien d'autre que la transparence de ses enveloppes existentielles, le véritable art est beau parce qu'il est vrai. »

dit Titus BURCKHARDT dans l'introduction à son œuvre *Principe et méthode de l'art sacré* (Paul Derain, Lyon, 1958).

L'art sacré se fonde donc sur une science des formes et non pas sur l'élan subjectif du créateur artistique ni sur le sujet comme tel.

« Les historiens de l'art — qui appliquent le terme d'« art sacré » à n'importe quelle œuvre artistique à sujet religieux, oublient que l'art est essentiellement forme ; pour qu'un art puisse être appelé « sacré », il ne suffit pas que ses sujets dérivent d'une vérité spirituelle, il faut aussi que son langage formel témoigne de la même source. Tel n'est nullement le cas d'un art religieux comme celui de la Renaissance ou du Baroque, qui ne se distingue en rien, au point de vue du style, de l'art foncièrement profane de cette époque ; ni les sujets qu'il emprunte d'une manière toute extérieure et en quelque sorte littéraire, à la religion... ne suffisent pour lui conférer un caractère sacré. Seul un art dont les formes mêmes reflètent la vision spirituelle propre à une religion donnée, mérite cette épithète. » (Idem.).

« Or, selon la doctrine commune aux civilisations traditionnelles, l'art sacré doit imiter l'art divin. Il faut bien comprendre que ceci ne signifie nullement qu'il faille copier la création divine achevée, le monde tel que nous le voyons, car ce serait là pure « prétention » ; le « naturalisme » à la lettre est exclu de l'art sacré ; ce qu'il faut imiter, c'est la manière dont l'esprit divin opère ; il faut transposer ses lois dans ce domaine restreint que l'homme façonne humainement, c'est-à-dire dans l'artisanat. » (Idem.).

Il nous reste à ajouter à ce que dit Titus BURCKHARDT que la transposition dans le domaine de l'artisanat humain de la manière d'agir de l'Esprit divin présuppose les trois vœux traditionnels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. La purification doit précéder l'illumination et la perfection. L'art sacré, qui imite la manière dont l'Esprit divin opère, exige que l'âme de l'artiste se défasse de ses inclinations et de ses habitudes propres, qu'elle soit pauvre, afin

d'être à même de recevoir la richesse de l'Esprit divin, qu'elle réduise au silence sa propre fantaisie et ses propres prédilections, qu'elle soit chaste, afin de ne pas troubler les eaux limpides coulant de la source divine, qu'elle soit obéissante afin de pouvoir imiter l'Esprit divin qui opère, c'est-à-dire afin de pouvoir opérer de concert avec lui.

Or la Lame du XXII^e Arcane du Tarot « Le Monde » représente la Danseuse tenant la baguette magique dans une main et un philtre dans l'autre. La baguette symbolise le pouvoir créateur de la réalisation en bas de ce qui est en haut; elle la tient verticalement. C'est le geste réalisateur en bas de ce qui est en haut, le geste de l'art sacré, c'est-à-dire le geste imitant la manière dont l'Esprit divin créateur opère.

Et voici ce que dit Paul MARTEAU du philtre que la Danseuse tient dans l'autre main :

« C'est le philtre créateur de l'illusion dans tous les plans de la nature car l'homme peut avoir aussi bien l'illusion de l'amour que de la spiritualité. Le philtre est à l'opposé de la baguette, dans ce sens que l'illusion créée par l'homme peut lui donner une royauté éphémère... » (Le Tarot de Marseille, p. 90, Paris 1949).

En d'autres termes, l'Arcane « Le Monde » a un double sens : il enseigne que la joie, c'est-à-dire l'accord des rythmes, est au fond de la création, il avertit en même temps du danger de chercher la joie créatrice au lieu de la vérité créatrice. Car celui qui cherche d'abord la joie créatrice puisera au philtre la potion enivrante d'illusion de la sphère du « faux Saint-Esprit » ou de la « sphère de mirage », tandis que celui qui cherche d'abord la vérité créatrice, non seulement la trouvera par l'effort sobre de l'élévation verticale, mais encore participera activement à l'accord des rythmes, c'est-à-dire à la joie créatrice. Il apprendra à manier la baguette, c'est-à-dire à se mettre verticalement en contact avec la « sphère du Saint-Esprit », la sphère des saints et des hiérarchies célestes, en traversant imperturbablement la « sphère de mirage ».

L'Arcane « Le Monde » nous communique donc un enseignement d'une immense portée pratique :

Le monde est une œuvre d'art. Il est animé par la joie créatrice. La sagesse qu'il révèle est la Sagesse joyeuse, celle de l'élan créateur artistique et non pas celle d'un ingénieur technicien ou d'un dessinateur industriel. Heureux celui qui cherche d'abord la sagesse, car il la trouvera joyeuse ! Malheur à celui qui cherche d'abord la joie de la sagesse joyeuse, car il sera la proie des illusions ! Cherchez

premièrement la sagesse créatrice du monde, et la joie de la créativité vous sera donnée par surcroît.

De cet enseignement découle une règle importante d'« hygiène » spirituelle, à savoir : que celui qui aspire aux expériences spirituelles authentiques ne confonde jamais l'intensité de l'expérience vécue avec la vérité qui se révèle — ou ne se révèle pas — par elle. Qu'il ne regarde pas la force de l'impact d'une expérience intérieure comme le critère de son authenticité et de sa vérité. Car une illusion provenant de la « sphère de mirage » peut vous bouleverser, tandis qu'une révélation véritable d'en haut peut avoir lieu sous forme d'un chuchotement intérieur à peine perceptible. Loin de s'imposer par force, l'expérience authentique spirituelle exige parfois une attention très éveillée et concentrée pour ne pas passer inaperçue. Il est souvent difficile de la remarquer, encore plus d'en être saisie ou bouleversé. S'il n'en était pas ainsi, à quoi serviraient les exercices de concentration et de méditation profonde ? Car ces exercices, que tout ésotérisme sérieux prescrit, sont nécessaires pour rendre l'attention assez éveillée et intense, capable de percevoir ce qui se passe dans le domaine calme et silencieux de la profondeur de l'âme où se révèle la vérité spirituelle. Et la vérité opère doucement et graduellement, bien qu'il y ait des exceptions, chez Saint Paul par exemple. Mais, en règle générale, le monde spirituel ne ressemble point à la houle de la mer qui renverse les barrages pour inonder le pays. Non, ce qui caractérise le monde spirituel, c'est-à-dire la « sphère du Saint-Esprit », c'est qu'il ménage la condition humaine. La dose et la fréquence de la révélation d'en haut, destinée à une personne humaine, sont mesurées avec beaucoup de soin afin d'éviter toute perturbation possible dans l'équilibre moral et physique. Ce que le monde spirituel préfère à tout, c'est « l'inspiration raisonnable », c'est-à-dire le doux écoulement de l'inspiration qui s'intensifie au fur et à mesure que les forces intellectuelles et morales du bénéficiaire croissent et mûrissent. Les éléments d'une grande vérité se révèlent peu à peu jusqu'au jour où l'entière vérité resplendit dans la conscience humaine ainsi préparée. Alors il y aura joie, certes, mais pas cette perturbation d'équilibre qu'est l'ivresse. De même, pas de surexcitation nerveuse, pas d'insomnie.

Voilà la loi de la baguette que le personnage central de la Lame du XXII^e Arcane tient dans l'une de ses deux mains. Mais c'est bien le contraire qui s'applique au philtre qu'il tient dans l'autre main. Il s'agit là en premier lieu de la joie et de l'ivresse qui donnent naissance à des révélation-mirages. La manière d'opérer de la « sphère du faux Saint-Esprit » est de convaincre les âmes humaines de la vérité du mirage

intellectuel ou visionnaire par l'intensité de l'impression produite. « Est vrai ce qui excite le plus », tel semble être le critère de la sphère de mirage.

Il est vrai que l'école moderne de la psychologie des profondeurs qui pénètre le plus avant dans le domaine de l'Inconscient psychique, celle de Carl Gustav JUNG, considère le Numineux dans l'expérience psychique, c'est-à-dire ce que l'âme éprouve comme quelque chose qui lui est irrésistiblement imposé et qu'elle ne peut maîtriser, comme la manifestation de la *réalité dynamique* de l'Inconscient (ou le Subconscient ou encore le Surconscient). Le Numineux est donc une expérience psychique (rêve, fantaisie, fantaisie-vision et vision) qui subjugue par son irrésistible fascination. Le Numineux n'est pas posé, il s'impose. La conscience subit son action bien plus qu'elle ne la provoque. Le Numineux comme tel subjugue l'homme, indépendamment de sa volonté (*Psychologie und Religion*, 1937, p. 114).

Or, c'est l'action de caractère numineux sur la conscience qui manifeste, d'après JUNG, la *réalité de l'Inconscient*. Quant à celui-ci, voici ce qu'en dit JUNG :

« L'inconscient, par définition et de la façon la plus effective, ne saurait être circonscrit. Il faut y voir un champ d'activité sans frontières, qui ne tolère pas les limites, dans les petites comme dans les grandes dimensions. Devons-nous à son propos utiliser l'expression du microcosme ? Cette question dépend uniquement du fait de savoir si l'on peut montrer l'existence dans l'inconscient de parcelles constitutives du monde qui y résident en marge de l'expérience individuelle, c'est-à-dire si l'on y rencontre certaines constantes qui n'ont point été acquises individuellement mais qui y sont présentes a priori. Il est aujourd'hui incontestable qu'il faut répondre par l'affirmative à cette question, car des faits de cet ordre ont été mis en évidence depuis longtemps déjà par les recherches entreprises au sujet des instincts et par les constatations biologiques auxquelles ont donné lieu les symbioses existant entre plantes et insectes... Une preuve générale à l'appui de l'exactitude de cette thèse est livrée par l'extension ubiquitaire de mythologèmes parallèles, ce que Bastian a appelé les pensées des peuples ou les idées originelles; une preuve

particulière est apportée par le resurgissement autochtone de ces dernières dans l'âme de sujets pour lesquels on peut exclure une transmission directe... Les mythologèmes constituent ces « parcelles constitutives » du monde dont nous parlions plus haut et qui sont incluses dans la structure même de la psyché. Ils représentent ces constantes qui s'expriment en tout temps et en tous lieux, relativement identiques à elles-mêmes. » (La guérison psychologique, Genève, 1953, p. 25-26).

L'Inconscient, comme champ d'activité de l'action numineuse ne se borne donc pas à l'âme individuelle; il la dépasse dans tous les sens. Etant « un champ d'activité sans frontières », l'Inconscient est le monde vu sous son aspect psychique. Ce qui veut dire qu'il est constitué non seulement par les tendances et les penchants innés individuels, mais qu'il comprend encore ce que nous avons désigné comme « sphères », à savoir la « sphère du Saint-Esprit » et celle du « faux Saint-Esprit ». L'action de caractère numineux de l'Inconscient ainsi conçu est bien un critère suffisant pour distinguer la manifestation de la *réalité* de l'Inconscient de la manifestation de la subjectivité de l'âme individuelle par la fantaisie, le sentiment et l'intellectualité quasi spontanés, mais il ne suffit point pour distinguer, dans cette réalité la *vérité*, c'est-à-dire pour distinguer l'action de la sphère du Saint-Esprit de celle de mirage. Car la sphère de mirage est, elle aussi, réelle, mais *réalité* et *vérité* ne coïncident pas. Un mirage est bien réel, mais il n'est pas vrai; il est trompeur.

JUNG est conscient à la fois du rôle compensateur, c'est-à-dire correcteur et directeur, de l'Inconscient et de la gravité du danger que court la conscience humaine qui subit sans retenue l'influence néfaste de l'Inconscient. Pour lui cette influence peut être *faste* et *néfaste*, ce qui correspond à l'enseignement de l'Hermétisme sur les deux sphères, celle de l'Esprit-Saint et celle de mirage.

Voici ce qu'il dit du danger qui menace l'humanité de la part de l'Inconscient :

« La psychologie n'en constitue pas moins la science qui nous est la plus indispensable; il apparaît, en effet, avec une clarté toujours plus aveuglante, que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers. La cause en est simple : il n'existe encore aucune protection

efficace contre les épidémies psychiques; or, ces épidémies-là sont infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature ! Le suprême danger qui menace aussi bien l'être individuel que les peuples pris dans leur ensemble, c'est le danger psychique. A son égard, la raison a fait preuve d'une impuissance totale, explicable par le fait que ses arguments agissent sur la conscience, mais sur la conscience seule, sans avoir la moindre prise sur l'inconscient. Par suite, un danger majeur pour l'homme émane de la masse, au sein de laquelle les effets de l'inconscient s'accumulent bâillonnant alors, étouffant les instances raisonnables de la conscience. Toute organisation de masse constitue un danger latent, au même titre qu'un entassement de dynamite. Car il s'en dégage des effets que personne n'a voulu, mais que personne n'est en état de suspendre ! C'est pourquoi il faut ardemment souhaiter que la psychologie, ses connaissances et ses conquêtes, se répandent à une échelle telle que les hommes finissent par comprendre d'où proviennent les suprêmes dangers qui planent sur leurs têtes. Ce n'est pas en s'armant jusqu'aux dents, chacune pour son compte, que les nations pourront, à la longue, se préserver des effroyables catastrophes que sont les guerres modernes. Les armes amoncelées réclament la guerre ! Ne serait-il pas préférable, au contraire, à l'avenir, de se défier et d'éviter les conditions — maintenant dépitées — dans lesquelles l'inconscient brise les digues du conscient et dépoussède celui-ci, faisant courir au monde le risque d'incalculables ravages ? » (L'homme à la découverte de son âme, p. 402-403, Paris, éditions du Mont-Blanc).

Voilà l'avertissement d'un homme qui parle en connaissance de cause, avec plus de compétence que maint ésotériste chevronné grâce à la prodigieuse expérience amoncelée durant une longue vie dirigée par la volonté de guérir. Et c'est cette volonté de guérir qui l'a fait d'abord explorateur, puis expert du monde des profondeurs dont la porte est l'âme humaine.

Mais revenons à l'Arcane « Le Monde », l'Arcane du mouvement : comment est mû ce qui est mû par ce qui meut.

Jusqu'ici nous nous étions occupés de la figure centrale de la Lame, c'est-à-dire de la Sagesse joyeuse avec sa baguette et son philtre, et de la manière dont la baguette meut la conscience ainsi que de celle dont le philtre la meut. Le mouvement émanant de la « sphère de l'Esprit-Saint » et celui émanant de la « sphère de mirage » — les deux mouvements correspondant à la baguette et au philtre — ont ceci en commun qu'ils meuvent, quasi d'en dehors ou d'en haut, l'âme humaine et le monde des actions. Afin de comprendre l'Arcane entier du mouvement, c'est-à-dire le monde, il faut considérer encore le mouvement immanent aux êtres et aux choses. Celui-ci est représenté dans la Lame par la guirlande qui entoure la figure centrale et par les quatre figures : les trois animaux et l'ange dans les quatre angles de la Lame en dehors de la guirlande.

La guirlande représente le mouvement immanent de la croissance et les quatre figures symbolisent le mouvement immanent de l'instinct primordial, ou ce que les anciens appelaient « les quatre éléments ». Car les quatre éléments — le « feu », l'« air », l'« eau », et la « terre » — ne sont pas des substances chimiques, ni même des états de la matière, à savoir ignié, gazeux, liquide et solide, mais bien différentes sortes de mouvement immanent à toute substance aussi bien inorganique qu'organique, psychique et mentale. Ils constituent donc les quatre instincts primordiaux immanents au monde en mouvement; c'est pourquoi ils sont figurés dans la tradition iconographique religieuse, ainsi que dans la Lame de l'Arcane « Le Monde », comme le quaternaire cosmogonique du Taureau, de l'Aigle, du Lion et de l'Ange.

« L'Ange et les trois animaux sacrés sont représentés dans le ciel par les étoiles de première grandeur situées aux quatre points cardinaux. Aldebaran ou l'œil du Taureau, Régulus ou le cœur du Lion, Altaïr, Lumière de l'Aigle et Fomalhaut du Poisson austral, qui absorbe l'eau que répand le Verseau. Ces astres marquent les extrémités d'une croix dont le centre est l'étoile polaire, qui, par son immobilité au milieu de la giration céleste, correspond dans l'Arcane (« Le Monde ») à la jeune fille qu'encadre un ovale de verdure figurant la zone de l'écliptique. » (Oswald WIRTH, Le Tarot des Imagiers du Moyen Age, p. 220).

L'idée sous-jacente à cette correspondance entre les quatre « animaux sacrés » des Évangélistes et les étoiles des signes du zodiaque

est la *portée cosmique* ou zodiacale des quatre « instincts cosmiques » ou « éléments ». Elle leur attribue une fonction universelle et aussi stable dans le monde planétaire du mouvement que les étoiles fixes du zodiaque.

Mais ce ne sont pas les constellations du zodiaque qui manifestent le principe du quaternaire des éléments ou « instincts primordiaux » cosmiques. Le principe se trouve manifesté dans le nom ineffable de Dieu, dans le *Tetragrammaton* (IOD-HE-VAV-HE), dont l'empreinte d'envergure cosmique constitue le quaternaire en question. Car ce que nous connaissons comme la catégorie (disposition structurale de l'intelligence) de *causalité* (avec son quaternaire de causes efficientes, formelles, matérielles et finales) n'est qu'un cas particulier de cette empreinte. En effet, nous ne saurions apercevoir aucun ordre dans le mouvement universel que nous appelons « le monde », si nous n'y appliquions pas le principe de causalité, c'est-à-dire si nous ne distinguons pas ce qui meut de ce qui est mû, ce qui forme de ce qui est formé, la source du but, le commencement de la fin. Sans application de la causalité au mouvement universel, nous ne pourrions que le contempler bouche bée, au lieu de pouvoir en dégager non seulement une « évolution universelle », une « histoire universelle », « une loi de gravitation », mais encore trouver les causes des maladies, des désastres et de tous les dangers qui nous guettent, afin de les prévoir et de nous en protéger.

Or, ce qui se manifeste dans la structure de notre intelligence sous forme de la catégorie de causalité, ce qui est révéralé par les Kabbalistes sous le nom ineffable de Dieu, ce qui occupe la place centrale dans la philosophie pythagoricienne sous forme de la Tétrade sacrée, c'est ce qui se manifeste encore sous la forme du quaternaire des « instincts » cosmiques (ou Animaux Sacrés de l'Apocalypse et du Prophète Ézéchiél), à savoir ceux de la motricité spontanée, de la réactivité, de la transformabilité et de la repliabilité (enroulement), ou les quatre « éléments » : le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre.

L'impulsion, le mouvement, la formation et la forme, ces quatre éléments sont à l'œuvre partout. Ils le sont aussi bien dans l'activité intellectuelle que psychique et biologique, aussi bien dans la matière dite inorganique que dans la matière organique, aussi bien dans le macrocosme que dans le microcosme. Le regretté docteur Paul CARTON, hermétiste chrétien éminent, enrichit la tradition vivante de l'Hermétisme chrétien par son œuvre magistrale sur les quatre tempéraments, intitulée *Diagnostic et Conduite des Tempéraments* (4^e

édit. Librairie Le François, 91, bl Saint-Germain, Paris, 1961) où les quatre tempéraments (Bilieux, Nerveux, Sanguin et Lymphatique) sont non seulement décrits phénoménologiquement mais encore expliqués comme manifestation de la loi universelle du quaternaire.

« La Sagesse Antique avait tiré de l'énigme du Sphinx les quatre règles fondamentales de la conduite humaine : savoir avec l'intelligence du cerveau humain; vouloir avec la vigueur du lion; oser ou s'élever avec la puissance audacieuse des ailes de l'aigle; se taire avec la force massive et concentrée du taureau. Appliquée à la conduite de tempéraments, l'allégorie du Sphinx enseigne que l'homme, pour se construire intégralement et se développer en harmonie, doit cultiver, équilibrer et hiérarchiser normalement en lui les quatre fonctions essentielles de la vie humaine : l'énergie volontaire du bilieux, la compréhension réfléchie du nerveux, la puissance vitale du sanguin, le sang-froid du lymphatique. » (Page 20).

Les quatre tempéraments sont encore un cas particulier du quaternaire universel de l'impulsion, du mouvement, de la formation et de la forme, ou des quatre éléments, du Feu, de l'Air, de l'Eau et de la Terre. Et au fond de ces quatre éléments se trouve le quaternaire de l'instinct moteur immanent au monde. Cet instinct à son tour reflète les quatre entités cosmiques qui portent la Merkabah, le Char divin : l'Ange, l'Aigle, le Lion et le Taureau de la vision du Char d'Ézéchiél et de la vision de Saint Jean. Ce dernier les décrit ainsi :

« Le premier animal ressemble à un lion et le second à un jeune taureau, le troisième a comme la face d'un homme et le quatrième ressemble à un aigle qui vole. » (Apocalypse IV, 7).

tandis qu'Ézéchiél accentue leur unité radicale en disant :

« Quant à la figure de leurs faces, ils avaient tous quatre une face d'homme, tous quatre une face de lion à droite, tous quatre une face de taureau à gauche et tous quatre une face d'aigle. » (Ézéchiél I, 10).

Ils sont un, parce que le nom divin, le Tetragrammaton, est un, bien qu'il soit constitué des quatre éléments qui représentent ce nom

qui est le Char divin. Le Zohar dit que les quatre Hayoth de la vision d'Ezéchéel avaient la figure d'un homme

« qui est la synthèse de toutes les figures, puisqu'elle porte l'empreinte du Saint Nom, gravé en quatre lettres correspondant aux quatre points cardinaux du monde : Est, Ouest, Sud et Nord. Michaël se tient au Nord, et toutes les faces (des anges) sont tournées vers lui »... « C'est également la figure d'homme, composée de mâle et de femelle qui est gravée sur le char de Dieu, environné de myriades d'anges (Schinan) (Psaume LXVIII, 15) : le mot Schinan exprime au moyen des lettres initiales qui le composent les quatre figures des anges, la lettre Shin désignant Schor (le taureau), la lettre Noun forme l'initiale du mot Néscher (l'aigle), la lettre Aleph est l'initiale du mot Aryeh (le lion), et le Noun final désigne l'homme dont la position du corps est verticale et qui est mystiquement mâle et femelle. » (I, 19-a).

« Tous les anges – poursuit le Zohar – tiennent leurs figures du mystère du mot Schinan. Tous les anges d'autres figures que celle d'homme ont deux figures, d'abord celle qui leur est particulière, et « celle qu'ils ont empruntée à l'homme en le regardant (c'est-à-dire en regardant Michaël); en reflétant le trait de force « el », pour les anges à la figure de taureau; le trait de grandeur « Gaddol », pour ceux à la figure d'aigle; le trait de puissance « Ghibor », pour ceux à la figure de lion.

« Comme Celui qui a la figure d'homme les regarde tous, et comme tous le regardent, il s'ensuit que tous reçoivent l'empreinte particulière à l'homme, appelée nora parce qu'elle inspire la terreur. »

C'est pourquoi le Saint est appelé dans l'Écriture (Néhémias IX. 32) : « Le fort, le grand, le puissant et le redoutable. »

Ces quatre noms sont gravés sur le char de Dieu « duquel émane le mystère des quatre figures symbolisées par les quatre lettres du nom IHVH. »

*Le char de Dieu, quand il sort,
« projette une lueur vive; des fusées en sortent,*

déployant des gerbes lumineuses qui retombent en un nombre infini d'étincelles. Tel un arbre branchu, chargé de fruits, le char de Dieu, marqué des quatre figures, donne naissance à toutes les âmes qui constituent la semence du monde. » (I, 19-a).

Voilà le récit saisissant du Zohar, dont émane je ne sais quelle fraîcheur fascinante et rajeunissante, du char de Dieu et des quatre Esprits des quatre éléments dont les symboles se trouvent représentés dans les quatre angles de la Lame de l'Arcane « Le Monde ».

La guirlande entourant la figure centrale met en relief l'idée de l'immanence à toute passivité (couleur bleue), à toute activité (couleur rouge) et à toute neutralité (couleur jaune), du monde en mouvement des impulsions émanant des quatre Esprits des éléments. Ces trois couleurs signifient les trois modes essentiels de l'énergie – passivité et latence, activité et déploiement, neutralité et harmonie d'équilibre – désignés et décrits dans la *Bhagavad-Gîtâ* comme les trois qualités, *tamas, rajas et sattva*, qui sont les trois modes de la manifestation des quatre éléments.

Ainsi,

« une action justement réglée, accomplie sans attachement, sans attraction, ni aversion, faite par celui qui est sans désir du fruit, cette action est dite sattvique. Mais l'action qu'un homme entreprend sous l'empire du désir, ou avec un sens égoïste de sa propre personnalité dans l'action, et qui est faite avec un effort démesuré, cette action est déclarée rajassique.

L'action entreprise par aveuglement, sans considérer la force ou la capacité, sans considérer les conséquences, le gaspillage d'effort ou le mal fait à autrui, cette action est déclarée tamassique.

Libre d'attachement, libre d'égoïsme, plein de résolution ferme et d'une calme rectitude de zèle, sans ivresse dans le succès, sans découragement dans l'échec, celui qui agit ainsi est appelé sattvique.

Ardemment attaché à l'action, passionnément désireux du fruit, convoiteux, impur, souvent violent et cruel et brutal dans les moyens, plein de joie (dans le succès) et de chagrin (dans l'échec), celui qui agit ainsi est appelé rajassique.

Celui qui agit avec un mental mécanique, qui est obstiné,

pareseux, aisément déprimé, remettant toujours l'action à faire, celui qui agit ainsi est appelé tamasique.
(Bhagavad-Gîtâ, VIII, 23-28).

On peut amplifier indéfiniment les manifestations des trois *gunas* dans tous les domaines de l'existence. Ainsi le règne minéral est en état tamasique, le règne animal est en état rajasique et le règne végétal est en état sattvique. Le sage (brahmin) est en état sattvique, le guerrier (kshatriya) est en état rajasique et le serviteur (shudra) est en état tamasique. Le soleil est sattvique, l'éclair est rajasique et la lune est tamasique, etc. Il s'agit toujours de l'équilibre (sattva), de l'activité (rajas) et de la passivité (tamas) qui sont les modes de manifestation des quatre éléments.

Or la guirlande tricolore est le *champ* de la manifestation des quatre éléments agissant à l'intérieur des phénomènes de la vie sous la forme de l'*élan vital* inhérent au courant de la vie. C'est « le fleuve qui sort d'Eden pour arroser le jardin et qui se divise en quatre bras » (*Genèse II, 10*). Les anciens Grecs appelaient le fleuve qui se divise en quatre bras « l'éther », lequel se divise en quatre éléments : Feu, Air, Eau et Terre. La doctrine hindoue nomme le cinquième élément, qui est la racine des quatre éléments, « *ākāsha* », généralement traduit par « éther ». Et l'alchimie médiévale fit grand cas de la quintessence — de la « quinta essentia » —, la cinquième essence, au fond et à la racine des quatre éléments. Ainsi nous lisons dans l'*Hermetis Trismegisti Tractatus vere Aureus. De Lapidis philosophici secreto, cum Scholiis Dominici Gnostii* (Leipzig, 1610) :

« Divide lapidem tuum in quatuor elementa... et conjunge in unum et totum habebis magisterium. » (Divise ta pierre en quatre éléments... et réunis-les en unité et tu auras le magistère entier), c'est-à-dire le magistère ou le savoir-faire de l'œuvre, c'est la séparation des quatre éléments de la « *prima materia* » et puis la réalisation de leur unité dans la « *quinta essentia* » ou l'« éther » des anciens. (Aristote, *De coelo*, I, 3).

Or cela correspond à la texture de la Lame de l'Arcane « Le Monde » : quatre figures dans les angles, la Danseuse au centre. La guirlande tricolore qui l'entoure représente le stade intermédiaire de l'analyse 1 - 3 - 4 ou de la synthèse 4 - 3 - 1 (c'est-à-dire le progrès des quatre éléments aux trois « qualités » ou « *gunas* » et des trois « qualités » à l'unité de la « quintessence »). Les trois

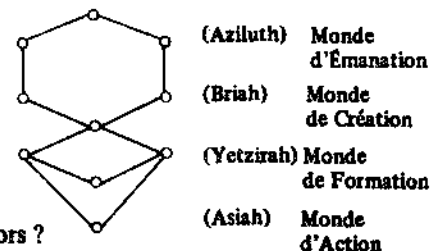
« qualités » correspondent aux trois « *regimina* » (régimes) de l'alchimie, par lesquels les quatre éléments se transforment et se synthétisent en la quintessence. Ainsi le premier « *regimen* » transforme-t-il la Terre en Eau; le second « *regimen* », l'Eau en Air; et le troisième « *regimen* », l'Air en Feu (∇ en ∇ , ∇ en Δ , et Δ en Δ).

L'Arcane « Le Monde » est donc celui de l'Analyse et de la Synthèse. Il enseigne l'art de *distinguer*, dans l'ensemble de l'expérience du mouvement, l'illusoire du réel (les deux mains de la Danseuse avec le philtre et la baguette), puis les trois « colorations » (ou « *gunas* » ou « *regimina* ») du mouvement, enfin les quatre « éléments », ou impulsions, inhérents à tout ce qui se meut. Il enseigne encore l'art de percevoir (de réaliser — en alchimie) l'unité radicale des quatre « éléments », des trois « couleurs » et des deux « effets », c'est-à-dire la « quintessence ».

En langage Kabbalistique, l'Arcane en cause est celui du *déploiement* du nom sacré de Dieu et de son *repliement* ultérieur, les deux opérations étant analogues à l'œuvre de la *création* et à celle du *salut*.

Celui qui souhaiterait approfondir cette thèse doit consulter l'ouvrage magistral du professeur F. WEINREB, *De Bijbel als Schepping*, (La Bible comme création), dont il existe des traductions allemande et anglaise (1963, Édit. Servire, La Haye).

Il va sans dire que l'on pourrait pousser plus loin, très loin, l'analyse puis la synthèse de l'Arcane « Le Monde ». On pourrait, par exemple, établir le rôle des quatre éléments dans les quatre plans ou « mondes » — à savoir l'Émanation, la Création, la Formation et l'Action (Aziluth, Briah, Yetzirah et Asiah) selon l'Arbre Séphirothique — en prenant la décade séphirothique pour chaque plan et en résumant pour chacun de ces plans, au moyen de la synthèse, le résultat obtenu.



Qu'obtiendrions-nous alors ?

Nous obtiendrions le système des Arcanes mineurs du Tarot, c'est-à-dire, quatre fois dix lames, de un à dix, et quatre fois les quatre figures synthétisant, pour chaque plan, l'enseignement numérique de chaque élément. Nous obtiendrions donc les quarante lames numériques et seize lames de figures du système des Arcanes

mineurs du Tarot, c'est-à-dire dix lames numériques de Deniers, dix lames numériques d'Épées, dix lames numériques de Coupes et dix lames numériques de Bâtons, ainsi que quatre lames de figures de deniers, quatre lames de figure d'épées, quatre lames de figures de coupes et quatre lames de figures de bâtons : Valet (pour le monde d'action), Cavalier (pour le monde de formation), Reine (pour le monde de création) et Roi (pour le monde d'émanation), ceci pour chaque « couleur ». En ce qui concerne les quatre « couleurs » — les Deniers, les Épées, les Coupes et les Bâtons — elles correspondent exactement à la structure du Nom sacré IHVH, et, par conséquent, aux quatre éléments. Les Bâtons représentent le principe émanant, le *IOD* du Nom; les Coupes représentent le principe concevant, le *Hé* du Nom; les Épées représentent le principe fondateur, le *Vav* du Nom, et les Deniers symbolisent le principe de la forme, le deuxième *Hé* du Nom.

Les cinquante-six Arcanes Mineurs du Tarot ne sont donc que le développement du dernier Arcane Majeur du Tarot « Le Monde », développement rigoureusement kabbalistique et mathématique dont le systématisme est poussé si loin que l'on se demande involontairement s'il ne s'agit pas d'une performance rationaliste pure et simple. En effet, il est difficile d'accepter, de prime abord, les Arcanes Mineurs du Tarot comme *Arcanes* au sens des Arcanes Majeurs que nous venons de méditer. Car l'arrangement rationnel y saute tellement aux yeux que l'on est tenté de les rejeter comme jeu d'esprit et donc comme quelque chose de bien inférieur aux Arcanes Majeurs du Tarot !

Il y eut pourtant une école (déjà mentionnée, celle de Saint-Petersbourg durant le premier quart de ce siècle) où on enseignait que les Arcanes dits « mineurs » du Tarot sont en réalité des Arcanes *Majeurs* en ce sens qu'ils signifient un degré plus élevé de connaissance et d'expérience que celui auquel correspondent les Arcanes dits « Majeurs » du Tarot. Les Arcanes Mineurs sont aux Arcanes Majeurs ce que l'école supérieure est à l'école secondaire; telle était la thèse de l'école de Saint-Petersbourg.

Maintenant, c'est-à-dire après plus de 45 ans d'effort et d'étude, je dois vous dire, cher Ami Inconnu, que la thèse ci-dessus ne rend pas justice aux Arcanes du Tarot, aussi bien Majeurs que Mineurs. Car les Arcanes Majeurs y sont réduits au rôle d'école préparatoire aux Arcanes Mineurs, ce qu'ils ne sont que grâce à l'usage qu'en a fait la dite école. Et l'usage que l'on faisait des Arcanes Majeurs était celui d'un cadre pour l'enseignement encyclopédique de la Kabbale,

de la Magie, de l'Astrologie et de l'Alchimie. Comme les Arcanes Majeurs se prêtent à merveille à la tâche de servir de cadre pour un tel enseignement encyclopédique, on s'en servait donc dans ce but. Les Arcanes Majeurs jouaient donc le rôle d'un programme d'enseignement général des sciences occultes traditionnelles visant à donner des connaissances générales de leur nature et de leurs méthodes. Tandis que l'on réservait aux Arcanes Mineurs le rôle de la pratique psychurgique, c'est-à-dire d'une transformation de la conscience qui s'élève de plan en plan et se présente comme une « école supérieure » venant après « l'école secondaire » des Arcanes Majeurs. Cependant, les Arcanes Majeurs ne *sont pas*, dans leur ensemble, un programme d'enseignement des sciences occultes, mais bien une école de méditation visant à éveiller la conscience pour les lois et les forces qui sont à l'œuvre sous la surface intellectuelle, morale et phénoménale, c'est-à-dire pour les *Arcanes*. Et les Arcanes Mineurs constituent un résumé systématisé des expériences obtenues pendant la méditation sur les Arcanes Majeurs sous la forme de l'amplification — analyse et synthèse poussés à l'extrême — de l'Arcane Majeur « Le Monde ». Ils sont, si vous voulez, une élaboration détaillée de l'Arcane Majeur « Le Monde », ou encore son *application* dans le domaine des plans de la conscience qui s'élève du plan d'action au plan d'émanation.

Ce serait trop présumer de vos forces, cher Ami Inconnu, que de vous présenter, outre les vingt-deux méditations sur les Arcanes Majeurs du Tarot, cinquante-six méditations sur les Arcanes Mineurs; d'ailleurs le temps nécessaire pour mener cette tâche à bien me manque; aussi je vous invite, cher Ami Inconnu, à faire vous-même ce travail, c'est-à-dire à écrire, à la manière de ces Lettres-Méditations, des Lettres-Méditations sur les Arcanes Mineurs du Tarot.

Pour faciliter cette tâche, je propose les considérations suivantes, qui peuvent servir de clef aux Arcanes Mineurs du Tarot.

Les Arcanes Mineurs du Tarot représentent le chemin de la montée de la conscience du monde d'action, ou phénoménal à travers le monde de formation et le monde de création jusqu'au monde d'émanation. Il y est donc question de quatre degrés, y compris le sommet, de la montée de la conscience, du monde de l'imagerie sensuelle et intellectuelle, — qui correspond aux *Deniers* —, au monde ou degré de la destructivité de l'imagerie, ou « désert », — qui correspond aux *Épées* —, afin d'atteindre ce degré de pauvreté d'esprit, nécessaire pour devenir le réceptacle de la révélation d'en haut — degré qui correspond aux *Coupes* —. Le sommet est atteint lorsque la conscience-coupe qui reçoit la révélation d'en haut se transforme, en coopérant avec l'action

révélatrice. Elle devient alors elle-même activité révélatrice, du fait qu'elle est activement unie au « monde d'émanation ». Elle aura alors atteint le degré des *Bâtons* ou des *Sceptres*, c'est-à-dire celui de l'activité créatrice pure.

Le chemin commence donc dans le monde des Deniers ou des Pentacles. C'est le monde de l'imagerie des faits, des constructions intellectuelles et des idéaux imagés. Là, la conscience s'entoure d'un monde d'images, de la mémoire de l'expérience, des formules et des schémas intellectuels, ainsi que de celles de l'imagination morale, ou idéaux. Ce monde d'images n'est ni réalité ni illusion. Il est constitué des valeurs-images *correspondant* à la réalité, donc convertibles en réalité. C'est pourquoi leurs symboles sont les « deniers ». Car de même que les pièces de monnaie ne sont pas elles-mêmes nourriture, chauffage et logement, mais peuvent être converties en nourriture, en chauffage et en logement, de même les images de la mémoire, des formules et des schémas intellectuels et de l'imagination morale *représentent* des réalités; elles sont convertibles en réalités.

Or ce monde de Deniers, ce monde d'images, a une double signification. Il signifie, d'un côté, la *richesse* acquise par la conscience, et, de l'autre, l'ensemble de ce à quoi elle devra renoncer si elle veut parvenir à la réalité spirituelle. Car pour convertir l'argent en choses réelles, c'est-à-dire pour les acheter, il faut payer. Il faut devenir pauvre d'esprit pour avoir le royaume des cieux.

Or c'est ce paiement, ce dépouillement de sa richesse d'esprit, qui est celui des Épées. Là, les images-valeurs (ou Deniers) que l'on a frappées par l'effort intellectuel, moral et artistique, sont détruites, l'une après l'autre, dans le même ordre (séphirotique) dans lequel elles s'étaient formées. Cela peut durer un instant, une heure ou bien des dizaines d'années. Chez Saint Thomas d'AQUIN, cela prit le temps d'une seule extase, tandis que chez PLATON, ce fut, semble-t-il, un processus de plusieurs années. Quant à Saint Thomas, c'est probablement à la fin de 1273 qu'il subit une extase qui dura si longtemps que sa sœur, chez laquelle il logeait alors, s'inquiéta et interrogea frère Raynold. « Qui dixit ei » :

« Frequenter Magister in spiritu rapitur cum aliqua contemplatur : sed nunquam tanto tempore, sicut nunc, vidi ipsum sic a sensibus alienum. » Unde post aliquam horam ivit socius ad Magistrum, et trahens ipsum per cappam fortiter, quasi a sommo contemplationis ipsum ultimo excitavit. Qui suspirans dixit :

« Raynalde fili, tibi in secreto revelo prohibens, ne in vita mea alicui audeas revelare. Venit finis scripturae meae, quia talia sunt mihi revelata, quod ea quae scripsi et docui modica mihi videntur et ex hoc spero in Deo quod sicut doctrinae meae sic cito finis erit et vitae. » (ch. 47, p. 120 « Vita » de Guillaume de TACCO. Cf. P. MENDONNET « Mélanges Thomistes », 1923, p. 8).

L'extase que Saint Thomas éprouva l'a persuadé que « tout ce qu'il a écrit et enseigné est de peu de prix » (ea quae scripsi et docui modica mihi videntur). Voilà un exemple du passage par la Sphère des Épées.

En ce qui concerne l'autre « riche », PLATON, (dont les œuvres en huit volumes sont devant moi alors que j'écris ces lignes), il fit cette étonnante déclaration dans sa lettre écrite à l'âge de soixante-quinze ans aux parents et aux amis de DION (la VII^e Lettre de PLATON, que les anciens désignaient sous le nom de la grande lettre — η μεγάλη επιστολή —)

« De moi en tout cas il n'y a sur la matière (la réalité, το ον) aucun écrit, et il n'est pas à prévoir qu'il y en ait jamais. Elle ne se laisse pas exprimer par des mots, comme d'autres connaissances; c'est seulement après un commerce prolongé voué à l'objet, une véritable vie commune, que subitement — comme au jaillissement de la flamme une clarté s'allume — il apparaît dans l'âme et va désormais s'y nourrir tout seul. »

Ainsi PLATON, à l'âge de soixante-quinze ans, porte-t-il ce jugement sur son œuvre philosophique : « Je n'ai jamais rien écrit sur ce qui est l'objet de mon effort. » Ou PLATON ironise (mais une ironie de ce genre correspond mal au ton général de la VII^e Lettre), ou il est sérieux; dans ce cas, il se déclare contemplatif, c'est-à-dire que le travail énorme qu'il a accompli dans le domaine de l'argumentation avec ses quatre éléments des mots (ou noms) (ονομα), des définitions (λογος), des images (ειδολον) et de la science (επιστημη), est impropre à la connaissance de l'Etre (αυτεια το ον) qu'il appelle simplement « l'objet de mon effort » (περι ων εχω σπουδαζω) et que son effort est tendu vers l'intuition mystique de l'Etre même. Et cet effort, dans ses dernières années est devenu si prenant qu'il lui semble pouvoir affirmer qu'il n'a jamais rien écrit « sur l'objet de son effort ».

Voilà un autre exemple du passage par la sphère des Épées. PLATON, de même que Saint Thomas d'AQUIN, aboutit à la « pauvreté d'esprit » qui est nécessaire pour devenir « coupe » et « sceptre » (ou bâton), c'est-à-dire réceptacle de la révélation de l'Être puis coopérateur actif, c'est-à-dire initié.

Les « inondes » ou « sphères » des Deniers, des Épées, des Coupes et des Bâtons, correspondent au degré du chemin traditionnel de préparation, de purification (purgatio, καθαρως), d'illumination (illuminatio, φωτισμος) et de perfection (perfectio, unio mystica, τα τελη).

Ce que l'on acquiert par l'observation, par l'étude, par le raisonnement et par la discipline, constitue le *degré de préparation* ou le monde des Deniers.

Ce « monde » exposé à l'action du souffle du Réel, constitue le *degré de purification* ou le « monde » des Épées.

Ce qui en reste après cette épreuve devient la vertu ou faculté de l'âme de recevoir l'illumination d'en haut. C'est le *degré d'illumination*, ou le « monde » des Coupes.

Enfin, au fur et à mesure que l'âme s'élève de la réceptivité à la coopération active avec le Divin, elle est admise au degré de *perfection*, ou au « monde » des Sceptres ou Bâtons.

Voilà les choses qui peuvent servir de clef aux Arcanes Mineurs du Tarot pour votre travail, cher Ami Inconnu, sur ces Arcanes.

Adieu, cher Ami Inconnu.

Fête de la Sainte Trinité
21 mai 1967.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE DE Robert Spaeman	5
AVANT-PROPOS de Hans Urs Von Balthasar	9
I LE BATELEUR	21
II LA PAPESSSE	51
III L'IMPÉRATRICE	77
IV L'EMPEREUR	105
V LE PAPE	131
VI L'AMOUREUX	159
VII LE CHARIOT	187
VIII LA JUSTICE	217
IX L'ERMITE	247
X LA ROUE DE FORTUNE	285
XI LA FORCE	327
XII LE PENDU	367
XIII LA MORT	409
XIV LA TEMPÉRANCE	447
XV LE DIABLE	481
XVI LA MAISON-DIEU	517
XVII L'ÉTOILE	553
XVIII LA LUNE	587
XIX LE SOLEIL	625
XX LE JUGEMENT	657
XXI LE MAT OU LE FOU	695
XXII LE MONDE	737

Achevé d'imprimer en juillet 1990
dans les ateliers de Normandie Impression S.A.
61000 Alençon

N° d'imprimeur : 901659
N° d'éditeur : 2041
Dépôt légal : juillet 1990

Imprimé en France